

ENCYCLOPÉDIE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

PARIS.—IMP. DE BÉTHUNE ET PLON,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

ENCYCLOPÉDIE

DES

SCIENCES MÉDICALES;

OU

TRAITÉ GÉNÉRAL, MÉTHODIQUE ET COMPLET DES DIVERSES BRANCHES DE L'ART DE GUÉRIR;

PAR MM. ALIBERT, BARBIER, BAYLE, BAUDELOCQUE, BEUGNOT, BOUSQUET, BRACHET, BRICHETEAU, CAPURON, CAVENTOU, CAYOL, CLARION, CLOQUET, COTTEREAU, DOUBLE, FOSTER, GERDY, GIBERT, GUÉRARD, LAENNEC, LISFRANC, MALLE, MARTINET, PELLETAN, RÉCAMIER, SERRES, AUGUSTE THILLAYE, VELPEAU, VIREY.

M. BAYLE, RÉDACTEUR EN CHEF.

SEPTIÈME DIVISION.

COLLECTION DES AUTEURS CLASSIQUES.

MÉDECINE PRATIQUE DE STOLL,

Suivie des *aphorismes de* BOERHAAVE, *revus et augmentés par* STOLL,
Traduite par MAHON, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, *avec des notes de* PINEL, BAUDELOCQUE, *etc.*

PARIS.

AU BUREAU DE L'ENCYCLOPÉDIE,

RUE SERVANDONI, 17.

1837.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Stoll est du petit nombre de ces grands observateurs dont les écrits, fruit de l'expérience et du génie, ne vieillissent point, parce qu'ils sont l'expression fidèle de la nature. Imbu de la doctrine hippocratique, formé sur le modèle de Boerhaave, de Sydenham, d'Huxam et de Pringle, ce grand praticien est lu aujourd'hui presque autant qu'à l'époque où il publia son bel ouvrage de Médecine pratique, intitulé : *Ratio medendi*, c'est-à-dire vers la fin du dernier siècle.

La traduction que nous donnons est celle que Mahon, professeur à l'École de Médecine, publia en 1809, avec des notes de Pinel, Baudelocque, etc.

L'ouvrage est terminé par les aphorismes de Boerhaave, que Stoll a revus, et auxquels il en a ajouté un grand nombre d'autres qui lui appartiennent.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Cet ouvrage étant destiné à faire connaître comment on traite les malades dans l'hôpital clinique de Vienne, il m'a paru convenable de présenter à mes lecteurs une description abrégée de cet établissement.

Personne n'ignore que l'impératrice Marie-Thérèse créa, il y a déjà plusieurs années, un hôpital, pour que les élèves en médecine, après avoir suffisamment étudié la théorie, pussent se former à la pratique, en suivant pour guide un professeur de clinique.

Les nombreux et excellents ouvrages d'Antoine de Haën prouvent avec quelle distinction et quel avantage pour l'art il remplissait ses pénibles fonctions. Lorsqu'il mourut, je fus chargé de le remplacer par l'illustre baron de Storck, dont la bienveillance à mon égard est gravée au fond de mon cœur en caractères ineffaçables.

Cet homme illustre, né pour le bien de la science, celui de sa patrie et de ceux qui la gouvernent, a fait depuis un grand nombre d'améliorations propres à faciliter l'étude clinique. Il a transféré l'hôpital dans un lieu plus convenable, en le réunissant à celui de la Sainte-Trinité, dans le local duquel il est renfermé. Là, un grand concours de malades met à portée chaque jour de choisir et d'offrir aux yeux toutes les maladies. Les élèves ont en outre cet avantage, que lorsqu'ils ont appris jusqu'à un certain point, auprès du petit nombre de malades que contient l'hôpital clinique, à connaître et à traiter les maladies, on leur présente un champ plus vaste pour se perfectionner dans la pratique, en les conduisant dans les grandes salles qui contiennent des malades de toute espèce qui y affluent tous les jours. Comme de nouveaux soldats sont préparés par de légères escarmouches à livrer des combats plus sérieux, ces élèves, ayant étudié le caractère des maladies sur quelques malades, s'instruisent davantage en en voyant un grand nombre; et s'exerçant en quelque sorte à leurs propres frais, ils se forment un certain jugement pratique, ils acquièrent une facilité singulière à bien discerner, qualités indispensables à quiconque veut exercer la médecine avec succès, et que la lecture seule ne donnera jamais.

Les soins prévoyants de notre illustre président ont encore produit d'autres ressources de la plus grande importance pour acquérir cette facilité dans l'exercice d'un art si difficile.

En effet, comme beaucoup d'individus sont affectés d'infirmités qui ne les retiennent pas au lit, on les reçoit tous les jours, à des heures réglées, dans un lieu particulier de l'hôpital, pour y exposer leurs maladies, et pour l'ordinaire on leur fournit gratuitement les remèdes dont ils doivent faire usage chez eux.

Or, comme il en vient chaque année plusieurs centaines pour chercher un soulagement à leurs maux, ceux qui veulent assister à ce concours journalier de pauvres malades n'ont-ils pas une excellente occasion de s'instruire complètement sur la pratique de la médecine dans tous les genres de maladies?

Afin qu'il ne restât rien à désirer, même à l'esprit le plus avide de connaissances, on donne en outre, dans le même établissement, par l'ordre de notre illustre président, d'autres leçons pratiques, comme complément en quelque sorte de la médecine clinique, indépendamment de ce que ces parties de l'enseignement sont professées chaque jour au collége public, devant un auditoire nombreux.

L'art des accouchements est démontré chez nous aux élèves en médecine, par Raphaël Steidel, professeur de chirurgie, homme très-expérimenté en cette partie, d'abord à l'aide de mannequins très-ingénieux qu'il a inventés pour cet usage, et définitivement au lit même des femmes en couches. Ainsi, ceux qui, ne se contentant pas uniquement de la théorie, désirent se former aussi dans la pratique de cet art trouvent là l'occasion de satisfaire pleinement leurs désirs.

Le même professeur de chirurgie instruit, chaque jour, avec la plus grande dextérité et un talent très-distingué, de nombreux élèves dans la pratique de la chirurgie, dans l'anatomie, et dans les opérations chirurgicales.

On fournit des cadavres, autant qu'il est nécessaire, à ceux qui désirent cultiver particulièrement l'anatomie, et s'exercer dans l'art de la dissection.

La même vigilance de notre illustre chef des études a pourvu également à ce que nous ne fussions pas privés des autres genres de secours qui peuvent contribuer de quelque manière à rendre les connaissances de l'art de guérir plus faciles à acquérir. Ainsi, nous avons un arsenal, tant de médecine que de chirurgie, déjà très-riche et qui augmente tous les jours : nous avons une bibliothèque bien choisie, et pour laquelle on fait continuellement de nouvelles acquisitions.

Mais nous devons encore à la munificence de notre auguste souveraine et au goût qui la porte vers les sciences un avantage unique et digne d'une reconnaissance éternelle : c'est que les étrangers sont admis comme ceux du pays à profiter gratuitement de ces moyens d'acquérir une science aussi étendue.

Je dirai maintenant quelque chose des motifs que j'ai eus d'écrire.

Aussitôt que ces fonctions si importantes me furent confiées, je tournai particulièrement mon attention à découvrir la nature et le caractère des maladies populaires, c'est-à-dire de celles qui se montrent le plus généralement, soit dans tous les temps, et en n'observant aucun ordre relativement aux saisons, soit seulement dans certains temps de l'année de préférence aux autres.

En effet, je voyais par mon expérience et par celle des autres que la connaissance non-seulement de ces maladies qui sont fréquemment funestes, mais encore de celles que la plupart regardent comme très-ordinaires et faciles à guérir, et qui sont plutôt fâcheuses que mortelles, n'est pas aussi complète sous tous les rapports qu'on le croit communément, et que le pense même un assez grand nombre de médecins.

Je crus donc que je ferais quelque chose qui ne serait pas d'une médiocre importance, si je communiquais dès à présent au public ce que j'ai recueilli dans mes journaux, d'après une observation attentive de ces maladies, et une expérience multipliée et journalière ; et si j'exposais naïvement dans une narration fidèle et écrite d'un style simple ce que j'avais trouvé être utile ou nuisible dans leur traitement.

C'est pourquoi j'aurai atteint mon but, et je me croirai heureux, si mon travail, quelque mince qu'il soit, peut contribuer en quelque chose à détruire des opinions pernicieuses, à donner des notions plus claires de certaines maladies fort répandues, et si, ne m'asservissant à aucune vaine hypothèse, je parviens à confirmer, par des observations exactes, les découvertes des autres qui n'ont peut-être pas encore été suffisamment sanctionnées par l'expérience.

MÉDECINE PRATIQUE

DE

MAX. STOLL.

DESCRIPTION ABRÉGÉE DE LA CONSTITUTION DE L'ANNÉE 1775.

Ayant à décrire des maladies populaires, je dois d'abord rendre compte de l'état, non-seulement des constitutions pendant lesquelles elles ont eu lieu, mais encore de celles qui, les ayant précédées immédiatement, et ayant exercé complètement leur influence, ont produit une disposition particulière dans les corps. Voilà pourquoi j'ai rassemblé, et je présente ici en raccourci, les observations sur la constitution de l'année précédente et sur les différents rapports des saisons avec la santé, qui se trouvent éparses dans mon journal. — *Janvier*. L'année 1775 commença par une forte gelée, qui fut suivie de neiges abondantes, et de beaucoup de nuages très-chargés qui paraissaient pendant les nuits, le matin et vers le soir. Mais bientôt la température s'échauffa : les neiges fondirent, et il tomba beaucoup d'eau. Après les quinze premiers jours du mois, un froid rigoureux se fit sentir subitement ; il retomba beaucoup de neige, et les vents furent rares et modérés. Vers la fin, le temps se radoucit de nouveau, la neige disparut, le ciel se couvrit de nuages et de brouillards, les vents furent faibles. — Ce fut alors que la toux convulsive des enfants commença à paraître. — Au commencement de *février*, la température devint encore plus douce : il y eut des nuages épais, rarement de la pluie; un vent violent souffla par intervalles. Ensuite un air doux, de la gelée, un peu de neige, très-peu de soleil, des pluies, du vent, des brouillards épais et qui tombaient en pluie, se succédèrent réciproquement et sans ordre, pendant tout le reste du mois, de manière cependant que la douceur de la température prédomina. Sur la fin, on eut une chaleur de printemps; les vents furent modérés. — La toux convulsive des enfants se propagea beaucoup; et vers le milieu du mois les adultes eux-mêmes furent tourmentés par des toux cruelles. — Tout le mois de *mars* fut inconstant, tantôt semblable au printemps, tantôt rappelant la rigueur de l'hiver. Le ciel, d'abord serein, devint sur la fin nébuleux et pluvieux. Les toux férines (1) régnèrent alors avec la plus grande force. — Le mois d'*avril*, qui est ordinairement variable, le fut cette année plus qu'à l'ordinaire. Les passages du chaud au froid, d'un temps serein à un temps orageux, pluvieux, nébuleux, furent fréquents et subits: les vents furent variés et fréquents. Les toux férines et la toux convulsive des enfants continuèrent à régner jus-

(1) Ce mot, emprunté des anciens médecins, était appliqué par eux aux maladies remarquables par leur caractère indomptable et en quelque sorte féroce, *ferinus*, θηριώδης. Ceux qui avaient ces maladies étaient aussi appelés θηριώδεις, *ferini*. Les modernes ne s'en servent plus que pour désigner l'espèce de toux cruelle et rebelle dont parle Stoll. (*Note du traducteur.*)

qu'au milieu du mois ; elles diminuèrent vers la fin.

Dans le mois de *mai*, les alternatives de froid et de chaud furent encore très-fréquentes : les jours étaient chauds, les nuits froides. La sécheresse fut extrême; le ciel resta serein, l'atmosphère étant balayée par des vents fréquents, forts et variés. Vers la fin, il y eut des pluies très-abondantes, un vent très-froid ; et alors, la toux convulsive des enfants et les toux férines disparaissant, on éprouva, presque généralement une autre espèce de toux qu'on reconnut pour être *stomachique*, soit d'après les signes d'une bile surabondante dans l'estomac, soit parce qu'elle cédait facilement aux vomitifs ou aux purgatifs. Quelques médecins, l'ayant regardée comme une toux de poitrine, négligèrent, au détriment de leurs malades, les indications que présentait l'état de l'estomac. — Au commencement de *juin*, les alternatives de chaud et de froid furent fréquentes, les nuits étant le plus souvent plus froides qu'à l'ordinaire. Après les premiers jours, on eut des chaleurs fortes, constantes ; un temps serein, sec ; rarement de la pluie. Sur la fin, la constitution se montra nébuleuse et humide. La toux stomachique fut très-commune pendant tout ce mois. — En *juillet*, la chaleur fut continuelle et les pluies furent très-rares : à peine voyait-on encore sur la fin quelques toux stomachiques. — Dans le mois d'*août*, les chaleurs furent considérables, les pluies très-rares ; il tonna fréquemment. Les maladies se montrèrent en petit nombre, et sporadiquement. Les sueurs nocturnes étaiemt très-abondantes. — Les chaleurs furent grandes presque jusqu'à la moitié de *septembre*. Ensuite le froid se fit sentir, le ciel continuant presque toujours d'être serein. Il y eut plus de fièvres que durant les mois précédents, et elles furent du genre de celles qui se montrent dans cette saison, telles que les intermittentes et les rémittentes : on vit aussi des choléra-morbus, des diarrhées, etc. ; mais ces maladies ne différaient point de celles des autres années. Le mois d'*octobre* fut, le plus ordinairement, froid et humide : cependant il produisit un peu moins de maladies que le mois précédent. — En *novembre*, les pluies furent presque continuelles. Il tomba peu de neige, et elle fondait sur-le-champ. Le froid fut moindre, surtout vers la fin du mois, que ne le comporte la saison. — On observa des rhumatismes universels, des fluxions locales de différente espèce, des aphthes, même parmi les adultes. Les femmes, particulièrement celles qui étaient faibles, avaient, dans les premières voies, un appareil de crudités, de phlegmes, et d'une sérosité putride. — Pendant le mois de *décembre*, les pluies furent fréquentes et le temps humide, sans être froid, surtout vers le commencement et vers la fin ; mais vers le milieu il fut sec et froid. Il y eut beaucoup de fluxions sur les yeux, le nez, la gorge, les poumons, les membres. — Voilà le tableau abrégé de la constitution de l'année 1775, telle qu'elle fut à peu près : je vais maintenant présenter celui de l'année suivante.

ANNÉE 1776.

Janvier. L'année commença par beaucoup de neige : de là, jusqu'au milieu de janvier, le temps fut humide, mais moins froid qu'on ne devait s'y attendre dans la saison. Depuis le quinze du mois jusqu'à la fin, on eut un froid très-sec, qui augmenta par degrés, et qui devint si violent dans les derniers jours, que personne ne se souvenait d'en avoir éprouvé un pareil. — Au commencement du mois, on vit paraître beaucoup de petites véroles d'une mauvaise qualité, et quelques rougeoles d'un bon caractère. Les fièvres, qui, jusqu'au milieu du mois, avaient été pituiteuses, se changèrent, vers les derniers jours, où un hiver des plus rigoureux se faisait sentir dans toute l'Europe, en inflammation des poumons, en pleurésies et en péripneumonies. — *Février*. Le froid se soutint au même degré dans le commencement de février; mais, après le troisième ou le quatrième jour, succéda, avec le vent du midi, une température douce et humide, qui se soutint sans interruption pendant tout le mois. — Les maladies inflammatoires des poumons furent assez fréquentes, mais moins que celles qui régnaient au commencement de l'année. — *Mars*. En général ce mois fut sec, le froid et la chaleur se remplaçant tour à tour, de manière cependant qu'en somme le chaud prédomina. Il y eut des fièvres catarrhales sans nombre. On observa aussi une certaine espèce de pleurésie ou de péripneumonie, dont je crois important de parler avec un soin particulier, soit parce qu'à l'époque où je fus chargé de l'hôpital de la Sainte-Trinité, j'eus occasion de la voir moi-même très-

souvent parmi le grand nombre de malades qui affluent à cet hôpital, et de la traiter avec succès; soit (et c'est le motif le plus puissant) parce que je pense qu'elle n'a pas encore été décrite avec assez de soin, ou que, si elle l'a été, son traitement n'est ni assez usité ni assez connu pour que j'aie l'air de répéter ce qui a été dit par d'autres, en présentant quelque chose qui me soit propre.—La maladie qui va m'occuper assez longuement mérite encore une attention particulière, sous le point de vue qu'elle appartient à la classe des maladies qui reviennent souvent en peu de temps et se propagent parmi le peuple, c'est-à-dire des épidémies. D'ailleurs il n'est que trop ordinaire que les médecins, trompés par l'apparence d'une autre maladie, ne la traitent pas par la méthode qui lui convient.

Les malades attaqués de cette espèce de pleurésie ou de péripneumonie présentèrent différents symptômes. Une disposition catarrhale avait eu lieu pendant quelques jours et même quelques semaines auparavant; l'appétit se perdait; la bouche était sans goût, amère, collante; les malades suaient la nuit. Alors survinrent de légers frissons, et même un froid plus marqué, mais moins intense que dans les véritables inflammations des poumons; de la chaleur, de l'oppression de poitrine, et une douleur vive, ou dans la région du sternum, ou dans un des côtés, succédaient à ce froid. Cette douleur occupait quelquefois tout le thorax; mais il était rare qu'elle augmentât en respirant ou en toussant. Les malades se posaient également bien sur l'un ou sur l'autre côté. Les hypochondres étaient souvent tendus, douloureux, surtout quand on y portait la main. Une douleur gravative à la région du cardia et au-dessous augmentait aussi au toucher. Les rapports étaient amers, le ventre resserré, ou bien les selles très-liquides et bilieuses. La face était d'un vert pâle, les yeux tristes : on sentait une douleur de tête gravative. La soif était souvent nulle, ou bien elle était moindre qu'on n'a coutume de l'éprouver dans une maladie aiguë. Le goût était amer chez le plus grand nombre, et, chez quelques-uns, ou d'une douceur nauséabonde, ou acide et austère. Quelquefois la langue était blanche et pâteuse; mais le plus souvent elle était couverte d'une humeur d'un jaune verdâtre, et comme hérissée de petites éminences velues teintes avec une matière jaune et verte. Les dents étaient sales. Il y avait gonflement de l'estomac, et on y éprouvait un sentiment de plénitude. Il y avait anxiété dans la région précordiale, des tranchées de temps en temps, de la douleur de reins; les crachats étaient gluants, épais, tenaces, blancs, décidément verdâtres chez quelques-uns seulement; mais ces derniers parurent dès le commencement de la maladie, et même avant. Les urines étaient safranées, devenaient bientôt jumenteuses (1), et ne déposaient qu'imparfaitement un sédiment furfuracé, blanc, briqueté ou mélangé : elles se montrèrent telles dès le commencement de la maladie. Quelques malades vomirent spontanément des matières bilieuses, ce qui les soulagea; d'autres n'avaient que des envies de vomir. Un flux abondant d'une salive insipide coulait vers le gosier, et des nausées rendaient insupportable le seul aspect des aliments. Le pouls n'était pas dur ordinairement : il variait, pour la fréquence, selon les individus. — Ou la fièvre se soutenait au même degré de force, ou il y avait des redoublements, qui de toute manière étaient irréguliers.

De tous ces symptômes, celui dont les malades se plaignaient davantage, c'était la chaleur dans la poitrine avec oppression et difficulté de respirer. Quelques-uns même ne se plaignirent que d'une gêne dans la respiration et d'une violente oppression de poitrine (2). —

---

(1) Cette expression, qui ne présente aucune idée fixe à l'esprit de ceux qui n'ont pas eu occasion de comparer, est l'équivalent de celles-ci, *trouble et blanchâtre*. Cette espèce d'urine était aussi appelée par les anciens médecins *subjugalis*, par allusion aux chevaux qui sont sous le joug, υποζυγιοι, à cause qu'elle ressemble par sa couleur, son épaisseur et sa saleté, à celle des chevaux qui travaillent. Elle ne sort point claire de la vessie, pour se troubler ensuite; elle n'en sort point trouble, pour s'éclaircir quelque temps après : mais elle sort et reste trouble, quoiqu'elle dépose souvent un sédiment. (*Note du traducteur.*)

(2) On ne peut qu'admirer la précision et l'exactitude avec lesquelles Stoll peint la marche générale de ce qu'il appelle pleurésie ou péripneumonie bilieuse; mais, comme les symptômes qu'il décrit indiquent plutôt un catarrhe du poumon et une affection gastrique, il était important de distinguer d'abord les cas de com-

Tels étaient les symptômes de cette espèce de pleurésie ou péripneumonie (que j'appelle *bilieuse*), lorsqu'elle n'était compliquée d'aucune autre maladie. Il ne se trouva cependant que très-peu de malades qui présentassent tous les symptômes dont je viens de faire l'énumération. On n'en observa chez la plupart qu'un très-petit nombre d'entre eux qui servaient à faire reconnaître la maladie. Un signe constant chez tous fut, indépendamment de l'état de la poitrine et de la respiration dont j'ai parlé, celui que fournissaient la langue et le goût qui était dépravé de différentes manières. Tous éprouvèrent des nausées et la perte de l'appétit; mais tous n'avaient pas des rapports de bile, ou de toute autre manière. Tous se plaignaient d'une douleur à l'estomac; la plupart la qualifiaient de gravative, et très-peu de simple pincement de cet organe. Quelques-uns même n'en éprouvaient aucune, si ce n'est que quand on les palpait. — Vers la fin de mars, et pendant presque tout le mois d'avril, plusieurs malades éprouvèrent encore d'autres symptômes, tels que des douleurs dans les extrémités, tant supérieures qu'inférieures, et entre les deux épaules. Quelques-uns eurent ces douleurs dans les muscles situés entre les articulations, sans que celles-ci en fussent affectées. Chez d'autres les articulations devinrent raides et douloureuses. Plusieurs en éprouvèrent dans les deux hypochondres, qui n'étaient ni gravatives ni avec tension, mais très-aiguës, augmentant beaucoup dans l'inspiration, et ne pouvant supporter le toucher. Chez ces derniers, le rhumatisme se joignait à la pleurésie ou péripneumonie bilieuse. Dans le même temps, c'est-à-dire vers la fin de mars, quelques-uns, et en assez grand nombre, éprouvèrent, outre les symptômes exposés ci-dessus, une douleur décidément pongitive et très-aiguë, et une soif proportionnée à la maladie; leur pouls était dur et plein, leurs crachats nuls ou mêlés de filets de sang. Ceux-là, outre la maladie bilieuse, avaient une véritable inflammation des poumons.

Fort peu de mes malades arrivèrent à l'hôpital au commencement de la maladie: pour la plupart, c'était au bout de quelques jours, pendant lesquels ils n'avaient fait le plus souvent aucun remède, ou n'en avaient fait que par hasard. Plusieurs s'étaient fait saigner une fois ou deux, ce qui ne les avait soulagés que momentanément; car bientôt tous les acidents s'exaspérèrent, et particulièrement ceux qui affectaient la poitrine; le pouls devint plus fréquent, petit, abattu; l'anxiété fut considérable, la chaleur plus forte. Ceux qui avaient fait usage de purgatifs n'en retirèrent le plus souvent aucun avantage, ou que très-peu; la plupart même s'en trouvèrent plus mal, et leur fièvre augmenta. — Telle était cette maladie, que je parvenais à guérir promptement et sûrement de la manière suivante. Lorsque je m'étais assuré par un examen attentif qu'elle n'était compliquée d'aucune inflammation, ce qui eut lieu le plus ordinairement, je commençais le traitement par un vomitif, qui faisait rendre abondamment une matière jaune et quelquefois très-verte, et procurait aussi quelques selles à la plupart des malades. Cette matière bilieuse, expulsée par le vomissement, était en général très-amère; mais quelquefois elle parut acide et austère. Chez presque tous les malades, bientôt après l'effet du vomissement, l'oppression de poitrine diminuait considérablement: elle disparaissait même entièrement chez quelques-uns; la respiration devenait plus libre, et les accidents propres à l'estomac étaient enle-

plication du catarrhe avec un embarras gastrique, d'avec ceux de la complication du même catarrhe avec une fièvre gastrique ou bilieuse, ce qui est très-différent. L'émétique suffit dans le premier cas pour faire disparaître les symptômes bilieux; au lieu que dans le deuxième cas la fièvre gastrique continue son cours en même temps que le catarrhe: cela est même souvent si marqué, que j'ai vu les exacerbations de la fièvre se reproduire avec beaucoup plus d'intensité de deux jours l'un, ou sous le type de tierce, et que la maladie ne s'est point terminée alors avant le quinzième jour; au lieu que le catarrhe se termine souvent du neuvième au dixième jour, quand on fait cesser d'abord l'embarras gastrique qui le compliquait. On ne peut aussi que reprocher à Stoll d'avoir si peu insisté sur les périodes et la terminaison naturelle des maladies, comme pour donner plus de prix aux principes du traitement qu'il adopte. Dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, on doit dire la vérité tout entière, être le simple historien de la marche de la nature; et la médecine, par cette méthode, ne peut que gagner dans l'opinion publique. (*Note de M. Pinel.*)

vés ou sensiblement diminués. Je faisais vomir le plus grand nombre des malades, et certainement il n'en est aucun qui n'en ait éprouvé un soulagement marqué. Plusieurs qui se plaignaient, dans les deux hypochondres, de douleurs aiguës qui s'aggravaient au toucher, en étaient délivrés par le vomitif : ce qui prouve que toute espèce de douleur aiguë, qui augmente au toucher, ne doit pas être regardée comme inflammatoire. — Après le vomissement, et même avant, je faisais boire d'une tisane d'orge avec l'oxymel simple, pour délayer les matières qui surchargeaient les premières voies. Je tenais aussi le ventre libre pendant fort long-temps, en donnant une décoction d'orge avec du vinaigre, du miel et un sel neutre quelconque, mélange dont l'effet était de fondre et de déblayer le reste de matière bilieuse qui avait adhéré trop fortement aux intestins pour être expulsé par le vomitif. Si l'on négligeait cette précaution, les premiers symptômes reparaissaient deux jours après, ou bien la maladie était remplacée par une fièvre intermittente, le plus souvent tierce, que l'on guérissait par l'usage des sels neutres d'abord, ensuite du quinquina. Il y eut cependant des malades, mais en bien petit nombre, qui, quoiqu'ayant vomi efficacement et ayant évacué par haut et par bas beaucoup de matière bilieuse, ne se trouvaient pas soulagés autant que nous devions nous y attendre. C'était un signe qu'une portion de la matière bilieuse n'avait pas encore été rendue suffisamment mobile, et qu'elle adhérait trop fortement encore aux parois de l'estomac. On redonnait à ces malades, pendant un ou deux jours, une boisson dans laquelle entraient de l'oxymel et un sel neutre, et ensuite on les faisait vomir une seconde fois, ce qui suffisait presque toujours ; car j'ai eu besoin à peine une fois ou deux d'un troisième vomitif, après quelques jours d'intervalle. — Ceux qui étaient guéris par cette méthode, ayant recouvré de l'appétit et n'ayant plus de fièvre, ressentaient cependant encore une certaine difficulté de respirer, mais qui cédait à l'usage d'une mixture d'eau de fenouil, d'oxymel scillitique et d'antimoine diaphorétique non lavé (1), qui faisait expectorer beaucoup de crachats aqueux. Je n'ai donné le kermès (1) que très-rarement, mais plus souvent une solution d'un peu de tartre émétique dans un véhicule aqueux. J'aurai ailleurs une occasion plus convenable de parler de ce moyen.

L'observation m'ayant fait connaître que les convalescents de cette maladie retombaient très-facilement, surtout s'ils prenaient plus de nourriture que leur estomac affaibli n'en pouvait supporter, je leur faisais suivre avec rigueur les préceptes de la diététique, et par l'usage des stomachiques je rétablissais les forces digestives que la maladie et le traitement lui-même avait détruites. Je me servais le plus souvent, pour cet effet, de l'élixir stomachique doux (2), et d'une eau de rhubarbe par parties égales, à moins

---

(1) Si l'on projette, dans un creuset rougi au feu, trois parties de nitrate de potasse, et une partie de sulfure d'antimoine natif, il reste dans ce creuset, après la détonation, une matière composée de l'oxyde d'antimoine uni en partie à l'alcali fixe du nitre, et d'une portion du nitre qui a échappé à la détonation. Cette matière contient aussi un peu de sulfate de potasse formé par l'acide du soufre et de l'alcali fixe du nitre. C'est ce composé qu'on a appelé *antimoine diaphorétique non lavé*, et aussi, *fondant de Rotrou*. Les chimistes modernes l'ont désigné sous la dénomination d'*oxyde d'antimoine alcalin*. (*Note du traducteur*).

(1) Ce médicament a été ainsi appelé à cause de sa ressemblance de couleur avec la coque animale de ce nom, qu'on emploie dans la teinture. Comme cette dénomination ne présente aucune idée de sa nature ou de sa composition, on doit se faire une loi d'adopter celle que lui ont assignée les chimistes modernes, d'*oxyde d'antimoine sulfuré rouge*. (*Note du traducteur*).

(2) Cet elixir (*elixirium stomachicum temperatum*) est ainsi formulé dans la pharmacopée de Vienne (*pharmacopea austriaco-provincialis*).

Pr. Extracti absynthii,
centaurii minoris,
cardui benedicti,
gentianæ,
Salis tartari. . . . . ana unciam unam.
Flavedinis corticum aurantiorum amarorum. . . . . uncias quatuor.
Incisis adfundantur ;
Vini generosi. . . . libras quatuor.

Stent per noctem in infusione calida : facta dein forti expressione, servetur elixirium rite filtratum.

qu'une fièvre intermittente, que j'ai dit plus haut terminer assez souvent la maladie, n'exigeât en même temps l'emploi du quinquina. — J'avais toujours grand soin qu'aucun de mes malades, sans exception, ne sortît de l'hôpital avant que ses forces ne fussent entièrement rétablies. Je les gardais même un peu plus longtemps que leur santé ne semblait l'exiger, persuadé que de les laisser languir dans une longue convalescence, après les avoir sauvés d'une maladie grave, c'était ne leur rendre service qu'imparfaitement, ou même ne leur en point rendre du tout. — Tel était le traitement que j'employais toutes les fois que la maladie était simple et sans aucune complication. D'autres méthodes m'ont paru avoir été nuisibles : examinons-les avec soin, puisqu'on s'instruit, non-seulement par ce qui sert aux malades, mais encore, et même beaucoup plus, par ce qui leur nuit.

La saignée faisait plus de mal qu'aucun autre remède, à moins qu'il n'y eût en même temps inflammation, circonstance dont j'aurai occasion de parler dans la suite. En effet, après la saignée, l'oppression de poitrine devenait plus forte, la difficulté de respirer plus grande, le pouls petit et fréquent, la chaleur excessive. J'en eus un exemple chez une jeune fille de quatorze ans. Elle avait eu, quelques semaines auparavant, une vraie pleurésie, et était sortie de l'hôpital bien guérie. Mais, après avoir mangé avec excès de la viande, elle eut du frisson, de la chaleur, et elle vomit à plusieurs reprises des matières bilieuses. On me la ramena dès le second jour. Elle se plaignait d'une toux, d'une oppression de poitrine et d'une très-grande difficulté de respirer. Outre ces symptômes de péripneumonie, elle avait la bouche amère, des renvois, des nausées, de la cardialgie et beaucoup de fièvre. Je lui prescrivis un vomitif, qui fut précédé d'une petite saignée, dans l'espérance qu'il agirait avec moins d'inconvénients. Mais cette saignée fut bientôt suivie d'un délire furieux et d'une fièvre violente. L'émétique lui ayant fait rendre une grande quantité de matières bilieuses, le délire cessa tout-à-coup ; les accidents de la poitrine et la fièvre diminuèrent beaucoup, et disparurent ensuite entièrement, après qu'elle eut fait un usage continué de sels neutres, qui entraînèrent par les selles tout ce qui restait encore de matière morbifique. Voilà donc un *délire bilieux* produit par un foyer d'humeurs existantes dans le ventre, et qu'il fallait vider par haut et par bas. — J'eus beaucoup de malades qui, d'eux-mêmes, ou, comme c'est l'ordinaire, par le conseil de leurs amis, avaient déjà commencé à se traiter par des purgatifs. Ce moyen fut presque généralement nuisible : il augmenta les redoublements, les accidents propres à la poitrine, et ceux causés par la fièvre. S'il fut quelquefois utile, ce fut à ceux qui avaient un amas de crudités dans les intestins plutôt que dans l'estomac : cette matière, suffisamment mobile. était alors plus aisément expulsée par un purgatif qu'elle ne l'aurait été par un émétique. — Je ne connais personne qui ait cherché à combattre cette maladie par les sudorifiques. Au reste, il est facile de s'apercevoir combien ils auraient été nuisibles; et d'ailleurs la manie si funeste d'employer ces remèdes dans les fièvres aiguës s'est beaucoup ralentie à Vienne, même parmi le peuple.

Il arriva souvent que l'amas de la saburre dans les premières voies et son absorption produisaient le mouvement fébrile, duquel résultait la diathèse inflammatoire du sang. On avait alors de plus une véritable inflammation ou des poumons, ou des muscles, ou des membranes et des tendons, principalement dans les articulations : ce qui formait une maladie compliquée, c'est-à-dire qu'une pleurésie, ou une péripneumonie, ou un rhumatisme, ou la goutte, se joignait à l'affection bilieuse. En conséquence, il fallait faire le plus souvent une et quelquefois deux saignées, pour ne donner le vomitif qu'après avoir affaibli l'inflammation. Quelques-uns, et vraisemblablement le plus grand nombre, ne furent soulagés que faiblement et momentanément par la saignée, quoique leur sang formât la couenne des pleurétiques et que l'inflammation fût bien réelle ; peut-être parce que cette inflammation, n'étant qu'une maladie secondaire, ne pouvait être dissipée qu'autant qu'on expulsait d'abord par la voie la plus courte la saburre amassée dans les premières voies, qui occasionnait l'accélération du mouvement des humeurs et leur état de phlogose. Mais le système gastrique se trouvant débarrassé, soit que l'inflammation continuât, soit même qu'elle augmentât, la saignée produisait alors un effet remarquable et un soulagement constant. Quelquefois on faisait vomir et on saignait alternativement, se-

lon que l'affection bilieuse ou l'inflammatoire prédominait. — Je n'ai point observé que les malades fussent jugés après des périodes déterminées et à certains jours fixes, ni qu'ils fussent sujets à des crises particulières. J'ai remarqué seulement que les crachats parurent dès le commencement de la maladie ; que d'abord ils étaient visqueux, tenaces, ensuite aqueux, et très-abondants jusqu'à la fin, où ils diminuèrent peu à peu en soulageant les malades. Je n'ai jamais vu ces crachats *puriformes* et *cuits*, qui ordinairement terminent un catarrhe qui a mûri, ou une inflammation des poumons. Quelques malades guérissaient en huit jours, d'autres en dix-sept et même en vingt.

J'ai vu aussi ces maladies se succéder et changer de différentes manières. Par exemple, quelques malades déjà guéris d'une pleurésie bilieuse simple, ou au moment de l'être, se trouvaient attaqués d'une véritable pleurésie inflammatoire, contre laquelle les saignées et la tisane d'orge avec l'oxymel suffirent presque toujours. On appliquait avec succès des cataplasmes émollients sur le lieu de la douleur, mais jamais de vésicatoire ; et si quelquefois je m'en servais dans des maladies purement inflammatoires, la fièvre devenait toujours plus forte, et l'inflammation plus considérable, en sorte que j'eus toujours pour règle que, lorsqu'il fallait délayer, relâcher les solides trop serrés, tempérer le mouvement désordonné des fluides, ce moyen était contre-indiqué. Ainsi la saignée, ce premier des rafraîchissants, et les cantharides, dont l'action est fortement inflammatoire, étaient rarement employées ensemble. Mais dans le rhumatisme, même inflammatoire et fébrile, j'ai souvent été étonné de l'effet prompt et heureux des vésicatoires : c'est un sujet dont je m'occuperai incessamment. Les vésicatoires étaient d'un secours admirable toutes les fois qu'une *vraie faiblesse* et l'inertie des solides donnaient lieu à une stagnation d'humeurs : alors, indépendamment des cordiaux, des fortifiants, des stimulants, des anti-septiques, j'avais recours aux cantharides. Dans l'inflammation vraie des poumons, je m'abstenais pareillement de l'usage prématuré des expectorants, tels que l'antimoine diaphorétique non lavé et les autres préparations antimoniales. Je distinguais soigneusement deux états du poumon : le premier, lorsque l'inflammation, étant dans sa vigueur, excluait tout remède actif ; le second, lorsque, l'inflammation étant tombée, les forces des malades, qui se trouvaient abattues soit par la longueur de la maladie, soit par l'application des remèdes affaiblissants, devenaient incapables d'expulser la matière des crachats, accumulée dans des poumons. C'est dans ce derniers cas que les remèdes actifs et excitants furent utiles, et particulièrement l'antimoine diaphorétique non lavé, et le tartre stibié en lavage à une dose qui ne pouvait provoquer ni les vomissements ni les selles. Les pleurétiques étaient jugés pour la plupart par des crachats muqueux, aqueux et mélangés, cuits. J'ai vu quelques inflammations du poumon, très-graves, se dissiper sans retour, après le neuvième ou le onzième jour, quoiqu'il ne se fît aucune évacuation sensible.

Quelquefois la pleurésie était accompagnée, dans son principe, d'une diarrhée qui, quoiqu'elle fût symptômatique, ne troubla point la marche de la maladie principale. Toute espèce de diarrhée symptômatique n'est donc pas dangereuse dans la pleurésie. Je penserais que, par un effort salutaire de la nature, un appareil de saburre dans les premières voies, remué par l'effet de ce paroxysme violent qui constitue l'invasion de la pleurésie, se précipite alors par les selles. Il y eut aussi des malades qui, dans cet assaut violent de la pleurésie commençante, vomirent avec avantage des matières bilieuses. — J'observai une fois ou deux, dans une inflammation très-grave des poumons, le pouls mou, faible et accéléré. Cependant la saignée fut très-avantageuse ; le sang présenta une couenne inflammatoire, et le pouls se releva et devint plus plein. — Une pleurésie disparut chez une jeune fille à l'apparition d'une parotide, laquelle à son tour céda en grande partie à un topique composé d'herbes émollientes et de camphre, et à la précaution de tenir constamment le ventre très-libre. L'emplâtre de ciguë dissipa entièrement le reste de la tumeur. — Ceux qui d'abord furent attaqués de cette inflammation simple des poumons, que Sydenham appelait essentielle, eurent rarement des rechutes de la même maladie ; mais quelquefois il leur survint une pleurésie batarde, bilieuse, qu'un vomitif donné aussitôt étouffait dès sa naissance. — J'observai un autre changement de ces maladies, celui par lequel une pleurésie bilieuse devenait *maligne*.

Il faut entendre par cette expression l'état des malades dans lequel les forces vitales sont très-abattues, ce que l'on reconnaît à la faiblesse des battements des artères et du cœur. Si le malade avait été mal à propos saigné, ou chez lui, ou même à l'hôpital; s'il s'était introduit de la matière morbifique des premières voies dans les voies de la circulation; si, malgré les signes de l'affection du système gastrique, le vomitif n'avait été d'aucune utilité; si le pouls devenait précipité, faible, et disparaissait facilement sous la pression des doigts; si la tête se perdait; si l'action sécrétoire languissait, je jugeais alors qu'il y avait malignité, et qu'une dissolution mortelle des solides et des fluides allait se faire.

Je trouvai des secours contre ce mal urgent dans la décoction de quinquina unie au camphre, dans l'infusion de la racine de serpentaire de Virginie, de celles de contrayerva, d'angélique. J'eus recours aussi aux vésicatoires, afin de ranimer la force vitale engourdie, en leur faisant faire à l'extérieur ce que font les cordiaux que l'on donne à l'intérieur. Je suis certain d'avoir observé des effets surprenants de cette méthode. Au reste, ce passage de la pleurésie *bilieuse* en *maligne* n'eut lieu que pour un très-petit nombre de malades qui, par d'anciennes infirmités ou par un vice héréditaire, étaient dans un affaiblissement qui les rendait susceptibles de l'une et de l'autre de ces maladies. — Je dois faire encore remarquer que j'attachais peu d'importance à l'inspection du sang que l'on gardait dans des vaisseaux destinés à cet usage, soit qu'il parût avoir de la densité ou n'en pas avoir, soit qu'il fût couvert, ou non, de la croûte inflammatoire. C'est en effet un signe fort sujet à induire en erreur; je conviendrai cependant qu'il peut contribuer, selon l'apparence qu'il présente, à motiver un jugement que l'on doit appuyer sur d'autres beaucoup plus certains. — Des rhumatismes avec fièvre, qui étaient ou inflammatoires, ou bilieux, ou mixtes, furent très-multipliés dans cette même saison. Il y en avait de très-aigus, sans aucun signe de saburre dans les premières voies. Alors la soif était considérable, la fièvre forte, et le pouls dur comme l'est ordinairement celui des pleurétiques; le gonflement des mains et des genoux était très-douloureux; une douleur vague parcourait les extrémités, les malléoles, les genoux, l'extérieur de la cuisse depuis les lombes, ou depuis la cavité cotyloïde jusqu'au bas de la jambe; elle affectait aussi quelquefois les muscles du thorax, de manière à ressembler à celle de la pleurésie, ou la gorge, comme l'aurait fait une esquinancie. Les saignées, les émulsions nitrées, furent utiles, ainsi que la décoction de guimauve avec le rob de sureau, les vésicatoires, et généralement tout ce qui peut solliciter doucement les selles ou les sueurs. Mais quelquefois la maladie était opiniâtre, et elle ne cédait qu'avec beaucoup de peine aux remèdes les mieux indiqués; alors elle traînait en longueur. Le sang des saignées était couvert d'une croûte pleurétique, très-épaisse et très-tenace.

Je réussis plus facilement avec ceux de mes malades qui eurent des douleurs rhumatismales occasionnées par une matière âcre et bilieuse, résorbée en grande partie de l'estomac, et portée à la superficie du corps, où elle se fixa sur les orifices des vaisseaux exhalants qu'elle irritait. L'émétique, auquel on joignait un sel neutre afin de tenir le ventre libre, leur fut très-utile; ce qui était trop fortement adhérent, de sorte que ces moyens ne pouvaient le dégager et le porter vers les selles, fut aisément emporté par des frictions aromatiques et par un vésicatoire. Les sudorifiques doux étaient aussi employés avec avantage, après qu'on avait nettoyé les premières voies. — Les malades attaqués de ce rhumatisme furent, en général, moins mal que les autres; leur fièvre était plus modérée, et ils n'avaient pas toujours besoin d'un vomitif. Une décoction de tamarin, et d'autres médicaments de cette classe, dont l'action était soutenue avec un sel neutre, remplirent très-souvent l'attente du médecin. J'avais fréquemment observé cette espèce de rhumatisme dans d'autres années, et dans des saisons différentes, particulièrement lorsque je pratiquais la médecine en Hongrie. En effet, vers la fin de l'été, ou au commencement de l'automne, lorsque les maladies gastriques bilieuses règnent, les rhumatismes bilieux sont très-fréquents, surtout parmi ceux qui ont eu une maladie bilieuse dans laquelle on n'a point évacué par le vomissement et par les selles, la saburre bilieuse, ou si on ne l'a fait qu'incomplètement. Après une dysenterie bilieuse, arrêtée trop tôt au moyen des astringents et des narcotiques, après des fièvres d'automne étouffées par l'u-

sage prématuré du quinquina, et surtout lorsqu'en provoquant mal à propos les sueurs, on avait déterminé la matière morbifique à se porter vers la superficie du corps, j'ai observé des douleurs rhumatismales opiniâtres, et qui étaient ordinairement sans fièvre. Les dissolvants, les doux laxatifs, les frictions, tout ce qui peut mettre en mouvement une matière morbifique fixée sur un organe, des bains d'eaux minérales, les sucs des plantes anti-scorbutiques, la gomme ammoniaque formaient tout le traitement. —Mais, sans m'arrêter davantage, je vais continuer l'histoire des affections bilieuses de poitrine de cette année. Plusieurs malades n'eurent simplement qu'un catarrhe, qui différait de la *péripneumonie* ou de la *pleurésie bilieuse*, seulement par l'intensité du mal, et qui les précédait ordinairement. Le même traitement réussit dans les deux cas. Cette espèce de catarrhe prend souvent comme une épidémie, et elle se manifesta cette année, et au printemps de l'année précédente, dans presque toute l'Europe. En 1580, elle désola toute cette partie du globe, et on la regardait comme une maladie nouvelle, soit parce qu'elle ne cédait pas complètement au traitement ordinaire du catarrhe, soit même parce qu'elle devenait funeste à un assez grand nombre.

Nous en avons une description par Bœkel, qui en fit une *maladie nouvelle*, sous le nom de *catarrhe fébrile*. Les symptômes qu'il lui assigne montrent clairement que c'était le catarrhe qui fut si répandu au printemps, et pendant une partie de l'été de l'année dernière, ainsi que durant les mois de mars et d'avril de cette année. Mais les médecins de son temps se trompèrent dans le choix du traitement qui lui convenait. En effet, celui que Bœkel décrit fit périr beaucoup de monde, tandis que le nôtre fut rarement funeste. Cela venait, je pense, de ce que le catarrhe fébrile de 1580 tenait du vice de la saison pendant laquelle il régna, savoir de la fin de l'été, et de l'automne, où la température est ordinairement moins favorable aux maladies, et leur imprime jusqu'à un certain point un caractère de putridité et de malignité. En outre, cette *maladie nouvelle* de Bœkel se compliquait avec plusieurs autres qui sont ordinaires dans cette partie de l'année. La saignée fut alors rarement utile, et de même, dans notre hôpital, elle augmentait le plus souvent la maladie, et la rendait maligne. Dans le même temps, les autres maladies furent plus graves, et funestes à un plus grand nombre d'individus que de coutume. — Puisque je m'occupe ici du genre de catarrhe qu'engendre la saburre du système gastrique, je crois convenable de dire encore quelque chose au sujet de l'espèce de cette maladie qui fit des ravages au printemps et au commencement de l'été de l'année dernière. Au mois de juin 1775, ce catarrhe était épidémique dans presque toute l'Europe. Point d'appétit, des lassitudes, la bouche amère ou sans aucun goût, la langue blanche, pâteuse, jaune; la région du cardia douloureuse quand on la palpait, l'estomac gonflé, de la tension dans les hypochondres, le ventre ou serré ou fatigué par des déjections bilieuses fréquentes, mais de peu d'effet; les urines safranées, quelquefois des ardeurs en les rendant, leur sécrétion peu abondante, leur sédiment d'un blanc-rougeâtre furfuracé, muqueux, briqueté; des nausées presque sans exception, de légers vomissements, beaucoup de toux, de la chaleur à la région du sternum, de l'oppression de poitrine : tels furent ses symptômes. Le traitement fut différent, selon l'idée que chacun s'était faite du caractère de la maladie. Mais on soulagea les malades avec les dissolvants doux, les médicaments salins, les laxatifs. Le kermès ayant été administré, il s'ensuivit un vomissement qu'on n'attendait point, et qui, ayant chassé la saburre de l'estomac, enleva le catarrhe (1). Mais

(1) Stoll donne à entendre dans cet endroit que le kermès minéral a déterminé, comme par accident, des vomissements qui ont enlevé le catarrhe, ce qui revient toujours à son idée favorite de la polycholie, qui peut se porter sur un organe déterminé, et y produire des affections bilieuses. Mais n'est-il pas plus sage d'écarter ces explications hypothétiques, de s'en tenir seulement aux caractères extérieurs, comme on le fait dans toutes les parties de l'histoire naturelle, et de reconnaître dans ce cas une vraie complication d'une affection gastrique avec le catarrhe? Ce dernier, considéré d'une manière isolée, ne se borne-t-il point à la membrane muqueuse du poumon? N'a-t-il pas sa marche, sa durée, sa terminaison propres, sur lesquelles les évacuants des premières voies ne peuvent agir que très-indirectement? Aucune année n'a été plus favorable que celle-ci

cette méthode du traitement paraissant inusitée, non-seulement aux malades, mais encore aux médecins eux-mêmes, et s'éloigner des principes, c'est-à-dire de leur système, on en compose une qu'on adapte à tous les catarrhes, dont la terminaison varie alors singulièrement. Cependant cette maladie est très-ordinaire, et c'est une de celles qui reviennent le plus souvent.

Huxham décrit une maladie très-épidémique, accompagnée d'une toux violente, qui eut lieu au mois de janvier 1733. Cette maladie se rapproche tout-à-fait du caractère du catarrhe qui dominait l'année dernière. En effet, le médecin anglais réussit quelquefois avec les vomitifs ou avec les purgatifs doux, et il remarqua souvent que la toux cessait s'il survenait une diarrhée spontanée : ce qui le conduisit à employer la rhubarbe, la manne et le tartre soluble (le tartrate de potasse). Le même auteur observa au mois de novembre 1737 une fièvre catarrhale épidémique : il dit que cette fièvre se montrait telle, plus ou moins, depuis plusieurs hivers ; qu'elle était occasionnée par un air épais, humide et froid, qui obstruait les pores de la peau ; qu'elle lui paraissait du même caractère que la fièvre d'hiver de Sydenham. Je pense que toutes ces épidémies décrites par Huxham étaient de la même nature que la nôtre quant au fond, si ce n'est que l'état des humeurs était plus inflammatoire. — Forestus (l. 1, obs. 1) avait aussi décrit une fièvre qui fut épidémique durant l'automne de l'année 1557. Elle était accompagnée d'un mal de gorge, et la poitrine était affectée. Cette maladie commençait, comme un catarrhe, avec une fièvre très-lente, mais maligne, et qui faisait périr beaucoup de monde. Cette fièvre, ayant fait des progrès, causait une suffocation subite, et une telle difficulté de respirer, que les malades semblaient devoir étouffer sur-le-champ. L'estomac et la région précordiale s'affectaient aussi ; la toux était forte ; la fièvre continue chez un petit nombre seulement, double-tierce, tierce, erratique chez tous les autres. Quelques-uns eurent, sur la fin de leur maladie, de petits ulcères dans la bouche et sur la langue. Beaucoup de choses me portent à croire que le foyer de cette maladie était dans les premières voies, mais surtout l'état fâcheux de l'estomac et la fièvre intermittente qui accompagnaient l'oppression de poitrine, le succès marqué des purgatifs doux, la faiblesse opiniâtre de l'estomac de ceux qui guérissaient, et enfin, dit Forestus, les accidents qui sont ordinaires dans la mélancolie hypochondriaque.

Le même auteur (L. M. Scol. sur la 11ᵉ obs.) décrit une espèce d'angine maligne et pestilentielle, avec des symptômes de péripneumonie qui, vers le commencement de l'année 1517, lorsque Jean Tyeng pratiquait la médecine à Amsterdam, fut si funeste au plus grand nombre de ceux qu'elle attaqua, qu'elle faisait périr en seize ou vingt heures, quand on n'avait pas recours aux remèdes convenables dans les six ou sept premières. « La matière morbifique était si active (c'est Forestus qui parle), qu'en un » moment elle produisait une difficulté » de respirer, un serrement de cœur, et » une douleur de gorge telle que le malade paraissait sur le point d'être suffoqué. Ces symptômes disparaissaient et » reparaissaient ensuite, comme si cette » matière si maligne, si vénéneuse et si » subtile, eût traversé avec rapidité les » muscles du cou et ceux de la poitrine. » On guérissait facilement les malades » lorsqu'on les saignait dans les six premières heures, et que le même jour on » leur administrait un purgatif. Cette » méthode était blâmée par les médecins » les plus accrédités. Mais ceux qui, dès » le premier jour, n'étaient pas secourus » de cette manière, mouraient suffoqués » tout à-coup. » — La cause d'une mala-

---

pour éclaircir la doctrine du catarrhe pulmonaire par des observations les plus multipliées. Il ne s'agissait que d'une simple comparaison de divers malades, surtout dans l'hospice de la Salpêtrière, puisque dans quelques cas le catarrhe était simple ; d'autres fois il était compliqué avec un embarras gastrique, en sorte que j'étais obligé de revenir à deux ou trois reprises aux boissons émétisées, ce qui faisait disparaître les symptômes bilieux, et puis le catarrhe continuait sa marche ordinaire et se terminait au plus tôt au neuvième ou dixième jour, ou au plus tard au quatorzième ou au quinzième, ou du moins il ne restait plus qu'une excrétion muqueuse sans fièvre : enfin la complication qui faisait le plus souffrir le malade était celle de la fièvre gastrique avec le catarrhe pulmonaire, et alors les symptômes fébriles ne se sont point terminés avant le quinzième jour de la maladie. (*Note de M. Pinel.*)

die si grave, et si promptement funeste, paraît avoir été une matière abondante et mobile qui s'était jetée particulièrement sur l'estomac, les intestins, les parties voisines de l'estomac, ou qui communiquent avec lui et avec les intestins, vers lesquels organes, à l'aide d'un purgatif, précédé d'une saignée, elle pouvait être rappelée promptement et avec facilité, et ensuite évacuée par les selles.

Forestus a consigné dans le même livre (observ. 3) la description des catarrhes qui parurent, épidémiquement et en très-grand nombre, dans les mois de juin et de juillet 1580. La fièvre, qui était très-considérable, se jetait sur le gosier, la gorge et les poumons; la voix était rauque, et la toux forte. Une légère saignée d'abord, et ensuite de doux laxatifs, composèrent tout le traitement, qui fut heureux. — Mais je reviens à mes propres observations. Quoique la poitrine fût le plus souvent affectée de la manière que je l'ai dit, il y avait cependant quelques malades qui étaient attaqués d'une fièvre continue, rémittente. Cette fièvre était de trois espèces: ou purement inflammatoire, ou purement bilieuse, ou mixte. La première existait rarement sans qu'il y eût en même temps un vice quelconque du système gastrique. De même dans la seconde, la saburre existante dans les premières voies, et principalement dans l'estomac, était rarement l'unique cause du mal. Il y avait une réunion des deux affections morbifiques, de la bile qui surchargeait les entrailles, et de la phlogose des humeurs; et c'était tantôt l'une qui dominait, et tantôt l'autre. — Aussi, étais-je obligé de varier le traitement, qui cependant ne consistait que dans le vomitif et la saignée, et dans des boissons délayantes, miellées, de telle manière qu'on commençait par faire vomir ou par saigner les malades, selon l'affection qui prédominait chez chacun d'eux. — J'employai fort peu le quinquina, et c'était lorsque la fièvre continue devenait une fièvre intermittente bien caractérisée, qui, malgré le bon état du système gastrique, se montrait opiniâtre par un effet de la diminution des forces. Je donnais alors cette écorce avec plus de sécurité, et, comme le foyer du mal avait été détruit auparavant, la rechute était moins facile.

Avril. Ce mois fut, jusqu'à la moitié, froid et humide, et, de là jusqu'à la fin, on eut un temps serein, du vent, et toujours du froid. — Les pleurésies et les péripneumonies bilieuses furent en fort petit nombre; les bilieuses inflammatoires, moins rares; mais celles qui étaient accompagnées de douleurs rhumatismales dans les membres furent très-multipliées. — Il me reste à dire, sur les maladies bilieuses et déguisées, qui affectent la poitrine, plusieurs choses qui seront très-bien placées ici. — Les modernes entendent par pleurésie et péripneumonie bilieuses toute autre chose que les anciens, qui appelaient *bile* cette croûte inflammatoire du sang qui est d'un blanc jaunâtre, et *bilieuses* les maladies qui en provenaient. Les modernes donnent ce nom à un appareil de crudités presque toujours d'un goût amer, qui s'est formé dans l'estomac et dans le premier intestin. Cette humeur est ordinairement amère, quelquefois acide, et même avec un mélange d'austérité; quelquefois aussi elle paraît douce, mais d'une douceur nauséabonde. Peut-être est-il rare qu'elle provienne de la véritable bile, amassée en plus grande quantité qu'à l'ordinaire. C'est plutôt un amas de matières crues, rassemblées de toutes parts, qui dégénèrent de la manière qui leur est propre, soit à cause de la faiblesse de l'estomac, soit parce qu'elles ont de la tendance à se corrompre. Elles ont le même goût qu'elles auraient eu si, abandonnées à elles-mêmes hors de l'estomac, elles se fussent corrompues. C'est de la bile qu'elles empruntent très-souvent leur couleur et leur amertume. — J'ai observé très-souvent chez les Hongrois, et plusieurs fois sur moi-même, dans des fièvres de toute espèce, vers la fin de l'été, et en automne, cet appareil de crudités dans l'estomac, ayant une saveur très-acide, austère-acide, brûlant la gorge comme l'acide sulfurique, et agaçant les dents. Je croirais que c'est de là qu'est née l'opinion que la bile est de nature acide, et qu'il faut traiter les maladies bilieuses avec des remèdes d'une nature opposée. En effet, on appelait *bile* cette saburre très-acide qui n'avait que la couleur de la bile dont elle était teinte.

D'après mes observations, cette matière avait au printemps plus d'analogie avec la bile, et était le plus souvent amère. Cette année, elle fut rarement épaisse et tenace, mais plutôt délayée, déjà mobile, et susceptible d'être évacuée facilement par le vomissement, sans faire précéder les délayants. Cette disposition est plus rare en été et en automne:

la bile, alors, est épaisse et tenace ; elle adhère fortement aux parois de l'estomac, en sorte que si, un jour ou deux d'avance, on ne rend pas mobile, à l'aide des dissolvants, cette matière amassée dans les premières voies, le vomitif produit à peine quelque effet, ou du moins quelque soulagement. — L'origine de cette saburre qui surcharge le système gastrique peut varier. D'abord, les aliments de difficile digestion, principalement des substances graisseuses, deviennent aisément rances dans un lieu chaud et humide, tel que l'estomac ; et si on leur associe des acides, elles dégénèrent en une sorte de matière acrimonieuse corrosive et brûlante. C'est par cette raison que, si on boit de l'eau en mangeant du lard, celui-ci s'altère plus promptement et à un plus haut degré dans l'estomac, que si on eût bu du vin. — La privation des fruits de la saison, et en général des végétaux frais, concourt aussi à la production de cet appareil de crudités dans l'estomac. Enfin, la matière de la transpiration, répercutée vers les parties internes, augmente cette saburre, ou la met en mouvement. — Cet amas bilieux est le produit ordinaire de la fin de l'été et du printemps, comme le prouve l'expérience. Hippocrate disait (Traité de la nature de l'homme) : « La bile occupe » principalement les corps en été et en » automne : ce qui est facile à reconnaî- » tre en ce que, dans cette partie de l'an- » née, on vomit spontanément de la bile, » et on rend des matières plus décidé- » ment bilieuses par l'effet des médica- » ments. Cela se voit encore par les gen- » res de fièvres et par la chaleur qu'on » éprouve. » — Quoique les maladies bilieuses naissent tous les ans dans le temps que je viens d'indiquer, cependant il survient, dans d'autres temps de l'année, certaines constitutions qui favorisent la production de ces mêmes maladies. C'est ce que j'ai éprouvé communément dans le printemps de cette année. — Mais il y a cette différence entre les maladies bilieuses du printemps et celles de la fin de l'été, que les premières tiennent souvent d'abord quelque chose du caractère inflammatoire, ou que, malgré l'évacuation de la saburre, elles se changent en maladies inflammatoires, et rarement en maladies malignes ; tandis que les autres ont toujours un commencement de putridité et de malignité, ou deviennent facilement malignes. D'ailleurs, au printemps, la matière saburrale est plus fluide et plus mobile que dans l'automne. — Des maladies très-différentes en apparence, de même que leurs symptômes, étant ainsi produites par une matière étrangère séjournant dans les hypochondres, ce sont plusieurs de ces symptômes que je vais passer en revue, afin que l'on voie à quels signes j'ai su reconnaître ces maladies, les distinguer de celles qui ont quelque analogie avec elles, et quelle méthode j'ai employée.

Un mal de tête particulier (l'appellerai-je bilieux ?) accompagne presque toutes les maladies bilieuses. Il est souvent très-considérable : il semble au malade que sa tête va se fendre ; en sorte qu'il croit pouvoir obtenir quelque soulagement en se la serrant fortement avec ses mains, ou en se la faisant serrer par d'autres, et il réclame vivement ce service. Cette douleur occupe tantôt l'occiput, tantôt le front, souvent même toute la tête ; elle observe des époques fixes où elle tourmente plus violemment. Quelquefois la face est rouge, les yeux brillants ; mais, le plus souvent, la face est d'un vert pâle, qui teint aussi le blanc des yeux. La langue, la gorge, les rapports, la pesanteur de l'estomac, sa sensibilité au toucher, les hypochondres tendus, élevés, leur douleur aiguë ou gravative, les borborygmes, les vents, une diarrhée légère et spontanée, annoncent clairement qu'une matière étrangère surcharge l'estomac, et qu'elle est la cause de tous ces accidents, que l'on adoucit rarement en provoquant des selles.—La maladie augmentait peu à peu, et, à la fin, ou les malades mouraient, ou ils ne se rétablissaient que très-difficilement. Mais si on les saignait, bientôt après tous les symptômes s'aggravaient. L'émético-cathartique seul fut avantageux, et procura un soulagement sensible et constant. J'ai vu quelques malades qui, ayant été saignés, déliraient sur-le-champ ; la tête leur revenait par le moyen d'un vomitif. J'ai observé également des affections soporeuses, un commencement d'opisthotonos, un relâchement des muscles d'un des côtés de la face, l'embarras de la parole, emportés par l'émético-cathartique, et j'étais étonné de la promptitude de ses effets. — Je me rappelais ces paroles d'Hippocrate dans les Coaques (nº 83) : « Dans la fièvre continue, dit-il (ce qui » suit prouve qu'il s'agit de la fièvre bi- » lieuse), ceux qui ont perdu la parole, » et ont les yeux clignotants guérissent, » lorsqu'après qu'il leur est survenu une

» hémorrhagie par le nez et un vomisse-» ment, ils recouvrent la parole et leur » bon sens. » — Hippocrate regardait une hémorrhagie par le nez comme nécessaire pour faciliter le mouvement des humeurs, et empêcher l'action du vomitif d'être nuisible, non qu'il attendît le salut du malade de l'hémorrhagie elle-même, mais bien plutôt du vomissement. Je cherchais à imiter cette marche de la nature, en tirant d'abord un peu de sang, pour ensuite faire vomir le malade avec moins de risque. Mais, le plus souvent, cette précaution n'était pas nécessaire.— Je me rappelais encore ce que rapporte Galien (L. 5 des Comment., aphor. 1) d'un jeune homme qui avait vomi des matières couleur de rouille : pendant le vomissement, tout son corps était en convulsion ; mais après que ces matières eurent été évacuées, la fièvre et les convulsions cessèrent.

L'observation suivante confirmera tout ce qui a précédé. Un sommelier, âgé de trente-neuf ans, ressentit, la veille de Pâques dernier, et pendant les huit jours suivants, des alternatives de frisson et de chaleur ; cependant, il ne fut point alité. Alors, étant tombé d'une échelle, il se frappa fortement au dos et à l'occiput. Il lui survint des douleurs de tête, du dos et des lombes, et un vomissement bilieux avec un peu de sang. Une saignée le soulagea. Mais bientôt après, la douleur de tête redevint si violente, qu'on le transporta à l'hôpital des frères de la Miséricorde. Là, on le fit vomir, et il se trouva bien ensuite. Sorti de l'hôpital, il se porta passablement pendant quelques jours ; mais après une huitaine, la même douleur de tête reparut avec un tintement, un bourdonnement, et quelque dérangement dans les idées. A ces accidents, il se joignit de la gêne dans la respiration ; des crachats muqueux, verdâtres ; une langue bilieuse ; un goût souvent amer, mais sans aucuns rapports ; une cardialgie insupportable ; les hypochondres et tout l'abdomen furent tendus, le ventre resserré, le pouls vif, plein, sans être dur. On lui appliqua un vésicatoire à la nuque, et on lui fit en même temps les autres remèdes ordinaires. On avait l'intention d'entretenir long-temps le vésicatoire. La saignée fut répétée ; le sang était couenneux. Toutes nos idées s'étaient portées plutôt vers le coup que le malade s'était donné, quoique le chirurgien n'y découvrît rien, que sur un état saburral des premières voies. Deux jours après, on observait, comme un commencement d'opisthotonos, un retirement de la bouche de l'un ou de l'autre côté ; le malade balbutiait, avait la tête perdue, beaucoup de pente au sommeil, le pouls vif, sans dureté. Une émulsion, rendue purgative avec de la manne et le sel cathartique amer (1), lui fit faire plusieurs selles qui ne le soulagèrent aucunement. Comme il continuait d'être triste, dans un état comateux, avec de la confusion dans les idées, le cinquième jour de son entrée dans l'hôpital, il prit l'émétique, qui lui fit rejeter des matières très-jaunes et très-vertes. Alors, il fut moins assoupi et moins absorbé ; la bouche n'était plus mauvaise, quoique la langue restât chargée. La cardialgie était diminuée, ainsi que la tension des hypochondres et de l'abdomen. La respiration fut facile, sans douleur ; mais il survint de la toux. Le deuxième jour suivant, on le fit encore vomir, et il rendit de nouveau beaucoup de matières jaunes, vertes, semblables à de la bouillie ; ce qui diminua très-sensiblement tous les accidents. Après l'émétique, on établit la liberté du ventre avec des sels, afin d'entraîner les restes de la saburre bilieuse.

Mais, peu de temps après, environ le quatorzième jour depuis son entrée, lorsqu'il se sentait bien à tous égards, il fut saisi d'une fièvre intermittente quotidienne, mais très-modérée, et qui céda bientôt au quinquina. Il ne tarda pas long-temps à sortir de l'hôpital, parfaitement rétabli. — Le siége de la cause de certaines affections de la tête, et particulièrement du délire, est placé dans les hypochondres par l'auteur d'un Traité des maladies. Car on y lit ceci : « Lorsque » la frénésie doit avoir lieu, la fièvre est » d'abord faible, et le malade ressent de » la douleur à l'épigastre, surtout à droi-» te vers le foie. Ensuite, le quatrième » ou le cinquième jour étant arrivé, la » fièvre et la douleur augmentent, une » teinte bilieuse se manifeste, et la tête » se perd. » L'auteur dit qu'il faut diriger le traitement du côté du ventre, et donner de l'eau avec du miel et du vinaigre ; après quoi il ajoute : « Cette » maladie vient de la bile qui se détache » des entraillles pour se porter sur le

(1) Les chimistes modernes appellent ce sel *sulfate de magnésie*. Il était aussi connu sous le nom de sel d'Epsom. (*Note du traducteur.*)

» diaphragme. » En préférant les vomitifs aux purgatifs, nous chassons la bile par la voie la plus courte. — C'est ici que se rapporte assez bien ce qui arriva à un homme qui, en tombant, s'était fortement heurté la tête contre un corps dur. Il devint sujet à des vertiges, et ressentit de grandes douleurs de tête, jusqu'à ce qu'il eut vomi des matières de couleur de rouille. Il se porta bien ensuite. — Deux femmes, qui avaient été incommodées par la vapeur du charbon, eurent des vertiges, des nausées, et des douleurs de tête; ayant pris un vomitif et rejeté beaucoup de bile, elles se rétablirent très-promptement. — Le plus ordinairement les hypochondres étant affectés et surchargés de bile, la tête elle-même s'affecte : mais quelquefois la lésion de la tête, par l'effet d'une chute ou de toute autre manière, fait qu'il afflue dans l'estomac une plus grande quantité de bile qu'à l'ordinaire, laquelle, par la sympathie qui existe entre le cerveau et le système gastrique, entretient la maladie de la tête. — Si l'on cherchait la raison de tous les faits que j'ai cités, et de ceux que je citerai encore, on se bornerait, peut-être, à penser que la matière morbifique affecte non-seulement les parties qui en sont le siége, mais encore celles qui sont éloignées de celles-ci, et avec lesquelles elles communiquent par une certaine sympathie prouvée par les observations, et dont le mode n'a pas été jusqu'à présent suffisamment éclairci. Si cette explication ne contentait pas, on pourrait regarder comme vraisemblable que des particules de saburre, résorbées, irritent et rendent malade, de façon ou d'autre, l'organe sur lequel elles se portent. Mais l'effet salutaire suit souvent de trop près l'action du vomitif, pour que l'on cherche le foyer du mal ailleurs que dans l'estomac.

Je viens de décrire les maladies de poitrine. Il me reste à dire ce que j'ai observé sur leur fréquence, la manière différente de les traiter, et le danger qui y est attaché. — On rencontre fort souvent des pleurésies et des péripneumonies très-graves qui, par l'irrégularité de leurs symptômes, par leur longueur, et principalement par les efflorescences miliaires qui surviennent, ne permettent pas de les ranger dans la classe de ces pleurésies et péripneumonies que Sydenham assurait pouvoir être guéries presque certainement par les seules saignées répétées. Il était rare que cet excellent observateur fît tirer moins de quarante onces de sang à un adulte attaqué d'une pleurésie. Mais il n'est pas rare non plus de voir des pleurésies qui, bien loin de s'adoucir par une perte de sang double de celle-là, s'aggravent au contraire et se terminent par la mort. — C'est ce qui me porte à croire que ces pleurésies rebelles sont de l'espèce de celles que j'ai nommées bilieuses, ou du moins qu'elles sont mixtes, c'est-à-dire composées de l'espèce bilieuse et de l'espèce inflammatoire. — Qu'on attaque par la saignée une pleurésie bilieuse simple, ou même composée, de manière cependant que l'inflammation ne soit que légère et produite secondairement, il arrivera de toute nécessité que, le système vasculaire sanguin étant désempli, une plus grande quantité de la matière bilieuse, qui a son siége dans l'estomac et dans les intestins, y passera par absorption, que les forces vitales seront affaiblies, au point de ne pouvoir chasser ces particules d'une matière étrangère et nuisible, et que la force de l'estomac lui-même, déjà trop diminuée, sera encore plus abattue. — Certainement on compterait un bien plus grand nombre de victimes de cette méthode de traitement (quoiqu'il en meurt beaucoup), si les fautes qui consistent dans toutes ces saignées répétées tant de fois ne se trouvaient corrigées, du moins en partie. En effet, leurs auteurs tâchent de relever, par l'application des vésicatoires et des sinapismes, les forces vitales devenues languissantes et affaissées : ils délaient la saburre par une abondante boisson miellée et nitrée, en sorte qu'elle devient plus susceptible d'être résorbée, qu'elle passe successivement en entier dans le torrent de la circulation, et qu'enfin elle est expulsée, quoique lentement et avec difficulté, par les différents couloirs. Cependant le malade traîne une existence malheureuse au milieu des images multipliées d'une mort prochaine ; ou, s'il surmonte la violence et la longueur de la maladie, il n'échappe qu'après bien des efforts.

Une pleurésie vraie, essentielle, inflammatoire, se guérit promptement; et si le malade n'est pas mal disposé d'ailleurs, il ne tarde point à recouvrer ses forces, et il est moins sujet aux rechutes. Il suffit dans ce cas de relâcher la fibre qui est trop tendue, de diminuer la quantité du sang, de le délayer parce qu'il a trop de consistance, et de rame-

ner à une juste médiocrité cet excès d'une santé trop énergique. Mais celui qui, à raison de l'action languissante du système gastrique, traîne une saburre amassée depuis long-temps; qui, se trouvant réduit au dernier degré de l'épuisement par des saignées excessives, obtient, par le misérable secours des vésicatoires, que le peu de sang séreux et impur qui lui reste supplée, par la rapidité de son cours, à la quantité de celui qu'il a perdu, et conserve la faible et dernière étincelle de vie qui brille encore; celui-là, dis-je, ne pourra jamais recouvrer la santé qu'il eut autrefois, ou il n'y parviendra qu'après un temps bien long, qu'avec les secours de l'art les mieux ménagés, et par un bienfait signalé de la nature. L'affaiblissement de sa constitution le rendra plus susceptible d'être attaqué par la même maladie, ou par d'autres maladies chroniques. Combien d'hommes ne voyons-nous pas qui déplorent toute leur vie les suites fâcheuses d'une maladie aiguë ! — Les mauvais succès multipliés de cette manière de traiter les maladies bilieuses par de fortes saignées répétées, par beaucoup de boissons délayantes et par les vésicatoires, la firent abandonner entièrement d'un assez grand nombre de médecins, pour en adopter une autre. Dans cette dernière méthode, lorsqu'après une ou deux saignées on voit la maladie faire des progrès, on crie à la malignité et on a vite recours aux antiseptiques. Ainsi, on saigne moins les malades; mais on les accable de remèdes stimulants et aromatiques : d'où il résulte que toute la saburre contenue dans les premiers voies est forcée de passer en entier dans le torrent de la circulation; et qu'étant portée avec le sang dans toute l'étendue du corps, elle excite des accidents graves, jusqu'à ce qu'enfin, atténuée et domptée par l'action des stimulants, elle est rejetée vers l'organe de la transpiration. Là, privée de sa partie la plus fluide, elle produit, par l'arrêt de sa partie grossière aux extrémités des vaisseaux, des exanthèmes et des éruptions, critiques à la vérité, mais dont la crise ne s'opère que très-difficilement.

Il me paraît démontré par les observations de plusieurs médecins, et par les miennes également, que l'origine des efflorescences est presque toujours due à la saburre des premières voies. Telle est l'idée que je me formais du millet qui survient dans les pleurésies et dans les péripneumonies. — Mais, quoique tous ceux qui ont des notions assez claires de la maladie rejettent ces deux méthodes de traiter les maladies bilieuses, cependant dans plusieurs cas j'ai cru devoir employer l'une ou l'autre. En effet, il arrive souvent qu'on nous apporte des individus attaqués de maladies bilieuses, lorsqu'ils ont déjà été saignés plus d'une fois. Nous évacuons bien avec un vomitif ce qui reste encore de saburre dans les premières voies, mais tout ce qui avait été absorbé et porté dans le torrent de la circulation n'offrait plus de prise ni aux vomitifs ni aux purgatifs. Il fallait donc délayer par des boissons abondantes cette saburre absorbée, et en même temps tenir libres tous les couloirs, afin que le ventre surtout se trouvât disposé à recevoir toute la matière excrémentitielle qui viendrait s'y déposer. — Que si les forces vitales me paraissaient insuffisantes, je les relevais par le moyen des vésicatoires, des racines de serpentaire de Virginie, de contrayerva, du camphre, etc. — J'ai encore employé cette méthode lorsque l'inflammation exigeait ma première attention et mes premiers soins : car, pendant qu'on s'occupait d'elle, les symptômes bilieux faisaient des progrès, la bile dominant alors dans toute la machine; d'où il arrivait que le vomitif, que l'inflammation avait empêché de donner dès le commencement, donné plus tard, n'avait plus d'action sur la bile qui s'était résorbée. Dans ces circonstances, je plaçais mon espoir dans une méthode qu'autrement j'eusse rejetée. — Souvent il me paraissait difficile d'expliquer certains symptômes. Par exemple, aucun des signes de l'affection des premières voies n'indiquait suffisamment que l'on pouvait faire vomir sans inconvénient : seulement le ventre était plus libre, le pouls plus fréquent que dans l'état naturel, mais de peu de chose, et il conservait sa souplesse ordinaire : du reste, la langue était comme chez les personnes en santé, et le goût des aliments n'était point dépravé. Aucune sensation désagréable du côté de l'estomac. Quelquefois seulement la face était rouge et les yeux étincelants. Si en pareil cas on saignait les malades, ils s'en trouvaient très-mal : mais un vomitif faisait rendre une énorme quantité de matières vertes, jaunes, noirâtres, et comme de la bouillie; en sorte que j'étais étonné qu'une pareille masse eût pu séjourner si long-temps

dans la région précordiale, sans annoncer sa présence par des signes plus certains.

J'ai vu un homme qui, à l'exception d'un mal de tête, d'un tremblement continuel de la mâchoire inférieure, d'un peu de tension dans les hypochondres, et d'une douleur pongitive, mais très-légère, sous les dernières fausses-côtes du côté gauche, ne se plaignait de rien. On lui donna trois fois l'émétique, et il rendit une grande quantité d'une espèce de bouillie bilieuse : ce qui le soulagea beaucoup. — D'autres, qui se plaignaient de rapports très-aigres, rejetaient en vomissant une matière austère et acide qui agaçait les dents. J'ai vu très-souvent en Hongrie, lorsque sur la fin de l'été ces fièvres bilieuses régnaient, une saburre d'un goût et d'une odeur très-acide, et très-verte en couleur, brûler en quelque sorte la gorge au passage. — Une saburre rance, amère et bilieuse, dégénère, quand on prend des choses acides ou même simplement acescentes, en une autre espèce qui est acide et austère, et d'une âcreté extrême. C'est ce qu'on observe dans l'été et en automne, comme je l'ai déjà dit, parce qu'alors les forces digestives sont plus languissantes: c'est plus rare au printemps. Mais on en conclurait mal à propos que ce caractère acide de la bile doit se corriger uniquement par les absorbants. — Les observations de Pringle ont prouvé que des substances animales putrides agissent comme un levain, quand on le mêle avec des substances végétales, et qu'elles changent celle-ci en une sorte acrimonieuse acide et austère : ce qui explique comment se produit dans ces cas la saburre acide.

On pourrait peut-être aussi donner par là une explication satisfaisante de cette espèce de colique, qui n'est épidémique que dans le Dévonshire, et dont Huxham a donné la description dans un petit ouvrage particulier. Un signe encore auquel je savais distinguer les maladies gastriques provenant d'un amas de saburre des fièvres inflammatoires, lorsque presque tous les autres me manquaient, c'étaient des urines en petite quantité, rendues en beaucoup de fois, d'un jaune très-foncé, et déposant dès le commencement de la maladie. Galien (4ᵉ *comm. sur le traité du régime*) dit : « On doit purger ceux » qui rendent dès le commencement des » urines troubles et épaisses, si rien ne s'y » oppose : c'est le contraire si à cette » époque elles sont claires ; mais on donnera un lavement, pourvu qu'on le » juge convenable. » — Il importe beaucoup de réunir tous les signes d'une maladie quelconque, et qu'ils soient gravés profondément dans la mémoire des médecins. En effet, quand une maladie ne fait que commencer, qu'elle n'est pas encore formée, et que, ne se montrant pas avec des signes suffisamment prononcés, elle se cache sous une forme incertaine et commune à plusieurs autres maladies, il est souvent très-difficile de déterminer dès lors sa nature, et de l'étouffer aussitôt dans son principe. On ne doit donc négliger aucun signe, même le plus léger, s'il peut contribuer à former le diagnostic des maladies bilieuses dès leur origine.

On observe très-souvent la même langueur dans toute la machine, le même défaut d'appétit, le même sentiment de chaleur extraordinaire, soit qu'une matière dépravée affecte le système gastrique, quoiqu'elle donne à peine aucun autre signe plus certain de sa présence, soit que, dans le système veineux et artériel, le sang ait commencé à pécher par phlogose ou par pléthore. Mais, quoique dans les deux cas la maladie se montre sous le même masque, il ne sera point indifférent d'employer les évacuants ou de saigner. Quelque chose que l'on fasse, il en résultera des effets importants : car, ou la maladie sera étouffée dans son berceau, ou elle fera des progrès très-rapides. — Baglivi plaçait ce diagnostic des maladies commençantes au nombre des choses qui manquent encore à la médecine, et il exhorte les médecins à fournir chacun son contingent, pour enrichir cette partie de l'art. — Voilà la raison pour laquelle je m'attache quelquefois scrupuleusement à certains détails minutieux, et je pense que l'on doit rassembler tout ce qui peut contribuer à nous faire saisir l'idée véritable d'une maladie compliquée, ou cachée, ou commençante et douteuse. J'ai déjà insinué précédemment que la chaleur à la poitrine, l'oppression et la toux que l'on observe dans la pleurésie et dans la péripneumonie bilieuses, peuvent provenir de deux causes ; savoir : d'une matière morbifique résorbée et portée sur les poumons, ou de la seule sympathie des poumons avec l'estomac. — Peut-être pourrait-on appliquer avec quelque fondement à ces maladies bilieuses de la poitrine, ce que Galien (comment. 4. aphor. 55) disait de la fièvre ardente : « J'ai re-

» connu que la fièvre devenait ardente, » quand les veines désemplies attiraient » à elles les humeurs âcres et bilieuses. » Néanmoins, comme le crachement de sang qui a lieu quelquefois, même dans cette espèce de pleurésie, cesse souvent aussitôt que le vomitif a produit son effet, il est certain que la sympathie peut beaucoup.

Chez les enfants qui ont une toux d'estomac, il arrive souvent que cet organe surchargé irrite les poumons par cette toux-là même qui est fréquente, en sorte que de petits vaisseaux se rompent et laissent échapper du sang. — Il faut bien distinguer cette espèce de crachement de sang de celle contre laquelle on emploie la saignée et les émollients, comme on l'observe quelquefois dans l'inflammation des poumons, ou de celle qui exige les fortifiants, comme lorsque le relâchement de cet organe est la cause de l'hémoptysie; car, dans la première espèce, le traitement qui convient aux deux autres aggraverait les accidents. On voit cependant quelquefois une véritable inflammation des poumons se compliquer avec cette fausse espèce, et alors la cause du crachement de sang est de nature inflammatoire. — Je faisais une grande attention à l'état de la langue dans toutes les maladies fébriles, et à plus forte raison dans les maladies bilieuses. Je me rappelais ces textes d'Hippocrate (Epidém., l. VI, sect. 5): « La langue annonce l'état » des urines. Une langue verdâtre et jau- » nâtre est un signe de bile, et la bile » est formée par les substances grasses. » Une langue blanche indique de la pi- » tuite. La langue prend la couleur des » humeurs qui y abondent : aussi est-ce » par elle que nous connaissons quelles » humeurs existent. » — J'ai remarqué que la saignée soulageait dans les maladies bilieuses, mais momentanément, et que le mal devenait bientôt après plus pressant. C'est que la saignée relâche pour un peu de temps les fibres que la bile irrite et crispe par son âcreté : mais si, comme disait Galien, « les veines ont » pompé beaucoup de bile, » la maladie augmentera nécessairement. — Ces accidents sont produits ordinairement par une matière bilieuse repompée, dont la saignée n'est point le remède, et ils ne cèdent à aucun autre moyen, si ce n'est au vomitif administré à temps; Hippocrate (dans son Traité de la médecine ancienne) les a peints avec des couleurs dignes de son pinceau : « Lorsque, dit-il, » cette bile très-amère, que nous avons » coutume d'appeler *bile jaune*, s'est je- » tée sur les organes, quelles anxiétés, » quelles ardeurs, quel trouble s'empa- » rent de nous! Mais, si nous sommes » délivrés de cette bile, soit spontané- » ment, soit par un médicament, pour- » vu que l'un ou l'autre se fasse à propos, » nous nous trouvons également délivrés » et des douleurs et de la chaleur. Tant » qu'elle reste dans son état de crudité, » et qu'elle n'est tempérée par le mélange » d'aucune autre humeur, aucun art n'est » capable d'adoucir les douleurs ni la » fièvre. Et ceux encore qui sont tour- » mentés par une bile exaltée, âcre, ver- » dâtre, à quels pincements horribles » d'entrailles et de poitrine, à quel état » de désespoir ne les voyons-nous pas » en proie! Ces accidents ne s'apaisent » qu'autant que cette bile est évacuée, » domptée, confondue avec d'autres hu- » meurs. »

Ce soulagement momentané, obtenu par la saignée, chez un jeune homme surchargé d'une saburre bilieuse, me séduisit au point de me faire adopter un traitement qui ne lui convenait aucunement. Voici en peu de mots l'histoire de ce malade. Il était âgé de dix-huit ans, forgeron de son métier. On le reçut à l'hôpital le 20 mai. Cinq jours auparavant, il avait éprouvé une courbature, des douleurs de reins, de l'oppression de poitrine, et un point vers le sternum. Il était fort altéré, ne toussait point, se plaignait d'un froid continuel au dedans et de chaleur aux extrémités. Il était brûlant au toucher. Il avait mal à la tête, la langue très-bilieuse, de la douleur dans la région antérieure de l'hypochondre gauche, le pouls fréquent, fort, plein; mais aucun des autres signes ordinaires de l'existence d'un appareil bilieux. Mon dessein était de le faire saigner, et le lendemain de lui donner un vomitif. La saignée fut faite. Le sang était d'une bonne qualité, et le malade éprouva un soulagement marqué, et qui dura plus long-temps qu'à l'ordinaire. Croyant, en conséquence, m'être trompé dans le diagnostic, et que la maladie que j'avais jugée bilieuse était inflammatoire, je renonçai au vomitif, et ne donnai au malade que de la tisane d'orge avec l'oxymel. Mais, après un jour d'intervalle, les accidents de la poitrine revinrent avec beaucoup plus de violence. J'eus recours à la saignée, comme la première fois : cependant je la fis faire bien moins forte.

Le soulagement fut encore très-marqué ; mais il ne dura pas aussi long-temps. Il survint un affaiblissement des sens, une stupeur, de la douleur au bas-ventre, principalement à l'hypochondre gauche, une très-grande oppression de poitrine, une accélération du pouls bien plus considérable que dans le commencement de la maladie. La tête se perdait souvent. On administra un émético-cathartique qui entraîna, par le vomissement et par les selles, beaucoup de matières vertes, jaunes. Alors la tête revint, mais pas complètement : il restait encore un léger délire, moins fréquent toutefois, et plus modéré qu'auparavant. Je fis prendre une teinture de rhubarbe à l'eau, avec un sel neutre, à la dose suffisante pour tenir le ventre libre, mais en prenant garde qu'il ne le devînt trop, ce qui aurait épuisé les forces du malade. Je savais d'ailleurs combien cette liberté du ventre est souvent avantageuse, lorsqu'une maladie bilieuse a été mal traitée dans le principe, et que la saburre a passé du système gastrique dans le système sanguin : car les intestins forment l'émonctoire le mieux disposé où cette matière morbifique puisse être ramenée successivement, pour être ensuite évacuée. Cependant le malade délirait plus rarement ; mais il se plaignait d'un grand mal de tête. Le blanc des yeux était devenu entièrement rouge : la douleur du ventre était moindre, ainsi que l'oppression de poitrine. Mais, comme le pouls était mou et extrêmement faible, et sa fréquence presque naturelle ; comme la langue, auparavant bilieuse, devenait sèche, je stimulai les forces avec le camphre, les racines de serpentaire de Virginie, de contrayerva, et les sinapismes, afin de dégager tout ce qui n'était plus dans le système gastrique, et s'était, ou arrêté dans les viscères, ou perdu dans le torrent de la circulation. Le résultat fut que la tête était encore moins souvent perdue qu'auparavant, le pouls meilleur, que la langue s'humecta, etc. Mais comme le météorisme et la douleur des hypochondres augmentaient, on donna pour la seconde fois l'émétique, qui entraîna une grande quantité de bile, et soulagea beaucoup le malade.

De concert avec le raisonnement, l'observation nous apprend souvent qu'un purgatif ne peut point suppléer un vomitif. Quand on entreprend d'expulser par le premier moyen une matière morbifique accumulée dans l'estomac et dans les organes qui s'abouchent avec lui, ou on ne fait rien, ou on aggrave la maladie. En effet, cette matière, chassée alors de l'estomac dans le canal intestinal, circule dans ses longs replis, et, absorbée par les nombreux vaisseaux aux orifices desquels elle se trouve appliquée pendant ce trajet, elle communique au sang un vice dont il était encore exempt. — Il faut donc rejeter cette pratique pusillanime, dans laquelle on n'ose jamais donner les vomitifs, lors même qu'ils sont indiqués, et on traîne en longueur, au grand danger des individus, en n'employant que des eccoprotiques et les minoratifs des anciens, une maladie qu'un seul émétique aurait pu anéantir en très-peu de temps. — L'observation la plus ancienne vient à l'appui de cette opinion ; car Hippocrate (l. IV des maladies) assure qu'on évacue la bile par le vomissement et plus fréquemment et plus sûrement. « Quant à la bile qui se trouve » dans l'estomac et dans la vésicule, dit-» il, celle de l'estomac en particulier est » entraînée quelquefois par les selles ; » mais ordinairement elle est rejetée par » le vomissement dans les premiers jours, » ou du moins dans les quatre ou cinq » premiers. » — Instruit par la nature même, j'évacuais la bile, dès le commencement de la maladie, avec les vomitifs plutôt qu'avec les purgatifs. — Je rapporterai ici ce que l'on trouve dans le septième livre des Épidémies : « Il faut » vider les premières voies, disait Hippocrate, lorsque l'humeur à évacuer y » est disposée. On le fait par les selles, si » cette humeur n'est point turgescente ; » ce que l'on reconnaît, en ce que les » malades n'ont point d'anxiété ni la tête » chargée, qu'ils ont une chaleur très-» modérée, et qu'ils reposent après les » accès. On le fait par le vomissement » dans le temps même de l'accès ; car » alors le ventre est météorisé, les malades éprouvent des anxiétés et un poids » dans la région précordiale. Or, c'est » par cette raison qu'il ne faut pas purger dans le principe, parce qu'à cette » époque l'humeur est évacuée spontanément (par le vomissement). » — On peut donc donner un vomitif avec plus de sûreté qu'un purgatif, puisqu'il faut donner l'un dans le temps même de l'accès, et l'autre seulement après. Hippocrate regardait les évacuants comme superflus au commencement de la maladie, parce qu'alors la bile s'évacue spontanément. Mais lorsque la nature, oubliant

en quelque sorte ce qu'elle doit faire, n'excite pas ces évacuations salutaires, pourquoi l'art, dont elle est le modèle, n'y suppléerait-il pas, en procurant, au commencement de la maladie, un vomissement qui a lieu tant de fois spontanément, au grand avantage du malade? — Le docteur Prévale, dans une thèse excellente, quoique courte, « sur l'usage » des vomitifs dans la péripneumonie » putride » (*voyez* l. II de la collection des thèses de Haller), a si bien prouvé la supériorité des vomitifs sur les purgatifs seuls, et si bien rendu les idées que j'avais avant de la connaître, que je ne puis m'empêcher de transcrire ici ses propres expressions. « Avant que les for- » ces du malade s'épuisent, avant même » le déclin de la maladie, donnons, dit- » il, tout de suite et avec sécurité les » purgatifs, les émético-cathartiques et » les vomitifs eux-mêmes. Car, si on n'é- » vacue pas les humeurs dépravées qui » fermentent, c'est en vain qu'on attend » de la diminution : le mal augmente » pendant qu'on temporise, et le malade » succombera certainement avant qu'on » ait employé la méthode qui peut le sau- » ver. Ayant donc été préparé convena- » blement, prendra-t-il un purgatif doux? » Soit : cependant la saburre n'est-elle » pas trop abondante et trop tenace pour » pouvoir être entraînée par les purga- » tifs? Le temps presse; nous avons les » moyens à notre disposition; donnons » les purgatifs aiguisés avec les vomitifs » (par exemple quelques grains de tartre » stibié); donnons les préparations anti- » moniales elles-mêmes en grand lavage » (de cette manière, elles évacuent dou- » cement et efficacement). Car, dans » cette circonstance, si l'on voulait chas- » ser, avec les seuls purgatifs doux, cette » saburre qui, surtout dans cette saison, » est très-difficile à enlever, l'agitation » extraordinaire qu'on imprimerait à la » masse du sang enflammerait les orga- » nes de la poitrine. »

J'employais, pour faire vomir, une solution de tartre stibié préparé d'après la pharmacopée de Vienne (1). On en fait dissoudre quatre grains dans une livre d'eau, dont on donne la quatrième partie de quart-d'heure en quart-d'heure. Après chaque vomissement, on fait boire de l'eau tiède aux malades pour qu'ils vomissent avec plus de facilité et de profit. — Cette manière de procurer le vomissement a beaucoup d'avantage sur toutes les autres. Le nombre des vomissements est en quelque sorte à la discrétion du médecin, puisque le médicament s'administre en plusieurs fois. De plus, on s'assure mieux et plus promptement du degré d'éméticité du tartre stibié que de tout autre vomitif. L'ipécacuanha, par exemple, est quelquefois trop ancien, ou quand même cette racine serait nouvelle, il arrive souvent qu'enveloppée par la saburre de l'estomac, elle ne produit aucun effet, ou n'en produit qu'un disproportionné, ou même tout différent de celui qu'on attendait. En effet, il n'est pas rare que l'ipécacuanha n'excite aucun vomissement, et qu'il n'agisse que comme un purgatif. Souvent, à raison de son odeur nauséabonde, les personnes délicates le rejettent presque aussitôt après l'avoir pris, et voient ainsi leurs espérances frustrées. Le tartre stibié, au contraire, donné comme je viens de le dire, est sans danger, même pour les personnes les plus sensibles; et d'ailleurs ses propriétés fondantes, atténuantes, conviennent parfaitement dans les cas où une matière glaireuse et tenace adhère fortement aux parois de l'estomac. — Comme il est très-rare que cet organe en soit surchargé seul, et sans que les intestins en contiennent aussi une certaine quantité, le tartre stibié mérite encore la préférence à cet égard, à cause de sa vertu purgative, par laquelle ce médicament émético-catarthique procure aux malades une espèce de *choléra factice* qui leur est très-utile. Hippocrate avait observé que la fièvre lypirie, qui est une fièvre bilieuse, ne cédait que lorsqu'il survenait un choléra. Ce que la nature, qui veille à sa propre conservation, opère seule quelquefois par un effort salutaire, je le faisais à l'aide d'un émético-catarthique. J'ai très-souvent remplacé le kermès minéral par la solution de tartre stibié à très-petites doses. Le kermès, n'étant point soluble dans l'eau, entrait moins commodément dans nos

(1) La pharmacopée de Vienne prescrit de prendre quatre onces de safran des métaux (oxyde d'antimoine sulfuré demi-vitreux), autant de crème de tartre (tartrate acidule de potasse), de faire bouillir le tout dans quatre livres d'eau, dans un vaisseau de verre, de filtrer ensuite, et de laisser évaporer pour cristalliser. (*Note du traducteur.*)

mixtures pectorales; car, quoiqu'on eût soin de bien remuer les fioles, il se trouvait distribué inégalement; en sorte que souvent les malades n'en prenaient point du tout avec les premières cuillerées, et prenaient la totalité dans les dernières. — Notre principal remède expectorant était composé de cinq onces d'eau de sureau, d'une once d'oxymel simple, autant d'oxymel scillitique, et deux grains de tartre stibié; j'allais même jusqu'à trois grains si le malade le supportait facilement. Il prenait cette mixture dans les vingt-quatre heures, en six doses.

A l'égard de la préparation au vomitif, je donnais ordinairement le tartre stibié, quand il était très-indiqué, sans avoir fait précéder les fondants. Cette conduite pourrait paraître précipitée et inconsidérée, si beaucoup d'observations ne m'en eussent montré les avantages. Ordinairement donc la matière morbifique était entièrement mobile et disposée à sortir, ou, s'il n'y en avait qu'une partie, et que le reste fût trop visqueux et trop tenace, cette partie déjà mobile était évacuée, et ce reste était disposé, par la secousse même du vomissement et par la propriété atténuante et fondante du médicament, à céder à l'action d'un second vomitif. Car je cherchais toujours à détruire le foyer du mal le plus tôt possible, et avec le moins de difficulté. — Jamais je n'ai fait précéder le vomitif de la saignée, ou presque jamais, et il fallait qu'une inflammation l'exigeât fortement. J'avais égard seulement au mal le plus urgent; et quoiqu'un malade annonçât par son pouls et par tout son ensemble qu'il était très-sanguin et très-vigoureux, je ne voulais pas lui ôter même un peu de sang, de peur de lui faire donner plus de prise à la maladie bilieuse que j'attaquais par le vomitif. Il ne suffisait pas que le malade pût soutenir la saignée, il fallait encore que la saignée fût nécessaire. — En général, j'étais très-réservé sur ce moyen, parce que l'expérience m'avait appris que tout sentiment de chaleur extraordinaire, tout mouvement fébrile ne provenaient pas de l'inflammation, de l'abondance et de l'orgasme du sang. L'estomac, le ventre sont plus exposés aux causes des maladies que le système sanguin; et quand celui-ci se trouve vicié, c'est presque toujours secondairement, la première cause venant de l'état de l'estomac et des intestins. Celse (l. II, ch. x) disait: « Saigner n'est point une chose » nouvelle; mais c'en est une de saigner » dans presque toutes les maladies. » — Dans la pleurésie et la péripneumonie bilieuses, lorsque la maladie commençait à prendre une tournure favorable, il survenait souvent une diarrhée fort utile aux malades, à moins que, devenant excessive, elle n'abattît les forces et ne supprimât les crachats. Car, à un degré modéré et par un effort heureux de la nature, la matière morbifique restée dans l'estomac et dans les intestins, qui n'avait point obéi à l'action des vomitifs, et n'avait point été résorbée, rendue mobile alors par d'abondantes boissons délayantes, sortait par les selles.

Ce n'est point là cette diarrhée qui survient aux pleurétiques, et qui était pour Hippocrate un signe de mort, soit parce qu'elle est causée par une matière purulente formée dans la poitrine, et qui flue vers les intestins; soit parce que l'inflammation, s'étendant aux parties voisines des poumons, et les irritant, entraîne par les selles la portion la plus fluide du sang, tandis que celle qui est plus épaisse reste et circule plus difficilement. Celle-ci, qui fait périr les malades, provient des deuxièmes voies qui se déchargent dans les premières; l'autre est salutaire, parce qu'elle entraîne les restes de la saburre. — On observe encore pour l'ordinaire, en même temps que cette dernière espèce de diarrhée, des crachats épais, tenaces, glutineux, dont l'excrétion est aussi utile que nécessaire. Si quelquefois la diarrhée avait été trop abondante pendant un jour ou deux, il fallait alors la modérer, dans la crainte que l'expectoration qui débarrassait les poumons de la matière résorbée ne se supprimât. — Dans ces circonstances, je donnai avec un grand succès, toutes les heures, une poudre composée d'un demi-grain de kermès minéral et d'un quart de grain de laudanum pur, triturés avec un peu de sucre, ou même toutes les deux heures la même dose d'opium avec un grain de kermès. — Les vésicatoires produisirent aussi de très-bons effets dans les mêmes circonstances. Car, par leur vertu excitante, les cantharides divisant, atténuant, fondant les matières glutineuses, provoquaient la sortie des crachats sans augmenter la diarrhée. En effet, les autres remèdes expectorants, administrés lorsque le ventre est libre, commencent par agir comme catarthiques, avant que, passés dans le sang, ils remplissent leur objet; tandis que les cantharides entrent, sans passer

par les premières voies, dans la masse des humeurs, où elles facilitent l'expectoration. — Quand on appliquait des vésicatoires dans cette intention, je ne les faisais jamais panser à la manière ordinaire; mais, laissant l'épiderme et faisant sécher la plaie, on appliquait un second, un troisième vésicatoire, et même plus, partout où on le jugeait avantageux.

Ne recherchant que cette propriété des cantharides par laquelle elles agissent sur toute la machine, et par conséquent sur les poumons, je n'avais besoin ni d'exciter une longue suppuration, ni de beaucoup d'attention pour désigner la place où on les appliquerait. — Quant à ce qui concerne l'usage des expectorants, les médecins ne se conduisent pas tous d'une manière uniforme. Je rejetais absolument la pratique de ceux qui, soit dans la péripneumonie vraie, essentielle et inflammatoire, soit dans la fausse péripneumonie bilieuse, soit dans celle qui est mixte, emploient, dès le commencement, l'antimoine diaphorétique non lavé, le kermès minéral et autres remèdes excitants de ce genre. En effet, tant que, dans la vraie pleurésie, par exemple, l'inflammation se soutient, la seule indication à remplir consiste à relâcher, à amollir, à diminuer la masse du sang. Mais, lorsque la première période de la maladie inflammatoire est passée, et que, la phlogose étant dissipée, la matière morbifique rendue mobile ne peut pas être expectorée à raison de sa viscosité ou de l'affaiblissement du malade, et surcharge les poumons, c'est le moment convenable pour venir au secours des forces vitales avec un médicament actif, atténuant, stimulant, afin que toutes les sécrétions et excrétions, que la violence et la longueur de la maladie, et les grandes évacuations qui ont précédé avaient rendues languissantes, se raniment par l'application du stimulus des vésicatoires. — Je ne crois point qu'on puisse appliquer aux maladies bilieuses les coctions et les crises qui doivent avoir lieu à certains jours marqués, et tout ce qui y a rapport, si on le prend dans un sens très-restreint; et que toute terminaison de ces maladies, dans quelque temps et de quelque manière qu'elle arrive, ne peut être regardée comme une crise.

La dispute sur la certitude des jours critiques n'est venue, selon moi, que parce que les uns cherchaient à rencontrer ces jours dans toutes les fièvres aiguës, et même dans toute espèce de maladie, quoiqu'ils ne les observassent réellement que dans quelques-unes; tandis que les autres, ne les trouvant pas dans le plus grand nombre des maladies, ont, par une conclusion trop étendue, relégué cette doctrine parmi les erreurs superstitieuses de la médecine ancienne. — Les maladies fébriles, dont la cause matérielle et le foyer existent dans le système de la circulation, et obéissent à ses lois, admettent *en grande partie* une coction et des crises à des jours déterminés; parce que le mouvement du cœur et des artères travaille et atténue cette matière morbifique contenue dans les vaisseaux, et la dispose à être évacuée: ce que l'on a nommé *coction*. — Cependant il ne paraît pas que toute matière étrangère, sans exception, reçue dans le torrent de la circulation (quoiqu'elle doive être travaillée, atténuée et chassée, ou en d'autres termes, *subir une coction et une évacuation critiques*), observe le mode et les jours déterminés dans Hippocrate. — La doctrine des jours critiques sera plus vraie, et elle se trouvera confirmée par les observations des modernes, si on l'applique uniquement à la matière de l'inflammation engendrée dans le système sanguin lui-même, et n'y étant point portée d'ailleurs; en sorte que les maladies inflammatoires seules soient jugées après un nombre de jours fixe, et d'une manière déterminée. — Dans les maladies gastriques, la matière morbifique n'est point soumise au mouvement du cœur et des artères; mais, croupissant dans l'estomac et dans les intestins, elle élude cette force vitale qui soumet, atténue et chasse tout ce qu'on expose à son action. Ainsi, du moins dans un sens strict, le mouvement critique et la crise elle-même n'ont pas lieu dans ces maladies. — Le médecin remplace, par des médicaments fondants et atténuants, qui rendent mobile la matière morbifique, la coction que la nature opérerait dans d'autres maladies; et quand le foyer du mal est susceptible d'être expulsé, il produit artificiellement, par le moyen d'un vomitif ou d'un émético-catarthique, le mouvement critique et la crise.

Ainsi, de même que dans les maladies inflammatoires, le travail de la coction et de la crise devient presque entièrement celui de la nature seule; de même dans les fièvres gastriques il est confié presque en totalité au médecin. — Celui-ci aide la nature dans quelques circonstances seulement des maladies in-

flammatoires, et, dans le plus grand nombre, il n'est que le spectateur oisif des efforts qu'elle fait; au lieu que, dans les maladies gastriques produites par un appareil d'humeurs, la nature fait peu et le médecin fait beaucoup. — Mais un point qui quelquefois tient long-temps et fortement le médecin en suspens, c'est de savoir si une pleurésie est *bilieuse*, ou *inflammatoire*, ou mixte; car la manière d'être de ces maladies n' est pas toujours telle, qu'elles n'aient pas beaucoup de choses communes entre elles, et que l'une ne prenne pas très-souvent l'apparence de l'autre. — Mais les erreurs, dans le diagnostic, entraînent nécessairement des fautes très-graves dans le traitement. Afin donc d'établir un diagnostic certain de la vraie ou de la fausse pleurésie, on devra considérer : — 1° Quelle est l'épidémie régnante. A la vérité, cela est souvent difficile, à moins que l'on n'ait un grand nombre de malades à traiter; c'est par cette raison que l'affluence des malades dans les hôpitaux sert à faire connaître parfaitement les épidémies, si elles augmentent, si elles se maintiennent, si elles diminuent. — Pendant tout le printemps dernier, la saburre des premières voies et les fièvres de plusieurs espèces qui en proviennent furent dominantes: cependant cette saison, redoutable en général par les maladies inflammatoires, imprimait assez souvent un certain caractère de phlogose aux maladies bilieuses. Instruit donc par l'épidémie régnante, je fis attention principalement à l'état des premières voies, que je trouvai presque toujours attaquées de ce vice épidémique, quelle que fût d'ailleurs la maladie de l'individu. — Je ne puis m'empêcher, à cette occasion, de louer l'habitude qu'ont plusieurs médecins de consigner avec soin, mois par mois, dans leurs journaux, non-seulement l'état général de la santé, les maladies qui ont dominé, celles qui ont commencé à paraître, celles qui se sont ralenties, celles qui ont cessé entièrement, mais encore les différentes variations qu'a éprouvées l'atmosphère. Si un plus grand nombre de gens de l'art voulait donner plus d'attention à chacun de ces objets et composer comme des espèces d'éphémérides, on aurait bientôt formé une collection immense d'observations, desquelles résulteraient quelques règles certaines sur le rapport de l'état de l'atmosphère avec celui de la santé bonne ou mauvaise. — 2° Afin de ne pas se tromper dans le diagnostic de la pleurésie ou de la péripneumonie bilieuse, il est nécessaire d'avoir bien présents à la mémoire les symptômes de ces maladies de poitrine, que j'ai exposés plus haut. — 3° L'état précédent de la santé peut donner plusieurs renseignements. En effet, la vraie pleurésie inflammatoire attaque ordinairement les hommes les plus robustes, et au moment qu'ils s'y attendent le moins. La fausse pleurésie bilieuse, au contraire, est lente dans sa marche, et elle s'annonce long-temps auparavant par la perte de l'appétit et par des signes du mauvais état des premières voies. — 4° Cette dernière maladie s'observe plus fréquemment chez ceux qui se nourrissent de crudités, comme la partie pauvre du peuple, ou chez ceux qui ont un estomac faible et débile, ou qui ont reçu de la nature un tempérament bilieux. — 5° Une observation qui contribuera encore beaucoup à assurer le diagnostic, c'est qu'il est rare que, dans la pleurésie et la péripneumonie bilieuses, la toux et l'inspiration augmentent la douleur, tandis que le contraire a lieu dans l'affection vraiment inflammatoire des poumons. En outre, dans la pleurésie bilieuse, les crachats sont rarement teints de sang, à moins que la toux ne soit assez forte pour que ces efforts expriment un peu de ce fluide. — 6° Dans la fausse pleurésie, le creux de l'estomac, les hypochondres, l'abdomen et les lombes sont très-affectés; ils ne le sont pas autant dans la vraie. — 7° Une diarrhée bilieuse se déclare souvent long-temps avant la maladie bilieuse, et non avant celle de l'espèce inflammatoire, si ce n'est accidentellement. — 8° Soit avant, soit même dans le commencement de la pleurésie bilieuse, les urines des malades sont non pas rouges, mais jaunes (à peu près comme le jaune d'œuf), bilieuses, et souvent elles déposent un sédiment ou glaireux ou briqueté. Mais dans la vraie inflammation des poumons, elles sont rouges, très-peu abondantes, et ne déposent pas. — 9° La véritable pleurésie est accompagnée d'une fièvre continue, avec un léger redoublement le soir pour l'ordinaire, et sans frissons vagues; tandis que la fièvre de la pleurésie bilieuse est le plus souvent de la classe des continues rémittentes, ses accès étant ou réguliers ou irréguliers, revenant ou tous les jours, ou tous les deux jours, ou tous les trois jours, ou même plusieurs fois le même jour. — 10° Le pouls dans la vraie pleu-

résie est fort, dur, et, comme dit Forestus, *il s'enfonce dans le doigt*. Mais il est mou, et plus ou moins accéléré, selon les individus, dans la pleurésie bilieuse exquise et sans complication.

Après avoir exposé ces différences, je considérerai les symptômes qui sont communs aux deux espèces de pleurésies, et qu'il faut d'autant mieux connaître, que très-souvent ils entraînent le médecin dans des erreurs funestes aux malades. Ces symptômes sont à peu près les suivants : — 1° L'*amertume de la bouche*. On l'observe dans presque toutes les pleurésies bilieuses; mais quelquefois elle ne se manifeste pas, quoiqu'une saburre bilieuse abondante surcharge les premières voies; tandis que parfois on la rencontre dans la véritable inflammation des poumons, chez des malades qui n'ont aucune affection bilieuse. On doit donc bien prendre garde de ne pas conclure trop vite, de l'existence de ce seul symptôme, que la saburre bilieuse est la maladie principale, et de suivre un traitement qui deviendrait funeste au malade. — 2° Un symptôme souvent incertain, et commun à l'une et à l'autre maladies, ce sont les nausées et le vomissement. En effet, il arrive assez fréquemment que le poumon, affecté d'une véritable inflammation, affecte lui-même sympathiquement le diaphragme, l'estomac et l'œsophage placés dans son voisinage; et que de cette manière, il excite soit des envies de vomir, soit même le vomissement. Ainsi, comme les nausées et le vomissement peuvent venir d'une cause idiopathique existante dans l'estomac ; de même cet organe peut quelquefois être agité sympathiquement par l'inflammation des poumons. — 3° La bile elle-même, rejetée par ce vomissement spontané, est un symptôme insuffisant pour établir l'existence d'une pleurésie bilieuse, si d'autres symptômes ne concourent pas avec lui; car tout vomissement, surtout s'il est un peu violent, fera refluer la bile dans l'intestin et dans l'estomac, d'où elle sera chassée par en haut, et cela arrivera même à l'homme le mieux portant d'ailleurs. — 4° Un symptôme souvent trompeur, c'est la rougeur de la face et des joues, que l'on remarque également dans la vraie pleurésie et dans la fausse. On conçoit aisément, et sans explication ultérieure, pourquoi elle existe dans la première. Mais l'observation de Baillou est certaine, et je l'ai souvent vue confirmée par les miennes; savoir, que les malades, dont l'estomac et les intestins sont surchargés de saburre, ont quelquefois, à la vérité, le teint pâle et tirant sur le vert, mais que le plus souvent ils l'ont rouge, au point même que le blanc des yeux est injecté. Hippocrate avait aussi observé que ceux dont le visage est rouge, ou sont sanguins et pléthoriques, ou (ce qui a rapport à notre sujet) ont le ventre embarrassé par d'anciens excréments. Mais, et la pâleur des joues et la couleur verdâtre du visage n'appartiennent pas exclusivement à la pleurésie bilieuse.

En effet, on observe des péripneumonies inflammatoires très-violentes, dans lesquelles cependant le visage est très-pâle, les yeux sont légèrement jaunes, et tout le corps de cette couleur que les Grecs appelaient χλωρον, comme qui dirait vert-pâle. C'est la sérosité altérée par l'inflammation, et qui fait paraître la couenne jaunâtre dans la poêlette, qui colore aussi les malades en jaune-verdâtre. Prenons donc garde que la couleur du visage ne nous fasse commettre des erreurs dans le diagnostic. — 5° Un symptôme qu'il n'est pas rare d'observer dans l'une et l'autre espèces de pleurésies, ce sont les crachats teints de sang. Cependant ce symptôme est bien plus ordinaire dans la pleurésie et dans la péripneumonie inflammatoires. Mais si, dans la fausse pleurésie, une toux forte et continuelle agite la poitrine, si, en outre, les vaisseaux de cet organe se trouvent avoir été, précédemment à la maladie, affaiblis et relâchés, les efforts violents pour tousser feront sortir du sang des vaisseaux qui se rompent, de la même manière absolument que dans une toux gastrique le mouvement forcé des poumons fait quelquefois rendre beaucoup de sang par la bouche et par les narines. — On a vu jusqu'à présent à quels signes, dans un cas douteux, le médecin peut distinguer une maladie de poitrine bilieuse déguisée d'une maladie inflammatoire, *une pleurésie bilieuse d'une vraie pleurésie inflammatoire*, et combien il importait de ne pas se tromper sur le diagnostic. — Mais quelquefois la cause du mal est si cachée, les symptômes si compliqués, qu'on a autant de raison de supposer l'existence d'une fausse pleurésie inflammatoire. Dans cet état de choses, où le médecin flotte dans l'incertitude du parti qu'il doit prendre, c'est une question bien importante de

savoir ce qu'il doit tenter, ou plutôt ne pas tenter. — Le devoir du médecin, qu'Hippocrate a renfermé tout entier dans cette maxime: *être utile, ou du moins ne pas nuire* (οφελεειν, η μη βλαπτειν), sera rempli alors avec la dernière seulement des deux conditions, *ne pas nuire* (μη βλαπτειν). Quelques moyens conviennent sans doute également aux deux maladies, et ces moyens sont : — 1° Des boissons abondantes avec le miel, le vinaigre et un sel neutre en petite quantité. — 2° Un fréquent usage des lavements, afin de débarrasser les intestins de la saburre qui pourrait y être contenue. — 3° L'expectoration, qui seule fera connaître la nature de la maladie. — 4° Une petite saignée de quatre, cinq, six onces convient souvent dans les deux cas, puisque, même dans la pleurésie bilieuse, le système sanguin artériel est veineux est quelquefois trop plein, surtout quand la fièvre est violente, de manière à faire appréhender des accidents de ce mouvement trop augmenté de la circulation. L'inspection du sang, le soulagement nul ou momentané, la diminution ou l'augmentation de la maladie à la suite de la saignée, fourniront peut-être quelque nouvelle indication. — Ne vaut-il pas mieux employer cette méthode, quoique indirecte et incomplète, que de ne rien faire, ou de risquer des moyens dangereux.

Tout ce que je viens de dire sur la pleurésie et la péripneumonie fausse bilieuse, s'accorde parfaitement avec la doctrine que d'anciens médecins, célèbres dans leur art et instruits par une longue expérience, nous ont laissée. Baillou assure que la majeure partie des pleurésies doit être traitée, non par la saignée, mais par les remèdes qui débarrassent le système gastrique. Voici ses propres expressions : « On voit beaucoup plus de » pleurésies et de douleurs de côté venant par congestion d'une humeur excrémentitielle sur le poumon et le thorax, ou du reflux par orgasme d'une » humeur ténue du bas-ventre que de la » tête et des parties supérieures, ce qu'il » faut distinguer avec soin ; car la plupart des médecins n'osent pas purger » et lâcher le ventre ; et cependant ce » moyen est plus utile que la saignée, et » même on ne doit point saigner dans ce » cas, ou tout au plus une seule fois, » principalement si ces douleurs de côté » se montrent pendant l'hiver, et dépendent d'une humeur crue et froide. La » saignée ne convient alors en aucune » manière. » Il ajoute peu après : « Lorsque des douleurs vagues occupent les » fausses-côtes, et que par la continuation des membranes elles s'étendent » quelquefois jusqu'aux mamelles et aux » parties antérieures de la poitrine, il » faut examiner soigneusement si elles » n'ont pas lieu ainsi à raison des vapeurs » qui s'élèvent du foyer de saburre qui » est dans le bas-ventre, ou bien si leur » cause a son siége dans les parties supérieures, ou enfin dans le thorax lui-même. On est dans l'usage de saigner, » quelle que soit l'origine de la douleur, » et on a tort. Qui est-ce qui ignore, en » effet, que, si sa cause existe dans l'abdomen, non-seulement la saignée » n'est pas utile, mais même qu'elle est » nuisible, parce qu'elle attire la matière » morbifique des parties inférieures, et » que si la pleurésie n'existe pas encore, » elle l'accélère ? »

Baillou désigne encore très-bien dans un autre endroit cette espèce de pleurésie et de péripneumonie dont je parle, lorsqu'il dit : « Les malades se plaignent » en même temps, pour la plupart, de » douleur à la poitrine et à l'estomac, et » ils disent qu'ils ne peuvent respirer. » Aussitôt, d'après l'opinion du vulgaire » des médecins, on a recours à la saignée, mais l'événement prouve qu'on » n'a rien gagné, ou bien peu, tandis » que, s'il survient un choléra ou une » diarrhée, ou si l'on donne un purgatif, » les douleurs ne tardent pas à diminuer. » Ainsi donc la saburre et l'engorgement » des hypochondres produisent des douleurs qui n'affectent la poitrine qu'à » raison de la sympathie du diaphragme, » et parce qu'il y a dans la poitrine une » membrane qui est commune à ses parois et à la face convexe du diaphragme. » Ce choléra, que Baillou regardait comme une véritable crise de la pleurésie bilieuse, l'art, qui imite la nature, le produit par le moyen d'une préparation émétique antimoniale.

Mai. Ce mois fut froid et sec : il y eut beaucoup de vent. On observa principalement un grand nombre de fièvres intermittentes, mais il y eut aussi beaucoup de rhumatismes, d'angines et de pleurésies. — Les fièvres intermittentes, tierces pour la plupart, furent guéries par les fondants et le vomitif, en sorte qu'on eut rarement besoin du quinquina, et seulement lorsqu'elles résistaient

aux évacuants répétés. Il y avait des continues rémittentes qui observaient le type des tierces, et qui, après qu'on eut employé le vomitif précédé par des fondants, se réglèrent d'abord comme elles, et ensuite disparurent tout-à-fait. On en vit cependant plusieurs dont les redoublements n'étaient point réguliers, ayant lieu tous les jours, chaque troisième jour, et même plusieurs fois dans un jour. — Quelques malades qui, pendant vingt jours de suite et même davantage, se plaignaient d'un froid et d'un frisson général presque continuel, étaient aussi soulagés par l'usage des fondants suivis d'un vomitif. Certaines fièvres continues rémittentes restèrent dans le même état, malgré le vomissement réitéré de beaucoup de matières bilieuses. Cela arriva particulièrement à ceux qui étaient déjà précédemment affaiblis, ou qui avaient l'estomac débile; à ceux qui, depuis plusieurs semaines, étaient tourmentés de frissons continuels, de manque d'appétit, et d'autres accidents qui ont coutume de provenir d'un estomac surchargé; à ceux qui, égarés par des préjugés vulgaires, avaient cherché à surmonter, par l'usage du vin, en continuant et même en forçant leurs travaux ordinaires, une maladie déjà profondément enracinée dans leurs entrailles; enfin à ceux qui, par des saignées faites mal à propos, avaient plutôt abattu leurs forces que la maladie. Une langue sèche et aride, et d'autres symptômes annoncèrent que la malignité allait survenir. Mais le quinquina uni au camphre les préserva de ce danger. — J'observai aussi des fièvres masquées. En voici deux exemples extraits de mon journal. Un chirurgien, âgé de vingt-deux ans, vint à l'hôpital ayant depuis quatre jours un coryza avec sécheresse et embarras dans les narines, et une douleur à la racine du nez. Il était d'une complexion bonne et replète. Il nous raconta que la veille il avait eu du frisson, ensuite beaucoup de chaleur, et qu'il s'était fait saigner. Le matin de son arrivée, il se sentit mieux; il avait le pouls vif, peu de soif, la tête pesante, le goût et l'odorat perdus, la langue blanche, tout le visage très-rouge. On lui donna la décoction d'orge avec l'oxymel, et on lui recommanda de fomenter la membrane de Schneider, en aspirant par le nez une décoction émolliente tiède. Depuis le milieu du même jour jusqu'au milieu de la nuit à peu près, il éprouva une pesanteur de tête particulière, qui se termina par une sueur abondante. Le jour suivant, l'état du pouls et la complexion du malade paraissant indiquer le besoin d'une saignée, on la fit; mais entre midi et une heure il eut froid, et il sentait vers le sinus frontal gauche une douleur forte et presque insupportable, qui se termina par la sueur, à onze heures du soir environ. Les narines continuaient d'être sèches, mais on n'observait aucun autre symptôme pénible à supporter. Le troisième jour, à la même heure que la veille, et aussi après un frisson, il survint une douleur cruelle au sinus frontal du côté droit, laquelle cessa spontanément à l'heure ordinaire. Mais ce même jour, la langue fut tant soit peu bilieuse, la bouche légèrement amère de temps à autre; il eut des renvois quelquefois amers. A la fin de l'accès, on lui donna l'émétique, qui lui fit rendre beaucoup de matières jaunes et vertes. De ce moment les redoublements n'eurent plus lieu; et long-temps après je vis ce jeune homme qui n'avait plus la fièvre, et se portait très-bien.

Une fille âgée de trente-quatre ans, ayant éprouvé pendant vingt jours de la perte d'appétit, et des frissons qui alternaient avec des mouvements de chaleur, se fit saigner sans demander conseil. Elle se trouva plus mal. Il lui survint une douleur de tête qui, depuis midi jusque bien avant dans la nuit, augmentait considérablement, avec des frissons et une chaleur très-incommodes dans la soirée. Elle avait des envies de vomir, de l'amertume dans la bouche, des rapports amers. Ayant pris de l'émétique, elle vomit beaucoup de matières bilieuses, et eut quelques selles. Le jour suivant, après midi, la douleur vers les tempes et le sommet de la tête reparut avec des frissons et une sueur froide générale. Cependant elle fut bien moins forte que les jours précédents. Comme elle prenait de quoi entretenir la liberté du ventre, la céphalalgie, qui, dans les premiers jours, l'avait fait souffrir cruellement, devint et plus courte et plus douce, enfin céda au quinquina.

Ces deux observations prouvent que la cause de ces fièvres masquées avait son siége principal dans le système gastrique. Quoique le sujet de la seconde n'ait pas été guéri par le vomitif seul, cependant ce remède fit que les redoublements devinrent moins forts. D'ailleurs, comme le pense le célèbre Casimir, le quinquina lui-même ne guérit

les fièvres qu'à raison de sa vertu tonique, et en corrigeant l'excès d'irritabilité de l'estomac et des intestins. — Il suit encore de là que, dans les fièvres masquées, il ne faut pas toujours se fier uniquement au quinquina. Car, de même que l'on guérit sûrement et assez promptement la plupart des fièvres intermittentes par une autre méthode que celle du quinquina, de même, dans le plus grand nombre des fièvres masquées, on peut se passer de ce fébrifuge, et employer assez heureusement d'autres moyens. Cependant, lorsque la fièvre, en se cachant sous le masque d'un symptôme grave et dangereux, fait craindre pour la vie elle-même, il faut chasser l'ennemi qui déjà livre l'assaut, et rejetant tout secours incertain, recourir au quinquina. —J'observai pendant ce mois des rhumatismes variés, qui affectaient très-vivement les principales articulations et les muscles intermédiaires. — Cette maladie attaquait ordinairement à l'improviste, sans même être précédée, comme la goutte, de la perte de l'appétit, et sans que les accès fussent réguliers d'aucune manière. —Je n'ai vu que très-peu de rhumatismes qui fussent sans fièvre.—La douleur occupait assez souvent les vertèbres lombaires; d'où résultait par conséquent un *lombago rhumatismal.* — Affectant chez plusieurs malades l'articulation du fémur, elle descendait le long de la face externe de la cuisse et de la jambe jusqu'aux malléoles. C'était la *sciatique rhumatismale.* — La même humeur rhumatisante, quand elle se jetait sur les paupières et les parties voisines de l'œil, et sur l'œil lui-même, occasionnait une *ophthalmie séreuse.* — Les *coryza*, les *migraines rhumatismales*, les *douleurs de dents*, *d'oreilles*, les *fluxions sur les joues*, les *enrouements*, et les *catarrhes de poitrine* proprement dits, n'avaient pas une autre origine. J'ai aussi guéri une douleur d'estomac rhumatisante, ou *gastritis rhumatismal*; j'ai aussi guéri un *enteritis* de la même nature.

Je place ici les pleurésies rhumatismales qui furent très-nombreuses dans ce mois, et seulement sporadiques dans les autres saisons de l'année. — Dans le rhumatisme fébrile, la couenne du sang fut toujours très-inflammatoire, et si épaisse qu'on apercevait à peine un peu de sang ou de partie rouge. Cette couenne était et moins considérable et moins épaisse dans toutes les autres maladies inflammatoires, quelque graves qu'elles fussent. — J'ai aperçu plusieurs différences entre l'inflammation qui accompagne le rhumatisme fébrile et celle des autres maladies inflammatoires, en sorte que l'*inflammation rhumatismale* ne m'a point paru être la même que celle que l'on peut appeler la *vraie inflammation.* — La différence qui existe entre elles était prouvée par des faits multipliés, et comme on dit, par les résultats. De nouvelles observations viennent tous les jours se joindre aux anciennes. 1° *L'inflammation rhumatismale* est, en général, bien moins dangereuse, et, à moins qu'elle n'attaque des organes essentiels, elle tue rarement : la *vraie inflammation* est plus grave et plus souvent mortelle.—2° L'inflammation rhumatismale, même lorsqu'elle est déjà fort ancienne, se termine ordinairement par une résolution bénigne, et n'observe point les lois de la coction, ni celles des crises. C'est ce que j'ai observé constamment dans la pleurésie rhumatismale, lorsque la matière occupait non-seulement les muscles intercostaux et la plèvre, mais même les poumons. — 3° Quoique le cerveau, comme étant un organe dont l'intégrité est très-nécessaire à la vie, soit affecté d'une manière infiniment grave, et même pour l'ordinaire promptement mortelle, par l'*inflammation rhumatismale*; celle-ci cependant attaque avec bien moins de risques d'autres parties très-importantes, sur lesquelles la vraie inflammation ne se fixerait qu'en mettant la vie dans le plus grand danger. C'est ainsi que la *véritable inflammation* des intestins est placée avec raison parmi les maladies les plus aiguës, puisqu'elle tue dans l'espace de quelques heures, tandis que j'ai vu une inflammation rhumatismale de l'estomac et une autre des intestins durer fort long-temps, n'être point accompagnées d'accidents absolument graves, et se terminer enfin par une résolution bénigne. Cependant le sang sorti de la veine était couvert d'une couenne si épaisse, qu'on apercevait à peine un peu de la partie rouge.

4° *La vraie inflammation* se termine ordinairement en peu de jours, quel qu'en soit le résultat. Rien de plus rare que ces *inflammations vraies et en même temps chroniques*, dont j'aurai dans la suite occasion de parler. Mais le *rhumatisme* se prolonge souvent pendant plusieurs semaines, et rarement se termine-t-il en peu de temps, lorsqu'il est abandonné à la nature. — 5° Quoique

l'inflammation rhumatismale attaque quelquefois une partie bien distincte, cependant pour l'ordinaire elle se répand a l'entour.

La longueur du rhumatisme fébrile, la violence de la douleur, et l'impuissance de tout mouvement tourmentèrent beaucoup les malades; et même, la maladie terminée, il leur restait un engourdissement dans les membres, et une moindre aptitude au mouvement. Un ou deux malades, quoique depuis long-temps sans fièvre, et libres dans leurs mouvements, éprouvaient un certain sentiment de douleur qui résistait à tous les remèdes. — Les médecins ont multiplié les méthodes de traitement de cette maladie très-douloureuse et très-ennuyeuse. Après les avoir essayées pendant quelque temps, je me suis borné ensuite à celle qui m'avait paru préférable, laissant de côté toutes les autres. — Je suivais quelquefois la pratique de Sydenham, qui saignait dans cette espèce d'inflammation aussi hardiment que dans la véritable péripneumonie, et qui donnait en même temps d'autres remèdes doués d'une vertu rafraîchissante. Mais la longueur du mal éluda souvent ce traitement actif, et les forces se trouvaient plutôt abattues que la maladie. Des malades restaient plusieurs semaines sans pouvoir se remuer. — Sydenham ayant éprouvé sur lui-même l'inefficacité de sa méthode, s'abstint de faire répéter les saignées, et résolut de tenter d'autres moyens, soit pour ménager le sang des malades, soit principalement pour obtenir une guérison et plus prompte et plus certaine. Il leur faisait prendre beaucoup de petit-lait, et ne leur permettait pendant plusieurs jours que du pain de fine fleur de farine. — Par ce moyen, sans grande effusion de sang, et en beaucoup moins de temps, lui et d'autres médecins guérissaient fréquemment des rhumatismes très-douloureux. — J'ai guéri moi-même assez promptement une inflammation de l'estomac et une autre des intestins, toutes les deux rhumatismales, d'abord avec une saignée, et ensuite avec le petit-lait seul et une diète très-légère. Le sang de ces malades était éminemment inflammatoire. — Quelquefois, à l'exemple d'autres médecins, je donnais en grand lavage des diaphorétiques variés, et ensuite je tâchais, par un régime chaud, de chasser la matière morbifique par les vaisseaux situés à la superficie du corps. Mais le plus souvent la maladie résistait à tous mes efforts. — Quand le mal était ainsi rebelle, je l'attaquais de différentes manières. Mais, en cessant, il paraissait plutôt s'être détruit lui-même qu'avoir cédé aux remèdes. — Lorsque la matière rhumatisante s'était déposée et fixée fortement sur une partie, j'appliquais avec un très-grand succès un vésicatoire le plus près possible de l'endroit douloureux. Par exemple, dans l'*ophthalmie séreuse*, que j'ai déjà dit appartenir aux rhumatismes locaux, un vésicatoire à la tempe répondit à mes espérances.

Une migraine produite par la répercussion de l'humeur d'une ophthalmie séreuse, fut guérie par un vésicatoire placé auprès du siége de la douleur, et que l'on entretint pendant long-temps, au moyen d'un onguent digestif, avec addition d'un peu de savon. — Un vésicatoire à l'angle de la mâchoire faisait disparaître assez promptement un mal de dents de nature séreuse ou rhumatismale, car c'est dans cet endroit que le nerf qui distribue des rameaux aux racines des dents, pénètre dans l'os de la mâchoire. Les cantharides le débarrassaient de la sérosité rhumatismale qui l'irritait. — Un sinapisme ou un vésicatoire appliqué sur toute la partie antérieure du cou, adoucissait singulièrement les maux de gorge, quelque graves qu'ils fussent, et rétablissait en quelques heures la faculté d'avaler, qui avait été suspendue. — Une maladie digne d'être remarquée, c'était la pleurésie rhumatismale, soit à raison de ses symptômes, soit à raison de la manière de la traiter. Les signes servant au diagnostic que j'ai rassemblés, sont les suivants : 1° Elle était précédée ordinairement de douleurs déchirantes aux extrémités tant supérieures qu'inférieures; ces douleurs étaient rhumatismales. — 2° Elles persistaient souvent après que la pleurésie s'était déclarée. — 3° Cette pleurésie commença quelquefois sans frissons, ou seulement avec un froid léger et de peu de durée, tandis que la vraie pleurésie commençait presque toujours par un froid violent de quelques heures. — 4° La douleur de côté se déclarait sur-le-champ avec ces légers frissons, lorsqu'au contraire, dans la pleurésie inflammatoire, le point de côté ne se faisait sentir que quelques heures après le froid violent. — 5° Dans la pleurésie rhumatismale, la douleur s'étendait à la région précordiale, au bas-ventre, souvent à tout le

thorax, et entre les épaules; mais dans l'autre, elle se concentrait dans un espace moins étendu. — 6° La douleur de la pleurésie rhumatismale changeait souvent de place; elle était plus fixe dans la vraie pleurésie. — 7° Dans la première, on ne pouvait presque jamais supporter le toucher des parties douloureuses; c'était le contraire dans la seconde. — 8° Dans la pleurésie rhumatismale, les malades se couchaient assez facilement sur le côté sain, et dans la pleurésie inflammatoire avec beaucoup de peine. — 9° Le sentiment d'oppression et de difficulté à respirer était nul ou très-léger dans la première espèce, et très-marqué dans la seconde. — 10° La langue et le fond de la bouche étaient ordinairement blancs et couverts de mucosité dans l'affection rhumatismale, tandis que dans l'inflammatoire ces parties étaient sèches. — 11° Dans la vraie pleurésie, la peau était plus sèche, ainsi que les narines; les yeux étaient ternes, les urines rouges, en petite quantité; le ventre resserré : aucun de ces symptômes n'avait lieu dans la pleurésie rhumatismale, ou du moins il était plus modéré. — 12° Les vraies pleurésies furent souvent, dans le commencement, *sèches* et sans excrétions de crachats; les malades rendaient très-rarement des crachats muqueux, jaunes, sanguinolents. Il était très-rare, au contraire, que les pleurésies rhumatismales fussent sèches; mais la toux, des crachats muqueux, visqueux, avec des filets de sang, avaient lieu dès l'invasion de la maladie. Le sang, dans les deux espèces de maladies, fut très-inflammatoire, avec cette seule différence que dans la deuxième espèce la couenne était ordinairement plus épaisse et plus considérable, en sorte que l'on n'apercevait que peu de la partie rouge, ou même point du tout, tandis que dans la première elle semblait se resserrer, ses bords se relevant tout autour. — 13° La vraie pleurésie était plus aiguë, parcourait ses périodes avec plus de danger pour le malade, s'assujettissait à une crise, à un mouvement et à des jours critiques. La pleurésie rhumatismale se terminait à la vérité par des crachats et des urines, mais sans que la nature observât aucune règle constante pour la solution de la maladie, qui souvent était emportée par des sueurs.

Le siége de l'inflammation rhumatismale dans cette espèce de pleurésie était dans la plèvre, dans les muscles intercostaux, et aussi dans les poumons eux-mêmes; ce qui était prouvé, pour ceux-ci, par l'expectoration des crachats teints de sang — J'ouvris dernièrement un homme qui avait été attaqué de la pleurésie rhumatismale. Une partie de la matière rhumatisante s'étant portée sur le cerveau et ses membranes, avait occasionné la frénésie et une mort très-prompte. Si on peut conclure quelque chose de cette seule ouverture sur l'état des poumons dans l'inflammation rhumatismale, on dira que cet organe oppose alors une certaine dureté au scalpel, mais moindre que dans la vraie inflammation. — Cette dureté que l'on rencontre dans les poumons enflammés soumis à la dissection peut se comparer à celle du foie; leur couleur est aussi alors d'un beau rose. En outre, quand on en coupe une partie et qu'on la jette dans l'eau, elle gagne le fond; ce qui n'a pas lieu du tout pour les poumons des rhumatisants, ou du moins plus difficilement et plus tard. Ceux-ci d'ailleurs ont la couleur ordinaire, si ce n'est qu'ils sont parsemés de quelques filaments rosés. — Le traitement consistait : — 1° dans une ou plusieurs saignées, selon que les circonstances l'exigeaient; — 2° dans une boisson émolliente, nitrée, tiède; — 3° dans une prompte application des vésicatoires sur le lieu de la douleur, ou même sur tout autre. Quelquefois la méthode antiphlogistique suffisait seule, sans qu'il fût besoin du vésicatoire. Mais, lorsque la violence de la douleur (car elle est très-souvent plus forte que dans la vraie pleurésie) ne diminuait point par les saignées, un large vésicatoire appliqué sur l'endroit souffrant ou entre les deux épaules, l'enlevait bientôt complètement. Il s'écoulait à peine trois quarts-d'heure, que le malade disait déjà ne plus ressentir aucune douleur. Il paraîtrait de là que le soulagement serait plutôt dû à l'absorption du stimulus âcre des cantharides, qu'à l'érosion produite après un temps plus long sur l'endroit affecté. Les sinapismes ont-ils la même propriété? C'est sur quoi l'expérience n'a pas encore prononcé. — Le kermès produit de très-bons effets dans la pleurésie rhumatismale, à l'époque où, la fougue de la maladie étant abattue, l'humeur des crachats n'est pas encore suffisamment atténuée. Mais il ne faut pas trop se hâter de le donner, ni aucun autre expectorant tiré des minéraux; car, lorsque l'état du malade est à peu près assuré, il arrive qu'un remède

expectorant, administré trop tôt, excite un nouveau mouvement fébrile, contre lequel on a besoin de la saignée. — Tel était le traitement de la maladie, quand elle était simple et sans aucune complication. Mais souvent j'avais à détruire une saburre bilieuse; la pleurésie était en même temps bilieuse et rhumatismale. Alors il fallait examiner quel était le vice prédominant, le rhumatisme ou la bile, s'opposer d'abord tantôt à l'un, tantôt à l'autre, employer une méthode composée comme la maladie elle-même l'était.

J'ai vu quelquefois la pleurésie rhumatismale compliquée avec l'inflammatoire, et se confondre avec elle. — Je crois que la discussion qui s'est élevée entre quelques auteurs sur l'usage des vésicatoires dans la pleurésie peut se terminer facilement, si l'on convient qu'ils sont nuisibles dans la *vraie pleurésie*, surtout dans son état de crudité, et qu'ils sont utiles dans la pleurésie rhumatismale. C'est aussi ce que prouve constamment une pratique réfléchie. — On objectera peut-être qu'on n'a jamais mis en question si le vésicatoire convient dans la *pleurésie rhumatismale*, puisque de tout temps on en est convenu, mais bien dans la *pleurésie vraie*, inflammatoire et essentielle. Je répondrai que, dans l'enseignement médical, celle que j'appelle *rhumatismale* est distinguée avec soin de l'inflammatoire, mais qu'auprès du lit des malades, et à leur grand malheur, on les confond souvent l'une avec l'autre, parce que, dans la première, une fièvre violente, une douleur de côte atroce, et d'autres symptômes simulent tellement la pleurésie vraie et inflammatoire, que la méprise en devient très-facile et comme journalière.

Mais est-il si difficile de les distinguer, que des médecins exercés s'y soient mépris tant de fois, et s'y méprennent encore tous les jours, qu'ils ne sachent pas différencier l'inflammation du rhumatisme? On n'en saurait douter, soit à cause de la ressemblance presque complète dans les symptômes de l'une et de l'autre de ces maladies, soit d'après l'autorité de Sydenham. En effet, ce grand homme, dans son cinquième chapitre, qui revient parfaitement à notre sujet, montre bien clairement combien il est facile, des deux espèces de pleurésie, de n'en faire qu'une seule, quel mal résulte de cette confusion, et quelle méthode de traitement est indiquée. C'est lorsqu'il décrit de la manière suivante la constitution de la fin de l'automne et du commencement de l'hiver de 1675 : « Le » temps fut, contre son ordinaire, doux » et chaud, presque comme celui de l'été, » jusque vers les derniers jours d'*octo-* » *bre*. Ayant changé alors tout-à-coup » pour devenir froid et humide, il y eut » un si grand nombre de toux, que je » ne me souviens pas d'en avoir jamais » vu autant : personne n'en était exempt. » De même que la toux concourait avec » la constitution pour produire la fiè- » vre, de même la fièvre, par la facilité » que lui en donnait la toux, se jetait » sur la plèvre et sur les poumons, comme » elle s'était jetée sur la tête, immédia- » tement avant la naissance de ces toux. » Ce changement si imprévu dans les » symptômes fut cause que ceux qui n'y » avaient pas fait assez d'attention *regar-* » *dèrent cette fièvre comme une pleurésie* » *ou une péripneumonie essentielle*, » quoiqu'elle fût la même absolument » qu'elle avait été pendant tous le cours » de la constitution. *Et quoique le point* » *de côté*, *la difficulté de respirer*, *la* » *qualité du sang*, *et les autres signes* » *ordinaires de la pleurésie parussent* » *indiquer une pleurésie essentielle*, » cependant cette maladie n'exigeait pas » un autre traitement que celui qui con- » venait à la fièvre de la constitution » régnante : tandis que celui de la vraie » pleurésie lui était très-contraire. » — Que l'on compare maintenant ce que j'ai dit avec cette citation de Sydenham, et l'on verra clairement que la pleurésie qu'il décrit était de la même nature que notre pleurésie rhumatismale, et que mon traitement ne diffère pas davantage du sien. En effet, tout ce traitement consiste dans un régime convenable, dans la saignée rarement répétée, et dans le vésicatoire appliqué à la nuque. Quand on le suivait, « tous les symptômes dis- » paraissaient insensiblement, tandis » que les médecins qui voulaient atta- » quer la maladie à main armée, impé- » tueusement, et avec un grand appa- » reil de moyens, ou perdaient leurs mala- » des ou du moins étaient obligés de » racheter leur vie, en multipliant les » saignées beaucoup plus que le carac- » tère de la maladie ne le demandait » ou ne pouvait le supporter sans dan- » ger. »

Ainsi les raisonnements théoriques du célèbre Tralles, qui a si bien mérité de l'art de guérir, ne regardent que la pleurésie inflammatoire. Une expérience cer-

taine et constante doit en faire rejeter toute application à l'espèce rhumatismale, quoique également dangereuse, également accompagnée de symptômes fâcheux et pénibles, et quoique souvent elle ne puisse être distinguée de l'espèce inflammatoire que par l'homme le plus clairvoyant. J'ignore, à la vérité, comment il arrive que, malgré la fièvre, et quelquefois une fièvre très-forte, le vésicatoire, qui est un remède très-irritant, enlève la douleur et la fièvre dans la pleurésie rhumatismale ; mais l'observation exacte des faits, qui se passent autrement que nous ne comptions, doit l'emporter sur nos petits raisonnements, quelque brillants qu'ils nous paraissent. — Mais comment le stimulus des cantharides agit-il sans inconvénient sur cette couenne inflammatoire qui est tellement propre à cette espèce de pleurésie, que son épaisseur est un des signes diagnostics? Comment en est-il de même de l'action de ce remède si âcre et si irritant sur la fièvre? J'avoue toutes ces difficultés ; j'en laisse l'honneur de la solution à d'autres ; et il me suffit d'avoir bien établi la différence entre les deux espèces de pleurésie, et d'avoir appliqué à chacune d'elles le traitement qui lui convient. — Les observations de Pringle sur la pleurésie et ses succès ne me permettent pas de douter de l'efficacité des vésicatoires dans cette maladie. Mais les passages de cet auteur que je rapporterai prouvent que cette maladie était *rhumatismale*. En effet elle attaqua les soldats anglais dans la Belgique, en 1743, au printemps, lorsque les nuits étaient encore froides et nébuleuses, que dans le jour le soleil était déjà chaud et agréable, qu'il y avait des alternatives de chaud et de froid, et que l'armée était campée sous la tente dans un terrain humide. Il y eut une très-grande quantité de pleurésies et de péripneumonies, et guère moins de rhumatismes ; en sorte qu'à leur nombre, à peu près égal à celui des affections de poitrine, on pouvait reconnaître l'affinité de ces deux classes de maladies.

Outre cela, « la douleur du côté s'é- » tendait souvent si loin qu'on l'aurait » prise pour une inflammation des vis- » cères abdominaux. On appliquait les » vésicatoires au commencement de la » maladie, aussitôt après la première sai- » gnée, et même avant, mais peu de » temps seulement. Ce moyen calmant » la douleur, on jugeait à propos de réi- » térer la saignée, à moins qu'il ne sur- » vînt une sueur qui la fît disparaître » totalement, car alors il n'était plus be- » soin de remèdes. » (Pringle, troisième partie, § IV.) — Ce que je viens de citer s'accorde parfaitement avec la description que j'ai donnée de cette pleurésie, indique en même temps le caractère de la maladie, et, malgré toute hypothèse contraire, doit faire prévaloir l'usage des vésicatoires, dont les observations de Pringle sur un si grand nombre de malades attestent la supériorité. J'ajouterai encore que ce grand médecin, convaincu par les ouvertures de cadavres publiées par Morgagni et Haller, ne plaçait pas le siége de la maladie dans la plèvre, mais dans les poumons. — Voici maintenant les règles à observer concernant l'usage des vésicatoires dans la pleurésie. — 1° Les vésicatoires sont presque un remède spécifique contre la pleurésie rhumatismale, et on doit les appliquer dès le commencement, après une, ou quelquefois après deux saignées. — 2° L'ampoule étant formée, il ne faut point provoquer la suppuration : on laissera donc l'épiderme. Les suppuratifs occasionnent des douleurs inutiles, et ils augmentent la fièvre ; car ce n'est pas la suppuration qui est utile, mais le stimulus des cantharides. — 3° Les malades éprouvent les effets avantageux des vésicatoires, sur quelque région du corps qu'on les applique. Cependant, je préfère les appliquer entre les deux épaules : car le siége de cette pleurésie est le poumon, ou la membrane qui l'enveloppe, ainsi que je l'ai démontré ci-dessus. — 4° Les vésicatoires irritent la vraie pleurésie, la pleurésie inflammatoire : il faut donc s'en abstenir tant que l'inflammation est dans sa force. — 5° Ce n'est pas qu'on doive y avoir recours dans cette espèce de pleurésie aussitôt que l'on aura pratiqué une ou deux saignées. Je dirai même que tant qu'il existe de l'inflammation, quoique les saignées l'aient beaucoup affaiblie, et qui plus est, tant qu'il reste un soupçon fondé et une crainte qu'elle ne se ranime, les vésicatoires sont dangereux.

6° Mais si l'inflammation est tout-à-fait abattue, si même le malade se trouve dans l'état opposé, c'est-à-dire, si l'excès d'élasticité et de tension de la fibre s'est changé en relâchement, la densité inflammatoire des humeurs en une viscosité froide, leur abondance en pénurie ; si outre cela la matière à expectorer

inonde et surcharge les poumons par sa trop grande quantité, ou les embarrasse par sa viscosité, et que les forces vitales soient insuffisantes pour la chasser, alors les vésicatoires fourniront un secours plus puissant qu'aucun autre. — 7° Dans la pleurésie et la péripneumonie bilieuses, les cantharides sont nuisibles, tant que le système gastrique n'est pas net; parce qu'elles provoquent de mauvaises sueurs, resserrent le ventre, et excitent l'absorption de la saburre des premières voies dans le torrent de la circulation. — 8° Mais si, après avoir évacué l'estomac et les intestins, la ténacité et la viscosité des crachats en rendent l'expectoration difficile, une boisson abondante, chaude, animée par un doux stimulant aromatique et en même temps l'application des vésicatoires rempliront toutes les indications. — J'ai très-souvent guéri des rhumatismes fébriles dans les lombes, la hanche et la cuisse. Il y a dans ces cas douleur à la cavité cotyloïde, et impuissance de mouvements. Cette douleur s'étend le long de la partie externe de la cuisse jusqu'à la tête du péroné, et même jusqu'aux malléoles. Quelquefois les lombes et les aines sont douloureux; quelquefois aussi on ne ressent aucune douleur, mais un engourdissement de la cuisse, et impuissance de marcher. Dans ce cas, d'après la méthode de Cotunni, j'appliquais, et avec un avantage marqué, un large vésicatoire à la tête du péroné, ou à la partie externe du genou. Quelquefois on posait le vésicatoire vers la cavité cotyloïde. On donnait de légers diaphorétiques avec le sureau et l'antimoine diaphorétique non lavé, et on entretenait long-temps les vésicatoires, en ajoutant un peu de savon à l'onguent digestif. La même méthode m'a réussi contre le rhumatisme lombaire. — J'observai aussi pendant ce mois, mais beaucoup plus rarement, cette autre espèce de rhumatisme dont j'ai parlé ci-dessus en détail, et qui est occasionnée par la présence de la saburre bilieuse dans le système gastrique.

J'eus quelques malades affectés de douleurs de membres et de fièvre; ils présentaient tous des signes d'un appareil bilieux. Après l'effet du vomitif et l'évacuation de la saburre bilieuse, on voyait disparaître tout-à-coup ces douleurs de membres. — J'ai déjà dit précédemment que cette espèce de rhumatisme bilieux produit par des particules âcres résorbées de l'estomac et déposées sur les membres où elles irritent les nerfs, s'observait fréquemment dans les fièvres bilieuses, automnales, opiniâtres, surtout si elles avaient été coupées trop tôt avec le quinquina, avant que la matière morbifique eût été convenablement préparée et évacuée. J'ajouterai encore ici que le malade qui a pris mal à propos l'écorce du Pérou, est cependant, quoique débarrassé de sa fièvre, tourmenté de douleurs chroniques dans les membres, de cette maladie que Sydenham appelait *rhumatisme scorbutique*, et qu'il croyait provenir de l'usage trop long-temps prolongé de cette substance. Mais ce n'est point à elle qu'il faut les attribuer, c'est à son usage prématuré, lorsque la coction et l'évacuation de la matière fébrile n'ont pas précédé son administration. — *Juin.* Pendant ce mois, le temps fut sec et d'une chaleur modérée; mais presque chaque jour il souffla des vents froids: en sorte que quand le vent cessait on suait très-aisément, et que quand il recommençait les sueurs se supprimaient. — Au commencement, et jusqu'au milieu, on vit beaucoup de fièvres continues rémittentes tierces, et quelques quotidiennes, qui cédèrent presque toutes aux vomitifs, aux fondants, et aux eccoprotiques donnés à doses ménagées. Quelques-unes qui menaçaient de malignité furent réprimées à l'aide du quinquina. Du milieu du mois vers la fin, il y eut très-peu de pleurésies ou de péripneumonies bilieuses, mais beaucoup de rhumatismales. On vit aussi des rhumatismes universels, des sciatiques, et autres fluxions sur différentes parties. Enfin, dans les derniers jours, quelques individus affectés de maladies bilieuses eurent en outre des pétéchies, qui n'aggravèrent ni ne diminuèrent le mal.

Quoique les vraies inflammations de poitrine fussent plus rares qu'à l'ordinaire, non-seulement pendant ce mois, mais aussi pendant tout le printemps, cependant, ayant eu à traiter une pleurésie bilieuse inflammatoire, c'est-à-dire une pleurésie vraie et essentielle compliquée d'une affection bilieuse des premières voies, je vais en donner l'histoire. — Une femme veuve, âgée de cinquante-cinq ans, qui jouissait depuis long-temps d'une parfaite santé, eut, le 14 juin, sur le soir, un frisson de quelques heures, ensuite de la chaleur, et une soif considérable : la nuit fut agitée. — Le lendemain 15, la chaleur étant moindre, elle se sentit, vers midi, de l'oppression

de poitrine, et le côté droit, depuis les fausses-côtes jusqu'à la mamelle, douloureux comme dans la pleurésie. La toux était fréquente, sans qu'il y eût des crachats ; la respiration laborieuse ; la difficulté de se coucher sur le côté souffrant extrême. On la saigna du bras sur-le-champ. La couenne du sang était très-inflammatoire. L'oppression diminua, mais pour fort peu de temps, ainsi que la douleur de côté. Le soir, le frisson fut moins long et moins fort que la veille : la chaleur succéda ; la nuit ne fut pas tranquille. — Le 16 au matin, même état de choses. Des crachats muqueux, teints de sang, commencèrent à paraître. On réitéra la saignée : le sang fut le même que la première fois, ainsi que le soulagement qui s'en suivit. Le soir il y eut du frisson : la nuit fut comme la précédente. — Le 17 au matin, rien n'avait changé. A midi, la douleur, la toux et l'oppression augmentèrent. Alors point de crachats. Le soir, il y eu du frisson, et ensuite de la chaleur. La nuit se passa comme à l'ordinaire. — Le 18, la malade assurait se trouver mieux généralement: elle toussait moins fort, et rendait des crachats muqueux et jaunes ; le côté n'était plus douloureux, et elle s'y couchait plus aisément. Le soir, il y eut un peu de frisson : la nuit fut plus calme. — Le 19, elle entra à l'hôpital. Elle ne ressentait presque aucune douleur de côté, ni aucune oppression de poitrine; elle se couchait avec une facilité égale dans tous les sens. La toux était rare ; les crachats étaient en petite quantité, muqueux, jaunâtres ; le pouls un peu plus fréquent que dans l'état naturel, et un peu ferme ; la langue bilieuse ; la soif considérable ; le goût bon ; le ventre toujours assez libre. Elle était sans appétit, ne souffrait point de la tête; la chaleur était modérée, l'esprit présent et vif, ses réponses promptes; elle racontait bien sa maladie, et se tournait facilement sur tous les côtés. La force musculaire était comme chez une personne peu malade ou à peu près en bonne santé. Quoique la respiration parût facile à la malade elle-même, elle était réellement très-courte, et s'exécutait plutôt par le mouvement de l'abdomen, que par celui de la poitrine. On la saigna : la couenne était considérable. On lui donna beaucoup de tisane rafraîchissante. Le mieux fut très-léger. Elle n'éprouva le soir aucun frisson. Le sommeil fut troublé.

Le 20, elle ne se plaignait d'aucun malaise. Tout était comme la veille ; le pouls seulement était plus fort et plus plein ; la respiration était très-accélérée, et ne se faisait presque que par le mouvement de l'abdomen. On la saigna: la couenne était si inflammatoire qu'on apercevait à peine un peu de la partie rouge. Cette saignée procura très-peu de soulagement. Vers midi, la malade se plaignit d'oppression de poitrine. Ses joues étaient très-rouges, sa respiration courte et fréquente, et elle éprouvait par intervalles de légères défaillances. On vit paraître sur la poitrine quelques petites pétéchies couleur de rose. On lui fit une nouvelle saignée dans l'après-midi, et une autre le soir : ce qui rendit la respiration un peu meilleure; la nuit il y eut plus de sommeil. — Le 21, tout était comme la veille au soir. Mais comme la difficulté de respirer reprenait de nouveau, et que le pouls continuait d'être plein, fort et assez dur, quoiqu'on eût déjà tiré beaucoup de sang à la malade, on fit encore dans le jour deux saignées, et on appliqua un vésicatoire sur la poitrine. La couenne inflammatoire fut la même. Le soir il y eut une forte transpiration, et la respiration devint beaucoup meilleure qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. La malade dormit paisiblement et long-temps. — Le 22, qui était le huitième de la maladie, la diaphorèse, qui avait commencé la veille, continua. Les urines qui, pendant tout le cours de la maladie, avaient été claires et d'un roux jaunâtre, étaient alors citrines. Le pouls, qui jusqu'alors n'avait pas été beaucoup plus fréquent que dans l'état de santé, et cependant avait été plein et assez dur; était devenu tout-à-fait naturel. Les pétéchies étaient en très-petit nombre. Il y eut dans le jour plusieurs selles spontanées, presque point de crachats, du mieux dans la respiration. La nuit fut bonne.

Le 23, la transpiration se soutint ; des selles cuites et spontanées furent fréquentes ; le reste, comme la veille. La nuit fut bonne. — Le 24, la transpiration fut très-abondante ; tout le reste allait bien. — Le 25 au matin, point de transpiration ; la malade eut la bouche amère, une soif considérable. Depuis midi, elle alla spontanément à la selle. La nuit fut bonne. — Le jour suivant, quelques évacuations spontanées ayant encore eu lieu, l'amertume de la bouche et la soif disparurent, et la malade, n'ayant éprouvé depuis aucune incommodité, sor-

tit de l'hôpital bien guérie, après avoir recouvré en très-peu de temps toutes ses forces. — Voilà une inflammation dangereuse des poumons, accompagnée d'un vice bilieux du système gastrique. — A la fin du printemps et au commencement de l'été, les maladies inflammatoires disparurent insensiblement, et furent remplacées par les maladies bilieuses. Dans cette espèce d'intervalle qui sépare les deux saisons, un certain genre de maladies mixtes, dans lesquelles on observait et la phlogose du printemps et la bile de l'été, prédominait ordinairement. Il fallait satisfaire aux deux indications, mais en commençant par la plus urgente. Ainsi je m'attachai presque uniquement à résoudre l'inflammation des poumons, et je me contentais d'énerver, par d'abondantes boissons, la saburre des premières voies, qui n'était pas très-considérable. — Hippocrate assure que le passage de la pleurésie en péripneumonie est un mal ; l'expérience m'a prouvé la vérité de cette assertion. En effet, lorsque l'inflammation des poumons (ce qui s'applique également à la pleurésie et à la péripneumonie) pénétrait profondément, et que le sang, dont la circulation était gênée par cet embarras des humeurs, ne revenait pas de la tête avec assez de liberté ; les joues devenaient rouges ; la respiration s'opérait par le mouvement de l'abdomen, le thorax restant immobile ; et le cerveau, comprimé par le sang qui s'y accumulait, anéantissait tout sentiment de la douleur, quoique la cause n'en existât pas moins. C'est donc avec raison qu'Hippocrate dit qu'une pleurésie assez forte pour détruire tout sentiment douloureux, en affectant le cerveau, s'était changée en péripneumonie, avec danger pour le malade.—De la présence d'esprit, une vivacité inaccoutumée, un souvenir exact du passé, un rapport facile des événements, fait avec une loquacité extraordinaire, quoique très-convenable au sujet, n'en imposent pas tellement à un médecin attentif, qu'ils ne l'avertissent, au contraire, du danger très-grave dont ce mieux perfide est le signe, et qu'il ne cherche à écarter, par tous les efforts de son art, la mort qui menace le malade. — Je jugeais que ce mieux était trompeur, par la respiration, à laquelle Baglivi veut que l'on s'attache principalement et presque uniquement dans les maladies de poitrine. Si elle est mauvaise, craignez toujours, quand même tous les autres signes seraient favorables.— J'ai calculé que cette femme, dans les différentes saignées qui lui avaient été faites, avait perdu soixante-dix onces de sang. Elle buvait beaucoup d'eau d'orge avec l'oxymel ; le régime fut en général très-rafraîchissant. Cependant, il parut des pétéchies, en petit nombre, à la vérité. L'éruption pétéchiale est-elle donc due au seul régime échauffant? N'est-elle le produit que d'un mauvais traitement?

Juillet. Au commencement de ce mois, la chaleur fut moindre qu'elle n'a coutume de l'être dans cette saison, ou plutôt il fit froid. Vers le milieu, le temps s'échauffa, mais non pas au degré ordinaire dans les autres années. Les derniers jours du mois ressemblèrent aux premiers. Les fruits de la saison furent rares et sans goût. — On observa plus fréquemment que dans les mois précédents, parmi la classe indigente, cette fièvre que l'on appelle maligne, et aussi pétéchiale, à raison des efflorescences de ce nom, ou pétéchisante, parce que, sans être accompagnée d'aucune espèce d'exanthèmes, elle suit la même marche et présente les mêmes symptômes.—Je renvoie à un autre temps mes observations sur les fièvres exanthématiques et autres fièvres du même genre, afin qu'après avoir lu, rassemblé, comparé celles des autres médecins qui sont analogues, soit entre elles, soit avec les miennes, que j'ai tous les jours de fréquentes occasions de multiplier, je puisse donner quelque chose de plus complet, et qui, au milieu de cette variété si grande d'opinions, qui présente tant d'incertitudes, tourne au profit de l'art et à l'avantage de l'humanité.

PLEURÉSIE CACHÉE OU LATENTE.

C'est une maladie, ou plutôt un foyer toujours subsistant d'une certaine maladie très-grave, à laquelle Baglivi a donné le nom de pleurésie, ou péripneumonie latente. L'ayant observée quelquefois, et même plus fréquemment qu'à l'ordinaire, au commencement de ce mois, j'ai cru devoir la décrire en peu de mots.—Cette maladie est souvent difficile à reconnaître, parce qu'elle ne présente que très-peu de caractère de la vraie pleurésie ou péripneumonie déjà formée. Le plus ordinairement il n'y a presque point de fièvre ; le malade se couche aisément, ou sans beaucoup de peine, sur l'un et l'autre côtés ; la toux n'est pas fréquente ; elle est sèche, ou accompagnée de quelques crachats cuits ou muqueux ; la lan-

gue est tant soit peu blanchâtre ; il n'y a point de soif ; l'oppression de poitrine n'a lieu que quand le malade marche ; l'appétit est bon ; il n'y a point de mouvements fébriles par intervalles, ou du moins ils sont très-peu sensibles. Cependant ce mal, si on le néglige, dégénère en une inflammation bien caractérisée, grave et très-étendue des poumons, ou plus souvent encore dans un endurcissement tuberculeux de cet organe, ou tout aussi fréquemment en phthisie. — Cette légère pleurésie, négligée, a produit plus de phthisiques que l'inflammation grave des poumons ; non que cette maladie ait plus de propension à la phthisie que l'autre, mais parce qu'elle est ou maltraitée, ou négligée.—La pleurésie ou péripneumonie latente se reconnaît : — 1° Aux symptômes décrits plus haut ; — 2° en faisant coucher le malade tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, et en examinant s'il est aussi bien sur tous les deux, ou si, au contraire, dans une de ces positions, il n'est pas obligé de tousser, ou s'il n'a pas plus de peine à respirer ; — 3° en lui faisant faire de grandes inspirations, et observer si alors il ne sent point quelque gêne dans la poitrine, quelque douleur pongitive, quelque ardeur, ou quelque oppression ; — 4° en le faisant tousser quelquefois à dessein dans une certaine position du corps, et lui faisant remarquer s'il n'éprouve rien qui l'incommode, la sensation d'une douleur pongitive brûlante, et de pression ; — 5° en examinant avec soin l'état précédent du malade ; car il y a des maladies qui, très-souvent, laissent après elles ces pleurésies et péripneumonies cachées. Ainsi :

1° Après une pleurésie vraie et essentielle, qui a été bien traitée et jugée, il reste cependant quelquefois dans la poitrine un certain malaise, tel que je l'ai décrit ci-dessus. Au reste, il n'y a point de fièvre, et la santé paraît être parfaite, si on en excepte cette légère sensation de gêne, qui est cause qu'après la convalescence, la première occasion peut facilement produire une rechute de pleurésie ou une péripneumonie ; car cette légère sensation de gêne à la suite d'une pleurésie paraît devoir être attribuée rarement à des adhérences récentes des poumons à la plèvre, mais le plus souvent à un reste de phlogose qui occupe opiniâtrément une portion du poumon. C'est ce qui fait que ces sortes de malades, quoique rétablis de leur maladie, conservent dans le thorax un noyau toujours subsistant de nouvelles pleurésies. — 2° La même chose a lieu après des rhumatismes fébriles et inflammatoires, après des pleurésies et des péripneumonies rhumatismales. — 3° Il y en a qui, à la suite d'un catarrhe, éprouvent pendant plusieurs semaines, et même plusieurs mois, une légère douleur dans l'un ou dans l'autre côté, de la chaleur, un certain sentiment d'oppression, qui, à la vérité, n'est pas fort : ils crachent des matières qui ne sont pas purulentes, mais puriformes et cuites ; ils ne sont point alités à raison de ces accidents. Ces individus sont attaqués de la pleurésie ou péripneumonie légère et latente de Baglivi. — 4° Si ceux qui ont des tubercules dans les poumons viennent à s'échauffer, n'importe comment, par un excès de vin, par trop d'exercice, par l'action du soleil, et à rendre encore plus vive la circulation des humeurs, souvent alors un ou deux de ces tubercules s'enflamment, sans que cependant il se manifeste une fièvre générale de tout le corps.—Il est facile de former un diagnostique d'après ce que je viens de dire. La maladie est une inflammation légère d'une petite partie seulement du poumon, laquelle peut rester souvent long-temps cachée, sans pour cela se terminer d'une des manières ordinaires aux inflammations ; car il est certain qu'il y a des maladies inflammatoires qui sont *chroniques*, qu'il y a *un phlegmon vrai, et cependant chronique*, qui persiste long-temps dans un état de crudité avant de se terminer ou par une résolution bénigne, ou par suppuration, ou par induration, ou par gangrène. — Quant au pronostic, il faut savoir que ces pleurésies et péripneumonies cachées ou se changent en une maladie grave, aiguë, inflammatoire, ou disparaissent par une douce résolution si on les découvre à temps et si on les traite convenablement, ou se tournent en suppuration, comme les inflammations des autres parties du corps.

C'est là la cause la plus fréquente des vomiques fermées des poumons. Le traitement en doit être tout-à-fait antiphlogistique : on prescrira une et quelquefois plusieurs saignées, des émulsions nitrées, des boissons émollientes avec l'oxymel et le nitre. Dans la pleurésie cachée qui provient d'un dépôt de la matière rhumatismale, ce qui convient le mieux, c'est l'application d'un vésicatoire sur l'endroit douloureux. — On observe

quelquefois la pleurésie *vraie inflammatoire*, mais *chronique*, chez des individus qui ont un cou long, le corps grêle, la poitrine enfoncée et étroite, les joues colorées, la fibre menue, délicate et très-irritable. Alors l'inflammation demeure très-long-temps dans un état de crudité, et sans qu'aucune des terminaisons ordinaires des inflammations ait lieu. Enfin, des crachats cuits, non pas *purulents*, mais *puriformes*, comme ceux d'un catarrhe mûr, commencent à paraître en grande abondance, et diminuent l'oppression de poitrine et la douleur pongitive. Mais, comme cette expectoration est considérable et se prolonge, le malade maigrit, se dessèche, et il meurt sans qu'on ait rien aperçu de véritablement purulent. Il supporte fort bien l'usage des émollients et des mucilagineux; il n'est point oppressé; mais les crachats augmentent, et il maigrit de plus en plus. Les toniques, le lichen d'Islande, qui est si éminemment utile dans une autre espèce de phthisie, suppriment l'expectoration et augmentent les souffrances de la poitrine. Les balsamiques, le quinquina, l'équitation, rendent mortelle en peu de temps *cette espèce de phthisie*. — Ceux qui sont doués de cette complexion menue et délicate crachent souvent du sang. Des saignées assez fréquentes, mais petites; une diète végétale, un régime antiphlogistique, voilà ce qui les soutient presque toujours et les conserve encore pendant plusieurs années; tandis qu'une méthode fortifiante, astringente, balsamique, les conduirait bientôt à une phthisie vraie et confirmée, et, par elle, au terme fatal de tous leurs maux.

Août. La constitution fut sèche, et les chaleurs considérables n'ayant été tempérées par aucunes pluies; du moins, celles-ci furent-elles très-rares. Les derniers jours du mois furent également sereins; mais quelques-uns d'entre eux furent très-froids. — Les fruits de la saison furent très-rares, sans maturité et sans goût. — Il y eut beaucoup de diarrhées, un assez grand nombre de dysenteries et de choléra. Sur la fin du mois, parurent les fièvres putrides, pétéchiales, continues, quotidiennes, tierces.—Le nombre des malades fut très-considérable pendant ce mois; mais les maladies cédaient facilement et promptement, et la mortalité fut très-bornée. — Les premières voies étaient affectées comme dans les mois précédents; mais il y avait cette différence entre les maladies bilieuses, que dans celles de ce mois on vomissait plus difficilement, et en général moins abondamment, des matières ressemblantes à du jaune d'œuf, à de la lie, à du gluten, à de la colle de poisson; non pas qu'il y en eût moins à rejeter, mais parce que la ténacité d'une partie de cette humeur l'empêchait d'être évacuée; tandis que l'autre, assez considérable, était absorbée dans le système vasculaire, altérait par son mélange la masse des humeurs, et restait adhérente aux petits vaisseaux. C'est pourquoi il fut souvent nécessaire de répéter le vomissement, ce que je fis avec l'ipécacuanha donné souvent à petites doses.—Il arriva plusieurs fois dans ce mois que cette racine, de quelque manière qu'elle fût administrée, ne fit point vomir du tout, ou ne produisit qu'un seul vomissement, sans doute parce que la matière glutineuse qui l'enveloppait l'empêchait de faire sentir toute son action. J'observai encore que ceux qui, ayant pris de l'émétique, n'avaient pas vomi, se trouvaient manifestement plus mal, et dans la même proportion à peu près que ceux qui avaient bien vomi étaient presque aussitôt soulagés. Vers la fin du mois, ayant renoncé à l'ipécacuanha pour les raisons que je viens de dire, je revins à la solution de tartre stibié, et j'eus tout le succès que j'en espérais. Les fièvres continues rémittentes (1),

(1) Le terme de fièvres continues rémittentes qu'emploie Stoll, doit-il être pris dans le sens que l'entendent la plupart des auteurs, et s'agit-il seulement des fièvres qui font éprouver des paroxysmes réguliers ou irréguliers? L'objet est alors très-indéterminé, puisqu'il s'étend aux fièvres même qu'on appelle putrides et malignes, et il est difficile alors de concevoir tous les succès que Stoll attribue aux évacuants. S'il est question dans cet article des fièvres continues, soit gastriques, soit muqueuses, avec des accès de fièvre intermittente, on conçoit encore difficilement comment elles ont été guéries de cette manière, puisque les observations les plus multipliées apprennent que ces fièvres sont de longue durée, et ne se terminent point avant le quarantième ou quarante-deuxième jour, à moins qu'il ne survienne des sueurs critiques vers le quatorzième ou quinzième jour, comme je l'ai vu quelquefois, quoique rarement. Je pense que si Stoll avait tenu des journaux exacts du cours de ces fièvres, il aurait été loin d'accorder tant

dont les accès furent les uns réguliers, les autres irréguliers, cédaient à l'usage des fondants entremêlés quelquefois avec la solution de tartre stibié, laquelle était même dans certains cas réitérée plusieurs fois. Les fièvres de ce mois eurent seulement ceci de particulier, qu'il fallait choisir les fondants les plus actifs et le tartre stibié le plus énergique. Ainsi, toutes les fois qu'un gluten épais dans la bouche, une langue sèche, rouge, brûlante, annonçaient que les entrailles étaient affectées de la même manière, et que la maladie serait difficile à vaincre, les remèdes convenables étaient alors ceux que l'on composait, et de savons végétaux, et de sel ammoniac, qui est si puissant pour fondre les matières glutineuses. La formule était : cinq onces d'eau de sureau, une once d'oxymel, autant de rob de sureau, deux, et même trois gros de sel ammoniae ; on la faisait prendre en plusieurs doses dans les vingt-quatre heures.

L'usage de ces remèdes n'était jamais interrompu, si ce n'est que quelquefois on intercalait un vomitif. — J'observai dans cette saison qu'aucun malade ne se plaignait, après avoir pris du sel ammoniac, d'une sensation désagréable à l'estomac, ce qui était arrivé fréquemment au printemps, en sorte que les plaintes des malades m'obligèrent alors de supprimer même une dose beaucoup moindre de ce sel. Une inertie plus grande des solides, un mucus plus abondant et plus tenace qui enduisait les parois de l'estomac, expliquent ce phénomène et la raison pour laquelle un médicament incisif et atténuant était indiqué.—Je n'ai employé que ces moyens pour le plus grand nombre des malades dont les forces vitales étaient suffisantes pour dompter la matière morbifique. Mais lorsque l'abondance et la ténacité de cette matière se trouvaient telles que la force de coction, peut-être déjà abattue ou par des saignées mal faites à propos ou de toute autre manière, ne pouvait, aidée seulement de ce sel, la fondre et l'expulser convenablement, je lui joignais, avec tout le succès possible, la racine d'arnica en poudre. Il y a plusieurs raisons, que j'exposerai ailleurs, pour préférer au quinquina, dans la plupart des fièvres gastriques, mésentériques, putrides, malignes, que l'on combat depuis quelque temps avec cette écorce, la racine d'arnica, dont l'illustre Collin, qui a si bien mérité de notre art, a fait un usage très-varié. Cette racine arrêta plus efficacement qu'aucun autre remède ces diarrhées opiniâtres qui, dans les fièvres malignes, épuisent les forces. — Le sel ammoniac a toujours paru recommandable aux médecins dans beaucoup de cas, et on le comptait parmi les meilleurs antiseptiques. Or, comme ils attribuaient la cause de ces maladies d'automne, et surtout des plus opiniâtres, à la dissolution du sang et à un état septique des humeurs, prenant ainsi pour elle un effet non nécessaire ; comme d'ailleurs ils avaient observé qu'un grand nombre de malades se trouvaient bien de l'usage de ce sel, principalement ceux dont la saburre glutineuse avait été atténuée par son moyen, ils en conclurent qu'il était doué d'une vertu anti-septique. — La dysenterie fit pendant ce mois de grands ravages dans Vienne, dans les faubourgs, et aux environs. Elle attaqua subitement quelques individus qui jouissaient de la meilleure santé, en sorte qu'une selle de bonne qualité était immédiatement suivie d'une seconde mêlée de sang et muqueuse. D'autres, sur la fin du mois, éprouvèrent inopinément des douleurs d'entrailles, et eurent tout aussitôt des selles sanguinolentes. Quelques-uns avaient plusieurs jours d'avance une fièvre de la classe des continues rémittentes, qui finissait par se tourner en dysenterie. L'effection dysentérique était aussi quelquefois précédée pendant plusieurs jours de douleurs d'entrailles.

Il y en eut qui se plaignirent pendant quelques jours de lassitude, et d'une douleur brûlante vers la région de l'estomac ; à cette douleur succédaient des tranchées autour de l'ombilic, et peu de temps après la dysenterie. On observait chez le plus grand nombre une fièvre peu décidée pendant tout le temps qu'il y avait des douleurs d'entrailles et du ténesme. Mais lorsque ces symptômes disparaissaient, quoique les selles continuassent d'être mêlées de sang et muqueuses, on n'apercevait plus aucuns mouvements fébriles. Un très-petit nombre eurent une fièvre continue, soit avant que la dysenterie se déclarât, soit après;

---

d'influence aux évacuants : mais cette manière de voir tient toujours à sa prévention en faveur des saburres gastriques, auxquelles il fait jouer le premier rôle dans la production de toutes les maladies. (*Note de M. Pinel.*)

cette fièvre était très-modérée, et ses accès étaient irréguliers. Les déjections furen d'abord éloignées, et les matières rendues abondantes. Les jours suivants, le nombre des déjections augmentant, et, dans la même proportion, les tranchées et le ténesme, la quantité des matières diminua, et, après avoir été d'une qualité favorable, ces matières varièrent pour la couleur et la consistance, rouillées chez plusieurs, chez quelques-uns semblables à de la lie, très-vertes, muqueuses, mêlées de sang. La maladie étant bien confirmée, il s'y joignit des envies fréquentes d'uriner, avec strangurie. Les urines étaient en petite quantité chaque fois, bilieuses, et d'un jaune foncé. Les douleurs d'entrailles étaient continuelles chez quelques-uns; mais chez la plupart elles revenaient par intervalles, et annonçaient une prochaine déjection. L'abdomen, douloureux, ne supportait pas d'être touché un peu rudement. Quelques-uns, mais en petit nombre, se plaignirent seulement d'un poids considérable, sans douleur, aux environs de l'ombilic. La cardialgie, qui était quelquefois l'avant-coureur de la maladie, disparut, ou diminua beaucoup lorsque celle-ci fut dans sa force. La langue était nette, ou s'éloignait peu de l'état naturel, le goût était dépravé, moins cependant que dans le temps qui précédait la maladie. En général, tel était l'état de la bouche et de l'estomac, qu'il devenait certain qu'une saburre bilieuse et âcre était logée trop profondément pour que la langue et le fond de la bouche indiquassent sa présence. Il n'y avait aucun effort pour vomir, aucunes nausées. — Je variai le traitement de cette maladie, et je guéris complètement la plupart de mes malades. Un d'eux, qui avait trop long-temps tardé de venir à l'hôpital, succomba à la dysenterie; un autre devint hydropique. La maladie devenant opiniâtre chez quelques-uns, je faisais tous mes efforts pour trouver une méthode et plus courte et plus sûre. Enfin, les derniers jours du mois, pendant tout celui de septembre et au commencement d'octobre, je réussis constamment et promptement avec celle à laquelle j'avais donné la préférence. Je vais maintenant rapporter en peu de mots ce que je fis au commencement du mois d'août.

Les premiers malades qui arrivèrent prirent l'ipécacuanha; mais cet anti-dysentérique si vanté ne réussit pas aussi bien que je l'avais vu faire en Hongrie pendant deux années de suite. J'en attribuai la cause à ce que la matière morbifique était extraordinairement épaisse et plus fortement adhérente aux parois du système gastrique, ou peut-être à ce que le foyer de cette humeur était situé plus profondément dans les intestins, de telle manière que l'ipécacuanha ne pouvait le rappeler et le chasser par le vomissement. — En Hongrie, où j'ai dit que cette racine avait été si utile dans les dysenteries, l'amertume de la bouche, les vomissements, les nausées, l'anxiété, le malaise de la région précordiale, tourmentèrent beaucoup plus les malades que dans la dysenterie actuelle, où très-peu de signes que l'estomac fût affecté se laissaient apercevoir. — Lorsque j'étais appelé dans la ville et dans le faubourg voisin de l'hôpital pour des dysenteries légères qui ne faisaient que de commencer, voici comment je les traitais: j'astreignais les malades à une diète très-légère, et leur faisais boire toutes les heures, ou au moins toutes les deux heures, la nuit comme le jour, un verre de petit-lait, dans trois livres duquel on avait délayé trois onces de pulpe de tamarin, ajoutant un peu de liqueur minérale anodine d'Hoffmann. J'ai aussi donné avec succès et à quelques malades une eau de rhubarbe par infusion. On continuait ce remède ordinairement pendant deux jours; les tranchées, le ténesme, la strangurie, disparaissaient après ce temps écoulé; mais les déjections sanguinolentes et muqueuses continuaient d'avoir lieu avec la même fréquence. Il arriva quelquefois de voir paraître, après de nombreuses déjections, des matières endurcies. Je ne prescrivis point de calmants les soirs, à moins que la fréquence des déjections n'empêchât absolument le sommeil: alors, un seul grain de laudanum procurait aux malades assez de tranquillité pour réparer leurs forces. Enfin, lorsqu'il n'y avait point de douleurs, et que cependant les selles continuaient d'être aussi multipliées, je donnais une poudre composée de myrobolants, de rhubarbe torréfiée, et d'un peu d'opium.— Dans quelques dysenteries plus graves, lorsque les selles étaient très-fréquentes, muqueuses, mêlées de sang, accompagnées de ténesme et de tranchées fortes, j'ai cru avoir retiré plus d'avantage, dans la première période de la maladie, de la pulpe de tamarin ou de celle de pruneaux, délayée dans une eau d'orge, m'abstenant de tout stimulant salin, même de

la teinture aqueuse de rhubarbe, quoique très-douce. A la vérité, je rendais les selles plus fréquentes, loin d'en diminuer le nombre ; mais tout sentiment douloureux de ténesme, et dans le reste du ventre, diminuait par degrés, et enfin disparaissait. Les malades urinaient librement et sans douleur, la matière des selles avait quelque chose de cuit ; en sorte que la première période de la dysenterie se passait heureusement, et qu'ensuite le mal cédait promptement à des remèdes fortifiants, astringents, mucilagineux, a des opiatiques, ou à un composé de toutes ces substances.

Il y en eut qui, quoique leur maladie eût commencé par des symptômes fort graves, ayant fait usage, dans le premier temps, de ces doux eccoprotiques dont je viens de parler, outre qu'ils furent exempts de tranchées, de ténesme et de strangurie, obtinrent encore cet avantage, que leurs selles étaient non-seulement sans douleur, mais moins abondantes, moins fréquentes, et semblables aux évacuations qu'on fait en santé, jusqu'à ce que, en continuant le même remède, sans le secours ni des opiatiques ni des astringents, ils se trouvèrent parfaitement rétablis. Néanmoins il fallait, par des fortifiants et des stomachiques, les prémunir contre des rechutes très-faciles. Parmi nos malades, il s'en trouva qui eurent pendant un ou deux jours des tranchées et des selles modérées, de couleur de rouille; ensuite, le ventre se resserra spontanément; mais les tranchées continuèrent avec une douleur d'estomac gravative et brûlante, une difficulté d'uriner, de l'amertume dans la bouche, de l'agitation, et même du délire, quand le mal était plus grave. Ces *dysenteries imparfaites* cédèrent promptement et constamment à un émético-cathartique ; savoir, à une solution de tartre stibié. — D'autres malades, ayant les symptômes ordinaires de la dysenterie, se plaignaient d'amertume à la bouche, de cardialgie, de tranchées. de difficultés d'uriner ; mais le ventre était ou dans l'état naturel, ou resserré. Cette *colique bilieuse*, qui était de même nature que la dysenterie, se guérissait en peu de temps, et sûrement, avec beaucoup de boissons délayantes et un émétique antimonial. — Vers la fin de ce mois, je fis faire une opération de la taille, dont je vais rapporter l'histoire. — Un jeune homme de quinze ans, fils d'un soldat, éprouvait depuis trois ans environ, quand il avait uriné, une ardeur au périnée, qui durait un demi-quart d'heure et qui se dissipait ensuite ; mais quand il urinait debout ou en marchant, et même sur une chaise percée, ou assis de manière que le périnée ne fût point comprimé, cette ardeur n'avait point lieu. Il entra à l'hôpital le 15. Depuis deux mois, à peu près, il rendait du gravier, et de temps en temps un mucus *filant* ou *une matière muqueuse*, mais qui ne filait point. Soit que les graviers sortissent seuls, soit qu'il sortît aussi de ce mucus filant, le malade éprouvait le long du canal un sentiment d'ardeur. Ces deux mois écoulés, les envies d'uriner devinrent plus fréquentes et incommodes, surtout la nuit. — Une eau de chaux, avec partie égale de lait et du savon de Venise, ayant excité une petite fièvre, des besoins d'uriner plus fréquents et de la strangurie, je changeai bien vite le traitement, d'autant plus que l'application de la sonde avait occasionné une légère contusion dans les parties. Je prescrivis le remède suivant :

Prenez décoction d'orge avec addition
de réglisse, 2 livres.
Gomme arabique, 1 once.

On mit aussi presque entièrement le malade à une diète végétale. Le 29 du mois, il m'assura que déjà il urinait moins souvent, et en plus grande quantité, chaque fois ; tandis qu'auparavant c'était plus souvent et en moins grande quantité ; qu'il n'éprouvait plus aucune ardeur au périnée, mais qu'il sentait comme un corps étranger dans cette partie, sensation à la vérité peu forte, peu incommode, de peu de durée, et qui n'avait pas lieu chaque fois qu'il urinait. Il rendit plusieurs fois, pendant qu'il faisait usage de cette boisson mucilagineuse, de petits calculs plus gros que les graviers ordinaires, et cependant avec moins de difficulté ; et il disait qu'il serait content si sa situation ne devait pas empirer, et qu'il se croirait capable de toute espèce de travail. — Néanmoins, comme on ne lui procurait qu'un soulagement momentané, et qu'il était très-probable, malgré la cessation presque entière des douleurs, qu'il retomberait dans son premier état, je me décidai à extraire la pierre au moyen de l'opération, qui fut faite le 30 du mois par Sartori, chirurgien de cet hôpital, homme habile et exercé. Il employa le lithotome caché.— L'opération se prolongea un peu, à cause de quelques fragments de la pierre, qui se

brisa dans la vessie; elle était tout inégale et friable, excepté le noyau, qui était beaucoup plus dur que le reste. — L'opération finie, le malade fut remis dans son lit, et il ne souffrit, pendant tout le reste du temps, aucune incommodité extraordinaire. On le soutenait avec des bouillons légers, de la décoction d'orge, des émulsions. Au bout de quelques jours, on lui donna des légumes préparés au jus. Le 26 de septembre, il ne passait plus d'urine par la plaie, qui parut alors totalement fermée. On le leva, et il passa une heure assis. Le 10 octobre, pour la première fois, il marcha dans sa chambre, lentement et à petits pas. Le 17, il sortit de l'hôpital bien portant. — Ce qui contribua le plus au succès de l'opération, c'est que le malade ne la subit qu'après y avoir été bien préparé par une diète légère et tirée de végétaux. — Il faut que ceux qui veulent pratiquer la lithotomie soient bien persuadés qu'aussitôt qu'on a constaté, au moyen de la sonde, la présence de la pierre, on ne doit point tourmenter le malade, en répétant cette application. La vessie, fréquemment irritée par l'instrument, supporte plus difficilement l'opération, et elle s'enflamme à la suite plus facilement et avec plus de danger. — Les chirurgiens ont imaginé différents instruments pour faciliter la lithotomie; mais je crains bien qu'ici comme ailleurs les plus simples ne soient aussi les meilleurs. Un bistouri fixé sur son manche est peut-être celui que l'on doit préférer; car celui qui s'en servira coupera jusqu'où il voudra, et tant qu'il voudra, ni plus ni moins. L'œil et une main assurée dirigent l'incision, et on n'aura besoin d'aucun autre instrument pour la terminer.

Septembre. Le mois de septembre fut très-froid et sec depuis le commencement jusqu'à la fin. Des fièvres continues, rémittentes, de la classe des fièvres putrides et bilieuses, se manifestèrent parmi le peuple. Le nombre des malades était moindre que dans le mois précédent; mais les maladies duraient plus longtemps. Je n'ai vu que très-peu de fièvres intermittentes, quotidiennes et tierces, et seulement deux quartes, qui, contre l'ordinaire, surtout dans cette saison, cédèrent sans retour, et en très-peu de temps, aux seuls médicaments fondants salins. — Sur la fin du mois précédent, et pendant tout celui-ci, dans le temps où les dysenteries sévirent, j'adoptai exclusivement un nouveau traitement, qui me parut sûr et certain. Aussitôt que des dysentériques arrivaient à l'hôpital, on leur faisait boire beaucoup de tisane d'orge avec l'oxymel simple; le lendemain, ils prenaient une solution de tartre stibié. L'action du vomitif diminuait presque aussitôt, et comme par enchantement, la rareté des urines, la strangurie, le ténesme, les tranchées: les selles, beaucoup moins fréquentes, devenaient rares au point qu'au bout de deux ou trois jours il fallait les solliciter par un eccoprotique. Après l'emético-cathartique, on ne donnait aux malades qu'une décoction d'orge avec l'oxymel et de la pulpe de pruneaux; et on terminait le traitement par l'usage de quelques fortifiants pour prévenir les rechutes. — Très-peu eurent besoin de la poudre composée de myrobolants, de rhubarbe torréfiée et d'opium. — Un excellent observateur, le docteur Collin, guérissait tout aussi sûrement ses dysentériques avec la seule racine d'arnica. Je sais d'une manière certaine qu'il ne provoquait aucune évacuation, quoiqu'il y eût une assez grande quantité de saburre bilieuse. La matière morbifique, corrigée, changée par la vertu de cette racine, devenait bénigne, et cessait d'être nuisible. Quoique je connusse cette méthode pour être très-avantageuse, je ne l'ai point encore adoptée, parce que la mienne ne me manquait jamais dans les dysenteries de cette année; je me réserve d'en faire usage dans un autre temps.

Octobre. Les autres parties de cette année avaient été moins chaudes qu'à l'ordinaire; le mois d'octobre fut, comme elles, plus froid que de coutume, et en même temps sec. Il y eut sur la fin beaucoup de brouillards. — Les maladies chroniques, les hydropisies, les ictères, les obstructions dans le bas-ventre, toutes maladies résultant des fièvres bilieuses de l'été précédent, me donnèrent beaucoup d'occupation. Un grand nombre de malades se plaignirent d'un catarrhe et d'une toux très-incommode, surtout la nuit: cette toux était ordinairement précédée et accompagnée d'un sentiment de douleur dans les hypochondres, vers l'estomac, et même vers l'abdomen inférieurement; en sorte qu'il devenait pour ces malades un avertissement de la toux prochaine. — Ils avaient eu auparavant des fièvres intermittentes qui avaient cessé spontanément ou qui avaient été mal traitées. — Cette toux, appartenant à l'espèce des toux stoma-

chiques, ne supposait point les remèdes des toux pectorales, mais ceux qui divisent et fondent puissamment les matières glutineuses, et qui fortifient l'estomac et le canal intestinal, après qu'on en a évacué la saburre par un émético-cathartique. La rhubarbe, l'élixir stomachique doux, la décoction de lichen, de polygala furent alors très-utiles. — Tous ceux qui eurent, dans ce mois, une fièvre intermittente ou rémittente quelconque, se plaignaient de cette fausse affection de poitrine, savoir, de difficulté à respirer, d'un sentiment d'oppression et de beaucoup de toux. Il n'y avait point de crachats, ou ils étaient en petite quantité et glutineux.

Il était quelquefois très-difficile de distinguer si c'était une vraie ou une fausse affection des poumons, si le mal avait pris naissance dans la poitrine elle-même, engorgée et commençant à s'enflammer, ou s'il y était venu des premières voies; d'autant plus qu'à cette époque l'une et l'autre causes se compliquaient souvent, savoir, une légère inflammation des poumons et quelque chose de bilieux et de muqueux provenant de l'estomac. — Ainsi, je jugeais à propos, pour ceux qui étaient ou que je soupçonnais seulement d'être attaqués de cette affection compliquée de la poitrine, de faire une saignée médiocre, et de prescrire, pendant long-temps, des fondants et des délayants, jusqu'à ce que pusse regarder comme dissipée cette phlogose qu'une température trop froide avait répandue sur les poumons : ce qui avait lieu ordinairement en peu de jours. Pendant l'usage de ces remèdes, la matière bilieuse, muqueuse, putride que recelaient les intestins, commençait à se développer et à donner des signes plus nombreux et plus certains de sa présence. Alors un vomitif, qui, dans le commencement, aurait été contr'indiqué par l'affection particulière du poumon, devenait très-utile : je lui joignais avec succès de fortes doses de sel ammoniac. — La saignée fut bien plus souvent nécessaire ce mois-ci que les précédents; et, quand les malades, avant de venir à l'hopital, s'étaient fait saigner plus qu'il ne fallait, elle leur fut moins nuisible.

J'eus beaucoup plus de fièvres quartes que le mois d'auparavant; mais elles ne furent pas rebelles, et elles cédèrent complètement aux fondants salins, surtout au sel ammoniac et à un vomitif placé pendant leur usage; ou bien elles s'affaiblirent à un tel point, que le quinquina les enleva promptement et sans retour. J'ai guéri aussi facilement, par la même méthode, quelques quartes rémittentes. — Je crois avoir observé que les fièvres quartes rémittentes, ou à peine intermittentes, se guérissaient plus tôt et plus aisément par ma méthode que celles qui avaient des paroxysmes courts, mais réguliers en tout point, et qui, dans les intervalles, ne laissaient au malade que peu ou point de malaise. — Les fièvres quartes commencèrent pour la plupart le mois précédent; mais les malades ne se rendirent à l'hôpital qu'après avoir essuyé quelques accès. Ainsi, quoique le mois de septembre eût produit un plus grand nombre de ces fièvres, cependant j'en eus davantage à traiter en octobre. — Les fièvres quotidiennes et les tierces ne furent ni plus nombreuses, ni plus opiniâtres que dans les automnes des autres années. — La dysenterie fut très-rare pendant ce mois. Mais cette cruelle maladie laissa des traces, comme des douleurs, des gonflements et l'immobilité des articulations. On observa ces accidents chez ceux dont le cours de ventre avait été arrêté par un mauvais traitement. Plusieurs moyens me réussirent. Souvent, en donnant mal à propos de l'opium, on retint dans les viscères la matière dysentérique; et, dans ce cas, pénétrant dans la masse du sang, ou bien elle parcourait tout le corps, ou bien elle se fixait profondément sur les articulations et dans les endroits où le mouvement des humeurs est plus lent et les vaisseaux plus petits, et là elle irritait des parties très-sensibles. — Il y en eut aussi beaucoup pendant ce mois, comme pendant le précédent, qui, sans que le flux de ventre eût lieu, furent tourmentés, comme s'ils eussent eu la dysenterie, par des tranchées ou par la strangurie avec amertume à la bouche. Qu'on appelle cette maladie colique bilieuse ou dysenterie sèche, elle demande toujours d'être traitée comme la vraie dysenterie; et, si elle n'évacue pas le ventre convenablement, si on n'emploie que les délayants et les incrassants, le traitement sera lent, ennuyeux et sans efficacité, et la matière morbifique, qui se portait sur le système gastrique, d'où elle pouvait être expulsée facilement du corps, se jetera sur les articulations et sur d'autres parties, où l'effet des remèdes les mieux indiqués a peine à parvenir.

Des maladies aux articulations viennent souvent à la suite de fièvres bilieuses, mais seulement de celles qu'un usage prématuré du quinquina a supprimées, ou qui ont disparu peu à peu d'elles-mêmes. — Je ne veux imprimer ici aucune note défavorable sur un de nos meilleurs médicaments, le quinquina : je n'en blâme que l'usage prématuré. Car, de même qu'en employant avec trop de lenteur les moyens par lesquels on délaie, on prépare et on évacue la matière fébrile, vous entretenez souvent la fièvre elle-même, jusqu'à ce qu'enfin, mais fort tard, vous ayez recours au quinquina ; de même, au contraire c'est être inepte et ignorant que de recourir, au seul nom de la fièvre, à l'usage du quinquina à hautes doses, sans songer aux indications que fournit la matière fébrile. —J'ai vu beaucoup de douleurs aux articulations provenir de ces différentes causes. J'employai avec succès de doux purgatifs salins, et, quand le mal était léger, les mêmes remèdes qui auraient convenu à la maladie primitive, traitée dans son principe par un médecin instruit. Mais, lorsque le mal était profondément enraciné dans les articulations, il fallait avoir recours aux fondants les plus puissants. Le kermès minéral, le soufre doré d'antimoine trois fois précipité, l'aconit et la clématite qui, quelquefois, sont encore plus efficaces (j'appliquais en même temps un vésicatoire dans le voisinage), de fortes décoctions de chamædris et de chamæpitis répondaient le plus souvent à mon attente. Chez quelques-uns, le mal était si profond, qu'il éludait les médicaments les plus actifs : on leur appliquait, consécutivement sur le même endroit, tous les trois ou quatre jours, un large vésicatoire. Après quelques jours de souffrances, toute douleur quelconque, même hors du lieu où l'emplâtre avait été posé, ou bien parcourant le corps, s'évanouissait au milieu d'une abondante transpiration, ou par l'éruption de pustules avec prurit sur toute la superficie du corps, et principalement aux articulations.

Novembre. Le temps varia pendant ce mois, étant tantôt serein, tantôt pluvieux ; il neigea ; il fit chaud, froid ; en sorte qu'aucune des qualités sensibles de l'air ne fut excessive ou de trop longue durée. Les maladies furent beaucoup moins nombreuses que dans tout le reste de l'année, et les mêmes à peu près que le mois précédent, si on en excepte les dysenteries qui venaient de disparaître.

Décembre. Jusqu'au 20 de ce mois, les pluies furent rares, le froid insupportable, les neiges très-abondantes. Il y eut beaucoup de lombago, et de gonflements très-douloureux, tantôt dans un genoux, tantôt dans l'autre, qui empêchaient de se mouvoir, et avec ou même sans sciatique. Chez quelques-uns, ce fut l'articulation de l'épaule qui était prise, avec impuissance de mouvoir le bras. Les glandes sub-axillaires étaient chez plusieurs grosses et douloureuses, et quelquefois elles vinrent à suppuration. Chez le très-grand nombre, et particulièrement chez les femmes, une douleur, qui augmentait pendant la nuit, se faisait sentir par intervalles dans les cuisses, les jambes et les pieds ; il y avait ordinairement de la fièvre, mais modérément et sans caractère décidé. Les toux furent nombreuses, et beaucoup plus que dans tous les mois précédents. — A mesure que nous nous éloignions de l'été et de l'automne, les maladies dépendantes du vice des premières voies devenaient plus rares et plus douces, parce que le froid de l'hiver modérait l'impétuosité de la bile que l'été avait engendrée. Mais ce même froid, produisant l'épaississement des humeurs, fit naître d'autres maladies dont d'autres parties du corps furent le siége. Un sang plus compacte et plus fortement pressé par les parois resserrées des vaisseaux, engendra beaucoup de phlogoses. La portion aqueuse des humeurs, trop tenace, circulait moins librement dans les petits vaisseaux situés autour des articulations, des parties tendineuses et des glandes. On rend aussi facilement raison de cette grande quantité de rhumatismes et inflammations, tantôt séparés et tantôt réunis. — Le nombre des malades fut bien moins considérable que pendant l'été ; et tous ceux qui n'avaient aucune infirmité chronique furent aisément guéris. Ceux qui moururent étaient attaqués d'anciennes maladies, et plus ordinairement de phthisie ou d'hydropisie confirmée. — Les exanthèmes ne parurent ce mois et le précédent que sporadiquement, très-rarement et en petit nombre. Ils disparurent aussi par degrés, et à peu près dans la même proportion que les maladies bilieuses.

RÉCAPITULATION.

J'ai souvent remarqué avec étonnement, pendant le cours de cette année,

les formes variées que prenait le caractère des maladies épidémiques ; comment la face de la maladie, son intensité, sa durée, sa terminaison, étaient différentes pour chaque individu. Néanmoins, dans celte variété des symptômes d'une seule maladie épidémique, et même dans la succession des diverses épidémies, il existait une certaine simplicité vraiment étonnante, soit quant à la cause, soit quant au traitement qu'il convenait d'employer. En effet, cette cause produit des maladies différentes en apparence, ou plutôt une seule et unique maladie, mais qui en contrefait d'autres et de très-différentes dans les différents sujets, selon que, ou la constitution de l'air, ou la diathèse propre à chaque individu, et qui diffère de celle de tout autre, aura diversement appliqué les forces de la même cause morbifique. Le traitement se borne facilement à l'usage d'un petit nombre de remèdes très-simples, dont l'expérience a prouvé l'efficacité. Ce n'est pas qu'on ne puisse disposer d'un plus grand nombre ; mais la multiplicité devient superflue dans une si grande simplicité de causes. — Je vais maintenant embrasser d'un coup d'œil la constitution de toute l'année que je viens de décrire.

Au commencement, les inflammations des poumons furent nombreuses. Des pleurésies et des péripneumonies de nature bilieuse les remplacèrent. L'été fut aussi désolé par des fièvres bilieuses, intermittentes, rémittentes, qui variaient dans leurs périodes et dans leurs accidents. L'automne fut précédé et accompagné de dysenteries également bilieuses ; et alors les fièvres de l'été se retirèrent peu à peu. Au commencement de l'hiver, les fièvres inflammatoires se montrèrent de nouveau, ainsi que les autres maladies qui appartiennent à la classe des inflammations. — Voilà donc, pendant le cours de toute une année, tantôt le sang, tantôt la bile qui prédominait, et, dans les temps intermédiaires l'un et l'autre, qui réunissaient leurs forces et dominaient conjointement ! C'est cette double cause qui avait multiplié les formes des maladies, que l'on guérissait sans multiplier les remèdes. — Celui-là traitera ses malades avec succès, qui saura saisir l'occasion de placer un remède à propos, et qui comptera plus sur une indication bien précise que sur une certaine vertu spécifique des médicaments.

OUVERTURE DES CADAVRES.

Première ouverture.

Sur la fin d'avril de l'année 1776, je fis ouvrir le cadavre d'un homme. Voici l'histoire de la maladie et de cette ouverture. — Un homme âgé de quarante ans, berger, conduisant l'été dernier du bétail en Italie, but plus que de coutume du vin de cette contrée, étant souvent échauffé et par la marche et par la chaleur du climat. De retour chez lui, en Allemagne, il commença, sur la fin de l'automne, à tousser, à être oppressé de la poitrine, et à respirer comme font les asthmatiques. Il lutta pendant tout l'hiver contre ces incommodités, sans faire aucun remède, si ce n'est deux ou trois saignées qui lui procurèrent un soulagement marqué. — Le jour même de Pâques, il fut saisi d'un frisson de quelques heures, qui fut suivi de chaleur ; la respiration devint beaucoup plus difficile et l'oppression de poitrine plus considérable qu'elles ne l'avaient encore été, et il se joignit une douleur pongitive à la mamelle droite avec des crachats teints de sang. On le saigna trois fois ; mais quand, et quelle fut la quantité de son sang tiré ? c'est ce que je ne sais point : seulement sa femme me dit que le sang était couvert d'une couenne inflammatoire épaisse et tenace. J'ignore, au reste, si cet homme, qui habitait la campagne et qui ne fut soigné que par un chirurgien, fit quelques remèdes, et lesquels : sa femme cependant m'assura le contraire. Il entra à l'hôpital le dix-septième jour de sa maladie. La respiration était très-laborieuse ; la douleur poignante à la mamelle droite continuait ; le pouls était plus vite que dans l'état naturel, mais beaucoup moins développé, mou et faible au bras du côté affecté. Le malade expectorait beaucoup de crachats muqueux, quelques-uns de cuits ; il ne pouvait se coucher sur le côté douloureux, et il ne se plaçait cependant ni sur le dos, ni sur le côté gauche entièrement. Quand il prenait sa respiration, on entendait dans sa poitrine un bruit semblable à un bouillonnement. On le saigna tout de suite ; le sang était très-couenneux. La douleur pongitive diminua ; mais la difficulté de la respiration et le même bruit continuèrent d'avoir lieu. Le pouls se développa ; les crachats restèrent les mêmes. — Le lendemain, il fut encore saigné, ainsi que le quatrième

jour, soit parce que les mêmes symptômes d'inflammation persévéraient, soit parce que la douleur poignante du côté reprenait. Ce jour-là, je trouvai le pouls moins mou, et même décidément ferme avant l'ouverture de la veine ; mais le malade expira peu d'heures après la saignée : c'était le vingtième jour de la maladie.

Le cadavre, dont la poitrine était très-velue et les muscles d'une force remarquable, ayant été ouvert par le chirurgien en second, présenta ce qui suit : — Le poumon droit était totalement enflammé, excepté la partie supérieure, surtout par sa face dorsale ; cette portion faisait bien un quart du poumon. Les lobes qui forment ce poumon étaient réunis par de très-fortes adhérences, soit entre eux, soit à la plèvre, qui cependant se trouvait saine et nullement enflammée. Le poumon droit pressait l'autre par son volume plus considérable, en refoulant vers la gauche le médiastin; et il proéminait beaucoup en soulevant le sternum. Il sortait des orifices des bronches, ouvertes par l'instrument, une humeur blanche et un peu jaunâtre, semblable à la matière des crachats muqueux, blancs, mêlés de quelques crachats cuits. Le poumon gauche était sain, à l'exception de sa partie moyenne, de la grosseur de la moitié du poing environ, qui était enflammée. Il y avait dans le cœur et dans les gros vaisseaux des concrétions polypeuses et en général blanches, dans le péricarde plus de sérosité qu'on n'y en trouve ordinairement, et environ vingt onces de la même humeur dans la cavité gauche du thorax. Les viscères de l'abdomen étaient parfaitement sains. — Il se présente dans cette histoire plusieurs choses qui méritent notre attention. — 1° Cet état asthmatique qui affligea le malade pendant tout l'hiver, et que la saignée seule soulageait, ne paraît être dû à aucune des autres causes de l'asthme. Les poumons dans leur partie non enflammée étaient absolument sains ; et on voyait que celle qui l'était n'avait eu auparavant aucun autre vice. Il paraît donc certain que cet asthme, qui dura tout l'hiver, provenait d'une *inflammation continue et chronique*. En effet, il est constant qu'on ne saurait assigner à l'inflammation aucun terme au-delà duquel elle se termine d'une manière quelconque connue, puisque souvent elle reste dans son état de crudité pendant des semaines et même des mois entiers. On voit des individus avoir la respiration gênée, une légère douleur pongitive dans le côté, et d'ailleurs s'acquitter de toutes leurs fonctions, leur pouls étant naturel ou peu éloigné de cet état. Quelquefois il n'y a que de la difficulté à respirer (le pouls restant naturel), une petite toux et de l'oppression dans la poitrine : la douleur pongitive ne se fait sentir qu'autant qu'on prend une forte inspiration, ou qu'on tousse fortement à dessein, ou qu'on accélère d'une manière quelconque le mouvement du sang.

Ces maladies sont des *pleurésies* et des *péripneumonies vraies*, mais *chroniques*; et comme le plus souvent elles sont sans fièvre, qu'elles n'obligent point les malades de rester couchés, qu'elles ne présentent point les signes qui ont coutume d'accompagner ces maladies de poitrine, Baglivi les appelait *latentes*, *cachées*. Ce médecin atteste avoir découvert leur véritable nature (au grand avantage des malades), en faisant déclarer la douleur pongitive du côté, soit par une toux plus forte, soit par une inspiration plus profonde prise à dessein, ou bien en examinant sur quel côté le malade se couchait plus difficilement. Mais j'ai suffisamment traité ce sujet. — 2° Le malade avait eu une pleuro-péripneumonie : la douleur avait été très-vive ; et cependant la plèvre n'était enflammée nulle part. — 3° Puisqu'au vingtième jour la maladie se trouvait encore dans son état de crudité, il ne paraît pas qu'on puisse fixer aucun nombre de jours au-delà duquel la saignée ne soit plus praticable, ni que l'aphorisme huitième de la cinquième section soit toujours vrai ; que *toute pleurésie qui n'est pas jugée dans les quatorze jours tourne en suppuration.* — 4° Le malade mourut lorsque la maladie était encore dans un état de crudité, parce que le poumon enflammé, comprimant le poumon sain, intercepta toute circulation des humeurs. De copieuses saignées, faites coup sur coup et dans les premiers jours, pourraient peut-être quelquefois prévenir la suffocation. — L'illustre Morgagni (L. II. epist. anat. medic. XXI, art. 21, 27, 28) rend compte *d'une inflammation épidémique des poumons*, qui se manifesta pendant l'hiver de 1758, particulièrement dans certains couvents de religieuses, et fit en très-peu de jours un grand nombre de victimes. Les ouvertures de cadavres présentèrent une inflammation très-grave de tout le poumon qui suffoquait en peu de temps

les malades, et principalement celles qui avaient cet organe lâche et affaibli avant la maladie.

Cet état de crudité d'une maladie dans laquelle l'un des deux poumons, augmentant de volume par l'engorgement inflammatoire, ne peut plus être contenu dans sa place, déborde dans celle de l'autre poumon, et donne la mort en arrêtant la circulation du sang. Hippocrate semble l'avoir indiqué, lorsque (L. II *de Morbis*) il dit : « Si le poumon se jette sur le » côté, le malade tousse, il respire en re» levant la tête, il rejette en toussant une » salive blanche, il sent de la douleur à » la poitrine et au dos; le poumon pous» se les parties sur lesquelles il s'est jeté, » et fait éprouver comme un poids dans » la poitrine ; il souffre des douleurs ai» guës pongitives; son sang pétille com» me une peau, et gêne la respiration; il » peut se coucher sur le côté affecté, et » non sur le côté sain; quelque chose de » pesant semble lui pendre du côté, et il » croirait que l'air passe à travers sa poi» trine. » — Hippocrate parle ensuite du traitement : « Baignez le malade, dit-il, » deux fois par jour, dans de l'eau tiède, » et faites-lui boire de l'hydromel. » — 5° Le poumon enflammé était d'un beau rouge, de la consistance du foie, et d'une pesanteur telle qu'une portion de ce viscère, placée dans de l'eau, gagnait le fond du vase.—6° Chez les deux malades dont j'ai donné l'histoire, et chez un grand nombre d'autres, j'ai reconnu la vérité de ce que dit Hippocrate dans ses Coaques : « Les pleurétiques dont les » crachats font beaucoup de bruit dans » la poitrine, qui ont le visage triste et » l'œil jaune et terne, périssent. » — 7° La raison pour laquelle le malade ne pouvait pas se coucher sur le côté affecté n'est pas aisée à apercevoir, à moins que nous ne pensions que le poumon gauche, enflammé dans sa partie moyenne, et ne tenant au côté que par quelques points, retombait vers la droite par son propre poids, et occasionnait la douleur en tiraillant la plèvre. — 8° Il ne paraît pas que l'on ait jusqu'à présent constaté avec exactitude la cause de la douleur pongitive dans les pleurétiques et dans les péripneumonies. Il est seulement certain, d'après les observations, que la douleur ne doit pas toujours être attribuée à l'inflammation de la plèvre, qui souvent n'existe pas, et à raison de laquelle cette membrane ne pourrait être tendue par le mouvement que fait le thorax dans la respiration sans occasionner une douleur aiguë.

On pourrait peut-être avec quelque vraisemblance en rendre raison par les adhérences fréquentes des poumons avec la plèvre; lorsque le poumon tuméfié, devenu plus dur et plus volumineux que dans l'état naturel, s'étend vers l'autre côté du thorax, ou, selon l'expression d'Hippocrate, *tombe sur le côté* : ce qui ne saurait avoir lieu sans que ces adhérences soient tendues, tiraillées, et irritent la plèvre. — 9° L'amas de sérosité paraît ne s'être formé que dans les derniers temps de la maladie. En effet, les gros vaisseaux se trouvant comprimés, et le cours du sang par les poumons retardé, les parties les plus ténues s'échappent, ou plutôt sont exprimées par les petites branches latérales. D'autres raisons, par lesquelles on pourrait expliquer cette espèce d'hydrothorax, sont consignées avec soin dans l'art. XXXIV du second livre des Lettres anatomiques et médicales de l'illustre Morgagni. — 9° On observe presque toujours un pouls obscur, faible, resserré du côté qui est le seul ou le plus affecté. Au reste, l'indication qui se tire du pouls dans toute espèce de maladie de poitrine, et principalement dans l'inflammation des poumons, est peu sûre. Il vaut mieux compter sur celles que fournit ou la respiration, ou la facilité plus ou moins grande de soutenir la maladie.

Seconde ouverture.

J'ouvris, vers le milieu d'avril, un homme de moyen âge, qui, je crois, ne fut apporté à l'hôpital que le neuvième jour de la maladie : jusqu'à ce moment il avait été privé de tout secours. La respiration se faisait avec bruit, très-difficilement, en soulevant avec beaucoup de peine le thorax et les épaules, en tenant la bouche et les ailes du nez retirées, et la tête relevée. On le plaça dans un lit : mais comme il ne pouvait se tenir couché, il resta sur son séant, et mourut en faisant les plus grands efforts pour respirer. —Le poumon gauche, enflammé partout, et tenant à la plèvre par un grand nombre de fibres et de membranes, avait rempli une grande partie du côté droit du thorax, et il comprimait fortement de toutes parts le poumon sain de ce même côté. Il y avait dans cette partie du thorax au moins deux livres d'eau. Les vaisseaux coronaires du cœur étaient extraor-

dinairement dilatés et gorgés de beaucoup de sang. La plèvre se trouvait saine dans presque toute son étendue, c'était une nouvelle preuve qu'on a tort dans les pleurésies et dans les péripneumonies de chercher la cause de la douleur pongitive dans l'inflammation de cette membrane. — On voit encore ici la *chute des poumons sur le côté*, et la sérosité amassée dans la cavité du thorax où était le poumon sain. On explique facilement l'excessive dilatation des vaisseaux coronaires par la difficulté du passage du sang par les poumons. Les observations anatomiques nous apprennent aussi que l'on trouve souvent, après des inflammations successives des poumons, le cœur agrandi et en quelque sorte anévrismal.

Troisième ouverture.

Un boulanger, âgé de trente-deux ans, fut saisi, le 1er mars, d'une pleuro-péripneumonie violente, et sur-le-champ transporté à l'hôpital. On le saigna quatre fois, et on lui administra d'ailleurs avec le soin convenable tous les autres secours que l'on appelle anti-phlogistiques. Le malade s'en trouva mieux, mais un peu tard. Cependant la respiration continua d'être moins libre que dans l'état naturel, et accompagnée d'une sorte de disposition catarrhale. Il survint de l'anxiété ; le pouls était toujours fréquent et un peu dur ; il n'y avait point d'altération ; cet homme ne pouvait se coucher sur le côté droit, qui n'était pas le douloureux. Le dix-neuvième jour de la maladie, il est pris d'une douleur très aiguë dans la partie molle de l'hypocondre gauche : la fièvre et la soif sont intenses ; son visage est entièrement décoloré, et ses lèvres très-pâles. Rien de ce qui paraissait indiqué n'ayant été omis, trois saignées ayant été faites, dont le sang parut très-inflammatoire et comme l'est ordinairement celui des pleurétiques, la douleur qui paraissait fixée dans le côté gauche de l'abdomen un peu au-dessous du diaphragme, ne tarda guère à disparaître. Cependant le pouls resta extraordinairement vif, mais sans redoublement. La difficulté de respirer était plus grande : le visage et tout le corps commencèrent à se tuméfier comme chez les leucophlegmatiques : on s'apercevait d'une fluctuation dans le bas-ventre. Je soupçonnai de là, et de tout ce qui avait précédé, une hydropisie purulente. Le malade avait des sueurs nocturnes très-abondantes, et quelquefois de la diarrhée, laquelle au reste fut arrêtée facilement avec la poudre de myrobolants et la rhubarbe torréfiée. Les urines, soit pendant que dura cette douleur aiguë que l'on rapportait au bas ventre, soit après qu'elle eut cessé, furent d'une couleur citrine, et presque naturelle. Le 7 d'avril, surpris tout-à-coup d'une orthopnée, comme on le transportait de son lit dans un autre plus propre, il expira. Je tiens d'une personne sûre l'histoire des premiers temps de la maladie, dont je n'ai pas été moi-même témoin.

Le cadavre était généralement tuméfié et leucophlegmatique. Le côté gauche du thorax contenait plus de douze livres de pus. La plèvre était saine, et on lui trouva adhérents comme des lambeaux des parois du sac formé dans le poumon, et qui s'était crevé dans la cavité du thorax. Le diaphragme, pressé de ce même côté par le poids du pus, s'était abaissé si avant dans l'abdomen, que la douleur que l'on croyait avoir son siége dans cette cavité l'avait effectivement dans celle du thorax, et ne provenait que de ce que le pus qui remplissait le sac le distendait pour le rompre, et du tiraillement des membranes. Les deux poumons, le gauche particulièrement, étaient corrodés. L'abdomen contenait environ deux livres de sérosité, quantité trop modique pour qu'on puisse la regarder comme cause de cette fluctuation qui était si manifeste : ce qui fait voir encore jusqu'à quel point on doit se fier au sentiment de cette fluctuation. Tous les viscères de l'abdomen furent trouvés dans un état sain. — La fièvre de ce malade fut continue sans aucun redoublement sensible, et sans aucun autre des caractères qui annoncent qu'une fièvre est produite par la résorption du pus.

Quatrième ouverture.

Le 26 de mai, le chirurgien en second fit, devant moi et devant quelques élèves en médecine, l'ouverture d'un cadavre. Voici l'histoire de la maladie. — Un homme de cinquante-quatre ans, cocher depuis plusieurs années, fut apporté à l'hôpital le 13 du même mois. Il se plaignait d'une suppression presque totale d'urine qui durait depuis quatre jours. La sonde lui ayant été appliquée sur-le-champ, il en rendit beaucoup ; mais un obstacle vers le col de la vessie rendait l'introduction difficile. Le chirurgien

nous assura qu'il n'avait point remarqué de pus. Je vais rapporter ce que j'ai appris alors, soit du malade lui-même, soit de sa femme, lorsqu'il fut mort. — Pendant sa jeunesse, il passa quelques années en Italie, au service d'un prince, en qualité de cocher; et il disait à sa femme, dans sa dernière maladie, qu'il avait eu alors des suppressions d'urine, et que la sonde l'avait soulagé. Marié deux fois depuis, et père de plusieurs enfants, il se livra beaucoup à la boisson, comme font presque tous les cochers : mais, dans la dernière année de sa vie, il ne buvait du vin que très-modérément, et même il s'en privait presque entièrement. Cette même année, il était obligé d'uriner fréquemment, et avec d'autant plus de difficulté, la nuit surtout; en sorte qu'il se levait deux ou trois fois, contre son ordinaire, pour lâcher de l'eau. — Au commencement de mars, ayant été frappé par un cheval aux parties génitales, il se plaignit encore davantage de difficultés et de douleurs en urinant, ce qu'il ne faisait que goutte à goutte. Au commencement d'avril, il fut malade chez lui d'une pleurésie qui dura treize jours. On le saigna d'abord deux fois; mais à l'exception d'une certaine mixture qu'un médecin lui prescrivit, il ne fit aucun autre remède. Il paraissait bien remis de cette maladie, puisqu'il recommença à mener. Mais il lui restait une petite toux, avec des crachats jaunâtres, et une légère oppression de poitrine.

Après les premiers jours de mai, la difficulté d'uriner, la strangurie et même quelquefois l'ischurie le tourmentaient plus fort qu'auparavant. Comme il l'avait déjà fait en Italie, il se servait d'une bougie très-mince qu'il amincissait encore à sa pointe, et qu'il frottait d'huile pour l'introduire dans l'urètre, et ouvrir une issue à l'urine, qui, après cette manœuvre, se supprimait de nouveau. — Enfin, on nous l'amena, n'ayant point uriné depuis quatre jours, et n'ayant rien bu pendant tout ce temps, de peur, disait-il, d'augmenter la quantité des urines. Il avait un pouls fébrile, dur et fort, beaucoup d'altération, la gorge sèche, comme s'il eût été attaqué d'une inflammation. On le saigna, le sang se couvrit d'une croûte inflammatoire très-épaisse. Après la saignée, les urines coulèrent librement : mais comme elles se supprimèrent pendant la nuit, et que la soif était considérable et pressante, on lui tira encore du sang, dont la couenne se trouva être comme la première fois. Il buvait en même temps d'une tisane d'orge avec l'oxymel, d'une émulsion faite avec les semences froides, et nitrée. On lui appliqua en outre un cataplasme émollient au périnée, à la racine de la verge et au pubis. Les urines coulèrent alors librement, mais toujours goutte à goutte.

Le quatrième jour, depuis son entrée à l'hôpital il lui survint une diarrhée, que rien ne pouvait arrêter, quoiqu'on la suspendît de temps en temps avec des mirobolans, la rhubarbe torréfiée, et le laudanum. Le malade ne ressentait aucune douleur; il était d'une apathie singulière : son pouls, auparavant fréquent, fort et dur, était devenu petit, faible, sans trop de fréquence. La langue qui était nette ne fut plus humide, et elle devint ensuite sèche comme du bois. La forme de sa bouche présenta ce qu'on appelle *le ris sardonique*, et resta ainsi pendant les sept ou huit jours qu'il vécut encore. Il eut un délire léger, puis un délire complet; il abandonnait ses membres de côté et d'autre dans son lit. On lui administra les anti-septiques les plus vantés. La tête revenait par intervalles; le pouls, se relevant quelquefois, retombait de nouveau. J'employai inutilement les sinapismes, les vésicatoires, et autres stimulants, et les anti-septiques. Des vésicatoires très-puissants, appliqués deux fois sur le même endroit, excitèrent à peine quelques petites cloches isolées. Le malade mourut le 25 mai. — On l'ouvrit le lendemain, et on remarqua ce qui suit : La cavité droite de la poitrine, ayant été ouverte, fournit à peu près une livre d'eau mélangée d'un peu de pus. La plèvre formait avec le poumon les parois d'un petit abcès, dont la rupture laissa échapper un peu de pus mêlé avec de l'eau. Dans la cavité gauche, le poumon était partout adhérent au diaphragme, excepté un espace entre ces deux organes qui contenait environ deux onces de pus. Il y avait aussi entre le poumon et la plèvre, à la région qui répond à l'omoplate, un abcès contenant au moins cinq onces de pus. La même cavité fournit une demi-livre d'eau. Les poumons, tachetés à leur surface, étaient d'ailleurs sains. On trouva des concrétions polypeuses dans le cœur et dans les gros vaisseaux. — L'abdomen ouvert, nous trouvâmes le foie plus volumineux qu'à l'ordinaire, mais sain; la rate d'un volume double, et d'ailleurs saine dans tous ses points, mais cédant

trop aisément à un toucher un peu rude. Le rein gauche, rempli d'une infinité de petits abcès, était beaucoup plus gros que dans l'état naturel, et les conduits de Bellini, remplis de pus, représentaient comme autant d'abcès : la substance interne du rein était aussi tellement altérée, qu'il paraissait que le pus s'y était formé plutôt qu'il ne s'y était porté d'ailleurs. Le rein droit et les intestins ne présentaient rien d'extraordinaire. Je ne trouvai aucunes traces de bubons, aucunes cicatrices. La vessie, dont les parois étaient épaisses et charnues, offrait dans son fond de petits points comme des œufs de fourmi, mais rouges, et qui étant ouverts donnèrent du pus. L'urètre, séparé du tronc et disséqué, presenta deux abcès ouverts de part et d'autre; ils étaient dans la prostate : le droit aurait pu contenir une noix muscade, le gauche était trois fois plus considérable. On trouva dans le voisinage plusieurs petits abcès qui, ouverts, fournirent un pus bien conditionné. Du reste, il n'y avait point d'excroissance : on apercevait un grand nombre des petites lacunes de Morgagni. L'urètre, du côté du gland, était très rouge et comme enflammé. Le testicule droit, ayant paru d'un volume presque double, fut disséqué; mais c'était de l'eau qui, renfermée entre sa substance propre et la membrane vaginale, formait cette tumeur. Nous n'eûmes pas le temps d'ouvrir la tête, ni d'examiner les uretères et les vésicules séminales.

Il y a dans cette ouverture plusieurs choses dignes de remarque. Quoique le malade, questionné à plusieurs reprises, n'ait rien avoué qui prouve qu'il avait eu autrefois la gonorrhée, cependant bien des circonstances rendent cette opinion extrêmement probable. Ces obstacles dans l'urètre paraissent avoir eu lieu depuis long-temps, et provenir, comme c'est le cas le plus ordinaire, de gonorrhées mal traitées ou négligées. Il en résulte quelquefois que l'urine ne passe qu'avec des efforts qui ont besoin d'être long-temps soutenus pour pouvoir les vaincre. Certains individus sont sujets pendant toute leur vie à cette incommodité, sans qu'il leur survienne rien de plus grave; mais si ces obstacles viennent à s'enflammer, et qu'ils augmentent de volume, ils obstruent nécessairement le canal de l'urètre presque dans sa totalité. — On a beaucoup disputé sur la nature de ces embarras de l'urètre. Brunner (Ephém. des cur. de la nat., cent. I, obs. 97) a placé au nombre des fictions inventées par les chirurgiens les caroncules ou excroissances dans l'urètre, et il attribue plutôt ces obstacles dont je parle à une constriction et à un rétrécissement considérable de ce canal. Gensel, au contraire (Ephém. des cur. de la nat. cent. VI, observ. 84), est un chaud partisan de l'existence des caroncules. Mais comme il est constaté par les dissections anatomiques, qu'on trouve dans l'urèthre des vestiges de cicatrices, comme les orifices de lacunes de Morgagni, qui, selon toute apparence, sont le siége des gonorrhées les moins fâcheuses, peuvent s'enflammer, se corroder, éprouver un rapprochement de leurs bords, et, par une propriété commune à toutes les parties de notre corps, se remplir d'une nouvelle substance trop abondante, et se consolider par une cicatrice inégale, je ne vois pas comment cette dernière opinion serait invraisemblable, et même pourquoi elle ne pourrait être appuyée sur des observations. D'un autre côté, un grand nombre de faits prouvent que quelquefois l'urètre, libre de tout obstacle proéminent, se resserre néanmoins, et se rétrécit dans un ou plusieurs endroits, comme l'a prétendu Brunner. — Mais il est pareillement hors de doute qu'on rencontre dans l'urètre des obstacles d'une toute autre nature que ceux dont je viens de faire mention, savoir : l'endurcissement et la tuméfaction des glandes de cet organe. Si ce sont celles qui avoisinent le sphincter, elles empêcheront la vessie de se fermer exactement; en sorte que d'abord l'urine s'échappera goutte à goutte et continuellement entre ces tubercules, et qu'ensuite, le gonflement de ceux-ci augmentant, le canal se fermera tout-à-fait.

C'est de ce dernier genre d'obstacles, c'est-à-dire d'un gonflement, ensuite d'une inflammation, et enfin (par la force de cette inflammation) d'une suppuration des glandes, que notre malade paraît avoir été attaqué. De là ses efforts pour exprimer son urine au travers. On explique encore de cette manière comment, au moyen d'une bougie fine introduite dans le canal, il parvenait à rétablir le cours des urines, quand elles étaient totalement supprimées. — On serait tenté de croire que cette bougie placée dans l'urèthre augmentait l'obstruction. Mais, les tubercules se trouvant comprimés par ce moyen, le canal lui-même ne l'était pas si exactement, qu'il ne restât de côté

et d'autre un espace par lequel l'urine pouvait s'échapper. — Ceux qui ont des excroissances charnues qui bouchent le passage sont pareillement soulagés par l'usage des bougies ou d'une sonde quelconque. — Mais ceux dont le canal est resserré et rétréci, surtout si le passage est tortueux, ne retirent aucun bénéfice de la sonde, ni même des bougies médicamenteuses, desséchantes, caustiques : souvent, au contraire, ces moyens leur sont très-nuisibles; ils irritent l'urètre qui se resserre plus fortement; l'urine ne sort plus que par un filet très-mince, et avec beaucoup de difficultés; l'inflammation survient, et de là l'ischurie. — Je ne sais par quel malheur les maladies de l'urètre, quoique très-fréquentes, sont encore si difficiles à guérir, et comment on est si peu d'accord sur le traitement qui leur convient. Il y en a qui rejettent toute espèce de bougie médicamenteuse, et n'admettent que celles qui ouvrent un passage aux urines mécaniquement, comme je l'ai exposé plus haut. D'autres, et c'est peut-être le plus grand nombre, se servent des bougies pour détruire les obstacles. — Des hommes qui ont beaucoup d'expérience dans cette partie, et qui ont beaucoup employé les bougies, m'ont avoué n'avoir procuré quelquefois que peu ou point de soulagement, et même avoir beaucoup nui à leurs malades par ce moyen. Mes observations personnelles sont encore en trop petit nombre, pour que je puisse statuer rien de certain. Je puis dire cependant que dans ce peu de cas les bougies médicamenteuses ne m'ont jamais été d'aucun secours. — Je pense que la difficulté de la guérison vient le plus souvent de celle infiniment grande du diagnostic du mal, c'est-à-dire de s'assurer de la nature et du caractère de l'obstacle. On doit donc chercher si le gonflement des glandes de l'urètre est la cause du mal, quel qu'il puisse être, dysurie, strangurie, ischurie; ensuite de quelle espèce est la tumeur. En effet, le traitement sera différent si elle est squirrheuse, ou attaquée d'inflammation, ou dans un état de relâchement et distendue par un mucus abondant qui l'abreuve.

J'ai vu une ischurie et des envies d'uriner, qui avaient un caractère de ténesme, cesser lorqu'un mucus blanchâtre et sans âcreté coulait par l'urètre, et revenir par degrés douze heures après environ, à mesure que cette excrétion de mucus était moindre; lorsqu'elle était supprimée, le ténesme pour uriner prenait presque à chaque quart d'heure; et si de très-grands efforts en exprimaient une nouvelle quantité, le mal diminuait en proportion. La maladie offrait ce spectacle presque tous les jours. Il arriva rarement que le malade pissât librement pendant deux jours consécutifs. Les fondants salins lui furent très-utiles, principalement les eaux de Seltz, non coupées avec du lait. Il croyait sentir quelque chose qui obstruait le canal vers la racine de la verge, toutes les fois que les urines avaient peine à passer; mais quand leur cours était rétabli, il ne se plaignait plus nulle part ni d'ardeur, ni de douleur, ni de sentir un obstacle. On entremêla les fortifiants avec les fondants : mais on n'employa aucun remède topique; parce que le malade les rejeta tous. — On recherchera encore s'il y a simplement constriction et resserrement de l'urètre, ou bien si c'est une substance charnue proéminente, ou des cicatrices inégales, afin de former un diagnostic exact, et de parvenir à connaître ce qu'il convient surtout *de ne pas faire*, plutôt que de rester dans l'incertitude sur la nature de la maladie, et d'errer, sans aucune règle certaine, entre des méthodes différentes et souvent très-opposées les unes aux autres.

La fièvre inflammatoire, qui se manifestait par la soif, par un pouls fort, plein, dur, et par d'autres symptômes, en outre quelques cas à peu près semblables, me déterminèrent à ne me point servir de bougies, et, après avoir évacué la vessie par le moyen du cathéter, à employer une méthode purement anti-phlogistique, me contentant d'appliquer des fomentations très-émollientes sur les parties voisines. Je crois que le gonflement des glandes avait produit cette difficulté d'uriner qu'il éprouvait depuis tant d'années. Mais comme ce gonflement n'augmentait pas, il n'en était pas si fort incommodé, jusqu'à ce qu'enfin ces glandes s'enflammant, devinrent d'un volume plus considérable. — Le métier de cocher pouvait avoir beaucoup contribué à enflammer ces tubercules, parce que toutes les parties voisines de l'urètre sont sans cesse secouées et froissées par le cahotement de la voiture; ce qui a lieu bien plus encore lorsqu'on va à cheval. — D'ailleurs les hommes de la classe de celui qui nous occupe sont livrés au vin et à la bière, et encore à tout ce qu'il y a parmi ces boissons de plus médiocre, d'aigre, de por-

tant aux urines, et de propre à enflammer. — Il faut observer en outre, ce qui est la première cause de tout le mal, que les gonorrhées que ces hommes-là gagnent sont ou entièrement négligées, ou traitées par de mauvaises méthodes. — Je connais beaucoup d'exemples de gonorrhées mal traitées, non-seulement par des chirurgiens peu expérimentés, mais aussi par d'autres, et par des médecins même recommandables par une longue et nombreuse pratique. — J'étais souvent surpris qu'on employât une méthode si défectueuse contre une maladie qui est si commune, et qu'il se commît chaque jour des erreurs aussi graves. J'ai vu plusieurs cas où, après avoir donné un purgatif drastique (méthode qui était adoptée même par des hommes très-instruits, et que je sais n'être pas encore entièrement abandonnée), l'écoulement de la matière virulente s'arrêtait, et bientôt il survenait du délire et une maladie aiguë très-cruelle, au dessus de toutes les ressources de l'art. — Ceux qui eurent dans l'hôpital des maladies aiguës produites par cette cause, moururent presque tous. Il s'en rencontrait quelquefois, parce que n'étant instruit ni par leur aveu, ni par la présence d'aucun symptôme, je les traitais comme s'ils eussent été attaqués d'une fièvre aiguë simple, tandis que cette fièvre était occasionnée par un virus caché, et exaspérée par le traitement contraire dont je viens de parler. — Lorsque ces malades avaient été quelques jours entre mes mains, ou j'apercevais quelques signes de virus caché, ou j'apprenais de façon et d'autre et la véritable cause du mal, et ce qui s'était passé avant leur entrée à l'hôpital. Quelquefois c'était une gonorrhée supprimée par un purgatif violent, et une maladie très-aiguë qui en était résultée. En effet, un grand nombre de personnes, surtout parmi le peuple, ont cette mauvaise opinion, que le virus vénérien peut être détourné de la partie qu'il affecte et évacué par les selles; en conséquence on se traite soi-même, et on prend chez l'apothicaire de l'eau-de-vie purgative, ou bien de la résine de jalap dissoute dans de l'esprit-de-vin.

Si cette méthode est extrêmement pernicieuse, il y en a une autre qui n'attire pas une mort aussi prompte, mais des maux sans nombre, tels que ceux qui firent périr le cocher. — En effet bien des gens, quand ils ont une gonorrhée, ne désirent qu'une chose, c'est de voir l'écoulement s'arrêter le plus tôt possible. En conséquence, soit par le conseil de chirurgiens sans expérience, soit de leur propre mouvement, ils prennent de la térébenthine ou d'autres styptiques qui arrêtent l'écoulement, ou bien ils font des injections avec l'eau de chaux et le vinaigre lithargiré. — De là des maux sans nombre; de là ou une vérole enracinée, ou, ce qui n'est qu'un moindre inconvénient, des maladies de l'urètre souvent incurables. Mais surtout il arrive par cette méthode que les parties enflammées et tuméfiées par le virus vénérien s'endurcissent, principalement si elles sont glanduleuses; d'où résultent des difficultés d'uriner, ou même l'impossibilité de le faire sans le secours de la sonde, et la crainte perpétuelle que ces tubercules, jusqu'alors indolens, ne deviennent douloureux, ne s'enflamment, et ne fassent périr le malade, si le mouvement des humeurs s'accélère par une cause quelconque. — La méthode d'après laquelle je traite avec le plus grand succès les gonorrhées récentes, se distingue par sa simplicité et par son analogie avec la nature de ce mal. — Que ces malades se privent entièrement de viande et de vin; qu'ils ne vivent que de bouillons avec des légumes; qu'ils boivent abondamment d'une tisane de mauve, de guimauve, avec addition de temps en temps de quelques figues ou de raisins secs, etc. Quelques-uns y ajoutent un peu de lait, et ils boivent par jour douze litres de cette décoction, et même davantage. — Cependant on baigne presque continuellement la verge dans de l'eau tiède, et on lave en même temps le gland, de peur que quelque partie de l'humeur virulente, séjournant entre lui et le prépuce, ne produise des érosions et des ulcères vénériens. Je crois qu'il importe toujours beaucoup, pour abréger la cure, de se laver les parties très-fréquemment. En effet, si un individu bien portant contracte la maladie dans un coït impur, parce que le virus s'attache au gland et est absorbé, pourquoi celui qui est déjà infecté ne s'infectera-t-il pas sans cesse de nouveau, s'il n'a soin d'enlever assez souvent la matière qui se loge entre le gland et le prépuce? C'est ainsi qu'un galeux prolonge sa maladie, et se communique de nouveau la contagion, s'il ne purifie pas fréquemment ses habits imprégnés de la matière de la gale, ou ne les remplace pas par d'autres. — Quand on traitera une gonorrhée récente, on se

souviendra qu'on a affaire à une partie enflammée et glanduleuse, et qu'il faut toujours tenter tous les moyens possibles de parvenir à résoudre doucement l'inflammation. On se gardera donc d'employer les remèdes térébenthinés et autres styptiques, soit en injection dans l'urètre, soit à l'intérieur, ainsi que les purgatifs, même les plus doux, sachant bien qu'il n'existe aucun purgatif véritablement anti-phlogistique, qui n'accélère, au moins un peu, le mouvement du sang, et par-là même n'augmente l'inflammation. On les remplacera par des lavements émollients.

Cinquième ouverture.

Je vais donner ici une observation faite sur un autre cocher, telle que je l'ai consignée dans mon journal, l'automne dernier. — Cet homme, âgé de quarante-trois ans, fut traité quatre ans auparavant d'une gonorrhée, par un chirurgien. Je soupçonne qu'il en avait eu plusieurs autres, soit avant, soit après celle-là. Il avait eu aussi quelques pleurésies très-graves. Enfin, depuis six mois, il se plaignait souvent d'ardeurs d'urine. — Le 2 octobre 1775, il éprouva une dysurie, et une strangurie plus forte qu'à l'ordinaire. — Les trois jours suivants, il se trouvait mieux; il urinait plus facilement et plus abondamment. Jusqu'alors il n'avait point cessé de faire son métier de cocher. — Le 5 octobre au soir, revenu chez lui après avoir bu beaucoup de bière, il se coucha : mais bientôt après il se plaignit d'ardeurs et d'un ténesme très-douloureux pour uriner; il poussait des cris, il s'agitait, il ressentait de la douleur dans l'hypogastre, et jusqu'à la racine de la verge; il ne pouvait dormir. — Le jour suivant, 6 octobre, et le 7 pareillement, mêmes accidents, mais très-augmentés; une agitation extrême, le corps courbé en avant à cause de la violence de la douleur, des efforts pour uriner très-fréquents et très-douloureux. Le 7 au soir, on lui mit la sonde pour la première fois, mais elle ne parvint pas jusqu'à la vessie. Dans les efforts que l'on fit pour l'introduire, le stylet ayant été retiré, il sortit par la canule une once de pus de bonne qualité, mais point d'urine. On tenta plusieurs fois inutilement l'introduction de la sonde.

Le 8 octobre au matin, l'état du malade était comme celui de la veille. Dans l'après-midi, tandis qu'au milieu des efforts continuels pour uriner il allait à la selle, tout-à-coup, vers les trois heures, il s'écrie que quelque chose vient de se rompre dans son corps, et il devient raide et livide partout. Une sueur froide très-abondante se ramasse par gouttes. Bientôt après il est plus tranquille et couché : l'abdomen est tuméfié et douloureux au toucher; plus d'efforts pour uriner. — Le 9, on appela un médecin, qui, témoin des efforts superflus que faisait le chirurgien pour sonder le malade, conseilla la ponction au périnée. On suivit son avis, et il sortit un jet d'environ une once d'urine et très-peu de sang. Enfin, comme malgré toutes les tentatives il ne sortait plus rien, on retira la canule. — Le 10 octobre au soir, un autre médecin fit faire la ponction de la vessie au-dessus de la vessie : mais il ne sortit pas une goutte d'urine. Vers le milieu de la nuit, il en sortit cinq livres spontanément par l'urètre. Le ventre s'affaissa considérablement, il ne restait plus de douleur nulle part. Vers midi du jour suivant, lorsque le malade espérait lui-même beaucoup et que quelques personnes qui étaient présentes lui prédisaient de bonne foi un prochain retour à la santé, jouissant de tous ses sens et de toute sa tête, il expira tout-à-coup fort tranquillement. — L'ouverture se fit le 12 octobre au matin. On commença par l'urètre qui présenta autour du sphincter de la vessie : 1° de petits ulcères gangréneux; 2° la prostate et les glandes qui l'avoisinent tuméfiées, enflammées et gangrenées en grande partie. — Ayant ouvert les téguments de sa hernie inguinale, on trouva une production du péritoine en forme de sac, qui contenait une portion des intestins grêles. On les fit rentrer aisément par l'anneau dilaté. — A l'ouverture de l'abdomen, il se répandit une grande quantité d'urine. La vessie était crevée dans son fond, et la rupture était bien de deux travers de doigt. On trouva les intestins grêles légèrement enflammés dans quelques endroits, et un commencement de gangrène. Dans la partie supérieure de l'urètre qui regarde les os pubis, on observa une plaie longue d'un pouce et demi, suivant la direction du canal, récente, et se terminant vers la racine de la verge, un peu avant le sphincter. La ponction faite à l'hypogastre, entre le péritoine et les muscles abdominaux, se perdait dans sa direction vers le bassin. La maladie et l'ouverture de cet

homme nous apprennent plusieurs choses : 1° Cette blessure récente de l'urètre était due à la sonde. Quand on force trop l'instrument, il arrive très-souvent qu'il se fait une fausse route. Les sondes moins courbées, et faites d'une lame mince tournée en spirale, sont celles qui réussissent le mieux. — 2° Toutes choses égales d'ailleurs, le lieu le plus favorable pour la paracenthèse de la vessie paraît être celui où les modernes ont coutume de pratiquer la cystotomie, c'est-à-dire le périnée. Si on fait la ponction à l'épigastre, on sera moins sûr de l'opération. En effet, quoique la vessie s'élève jusque-là lorsqu'elle est distendue par une grande quantité d'urine, cependant chez les individus qui ont beaucoup d'embonpoint, on n'est pas sûr du degré de profondeur que doit avoir la ponction. D'ailleurs il pourrait arriver que, la vessie se retirant plus profondément dans le bassin lorsqu'elle se vide, le bout de la canule ne fût plus dans sa cavité, surtout si le chirurgien employait le trois-quart ordinaire qui sert dans l'hydropisie. — 3° On doit tirer du cas qui nous occupe un précepte bien important, savoir, de ne jamais différer dans les grands dangers d'apporter les grands secours. Si la ponction de la vessie eût été pratiquée le 7 ou le 8 octobre avant midi, elle eût certainement sauvé le malade. — 4° Quand on la fit, l'urine était déjà répandue dans l'abdomen. La sonde, introduite dans l'urètre le 9 octobre, et retirée peu de temps après, était teinte d'une couleur plombée. — 5° La raison pour laquelle les urines coulèrent spontanément, douze heures avant la mort, est assez claire. En effet, la gangrène étant survenue, les tumeurs qui les empêchaient de passer s'affaissèrent, comme cela arrive à toute tumeur inflammatoire, lorsque la gangrène s'en empare. — 6° L'absence de la douleur, la tranquillité de l'ame (la respiration seule continuant d'être fort courte), la tête toujours présente, la grande gaîté du malade, parce qu'il se croyait hors de danger, trompent très-souvent ceux qui ne sont pas assez sur leurs gardes, et qui promettent une guérison prochaine au moment même où la gangrène donne la mort. — Cette mort si peu attendue, est souvent celle des malades attaqués d'inflammation aux intestins, ou d'une hernie étranglée. — 7° Des gonorrhées répétées, une diathèse inflammatoire du sang, suffisamment prouvée par plusieurs pleurésies antécédentes, les excès de bière expliquent très-clairement d'abord la naissance des tubercules, ensuite leur suppuration. J'y ajoute le métier de cocher, qui a contribué à déterminer l'inflammation à attaquer de préférence ces parties.

Sixième ouverture.

Un cocher, âgé de 47 ans, qui s'était bien porté depuis plusieurs années de suite, fut attaqué d'une péripneumonie, le dernier jour du carnaval de cette année, où il faisait un froid très-rigoureux, qu'il fut obligé d'endurer pendant plusieurs heures sur le siége de sa voiture. Il alla ensuite se coucher, et se fit saigner deux fois, abandonnant du reste sa maladie aux soins de la nature. Ce ne fut que vers Pâques qu'il avait recouvré des forces suffisantes pour reprendre ses occupations ordinaires. — Le douze juin, dans l'après-midi, il eut un grand frisson ; le soir, il vomit ce qu'il avait pris ; il n'avait point d'appétit, et il avait soif ; il lui survint une douleur des lombes et un point dans le côté gauche avec de la toux ; il ne dormit point de la nuit. — Le lendemain, augmentation de tous les accidents. On le saigna le soir, ce qui ne le soulagea que pour fort peu de temps. Le 14 et le 15, son état ne fit qu'empirer. — Le 16, il prit l'émétique de son propre mouvement, ce qui lui fit vomir sept fois, au milieu de douleurs très-vives dans la poitrine, l'estomac et le bas-ventre, des matières jaunes, rousses, amères : il alla à la selle presque autant de fois. — La nuit suivante, point de sommeil, et beaucoup d'agitation. — Le 17 juin, qui était le sixième de la maladie, ayant été transporté à l'hôpital ; il fut trouvé dans l'état suivant : une douleur qui s'étendait depuis la mamelle gauche jusqu'à l'os des îles, et au-delà, qu'irritaient une toux considérable, le mouvement de l'inspiration et le toucher ; une grande soif, l'impossibilité de se coucher sur le côté affecté ; des crachats écumeux, teints de sang ; une respiration bruyante ; le pouls fréquent, fort, dur ; la langue blanche, humide. On lui fit sur-le-champ une saignée copieuse, et on appliqua un cataplasme émollient sur le siége de la douleur : on lui donna abondamment une boisson émolliente, anti-phlogistique, tiède. Le sang était inflammatoire. La nuit, le sommeil fut très-troublé.

Le 18 juin, septième jour de la mala-

die, plus de douleur de côté : le malade se couchait avec une égale facilité dans tous les sens : sa respiration était fréquente, s'exécutait avec bruit, par le mouvement seul de l'abdomen, le thorax demeurant immobile : l'inspiration se faisait en deux temps : le pouls, auparavant fort, était devenu faible, mou et beaucoup plus fréquent : l'urine était rousse et point sédimenteuse : la toux modérée, les crachats écumeux en petite quantité : le ventre très-relâché : la langue blanche et humide. Du reste le malade conservait de la force, sa présence d'esprit, une mémoire exacte du passé, jusqu'aux détails les plus minutieux, et une manière de raconter plaisante ou plutôt gaie, assez ordinaire aux gens de sa classe, et beaucoup de vivacité ; il répondait juste aux questions ; il se tournait avec beaucoup de facilité sur tous les côtés ; son visage différait peu de celui d'une personne en santé ; il n'éprouvait aucun sentiment d'oppression ou de difficulté à respirer. — Dans cet état de choses, comme on s'aperçut que la tête se prenait, on appliqua un large vésicatoire à la nuque. Bientôt après, le pouls, de faible qu'il était, devint extrêmement fort, plein, dur, et très-fréquent. En conséquence, on fit une nouvelle saignée, mais sans succès. Comme le ventre était trop relâché, on supprima tout ce qui pouvait l'exciter, même très-légèrement, par le nitre et le miel. Les émulsions, les mucilagineux, les narcotiques furent sans effet. Ce jour-là, il parut quelques crachats cuits. Vers le soir, le pouls varia beaucoup. Le reste fut comme à l'ordinaire. La nuit il survint un léger délire. Au point du jour le malade mourut. — On l'ouvrit le lendemain. La poitrine ayant été d'abord ouverte, on trouva le poumon droit sain ; mais le gauche était enflammé dans sa totalité, non pas cependant à un très-haut degré, car sa substance, quoique plus ferme que dans l'état naturel, l'était moins que dans une inflammation violente, et quand on en projetait quelque portion dans l'eau, cette portion s'enfonçait difficilement et tard. D'autres portions restèrent constamment suspendues entre deux eaux. — Outre cela, une certaine matière assez semblable à celle des crachats cuits, remplissait les ramifications des bronches, et sortait en abondance quand on pressait le poumon. Entre ce poumon gauche et le diaphragme se trouvèrent quelques onces d'une sérosité jaunâtre ; et dans le même endroit, une matière lardacée de presque un demi-doigt d'épaisseur, ressemblant par sa couleur et par sa ténacité à de la couenne inflammatoire, recouvrait le bord inférieur du poumon, en sorte qu'au premier aspect on l'aurait prise pour la paroi d'un abcès crevé : mais ces lambeaux suivaient facilement le doigt qui les tirait, et laissaient apercevoir en-dessous la substance du poumon et des parties voisines dans son état d'intégrité.

Le médiastin était légèrement enflammé ; la plèvre saine, quoique, dans beaucoup d'endroits de la double cavité, elle tînt au poumon par des attaches charnues et comme ligamenteuses fort épaisses. Les vaisseaux coronaires étaient plus gros qu'ils ne le sont ordinairement, gorgés de beaucoup de sang et presque variqueux. — L'épiploon était enflammé dans sa totalité. Les intestins grêles l'étaient dans beaucoup d'endroits, et on apercevait çà et là un commencement de gangrène. — La tête ayant été ouverte, la dure-mère parut gorgée de sang, enflammée dans plusieurs points, et dans sa portion qui sépare le cerveau du cervelet, tissue de fibres épaisses et parallèles. L'inflammation de la pie-mère était plus considérable et presque générale. Le cerveau lui-même était parsemé de points rouges plus multipliés et plus étendus que de coutume. — On voit ici la vérité de ce que disait Hippocrate (l. de Prænot. Coac.) « Une respiration » fréquente et courte indique de l'in» flammation dans les organes princi» paux ; et (*ibid.*) une respiration pro» longée, forcée, peu sensible, une in» spiration double sont mortelles. » — Il suit encore de ceci qu'une respiration qui se fait avec bruit et des douleurs qui s'apaisent sans cause sont condamnées avec fondement par Hippocrate. — Il faut donc, suivant le précepte de Baglivi lui-même, former son pronostic dans les maladies de poitrine, non pas d'après cette amélioration trompeuse des symptômes, mais d'après le plus ou moins de liberté de la respiration. — C'est encore ici le cas d'appliquer ce passage de Celse (l. II, chap. 7.) « La tête est affectée » chez ceux qui, ayant des causes de » douleurs, n'en ont pas le sentiment; » et on doit craindre le délire, lorsque » le malade a la parole plus prompte que » dans l'état de santé, et qu'il lui sur» vient une loquacité subite et plus libre » que de coutume. »

Septième ouverture.

Une fille, âgée de trente ans, maigre, bilieuse, fut reçue à l'hôpital, le 24 juillet. Voici l'histoire de sa maladie. — Depuis huit jours, elle avait chaque jour un accès de fièvre. L'accès commençait ordinairement par un vomissement de bile spontané. Quelquefois, et cela dans les premiers jours, outre le vomissement, il y avait des selles, mais modérées. Jusqu'à cette époque, elle ne garda point le lit. — Le jour qu'elle entra, elle avait la langue bilieuse, la bouche amère, enduite d'un mucus tenace, l'appétit perdu, la respiration difficile. Elle ne vomit point dans le premier accès qui lui survint. Une légère couleur jaune parut sur tout son corps, particulièrement au visage, et l'on aperçut çà et là quelques pétéchies peu considérables et d'un rouge sale. L'ouïe était un peu dure. — Après avoir fait précéder les fondants avec l'oxymel, le rob de sureau et un sel neutre quelconque, je provoquai le vomissement avec l'ipécacuanha. La malade vomit difficilement et en petite quantité une matière jaune, très-épaisse et tenace. Je repris l'usage des fondants. — Le troisième jour depuis le vomitif, le pouls devint faible, intermittent, rémittent, et de toute manière inégal. Il survint de l'assoupissement, un sommeil presque continuel, du froid aux extrémités, et, par intervalles, une sueur froide, comme si la malade eût été sur le point d'expirer. Quand on lui faisait des questions, elle s'éveillait, répondait convenablement, et ne se plaignait que d'avoir la bouche amère. Je cherchais à soutenir les forces ainsi vacillantes avec le quinquina, le camphre, les sinapismes et les vésicatoires : ces derniers ne mordirent point. — Elle mourut le cinquième jour de son arrivée, qui était le treizième de la maladie. — L'ouverture du cadavre présenta ce qui suit : — Le crâne ayant été ouvert, on trouva que la couleur de la substance corticale du cerveau était plus brune qu'à l'ordinaire et d'un rouge livide clair. Il y avait dans chaque plexus choroïde une grappe d'hydatides, dont la plus considérable avait la grosseur d'un pois. La moelle allongée paraissait, soit au doigt, soit au scalpel, avoir la dureté du foie. — A l'ouverture de la poitrine, on trouva le poumon droit fortement adhérent à la troisième, quatrième, cinquième des vraies côtes, en comptant par en haut. — Dans l'abdomen, la couleur de tous les intestins était livide et très-différente de la couleur naturelle. L'épiploon était noirâtre et putréfié. La membrane interne de l'estomac était de la même couleur, particulièrement dans son fond ; mais, vers le pylore, elle se trouvait légèrement enflammée. On trouva dans la cavité une matière de la couleur du médicament que la malade avait pris, mais très-muqueuse et filante. La vésicule du fiel était très-pleine et teinte d'une couleur jaune très-intense, qui paraissait aussi sur les parties voisines du foie. Quand on l'ouvrit, elle donna une matière noire au premier aspect, tenace, ressemblant à une huile très-ancienne, et épaissie comme si ce n'en eût été que la lie. Un papier qu'on trempa dans cette matière s'imprégna d'une couleur jaune foncé. La substance du foie n'était point altérée, mais d'une couleur plus terne et plus brune qu'à l'ordinaire.

Cette ouverture de cadavre et autres semblables me paraissent donner une juste idée de la cause et du siége des maladies malignes et pétéchiales, ainsi que la manière dont elles deviennent mortelles. En effet, elles ne sont pas dues uniquement à un appareil de crudités putrescentes dans les premières voies, mais à une bile qui pèche et par sa quantité et par altération. Cette bile tenace, glutineuse, semblable à de la lie d'huile, âcre, dont une partie séjourne dans la vésicule du fiel, l'irrite, la distend ; une autre partie (c'est sa portion la plus ténue) est résorbée du système gastrique et bilifère : cette bile nous donne, par sa présence, une explication bien claire des symptômes que l'on observe ordinairement dans une maladie maligne. — Cette matière bilieuse paraît devenir mortelle de différentes manières, soit en enflammant l'estomac et les intestins sur les parois desquels elle s'épanche, soit, sans qu'aucune inflammation précède, en les affectant de nécrose et d'une sorte de gangrène ou de sphacèle. — L'inflammation, souvent produite par cette bile âcre, est vraisemblablement d'une espèce particulière et maligne, bien différente de celle que l'on doit appeler bénigne, et que l'on guérit aisément par les saignées, les délayants et les émollients. — Cette matière bilieuse et âcre, se résorbant et se portant sur d'autres parties, leur cause le même mal, c'est-à-dire, ou l'inflammation, ou une nécrose suivie de la mort. Ainsi, on trouve chez

les uns le cerveau, chez les autres le poumon, ou quelqu'autre viscère affecté, selon qu'un état de faiblesse antérieur à la maladie avait disposé tel ou tel organe à devenir de préférence le siége de la matière bilieuse. — Les auteurs de médecine, qui ont ouvert des cadavres pour y découvrir les causes et les effets des maladies, ont trouvé des lésions de viscères semblables dans ceux qui étaient morts de la fièvre maligne. — Spigel (l. IV *de Semi-Tertiana*) dit avoir trouvé « les intestins grêles en partie enflammés, en partie sphacelés » dans tous ceux qui étaient morts de la fièvre maligne, quoique pendant leur maladie ils ne se fussent jamais plaints de douleurs dans le ventre. Il avait souvent observé dans l'estomac des taches livides, comme celles que produit le poison.

Corneille Gemma a vu, dans des cadavres de gens morts d'une hémitritée pestilentielle, non-seulement l'estomac et les intestins, mais encore le foie et le cœur avec les poumons, ou en totalité ou au moins en très-grande partie, tantôt « noirs comme des charbons, tantôt remplis de tubercules en suppuration. » Il est certain de plus, selon Spigel, Schenck, Van Helmont, Diemerbroeck, etc., que des exanthèmes et des charbons, semblables à ceux que l'on observe aux parties externes, se rencontrent aussi à l'estomac et à d'autres parties internes. — D'après le témoignage de Jérôme Occon, pendant une peste cruelle qui ravagea autrefois le territoire de Brixen, les ouvertures de cadavres firent voir que le cerveau lui-même était affecté, brûlé noir, et desséché. — Je dirai quelque chose ici sur l'usage des vomitifs dans les fièvres malignes. L'ipécacuanha, donné de manière que le malade en prenne dix grains, trois fois de suite, d'heure en heure, me paraît, pour plusieurs raisons, convenir singulièrement dans ces maladies, pourvu que la matière soit suffisamment mobile et disposée à être évacuée ; parce que, — 1° ce médicament chasse par la voie la plus courte tout ce qu'il y a d'étranger dans l'estomac et dans le duodénum ; — 2° l'action ou l'effort du vomissement exprime la bile dépravée dont la vésicule du fiel regorge ; — 3° cette racine a des propriétés anti-septiques, aromatiques et fortifiantes, très-avantageuses dans ces circonstances.

C'est pourquoi la méthode qui réussit si bien à l'illustre Wagner, médecin de la ville de Lubeck et disciple d'Heister, mérite d'être particulièrement recommandée. Ce médecin, considérant comme maladies gastriques ou mésentériques les fièvres exanthématiques, pétéchiales, pourprées et autres semblables, prescrivait une mixture composée de trois ou quatre onces d'eau de chardon béni et d'un demi-gros d'ipécacuanha, trituré avec un sel neutre quelconque : le malade en prenait une cuillerée ordinaire toutes les demi-heures ou toutes les heures, jusqu'à ce que l'ipécacuanha eût produit son effet accoutumé ; ensuite il donnait des mixtures fondantes, qui, en même temps, provoquaient d'autres excrétions, telles que la transpiration et les urines. Mais, si le mal s'aggravait dans les douze heures, si les vertiges, le mal de gorge, la lipothymie n'avaient point donné de relâche, si le pouls et la respiration ne s'étaient point améliorés, il répétait la même potion, et autant de fois qu'il était nécessaire, jusqu'à ce que la rémission des symptômes annonçât que la maladie prenait une meilleure tournure.

Wagner était attentif de préférence à la respiration, dont la difficulté était mise par lui, avec raison, au nombre des signes pathognomoniques dans les maladies exanthémateuses. — Pour dire maintenant ce pourquoi j'ai déjà dit toutes ces choses, il ajoutait toujours quelques grains d'ipécacuanha à toutes les mixtures qu'il prescrivait pour la maladie, jusqu'à ce que les signes de malignité eussent disparu. — Ces petites doses d'ipécacuanha excitent des nausées continuelles, quelquefois même le vomissement ; et elles déterminent ainsi vers l'estomac et les intestins un afflux plus considérable des humeurs salivaires, qui, devenues moins fluides, engorgent les glandes, et de la bile elle-même qui distend et irrite la vésicule, se putréfie, et devient susceptible d'être résorbée. Bien plus, les parties bilieuses déja absorbées rétrogradent dans les premières voies et sont expulsées, soit par les vomissements, soit par les selles. J'ai employé quelquefois moi-même cette méthode avec le succès désiré. Je rendais mobile par des fondants la matière morbifique, et alors je la chassais par le vomitif ; ensuite, je reprenais l'usage des fondants, afin de disposer ce qui était resté de saburre bilieuse à être évacué par un second vomitif. J'ajoutais à ces dissolvants de petites doses d'ipécacuanha ; ce qui occasionnait des nausées continuelles, quelquefois même des vomissements.

Je croyais cette pratique utile toutes les fois qu'une bouche très-pâteuse, des dents sales, une langue chargée d'un limon épais et tenace, annonçaient un état semblable de l'estomac et des intestins ; et toutes les fois qu'un premier vomitif ne procurait pas un soulagement très-marqué. — Cet appareil de saburre crue et très-tenace avait lieu rarement au printemps, et très-souvent en été et en automne. De là provient principalement l'opiniâtreté des maladies qui règnent dans ces deux dernières saisons, quoiqu'il s'y joigne d'autres causes qui sont de quelque poids. — Je n'oublierai point de dire, en parlant de cette méthode, qu'il est très-important que ces doses partielles d'ipécacuanha produisent plus que de simples nausées ou envies de vomir. En effet, quel bien peut-il résulter, ou plutôt quel mal ne résulte-t-il pas, lorsque la matière morbifique, n'étant chassée ni par le vomissement, ni par les selles, inonde les premières voies, et est poussée de nouveau dans le torrent de la circulation par l'action altérante et alexipharmaque de cette racine? Il faut donc de temps en temps interposer aux nausées un vomissement salutaire. — Les lésions de viscères que j'observai dans ce cadavre, et des observations semblables d'autres médecins, me rappellent l'histoire d'une ouverture que j'eus occasion de faire en Hongrie, lorsque j'y remplissais les fonctions de ce qu'on appelle *physicien*. Je l'ai extraite, telle qu'elle est, de mon journal, et je la joins ici, quoique faite dans un autre temps et dans un autre lieu, à cause de la ressemblance du sujet et de certaines circonstances qu'on sera bien aise de connaître. Ainsi :

Huitième ouverture.

Le 6 du mois d'août 1772, Anne-Marie Kazyi, âgée de cinq ans, n'avait point encore eu de maladie grave, ni la rougeole, ni la petite vérole. Cependant elle avait toujours des vers, rendait souvent des lombrics et des ascarides, et éprouvait très-fréquemment les légers accidents que leur présence occasionne communément. — Au mois d'octobre de l'année précédente, elle eut pendant près de six semaines la fièvre tierce, dont un médecin la guérit. En dernier lieu, elle fut attaquée d'une fièvre quotidienne, dont les accès étaient légers et avaient lieu l'après-midi. Après le deuxième accès, des femmes du voisinage, convoquées par les parents, tinrent un conseil dans lequel le père de la petite fille soumit à leur lumière la proposition de faire usage d'un certain remède très-vanté dans le pays pour la guérison des fièvres des enfants : c'était un baume composé de baume du Pérou, d'huiles distillées et de quelques spiritueux. Le conseil décida à l'unanimité qu'il fallait donner plusieurs fois par jour trois ou quatre gouttes de ce remède très-actif. L'enfant eut encore trois accès. — Le 3 août, au lieu d'un nouvel et sixième accès, il n'y eut que de la chaleur. La petite fille ne gardait le lit que pendant les accès, et encore pas toujours, tant elle supportait facilement sa maladie. — Le lendemain, ou le 4, elle refusa son déjeuner ordinaire, se trouva faible, rendit une petite selle teinte d'un peu de sang vermeil. A neuf heures du matin, elle vomit quelque peu de matière jaune; elle dîna comme à son ordinaire et avec appétit. Sur les quatre heures de l'après-midi (c'était le temps où l'accès devait la prendre), elle ressentit une douleur de colique d'estomac et des hypochondres. Elle s'endormit à sept heures, et fut réveillée vers le milieu de la nuit par une douleur cruelle de l'estomac et de tout le bas-ventre, qui était tendu. Cette douleur, des cris, l'agitation continuèrent tout le reste de la nuit, le jour suivant et la nuit d'après. Il n'y eut ni selles ni vomissements. — Le 6 du mois, mêmes accidents. Appelé le soir, je trouvai sur les cuisses beaucoup de taches pétéchiales, dont la couleur était variée, rose, d'un rouge plus ou moins foncé, châtain, livide, noirâtre ; les unes étaient lenticulaires, d'autres étaient très-larges. Il n'y avait qu'une ou deux taches grandes et livides sur le corps et aux bras. La vitesse du pouls était étonnante, la chaleur au toucher mordicante, l'agitation et les cris continuels.

Le 7, rien de changé. On remarquait sur le corps un plus grand nombre de taches pétéchiales larges et noires ; il y en avait une au bras gauche, au-dessus du coude, très-large et livide. Vers midi, les extrémités devinrent froides. On ne sentait plus le pouls au poignet. Les cris et l'agitation ne discontinuaient point ; après midi, le froid des extrémités augmenta ; la tête se perdit; la malade était très-agitée : elle mourut vers les sept heures du soir. — Le 8, je procédai à l'ouverture. Ayant ouvert l'abdomen, je trouvai l'estomac légèrement enflammé,

et tous les intestins grêles, à l'exception de deux travers de doigt de longueur, en partie d'un rouge foncé, en partie d'un rouge livide; les gros intestins étaient sains. — Dans tout le trajet des intestins grêles, enflammés en partie, en partie gangrénés, on apercevait beaucoup de pétéchies, les unes petites, les autres grandes et de couleur différente, ou d'un rouge noirâtre ou tout-à-fait noires. Le mésentère et le péritoine étaient parsemés de nombreuses pétéchies semblables à celles des intestins grêles. Les glandes du mésentère, beaucoup plus volumineuses que dans l'état naturel, étaient d'un rouge noirâtre, et paraissaient comme autant de grumeaux de sang. — Une tache pétéchiale, ouverte dans son milieu avec le scalpel, répandit un sang extravasé, comme si on eût coupé une partie meurtrie, et de la même couleur qu'avait la tache pétéchiale elle-même avant l'incision. — L'estomac représentait exactement une peau de tigre mouchetée, c'est-à-dire blanche et parsemée de grandes et nombreuses taches noires. Les poumons étaient sains. On voyait à la surface du cœur des pétéchies de couleur et de grandeur différentes. Examinant les pétéchies répandues sur les bras et sur les jambes, je trouvai qu'elles occupaient la peau dans toute sa substance, et souvent même une portion du tissu graisseux placé au-dessous, en sorte que, et la peau et le tissu graisseux étaient teints de la même couleur qu'elles. La plus grande de toutes, placée au-dessus du coude, à la partie externe du bras gauche, pénétrait à travers beaucoup de graisse jusqu'aux muscles, et formait une espèce de cône, dont la pointe touchait les muscles, et la base était à la superficie externe du bras. — Je trouvai seulement quelques lombrics dans le colon.

Je regrette beaucoup que le temps ne m'ait pas permis de rechercher s'il y avait des pétéchies ailleurs, et dans quelles parties. — Observez que dans une inflammation si grave de l'estomac, qui fut suivie d'une nécrose funeste, le vomissement n'eut lieu que très-légèrement et une seule fois, lorsqu'au commencement de cette dernière maladie, l'enfant rejeta quelques matières jaunâtres. Cependant, Boerhaave enseigne qu'aussitôt que ceux qui ont le gastritis ont pris quelque chose, ils éprouvent des hoquets et un vomissement douloureux. — Cette inflammation très-grave de presque tous les intestins grêles n'excita point la passion iliaque.

Neuvième ouverture.

Une fille de vingt-deux ans vint à l'hôpital, le 2 septembre 1776. Elle nous dit que, depuis six ans, elle avait aux jambes des ulcères qui n'étaient ni larges, ni profonds, mais qui ne se cicatrisaient point; que, depuis quelques années, elle gagnait sa vie à travailler dans une manufacture de rubans de soie; qu'il fallait, pour ce genre de travail, être assis, le corps penché en avant, et appuyer fortement contre le métier la partie inférieure du sternum; que l'on chantait en travaillant pour tâcher de trouver le temps moins long; que, du reste, elle se portait bien; qu'elle était réglée convenablement; que, depuis cinq mois, elle avait un catarrhe, mais que, depuis six semaines, la respiration était devenue beaucoup plus difficile et la toux plus fréquente, surtout vers le soir et pendant la nuit; qu'elle rendait des crachats purulents, se sentait de l'altération, éprouvait de temps en temps de légers frissons, et passait les nuits sans dormir. Elle n'avait pas beaucoup maigri, et avait continué son travail, de manière qu'elle n'était restée chez elle que deux jours seulement.

Le jour de son entrée, le pouls était fébrile sans être faible ni dur; elle se couchait difficilement sur le côté gauche; elle sentait de la douleur au bas du sternum; la joue gauche était très-souvent rouge; il y avait des sueurs nocturnes et de la diarrhée. — Jusqu'au 15 du même mois, il n'y avait aucun amendement, si ce n'est du côté des sueurs qu'on avait réprimées; la malade allait à la garde-robe six ou huit fois par jour, comme auparavant; cependant rien n'avait encore empiré, lorsque, étant sur son séant, causant avec les infirmières, et venant de boire un gobelet entier de tisane, elle se couche et s'étend facilement sur les deux côtés également, se sent le libre usage de tous ses sens, et ne s'attendant à rien moins, meurt en quelque sorte en parlant. — Son corps nous sembla très-fort pour celui d'une jeune fille, et point du tout amaigri. — Le poumon droit tenait à la plèvre par de légères attaches membraneuses : il paraissait, en le coupant avec le scalpel, avoir la fermeté du foie. Quand on l'entama, il rendit de la matière purulente par une infinité de petits abcès, dont la plupart

auraient à peine contenu une lentille, plusieurs un pois, quelques-uns seulement une noisette. Le pus inondait les bronches et leurs ramifications. Le reste de la substance du viscère qui séparait les abcès était pris d'une inflammation forte et dans l'état de crudité. Le poumon gauche se trouva sain. — Le péricarde contenait environ huit onces de sérosité. Il y en avait à peu près deux livres dans l'abdomen, dont tous les viscères étaient sains, à l'exception des glandes du mésentère, qui se trouvèrent plus volumineuses que dans l'état de santé. — Comme elle avait un goître, nous disséquâmes la glande thyroïde, qui se trouva distendue par une substance gélatineuse et glutineuse. — Il y a à peine une maladie dans laquelle on propose autant de remèdes que dans la phthisie. Mais à moins que de bien distinguer la cause de celle que l'on a à traiter, on ne réussira point. C'est parce qu'on néglige cette recherche si importante, et aussi parce que le mal, quoique bien connu, n'en est pas moins grave, que la phthisie est tous les jours funeste à un si grand nombre d'individus. La phthisie purulente, qui vient après une hémoptysie, ou une péripneumonie, ou une pleurésie, est la plus fâcheuse de toutes, et s'il survient une fièvre hectique, des sueurs colliquatives et la diarrhée, elle est bientôt funeste.

Plusieurs causes s'opposent à la cicatrisation des ulcères du poumon et à leur guérison. — Outre l'abcès dans les poumons de ceux dont la phthisie pulmonaire provient d'un foyer purulent, on trouve ordinairement un autre mal, savoir : l'inflammation des parties qui avoisinent l'abcès : c'est un obstacle de plus à la guérison de la phthisie. — Ceux qui ont été ou qui sont actuellement attaqués d'hémoptysie rendent des crachats purulents teints quelquefois de sang ; ils se plaignent de temps en temps que leur douleur de côté est plus forte ; ils ont tous les signes qui indiquent *cette inflammation latente et chronique des poumons* que j'ai décrite plus haut. — On aura une idée exacte de la phthisie qui vient de l'hémoptysie, ou qui y est jointe, si on conçoit *une inflammation continuelle et chronique des poumons*, ou bien « une espèce de péripneumonie » chronique avec des crachats sanguinolents, que la faiblesse des vaisseaux » pulmonaires rend plus abondants qu'à » l'ordinaire, une partie de l'organe tombant en suppuration, tandis que l'autre » reste prise d'une inflammation qui » ne se mûrit point. » Ceci s'entendra de cette espèce d'hémoptysie qu'il convient d'appeler inflammatoire, et qu'il faut distinguer soigneusement des autres espèces qui ont une origine très-différente. — Les abcès des poumons, provenant d'une pleurésie ou d'une péripneumonie aiguë (car j'ai prouvé précédemment qu'il en existait de chroniques), sont pareillement accompagnés de l'inflammation des parties voisines de l'abcès, laquelle est moindre cependant en général que dans l'hémoptysie inflammatoire. — Il est aisé de voir, d'après ces observations, ce qui peut être utile ou nuisible dans la phthisie pulmonaire qui vient à la suite d'un crachement de sang, ou d'une pleurésie, ou d'une péripneumonie. — Morgagni, et avec lui un grand nombre d'observateurs, blâment l'usage des balsamiques, tels que le baume de Locatelli, la térébenthine, la myrrhe et autres de même genre, vantés par beaucoup de médecins. En effet, ils augmentent la chaleur et la fièvre : ils excitent de plus en plus la péripneumonie concomitante et la suppuration. — Autant les substances salines, les eaux de Seltz et autres semblables sont utiles dans l'engorgement lent et froid des poumons, autant ils sont nuisibles dans cette circonstance.

Le quinquina, bien loin de guérir la phthisie produite par une hémoptysie inflammatoire, lui fait faire au contraire de grands progrès et précipite la fin des malades. C'est par la même raison que les astringents, qui sont cependant employés si communément, rendent presque toujours l'hémoptysie inflammatoire incurable. — Cependant, comme de grands médecins ont conseillé l'usage du quinquina dans les suppurations internes, tandis que d'autres, non moins recommandables, l'ont improuvé, il est bon d'examiner dans quelles circonstances il serait avantageux d'employer cette substance. — En consultant la raison et l'expérience, elle sera utile lorsque la diathèse du sang ne sera point inflammatoire, que le pus s'évacuera librement, et qu'il n'y aura point d'inflammation grave aux environs de l'abcès. — Dans les suppurations externes, et même dans celles dont le siége est interne, lorsque la matière purulente coule et sort librement, la vertu du quinquina préserve le sang de toute infection, et prévient la

phthisie. — Mais lorsque le pus est retenu dans l'intérieur, ou que la diathèse du sang est inflammatoire, ou que les parties qui avoisinent l'abcès sont fortement enflammées, alors le quinquina est inutile ou pernicieux. — De tout temps on a célébré les vertus de la diète laiteuse. Cependant, selon Hippocrate et d'après l'expérience, le lait ne convient point aux fébricitants, au nombre desquels on doit placer les phthisiques, et on le défend absolument dans la disposition inflammatoire, à cause de sa partie caséeuse. Ainsi il n'est point étonnant que la diète laiteuse, quoique vantée depuis tant de siècles, même parmi le peuple, trompe toujours dans cette espèce de phthisie l'espoir des médecins et celui des malades. — On doit préférer le lait coupé avec quatre fois autant d'eau, ou même le petit-lait. Le lait d'ânesse, plus analogue à celui de la femme, et prôné par les anciens, n'a jamais non plus répondu à mon attente. — On voit d'après cela ce qu'il y aurait à craindre ou à espérer, si on faisait téter une femme par un phthisique. — L'anti-hectique de Potier (ou Potérius) a perdu toute sa réputation. — Faire coucher une personne jeune avec un phthisique ne serait point utile à celui-ci, et nuirait à l'autre.

Mais que doit-on penser de l'équitation dont Sydenham fait un si grand éloge, et par le moyen de laquelle il assure avoir guéri des malades qui avaient déjà des sueurs, et la diarrhée colliquative? — Je vois avec peine qu'au grand détriment de leurs malades, plusieurs médecins n'aient pas bien compris le sens de cet auteur : car assurément l'expérience la plus multipliée m'a appris que ce genre de remède, quoique excellent dans beaucoup de maladies chroniques, ne convient pas davantage à des phthisiques qui ont un ulcère dans l'intérieur du corps, qu'à des pleurétiques et à des péripneumoniques, et que le cheval et la voiture,

Par le plus court chemin à la mort les entraînent.

Ce genre d'exercice est bien plus convenable à ceux dont les forces languissantes de l'estomac et des intestins assimilent mal les aliments, d'où résultent l'atrophie et le marasme : lorsqu'une toux de l'estomac a produit par sa ténacité cet état du corps qui imite la phthisie : dans cette espèce de toux appelée *habituelle*, qui provient d'une congestion lente et d'un engorgement visqueux des poumons : pour les hypochondriaques, et ceux qui ont été trop sédentaires : contre l'engorgement pituiteux des viscères du bas-ventre et l'atrophie qui en est l'effet : après des fièvres bilieuses, des intermittentes qui ont duré long-temps, des quartes rebelles, des lentes, des mésentériques, la colique bilieuse, la dysenterie : après toute espèce de maladie qui aurait laissé, soit à raison de sa nature, soit par l'effet d'un traitement long et difficile, les solides dans l'atonie et les humeurs appauvries : après une déperdition excessive des principaux fluides, du sang, de la semence, du fluide nerveux, et la disposition au marasme qui en est la suite. — Le lichen d'Islande est un bon remède pour le relâchement et la faiblesse des poumons. Quand on est d'une constitution pituiteuse, et que cet organe est souvent abreuvé d'un amas de sérosité, le lichen corrige cette diathèse catarrhale par sa vertu plastique et tonique. — Le polygala en décoction est utile dans les mêmes cas que le lichen, auquel on l'associe souvent avec avantage. Mais il ne convient pas plus que le quinquina et les autres fortifiants pour l'hémoptysie et la phthisie qui en est la suite. — Le lichen et le polygala ont des propriétés dont on doit faire cas dans cette fausse phthisie que j'ai dit se guérir par l'équitation. Ils ne guérissent jamais la vraie pleurésie ni la vraie péripneumonie, mais la fausse, celle qui est séreuse, pituiteuse. — Si, après une vraie inflammation des poumons, lorsque la phlogose est déjà abattue depuis long-temps, les forces vitales languissantes ne suffisent pas pour l'expectoration des matières abondantes qui surchargent l'organe, le lichen et le poligala relèvent les forces énervées, et deviennent ainsi le remède de cette *fausse* péripneumonie. La décoction de polygala est encore très-efficace dans un autre cas : c'est lorsque l'expectoration critique d'une inflammation des poumons est trop abondante et se prolonge trop long-temps, ce qui détruit toutes les forces du malade, et le mènerait à la consomption. — Ceux qui ont traité la phthisie provenant d'une hémoptysie inflammatoire par de petites saignées répétées, me paraissent avoir mieux connu la nature de cette maladie que ceux qui les désapprouvaient. Des saignées proportionnées à la maladie et aux forces du malade, des décoctions émollientes, des émulsions, un régime purement végétal sont les meilleurs moyens de guérir la phthisie purulente accom-

pagnée d'une inflammation notable du reste du poumon.

Dixième ouverture.

Nous reçûmes vers la fin de juin une femme âgée, d'une complexion maigre et ictérique, qui ressentait depuis quelques jours une douleur à la région du foie, vers l'estomac, et une ardeur considérable depuis les fausses-côtes jusqu'à la crête de l'os des îles. Elle nous dit que trois semaines auparavant elle avait été traitée et guérie parfaitement d'un ictère à l'hôpital de Pazman, où elle avait resté environ sept semaines. Voilà tous les renseignements que nous en pûmes tirer. — J'avais déjà employé intérieurement et extérieurement tous les remèdes usités en pareil cas, lorsque tout-à-coup, quelques jours après son entrée, elle vomit une grande quantité d'un sang noir et légèrement caillé. Ce vomissement céda bientôt à une boisson d'eau pure acidulée fortement avec l'esprit de vitriol, à des aliments pris froids, et à des ligatures faites aux membres : ensuite on donna à la malade de petites doses de rhubarbe et de crème de tartre, qui lui firent rendre plusieurs selles dans lesquelles il y avait beaucoup de sang grumelé. — Mais tous les jours, vers l'heure de midi, elle avait un accès de fièvre qui n'était ni long ni fort; et bientôt cette fièvre ne reparut plus. Depuis le vomissement de sang, la douleur de ventre était diminuée par degrés, et n'était plus qu'un sentiment un peu douloureux, qui seulement ne supportait pas un toucher un peu rude, sans cependant que ce toucher sur l'endroit sensible occasionnât une véritable douleur. Huit jours environ après son dernier accès de fièvre, comme elle se proposait déjà de sortir de l'hôpital, elle mourut subitement.

On trouva dans chacune des cavités du thorax environ huit onces de sérosité. Les poumons, sains d'ailleurs, cependant beaucoup moins consistants qu'ils n'ont coutume de l'être, laissaient couler, quand on les incisait, une matière séreuse. — L'estomac présenta dans son milieu entre ses deux orifices, sur l'arc de sa grande courbure, une tumeur chancreuse, inégale dans sa superficie, et ayant la forme d'une pomme de terre. Cette tumeur était sillonnée de vaisseaux variqueux, bleuâtres; et quand on la pressait elle rendait de la sanie. La portion de l'estomac située entre elle et le pylore était rétrécie de manière à ressembler plutôt à l'intestin duodénum. — Le duodénum, dans une longue étendue, adhérait à la face concave du foie par des attaches extrêmement fortes et serrées, que l'on ne pouvait détruire avec le scalpel sans entamer les deux organes ainsi réunis : en sorte que la vésicule du fiel, serrée entre l'un et l'autre, était entièrement effacée, et on trouvait à sa place un abcès de la grosseur d'un gland, rempli d'une matière épaisse et très-fétide. — Le canal cholédoque était obstrué, à son insertion à l'intestin, par un calcul qui avait trois angles mousses ; on aurait dit qu'il s'était formé dans l'endroit même, car il remplissait exactement son réceptacle, et fermait parfaitement l'embouchure du canal. — Ce calcul était gros comme une petite noix muscade, et il était enduit partout d'une matière jaune et tenace, qui, s'étant séchée bientôt, devint consistante presque comme une pierre. Ayant cassé un peu le calcul, nous aperçûmes les différentes couches qui avaient servi à le former. Nous ne pûmes découvrir jusqu'où s'étendait le canal au-dessus du calcul, en allant vers le foie ; s'il aboutissait à l'abcès dont j'ai parlé, ou s'il communiquait directement avec le foie. — La substance du foie n'était point altérée : mais les tuniques des vaisseaux sanguins qui s'y distribuent étaient très-épaisses, et ces vaisseaux eux-mêmes plus amples qu'à l'ordinaire. L'ileum en totalité et le jejunum en grande partie étaient d'un rouge foncé sale ; et, ayant enlevé et lavé une partie du canal, nous reconnûmes que cette couleur ne venait point du sang grumelé qui était amassé en grande quantité dans tout le tube intestinal. On trouva dans l'ileum des pelotons de lombrics vivants.

La force musculaire de cette femme, l'absence de la douleur, et sa présence d'esprit nous faisaient espérer de la conserver. Cependant, dans les huit derniers jours, le pouls faible et peu marqué indiquait qu'il ne fallait pas compter sur ces apparences d'énergie. — Un ictère chronique dans les vieilles femmes, une ancienne cardialgie, une douleur continuelle ou une tumeur à la région de l'estomac, tel est le signe ordinaire d'une altération grave et *organique* du système gastrique ou de celui de la bile. Je me rappelle d'autres ouvertures de cadavres propres à confirmer cette assertion. — Un médecin qui traite de semblables maladies fera le bien de ses ma-

lades et sa réputation, s'il s'abstient des remèdes *fondants trop actifs* : car, donnés sans précautions, ils excitent des mouvements nuisibles et bientôt funestes : la mort, qui serait arrivée plus lentement, est forcée par une méthode de traitement trop agissante d'accélérer sa marche. Il est plus sûr de s'en tenir uniquement à un régime doux, et à une décoction de chiendent et de dent-de-lion.

Onzième ouverture.

Une femme de soixante-quatorze ans, depuis long-temps veuve d'un officier, ayant de l'embonpoint et des couleurs, ayant joui constamment d'une santé parfaite pendant plusieurs années, se coucha le 12 du mois d'août très-bien portante, après avoir bien passé la journée, soupé un peu plus que de coutume, et bu d'un vin très-généreux. Le lendemain matin, comme elle ne venait pas déjeûner à son heure ordinaire, ses voisins la trouvèrent encore dans son lit, ne pouvant parler, et paralysée de tout le côté droit. Une partie de son souper, que sans doute elle avait rejeté la nuit en vomissant, avait gâté son lit et le plancher dans le voisinage.

Le médecin qui fut appelé fit faire une saignée du pied gauche, et appliquer trois vésicatoires. — Le soir du 14, on la transporta à l'hôpital, parce qu'elle n'avait pas de quoi se faire soigner, et que personne ne pouvait s'en charger. On lui administra les secours que l'on jugea convenables; mais elle ne donna pas plus que chez elle des signes de connaissance, ou du moins elle n'en donna que de très-légers, et seulement par intervalles, et, la nuit du 16 au 17, elle expira. On l'ouvrit quelques heures après sa mort. Il y avait beaucoup de sérosité entre les méninges de l'un et de l'autre côtés; la pie-mère, plus ferme et plus épaisse qu'à l'ordinaire, ressemblait à une membrane aponévrotique, et ses vaisseaux étaient plus gros du côté gauche que du côté droit, et très-gorgés de sang. Il y avait peu de sérosité dans les ventricules. — La substance même du cerveau paraissait plus molle que de coutume. Les artères carotides, près de leur entrée dans le crâne, étaient entièrement ossifiées, et on les trouva telles aussi loin que l'on put les suivre dans le canal osseux; leurs ramifications l'étaient pareillement, de manière cependant que les portions ossifiées et celles dans l'état naturel se suivaient réciproquement. Les artères dans le côté gauche du cerveau étaient ossifiées dans un plus long trajet que celles du côté opposé. Quelques rameaux n'avaient seulement que de petites lames osseuses. — Le sinus longitudinal supérieur, vers l'endroit qui répond au sommet de la tête, renfermait, dans cette partie où la faux est au-dessus du corps calleux, un petit os épais de trois lignes, large de quatre, et long d'environ un pouce. — La carotide gauche, à son entrée dans le crâne, était beaucoup plus considérable que la droite, et ses ramifications étaient et plus multipliées et plus fortes. — Les artères vertébrales présentèrent absolument le même vice, et paraissaient avoir été formées primitivement de telle sorte, que la gauche fût plus grosse que la droite, et eût pareillement des rameaux en plus grand nombre, et plus forts. — Le cœur et ses valvules étaient dans l'état ordinaire. La courbure de l'aorte, plus grosse que dans l'état ordinaire, et l'artère pulmonaire, étaient garnies, dans plusieurs endroits de leur surface interne, de petits grains raboteux et ossifiés. L'aorte descendante offrait, dans son trajet jusqu'au point où commencent les iliaques, des lames osseuses assez considérables, dont plusieurs formaient presque les deux tiers de la circonférence du vaisseau. L'origine de chacune des iliaques était un tube osseux, long d'environ un demi-pouce. — Toutes les autres parties ou ne furent pas examinées, ou se trouvèrent dans l'état naturel.

Voilà donc une cause d'apoplexie existante dans le côté gauche du cerveau, tandis que le côté droit du corps était paralysé. — Il y avait une disposition originaire dans la différence de capacité des artères de l'un et de l'autre côtés, et, ce qui était encore extraordinaire, c'est que les vaisseaux du côté gauche étaient plus forts que ceux du côté opposé, quoique le contraire ait lieu le plus souvent. — La cause prédisposante de l'apoplexie, savoir la plus grande capacité et l'ossification des vaisseaux, ne pouvait se corriger. — L'apoplexie s'explique aisément d'après le vomissement occasionné par l'excès de la veille, et la prédisposition du cerveau dont je viens de parler. — Le vomissement est dangereux pour les vieillards, et en général tout ce qui porte avec force le sang vers la tête, comme trop d'aliments, le vin pur, l'endurcissement des matières fécales, l'éternument, l'opium, etc. — Il n'est pas non

plus ordinaire de trouver le cerveau aussi flasque qu'il l'était, quoique chez une femme âgée, et dont les artères s'ossifiaient. — Quoiqu'on ait trouvé beaucoup de sérosité entre les méninges de l'un et de l'autre côtés, je ne regarde point cette apoplexie comme séreuse. En effet, le sang s'arrêtant et s'amassant dans la tête, il fallait bien que sa partie la plus ténue, la sérosité, fût exprimée et s'échappât par les ramifications latérales. Cependant, cette extravasation avait augmenté l'apoplexie causée par le sang. — Dans les ouvertures de la tête des personnes mortes d'apoplexie, on voit souvent les vaisseaux du cerveau gorgés de sang, et beaucoup de sérosité épanchée. Ces apoplexies sont appelées ordinairement *séreuses* ; elles seraient mieux nommées *sanguines*, car l'accumulation du sang dans la tête est la cause de l'épanchement de la sérosité et de l'apoplexie. L'épanchement de la sérosité lui-même *appartient aux causes subséquentes qui n'ont pas produit la maladie, mais qui l'ont augmentée.* — La différence n'existe pas seulement entre les mots, car on ne traite pas de la même manière l'apoplexie séreuse et l'apoplexie sanguine. Les deux méthodes se ressemblent si peu, qu'aucune partie de l'une employée pour l'autre ne serait indifférente, ne pourrait ne pas nuire, si elle ne faisait pas de bien, et qu'on tuerait infailliblement le malade.

Morgagni a mis au nombre des apoplexies séreuses celles *où il avait trouvé les vaisseaux du cerveau gorgés de sang, et de la sérosité épanchée entre les méninges* ; mais il a sagement évité l'erreur dans le traitement, en établissant la nécessité de la saignée *dans certaines apoplexies séreuses*, c'est-à-dire *lorsque le sang engorge les vaisseaux, et que l'on conjecture qu'il y a en même temps épanchement de sérosité.* — Cet illustre médecin rapporte que quelques-uns croient que la sérosité n'est jamais la *cause* de l'apoplexie, mais l'*effet* d'une de ses causes ; savoir, de l'arrêt du sang dans le cerveau et dans les vaisseaux environnants ; mais il ajoute que cela a lieu ordinairement, à la vérité, mais non pas toujours. — Il est certain qu'il y a des apoplexies véritablement et originairement séreuses ; dans ces cas, la saignée est mortelle. Des sucs dépravés, et une ancienne disposition cacochyme ; la vieillesse, non cette vieillesse verte et vigoureuse qui surpasse souvent la jeunesse elle-même par l'intégrité des fonctions, mais celle qui est faible et cassée ; des boissons acidules prises avec excès et inconsidérément par certains vieillards déjà débiles ; la cicatrisation d'anciens ulcères aux jambes, qui rendaient habituellement beaucoup d'humeurs ; une saison froide et humide, une complexion catarrhale existante long-temps avant l'attaque, fourniront les signes d'après lesquels on distinguera facilement l'apoplexie séreuse de l'apoplexie sanguine.

Douzième ouverture.

Une fille de vingt-six ans fut portée à l'hôpital le 28 du mois d'août ; elle jouissait depuis long-temps d'une bonne santé, et elle attendait dans peu ses règles, qu'elle avait toujours eu très-régulièrement. Le 21 précédent, elle éprouva des lassitudes, du frisson et de la chaleur alternativement, et un mal de tête. Elle fut saignée ce même jour, et le lendemain le chirurgien lui donna un purgatif, à la suite duquel elle alla long-temps en dévoiement. Le surlendemain, elle fut encore saignée, et on lui administra un vomitif qui lui fit rejeter beaucoup de matières muqueuses et glaireuses. La diarrhée continua. — Entrée à l'hôpital, elle se plaignait tantôt de frisson, tantôt de chaleur ; la bouche était amère et pâteuse, la langue lisse, très-rouge, brûlante, le pouls faible, très-fréquent ; on observait des pétéchies lenticulaires, d'un rouge pâle. — L'indication prise de la prostration des forces vitales, je donnai ce qui pouvait prévenir la dissolution qui menaçait la malade, comme le quinquina, le camphre, et autres substances que je jugeai convenables. Mais la malade étant indocile et intraitable, je perdis et mes soins et mes médicaments ; car ou elle ne prenait rien, ou, après avoir pris quelque chose, elle le rejetait à la figure des gardes. Cependant, elle n'avait point perdu la tête, et elle savait fort bien ce qu'elle faisait. C'est ce qui fit que, pendant que dura la maladie, presque tous les remèdes furent perdus. —Cependant, le pouls devenait plus fréquent et plus faible, la langue sèche et raboteuse comme un morceau de viande rôtie ; la malade éprouvait de l'ardeur à la région précordiale et dans l'abdomen, lequel ne supportait pas le toucher. Enfin, elle fut tourmentée, le soir principalement, d'une toux très-forte et sèche ; elle délirait la nuit ; mais la maladie était déjà très-avancée ; ce n'était

que par intervalles, et elle reconnaissait ceux qui lui parlaient. Elle ne laissa jamais aller sous elle, sentant toujours quand il lui prenait quelque besoin. Du reste, les forces musculaires se soutinrent tellement jusqu'à la fin, que, pour le satisfaire, elle se levait ou seule, ou aidée d'une infirmière seulement. — Elle mourut le 23 septembre, ayant eu pendant les trois derniers jours le pouls d'une petitesse et d'une fréquence étonnantes.

On lui trouva l'épiploon corrompu et sphacélé en grande partie, les intestins ou enflammés ou gangrénés en beaucoup d'endroits; la membrane interne de l'estomac, principalement vers le pylore, parsemée de taches rouges lenticulaires qui ressemblaient à autant de pétéchies, même de quelques points livides; la vésicule du fiel gorgée d'une grande quantité de bile qui paraissait n'être point altérée, les glandes du mésentère plus grosses qu'à l'ordinaire, et semblables à des grumeaux de sang. La matrice était inclinée tellement en devant vers les os pubis, et du côté gauche, que son col faisait un angle aigu avec le vagin, et que son orifice regardait le côté droit et en arrière; le ligament large du côté gauche était beaucoup plus court que celui du côté opposé; la paroi interne de l'organe présentait des lignes rouges, et de petits points de même couleur qui n'excédaient point sa surface.—Les poumons étaient fort sains, et n'offraient aucune trace de cette toux si violente qui avait tant tourmenté la malade dans les derniers temps. — Cette fièvre, ou continue ou rémittente, produite par une matière crue et bilieuse qui séjourne dans les premières voies, les uns l'appellent *bilieuse*, les autres *putride*; et si la matière morbifique est plus profondément enracinée et plus tenace; si, passant en grande partie dans le sang, elle se jette sur les principaux viscères, et produit par là des accidents graves, cette même fièvre s'appellera *maligne*, et comprendra sous elle, comme autant de différences accidentelles de la même maladie, les autres fièvres que l'on a nommées *pétéchiale*, *pétéchisante*, *miliaire*, *scarlatine*, *des prisons*, *des hôpitaux*, *des armées*, etc. — Les noms par lesquels les anciens désignaient les fièvres, avaient une acception bien différente des nôtres. Celles que nous appelons *inflammatoires*, ils les appelaient *bilieuses*, à cause de cette couenne *inflammatoire* et *jaunâtre* du sang, qu'ils nommaient *bile*, *sang bilieux*, *pituiteux*, ωμον αιμα ou *sang crû*. Presque toutes les pleurésies sont appelées, par Baillou, *bilieuses*, et ce sont nos pleurésies *inflammatoires*. Hippocrate lui-même (L. de loc. in hom.) appelle *bile* la pleurésie. Notre pleurésie bilieuse est une maladie totalement différente.

Pour lire avec fruit les anciens médecins, il faut connaître leur manière de rendre les idées, les opinions et les expressions adoptées dans les différents temps, et même la méthode de philosopher particulière à chaque auteur de médecine; autrement, on tombe dans de grandes erreurs. En effet, très-souvent nous employons les mêmes mots que les anciens, mais pour exprimer des idées tout-à-fait différentes. Par exemple, lorsque Galien (Comment. ad Aphor. 23. L. I) prescrit la saignée, dans les *fièvres bilieuses*, jusqu'à la syncope, et qu'au contraire, les Arabes la redoutent dans la même maladie, il est clair que Galien et les Arabes n'ont pas la même idée de ce qu'ils appellent *fièvre bilieuse*, et qu'aucun d'eux n'a tort si, par *fièvre bilieuse*, Galien entend notre fièvre inflammatoire, et les Arabes ce que nous entendons nous-mêmes par cette expression. — Nous voyons souvent avec douleur qu'avant de venir à l'hôpital pour des maladies putrides et gastriques, les malades s'étaient fait saigner, soit de leur propre mouvement, soit en suivant de mauvais conseils. Le sort des pauvres est vraiment déplorable: sitôt qu'ils sont malades, ils s'adressent d'abord à des charlatans, au grand détriment de leur bourse, et souvent aussi de leur vie, tandis qu'on leur a ouvert tant d'asiles où on leur prodigue gratis toutes les espèces de secours. — Y a-t-il plus de victimes des maladies mêmes qui sévissent sur le peuple, que de ceux qui exercent un art qu'ils ignorent? C'est ce que je ne déciderai point. — Nous devons à la sage prévoyance de notre gouvernement que ce fléau diminue tous les jours, et que ces profanes sont chassés autant qu'il est possible du temple d'Esculape. — Des observations sans nombre prouvent que, dans les fièvres dont je parle, il est inutile de faire vomir. Les charlatans emploient rarement ce moyen; mais, n'étant guidés ni par aucune sage théorie, ni par l'observation, ils confondent tout, n'ont égard ni au temps, ni au sexe, ni à la maladie, et, emportés par leur

caprice ou par un aveugle empirisme, ils saignent, font vomir, purgent plus ou moins souvent. — Une langue *lisse*, *très-rouge*, *brûlante* ou *raboteuse*, à cause de l'élévation et du gonflement de ses papilles, quoique d'ailleurs elle soit humide ; ou bien une langue *sèche* dans son milieu, et *rude* comme celle d'un bœuf ; ou encore une langue *sèche* et *sans rudesse*, et au contraire *unie*, annonce, d'après mes observations multipliées, une fièvre gastrique putride, qui sera longue et difficile à traiter. J'ai guéri ces sortes de malades en employant d'abord les fondants, ensuite le vomitif ; et terminant par les fondants et le sel ammoniac, auxquels j'associais souvent le quinquina. Après avoir donné une tisane fondante pendant les premières vingt-quatre heures, je faisais vomir avec le tartre stibié. Ensuite, quand la prostration des forces était considérable, je prescrivais le quinquina, seul ou uni au camphre, en décoction ou en substance, selon que les circonstances l'exigeaient. L'ipécacuanha est, en général, insuffisant dans ces sortes de cas pour arrêter un mal si violent. Ce mal me paraissait moins redoutable lorsque la langue était blanche et humide, ou couverte d'une matière verdâtre. Quoiqu'alors le tartre stibié fût très-utile, l'ipécacuanha, donné par intervalles, remplissait assez bien l'indication. Les purgatifs remplacent très-rarement le vomitif : il arrive le plus souvent qu'ils augmentent la fièvre, que celui-ci aurait tout de suite emportée. C'est par une vaine pusillanimité qu'on substitue si souvent les purgatifs au vomitif. Quoique l'opération d'un purgatif soit moins tumultueuse que celle d'un vomitif, cependant l'agitation occasionnée par le premier est plus difficile à apaiser que celle produite par le second. Dans les fièvres putrides ou bilieuses, on a souvent observé qu'après avoir employé des fondants et le vomitif, ou bien, la matière morbifique étant emportée, le malade éprouvait une diminution sensible de tous les symptômes, du mal de tête, et de l'étourdissement surtout, ainsi que de la cardialgie, et qu'il se trouvait presque sans fièvre ; ou bien que, quoiqu'il eût rejeté beaucoup de saburre, il avait la tête à peu près aussi lourde qu'auparavant, et que le pouls restait faible, petit et fréquent. Dans le premier cas, il suffisait de continuer l'usage des fondants, et particulièrement du sel ammoniac.

Je crois ce sel préférable aux autres substances salines, parce qu'il incise puissamment les matières glutineuses et tenaces, et qu'il stimule en même temps les fibres engourdies, afin qu'elles se débarrassent de ce qui reste de saburre.

Mais si le second état du malade a lieu, c'est-à-dire, si après l'évacuation d'une grande quantité de matières qui ne pouvaient pas sans inconvénient séjourner dans les premières voies, le soulagement n'est pas proportionné, et que le pouls soit mou, affaissé, fréquent, alors il faut sur-le-champ recourir au quinquina, au camphre et à la serpentaire de Virginie. J'ai vu une ou deux fois, dans ces circonstances, la racine d'arnica, seule ou unie au camphre, produire de très-bons effets. — Les femmes qui ont la fibre lâche, l'estomac débile, qui sont chlorotiques ; les hommes faibles, épuisés par des saignées faites à contre-temps, peuveut avoir besoin de vomir lorsqu'ils sont attaqués de la fièvre bilieuse ; cependant on les guérit rarement avec le secours seul des fondants et du vomitif : il faut le plus ordinairement, pour les sauver, avoir recours au quinquina et aux antiseptiques de la classe des fortifiants. —

Ceux qui ont une fièvre putride ou maligne grave sont pris, lorsqu'elle a duré long-temps, d'une toux incommode, qui les tourmente le soir et la nuit principalement. Ils ne crachent point, ou bien ils rendent des crachats écumeux, ou même, comme on l'a observé chez plusieurs, *puriformes*. Ils ne se plaignent d'aucune douleur dans la poitrine, à moins qu'ils n'aient toussé long-temps et fortement, ni d'autre difficulté de respirer : mais ils souffrent du creux de l'estomac, et avec un peu d'attention, on observe que l'irritation se propage de là vers la gorge ou le gosier, et enfin vers la poitrine. Cette toux, si on considère son origine, part donc du système gastrique ; et elle a lieu sans que les poumons soient lésés, à moins que ceux-ci, par les secousses répétées et violentes qu'elle leur occasionne, ne contractent un vice qui leur soit propre, et que des humeurs épaissies y étant attirées ne s'y déposent.

Cette toux *stomachique*, qui incommode long-temps plusieurs convalescents, cède aux fortifiants, aux stomachiques, au polygala, au lichen d'Islande. — C'est de cette toux dont parle Baillou, lorsqu'il dit : « Dans les toux violentes, surtout » lorsqu'elles sont sans expectoration, les » malades rapportent que la douleur a

» commencé dans l'estomac, où par conséquent il faut diriger les secours. De » même qu'une difficulté de respirer fait, » par la force de la sympathie, que des » douleurs naissent dans les parties du » ventre inférieur ; de même aussi la lé» sion et la douleur de ces parties pro» duisent une difficulté de respirer, et » alors c'est à l'état de ces parties du ven» tre inférieur qu'il faut remédier, sans » s'occuper du thorax et de ses organes. » La cause du mal est souvent cachée » dans les hypochondres. » — On observe fréquemment la toux stomachique chez des individus qui n'ont point d'autre maladie. C'est dans ces cas qu'il est quelquefois très-difficile de reconnaître la cause et l'origine des symptômes qui se manifestent, tels que *l'oppression de poitrine*, *l'ardeur dans le thorax*, *la toux qui tourmente particulièrement après le dîner*, *et les crachats puriformes*. En effet, si ces symptômes peuvent être ceux d'une affection primitive du poumon, ils peuvent aussi chez des hommes qui ont la fibre lâche, l'estomac débile, qui digèrent mal, qui mènent une vie sédentaire; chez des femmes, chez des enfants, etc., venir le plus souvent de l'estomac et du relâchement de ton des premières voies. — Dans ces cas, de doux purgatifs avec la rhubarbe, des sels, et ensuite l'usage soutenu des amers, du polygala, du lichen d'Islande, etc., ont été quelquefois avantageux. — Si un appareil de crudités surchargeait l'estomac, et que l'irritation se propageant jusqu'aux poumons, les agitât par une toux forte et continuelle, en sorte que, quelques vaisseaux se rompant, il y eût du sang dans les crachats, on verrait alors l'ipécacuanha produire quelquefois des effets merveilleux. Mais j'aurai ailleurs une occasion favorable de traiter ce point de doctrine.

L'obliquité de la matrice chez cette jeune fille me rappela ce que dit Hippocrate, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, sur le déplacement de cet organe, son inclinaison dans les lombes, le serrement de son orifice, l'élévation de son corps, s'il se tourne (en s'appliquant) vers la vessie, vers les lombes, les hanches; s'il s'appuie sur l'aîne, le méat urinaire; s'il s'incline vers le côté gauche et le haut de la cuisse, sur ses mouvements convulsifs, et sa chute sur quelque organe; s'il presse le bas du rectum et empêche la sortie des excréments; s'il se contourne à droite, sur les suites de couches qui n'ont pas lieu, sur l'utérus tourné avec torsion, tombé, pendant, etc. (1). — Cette dernière ouver-

(1) *De utero in lumbis incumbente*. Si l'auteur entend parler ici de la matrice en vacuité ou dans l'état naturel, cette inclinaison ne peut avoir lieu : c'est sur le sacrum, et non sur les lombes. Dans l'état de grossesse même on ne peut l'admettre, quoique la matrice se soit élevée au-dessus du bassin.

Ore uteri complicato. Entend-il un degré d'ouverture moindre que l'ouverture naturelle? ce serait resserrement ou contraction, ce qui n'est pas soutenable : oblitération ou occlusion? le mot *complicato* n'indique rien de semblable.

Uteris sursum progressis. L'auteur veut-il exprimer le développement, l'élévation de la matrice au-dessus du bassin? car elle ne se porte en haut que dans l'état de grossesse ou dans un état de maladie qui en augmente beaucoup le volume. Alors elle peut s'incliner sur l'entrée de la vessie, *vesicæ stomachum*, et jamais *ad lumbos*; vers les aînes et les hanches ou fosses iliaques, et non pas *ad urinæ meatus* : c'est la même chose que *ad sinistram, et dextram partem*.

Uteris commotis. Entend-il ces mouvements extraordinaires, ces ébranlements, cette agitation convulsive, réelle ou apparente, dont les femmes se plaignent dans les accès d'hystérie? on ne peut le présumer.

Aliquo allapsis ad sedem conversis. Cela s'entend de la chute ou précipitation dans laquelle la matrice paraît couchée, appuyée sur le coccyx et le bas du sacrum.

Mais le *secessum secedere prohibentibus* signifie-t-il bien s'opposer à la sortie des matières stercorales? je doute que ce soit l'idée de l'auteur, je supposerais plutôt l'impossibilité d'aller au loin, de marcher beaucoup. Je ne conçois pas mieux les *puerperii burgamentis non fientibus*. Je ne vois pas de cas où cela puisse avoir lieu.

Uteris obtortis. Je ne conçois pas non plus cette torsion de la matrice, ni en quel cas et comment elle pourrait avoir lieu. Le reste, *foras egressis*, *dependentibus*, annonce les derniers degrés du *prolapsus* ou descente de matrice. (*Note de M. Baudelocque*.)

Ces passages d'Hippocrate, ou plutôt ces mots détachés, ne sauraient être rendus d'une manière qui satisfasse tout le monde. Leur obscurité dans le texte même, et leur isolement se prêtent à toutes sortes d'explications. J'ai préféré dans ma traduction le sentiment qui m'a paru le plus probable sur chacun d'eux. (*Note du traducteur*.)

ture, celles faites par d'autres, et plusieurs observations de Morgagni prouvent que toutes ces expressions d'Hippocrate doivent s'entendre absolument de la véritable position de la matrice, lorsqu'elle est située autrement que dans l'état ordinaire. Mais ce que le père de la médecine dit de cet organe qui s'élève jusqu'au cœur et jusqu'à la tête, qui étrangle, etc., se rapporte évidemment à ces spasmes qui prennent leur origine dans l'hypogastre ou s'y développent en premier lieu, se communiquent sympathiquement à d'autres parties, et font paraître changée la position de l'utérus. — Morgagni (Lettre anat. médic. 48) attribue l'obliquité de la matrice en avant, au relâchement des ligaments larges : mais cette obliquité est produite ou par le peu de longueur, ou par le relâchement soit de ces ligaments, soit même de tous les ligaments du même côté. Leur inégalité provient-elle de leur conformation naturelle, ou de quelque vice survenu depuis la naissance, ou même d'une gibbosité qui, faisant dévier obliquement l'épine, entraîne dans cette déviation les parties adhérentes et voisines? — Mais, pour qu'on ne croie pas que ces observations sur l'obliquité de la matrice ne sont d'aucun usage dans la pratique, le même auteur nous apprend, d'après l'expérience des autres, et d'après la sienne propre, que souvent dans l'accouchement la rupture de la matrice a pour cause la position oblique du fœtus, laquelle dépend beaucoup plus qu'on ne le pense communément de celle de la matrice elle-même.

Treizième ouverture.

Un boulanger, âgé de vingt-trois ans, se livrant à la joie lui et ses amis, selon leur usage, un jour de fête, au commencement du mois d'août, but indistinctement beaucoup de vin et de bière. Dès le lendemain il eut la diarrhée, des tranchées et du ténesme. Dans les premiers jours de sa maladie, il allait vingt fois par jour à la selle, mais au bout de quinze jours, vers le milieu du mois, étant alors à l'hôpital, il n'y allait plus que six fois dans les vingt-quatre heures, et il rendait des matières aqueuses dans lesquelles nageaient des espèces de lambeaux blancs ou comme de petits morceaux de pâte de farine. Il ne ressentait plus aucune douleur dans l'abdomen ni aucun ténesme. La bouche était amère, la langue blanchâtre, le pouls petit sans être fébrile. On lui donna l'ipécacuanha à petites doses qu'on lui réitérait. Il ne vomit point; mais les selles devinrent très-fréquentes, et les forces diminuèrent beaucoup. On prescrivit alors la poudre composée avec les mirobolants, le cachou et l'opium, ce qui à la vérité réprima le cours de ventre, mais le 24 du mois d'août, il était étendu comme s'il eût été au moment de mourir, sans parole, ayant la face hippocratique, les extrémités froides, le pouls très-fréquent, très-faible et tremblotant. Des vésicatoires, des sinapismes très-forts, le camphre uni à la racine d'arnica ranimèrent le souffle d'une vie presque éteinte. Le 7 de septembre, la difficulté d'avaler, l'enrouement, une toux qui augmentait chaque jour commencèrent à tourmenter le malade. On n'apercevait aucun vice dans la gorge, excepté çà et là quelques rougeurs sans gonflement. — Quoique ces remèdes parussent l'avoir arraché à une mort déjà présente; cependant le 9, désespérant d'achever la guérison par ces moyens, je leur associai le quinquina et le camphre.

La région de l'os sacrum et des deux trochanters commença à s'excorier, malgré toutes les précautions. Une toux sèche, bruyante, et résonnant comme si elle fût sortie d'un creux, commença à tourmenter le malade vers le soir et pendant la nuit; ensuite il rendit une grande quantité de crachats *puriformes*. La maigreur augmenta de jour en jour. Le pouls était petit, rampant, plus fréquent que dans l'état naturel; le coucher sur le côté droit impossible; des douleurs poignantes se firent sentir fréquemment dans l'hypocondre gauche; il y avait quelquefois la nuit des sueurs abondantes et fétides; il survint de temps en temps des frissons violents qui pénétraient jusqu'aux os. Les selles étaient comme en santé. — Le 18 septembre, outre le quinquina et le camphre, je recourus au polygala et au lichen d'Islande. Les crachats diminuèrent pendant les jours suivants; la voix fut un peu meilleure, mais déjà depuis quelques jours le malade exhalait une puanteur particulière, que l'on ne pouvait sentir long-temps sans être menacé de se trouver mal. Les autres accidents persévérèrent. — Le 25 septembre après midi, le pouls devint encore plus faible, très-petit et très fréquent; la douleur de l'hypochondre gauche était énorme dans certains instants; le malade poussait les hauts cris; la tête ne se perdit point. Le malade mourut le

jour suivant. — Le côté gauche du thorax était livide sur le cadavre; les muscles du même côté étaient également livides et noirâtres. La cavité gauche de la poitrine contenait environ douze livres d'une sérosité trouble, verdâtre et très-fétide. La face externe du poumon, la plèvre, le péricarde, le diaphragme, étaient couverts, sur toute la partie que baignait la sérosité, d'une membrane blanchâtre semblable à de la pâte de farine. Il y avait dans le péricarde six livres de la même sérosité, mais moins trouble et sans espèce de fausse membrane. Le poumon gauche était si comprimé et réduit à un si petit volume que, quoique nous ne l'eussions point trouvé vicié en le disséquant, il nous parut n'avoir pas exercé ses fonctions depuis longtemps. Le droit était fort sain et remplissait toute sa cavité. — L'ouverture de l'abdomen nous fit voir l'épiploon putréfié, petit, et comme roulé, en sorte qu'il ne recouvrait pas les intestins. Ceux-ci étaient très-livides et presque noirs, excepté le rectum, qui paraissait sain, à en juger par la couleur. Il y avait au commencement de l'ileum un resserrement contre nature, qui peut-être aurait produit dans la suite une passion iliaque. Les matières qui remplissaient cet intestin étaient moulées et naturelles. Le colon, après avoir fait plusieurs circonvolutions dans le bassin, remontait pour se terminer enfin au rectum. La face externe de l'estomac paraissait saine; l'interne était livide. — Ayant ouvert le crâne, nous trouvâmes sous l'arachnoïde une collection d'eau qui ressemblait à de la gelée. Tout le reste était dans l'état naturel. — Il est constaté par mes propres observations, et par celles des autres personnes attachées au service des malades dans l'hôpital, que les boulangers attaqués de maladies aiguës succombent plus souvent et plus facilement que les autres. Ils sont, pour la plupart, moroses, lents, stupides, taciturnes, ont le regard farouche, le visage pâle et de cette teinte de couleur que les Grecs appelaient χλωρον. Ils sont très-sujets aux maladies malignes, dont ils reviennent très-difficilement. — On en trouvera la raison dans leur manière de vivre et dans la nature de leur travail. Il leur arrive fréquemment de s'échauffer fortement, et lorsque le feu et le travail les ont mis dans cet état, ils se refroidissent subitement par une abondante boisson froide. En outre, souvent, même par le plus grand froid, ils sortent de leurs espèces d'étuves tout nus, n'ayant qu'une simple toile autour de leur ceinture. — La toux forte, sonore, augmentant vers le soir et pendant la nuit, est facile à expliquer. Mais d'où viennent ces crachats abondants, *puriformes*, lorsque les poumons sont intacts? d'où vient cette collection énorme de sérosité? existait-elle avant la dernière maladie, ou bien a-t-elle pris naissance en même temps qu'elle, lorsque la veille cet homme fit un excès de vin et de bière, étant peut-être encore échauffé par son travail? ou bien le 24 août, épuisé par les évacuations précédentes, ayant le pouls extrêmement faible et les extrémités froides, il semblait devoir expirer, les dernières ramifications des vaisseaux laissèrent-elles échapper la sérosité, qui ensuite ne put pas être résorbée, et plutôt dans la cavité gauche de la poitrine qu'ailleurs, à raison d'une certaine faiblesse préexistante dans le poumon du même côté?

Le colon, plus long qu'il ne l'est ordinairement, et formant des circonvolutions avant de se terminer au rectum, devait nécessairement retarder la sortie des matières fécales qui s'amassaient dans sa capacité, disposition qui peut-être un jour aurait produit cette hernie *par chute de l'intestin colon*, que les auteurs disent être fort rare. — Le vomissement de matière fécale peut avoir lieu sans aucune lésion de la valvule de Tulpius, comme le prouvent également des observations d'autres médecins.

Quatorzième ouverture.

Un tailleur, âgé de trente-quatre ans, bien portant d'ailleurs, se plaignait depuis environ douze ans de douleurs au creux de l'estomac, qui revenaient par intervalles. Un soir, au moment de se coucher, il fut saisi de frissons suivis de chaleur. Le lendemain matin, il se trouvait fatigué, brûlant, respirant difficilement, et tourmenté de toux et d'une douleur pongitive des deux côtés de la poitrine. Il avait peine à rester couché sur l'un et l'autre côtés. — Trois saignées diminuèrent cette douleur pongitive, mais bientôt l'oppression de poitrine recommença plus fortement. — Le huitième jour de la maladie, il fut transporté à l'hôpital. Je lui trouvai le pouls fréquent, sans dureté. La chaleur était considérable au toucher; la respiration laborieuse et fréquente, la toux modérée,

les crachats en petite quantité, aqueux, muqueux; la langue humide, légèrement blanche; l'esprit très-présent; le ventre relâché, de manière qu'il avait sept à huit selles par jour. On lui fit par intervalles plusieurs saignées, dont le sang fut toujours couvert d'une croûte inflammatoire qui se contractait sur elle-même et se dentelait par les bords. Ces saignées ne le soulagèrent point par rapport à la respiration : cependant le double point de côté fut moins douloureux. — Sur la fin du dix-septième jour de la maladie, comme il disait se sentir près d'étouffer à cause de la fréquence et de la difficulté de la respiration, on lui tira encore du sang, qui parut tout aussi inflammatoire que les autres fois. Il se trouvait un peu soulagé, lorsque, vers le milieu de la nuit, la mort vint mettre un terme à ses souffrances. On en fit l'ouverture. — Les deux poumons se trouvèrent tellement enflammés, que quelques petites portions seulement vers le sternum ne l'étaient pas. La partie du poumon gauche qui regarde la clavicule était remplie, dans un très-petit espace, de petits tubercules durs, noirâtres, de la grosseur d'un pois. Les deux poumons tenaient à la plèvre par de fortes adhérences, excepté la portion antérieure, exempte, comme je l'ai dit, d'inflammation. D'autres adhérences très-fortes, et que le scalpel ne pouvait détruire sans intéresser les organes réunis, attachaient des deux côtés les poumons au diaphragme. — La plèvre n'était point enflammée; l'épiploon, tortillé comme une corde, ne couvrait point les intestins, et, développé, il parut très-petit. Le colon, remontant sous le foie, se repliait ensuite sur lui-même, et formait une sinuosité d'un volume énorme et *tympanique*. Mais sa portion transversale formait, dans la région de la rate, un angle droit avec la portion descendante, sans cependant revenir sur elle-même. Ces deux portions étaient tellement rétrécies, qu'elles avaient l'apparence d'une corde de peu de grosseur. La courbure appelée sigmoïde se dilatait de nouveau extraordinairement, et était vraiment tympanique dans le trajet d'un pied et demi. La surface interne de l'estomac était d'une couleur plombée, et parsemée vers le pylore de taches et de points rouges. Les vaisseaux de cet organe, plus gros que de coutume et variqueux dans leurs points de ramification, étaient remplis d'un sang noir. — C'est une très-grave inflammation de poitrine que celle qui attaque les deux poumons à la fois et presque dans leur totalité. Car, avant qu'elle se termine d'une des manières connues et ordinaires à toutes les autres inflammations, elle tue le malade en le suffoquant, parce que le poumon augmenté de volume ne peut plus être contenu dans la cavité; d'où résulte la suppression de la respiration. D'ailleurs elle est encore mortelle en arrêtant la circulation, au lieu que quand un seul des poumons est attaqué, il est en quelque sorte remplacé par l'autre. — Si l'art peut quelque chose contre un mal si redoutable, ce n'est que dans le commencement, avant que le siége de l'inflammation soit entièrement fixé. On saigne aussitôt fortement le malade, en faisant une grande ouverture à la veine. Un second moyen consisterait dans des scarifications pratiquées non indistinctement, mais au dos et entre les épaules, élection de lieu qui s'explique par le voisinage de l'attache de l'organe affecté. Mais qu'on se souvienne toujours que, quand la maladie a déjà fait des progrès, tout secours devient bien tardif.

J'ai vu un très-grand nombre de tailleurs attaqués particulièrement de maladies des poumons. En effet, comme ils sont presque toujours assis, le corps courbé et la tête penchée en avant, le sang se distribue inégalement, et il s'en accumule en trop grande quantité dans le poumon, soit parce que les viscères abdominaux, comprimés par la situation du corps, en admettent moins et le font refouler vers les organes situés au-dessus, soit parce qu'à raison des courtes inspirations que font ces hommes sédentaires, le fluide qui est entré dans le poumon n'en sort pas aussi promptement qu'il le faudrait. Il en résulte une pléthore *locale* des poumons, et un grand nombre d'autres incommodités qui naissent ordinairement de cette cause. — Outre cela, comme les tailleurs non-seulement mènent une vie sédentaire, mais ne font en travaillant aucun mouvement capable d'exercer les muscles et de fortifier le corps, ils sont nécessairement d'une complexion lâche, molle et sans consistance. — Or, un poumon faible, lâche et gorgé de beaucoup de sang, s'il admet sans précaution un air trop froid, se trouve attaqué d'une inflammation générale et le plus ordinairement mortelle. Mais il arrive souvent aussi, soit à des tailleurs, soit à ceux qui portent des vêtements trop serrés sur le ventre, et qui,

ayant l'abdomen ainsi pressé restent assis et s'occupent à écrire, d'être affectés d'un crachement de sang chronique pour l'ordinaire et sans fièvre, qui les accompagne quelquefois jusqu'à une vieillesse avancée. C'est à ce cas que paraît appartenir cette espèce d'hémoptysie qu'Hippocrate a dit être exempte de danger (Prorrhet. L. 2).

Nous voyons que cette espèce d'hémoptysie, qui n'a pas été décrite avec assez d'exactitude par les modernes, quoiqu'elle soit plus fréquente qu'on ne le croit communément, était cependant connue d'Hippocrate, et qu'elle a été dépeinte par lui. Car, dans le premier livre *des maladies*, il reconnaît une dilatation variqueuse dans les poumons, et il l'appelle σπαδωνα, parce que les veines de ce viscère sont distendues par le sang qu'elles contiennent en trop grande quantité, et qu'il s'y forme des varices, κιρσοι. — Hippocrate, selon sa coutume, rend son idée parfaitement bien et en peu de mots. Voici ses propres expressions : « Si une veine ne se rompt pas entièrement, mais qu'elle se distende comme une varice absolument, elle produit d'abord une légère douleur et une toux sèche, mais si cet état dure plus long-temps, et qu'on le néglige, le malade rendra un peu de sang noirâtre ; ensuite le sang sera et plus abondant et d'une plus belle couleur ; enfin il paraîtra du pus. Quand on traite ces malades dès le principe, il faut les saigner du bras, et leur prescrire un régime qui diminue la quantité des humeurs, et surtout celle du sang. » — J'ai remarqué constamment chez ce tailleur que le pouls était *sans dureté*, et qu'il devenait plus mou à mesure que la maladie avançait. — La courbure du colon vers le foie, qui a paru *tympanitique*, est la source d'un grand nombre d'incommodités chez les personnes sédentaires, surtout si elles se livrent trop à la bonne chère et au repos. Des vents qui s'amassent dans cet endroit, surtout après le repas, lorsque après avoir resté long-temps sans remuer, on a surchargé son estomac, rendent morose, produisent de l'anxiété, de la douleur de tête et d'estomac. Les médecins imaginent faussement qu'il y a alors obstruction dans les viscères et particulièrement au foie, et ils assujétissent leurs malades à un long traitement, jusqu'à ce qu'enfin ils aient entièrement ruiné la santé qu'ils avaient entrepris de rétablir. De la frugalité dans les repas, des frictions le matin sur l'abdomen, de l'exercice, et l'usage de l'eau froide guériraient plus certainement nos hypochondriaques gloutons que ne le feront tous les fondants, les fortifiants, les nervins et les carminatifs que peut fournir l'apothicaire. — La dilatation presque variqueuse des vaisseaux de l'estomac me rappelle ce qu'ont écrit sur l'engorgement des vaisseaux de cet organe J. Koempf dans une dissertation sur ce sujet bien digne d'être lue, et Tissot, dans sa lettre sur la *maladie noire* adressée à Zimmerman. Rester trop long-temps assis, avoir continuellement le corps courbé, ce qui rendait la circulation du sang plus pénible dans le système gastrique, voilà l'explication facile de cette cardialgie dont le malade se plaignait depuis environ douze ans. — Peut-être que par la suite une varice venant à se rompre aurait donné lieu à la *maladie noire* d'Hippocrate, ou *atrabile*.

Quinzième ouverture.

Un musicien, âgé de trente-deux ans, entra à l'hôpital le 8 octobre. Il délirait ; le pouls était très-fréquent, petit, et il disparaissait sous la plus légère pression du doigt. J'appris seulement de ceux qui l'avaient transporté, que depuis un mois il était resté chez lui couché, et qu'un chirurgien le traitait d'une maladie des testicules. L'ayant examiné, je trouvai le prépuce calleux, et tellement adhérent au gland dans toute sa circonférence, qu'on ne pouvait le ramener entièrement ni en avant ni en arrière, en sorte que le gland restait toujours à moitié découvert. Mais on n'aperçut d'ulcération nulle part. Le testicule gauche paraissait un peu plus gros que le droit. L'orifice de l'urètre était si étroit, qu'aucune de nos bougies ne pouvait y entrer.

L'indication de relever les forces vitales était urgente, et quelles que fussent les causes du mal et le mal lui-même, ce que j'ignorais, il était clair qu'il fallait ranimer avec tous les stimulants et les cordiaux possibles la dernière étincelle de vie qui menaçait à tout moment de s'éteindre. Les vésicatoires, les sinapismes, l'infusion des racines de serpentaire de Virginie et de contrayerva, et le camphre à grandes doses rendirent le pouls plus plein et plus fort ; et au bout de deux jours la tête revint pour un peu de temps, de manière que le malade put

nous apprendre qu'à la suite de plusieurs gonorrhées il ne rendait plus ses urines, depuis huit ans qu'avec difficulté et par un très-petit jet. Il voulait en dire davantage; mais le délire revint, ce qui l'en empêcha. — Pendant le temps qu'il était resté avec nous il n'avait rendu que très-peu d'urine et avec beaucoup de difficulté. Enfin on lui passa une sonde très-fine, au moyen de laquelle il évacua des urines très-rouges et sanguinolentes. Il mourut le 12 octobre au soir. — L'urèthre ayant été ouvert, nous observâmes vers le frein un rétrécissement considérable, qui seul avait rendu difficile, pendant la vie du malade, l'introduction de la sonde : car ni cet instrument, ni les bougies, ne rencontrèrent aucun autre obstacle dans toute la longueur du canal jusqu'à la vessie. Tout se trouva parfaitement sain : on ne voyait aucune cicatrice, aucune excroissance, aucune trace que ces parties eussent été autrefois altérées. La caroncule séminale était saine, si ce n'est que l'un et l'autre orifices des conduits éjaculatoires étaient plus dilatés que de coutume, et que le gauche rendait du pus quand on comprimait la prostate. En comprimant légèrement avec les doigts cette même glande, on faisait sortir du pus par tous ses conduits excrétoires, qui d'ailleurs étaient sains; et quand on l'ouvrit, on y trouva de petits abcès, les uns de la grandeur d'une lentille, les autres de celle d'un pois. — La vésicule séminale gauche était remplie de pus, et ses parois étaient dures et épaisses, et enflammées dans différents points. La droite était dans l'état naturel, et pleine de liqueur séminale. La tunique vaginale était très-adhérente au testicule gauche, que j'ai dit être plus volumineux que le droit, et qui présenta à la dissection, dans la partie opposée à l'autre testicule, un abcès gros comme une noix, et rempli d'un pus épais et bien conditionné.

Les deux cordons des vaisseaux spermatiques étaient en bon état. La vessie urinaire contenait un peu d'urine sanguinolente, et on voyait sur toute sa surface interne de grandes taches d'un rouge foncé, qui paraissaient autant de meurtrissures. Les reins étaient plus rouges que de coutume. Les intestins grêles étaient enflammés. — Le poumon droit n'était aucunement altéré : mais on trouva dans toute la substance du gauche des tubercules de la grosseur d'un pois ou d'une lentille, durs, blancs, solides, comme formés d'un cartilage mou. La substance du poumon interposée entre ces tubercules était très-friable, et paraissait altérée soit au toucher, soit même à la vue. En outre, ce poumon était partout très-adhérent à la plèvre. — Toute la plèvre elle-même, dans le côté gauche, était très-épaisse, en sorte que son épaisseur la plus considérable était de la largeur du pouce : dans quelques points elle avait au scalpel, à la vue, au toucher, la consistance d'un cartilage mou. D'autres portions étaient blanches, tenaces, tendineuses, et formées de différentes couches appliquées les unes sur les autres, et que l'on séparait avec l'instrument, ou même avec les doigts. Des morceaux coupés transversalement et pressés entre les doigts, laissaient échapper de toutes parts du sang des petits vaisseaux qui s'y distribuaient en très-grand nombre. — Les ventricules latéraux du cerveau se trouvèrent pleins d'une sérosité jaunâtre.

Seizième ouverture.

Une femme, âgée de trente ans, vint un matin à l'hôpital avec les autres pauvres, et demanda d'y être reçue. Interrogée depuis quand et de quoi elle était malade, elle répondit que pendant huit jours elle avait eu des selles sanguinolentes, accompagnées de tranchées, et multipliées, sans cependant en être trop tourmentée; mais que ce flux de ventre s'étant arrêté, il lui était survenu deux accès de fièvre quarte. Depuis quelques jours que ce flux n'avait plus lieu, elle sentait son ventre se gonfler. Les porteurs allaient la transporter dans une des salles : mais elle, se croyant assez forte, monte seule l'escalier, et se déshabille. Comme elle se mettait au lit, elle expira subitement. — La tête, ouverte et examinée avec soin, n'offrit aucune altération. — On trouva une livre de sérosité jaunâtre dans chaque côté de la poitrine; et un peu de la même matière dans le péricarde; les poumons était sains, et le cœur beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire. L'épaisseur de ses parois et la capacité de ses ventricules étaient proportionnées à ce volume. Les valvules étaient épaisses, en partie cartilagineuses, en partie d'une nature moyenne entre l'os et le cartilage; elles étaient peu mobiles, soit qu'il fallût fermer ou ouvrir l'aorte, et entr' ouvertes. — Dans l'abdomen, le foie, très-volumineux et parfaitement sain, occupait toute la région précordiale, c'est-à-dire

les deux hypochondres et l'espace intermédiaire. Son lobe gauche, s'avançant dans l'hypochondre gauche, avait repoussé et déplacé la rate, qui elle-même était d'un volume triple de l'ordinaire, et d'une forme triangulaire. L'estomac, fort petit, était logé sous cet énorme foie, et il paraissait plutôt un des gros intestins qui aurait été d'un médiocre volume, de manière cependant qu'il se resserrait à son milieu dans le trajet d'environ un demi-pouce, et formait ainsi deux petits ventricules, qui communiquaient ensemble par une ouverture dans laquelle on aurait à peine introduit le doigt. La couleur des intestins n'était pas très-naturelle, et semblait indiquer une phlogose qui vient de se terminer ou qui commence. Des taches livides commençaient à se former dans différents points.

La matrice était petite comme dans une fille nubile, quoique, il y a un an, cette femme eût été mère pour la première fois. Les ovaires étaient garnis d'œufs qui, pour la plupart, n'étaient pas bons. — J'attribuai la mort subite de la malade à l'augmentation de l'afflux du sang vers le cœur, lorsqu'elle monta l'escalier, et qu'ensuite, après avoir quitté ses vêtements, elle se mit dans son lit, ce fluide n'ayant pu enfiler l'aorte, dont le commencement était osseux et les valvules presque entièrement incapables de se mouvoir. — Ceux dont les vaisseaux sanguins commencent à se raidir, soit par vieillesse, soit à la suite de travaux pénibles, soit enfin par une disposition particulière du système vasculaire, ont le pouls lent et dur ; ce qu'il ne faut point attribuer à la densité inflammatoire du sang ou à son abondance, mais à l'augmentation de ridigité des vaisseaux. La saignée faite mal à propos abat leurs forces, et amène bientôt un affaiblissement fatal. En effet, la masse des humeurs, moins considérable, a moins d'action sur les vaisseaux trop raides, et le sang qui aurait dû circuler plus vite après la saignée, trouve les fibres des artères moins susceptibles de fréquentes contractions. Aussi aucun art ne peut-il rétablir tout-à-fait le rapport une fois rompu entre les solides et les fluides. — Mais autant ces individus supportent difficilement la diminution du sang, autant le mouvement ou la quantité augmentée de ce fluide leur devient quelquefois tout-à-coup funeste. Ainsi la portion entre la force motrice et la masse à faire mouvoir a une latitude bien moindre chez ceux dont les artères commencent à se raidir, que chez ceux qui sont exempts de ce vice. — Je me suis étendu sur ce sujet, afin que quand on soupçonnera avec fondement l'ossification des vaisseaux, on voie plus clairement ce qu'on a à faire ou à éviter, quels symptômes peuvent induire en erreur, et porter à prescrire des saignées qui seraient funestes à un malade de cette espèce.

Dix-septième ouverture.

Un homme, âgé de quarante ans, qui avait commencé, étant encore très-jeune, par être boulanger, fut ensuite soldat pendant vingt-trois ans, et servit dans la cavalerie légère des Prussiens. Etant entré à l'hôpital le 3 d'octobre, il nous fit l'exposé suivant : — Depuis vingt ans, époque à laquelle il eut une maladie aiguë, dont il fut guéri en trois semaines à peu près par de copieuses saignées, il se faisait saigner jusqu'à quatre fois chaque année, à cause de fréquentes hémorrhagies du nez. — Six ans auparavant, comme il était extraordinairement pâle, et qu'il salivait beaucoup, on lui conseilla un purgatif qui lui fit rendre une portion de tænia d'environ vingt aunes de long. Il prit ce même remède trois autres fois, ayant soin de mettre huit jours d'intervalle d'une purgation à l'autre. A chaque fois il rendait une portion de tænia, en sorte que le total de ce qu'il rendit allait à quarante aunes.

Pendant qu'il servait, il lui arriva souvent de boire de l'eau froide ayant très-chaud ; et de tout temps il avait été très-adonné aux boissons spiritueuses. Aussi avait-il depuis plusieurs années des douleurs de côté, comme celles des pleurétiques, qu'il négligeait parce qu'elles ne le forçaient point à garder le lit, ou qu'il adoucissait en se faisant saigner de temps en temps. — Depuis huit ans, il se disait phthisique ; il rendait avec difficulté, et en petite quantité, des crachats muqueux, quelquefois puriformes ; il respirait avec peine et avec sifflement ; il avait une toux fréquente qui l'incommodait le jour et la nuit. Depuis deux mois, la difficulté de respirer et le sifflement avaient augmenté ; les crachats étaient verdâtres, fétides, en petite quantité ; l'embonpoint avait disparu ; la toux devenait plus fréquente ; les cheveux tombaient ; les forces diminuaient sensiblement ; il vomissait de temps en temps, le matin surtout quand il n'avait encore rien pris ; et le plus souvent il ne faisait que de vains efforts ; il avait

de la diarrhée, et une douleur au creux de l'estomac. Depuis quelques jours les jambes enflaient le soir. — On lui administra les remèdes qui parurent indiqués. Cependant tous les accidents dont je viens de parler augmentèrent : enfin, la déglutition devint difficile, la voix rauque, et on l'entendait à peine. Il mourut le 8 novembre. — On trouva le poumon droit très-enflammé dans sa totalité, excepté une petite portion qui regardait le diaphragme. La partie supérieure de ce poumon contenait un abcès plein d'un pus sans consistance. La vomique, assez grande pour contenir facilement un œuf d'oie, était tapissée intérieurement de lambeaux blanchâtres qui imitaient assez bien une membrane. L'inflammation des environs de l'abcès était plus forte qu'ailleurs. Il y avait non loin de cet abcès une seconde vomique qui aurait contenu à peine une noix muscade, et remplie d'un pus moins fluide et d'un blanc verdâtre. — Le poumon gauche était tellement adhérent dans tout son pourtour au diaphragme, par le moyen d'une espèce de fausse membrane, que de la sérosité était retenue dans l'intervalle qui séparait le diaphragme de la partie inférieure du poumon. — Ce même poumon tenait à la plèvre par plusieurs points; et il était aussi d'ailleurs horriblement enflammé, excepté du côté par lequel il touche au diaphragme. On ne trouva dans sa substance qu'une petite vomique, grosse comme une aveline, et qui était pleine d'un pus assez louable. Au reste, la substance des deux poumons était remplie de tubercules, qui étaient formés chacun de plusieurs petits grains blancs et durs, de la grosseur d'une lentille. Les ramifications des bronches étaient ossifiées. Les cartilages qui forment la trachée-artère et son commencement était durcis au point de paraître plutôt de nature osseuse. La surface interne de la trachée-artère n'était point ulcérée. L'ouverture de la glotte était très-grande.

On trouva dans le péricarde une livre d'eau. — Le foie était volumineux, et d'une couleur jaune qui pénétrait toute sa substance. La vésicule du fiel était gorgée d'une bile noirâtre et tenace; et lorsqu'on la comprima même fortement, cette bile ne s'évacua point dans l'intestin, parce que le canal cholédoque était oblitéré. L'estomac était petit et semblable à un intestin : ses tuniques étaient d'une épaisseur extraordinaire. Les glandes du mésentère étaient très-ramassées, beaucoup plus grosses qu'à l'ordinaire, dures; et les plus considérables étaient remplies d'une matière sébacée. Les glandes des gros intestins s'apercevaient plus aisément que de coutume; et quelques-unes d'entre elles, de même qu'un grand nombre de celles du mésentère, opposèrent au scalpel presque la dureté du cartilage. — Les remèdes usités dans l'ulcère des poumons, et dans la consomption qui en est la suite, mériteraient d'être comparés avec ce que j'ai observé sur ce cadavre. Mais ayant déjà rapporté plus haut une observation à peu près semblable et plusieurs choses qui ont rapport au traitement de la phthisie, le seul exposé des faits suffira pour confirmer ce que j'ai avancé.

Dix-huitième ouverture.

Une veuve, âgée de trente-sept ans, entra à l'hôpital le 25 juin. Pendant cinq mois elle n'avait pas eu ses règles, qui avaient reparu depuis huit jours. Onze jours auparavant, après une forte colère, elle avait bu de l'eau froide, d'où résultèrent des lassitudes et de la pesanteur de corps, particulièrement une tête lourde, des frissons, de la chaleur, et la perte de l'appétit. Les frissons entremêlés de chaleur continuèrent pendant plusieurs jours. — La veille de son entrée, elle avait pris du sel cathartique amer, qui pendant les deux jours la fit aller trente-sept fois. On la saigna : ce qui diminua la pesanteur du corps. Jusqu'à ce moment elle avait travaillé se tenant très-droite, et elle soutenait fort bien son mal. A cette époque il lui survint du mal de tête; une somnolence continuelle; une langue bilieuse; une bouche pâteuse, amère; un resserrement spasmodique du gosier, précédé d'efforts pour vomir, et de toux; beaucoup d'altération : la chaleur était presque nulle. Il parut cette nuit des pétéchies pourprées. Le pouls était plus fréquent que dans l'état naturel, et mou : la respiration bonne. — La malade nous dit qu'elle avait gardé un enfant malade qui avait des pétéchies, et qui venait d'entrer en convalescence. — Quoiqu'au bout de quelques jours l'éruption pétéchiale eût disparu par degrés, cette femme resta cependant assoupie, engourdie, très-inquiète de sa situation, morose indocile, parlant souvent toute seule, soit la nuit, soit le jour; désirant beaucoup de choses avec opiniâtreté, et conservan malgré cela

un jugement et une mémoire fermes. — Le pouls était ou naturel, ou un peu plus accéléré, et faible : il n'y avait point de chaleur extraordinaire. Elle éprouvait une pesanteur continuelle à la tête, particulièrement vers les tempes et vers les oreilles, avec un tintement fort et sans interruption. La nuit, le sommeil paraissait être bon : mais le jour, comme on croyait qu'elle dormait, elle nous assura qu'il n'en était rien. Les forces n'étaient pas très-abattues : car elle se retournait facilement, se redressait, se tenait sur son séant dans son lit et même hors de son lit. Elle se plaignait toujours de défaut d'appétit, et d'un mauvais goût à la bouche, qui cependant n'était pas de l'amertume. Du reste elle ne paraissait point souffrir de la poitrine, ni avoir des douleurs d'estomac et de bas-ventre.

Pendant presque tout le temps qu'elle fut malade à l'hôpital, elle eut la diarrhée, qu'elle disait l'avoir toujours tenue depuis le purgatif qu'elle prit avant d'y entrer; et cet accident, de quelque manière qu'on l'arrêtât, reparut toujours de nouveau. — Le 13 de juillet, lorsque les jours précédents et ce jour-là même on la croyait un peu mieux, quoique depuis son entrée elle parût avoir plutôt acquis que perdu de ses forces, ayant même, vers les trois heures du soir, pris de bonne grâce un médicament; répondant à propos et avec promptitude, se tenant sur son séant, un quart-d'heure après elle se tourne sur le côté et expire subitement. — Ma mauvaise santé m'ayant retenu chez moi, et empêché d'assister à l'ouverture du cadavre, j'en sus les détails, de la manière suivante, par le docteur J. Phil. Ritter, de Bamberg en Franconie, digne fils de son illustre père qui, surmontant tous les dégoûts, passait tout son temps auprès du lit des malades, pour étudier le caractère si varié des différentes maladies, et la manière de les traiter. — Le cou, le dos et les épaules étaient livides, l'abdomen mou au toucher, les bords des lieux où on avait appliqué les vésicatoires, gangrénés. La dure-mère adhérait au crâne plus fortement que dans l'état naturel. Les vaisseaux de la pie-mère étaient gorgés de sang, ainsi que les plexus choroïdes. La substance du cerveau était très-compacte, et la substance médullaire parsemée de points rouges plus nombreux qu'à l'ordinaire. On trouva dans le ventricule droit plus de sérosité que de coutume; l'apophyse clinoïde postérieure était inégale. Le poumon gauche plus flasque qu'à l'ordinaire, tenait de toute part par des membranes à la plèvre et au diaphragme.

Le foie, la rate, le pancréas se trouvèrent dans l'état naturel. Les vaisseaux coronaires de l'estomac étaient gorgés de sang : le cœcum, le commencement du colon et le mésentère étaient enflammés. On remarqua dans le mésentère un *ulcère chancreux* qui communiquait avec le commencement du colon, et qui y versait une matière semblable à de la lie d'huile, à de la bouillie, et fétide. Le bord concave des reins était plus ample, plus profond, et moins ferme que dans l'état naturel : mais le reste de cet organe ne s'écartait point de cet état. — Les adhérences des poumons avec les parties voisines, sans qu'il en soit résulté aucun obstacle à la respiration, n'ont rien qui nous étonne, la même chose ayant été observée quelquefois par nous, et très-souvent par d'autres. Ce qui est plus digne de remarque, c'est qu'une portion du canal intestinal ait été trouvée enflammée, quoique la malade ne se soit jamais plainte de douleur de ventre, de fièvre et de chaleur. On ne saurait décider si l'ulcère du mésentère qui s'ouvrait dans le colon, et que l'on a dit être *chancreux*, était l'effet de la maladie pétéchiale, ou d'une tumeur ancienne dans cette partie. Des matières putrides amassées depuis long-temps dans les intestins deviennent, si on les expulse assez à temps, et par les voies convenables, la cause la plus ordinaire de la fièvre pétéchiale; et elles font périr les malades par l'inflammation, les abcès et la gangrène des intestins principalement, et même du mésentère, du poumon, du cerveau, etc., si après avoir passé dans le sang, elles viennent à se jeter sur ces mêmes organes.

Dix-neuvième ouverture.

Une veuve, âgée de 41 ans, mère de douze enfants, n'avait plus ses règles depuis six ans. Elle se plaignait depuis trois mois que son ventre enflait, et que des vents l'incommodaient fréquemment. — Dix semaines auparavant, après avoir été pendant quelques jours avec la bouche pâteuse et sans appétit, elle eut un choléra. Les matières qu'elle vomit étaient bilieuses, et elle eut ce jour-là de grandes douleurs de ventre. Le lendemain le choléra n'existait plus; mais la douleur était la même que la veille dans

l'abdomen, qui néanmoins se trouva moins gonflé qu'il ne l'avait jamais été auparavant. Cette douleur, diminuant par degré, disparut pendant quelque temps. Après quatre semaines, cette femme semblait se bien porter, si ce n'est que de temps en temps le ventre se gonflait et paraissait tendu. Alors le choléra revint; il dura trois jours, et ensuite la santé de la malade se rétablit, quoique moins complètement que la première fois. — Elle nous apprit en outre, le 4 de septembre, jour de son entrée, que depuis dix jours elle n'avait point été à la selle; que depuis huit elle vomissait trois et quatre fois par jour des matières bilieuses, muqueuses, en éprouvant alors des douleurs dans tout le bas-ventre; que ces douleurs étaient quelquefois très-fortes, qu'elles se faisaient sentir d'abord dans la région lombaire gauche, et que de là elles s'étendaient jusqu'à l'ombilic. — Comme on l'amenait dans une chaise à porteurs, le ventre commença à se relâcher, et dans l'espace de quelques heures elle alla sept fois. Le ventre était tuméfié et douloureux avec un sentiment d'ulcération qui augmentait au toucher : mais il n'était ni dur, ni tendu. Il n'y avait point d'appétit; la chaleur était naturelle, la soif nulle, ou presque nulle; le pouls mou, naturel, ou un peu plus fréquent qu'à l'ordinaire. — On lui donna une émulsion laxative à laquelle on avait uni un peu de camphre; ce qui la fit encore aller plusieurs fois. Ses douleurs de ventre diminuaient un peu, et augmentaient de nouveau de temps en temps, de manière cependant qu'elles étaient supportables, à moins qu'on ne la touchât. Elle avait des borborygmes presque continuels, et des vents très-incommodes qui sortaient par le haut et par le bas. Elle fit usage ensuite d'émulsions, d'huileux, avec de doux carminatifs, qui ne la soulagèrent que très-peu. Point de chaleur; le pouls fréquent, petit; le défaut d'appétit; la bouche fade avec une légère amertume; une légère teinte de jaune sur la figure; peu de sommeil; le ventre très-libre; les selles très-fétides, de couleur de châtaigne, et aqueuses; la douleur de ventre augmentant, quelque part qu'on le palpât, rendant avec peine et difficulté des urines d'une couleur louable : tels étaient les accidents, lorsque le 12 de septembre, vers le soir, cette malade jette tout-à-coup des cris, se plaint d'une douleur cruelle dans tout le bas-ventre, et de ne pouvoir plus respirer : son pouls était très-fréquent, très-petit : elle avait toute sa tête. Une heure s'étant passée, elle devint plus calme : mais vers le milieu de la nuit, ayant la tête toujours saine, elle expira.

La peau de l'hypogastre était pendante et ridée, comme chez la plupart des femmes qui ont fait beaucoup d'enfants. Le ventre était un peu gonflé et proéminent. Les muscles de l'abdomen et de la poitrine étaient chargés de beaucoup de graisse. — A l'ouverture du bas-ventre il s'écoula une matière très-fétide, de la même couleur et de la même consistance que celle qu'elle avait rendue par les selles. Tous les intestins et le mésentère étaient enflammés. Le péritoine, enflammé presque généralement, présentait beaucoup de vaisseaux sanguins très-apparents. L'épiploon, aussi enflammé, était gangréné dans différents points. L'intestin iléum, à l'endroit où il entre dans le cœcum, était rétréci dans le trajet de quatre travers de doigt, sphacélé, et percé d'un trou large de près de trois doigts. La cavité de l'intestin rétréci était très-petite : ses parois étaient plus épaisses qu'à l'ordinaire et corrodées dans quelques endroits. — Trois calculs remplissaient en entier la vésicule du fiel, où on ne trouva que très-peu de bile très-gluante qui enduisait les calculs. — La substance du foie, plus friable que dans l'état naturel, était dans son intérieur d'une couleur jaune faible. Le reste n'avait rien d'extraordinaire. — Cette ouverture de cadavre, féconde en observations, est une nouvelle preuve que l'inflammation des intestins peut avoir lieu *presque sans qu'il y ait de fièvre et avec très-peu de douleur*, et que cela arrive plus fréquemment qu'on ne le croit en général. — Si on jugeait du degré de la douleur de ventre qu'éprouvait cette femme par ses plaintes, ses cris, son agitation, il serait constant qu'elle n'était pas très-grave, quoiqu'elle n'ait pu supporter qu'on la palpât un peu rudement. — Cette histoire et plusieurs autres rapportées par Morgagni ne permettent pas de douter qu'une douleur d'entrailles, après avoir été très-supportable pendant quelques jours, le pouls et les urines étant bien, peut devenir mortelle tout-à-coup. En effet, dans les derniers jours qu'elle vécut, cette malade soutint sa situation sans beaucoup de peine.

Il est même certain, d'après Morga-

gni, et d'après quelques ouvertures de cadavres que j'ai faites, que l'inflammation des intestins peut être très-forte sans aucune fièvre, pourvu qu'on ne détermine pas la présence de ce symptôme par une plus grande fréquence du pouls seulement, mais encore par une augmentation de chaleur qui n'eut jamais lieu chez la malade dont il est question. — Cet exemple est encore une nouvelle preuve de la vérité de ce que dit Morgagni (L. 3 des Lettres anat. médic., art. 21) : « Si, outre les signes ordinaires de » l'inflammation des intestins, vous observez dans les malades une douleur » violente et une fièvre aiguë, vous au» rez raison de regarder avec les auteurs » de médecine ces deux symptômes com» me deux des principaux signes d'une » grande inflammation de cet organe. » Cependant si l'un ou l'autre, et même » tous les deux n'existaient pas ou étaient » à peine sensibles, vous n'en conclu» riez pas tout de suite qu'il n'y a point » d'inflammation, ou qu'elle est légère, » et que la gangrène et le sphacèle des » intestins ne peuvent avoir lieu sans » que ces deux symptômes aient précé» dé. » — Ainsi les signes diagnostics de l'inflammation des intestins établis par Boerhaave, savoir: *une fièvre aiguë continue*, *une grande altération*, *des urines enflammées*, *un affaiblissement subit*, servent souvent fort peu pour reconnaître l'existence de cette maladie, et ne nous étaient pas d'un grand secours dans la circonstance présente. — Sennert a rangé la suppression des urines parmi les signes de l'inflammation des intestins. J'observai ce symptôme chez notre malade. — L'inflammation des intestins n'est pas une des causes les moins fréquentes de la passion iliaque et de la douleur d'entrailles ; elle n'est pas, comme on l'a vu, toujours accompagnée de symptômes menaçants ; mais elle a une marche insidieuse, tourmente quelquefois les malades long-temps, quoique d'une manière supportable, et les fait périr inopinément, en occasionnant la gangrène et le sphacèle de la partie.

Morgagni, que j'ai cité si souvent avec éloge, a écrit d'excellentes choses sur cet objet, et il rend en même temps un compte exact de ce que faisaient en pareilles circonstances Albertini et Valsalva. Ces deux médecins ne désapprouvaient point la saignée au commencement de la maladie : mais lorsqu'elle avait déjà fait des progrès et qu'elle était dans sa force, ils s'en abstenaient. Ils ne disaient point pourquoi : mais ils avaient observé que les malades mouraient quand on les avait saignés, qu'ils mouraient aussi quand on ne les avait pas saignés, mais plus tard. En pareil cas ils évitaient soigneusement tout ce que l'on met au nombre des *remèdes majeurs*. Ainsi je pense que, de même qu'on chercherait vainement du secours dans des bouillons et dans des huileux pris par petites doses, de même tout autre remède serait inutile, et on jetterait par là du discrédit sur des moyens d'ailleurs très-recommandables. — En pensant qu'il faut agir prudemment lorsque le ventre très-resserré ne s'ouvre ni par des lavements, ni par de doux purgatifs donnés sous forme liquide ; et qu'alors il vaut mieux recourir à des potions huileuses, à des bouillons légers, et supprimer toute espèce de remèdes et d'aliments, que de donner des purgatifs, même les plus forts, à des doses quadruples : je n'improuve en aucune manière ce que des hommes illustres dans notre art ont observé et sanctionné par leur expérience, quoique contraire à la méthode que je crois préférable. — Quand on traite un iléus, il importe beaucoup d'en connaître la cause : sans quoi on n'est conduit que par le hasard.

La méthode ordinaire est vague et indéterminée, et comprend différents remèdes souvent contraires les uns aux autres. Cependant s'il existe une maladie où il faille observer le précepte, *que le médecin doit ne pas nuire s'il ne peut être utile*, c'est assurément celle-ci, parce que la cause étant mal connue ne fournit point d'indication. Ainsi, toutes les fois que je ne pourrai reconnaître cette cause, ou employer contre elle, sans danger, des moyens énergiques, je préférerai, avec Valsalva, de ne donner au malade qu'un peu d'huile d'amandes douces. Peut-être aimerais-je encore mieux, en pareil cas, rester simple spectateur que, dans mon ignorance, faire ce que l'ouverture du cadavre me prouverait ensuite avoir été nuisible. Une eau de poulet seule, ou avec de l'huile d'amandes douces à petites doses, et donnée avec la précaution que, quand le mal est dans sa force, le malade ne prenne ni aliments, ni boissons, est directement avantageuse dans la plupart des cas, et elle ne nuit jamais quand elle ni aucun autre moyen ne peuvent être utiles. Cette vérité sera claire pour quiconque examinera quelles

sont les causes les plus fréquentes de l'iléus. — J'ai reconnu que, dans l'iléus imminent, les potions huileuses étaient plus utiles qu'aucun autre remède. Cette année, deux malades eurent le ventre constamment fermé, non par un vice organique et incurable, mais, à ce qu'il nous parut, par l'action d'une matière âcre, irritante, par un spasme opiniâtre qui resserrait les intestins dans quelques points. Différents purgatifs, même drastiques, des lavements d'abord émollients, ensuite âcres et enfin très-âcres ne faisaient rien. Une de ces malades (c'étaient deux jeunes filles dont le système nerveux se trouva extrêmement irritable) était menacée de vomir ses matières, puisqu'elle rejétait constamment tout ce qu'elle prenait. Les carminatifs, les opiatiques ne furent pas plus efficaces. Les potions huileuses seules réussirent à ouvrir le ventre. — Notre malade vomissait des matières stercorales, quoique ce qu'elle vomissait ne vînt que des intestins grêles. Mais on sait d'ailleurs qu'en liant à des chiens et à des chats l'intestin iléon, ou quand cet intestin est étranglé dans une hernie, ce vomissement de matières fécales arrive fréquemment.

Vingtième ouverture.

Un ébéniste, âgé de vingt-sept ans, qui se portait bien depuis long-temps, éprouva un matin, pendant deux heures, un frisson très-violent, qui fut suivi d'une chaleur très-forte. Vers l'heure de midi, il sentit une douleur poignante à la partie postérieure du côté droit au-dessous de l'aisselle. Il y avait difficulté de respirer, de l'oppression vers le sternum. Trois heures après, la douleur se porta davantage vers la partie antérieure du même côté, et elle s'y fixa, augmentant quand le malade toussait. L'altération était considérable. Sur le soir, on lui fit une saignée qui diminua la douleur et l'oppression. Il ne dormit point la nuit. — Le lendemain, la douleur pongitive était la même ; l'oppression de poitrine considérable ; la respiration plus difficile ; la langue blanche, et, au côté droit de cet organe, il y avait un petit ulcère ressemblant à un aphthe. C'est ce jour-là qu'il fut reçu par le médecin-adjoint de l'hôpital, qui remplissait mes fonctions, parce que j'étais alors dangereusement malade. Le pouls était plein, fréquent, dur. On lui fit une saignée d'une livre, qui le soulagea un peu. — Le troisième jour de la maladie, la douleur pongitive était presque nulle, l'oppression moindre ; le pouls fort, plein, très-dur ; la respiration difficile. On fit une saignée de dix onces. La croûte inflammatoire était très-épaisse et tenace: le malade ne fut point soulagé. — Le quatrième jour, il n'y avait pas de mieux. On tira six onces de sang, qui se trouva de même que celui de la veille. — Le cinquième jour, point d'amendement. Nouvelle saignée de dix onces. Depuis midi, il alla cinq fois à la selle spontanément. — Le sixième jour, au matin, il survint au côté gauche une douleur pongitive, qui occupait toute la région située entre la troisième des vraies côtes et la première des fausses, en comptant d'en haut. La portion molle de l'hypochondre du même côté commença aussi à être affectée d'une douleur qui augmentait au toucher. L'oppression de poitrine était grande, la respiration très-difficile ; le pouls plein, dur, fréquent. On fit une saignée d'une livre, et on appliqua un vésicatoire sur l'endroit douloureux. — Le septième jour, la douleur de côté avait disparu, mais l'oppression de poitrine avait augmenté ; l'anxiété était considérable, et la respiration ne se faisait que par le mouvement de l'abdomen. Le pouls était moins fort. — Le huitième jour, la respiration devint encore plus difficile et très-précipitée. Tout empira, et le malade mourut.

Le cadavre fut ouvert dix-huit heures après la mort : on commença par la poitrine. Les deux poumons tenaient assez fortement aux côtés et au dos, et même au diaphragme, par le moyen d'une fausse membrane qui était épaisse, blanche, lardacée. Quand on eut enlevé par lames cette membrane, on trouva la plèvre qu'elle recouvrait fort saine. La substance du poumon droit était très-enflammée et très-dure. Plusieurs morceaux jetés dans l'eau en gagnaient aussitôt le fond. Le poumon gauche, enflammé dans quelques points seulement, adhérait également à la plèvre par une fausse membrane ; mais cette membrane était moins épaisse que l'autre. Elle avait en général un doigt d'épaisseur, et était parfaitement semblable à celle qui couvrait le sang des différentes saignées faites pendant la maladie. Il y avait dans la cavité droite du thorax environ une livre d'une sérosité jaune assez épaisse, qui paraissait être du pus, ou plutôt une matière puriforme. L'eau contenue dans le pé-

ricarde excédait à peine sa quantité ordinaire. Le cœur était grand, et ses vaisseaux étaient gorgés de sang et comme injectés ; une concrétion polypeuse remplissait l'origine de la veine cave. — A l'ouverture de l'abdomen, on trouva les intestins grêles, principalement le jéjunum et l'iléon, en partie très-enflammés et en partie tombant en gangrène. Dans quelques endroits, ces intestins étaient couverts d'une matière purulente, ou plutôt qui paraissait l'être. — Une portion des gros intestins et tout le mésentère étaient enflammés. On trouva dans la cavité abdominale environ huit onces d'une matière également puriforme, mais un peu plus consistante que celle qui était dans la poitrine. Le foie, quoique dans l'état sain, était enveloppé d'une fausse membrane, mais bien moins épaisse. Son moyen lobe tenait à l'estomac par le moyen de cette même fausse membrane. La rate était saine ainsi que les reins. L'épiploon était roulé et légèrement enflammé.

Cette ouverture de cadavre nous présente les intestins enflammés et déjà gangrénés en partie, le mésentère tout entier fortement enflammé, quoiqu'il n'y ait jamais eu de signes d'entéritis, à l'exception de cette douleur de l'hypochondre gauche qui augmentait au toucher, et qui, n'ayant paru que le sixième jour de la maladie, n'existait déjà plus le jour d'après.

Hippocrate, d'accord avec l'expérience, déclare funeste avec raison le changement de la pleurésie en péripneumonie. Je pense que ce changement eut lieu le septième jour, lorsque la douleur disparut, et que tous les symptômes fâcheux augmentèrent, principalement la difficulté de respirer, l'oppression et l'anxiété. Voilà donc encore une fois la plèvre saine dans une pleurésie ! — Cette matière, dont une portion ressemblait à du pus, tandis que l'autre formait des membranes qui unissaient entre eux ou qui recouvraient des viscères, paraît être la même que celle du sang des saignées, et que l'on appelle la *couënne inflammatoire*. C'est par une mauvaise crise que quelquefois les extrémités des vaisseaux exhalants la déposent dans des cavités du corps, où la nature ne lui a pratiqué aucune issue. Et cela n'est point sans exemple : très-souvent, dans les angines, les amygdales enflammées laissent échapper une grande quantité de la matière de l'inflammation, laquelle s'épaissit en forme de membrane autour de ses parties, ou imite la suppuration. C'est ce qui fait que ceux qui sont très-sujets à cette maladie s'étonnent d'avoir encore, après tant de suppurations des amygdales, ces parties dans leur entier.

EXTRAITS DES REGISTRES DE L'HÔPITAL DE LA SAINTE-TRINITÉ.

Étant devenu médecin ordinaire de l'hôpital de la Sainte-Trinité, je m'occupai, entre autres choses, à rechercher ce qui pouvait m'instruire de l'état passé de cet établissement. — J'ai trouvé dans les registres le travail suivant, qui n'avait été commencé que très-peu d'années auparavant.

Ces registres contiennent le nombre total des malades reçus pendant chaque mois et celui des morts. J'ai évalué par là la plus ou moins grande quantité des maladies dans chaque saison de l'année, quoique je n'ignore pas que ce soit un moyen peu exact de connaître le nombre de maladies qui a lieu chaque mois. En effet, celui des lits demeurant toujours le même, si, dans une saison de l'année, il a des maladies en plus grand nombre et de plus longue durée, on comptera plus de malades dans un temps donné, puisque, à raison de la durée des maladies, ceux qui sont entrés restent plus long-temps, et privent, pendant ce temps-là, d'autres malades de l'avantage d'être reçus. — Il faut encore savoir qu'on apporte à l'hôpital des malades déjà désespérés ; que quelques-uns expirent immédiatement après leur réception. Je me suis fait une loi de donner la préférence à ceux dont la situation est la plus déplorable. — Les différents médecins ont une notion différente de la malignité. C'est par cette raison que tous ne calculent pas de même le nombre de ceux qui auront été malades ou qui seront morts de la fièvre maligne. J'ai connu une malignité factice. Mais je ne saurais penser que celui qui a été pendant tant d'années le médecin de cet hôpital, se soit trompé au point de placer parmi les fièvres malignes celles que, dans la pratique ordinaire, on ne regarde pas comme telles.

Mais de quelle utilité seront ces descriptions si incomplètes d'ouvertures de cadavres consignées dans ces registres ? Assurément j'en aimerais mieux de faites avec soin. Mais, puisque nous ne pouvons les avoir, contentons-nous des au-

tres, si d'ailleurs elles sont authentiques, comme on n'en saurait douter. Il n'y a rien de trop minutieux, rien qui soit à dédaigner dans l'histoire des maladies, quoiqu'il puisse nous paraître tel, si c'est incontestablement l'opération de la nature elle-même qui est toujours vraie. — Un médecin qui a de la sagacité, qui aime les observations (auxquelles toute bonne médecine doit et sa naissance et ses progrès), saura parfaitement qu'aucune observation, quelque petite qu'elle soit, quoiqu'elle ait été ou omise ou regardée comme n'étant d'aucune importance, n'est jamais assez futile pour ne pas contribuer de quelque chose au perfectionnement de l'art. Il saura tourner à son profit les moindres documents dans lesquels il aura reconnu la voix de la nature, parce qu'il est persuadé que ces faits ne sont point le produit d'un hasard aveugle, mais qu'ils résultent de ces lois invariables et éternelles qui régissent le monde entier aussi certainement que ces grands efforts de la nature qui frappent les yeux même des ignorants. — Je ne puis m'empêcher ici, quoique peut-être cela ne tienne pas beaucoup à mon sujet, de dire ce que je pense sur la plupart de ceux qui font des recueils d'observations. Il y en a qui recherchent avec grand soin les choses extraordinaires seulement, les faits merveilleux et rares, ceux qui arrivent à peine deux fois dans un siècle, et que l'on doit regarder comme des prodiges, tandis qu'ils passent légèrement sur ces maux journaliers qui affligent l'espèce humaine, comme s'ils ne méritaient pas notre attention. Recherchant avec avidité les choses extraordinaires et qui ne les menacent point de près, méprisant ce qu'ils ont à craindre à chaque instant, peuvent-ils éviter de faire une médecine presque toujours inutile, et souvent dangereuse dans les maladies les plus communes? — Ainsi donc, comme il ne convient pas de négliger ces cas rares, de même il faut donner tous ses soins pour connaître avec exactitude le génie des maladies populaires, le rapport qu'elles ont entre elles, ce qu'exigent leur commencement, leur état de force, leur terminaison, leur passage de l'une à l'autre, leur complication. — Le rassemblement de toutes les descriptions de maladies épidémiques qui ont été faites, serait le plus grand bienfait pour l'art, et il immortaliserait son auteur. Mais revenons à notre sujet.

D'après le registre de l'année 1761, qui est le plus ancien, malades reçus pendant le cours de cette année. . 1056

Parmi lesquels, hommes. . . . 547

Femmes. 509

Nombre de morts. 120

Cette année, le printemps fut la saison la plus meurtrière; l'été et l'automne le furent beaucoup moins, quoiqu'il y eût eu en été un bien plus grand nombre de maladies. Il y eut eut moins pendant l'automne, et elles furent moins funestes. L'hiver produisit peu de maladies; mais elles firent périr presque autant de monde que celles du printemps.

La proportion du nombre des morts à celui des malades reçus, fut à peu près comme. . . . . $1:8\frac{3}{4}$

On trouve cette note pour le 13 février: « Il est mort d'une tympanite un » homme dont l'abdomen, qui était » d'un volume immense, ne fournit qu'u- » ne livre de sérosité; mais les intestins » étaient dilatés au-delà de toute mesure, » et leurs parois enflammées, sphacelées, » avaient l'épaisseur du doigt. — Le 3 » de mars, un homme mourut d'une » luxation des vertèbres lombaires et » de la paralysie de la partie inférieure » du corps; l'ouverture fit découvrir en » outre le sphacèle des viscères du bas- » ventre, particulièrement de la vessie. » — Le 5 de septembre, une femme mou- » rut d'une fièvre double-tierce, qui se » termina par une suppuration au mé- » sentère. » (Les fièvres doubles-tierces de la famille des fièvres putrides malignes, provenant d'un amas de saburre dans les premières voies, finissent par produire des abcès dans les viscères abdominaux, la gangrène et le sphacèle.— « Le 14 d'octobre, après avoir résisté à » une fièvre rémittente d'un mauvais ca- » ractère, un malade mourut d'une mé- » tastase vers la poitrine. » — Un grand nombre de mes propres observations m'a appris que, dans les fièvres bilieuses, malignes, exanthématiques, continues-rémittentes, si la maladie est négligée, mal traitée, traînée en longueur, si on n'a pas fait vomir, ou si on n'a pas répété le vomitif, lorsqu'il était encore nécessaire, la matière morbifique, passant du système gastrique dans celui de la circulation, se déposait sur la poitrine, et occasionnait une toux continuelle et une respiration difficile, avec bruit et sifflement: qu'alors on ne sauvait les malades qu'avec les stimulants et les incisifs, le tartre stibié, le kermès, les vésicatoires, la racine d'arnica.

Dans l'année 1762, le nombre des malades reçus fut de. 1030

Il en mourut. 87

La proportion des morts aux malades était à peu près comme. . . . 1 : 11 $\frac{8}{10}$

Le registre ne constate point combien il y eut de malades et de morts chaque mois. Cependant la mortalité fût plus forte dans les mois d'avril, mai et juin. —Au mois de janvier de cette année, un homme mourut de la fièvre maligne, après la délitescence d'une parotide. Il en périt deux autres, au mois de mars, de la même maladie, sans qu'il y eût eu délitescence. « Le 5 d'août, il mourut un » homme qui avait un squirrhe prodi- » gieux au foie, et la vésicule du fiel très- » tuméfiée, pleine, comme un stéatome, » d'une graisse entremêlée de beaucoup » de poils. Toutes les autres parties du » bas-ventre étaient aussi squirrheuses.» Il périt plus de malades de la fièvre maligne au mois de décembre que dans les autres mois.

Le nombre des malades reçus, en 1763, ne s'est pas trouvé.

Il en mourut. 93

Il y en eut d'attaqués de la fièvre maligne. 195

Dont il mourut. 28

Parmi les morts, on compte dans les mois d'août, septembre et octobre des dysentériques au nombre de. 9

La proportion des morts avec les malades de la fièvre maligne fut comme. . . . . 1 : 6 $\frac{6}{7}$

Le nombre de dysentériques morts fut au nombre total des morts, comme. . . . . 1 : 10 $\frac{5}{9}$

Celui des morts de la fièvre maligne fut au nombre total des morts, comme. . . . . 1 : 3

Il y eut plus de morts dans l'hiver que dans les autres saisons de l'année; et ce furent surtout des individus attaqués de maladies chroniques. — « Le 22 avril, » mourut un homme (ou une femme) » d'une fièvre rhumatismale maligne, » dans laquelle les gonflements inflam- » matoires qui survenaient aux différen- » tes extrémités se sphacélaient aussi- » tôt. — Le 5 septembre, mourut d'un » ictère noir chronique, accompagné » d'hydropisie, un homme dont on trouva » le foie ulcéré et corrompu, et toutes les » glandes du mésentère squirrheuses. »

Le nombre total des malades reçus, en 1764, fut de. 857

Il en mourut. 63

La proportion entre les morts et les malades est donc comme. . . 1 : 13 $\frac{4}{7}$

Le nombre des fièvres malignes fut de. 181

Celui des morts, de. 24

Ce qui établit une proportion de 1 : 7$\frac{1}{2}$

Celle des fièvres malignes aux autres maladies est de. . . . . 1 : 4 $\frac{4}{5}$

Celle des morts de la fièvre maligne à tous les morts, de. . . . . . . 1 : 2 $\frac{5}{6}$

Le nombre des malades fut beaucoup moindre que dans les trois précédentes années. Il y eut très-peu de maladies pendant l'automne, et elles ne furent point funestes. Le printemps, on en vit moins qu'en été et plus qu'en automne; mais elles étaient plus meurtrières dans ces deux saisons. L'hiver fut assez semblable au printemps. Presque la moitié de ceux qui moururent périrent de la fièvre maligne. « Le 6 d'avril, il mourut d'a- » poplexie, après une léthargie, un homme » (ou une femme) dans le cerveau du- » quel on trouva un abcès, un autre aux » environs de l'os pétreux, et un troi- » sième vers les sinus latéraux; en sorte » que l'os occipital était plein d'une ma- » tière purulente extravasée, qui descen- » dait, par le trou occipital, le long de » la moelle allongée. » — Au 2 novembre, on trouve ce qui suit. « Un malade » mourut ayant une migraine chronique. » On trouva sur la selle du Turc et sur » le nerf optique une tumeur vésicu- » laire de la grosseur d'un œuf de pi- » geon. »

En 1765, le nombre total des malades reçus se monta à. 903

Celui des morts à 87

Celui des fièvres malignes à. . 162

Celui des morts de cette maladie à. 33

La proportion de tous les morts à tous les malades reçus fut comme. 1 : 10 $\frac{2}{5}$

Celle des morts de fièvre maligne à ceux qui en furent malades, à peu près comme. . . . . 1 : 5

Celle de ces derniers malades à tous les malades sans distinction, à peu près comme. . . . . 1 ; 5 $\frac{1}{2}$

Celle des morts de fièvre maligne à tous les morts, comme. . . . 1 : 2 $\frac{7}{11}$

Il y eut plus de morts le printemps que l'été, quoique les maladies fussent en beaucoup moindre nombre. Elles furent aussi nombreuses en automne qu'en été, mais plus funestes. L'hiver, on vit autant de malades qu'au printemps, mais un peu moins de morts.

Au 8 de janvier, on lit ce qui suit:

« La malade mourut en entrant à l'hôpi- » tal, et on trouva dans l'abdomen une » grande quantité de sérosité purulente, » qui provenait d'un abcès crevé, situé » entre les tuniques de l'estomac, qui » était perforé. » — Au 10 du même mois : « Un malade mourut ayant un ictè- » re noir avec un vomissement continuel. » On trouva le pylore et une partie du » duodénum squirrheux et cancéreux. » La vésicule du fiel, à demi-cartilagi- » neuse, contenait, au lieu de bile, une » sérosité blanche. » — Au 20 mars : « Mourut un asthmatique dont le cœur » était immensément dilaté, qui avait un » polype considérable dans le ventricule » droit, et quatre livres de sérosité extra- » vasée dans la cavité droite de la poi- » trine. » — Au 7 de juillet : « Un mala- » de mourut à la suite d'une fièvre hémi- » tritée, le mésentère étant entré en sup- » puration, et la colliquation ayant eu » lieu. » — Au 18 septembre : « Le malade » avait une fièvre rémittente de mauvais » caractère, avec suppuration des paro- » tides. » — Au 4 novembre : « Une » femme mourut dans une fièvre lente, » qui provenait d'une tumeur squir- » rheuse, formant kyste, de la grosseur » de la tête, située dans l'abdomen, à » droite, adhérente à l'ovaire et au mus- » cle psoas, contenant une matière pu- » rulente caséeuse, où se trouvèrent çà » et là des poils. »

Dans ce registre et dans plusieurs autres, on parle souvent de personnes mortes de la fièvre maligne, une apoplexie étant survenue.

Dans l'année 1766, le nombre total des malades reçus fut de. 1057

Celui des morts, de. 69

Celui de fièvre maligne, de. . 117

Dont quatre eurent des pétéchies et cinq le millet blanc.

La fièvre maligne en fit périr. 14

La proportion des morts aux malades reçus a donc été à peu près comme 1 : 15 $\frac{7}{23}$

Celle des fièvres malignes à toutes les autres maladies, comme. . . . . 1 : 9

Celle des morts de la fièvre maligne à ceux qui en furent malades, comme. . . . . 1 : 8 $\frac{5}{14}$

Celles des mêmes à tous les autres morts, comme. . . . . 1 : 5

Il y eut moins de malades au printemps que dans les autres saisons de l'année, mais plus de morts. Il mourut très-peu de malades dans l'été, quoique les maladies fussent très-multipliées. L'hiver fut très-meurtrier, quoique les maladies ne fussent pas plus nombreuses qu'au printemps. Dans l'automne, les maladies furent plus rares qu'en été, moins que pendant l'hiver et le printemps, et peu funestes.

Au 20 janvier, on lit ce qui suit : « Il » est mort un homme d'une fracture au » crâne, qui s'étendait dans l'os pariétal » gauche jusqu'à la suture coronaire, et » dans le droit jusqu'à l'orbite. Il y avait » dans la partie inférieure du cerveau » jusqu'à trois onces de sang extravasé. » Cette fracture provenait d'une chute. » — Au 2 de juillet : « Un malade mourut » de la rage, 24 heures après son entrée » à l'hôpital. Il avait été mordu le 15 du » mois précédent. » — Au 12 du mois d'août : « Un homme mourut d'une fiè- » vre rhumatismale ; il s'était fait sur la » gorge et sur la langue un dépôt consi- » dérable, qui le suffoqua en peu d'heu- » res. »

En 1767, le nombre des malades reçus fut de. 1017

Il en mourut. 78

De ces malades, il y en eut d'attaqués de la fièvre maligne,

Sans exanthèmes. 93

Avec millet blanc. 12

Avec pétéchies. 5

Total. 110

Dont il mourut. 16

La proportion du nombre total des morts à celui des malades reçus fut comme. . . . . 1 : 13 $\frac{2}{26}$

Celle des malades de la fièvre maligne à tous les autres malades fut à peu près comme. . . . . 1 : 9 $\frac{3}{11}$

Celle des morts de cette maladie à ceux qui en furent attaqués, comme. . . . . 1 : 6 $\frac{7}{8}$

L'été, les maladies furent nombreuses, mais peu funestes ; il y en eut moins l'automne, mais elles furent très-meurtrières; il y en eut encore moins l'hiver que l'automne, et de même le printemps suivant : mais la proportion des morts aux malades fut la même que pendant l'automne.

Au 25***, on lit ce qui suit : « Un » homme est mort ayant un ictère noir » provenant du squirrhe du sphincter de » la vésicule du fiel. Le foie était spha- » célé; et, par un jeu extraordinaire » de la nature, tous les viscères, tant de » la poitrine que de l'abdomen, étaient » changés de place, en sorte que le foie » se trouvait à gauche, etc. » — Au 26***:

« Un homme mourut dans la fièvre lente, » ayant la rate et toutes les glandes du » bas-ventre obstruées, beaucoup d'hy- » datides et une hydropisie du péricarde. » On observa aussi que le péritoine était » squirrheux et de l'épaisseur du pou- » ce. » — Au 12 du mois d'août : « Une » vieille femme mourut ayant un ictère » chronique. On trouva le foie ulcéré, » des calculs dans la vésicule du fiel, le » mésentère squirrheux, la vésicule du » fiel squirrheuse aussi, calleuse et carti- » lagineuse. » — Au 13 novembre : « L'a- » poplexie fut occasionnée par une chute. » On trouva après la mort une fracture » qui s'étendait depuis la suture lamb- » doïde jusqu'au trou occipital ; du sang » extravasé dans le cervelet, et la dure- » mère déchirée antérieurement vers l'os » frontal, de manière que le cerveau la » traversait ; tout le cerveau était aussi » rempli de sang extravasé. »

En 1768, le nombre des malades reçus fut de. 1066

Il en mourut. 83

Celui des malades attaqués de fièvre maligne,

Sans exanthèmes, de. 115

Avec pétéchies, de. 1

Avec le millet blanc, de. . . . 4

Total. 120

Il en mourut. 17

La proportion de tous les morts à tous les malades était donc à peu près comme. . . . . 1 : 12 $\frac{2}{9}$

Celle des malades de fièvre maligne à tous les malades, à peu près comme.. . . . . 1 : 8 $\frac{5}{6}$

Celle de tous les morts de cette maladie à tous les morts en général, comme. . . . . 1 : 4 $\frac{15}{17}$

Ou environ comme. . . . . . 1 : 5

Il y eut au printemps et en automne beaucoup de morts sur peu de malades, en juin et en juillet peu de morts sur beaucoup de malades ; en hiver peu de morts et peu de malades.

Au 17 de juin on lit ceci : « Un hom- » me mourut avec un ictère noir chro- » nique. Je lui trouvai le foie, le col de » la vésicule du fiel, le mésentère et le » réservoir du chyle squirrheux ; le corps » était amaigri ; et, au lieu de bile, il y » avait dans la vésicule un sang très-noir. » — J'ai trouvé une ou deux fois, en ouvrant des cadavres, la bile d'un jaune foncé, et semblable à de la lie. Au premier aspect, avant que j'y trempasse un papier non-collé, elle paraissait être du sang très-noir. Mais peut-être l'auteur de l'observation aurait-il vu réellement du sang très-noir. — Au 20 du même mois : « Il est mort d'un vomissement chroni- » que, provenant d'un squirrhe considé- » rable du pancréas qui était adhérent à » l'estomac, et de l'obstruction du foie, » lequel contenait un grand nombre d'ab- » cès. »

En 1769, le nombre total des malades reçus fut de. 1133

Celui des morts, de... 75

Celui des malades attaqués de fièvre maligne,

Sans efflorescences. 58

Avec des pétéchies. 6

Avec du millet blanc. 3

Avec petite-vérole confluente. 1

Total des fièvres malignes. 68

Malades morts de cette maladie. 21

Le rapport de tous les morts à tous les malades reçus était à peu près comme.. . . . . 1 : 15 $\frac{2}{9}$

Celui des fièvres malignes à toutes les autres maladies, à peu près comme. . . . . 1 : 16 $\frac{11}{17}$

Celui des morts de la fièvre maligne à ceux qui en furent attaqués, comme. . . . . 1 : 3 $\frac{3}{12}$

Celui des morts de la fièvre maligne à tous les morts en général, comme. . . . . 1 : 3 $\frac{4}{7}$

Il y eut beaucoup de maladies pendant l'été. Les fièvres malignes parurent sur la fin de juin, et furent dans toute leur force au mois d'août. La plupart de ceux qui moururent dans ce mois périrent de la fièvre maligne. Les maladies du printemps et celles de l'automne furent à peu près égales en nombre, mais moindres que celles de l'été. Il y eut plus de morts au printemps que dans aucune autre saison, et principalement de maladies chroniques, de phthisies, d'hydropisies, etc. Après le printemps, la saison la plus funeste fut l'automne : l'hiver fut la plus salubre de toutes.

Au douzième de***, on lit : « Ce malade » mourut d'une cachexie ictérique. On » lui trouva le foie très-considérable, » dur, d'un jaune rouge dans sa sub- » stance, et une sérosité jaune extrava- » sée dans la poitrine et dans l'abdo- » men. »

En 1770, le nombre des malades reçus fut de. 1233

Celui des morts, de. 73

Celui des fièvres aiguës. . . .	92
Avec pétéchies.	9
Avec millet blanc.	7
Avec pourpre.	2
Total de toutes les fièvres malignes.	104
Nombre de ceux qui en moururent.	24

Le rapport du nombre total des morts au nombre total des malades reçus est donc à-peu près comme. . . 1 : 16 $\frac{9}{10}$

Celui des fièvres malignes à toutes les maladies, à peu près comme 1 : 11 $\frac{9}{20}$

Celui des morts de la fièvre maligne à ceux qui en furent attaqués, comme . . . . 1 : 4 $\frac{1}{3}$

Celui des morts à tous les morts en général, comme. . . . . 1 : 3 $\frac{1}{24}$

Il y eut un très-grand nombre de maladies pendant l'été et au commencement de l'automne, mais elles ne furent presque point meurtrières. Dans les mois de novembre et de décembre, elles furent moins nombreuses, mais plus funestes ; au printemps elles furent plus rares qu'en été et en automne, mais la mortalité fut plus grande, à cause des maladies chroniques et des fièvres malignes.

Au 8 de janvier, on lit ce qui suit : « Ce malade mourut ascitique ; on lui » trouva le foie squirrheux et comme car- » tilagineux, et il avait dans le ventre » plus de quarante mesures d'eau. » — Au 17 février : « Ce malade mourut ictérique, » ayant eu un hépatitis. On lui trouva » le foie squirrheux et stéatomateux, de » manière qu'il était d'un volume énor- » me et pesait plus de vingt livres. » — Au 20 mars : « Ce malade mourut d'un » asthme sec : on trouva les poumons » adhérents à la plèvre et entièrement » squirrheux, et le cœur d'un volume ex- » traordinaire. » — Au 28 : « Ce malade » mourut d'un asthme sec : on trouva les » poumons remplis de tubercules et ad- » hérents, et un empyème considérable » qui s'était crevé dans la cavité de la » poitrine. » — Au 12 de mai : « Cet » homme est mort d'une chute de très- » haut ; la paralysie des parties inférieu- » res provenait de la fracture et de la » luxation de la dernière vertèbre de la » poitrine. » — Au 2 de juin : « Ce ma- » lade mourut ayant un ictère noir, qui » venait d'un squirrhe au foie et de cal- » culs dans la vésicule du fiel. On trouva » le foie déjà putréfié et gangréneux, et » des calculs dans le duodénum. »

En 1771, le nombre des malades reçus fut de. 1216

Celui des morts, de.	100
Celui des fièvres malignes,	
Sans efflorescences.	305
Avec pétéchies.	35
Avec millet blanc.	6
Avec une éruption scarlatine..	2
Total.	348
Nombre de ceux qui en moururent.	45

Le nombre total des morts est donc à celui des malades à peu près comme. . . . . 1 : 12 $\frac{4}{5}$

Les fièvres malignes sont à toutes les maladies à peu près comme. . 1 : 3 $\frac{1}{2}$

Les morts de la fièvre maligne sont à ceux qui en ont été attaqués, comme. . . . . 1 : 7 $\frac{12}{35}$

Les morts de la fièvre maligne sont à tous les morts ensemble, comme. 1 : 2 $\frac{2}{9}$

Depuis le commencement d'avril jusqu'au commencement de septembre, il y eut beaucoup de maladies. Elles furent très-funestes au printemps, et le moins possible en été. L'hiver fut moins meurtrier que le printemps et plus que l'été. Ce fut dans le mois de mai qu'il mourut le plus de monde.

On lit ce qui suit au 28 janvier : « On » la reçut ayant des engelures un peu » sphacélées. Aussitôt après son entrée, » elle fut saisie d'un spasme et de mou- » vements convulsifs, au milieu desquels » elle expira. » — Au 3 avril : « Ce ma- » lade mourut ayant les vertèbres lom- » baires fracturées et luxées, et une pa- » ralysie des parties inférieures du corps. » Il était tombé de fort haut. » — Au 14 *idem* : « Ce malade est mort d'une » fièvre maligne, et suffoqué par d'énor- » mes parotides. » — Au 24 juillet : « Ce » malade est mort d'un sphacèle de la » face, provenant d'une diathèse scorbu- » tique. » — Au 30 *idem* : « Ce malade est » mort de spasmes et de convulsions. On » trouva vers la base du crâne une once » de sang extravasé. » — Au 16 septembre : « Ce malade est mort convulsé dans » le tétanos ; ce qui provenait d'une com- » motion de l'épine du dos. » — Au 29 *id.* : « Une fièvre rémittente pernicieuse suc- » céda à la fièvre maligne : le malade mou- » rut au milieu d'un paroxysme accompa- » gné de convulsions. — Au 10 novembre : « Ce malade est mort asthmatique. Il » avait au cœur une dilatation anévrismale » avec des concrétions polypeuses cartila-

» gineuses. » — Au 29 décembre : « Ce » malade est mort d'un asthme sec, con» vulsif. On lui trouva les poumons » squirrheux. »

En 1772, le nombre des malades reçus fut de. 1305

Celui des morts, de.	79
Celui des fièvres malignes,	
Sans efflorescences, de. . . .	352
Avec pétéchies, de.	27
Avec millet blanc, de.	8
Total.	387

Nombre de ceux qui en moururent. 33

Le rapport de tous les morts à tous les malades fut à peu près comme 1 : 16 $\frac{1}{2}$

Celui des fièvres malignes à toutes les maladies, à peu près comme. 1 : 3 $\frac{2}{5}$

Celui des morts de la fièvre maligne aux malades qui en furent attaqués, comme. . . . . 1 : 11 $\frac{2}{11}$

Celui de ces mêmes morts à tous les morts en général, à peu près comme. . . . . 1 : 2 $\frac{4}{12}$

Depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, presque tous ceux qui moururent périrent de la fièvre maligne. Ce fut du commencement de mai à la fin d'octobre qu'il y eut le plus de maladies, et dans le mois de novembre et de décembre qu'il y en eut le moins. Le fort de l'hiver et tout le printemps furent très-funestes; l'été le fut moins; l'automne bien moins encore.

En 1773, le nombre des malades reçus fut de. 1176

Celui des morts, de.	63
Celui des fièvres malignes,	
Sans efflorescences, de. . . .	109
Avec pétéchies, de.	5
Avec millet blanc, de.	1
Total.	115

Il en mourut. 13

Le rapport de tous les morts à tous les malades reçus, fut comme. . 1 : 18 $\frac{2}{3}$

Celui des fièvres malignes à tous les malades en général, à peu près comme. . . . . 1 : 10 $\frac{2}{5}$

Celui des morts de cette maladie aux malades qui en furent attaqués, comme. . . . . 1 : 8 $\frac{12}{43}$

Il y eut autant de malades l'été que le printemps, mais la mortalité fut différente. Elle fut très-considérable au printemps, et due en grande partie aux maladies aiguës; elle le fut moins l'automne, moins encore l'été. L'hiver fut très-salubre.

On lit ce qui suit au 9 de septembre : « Après avoir surmonté deux fois une » fièvre d'abord aiguë et ensuite rémit» tente, ce malade mourut subitement. » On lui trouva le cœur très-flasque et » une petite portion de l'estomac spha» célée. » — Au 10 d'octobre : « Ce ma» lade mourut dans le marasme et avec » un ictère noir. On trouva le mésen» tère squirrheux et ses glandes presque » cartilagineuses. La vésicule du fiel était » pleine de calculs. »

En 1774, le nombre des malades reçus fut de. 992

Celui des morts, de.	58
Celui des fièvres malignes,	
Sans efflorescences, de. . . .	65
Avec pétéchies, de.	8
Avec millet blanc, de.	3
Total.	76

Nombre de ceux qui en moururent. 11

Le rapport de tous les morts à tous les malades reçus fut comme. . . 1 : 17 $\frac{3}{29}$

Celui des fièvres malignes à toutes les maladies comme. . . . . . . 1 : 13 $\frac{1}{19}$

Celui des morts de cette maladie aux malades qui en furent attaqués, comme. . . . . 1 : 6 $\frac{10}{12}$

Celui de ces mêmes morts à tous les morts en général, comme. . . 1 : 5 $\frac{4}{12}$

Les maladies furent plus nombreuses et plus funestes au printemps; très-peu nombreuses mais aussi funestes en été; plus nombreuses en automne qu'en été, mais moins souvent funestes; l'hiver fut salubre.

Au 21 février, on lit ce qui suit : « Ce malade mourut d'un asthme con» vulsif, ayant eu la colique des pein» tres. »

En 1775, le nombre des malades reçus fut de. 1206

Celui des morts, de. 63

Le rapport de tous les morts à tous les malades reçus fut comme. . 1 : 19 $\frac{1}{9}$

Le registre ne dit point combien il y eut dans cette année de fièvres malignes, ni le nombre de ceux qui en moururent.

Depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre, les maladies, quoique nombreuses, ne furent pas très-funestes. Vers le milieu de l'automne, pendant l'hiver et au commencement du printemps, il y en eut moins, mais la mortalité fut plus considérable.

Si l'on compare le nombre total des morts pendant ces quatorze années avec celui des malades qui ont été reçus dans le même temps, on trouvera que la proportion moyenne entre les premiers et les derniers est à peu près comme. $1:14\frac{3}{7}$

La proportion moyenne entre les morts de la fièvre maligne, pendant douze ans, et ceux qui en ont été attaqués dans le même temps est à peu près comme $1:7\frac{1}{10}$

La proportion moyenne entre les morts de fièvre maligne, pendant douze ans, et tous les morts en général dans le même temps, est à peu près comme. $1:2\frac{10}{19}$

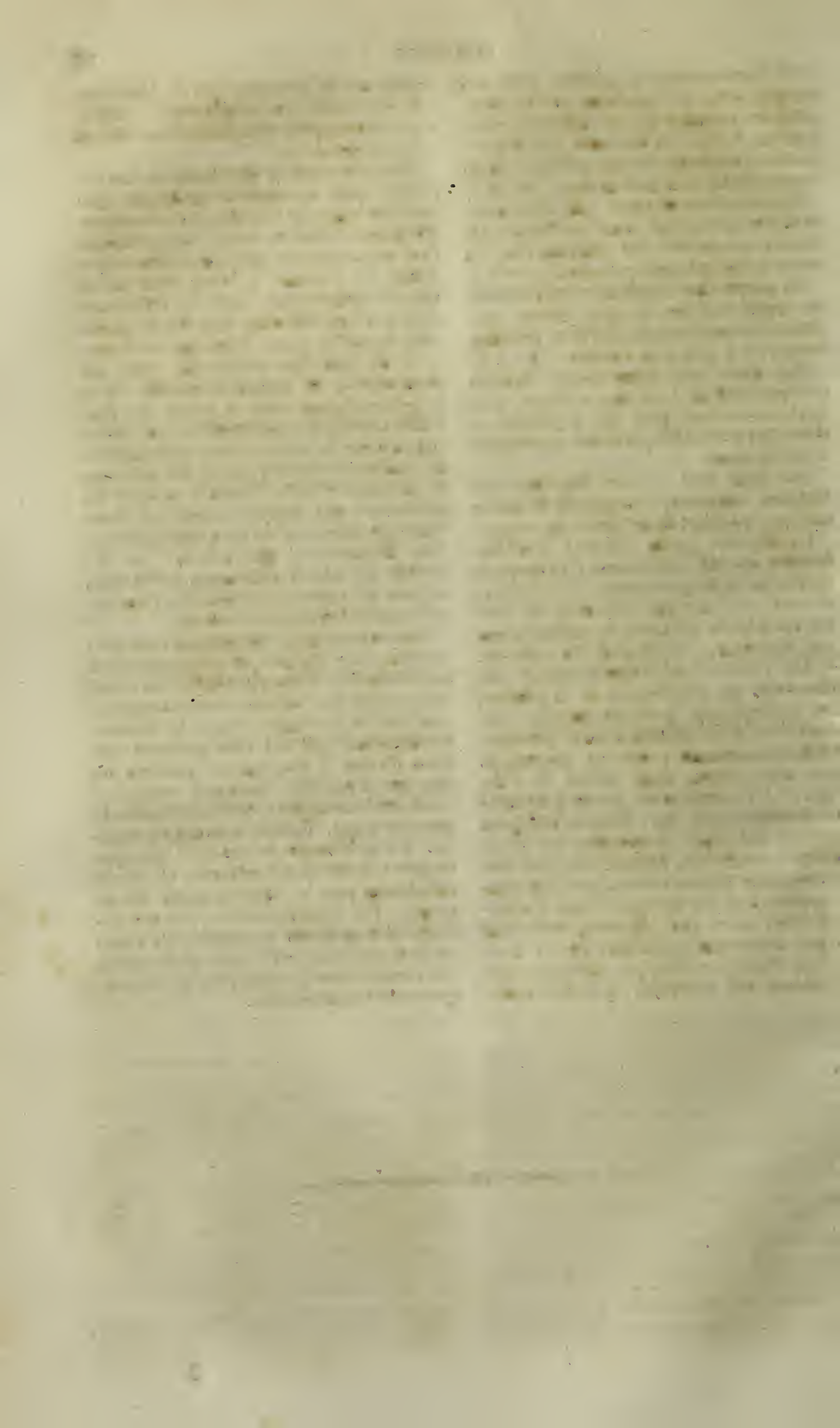
Sur deux cent soixante-dix malades qui périrent de la fièvre maligne, dix-neuf moururent ayant des parotides, et chez cinq autres les parotides rentrèrent avant la mort.

Sur deux cent quatre-vingt-dix-huit malades, vingt-un, attaqués de la fièvre maligne, périrent de sphacèle au coccyx.

Le registre parle souvent d'asthme devenu mortel, provenant d'hydropisie du thorax et du péricarde. — On y trouve noté avec soin que beaucoup de bossus ont péri de phthisie, de péripneumonie, d'asthme, d'hydropisie de poitrine. — On y trouve aussi constamment que beaucoup de phthisiques et la plupart des hydropiques, particulièrement ceux dont l'eau était amassée dans la poitrine, avaient succombé plutôt au printemps que dans aucune autre saison de l'année. — J'y ai même vu souvent ajoutée la manière dont les fièvres malignes avaient fait périr les malades. Ils mouraient « convulses, frénétiques, par une » apoplexie qui survenait, par une con» gestion à la tête qui produisait l'hémi» plégie, avec une parotide, suffoqués » par d'énormes parotides, par la ren» trée d'une parotide, par une gangrène » interne des parotides, par une méta» stase sur les poumons, par un dépôt sur » le bas-ventre, par le sphacèle du siége, » par la gangrène des endroits où étaient » les vésicatoires. »

Une observation constante et ces registres nous apprennent également que certains temps de l'année sont plus meurtriers que d'autres. Ainsi, le printemps l'est ordinairement plus qu'aucune autre saison de l'année. L'hiver l'est moins que le printemps; mais la différence n'est pas considérable. Ces deux saisons sont mortelles pour ceux qui sont attaqués de maladies anciennes, pour les phthisiques, les hydropiques, etc. Mais le printemps est aussi la saison des maladies aiguës; en sorte que la mort moissonne dans le même temps des malades de maladies chroniques et des malades de maladies aiguës. Ainsi le rapport du printemps aux autres saisons est bien différent chez nous de ce qu'on le trouve dans Hippocrate, qui assure (*liv.* 3, *Aphor.* 6) que le printemps est la plus salubre de toutes les saisons de l'année, et la moins funeste aux malades.

Ces observations s'accordent avec celles faites par d'autres, et principalement par Süfsmilch. Mais on établira un autre ordre pour les saisons, si on considère, non pas la mortalité, mais le nombre des maladies qui ont lieu pendant chacune d'elles. L'été, qui en produit un très-grand nombre, mais qui ordinairement sont rarement mortelles, tiendra le premier rang. Ensuite viendra l'automne. Le printemps en compte presque toujours moins que l'automne, et l'hiver infiniment peu. — Mais je parle ici de ce qui a lieu communément ; car les ouvrages des médecins fournissent de nombreuses preuves qu'il existe quelquefois des constitutions irrégulières, et en quelque sorte monstrueuses.



PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Voici la seconde partie de ma *Médecine Pratique;* elle est le résultat d'une observation attentive auprès du lit des malades.

Je n'ai pas plus cherché cette année qu'auparavant des faits extraordinaires; mais je me suis occupé tout entier à présenter un tableau fidèle de la constitution de l'année, des vicissitudes du temps, de la matière morbifique et des maladies; à noter avec exactitude les combinaisons variées des maladies et les changements successifs et réciproques des unes dans les autres, leurs formes singulières qui se montraient dans le même temps et provenaient de la même cause, comme autant de têtes différentes de l'hydre de Lerne.

Si le zèle d'un certain nombre de médecins secondait mes efforts, on pourrait peut-être un jour établir sur des bases plus solides un système des fièvres; et beaucoup de choses recueillies par d'autres, mais sans ordre, sans aucun rapport avec les découvertes déjà existantes, semblables aux parties d'un tout qui seraient dispersées dans le vaste champ des observations, se réuniraient enfin pour former un édifice unique, supérieur à toutes les attaques des raisonneurs et des sophistes, puisque ce serait l'ouvrage immortel de l'éternelle nature.

C'est la raison pour laquelle j'ai recueilli, comme devant servir un jour, bien des choses, principalement parmi celles que j'ai observées sur les cadavres. Je me suis borné à cette description simple des temps et des maladies, description très-utile, si je ne me trompe, mais peut-être dégoûtante pour le lecteur, par un style monotone, jamais élevé, puisqu'elle retrace des objets souvent les mêmes et toujours très-connus. Mais j'ai mieux aimé plaire à peu de personnes, et être utile à un grand nombre, que de capter par une agréable variété d'objets et d'expressions l'admiration stérile de la multitude.

J'atteste ne m'être attaché de préférence à aucune méthode, mais avoir choisi celle qu'exigeaient la constitution de l'année et la maladie correspondante; qu'ainsi j'ai employé quelquefois la saignée et le traitement

anti-phlogistique seuls, très-souvent le vomitif presque uniquement, et souvent l'un et l'autre de ces deux genres de secours en même temps.

Sans doute ceux-là sont dignes d'éloges, qui cherchent à faire des découvertes; mais ceux-là aussi ne perdent pas leur temps qui examinent, restreignent, développent, rectifient les idées de ceux qui les ont précédés. Les premiers découvrent des régions jusqu'alors inconnues; les autres font valoir l'héritage qu'ils ont reçu de leurs pères, avec moins de gloire, à la vérité, mais avec autant d'avantage.

Si je parviens à faire comme ces derniers, j'aurai recueilli un prix digne de ma patience et de mon travail.

MÉDECINE PRATIQUE.

SECONDE PARTIE.

ÉPHÉMÉRIDES,

OU

JOURNAL DE L'ANNÉE 1777.

CHAPITRE PREMIER.

Janvier. Au commencement de janvier, il tomba beaucoup de neige, et il souffla par intervalles des vents très-violents. Vers le milieu du mois, il y eut quelques jours tempérés. Le 17, le froid reprit, et il dura jusqu'au 23. Ensuite, le temps se radoucit de nouveau, et les neiges fondirent. — Le 17 et le 19, le plus grand froid de tout le mois se fit sentir ; le thermomètre de Réaumur descendit à huit degrés au-dessous du point de la congélation. — Les 13, 23, 24, 25 et 26, le moindre froid eut lieu : le thermomètre monta à un degré au-dessus. — La chaleur moyenne de l'atmosphère fut donc de deux degrés et demi au-dessous de 0 (1). — La plus grande hauteur du baromètre a été (le 17) de vingt-huit pouces six lignes (mesure de Vienne), et son plus grand abaissement (le 8 et le 19) de vingt-sept pouces et demi. — La diarrhée inflammatoire fut très-dominante pendant ce mois ; aussi y eut-il beaucoup de pleurésies, de rhumatismes inflammatoires, de lombago, de sciatiques. La marche de ces maladies était vive, impétueuse et dangereuse. Il y eut un grand nombre de malades, et cependant peu de morts. — L'emploi de la saignée et du traitement antiphlogistique en général fut très-fréquent et très-avantageux pendant cette période, tandis que celui des vomitifs fut très-rare.

(1) Cette chaleur moyenne s'évaluait en additionnant les degrés de chaleur de tous les jours du mois, et en divisant la somme totale par le nombre des jours de ce mois.

CHAPITRE II.

Février. Depuis le commencement de ce mois jusqu'à son milieu à peu près, il y eut de grandes alternatives de froid et de chaud, deux jours de froid remplaçant deux jours d'une température très-douce, et réciproquement. Il ne tomba qu'une ou deux fois de la neige, et en petite quantité. A compter du 15, le temps fut serein et sec pendant quatre jours ; mais le reste du mois fut en grande partie nébuleux et très-humide. Il tomba une fois très-peu de neige. Les vents ne se firent point sentir, ou que très-modéré-

ment. — Le 1er et le 2 du mois furent les jours du plus grand froid : le thermomètre descendit à sept degrés et demi au-dessous du terme de la congélation. — La chaleur moyenne de l'atmosphère pendant le mois a donc été d'un demi degré au-dessus du terme de la congélation. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 26 et le 27) de vingt-huit pouces trois lignes. — Son plus grand abaissement (le 18) de vingt-sept pouces deux lignes et demie. — Il y eut pendant la première moitié du mois des fièvres qui, par leur caractère, leur nombre et leur terminaison, ne différaient point de celles qu'on avait observées au commencement de l'année ; mais, dans la deuxième moitié, le nombre des maladies diminua ; leur caractère fut moins alarmant, leur marche moins vive ; elles furent moins funestes. — Sur la fin du mois, la fièvre catarrhale se montra plus souvent, et la pleurésie moins, à moins qu'on ne veuille nommer cette fièvre catarrhale une pleurésie, mais plus douce et plus modérée dans ses attaques, qui n'obligeait point les malades à garder le lit, et qui durait plus long-temps que la pleurésie aiguë qui s'était montrée auparavant. — Cette fièvre catarrhale céda au traitement anti-phlogistique, aux saignées, aux décoctions de plantes émollientes avec un peu de nitre. — J'ai vu bien des fois, et cette année et les autres années, ces sortes de fièvres catarrhales, quand elles paraissaient dans un temps qui favorisait l'inflammation, dégénérer en phthisie pulmonaire incurable. La cause de ce malheur vient de ce que l'on pense ici que la saignée ne convient jamais au catarrhe, et de ce que l'on ne cherche pas à distinguer l'espèce de catarrhe qui exige ce secours, de celle à laquelle il est contraire. — On comprend sous le même nom des maladies absolument différentes, et qu'on croit être toujours cette maladie dans laquelle la saignée est toujours nuisible.

Les catarrhes de cette saison provenaient d'une disposition inflammatoire de tout le corps, et particulièrement du poumon ; ils étaient ou tout-à-fait inflammatoires, ou compliqués d'inflammation, et il eût été plus convenable de les nommer *pleurésies* ou *péripneumonies mitigées*. Leur traitement se réduisait à une ou deux saignées, une boisson émolliente, nitrée, prise abondamment ; et, lorsque l'inflammation était abattue, et que cependant la toux reparaissait par l'habitude, un narcotique le soir apaisait l'irritation des poumons. Mais cette douceur apparente de la maladie en impose elle-même à un grand nombre : ils ne se précautionnent point contre le froid, ils mangent de la viande et boivent du vin comme à l'ordinaire, et se persuadent avoir fait assez pour une maladie aussi légère (qu'ils croient même, à raison d'une certaine salubrité imaginaire, devoir leur tourner heureusement), si, une fois ou deux par jour, ils boivent une tasse de quelques décoctions pectorales. Pendant ce temps, l'inflammation des poumons, quoique peu considérable, forme des fusées à l'intérieur de cet organe, qu'elles inondent tôt ou tard d'un pus formé insensiblement et renfermé dans de petites poches. — L'espèce de catarrhe que l'on observe souvent dans un autre temps, ou le catarrhe bilieux, a une marche tout-à-fait différente. Lorsqu'une fièvre bilieuse domine, et particulièrement la pleurésie du même caractère, beaucoup d'autres affections moins graves, pas encore bien formées ni caractérisées par les signes qui leur sont propres, se montrent en même temps comme composant le cortége de la maladie principale. Parmi elles, se remarque une espèce de catarrhe, dont le caractère ne diffère pas de celui de la maladie principale, mais qui est seulement d'un degré inférieur. De même que la fièvre dominante elle-même, ce catarrhe est exaspéré par la saignée, et surtout la saignée abondante et répétée ; mais il cède quelquefois à un purgatif, plus certainement à un vomitif, et très-certainement à l'un et à l'autre réunis. — Il parut alors quelques fièvres intermittentes, que l'on guérissait facilement en n'employant presque que des fondants doux et anti-phlogistiques. — Comme, sur la fin de l'année dernière, j'éprouvai une maladie très-maligne, dont je ne guéris qu'avec beaucoup de difficulté, et après avoir lutté long-temps contre la mort, un grand nombre d'observations particulières aux mois de janvier et de février me manquent.

Je remplacerai ce que j'ai ainsi perdu par la relation de cette fièvre très-grave, qui fut écrite avec un soin extrême par Antoine Cœnen, élève en médecine, d'une intelligence peu ordinaire, qui ne me quitta pas un seul moment, et à l'attachement duquel je me plais à rendre ici ce témoignage authentique. Cette relation me semble contenir plusieurs ob-

servations qui ne sont pas d'une moindre importance que celles que nous a laissées Hippocrate. La gravité de la maladie est certainement égale de part et d'autre, et la fidélité de la narration n'est pas ici inférieure. — J'avoue que je préfère le plus souvent les histoires des maladies écrites par les médecins qui ne les ont pas éprouvées eux-mêmes, mais qui, les ayant observées sur d'autres, les ont consignées avec soin dans leurs journaux. — Cette opinion, étant contraire à celle de beaucoup d'autres, pourra paraître moins probable par cette raison ; mais j'ai éprouvé combien il est différent de concevoir une maladie que l'on voit dans un autre, et ensuite de la décrire exactement, ou de l'éprouver sur soi-même, et (en supposant qu'on soit médecin) de reconnaître sa propre maladie, de juger de son intensité, de sa cause, de sa terminaison, et de lui opposer un traitement rationnel, et non celui que dicteraient la peur et la confusion des idées. — Il est rare qu'un malade quelconque fasse l'histoire de sa maladie d'une manière moins suivie et moins propre à former un bon diagnostic, qu'un médecin lui-même qui se voit obligé sérieusement de demander des conseils à un autre médecin. — J'en ai connu plusieurs qui se sont traités eux-mêmes fort mal, qui se sont même tués, quoique le cas où ils se trouvaient fût clair et sans difficulté, et qu'ils eussent été utiles à tout autre malade. Il y en eut un qui, pour un léger mal de tête qui annonçait un coryza prêt à se déclarer, se fit saigner copieusement et jusqu'à perdre connaissance, au grand détriment de sa santé, qu'une perte de sang aussi énorme affaiblit pour très-long-temps. Il se croyait menacé prochainement d'apoplexie, idée qu'il eût rejetée facilement à l'égard de tout autre d'un même tempérament que le sien. Un autre médecin, célèbre par ses écrits et par son expérience, craignant l'apoplexie, dont personne n'était cependant plus éloigné que lui, se faisait saigner tous les mois une fois, et même deux ; en sorte que, pour fuir un genre de mort imaginaire, il en trouva un bien certain. Il avait oublié ce proverbe d'un poète latin :

Nonne hæc stultitia est, ne moriare, mori ?

Révoltés de la perspective du sort qui nous attend tous, s'aimant à l'excès, ils n'ont ni la modération ni le bon esprit nécessaires pour apprécier la santé dont ils peuvent jouir ainsi que ceux qui leur appartiennent, et pour se soumettre à leur mauvaise fortune. — Il y a quelques années, faisant en Hongrie les fonctions de ce qu'on appelle un physicien, je fus attaqué deux fois d'une fièvre automnale putride très-grave. Depuis, j'éprouvai très-souvent des fièvres intermittentes, quotidiennes, tierces ; en sorte que, dans l'espace d'un an et demi, j'en eus des rechutes continuelles, malgré tous les secours que je pus employer, malgré le quinquina lui-même, qui semblait avoir perdu sa vertu fébrifuge, puisque, pendant une année entière, j'en prenais tous les jours à très-forte dose, et sans négliger les autres secours indiqués. — Enfin, quittant malgré moi un pays que j'aimais, et un climat qui d'ailleurs n'était point insalubre, je vins à Vienne pour ranimer dans le commerce de mes amis un esprit que le travail et une longue maladie avaient fatigué, et profiter de leurs conseils pour le rétablissement de ma santé. — Je me rétablis, de manière cependant que, de temps en temps, j'avais la bouche amère, l'épigastre douloureux, et le teint légèrement jaune. — Je passai ainsi quinze mois à peu près, avec une santé chancelante que je ne pouvais raffermir par aucun moyen. — À l'approche de l'automne de 1776, me trouvant surchargé d'un travail considérable et ingrat, et en même temps accablé de chagrins domestiques profonds, et qui m'affectaient d'autant plus que je cherchais à les concentrer au-dedans de moi, l'amertume de la bouche et la douleur à l'épigastre commencèrent à se faire sentir plus fortement. Des médicaments salins et eccoprotiques soulagèrent ce mal sans le guérir. — Après le milieu de décembre de la même année, m'étant réveillé un matin au milieu de sueurs inaccoutumées, il me semblait avoir sur la région de l'estomac un poids considérable, qui ne se fit plus sentir sitôt que je fus levé. Je supportai plus impatiemment le froid qu'à l'ordinaire, même dans une chambre bien échauffée ; j'avais des rapports très-brûlants, et une âcreté que rien ne peut exprimer, sans que cependant mon appétit fût diminué. — J'aurais pu prévenir le mal qui me menaçait, si je ne me fusse oublié moi-même ; mon esprit étant entraîné ailleurs avec violence. — Le 20 du même mois, sur les sept heures du soir, je commençai à sentir une douleur sourde à la tête, une pente irrésistible au

sommeil, tous les sens embrouillés, de la douleur de reins et de la courbature. La nuit se passa sans sommeil ni tranquillité, avec beaucoup d'agitation et de chaleur.

Le 21, une prise de crème de tartre me procura sept évacuations. Je n'en fus point soulagé. Le mal de tête était considérable, la fièvre plus forte ; la nuit fut plus mauvaise. — A cette époque, le malade n'ayant plus ses idées assez nettes, ne put se traiter lui-même (1). On lui administra des boissons rafraîchissantes. — Le 22, tous les accidents augmentèrent. La tête se soutenait pendant tout le jour ; mais la nuit fut pénible, et il y eut un peu de délire. On continua le même traitement. — Le 23 et le 24, grande augmentation dans les symptômes : le pouls était plein, fréquent, fort. La nuit fut agitée ; il y eut peu de sommeil, et il fut troublé par des rêves fâcheux : la tête n'était pas nette. On administra plusieurs lavements, et du reste le même traitement. — Le 25, aucun amendement. On tira sept onces de sang, qui se couvrit d'une croûte étendue, de couleur cendrée, tirant sur le livide, tremblante, sans consistance, parfaitement semblable à de la gelée. Le malade ne fut point soulagé. Le soir, on fit une saignée semblable ; il n'y avait point de couenne ; le sang était d'une couleur très-rouge ; la partie rouge était épaisse, tenace et sans sérosité. La nuit fut très-agitée, et la tête se perdait de temps en temps. — Le 26, la chaleur était considérable, continuelle, et point entrecoupée de frissons, comme dans le commencement de la maladie ; le pouls était très-fréquent et faible, la confusion des idées plus grande que les jours précédents. On appliqua des sinapismes à la plante des pieds ; le traitement fut d'ailleurs le même. La nuit fut encore plus fâcheuse. — Le 27, la chaleur était considérable, le pouls plus fréquent et plus faible. Il y eut peu de sommeil, des terreurs, de l'agitation de corps, et des propos sans suite. On appliqua deux vésicatoires aux jambes ; on donna de la tisane d'orge fortement acidulée avec l'esprit de vitriol, l'extrait de quinquina et le camphre. Il y avait ardeur d'entrailles. La nuit fut très-orageuse, sans sommeil ; le malade délira et parla beaucoup. — Le 28, les hypochondres étaient tendus, élevés, douloureux, gonflés comme dans la tympanite. Il y avait de temps en temps du délire, même pendant le jour. Le malade fit, dans les vingt-quatre heures, trente-trois selles spontanées, ce qui l'affaiblit beaucoup, et la langue se sécha. — Le 29, un lavement avec le lait, de la térébenthine dissoute dans un jaune d'œuf, et de la thériaque d'Andromaque arrêtèrent le dévoiement. On posa deux nouveaux vésicatoires aux cuisses, et on appliqua encore des sinapismes à la plante des pieds. La nuit, le malade fut assoupi ; le jour, on continua les remèdes de la veille. — Le 30 et le 31, il y avait assoupissement, et délire plus ou moins caractérisé. Le pouls était très-fréquent et petit. Le malade lâcha sous lui sans s'en apercevoir. Les nuits furent plus mauvaises que les jours. — Le 1er janvier 1777, il y eut une moiteur de tout le corps, et un délire considérable et continuel. On appliqua deux vésicatoires aux bras.

Le 2, le délire fut continuel et furieux : le malade riait, criait ; ses yeux étaient saillants, son regard sévère, menaçant, fixe, sa voix rauque ; il bégayait, ramassait des flocons, laissait errer ses mains. Il avait des soubresauts dans les tendons ; le pouls était très-vif, très-fréquent, inégal, fort petit, et disparaissait sous les doigts. Jusqu'alors on lui avait donné l'extrait de quinquina à fortes doses ; mais ce jour, ni les remèdes ni les aliments ne pouvaient passer. Le soir, il y eut encore une moiteur générale, et il survint une toux accompagnée d'une expectoration de quelques crachats tenaces. On appliqua un large vésicatoire à la nuque. — Jusqu'à cette époque, la maladie avait toujours fait des progrès ; mais alors on n'attendait plus que la mort, et déjà on faisait des dispositions pour les funérailles. — Le 3, dans la matinée, le malade fut plus tranquille ; son délire était plus doux et n'avait lieu que par intervalles ; ses mains n'avaient plus aucun mouvement désordonné. Il demanda le bassin pour uriner. Il était extrêmement faible ; il recommençait à prendre ce qu'on lui présentait ; il s'endormait de temps en temps. La toux continuait avec des crachats tenaces et pituiteux. Le soir, il dormit profondément, tranquillement, avec une bonne respiration, et une sueur abondante, égale, universelle, qui dura toute la nuit, et qui le soulagea beaucoup ; son pouls se releva un peu et fut plus vif. —

(1) Il est même vraisemblable que le détail qui suit lui a été fourni par quelqu'un.

Les urines, pendant tout le cours de la maladie, ne différaient pas beaucoup de l'état naturel, et elles avaient un nuage qui flottait dans le milieu. La langue était ordinairement humide, le ventre mou, et la respiration louable. — Le 4, le malade recouvra sa présence d'esprit, il reconnut ceux qui l'environnaient, fut tranquille, et passa la journée sans éprouver de chaleurs; il en eut un peu la nuit, et son sommeil fut mêlé de songes effrayants. — Depuis cette époque, la tête continua à se soutenir. Cependant, les nuits ne furent pas tout-à-fait tranquilles, le malade se réveillant souvent, et ayant de petites sueurs. Il commença pour la première fois à désirer quelques aliments.

(1) Dans le temps que toute faculté des sens externes était suspendue, l'ame étant éloignée de son poste, c'est une chose étonnante combien cependant quelques-uns des sens internes avaient d'énergie. En effet, quoiqu'il se soit déjà écoulé une année entière au moment où je tire cette observation de mon journal, je me rappelle avec exactitude et vivacité tous les objets autour desquels mon esprit égaré allait se jouer. — Lorsque je commençai à reconnaître ceux qui m'approchaient (la vue, l'ouïe et les autres sens m'étant rendus comme subitement), je n'abandonnai pas les images que j'avais conçues pendant mon délire, et je cherchai pendant long-temps, quoique jouissant complètement de mes sens externes, à achever l'ouvrage que j'avais roulé dans ma tête pendant mon délire: d'où il arriva que, quoique je jouisse de toute ma présence d'esprit, et que je ne la perdisse jamais; quoique je me sentisse certain de moi-même et des miens, plusieurs croyaient que je délirais encore, parce que je disais des choses analogues à celles que j'avais conçues dans mon délire.—J'eus besoin ensuite, étant convalescent, d'un long examen et de plusieurs raisonnements pour m'assurer si cet ouvrage, dont j'avais conservé une idée distincte et qui n'était nullement déraisonnable, avait été conçu avant ma maladie, ou s'il n'était qu'une fiction de mon esprit entraîné par la violence du mal. — Depuis le 4 janvier jusqu'à la fin du mois environ, j'éprouvai nuit et jour une salivation abondante, une irritation continuelle de la gorge, causée par l'afflux de l'humeur salivaire, ainsi qu'une toux très-incommode, la poitrine, cependant, étant en bon état et exempte de douleurs. — Des vertiges et des défaillances ne me permirent pas de rester sur mon séant.—Tous les objets placés droits et perpendiculairement à l'horizon me paraissaient inclinés et penchés comme s'ils eussent été prêts à tomber sur moi. Ceux dont la situation était parallèle à l'horizon semblaient aller en s'élevant; en sorte que les personnes qui marchaient dans ma chambre me paraissaient monter par un plan incliné; et moi-même, marchant sur un plancher bien uni, je croyais être sur un lieu qui allait en montant.

A mesure que je m'éloignais de ma maladie, ce vice de ma vue se corrigeait peu à peu, mes forces s'affermissaient, et enfin la santé, la plus grande des déesses, commença à jeter sur moi un regard favorable. — Le 1er mars 1777, je repris le service de mon hôpital, et depuis j'ai toujours joui d'une santé constante et bien meilleure qu'avant cette maladie.— Les principaux remèdes employés furent le quinquina et les vésicatoires; car je ne pus pas faire long-temps usage du camphre et de l'esprit de vitriol, à cause de l'ardeur considérable que ces deux médicaments excitèrent dans le ventre. Le quinquina compléta aussi le traitement confirmatif (1). Je ne doute point que

(1) Ici Stoll reprend sa narration.

(1) La maladie de Stoll et les principes qui ont été suivis dans son traitement méritent d'être remarqués. En remontant d'abord aux circonstances qui ont précédé la maladie, on ne peut que s'étonner de la confiance aveugle que Stoll a marquée pour le quinquina, qu'il a pris en substance et à très-forte dose pendant une année entière, pour se délivrer d'une fièvre intermittente très-opiniâtre et marquée tour-à-tour par des accès de fièvre tierce ou quotidienne. Un si excellent observateur a-t-il pu méconnaître tous les effets nuisibles d'un remède si énergique, et continué si long-temps et avec si peu de succès? Pourquoi ne pas se borner à un simple changement de climat et à l'application des principes de l'hygiène pour obtenir une guérison solide? Plusieurs mois se passèrent ensuite dans une convalescence douteuse, ou plutôt dans un état manifeste de langueur, avec amertume de la bouche, douleur à l'épigastre, etc. La maladie aiguë dont il fut ensuite attaqué fut annoncée quelques

je n'eusse détourné cette horrible maladie de dessus ma tête si, par un vomitif pris à temps, j'eusse enlevé le foyer de cet incendie qui me menaçait, dont j'étais averti par des rapports âcres, par une bouche très-amère, une grande faiblesse d'estomac et des maladies du système gastrique qui avaient déjà eu lieu auparavant. L'incendie ayant une fois éclaté et fait des progrès, il était trop tard et inutile de chercher à éteindre l'étincelle qui l'avait produit. — La seule ressource consistait à contenir par des moyens efficaces l'action septique de la maladie, de réveiller par le stimulus des vésicatoires la fibre engourdie, jusqu'au moment où la matière morbifique, domptée, pourrait être expulsée du corps. — Sur deux mille malades traités de maladies aiguës dans cet hôpital, je n'en ai vu aucun échapper à tant d'accidents réunis, et j'en ai vu beaucoup succomber à un moindre nombre. — Chacun donnera à cette fièvre le nom de *maligne* et tous s'accorderont sur ce point, quoique l'idée que ce mot représente ne soit pas la même pour tous, et soit le sujet de beaucoup de disputes. — J'ai recueilli plusieurs histoires de fièvres que mes lecteurs qualifieront unanimement de *malignes*, quelque différence qu'il y ait entre ces mêmes fièvres ; en sorte qu'aucune définition de ce mot, établie jusqu'à présent, ne pourrait s'appliquer à toutes. — En effet, j'ai observé de ces fièvres qui ont fait périr subitement les malades, quoique le pouls, les urines, la chaleur du corps, parussent dans un état favorable et naturel. — Chez d'autres malades, la fièvre était bien caractérisée et forte, et cette bénignité insidieuse disparaissait tout-à-coup. Le cours de la maladie et sa terminaison me faisaient voir que, dans les deux cas également, la fièvre était *maligne*. — J'ai vu des fièvres se glisser par degrés et d'une manière insensible, les malades continuant de se lever et d'aller et venir. Enfin, elles finissaient par s'aggraver, et, parvenues à un certain degré, elles manifestaient une malignité non équivoque. — D'autres, au contraire, attaquaient des individus qui paraissaient bien portants, en abattant subitement toutes leurs forces.

L'état de l'ame n'était pas le même chez tous les malades de fièvre maligne : on voyait les uns insouciants, indifférents ; les autres pusillanimes, extrêmement inquiets sur l'événement, et perdant l'espérance ; ceux-ci se rappelant exactement tout ce qui s'était fait, et ayant une mémoire minutieusement fidèle ; ceux-là hébêtés, n'ayant plus ni mémoire ni présence d'esprit. — J'ai observé beaucoup d'autres anomalies de la fièvre maligne, sans la connaissance desquelles on ne peut se former qu'une idée incomplète de la malignité. — Quelle qu'ait été la combinaison des symptômes variés de cette maladie, je n'ai vu aucun malade, sur un si grand nombre, en être attaqué subitement lorsqu'il était bien portant et qu'il n'avait eu aucun pressentiment. — Plusieurs assuraient bien s'être sauvés dans cet état. Mais, après avoir examiné la chose avec une attention scrupuleuse, je découvrais la préexistence des germes de la maladie qu'ils avaient négligé d'étouffer, ou que, par stupidité, par insouciance pour leur santé, ou par distraction occasionnée par des affaires, ils n'avaient pas reconnus avant qu'ils se développassent d'une manière subite et violente. — Aucune fièvre maligne ne s'est encore offerte à moi sans avoir eu une cause notable et suffisante pour la produire. — Dans toutes ces fièvres, sans exception, on trouvait les premières voies affectées de manière ou d'autre, et des signes certains

---

jours d'avance par des frissons durant la matinée ; la confusion des idées succéda bientôt aux symptômes gastriques, et c'est alors que le traitement de sa maladie fut confié à un de ses élèves. Il est bien difficile de concevoir le motif des deux saignées pratiquées dans les premiers jours d'une fièvre qui portait tous les caractères de bilioso-putride : aussi dès le lendemain tous les symptômes prirent la plus grande intensité, et il fallut recourir aux stimulants les plus décidés ; dès le huitième jour de la maladie il survint une diarrhée symptomatique des plus alarmantes ; au lieu d'insister sur les toniques comme une boisson vineuse, l'usage du vin de quinquina, etc., et de donner à la nature assez d'énergie pour que la maladie pût parcourir ses périodes, on couvre pour ainsi dire le malade de vésicatoires ; la maladie ne parut être jugée que le vingt ou vingt-unième jour qui est sa durée ordinaire, et la convalescence dura environ deux mois. Quand on connaît bien l'histoire de semblables maladies, et qu'on veut se faire une idée claire et précise de celle-ci, que d'obscurités ne répand point sur elle un traitement où sont entrés les remèdes les plus disparates ! (*Note de M. Pinel.*)

de saburre du système gastrique, soit avant l'invasion de la maladie, soit dans son commencement, et telle était la cause *évidente et reconnaissable dans tous les cas.* — J'ai dit que cette cause était évidente, quoique sa manière d'agir nous soit inconnue. — Ainsi, les fièvres malignes que j'ai observées ont eu une cause connue, mais une manière d'agir inconnue. — Des fièvres bilieuses et putrides, qui, par elles-mêmes, n'étaient nullement malignes, le devenaient, et à un très-haut degré, soit parce qu'on négligeait de les traiter, soit parce qu'on employait une méthode échauffante, ou des saignées qui n'étaient pas indiquées, ou tout l'appareil anti-phlogistique. — On ne voyait que très-peu de fièvres de ce genre, qui, après s'être montrées dans les premières vingt-quatre heures, seulement avec le caractère des fièvres bilieuses ou putrides, se changeassent ensuite subitement et spontanément en fièvres malignes. — Celles qui, dans leur origine et dans leurs progrès, parurent être lentes, nerveuses, bilieuses, putrides, miliaires, pétéchisantes, érysipélateuses, passèrent ensuite à l'état de malignité de la manière que je viens de le dire. — Ce changement fatal d'une fièvre bénigne en maligne, je le prévenais efficacement lorsque les malades se confiaient d'assez bonne heure à mes soins.

J'ai observé deux espèces de météorisme dans les fièvres bilieuses, putrides, et dans les malignes qui leur devaient leur funeste origine. La première, qui était mortelle, avait lieu lorsque les intestins, tombés en mortification parce que, dans ces fièvres, ils sont plus exposés que les autres viscères à l'activité de la putréfaction, étaient distendus par l'énorme quantité d'air qui se dégageait des matières putrides, et élevaient l'abdomen comme dans la tympanite. Cependant, le ventre était relâché et comme paralysé, et c'était par ce dévoiement que se terminait ordinairement la maladie. — L'autre espèce de météorisme, souvent susceptible de guérison, est produite par une saburre considérable accumulée dans les premières voies, qui commence à devenir mobile et à se disposer à être évacuée. Les intestins sont restés sains, mais ils sont affaiblis. — C'est cette seconde espèce qui eut lieu dans ma maladie. Je dirai bientôt par quel moyen je prévenais ou j'arrêtais chez mes malades ces dévoiements fâcheux. — L'ensemble des observations de fièvres malignes prouve qu'il n'existe point de signes pathognomoniques de la malignité, qu'on n'en peut donner aucune définition, qu'il n'existe point une fièvre maligne qui soit *spécifique* et d'une nature particulière. Ainsi l'idée de malignité et le traitement jugé convenable varient comme les individus : chacun a son mode de malignité et sa méthode thérapeutique particulière. Mais je m'étendrai davantage ailleurs sur ce sujet.

CHAPITRE III.

Mars. Les premiers jours de ce mois furent très-humides et sombres; cependant les pluies et les neiges furent rares. A compter du 8, le temps devint plus serein et sec. Mais, depuis le 11 jusqu'au 25, il se chargea de nouveau de nuages et d'humidité, les vents étant violents et presque continuels, et amenant de la pluie, de la neige et de la grêle. Depuis le 25, le temps fut très-serein, très-agréable, doux. Il y eut peu de nuages, et le matin seulement; point de vent. Sur la fin les nuages revinrent, et un vent de nord très-froid se fit sentir. — Le plus grand froid, qui fut d'un degré au-dessous du terme de la glace, eut lieu le 7 du mois. — Le jour le plus chaud fut le 29 : le thermomètre monta à 16 degrés au-dessus du terme de la glace. — Ainsi la chaleur moyenne fut de cinq degrés et demi au-dessus du terme de la glace. — La plus grande hauteur du baromètre fut le 24 mars; le mercure monta à vingt-huit pouces. — Son plus grand abaissement fut le 12, le mercure étant à 27 pouces quatre lignes. — Ce mois de mars fut plus salubre que les précédents. Il y eut en général très-peu de maladies, et elles ne furent pas très-vives. — Les plus fréquentes étaient des sciatiques et des lombago, plus rebelles et plus opiniâtres que de coutume. Je traitai les premiers malades qui se présentèrent par la saignée et un large vésicatoire sur l'endroit de la douleur. Mais, quoique le sang tiré de la veine présentât une couenne inflammatoire fort épaisse, la saignée ne soulageait point ou presque point. Le vésicatoire, qui l'année précédente avait agi presque comme un spécifique dans le rhumatisme inflammatoire des lombes, des articulations, de la poitrine, ne soulagea pas davantage. Je m'aperçus enfin que le rhumatisme que je croyais inflammatoire ne l'était pas, et

que j'avais été induit en erreur par le temps assez froid de la saison, et par les apparences du sang des saignées et le caractère des maladies, qui jusqu'alors avaient été inflammatoires. — Ces rhumatismes étaient d'origine gastrique, et provenaient de saburre dans l'estomac, quoiqu'ils ne présentassent que très-peu de signes de cette saburre amère. Le hasard me fit découvrir le traitement qui leur convenait. J'administrais le soufre doré d'antimoine comme altérant dans un de ces rhumatismes qui était fort opiniâtre. Contre mon intention, le malade vomit, et, ayant rejeté beaucoup de bile, dont la présence ne s'était annoncée presque par aucun signe (le sang qu'on lui avait trouvé était d'ailleurs couvert d'une couenne très-épaisse), il se trouva sur-le-champ très-soulagé ; et un second vomitif le guérit complètement.— Ayant suivi depuis la route qu'un cas fortuit m'avait enseignée, je secourus promptement et efficacement plusieurs individus attaqués de la même maladie. — Quelquefois, au lieu de faire vomir, j'employais des purgatifs réitérés, et je les variais. Mais le traitement était long et pénible. Abandonnant donc toute marche détournée, je n'eus plus recours qu'aux vomitifs.

Un très-petit nombre, malgré les vomitifs répétés, conservaient une douleur très-légère, qui empêchait les mouvements des articulations d'être tout-à-fait libres. Un vésicatoire, qui n'aurait été d'aucune utilité dans le commencement, posé alors sur le lieu de la douleur, en emportait les restes. — La fièvre catarrhale, qui avait paru dans les derniers jours du moi précédent, continua pendant celui-ci, et fut la maladie la plus ordinaire. Mais elle était plus modérée, et quelquefois assez peu reconnaissable. Les malades étaient plus doucement affectés, mais plus longuement : ils ne gardaient pas le lit pour la plupart. Cette espèce de toux attaqua les femmes de préférence aux hommes. C'était le plus ordinairement une fièvre très-peu considérable, irrégulière : quelques malades n'en ressentaient point du tout. Tous avaient la langue blanche, chargée, et les dents très-sales. La toux était incommode, prenait la nuit, et, après avoir été dans le commencement sans expectoration, elle était ensuite accompagnée de quelques crachats muqueux, puis enfin d'une abondante matière puriforme. Quelquefois on crachait un sang qui n'était ni délayé, ni vermeil, ni écumeux. Tous éprouvaient un sentiment de pression vers le sternum et le creux de l'estomac, et des signes d'une affection dans l'abdomen, le défaut d'appétit, l'amertume de la bouche, des borborygmes, le ventre resserré, ou des selles peu abondantes, très-fétides et fréquentes.

Parmi les hommes, les tailleurs, les cordonniers les tisserands et autres ouvriers de cette classe, étaient plus fréquemment attaqués de cette toux et avec crachement de sang. — Quand on la négligeait, elle affaiblissait considérablement le ton du poumon, et simulait la phthisie. — Je commençais le traitement par faire saigner une fois ou deux, selon que l'exigeait l'état du malade ; ensuite je lâchais le ventre par des lavements réitérés, surtout s'il y avait crachement de sang ; enfin je donnais par épicrase des minoratifs fort doux avec la manne. Le bas-ventre nettoyé, la circulation devenue parfaitement libre dans tous les organes de cette cavité, et la liberté des selles bien entretenue, les humeurs qui se jetaient sur la poitrine étaient détournées ailleurs, et la toux qu'accompagnaient des crachats sanguinolents, s'adoucissait. — Sur la fin de la maladie, ou lorsque par négligence la phthisie semblait l'avoir remplacée, la décoction du lichen d'Islande et de la racine de polygala fut de quelque utilité.— L'affection pleurétique du mois de janvier paraissait être devenue catarrhale au mois de février, et celle-ci s'être changée, le mois d'après, en une diathèse pituiteuse des poumons, dont une portion avait reflué jusque sur l'abdomen. — Vers la fin de mars, la matière morbifique, qui jusqu'alors avait produit une fièvre catarrhale, et n'avait affecté d'abord que les poumons seulement, et ensuite avec eux l'abdomen, parut s'étendre encore davantage, et se répandre partout le corps, en gagnant même sa superficie, qui, chez plusieurs malades, se couvrit d'éruptions miliaire et scarlatine. — J'employai très-peu les vomitifs dans le cours de ce mois, mais bien plus fréquemment les purgatifs doux, que l'on réitérait plusieurs fois. On n'observait point ce cours de ventre très-incommode qui, pendant l'été, l'automne, et au commencement de l'hiver, avait lieu spontanément ou par l'effet d'un purgatif même très-doux, et que l'on avait tant de peine à arrêter.

CHAPITRE IV.

Avril. Le commencement de ce mois fut serein, sec et incommode par des vents piquants. Du 5 au 11, il y eut un peu de neige par intervalles, des brouillards, et une humidité abondante et froide suspendue de temps en temps par une gelée superficielle, produite par un vent de nord froid. — Ensuite, le vent s'adoucissant peu à peu, le temps redevint serein, et la chaleur augmenta de jour en jour, sans cependant devenir extraordinaire. Vers le 24, l'air se refroidit et devint humide de nouveau. Mais les derniers jours du mois, de la sécheresse et une chaleur modérée reparurent. — Le 7 fut le jour le moins chaud du mois; le thermomètre n'était qu'à deux degrés au-dessus du terme de la glace. — Le 24 fut le jour le plus chaud; le thermomètre monta à seize degrés. Ainsi la chaleur moyenne fut de huit degrés. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 11 avril) de vingt-huit pouces trois lignes. — Sa moindre fut (le 18) de vingt-sept pouces trois lignes. — Les maladies furent plus variées et plus nombreuses pendant ce mois. — La matière pituiteuse, qui dans le mois de mars était portée sur les poumons et sur l'abdomen, ayant changé de place ce mois-ci, et étant devenue plus mobile, affectait les malades de différentes manières, selon l'organe qu'elle trouvait dans chacun d'eux plus disposé à la recevoir. Elle produisit ainsi des fièvres qui différaient beaucoup les unes des autres par la durée, l'intensité, les exanthèmes, et les douleurs variées des diverses parties. — La fièvre scarlatine attaqua un grand nombre d'enfants, quelquefois aussi des adultes, et de préférence des personnes du sexe, des jeunes filles d'une mauvaise constitution et mal réglées. Cette fièvre était quelquefois accompagnée d'une angine grave. On observa souvent aussi des angines sans cette espèce d'éruption, mais non pas sans une fièvre qui ressemblait à la fièvre scarlatine. Les amygdales et la luette se tuméfiaient étonnamment; la déglutition était ordinairement impossible, et la gorge était extrêmement surchargée d'un gluten tenace très-abondant. — Cependant la fièvre catarrhale ne disparut pas entièrement pendant ce mois, mais elle subit quelques changements. C'était surtout la nuit que la toux incommodait les malades. La respiration était gênée avec un sentiment d'oppression. Une douleur déchirante et pongitive occupait, dans un espace considérable, un des deux côtés de la poitrine, ou même tous les deux en même temps, se répandait quelquefois sur les extrémités supérieures ou inférieures, et augmentait durant la nuit. Les malades éprouvaient de l'ardeur dans toute l'étendue du sternum. La langue était blanche, la bouche amère. Presque tous avaient de la cardialgie et des ardeurs d'urine, et leur corps était saisi d'un frisson vague et léger comme s'il eût été exposé à un vent froid. — Après avoir fait une saignée moyenne dans le commencement de la maladie, ou même sans cela, suivant les circonstances, je donnais beaucoup de boissons délayantes avec un sel neutre, et ensuite, au moyen de l'ipécacuanha répété plusieurs fois, j'excitais des vomissements dont les effets étaient fort heureux.

Les ouvriers et les artistes qui mènent une vie sédentaire et peu active, et qui, travaillant le corps incliné, ne font point d'inspirations et d'expirations complètes, crachaient le sang assez souvent par les efforts de cette toux. J'employais à leur égard le même traitement, c'est-à-dire d'abord les délayants, et ensuite les évacuants. J'en fis vomir quelques-uns : mais la plupart ne furent que purgés. A la vérité, le vomitif arrêtait sûrement et promptement cette espèce de crachement de sang, lorsqu'on le donnait après avoir disposé à vomir par beaucoup de fondants; mais je préférais ordinairement la méthode que j'employais le mois précédent, celle des eccoprotiques et des purgatifs par épicrase. — La fièvre catarrhale attaqua les adultes, les hommes principalement et les femmes fortement constituées. Mais les enfants et les personnes du sexe, irritables et très-pituiteuses, éprouvèrent une toux convulsive. Cette toux des enfants exigea, quant au fond, le même traitement que le catarrhe des adultes, et je la considérai comme étant la même maladie, dont elle ne différait que par une modification accidentelle.

La fièvre rhumatismale se jetant sur les articulations des pieds, des mains, des doigts, sur les genoux, la région lombaire, etc., y occasionnait des douleurs déchirantes, qui augmentaient fortement pendant la nuit; elle était accompagnée quelquefois d'éruption miliaire, blanche, rouge, ou mêlée. Cette éruption était

ordinairement plus abondante de près l'endroit souffrant, et il semblait à quelques malades qu'elle adoucissait la douleur. Je combattais cette fièvre rhumatismale, soit simple, soit miliaire, d'abord quelquefois par la saignée, par d'abondantes boissons délayantes et aiguisées d'un sel, et ensuite par un vomitif qu'assez souvent on répétait. Après l'effet du vomitif, il était avantageux de lâcher le ventre modérément. J'en ai guéri ainsi un grand nombre; et ceux qui, par cette méthode, étaient débarrassés de la fièvre sans l'être totalement de la douleur des articulations, parvinrent à une guérison complète par le moyen des vésicatoires appliqués tous les jours ou tous les deux jours sans enlever l'épiderme, par des remèdes altérents et diaphorétiques. — La fièvre angineuse fut quelquefois simple, et souvent, comme je l'ai déjà dit, accompagnée d'une éruption scarlatine. — Je rendais au bout de quelques heures aux malades la faculté d'avaler en appliquant sur le cou un vésicatoire, assez ample pour qu'il ne laissât à découvert que la nuque. Ordinairement je faisais précéder la saignée. — Je composais avec une décoction résolutive, à laquelle on ajoutait le miel rosat et le sel ammoniac, un gargarisme qui, entraînant une grande quantité de pituite filante, soulageait le malade. Ensuite je lâchais le ventre, et quelquefois j'excitais le vomissement, avec ménagement, par épicrase, et en prolongeant l'action de ces moyens. — Quelques-uns de ces malades arrivèrent à l'hôpital, après avoir été saignés plusieurs fois et abondamment, et avoir fait un usage continuel de gargarismes et de cataplasmes émollients, mais sans aucun soulagement, les amygdales s'étant toujours gonflées de plus en plus, et la déglutition étant devenue depuis deux jours impossible. L'application du vésicatoire les débarrassait promptement et sans retour.

C'est d'après cela que j'employai beaucoup ce dernier moyen, et presque jamais les émollients tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la gorge, ou les saignées fortes et répétées. — Par cette méthode, les malades se rétablirent plus promptement et sans avoir perdu beaucoup de sang. — L'usage des fondants doux et des sels, ensuite un doux vomitif répété plusieurs fois, et enfin de légers laxatifs furent très-avantageux dans la fièvre scarlatine. Quelquefois on faisait précéder la saignée, mais elle était médiocre. Lorsque la maladie était abattue et domptée, une sueur douce et salutaire se manifestait ordinairement; un vésicatoire posé dans un endroit quelconque la provoquait avec avantage; et s'il restait quelque douleur parcourant les membres ou fixée dans un endroit, cette crise par la peau la faisait disparaître entièrement. — Ces fièvres se guérissant toutes avec le même succès, dans la même saison et par la même méthode, je les attribuais à la même cause. — La fièvre lente-nerveuse, qui avait paru au commencement d'avril, se répandit davantage vers son milieu. Voici comment elle s'est offerte à nous cette année.

Fièvre lente nerveuse, observée pendant le mois d'avril et la première moitié de mai de l'année 1777.

Les femmes, et parmi elles les plus faibles, les plus pauvres, les chlorotiques étaient atteintes de cette fièvre préférablement aux autres. Quelques-unes même, entrées à l'hôpital pour des maladies chirurgicales, en furent attaquées inopinément. — Ses commencements étaient obscurs, et peu différents de ceux avec lesquels s'annoncent des fièvres légères. Des mouvements fébriles continuels, tantôt plus, tantôt moins sensibles, n'observaient aucun temps régulier. Souvent on aurait jugé le malade sans fièvre, soit par son pouls, soit par la chaleur de son corps, soit par ses urines qui étaient tout-à-fait ou presque dans l'état naturel. La plupart éprouvaient des frissons légers, vagues, de petites sueurs: quelques-uns avaient la peau sèche, sale, imperspirable et rude au toucher. La langue était lisse, couverte d'un gluten ressemblant à de la colle, quelquefois nette, mais peu humide, rougeâtre ou blanchâtre, desséchée, aride, fendue, brûlée; l'appétit était perdu, le goût amer ou nul; la soif était nulle; le visage et les joues étaient rouges et d'un bon teint; mais tout le tour de la bouche et du nez était d'un jaune verdâtre. Les malades éprouvaient dans les membres des douleurs semblables à celles du rhumatisme, qui revenaient par intervalles, s'aggravaient la nuit, déchiraient, tiraillaient: quelquefois il n'y avait dans ces parties qu'un sentiment de chatouillement. C'était une ardeur d'estomac, de bas-ventre, de poitrine, du sternum, d'un des côtés, de l'un et de l'autre; la sciatique, le lombago, l'altération des sens, des tinte-

ments d'oreilles, des bourdonnements, de la lenteur, de la stupidité, un délire de nuit doux, taciturne; la surdité, l'indifférence, la tête très-pesante, l'impossibilité de la soulever; des bouffées de chaleur qui semblaient sortir du front et des yeux, quoique l'application de la main n'y fît découvrir aucune chaleur extraordinaire : quelques-uns ne se plaignaient que de douleurs dans les membres, et assuraient se bien porter d'ailleurs. Le soir et pendant la nuit, une toux, d'abord sèche, faisait expectorer des crachats épais, filants, blancs, verdâtres. La plupart avaient l'abdomen gonflé et douloureux, soit au toucher, soit quand ils toussaient : chez quelques-uns il était tendu comme dans la tympanite. Tels étaient les symptômes les plus ordinaires.

Cet état de choses durait plusieurs jours et même des semaines, sans aucun changement, avec la même intensité, et sans que les symptômes augmentassent ou diminuassent sensiblement. — Un très-petit nombre seulement furent délivrés le sixième jour, le septième, le huitième et les jours suivants, de leur fièvre nerveuse, qui était légère, par une transpiration abondante et soutenue, qui augmentait au lever de l'aurore. — Quelques-uns éprouvaient des symptômes particuliers, et dont l'effet n'était pas le même. Ceux-ci avaient une diarrhée continuelle, sans s'en trouver ni mieux, ni plus mal, à moins qu'elle ne fût excessive ou de trop longue durée, ce qui alors épuisait leurs forces. Les longues diarrhées de cette espèce, qui maigrissaient et affaiblissaient les malades, attaquaient de préférence les jeunes filles, et particulièrement celles qui avaient les pâles couleurs. L'art échouait ordinairement contre elles, lorsque je voulais ou les prévenir par un vomitif donné à propos, ou les arrêter, lorsqu'elles existaient déjà, par des toniques, des fortifiants, des astringents, des opiatiques, ou énerver par des mucilagineux le stimulus qui causait l'irritation. Quand le ventre était ainsi disposé à la diarrhée, un vomitif, quel qu'il fût, agissait comme un purgatif, provoquait le flux qu'il aurait dû prévenir, ou l'augmentait s'il avait déjà lieu. Les fortifiants, les astringents, les opiatiques étaient chassés du corps avant d'avoir pu produire leur effet. Plusieurs jeunes filles périrent au milieu de ce dévoiement interrompu : quelques-unes durent leur conservation à l'usage du vin, à l'infusion et à la décoction de la racine d'arnica, à la décoction de quinquina, à des vésicatoires appliqués tous les deux ou trois jours sur différents endroits du corps, en y laissant l'épiderme. Je savais que les cantharides augmentent l'excrétion par la peau, et diminuent celles par les déjections et par les urines. — Mais tous ces moyens ne les arrachaient à la mort qu'avec bien de la peine et de la lenteur. Leurs forces presqu'entièrement perdues, leur peau desséchée, semblable à celle d'une oie, collée sur le dos par la fonte de toute la graisse, les faisaient ressembler à des squelettes ambulants : elles languissaient en convalescence pendant plusieurs mois; et si elles retombaient, cette rechute était inévitablement mortelle.

Au reste, personne ne mourut de cette maladie, que ceux qui furent emportés par ce fatal dévoiement. — Quelques-uns avaient la gorge extrêmement rouge, mais pour l'ordinaire sans tuméfaction, et douloureuse lors de la déglutition. Les lèvres et toute la superficie interne de la bouche étaient couvertes de pustules semblables à du millet, qui bientôt après s'affaiblissaient, et se changeaient en de petits ulcères de couleur cendrée. Pour les empêcher de s'étendre, on employait des gargarismes astringents, d'un goût austère, et anti-septiques. Une infusion de feuilles de sauge avec un peu d'alun remplissait ordinairement cette indication. Une angine plus caractérisée céda à l'application du vésicatoire. — Un très-petit nombre eurent une éruption miliaire, le plus souvent blanche, rarement rouge, peu abondante chez les uns, beaucoup chez les autres, paraissant dans des temps et dans des endroits différents : elle les soulageait quelquefois; et c'était lorsqu'elle avait lieu un peu tard, après que les premières voies avaient été nettoyées, qu'on ne la forçait point et qu'elle se montrait avec des sueurs spontanées, abondantes et qui se prolongeaient. — Quelquefois il survenait spontanément un vomissement de matière pituiteuse peu abondante, qui se répétait, dégageait singulièrement, rafraîchissait le malade, et lui soulageait la tête : les fausses belles couleurs de la face se changeaient alors en une pâleur salutaire, et la rougeur des yeux disparaissait. — Il y en eut qui chaque jour vomirent de cette manière. Lorsque le vomissement tardait à paraître, il leur survenait de la rougeur, de la chaleur, de l'agitation, du

trouble dans les sens. Le vomissement spontané ayant lieu, la tranquillité revenait comme par enchantement, et la fièvre était suspendue. Lorsque cette évacuation critique avait lieu plusieurs fois par jour et pendant plusieurs jours, la maladie n'était ni dangereuse, ni longue; mais peu de malades jouirent de cet avantage.

Toutes les maladies fébriles qui eurent lieu dans cette saison participèrent du vice et de la nuance de la constitution dominante, et se rapprochèrent du caractère de la fièvre nerveuse épidémique. Peut-être préférera-t-on de l'appeler *phlegmatique*, ou *pituiteuse*, ou même *lymphatique*. — Ceux qui furent attaqués de cette fièvre pituiteuse vernale de la manière que l'on vient de décrire, ne l'eurent pas pure et simple. Car quelquefois le sang s'enflammait, et le sang des saignées que l'on pratiquait avec avantage dans le principe présentait une couenne blanche et tenace. C'était alors une complication de la fièvre nerveuse avec la fièvre inflammatoire. — Chez d'autres les premières voies regorgeaient de bile, et c'était une fièvre double, c'est-à-dire nerveuse et bilieuse tout à la fois, une fièvre hybride produite par la pituite du printemps et de la bile. — J'observai aussi différents degrés d'intensité de la maladie épidémique, selon les individus. Elle se borna quelquefois à une simple diathèse pituiteuse, en sorte qu'excepté la diminution de l'appétit, un peu de langueur, et un excès de mucosité qui inondait la bouche, rien ne s'éloignait de l'état ordinaire. Cette disposition ne dégénéra jamais, chez ces individus, en une fièvre manifeste. — Quelquefois il y avait de plus une petite fièvre : les malades ressentaient des frissons, des chaleurs; mais ils ne s'alitaient point, et s'ils savaient se ménager, le mal durait peu.

Le plus grand nombre eurent cette fièvre grave jusqu'au degré que j'ai décrit. — Des rhumatismes avec ou sans fièvre, affectant soit les muscles, soit les articulations, soit les côtés de la poitrine et les poumons, provenaient de cette même pituite du printemps, et formaient, pour ainsi dire, l'escorte de la fièvre nerveuse dominante. Vers la fin du mois, les extrémités supérieures furent plus affectées que les inférieures ou de douleur, ou de fourmillement, ou d'insensibilité. Cette fièvre ne fut pas tout-à-fait la même pour les hommes que pour les femmes. Il y avait aussi bien moins d'hommes malades que de femmes. Mais chez eux la fièvre était plus forte, la chaleur plus intense, et le pouls dur et vibrant. Le besoin de répéter la saignée était plus marqué à leur égard, et leur sang se couvrait d'une couenne inflammatoire. Il leur était nécessaire de prolonger plus long-temps l'usage des fondants doux, du miel, du vinaigre et du nitre, et d'en venir plus tard au vomitif. Les vésicatoires leur furent rarement utiles, jamais dans le commencement, quelquefois après le vomitif, et sur le déclin de la maladie, qui chez eux parcourait aussi son temps avec plus de rapidité.

Leur fièvre était pituiteuse-inflammatoire ou inflammatoire-pituiteuse, plutôt que simplement pituiteuse. J'en ai vu cependant que leur faiblesse assimilait aux femmes, et assujettissait aux mêmes maladies qu'elles. — Pour traiter avec succès une fièvre dont l'intensité, le mode, les complications étaient si variés, il fallait une méthode flexible et qui pût se plier de toutes les manières. — Aussi chaque malade devait-il fournir l'indication et des remèdes qui lui convenaient, et de leurs combinaisons, et de l'ordre dans lequel il fallait les lui administrer. Point de méthode générale et qui convînt également à chacun de ceux que la fièvre attaquait, et jamais moins d'espoir de trouver un *spécifique*, ou du moins un plan de traitement auquel on pût se fixer. — Ces variétés d'une même maladie rendent la pratique très-difficile, et dans ce cas et dans beaucoup d'autres, attendu qu'on ne peut la circonscrire dans les limites convenues, et qu'à raison de son caractère on ne saurait l'assujettir à des règles certaines et évidentes, faciles à saisir et à suivre. — Ce n'est qu'avec un jugement exercé, de la sagacité, beaucoup de patience et de fréquentes occasions d'observer, que l'on convertit à son usage même celles qui seraient exposées avec clarté. — Les préceptes de l'art, même les plus faciles et les plus susceptibles d'être présentés avec exactitude, exigent eux-mêmes que le médecin tire de son fonds les moyens de les adapter aux cas qui leur sont propres. — Quand la fièvre était simple et sans complication, je l'attaquais avec les fondants salins les plus doux, et beaucoup de boissons anti-phlogistiques : et si, après un ou deux jours, sa prolongation et la force du tempérament faisaient craindre l'inflammation, je saignais

légèrement. — Ces saignées modérées étaient souvent pratiquées pour connaître l'état du sang du malade et quel soulagement il en retirerait. — Les femmes eurent rarement besoin d'être saignées. — Après un intervalle de quelques jours, je donnais un émétique pour chasser la saburre qui se trouvait dans les premières voies, ou en débarrasser les vaisseaux qui auraient déjà pu l'admettre. — Les vomitifs étaient fort utiles, mais après beaucoup de fondants, et lorsque le corps était assoupi par une boisson continuelle et quelquefois par une légère saignée. — Cependant le soulagement était bien plus sensible chez ceux qui avaient des vomissements spontanés et fréquents, et aussi chez ceux qui vomirent artificiellement dans la saison de l'été et pendant une constitution bilieuse. — Après l'effet du vomitif, de légères doses de tartre stibié, le kermès minéral, des sels neutres, et une tisane saturée de racines de chiendent et de dent-de-lion furent très-utiles.

Quelquefois j'appliquais les vésicatoires tous les deux ou trois jours. Mais on les laissait sécher, sans enlever l'épiderme; car je voulais seulement introduire dans le système de la circulation la propriété atténuante des cantharides. D'ailleurs les vésicatoires enlevaient ce qui restait encore des douleurs, lorsque la fièvre était déjà abattue.—Ayant observé que la maladie était soutenue plus aisément par ceux qui, vomissant spontanément et plusieurs fois chaque jour, rejetaient une pituite filante, je tentai de produire artificiellement ce que la nature faisait de son propre mouvement pour sa guérison. Pour cela, je mêlai quelques grains d'ipécacuanha aux autres remèdes, afin d'exciter des vomissements légers et sans trouble, qui, en ménageant les forces du malade, pussent le soulager comme ceux qui auraient eu lieu spontanément. Mais, cette année, j'obtins rarement cet effet; quelquefois ni le vomissement ni les selles n'avaient lieu, et même ce remède altérant excita chez les malades une chaleur qui devenait dangereuse, surtout lorsqu'on le tentait le mal étant dans sa force. J'étais donc obligé de donner une fois ou deux l'émétique à dose assez forte pour surmonter l'inertie de l'estomac et en chasser l'humeur pituiteuse.

Quelques individus avaient beaucoup de cette humeur, et en même temps une faiblesse dans les solides qui les rendait incapables de s'en débarrasser. Ces malades s'étaient affaiblis par des saignées avant de venir à l'hôpital, ou bien leurs forces étaient déjà perdues quand la maladie les avait attaqués. Ils ne purent supporter l'évacuation de cette humeur, quelque dépravée qu'elle fût; et les faire vomir ou les purger, c'était leur donner la mort. Il fallait alors raffermir les forces chancelantes des solides en donnant du quinquina. La décoction saturée de cette écorce fut quelquefois salutaire; tandis que, administrée en poudre, elle excitait de l'anxiété, des nausées, des maux d'estomac, et disposait à une diarrhée dangereuse. Je m'abstins aussi dans ces circonstances des sels neutres. — D'autres qui avaient également beaucoup de pituite, mais dont la fibre avait conservé sa force, n'eurent pas besoin de prendre du quinquina. On les guérissait par la méthode que j'ai exposée précédemment, sans qu'ils éprouvassent la malignité dont la maladie était susceptible.

Cette malignité me semblait avoir lieu dans les cas où la force motrice des solides succombait sous l'abondance de la matière pituiteuse. C'était la seule idée que je me faisais de la malignité dans cette maladie. — Je n'ai vu cette fièvre assujettie à aucune période régulière qui déterminât le moment de sa prise. Chaque jour elle perdait quelque chose, mais d'une manière lente et insensible. Il n'y avait aucune voie par laquelle il ne s'échappât une portion de la matière morbifique. — J'ai fait vomir dans tous les temps de la maladie, lorsque je le croyais nécessaire. S'il y avait alors des exanthèmes miliaires, le vomissement ne les faisait point rentrer; au contraire il était suivi de sueurs avantageuses, l'efflorescence devenait plus abondante, et les malades s'en trouvaient soulagés. — Cependant, chez quelques-uns les exanthèmes ne paraissaient plus après le vomitif, mais le soulagement n'en avait pas moins lieu. — Après avoir vaincu la maladie, les malades languissaient long-temps, et étaient sujets à des rechutes. La convalescence allait lentement, et l'usage des fortifiants était nécessaire.

CHAPITRE V.

Mai. Les neuf premiers jours de ce mois furent modérément chauds et secs. Ensuite il y eut jusqu'au 13 des brouil-

lards, des nuages, du tonnerre, et quelques pluies par intervalles et alternativement. A cette époque succéda du froid et beaucoup de vents très-forts. Le 22, le temps recommença à s'échauffer et à se sécher par un vent rare et doux. — La plus grande chaleur du mois fut, le 25, de vingt et un degrés et demi; la moindre fut, le 15, de huit degrés. La chaleur moyenne fut donc de quatorze degrés trois quarts au-dessus du terme de la congélation. — La plus grande élévation du mercure dans le baromètre fut, le 22, de vingt-huit pouces une ligne et demie. Son plus grand abaissement fut, le 15, de vingt-sept pouces quatre lignes et demie. — Jusqu'au milieu de ce mois on observa, mais en plus grand nombre, les mêmes maladies absolument que dans la dernière moitié du précédent, savoir, la fièvre avec angine, la catarrhale, la scarlatine, la miliaire, la rhumatismale. — La seule différence, c'est que l'inflammation s'y joignit plus rarement, et la bile plus fréquemment; qu'on saigna moins, et que la saignée ne fut pas si utile; qu'on donna plus souvent le vomitif, et qu'il soulagea davantage; que la couenne du sang se montrait moins constamment et était moins épaisse, tandis que la bile, au contraire, était plus pure et plus abondante. — Les malades étaient soulagés par les vomitifs, et souvent par les purgatifs seuls. — D'où je conclus que ces fièvres étaient la plupart *bilioso-pituiteuses*.

Pendant ce mois, beaucoup d'individus se plaignirent de douleurs de ventre qui prenaient par intervalles et imitaient celles de la colique, avec dévoiement, tranchées, ténesme, et cependant des déjections peu abondantes. Ils perdaient l'appétit, avaient des envies de vomir, la bouche amère. La fièvre se déclarait par un frisson considérable de quelques heures, suivi d'une chaleur médiocre entrecoupée par des frissonnements légers, et ensuite d'une fièvre légère à peine sensible. Un vomitif, ou un emético-cathartique, ou même quelquefois seulement un purgatif les guérissait. Dans la dernière moitié du mois, la pituite fut moindre : mais la bile augmenta, devint turgescente; et elle s'évacuait par des vomissements spontanés et journaliers. Quelques malades eurent des tranchées sans vomissement, le ventre étant très-resserré, ou ne rendant des matières fétides qu'en petite quantité et fréquemment. Tous avaient une légère fièvre erratique, et des douleurs vagues dans les membres. — La fièvre pituiteuse des mois précédents ne se montrait presque jamais; et sur la fin du mois, la bilioso-pituiteuse se changea en bilieuse simple. — La toux convulsive des enfants eut lieu pendant tout le courant du mois.

CHAPITRE VI.

Juin. Le temps, qui avait été sec et serein depuis le 22 du mois précédent, se soutint jusqu'au 19 de celui-ci, et la chaleur fut très-considérable. — Le 20, il commença à se couvrir de nuages; ensuite il devint pluvieux et froid, et le sommet des montagnes voisines se couvrit légèrement de neige. — Le 25 ramena la chaleur et la sécheresse. Des pluies chaudes et douces, favorables au cultivateur, terminèrent le mois. — Le 4 et le 5 furent les jours de la plus grande chaleur, qui alla à vingt-deux degrés. — Le 26, elle ne fut que de neuf degrés, et ce fut la moindre. La chaleur moyenne de tout le mois fut donc de dix-sept degrés un tiers. — Le 4 et le 19, le baromètre s'éleva à vingt-huit pouces deux lignes. Le 10, il descendit à vingt-sept pouces six lignes et demie. — Il y eut beaucoup de fièvres continues bilieuses. Quelques-unes avaient leurs accès tous les soirs avec un léger frisson, et d'autres seulement de deux jours l'un. Plusieurs malades, qui vomirent spontanément des matières bilieuses, furent moins malades que les autres, et guérirent plus promptement.

Nous eûmes pendant ce mois quelques *pleurésies* et *péripneumonies bilieuses*, dont une partie avec crachement de sang. — La plupart de ces fièvres bilieuses, même celles qui affectaient plus particulièrement la poitrine avec ou sans crachement de sang, se changèrent en intermittentes par l'usage des fondants, des sels, et des émético-cathartiques souvent répétés. Un très-petit nombre étaient originairement intermittentes. — Quelques-unes furent malignes, et on ne les observa que chez ceux qui, ayant négligé d'assurer leur guérison, éprouvèrent plusieurs rechutes de la fièvre bilieuse dominante. — Ce qui constituait alors la malignité, c'était *une fièvre bilieuse qui attaquait de nouveau un sujet déjà abattu par la fièvre d'été antécédente*, ou *une fièvre bilieuse avec une grande faiblesse des solides et un relâchement provenant du même vice*. — Ces mala-

des étaient encore plus affaiblis par l'usage trop long-temps continué des fondants et par les vomitifs répétés. Après avoir fait vomir une fois dans le commencement, il fallait recourir tout de suite à la décoction de quinquina ou à celle de racine d'arnica. — Les anti-septiques étaient inutiles sans le vomitif, de même que le vomitif sans les anti-septiques. — La rougeole fut très-commune parmi les adultes, et tous eurent en même temps la fièvre d'été ou fièvre bilieuse.

Je n'eus aucun égard dans le traitement à l'éruption; mais je le dirigeai tout entier contre la fièvre bilieuse, par laquelle seule tous les symptômes fâcheux étaient occasionnés. Ce fut cette même fièvre qui troubla la marche ordinaire des petites véroles, et ce fut sous ce point de vue que je lui opposai toutes mes forces. — J'eus à traiter pendant ce mois quelques coliques bilieuses. — La fièvre de la saison attaqua toutes les femmes en couches. — J'avais aussi observé autrefois en Hongrie que, dans les saisons de l'été et de l'automne, les femmes en couches avaient des fièvres bilieuses, rémittentes, intermittentes, des vomissements et des flux de ventre de même nature. — Ce fut le 20 de ce mois que je traitai la première dysenterie avec la racine d'arnica en poudre, ayant fait précéder un vomitif. — Le traitement des maladies bilieuses fut difficile et plus long chez les femmes, et la rechute plus facile. La matière morbifique était aussi plus tenace chez elles; et il était plus nécessaire d'insister sur la cure confirmative.

CHAPITRE VII.

Juillet. Le commencement de ce mois fut venteux, froid et très-pluvieux. — Le 4, il survint tout-à-coup une grande chaleur, qui bientôt se trouva modérée par un vent de nord qui souffla fortement. — Le 8, le temps fut de nouveau nébuleux, froid et très-pluvieux. Il y avait toujours du vent, et très-rarement du soleil, qui ne se montrait pas long-temps. — Le 16, le temps reprit sa sérénité et sa chaleur; mais il fut troublé de nouveau vers le 20 par du tonnerre, des pluies, et des vents froids par intervalle. — La fin du mois fut belle et chaude. — Une humidité froide prévalut pendant ce mois. — La plus grande chaleur, qui fut de vingt-trois degrés et demi, se fit sentir le 19. — La moindre, qui fut de dix, eut lieu le 16. Ainsi la chaleur moyenne fut de treize degrés un tiers. — Les 12, 13 et 16, le baromètre marqua vingt-huit pouces deux lignes. — Le 27, il descendit à vingt-sept pouces cinq lignes et demie. — Pendant ce mois, la fièvre bilieuse d'été parut se jouer par la variété de ses symptômes, et en affectant différentes parties dans les différents sujets.

Ainsi on vit des frénésies, des ophthalmies, des parotides, des engorgements des glandes, des angines, des péripneumonies, des pleurésies, des hémoptysies (ces dernières furent plus communes pendant ce mois que dans aucun autre temps de cette année), des douleurs rhumatismales, des gonflements aux poignets et aux genoux, des vomissements bilieux spontanés, des coliques, des diarrhées, des dysenteries, des difficultés d'uriner, des fièvres continues, rémittentes, intermittentes, pétéchiales, miliaires, ortiées, scarlatines, des paroxysmes hystériques, etc., variété prodigieuse de symptômes, dont l'unique cause était la bile qui se manifestait sous toutes sortes de formes. — Quels que fussent les symptômes de cette seule et même cause, je ne la combattais presque que par une seule et même méthode. — La fièvre épidémique se joignait à un grand nombre d'autres maladies, telles que la rougeole, la petite vérole, les suites de couches, les blessures, les plaies, la vérole, etc. — J'ai vu des malades qui étaient tombés de très-haut, avoir les fonctions du cerveau troublées; un examen attentif me faisait reconnaître chez eux la fièvre de la saison qui les avait attaqués dans ces circonstances. On les guérissait de l'assoupissement, du délire, de la fièvre, par des dissolvants, et par des vomissements d'une matière bilieuse que l'on excitait et que l'on répétait à dessein. — Je regarde ceci comme étant de la plus grande importance; car j'ai vu trépaner sans succès un homme qui, l'été et pendant une constitution bilieuse, étant tombé de très-haut, avait du délire, de l'assoupissement, des convulsions. On trouva les intestins d'une couleur plombée, la vésicule gorgée de bile, le foie pénétré de cette humeur, mais la tête était parfaitement saine. — Je crois que fort souvent il est très-difficile de distinguer dans les cas de cette espèce les affections idiopathiques du

cerveau, de celles qui ne sont que sympathiques.

CHAPITRE VIII.

Août. Une chaleur qui brûlait tout, un temps sec, serein, eurent lieu jusqu'à la moitié du mois. Depuis cette époque, il y eut un jour de grande pluie, et tout le reste du mois, surtout le matin et le soir, une température froide dont étaient incommodés facilement ceux qui n'étaient pas assez couverts. Les jours étaient les uns nébuleux, les autres sereins; les nuits nébuleuses comme celles de l'automne; les pluies rares et partielles : les vents soufflaient. La fin du mois fut pluvieuse. — La plus grande chaleur du mois eut lieu le 10; elle était de 25 degrés. — La moindre eut lieu le 23; elle était de 11 degrés et demi. — Ainsi la chaleur moyenne fut de 19 degrés un tiers. — La plus grande élévation du baromètre fut, le 26 et le 27, de vingt-huit pouces trois lignes. — La moindre fut, le 31, de vingt-sept pouces sept lignes. — On n'observa pas un grand nombre de fièvres bilieuses, soit continues, soit rémittentes avec des périodes différentes; mais à raison de la viscosité de la matière morbifique, il fallut employer les fondants les plus actifs, et faire vomir plusieurs fois, et longuement chaque fois. Il y eut moins de dysenteries que dans la plupart des autres étés. Après le milieu du mois, on vit des gonflements des mains ou des pieds très-douloureux, sans rougeur, supportant difficilement le toucher et conservant l'empreinte du doigt qui venait de les comprimer; la douleur augmentait vers le soir principalement et pendant la nuit. A peine la fièvre d'été fut-elle funeste à quelques individus.

Si l'on compare les maladies de cet été, quant à leur nature et au traitement qui leur convenait, avec celles de l'année précédente, on trouve qu'elles n'en diffèrent que par le nombre et la durée. En effet, l'été de 1776 fut extrêmement chaud, et bien plus que celui-ci; ce qui fit qu'il y eut beaucoup de maladies produites par une bile très-âcre, très-mobile et très-abondante. Il y eut aussi alors beaucoup de dysenteries. — Dans l'été actuel, on compta moins de malades, mais leur convalescence était plus longue.

CHAPITRE IX.

Fièvre des femmes en couches, etc.

La maladie épidémique de l'été attaqua toutes les femmes qui accouchèrent dans notre hôpital pendant cette saison, quelques-unes très-légèrement, aucune très-gravement. Je n'attribuai point cette affection des nouvelles accouchées à un certain miasme contagieux, puisque chacune avait eu chez elle des causes actives et sensibles de la maladie. — Je ne m'écartai point encore en cette occasion de mon principe, qui est de n'admettre aucune autre contagion que celle de la petite-vérole, de la rougeole, de la gale et du virus vénérien, puisque ce sont les seules maladies qui se propagent comme par transmission. En effet, si on admet un virus contagieux pour la fièvre pétéchiale, pour la miliaire et autres, comment arrive-t-il que ceux qui sont jour et nuit dans les hôpitaux, que les gardes qui respirent le même air que les malades qui sont pour la plupart affectés de maladies aiguës, demeurent exempts des maladies de ceux qu'ils soignent, et cela pendant plusieurs années? Comment se fait-il du moins qu'ils n'en soient pas attaqués plus souvent, ni plus gravement que ceux qui vivent ailleurs? Certes, je connais les inconvénients d'un air rempli d'exhalaisons putrides, je connais les grands avantages de ces appartements où pénètre aisément un air frais et sec : et moi-même j'ai mis tous mes soins pour éviter les uns et obtenir les autres. Mais admettre d'autres contagions que celles dont j'ai fait l'énumération; prétendre, par exemple, que la fièvre pétéchiale ou la miliaire puisse transmettre des foyers de contagion de sa nature, c'est ce qui est contraire à des observations sans nombre. — Celui qui nierait la contagion même de la *fièvre la plus maligne*, de la peste; qui assignerait à cette maladie, la plus terrible de toutes, une cause épidémique qui s'appliquerait également à tous, mais ne produirait pas son effet sur tous; qui ferait dépendre cette cause de la saison de l'année, et d'une constitution propre à favoriser plus puissamment que dans beaucoup d'autres années la naissance des maladies septiques, plutôt que d'un ballot de laine, ou même d'une lettre apportée d'un pays lointain désolé par ce fléau; celui-là, dis-je, avancerait un paradoxe; mais en même temps quelle vérité! et quel service il rendrait dans ces temps

de calamité dont plaise au ciel de nous préserver !

Il trouverait, à l'appui de son opinion, dans les auteurs qui ont écrit sur la peste, même dans ceux qui pensent différemment, des preuves qui ne pourraient être contestées, à moins que d'être entraîné, par l'amour du merveilleux et de ce qui est placé loin de soi, à nier l'existence des causes familières et à notre portée. — Si quelqu'un voulait faire des recherches relatives à la solidité de ce sentiment, il pourrait consulter avec fruit même des auteurs qui ne sont pas médecins. Tite-Live lui seul lui fournirait beaucoup de choses sur ce sujet. Voici ce que je me rappelle dans ce moment (L. 25, chap. 29). La peste de Syracuse est ainsi rapportée : « La peste survint, qui, attaquant les deux armées, » suspendit bientôt tout projet d'hostilités. En effet, dans l'automne, et dans » des lieux naturellement malsains, mais » plus encore hors la ville que dans son » enceinte, une chaleur d'une violence » insupportable frappa tous les soldats » dans les deux camps ennemis, et d'abord ils étaient malades et périssaient » par le vice de la saison et celui du terrain qu'ils occupaient. — Cependant » les ravages de la maladie furent plus » considérables dans le camp des Carthaginois que dans celui des Romains, » qui pendant le siége avaient eu le temps » de s'accoutumer davantage au climat » et aux eaux. Les Siciliens, qui servaient » comme auxiliaires dans l'armée ennemie, se retirèrent chacun dans sa ville » voisine, sitôt qu'ils s'aperçurent que le » mal se propageait par l'insalubrité du » lieu. Mais les Carthaginois, qui n'avaient de retraite nulle part, périrent » tous jusqu'au dernier, avec leurs généraux Hippocrate et Hamilcon. Marcellus, voyant un fléau si terrible fondre » sur son armée, la fit rentrer dans la » ville, où l'ombre et le couvert refirent » les corps languissants. Cependant il » perdit un grand nombre de soldats. » — On était moins maltraité dans Syracuse, dans les villes voisines, dans des maisons, à l'ombre, parce qu'on évitait ainsi des causes morbifiques non occultes, mais évidentes, non volatiles ou venant de loin, mais fixes et locales. — Mais cette maladie était-elle bien certainement la peste? On n'en saurait douter, puisque tous les Carthaginois, sans exception, en périrent.

Le même historien dit dans un autre endroit (L. 5, ch. 48) : « La famine désolait les deux armées plus que ne faisaient tous les autres maux du siége et » de la guerre. Mais en outre la peste » était dans celle des Gaulois, qui étaient » campés dans un terrain situé entre des » collines, échauffé par les incendies, » rempli de vapeurs, d'où le moindre » vent soulevait des cendres au lieu de » poussière. Les hommes de cette nation, » accoutumés à une température froide » et humide, étant tourmentés par une » chaleur suffocante, mouraient comme » des troupeaux parmi lesquels il se serait déclaré une épizootie. D'ailleurs, » plutôt que de se donner la peine de faire » des funérailles particulières, ils brûlaient leurs morts par tas indistinctement. » — Le miasme pestilentiel n'affecta point le Capitole, quoique très-voisin, mais situé sur un lieu élevé, tandis que les Gaulois, qui occupaient un lieu enfoncé, et qui, déjà abattus par la disette des vivres, étaient brûlés par la grande chaleur de l'été, en furent seuls les victimes. — Tite-Live dit encore dans le treizième chapitre du même livre : « Cette année fut remarquable par » un hiver si froid et une si grande » quantité de neige, que les chemins cessèrent d'être praticables, et le Tibre » d'être navigable. — Cet hiver si triste » fut suivi d'un été pestilentiel et funeste » à toutes les espèces d'animaux, soit par » l'intempérie du ciel et le changement » subit et contraire de la température, » soit par toute autre cause. »

Si le virus de la peste pouvait être transporté chez nous des contrées les plus lointaines, et conserver long-temps sa force morbifique, il serait donc nécessairement d'une nature fixe et semblable à celui de la petite vérole. Mais si on le suppose fixe et éminemment contagieux, comment, étant une fois transporté sur notre territoire, pourra-t-il jamais en être éliminé, et en demeurer éloigné pendant des siècles entiers. Certes, depuis que le virus variolique a été apporté en Europe, il n'est jamais long-temps sans se manifester; mais il en parcourt successivement les différentes régions, et n'abandonne point entièrement cette portion du globe. — Ne serait-il donc pas possible que la peste ne fût point contagieuse, qu'elle naquît spontanément et de causes évidentes, qu'elle ne fût point une maladie spécifique ou d'une nature particulière, mais seulement un degré supérieur d'une fièvre très-maligne, et une

certaine modification de cette fièvre? Je crains bien qu'en assignant une cause à la peste, nous ne tombions dans ce défaut si commun à notre humanité, savoir que notre raison, séduite par tout ce qui lui est peu familier et par le merveilleux, s'envole au-delà des objets qui sont à sa portée, et poursuit ceux qui lui échappent. Je pourrais proposer à la discussion des hommes éclairés les questions suivantes, qui sont de la plus grande importance : 1° Si la fièvre maligne est jamais spécifique et d'une nature particulière? si elle n'est pas plutôt une fièvre bilieuse ou putride d'un plus haut degré? Cette question me paraît à peine douteuse. — 2° Si la fièvre pestilentielle diffère essentiellement de la fièvre maligne, ou seulement par la grandeur du danger et par le nombre plus considérable de ceux qu'elle attaque? — 3° Si la peste elle-même ne surpasse pas la fièvre pestilentielle par l'intensité du mal seulement, en attaquant plus d'individus, en en faisant périr un plus grand nombre, quoique cependant le caractère des deux maladies soit le même? — Les symptômes de la peste décrite par Forestus, médecin très-éclairé et écrivain très-exact, qui en avait été témoin oculaire, et les causes qui conviennent également aux maladies bilieuses, putrides, malignes, pestilentielles, et à la peste elle-même, semblent prouver que ces maladies sont de la même famille, mais d'un ordre différent, en sorte que la fièvre bilieuse occupe le degré le plus inférieur, et la peste le plus élevé. — 4° Si les signes regardés par quelques-uns comme essentiels et caractéristiques de la peste n'en sont que des signes accidentels, de la même manière, par exemple, que la fièvre bilieuse est accompagnée, dans certains étés, d'efflorescences ortiées, dans d'autres de pétéchies, dans d'autres de parotides, d'anthrax, etc.; tandis que dans tous les cas et la cause et le traitement de la maladie demeurent toujours les mêmes?

5° Si la véritable peste ne peut pas se déclarer chez un seul individu, dans un temps où on n'observe absolument aucun miasme pestilentiel sur les autres habitants de la même contrée, peut-il exister un concours de plusieurs causes congénères s'attachant à un individu quelconque, qui élève la fièvre bilieuse au degré de la fièvre putride, ou de la fièvre maligne, ou de la fièvre pestilentielle, ou de la peste elle-même, sans que dans le même temps un concours de causes semblables ait lieu dans un autre homme?

6° S'il n'existe point un miasme spécifique et particulier de la fièvre pestilentielle et de la peste elle-même, y aura-t-il dans la peste un assez grand danger de contagion d'un individu à un autre, pour que, comme cela a lieu ordinairement pour la petite vérole, elle puisse être transmise par des habits, de la laine, d'autres effets, même par de simples lettres qu'on enverrait d'un lieu pestiféré dans un pays très-éloigné? — 7° Ces précautions dispendieuses, par lesquelles on s'efforce d'écarter la peste d'un endroit, qui suspendent tout commerce entre les voisins, et répandent au loin la terreur, sont-elles nécessaires? ne sont-elles pas plutôt extrêmement nuisibles, soit parce que l'interruption du commerce amène la cherté des vivres, soit parce que tout cet appareil employé contre la peste inspire la crainte de la mort, deux circonstances capables de donner naissance à une peste intérieure? — 8° La peste ayant été plus fréquente autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui, est-ce qu'il y avait alors avec les lieux infectés plus de communications qu'à présent?

Mais dans le temps où nous vivons, le monde presque entier semble ne faire qu'une seule cité, et quoique les nations les plus éloignées les unes des autres aient entre elles des relations plus fréquentes, la peste qu'on voyait si souvent ne paraît plus que très-rarement. — 9° P. Forestus établissait-il seulement différents degrés de la même fièvre maligne, lorsqu'il disait que la fièvre pétéchiale tenait le milieu entre la fièvre vraiment pestilentielle et celle qui ne l'est pas? — 10° La fièvre pestilentielle et la peste elle-même appartiennent-elles à ces fièvres gastriques, dont la matière contenue dans l'estomac et dans les intestins se putréfie promptement, s'insinue aussitôt dans le sang et produit en peu de temps une dissolution mortelle et la gangrène? — 11° Serait-il prudent de traiter un pestiféré comme on traiterait une fièvre maligne simple? — 12° Si, après avoir nettoyé l'estomac et les intestins, on donnait à des pestiférés le quinquina, ou la racine d'arnica que nous vantions tout-à-l'heure contre les fièvres malignes, ne serait-ce pas employer une méthode plus conforme et aux principes, et à l'analogie, et à l'expérience, que si, comme Botal, ce médecin horrible-

ment prodigue du sang humain, on répandait ce fluide, auquel tient la vie, par des saignées répétées plus pernicieuses que la maladie elle-même?

Mais mon dessein étant de parler de la fièvre des femmes en couches, je m'aperçois que je me suis écarté de mon sujet beaucoup plus que je ne comptais. Au reste, j'aime mieux avoir ainsi dépassé les bornes que d'avoir tu des choses que je crois vraies et devoir un jour être utiles, quoique l'opinion que j'ai présentée doive trouver les esprits peu disposés à la bien accueillir, et être taxée, sans beaucoup d'examen, de téméraire et extrêmement dangereuse. — Je vais exposer maintenant quelle espèce de fièvre affligea les femmes en couches dans le courant de cet été. — Vers la fin de leur grossesse, quelques-unes eurent une fièvre irrégulière et peu sensible, le ventre très-serré, la bouche mauvaise et pleine de mucosité. L'appétit était perdu; elles éprouvaient des douleurs vers les lombes et le creux de l'estomac; elles urinaient fréquemment et avec difficulté. Une ou deux seulement eurent une fièvre bien marquée, qui devint d'abord rémittente, puis intermittente. — La plupart, immédiatement après leurs couches, qui ordinairement n'étaient pas laborieuses, ou peu de temps après, ou plus tard, sans aucun ordre certain dans le nombre des jours, éprouvèrent des frissons et des chaleurs alternativement. Celles qui se trouvaient affectées de bonne heure, outre les accidents dont je viens de parler, avaient leurs lochies très-peu abondantes, et des douleurs dans tout l'abdomen, et surtout à l'hypogastre et à la région de la matrice. Ces douleurs étaient si cruelles, que les malades redoutaient le toucher même le plus léger; elles étaient vagues, de manière cependant que, dans l'endroit où on rencontre l'utérus contracté en forme de globe, elles avaient plus de force et de fixité. Ayant examiné la langue, dont l'état est l'indice le plus exact de celui de l'estomac et des intestins, je la trouvai hérissée comme de petits poils blancs jaunâtres, et quelquefois même très-verts. Il ne m'arriva qu'une seule fois de la trouver très-nette, quoique l'estomac fût rempli de beaucoup de saburre. Une de ces femmes, dont la fièvre était très-légère, fut couverte d'exanthèmes ortiés, mêlés d'une espèce d'éruption scarlatine. — Lorsqu'on doutait encore de la nature de la maladie, je ne soupçonnai jamais aucune inflammation des intestins ou de la matrice, quoiqu'il y eût bien des apparences qui auraient pu induire en erreur des gens peu éclairés. Je savais que la bile dominait dans l'été, qu'elle était très-pure et très-mobile quand cette saison était fort chaude, qu'elle était au contraire aqueuse et inerte dans un été froid et humide, que les femmes enceintes sont ordinairement resserrées, ce qui occasionne une congestion de saburre dans le ventre. J'avais donc conjecturé heureusement, ainsi que l'événement le prouva, que cette fièvre des femmes en couches provenait d'une matière étrangère amassée dans les premières voies. En effet, le traitement qui convient dans les fièvres gastriques convenait également dans celle-ci, et ces femmes se trouvaient guéries, sans avoir couru auparavant aucun risque de périr. — Je n'ignorais point que c'est une question qui divise encore beaucoup de médecins, savoir quelle est ordinairement la nature de la fièvre des femmes en couches. Est-elle *inflammatoire*, ou *putride et maligne*? Mais depuis long-temps les observations de Sydenham et les miennes propres m'avaient appris à connaître l'influence active de la maladie épidémique, qui, pendant tout le temps où elle règne, range sous ses lois toutes les autres maladies, et les force à combattre sous ses étendards.

Cette opinion me paraît appuyée sur des preuves si certaines, que je n'examine jamais aucune maladie, quelle qu'elle soit, sans faire attention en même temps au caractère de la constitution épidémique, et sans rechercher jusqu'à quel point la maladie proposée se rapproche de la nature de l'épidémie. Ainsi il ne m'était pas difficile de ranger la fièvre des femmes en couches parmi celles qui rendent si funeste la saison de l'été, c'est-à-dire parmi les fièvres bilieuses.— Je me rappelai encore ce que j'avais vu en Hongrie pendant deux étés. Toutes les femmes qui accouchèrent dans ce temps de l'année, extrêmement chaud, furent attaquées de fièvres très-bilieuses, de choléra et de dysenteries. D'abord, j'employai un traitement peu hardi; car, quoique je susse fort bien celui qui aurait convenu à d'autres individus, les circonstances particulières dans lesquelles elles se trouvaient me détournaient d'en employer un plus actif, jusqu'à ce qu'enfin la longueur de la convalescence et beaucoup d'accidents qui avaient lieu au milieu même du traitement me firent pren-

dre le parti de négliger toute considération relative à l'accouchement, et d'opposer au mal une méthode vigoureuse et proportionnée. — J'employai donc fréquemment et hardiment les vomitifs ou les purgatifs, si je les jugeais nécessaires, lorsque, par leur moyen, ceux qui étaient attaqués de la fièvre bilieuse épidémique guérissaient promptement et sans crainte de rechute. — J'avais appris dans cette occasion à ne pas m'arrêter à la simple considération des lochies, soit qu'elles fussent supprimées entièrement, soit qu'elles ne coulassent qu'en très-petite quantité, et je ne fis usage d'aucun des remèdes appelés *aristolochiques*. Pourquoi me serais-je conduit autrement? Ne devais-je pas plutôt attaquer la maladie principale que de m'amuser à combattre quelque symptôme de peu d'importance? — D'après toutes ces considérations, je crois que la fièvre ordinaire des femmes en couches est très-rarement de nature inflammatoire, à moins qu'un froid très-vif, le vent du nord et la pléthore des sujets ne produisent une disposition inflammatoire.

Mais, dans ce temps-là même propre à produire des inflammations, les femmes en couches étaient moins gravement affectées, et moins souvent peut-être attaquées d'inflammation que les autres individus. Et en effet, les femmes, en général, étant moins sujettes que les hommes aux maladies inflammatoires, parce que leur corps est d'un tissu plus lâche et leur sang moins riche, les nouvelles accouchées, qui, pendant et après l'accouchement, perdent une quantité plus ou moins considérable de sang, et chez lesquelles, à raison de cette évacuation, de l'affaiblissement qui la suit, et de la plus grande liberté dans la circulation qui en résulte, on doit craindre moins que jamais la diathèse inflammatoire, doivent être encore plus à l'abri des inflammations de toute espèce que les autres personnes du sexe qui ne sont pas dans le même état. — Je ne nierai pas certainement que la matrice d'une femme qui a fait de longs et violents efforts pour accoucher, qui a été secourue sans ménagement dans son travail, ne puisse s'enflammer; mais, quand l'accouchement n'a point été laborieux, je pense que les femmes en couches sont peu sujettes aux fièvres inflammatoires. Elles seront bien plutôt exposées aux fièvres gastriques, soit pituiteuses, soit bilieuses, soit putrides, que des saignées répétées, ou un régime échauffant, feront dégénérer en fièvres malignes. — Je n'ai jamais ouvert un cadavre de femme en couches morte de la fièvre dont je parle; mais je connais des ouvertures faites par d'autres, qui ont trouvé les viscères de l'abdomen les uns enflammés, les autres gangrénés, et qui en ont conclu que la fièvre était de nature inflammatoire. Si je ne me trompe, cette conclusion est mal fondée; car tel est l'état ordinaire de ces organes après une fièvre maligne. J'ai disséqué un grand nombre d'individus qui y avaient succombé, peu de temps après leur mort, lorsque leurs cadavres étaient à peine refroidis, et dans un temps très-froid qui mettait obstacle à une prompte putréfaction, en sorte qu'on n'y apercevait que les effets de la maladie elle-même. J'ai trouvé les intestins d'une couleur plombée, horriblement enflammés, couverts de taches et de pétéchies, l'épiploon d'un rouge sale, brun, livide, tout corrompu, et très-fétide. Etait-ce une fièvre inflammatoire qui avait causé un tel ravage dans ces parties? Je ne pouvais douter que la maladie avait été d'une nature entièrement différente, bilieuse dès son principe, et qu'elle avait dégénéré en putride et en maligne par des saignées faites mal à propos, et parce qu'on avait négligé d'évacuer. Dira-t-on qu'un homme qui a succombé à une hydropisie incurable est mort d'une fièvre inflammatoire, parce que ses viscères, qui ont été plongés long-temps dans des eaux très-corrompues, seront affectés d'inflammation et de gangrène?

Ainsi, pour résumer en peu de mots tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, l'été, ennemi du sang, ami de la bile, une grande diminution de force dans les parties solides, la perte de bonnes humeurs à la suite de l'accouchement, une vie inactive pour l'ordinaire, et la paresse du ventre, éloignent autant qu'il est possible une femme en couches d'une constitution athlétique et propre à favoriser les inflammations, et l'expose au contraire aux maladies putrides plus qu'à toutes les autres. J'ai dit que cela était confirmé et par les observations des autres, et par celles que j'avais faites moi-même en beaucoup d'occasions en Hongrie; j'en ai fait cette année de nouvelles, qui prouvent que, l'été dernier, la fièvre des femmes en couches était produite presque généralement par une matière putride qui, après avoir porté d'abord son infection dans le tube intestinal, la transmettait

dans le torrent de la circulation en y pénétrant elle-même en partie. — J'ai exposé plus haut les symptômes de cette fièvre, dont le plus remarquable était la douleur de l'abdomen et de l'hypogastre. Je n'ai cependant jamais pensé qu'il y eût inflammation des intestins ou de la maladie, et, quelque forte que fût la fièvre, je n'ai point pratiqué la saignée. — La dureté trompeuse du pouls, sa force et sa raideur (qui n'étaient que l'effet du spasme), ne m'ont jamais séduit au point de me les faire regarder comme le produit d'un vice inflammatoire du système sanguin, plutôt que celui d'un vice bilieux et putride des premières voies. J'avais reconnu d'ailleurs dans une infinité de cas combien le pouls est trompeur, soit dans le cas de pléthore et d'inflammation, lorsque, faible en apparence, il se relève avec force après une copieuse saignée ; soit au contraire dans ceux où il y a plutôt défaut que surabondance de bons sucs, lorsqu'il semble annoncer une plénitude et un excès de forces vitales. — Dans le moment où j'écris ceci, je reviens de l'hôpital clinique d'auprès d'une femme en couches, qui, il y a trois jours, y déposa le premier gage d'un amour secret. L'accouchement fut facile, et n'eut rien de remarquable que deux circonvolutions du cordon ombilical autour du cou de l'enfant. Elle s'était bien portée pendant les premières vingt-quatre heures ; mais au bout de ce temps, elle ressentit d'abord des frissons, ensuite des chaleurs, et elle se plaignit de beaucoup de douleurs à la région inférieure du ventre, qui ne pouvait souffrir le moindre toucher. Le pouls était fort, vibrant ; le corps jeune, fortifié par le travail, bien constitué et plein de bons sucs. La bouche n'était point mauvaise ; l'estomac n'était mal affecté d'aucune manière ; à peine coulait-il quelques lochies. — Je me fis une notion de la maladie d'après tout ce que j'ai dit ci-dessus.

Après avoir débarrassé le ventre par des lavements, je donnai une mixture saline, dans laquelle il entrait beaucoup de crème de tartre. La malade rendit un peu de matière en deux ou trois selles, et bientôt après la fièvre et la douleur disparurent presque entièrement. Mais le deuxième jour depuis l'accouchement n'était pas encore passé, que, le ventre s'étant resserré de nouveau, la fièvre revint, et une douleur beaucoup plus violente que la première se fit sentir. La malade s'agitait et se lamentait beaucoup ; les lochies ne coulaient point du tout. Comme la matière morbifique avait son siége dans la partie inférieure des premières voies, et que la langue, la bouche et l'estomac étaient en bon état, je préférai le purgatif au vomitif, et je donnai la manne avec le sel cathartique amer à prendre par petites doses. Avant la moitié du troisième jour, elle eut trente selles, qui procurèrent un soulagement très-remarquable, car elle ne ressentit plus ni douleur ni fièvre ; le gonflement du ventre disparut totalement, et les lochies revinrent abondamment. — Comme je me propose d'entretenir artificiellement la liberté du ventre, j'espère que les suites de couches de cette femme ne seront plus troublées ; et j'ose le prédire avec d'autant plus de confiance, que cette année j'ai observé parmi les nouvelles accouchées beaucoup de maladies absolument semblables, que j'ai étouffées encore dans leur berceau avec le même succès et les mêmes moyens, c'est-à-dire avec les purgatifs et les vomitifs. — Voilà la vraie méthode aristolochique et antiphlogistique.—J'empêche les femmes en couches de rester trop long-temps au lit, de s'affaiblir par l'excès du repos, la chaleur des couvertures, l'usage des boissons qu'il est d'usage de prendre tièdes ; ce qui ralentit les sécrétions et les excrétions, et provoque la fièvre putride.—Je sais combien une pareille conduite est éloignée de celle que l'on tient chez ceux que leur naissance ou leur fortune, ou un orgueil qui n'est point appuyé sur ces avantages, élève au-dessus de la classe du peuple ; je sais combien on risque sa réputation en donnant des conseils salutaires, mais opposés à des préjugés aussi enracinés.

Il n'en est pas moins du devoir des médecins, de ceux surtout qu'une pratique heureuse et une considération justement méritée ont rendus recommandables, de réunir leurs efforts pour désabuser leurs concitoyens d'une erreur très-grave et très-répandue comme l'est celle-là. — Ainsi, nous mépriserons également et ceux qui, quoique connaissant la meilleure méthode, et l'approuvant tacitement, trahissent leur art par une basse complaisance pour des préjugés de bonnes femmes, et ceux qui, tenant opiniâtrement aux anciennes routines, n'osent, imitateurs serviles, ni penser, ni entreprendre, ni faire ce que faisaient leurs aïeux. — Je ne donnais point d'huile d'amande douce à nos malades, quoique ces

potions huileuses soient tellement en usage, même parmi le peuple, que, sans elles, la femme la plus dénuée de ressources n'espère pas pouvoir surmonter les accidents des couches. — L'huile n'est-elle pas propre, à cause de la rancidité qu'elle acquiert promptement, à augmenter prodigieusement la saburre, à irriter fortement les nerfs que l'on a dessein de calmer, à affaiblir les forces de l'estomac, et à faire perdre ainsi avec le malade et les soins et les remèdes qui lui auront été prodigués. — Je rejetais les absorbans, quoique leur usage soit très-répandu. — En effet, c'eût été augmenter par des anti-acides la tendance à la putréfaction. Je cherchais, au contraire, par des remèdes agréables et acescents, et qui lâchaient doucement le ventre, à affaiblir l'impression de la saburre putride. Il n'en est jamais résulté pour le nourrisson aucun accident qu'on pût rejeter sur l'âcreté du lait.—J'ai eu peu d'occasions d'employer les remèdes nervins et les anti-hystériques; car ma première idée n'était pas d'accuser les nerfs, leur trop grande irritabilité, le désordre des esprits animaux, et des mouvements irréguliers qu'il fallait calmer par les nervins et par les narcotiques. C'est cependant ce que l'on a coutume de faire presque toujours, aussitôt que quelque affection douloureuse ou quelque incident étranger à la santé se remarque dans une femme en couches. Le système nerveux n'est-il pas, en effet, par lui-même ami de la paix et ennemi de toute agitation, à moins qu'il ne s'élève une cause de troubles dont le médecin doit faire la recherche la plus exacte, et que j'ai très-souvent trouvée dans le système gastrique, d'où son expulsion ramenait aussitôt le calme? — Nos nouvelles accouchées n'ont point eu d'éruption miliaire; une seule eut des exanthèmes ortiés. Quand je me rappelle ce que j'ai observé en pratiquant la médecine en Hongrie, je ne doute point qu'on ne puisse presque toujours, avec avantage, prévenir l'éruption miliaire. En effet, des observations nombreuses, faites dans ce pays et à Vienne, m'ont convaincu, malgré mes préjugés et les leçons que j'avais reçues d'un maître d'ailleurs recommandable, que les fièvres miliaire, pétéchiale, scarlatine, ortiée, érysipélateuse, étaient toujours d'origine gastrique ; qu'on pouvait le plus souvent les prévenir en évacuant de bonne heure les premières voies; que, si le médecin n'est plus le maître d'empêcher l'éruption d'avoir lieu, ayant été appelé peut-être lorsque la matière avait déjà passé en grande partie dans les voies de la circulation, ces fièvres devenaient putrides, et même malignes, lorsque l'intensité augmentait; que ces fièvres exanthématiques n'étaient que des variétés et des modifications accidentellement différentes d'une fièvre ou gastrique, ou putride, ou maligne, comme on voit la même plante présenter un grand nombre de variétés seulement accidentelles, selon les différents climats.

Je crois avoir remarqué que la matière de l'éruption miliaire est plutôt pituiteuse, celle des pétéchies bilieuse-putride, celle de la scarlatine âcre et plus volatile que les autres, gagnant plus promptement la superficie du corps, et souvent plus septique qu'elles. — La fièvre érysipélateuse est produite par une bile âcre et ténue ; c'est ce qui est prouvé par la méthode qu'on lui oppose avec un succès si prompt, et qui consiste dans les délayants, le vomitif, et les eccoprotiques acidules. — L'état inflammatoire du sang, compliqué quelquefois avec la fièvre érysipélateuse, est dû à une bile très-âcre, qui se résorbe et qui porte l'inflammation dans le système. — On demande si c'est un traitement échauffant ou rafraîchissant, qui convient dans la fièvre des femmes en couches. — Je pense avoir satisfait à cette question par tout ce que j'ai dit jusqu'ici. — Je dirai cependant encore quelque chose à ce sujet. — On appelle généralement anti-phlogistique tout ce qui a des propriétés opposées au feu de la fièvre. — Mais on est bien éloigné d'être également d'accord sur les choses qui ont ces propriétés. — Un homme très-célèbre, Antoine de Haën, que j'ai remplacé à sa mort, dit (T. I. Rat. Med., cap. 9) avoir fait un traitement anti-phlogistique à un homme qui avait une fièvre maligne, lorsque le premier jour il le saigna, lui appliqua aussitôt des vésicatoires aux gras des jambes et à la plante des pieds, et lui fit prendre un lavement, et une tisane d'avoine avec l'oxymel et le nitre, et que le deuxième jour il prescrivit une décoction de quinquina, après avoir fait faire une seconde saignée.

Le même (T. II. Rat. Med., cap. 3) soutient avec chaleur que l'opium a une vertu rafraîchissante ; en sorte que, d'après son opinion, cette substance est mise dans la classe des anti-phlogistiques, dont il exclut entièrement les émétiques,

pour lesquels il avait une antipathie invincible, en sorte que pendant un grand nombre d'années il ne fit vomir aucun malade par leur moyen. — C'étaient là, selon lui, presque tous les anti-phlogistiques, en y ajoutant les précautions suivantes, savoir : de faire souvent lever le malade, de le couvrir légèrement dans son lit, et de purifier l'air du lieu où il était. — Je ne rechercherai point dans ce moment si cet illustre médecin avait tort ou raison de placer ainsi tous ces moyens dans la même classe des anti-phlogistiques. — L'immortel Sydenham, outre la saignée, le renouvellement de l'air, la précaution de se tenir souvent hors du lit, les boissons abondantes et délayantes, disait encore que la purgation était un très-bon rafraîchissant; et c'est à l'occasion d'une *nouvelle* fièvre qu'il a décrite comme provenant de saburre dans les premières voies. — Il nous a appris en plusieurs endroits, et par ses préceptes et par sa pratique, ce qu'il pensait de la vertu anti-phlogistique des vomitifs. Par exemple, lorsque, dans le premier temps de la petite vérole, le malaise était considérable et la fièvre très-forte; lorsque les malades étaient cruellement tourmentés par un vomissement énorme, par des vertiges, par des douleurs comme rhumatismales dans les membres; lorsque la vigueur de l'âge, la grande quantité de la matière varioleuse qui cherchait à sortir, le sang effervescent dans un sujet livré aux plaisirs de Vénus ou à ceux de Bacchus avaient allumé une fièvre extraordinaire, il donnait, après avoir fait précéder la saignée, l'infusion de safran des métaux comme vomitif (*propre à extirper la maladie*) : ce qui faisait sortir la matière morbifique, et soulageait le malade au point *qu'il pouvait se tenir hors du lit comme s'il eût été en bonne santé*. — Celui qui n'avait été ni purgé, ni émétisé, ni saigné, mais qui avait provoqué les sueurs par des médicaments spiritueux, sudorifiques, en s'ensevelissant sous un grand nombre de couvertures, était réputé par Sydenham avoir employé un régime échauffant.

Voici quelle est mon opinion sur les anti-phlogistiques. — Je pense qu'il n'existe aucun remède qui doive porter ce nom, si ce n'est sous un rapport quelconque avec une cause morbifique bien déterminée. En effet, est-ce qu'une saignée ne rafraîchira pas singulièrement un malade qui aura une fièvre inflammatoire très-brûlante, que l'orgasme du sang, la constriction et l'irritation de la fibre auront occasionnée; tandis qu'un vomitif l'aurait enflammé davantage? Est-ce qu'au contraire la saignée, surtout si elle est copieuse et qu'on la répète, ne donnera pas une nouvelle activité à la fièvre qui est entretenue par une bile âcre dans l'estomac? et dans ce cas le véritable réfrigérant ne sera-t-il pas un vomitif, qui chassera le foyer bilieux qui alimentait la fièvre. — J'observais souvent avec étonnement qu'après l'effet d'un vomitif, une fièvre des plus violentes se calmait tout-à-coup, qu'un mal de tête affreux disparaissait, et que le malade se laissait aller à un doux sommeil, ne se plaignant plus ensuite à son réveil que d'un reste de lassitude. — La fièvre occasionnée par une suppression de transpiration ne cède-t-elle pas fort souvent à des sueurs provoquées par d'abondantes boissons diaphorétiques et la chaleur du lit? — Voilà comment il n'y a presque aucun remède, quelles que soient d'ailleurs ses propriétés, qui ne soit rafraîchissant dans certains cas, dans certains temps, et selon certaines causes des maladies! Voilà comment il ne suffit pas de recommander en général la méthode anti-phlogistique, puisque tous n'en ont pas la même idée! Voilà comment cette méthode est différente d'elle-même, de même que les causes de la chaleur fébrile diffèrent les unes des autres! — Je traitais la fièvre des femmes en couches par la méthode anti-phlogistique, lorsque, ne saignant point, je chassais la matière morbifique par les vomitifs ou les purgatifs. — Mais pourquoi cette fièvre attaquait-elle plutôt les nouvelles accouchées que les femmes grosses, puisque les unes et les autres sont également exposées à la même cause morbifique, et que cette maladie n'est point un effet et une suite nécessaires de l'accouchement? — Je répondrai que, si cette fièvre attaque de préférence les femmes en couches, cependant les femmes enceintes n'en sont point absolument à l'abri : mais que ce qui fait que les premières y sont plus sujettes que les autres, c'est que l'accouchement occasionne l'affaiblissement des parties solides et la perte d'une certaine quantité de sang; d'où il résulte que la bile, que les anciens disaient avec raison être dominée par le sang, n'ayant plus ce frein, s'exalte, et franchit toutes les barrières.

La matière morbifique serait peut-être

restée inerte et sans nuire chez un autre sujet ou chez la même femme, si elle n'eût pas été grosse ; peut-être aussi que, le vice de la constitution venant à changer, cette matière aurait subi une coction dans l'estomac, et se serait alors convertie en une humeur bénigne, ou bien aurait été expulsée par l'action d'une nature conservatrice. Au lieu de cela, les forces de la vie se trouvant diminuées par l'accouchement, elle produit ses ravages. — Je n'ai presque jamais observé les accidents qui résultent du transport du lait aux mamelles chez les femmes qui nourrissent elles-mêmes leurs enfants. Une fois ou deux seulement, il est arrivé que, l'enfant étant mort, la surabondance du lait a produit de la fièvre et l'inflammation au sein. Je n'ai point voulu qu'on essayât sur ces mamelles douloureuses une succion forcée : mais, par le moyen de fomentations émollientes, le sein s'est dégorgé et le lait a coulé spontanément avec un entier soulagement de la douleur. Cependant j'administrai de doux laxatifs qui avaient le double avantage de prévenir la fièvre épidémique et la surabondance du lait. — J'ai toujours regardé comme sujette à de grands dangers la méthode de pousser vers la superficie du corps, par des sudorifiques, le lait amassé dans les mamelles, et qui, rentrant de nouveau dans le torrent de la circulation, est ainsi charrié dans toutes les parties du corps, et atténué par la force de la vie. En effet, quels maux ne doivent pas avoir lieu, si un viscère quelconque se trouve trop resserré pour permettre à l'humeur laiteuse de passer outre, et la retient ainsi arrêtée dans les dernières ramifications de ses vaisseaux ; ou si, au contraire, il est trop relâché et trop faible pour pouvoir pousser au-delà cette même matière qui afflue vers lui ! — Je pense qu'il convient d'empêcher la formation du lait par le moyen d'une diète légère et des purgatifs, et d'attirer celui qui existe déjà en trop grande abondance vers un couloir capable de recevoir la matière récrémentitielle la plus grossière, et de remplacer dans leurs fonctions tous les autres émonctoires.

CHAPITRE X.

Fièvre d'été de 1777 ; ses variétés multipliées chez les différents sujets.

Tous les étés, la bile produit des fièvres qui toutes sont de *même* nature, mais qui varient dans les différentes années, à raison du nombre, du danger, de la marche plus ou moins rapide, ou de tel ou tel symptôme plus marquant que les autres. — Cette variété seulement accidentelle de la même maladie, pour n'avoir pas été saisie par les médecins, a introduit beaucoup de confusion ; car ils ont établi autant de fièvres différentes par essence, qu'ils ont aperçu de symptômes un peu marquants de la même fièvre dans les différents individus et dans les différentes années. — On s'est donc écrié souvent qu'une cohorte nouvelle de fièvres s'était répandue sur la terre, lorsque ce n'était que la même fièvre avec de nouveaux accidents. Un symptôme léger et accidentel, qui frappait les yeux de gens peu philosophes, leur faisait négliger ce qui était de l'essence de la maladie, comme Ixion laissa Junon pour embrasser un fantôme. — Ces nouveautés imaginaires dans les fièvres, ces divisions et subdivisions tirées de signes non essentiels, ont produit une confusion étonnante dans la pyrétologie, ou, pour mieux dire, ont empêché jusqu'ici d'établir une classification pratique des fièvres. — En effet, avec cette manière de diviser et de définir, plusieurs fièvres absolument différentes ont été désignées sous le même nom, et confondues ensemble, parce que, malgré leur différence essentielle, l'identité d'un symptôme qui servait à les déguiser induisait en erreur les esprits peu attentifs. — Je ne dirai pas quel serait le nombre prodigieux des fièvres (leur nombre est déjà trop considérable), si on voulait en créer une nouvelle espèce à chaque nouveau symptôme frappant d'une fièvre quelconque. — Et qu'on ne range pas cette erreur parmi les innocentes rêveries des philosophes. Car on applique souvent, comme à la *même* maladie, la *même* méthode à des fièvres très-différentes, mais que l'on a désignées par le *même* nom. C'est alors le malade qui souffre de cette division vicieuse dont assurément il n'est pas l'auteur. — Sydenham a déjà fait de grandes choses. Mais le travail d'un seul homme, quelque attentif et laborieux observateur qu'il fût, ne pouvait suffire à un ouvrage aussi vaste, capable de lasser les forces d'un grand nombre, et pendant plusieurs siècles.

Ce qu'on avait fait autrefois forme une masse énorme, un véritable chaos. Il

faut en excepter Sydenham et un petit nombres d'autres. — Nous n'avons point encore les matériaux nécessaires pour élever cet édifice. J'ai donc voulu pour ma part en rassembler quelques-uns, comme autant de pierres d'attente, dont un habile architecte fera un jour l'usage qui lui paraîtra le plus convenable. — Ainsi j'exposerai combien de pièces et de rôles différents joua sur le *même* théâtre cette fièvre toujours la *même* qui parut sur la scène vers la fin du printemps et pendant l'été. — Je donnerai avec exactitude l'histoire des malades, afin que si ma manière de raisonner sur cette fièvre pouvait induire en erreur, il n'en soit pas de même de mes observations, qui seront fidèles et parfaitement conformes à la vérité; je les fournirai, non d'après ma mémoire, qui est peu sûre, mais d'après mon journal; elles seront multipliées, et auront eu pour témoins un grand nombre de personnes qui venaient tous les jours à l'hôpital. — Je commencerai par une fièvre bilieuse qui se porta à la tête comme si c'eût été une frénésie.

PREMIER MALADE.

Frénésie bilieuse.

Sur la fin du printemps, on transporta à l'hôpital un jeune chirurgien lié par les quatre membres et dans le délire. On nous raconta que depuis long-temps il se livrait à l'étude avec excès, et la poussant bien avant dans la nuit; qu'il était plus pâle depuis quelques semaines, et que depuis neuf jours environ il avait moins d'appétit; que la veille au soir il était tombé sans connaissance; que pendant la nuit il avait poussé de fréquents soupirs, tenu des propos sans suite; qu'il n'avait reconnu personne; qu'une saignée ne l'avait point soulagé; que le sang était beau; qu'il ne répondait point aux questions qu'on lui faisait. — Ce malade ayant la langue d'un blanc verdâtre et une fièvre peu considérable, je lui donnai sur-le-champ, à prendre par petites doses, un purgatif composé de manne et de sel amer, et beaucoup d'eau miellée. Comme il commençait à vomir avant que le ventre s'ouvrît, je changeai ma marche, et laissant ce qui restait du purgatif, je prescrivis un vomitif qui fit rendre à plusieurs reprises beaucoup de matières vertes et pituiteuses. La connaissance revint aussitôt après le vomissement. Il restait une pesanteur de tête, qui céda entièrement et en peu de temps à des remèdes salins qui lâchaient doucement le ventre, et enfin aux amers. — La pâleur verdâtre de la langue et du visage, la diminution de l'appétit, d'autres maladies décidément gastriques qui régnaient dans cette saison, ne me permettaient pas de douter et de la cause morbifique de cette frénésie sympathique, et du siége qu'elle occupait.

SECOND MALADE.

Hémiplégie bilieuse.

Un domestique âgé de cinquante-deux ans, autrefois soldat, qui mangeait peu, mais qui buvait beaucoup, et de très mauvais vin, sans cependant s'enivrer, commença tout-à-coup à balbutier; ensuite la bouche se tourna du côté droit, et le bras et la jambe de l'autre côté se paralysèrent. Il avait toute sa tête, faisait faire quelques mouvements obscurs à sa jambe, mais aucun à son bras. Il fut saigné deux fois chez lui sans être soulagé. Lorsqu'on l'apporta à l'hôpital, il avait la langue très-blanche, la prononciation mal assurée, et les membres comme je l'ai dit. Le pouls était fort plein, élevé. Moi-même je lui fis tirer six onces de sang; mais ensuite je m'en repentis. Le sang était d'une bonne qualité. Il n'y eut point de soulagement. Bientôt après il commença à avoir des renvois, comme s'il eût voulu vomir. Un vomitif fit évacuer beaucoup de matières tenaces et jaunâtres; et après le vomissement le malade remua mieux la jambe, et obscurément le bras. Des purgatifs salins, et un second vomitif, placé deux jours après le premier, rendirent les membres plus mobiles. Mais l'amélioration ne fit plus de progrès. Je fis donc frotter, jusqu'à rubéfier la peau, l'épine du dos et les membres paralysés avec un liniment composé d'esprit de serpolet et de teinture de cantharides : on appliqua chaque jour un vésicatoire, mais chaque fois dans un endroit différent. — Je ne voulus point faire suppurer les plaies, n'espérant quelqu'effet de ce remède qu'à raison du stimulus excitant et incisif des cantharides qui se résorbait. Le malade prit en outre des pilules composées avec la gomme ammoniaque, la myrrhe et un peu d'aloès. — Avec ces secours il se rétablit entièrement et en fort peu de temps. — J'ai observé que les affections de la tête provenant du vice de l'estomac et des intestins étaient

beaucoup plus fréquentes et plus graves que celles qui étaient produites par un vice du cerveau lui-même. — Quoique tous les signes d'un vice du système gastrique me manquassent, je devinais assez heureusement que la douleur de tête provenait souvent de l'abdomen, sur ce que cette douleur, en devenant plus intense par intervalles, découvrait par cela même le lieu de son origine.

TROISIÈME MALADE.

Fièvre bilieuse négligée, ou espèce de fièvre maligne avec un symptôme de frénésie.

Joseph Kebaum, âgé de vingt-quatre ans, berger, se plaignait depuis six semaines d'une cardialgie qui augmentait quand il avait mangé, d'une extrême faiblesse dans les jambes et dans les cuisses, d'une douleur de tête, de frissons légers et vagues, et d'avoir toujours la bouche amère. Il passa presque tout ce temps sans s'aliter, en plein air, gardant son troupeau, s'étendant par terre et se réchauffant au soleil, ce qui lui plaisait beaucoup. — Il arriva à l'hôpital le 11 juillet, ayant traîné une partie du chemin ses membres fatigués, et s'étant fait voiturer l'autre. — Le pouls était un peu plus fréquent que dans l'état naturel et sans dureté; la chaleur du corps modérée; la peau brûlée par le soleil, et le visage rouge avec une teinte jaune qui perçait. Depuis les ailes du nez jusqu'à chacune des deux commissures des lèvres, on apercevait une traînée d'un jaune très-foncé; la langue était d'un blanc jaunâtre léger; les aliments lui paraissaient amers; il n'avait point d'appétit, point d'altération; les yeux étaient légèrement rouges et larmoyants. La nuit étant déjà avancée, le malade fut saisi d'un délire furieux. — Le 12, ce délire continua; le pouls était fort et plein : on tira huit onces de sang qui parut d'une bonne qualité; mais le malade ne fut point soulagé. — Sur le midi on lui fit prendre de force un vomitif, qui lui fit rendre beaucoup de matières semblables à de l'huile très-vieille. Sur la fin de la nuit, il revint à son bon sens. — Le 13, la face était jaune; il y avait de la fièvre; la présence d'esprit se soutint. — Le 14, on lui donna l'émétique, et il vomit une grande quantité de bile mêlée de pituite. La bouche et l'estomac se trouvèrent bien : la fièvre persista. — Le 15, le mal de tête et la fièvre étant plus considérables, on fit une saignée dont le sang parut bon. La fièvre resta la même. Il survint de la toux. — Le 16, le visage était plus jaune, et la fièvre moindre. Un vomitif fit rejeter des matières bilieuses. Alors la pâleur remplaça la teinte jaune. Le mal de tête et le bourdonnement diminuèrent beaucoup. Il y avait de la toux et des crachats muqueux.

Depuis cette époque la fièvre diminuait tous les jours, et il se sentait bien en général. — Le 21, la bouche un peu amère, la respiration avec bruit et sifflement, le gonflement du ventre, qui était douloureux au toucher, exigèrent un vomitif, après l'effet duquel l'état du malade s'améliora de nouveau sous tous les rapports. — Pendant quelques jours après, une toux nocturne fit cracher beaucoup de matières pituiteuses. Mais une décoction saturée de lichen et de polygala dissipa d'abord la toux et les crachats, et ensuite à la longue une enflure des jambes très-opiniâtre. — Dans les intervalles entre les vomitifs, on administrait des remèdes salins eccoprotiques et en même temps légèrement toniques; et lorsque le ventre trop relâché menaçait de la perte des forces, un demi-gros, ou deux scrupules, ou un gros de racine d'arnica, toutes les deux heures, lui étaient fort utiles. — Le vomitif consistait en deux scrupules d'ipécacuanha aiguisés d'un grain de tartre stibié. — Cet homme ayant extrêmement négligé sa santé, et étant brûlé par les ardeurs d'un plein soleil, « la partie la » plus humide et la plus aqueuse de la bile » s'était desséchée et dissipée, tandis » que la plus épaisse et la plus âcre res» tait : il en était de même du sang et » pour la même raison. » (Hippocrate, De natura hominis, cap. 3.) — Ce furent les vomitifs qui rendirent la connaissance. Quant à la saignée dans les maladies produites par la bile, des hommes instruits ont souvent demandé si on devait la pratiquer, jusqu'à quel point, et dans quelle intention. Voici la loi que j'ai suivie à cet égard. — Je m'étais convaincu que *par elle-même* la saignée ne convenait jamais dans une maladie bilieuse, soit parce qu'après l'extraction du sang, qui est le modérateur de la bile, la maladie prend un accroissement très-marqué, la matière pénétrant alors avec plus de facilité dans le sang, soit parce que ce qui est expulsé si heureusement et si promptement par le vomitif et le purga-

tif ne nécessite point l'emploi de ce remède. Une expérience multipliée (et c'est ce qui doit principalement nous guider dans la pratique) m'a appris cette règle sur la saignée. — Mais si l'humeur bilieuse est déjà répandue dans tout le corps, s'il existe une espèce de pléthore, de gonflement des vaisseaux par des humeurs bonnes ou dépravées introduites dans le système; s'il en résulte une fièvre violente et une menace d'arrêt de la circulation des humeurs à cause de leur trop grande quantité, alors je saigne, mais avec ménagement, afin de n'avoir jamais à me repentir d'avoir prodigué le sang, sauf à répéter une pareille saignée, si la première a été insuffisante. — Je puis assurer, d'après bien des observations, que la saignée a été plus nuisible quand elle ne convenait pas, qu'utile quand elle était indiquée. — J'ai guéri bien des fois avec les amers, le lichen, le polygala, la racine d'arnica et le quinquina, soutenus d'un régime fortifiant, la toux, particulièrement celle qui tourmente la nuit; l'expectoration de crachats épais, pituiteux, abondants; et cette phthisie pituiteuse produite si souvent par des fièvres gastriques, que les malades ou les médecins, par négligence ou par ignorance, avaient laissé dégénérer en fièvres malignes.

QUATRIÈME MALADE.

Délire furieux produit par la suppression d'une diarrhée bilieuse.

Un homme de trente ans, livré à l'étude, d'une complexion serrée, d'une figure qu'on pourrait appeler *atrabilaire*, se plaignit (le 1er d'août) d'amertume dans la bouche. Il vomit spontanément des matières amères, éprouva une chaleur peu considérable, et eut le soir des déjections bilieuses abondantes. — Le 2, les déjections furent multipliées. Il prit une potion saline qui les rendit encore beaucoup plus fréquentes. — Le 6, les déjections pures, copieuses et fréquentes continuaient. La chaleur augmentait d'un jour à l'autre; il avait de temps en temps des frissons. Il reprit une potion saline. Il fut ensuite long-temps sans fièvre; mais les déjections continuaient, et la faiblesse augmentait. Il avait soutenu la maladie jusque-là sans s'aliter, ayant la bouche amère et du dégoût pour les aliments. — Le 8, il prit, pour modérer le dévoiement, un remède composé avec la camomille et certains stomachiques spiritueux : le dévoiement s'arrêta subitement. Le malade aussitôt ressentit des douleurs cruelles dans l'abdomen, poussa les hauts cris, et bientôt après il eut un délire furieux. — Le 9, au soir, on le transporta à l'hôpital. Le ventre était fermé, le pouls fort, la chaleur très-modérée, la langue jaune.

Comme j'avais fait prendre d'abord beaucoup d'eau miellée, je donnai dans la nuit même l'émétique. Le malade vomit tard, et seulement à la pointe du jour. Ayant fini par rendre beaucoup de matières jaunes, il revint à lui: il n'eut point de selles. Le délire revint quelques heures après, mais il fut modéré. Un lavement âcre ayant forcé le ventre de s'ouvrir, les déjections furent considérables et la tête se rétablit aussitôt. On donna des potions salines. La nuit fut tranquille. — Le 11, il prit un vomitif qui procura des matières bilieuses. La tête devint plus assurée. Le soir, il poussait par intervalles de nouveaux cris, et il retomba dans le délire furieux. — A l'aide d'une potion saline, on rendit les déjections plus fréquentes. Alors le malade parla beaucoup sans aucune liaison dans ses idées; mais son délire n'était plus furieux. Il chantait, il riait; la langue était bilieuse; la chaleur augmentait le soir, comme à l'ordinaire; dans la journée, le pouls fut plein et dur. On tira cinq onces de sang qui était assez bon. La nuit et le jour suivants, la tête se perdit à plusieurs reprises. — Le 12, point de déjections: il y eut le soir un redoublement léger, et la nuit un délire furieux. — Le 13, un purgatif de manne et de beaucoup de crême de tartre produisit des selles abondantes et multipliées. Le délire ne fut plus continuel: dans les intervalles, l'esprit était présent, mais le malade parlait beaucoup et sans suite. Il n'avait point de fièvre. La nuit fut la plus calme de toutes; le sommeil prolongé, paisible, bienfaisant. Le même remède tenait le ventre libre. — Depuis cette époque, la tête fut de jour en jour plus nette et plus assurée. On continuait le même laxatif. — Après avoir fortifié pendant quelques jours son estomac par l'usage de la rhubarbe et des amers, en sorte que le ventre n'était ni trop resserré ni trop relâché, cet homme s'en retourna, le 26, dans sa famille, sain de corps et d'esprit. — J'appris, long-temps après, que sa santé s'était toujours soutenue.

J'ai vu bien des fois que le cerveau

était gravement affecté, quand une diarrhée bilieuse s'arrêtait tout-à-coup, soit artificiellement, soit spontanément. — L'observation nous apprend qu'il faut aux frénétiques des vomitifs plus puissants, et qu'ils vomissent et plus tard et plus difficilement que les autres malades.

CINQUIÈME MALADE.

Ophthalmie, qui redoublait chaque soir, provenant d'un vice de l'estomac, et guérie en remédiant à ce vice.

Un paysan nommé Joseph Kesler, âgé de vingt-deux ans, avait par intervalles, depuis quelques années, les yeux rouges et douloureux, surtout le droit, qui même depuis peu était affecté d'une taie. Il fit différents remèdes qui lui furent indiqués ou par le hasard, ou par des charlatans, ou par des commères. — Depuis un an, ses yeux étaient en meilleur état. Le gauche présentait à peine quelque trace d'opacité dans la cornée; mais la taie du droit subsistait toujours, et ayant fait usage, il y a cinq semaines, d'un onguent âcre, ce topique attira de la douleur, de la rougeur, et un larmoiement continuel des deux yeux, principalement du gauche. Cet homme, bien portant d'ailleurs, entra le 4 juin à l'hôpital. — Les sangsues appliquées sur l'œil le plus souffrant et un cataplasme discussif ne firent aucun bien. — J'observai pendant trois jours consécutifs que les yeux, qui conservaient toujours leur rougeur, devenaient douloureux chaque jour à une heure fixe, savoir à quatre heures après midi, et que la douleur durait jusqu'à l'aurore. — Du reste, il n'y avait aucun vestige de fièvre; mais la langue était couverte d'une matière jaunâtre, et toute la face était fort jaune. — Après lui avoir fait prendre pendant deux jours des potions salines, le 6 juin, on lui donna l'émétique, et il rendit à plusieurs reprises beaucoup de bile jaune et tenace. Dès le soir même, la douleur des yeux disparut, mais la rougeur persista. — Le 8, ayant encore eu la veille au soir un peu de douleur, la langue et la face étant bilieuses, on redonna l'émétique, qui excita une abondante évacuation de bile. Il n'y eut aucune exacerbation ce jour-là, ni les jours suivants. La rougeur indolente qui restait fut dissipée par un vésicatoire que l'on appliqua près l'œil. — Enfin, comme un certain sentiment douloureux reparut accompagné de larmoiement, et que ces accidents résistaient à tous les collyres et à tous les purgatifs, un troisième vomitif chassa encore une grande quantité de bile. Depuis, la face devint pâle, et la guérison des yeux fut constante. A l'égard de l'estomac, on donna par précaution de la rhubarbe et des amers.

SIXIÈME MALADE.

Parotide.

Une femme, âgée de trente-huit ans, éprouva, au commencement de juin, des frissons, des chaleurs, d'une manière irrégulière. Elle n'avait point d'appétit. Au bout de quatre jours, la parotide gauche se tuméfia au point d'empêcher le mouvement de la mâchoire. Entrée à l'hôpital, on lui donna d'abord de la tisane d'orge avec l'oxymel et un sel neutre, et ensuite un vomitif qui lui fit rejeter, par haut et par bas, une grande quantité de bile jaune et rouillée. La fièvre alors fut moins forte, et la parotide diminua beaucoup de volume. — On répéta encore trois fois l'émétique, en laissant deux ou trois jours d'intervalle de l'une à l'autre. La malade rendit constamment, comme la première fois, beaucoup de bile, et elle se trouva très-soulagée. Enfin, après la dernière, la fièvre et la parotide disparurent entièrement. — J'eus à traiter dans le même temps une autre femme attaquée de la fièvre d'été avec une parotide. Je lui administrai le traitement contre la bile, et elle fut guérie. Mais lorsqu'elle vint, la parotide était déjà pleine de pus, auquel on donna issue aussitôt; ce qui ne termina point la maladie. — J'opérai moi-même la coction avec les médicaments salins, et les mouvements critiques, ainsi qu'une crise sûre et proportionnée à la maladie, par un autre médicament qui excita tout à la fois le vomissement et les selles. Cette seconde malade eut aussi besoin de quatre vomitifs. — Je donnai après le vomissement des médicaments salins combinés avec la rhubarbe : lorsque ces deux femmes furent bien évacuées et qu'elles se trouvèrent sans fièvre, des toniques et des substances amies de l'estomac assurèrent leur convalescence. — Je me suis toujours attaché à résoudre les parotides dans leur accroissement, avant la formation du pus, ayant reconnu bien des fois qu'il n'y avait aucun avantage, mais souvent beaucoup d'inconvénient, à ce qu'elles

suppurassent. — La diarrhée que j'excitais suffisait pour guérir, en même temps, avec promptitude et sûreté, la fièvre bilieuse et la parotide. — Je n'ai jamais vu de parotides critiques dans la fièvre miliaire, bilieuse, putride, maligne; je n'en ai jamais vu se former dans l'hôpital, pendant que les malades étaient soumis à mon traitement. Elles commençaient avant qu'ils y fussent transportés, et la résolution s'en opérait fort heureusement, lorsque le pus n'était pas encore formé.

Si un malade arrivait ayant une parotide en suppuration, il fallait bien donner une issue au pus par l'incision. Mais alors le traitement devenait difficile, parce que le contour de l'abcès s'endurcissait, qu'un temps très-long était nécessaire pour le ramollir, et que ce retard de la cicatrice causait beaucoup d'ennui. — Je me rappelai à cette occasion Clazomène, qui demeurait auprès du puits de Phrynichidas. Il survint à ce malade, dont le ventre s'était resserré, des tumeurs douloureuses auprès des deux oreilles. Mais, vers le trente-unième jour, il parut un dévoiement de matières aqueuses, et de la nature de celles que l'on observe ordinairement dans la dysenterie. Les tumeurs disparurent.

SEPTIÈME MALADE.

Pleurésie bilieuse, accompagnée de crachats sanguinolents.

Un cordonnier, âgé de vingt ans, avait depuis trois semaines moins d'appétit et la bouche amère. — Le 9 juin, il se plaignit de mal à la tête, de chaleur, de soif, de douleurs vagues dans les membres, et d'amertume dans la bouche. — Le 10, il survint une douleur poignante du côté droit. Le ventre était resserré; le malade dormit peu. — Le 13, tout avait empiré. Les déjections étaient rares et pénibles; il toussait avec peine, et crachait du sang tout pur. — Le 14, les accidents augmentèrent. Les crachats étaient sanguinolents et en grande quantité. — Le 15, il y avait de la chaleur, de la soif, de l'agitation; les hypochondres, surtout le droit, étaient douloureux. — Le 16, on nous l'apporta dans l'état de fièvre que je viens de décrire. La toux était bruyante; ce n'était plus du sang tout pur qu'il rendait, mais des crachats muqueux mêlés seulement de quelques filets sanguins. On lui fit boire beaucoup d'eau miellée avec addition d'oxymel, et le soir on lui donna l'émétique. Il rendit beaucoup de matières glutineuses et bilieuses. La toux qui lui resta était comme catarrhale. L'épigastre et le côté devinrent moins douloureux. Il n'y eut plus de sang dans les crachats, qui étaient muqueux. La fièvre était très-médiocre, le goût meilleur. — Le 18, tous les accidents étaient mitigés: il y avait à peine de la fièvre. — Le 20, la toux était extrêmement rare; les crachats en très-petite quantité et muqueux; la respiration libre; le malade se tenait facilement dans tous les sens; l'appétit et les forces commencèrent à revenir. — Quittant les potions salines, le malade se fortifia par l'usage de la rhubarbe et des amers, et au bout de peu de jours il sortit de l'hôpital. — Deux ans auparavant, le malade avait eu la même maladie, et ne s'en était rétabli que lentement et imparfaitement; car il lui était resté depuis une toux sèche et une certaine oppression de poitrine.

HUITIÈME MALADE.

Pleurésie bilieuse.

Un cordonnier, âgé de dix-huit ans, éprouva, le 9 juillet, des alternatives de froid et de chaud; il disait sentir par intervalles de l'oppression à la poitrine; qu'une douleur pleurétique avait d'abord affecté la mamelle droite, et s'était ensuite répandue sur tout le côté de la poitrine; que cette douleur augmentait quand il toussait ou qu'il prenait son haleine. Il se couchait plus facilement sur le côté sain. Il avait la bouche amère, du dégoût, une soif inextinguible, des ardeurs en urinant, le ventre resserré, l'estomac douloureux au toucher, la langue comme hérissée de poils jaunâtres. — Tel était l'état de ce malade, quand il entra à l'hôpital le 14 de juillet. — Après avoir fait précéder beaucoup de délayants, je lui donnai le soir un vomitif. Il rendit de la bile par le vomissement et par les selles, qui furent multipliées. La nuit il sua beaucoup. La douleur de côté et la fièvre disparurent presque entièrement. Le 15, il n'avait plus de fièvre, et que très-peu d'amertume. — Le 17, ayant commencé l'usage de l'eau de rhubarbe avec un peu de sel neutre, ensuite celui des amers, il se trouva bientôt parfaitement guéri. — Ce malade avait de naissance, vers l'angle externe de l'œil, près la cornée, un tubercule blanc, au sommet duquel étaient implantés trois

poils. Ce tubercule ne gênait point la vision.

NEUVIÈME MALADE.

Péripneumonie bilieuse, avec des crachats sanguinolents.

Le dernier jour de mai, Joseph Trexler, âgé de vingt-huit ans, après s'être très-échauffé à un ouvrage de maçonnerie, but de l'eau fraîche, ce qui lui occasionna un frisson qu'il voulut dissiper avec du vin et du poivre. Mais il en résulta bientôt une douleur grave et aiguë au côté gauche de la poitrine, et de la chaleur. Il s'alita le lendemain, fut saigné sans en être soulagé: il était oppressé de la poitrine et toussait beaucoup. La douleur, fixée vers le bord inférieur gauche de la poitrine, s'étendit sur toute cette partie et sur le ventre. Il crachait abondamment du sang tout pur; il avait la bouche amère et du dégoût pour les aliments. — Le 2, il vomit spontanément des matières bilieuses, sans éprouver de soulagement. — Le 3, il vomit de nouveau, spontanément et sans amélioration, des matières amères et jaunes. — Le 4, il fut transporté à l'hôpital. La fièvre était forte, les crachats et la douleur comme je l'ai rapporté. Le ventre ne pouvait supporter le toucher. On fit une saignée de dix onces: la couenne était épaisse, inflammatoire, d'un blanc jaunâtre; la sérosité était verte. Il n'en résulta aucune amélioration. — Le 5, un émétique fit rendre beaucoup de matières jaunes et ressemblant à de l'huile vieille. L'oppression de la poitrine diminua considérablement; la douleur du côté de l'abdomen était très-peu de chose; il y avait peu de sang dans les crachats, et peu de fièvre. — Le 6, la fièvre avait disparu totalement; il ne restait aucune trace de la maladie. — Le 7, le malade se leva, et bientôt sa santé étant tout-à-fait rétablie, il sortit de l'hôpital. — C'est vers la fin du printemps que les fièvres inflammatoires disparaissent, et que d'autres d'un caractère bilieux les remplacent. — Cette succession des deux espèces de fièvres ne se fait pas tout-à-coup, mais de manière que, les inflammatoires se retirant lentement, les dernières sont quelquefois entremêlées avec les premières des fièvres bilieuses, et comme mutilées par elles. — A cette époque, j'ai souvent observé la fièvre inflammatoire et la fièvre bilieuses réunies dans le même individu. — Chez ce malade, la complication existait, car la couenne du sang était inflammatoire, épaisse et tenace, et il vomit beaucoup de bile. Cependant le vice bilieux était le dominant. — Il faut combattre d'abord l'ennemi le plus actif et le plus redoutable. Ils attaquent rarement tous les deux avec une égale impétuosité.

Dans ce même temps qui unit le printemps et l'été, les fièvres bilieuses enflamment aisément le sang; en sorte qu'alors il est nécessaire de commencer le traitement par la saignée, même répétée. Mais lorsque l'été est avancé, l'usage de la saignée doit être fort rare. — Cette association inégale de la bile et de la phlogose s'observe aussi chaque année, lorsque l'automne est sur sa fin; car à cette époque l'estomac étant plus chaud, et ayant, pendant le courant de l'automne, repris le ton que les chaleurs de l'été lui avaient fait perdre, réprime et contient la bile jusqu'alors indomptable, en sorte que les maladies qu'elle produit sont bien plus rares, et ordinairement du genre de celles que le froid rend plus ou moins inflammatoires. Ainsi le printemps avancé et la fin de l'automne sont comme des dépendances des deux principales saisons de l'année, l'été et l'hiver; et les maladies formées du vice de l'une et de celui de l'autre porteront la double empreinte des deux saisons opposées, si toutefois les choses se passent entièrement dans l'ordre naturel. — Cette considération annuelle des saisons ne saurait être négligée impunément par aucun médecin, puisque *c'est par elle*, dit Hippocrate, *que l'on parvient à deviner les maladies.* — *Mais il faut encore savoir*, selon lui, *quelles humeurs prédominent dans les différentes saisons*, *quelles maladies elles produisent dans chacune d'elles*, *et quelles affections dans chacune des maladies.* (Hippocrate, De humor, cap. 3.)

DIXIÈME MALADE.

Choléra, pleurésie bilieuse, crachats sanguinolents.

Il y a trois ans, un journalier avait eu en été une maladie aiguë, et depuis il avait joui d'une bonne santé. — Le 16 du mois d'août, au matin, il éprouva un frisson de deux heures, et ensuite de la chaleur; bientôt après il fut saisi d'une oppression de poitrine, d'une toux fréquente, et d'une douleur pongitive et

violente vers la mamelle gauche, qui l'obligèrent de se coucher. — Le 17, il y avait de la chaleur et du dégoût; il vomit dix fois, spontanément, des matières amères verdâtres, et eut sept déjections. — Le 18, la chaleur, le vomissement, les déjections eurent lieu comme la veille; il ne dormait point les nuits; la douleur de côté et la toux augmentèrent; il cracha du sang. — Le 19, la chaleur était très-forte, les déjections très-fréquentes; il vomit sept fois spontanément, et toujours des matières bilieuses; quelques crachats étaient teints de sang. — Le 20, il y eut de la fièvre, quatre vomissements, neuf déjections, un peu de sang dans les crachats, point de sommeil. — Il n'avait encore fait aucun remède. — Le 21, jour de son entrée à l'hôpital, il vomit sept fois dans la matinée: la chaleur était considérable; le pouls fort, plein, dur, accéléré; la face jaune; la langue sèche; la respiration difficile; la position horizontale, moins gênée cependant sur le côté affecté que sur le côté sain; la douleur de côté, aiguë, augmentant par le mouvement de la respiration, la toux, le toucher. Le malade avait la diarrhée, toussait beaucoup, vomissait quand il prenait quelque chose; ses crachats étaient glutineux, comme teints de rouille, amers au goût, quelques-uns mêlés de sang. Il prit beaucoup de tisane d'orge avec l'oxymel. — Le 22, l'oppression, la douleur, la toux augmentèrent: les vomissements et les déjections avaient cessé. Vers midi, un vomitif fit rendre beaucoup de matières amères, glutineuses, légèrement jaunes. Le malade se trouva promptement et notablement soulagé. En effet, la douleur de côté et l'oppression disparurent complètement; les crachats diminuèrent et ne furent plus teints de sang; il n'y eut plus de fièvre; la langue devint humide et nette; la diarrhée s'arrêta. — Le malade, ayant fait alors usage, jusqu'à la fin du mois, de doux remèdes salins et d'un peu d'émétique, et ensuite de quelques amers pour prévenir la rechute, sortit de l'hôpital. — Les bons observateurs savent qu'il y a des hémoptysies bilieuses, et qu'elles sont très-fréquentes dans certains étés. Mais les médecins ne s'en sont pas encore assez occupés, et le traitement usité contre les hémorrhagies du poumon n'est point celui qui convient dans ces cas. La saignée, surtout si on la répète, réussit fort mal, et tous les autres remèdes qui soulagent et guérissent les autres espèces d'hémoptysies exaspèrent celle dont je parle. — L'hémoptysie *bilieuse* est ordinairement un symptôme de fièvre bilieuse, comme le prouvent les exemples que je viens de rapporter. Quelquefois, même sans fièvre du moins manifeste, les malades crachent abondamment du sang tout pur, et ils présentent en même temps les signes d'un amas de bile dans les premières voies.

La saison de l'été, des signes de saburre bilieuse aperçus chez un malade qui crache du sang, qui n'avait point habitude d'en cracher dans aucun autre temps, qui n'a point cette conformation sujette d'abord au crachement de sang, ensuite à la phthisie, vous feront concevoir de justes soupçons d'une hémoptysie bilieuse. — Le vomitif arrête cette espèce d'hémoptysie, quelque considérable qu'elle soit, aussi sûrement et aussi promptement qu'il ferait cesser la cardialgie, les mauvais rapports ou les nausées, dans les cas où l'estomac serait surchargé de saburre. — J'en ai vu beaucoup qui, à peine après le premier vomissement, n'expectorèrent pas une seule goutte de sang. Ceux qui ne sont pas aussi heureux sont au moins soulagés, au point qu'ils ne crachent plus que très-peu de sang, et pendant très-peu de temps, après le vomissement: ensuite, avec la précaution de fortifier le système gastrique par des stomachiques et par des amers, ils recouvrent une parfaite santé. — C'est une vérité fondée sur l'observation seule, observation fidèle, exacte, et qui s'est représentée un très-grand nombre de fois dans notre hôpital. — Le vomitif que j'administre excite non-seulement le vomissement, mais encore les déjections. Il est composé de deux scrupules ou d'un gros d'ipécacuanha, et d'un grain de tartre stibié, rarement de deux. — J'ai voulu quelquefois purger, au lieu de faire vomir; mais cela m'a très-rarement réussi; et c'est encore ce qui m'a convaincu que les purgatifs ne pouvaient pas remplacer les vomitifs. — Je me rappelle avec plaisir un jeune Turc, qui depuis s'est fait chrétien. Il eut, au mois de juillet 1775, une fièvre bilieuse et un crachement de sang considérable. Comme je prescrivais un vomitif, et que j'insistais sur ce qu'il fallait le donner dans le moment même où l'effusion du sang de la poitrine avait lieu, ceux qui m'environnaient crurent que je déraisonnais, et ils attendaient l'évé-

nement avec une secrète et vive impatience, persuadés que le malade rendrait l'ame avec son sang et de la bile. Qu'arriva-t-il? Il vomit beaucoup de bile huileuse; mais il ne parut pas un filet de sang, et la fièvre disparut. — La même observation, devenue par la suite plus commune, ne causa plus d'étonnement.

ONZIÈME MALADE.

Pleurésie bilieuse extrêmement grave ou maligne.

Un musicien, âgé de vingt-six ans, avait été traité d'une pleurésie dans notre hôpital, il y a trois ans, et s'était bien porté depuis. — Au commencement de juin, il se plaignit d'amertume à la bouche, de dégoût, de nausées, d'envies de vomir sans vomissement, de rots fétides: du reste il était bien portant, et il allait et venait. — Le 15 du même mois, il est saisi de chaleur et d'une douleur pleurétique dans tout le côté gauche de la poitrine, qui augmentait dans l'inspiration, et dont les élancements affectaient l'épaule du même côté. Il toussait, avait de la douleur de tête, et se tenait difficilement sur le côté affecté. Le soir tout empira: les déjections furent abondantes et très-multipliées, le sommeil léger et troublé, les urines cuisantes. — Le 16, il eut alternativement, et d'une manière irrégulière, des frissons et de la chaleur, et il vomit quatre fois, spontanément, des matières jaunes et vertes. Le côté était plus douloureux. Il se coucha, se fit saigner, ce qui ne le soulagea point. La diarrhée continua. — Le 17 et le 18, la chaleur fut continuelle, les vomissements et les déjections comme la veille, la fièvre considérable. — Le 19, on nous l'amena. Il avait la tête embarrassée, lourde, douloureuse, le goût amer, la bouche pleine de mucosités; des renvois fétides, putrides; la langue comme couverte d'une toile fine jaune, et sèche vers sa racine; des envies de vômir sans effet; toute la partie antérieure du thorax, depuis le col et la région épigastrique, pressée comme par un poids énorme. La douleur du côté et celle de l'épaule avaient un peu diminué. Il toussait, il expectorait peu; les déjections étaient fréquentes; la couleur du visage était blême et d'un vert jaune; il y avait de la chaleur, de l'altération; le pouls était fort, plein, un peu plus vite que dans l'état naturel. — Le soir, il y eut beaucoup d'oppression à la région précordiale, de l'anxiété, de l'inquiétude, des crachats en petite quantité et teints de sang. Le malade avait pris abondamment, pendant le jour, d'une boisson délayante. On lui donna un vomitif, qui lui fit rendre beaucoup de matières très-tenaces et très-amères. La nuit fut meilleure: le ventre se resserra; il ne resta aucune douleur à l'épaule, et très-peu au côté. Le malade passa ainsi la moitié du jour suivant mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Mais, depuis le midi du 21, la fièvre augmenta; le pouls devint dur et plus fréquent que la veille. L'oppression considérable de la région précordiale reparut, la respiration fut laborieuse, sans que la douleur de côté fût plus forte; le ventre se météorisa; la diarrhée recommença; la raison s'obscurcit; la toux devint plus fréquente, et il y eut du sang dans les crachats. Le soir, on lui tira cinq onces d'un sang inflammatoire, dont la couenne était épaisse, jaunâtre, et ne se contractait point; la sérosité était verdâtre. La nuit fut pénible: il y eut du hoquet, de la diarrhée. — Le 21, comme l'estomac et le canal intestinal étaient surchargés d'humeurs impures, pituiteuses et bilieuses, et que cette grande quantité d'humeurs, passant au-delà des premières voies, se jetait en abondance et avec impétuosité sur les poumons, je pensai qu'il fallait nettoyer promptement l'estomac et surtout les intestins, dans lesquels la matière s'était logée profondément, et débarrasser également au plus tôt les poumons presque suffoqués par cette même matière en état de turgescence. Je donnai donc fréquemment une boisson légèrement saline, propre à nettoyer le canal intestinal. — Ensuite je pratiquai une saignée médiocre de six onces seulement, pour, en diminuant la force et la dureté du pouls, et désemplissant un peu le système sanguin, débarrasser et faire circuler librement la matière retenue dans l'organe pulmonaire. — Toutes les fois qu'une matière étrangère se porte sur quelque viscère, et qu'il y a du danger, j'ai soin d'examiner, surtout, si cette matière, qui se dépose ainsi quelque part, y est retenue, parce que les forces vitales ne sont pas suffisantes pour la faire avancer, et alors je les relève par des vésicatoires et par des cordiaux; ou bien si, ces forces étant encore considérables, la matière morbifique agit avec impétuosité et à découvert.

Dans ce dernier cas, il ne conviendrait pas de stimuler encore les forces par des vésicatoires ou par d'autres moyens. Il vaudrait mieux céder à l'effort de son ennemi, lui rendre le passage plus facile, de peur que, pressé dans un terrain trop circonscrit, il ne se fermât l'issue à lui-même. C'est par cette raison que je tire du sang, mais avec précaution, avec ménagement, et en plusieurs fois; je finis par faciliter les passages, au moyen de boissons et de fomentations émollientes.

C'est particulièrement dans les métastases vers le poumon et vers la tête, l'une et l'autre très-dangereuses, que je me conduis de cette manière. C'est un des points les plus délicats de la pratique de la médecine, puisque, à raison du danger imminent, il faut prendre son parti très-promptement. Mais, dans ce cas comme dans une infinité d'autres, il est impossible d'établir des règles bien claires, et que tous sans exception comprennent facilement. En appréciant avec prudence et exactitude tout ce qui a rapport au malade, talent que l'on acquiert par une expérience soutenue, variée, judicieuse, et par beaucoup de réflexion, on connaîtra plus sûrement quelle conduite on doit tenir dans ces circonstances périlleuses. — Les déjections fréquentes, la respiration laborieuse, et les crachats sanguinolents continuèrent pendant cette journée. Le hoquet n'eut lieu que par intervalles. — Mais le jour suivant, qui était le 22, le hoquet disparut, et tous les accidents s'adoucirent.— Le 23, il y eut de l'amendement à l'égard de la tête, du goût, de la position dans le lit. La toux continua avec des crachats glutineux, non sanguinolents; la langue était visqueuse, avec des filaments. La toux et le mouvement inspiratoire occasionnaient de la douleur dans toute la région épigastrique. La douleur de côté était beaucoup moindre. Les déjections étaient fréquentes, vertes, peu consistantes, mêlées de quelques matières dures, petites, semblables à des crottins de chèvre. On continua les potions salines. La chaleur était presque comme dans l'état naturel. Les urines étaient bilieuses.

Le 24, le malade se trouva assez bien. Le ventre était comme la veille. L'épigastre était à peine douloureux. — Le 25, la douleur de côté était fort peu de chose. Les déjections étaient d'un vert foncé, abondantes, fréquentes, mêlées de beaucoup de matières glutineuses, tremblantes, et semblables à du frai de grenouille. La langue était plus nette que les jours précédents; la toux légère, les crachats glutineux, la fièvre à peine sensible. Je joignis au sel polycreste tantôt du sel ammoniac, tantôt de l'antimoine diaphorétique non lavé. Ces remèdes, en procurant des déjections, firent disparaître la toux et les crachats. L'appétit et les forces revinrent, en sorte que dans les premiers jours de juillet cet homme s'en retourna chez lui bien portant. — Ceux qui établissent des pleurésies bilieuses, putrides, malignes, pestilentielles, ne décrivent point des maladies qui diffèrent réellement, mais seulement des variétés de la même maladie, quant au degré d'intensité et de gravité. — L'humeur bilieuse, dépourvue d'une acrimonie particulière, produira une pleurésie simplement *bilieuse*, plus abondante, plus âcre, abattant les forces vitales, passant en grande quantité au-delà des premières voies; elle produira une pleurésie *maligne*, et enfin pestilentielle.— J'ai vu des pleurésies être, dans leur origine, des maladies *bilieuses* simples sous tous les rapports, et devenir *malignes* entre les mains d'un ignorant qui les traitait par des saignées répétées. — J'ai employé contre cette espèce de pleurésie, quelle que fût son intensité, la même méthode, que des observations multipliées m'avaient appris être avantageuse dans la fièvre simple, soit bilieuse, soit putride, soit maligne. — Je donnais des remèdes fondants et salins, et ensuite un émético-cathartique. Je terminais le traitement en lâchant le ventre modérément par les sels neutres les plus doux. — Cette méthode me réussissait dans la pleurésie bilieuse simple. — Je ne regardais le quinquina, le camphre, les vésicatoires comme utiles, et par accident, que dans les cas seulement où les forces vitales avaient besoin d'être soutenues par des cordiaux, et après qu'on avait évacué convenablement les premières voies. — Ce n'est pas avoir une juste idée de la malignité, que, du moment où l'on voit une maladie s'exaspérer par la saignée, imaginer je ne sais quel état putride du sang, et recourir aux anti-septiques, surtout à ceux de la classe des stimulants. — C'est se contenter de connaître les noms usités dans la science, et négliger la connaissance des choses.

DOUZIÈME MALADE.

Fièvre rhumatismale d'origine bilieuse.

Une jeune fille de dix-huit ans avait été traitée à l'hôpital, un mois auparavant, d'un érysipèle, dont elle fut guérie en peu de temps. Elle était sortie bien portante, si ce n'est qu'il lui était toujours resté des maux de tête fréquents. — Le 20 mai, elle se trouva sans appétit, eut plus mal à la tête, éprouva alternativement du frisson et de la chaleur, et sua beaucoup. Bientôt les lombes et les jambes furent pris d'une douleur pareille à celle d'un rhumatisme violent; un gonflement très-douloureux se manifesta autour des malléoles et du genou droit, sans que la couleur de la peau parût altérée. Tout mouvement des extrémités affectées devint impossible. Le malade n'avait point de sommeil. — Le 21, la chaleur fut continuelle; tous les symptômes augmentèrent. — Le 22, l'état de la malade fut le même que la veille; elle ne pouvait faire le plus léger mouvement des extrémités inférieures sans y ressentir les plus vives douleurs. Les sueurs furent abondantes; il n'y eut point de sommeil. — Le 23, on la transporta à l'hôpital. Elle avait les joues et même toute la face d'un rouge très-foncé, comme si elle eût été fardée; beaucoup de chaleur; le pouls plein, fort, dur, très-accéléré; la langue était très-nette; elle n'avait aucun mauvais goût, aucune douleur à l'estomac. — On lui fit une forte saignée. Le sang présenta à peine un peu de partie rouge, mais une couenne considérable, lardacée, épaisse, jaunâtre, tenace, étendue, et ne se relevant point par un bord circulaire frangé, comme on l'observe ordinairement chez les pleurétiques. Le dessus et le carpe de chaque main commencèrent à se tuméfier, à devenir très-douloureux, et à perdre leur mouvement d'articulation. Après la saignée, on appliqua deux vésicatoires aux jambes. La fièvre augmenta, ainsi que la douleur, qui s'étendit sur les deux bras. Il y eut beaucoup de sueur et point de sommeil. — Le 24, tout était dans le même état. On la fit vomir, et elle rendit en abondance des matières bilieuses, huileuses, muqueuses; elle eut de fréquentes déjections. La douleur ne se fit presque plus sentir pendant quelques heures après le vomissement; mais elle reparut la nuit presque aussi fort qu'auparavant, et écarta le sommeil de la malade, qui sua considérablement. — Le 25, la douleur persista, principalement aux articulations. La nuit se passa sans dormir.

Le 26, un vomitif fit rendre de nouveau de la bile épaisse; après quoi la malade éprouva un soulagement marqué pendant un temps plus long que la première fois. Elle ne dormit pas encore; mais la nuit les membres furent moins douloureux et plus libres. — Le 27, le gonflement, la douleur, l'immobilité, reparurent. Le médecin qui me remplaçait ce jour-là fit tirer une livre de sang, dont la couenne était inflammatoire comme celle de la première saignée. Celle-ci ne procura absolument aucun soulagement. — Le 28 au matin, on donna un vomitif. Les vomissements furent abondants, bilieux; le gonflement des articulations diminua: elles étaient à peine douloureuses, et furent beaucoup plus libres pendant toute la journée. Il y eut un peu de sommeil. — Le 29, la douleur revint, mais moins vive qu'auparavant. Les membres avaient moins de mouvement que la veille. Un vomitif pris à midi expulsa une grande quantité d'une bile huileuse, d'où résultèrent un grand soulagement et du sommeil. — Le 30, l'amélioration était générale.—Le 31, il y avait à peine quelque gonflement aux articulations, et de temps en temps quelques douleurs; leurs mouvements étaient très-libres. — Le 1er juin, au matin, tout allait bien. Vers midi, la malade ressentit une ardeur d'estomac, mais aucun autre accident. — Le 2 et le 3, tout était en bon état. — Le 4, au point du jour, l'ardeur d'estomac reparut; les malléoles devinrent douloureuses. Mais, un vomitif ayant évacué beaucoup de matières bilieuses et muqueuses, la malade fut bientôt remise dans son bon état. — Depuis cette époque, elle fit usage d'une eau de rhubarbe aiguisée avec un peu de sel neutre, propre à entretenir la liberté du ventre, et à entraîner la saburre bilieuse encore existante, ou qui se serait formée de nouveau. — Dans les intervalles entre les vomitifs, j'avais donné des médicaments fondants et salins, pour préparer le foyer de l'humeur morbifique à la crise artificielle que l'émétique devait lui faire subir. — Après chaque vomitif, la malade éprouvait, et sur-le-champ, un soulagement marqué. Elle vomissait toujours beaucoup de matières d'un jaune verdâtre. — Quoique ordinairement la douleur revînt le lendemain, cependant

c'était toujours avec moins de violence, et à des intervalles plus éloignés, jusqu'à ce qu'enfin elle disparut tout-à-fait. — Après chacun des vomissements, cette rougeur intense de la peau diminua sensiblement, et enfin elle devint une pâleur légèrement verdâtre, que la malade conserva pendant sa convalescence. — A la suite de la maladie, le mouvement des membres fut parfaitement libre, et la malade n'avait point ce reste de gêne dont j'ai vu affligés pendant très-long-temps beaucoup d'individus qui avaient eu une *fièvre rhumatismante de nature bilieuse*, et qui ne pouvaient en aucune manière, ou qu'avec bien de la peine, élever les bras à la hauteur de l'œil, ce mouvement leur causant des douleurs très-aiguës. Souvent, quoique la fièvre n'existe plus, il y a une certaine distorsion des doigts, dont les articulations s'allongent.—Mais il ne resta chez cette malade, traitée comme je viens de le dire, aucune trace de douleur ni de difformité.

Ce n'est qu'avec répugnance que je me suis occupé de cette maladie, que j'avais observée fréquemment, et si souvent accusée d'une opiniâtreté extrême. Mais cette fois-ci, mes espérances furent surpassées par la promptitude et l'efficacité du traitement que j'employai. — Des observations certaines m'ont appris que les gonflements douloureux des articulations, des parotides, des glandes sous-maxillaires, des lieux voisins des apophyses mastoïdes, des glandes du col, de la thyroïdienne, des amygdales, etc., sont excités par un vice dont le siége est fort éloigné, je veux dire un vice du système gastrique, qui est de nature bilieuse. Cela est fort difficile à expliquer ; mais, quoique nous ne connaissions pas la liaison de la cause avec les effets, il doit nous suffire d'avoir des faits incontestables.—Se laisser tromper par les symptômes variés de la même fièvre, de manière à appliquer à chacun d'eux un traitement particulier, comme s'ils formaient autant de maladies différentes, c'est perdre son temps à émonder un arbre qu'il faudrait arracher. — Tout me portait à croire que cette maladie était plutôt inflammatoire que bilieuse ; mais l'événement m'a convaincu que j'étais dans l'erreur. — J'observe souvent dans les maladies bilieuses le visage très-rouge, et comme s'il eût été peint avec du minium. Mais, quoique la couleur des joues soit d'un rouge intense, cependant, vers la commissure des lèvres et le long des ailes du nez, on observe plutôt une pâleur d'un jaune verdâtre. Cet état de la face, surtout s'il est joint à un certain brillant des yeux, qui paraissent en quelque sorte nager dans les larmes, m'a paru si peu être un signe de la vraie inflammation, que je l'ai au contraire regardé comme un des plus certains de ceux de la présence d'une bile surabondante dans les premières voies. Cette observation est si commune et si usuelle, qu'à la seule inspection de la face ainsi colorée, on peut annoncer avec certitude qu'il y a de la bile amassée dans les premières voies. Le diagnostic devient encore plus sûr par le tremblement de la langue lorsque le malade la présente, et par celui de la lèvre inférieure quand il parle, semblable à ces enfants qui redoutent un maître sévère devant lequel ils cherchent à se justifier. Enfin, le diagnostic se confirme par ce duvet jaunâtre qui recouvre la langue. — La jeune fille dont il est question avait la face rouge comme si on l'eût frottée avec du jus de groseille ; mais on n'observait ni cette pâleur le long des ailes du nez et à la commissure des lèvres, ni ce tremblement de la lèvre inférieure et de la langue, laquelle d'ailleurs était très-nette, comme dans l'état de santé.—J'avais regardé d'abord ce rhumatisme comme inflammatoire, et cela avec d'autant plus de confiance, que la couenne du sang de la saignée était épaisse, tenace, non retirée, et telle qu'on l'observe dans cette maladie. Mais, la douleur n'ayant point diminué par la saignée, ayant même plutôt augmenté, la couleur de la couenne, au lieu d'être blanche, étant d'un jaune légèrement verdâtre, et les autres maladies de la saison étant certainement de nature bilieuse, je ne doutai plus du vrai caractère de ce rhumatisme.

TREIZIÈME MALADE.

Fièvre semblable à la précédente.

Le 22 de mai, une jeune fille de vingt-deux ans éprouva des alternatives de froid et de chaud, une douleur pongitive à la partie supérieure du sternum ; elle ne toussait point. — Le 23, elle eut de la courbature ; les muscles latéraux de la cuisse devinrent douloureux. Elle était sans appétit, avait des envies de vomir, la bouche très-amère, du frisson et de la chaleur alternativement. — Le 24, elle s'alita. La soif était intense, les deux genoux douloureux. — Le soir, le dos et les lombes furent saisis d'une douleur

déchirante, qui s'étendait le long de la face interne et externe des deux cuisses jusqu'aux malléoles. La nuit se passa sans dormir ; la fièvre fut comme la veille.

Le 25, tous les accidents du jour précédent avaient augmenté. Il survint un gonflement des pieds, surtout vers les malléoles, accompagné de beaucoup de douleur, la peau conservant sa couleur naturelle. Il y avait immobilité des articulations du pied, une agitation extrême, beaucoup de fièvre, insomnie ; la malade se plaignait en poussant de grands cris. — Le 26, les poignets se tuméfièrent ; la partie gonflée était très-douloureuse, mais n'avait point changé de couleur. Cet accident disparut au bout de deux heures; les autres furent les mêmes que la veille. — La malade sentit de la chaleur pendant toute la journée du 27. Il n'y eut aucun soulagement. — Le 28, elle fut transportée à l'hôpital ; la langue était sèche, la région précordiale douloureuse, au point de se refuser au toucher ; les joues rouges, avec une pâleur jaunâtre vers les lèvres et les narines. Elle sentait un fourmillement dans les extrémités supérieures ; le gonflement des pieds et des mains était sans changement de couleur naturelle, très-douloureux, et il privait ses membres de tout mouvement. Les douleurs du dos et des extrémités inférieures augmentaient pendant la nuit ; le pouls était fort, plein, dur ; le reste dans l'état précédent. La malade prit des fondants salins. — Le 29, ayant pris un émétique, elle vomit une seule fois, et en petite quantité ; elle eut trois selles. Son état n'en fut point amélioré. — Le 30, la langue était humide, bilieuse ; les autres accidents persistaient. On donna à midi un second vomitif, qui fit rendre un peu de bile épaisse, et procura dix déjections. Les boissons fondantes salines furent continuées.

Le 31, les membres, à l'exception de la cuisse droite, n'étaient plus tuméfiés, et avaient un peu de mouvement ; la sueur était continuelle. On insista sur les remèdes salins. La langue était chargée ; tous les symptômes étaient beaucoup mitigés. — Le 1er juin, à raison de l'amertume de la bouche, d'une douleur gravative à l'estomac, et de ce qui restait des premiers accidents, elle reprit un émétique, qui la fit vomir deux fois et aller cinq fois à la selle. Aussitôt après l'effet du vomitif, les membres furent beaucoup plus libres ; la langue était blanche, le goût bon ; une douleur légère obtuse parcourait les membres par intervalles ; la malade suait abondamment ; le reste était amélioré. — Ayant continué l'usage des remèdes salins, puis celui des fondants plus actifs, auxquels, sur la fin, on ajouta les stomachiques, elle se trouva, le 9, complètement rétablie.

QUATORZIÈME MALADE.

Colique pituitoso-bilieuse.

Une fille âgée de vingt-quatre ans, d'une complexion lâche, dont les règles étaient très-abondantes et duraient plusieurs jours, fut saisie, le 9 d'avril, lorsqu'au bout de sept jours cette évacuation était encore considérable, d'une violente douleur de tout le bas-ventre, qui se manifesta subitement, et sans cause apparente. Cette région se tuméfia peu à peu et ne pouvait supporter le toucher. La malade toussait de l'estomac, dont elle souffrait continuellement et beaucoup, surtout quand la toux la prenait. Les crachats étaient en petite quantité, glutineux et verdâtres ; il n'y avait point d'oppression. — Elle éprouvait dans l'hypochondre droit, qui n'était point dur, une douleur aiguë que le mouvement d'inspiration augmentait. Elle se couchait avec peine sur le côté gauche, parce qu'elle sentait autour de la région précordiale comme un poids qui se portait de ce côté et gênait l'inspiration. Elle avait de la fièvre. — Avant de venir à l'hôpital, elle appela un médecin, qui, par des lavements multipliés, des fomentations émollientes sur tout l'abdomen, des saignées répétées et des vésicatoires, réprima cette douleur de colique, sans cependant diminuer celle qui tenait l'hypochondre droit, ni la difficulté de se coucher sur le côté gauche. La cardialgie était continuelle ; la face jaunissait après qu'elle avait mangé ; les membres étaient douloureux comme dans un rhumatisme ; elle avait une courbature. Quand elle avait dormi, la langue était jaune-verdâtre ; la bouche était amère. Elle supporta la maladie dans cet état sans s'aliter. — Le 9 mai, ses règles étant revenues, comme à l'ordinaire, en abondance et pendant long-temps, elle recommença à être affectée de la même manière, mais avec plus de force. Les mêmes remèdes furent employés, leur effet fut le même, et la maladie, plutôt arrêtée dans sa marche que guérie, laissa les mêmes suites, mais beaucoup plus gra-

ves. Il s'y joignit l'enflure des jambes. — Le 9 de juin, après avoir craché le sang pendant deux jours, avoir éprouvé des frissons, et, par intervalles, une légère douleur de colique, ses règles parurent en abondance, et durèrent longtemps. Lorsqu'elles furent finies, elle eut de la chaleur, et une grande douleur d'estomac avec gonflement. — Le 17, elle but beaucoup de bière, éprouva des douleurs de ventre, de l'agitation, et passa la nuit sans dormir. — Le lendemain, 18, tous les accidents avaient augmenté; elle entra le soir à l'hôpital. La bouche était pleine de pituite et amère; la langue et l'état de la face comme dans les maladies bilieuses. Il y avait difficulté de respirer, avec une toux très-fréquente, et une ardeur à la partie inférieure du sternum; des douleurs cruelles dans le bas-ventre, qui était tendu, gonflé, de manière que la malade redoutait le moindre attouchement; des chaleurs; une douleur aiguë dans l'hypochondre droit; beaucoup de peine à se coucher sur le côté opposé; une grande anxiété précordiale. La malade se plaignait beaucoup; son pouls était fort, plein, plus fréquent que dans l'état naturel. Je fis tirer huit onces de sang, qui parut d'un rouge vermeil quand il fut coagulé, et je prescrivis des émollients en boissons, en lavements, et en cataplasmes sur le ventre. Je n'obtins aucun soulagement.

Le 19, aux mêmes accidents déjà existants se joignirent des envies de vomir, et un vomissement spontané et pénible d'un peu de pituite et de très-peu de bile. Il n'y avait point eu de déjections depuis quatre jours, quoiqu'on les eût sollicitées par des lavements, soit émollients, soit irritants. Une potion saline fut revomie sans presque aucun soulagement. Le soir, un gros d'ipécacuanha et un grain de tartre stibié firent vomir beaucoup de pituite, et procurèrent huit déjections, avec un soulagement marqué. — Le 20, le mieux était général. — Ayant pris, jusqu'au 24, des médicaments salins, pour diviser la pituite et ensuite l'entraîner au dehors, elle commença à se sentir de l'appétit. — Le 25, l'hypochondre droit était un peu douloureux et le bas-ventre légèrement tuméfié. Elle prit un vomitif, vomit beaucoup de pituite, et fut soulagée. On lui prescrivit des médicaments salins avec de la rhubarbe et des amers. — Le 30, les dents étaient sales, couvertes de limon; la bouche était remplie d'un limon tenace. On lui donna encore un vomitif qui la fit vomir et aller à la selle: elle se trouva un peu soulagée. On reprit les sels, la rhubarbe et les amers, et on fit des frictions sur le ventre. — Le 4 de juillet, y ayant sentiment de pression à la région précordiale, et la langue étant hérissée et sale, on donna un nouvel émétique qui fit rendre de la pituite par haut et par bas avec facilité et beaucoup de soulagement. On fit suivre les stomachiques avec le sel ammoniac. Mais, trois jours après, l'abdomen commença de nouveau à devenir très-douloureux; la malade éprouvait un pincement au cardia, de l'oppression de poitrine, et elle expectorait beaucoup de crachats semblables à de la colle de poisson. Je lui donnai tout de suite, par petites doses, de la manne avec beaucoup d'un sel neutre et de la crême de tartre. — Elle prit le même médicament plusieurs jours de suite. Les déjections étant fréquentes et abondantes, la malade allait fort bien, lorsque, le 13, comme la liberté du ventre s'était ralentie depuis deux jours, la malade se plaignit, de nouveau, d'amertume à la bouche et de beaucoup de phlegme: elle se trouvait bien d'ailleurs. Ayant pris en conséquence un vomitif, elle rendit une grande quantité de pituite amère, qu'on aurait plutôt prise pour de la bouillie. — On se précautionna contre les rechutes, par l'usage de l'infusion de rhubarbe, des sels neutres, des stomachiques amers, de l'exercice, du vin, et de fortes frictions sur l'abdomen. — Elle retourna dans sa famille, sur la fin du mois, bien portante, ayant surtout l'estomac et les intestins en très bon état. J'aurais cependant désiré qu'elle eût prolongé un peu plus le traitement confirmatif, pour raffermir davantage une complexion habituellement lâche.

QUINZIÈME MALADE.

Colique semblable à la précédente.

Une femme de trente-cinq ans, mère de neuf enfants, éprouvait fréquemment des douleurs de colique, qui, pour l'ordinaire, étaient supportables. Depuis bien du temps le goût lui manquait. Elle avait ses règles, lorsque, le 17 et le 18 de juin, elle fut saisie dans les membres d'une douleur rhumatismale, à laquelle se joignirent des douleurs de tout le bas-ventre, énormes, insupportables dans certains moments, accompagnées

d'un sentiment de déchirement, d'ardeur, de torsion. Elle avait la bouche amère, du dégoût, des envies de vomir; elle vomissait spontanément, et fréquemment, une pituite qui filait beaucoup, verdâtre, un peu amère ; le ventre était resserré; elle marchait avec peine, ne dormait point, était très-agitée, se plaignait fortement. — Le 20 et le 21, elle ne vomit plus. Tous les autres accidents avaient augmenté. L'abdomen était gonflé ; elle éprouvait des frissons fréquents et passagers; la chaleur était médiocre ; il y eut de la sueur, de l'anxiété ; elle ne dormit point la nuit. — Le 22, elle entra à l'hôpital. La langue était de couleur herbacée, et la face d'un jaune tirant sur le noir. Elle avait des envies de vomir. Le bas-ventre ne pouvait supporter le toucher le plus léger, étant très-douloureux, et dans certains moments qui étaient fréquents, la douleur augmentant horriblement. La malade poussait les hauts cris, restait toujours couchée sur le dos, parce que ses douleurs augmentaient dans toute autre position ; la fièvre et l'altération étaient considérables; les urines coulaient en petite quantité et avec peine; il n'y avait point de déjections. Les autres accidents continuaient. — On lui donna dès ce jour des potions salines et beaucoup d'eau miellée. Elle ne dormit point. — Le 23, ayant pris un vomitif, elle rendit beaucoup de matières muqueuses, verdâtres, amères, et elle eut quelques déjections. Il en résulta beaucoup de soulagement, et elle put supporter aisément le toucher, même un peu rude, sur la région épigastrique. On lui continua les mixtures salines. Elle dormit peu. — Le 24, elle prit un second vomitif qui produisit le même effet que celui de la veille, mais avec un soulagement encore plus marqué. La fièvre fut médiocre; elle urina facilement, dormit bien, et se coucha dans toutes les positions qu'elle voulut. Les mixtures salines furent continuées.—Le 25, le ventre s'étant resserré spontanément, la douleur du bas-ventre et la fièvre recommencèrent. Le 26, il y eut de plus de l'amertume et de la pituite dans la bouche. — Un purgatif, composé de manne, d'arcanum duplicatum et de crême de tartre, procura un vomissement de pituite mêlée de bile et trois déjections. Mais l'amertume de la bouche était plus considérable, et les envies de vomir plus fréquentes. On redonna donc l'après-midi un vomitif, qui fit rendre dans la soirée et pendant la nuit une grande quantité de matière pituiteuse et rouillée : les déjections furent rares. La malade fut soulagée sensiblement; cependant elle dormit peu, et d'un sommeil troublé par des rêves. — Le 27, ayant eu de fréquentes évacuations par de la manne et des sels neutres acides, le goût s'améliora ; les douleurs de l'abdomen, le peu de difficulté d'uriner qui subsistait encore, et la fièvre s'adoucirent beaucoup. Le sommeil fut bon. — Elle fit usage, jusqu'au 4 de juillet, de manne et de sels neutres, de manière à se tenir le ventre très-libre; et chaque jour voyait diminuer la douleur de bas-ventre, soit pour l'intensité, soit pour la durée. Elle devint enfin à peine sensible. Depuis quatre jours il de restait pas un vestige de fièvre. La malade dormait bien.

L'infusion de rhubarbe, notre élixir *stomachique tempéré*, de petites doses de rhubarbe souvent répétées, du vin, de l'exercice, des frictions sur l'abdomen la rétablirent promptement et parfaitement. — Quoique les douleurs fussent presque insupportables, je ne crus jamais nécessaire de faire usage des narcotiques, parce que les émético-cathartiques ne trompaient jamais mes espérances, en enlevant en même temps la douleur et ce qui la causait. J'éteignais un incendie en lui ôtant ce qui l'alimentait. — Je n'avais pas recours non plus à la saignée dans le commencement, n'ayant traité aucun malade qui fût pléthorique, et ce remède ne chassant ni la bile ni la pituite qui étaient la cause de tout le mal. Au contraire, les forces digestives étant très-languissantes chez nos malades, la saignée leur aurait nui, en affaiblissant encore davantage le ton de la fibre. — Ce moyen devient utile dans les cas où le sang bouillonnant peut faire craindre une vraie inflammation, ou lorsque cette inflammation existe déjà dans l'abdomen; mais je n'en ai point rencontré. — Je me suis appliqué surtout à distinguer si le malade avait une *vraie* ou une *fausse inflammation de bas-ventre*, ou si l'une et l'autre se trouvaient réunies. Je regardais cette recherche comme la plus importante et la plus difficile. Car, quoique l'entéritis et la colique bilieuse aient été très-bien distinguées l'une de l'autre par les auteurs de médecine, cependant elles sont très-souvent confondues dans la pratique, non-seulement par les jeunes médecins, mais même par ceux qui

sont forts d'une longue expérience. Eh ! avec quel danger pour le malade ! En effet, s'il y a inflammation, et que l'on donne un émético-cathartique, lorsqu'il faudrait mettre en avant toute la cohorte des anti-phlogistiques ; ou bien si, les premières voies étant gorgées de sucs dépravés, on les surcharge d'huileux et de mucilagineux ; si on fait pénétrer, par des saignées répétées, la matière morbifique dans tout le corps, si on anéantit les forces vitales, quels accidents n'aura-t-on pas à redouter ! — Bien instruit de ce double danger, je prenais extrêmement garde de ne pas employer la méthode anti-bilieuse, au lieu de la méthode anti-phlogistique, et *vice versa*. — C'est pourquoi je m'informais avec soin si le malade avait eu autrefois des douleurs de colique, surtout lorsqu'il se trouvait resserré ou qu'il avait commis quelque erreur de régime, après avoir mangé des viandes trop grasses, durcies, enfumées et salées, du lait, du fromage, etc. ; si, précédemment à la maladie actuelle, il avait été attaqué de fièvre, soit intermittente, soit rémittente, négligée ou supprimée mal à propos avec le quinquina ; si, ayant eu une maladie bilieuse, on avait suffisamment continué les précautions pour assurer le traitement.

La saison de l'année, les maladies congénères, les signes ordinaires de saburre du système gastrique, et ceux que l'habitude apprend à reconnaître et qu'on ne peut exprimer, me servaient encore à former un diagnostic certain de la maladie. — Ni les huileux, ni les mucilagineux, ni les diurétiques, quels qu'ils soient, ne remédient à la difficulté ou à l'impossibilité d'uriner qui accompagne souvent cette maladie : c'est l'émético-cathartique et les laxatifs. Je l'affirme d'après mon expérience et celle des autres. — L'usage soutenu de l'eau miellée et aiguisée d'un sel, suivi de l'émético-cathartique, arrête certainement et utilement les vomissements spontanés, pénibles, fréquents, qui ne soulagent point les malades.

SEIZIÈME MALADE.

Fièvre d'été dysenterique.

Une fille de vingt ans, qui se portait bien auparavant, se plaignit, le 9 de juillet, d'avoir la bouche amère, beaucoup d'altération, des douleurs dans l'abdomen qui revenaient à des époques irrégulières, des frissons vagues, une grande courbature, des déjections fréquentes, peu copieuses, mêlées de sang, avec ténesme. — Les 10, 11 et 12, la langue se sécha. Tous les autres accidents augmentèrent beaucoup. — Le 13, elle fut reçue à l'hôpital. Elle avait un grand mal de tête, la bouche amère, la langue très-sèche, retirée, comme un morceau de bois. La prostration des forces était considérable. — Elle rendait par les déjections une matière porracée, écumeuse, muqueuse, en petite quantité, mais très-fréquemment et presque sans interruption. Le ténesme était continuel et douloureux ; la peau de tout le corps était très-sèche, se refusant à la transpiration, et inégale comme celle d'une oie. Le pouls était accéléré et petit. La malade but beaucoup d'une décoction d'orge avec du rob de groseille et de la pulpe de pruneaux.—Le 14 au matin, du tartre stibié en lavage lui fit rendre par le vomissement une grande quantité de pituite amère. Les déjections étaient continuelles, les douleurs moindres, ainsi que le ténesme : les autres accidents restèrent les mêmes. Après l'effet du vomitif, elle prit toutes les deux heures un demi-gros de racine d'arnica en poudre, et recommença la décoction d'orge. — Pour empêcher les humeurs de se porter avec autant de force vers les premières voies, après avoir nettoyé l'estomac et les intestins, je fis appliquer tous les deux jours un vésicatoire, dont l'effet était de sécher le canal intestinal, d'humecter la peau, de diviser la pituite, et de détruire les engorgements des petits vaisseaux. Je ne le faisais point suppurer, mais sécher en laissant l'épiderme. Les déjections en devinrent plus rares et moins liquides : mais, — le 20, la langue parut de nouveau très-chargée ; elle était cependant humide : la malade éprouvait des ardeurs dans toute la poitrine et des envies de vomir. Un émético-cathartique procura un vomissement d'un peu de matière jaunâtre et des déjections. La poitrine se trouva soulagée. Ensuite on donna de deux heures en deux heures un gros de racine d'arnica en poudre, et le soir deux scrupules de thériaque. La langue était très-rouge et gluante. — De là jusqu'au 30, on prescrivit, d'abord toutes les deux heures, ensuite toutes les quatre heures, une poudre composée d'un gros de racine d'arnica et de six grains de racine d'angélique. Le soir, la malade prenait un calmant. — En suivant cette méthode, la maladie commença

à s'adoucir chaque jour de plus en plus, en sorte que le 1er d'août la santé fut parfaitement rétablie. — De tous les symptômes, ce fut le ténesme qui disparut le premier. — Depuis cette époque, j'activai les forces affaiblies de l'estomac avec le vin, des amers et de bons aliments.

Les dysenteries de cette année furent bien moins nombreuses que celles de l'année dernière. Voici en quoi elles différaient les unes des autres. — Les dysenteries de cette année furent bien moins nombreuses : mais ceux qui en étaient attaqués l'étaient bien plus gravement, bien plus long-temps, et n'en réchappaient qu'avec peine. La langue était brûlée, sèche comme du bois, rude, fendue, très-rouge, d'un uni très-clair. Les malades vomissaient une saburre peu abondante, mais tenace, filante, pituiteuse, amère. Ils étaient moins promptement soulagés par les émético-cathartiques, et la disposition dysentérique du canal n'était contenue qu'à la longue et avec le secours des toniques les plus puissants. Souvent même, la maladie ayant déjà traîné en longueur, je suspendais les évacuations avec des narcotiques, dans la crainte que les intestins, contractant une sorte d'habitude *diarrhéique*, ne retinssent pas les remèdes fortifiants assez long-temps pour qu'ils produisissent sur eux leur effet salutaire. — Au contraire, l'année précédente, le foyer dysentérique était plus considérable et plus mobile, plus fluide, rouillé, porracé, jaune, noirâtre, et susceptible d'être déplacé et évacué en totalité par un émético-cathartique; en sorte qu'on n'avait pas besoin de recourir à aucun remède, soit narcotique, soit fortifiant, pour calmer ou fortifier les intestins. — Au reste, quelque peu fréquente qu'ait été cette année la dysenterie, elle se montra de préférence dans les prisons, où elle devint funeste à un grand nombre de ceux qui y étaient détenus : la raison en est, je crois, que la maladie attaquait, dans ces endroits, des individus privés d'exercice, lâches, ne jouissant jamais des présents de l'été, c'est-à-dire des fruits; ce qui facilitait l'amas dans l'abdomen d'une matière âcre qui produisait la dysenterie. — Je vais rendre compte maintenant de ce que m'ont appris mes observations sur la dysenterie de cet été. — Au commencement de la maladie, les déjections étaient très-fréquentes; mais chacune d'elles était si petite, que toutes celles qui avaient lieu dans les vingt-quatre heures n'auraient pas égalé la quantité d'une selle ordinaire d'un homme bien portant. J'ai encore observé plusieurs fois qu'après plusieurs jours d'évacuations dysentériques, les malades rendaient des matières dures, brûlées, anciennes, semblables à des crottes de chèvre. Ce qui prouve la nécessité, dans le commencement des dysenteries de cette espèce, de ramollir, de déloger et d'expulser les matières endurcies, en employant de la manne, des tamarins, des sels neutres, et ensuite un émético-cathartique. On voit aussi quelle est l'erreur de ceux qui, bien loin de procurer la moindre évacuation, ont recours tout de suite aux narcotiques. Je ne connais pas de pratique plus funeste que la leur. Ils s'effraient uniquement de la fréquence des déjections (qui lasse souvent toute la patience des malades), et ils sont dans la fausse opinion que ceux qui vont le plus souvent sont aussi ceux qui rendent le plus.

Je parle ici de la maladie commençante, lorsqu'aucune évacuation n'a encore été opérée par les moyens que l'art emploie. J'affirme donc que l'opium ne convient alors en aucune manière. Mais, sur le déclin de la maladie, lorsque la dysenterie se tourne en diarrhée, les calmants peuvent être utiles et même nécessaires, pourvu toutefois que les remèdes fortifiants et toniques tiennent le premier rang. — Quant aux astringents, je sais qu'ils ne conviennent point au commencement de la maladie, mais que, si d'abord cette saburre ancienne et âcre qui siégeait dans les premières voies est évacuée, et que les intestins très-affaiblis laissent échapper aussitôt ce qui y passe, ils sont utiles en fortifiant. — C'est perdre son temps que de chercher à adoucir par des mucilagineux seulement les tranchées qui ont lieu au commencement de la maladie, ainsi que la dysurie et l'ischurie. Ces spasmes douloureux ne se calment point ordinairement avant qu'un émético-cathartique ait chassé le stimulus qui produisait l'irritation.

DIX-SEPTIÈME MALADE.

Fièvre continue rémittente pituitoso-bilieuse, avec un redoublement tous les jours, imitant un paroxysme hystérique.

Une veuve, âgée de vingt-huit ans,

ayant toujours été bien réglée, était sujette depuis six ans à des fleurs blanches presque continuelles, d'abord bénignes, ensuite âcres et d'un jaune verdâtre. Du reste elle se portait bien. — Les 19 et 20, ses règles vinrent abondamment — Le 21, elle se trouva mal en dînant, perdit la parole, et les règles s'arrêtèrent. Il survint ensuite des frissons vagues entremêlés de chaleurs également vagues, des tiraillements douloureux de tous les membres, et une douleur au sternum. Elle reposa la nuit. — Le 22 au matin, elle se trouvait bien. On lui donna du sel cathartique amer qui procura sept déjections. A midi, elle commença à sentir aux pieds un froid extraordinaire, qui gagna par degrés les parties supérieures, et se répandit dans tout son corps. Bientôt les extrémités inférieures, ensuite le dos, les épaules, la poitrine et les bras furent saisis d'une douleur lancinante. Elle avait de la difficulté à respirer, des envies continuelles d'uriner, des urines abondantes et claires, une sueur considérable et froide. Elle fut bien le soir et pendant la nuit : elle dormit. — Le 23 au matin, suivant le conseil de je ne sais qui, elle se fit saigner du pied. Vers midi, elle éprouva un accès pareil à celui de la veille. La nuit fut bonne. — Le 24, ayant pris son sel, elle rendit beaucoup de matières bilieuses et amères. L'accès eut lieu plus tard, sur les sept heures du soir, avec les mêmes accidents que les précédents. Elle n'eut du repos et du sommeil que vers le milieu de la nuit. — Le 25 au matin, elle se leva très-fatiguée, et se recoucha. A deux heures après-midi commença l'accès ordinaire, qui se prolongea très-avant dans la nuit. — Le 26 au matin, depuis sept heures jusqu'à dix, le paroxysme eut lieu et était accompagné d'une douleur à la gorge avec suffocation. Quatre heures après on la saigna pour la seconde fois, par le conseil de je ne sais qui : elle m'a certifié que le sang était couvert d'une couenne inflammatoire. Elle ressentit du froid toute la journée, et resta au lit. La chaleur lui revint vers la nuit.

Le 27, le paroxysme se manifesta comme la veille. La malade dormit la nuit. J'ai conclu, d'après son récit, que jusqu'à cette époque elle avait fait usage du quinquina. — Le 28, elle entra à l'hôpital. L'accès, qui parut à dix heures, fut très-léger. La tête resta pesante à la suite. Le goût était fétide, amer ; la bouche remplie de mucosités ; la langue sale et bilieuse ; le pouls fort, plein, vibrant, et fréquent à peu près comme dans l'état naturel. Elle éprouvait de la courbature. On lui donna de l'eau miellée aiguisée d'un sel. Le soir elle prit un vomitif, qui lui fit rejeter beaucoup de pituite avec un peu de bile. La nuit fut bonne. — Le 29 au matin, elle était bien. Vers midi il survint un petit accès qui ne dura pas long-temps. On continua l'eau miellée aiguisée de sel ammoniac. — Le 30, la bouche était très-glutineuse, et la langue couverte de mucosités et de bile. Le vomitif fit rendre des matières glutineuses. Il n'y eut point de paroxysme. — Le 31, la malade était bien. Il n'y eut point de paroxysme. On donna l'eau miellée aiguisée de sel ammoniac, et la décoction de racine d'arnica. — Le 1er août, vers midi, il y eut un léger accès d'un quart-d'heure, et point d'autre accident. On continua les remèdes de la veille. — Le 2, tout fut bien. On ne changea rien. — Le 3, vers midi, au lieu du paroxysme, la malade ne ressentit qu'un froid léger et passager, qui ne fut suivi ni de chaleur ni de sueur. — Depuis cette époque, je n'aperçus rien chez elle qui ne fût conforme à l'état de santé, et après lui avoir fortifié l'estomac et les intestins par l'usage des amers, je la congédiai le 12 du mois d'août. — J'ai suivi dans le traitement de cette maladie, qui me parut appartenir particulièrement aux affections nerveuses, les règles que je m'étais faites à moi-même, d'après les maladies si nombreuses et si différentes les unes des autres auxquelles on a donné ce nom, et que j'avais connues, soit par les observations consignées dans les auteurs, soit par les miennes propres. — Lorsque je m'apercevais qu'une maladie avait quelque chose de convulsif, je pensais que l'irritation inhérente aux fibres musculaires péchait alors en quelque sorte par excès, qu'elle était plus active qu'elle ne devait l'être, et qu'elle obéissait à un stimulus qui n'était pas le sien, ou que, si c'était le sien, il sollicitait trop fortement des fibres extraordinairement irritables, et les excitait à des mouvements ou trop violents ou étrangers à la machine. — Que les médecins qui commencent le traitement par fortifier, par assoupir, par engourdir les nerfs, selon les différentes expressions qui plaisent davantage à chacun d'eux, et qui, pour cela, emploient de préférence tel ou tel médicament nervin, sont

bien éloignés d'avoir une connaissance pratique des maladies nerveuses ! Pour moi, je pensais que dans ces circonstances, je devais apporter tous mes soins à découvrir *quel était le stimulus* qui irritait les fibres et produisait des mouvements désordonnés, le siége de ce stimulus, et le moyen de le détruire. — En effet, la cause des désordres n'existant plus, les nerfs devaient se calmer d'eux-mêmes, ou par les moyens les plus doux, et par le seul laps du temps. — Le stimulus qui trouble le système nerveux n'est pas unique dans son genre : il varie beaucoup, ainsi que son siége.

Le traitement des maladies nerveuses consistant presque en entier à détruire ce stimulus si varié, on voit clairement pourquoi la même affection nerveuse, bien loin de céder à un même traitement dans différents individus, en exige souvent de tout opposés, tellement que ce qui a été utile à l'un, nuit indubitablement à l'autre. En effet, les effets qui sont *les mêmes en apparence* ne sont pas toujours produits par *la même cause*.

Voici quelques observations à l'appui de ce sentiment. — Il y a trois ans, je traitai une petite fille de deux ans qui avait par intervalles des convulsions violentes, et qui, hors le temps des convulsions, avait la face livide, de la toux et une respiration bruyante. Le chirurgien n'ayant pu atteindre avec sa lancette les petites veines qui étaient plongées dans la graisse, je lui fis appliquer les sangsues : les convulsions et la lividité disparurent bientôt après cette saignée ; et en peu de jours, la toux et le vice de la respiration cessèrent également. — Voilà un cas où le stimulus qui agite les nerfs est la trop grande abondance du sang, surtout dans la poitrine, et un certain étouffement de la circulation des humeurs occasionné par leur turgescence. — Depuis, je fus appelé pour un enfant de six ans, qui, depuis deux jours, avait de temps à autre des attaques d'épilepsie, et une douleur de côté comme dans la pleurésie. Deux saignées du bras, dont le sang était couvert d'une couenne inflammatoire, et les autres remèdes ordinaires de la vraie pleurésie firent disparaître aussitôt les convulsions, et ensuite la maladie elle-même.

Voilà encore quel était le stimulus appliqué aux nerfs, l'état de phlogose de la poitrine ! Voilà le remède d'une affection nerveuse dans la simple méthode anti-phlogistique !

J'ai connu une femme très-hystérique, vivant dans l'indolence et la bonne chère, et surchargée de bons sucs. Elle fit usage de tous les remèdes réputés nervins sans aucun succès, et même son mal augmenta. Changeant de traitement, elle se fit saigner, eut le courage de retrancher quelque chose de son régime trop succulent, et de mouvoir sa lourde masse. Elle en éprouva un grand soulagement, qui eût été encore plus considérable, si elle eût pu suivre un genre de vie plus conforme à ce qu'exigeait l'état de sa santé. — Une autre femme très-bilieuse, qui, dès son enfance, annonçait par son teint qu'elle était attaquée du foie, qui était sujette à des vertiges, à des pincements de l'orifice de l'estomac, à des rapports rances, à la boule hystérique, à des lipothymies, dont les urines étaient souvent claires et limpides, qui avait souvent de légers mouvements convulsifs dans les membres, fut singulièrement soulagée par l'usage des médicaments salins, acescents, et lâchant doucement le ventre. Une saburre rance, l'engorgement du système bilieux étaient la cause de beaucoup d'autres symptômes, et surtout de mouvements irréguliers. Les nervins furent les fondants, les incisifs, les altérants et les laxatifs. — Dernièrement je renvoyai guéri de l'hôpital un jeune homme qui, depuis quelques années, avait des attaques d'épilepsie, qui pendant celle-ci revenaient plus fréquemment et avec plus de force. J'avais fait plusieurs tentatives inutiles, pendant que j'ignorais et la nature du stimulus et son siége ; enfin, ayant reconnu qu'il existait dans le système gastrique, je l'en chassai par des vomitifs répétés. Alors les nerfs se calmèrent, et cette affreuse maladie, quoique déjà ancienne, ne reparut plus. Je m'efforçai pendant long-temps de lui fortifier l'estomac par des remèdes convenables, tels que la rhubarbe, les amers, etc. Je craignais que cette matière pituiteuse et comme pultacée, dont il avait rendu une quantité considérable par les vomissements, ne se reproduisît et n'excitât de nouveau, d'une manière certaine, quoique inexplicable, des mouvements convulsifs dans les nerfs. — J'assoupis comme par enchantement, chez un homme fort et replet, au moyen d'un régime plus exact, de l'abstinence du vin et de toute espèce d'échauffants et d'une forte saignée, un spasme considérable

qui, depuis un grand nombre d'années, revenait tous les jours, surtout après le repas. Cet accident ne revint plus par la suite, quoique cet homme eût repris l'usage du vin, mais avec plus de modération, et en y mettant de l'eau.

Je donnerai avec plus de détail, dans une autre occasion, l'observation d'un boulanger qui, à la suite d'une fièvre maligne, eut une hydropisie entre cuir et chair. Je l'ai traité de toutes les manières et long-temps sans aucun succès, mais il n'allait pas plus mal, et ses forces ne paraissaient pas diminuer. Il avait de l'appétit, marchait et supportait assez bien sa maladie, quoique rebelle et opiniâtre. — Le scrotum et la verge étaient tuméfiés d'une manière étonnante. La tumeur changeait de place, disparaissait souvent, et revenait bientôt après. Comme je tenais le ventre fort libre, le malade fut tout-à-coup saisi d'un frisson très-violent, qui dura quelques heures, et ensuite d'une convulsion épileptique; enfin, il tomba dans un sommeil stertoreux, sans connaissance, avec une respiration lente, le pouls élevé, et par intervalles des convulsions cruelles. Il ne sentait pas les stimulans les plus actifs. Il y avait tétanos de la mâchoire. — Après lui avoir fait raser la tête, je la fis couvrir d'un large emplâtre vésicatoire, et j'en fis appliquer en même temps à la nuque et aux extrémités. Aussitôt que les endroits où étaient les vésicatoires eurent commencé à rendre une sérosité abondante, les convulsions cessèrent, la connaissance revint; enfin, la santé se rétablit parfaitement. — Je crus que chez ce malade les nerfs étaient agités par une sérosité âcre, qui se portait tout-à-coup au cerveau, et que c'était en en procurant la sortie par les vésicatoires que les mouvements épileptiques se calmaient. Les cantharides eurent donc dans cette occasion une vertu nervine. — Les symptômes des maladies, appelés communément *nerveux*, ne m'en imposèrent pas assez facilement, pour me faire recourir aussitôt à cette classe de remèdes désignés comme *nervins* par excellence. A peine existe-t-il un remède que je n'aie pas employé quelquefois comme nervin.

Lorsque les stimulus des nerfs ont été détruits ou émoussés, la maladie s'abat ordinairement d'elle-même, à moins qu'il n'y ait eu un tel excès d'irritabilité, et qu'une telle habitude n'ait été imprimée aux nerfs, que l'affection nerveuse revienne, quoique toutes les causes stimulantes soient écartées. Mais dans ce cas le quinquina est le correctif de l'excès d'irritabilité des nerfs, et le temps lui-même amène la désuétude. — C'est lorsque les accès des fièvres intermittentes reviennent *par habitude* et par un caractère imprimé à la nature, quoique la cause en ait été déjà ou corrigée ou enlevée, que le quinquina est spécifiquement utile; et c'est même alors le vrai temps d'administrer ce médicament, à moins qu'un symptôme dangereux ne force à étouffer la fièvre plus tôt, sans attendre que la matière fébrile ait été ou corrigée ou expulsée. — Chez cette malade, dont j'ai rapporté l'histoire, on voit par la méthode qui lui réussit quelle était cette cause qui, de deux jours l'un, troublait le système nerveux.

DIX-HUITIÈME MALADE.

Fièvre d'été avec des exanthèmes miliaires.

Une jeune fille de onze ans, qui s'était toujours bien portée, se réveilla le 1er juillet au matin, en se plaignant d'une douleur à la gorge et de difficulté à avaler. Elle éprouvait alternativement et fréquemment du frisson et de la chaleur; elle avait mal à la tête, la bouche amère, était sans appétit; elle garda le lit. — Le 2 et le 3, la chaleur était continuelle; tous les accidents avaient augmenté. — Le 4, la langue était très-rouge et brûlante, la gorge très-rouge, douloureuse, sans tuméfaction; la respiration fréquente, la chaleur considérable; il n'y avait point d'altération. La malade ressentait des lassitudes; sa face était jaune le long des narines et vers la commissure des lèvres; les joues étaient d'un rouge intense; les yeux très-humides. — Une éruption miliforme blanche se déclara abondamment sur les bras. Le ventre était resserré depuis deux jours. Elle avait de la fièvre, la bouche amère. On lui donna dans la journée beaucoup de fondants salins. Le soir, elle avait des envies de vomir; elle prit un vomitif qui procura des matières amères, fétides, pituiteuses; elle eut quatre déjections. Le mal de tête diminua; les urines furent bonnes; la malade dormit. — Le 5, la bouche n'était plus amère; la langue était glutineuse, moins brûlante; le visage plus pâle; la douleur de la gorge nulle; la respiration bonne; les urines en très-petite quantité, fréquentes comme dans

l'état de santé; l'éruption miliaire persistait; la malade éprouvait de la chaleur, de l'altération; elle alla trois fois à la selle, et saigna du nez. — Le 16 au matin, ayant pris un vomitif, elle rendit une pituite amère, alla à la selle, et fut soulagée. Le mal de tête avait disparu; la fièvre était légère; les vésicules miliaires étaient peu nombreuses, la desquamation abondante. — Le 7, il n'y avait plus de fièvre. Toute l'éruption tomba en farine.

Depuis le dernier vomitif, elle avait fait usage de remèdes salins, ensuite d'antimoine diaphorétique non lavé, et enfin d'amers. — Le 16, elle retourna chez ses parents très-bien rétablie. — J'ai eu cette année, et surtout dans le printemps et dans l'été, beaucoup de malades qui arrivaient à l'hôpital tout couverts de boutons miliaires : je n'en rapporterai point l'histoire, qui ressemble absolument à celles que j'ai exposées plus haut. Mais voici en abrégé ce qu'une observation attentive m'a appris sur cette fièvre. — Bien des signes me prouvèrent, mais particulièrement une langue soit glutineuse, soit fort lisse, et des vomissements de pituite soit spontanés, soit excités par l'art et qui soulageaient les malades, que la fièvre miliaire provenait principalement d'une matière pituiteuse accumulée dans les premières voies, où déjà passée dans les secondes. — Ainsi, eu égard à son origine, on devait l'appeler *fièvre pituiteuse-gastrique*. — La plupart de ceux qui en étaient attaqués, avec ou sans éruption, se plaignaient de douleurs comme rhumatismales dans les membres, qui augmentaient le soir surtout et pendant la nuit, qui s'adoucissaient beaucoup au lever de l'aurore, et disparaissaient ou étaient très-légères dans le jour. — Je traitai, pendant le printemps, plusieurs femmes affectées de cette espèce de *rhumatisme pituiteux* ou de *fièvre pituiteuse avec rhumatisme augmentant pendant la nuit*. D'après la douceur de la maladie, sa persévérance, ses exacerbations régulières pendant la nuit, j'aurais pu les croire plutôt attaquées d'une légère fièvre de nature vénérienne. Mais par d'autres raisons, et principalement d'après le succès de la méthode que j'employai, je fus certain que c'était le caractère de la *fièvre* pituiteuse d'être plus douce le jour, et de troubler les nuits par des douleurs qui s'aggravaient pour lors avec plus de régularité que ne le font ordinairement les rhumatismes vénériens. — *Ce rhumatisme pituiteux* affectait douloureusement les bras et surtout la partie charnue de la cuisse. Il y en eut chez qui il attaqua les lombes et l'un ou l'autre côté de la face. — La fièvre pituiteuse, avec ou sans éruption miliaire, avait besoin, par une raison particulière, d'être traitée par les vomitifs, ou plutôt par les émético-cathartiques souvent répétés : c'est que ce genre de remède n'agissait pas seulement comme évacuant, mais encore comme puissamment résolutif. Dans les intervalles, on donnait avec avantage les fondants, savoir : la dent-de-lion et d'autres plantes analogues, les sels neutres et les préparations antimoniales.

Dans la fièvre miliaire, scarlatine, pétéchiale, bilieuse, putride, maligne, je donnai et je répétai le vomitif, non-seulement lorsque l'amertume de la bouche et les signes les moins équivoques de la saburre des premières voies l'exigeaient, mais aussi lorsque la langue était unie, très-glutineuse, ou sèche et comme rôtie, ou comme couverte d'une écorce, ou semblable à une langue de bœuf enfumée et salée, ou comme hérissée de poils secs et raides. Rien ne corrigeait plus tôt cet état de la langue, rien ne l'humectait plus promptement que le vomitif. — Une grande chaleur, une douleur insupportable vers les tempes, vers le front, et comme dans le fond des orbites, le délire prêt à paraître ou déjà existant; tous ces symptômes concomitants disparaissaient totalement, ou s'adoucissaient d'une manière aussi marquée que prompte, par l'action des émético-cathartiques. — J'ai vu bien plus souvent la tête se perdre par un vice du système gastrique, que par celui du sang ou par toute autre cause existant ailleurs. — Quant aux vésicatoires, j'ai appris par de fréquentes observations qu'ils étaient utiles à cette époque de la fièvre miliaire, où les premières voies se trouvent suffisamment nettoyées, et où on ne peut plus, à l'aide des émético-cathartiques, y rappeler la matière morbifique déjà portée trop loin au-delà de leur système. — Dans cet état de choses, j'appliquais un vésicatoire dans l'endroit quelconque qui me paraissait le plus convenable; et après avoir enlevé l'emplâtre, je laissais sécher la plaie. J'en appliquais un autre de la même manière, ou chaque jour, ou de deux jours l'un. Par cette méthode, je dissipais la viscosité des humeurs et

les engorgements des vaisseaux, en excitant une diaphorèse qui aurait aggravé la maladie lorsque la saburre existait encore dans les premières voies, mais qui alors était extrêmement avantageuse, puisqu'elle prévenait les suites fâcheuses du mal. — J'éprouvais surtout les bons effets des vésicatoires, lorsque la fièvre s'était calmée, et qu'il restait encore vers les articulations une douleur opiniâtre qui était plus forte la nuit. — Toute fièvre d'origine gastrique n'exigeait point *par elle-même* la saignée. Mais je dirai ailleurs quand, jusqu'où, et pourquoi il est nécessaire quelquefois de saigner dans les fièvres de cette espèce.

J'ai employé très-rarement le quinquina dans la *fièvre pituiteuse*, quoiqu'il y ait eu et qu'il y ait encore des médecins qui le regardent comme le meilleur remède en pareil cas, et qui fondent, disent-ils, leur opinion sur des faits multipliés. Moi-même, sans doute, je ferais ici l'éloge de cette écorce, si je l'eusse employée après avoir détruit les forces de mes malades par des saignées répétées. En effet, elle seule alors peut quelquefois soutenir un édifice chancelant et prêt à s'écrouler. — Lorsque la maladie commençait à se relâcher, ce qu'on avait l'avantage d'observer après avoir provoqué les évacuations; lorsque les malades, avant d'avoir recours à nous, s'étaient trop fait saigner, je faisais un grand usage du quinquina. — Quelquefois les malades, comme il est arrivé à celui dont je parle, avaient un saignement de nez. Je ne jugeais pas pour cela que la saignée fût nécessaire, et je ne me laissais point séduire facilement par un symptôme qui n'était pas essentiel, pour ne pas faire ce qui convenait, ou pour faire ce qui ne convenait pas d'après l'idée que je m'étais formée de la nature de la maladie principale. — Les fièvres miliaires étaient souvent accompagnées d'une affection angineuse, et la gorge était parsemée d'aphthes. Ces aphthes ressemblaient d'abord à des pustules miliaires, pareilles à celles qui couvraient la superficie du corps. Mais lorsque celles-ci s'écaillaient et farinaient, les premières commençaient à s'ulcérer, de manière à présenter comme autant de petits ulcère distincts et blanchâtres, qui rarement se réunissaient pour en former un plus considérable. — Ainsi j'ai observé ces aphthes sous deux formes, celle de pustules et celle d'ulcères. Mais aucun de mes malades ne s'est trouvé plus gravement affecté à raison de la présence des aphthes. — Les malades qui avaient la gorge douloureuse se gargarisaient d'abord avec une décoction d'orge à laquelle on ajoutait un peu de sel ammoniaque et du miel rosat; ce qui leur faisait rendre avec beaucoup d'avantage une grande quantité de pituite. Lorsque les pustules s'étaient changées en ulcères, j'arrêtais les progrès du mal au moyen d'une infusion de sauge avec le rob de noix et l'esprit de sel ammoniac. — Quelques malades avaient la fièvre, absolument comme ceux dont le corps était couvert de pustules miliaires; ils étaient affectée d'angine et d'aphthes; mais ils n'avaient d'ailleurs aucun autre exanthème.

Je regardais la matière des aphthes et celle du millet comme étant de même nature; et j'attribuais la facilité avec laquelle la gorge s'ulcérait à la chaleur humide de cette partie. — L'éruption miliaire ne s'est manifestée chez aucun des malades de l'hôpital, lorsque, selon ma manière de voir, le foyer avait été d'abord enlevé par les évacuants. — Nos femmes en couches, quoique plus aisément atteintes de la fièvre épidémique que je savais d'ailleurs être accompagnée du millet, furent toutes exemptes de cette espèce d'efflorescence : parce que, dès le commencement de la maladie, je prenais les précautions les plus exactes, et qu'en évacuant les premières voies, la fièvre se trouvait comme étouffée tout-à-coup dès sa naissance. — J'ai observé, avec Hamilton, que les personnes d'une constitution ou délicate ou affaiblie par des évacuations, surtout par des évacuations sanguines, étaient plus susceptibles que les autres de contracter cette maladie. Les femmes qui ne sont pas fortes, des veuves réduites à une extrême pauvreté, celles qui ont passé l'âge de la vigueur et de la fécondité en étaient attaquées en bien plus grand nombre que les hommes; et parmi ceux-ci, ce n'étaient que des jeunes gens à peine sortis de l'enfance, d'une complexion lâche, des orphelins réduits à des aliments farineux et de difficile digestion. — J'ai remarqué qu'après le carême il y avait une plus grande quantité de fièvres miliaires, soit que le printemps favorisât la production de cette maladie, soit que cela vînt des aliments indigestes dont les pauvres surtout font usage dans ce temps de jeûne, comme le fromage et les fari-

neux, soit qu'il fallût l'attribuer à ces deux causes à la fois. — J'affirme hardiment que la fièvre miliaire que j'ai observée n'était point contagieuse (dans le vrai sens de ce mot), et que celle que d'autres ont vue et décrite ne l'était pas davantage, quoiqu'ils la disent telle. En effet, comment serait-elle contagieuse? Est-ce parce qu'un grand nombre d'individus en sont attaqués en même temps? Mais la pleurésie n'en attaque-t-elle pas souvent dans cette même saison un beaucoup plus grand nombre, sans être pour cela contagieuse, mais parce qu'elle est épidémique? Ni les médecins, ni les chirurgiens, ni ceux qui gardaient ces malades, ni les autres malades qui étaient couchés dans leur voisinage n'ont contracté la fièvre miliaire dans notre hôpital.

Je suis fort surpris que des médecins très-distingués, qui savent par observation « que, lorsque le mal est à un haut » degré, les malades ont des déjections » bilieuses très-fétides; qu'il est utile » dans la seconde période que le ventre » soit libre; que les premières voies con» tiennent une matière corrompue, et » que, si on chasse cette matière, la mala» die elle-même se guérit, » non contents de ces symptômes manifestes, aillent chercher la notion de cette maladie dans un certain miasme inconnu et contagieux. — Je suis également étonné de voir d'autres médecins la combattre par la saignée, et, sans dire qu'elle prend sa source dans l'estomac et dans les intestins, en faire une description telle, qu'un homme un peu instruit ne peut en méconnaître le caractère et l'origine. — La méthode de ces derniers, inventée par Botal, n'est guère moins dangereuse que celle qui entretient le feu de la fièvre par des remèdes incendiaires :

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

Plût au ciel qu'on appliquât l'une et l'autre de ces méthodes aux circonstances qui leur conviennent! — En effet, certaines méthodes de traitement se soutiennent ou tombent, comme la réputation de quelque individu prôné, qui en est le patron, se soutient ou tombe d'elle-même. Mais le malheur est que la tourbe des médecins égarés ne reconnaît cette erreur en quelque sorte épidémique, que lorsqu'elle a déjà entassé un grand nombre de victimes.

DIX-NEUVIÈME MALADE.

Fièvre d'été, avec éruption scarlatine et miliaire.

Vers la fin de l'été, un jeune homme de seize ans, tailleur, éprouva des frissons, de la chaleur, et il rendit ce qu'il avait pris. Peu de temps après il eut mal à la gorge : la déglutition était laborieuse. — Le 2, tout était comme la veille. Le fond de la bouche était très-chargé de mucosité. — Le 3, il fut plus mal. Il éprouvait une grande chaleur. Il vomit beaucoup de matières muqueuses et amères. Une éruption scarlatine, et quelques pustules miliaires rouges, parurent pendant la nuit. — Étant entré à l'hôpital le 4, on lui donna des potions salines et de l'eau miellée. Le soir, il prit l'émétique, et il vomit de la pituite amère. — Le 5, on continua les potions salines et l'eau miellée, et le soir on administra un émético-cathartique, qui procura des vomissements de matières pituiteuses amères, et des déjections. La fièvre fut médiocre, la rougeur pâlit, et l'éruption farina. On fit gargariser la gorge, qui était remplie de petits ulcères, avec une infusion de sauge, à laquelle on joignit du rob de noix et de l'esprit de sel. — Le 6, il y avait à peine de la fièvre. On continua les potions salines et le gargarisme. — Depuis cette époque la fièvre quitta tout-à-fait. Des amers associés à un sel, ou seuls, raffermirent les forces en très-peu de jours.

VINGTIÈME MALADE.

Fièvre d'été avec un érysipèle.

Au commencement de l'automne, un forgeron entra à l'hôpital. Il disait éprouver, depuis six jours, plus de chaleur qu'à l'ordinaire, avec de légers frissons de temps en temps, des lassitudes, des envies de vomir et du dégoût. La joue gauche et la partie située au-dessous de l'œil s'enflèrent et devinrent douloureuses par un érysipèle. La douleur l'empêchait de remuer la tête. Il avait la bouche amère, la langue muqueuse, jaune et villeuse. — Ayant fait usage de fondants salins, de beaucoup d'oxymel, et ayant pris ensuite un émético-cathartique, il rendit par le vomissement et par les déjections une pituite amère très-abondante. Il fut bientôt soulagé. Le ventre étant resté libre et les déjections très-fréquentes, il se rétablit en peu de

temps. — Je n'appliquai rien sur l'endroit douloureux. — On peut voir par cette histoire d'érysipèle, et par d'autres que je crois inutile de rapporter, quelle était la cause de la maladie ainsi que la méthode qui lui convenait.

VINGT-UNIÈME MALADE.

Fièvre d'été avec anthrax.

Dans le même temps, un paysan âgé de vingt-quatre ans, vint implorer notre secours. — Il y avait quatorze jours que son bras droit s'était enflé et était devenu douloureux, comme s'il eût été affecté d'un rhumatisme. Le gonflement et la douleur étaient plus considérables et accompagnés de beaucoup de dureté près du creux de l'aisselle. Au centre de la tumeur était une pustule lenticulaire, rouge, qui bientôt commença à noircir, à s'ulcérer et à s'agrandir. Son contour était dur et très-douloureux. Le malade avait de la fièvre, mais peu, et il n'était point alité. Il avait le visage, toute l'habitude, la langue et aussi le goût d'un bilieux, surtout à son lever. — Lorsqu'il entra à l'hôpital, la fièvre avait déjà diminué; et comme elle n'avait jamais été bien considérable, elle se termina spontanément. Ainsi il fit usage d'un sel neutre et d'oxymel, plutôt pour prévenir la rechute que contre la maladie elle-même. L'anthrax fut plus long-temps à guérir. — Il vint à l'hôpital, pendant les mois de juillet et d'août, quelques malades auxquels il était survenu des anthrax. Leur fièvre ressemblait à celle d'été, mais elle n'était pas forte. — Comme ils n'étaient pas obligés de rester couchés, et que la maladie leur permettait encore de vaquer à des occupations domestiques peu pénibles, ils ne séjournaient point, mais ils venaient tous les jours se faire panser, et emportaient chez eux les remèdes qui me paraissaient leur être nécessaires. On aurait dit que quelques-uns étaient exempts de fièvre, mais non pas de toutes dispositions fébriles. — Je n'ai point observé d'anthrax dans les autres temps de l'année; et ceux qui se présentaient dans l'été paraissaient avoir la même origine, mais être d'un caractère plus doux que ceux qu'Hippocrate rapporte avoir vus dans la même saison à Cranon, ville de Thessalie, « où il tomba, pendant de grandes chaleurs, une pluie forte et continuelle, les vents soufflants principalement du midi. »

VINGT-DEUXIÈME MALADE.

Fièvre d'été avec toux convulsive.

Une petite fille de cinq ans, qui n'avait point encore eu la rougeole ni la petite vérole; mais qui, un an auparavant, avait été traitée d'une affection vermineuse, ne vivait presque uniquement que de pain d'une mauvaise qualité, et d'autres farineux qu'elle aimait beaucoup. — Sur la fin de mai, elle fut attaquée d'une toux ordinairement sèche, qui augmenta de jour en jour. Quand elle toussait, sa face devenait livide; elle avait des convulsions dans les membres, et elle était prête à suffoquer au milieu d'expirations répétées et prolongées, qui étaient suivies d'une inspiration lente, difficile, sonore et bruyante. Elle ne vomit jamais à la fin de la quinte, ni dans d'autres temps. Elle avait une fièvre légère, du dégoût et des envies de vomir. — Quinze jours s'étant passés ainsi, la toux commença à s'humecter, et la malade expectora des crachats pituiteux, tenaces, abondants. Un vomitif fit rendre par haut et par bas beaucoup de matières bilieuses, rouillées, pituiteuses. Il en résulta un soulagement notable : la toux fut légère, sans convulsions : la fièvre disparut. — Deux jours après, comme on négligea d'observer le régime et de continuer les remèdes, tous les accidents reparurent. La malade toussait à des temps indéterminés, le jour, la nuit, fréquemment, avec convulsion : elle rendait des crachats sanguinolents, pituiteux, puriformes, et en grande quantité. La fièvre était toujours médiocre. — Le 10 juillet, on la confia à mes soins. L'approche de la toux était annoncée par un sentiment pénible à l'orifice de l'estomac, qui la précédait ordinairement et qui l'accompagnait. La malade était maigre, constipée, suait beaucoup, la nuit et en dormant, au cou, au front, et vers les clavicules : sa respiration faisait un bruit comme celui d'une eau qui bout : elle ne ressentait aucune douleur dans la poitrine. — Je l'évacuai pendant deux jours avec des remèdes salins, de la manne et des lavements. Elle cessa bientôt de respirer avec bruit; la toux devint plus rare et plus douce : les autres accidents persistèrent au même degré. — Comme elle était exténuée et fondue par les sueurs, je pensai qu'elle avait besoin de remèdes toniques, de ceux qui sont amis de l'estomac et qui procurent la li-

berté du ventre, qui est la principale voie pour recevoir la saburre abdominale. — Je lui donnai donc une décoction de quinquina aiguisée avec un sel neutre et de la manne : elle en prenait souvent, mais par petites doses, de peur que ce remède, d'ailleurs très-efficace, ne nuisît à l'estomac par son volume.

Le 17 de juillet, la toux était très-rare et non convulsive ; la respiration se faisait sans bruit ; il n'y avait point de sueurs, les crachats étaient en petite quantité, et quelques-uns seulement teints d'un peu de sang. La malade se sentait de l'appétit. — Le 27, la toux était calmée, de manière qu'elle n'avait lieu que très-rarement, sans la moindre fatigue et sans convulsion ; que les nuits étaient tranquilles, les crachats rares et seulement muqueux ; et la malade demandant avec importunité plus d'aliments que son estomac affaibli ne me paraissait pouvoir en supporter, sa mère lui apporta, à notre insu, beaucoup de pâtisserie, ce qui renouvela tous les accidents. — Cette erreur de régime fut reconnue ; et la mère, à laquelle on voulut interdire l'accès auprès de sa fille, la ramena, malgré nous, chez elle, l'enfant s'ennuyant beaucoup aussi de l'austérité de ma méthode. — On voit, cependant, par ce qui a été dit, quel eût été l'événement, si j'eusse pu achever le traitement comme je l'avais commencé. — Je n'observai aucune période fixe et déterminée dans les retours de cette toux, ni chez la malade dont je viens de parler, ni chez quelques autres malades que j'ai traités hors de l'hôpital, ou dans le cours des années précédentes. Il n'est donc pas vrai que toute espèce de toux convulsive soit plus violente *de deux jours l'un*. — Bien des choses prouvent que la cause de cette toux a été d'abord un vice bilioso-pituiteux du système gastrique. Les principales sont une disposition vermineuse, un mauvais régime, un certain pressentiment de l'approche de l'accès aux environs du cardia et de tout l'épigastre, en outre des vomissements de bile et de pituite qui soulageaient les malades. — J'opposai à ce vice des remèdes incisifs, légèrement laxatifs, et capables en même temps de corriger le relâchement des solides, et, en rétablissant le ton de la fibre, de prévenir la formation d'une nouvelle pituite. — Je pensais que dans le traitement de la toux convulsive on ne devait presque uniquement considérer que la *constitution épidémique de la saison*, qui affecte *différemment les différents âges*. — Pendant les mois de mai et de juin, les maladies *pituiteuses* dominèrent, souvent de concert, avec la bile. Il fallait atténuer cette saburre, qui produisait des symptômes variés comme les individus, et ensuite l'évacuer, ordinairement à plusieurs reprises, par le vomissement et les déjections. Cela suffisait pour la plupart, et surtout pour les adultes dont la constitution était vigoureuse. Mais quelques femmes disposées, soit naturellement, soit par l'effet des chagrins, à faire de la pituite, ne pouvaient pas être guéries seulement par l'usage des incisifs, et des évacuants même réitérés. Il était indispensable de fortifier leur machine débile, pour empêcher par ce moyen une nouvelle pituite de se former. Cette précaution était également nécessaire pour les enfants attaqués de la toux convulsive. Aussi unissais-je avec succès aux doux évacuants des médicaments doués d'une vertu tonique.

J'ai vu des enfants avoir la véritable toux convulsive en différentes années, et j'ai plusieurs exemples des retours de la même toux chez le même sujet adulte. — Je n'ai jamais observé de toux convulsive qui fût une maladie d'un genre particulier, *une maladie spécifique*. Car elle présentait toujours des caractères évidents de la fièvre épidémique, en sorte qu'elle paraissait tenir à la même cause, et n'être qu'une modification de la maladie régnante. Mais la raison pour laquelle la même saburre de l'estomac tantôt trouble le cerveau, tantôt agite le poumon par une toux convulsive, tantôt produit une éruption ou miliaire, ou scarlatine, ou ortiée, ou érysipélateuse, et prend des formes si variées, a échappé jusqu'à présent à mes recherches. — Les toux convulsives que j'ai observées, tant à Vienne qu'en Hongrie, étaient toutes stomachiques. Mais toutes les toux stomachiques n'étaient pas pour cela convulsives. La toux stomachique est le genre, et c'est une de ses espèces que j'appelle *convulsive*. — Dans le traitement de la fièvre convulsive qui vient de l'estomac, et c'est selon moi la plus ordinaire, je distinguais deux époques principales : la première, lorsque l'estomac était presque seul affecté, et que la saburre des premières voies n'avait pas encore pénétré, ou que très-peu, dans le reste du corps ; et la seconde, lorsque le poumon n'est pas seulement affec-

té par sympathie, mais qu'il a attiré de l'estomac dans sa substance une portion de la matière morbifique si variée. — Quand la maladie ne s'étendait pas au-delà de l'estomac, ou fort peu, elle était facile à guérir et de courte durée. Les vomitifs, les doux purgatifs, enfin des stomachiques et un bon régime formaient tout le traitement.

Mais quand elle affectait d'autres organes, il fallait faire attention à ce qui existait ailleurs que dans l'estomac, et de quelle manière tel organe pouvait être affecté. Ainsi, quand je rencontrais un sujet faible et émacié, consumé par des sueurs que la chaleur du lit provoquait, souvent en très-grande abondance, et expectorant une très-grande quantité de crachats muqueux et puriformes qui épuisaient les forces, j'employais les fortifiants, le quinquina en décoction, le lichen d'Islande, le polygala amara, ou d'autres semblables, après avoir nettoyé l'estomac, et en entretenant en même temps la liberté du ventre. — J'étais obligé de suivre une autre route lorsque l'engorgement, la pléthore et l'inflammation des poumons avaient lieu par la grande quantité de sang que des secousses violentes et réitérées y faisaient affluer. La saignée était alors nécessaire, non pas à raison du vice de l'estomac et de la toux qui en provenait, mais pour remédier d'abord à l'espèce de péripneumonie très-dangereuse dont la toux était la cause. — En pesant très-attentivement ce que mes propres observations et celles que j'ai lues dans les auteurs m'ont appris sur la toux convulsive, j'ai pensé qu'il était possible de présenter sur cette maladie quelques aphorismes de médecine clinique. Les voici :

1° La toux convulsive, principalement l'épidémie, n'est absolument qu'une certaine *modification*, une variété d'une autre maladie qui domine dans la saison actuelle : elle croît, se soutient, et décroît avec la maladie principale. — 2° Par conséquent elle exige le même traitement que la maladie épidémique ; c'est le *même* caractère et le *même* siége de la cause morbifique. — 3° La pituite, soit générale, soit des premières voies seulement, produisant les fièvres de printemps, la bile celles de l'été, la même humeur bilieuse devenue plus épaisse, celles d'automne, nous observons que ce qui produit la toux convulsive, ce sont ordinairement ces mêmes humeurs. — Par conséquent, comme il se mêle plus ou moins de phlogose dans les fièvres de printemps, en sorte que la saignée est souvent nécessaire, de même la toux convulsive qui a lieu dans cette saison, surtout si le vent du nord la rend froide, devient une inflammation des poumons qu'il faut traiter par la saignée. — 5° Le vomitif convient à la toux convulsive d'été, le quinquina précédé du vomitif à celle d'automne, tandis que la saignée sera contraire. Or, ce traitement convient aussi aux fièvres épidémiques de ces saisons. — 6° La toux convulsive, quoique sa cause matérielle ait été détruite, peut cependant revenir quelquefois comme un effet de l'*habitude* qu'ont contractée des fibres excessivement irritables. Ces mouvements irréguliers du système nerveux céderont aux opiatiques, au musc, au castoréum, à l'extrait de jusquiame, à la eiguë, à la nicotiane, au camphre, aux férulacées, et aussi au quinquina. — 7° Presque toutes les toux convulsives sont stomachiques à raison de la matière morbifique existante dans l'estomac. — 8° Cependant il n'y en a pas une, quelle que soit son origine, qui, chez un sujet très-irritable, comme le sont ordinairement les enfants du premier et du second âge et les femmes délicates, ne puisse quelquefois être convulsive. Voilà pourquoi on emploie avec succès contre cette maladie des méthodes de traitement si différentes, et même si opposées. — 9° C'est donc à tort que l'on range la toux convulsive parmi les maladies que les anciens ne connaissaient pas, et qui désolent le temps où nous vivons. — 10° Il est contraire aux observations qu'elle soit contagieuse, et que quand on l'a eue une fois, on en soit exempt par la suite. — 11° Il n'existe point et il ne peut exister de remède spécifique de cette toux, dont le siége est si varié, et dont les causes sont si multipliées.

Pendant les mois de mars et avril, et au commencement de mai de l'année 1775, la toux convulsive affligea les enfants dans tous les environs de Vienne, et même elle n'épargna pas les individus d'un âge plus avancé. Car j'ai vu quelques jeunes filles très-irritables, et même des hommes, en être attaqués. Elle fut très-opiniâtre chez les enfants, qui en étaient affectés pendant deux et trois mois. — Il y en avait qui n'éprouvaient qu'un ou deux accès, mais c'étaient presque toujours des adultes. — J'ai aussi consigné dans mon journal cette remarque, que toutes les maladies de poitrine

observées ce printemps avaient tenu en quelque chose de cette toux convulsive, soit dans le commencement, soit un peu plus tard. J'ai encore noté que l'accès était provoqué facilement par le rire, et excité de nouveau. Je pensais que cela avait lieu parce que, dans le rire comme dans la toux convulsive, le diaphragme est agité par des secousses réitérées, de manière qu'on est obligé de faire plusieurs expirations de suite sans faire d'inspiration. J'ai vu aussi l'accès, tout près d'avoir lieu, retardé souvent, affaibli, et même prévenu par une très-longue inspiration, et en retenant son haleine le plus long-temps possible. — Je dirai plus bas quels changements cette fièvre éprouva en automne, lorsque je donnerai le tableau des mois qui forment cette saison. Il faudra réunir le tout, pour avoir une histoire complète de la fièvre d'été, et de ses étonnantes variétés. — Je l'ai appelée *fièvre d'été*, parce qu'elle fut plus fréquente dans cette saison. Mais elle avait paru dès le printemps, et elle se prolongea jusque vers la fin de l'automne.

CHAPITRE XI.

RÉFLEXIONS SUR LES OBSERVATIONS PRÉCÉDENTES.

Voilà cette fièvre d'été de l'année 1777 offrant mille variétés, et se déguisant sous mille formes différentes! Voilà des apoplexies, des frénésies, des ophthalmies, des parotides, des angines, des paralysies de la langue et des extrémités, des affections diverses et graves du poumon, des rhumatismes, des coliques, des convulsions, des paroxysmes hystériques, des exanthèmes, qui sont comme autant de ruisseaux de la même source, et qui ne pourront être mis à sec qu'en perdant la source elle-même! — La fièvre d'été, changeant de couleur comme le caméléon, induit souvent en erreur de bien des manières ceux qui n'ont pas appris, auprès du lit des malades, à reconnaître ce cercle annuel de fièvres, et ce caractère des épidémies, qui, toujours le même en soi, se masque sous mille formes diverses.

Quand on comparera les maladies de cet été avec celles des autres années, même dans un climat différent, on trouvera une grande ressemblance entre les maladies d'été de toutes les années, le même caractère absolument, la même matière morbifique, et quant à l'essentiel, la même méthode de traitement. Si on observe quelque différence, elle consistera dans le nombre des malades, le degré du danger de la maladie, sa durée, son type, les exanthèmes, les crises, les complications, leur apparition plus précoce ou plus tardive à l'approche de l'été, leur retraite plus précipitée ou plus retardée vers l'automne et l'hiver; ou bien ce sera, dans telle année, telle partie du corps qui sera affectée de préférence aux autres. Car si, dans le *même* été, la *même* maladie prend des formes très-différentes (et doit cependant être traitée de la *même* manière), à plus forte raison les variétés non essentielles de cette *même* maladie se présenteront-elles en beaucoup plus grand nombre dans des étés différents.

Nous avons, il est vrai, plusieurs descriptions d'épidémies d'été, que ceux qui nous les ont transmises croyaient n'avoir jamais ou que très-rarement paru, et ils le persuadaient ainsi à ceux qui venaient après eux. Cela avait lieu, parce que ces médecins s'attachaient à quelque symptôme accidentel non essentiel, mais qui, *dans cette année*, avait été plus marquant peut-être, et plus général que les autres; et que s'en faisant un signe caractéristique, ils se formaient de la maladie une idée qui n'était pas la vraie, attendu qu'elle n'était fondée absolument que sur des signes variables et non nécessaires, qui même les induisait en erreur, puisqu'une fausse notion d'une maladie doit entraîner après une mauvaise méthode de la traiter. Mais celui qui, pour s'instruire profondément, obéissant à l'oracle de Cos, *cherchera avant tout à connaître les constitutions de l'année, et ce que chacune d'elles peut produire*; qui observera sur un grand nombre de malades, et, s'armant du flambeau de l'expérience, scrutera la nature des maladies; qui ne se laissera entraîner par aucune prédilection, soit pour un maître, soit pour un système, mais ne s'attachera uniquement qu'à ce qui est utile, qu'à tout tenter, qu'à conserver et à communiquer ce qu'il aura découvert de meilleur : celui là, dis-je, ne méconnaîtra jamais cette admirable simplicité des maladies qui reviennent tous les étés, sous quelques formes variées qu'elles se présentent; il lira toujours avec fruit des descriptions, même incomplètes, d'épidémies; et d'après ces

matériaux il saura tracer la forme de l'édifice qui avait existé autrefois. — L'épidémie pestilentielle décrite par Hippocrate prouve également cette ressemblance des maladies épidémiques d'été, quoiqu'elle ait été faite dans un climat très-éloigné du nôtre, et dans des temps bien antérieurs.

« On vit, dit-il, pendant cet été, beau» coup d'érysipèles, de maux de gorge, » d'ulcères dans la bouche, d'ophthalmies » humides, longues, rebelles, accompa» gnées de douleurs; des fièvres arden» tes, soporeuses, avec anxiété, frissons, » exacerbations, frénésies, dévoiement, » déjections crues, claires, fréquentes; » des engorgements à l'intérieur, à l'ex» térieur, aux environs des aînes; beau» coup de charbons, etc. (chap. 3, des » Malad. épidém., sect. 3). — Le ventre » fut sujet à des accidents qui varièrent » comme les individus, tels que des té» nesmes, des lienteries, des dysente» ries, des déjections bilieuses, grasses, » ténues, aqueuses, des tranchées et » des volvulus malins. Il y eut en ou» tre des fièvres de plusieurs genres, des » fièvres tierces, nocturnes, continues, » chroniques irrégulières, agitées, in» constantes. Le ventre était dérangé » chez la plupart des malades » (idem). — Les histoires elles-mêmes des malades, que nous trouvons jointes à la description de l'épidémie d'Hippocrate, nous présentent exactement le tableau que nous avons eu, tous les jours, l'été dernier, de cette fièvre bilieuse, pituiteuse, putride et maligne, soit de sa propre nature, soit par l'omission des remèdes convenables, ou l'emploi de ceux qui ne l'étaient pas.

J'observai, cette année et l'année précédente, pendant l'été et au commencement de l'automne, un très-grand nombre d'hémoptysies, accompagnées d'une respiration quelquefois laborieuse, d'ardeur de poitrine, d'une douleur pongitive au côté, et de fièvre. — Quelques personnes n'eurent d'autre incommodité que le crachement de sang. Il y en eut qui avaient souvent, d'abord et dans les étés précédents, rejeté du sang par la toux, et qui depuis long-temps expectoraient, pendant la nuit et au commencement du jour, beaucoup de matières glutineuses et semblables en quelque sorte à du pus. Tous ces individus étaient atteints d'une fièvre évidemment bilieuse, ou au moins d'une *disposition* bilieuse, et d'une petite fièvre peu apparente. Le goût et la langue éprouvaient certainement quelque altération, et l'appétit était un peu diminué. Lorsqu'ils s'éveillaient le matin, ils avaient une certaine amertume plus désagréable que de coutume, ou bien une salive abondante et fade leur remplissait la bouche. — Je les guéris tous en peu de temps, d'une manière sûre et sans crainte de récidive, en présence des élèves qui fréquentent l'hôpital en grand nombre.

Je n'ai jamais cessé de fixer l'attention de ceux qui me suivaient dans la visite des malades *sur cette espèce d'hémoptysie*, et je leur faisais voir, par des observations exactes et multipliées, que la bile d'été en était la cause, ainsi que d'un grand nombre d'autres effets également surprenants. Je donnais à tous ces malades, d'abord pendant vingt-quatre heures, beaucoup d'oxymel, et un sel neutre dans de l'eau simple, ensuite un émético-cathartique qui chassait par le vomissement et par les déjections une bile ordinairement très-abondante, et beaucoup de saburre huileuse. Et avec quel avantage pour le malade, et en combien peu de temps cet avantage était obtenu! Ceux qui vomissaient ne rendirent pas une seule goutte de sang : comme si l'action du vomissement pouvait resserrer les vaisseaux béants du poumon plus promptement et plus efficacement qu'aucun autre moyen ; et après le vomissement, ou il ne parut plus du tout de sang, ou il n'en parut que très-peu, par intervalles, et pendant fort peu de temps. — Lorsque les premières voies étaient nettoyées, je continuais les remèdes salins, pour diriger vers elles l'afflux des humeurs, qui s'y portaient alors plus facilement, la circulation y étant devenue plus libre par l'évacuation de la saburre. — Mais il fallait prémunir les individus contre la rechute, prévenir la formation d'un nouveau foyer bilieux, remédier au relâchement des poumons, de peur qu'ils ne reçussent encore plus de sang qu'ils n'en auraient pu contenir convenablement, et qu'ils ne s'en débarrassassent par des voies contre nature. Cet abord du sang vers un viscère affaibli aura lieu surtout lorsque ce fluide ne pourra pas circuler librement dans l'abdomen, celui-ci étant surchargé de matières altérées. Voilà la raison pour laquelle j'excitais l'énergie de l'estomac ; et je cherchais à fortifier le corps en général par les amers et d'autres remèdes analogues. Mais il fallait que pendant leur usage le ventre

restât libre, qu'il y eût chaque jour trois ou quatre déjections, afin que les humeurs étant attirées et se portant continuellement vers les premières voies, leur cours impétueux se détournât des poumons.

Avec cette méthode, je guéris même ceux auxquels l'hémoptysie revenait ordinairement tous les étés, et qui, bien loin d'arrêter cette hémorrhagie pulmonaire par des saignées copieuses et répétées que d'autres médecins leur avaient conseillées, n'avaient fait que l'accroître. — Celui qui aura une idée juste de cette maladie, et qui n'ignorera pas que l'opium raréfie le sang, et qu'il est nuisible lorsque l'estomac est surchargé de saburre, saura aussi que ce n'est pas le cas de l'employer, et qu'il ne pourrait qu'aggraver le mal. — L'événement, qui n'était pas celui qu'on attendait, a fait voir l'inutilité des astringents. — Une rougeur intense du visage, des yeux comme gorgés de sang, ne m'ont point paru être un signe de pléthore ou d'inflammation, ni indiquer la nécessité de la saignée. Souvent les bilieux étaient extraordinairement rouges; et lorsqu'un vomitif avait évacué la bile, ils devenaient pâles et se sentaient soulagés. Je ne regardais pas davantage les pertes chez les femmes, ou le saignement de nez, comme un signe de pléthore ou d'inflammation, si les autres signes annonçaient le contraire. Le mouvement fébrile lui-même excitait l'une ou l'autre de ces évacutions, dont je ne tirais ni un bon ni un mauvais présage, ni aucune indication pour le traitement. Il me suffisait d'avoir connu la maladie et sa principale cause, et de la combattre par des moyens directs et proportionnés. — J'ai traité quelquefois des maladies composées, savoir, d'une maladie bilieuse et d'une maladie inflammatoire. Cette réunion de maladies différentes se rencontrait surtout au printemps, lorsque la phlogose de l'hiver n'était pas encore dissipée, et qu'elle se prolongeait jusqu'à la saison de la bile.

Mais quelquefois aussi, sur la fin du printemps, une véritable inflammation se joignait à la fièvre bilieuse par une autre raison : c'est lorsque la bile rencontrait une diathèse favorable aux inflammations et enflammait le sang. On rencontre presque tous les ans en automne cette complication de fièvres, surtout lorsque les froids se font sentir de bonne heure, ou à l'approche de l'hiver, quand l'inflammation propre à cette saison chasse la bile de l'été, et concourt quelquefois avec elle. — Les histoires des maladies apprennent quel parti je pris pour le traitement, et quels furent mes succès ou mes malheurs. — Lorsqu'une fièvre compliquée de bile et d'inflammation exigeait la saignée, la couenne du sang n'était pas blanchâtre, comme c'est l'ordinaire dans les inflammations simples; mais elle était jaunâtre, verdâtre, épaisse et tenace, et elle nageait dans une sérosité jaune et verte. En répétant plusieurs fois l'émético-cathartique, j'observais la règle suivante : je provoquais le vomissement et les déjections de deux ou trois jours l'un, jusqu'à ce que la fièvre eût totalement cessé, ou qu'elle se fût beaucoup relâchée ; mais il fallait que les forces pussent supporter ce genre de remèdes. Alors je réitérais l'émétique, non-seulement à raison des signes de saburre dans l'estomac et de la fièvre, soit qu'elle se soutînt toujours également, soit qu'elle reprît de nouveau après avoir déjà tombé ; mais encore quand la langue était sèche, brûlée, noirâtre, grillée comme un morceau de bois ; ou quand il y avait une grande douleur de tête, accompagnée d'une chaleur insupportable de cette partie, et de cette sensation qui fait dire aux malades que la tête leur fend en deux. J'ai très-souvent observé une diminution surprenante et subite de la chaleur fébrile par l'effet d'un émético-cathartique. Aussi n'ai-je jamais songé à appliquer sur la tête du vinaigre rosat ou je ne sais quels autres épithèmes, qui flattent plutôt l'espoir du malade et des assistants qu'ils ne soulagent réellement. Lorsque des saignées faites mal à propos avaient épuisé les forces, il devenait dangereux de tenter les vomitifs ou les purgatifs. J'ai vu mourir subitement un malade qui avait pris un vomitif après s'être énervé les forces par la saignée. Cependant ce vomitif n'était point violent, il avait fait évacuer beaucoup de matières dépravées, et dans la même maladie il aurait été infiniment utile à un sujet plus vigoureux.

J'affirme ceci, savoir, *qu'il ne faut pas faire vomir jusqu'à ce que la langue ne soit plus amère, qu'elle soit nette, et que l'estomac ne soit plus douloureux.* D'abord ces symptômes dépendaient de la saburre; mais quand cette saburre est évacuée, ils continuent d'avoir lieu, non plus par cette première cause, mais par l'extrême faiblesse de l'estomac, et par l'afflux vers cet organe des humeurs sali-

vaires et bilieuses, dont le stimulus du vomitif a augmenté la sécrétion et l'excrétion. J'ai tâché dans ces circonstances de raffermir le système gastrique, et de resserrer les bouches trop ouvertes des vaisseaux, par les amers et surtout par le quinquina. — La langue se nettoyait et reprenait sa souplesse naturelle en dernier ; et je ne croyais m'être suffisamment précautionné contre la rechute, que quand elle se trouvait absolument comme dans l'état de santé. — Si la maladie *principale* exigeait l'émétique, il était difficile qu'aucun incident le *contre-indiquât* suffisamment. Aucune période de la petite vérole ou de la rougeole, ni les règles, ni la grossesse, ni les suites de couches, ni quoi que ce soit ne m'ont empêché de traiter les maladies bilieuses par les vomitifs, lorsque leur nécessité était reconnue. J'ai vu souvent avec étonnement tous ces *coïncidents*, la petite vérole, la rougeole, les règles, etc., s'écarter beaucoup de leur marche par l'impression de cette fièvre d'été, devenir irréguliers, graves, pleins de danger, et ne rentrer dans leurs limites qu'autant qu'ils y étaient ramenés par la méthode directe et efficace qui convenait à la fièvre épidémique. J'éprouve chaque jour que le nombre des contre-indiquants est beaucoup moindre que je ne le croyais autrefois.

Je ne tirais point les *indications curatives* du différent type des fièvres, ou de la variété de leurs symptômes. Qu'elles fussent continues, ou rémittentes avec des périodes soit régulières, soit irrégulières, ou intermittentes, n'importe de quelle manière ; qu'elles fussent accompagnées d'efflorescences quelconques ; de quelque nom grec qu'il ait plu à l'ancienne école de les qualifier, je les traitais toutes de la *même* manière, lorsque j'avais reconnu que leur cause était la *même* ou à peu près. Le traitement était adapté à la cause morbifique, et non pas à ses effets si variés, à ses formes et à ses modifications accidentelles. — L'état du pouls peut induire dans une infinité d'erreurs : je les évitais aisément, en n'entreprenant et en n'omettant rien d'important et de décisif sur la seule indication ou contre-indication qu'il pouvait fournir, et m'en rapportant toujours à des signes plus certains. — Un pouls plein, fort, dur, vibrant, et très-agité dans la fièvre bilieuse, présentait souvent une fausse apparence de pléthore et d'inflammation ; mais lorsque l'estomac avait été nettoyé, et que le stimulus bilieux n'existait plus, il s'assoupissait bientôt, et différait à peine de l'état naturel. — J'ai observé un autre état trompeur du pouls : quoiqu'il ne s'éloignât point de l'état naturel, le malade n'en était pas moins attaqué d'une fièvre très-dangereuse. — Ma matière médicale était fort succincte, non par pénurie, mais de dessein prémédité. Que ceux-là se réservent des prescriptions apprêtées, qui sont forcés de flatter le palais des femmes, ou de donner des médicaments dont le haut prix fait tout le mérite. — Pendant le premier jour, je faisais boire abondamment de l'eau commune, dans laquelle on mettait un peu d'oxymel fait par le seul mélange de parties égales de miel et de vinaigre ordinaire. — Je préférais cette boisson à toutes les autres, parce qu'elle était aisée à préparer, et que les malades, la trouvant très-agréable, en buvaient beaucoup. Cependant je prescrivais, pour prendre en plusieurs doses, une potion saline, composée d'une demi-livre d'eau simple et de deux gros d'*arcanum duplicatum*. Je ne voulais pas donner une plus forte dose de sel dans l'espace de vingt-quatre heures, dans la crainte que le ventre ne devînt trop libre avant l'administration du vomitif, qui alors n'aurait agi que comme purgatif, ce qui arrivait ordinairement lorsque des malades le prenaient ayant la diarrhée. Un choléra artificiel était plus avantageux que des selles sans vomissement.

Après le vomissement, les malades faisaient usage d'eau seule, le miel et avec le vinaigre, et ne prenaient aucun autre remède pendant environ huit heures. Le temps lui-même, et le sommeil qui s'emparait d'eux doucement, calmaient beaucoup plus heureusement et plus sûrement l'agitation qu'un narcotique, quel qu'il fût, et dont je me passais pour l'ordinaire. Alors j'examinais ce qu'il convenait de faire, ou je faisais reprendre la même potion saline qu'auparavant ; ou, si les malades avaient vomi des matières plutôt glutineuses que bilieuses, je leur prescrivais une mixture composée d'eau pure, de deux gros de sel ammoniac et d'un peu de miel. Mais si une diarrhée excessive et la faiblesse accablaient le malade, je lui donnais, toutes les quatre heures, et même toutes les deux heures, un demi-gros ou un gros de racine d'arnica, soit seule, soit avec d'autres remèdes également indiqués. — Ceux qui venaient à l'hôpital déjà épui-

sés, ou par des saignées faites mal à propos, ou par la longueur de la maladie, étaient aussitôt mis à l'usage du quinquina, sans qu'on les fît vomir, ou qu'avec beaucoup de précautions et en n'employant que l'ipécacuanha. — Des décoctions de plantes et de racines amères servaient, avec un régime approprié, à rétablir les forces dès convalescents. — J'ai encore observé, cet été, bien des choses dont je rendrai compte à mesure qu'elles se présenteront à ma mémoire. — Par exemple, j'ai souvent vu le pouls petit, disparaissant presque sous le doigt, et fréquent. Alors il fallait rechercher laquelle des deux causes capables de produire cet état du pouls avait lieu. Car quelquefois il provenait d'une véritable perte des forces, occasionnée par des saignées abondantes et répétées, ou par un flux de ventre symptomatique et considérable : dans ce cas, quand même il aurait existé une saburre putride des premières voies, les malades n'eussent pu en supporter l'évacuation. — Une jeune fille qui, avant d'entrer à l'hôpital, avait été réduite à l'extrémité par des saignées, prit un vomitif doux qui lui fit rejeter beaucoup de bile épaissie : cependant bientôt après ses extrémités devinrent froides comme du marbre, le pouls cessa de se faire sentir, et la mort qui, si on ne l'eût pas fait vomir, aurait peut-être eu lieu dans quelques jours seulement, survint au bout de quelques heures.

Dans cette vraie faiblesse, il m'était impossible d'employer une méthode de traitement *direcle* par le moyen des émético-cathartiques : il fallait songer à restaurer les forces vitales avec la décoction de quinquina, l'infusion de racine d'arnica et le vin, afin qu'elles pussent opérer la coction de la matière morbifique, et l'expulser par différentes voies et de différentes manières, après beaucoup de temps à la vérité, indirectement, et avec danger pour le malade. — Quelques malades, après être revenus de cette extrême faiblesse, ont retiré sur la fin un grand avantage d'un doux vomitif, qui plus tôt les aurait certainement tués. — Il y a long-temps que je n'emploie plus les vésicatoires dans la vraie faiblesse des fièvres malignes. En effet, leur stimulus se dissipe bientôt; ils excitent souvent des sueurs nuisibles, ils resserrent le ventre et diminuent les urines, ils accélèrent la mortification dont les viscères sont menacés, et laissent ordinairement un abattement des forces plus considérable et de l'engourdissement. Je me félicite d'avoir renoncé de bonne heure à ce misérable moyen, depuis que je me suis fait une meilleure méthode de traiter les fièvres malignes. — Il arrivait quelquefois, dans les cas d'une vraie faiblesse, que l'estomac et le canal intestinal rejetaient toute espèce de cordial, ne transmettaient dans les secondes voies aucuns médicaments, et étaient plutôt accablés par les remèdes quels qu'ils fussent. Alors je faisais usage des vésicatoires, et j'introduisais ainsi, par les vaisseaux inhalants de la peau, leur force excitante, qui n'avait pas besoin de passer par l'estomac. — J'appliquai aussi dans le même temps et dans les mêmes vues des épispastiques aux jambes. — J'ai vu fréquemment une autre cause de la petitesse du pouls chez des individus qui n'avaient pas encore été évacués d'aucune manière, ou du moins si peu qu'il n'en pouvait résulter une aussi grande faiblesse. Ceux-là avaient l'estomac surchargé de saburre. Le cordial qui leur convenait, c'était un émético-cathartique qui rétablissait sur-le-champ la vigueur du pouls. Les stimulants, bien loin de corriger cette faiblesse apparente, l'augmentaient au contraire étonnamment. — J'ai dit ailleurs que les fièvres bilieuses se changeaient en putrides et en malignes de plusieurs manières, surtout par la négligence, ou par le régime échauffant, ou par les saignées pratiquées mal à propos. Tant que les fièvres bilieuses cédaient à des fondants et à un ou plusieurs vomitifs, on ne les taxait point de malignité. Mais lorsque la saburre putride des premières voies avait, de façon ou d'autre, infecté la masse du sang, en sorte qu'il était devenu impossible de l'expulser par ces mêmes moyens, ou de l'évacuer en peu de temps, on jugeait qu'il y avait malignité. — On employait alors un traitement indirect, que l'on faisait consister, 1° à exciter la force vitale, seulement au degré convenable pour qu'elle pût atténuer la matière étrangère mêlée aux humeurs, la dompter ou la disposer à passer par les différents couloirs auxquels elle se présenterait, pour être ainsi chassée hors du corps; 2° à ne pas l'exciter au-delà de ce point, de peur qu'en agissant trop énergiquement contre la matière morbifique celle-ci ne mît en danger la vie du malade.

Dans cette circonstance, il fallait évaluer avec soin et avec précision les forces du malade. Si elles étaient languis-

santes, on les ranimait avec le vin, les amers, et autres médicaments amis de l'estomac. On fortifiait les fibres affaiblies avec le quinquina en décoction et la racine d'arnica en infusion. Ceux dont les forces ne péchaient ni par excès ni par défaut prenaient de la tisane de chiendent et de dent-de-lion avec du vinaigre et du sucre, en aussi grande quantité qu'ils le pouvaient, sans surcharger leur estomac. — Tout mon espoir reposait sur cette juste proportion des forces, et en ce que tous les couloirs fussent ouverts et disposés à admettre la matière morbifique pour la chasser hors du corps. Il était très-avantageux d'entretenir la liberté du ventre et celle des urines. — Je pensais donc que le point principal consistait dans ce juste équilibre des forces vitales. — Cependant, je ne forçais aucune excrétion, et je ne permettais non plus à aucune d'être abondante au point de faire craindre que les autres ne languissent trop et ne se supprimassent, ou que les forces ne devinssent insuffisantes. — Voilà comment je combattais cette maladie lorsque la matière morbifique avait déjà outrepassé les limites, en deçà desquelles les incisifs et les évacuants eussent agi directement sur elle. — Mais, comme dans son nouveau siége, ces remèdes n'avaient plus sur elle aucune action, j'abandonnais presque entièrement la chose à la force médicatrice de la nature; je l'excitais lorsqu'elle était languissante; je la modérais lorsqu'elle était trop énergique; je la ramenais lorsqu'elle s'égarait. — Il n'y avait donc aucun remède dont je fisse toujours usage dans toute fièvre maligne, sans exception. — Ainsi, fort souvent, de l'eau simple et fraîche avec du sucre, et un peu d'esprit de vitriol (ce qui formait une espèce de limonade); ou bien une décoction de chiendent, de dent-de-lion et de chicorée, ou même ces deux boissons à la fois; en même temps une marche modérée et sans précipitation conservèrent la vie à beaucoup de malades, qu'un traitement trop actif, le camphre, la serpentaire de Virginie, et d'autres stimulants ou alexipharmaques auraient fait périr. — Cependant, ces derniers remèdes et ceux qui leur sont analogues pouvaient convenir dans les cas de grande faiblesse.

Mais, lorsque les excitants et les cordiaux paraissaient nécessaires, je préférais ceux dont l'estomac s'accommode ordinairement volontiers, et qui peuvent le ranimer lorsqu'il est débile, quoique sain d'ailleurs. Tels sont les amers, la décoction ou l'extrait de quinquina, le vin, etc. — Un air frais, renouvelé, une boisson froide, de temps en temps un peu de vin, sont très-souvent préférables au stimulus irritant, et ennemi de l'estomac, de certaines substances, parce qu'après que son action est passée, ce qui avait été ajouté aux forces vitales disparaît également. — L'air froid et renouvelé a beaucoup de force pour prévenir les maladies nerveuses. Ceux qui, pendant plusieurs jours, ont respiré un air échauffé et calme éprouvent de la pesanteur d'estomac, un défaut d'appétit; ils ont la bouche amère, et commencent à ressentir de la fièvre. Dans ces circonstances, après avoir fait précéder l'usage d'une boisson incisive et anti-bilieuse, je faisais rendre aux malades, par le moyen du vomissement, une grande quantité de bile épaissie, ce qui les soulageait beaucoup. J'en ai vu plusieurs exemples chez ceux qui, pendant l'été, ayant des maladies chirurgicales, étaient couchés dans des chambres étroites, surtout avec d'autres malades. Les fièvres gastriques de ce genre qui survenaient alors rendaient tout-à-coup ces sortes de maladies, les ulcères, les plaies, etc., beaucoup plus graves. J'ai souvent arrêté, par le traitement anti-bilieux, la gangrène qui menaçait déjà l'organe offensé, et j'évitais la rechute en purifiant l'air et en employant les stomachiques. — J'appelais cette fièvre qui survenait aux blessures, aux ulcères et aux autres maladies chirurgicales, chez ceux qui étaient trop longtemps retenus dans l'hôpital, *fièvre d'hôpital*, quoiqu'elle ne différât réellement en rien de la fièvre gastrique, bilieuse, putride, soit que l'on considère leurs symptômes, soit que l'on fasse attention au traitement qui leur est commun. — Cette *fièvre d'hôpital* fut sans aucun danger, parce que je l'empêchai de faire le moindre progrès. — Mon pronostic des fièvres gastriques était favorable et certain, celui des fièvres malignes très-douteux. En effet, qui pourrait prédire avec certitude que la matière morbifique, parvenue dans les divers organes, trouvera partout les canaux perméables, ne s'égarera jamais, ne s'accumulera nulle part, et gagnera juste les voies par lesquelles elle peut, sans nuire, sortir du corps?

Tout ce que l'on dit ordinairement des crises et des jours critiques ne put

être observé chez nos malades, ou eut lieu de manière qu'un grand nombre guérit lentement, et sans qu'il se fît une excrétion remarquable et sensible d'une matière morbifique, ou sans que cette excrétion arrivât à des jours marqués. Plusieurs ignoraient quand leur maladie avait commencé, surtout ceux qui avaient été attaqués insidieusement, ou qui en avaient négligé les premières atteintes. La plupart n'étaient pas sûrs du premier jour; très-peu le savaient exactement.

C'est pourquoi, dans l'administration des remèdes, je n'avais égard ni au jour où nous étions, ni à celui qui devait venir; car, quoique je ne rejette pas la doctrine des jours critiques, cependant je la regarde comme presque toujours inutile et infidèle si on ne sait pas exactement quand la maladie a commencé. — On nous amena une femme en couches, malade d'une fièvre gastrique, que la négligence et un mauvais régime avaient rendue très-maligne. Cette femme mourut peu de jours après. Elle avait allaité son enfant chez elle, lorsque la fièvre était déjà très-maligne. Le père nous assura que l'enfant n'avait point gagné la maladie de sa mère, et qu'il continuait à se bien porter. — Ceux qui furent attaqués de la fièvre bilieuse, surtout vers la fin de l'été, eurent des difficultés d'uriner; les urines se supprimèrent même tout-à-fait chez quelques-uns. Les fondants salins et un émético-cathartique débarrassèrent sur-le-champ les reins et la vessie. Je n'avais jamais recours aux émollients, aux mucilagineux et aux huileux, qui, par leur poids et leurs qualités contraires, auraient augmenté la saburre de l'estomac. — Pendant l'été et pendant l'automne, les fébricitants furent tourmentés, pour la plupart, par un flux de ventre fort incommode, qui épuisait extrêmement leurs forces, et qui était quelquefois très-difficile à arrêter. Un purgatif, même léger, était très-nuisible. Nos malades éprouvaient absolument ce qu'Hippocrate dit être arrivé aux siens (liv. 3, sec. 7 des Malad. épidém.). « La » plupart, dit-il, ne se trouvaient pas bien » des purgatifs, et, parmi ceux qui étaient » dans ce cas-là, un grand nombre mou- » raient subitement, et beaucoup d'autres » plus tard. Enfin, soit ceux qui étaient » attaqués de maladies chroniques, soit » ceux qui l'étaient de maladies aiguës, » presque tous moururent par un vice » qui avait son origine dans le ventre; » ce fut le ventre qui les perdit tous éga- » lement. »

Les fièvres scarlatines, qui avaient été abondantes d'abord au printemps, et ensuite sur la fin de l'automne, furent très-rares pendant l'été. Mais toutes celles que j'ai traitées étaient d'origine gastrique, et souvent mêlées d'un vice inflammatoire; car cette fièvre eut lieu dans un temps où les deux constitutions de l'année, celle de l'hiver qui finissait et celle de l'été qui commençait, et *vice versâ*, se remplacent. — Cette année, je faisais vomir ordinairement avec deux scrupules d'ipécacuanha et un grain de tartre stibié. Dans le fort de l'été, lorsque les flux de ventre étaient fort communs, si un malade arrivait à l'hôpital avec cet accident à un haut degré, le vomitif excitait rarement le vomissement; mais il agissait comme purgatif, et rendait la diarrhée beaucoup plus considérable, ce qui abattait les forces. Je commençais donc par réprimer la diarrhée avec de la thériaque d'Andromaque, et, une ou deux heures après, je faisais prendre le vomitif. — La diarrhée cessait quelquefois après le vomissement; lorsqu'elle continuait, on l'arrêtait par degrés, et d'une manière certaine, avec la décoction de racine d'arnica, ou avec cette même substance en poudre. — Dans les fièvres intermittentes, comme dans les rémittentes, j'administrais le vomitif tout de suite à la fin de l'accès, lorsque toutes les surfaces, tant internes qu'externes, étaient humectées par les sueurs. — Je ne donnais point d'opium après le vomissement, à moins que quelque symptôme particulier très-urgent ne l'exigeât. La plupart des malades, après avoir vomi, s'endormaient paisiblement au milieu de sueurs très-avantageuses. — Les aphthes, chez les adultes, étaient produits par la saburre de l'estomac, et je ne les ai jamais rencontrés hors de ces circonstances. Un émético-cathartique, ensuite des gargarismes un peu astringents étaient nécessaires pour empêcher ces petits ulcères de la bouche, qui n'étaient point critiques, de s'étendre davantage dans le tissu lâche et aisément putrescible de la gorge.

Je n'examine jamais le pouls au moment du réveil, pour juger de la diminution ou de l'augmentation de la fièvre; car j'ai observé que tous les malades ont alors beaucoup de chaleur, plus de fièvre, et sont plus mal; mais, lorsqu'ils sont éveillés depuis quelque temps,

ils présentent la juste mesure de leur état.

Je vais dire maintenant à quoi je faisais principalement attention, pour prévoir en quelque façon quel pourrait être l'évènement de la maladie. — Je sais très-bien que, dans les maladies aiguës, les prédictions sont incertaines, et que beaucoup de préceptes qui nous ont été transmis à cet égard sont infidèles et sujets à égarer. Cependant, quand on voit fréquemment de ces maladies, l'esprit se forme à distinguer les différents états de la maladie, la probabilité plus ou moins grande de guérison ou de mort, et même des degrés dans cette probabilité ; à juger si le malade est encore sur ces limites où la vie et la mort, l'espérance et la crainte se contrebalancent, ou bien s'il est en deçà ou au-delà, et de combien il en est éloigné dans l'un ou dans l'autre cas. Voici ce que me fournit maintenant ma mémoire à ce sujet : — Quand on doit traiter une fièvre inflammatoire, et que, malgré beaucoup de boissons anti-phlogistiques et trois saignées copieuses, la maladie continue à faire des progrès considérables, je juge le danger fort grand. Je ne veux pas dire que souvent un plus grand nombre de saignées n'est pas nécessaire dans la cure d'une inflammation ; mais je suis certain qu'après celui que je viens de déterminer, l'inflammation doit être abattue, ou du moins ne plus faire de progrès, en sorte que l'espoir de sauver le malade doit surpasser la crainte de le perdre. — Les pleurésies et les péripneumonies vraies furent ordinairement funestes aux gens cacochymes, à ceux dont le tissu cellulaire était rempli d'eau, ou qui avaient soit les jambes œdématiées, soit un ulcère ancien à ces extrémités. — Ceux dont l'abdomen était surchargé d'un foyer de saburre putride capable de fournir un aliment à une fièvre très-putride périssaient lorsqu'il leur survenait une inflammation grave des intestins ou du poumon. — J'ai souvent guéri dans la campagne, promptement et facilement, ces inflammations de poitrine de l'hiver et du printemps, qui parurent si graves en commençant, tandis que parmi le peuple de la ville elles étaient très-difficiles et bien plus fréquemment mortelles. — J'ai aussi tiré mon pronostic sur l'événement de la maladie, de la constitution de l'année et des maladies qui régnaient dans la saison. — Il importait encore beaucoup, pour évaluer le degré de danger où se trouvaient les malades, de rechercher quel avait été auparavant leur genre de vie. Par exemple, l'été dernier, les bûcherons furent plus gravement et plus long-temps malades que d'autres, et ils réchappaient très-difficilement.

Ceux qui avaient gagné la fièvre d'été en faisant un voyage long et pénible, et arrivaient alors à l'hôpital, guérissaient aussi plus rarement. — J'ai vu des fièvres, qui d'abord paraissaient légères et nullement dangereuses, se prolonger, se juger difficilement, et souvent devenir mortelles, lorsque d'anciens chagrins, de longues veilles ou un mauvais régime avaient précédé. — Des servantes qui avaient servi des maîtres malades, ou qui, abandonnées par leurs amants, trompées de manière ou d'autre dans leurs amours, en avaient ressenti un long chagrin, commençaient par éprouver des lassitudes, du dégoût, de l'amertume dans la bouche, une fièvre légère qui imitait la fièvre bilieuse, et ensuite, pour la plupart, elles succombaient à une maladie grave et pleine de danger. — Les fièvres des jeunes orphelins et des jeunes filles furent dangereuses. — Une fièvre bilieuse simple, récente, chez un individu sain antérieurement, quelle que fût d'abord son intensité, était ordinairement sans danger, et se guérissait en peu de jours, pourvu qu'on lui opposât à temps un traitement convenable. — Mais, quand on l'exaspérait par des saignées répétées, ou le malade périssait, ou il n'échappait que pour traîner une existence douteuse et chancelante. — La fièvre bilieuse était plus commune dans la saison de l'été ; mais à peine y eut-il quelques victimes, à moins qu'une mauvaise méthode de traitement n'y contribuât. — Elle était plus rare en automne et au printemps : mais aussi son issue était plus douteuse. — Comme j'ignorais souvent, malgré toutes mes informations, ce qui était arrivé au malade avant qu'il entrât à l'hôpital, quels avaient été son régime et son genre de vie, et ce qui avait précédé immédiatement la maladie, je m'attachais surtout à observer si, dans la fièvre bilieuse, les remèdes fondants, et ensuite un émético-cathartique avaient procuré un soulagement sensible, et particulièrement si cette rougeur des joues et la teinte jaune et verte de la bouche et des lèvres s'étaient changées en une pâleur plus uniforme de toute la face. — J'en augurais un résultat heureux, quoiqu'au bout de vingt-quatre heures tous

les accidents se renouvelassent; car on les faisait disparaître en répétant le vomitif. — Lorsque la couleur rouge des bilieux restait absolument la même, ce n'était plus à mes yeux une fièvre gastrique, mais une fièvre maligne grave, et dont l'événement était douteux. — La fièvre bilieuse commençait quelquefois chez les femmes par un accès épileptique ; mais il se dissipait spontanément, et elles guérissaient promptement sans que les convulsions revinssent.

Les convulsions qui survenaient plus tard étaient très-dangereuses, quoiqu'elles parussent légères, à peine sensibles et locales. — Néanmoins, j'ai reconnu que, dans toute convulsion, surtout dans la fébrile, la science du pronostic était absolument incertaine ; car j'ai vu des individus échapper à des convulsions très-graves, et d'autres succomber à de beaucoup moins fortes. L'affection des nerfs, mobile et vague, après avoir secoué fortement tous les membres, sans porter atteinte à la vie, peut, à raison de son génie versatile, les abandonner pour se porter sur le cœur ou sur les muscles de la poitrine, et causer la mort en arrêtant la respiration. — Ainsi, même dans les convulsions des enfants et dans celles qui sont les plus légères, il faut faire tous ses efforts pour découvrir quel est le stimulus qui irrite les nerfs, et l'enlever ; mais il faut en même temps éviter de porter un pronostic, et ne point s'étonner si le malade, que l'on venait de quitter comme en très-bon état et déjà hors de la portée du trait fatal, a été bientôt après surpris par des convulsions, et rayé du nombre des vivants.

CHAPITRE XII.

DE LA COMPLICATION DE LA FIÈVRE D'ÉTÉ AVEC LES AUTRES MALADIES, ET DE SON CARACTÈRE PARASITE.

Je puis démontrer par des preuves sans nombre, tirées de l'observation de tous les jours, que la maladie qui règne épidémiquement joue un rôle dans presque toutes les maladies qui se montrent sporadiquement dans le même temps, quelque différentes qu'elles soient les unes des autres, et de cette maladie générale de la saison ; qu'elle les rend anomales et souvent mortelles, tandis que seules, et dégagées de son influence, elles eussent été très-bénignes. — Puisque la constitution épidémique tient en quelque sorte sous son joug toutes les autres maladies, et leur dicte des lois, il s'ensuit qu'une maladie intercurrente sera guérie par une méthode tout-à-fait différente de celle qu'il aurait fallu employer dans un autre temps. — En effet, quoiqu'une maladie, n'importe dans quelle saison, dans quelle année, dans quel lieu elle arrive, soit absolument la même, et exige, si elle est seule, le même traitement, cependant, attendu que souvent il résulte plus de danger de ce vice épidémique de la saison, qui varie ordinairement, que de l'affection sporadique elle-même, il faudra remédier à la même affection par des méthodes différentes. — Celui qui n'a pas égard continuellement à la constitution régnante, et qui n'en tire pas les règles de sa conduite, est un homme qui est livré en pleine mer, à la merci des vents et des flots. — Cette connaissance de la maladie épidémique a encore d'autres avantages, et beaucoup plus grands qu'on ne se l'imagine communément. En effet, par des conjectures heureuses tirées de la constitution connue de l'année, nous saisissons les maladies naissantes dans leur principe lorsqu'elles ne sont peut-être pas encore reconnaissables par des signes spécifiques, et qu'elles laissent du doute sur leur nature, et nous prévenons le danger qui nous menace. — Plusieurs individus qui avaient des plaies, des contusions, des ulcères, des fractures, furent confiés à nos soins pendant ces mois où la bile dominait. On mettait en usage, selon les préceptes de l'art et avec le plus grand soin, tous les moyens que nous jugions utiles, et la guérison faisait des progrès, lorsque tout-à-coup il se manifestait une fièvre légère, qui quelquefois prenait de la force, dont le type variait, et qui était en tout semblable à la fièvre d'été dont j'ai déjà décrit le caractère communicatif. Alors les plaies, qui jusqu'alors avaient fourni un pus louable, et dont les chairs étaient belles, ne rendaient plus qu'une matière ichoreuse, sans consistance, de couleur cendrée, jaune, verte, et les chairs devenaient pâles, livides, noires. Un gonflement douloureux, accompagné d'un rouge très-pâle et de cloches pareilles à celles que produit la brûlure, s'étendait considérablement sur les membres eux-mêmes. Mais personne n'était affecté d'une manière dangereuse, parce que l'on opposait promptement à la fièvre, qui était la maladie principale,

un traitement efficace. Après avoir délayé et évacué une saburre bilieuse fort épaisse, on donnait toutes les deux heures un demi-gros ou un gros de racine d'arnica, à laquelle on unissait quelquefois un peu de camphre. L'effet désiré avait toujours lieu, et avec une promptitude qui nous étonnait souvent. — Quant au membre tuméfié, comme brûlé, et affecté d'une phlogose érysipélateuse, on le fomentait avec de l'eau commune, à laquelle on mêlait un peu d'eau-de-vie camphrée et de vinaigre lithargiré. Ceux qui avaient fait une chute ou reçu un coup étaient d'abord affectés seulement à raison de leur accident; mais peu de jours après il survenait une inflammation, si une constitution inflammatoire régnait dans ce temps-là; ou une fièvre bilieuse, si la saison était favorable à cette maladie. Cette complication de maladies me fut long-temps inconnue, et m'embarrassa quelquefois, parce que je voyais ce qui m'avait été très-utile dans un temps ne point réussir, et même nuire, la maladie, comme je le croyais alors par ignorance, étant parfaitement la même.

Un grand nombre d'observations, qu'il serait long et inutile de rapporter, prouvent cette complication de la fièvre d'été avec des maladies externes qui ne paraissaient pas devoir avoir rien de commun avec une fièvre épidémique. Je me contenterai d'indiquer celle d'une jeune fille, que j'ai insérée dans le dernier chapitre de cette seconde partie, où je parlerai plus en détail des lésions de la tête. (*Voyez le dernier article de cette partie.*) — La fièvre d'été se compliquait aussi avec la rougeole et la petite vérole. Nous avons observé cette complication sur un varioleux, et sur tous ceux qui, pendant le cours de l'été, eurent la rougeole dans notre hôpital. — Mes observations de cette année, et d'autres très-exactes et en grand nombre, que j'ai recueillies dans la Hongrie avec un esprit attentif, libre de préjugés, et cherchant uniquement à conserver des enfants chéris à des parents affligés, m'ont amené à penser « que la » petite vérole et la rougeole sont tou» jours les mêmes maladies et d'un ca» ractère très-bénin, sinon constamment, » du moins ordinairement; que, seules » et sans complication fâcheuse, elles par» courraient leur temps promptement et » sans danger, mais que le vice de la » constitution épidémique leur fait per» dre de ce caractère bénin, et les rend » graves et anomales. »

D'après cette opinion, je me suis proposé cette règle dans le traitement de l'une et de l'autre de ces maladies, « de » traiter directement et activement la fiè» vre épidémique qui manifestait sa pré» sence et une complication, tant par les » symptômes qui lui sont propres que » par la marche irrégulière des petites » véroles et des rougeoles. » J'avais cet espoir que les deux maladies qui n'avaient été éloignées de leur caractère que par une mauvaise association, y reviendraient spontanément. En effet, je voyais une blessure très-légère, un ulcère de peu d'importance, prendre un mauvais caractère, cesser, par leur union avec la fièvre épidémique, d'être bénins, et ne pouvoir être autrement rétablis dans leur état naturel qu'en rompant cette union, et en enlevant le vice épidémique. Pourquoi l'épidémie n'aurait-elle pas la même influence sur les petits ulcères varioliques? Pourquoi ne pas employer les mêmes moyens, soit pour la prévenir, soit pour la détruire?

J'ai exécuté ce que j'avais conçu. Sans avoir aucun ou presque aucun égard soit à la petite vérole, soit à la rougeole, toutes mes recherches avaient pour objet la fièvre épidémique, si, d'après les signes que j'ai exposés plus haut, je conjecturais qu'elle formait une complication, et je la traitais, non par des moyens détournés, mais directement. Ainsi, j'employais les saignées, les purgatifs, les vomitifs, les vésicatoires, les antiphlogistiques, les anti-septiques, les narcotiques, etc., de la même manière que le caractère de la maladie épidémique l'aurait exigé chez un individu qui n'aurait eu en même temps ni la petite vérole ni la rougeole. Voici un exemple du succès ou du désavantage que j'éprouvai en suivant mon projet. — Un maçon, âgé de dix-sept ans, fort et robuste, qui jusque-là s'était toujours bien porté, eut, le 19 mai au soir, mal à la tête, avec perte d'appétit et altération. La langue était un peu rude; tout l'épigastre lui paraissait tendu et extraordinairement rempli; il avait de la courbature. Il dormit. — Le 20, il eut un peu de chaleur. La douleur de tête fut plus forte; il éprouvait une douleur pongitive dans la région précordiale et vers l'ombilic, accompagnée d'ardeur, de chaleur et de tension dans le dos et dans les lombes; la faiblesse fut plus grande; il urina beaucoup : le défaut d'appétit et l'altération augmentèrent; la langue

était âpre ; la nuit fut tranquille. — Le 21, la douleur de tête fut considérable ; celle des lombes moindre ; celle de tout le bas-ventre plus intense, pongitive, accompagnée d'ardeur ; le reste était comme la veille. Le malade marcha, et se força pour travailler. Il eut du sommeil. — Le 22, la douleur de la région précordiale était énorme ; le reste fut comme à l'ordinaire. Il sua légèrement, et dormit la nuit. — Le 23, les accidents de la veille augmentèrent. Il y eut des sueurs ; l'abdomen fut gonflé, tendu, douloureux. Le soir il parut quelques boutons varioleux.

Le 24, le nombre des boutons avait à peine augmenté. Les symptômes s'exaspérèrent ; cependant le mal de tête était moindre, et le ventre fut libre. — Il se resserra le 25, et le mal de tête redevint plus considérable, de même que l'altération, et la douleur de la région précordiale, de tout le bas-ventre et des lombes. — Le 26, la langue était sèche, le goût amer. Le malade ne dormit point la nuit. — Le 27, on le confia à mes soins. Les boutons étaient en petit nombre, très-petits sur le visage, la poitrine et les mains. Il y avait dans leurs intervalles beaucoup de pétéchies, principalement au dos. — Ayant pris ce jour-là une grande quantité de boisson aqueuse, acidule, miellée, saline, il vomit spontanément le soir beaucoup de pituite qui filait. La nuit suivante, il souffrit moins du ventre, et n'éprouva point d'altération. La petite vérole sortit en abondance, comme si on lui eût ouvert les portes de sa prison. La nuit fut beaucoup plus tranquille, mais sans sommeil. — Le 28, il y avait un mieux général. Les urines étaient chargées et déposaient imparfaitement une matière furfuracée ; la bouche était amère, la déglutition embarrassée ; il y avait chaleur dans la gorge, qui était parsemée de pustules blanches ; la douleur de l'épigastre était diminuée ; les pustules étaient très-nombreuses au visage, à la poitrine, aux bras ; il y avait au dos beaucoup de pétéchies de couleur rose et de forme lenticulaire.

Comme il régnait alors un genre de fièvres qui était mixte, en ce que le sang était disposé à la phlogose et l'estomac surchargé de saburre, je fis faire d'abord une saignée, et ensuite je donnai un émético-cathartique. Le malade vomit beaucoup de pituite et de bile ; et immédiatement après, la douleur de l'abdomen, la soif, la chaleur disparurent, et le pouls devint régulier. La nuit, le sommeil fut long, paisible, non interrompu, restaurant. Le sang de la saignée était couvert d'une couenne gélatineuse, étendue et de couleur livide. — Le 29, il n'y avait point de fièvre. Les amygdales étaient très-gonflées, et le palais couvert d'un grand nombre de pustules blanchâtres et de forme miliaire. Les pustules varioleuses de la face étaient très-rapprochées, confluentes, aplaties, enfoncées ; celles des bras faisant la pointe, plus élevées, plus larges, moins nombreuses, discrètes ; celles des mains confluentes et plates ; quelques-unes sur le dos confluentes, les autres discrètes, mais ou plates ou enfoncées, et parmi elles il y en avait dont la pointe était cendrée et livide ; mais le contour de toutes était d'un rose vif. Le milieu du dos offrait des pétéchies semblables à des points et d'un rouge pâle. Le malade avait de l'appétit ; ses urines étaient naturelles ; la couleur de presque tous ses boutons était favorable, mais la chaleur de la gorge l'empêcha de dormir la nuit. Le 30, les lèvres, l'intérieur des joues, la langue, la gorge étaient couvertes de pustules nombreuses et blanches. La gorge seule était douloureuse ; il n'y avait point de salivation, point d'enflure de la face, point de fièvre. Les yeux étaient larmoyants, le ventre réglé, les pétéchies moins nombreuses.

Le 31, les pustules commencèrent à jaunir. La fièvre était très-modérée, les pétéchies en très-petit nombre et d'un jaune très-foncé ; il n'y avait aucune enflure de la face, aucunes traces de salivation. Le malade passa la plus grande partie du jour levé et se promenant. — Le 1er de juin, la face et les paupières étaient plus tuméfiées. Il y avait de la fièvre. Les pustules étaient jaunes ; on les ouvrit avec des ciseaux. — Le 2, la salivation commença. Elle s'arrêta pendant la nuit, et le malade était menacé de suffocation ; mais cet accident disparut bientôt, les déjections ayant été multipliées et la salivation s'étant rétablie. Les mains se tuméfièrent, l'enflure de la face gagnant les parties inférieures. — Le 3, la salivation était abondante. Je rendis le ventre libre avec de la manne et des sels. Il y avait à peine de la fièvre ; les urines étaient abondantes. La boisson du malade fut copieuse, émolliente, diurétique, et acidulée avec de l'acide vitriolique. — Le ventre avait été tenu libre

jusqu'au 6 ; la salivation avait été médiocre, les nuits tranquilles: il restait un peu d'enflure aux carpes; les pustules étaient sèches. — Le 13, le malade était bien à tous égards. J'adoucis une démangeaison très-incommode, en ramollissant avec du lait tiède les croûtes desséchées des pustules. — Il survint à cette époque beaucoup de furoncles, qui excitèrent de la douleur, de l'insomnie, et une suppuration abondante, et qui tourmentèrent le malade beaucoup plus que n'avait fait la petite vérole elle-même. —Le quinquina réprima l'abondance de la suppuration. Alors le malade recouvra des forces suffisantes pour pouvoir reprendre son pénible travail. — La petite vérole parcourt ordinairement plusieurs périodes, qui ne sont ni les mêmes ni en même nombre, et dont chacune a une durée différente selon les différents auteurs. — Voici comment je divise et les différentes fièvres et les différentes périodes de cette maladie. Je lui assigne en tout trois époques et trois périodes.

Et d'abord j'observais ce moment précis, où le miasme reçu commence à se manifester par une fièvre particulière et spécifique; et quoique j'ignorasse la nature de cette fièvre, je connaissais son caractère sociable. En effet, si lorsqu'elle est isolée elle parcourt ordinairement et sans danger une période de trois jours, lorsqu'elle s'associe à la fièvre épidémique, ce qui lui arrive souvent, elle s'égare avec elle, et entraîne presque toujours le malade à sa perte. — Dans cette première période, je mettais tous mes soins à opposer promptement à cette fièvre mixte une forte résistance. Par ce moyen, je prévenais heureusement cette malignité dont on était menacé par les commencements irréguliers de la maladie; ou, si l'on avait aucun égard à la complication de la maladie épidémique, je prédisais avec certitude la difficulté de la terminaison. — Un autre temps remarquable était celui où la matière, préparée par la coction, se portait par une loi constante vers la peau, et y étant parvenue, faisait cesser la fièvre. — Si le malade continuait d'avoir la fièvre, soit avec la même intensité, soit même moins fortement, je ne croyais plus alors avoir à combattre la fièvre varioleuse que je savais être jugée complètement par la métastase qui s'était faite à la peau, mais une autre fièvre quelconque, qui le plus souvent était la fièvre épidémique. — J'employais donc contre elle ou le traitement *anti-phlogistique*, si les inflammations étaient communes, la saison étant celle d'un hiver froid ou du printemps qui commençait, ou le traitement *anti-bilieux*, dans une constitution bilieuse. — Je n'avais absolument aucun égard à la petite-vérole elle-même : je saignais ; ou, sans avoir saigné, je provoquais le vomissement et les déjections, avant, pendant, après l'éruption, selon que la fièvre mixte l'exigeait. — Depuis la première éruption des pustules, je mesurais une autre période, dans laquelle je ne voyais plus la maladie varioleuse, mais un grand nombre de petites tumeurs d'*un caractère inflammatoire* qui devaient suppurer. Quoique le passage des tumeurs en abcès ne se fasse point sans fièvre, cependant je ne regardais point cette fièvre comme particulière ou spécifique, mais comme étant celle qui accompagne, développe et conduit à maturité toute espèce de tumeur enflammée. — Cette autre fièvre de la petite vérole, toutes les fois qu'elle est seule, parcourt ordinairement son temps avec aussi peu de danger que chez un individu qui aurait une partie externe enflammée et tendant à une suppuration bénigne. Ainsi, elle a rarement besoin des secours de l'art.

Si cependant, chez un sujet pléthorique, disposé à l'inflammation, et dans une constitution inflammatoire, elle devenait trop intense, je modérais cette impétuosité fébrile par la saignée et par tous les autres moyens anti-phlogistiques. — Il arrivait aussi que chez un sujet cacochyme et faible, cette fièvre était languissante, et pas assez forte pour transformer en un bon pus les sucs dépravés du corps, et produire de bons abcès. J'employais alors le régime et les remèdes qui animent la force de la vie et fortifient le corps, principalement le quinquina, et la racine d'arnica en poudre (*qui est le quinquina des pauvres*). Mais, soit qu'elle languît, ce qui était le cas le plus rare, soit qu'elle fût trop intense, il était ordinairement facile d'y porter remède, pourvu que cette fièvre secondaire fût seule et sans complication avec aucune autre fièvre épidémique. J'avais à redouter principalement la fièvre épidémique bilieuse, pituiteuse, putride maligne ; soit qu'elle se joignît à la première fièvre de la petite vérole, et se continuât jusque dans la seconde et la troisième période de la maladie ; soit que, venant plus tard, elle troublât la seconde fièvre. — En général, je regardais

comme une règle de pratique dans le second temps de la petite vérole, « de traiter la fièvre de maturation de cette période, comme on traite la même fièvre, » quand elle accompagne une autre tumeur quelconque qui est enflammée » et qui tend à suppuration, et surtout » d'en écarter avec le plus grand soin » l'influence de l'épidémie. »

Cette seconde période de la petite vérole est comprise entre le commencement du quatrième jour et la fin du dixième. D'autres auteurs la partagent en deux : je ne faisais pas comme eux, parce que c'est la même fièvre qui a lieu pendant tout son cours. — La troisième et dernière période commence avec le onzième jour, lorsque la maturation est achevée et le pus formé. Alors une troisième fièvre remplace celle de maturation. Elle est excitée par la résorption du pus des boutons dans la masse du sang : *fièvre innominée*, à moins qu'on ne veuille l'appeler *purulente*. — Aucun intervalle ne sépare ces deux fièvres ; elles se touchent, parce que toutes les pustules ne mûrissent pas à la fois, et que les unes sont déjà pleines d'un pus bien formé, tandis que les autres ne sont pas encore mûres. — Je pensais que cette fièvre purulente, dans cette troisième période, ne différait point de celle que produit toute résorption de pus d'un foyer purulent d'une partie quelconque dans le torrent de la circulation.

Je m'attachais alors à rendre libres toutes les voies par lesquelles le pus a coutume d'être évacué, et principalement le ventre et les reins; car c'est vers ces deux couloirs que la force conservatrice de la vie pousse avec sûreté cette matière devenue étrangère. J'ouvrais en outre, avec l'instrument, autant de ces petits abcès qu'il était possible de le faire. Mais si les forces chancelaient, si le pus devenait trop abondant, et si le malade commençait à dépérir, j'employais les toniques et les anti-septiques, et tous les moyens qui, en général, sont propres à combattre les fièvres de consomption provenant du pus. — Vers la fin de la seconde période, et pendant le cours de la troisième, je purgeais avec des sels et de la manne, et je provoquais les urines, en donnant abondamment d'une boisson émolliente, acidule, et légèrement rafraîchissante. C'était une décoction de mauve, de guimauve et de beaucoup de réglisse, à laquelle on ajoutait à froid un peu d'esprit de vitriol. Cette purgation faite à temps procurait l'avantage de faire désenfler la face et diminuer la salivation. Je pensais que ces deux symptômes, savoir l'enflure du visage et la salivation, n'étaient dus qu'à l'irritation des parties supérieures, qui y attirait une plus grande quantité d'humeurs. Mais je n'ignorais pas combien cette enflure considérable de la face était ordinairement dangereuse pour les yeux, ainsi que les inconvénients du ptyalisme. Je n'ai pas suivi, pour le malade dont je viens de faire l'histoire, les règles que je m'étais faites, l'ayant purgé et trop tard et trop faiblement. Aussi son visage s'enfla-t-il, légèrement à la vérité, et il fut tourmenté par une salivation abondante. — L'enflure de la face et la salivation m'ont paru n'avoir rien de critique, ou n'être qu'une crise difficile et accompagnée de beaucoup d'inconvénients. C'est pour cette raison que j'ai cherché à détourner les humeurs de la tête, en sollicitant les selles et les urines, et à remplacer le ptyalisme par une autre évacuation.

Je me souviens avec plaisir d'une femme qui, dans cette troisième période, avait un délire occasionné par l'enflure énorme de la face. Je lui rendis subitement l'usage de ses sens, par le moyen d'un émético-cathartique. — Je suis fâché de ne pouvoir établir pour le traitement de la petite-vérole aucunes règles, ou du moins fort peu, qui conviennent toujours et dans tous les cas. — Qu'il me suffise d'avoir donné des notions exactes des périodes et des différentes fièvres de cette maladie, ainsi que de leurs complications variées ; en sorte que dans l'occasion on pourra se déterminer, et apercevoir ce qui convient dans chaque période et dans ses différentes circonstances. — Je blâme ceux qui, quand la petite vérole s'écarte de sa marche ordinaire et devient anomale, confondent tout, en conseillant, dans toutes les périodes, saignées, vésicatoires, quinquina, opium ; et qui, quand ils ont fait usage de tous ces moyens pour le même individu et dans le même temps, s'imaginent avoir fait une belle cure anti-phlogistique, sans avoir eu aucun égard ni aux différentes périodes, ni aux différentes fièvres, ni à la différente constitution de l'année. — Je crois avoir observé que la petite vérole avait plus d'affinité avec les fièvres bilieuses, putrides, malignes, ou celles que l'on appelle gastriques, à raison de la source qui les produit, qu'avec aucune autre. — Est ce que le mias-

me variolique affecte et altère particulièrement les sucs gastriques? Est-ce que, reçu dans les vaisseaux, il dispose l'individu à être atteint plus tôt et plus fortement que les autres par l'épidémie? C'est ce que j'ignore. — La cause des fièvres d'un mauvais caractère qui surviennent pourrait encore être celle-ci, savoir : que le miasme variolique pénètre souvent chez un homme très-sain, et peut-être lorsqu'à la fin d'un repas il a l'estomac rempli ; si la nature elle-même, par un effort spontané et salutaire, ne secoue et n'évacue pas cet organe, il restera surchargé de beaucoup de matière altérée qui se corrompra de plus en plus par le séjour. De là, avec le seul laps de temps, une foule de maux. — On divise les petites véroles en *confluentes* et en *discrètes*, en *régulières* et en *anomales*. Et si j'ajoutais cette autre division en *simples* et en *compliquées*, et ensuite la subdivision de celles-ci à raison du caractère varié de la fièvre qui se complique? La grande difficulté dans le traitement de la petite vérole étant d'écarter de cette maladie la fièvre populaire, surtout la bilieuse, putride, maligne; ou, si la jonction est déjà faite, de la combattre avec toutes les forces de l'art, le temps de l'année le plus favorable sera celui où il y a le moins de maladies. Car le plus grand mal venant d'une constitution insalubre et capable de causer des maladies, la petite vérole sera nécessairement plus bénigne, si la constitution est salubre.

Ainsi l'été, plus fertile en maladies que les autres saisons de l'année, donnera l'espèce de petites véroles la plus mauvaise de toutes, parce qu'elle sera altérée par les différents vices de la saison, le bilieux, le putride, le malin. Après l'été, ce sera l'automne. Mais l'hiver et le printemps, s'ils sont tels qu'ils doivent être, produiront, plus que les autres temps de l'année, des petites véroles simples, régulières et constamment bénignes. — On voit d'après cela dans quelle saison il convient le mieux de pratiquer l'inoculation. — L'âge qui se tirera le mieux de cette maladie sera celui qui souffre le moins de la fièvre populaire, et qui n'est pas au temps où s'opèrent de grands changements dans le corps. C'est par cette raison qu'elle est ordinairement bénigne et régulière chez les enfants à la mamelle, et funeste à ceux qui font des dents; elle est souvent aussi dangereuse dans la puberté commençante. — Les auteurs sont partagés sur la manière de préparer ceux qui doivent être inoculés. La meilleure de toutes me paraît consister à corriger d'abord ce qui peut être vicié dans l'individu, et à le tenir le plus éloigné possible de l'influence de l'épidémie ou présente ou imminente, comme hors de la portée d'un trait mortel. Mais ce qui donne surtout l'espérance d'un heureux succès, c'est que le miasme trouve un sujet nullement disposé à la fièvre, et ayant les premières voies nettoyées et en bon état. — C'est pourquoi, avant ou pendant l'inoculation, on fera usage plus fréquemment d'un doux vomitif que d'un purgatif seul : et ces deux remèdes trouveront plus souvent leur place que la saignée, à moins qu'un hiver ou un printemps sec, la phlogose dominante, l'âge adulte et un tempérament ardent n'exigent l'emploi de celle-ci.

Quant à l'usage des vomitifs et des émético-cathartiques, j'affirme qu'il n'est contre-indiqué ni par aucune période de la petite vérole, ni par l'éruption ou très-prochaine, ou présente, ou à peine achevée, des pustules, s'il existe une complication de fièvres qui nécessite ce genre de secours. Soyez certain que tout ce que vous ferez contre la fièvre étrangère à la petite vérole tournera plus à l'avantage de celle-ci, que tout ce que l'on pourrait faire d'ailleurs. — La fièvre d'été rendait les rougeoles insidieuses, de même que les petites véroles, et en faisait une maladie compliquée, que l'on aurait appelée anomale ou même maligne, si on les eût crues simples et sans complication. Mais ce qui s'éloignait du caractère bénin de la rougeole était dû au mélange d'une fièvre à laquelle j'opposais tous mes moyens. — J'ai traité un grand nombre de rougeoles depuis le commencement du printemps jusqu'au milieu de l'été : et tous mes malades sans exception avaient en même temps deux maladies, la rougeole et la maladie populaire, qui était facile à reconnaître. — Quelques-uns eurent, plusieurs jours avant que les symptômes précurseurs de la rougeole se déclarassent, des rapports extraordinaires, des envies de vomir, du malaise dans la poitrine et dans la région épigastrique, des frissonnements légers et multipliés, des chaleurs qui prenaient pendant la nuit, de petites sueurs, une sorte d'ivresse, et des tintements d'oreilles. Ceux-là avaient le ventre absolument resserré, ou ne ren-

daient qu'un peu de matière grasse et très-fétide. — Chez les autres, ces accidents parurent accompagner la fièvre particulière et spécifique par laquelle le miasme de la rougeole annonça sa présence. — Plusieurs n'éprouvèrent d'abord que la fièvre de la rougeole; la fièvre épidémique s'y joignit plus tard. — Je vais présenter quelques exemples de malades de ce genre.

PREMIER MALADE.

Rougeole avec fièvre bilioso-pituiteuse.

Une fille âgée de dix-neuf ans, qui jusqu'alors s'était toujours bien portée, fut prise, le 21 juin, à son lever, de fièvre, avec oppression de poitrine, difficulté de respirer, douleur pongitive de tout le thorax. Elle éprouvait de l'ardeur dans les hypochondres, et il lui semblait qu'on les serrât avec une corde. Une douleur déchirante parcourait les lombes et les membres. La bouche et la langue étaient empâtées d'une mucosité visqueuse qui incommodait beaucoup la malade. Il y avait des ardeurs d'urine. — Un médecin appelé vers midi prescrivit une saignée, après laquelle la douleur des membres diminua; mais la lassitude augmenta, et le corps était fatigué comme s'il eût été battu de verges. — Une seconde saignée faite le soir n'apporta aucun soulagement. Le sommeil fut léger, court, et troublé par des rêves. — Le 22 et le 23, mêmes symptômes. Vers midi, la rougeole commença à paraître. Le reste était dans le même état. — Le 25, il n'y avait aucun amendement. Il y avait beaucoup de toux, ardeur dans les yeux, coryza, enrouement, insomnie.—A ces accidents se joignit, le 26, une douleur brûlante, déchirante, qui s'étendait depuis le haut du sternum jusqu'au pubis. — La malade entra à l'hôpital ce jour-là. On lui donna une boisson composée d'eau, de miel, de vinaigre, et d'un sel neutre fort doux. La nuit fut plus tranquille. — Le 27, elle se plaignit d'avoir la bouche chargée de beaucoup de mucosité, et d'une ardeur dans la poitrine et dans tout l'abdomen. Elle prit un vomitif, qui chassa une grande quantité de pituite amère, et procura de fréquentes déjections. Bientôt après tout s'améliora. L'ardeur avait disparu. — Le 28, l'oppression de poitrine était moindre, ainsi que l'ophthalmie. La voix était moins rauque. Le ventre, les membres, les lombes n'étaient point douloureux. La bouche restait un peu muqueuse; il n'y avait plus de fièvre. On prescrivit une décoction de racine d'arnica avec le sel ammoniac et le sirop de fumeterre. —Le 29 et le 30, quelques douleurs de membres se firent sentir pendant la nuit: du reste la malade fut bien. On continua la même boisson. — Le 6 d'août, elle était guérie. — Voilà une fièvre bilioso-pituiteuse compliquée avec la rougeole, et que j'ai traitée par sa méthode propre, sans avoir aucun égard à l'autre maladie. — Les deux saignées, bien loin d'avoir été utiles, ne firent au contraire qu'inviter la fièvre qui régnait alors à s'associer avec la rougeole. — Je n'attendais dans ces circonstances rien de spécifique de la racine d'arnica. Il fallait un remède contre la viscosité froide des humeurs et le relâchement des fibres, surtout de celles de l'estomac et des intestins.

SECOND MALADE.

Rougeole précédée, accompagnée et suivie d'une fièvre bilioso-pituiteuse, avec éruption miliaire, et des exanthèmes imitant l'éruption scarlatine.

Une fille âgée de vingt ans se plaignait depuis un an de douleurs de tête qui revenaient souvent, de palpitation de cœur, d'anticipation de règles, et quelquefois de fleurs blanches sans âcreté. — Depuis trois semaines, sa douleur de tête était devenue plus fréquente; elle éprouvait un poids dans tout l'épigastre, du dégoût et de l'altération. Quand elle avait mangé, la bouche était amère; le matin, elle avait des sueurs, des envies de vomir, le ventre plus resserré qu'à l'ordinaire. De légers frissons étaient entrecoupés par de la chaleur qui disparaissait bientôt. Les glandes placées derrière les jugulaires des deux côtés étaient un peu tuméfiées. Dans les trois derniers jours, elle éternua souvent et eut les yeux cuisants. — Le 22, au soir, la rougeole parut. Le reste fut de même. — Le 24, elle vint à l'hôpital, ayant du dégoût, la tête lourde, des vertiges, la bouche amère, la langue blanche, humide, villeuse, les yeux brillants et douloureux; rendant, le matin, beaucoup de crachats écumeux; ayant une petite toux, de la fièvre avec un pouls plein, fort, accéléré, et une grande chaleur; le ventre était resserré, l'éruption avançait. — — Le 25, la bouche était plus amère, la langue plus sale; la chaleur et la fièvre persistaient. On donna un vomitif qui fit rendre beaucoup de matières bi-

lieuses et pituiteuses, et procura des déjections. Plusieurs accidents s'adoucirent, surtout ceux de la tête. — Le 26, l'amertume était moindre, ainsi que l'oppression de poitrine. La fièvre était très-légère. Les exanthèmes commencèrent à disparaître. La nuit fut meilleure. — Le 27, au matin, l'oppression de poitrine reprit, la bouche était plus muqueuse, la chaleur plus grande. Un émético-cathartique fit rejeter beaucoup de matières muqueuses, filantes, ce qui soulagea beaucoup la poitrine, et diminua la chaleur. — Les nuits des 28, 29 et 30 furent tranquilles : il ne restait plus de fièvre ; la bouche était muqueuse. Dans ces derniers jours, je prescrivis une teinture de rhubarbe à l'eau, aiguisée avec un sel neutre en petite quantité. Mais cette fille, excessivement morose, se dégoûta particulièrement de ce remède, et elle trompait les gardes en faisant semblant d'en prendre, en sorte qu'elle en prit moins fréquemment et beaucoup moins qu'il ne fallait. Elle avait aussi, comme c'est l'ordinaire aux personnes de son sexe, beaucoup d'envies désordonnées.

Le 31, au matin, elle eut une fièvre considérable : la langue était d'un blanc jaunâtre, et la bouche chargée de mucosité. La région précordiale et la poitrine étaient douloureuses. Vers midi, elle vomit spontanément beaucoup de pituite qui était tremblante et filante. Bientôt après, il parut une espèce d'éruption scarlatine sur le visage, la poitrine et les extrémités tant supérieures qu'inférieures. — Le premier d'août, les taches étaient en grand nombre et confluentes, la gorge fort rouge et couverte de points rouges ayant la forme du millet. La bouche était très-chargée de mucosité, et il y avait beaucoup de fièvre. — Le 2, il parut beaucoup de millet sur l'avant-bras et autour du carpe du côté gauche. On observait des aphthes, et la région précordiale était très-serrée. Un émético-cathartique fit rendre par haut et par bas une grande quantité de saburre pituiteuse et bilieuse. La région précordiale se trouva soulagée, et la fièvre s'adoucit beaucoup. — Le 3, la malade crachait continuellement ; elle avait spontanément, par intervalles, des vomissements de pituite qui la soulageaient. L'ardeur à la région précordiale, la fièvre, les exanthèmes continuaient ; les déjections étaient fréquentes ; il n'y avait presque point de sommeil. — Le 4, le ptyalisme et les autres accidents de la veille persistaient. Le ventre était fort libre. — Le 5, il restait très-peu d'efflorescences ; tout était amélioré. Les selles furent fréquentes. — Le 6, à peine y avait-il de la fièvre ; les déjections étaient multipliées. La malade fut bien du reste. — Le 7 et les jours suivants, elle se trouva bien à tous égards. — Le 19, elle quitta l'hôpital bien portante, et même ayant recouvré ses forces plus promptement que nous ne l'espérions. — Elle avait fait usage, depuis le commencement de ce mois, d'une décoction de quinquina avec l'oxymel simple, le sel ammoniac, et l'arcanum duplicatum. — La fièvre bilioso-pituiteuse, à laquelle seule j'eus égard dans le traitement, précéda et accompagna la rougeole. — Lorsque l'éruption était faite, je provoquai le vomissement et les déjections avec des remèdes actifs, sans le moindre accident, même avec avantage, et sans que l'éruption rentrât. — La fièvre scarlatine miliaire, qui suivit la rougeole, fut produite par la même cause que celle qui précéda et accompagna la rougeole, savoir : la pituite qui flottait dans l'estomac surtout, et dans les intestins. Les vomissements spontanés, artificiels, qui soulageaient la malade, qui évacuaient beaucoup de matières altérées, et la grande liberté du ventre opérèrent la guérison. La quantité et la qualité de la matière morbifique étaient telles, qu'il eût été ridicule de ne s'en pas occuper, pour chercher la cause de la maladie dans un miasme inconnu et contagieux.

Je ne me souviens pas qu'il soit survenu dans l'hôpital à aucun de mes malades une éruption miliaire ; mais j'ai vu très-souvent les malades y entrer ayant déjà cette éruption. Cette jeune fille elle-même en aurait été certainement exempte comme les autres, si, après sa première maladie, elle eût, selon mon idée, subi un traitement *confirmatif*, d'une manière et pendant un temps proportionnés à la maladie qui avait précédé. — Je n'ai jamais observé de fièvre miliaire sans des signes manifestes d'une saburre considérable dans les premières voies. Je n'ai jamais vu ni pétéchies, ni érysipèle, ni éruption ortiée ou scarlatineuse, lorsque l'estomac et les intestins étaient nets. — Je n'ai point cherché dans le quinquina de vertu spécifique contre la fièvre miliaire. J'avais en vue, en l'employant, de fortifier la fibre affaiblie, et d'empêcher la formation d'une nouvelle pituite. Je pensais que cette

écorce fortifierait convenablement, resserrerait les partie relâchées, et que son arôme léger n'agiterait point le sang. Je m'efforçais en même temps de détruire la viscosité existante, avec le sel ammoniac; et quand la saburre était préparée je l'évacuais en excitant par intervalles le vomissement et des déjections. — J'ai guéri, d'une manière sûre et en peu de temps, beaucoup de malades affectés d'éruption miliaire. La plupart se passèrent de quinquina, mais aucun de l'émético-cathartique.

TROISIÈME MALADE.

Rougeole avec fièvre bilioso-pituiteuse miliaire.

Une fille de vingt-un ans, conservant quelques traces de la petite vérole qu'elle avait eue autrefois, vint le 10 juin de cette année implorer mes soins. — Depuis quelques années déjà, ses règles venaient abondamment toutes les deux ou trois semaines. — Mais depuis un an elle avait des fleurs blanches presque continuelles et très-âcres. Elles furent âcres dès le commencement, et accompagnées de douleurs en urinant. La matière en était constamment blanche, jamais verdâtre, ni jaunâtre, ni mélangée. Du reste cette fille jouissait d'une bonne santé. — Le 5 juin, au soir, elle fut prise de fièvre. La nuit fut agitée. — Le 6, il y eut fièvre, mal de tête, coryza, ardeur des yeux, défaut d'appétit, amertume de la bouche, oppression de poitrine, serrement à la région précordiale comme par l'effet d'une bande, toux légère, constipation, défaut de sommeil et beaucoup de sueur pendant la nuit. — Le 7 et le 8, tous les accidents augmentèrent. La bouche était très-amère. Jusqu'alors la malade n'avait pas gardé le lit. — Le 9, elle se trouva plus mal, et se coucha. On la saigna. La nuit, au milieu de sueurs abondantes, parut la rougeole entremêlée de millet rouge. — Le 10, jour de son entrée, elle avait le pouls fort, vif et plein. La face et les extrémités supérieures étaient légèrement tuméfiées. Elle éprouvait une chaleur brûlante. Un peu de sang venait par les narines. La bouche était amère, la langue bilieuse, le goût dépravé, la poitrine oppressée, la toux fréquente, la région précordiale très-sensible au toucher, le ventre resserré. — Ayant pris dans le jour une abondante boisson rafraîchissante, elle vomit spontanément, le soir, une énorme quantité de matières amères, d'un jaune verdâtre, pituiteuses. On lui donna alors un vomitif, pour soutenir l'effort salutaire de la nature; et elle vomit de nouveau, et en aussi grande quantité qu'auparavant, des matières absolument semblables. Elle fit plusieurs selles. La nuit fut agitée. — Le 11, vers la pointe du jour, elle vomit une fois spontanément. La fièvre était beaucoup moins forte; la langue hérissée, muqueuse, d'un blanc jaunâtre; la poitrine dans le même état qu'auparavant; la toux fréquente, et sans amener de crachats; le creux de l'estomac douloureux quand elle toussait et quand on y touchait. Le soir, elle vomit de rechef, spontanément, beaucoup de bile mêlée à beaucoup de pituite. Le millet disparut; sa peau était comme celle d'une oie; la rougeole pâlit, comme si elle eût dû disparaître. La gorge était très-rouge, douloureuse, sans tuméfaction. Il y avait de la fièvre, de l'altération. Elle alla onze fois à la selle.

Le 12, il n'y avait point de rougeole que sur les bras, où elle était très-pâle. Le bras droit offrait une plaque très-étendue, d'un rouge très-foncé, comme si on l'eût frotté avec du jus de groseille. La toux était plus rare, plus douce et moins douloureuse. Il y avait à peine de la cardialgie. La langue était jaune, le goût bon, les urines comme dans l'état de santé; il n'y avait plus d'altération, et que très-peu de fièvre. Les selles furent fréquentes. — Le 13, point de fièvre; l'estomac et la poitrine mieux. — Les 14, 15 et 16, point de fièvre également. La malade parut entrer en convalescence. Elle toussait fort peu. — Le 17, elle toussa plus souvent, eut chaud par intervalles, fut altérée. La langue était sale. — Le 18, des efforts pour vomir se joignirent aux symptômes de la veille. La langue était plus sale, la bouche très-chargée de mucosité. Elle fit usage ce jour-là de beaucoup de boissons salines, afin de diviser la saburre, et de l'évacuer ensuite convenablement. — Le 19, un vomitif chassa beaucoup de matières bilieuses. Alors il y eut à peine de la fièvre; mais le soir, il survint du frisson, de la chaleur, de la sueur. — Le 20, la malade fut sans fièvre. Jusqu'à présent on n'avait employé que des fondants, des sels et l'émético-cathartique. — Le 21, il n'y avait point de fièvre. Je donnai du quinquina avec un sel, afin d'achever de dompter ce qui restait de matière altérée. — Le 23, la bouche re-

devint amère : il y eut des renvois de même qualité et un peu de fièvre. Un vomitif fit rendre beaucoup de pituite. La malede fut soulagée. Elle prit ensuite par intervalles une mixture composée de sel ammoniac, d'eau commune et de sucre. — Le 24 au matin, elle vomit spontanément une pituite très-considérable, d'où résulta un grand soulagement. Il n'y avait point de fièvre. — Le 25, nous donnâmes la décoction de quinquina avec l'oxymel et un peu de sel neutre, pour fondre le reste de la saburre, remédier au relâchement du corps, et surtout pourvoir au système gastrique, et empêcher qu'il ne s'y formât de nouvelle pituite. — L'usage continuel de ces remèdes enleva et la maladie et la disposition qu'avait l'individu à la contracter.

Il y eut cette année peu d'hommes attaqués de la rougeole ; mais beaucoup de femmes, et surtout de celles d'un tempérament lâche et pituiteux. Mais nous n'avons vu personne, homme ou femme, attaqué de la rougeole, que la fièvre bilieuse, pituiteuse ou mixte de cette saison ait épargné. C'était presque seulement cette fièvre que je combattais, et de la manière la plus active. Ainsi je faisais vomir, n'importe dans quel temps de la rougeole, si la maladie qui se compliquait l'exigeait; et je n'ai jamais observé que cette méthode la fît rentrer ou la rendît anomale. — J'ai traité avec succès en Hongrie beaucoup de petites véroles, pendant un hiver sec et au commencement du printemps. Mais, comme alors le caractère inflammatoire était dominant, et qu'il y avait surtout des pleurésies et des péripneumonies, la combinaison de la rougeole avec l'inflammation était facile et fréquente. En conséquence, la saignée, même répétée, fut employée avec succès, et dans tous les temps de la maladie; et les remèdes émollients furent d'une très-grande utilité.—Faute d'avoir connu cette réunion de la rougeole avec différentes fièvres, cette maladie est souvent devenue irrégulière, opiniâtre et maligne. — La crise la plus favorable des fièvres pituiteuses se fait par le vomissement et par les selles, pourvu que la matière morbifique ait été rendue mobile et susceptible d'être expulsée par l'émético-cathartique. Je la crois au contraire très-difficile et dangereuse par les voies cutanées. — Les malades vomissent souvent, et plusieurs fois, une énorme quantité de pituite; en sorte qu'on ne saurait soupçonner qu'elle séjournait auparavant dans l'abdomen, mais qu'il serait plus facile de croire qu'elle s'est déposée de tout le corps dans les premières voies, où elle aura été attirée par les remèdes salins, les eccoprotiques, les émétiques, et les émético-cathartiques.

Il importe infiniment, dans ce genre de fièvres qui proviennent de la pituite, de ne pas trop insister sur l'usage des remèdes fondants et de l'émético-cathartique. Car si ces moyens débarrassent l'estomac et les intestins de la pituite abondante qui y séjournait, ils énervent la force des fibres ; ce qui devient la cause nécessaire d'un nouvel amas de saburre. Par cette raison, dans une fièvre invétérée, après avoir fait précéder les fondants et les vomitifs, il faudra fortifier l'estomac par des remèdes un peu astringents et austères, dont l'arôme ne soit pas âcre, et qui ne resserrent pas le ventre. S'il se déclare un nouvel amas de saburre, on interposera quelquefois de doux vomitifs, pour revenir tout de suite aux fortifiants. — Je regarde comme très-essentiel et très-digne d'attention ce que j'ai dit de l'usage des toniques, lorsque la fièvre a déjà traîné en longueur. En effet, lorsque le malade en fait usage trop tôt et sans avoir fait précéder les fondants et l'émético-cathartique, sa maladie devient de la plus grande malignité et le fait périr. Mais les incisifs et les émético-cathartiques suffisent seuls, quand le mal n'est pas grave et qu'il est encore concentré dans le système gastrique : ils deviennent funestes, après avoir soulagé d'abord, lorsque la fièvre a attaqué un sujet faible, qu'elle a fait chez lui des progrès considérables, et qu'il est surchargé d'une énorme quantité de pituite.

QUATRIÈME MALADE.

Rougeole avec une fièvre bilioso-pituiteuse de printemps.

Un ouvrier âgé de quarante-cinq ans, robuste, et qui avait toujours joui d'une bonne santé depuis son enfance, se fit saigner le 17 mai, parce que c'était sa coutume; car il n'était point malade. — Le lendemain 18, il fut sans appétit, dégoûté ; il eut la bouche amère, des nausées, et rendit ce qu'il avait pris avec quelques matières aqueuses et amères : il éprouva alternativement du frisson et de la chaleur, et des lassitudes dans tous les membres. Il avait une toux fréquente, sèche, avec douleur au bas du ster-

num. — Le 19, il eut de la fièvre, des vomissements fréquents de ce qu'il avait pris et de matières muqueuses et bilieuses. Les autres symptômes étaient comme la veille, mais plus intenses. Il resta levé. — Le 20, il s'alita. Tout avait empiré. — Le 21, il se leva avec peine, et marcha un peu. Son état était le même. — Le 22 au matin, il se trouva couvert de rougeole. Les symptômes n'avaient point changé : jusqu'à cette époque il avait vomi tous les jours. — Le 23, il ne vomit pas. Le reste se passa comme auparavant. Il eut des nausées. — Le 24, il entra à l'hôpital. Il n'y avait aucun amendement. Le pouls était fort, plein, sans être plus fréquent que dans l'état naturel. Les urines étaient bilieuses. Il y avait de la chaleur. — Le 25, la rougeole pâlit. La langue était d'un blanc jaune. Le malade ne rendait en toussant qu'une matière aqueuse, muqueuse. La fièvre était médiocre. Les urines fournirent un dépôt furfuracé, d'un blanc roux. On donna un vomitif, qui fit rendre de la pituite et de la bile en quantité médiocre, et procura quelques déjections. Il y eut alors à peine de la fièvre, très-peu de toux, et quelque douleur vers le cardia. — Le 26, les déjections étaient fréquentes; il ne restait plus de taches de rougeole; la toux était rare, la douleur très-médiocre; le malade n'éprouvait point de chaleurs. — Le 27 et le 28, il se trouva bien, eut de l'appétit : sa toux était infiniment rare. Il entra en convalescence.

Le 3 de juillet, il retourna bien portant dans sa famille. — Les vomissements de bile et de mucosité, soit spontanés, soit artificiels, me firent connaître le caractère de cette fièvre compliquée; mais sa guérison facile et prompte fait l'éloge du traitement employé. — Son succès n'est point dû à la saignée qui fut faite avant que la maladie se déclarât. Que pouvait en effet ce moyen contre la bile, et contre la pituite contenue dans l'estomac? C'est un poignard de plomb contre un lion qui doit être attaqué avec la massue d'Hercule, l'émético-cathartique. — La saignée, bien loin d'être avantageuse, aurait nui, si le malade n'eût pas été un homme robuste d'ailleurs, et capable de supporter cette perte. — Je ne sais comment l'usage de ces saignées, qu'on appelle *de précaution*, a pu se répandre, dans ce pays surtout, au point que les femmes chlorotiques, débiles, privées de bons sucs, la froide vieillesse elle-même, croient ne pouvoir pas se bien porter, s'ils ne prodiguent leur sang deux ou trois fois par an. — Des enfants d'Esculape eux-mêmes ont à se reprocher de se conformer à cet usage endémique et épidémique. Car quoi de plus ordinaire que de prescrire des saignées au moindre mouvement de fièvre, que le repos, la diète et une boisson convenable auraient suffi pour calmer? *Il n'est pas nouveau de saigner*, disait Celse; *mais il l'est de saigner dans presque toutes les maladies :* j'ajoute, dans presque toutes les saisons, même celles qui sont *éminemment bilieuses*.

CINQUIÈME MALADE.

Rougeole compliquée de la miliaire et de pétéchies.

Cette observation est de l'année dernière. Je la choisis de préférence à beaucoup d'autres. — Un jeune homme, dans sa quinzième année, apprenti chez un cordonnier, commença, le 1er de juillet 1778, à avoir mal à la tête. — Le 2, ce mal de tête continua. Le jeune homme n'interrompit point son travail. Mais, dans l'après-midi, il éprouva des frissons fréquents entrecoupés de chaleur. Il avait de l'oppression de poitrine, une respiration laborieuse, de l'altération, de la toux, de fréquents éternuements, les yeux larmoyants et brillants, de l'enchifrènement. Il ne dormit point de la nuit, et fut fort agité. — Le 3, il entra à l'hôpital. Il était encore plus mal à son aise. Il se coucha, et vomit spontanément de la bile. Outre les symptômes précédents, il avait les joues très-rouges, la langue bonne en apparence, mais qu'il croyait sentir comme hérissée de poils. L'altération n'était pas considérable, et la saveur de ce qu'il prenait ne lui semblait pas dépravée. Il toussait fréquemment, et expectorait beaucoup de crachats aqueux, muqueux, et quelques-uns de cuits. Il avait peine à se tenir sur le côté gauche, à respirer; et il était obligé le plus souvent de se tenir droit sur son séant. Il avait beaucoup de chaleur; le pouls vite, fort, dur; il paraissait des pétéchies lenticulaires, brunes, et beaucoup de millet blanc, rouge, surtout à la poitrine et au dos. — Le même jour, on lui donna beaucoup de tisane dans laquelle il entrait du miel, du vinaigre, et un sel neutre fort doux. Mon dessein était de donner un vomitif le soir même, mais après avoir tiré un peu de sang, afin de faci-

liter son opération, et de la rendre moins dangereuse. Le malade ne put supporter aisément qu'une saignée de six onces. Mais voilà que, loin d'éprouver le moindre soulagement, la poitrine commença à être plus oppressée ; et la veine fut à peine fermée que le malade délira. Il se perdait le plus souvent dans ses discours : il cherchait quelquefois à s'évader ; mais il se laissait ramener facilement, et les menaces faisaient effet sur lui.

Après la saignée, il eut des nausées et même des vomissements, mais pénibles et d'un peu de matière bilieuse seulement. Je lui donnai alors l'ipécacuanha aiguisé avec un grain de tartre stibié ; ce qui lui fit rendre beaucoup de matières très-bilieuses. Aussitôt après le vomissement, la tête se rétablit complètement. La nuit fut plus tranquille. La rougeole parut. — Le 4, il vomit, spontanément, à deux ou trois reprises, des matières aqueuses, muqueuses. La fièvre était modérée, la poitrine en bien meilleur état. Il y eut quelques déjections. — Le 5, la fièvre fut très-modérée, les déjections plus fréquentes. — Le 6, la rougeole disparut en grande partie ; le reste était très-pâle ; le millet et les pétéchies devinrent très-rares. Des déjections eurent lieu. Tous les symptômes diminuèrent. — Le 9, il n'y avait ni fièvre ni exanthèmes. Le malade se trouvait bien : il entra en convalescence. — Il avait fait un usage non interrompu des remèdes fondants, salins, eccoprotiques. Les derniers jours, je lui donnai l'antimoine diaphorétique non lavé, pour atténuer et dégager le peu de matière visqueuse et tenace qui pouvait être encore arrêté dans les capillaires. Je finis par fortifier l'estomac. — Le délire étant survenu aussitôt après la saignée, je me félicitai de ne l'avoir pas fait faire plus forte ; et même j'aurais désiré qu'elle n'eût pas eu lieu. Dans des cas semblables, qui ne furent pas rares dans la suite, j'ai moins appréhendé que le vomitif troublât la machine, et je n'ai point employé la saignée pour prévenir cet inconvénient : car j'apprenais de jour en jour à mieux connaître le caractère des fièvres gastriques, et leur action sur les organes importants même les plus éloignés. J'avais appris à ne pas craindre leurs attaques les plus vigoureuses ; et l'observation journalière m'avait fait connaître l'usage multiplié des vomitifs, et à combien d'indications ils pouvaient satisfaire. — Je pourrais citer un plus grand nombre d'exemples de complications de ce genre : mais ceux-ci me paraissent suffire pour prouver ce que j'ai avancé ; et d'ailleurs je ne veux abuser ni de mes lecteurs, ni du temps, en multipliant plus qu'il ne convient mes observations. Je crois que personne ne doute que la rougeole, qui est toujours et partout la même, est infiniment rare ; que pour l'ordinaire elle s'associe une maladie épidémique, et que celle-ci est différente selon la constitution de l'année.

De cette manière, je concilierai les différents auteurs de médecine sur le traitement qui convient à la petite vérole et à la rougeole. En effet, on trouvera que les uns et les autres avaient bien observé, et posé des principes vrais, si on applique ce qu'ils ont écrit, non à ces deux maladies elles-mêmes, mais aux différentes fièvres qui se compliquaient avec elles. — On verra encore combien les uns et les autres s'éloignent de la vérité : ceux-ci, en traitant avec les vomitifs toutes les espèces de rougeoles et de petites véroles sans exception ; ceux-là, en proscrivant absolument ce remède si efficace et souvent le seul, et en ne rêvant que la méthode anti-phlogistique, qu'ils ne font consister presque uniquement que dans les saignées copieuses et multipliées, comme si la saignée seule pouvait éteindre la chaleur fébrile, et ne jamais l'augmenter, ou qu'il n'y eût aucun autre moyen à lui opposer. Pour moi, je ne vois pas d'empirisme plus nuisible et plus méprisable que celui-là. — J'ai vu souvent des effets différents produits, dans des temps différents, par la même cause, je veux dire l'eau froide bue abondamment lorsque le corps était tout en sueur et échauffé, soit par la marche, soit par un exercice quelconque. Car, en hiver, par un froid rigoureux, c'était une inflammation pleurétique de la poitrine ; en été, c'était un poids à la région épigastrique, des frissons, des chaleurs, du dégoût et des rapports amers. Dans le premier cas, il fallait saigner fortement et plusieurs fois ; dans le second, il fallait faire vomir : parce que dans l'un c'était une fièvre inflammatoire, et dans l'autre une fièvre bilieuse. Toutes les deux étaient engendrées par la même cause ; mais la saison n'était pas la même. — J'ai reconnu que la terreur surtout était nuisible au genre nerveux. Elle produit très-souvent l'épilepsie, ou bien elle irrite les nerfs de tout autre manière. Mais, en outre,

ceux qui en sont affectés principalement dans la saison où la bile prédomine, tombent aussitôt, pour l'ordinaire, dans une fièvre bilieuse, en sorte qu'on peut compter le commencement de la maladie du moment où cette affection de l'âme a eu lieu. J'ai vu, à n'en pouvoir douter, ce pouvoir singulier de la terreur pour troubler le système bilifère, et produire des maladies bilieuses, putrides, malignes.

Mais de longs chagrins, des peines, des inquiétudes qui éloignent le sommeil, affaiblissent l'estomac et les intestins, altèrent les sucs gastriques, alors surtout que la saison de l'année y concourt. Il en résulte quelquefois une infirmité de longue durée, qui cependant ne retient point le malade au lit, la perte de l'appétit, des chaleurs et des frissons légers, un goût amer des aliments, la maigreur, et cet état qu'on pourrait appeler avec raison une *légère fièvre bilieuse chronique.* — Cette disposition finit chez quelques-uns par devenir une fièvre considérable, bilieuse, maligne, pituiteuse, le plus souvent rebelle aux efforts de l'art. J'ai vu les femmes surtout y être sujettes, et plus que les autres, celles du peuple qui avaient eu le malheur de perdre leurs maris et en même temps les moyens de fournir à leurs besoins et à ceux d'une famille nombreuse. — Je crois avoir observé que la colère était plus nuisible pendant l'été que pendant l'hiver. Et en effet il n'est pas rare d'entendre des gens qui ont une fièvre bilieuse bien caractérisée dater le commencement de leur maladie *d'un violent accès de colère.* Si je ne me trompe, j'en ai été témoin en été, mais très-rarement ou jamais en hiver. — Quelques-uns commencèrent à l'hôpital, sous notre direction et selon toutes les règles de l'art, un traitement anti-vénérien. La marche ordinaire de cette maladie ne fut aucunement dérangée chez eux ; ou, s'il survint quelque chose d'extraordinaire, cela ne tient point à notre sujet, et trouvera mieux sa place ailleurs. — Mais il y en eut qui, le traitement étant à peine commencé, eurent une fièvre d'abord légère et irrégulière, et ensuite plus intense. Je n'en cherchai point la cause dans l'estomac et les intestins, qui venaient d'être nettoyés par un purgatif, les individus étant d'ailleurs bien portants : je ne l'attribuai pas davantage au mercure, qui était administré avec précaution et à petites doses. Cependant survinrent aussi les symptômes qui ont coutume d'accompagner la fièvre d'été ; et bientôt je fus assuré que l'estomac et les intestins, que je croyais purs et nettoyés par le purgatif, étaient surchargés de beaucoup de saburre bilieuse. — Sur-le-champ je traitais cette fièvre par la méthode usitée dans la saison : et quand elle était détruite, et que les forces des malades se trouvaient rétablies, je reprenais le traitement anti-syphilitique. — J'ai vu aussi fort souvent une autre complication de la fièvre d'été, celle avec la colique de plomb. Je ne puis dire ce que j'ai observé sur cette complication, sans exposer auparavant le caractère de cette singulière maladie que produit le plomb, lorsqu'elle est simple et isolée de toute autre.

Mais plusieurs choses s'opposent à ce que je le fasse sur-le-champ. En effet, le grand nombre d'observations que j'ai recueillies s'étant accru et croissant encore tous les jours, cette matière exigerait pour elle seule une dissertation particulière, et si je n'en traitais dans ce moment qu'une partie, je craindrais, en ne présentant que des aphorismes, et en ne les accompagnant pas de beaucoup d'observations comme d'autant de témoins, de ne la voir accueillie qu'avec le doute et l'incertitude. D'un autre côté, le détail des observations très-nombreuses que j'ai faites et conservées deviendrait un épisode qui nous écarterait trop de la contemplation des fièvres de cette année. — Ces coliques ont été si fréquentes parmi nous, et on reçoit dans cet hôpital un si grand nombre de personnes qui en sont attaquées, que je ne crois pas qu'on trouve facilement ailleurs un pareil concours. Il y a à Vienne beaucoup d'ouvriers occupés aux poteries de terre, aux peintures, et qui emploient les préparations de plomb, la céruse, le minium, la litharge. — Ayant vu tant de fois cette maladie, l'ayant traitée par des méthodes différentes, l'ayant guérie si souvent, je pense que je puis en parler hardiment, et que je mérite plus de confiance que bien d'autres.

Jusqu'à ce que je puisse en faire le sujet d'une dissertation particulière et étendue, je vais présenter seulement le résultat de mes observations, de celles encore qui paraissent appartenir de plus près à mon sujet principal. Je ferai en sorte de ne pas outrer la brièveté aphoristique, et d'un autre côté de ne pas multiplier et allonger les observations au

point de perdre de vue le but que je me suis proposé. — Je décrirai d'abord la maladie simple et non compliquée, exactement comme je la voyais moi-même chaque jour ; j'exposerai ensuite le traitement, et je parlerai en même temps des différences occasionnées, soit dans la maladie, soit dans la manière de la combattre, par son union avec une fièvre qui lui était étrangère, et qui était le plus souvent la fièvre épidémique de la saison. — Ceux qui eurent cette espèce de colique avaient tous sans exception manié des préparations de plomb. Je n'en ai vu aucun qui en eût été attaqué sans cela. — Je suis persuadé que cette colique est *spécifique* de sa nature. En effet, quoiqu'elle n'ait pas des signes particuliers et qui ne lui soient communs avec aucune autre maladie, à les considérer chacun séparément, cependant leur totalité et leur ensemble, quand la maladie n'est plus dans son principe, et qu'elle a déjà fait des progrès, la feront distinguer clairement de toute autre espèce. Mais il est dans mon plan de ne point discuter ici si on peut confondre cette espèce de colique avec les autres espèces ; si elle provient du plomb uniquement, ou encore de quelque autre cause. — Les symptômes de la colique de plomb sont nombreux et variés. En voici le dénombrement. — Quand on en est menacé, le ventre, qui auparavant était libre, commence à se resserrer : on sent en même temps un poids à l'épigastre et des borborygmes. Ensuite on éprouve dans l'abdomen et dans ses différentes régions une douleur changeante, brûlante, déchirante, perçante, insupportable de toutes les manières, et, pour me servir de l'expression des malades, comme si on leur arrachait et leur tordait les entrailles. — Les membres, les bras, les cuisses et les jambes commencent aussi à devenir douloureux, comme dans un rhumatisme très-aigu. Chez les uns, c'est un lombago; chez les autres, une sciatique qui s'étend jusqu'aux malléoles ; chez d'autres, les articulations des doigts, des mains et des pieds sont plus affectées que les muscles, tandis que ceux-ci le sont plus que celles-là chez d'autres individus.

Il y en a qui éprouvent dans un endroit très-circonscrit une ardeur considérable comme produite par une flamme vive. Les endroits douloureux supportent le toucher, même rude, sans que pour l'ordinaire la douleur augmente. Cependant, chez quelques-uns, la région précordiale ne peut l'endurer. — Quelquefois le mal ne consiste que dans la lassitude des membres, un sentiment de fourmillement ou une certaine impuissance des forces musculaires. L'ardeur de poitrine et la difficulté de respirer se manifestent par intervalles. — Quelques-uns pressentent l'arrivée de l'accès par une tristesse extraordinaire et sans sujet. Dans le commencement de l'invasion, ils tombent dans un état d'ivresse, de vertige, de stupeur, d'insomnie. Par intervalles et subitement la vue s'obscurcit ; et quand la maladie est déjà avancée, il survient momentanément une amaurosis, qui disparaît tout-à-coup et revient de même. La vue est altérée de différentes manières. Les malades ressemblent presque aux maniaques ; ils ont quelque chose d'étranger, d'étonné, de furieux, de menaçant, de pensif, de triste. Les uns ont l'esprit inquiet ; les autres l'ont turbulent, impétueux ; ils ne peuvent rester long-temps dans la même place, désirent tantôt une chose, tantôt une autre, et avec impatience ; la langue et la bouche sont dans cet état qui en général annonce une fièvre bilieuse ; ils éprouvent dans l'œsophage la sensation d'un corps qui rampe, de la strangulation, de la boule hystérique ; ils ont du hoquet, des envies de vomir, des rots amers, acides, acido-austères, putrides, douceâtres, des vomissements fréquents, bilieux, d'aliments, de matières fécales, vomissements très-pénibles, très-difficiles, et accompagnés quelquefois plutôt de mugissements que de cris humains. Le ventre est le plus souvent mou, quelquefois dur, inégal ; j'ai vu rarement le nombril retiré en dedans, quoique dans les cas fort graves d'ailleurs. La peau du ventre se ride avec douleur ; une des mamelles ou même toutes les deux se tuméfient, et cette induration varie et est momentanée. Quelquefois un côté du corps s'engourdit : la voix se perd ou se fait à peine entendre ; les malades ont des frayeurs, surtout pendant la nuit : ils s'éveillent subitement ayant peur, sautent de leurs lits, et s'échappent.

La plupart ont le ventre serré, même pendant plusieurs jours, sans qu'aucune espèce de lavement puisse exciter des déjections. Quelquefois les malades rendent un peu de matières dures, comme des crottins de chèvre ; l'anus est rentré en dedans, comme si le rectum était retiré avec une corde, et on ne peut y introduire des lavements, ou bien les malades

les rendent aussitôt sans effet. Ils éprouvent des ténesmes très-douloureux, muqueux, sanguinolents. — J'en ai vu cependant quelques-uns avoir des déjections, même abondantes, et plus fréquentes qu'à l'ordinaire, et ils paraissaient éprouver plus de soulagement que ceux dont le ventre restait entièrement et constamment fermé. Ils avaient des hémorrhoïdes. — Les urines sont crystallines, très-abondantes, très-fréquentes, en très-petite quantité; elles viennent goutte à goutte : il y a strangurie, dysurie, ischurie, ardeur au pubis, efforts pour uriner continuels, inutiles : lorsque le malade pisse, l'urine s'arrête subitement, la verge se retirant, devenant très-petite, disparaissant presqu'entièrement, et étant serrée à sa racine comme avec une corde. Le scrotum se ride, et tout-à-coup il se relâche. Les deux testicules, ou un seul, se contournent avec douleur, sont tiraillés, tirés vers le ventre, comprimés comme avec la main. — Presque tous les genres de convulsions ont lieu dans cette maladie, mais principalement le plus grave de tous et qui attaque tout le corps, l'épilepsie, qui saisit, quitte, reprend les malades dans tous les temps, et lorsqu'ils y pensent le moins. — Quelques-uns tombent des convulsions en apoplexie, qui le plus ordinairement se dissipe : j'en ai vu périr deux seulement, qui étaient entrés tout récemment à l'hôpital, et n'avaient encore fait aucun remède. — Le pouls est d'une dureté étonnante, et telle que je ne l'ai jamais observée dans toute autre maladie. L'artère semble être un fil de fer fortement tendu qui frappe le doigt par un mouvement égal, lent et vibrant. Je n'en ai vu qu'un dont le pouls n'avait pas ce caractère, et qui l'avait, au contraire, mou, rémittent, intermittent, et inégal de toutes les manières. — La saignée, même répétée, qui avait été pratiquée ou chez les malades ou dans l'hôpital, ne diminuait aucunement cette dureté de l'artère. Le sang ne manifestait aucun vice, à moins que la maladie ne fût très-avancée ; car alors il y avait une couenne épaisse, comme chez les pleurétiques. Peut-être cela venait-il de ce qu'il éprouvait depuis long-temps le coup des artères.

Cette dureté du pouls est le symptôme le plus opiniâtre, et celui de tous qui ferme ordinairement la marche. — Je ne regardais point comme détruit le caractère de la maladie, et je ne croyais point avoir pris suffisamment de précautions contre les rechutes, lorsque le pouls n'était pas devenu souple et tel qu'il doit être dans l'état de santé. — Cependant quelques-uns recouvrèrent une santé ferme, quoique cette dureté particulière du pouls et sa vibration persistassent opiniâtrément. — Un individu, après avoir été guéri de cette colique, eut une maladie très-maligne, qui céda parfaitement au quinquina et au camphre. La vibration et la raideur des artères eurent lieu pendant tout le cours de la fièvre. — Quand la colique était simple et sans complication, on n'observait point une chaleur extraordinaire. — Il survient à un grand nombre, et principalement à ceux qui ont eu plusieurs fois la colique de plomb, et d'une manière grave, des ganglions sur le dos de la main, derrière les tendons des doigts, auxquels ils adhèrent ordinairement avec force. Ces ganglions sont de la grosseur d'une fève ou de la moitié d'une aveline. Dans le commencement, ils sont douloureux, et ils cèdent au doigt qui les presse ; mais ils se rétablissent promptement par leur élasticité, sans laisser aucune trace de la pression. Avec le temps ils durcissent, deviennent immobiles, cessent d'être douloureux, et empêchent de se mouvoir le tendon auquel ils sont adhérents. — J'ai vu chez un de ces malades beaucoup de tubercules formant un cordon sur le pubis, et à droite et à gauche, derrière les anneaux du bas-ventre et au-dessus d'eux, et s'étendant de là dans la peau de l'abdomen. Ils disparaissaient presque tout-à-coup, et reparaissaient de même. — Quelquefois ces ganglions se forment dès le commencement de la maladie, sans que leur apparition préserve le ventre des douleurs, ou les détourne ailleurs, ou les dissipe. — Quelques-uns eurent les mains affectées de tubercules douloureux de cette espèce, avant qu'il existât aucun autre signe du mal qui les menaçait : les douleurs ne se firent sentir que long-temps après. — Il y en eut dont presque tout le dos de la main se tuméfia très-douloureusement, comme cela a lieu dans un rhumatisme inflammatoire. — Mais ce que j'ai remarqué constamment chez tous nos malades, c'est que tous les accidents dont je viens de parler, et particulièrement les douleurs de rhumatisme, étaient plus sensibles et plus graves vers le soir et pendant la nuit, et se calmaient de nouveau à la pointe du jour.

J'ai vu cette loi s'observer plus exactement et d'une manière plus marquée

dans la colique de plomb que dans le rhumatisme vénérien. Celui-ci s'exaspère quelquefois irrégulièrement, étant plus violent le jour, moins la nuit, ou bien ne donnant aucune relâche. J'ai quelquefois observé avec soin cette anomalie, dans des douleurs sur l'origine syphilitique desquelles il ne me restait aucun doute. — Voici ce que j'ai vu relativement à la paralysie par le plomb. La faculté de mouvoir les extrémités, ou supérieures ou inférieures, ou les unes et les autres, ne se perd, chez la plupart, que lorsque la maladie est très-ancienne. Le sens du tact continue d'avoir lieu. — Les membres paralysés éprouvent ordinairement une douleur brûlante, déchirante, ou pongitive; et quoique la paralysie soit déjà ancienne, que les muscles soient atténués et comme anéantis, le pouls est toujours vibrant, lent et très-fort.

Un sentiment de pesanteur affecte les articulations, les épaules, plus encore les coudes, et plus que les uns et les autres les carpes, qui guérissent les derniers, recouvrent lentement leur vigueur, les épaules guérissant d'abord, et ensuite les coudes. — La paralysie des extrémités supérieures est la plus fréquente, et surtout celle des mains, qui les occupe tout entières, ou ne se jette que sur un ou deux doigts seulement. Elle attaque quelquefois les deux extrémités, quelquefois une seulement. J'ai vu moins souvent la paralysie des jambes; et je ne l'ai jamais vue seule, sans que les bras fussent affectés. Lorsque le mouvement se perd à la fois dans tous les membres, il revient plus promptement aux extrémités inférieures. — Son intensité varie, les bras pendant quelquefois du tronc presque morts et émaciés, et quelquefois pouvant se mouvoir si le malade fait tous ses efforts pour cela. — Certains malades en sont quittes pour la peur : les membres ne se paralysent point; mais ils sont pesants, douloureux, brisés, et peu disposés à se mouvoir. — La paralysie n'arrive point à tous en même temps. Les uns ont un doigt, une main, un bras qui commence à se paralyser presque subitement et en peu d'heures, avant qu'ils ressentent nulle part la moindre incommodité, ou des douleurs dans le ventre. Les autres ont déjà éprouvé pendant quelques jours, et même davantage, des douleurs d'entrailles; l'invasion de la paralysie ne les adoucit point ni les ganglions non plus, ainsi que je l'ai observé sur un très-grand nombre de malades.

J'ajoute que sur quinze d'entre eux, à peine y en a-t-il un qui ait un membre paralysé, et à peine deux sur cinquante qui perdent pour long-temps toute force et tout mouvement dans les bras et dans les jambes. Mais quand ils ne les recouvrent pas dans l'espace de trois jours, il faut beaucoup de temps, et un traitement actif soutenu, pour que l'ancienne vigueur revienne tout-à-fait; et même alors le volume des muscles n'est point ce qu'il était autrefois. — Aucun de ceux que j'ai guéris de cette colique n'a perdu l'usage de ses membres après être entré à l'hôpital. Ceux que j'ai vu paralysés y étaient arrivés étant déjà dans cet état. — Cette colique ne dure point un temps déterminé. Elle se termine quelquefois en peu de jours; et quelquefois elle dure très-long-temps, des semaines, même des mois. Il y en a qui en sont affligés pendant des années entières : le mal est alors plus incommode par sa durée que par son intensité. Ces derniers sont tantôt relâchés, tantôt resserrés; ils le sont irrégulièrement. Ils ont aussi des pincements d'entrailles et de l'orifice de l'estomac, un rhumatisme vague, la respiration tout-à-coup difficile et aisée alternativement, de l'inquiétude dans l'esprit, de l'ennui, du dégoût pour la société. Cependant ils vaquent à leurs travaux. — J'en ai vus, mais en très-petit nombre, qui avaient été employés pendant dix-huit ans et plus, et presqu'uniquement, à préparer des couleurs, et surtout de celles dans lesquelles entre le plomb, à broyer sur le marbre de la céruse, du minium et autres composés semblables; je les ai vus, dis-je, ne point avoir la maladie pendant tout cet espace de temps, et finir par en être très-affectés. — J'ai connu un homme qui en peu d'années eut vingt-huit fois la colique, quoiqu'il se fût toujours abstenu de broyer la céruse, et de préparer les couleurs, ce qui est la partie du travail la plus dangereuse de toutes : il ne faisait que peindre seulement. Mais il recevait souvent par la bouche les vapeurs de l'amalgame de plomb très-chaud.

Les potiers de terre, qui réduisent la litharge en une poudre très-fine qui se répand dans l'atmosphère, ont aussi la colique de plomb. Mais j'en ai eu peu à traiter, surtout en comparaison du nombre des ouvriers qui manient la litharge. Est-ce que la litharge leur est moins

nuisible que ne l'est la céruse aux peintres ? ou bien y aurait-il quelqu'autre raison accidentelle? C'est ce que j'ignore. — Le plomb nuit à certains individus, d'une manière particulière, plus gravement, plus promptement, plus fréquemment. — Je n'ai pu encore découvrir quelle disposition du corps est contraire ou favorable à ce virus. Je crois seulement avoir observé que les ouvriers précédemment endurcis par des travaux rudes, qui ont le corps et l'esprit grossiers, souffrent moins des préparations de plomb auxquelles on les fait travailler; de même que ceux dont le ventre, libre et facile, se débarrasse tous les jours : et tous, en général, moins l'été que l'hiver. — Peut-être est-ce à raison d'une plus grande abondance de bile, et de moins de sensibilité de la part de l'estomac; deux choses que l'on peut observer, plus ou moins, chez tous les individus et dans tous les étés. En effet, la bile d'été énervera, émoussera le poison, en défendra l'estomac, qui, parce qu'il est lui-même plus languissant, sera moins affecté par le virus. — J'ai remarqué deux choses dans tous ceux que je savais travailler à des préparations de plomb. La première est cet état de la figure et des yeux que je ne saurais décrire, différent de celui qu'ont les hommes qui jouissent de leur bon sens, qui, chez quelques-uns, est vraiment celui des maniaques, soit lorsqu'ils n'avaient point encore eu la colique, soit lorsqu'ils en avaient été guéris. La seconde, et celle-ci est plus générale, consiste dans la tension, la plénitude, la dureté, la vibration du pouls, quoique ces individus se portassent bien d'ailleurs.

L'épilepsie, l'apoplexie, et plusieurs autres affections analogues, arrivent à différentes époques de la maladie; et l'événement lui-même varie. Quelques-uns, en se promenant, sans être avertis par aucunes douleurs, ou ne l'étant que par de très-légères seulement, sont tout-à-coup terrassés par la force du mal au milieu de convulsions épileptiques. D'autres n'éprouvent cette triste maladie que lorsque la colique est déjà très-ancienne, ou qu'ils paraissent en être déjà convalescents. Les uns n'en sont affectés que très-légèrement et passagèrement, les autres le sont gravement et très-longtemps. Il y en avait, en très-petit nombre, chez lesquels l'accès ne se dissipait point : ceux-là périssaient d'apoplexie exaspérée par un grand nombre d'attaques d'épilepsie qui se succédaient. — J'en ai vu deux attaqués d'une colique qui paraissait légère; en arrivant à l'hôpital, à peine questionnés sur leur maladie, et avant d'avoir rien pris encore, ils tombèrent dans les convulsions, et périrent bientôt apoplectiques, sans qu'il fût possible de les conserver. — D'autres, qui se roulaient dans leurs lits le jour et la nuit par l'excès de leurs douleurs, n'éprouvèrent cependant aucune affection convulsive ou apoplectique; tandis que d'autres, qui souffraient à peine, tombèrent dans un accès funeste de convulsions qui les étouffa. — J'ai vu aussi la colique des peintres produire une mort lente par hydropisie. Le système des urines surtout ressent l'action du plomb, se convulse, se resserre, et n'opère plus suffisamment la sécrétion et l'excrétion des urines. Alors la matière des urines, retenue, amassée, portée vers des cavités qui ne lui sont point destinées, produit l'hydropisie. Je l'ai beaucoup soulagée chez un malade, par le moyen de l'opium uni avec la scille; mais je ne l'ai point guérie.

Je perdis deux autres malades différemment, c'est-à-dire par une fièvre maligne qui était survenue à la colique, avant qu'ils entrassent à l'hôpital. Cette fièvre avait déjà passé les limites en-deçà desquelles l'art ne peut plus la rappeler, et où elle ne reconnaît plus ses lois. J'avais bien su distinguer l'une et l'autre maladie, et les accidents propres à chacune d'elles; mais lorsque je remédiais à la fièvre maligne, la colique s'exaspérait, *et vice versâ*. — La complication de la fièvre maligne contre-indiquait l'usage de l'opium, remède si efficace, et très-souvent l'unique dans la colique de plomb, comme je le dirai par la suite. — On trouvait à l'ouverture du crâne tous les vaisseaux du cerveau beaucoup plus amples que dans l'état ordinaire, et plus de sang qu'après tout autre genre de maladie. — Je vais maintenant parler de la méthode de traitement que j'ai employée, de ses divers résultats, et de la complication de la fièvre épidémique avec cette colique.

Dans toute colique de plomb, j'ai surtout considéré deux choses, la maladie en elle-même, et quelques-uns de ses effets particuliers. En effet, j'ai observé que ceux qui avaient des vomissements guérissaient plus aisément et plus promptement; qu'il en était de même de ceux qui avaient le ventre libre; qu'au con-

traire ceux qui n'avaient ni vomissements ni déjections avaient plus de peine à guérir, quoique peut-être ils souffrissent moins que les premiers. — Ceux qui vomissaient par la violence de la maladie rendaient constamment des matières éminemment bilicuses et en très-grande quantité, telles que, même par l'action d'un émétique, on n'en rend pas dans une fièvre et une constitution très-bilieuses. Mais ceux-là même qui, ayant la colique de plomb, ne vomirent point, eurent la langue et le goût extraordinairement bilieux. — Cet amas de bile pouvait exister avant la maladie, quoiqu'en moindre quantité peut-être, et sans nuire à l'individu. Mais je pensais que, le stimulus du plomb venant à s'y joindre, l'estomac, les intestins et les organes accessoires étaient agacés, et forcés avec violence à rendre ce qu'ils contenaient; et qu'ainsi l'abord des sucs servant à la digestion était augmenté plus qu'il ne convient à la santé. Je présumais que le stimulus du poison suffisait pour produire le même effet, quand même aucune matière étrangère n'aurait séjourné précédemment dans l'estomac. — J'étais donc suffisamment assuré que tous ceux que je voyais attaqués de la colique de plomb avaient en même temps une saburre bilieuse, quelles qu'en fussent la cause et l'origine.

Par conséquent deux indications se présentaient à remplir, d'émousser le stimulus qui rendait excessive la sécrétion des sucs gastriques, et d'évacuer l'amas qui s'en était déjà fait et dont l'excès était nuisible. — Il ne suffisait pas de satisfaire à une d'elles seulement; car qu'aurait servi d'exciter le vomissement ou les déjections par les remèdes les plus puissants, si après cette évacuation abondante d'humeurs altérées, la première irritation par le plomb et celle occasionnée par les médicaments eussent continué d'avoir lieu? — Cette méthode ne me suffit quelquefois que dans des coliques peu considérables, lorsque le stimulus du plomb cessait spontanément, après que les premières voies avaient été évacuées. Mais le plus souvent je ne réussissais pas : les vomitifs augmentaient les symptômes, et le ventre éludait toujours l'effet de tous les purgatifs. Je renonçai donc à l'employer, mais ce fut malgré moi, et après avoir été bien des fois trompé dans mon attente, ayant lu dans les auteurs qu'elle était très-efficace dans la colique de plomb. J'eus recours à l'opium également avec répugnance, quoiqu'il eût été vanté par de Haën; soit parce que je prévoyais qu'il augmenterait encore la constipation déjà existante, soit parce que je pensais que ce genre de remède ne convenait point aux bilieux, tels que l'étaient les malades que j'avais à traiter. — Touché par les cris d'un malade, qui depuis sept jours n'allait point à la selle malgré tous les moyens employés pour cet effet, et qui de temps en temps vomissait au milieu des douleurs les plus atroces, je lui administrai l'opium. Bientôt après le ventre se relâcha spontanément, et il rendit une grande quantité de matières : alors les douleurs et les vomissements cessèrent. — Depuis cette époque j'employai largement l'opium, que je faisais prendre ou avec de l'huile, ou dans une infusion de camomille; et les cures que je fis furent très-heureuses, promptes, solides, multipliées.

Il survenait cependant, chez certains malades, des symptômes que je ne regardais point comme l'effet du poison, mais de la saburre des premières voies, considérablement accrue par l'huile et les boissons émollientes qu'ils avaient prises, et les matières qui séjournaient depuis long-temps dans les intestins. En effet, quelques-uns d'entre eux, qui paraissaient relever déjà de la maladie de plomb, éprouvaient de nouveau des nausées, de la chaleur, des frissons vagues, ou de la cardialgie et des douleurs dans le ventre; ils étaient attaqués de fièvres putrides et même malignes; la tête se trouvait affectée diversement et dangereusement, quoiqu'on n'eût rien changé jusqu'alors, ni dans le régime, ni dans le traitement. — Depuis ce temps, j'ai réuni les deux méthodes, l'*évacuante* et la *calmante*, que j'avais jusqu'alors employées séparément. — Lorsqu'il n'y avait aucune évacuation par l'action de la maladie elle-même, et qu'aucun symptôme urgent ne demandait un prompt secours, je commençais le traitement par les remèdes fondants, les salins et la manne; je provoquais ensuite les déjections ou même les vomissements, surtout si la constitution de l'année était bilieuse. Alors je donnais une forte dose d'opium dans de l'eau de camomille, laissant les huileux de côté. Ainsi j'administrais, de deux jours l'un, ou même tous les jours, le laxatif et le calmant, de manière que le malade prît l'un et l'autre dans les mêmes vingt-quatre heures. — Cette mé-

thode composée me réussit complètement, et n'eut point les inconvénients de l'une ou de l'autre employée séparément.—Je ne prescrivais point les évacuants, mais l'opium, à ceux qui étaient tourmentés par des vomissements violents et fréquents ; et ceux qui avaient le ventre libre ou même relâché, ce que je n'ai observé que dans un très-petit nombre, n'avaient pas besoin de ce genre de remèdes.

La colique de plomb exigea des doses d'opium considérables, répétées et continuées long-temps. Pour l'ordinaire, les malades consommaient, dans l'espace de vingt-quatre heures, une mixture composée avec six onces d'eau de fleurs de camomille, un gros et demi d'extrait des mêmes fleurs, une once et demie de sirop des mêmes, dix grains d'opium purifié, et autant de camphre. Ils en prenaient la sixième partie toutes les quatre heures. Je la continuais le plus souvent pendant plusieurs jours.—Un de ces malades, qui avait un vomissement énorme, prit avec succès, dans l'espace d'une seule nuit, treize grains d'opium avec autant de camphre. — Ce ne fut que dans la suite que j'ajoutai le camphre, qui n'était pas absolument nécessaire ; car l'opium seul guérit très-bien la maladie, et le camphre jamais, quoiqu'il m'ait paru quelquefois l'adoucir. — L'opium n'est point un palliatif de la maladie ; mais il la guérit quand on insiste sur son usage. C'est ce que je prouverai par un grand nombre d'observations que je communiquerai ailleurs : mais il faut l'administrer à des doses proportionnées à la grandeur du mal, et les continuer long-temps. —J'étais souvent étonné de voir qu'après une forte dose d'opium, le ventre, qui jusqu'alors n'avait pu être relâché par aucun moyen, cédait facilement ou de lui-même, ou à un lavement, ou enfin à un doux purgatif. — Dans la convalescence, je donnais tous les jours, en plusieurs doses, six ou huit grains d'opium, que j'unissais à une substance amère et stomachique. Ce moyen tenait ordinairement le ventre libre et un peu relâché. —L'opium ne m'a point paru avoir, chez ces malades, les inconvénients que l'on a coutume d'observer dans bien d'autres maladies : je veux dire l'ivresse, la pesanteur de tête, les rêves, les terreurs, les sueurs avec démangeaison, etc. Au contraire, il dissipait l'engourdissement des sens, la langueur des membres, la pesanteur de tête, et rendait à l'esprit sa gaîté et sa vivacité.— Je n'en cessais pas l'usage, quoique le malade fût absolument libre de toute douleur. Il fallait encore que le pouls eût retrouvé sa souplesse naturelle, l'expérience m'ayant appris que, quand ce signe manque, le caractère du poison n'est point entièrement détruit.

La saignée, même copieuse et répétée, ne corrigeait point la dureté de l'artère. — Dans une colique de plomb très-grave accompagnée de vomissements fréquents, le malade étant menacé de délire, l'ayant même déjà, trois fortes saignées ne produisirent aucun bon effet : l'opium rétablit sur-le-champ la raison. — Un autre malade avait une colique légère, sans vomissements ni constipation. On commença le traitement par l'opium sans avoir fait précéder les évacuants. Bientôt le malade commença à être assoupi, à avoir de temps en temps de légères convulsions, et un peu de délire. Un émético-cathartique dissipa l'embarras de la tête et rendit cet homme à lui-même. —Voilà donc l'opium avantageux dans un cas et nuisible dans un autre. Peut-être que, dans le premier cas, le virus du plomb avait seul troublé le cerveau, et c'est dans cette circonstance que l'opium convient; tandis que dans le second, la tête avait été affectée par des humeurs gastriques, abondantes, contenues dans l'abdomen, et que le stimulus du plomb, quoique léger, y avait attirées. Ainsi l'opium avait dû nuire, et l'émético-cathartique être utile. — Les évacuations furent nécessaires à tous ceux qui avaient des tranchées sèches, c'est-à-dire avec constipation et sans vomissements spontanés. — Ce genre de remèdes, bien loin d'apaiser les douleurs causées par le plomb, ne faisait le plus souvent que les augmenter. Aussi n'ai-je point cru y trouver un remède contre la maladie elle-même : je me contentais de débarrasser par leur moyen l'estomac d'une saburre nuisible, et d'avoir préparé la place pour le véritable remède. — Par cette raison, je ne répétais ou je ne prolongeais l'usage des évacuants qu'autant que cela était très-nécessaire. —J'obtenais encore des succès, lorsqu'après l'opération du remède évacuant, nous n'attendions pas beaucoup de temps pour assoupir, par une dose suffisante d'opium, et les troubles nouveaux excités par le remède lui-même, et les anciens produits par le plomb, avant que les humeurs gastriques pussent s'accu-

muler de nouveau en trop grande quantité.

Un purgatif, ou un vomitif, donné dans la convalescence, hors le cas de saburre, cause facilement une rechute. J'ai vu bien des fois la maladie reprendre après un lavement laxatif seulement. — Mais comme il est avantageux aux convalescents d'avoir le ventre libre, je leur donnais un remède composé d'opium, de camphre, de sel polycreste et de stomachiques. — Il m'eût été difficile quelquefois de distinguer une colique de plomb de celle qu'on appelle bilieuse, qui ne cède presque qu'aux seuls évacuants, et que les narcotiques augmentent, si je n'eusse constaté que les malades de cette espèce qui nous arrivaient travaillaient sur le plomb. — Il résulte clairement de ce que j'ai dit jusqu'ici, que l'une et l'autre colique peuvent se trouver réunies; que celle de plomb peut être suivie de la bilieuse; et il est prouvé par l'expérience qu'effectivement cela arrive souvent. — Outre cette complication de la colique bilieuse avec celle de plomb, j'en observais encore une autre : c'est lorsque la fièvre d'été venait à attaquer ceux qui avaient déjà la maladie de plomb. Cette complication mettait les malades en danger. Je combattais *directement* la fièvre d'été, et la maladie de plomb d'*une manière détournée* seulement, ne donnant point l'opium dans le commencement, mais au bout d'un certain temps, avec précaution et comme furtivement. Car je remarquais que ce médicament aggravait la fièvre et provoquait la malignité. Je m'abstins également des huileux, qui ne conviennent point dans les fièvres bilieuses. — Lorsque la constitution de l'année était inflammatoire, dans l'hiver et dans le printemps, la colique de plomb était ordinairement exempte du vice bilieux : mais elle se compliquait d'une autre manière souvent funeste, avec l'inflammation des intestins. Les émético-cathartiques étaient contraires à cet état : il fallait changer le traitement. En effet, les saignées, qui dans la complication avec la fièvre d'été ne furent pas avantageuses, devenaient alors nécessaires : il fallait les faire copieuses, les répéter, les accompagner de beaucoup de boissons tièdes, émollientes, huileuses ; il fallait leur interposer l'opium. — Il était très-difficile de distinguer si les douleurs provenaient aussi de l'inflammation, ou seulement de la colique de plomb. J'ai certainement vu de ces douleurs atroces, et les malades se rouler dans leurs lits, quoiqu'il n'y eût aucune inflammation de bas-ventre, comme je m'en assurais *à posteriori*, c'est-à-dire par la méthode que j'employais, qui consistait uniquement dans les narcotiques, les spiritueux et les carminatifs. Cependant, dans un autre cas, cette colique fut mortelle, et l'ouverture du cadavre fit reconnaître les traces d'une inflammation violente, quoique le malade n'eût éprouvé que des douleurs sourdes, ou en eût à peine ressenties, et qu'il supportât sa maladie facilement et sans s'aliter.

Le pronostic pour la guérison était infidèle et douteux. En effet, des individus qui ne paraissaient pas grièvement malades étaient saisis quelquefois d'épilepsie ; et l'épilepsie les tuait en dégénérant en apoplexie. Ce mal horrible en enleva même quelques-uns subitement, lorsqu'ils entraient déjà en convalescence. — Voici quelles règles j'ai suivies dans le traitement de cette maladie. — Dans les saisons bilieuses, j'employais un traitement mixte, *anti-bilieux* et *narcotique*, qui consistait dans les purgatifs, les vomitifs, les émético-cathartiques, et d'un autre côté, dans l'opium et dans l'usage soutenu de beaucoup de boissons anti-bilieuses. — Dans les saisons inflammatoires, le traitement était antiphlogistique : je prescrivais beaucoup de boissons émollientes, mucilagineuses, huileuses, des cataplasmes, des bains, et sur la fin j'y joignais les narcotiques. — Quelquefois j'employais pour le même malade les *anti-bilieux*, les *anti-phlogistiques* et les *narcotiques*, selon la différente complication du mal. — Telles sont les remarques que j'ai faites sur la colique de plomb, et en général sur la complication de la fièvre d'été avec des maladies très-différentes les unes des autres.

CHAPITRE XIII.

Septembre. — Il fit, pendant les douze premiers jours de ce mois, un vent continuel, impétueux, accompagné de beaucoup de pluie et de froid. Ensuite le vent s'apaisa; le temps fut serein, très-agréable, et chaud non-seulement au milieu du jour, mais encore le matin et le soir. Les trois derniers jours du mois, il fit un froid vif et un vent du nord, le ciel conservant sa sérénité. —

Pendant ce mois et le précédent, une maladie épizootique fit périr beaucoup de chiens par la toux, le coryza, et un extrême amaigrissement. — Les fruits de la saison furent rares, sans maturité et sans saveur. — La plus grande chaleur eut lieu le 22, et fut de dix-sept degrés et demi au thermomètre de Réaumur. — La moindre chaleur eut lieu les 14, 29 et 30, et fut de huit degrés. — La chaleur moyenne fut donc de douze degrés cinq-sixièmes. — La plus haute élévation du baromètre eut lieu le 17; il fut à vingt-huit degrés cinq lignes et demie. — Son plus grand abaissement eut lieu le 3; il fut à vingt-sept degrés sept lignes. — Les maladies, si l'on considère leur caractère, furent à peu près les mêmes ce mois-ci que le précédent; mais leur nombre et leur rapport furent bien différents. En effet, les fièvres continues furent moins multipliées, et les rémittentes furent plus caractérisées; en sorte qu'il y avait plutôt apyrexie que rémittence. Les continues furent moins vives, mais plus longues. Les rémittentes avaient une grande disposition à devenir intermittentes; et ce changement heureux était l'effet des boissons salines et d'un vomitif.

La matière morbifique avait plus de viscosité ce mois-ci que l'autre, mais elle était moins abondante. Le nombre des continues et des rémittentes fut moindre; celui des intermittentes fut plus considérable; soit qu'elles eussent été telles dès leur principe, soit qu'elles le fussent devenues, ayant d'abord été rémittentes. — Il y eut fort peu de dysenteries, et quelques ictères survenus spontanément. Les yeux de beaucoup de fébricitants devinrent jaunes. — Le quinquina nous fut très-souvent nécessaire pour réprimer les fièvres intermittentes fâcheuses, et quand il était insuffisant, j'aidais son action en lui associant les fleurs martiales de sel ammoniac. — Les fièvres tierces furent plus fréquentes que les autres, et leurs formes varièrent, en sorte que tantôt il y avait chaleur chaque troisième jour, sans que le frisson eût précédé ou que les sueurs eussent suivi; tantôt les malades n'éprouvaient qu'un violent mal de tête. — Les potions salines, les vomitifs, les amers, l'extrait d'anagallis à fleurs jaunes, qui a une puissante vertu fondante, et les fleurs martiales de sel ammoniac guérirent parfaitement les ictères. — Nous vîmes pendant ce mois très-peu de pleurésies bilieuses, et déjà elles n'étaient plus simples et sans complication; mais le froid y avait mêlé quelque chose d'inflammatoire, en sorte qu'il fallait faire précéder ou suivre le vomitif de la saignée, même répétée, selon que l'inflammation dominait ou la bile. — Comme j'ai dit précédemment qu'il y avait eu une certaine variété dans les fièvres, et surtout dans les fièvres continues, et que celle d'été s'était montrée sous une forme un peu différente, il est convenable que je reprenne cette matière et que je l'explique. — Sur la fin du mois précédent, et pendant la première moitié de celui-ci, la fièvre épidémique d'été avait coutume de se prolonger plus qu'auparavant, de prendre son accroissement et de s'avancer avec lenteur et sous une apparence trompeuse de bénignité, de retenir longtemps le malade et de ne le quitter que fort tard après une crise pénible et prolongée.

Les symptômes étaient les mêmes que ceux qui accompagnent la fièvre bilieuse pendant l'été, à l'exception que le pouls, les urines et la chaleur du malade ne paraissaient pas s'écarter beaucoup de l'état de santé, quoiqu'il ne se trouvât pas mieux pour cela, et qu'il se plaignît d'un violent mal de tête et d'une espèce d'ivresse : mais il paraissait souvent comme étonné, ne sentir que confusément, et il restait couché sur le dos, les jambes écartées, et glissant vers les pieds. — Quoique vous eussiez dit que le malade avait à peine de la fièvre, il ressentait cependant quelquefois une chaleur âcre dans l'un des bras seulement ou dans tous les deux à la fois, et il lui semblait que sa tête allait se fendre par la chaleur et la douleur qu'il y éprouvait. Il se plaignait continuellement d'amertume dans la bouche et de défaut d'appétit. — Il survint à tous ceux qui eurent alors la fièvre épidémique, une diarrhée qui les soulagea dans le commencement, et qui, quand elle continuait, abattait les forces et ne procurait aucun avantage ultérieur. — Plusieurs qui avaient négligé le commencement et les premiers progrès de leur mal, ayant employé un traitement pris au hasard, éprouvaient une diarrhée colliquative, une expectoration abondante de crachats pituiteux accompagnée de toux, principalement la nuit, et une enflure opiniâtre des jambes. — J'ai presque toujours guéri cette phthisie pituiteuse avec le lichen d'Islande et le polygala, les frictions aromatiques, et un

régime restaurant. La racine d'arnica en poudre arrêtait le relâchement des intestins.

Je ne donnais plus le nom de *bilieuse* à cette fièvre, mais celui de *bilioso-pituiteuse*, à raison de cette pituite amère dont les malades se plaignaient, et que le vomitif leur faisait rejeter. — J'employais à peu près le même traitement que pour la fièvre *bilieuse simple*, si ce n'est que je prolongeais l'usage des fondants, et que, sachant que la maladie serait longue, je veillais de bonne heure à conserver les forces, en donnant des cordiaux agréables, la racine d'arnica, qui est anti-septique, ou des décoctions de plantes et de racines apéritives, amères, etc. — Lorsque les premiers émético-cathartiques n'avaient pas étouffé la maladie dans son berceau, et que les évacuations subséquentes ne pouvaient plus rien sur la matière morbifique, qui peut-être avait déjà passé dans le système vasculaire, je m'attachais surtout à conserver les forces, afin que la nature, conservant ainsi ses ressources, pût atténuer, chasser, assimiler, ou cuire cette matière qui, en fuyant de l'estomac et se réfugiant dans le torrent de la circulation, avait éludé l'action *directe* des remèdes. — Il y aurait de l'ineptie de la part du médecin, et du danger pour le malade, à tourmenter la maladie déjà trop avancée ou négligée, par des remèdes violents, et cela parce qu'on s'ennuierait peut-être de sa longue durée et du retard de la guérison. C'est ici le cas du proverbe latin : *sat cito, si sat bene*. — La langue, chez ces malades, parut rarement bilieuse, ou comme couverte d'un limon jaune : elle fut plus souvent très-rouge, polie, sèche, luisante, et en quelque sorte enduite d'un vernis.

CHAPITRE XIV.

Octobre. — Le temps fut sec, un peu froid, et serein, avec des gelées blanches pendant la nuit, jusqu'au 8 de ce mois. Ce jour il plut beaucoup. Ensuite il y eut un froid humide, des brouillards, et de vaines apparences de pluie. Le 19, la sécheresse et le froid reparurent avec de la gelée pendant la nuit et le matin, et un brouillard épais et fétide; ce qui dura jusqu'au 25, qui fut un jour pluvieux. Depuis, il y eut soir et matin des brouillards abondants, épais, tombant en pluie, beaucoup d'humidité; le soleil s'éclaircissait sur le midi, et le froid s'adoucissait. — Les trois derniers jours, le vent souffla du midi, et le temps mou, excessivement tiède, rendait la tête pesante, et énervait tout le corps; le soleil fut pendant ce temps sans force, et obscurci par des nuages légers. — L'humidité domina durant tout le mois, et fut très-froide vers son milieu. — La plus grande chaleur fut de seize degrés, le 3, le 4, le 5 et le 31. — La moindre fut de trois degrés, le 24. — Le moyen terme fut de neuf degrés deux tiers. — La plus grande élévation du mercure dans le baromètre fut de vingt-huit pouces deux lignes et demie, elle eut lieu le 21. — Son plus grand abaissement fut de vingt-sept pouces sept lignes et demie; on l'observa le 3, le 30 et le 31. — L'année étant très-avancée, et en quelque sorte parvenue à une vieillesse froide, desséchée et chagrine, les choses commencèrent à changer de face, et l'hiver qui approchait, à dénaturer les maladies de l'été. En effet, quoiqu'à cette époque les fièvres observassent les mêmes périodes, eussent les mêmes exacerbations, régulières ou irrégulières, que pendant l'été, rarement néanmoins furent-elles produites uniquement par la bile.

Beaucoup de fièvres continues rémittentes, soit qu'elles attaquassent une certaine partie du corps, soit qu'elles fussent simplement une affection générale, provenaient d'une pituite lente et ductile, qui n'était pas toujours amère, ou qui, si elle avait le goût de la bile, était sans couleur et peu abondante. Cette espèce de maladie attaqua les femmes préférablement aux hommes, et surtout celles qui étaient pâles, mal réglées, et affectées de fleurs blanches. — Le nombre des malades ne fut pas considérable, mais la maladie était longue, difficile et pénible. Ces femmes arrivèrent à l'hôpital, la plupart après s'être fait saigner, ce qui enracina la maladie, et la rendit plus opiniâtre et plus dangereuse. L'émético-cathartique fut aussi moins avantageux à celles que la saignée et la longueur de la maladie avaient déjà épuisées, avant qu'elles se confiassent à nos soins. Cependant le vomissement leur procura quelque soulagement, quoiqu'il ne fût ni prompt ni bien marqué. — Je donnai deux fois le vomitif, rarement trois fois, dans tout le cours de la maladie. — J'ai déjà dit que la matière rendue par le vomissement était pituiteuse,

en petite quantité, rarement et très-peu bilieuse. Je pensais qu'une petite portion de la matière morbifique était logée dans l'estomac et dans les intestins, mais que la plus grande partie était répandue dans tout le corps; que le genre de cette fièvre n'exigeait point « que le médecin » s'agitât pour produire beaucoup et de » grandes choses. »

Après avoir tout tenté, j'éprouvai qu'il valait mieux, « après avoir nettoyé » l'estomac, si le malade pouvait le sup» porter, soutenir les forces vitales, re» médier aux symptômes urgents, s'il en » survenait quelques-uns, et attendre » que la fièvre se détruisît elle-même, » qu'elle assimilât par degrés la matière » morbifique, ou qu'après l'avoir sou» mise par une coction, elle l'expulsât » doucement et sans efforts par différents » couloirs et en plusieurs temps. » J'employais habituellement le remède suivant : une demi-livre d'eau commune ou d'eau distillée, par exemple, de menthe; deux ou trois gros de racine d'arnica en poudre, une once et demie de sucre candi et un gros d'esprit de vitriol. Quelquefois, et surtout dans les premiers temps de la maladie, j'y ajoutais un gros de sel ammoniac ou d'arcanum duplicatum. Mais quand la maladie était avancée, et qu'il y avait beaucoup de faiblesse, je ne prescrivais point de sels. — Je donnais pour boisson de l'eau commune avec l'oxysaccharum. —En suivant cette méthode, je n'ai vu que rarement ou jamais la fièvre devenir trop forte, et je n'ai pas eu besoin d'en venir à la saignée, que presque tous mes malades, avant de venir à l'hôpital, avaient employée une ou deux fois sans aucune nécessité, et même avec inconvénient. — Je ne voulais point donner des médicaments énergiques et stimulants, de peur de faire pénétrer trop avant dans les vaisseaux capillaires, une matière tenace dont aucun moyen n'aurait pu ensuite les débarrasser, et de diminuer les forces vitales qui seraient devenues insuffisantes pour la coction. Le trop grand relâchement du ventre me donnait beaucoup de peine et d'ennui, parce que, s'il était avantageux qu'il fût libre et facile, il était presque toujours nuisible qu'il fût trop relâché. Dans ces circonstances, un demi gros et même un gros de racine d'arnica en poudre, administré toutes les deux heures, rendait les déjections moins fréquentes et les matières moins fluides. — La fièvre dont je viens de parler ne différait de la fièvre *bilioso-pituiteuse* du mois dernier qu'en ce qu'elle n'attaquait guère dans celui-ci que les femmes, et parmi elles, celles qui étaient affaiblies, et dont les humeurs étaient épaisses, tandis qu'au contraire, dans le mois de septembre, elle attaquait aussi les hommes, était vive et plus fréquente, et en outre compliquée de plus de bile. Les rémissions de cette fièvre étaient irrégulières, son invasion et sa marche lentes, sa durée totale longue : elle n'avait aucun jour critique bien marqué, aucune crise manifeste; elle se terminait d'une manière insensible. Aucune partie n'éprouvait de douleurs violentes, mais l'abattement des forces était considérable. Tous les malades conservèrent leur présence d'esprit. Ils avaient le pouls un peu plus fréquent, et un peu plus de chaleur que dans l'état de santé. Leur peau était sèche; leur langue lisse, très-rouge, sèche sans croûte; les urines plus jaunes que les naturelles, et avec des nuages. La couleur de la face était changeante, de manière que, les joues étant comme peintes avec du vermillon, la bouche et le contour des narines étaient pâles, ou que l'une des joues était rouge, et l'autre d'une pâleur verdâtre, ou que toute la face était très-rouge, et bientôt après d'une pâleur verte. Les malades se plaignaient peu et prenaient du repos. Leur sommeil n'était pas profond. Lorsque la maladie devenait ancienne, une toux incommode fatiguait leur poitrine, et ne leur faisait rendre cependant que quelques crachats muqueux. Cette affection de poitrine diminuait, s'il survenait un vomissement ou un flux de ventre. Je la prévenais rarement dans la maladie dont il est question, et seulement lorsque les malades venaient à l'hôpital avant que celle-ci eût fait trop de progrès, et avec la force nécessaire pour supporter plusieurs vomitifs. Je l'appelais *pituiteuse*, cette fièvre qui était ordinairement simple, et produite uniquement par la pituite. — Il y eut néanmoins pendant ce mois certaines fièvres qui n'avaient pas une origine simple, mais qui provenaient de plusieurs causes différentes. Ces fièvres *hybrides* étaient ou bilieuses et pituiteuses, ou bilieuses et inflammatoires, ou même formées d'un triple vice, savoir, la bile restante de l'été, la pituite, et le sang enflammé. — En évaluant avec précision les effets des saisons, des tempéraments, des âges, et d'autres choses que l'usage apprend à connaître,

mais que l'on ne peut décrire, on distinguait facilement si c'était la bile, ou la pituite, ou le sang enflammé qui péchait le plus, et de quel danger plus ou moins grand le malade était menacé. — Cette différente intensité des causes morbifiques, leur prédominance, leur réunion obligeaient de varier la méthode de traitement. Ainsi il fallut, pour l'ordinaire, employer les fondants plus long-temps que durant les mois précédents; il fallait saigner davantage, faire vomir ensuite, mais plus tard, ou ne point faire vomir du tout. Souvent il ne fallait ni vomitif ni saignée, n'y ayant aucune espèce de turgescence d'humeurs; les fondants seuls, un sel neutre doux et en petite quantité, de l'eau, du vinaigre, du miel guérirent un très-grand nombre de malades, en favorisant la circulation des humeurs et en rendant toutes les voies libres, tandis que la fièvre perdait son intensité.

A la fin du mois précédent, et jusqu'au milieu de celui-ci, cette fièvre d'automne eut cela de particulier et qui la faisait différer de celle d'été, qu'elle affecta des métastases non critiques, difficiles à se terminer, et plus dangereuses que la maladie elle-même. Par exemple, chez plusieurs, après un ou deux jours d'une fièvre très-modérée, la partie charnue du bras s'endurcit tout-à-coup et se tuméfia, sans changer de couleur, mais en devenant très-douloureuse, et en perdant toute faculté de se mouvoir. Chez quelques-uns, les muscles de la cuisse aux environs de l'aîne devenaient raides comme du bois, et douloureux; les glandes de cet endroit se tuméfiaient aussi. Chez d'autres, c'étaient les glandes axillaires. Quelquefois la main et le bras se couvraient d'une rougeur érysipélateuse, qui bientôt était suivie de phlyctènes et d'une plaie gangréneuse; une matière ichoreuse rongeante se formait des clapiers sous les chairs, et détruisait le tissu cellulaire dans un grand espace. — Ces tumeurs des aines et des glandes subaxillaires ne formaient point la crise de la maladie; on ne parvenait point à les résoudre, mais elles mûrissaient toutes lentement, suppuraient de même, et leur cicatrice tardait encore davantage à se faire. — Je guéris la suppuration aux carpes avec des anti-septiques, soit en topique, soit à l'intérieur. Pour cela, je donnais toutes les deux heures un gros de racine d'arnica en poudre, seule ou avec le camphre. J'atteste qu'avec cette racine uniquement j'ai corrigé, modéré, arrêté entièrement des suppurations énormes accompagnées de fièvre lente.

Après la première moitié du mois, et vers sa fin, les fièvres composées se jetaient sur l'un des côtés de la poitrine. C'était une pleurésie inflammatoire bilieuse. La douleur occupait une vaste étendue depuis la clavicule jusqu'à la crête de l'os des îles. Les malades, pour la plupart, crachaient du sang, avaient beaucoup de chaleur; le pouls plein, élevé, et qui frappait le doigt comme une corde en vibration; la bouche muqueuse et amère; de la cardialgie. Ils s'étaient fait saigner avant d'entrer à l'hôpital, ce qui leur avait été avantageux, ou du moins sans inconvénient. Après avoir bu pendant long-temps des tisanes rafraîchissantes et aiguisées légèrement avec un sel, ils prenaient un émético-cathartique, qui ne tardait pas à les soulager. — Il fallait quelquefois faire précéder l'émétique par la saignée, ou l'y joindre, ou employer alternativement ces deux remèdes. La couenne du sang était en général épaisse, jaunâtre, verdâtre; ou elle nageait dans un sérum jaune et vert. — Lorsque la maladie était sur son déclin, il était utile de relâcher un peu le ventre. — Lorsqu'elle était abattue, il restait souvent au côté une douleur opiniâtre, mais légère, et qui ne se faisait sentir que dans la toux. Un vésicatoire emportait cette douleur; et par le moyen de l'opium on calmait la toux, qui seule restait de la maladie, et incommodait particulièrement la nuit.

Il y eût aussi pendant ce mois des coliques bilieuses, en petit nombre, mais graves, difficiles à guérir, et d'une nature un peu inflammatoire. Les saignées réitérées et les anodins les calmèrent d'abord, et ensuite les purgatifs les guérirent entièrement. — Un grand nombre étaient attaqués d'une fièvre rhumatismale qui parcourait tous les membres; et chez la plupart d'entre eux les articulations, ou la portion externe des muscles des cuisses, ou les lombes, furent extrêmement douloureuses. Ces malades éprouvèrent un soulagement marqué de l'usage des substances salines douces, qui relâchaient le ventre et provoquaient les urines. Mais lorsque, la fièvre cessant, la douleur persistait, on la faisait disparaître au moyen d'un vésicatoire, appliqué plusieurs fois et en plusieurs endroits. — Les femmes en couches furent,

pendant cette période, exemples de cette fièvre, qui attaqua, sans exception, toutes celles que nous eûmes dans notre hôpital l'été dernier, mais dont aucune ne fut affectée gravement. — Les fièvres quartes parurent au commencement de l'automne, mais ceux qui s'ennuyèrent de cette maladie n'eurent recours à nous que vers le milieu de ce mois ou sur la fin. — J'ai découvert par des recherches exactes que tous ceux que je vis attaqués de cette fièvre pendant l'automne avaient eu, depuis quelques mois, une fièvre légère, qui finit par se développer en fièvre quarte; et autant que je sache, elle n'affecta tout-à-coup et comme par surprise aucun individu bien portant auparavant. — Je cherchais à lever les obstructions, en employant des substances salines, et principalement le sel ammoniac, et ensuite quelquefois en faisant vomir. Après cela, je stimulais l'inertie de l'estomac par le moyen des amers, auxquels j'unissais les fleurs martiales d'ammoniaque. Enfin la maladie disparaissait, ou spontanément, ou en lui opposant le quinquina.

CHAPITRE XV.

Novembre. Le temps fut très-doux pendant les quatre premiers jours de ce mois, et le soleil brilla sans être obscurci. Il survint ensuite des nuages épais, très-humides, et qui presque toujours dérobaient la vue de cet astre. La température resta la même. Le 3, il parut une aurore boréale. Le 8, on eut un froid humide et des nuages. De là jusqu'au 17, le temps changea plusieurs fois de face, des pluies très-fines, du soleil, des brouillards, des nuages se succédant alternativement, et des coups de vent assez forts se faisant sentir fréquemment. Cependant le froid ne fut pas considérable. — Il fut plus vif le 17. Ensuite le temps se dérangea beaucoup; on eut jusqu'au 25 du froid, de la pluie, des vents violents, de la grêle, et point de soleil. Le 25 nous apporta les prémices de l'hiver, un peu de neige qui fondit aussitôt. Il fut suivi d'un temps clair, de gelée, et d'un froid sec. Au reste le froid fut pendant le mois moindre que ne le comporte la saison. — La plus forte chaleur du mois, qui eut lieu le premier, fut de treize degrés au-dessus de 0. — La moindre, qui eut lieu le 28, fut de un degré et demi au-dessous. — Ainsi la chaleur moyenne fut de quatre degrés trois quarts. — La plus grande hauteur du baromètre fut, le 5, de vingt-huit pouces trois lignes. — Son plus grand abaissement fut, le 9 et le 10, de vingt sept pouces cinq lignes. — Ce mois produisit moins de maladies qu'aucun autre de toute l'année, la fièvre d'été ayant alors presque entièrement disparu; et même ces maladies étaient très-bénignes, sans aucun danger, et aucunement violentes. — Les fièvres des mois précédents semblaient ou avoir tout-à-fait disparu, ou s'être changées en simples diathèses fébriles, en catarrhes, cardialgies, rhumatismes légers de quelques jours, que les malades supportèrent facilement et sans s'aliter. — Voici ce que j'ai reconnu, soit sur le petit nombre des fièvres de ce mois, soit sur leur caractère bénin. — J'ai trouvé que la matière morbifique était la même que celle du mois précédent, c'est-à-dire la pituite, mais avec laquelle la bile ne se compliquait que très-rarement et en petite quantité; elle produisait des pleurésies, des toux d'estomac, des tranchées, des douleurs dans les articulations, selon les différentes parties du corps sur lesquelles elle agissait. Ces fièvres pituiteuses différaient aussi d'intensité, et il fallait les traiter comme celles des mois précédents. En effet, des fondants au commencement, ensuite un ou plusieurs émético-cathartiques les détruisirent complètement, ou les affaiblirent beaucoup, ou les changèrent en intermittentes.

On vit, durant ce mois, des péripneumonies fausses ou pituiteuses, et des pleurésies de même caractère; mais elles furent en petit nombre, les fièvres de toute espèce ayant été en général très-rares. — La fièvre, qui accompagnait ces maladies, était de la classe des intermittentes; mais elle avait peu d'intensité, et ses accès étaient peu sensibles et vagues. Les malades respiraient difficilement, surtout le soir et la nuit; ils se tenaient sur leur séant, et il leur semblait, par le bouillonnement et le sifflement qui avaient lieu, que les voies de la respiration eussent été rétrécies. Ils avaient des maux de tête, des envies de vomir avec des efforts pénibles et inutiles, ou qui ne produisaient qu'un peu de pituite; ils rejetaient ce qu'ils avaient pris. Ils ressentaient, surtout après avoir mangé et le soir, une ardeur dans toute la poitrine, ou une douleur pongitive dans cette partie, ou un mal de tête

beaucoup plus violent, ou une douleur dans tout l'épigastre plus forte quand ils toussaient. Les crachats étaient d'abord en petite quantité; ils augmentaient ensuite, étaient filants, gélatineux, et teints quelquefois d'une couleur herbacée. Les malades n'éprouvaient point d'appétit, avaient à peine un peu de soif. Ils avaient souvent une toux sonore, et qui semblait sortir d'une caverne. Les urines étaient très-jaunes, le pouls plein, et un peu plus fréquent que dans l'état naturel. — Cette maladie était celle des tailleurs, et des femmes, surtout des plus pauvres et de celles qui avaient beaucoup d'embonpoint. — Je n'eus pas besoin de la saignée, dont on ne pouvait se passer dans cette espèce de péripneumonie appelée *fausse* par Sydenham, et qui peut-être était plus inflammatoire que celle qui parut à Vienne, et dans ce mois, qui fut moins froid qu'il n'a coutume de l'être dans les autres années. — Je trouvai donc plus avantageux de purger, et encore plus expéditif de provoquer en même temps le vomissement et les déjections; et cela plusieurs fois. Mais il fallait faire précéder, interposer, et faire suivre les remèdes salins. Les malades vomissaient de la pituite, ou pure, ou quelquefois mêlée d'un peu de bile, en petite quantité ordinairement, mais avec un soulagement marqué. — J'ai eu une malade, dont je rapporterai l'histoire plus bas, qui en vomit une quantité si prodigieuse, qu'on ne croirait pas aisément qu'elle pût être contenue dans l'estomac et dans la portion voisine du canal intestinal, mais plutôt qu'elle a été exprimée de tous les vaisseaux du corps, portée vers les organes situés dans l'abdomen, et de là évacuée par la bouche et par les déjections qui sont effectivement les voies les plus ordinaires de la matière morbifique en état de crudité. — Je ne saignai presque aucun malade, et encore très-peu, une fois seulement, et dans les cas de nécessité.

Le traitement des coliques fut le même, puisqu'elles étaient produites par cette même pituite, mais qui affectait différemment la machine. Ordinairement les malades avaient la respiration difficile, de la toux; et ils ne différaient pas beaucoup de ceux qui étaient attaqués d'une fausse péripneumonie, si ce n'est que leur expectoration n'avait rien de remarquable, et qu'ils avaient le ventre très-douloureux. La fièvre était peu sensible. Ils assuraient que ce n'était ni une oppression, ni une douleur de poitrine qui gênait leur respiration et rendait leur toux si fâcheuse; qu'ils ne souffraient absolument que du ventre, et que l'épigastre leur paraissait chargé d'un poids si lourd, qu'ils ne pouvaient, sans ressentir de grandes douleurs dans la région abdominale, soulever le thorax, soit pour inspirer, soit pour tousser. — J'ai vu un grand nombre d'orthopnées provenir du vice seul de l'abdomen. — Je n'ai point rencontré ce mois-ci cette diarrhée des fébricitants que j'avais vue fréquemment les mois précédents, qui, éludant tous les moyens connus, était si opiniâtre et épuisait les forces des malades, surtout lorsque la maladie avait été abandonnée à elle-même, ou négligée, ou mal traitée. En général, tous les malades eurent le ventre resserré. — Nous avons eu très-peu de ces métastases non critiques, purulentes, ichoreuses, sur les membres et sur les glandes, telles que celles qui furent si fréquentes sur la fin de l'été et au commencement de l'automne. — Quelques ictères, que précéda une légère fièvre d'un caractère bilieux, cédèrent promptement à l'usage de l'extrait de mars dans le suc de pommes avec le sel ammoniac, ou des fleurs martiales et d'une tisane d'absinthe et de chardon bénit; mais je commençai le traitement par des potions salines et le vomitif. — La toux accompagnait ou suivait la plupart des fièvres de ce mois. Elle importunait les malades le soir surtout et pendant la nuit, était d'abord sèche, et ensuite faisait rendre en petite quantité une matière visqueuse, filante, et assez semblable à du frai de grenouilles. Ordinairement la poitrine ne souffrait point, à moins que la première maladie n'eût été une pleurésie ou une péripneumonie fausse, ou que cette toux n'eût déjà fatigué le poumon pendant longtemps. Mais pendant la toux, et un peu avant, le cardia, l'épigastre, même le milieu de l'abdomen, ou les deux hypochondres étaient douloureux, comme si on les eût serrés avec une corde ou piqués avec quelque chose de pointu. — Quelques malades n'avaient que cette toux seule, et ne se plaignaient que d'elle.

Je m'assurai, d'après les signes ordinaires de l'état saburral du système gastrique, et par le son particulier de la toux, qui semblait sortir comme d'une caverne profonde, que sa cause résidait

dans l'abdomen, soit qu'elle ne fût que le symptôme d'un autre mal, soit qu'elle eût elle-même formé la maladie principale. Un paysan affecté de cette toux, à qui je demandais s'il ressentait de la douleur à la poitrine, me répondit que non, et ajouta qu'il *ne toussait point de la poitrine*, *mais de l'estomac*, *qui était seul malade.* — C'est l'estomac que je soignais chez ces malades, en fondant la saburre qui y était contenue, et en l'évacuant ensuite par haut et par bas. — Chez la plupart ce traitement suffit, et en peu de temps; mais chez quelques-uns la toux continua, quoique plus modérée : on la réprima promptement avec des stomachiques et des fortifiants. — J'ai remarqué que ces toux stomachiques ou abdomidales étaient tous les ans très-fréquentes, que souvent on les confondait avec les toux de poitrine, et qu'en employant les remèdes pectoraux, émollients, tièdes, huileux, qui au reste sont ordinairement si utiles dans la toux qui provient de l'état inflammatoire du poumon, on les aggravait, on augmentait le mal de l'estomac, on affaiblissait par les secousses multipliées de la toux les poumons eux-mêmes, qui contractaient alors des vices multipliés qui leur étaient propres, savoir : l'amas de sucs mal élaborés, le bâillement des vaisseaux affaiblis, une expectoration de crachats pituiteux, puriformes, sanguinolents, purulents, consumant le malade. — J'ai ouvert des cadavres de personnes mortes de cette espèce de consomption. Elles avaient eu une toux stomachique fort simple d'abord, mais qui, ayant été méconnue ou négligée, traitée par des saignées, avait perdu les poumons, et par une suite nécessaire, le reste du corps. On trouvait les poumons en partie remplis de points durs, en partie rongés, flétris, consumés. — J'ai guéri, sans grande peine et en peu de temps, les toux récentes et qui n'avaient pas encore duré plusieurs semaines. Mais s'il y avait plusieurs mois qu'elles duraient, je faisais attention à deux choses et à deux époques de la maladie : 1° si cette toux, dont la cause résidait dans l'estomac, n'était encore que sympathique, les poumons n'étant point lésés, ou l'étant si peu que, l'estomac rétabli, ils pussent se rétablir eux-mêmes aussi? 2° si les poumons, ayant été secoués fortement et depuis long-temps, étaient viciés à un tel point que, la cause de la toux de l'estomac détruite, et cet organe rétabli, ils conservassent dans leur propre substance des causes multipliées d'une toux idiopathique, comme des tubercules, des dilatations de vaisseaux, des abcès remplis de sanie, de pus, des ulcères !

J'ai plus vu de phthisies par cette cause que par toute autre, chez des tailleurs et des cordonniers, et chez ceux-ci principalement; elles n'étaient presque jamais susceptibles de guérison, et que rarement d'être palliées. — L'automne m'a paru funeste aux phthisiques, et surtout aux phthisiques de ce genre. — Je faisais grand cas du lichen d'Islande et du polygala amer, lorsque la première époque de la maladie n'était pas encore passée, ou ne l'était que depuis peu seulement; mais je n'en faisais usage qu'après avoir nettoyé l'estomac de tout foyer d'humeurs dépravées. — Outre la péripneumonie et la pleurésie fausses, les coliques et les toux que je viens de décrire, il y eut encore une autre maladie, qui est plus fréquente qu'on ne le croit communément, et qui est singulière à quelques égards : c'est l'ophthalmie qui provient d'une affection pituiteuse ou bilieuse de l'estomac. Elle tourmente souvent les malades pendant plusieurs semaines et même plusieurs mois. L'œil est très-rouge, larmoyant et douloureux, comme si on y eût jeté de la poussière ou du sable; il ne peut souffrir la lumière dans le jour; vers le soir, ainsi que pendant la nuit, la douleur augmente, tandis que pendant le jour elle disparaît tout-à-fait, ou diminue, ou n'a lieu que par intervalles. La rougeur est continuelle; la tempe voisine de l'œil malade est aussi douloureuse, et quelquefois la douleur s'étend encore plus loin. La cornée transparente s'obscurcit, et il s'y forme quelquefois des vésicules blanchâtres.

Les malades ne se plaignent pas d'eux-mêmes, pour l'ordinaire, d'autres symptômes; mais on s'assurera par des recherches exactes que l'estomac et l'appétit sont alors languissants; que la bouche est amère, ou chargée d'un limon extraordinaire; qu'il y a un poids sur l'épigastre, et par intervalles des mouvements d'une fièvre peu caractérisée, consistant dans des frissons entremêlés de légères sueurs et d'une chaleur très-médiocre et instantanée, surtout vers le soir et dans la nuit. Les nuits sont agitées; la sueur sent mauvais; il y a des rêves. — J'ai une fois regardé comme

vénérienne une ophthalmie de ce genre, parce que, indépendamment des exacerbations nocturnes, plusieurs raisons plausibles me la faisaient soupçonner d'être telle. J'ennuyai beaucoup une femme de mes malades et moi avec elle, par un traitement compliqué et fort long, jusqu'à ce qu'enfin je reconnus que la cause du mal résidait dans l'estomac. — Je choisis quelques exemples sur un grand nombre, pour faire connaître les principales maladies de ce mois.

PREMIER MALADE.

Une femme, âgée de trente-huit ans, veuve depuis six mois, et chargée de trois enfants en bas-âge qui étaient souvent malades, s'étant trop abandonnée, le 1er novembre, à sa douleur et à ses larmes, éprouva des frissons et de la chaleur pendant plusieurs heures. — Le lendemain, elle prit une once et demie de sel cathartique amer, qui l'a purgea beaucoup et ne la soulagea point. Elle eut de la fièvre, et resta au lit. — Le 7, on nous l'apporta. Elle était très-faible, n'avait qu'une fièvre légère et très-peu marquée, et était sourde à un tel point, qu'elle n'entendait que quand on lui criait très-fort. Il y avait stupeur, confusion des sens : la mémoire vacillait. J'appris par un de ses voisins ce qui s'était passé avant son entrée. La langue était lisse, un peu sèche. Je lui donnai une mixture fondante avec un sel neutre, et pour boisson de l'eau simple avec du miel et du vinaigre. — Le 8, la langue était fendue, très-rouge, sèche. — Le 9, on administra un émético-cathartique. La malade vomit une petite quantité de pituite amère, et eut quelques déjections. L'ouïe revint aussitôt après le vomissement, l'esprit fut plus présent et la langue s'humecta. — Le 10, on donna la mixture saline avec une petite dose de racine d'arnica en poudre, et beaucoup d'eau sucrée, acidulée avec un peu d'esprit de vitriol. — Le 11, les mêmes remèdes furent continués. L'ouïe redevint difficile, la langue sèche; la malade était d'une humeur fâcheuse. — Le 12, un émétique procura des vomissements de pituite et des déjections. La faculté d'entendre, la vivacité de l'esprit revinrent, et la langue redevint humide comme dans l'état naturel. — Le 13, la faculté d'entendre et la présence d'esprit se soutenaient. La fièvre était peu sensible et légère en apparence, à en juger par le pouls et la chaleur du corps. Il y avait des bourdonnements d'oreilles, de la toux pendant la nuit : la tête était pesante. On avait continué, après le dernier vomitif, la même mixture qu'auparavant. — Le 14, la malade était sans fièvre. — Le 16, on commença l'usage des amers stomachiques. La pesanteur de tête diminuait; la toux s'apaisait. — Il y en avait à peine le 19. La malade se leva et se promena. — Au commencement de décembre, elle retourna bien portante dans sa famille. — J'ai bien reconnu ici et dans d'autres cas l'influence du chagrin sur le corps humain, et le pouvoir qu'il a de produire une fièvre de mauvais caractère. — La malade, bien loin d'être soulagée par le purgatif, n'en fut que plus mal. J'ai vu bien des fois la fièvre, irritée par un purgatif même léger, disparaître presque tout-à-coup par l'effet d'un émético-cathartique. Il ne paraissait point de signes de saburre en état de turgescence, si on ne regarde comme tels que les envies de vomir, la cardialgie, les rapports nauséabonds, le goût dépravé et la bouche mauvaise. Cependant le vomitif procura un prompt secours : la langue s'humecta; l'ouïe et la tête se rétablirent, ainsi que la mémoire, en sorte qu'après l'effet de ce remède, la malade nous fit elle-même exactement l'histoire de sa maladie. — Assurément, celui qui aura bien reconnu l'efficacité des vomitifs dans un grand nombre de maladies, soit aiguës, soit chroniques, en admirera souvent les effets prodigieux, que je suis fâché de voir ignorés de tant de médecins.

SECOND MALADE.

Une veuve, âgée de cinquante ans, blanchisseuse, se plaignait depuis environ six mois de fréquentes chaleurs qui lui survenaient tout-à-coup. Du reste elle se portait bien. — Le 10 novembre, elle eut par intervalles des frissons et des chaleurs. La tête était prise; la nuit fut agitée, sans sommeil; il y eut de l'altération, du dégoût. — Le 11, les frissons et les chaleurs se succédèrent alternativement, avec force et fréquence. La malade s'alita. Le reste se passa comme la veille. — Le 12, tout empira. — Le 13, la bouche était amère, la fièvre intense : une douleur pongitive au côté droit du thorax et au bas du sternum semblait traverser la poitrine et s'étendre jusqu'entre les deux épaules; il y

avait de temps en temps de légères convulsions de tous les membres, et une douleur qui se faisait sentir aux extrémités inférieures. La malade éprouvait de la courbature, un violent mal de tête, un larmoiement, du dégoût pour les aliments, de la soif. L'épigastre était très-douloureux au toucher, la toux considérable; les crachats peu abondants, filants, muqueux, teints quelquefois d'une couleur herbacée, jaunes, sanguinolents; la langue d'un blanc jaunâtre. Jusqu'à cette époque on n'avait point fait de remèdes. — Le 14, elle entra à l'hôpital. Les accidents étaient les mêmes que la veille. On lui donna pour boisson de l'eau avec du miel, du vinaigre, et un sel neutre en petite quantité. — Le 15, il n'y avait point de changement. Un vomitif, administré l'après-midi, fit rendre des matières bilieuses et pituiteuses, et procura des déjections. La malade dormit tranquillement. — Le 16, le pouls et la chaleur étaient dans l'état naturel; la poitrine parfaitement bien. Le mal de tête n'était pas diminué. Le soir, les frissons, les chaleurs, la toux et les crachats filants et muqueux reparurent: la douleur de poitrine revint aussi pendant la nuit. Le 17, on donna un vomitif, qui fit rendre des matières pituiteuses. Tous les accidents se calmèrent, à l'exception de la douleur de côté, sur lequel on appliqua le soir un vésicatoire. — Le 18, la fièvre était légère, la douleur de côté avait disparu, ainsi que la toux. — Le 19, il n'y avait plus de fièvre; la malade toussa pendant la nuit; ses crachats étaient blanchâtres et filants. On lui fit prendre toutes les quatre heures la sixième partie d'une mixture composée de cinq onces d'eau de sureau, deux onces d'oxymel scillitique, et deux grains de tartre émétique. — Le 20 et le 21, les déjections furent fréquentes, et la toux rare. — Le 22, la toux ne parut plus. On employa le lichen d'Islande. — Le 23, la malade se leva, et après avoir fait quelque temps usage du lichen, et ensuite de stomachiques et d'amers, elle retourna chez elle, bien portante, vers le commencement de décembre.

TROISIÈME MALADE.

Un jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, garçon chapelier, entra à l'hôpital le 12 novembre. Voici l'historique de sa maladie : — Trois semaines auparavant, son ventre était devenu plus libre qu'à l'ordinaire, avec de légères tranchées par intervalles. Du reste, il n'éprouvait point de chaleur, et avait de l'appétit. Il arrêta son dévoiement en prenant de la noix muscade en poudre. — Trois jours étaient à peine passés, que sa tête devint douloureuse, très-pesante, et se couvrit de boutons suppurants; qu'il éprouva plus de chaleur, et que son appétit diminua. Il sécha les boutons de la tête avec une certaine poudre; les autres accidents ne diminuèrent point. — Huit jours avant son entrée, travaillant à son état auprès d'une eau qui bouillait, il ressentit tout-à-coup à l'œil gauche une douleur extraordinaire et forte, qui gagna peu à peu le même côté de la tête, s'adoucissant le jour, augmentant la nuit, et empêchant tout sommeil. La chaleur augmenta, particulièrement au sinciput. Il avait la bouche amère, beaucoup d'altération, n'éprouvait point de frisson. Le blanc de l'œil était rouge comme par l'effet d'une ecchymose, et échauffé. Le pouls était naturel; la langue sale et un peu sèche; l'estomac ou l'abdomen n'était point douloureux; le visage était d'un rouge jaune; l'œil ne pouvait supporter la lumière et larmoyait considérablement; la cornée transparente commençait à s'obscurcir. — Il buvait de l'eau simple avec du miel, du vinaigre et du sel polycreste; et il n'appliqua aucun remède en particulier sur son œil. — Le 14, il prit un émético-cathartique; il rendit par le vomissement beaucoup de pituite avec un peu de bile, et eut des déjections, ce qui le soulagea promptement et d'une manière très-marquée. L'ardeur avait disparu; la rougeur était fort diminuée; il pouvait supporter la lumière; il n'éprouvait plus de chaleurs: il dormit toute la nuit. — Le 15, il but de la piquette et de l'eau miellée avec addition de sel polycreste. Il n'y avait plus de rougeur, un nuage léger obscurcissait encore la cornée: le reste était en bon état. — Depuis cette époque, je m'occupai à fortifier son estomac. Il se trouvait bien. Au bout de quelques jours, son œil fut parfaitement sain.

QUATRIÈME MALADE.

Une fille, âgée de vingt-deux ans, avait, depuis un an, l'œil droit douloureux et rouge, avec opacité de la cornée : elle était mal réglée. Du reste, elle se portait assez bien. La douleur augmentant le soir, quoique la rougeur ne

fût pas considérable, et la cornée étant presque entièrement opaque, je lui prescrivis, et d'autres médecins aussi, différents remèdes. Aucun ne réussissant, on finit par soupçonner une maladie vénérienne cachée, et on employa les mercuriaux. Rien ne fit effet; et la malade guérit, moins par les secours de l'art que par la force de la nature, qui surmonta en même temps et le mal et le traitement erroné qu'on lui fit subir. — Le 26 novembre, elle vint de nouveau à l'hôpital pour une affection semblable de l'autre œil. Elle prit ce parti par nécessité et par l'ordre de sa maîtresse plutôt que par l'espérance que je lui rendrais la santé; car elle n'avait point oublié le traitement, long et pire que la maladie, de l'année précédente. — Elle me raconta que quatre semaines auparavant elle avait été saisie subitement, sur le soir, d'une douleur d'abord au-dessus de l'orbite et obtuse, ensuite aiguë, occupant toute la tête. Bientôt il y eut à l'œil même de la rougeur et de la chaleur, et il en découlait une sérosité abondante, âcre et brûlante. Peu de jours après, la cornée s'obscurcit, et il vint dans son centre une petite bulle qui, crevant spontanément, produisit un petit trou. — Depuis ce temps, la douleur de l'œil et de la tempe du même côté reparaissait tous les jours le soir, augmentait pendant la nuit, et devenait extrêmement aiguë : au point du jour, elle se relâchait un peu de sa violence, et vers les neuf heures du matin elle se réduisait à un sentiment obtus de douleur. Alors la tête restait pesante, mais sans douleur, jusqu'à l'heure accoutumée du soir. — Quoique pendant le jour l'œil fût tout-à-fait exempt de douleur, de même que la partie de la tête qui l'avoisine, cependant sa rougeur et son larmoiement âcre ne discontinuèrent point. — Cette incommodité continua pendant trois semaines environ à revenir chaque jour aux mêmes heures fixes, sans empêcher la malade d'aller et venir, sans lui ôter son appétit, et sans qu'elle se plaignît d'aucun autre mal. Alors survinrent tout-à-coup du dégoût pour les aliments, une bouche amère et de l'altération. — L'exacerbation de l'ophthalmie n'était précédée d'aucun frisson, ni suivie d'aucune sueur; mais elle était accompagnée ordinairement d'une chaleur plus que naturelle.

Elle passa ainsi chez elle quatre semaines, faisant usage de différents remèdes, de collyres de toute espèce, de purgatifs continuels; en sorte que pendant tout ce temps elle avait le jour et la nuit des selles fréquentes : elle s'était fait saigner trois fois. — L'opacité de la cornée était si forte, lorsqu'elle entra à l'hôpital, qu'elle ne distinguait pas les objets, quoiqu'ils fussent d'un grand volume et éclairés par un beau soleil. — Elle but pendant deux jours beaucoup de piquette et d'eau miellée, avec autant d'arcanum duplicatum qu'il en fallait pour rendre le ventre libre sans qu'il y eût de dévoiement. — Le troisième jour, elle prit un fort vomitif, consistant en deux scrupules d'ipécacuanha et un grain de tartre stibié. Elle vomit des matières pituiteuses et bilieuses : ce qui la soulagea singulièrement. Il resta à peine quelque rougeur après l'opération de ce remède, et la douleur ne reparut plus du tout. Les nuits furent tranquilles, et la malade dormit. — Trois jours étaient à peine écoulés, que la rougeur de l'œil disparut entièrement, et que la cornée commença à redevenir transparente. — Les forces, que le défaut de sommeil, les saignées, les purgations, avaient abattues avant l'entrée de la malade dans l'hôpital, se rétablirent bientôt par l'usage du remède suivant :

Pr. Fleurs de sel ammoniac martiales, quinquina en poudre, électuaire diatessaron, de chaque deux scrupules : faites un bol. On en donnait un pareil toutes les quatre heures, ce qui faisait six dans un jour. — La transparence de la cornée augmenta de jour en jour, si bien que le 10 décembre la malade distinguait les plus petits objets. — Je n'ai appliqué aucun collyre sur l'œil malade. — Voilà donc un flux de ventre continuel et abondant, qui, bien loin d'équivaloir à un vomissement, parut ne faire qu'accroître et irriter la matière morbifique, qui fut emportée par un seul émético-cathartique. — Après le 15 décembre, cette jeune fille ayant trop tôt écouté son appétit, et le ventre étant devenu paresseux pendant quelques jours, il revint un peu de douleur derrière la tempe gauche, et la vue commença à s'affaiblir. Je lui lâchai le ventre aussitôt, et je lui prescrivis un régime plus sévère. Ensuite je la remis à l'usage des fortifiants, en faisant en sorte cependant qu'elle eût chaque jour deux ou trois déjections : et enfin, je lui fis bassiner souvent son œil avec de l'eau fraîche, à laquelle on ajoutait un peu d'extrait de saturne. Il en

résulta que, sur la fin de décembre, elle n'éprouvait plus de douleur, et qu'elle se servait, quoiqu'avec un peu moins de facilité, de cet œil, qui avait sa couleur naturelle, et qui présentait seulement, quand on le regardait un peu plus attentivement, un très-léger brouillard. — J'ai vu beaucoup d'ophthalmies de ce genre, surtout dans les saisons bilieuses; elles provenaient d'un vice de l'estomac. Au commencement de ce mois, je renvoyai de l'hôpital une femme dont je vais transcrire ici l'histoire avant toutes les autres.

CINQUIÈME MALADE.

Cette femme était âgée de trente ans, et mère de cinq enfants, dont elle nourrissait encore le plus jeune, qui n'avait qu'un an. Elle entra à l'hôpital vers le milieu d'octobre, et nous dit que depuis quatre semaines elle avait une ophthalmie considérable; qu'un certain soir les deux yeux avaient commencé tout-à-coup à lui être douloureux comme si on les eût piqués, et à devenir rouges; que la nuit, la violence de la douleur l'avait empêchée de dormir; que le lendemain la douleur avait cessé, mais que la rougeur avait persisté au milieu d'une abondance continuelle de larmes âcres; que le second soir, des douleurs cruelles des yeux avaient reparu, et l'avaient privée du sommeil; que cette exacerbation et ce relâche avaient lieu tous les jours; qu'elle avait été sans appétit, dégoûtée, altérée, fatiguée de tout son corps; qu'elle avait eu la bouche pâteuse, sans goût; des défaillances fréquentes pendant la nuit; l'hypochondre gauche dur, tendu, douloureux; le ventre paresseux; qu'elle s'était efforcée de marcher ayant la fièvre. — Un frisson précéda, dans les deux dernières semaines seulement, l'exacerbation de l'ophthalmie : le chaud venait pendant la nuit, et la sueur au commencement du jour. — Pendant tout ce temps, elle se fit saigner une fois du bras et une fois du pied; elle prit un purgatif de son propre mouvement, mais elle n'éprouva qu'un soulagement léger et momentané. Enfin il survint de l'oppression de poitrine; le côté fut saisi d'une douleur considérable, qui s'étendait jusqu'à l'omoplate, et de là dans tout le bras. Elle avait mal à la tête. — Ce fut dans cet état qu'elle entra à l'hôpital. — Je commençai le traitement par beaucoup d'eau miellée, de l'oxycrat et de l'arcanum duplicatum. Ensuite je donnai un émético-cathartique. La malade eut des vomissements et des déjections de matières pituiteuses et bilieuses très-abondantes, qui lui procurèrent un soulagement prompt et durable. Le dévoiement continua modérément pendant quelques jours. — Enfin, je rendis de l'énergie à l'estomac, qui éprouvait des nausées, par le moyen des amers et des stomachiques. — Je n'appliquais aucun topique sur les yeux. — Cette femme soutint l'effet des deux saignées mieux qu'on ne le fait ordinairement dans les maladies qui ont une pareille cause; peut-être parce qu'elle était d'une constitution robuste, et que la saison commençait à être froide.

En effet, dans l'automne, et principalement lorsqu'il est déjà très-avancé et que l'hiver approche, les fièvres bilieuses exigent assez souvent une ou même deux saignées, avant qu'on puisse secouer l'estomac sans danger et avec avantage; et celles pour lesquelles cette précaution n'est pas nécessaire la supportent cependant, pour l'ordinaire, sans danger pour les malades. — J'avais observé qu'il était plus prudent, si on se décidait à saigner dans une fièvre bilieuse, de ne le faire que modérément, sauf à y revenir, si le malade s'en trouvait bien. Il arrive en effet que, quoique d'abord on ait cru reconnaître un grand besoin de la saignée, on se repent ensuite de l'avoir faite trop forte. — C'est une opinion funeste que de croire qu'on a des moyens de réparer la perte du sang, quand on l'a versé avec trop de profusion.

SIXIÈME MALADE.

Un tonnelier, âgé de vingt ans, avait gagné, un an auparavant, une gale, qu'il fit disparaître avec un onguent dont il se frotta les poignets. Alors il commença à respirer difficilement, à tousser beaucoup, à être oppressé de la poitrine, et à éprouver par intervalles une douleur pongitive à l'un et à l'autre côté. Ses crachats étaient en petite quantité, blancs, muqueux. — Sur la fin du mois précédent (28 octobre), la toux étant violente, la respiration devenait plus difficile et était très-gênée par la douleur de tout le côté gauche. Il éprouva de la chaleur avec une grande altération et défaut d'appétit; mais le goût n'était point dépravé, les déjections étaient naturelles, et l'épigastre nullement douloureux. Il sua. — Le 29 d'octobre, qui était un mercredi, tout empira. Le ma-

lade ne s'alita point. — Le jeudi et le vendredi, il resta couché tout le jour : il sua. — Le samedi, se trouvant un peu soulagé, il se leva et sortit. Le soir, une douleur très-aiguë affecta le côté droit, avec difficulté dans la respiration, beaucoup de toux, de soif, de chaleur, de mal de tête. — Le dimanche, il ne put se lever. Les accidents n'avaient point diminué. — Le lundi, jour de son entrée, sa respiration, très-gênée, ressemblait à celle d'un asthmatique. La langue était blanche, la fièvre considérable, et le reste comme le soir du samedi précédent. Il se couchait aisément de tous les sens. — Le mardi, il prit un émético-cathartique, vomit des matières amères, pituiteuses, et eut trois déjections. L'oppression de poitrine devint beaucoup moindre, la douleur de côté nulle, la fièvre à peine sensible, la toux facile : il dormit. — Les deux jours suivants, il fit usage des mêmes remèdes qu'avant le vomitif, c'est-à-dire des salins et des fondants. Il y avait à peine de la fièvre et une très-légère oppression de poitrine. — Le vendredi, il prit un second vomitif, rendit un peu de pituite, et eut trois déjections. L'oppression disparut tout-à-fait, et tout alla bien, à l'exception de la langue, qui, pour l'ordinaire, tarde plus que le reste à revenir dans l'état naturel, et seulement lorsqu'on a surmonté l'inertie de l'estomac et rétabli ses forces digestives.

Ce malade fut parfaitement bien portant au bout de quelques jours d'usage des stomachiques. — Il est certain que la langue indique fidèlement les affections de l'arrière-bouche et des narines, des poumons et de la trachée-artère, et du système gastrique. J'ai vu cependant quelquefois la langue n'être point altérée, quoique l'estomac fût surchargé de saburre ; et lorsqu'on avait chassé cette humeur par les vomitifs, elle commençait à blanchir ou à se couvrir d'un limon jaune et vert, et à devenir villeuse. — De ce que la langue seule n'était pas encore dans son état naturel, je ne concluais pas qu'il fallait continuer l'usage des évacuants. En effet, elle y revient lorsque l'estomac a recouvré sa vigueur.

SEPTIÈME MALADE.

Une jeune fille de dix-sept ans n'avait encore eu ses règles que trois fois, et six mois s'étaient écoulés depuis la dernière. Depuis à peu près le même temps, elle toussait fréquemment, surtout la nuit, et expectorait beaucoup de crachats jaunes. Elle avait de l'oppression de poitrine, des nausées, et, par intervalles, elle vomissait un peu de pituite. Sa respiration était laborieuse ; et quelquefois elle se plaignait de légères tranchées. Enfin, le 22 novembre, elle se sentit un poids sur toute la région épigastrique et du mal de tête : la toux était plus fréquente et la respiration plus difficile. Cependant rien ne l'incommodait tant, disait-elle, que ce catarrhe continuel qui troublait sans relâche le repos de sa nuit. — Elle entra à l'hôpital le 25. Des remèdes fondants et salins, suivis d'un émético-cathartique, soulagèrent la poitrine et l'estomac. — Ensuite je lui donnai de petites doses de tartre stibié, de manière à ne pas produire le vomissement. Enfin, je la rétablis parfaitement et en peu de temps avec des fortifiants.

HUITIÈME MALADE.

Une veuve, âgée de cinquante-six ans, grosse, grasse, qui, depuis long-temps, jouissait de la meilleure santé, commença, dans les premiers jours de mai, à perdre l'appétit. Elle eut des envies de vomir ; ensuite elle vomit après ses repas ce qu'elle venait de prendre, avec de la pituite, qui d'abord était en petite quantité, ensuite devint plus abondante, tenace, et s'étendait en longs filaments. Elle avait de l'altération, la bouche amère, éprouvait aux moindres mouvements une grande difficulté dans la respiration, qui, pendant les nuits, se faisait avec sifflement et avec bruit, comme chez les asthmatiques, en sorte qu'elle passait la nuit sans dormir, assise droit sur son séant. Le ventre était très-paresseux, et elle rendait, rarement et avec douleurs, des matières dures et très-sèches.—Ayant provoqué et obtenu des déjections par le moyen des lavements, la malade reprit de la gaîté, et sa respiration devint plus facile. — Après avoir suivi, sans aucun bénéfice, les conseils de je ne sais quel médecin, elle se confia uniquement aux efforts salutaires de la nature.

Aux approches de l'été et d'une température plus chaude, elle se trouva mieux. Les vomissements devinrent plus rares et moins considérables. Enfin elle ne vomissait plus ; mais elle ne respirait pas librement. — L'automne vit recommencer ses anciens maux, et, après

sept semaines environ de souffrances, elle entra à l'hôpital le 3 novembre. Elle avait mal à la tête, la bouche amère, du dégoût pour les aliments, des envies de vomir et de temps en temps des vomissements d'une pituite pure, qui la prenait quelquefois le matin, et le plus ordinairement un certain temps après avoir mangé. La respiration était bouillonnante, semblable à celle des asthmatiques, et la toux souvent presque suffocante. Aucune douleur à la poitrine; à peine quelques crachats; l'abdomen un peu tuméfié et un peu douloureux au toucher; l'altération considérable; la chaleur modérée; la langue chargée; le ventre difficile; le pouls fort, plein et dur.

Après avoir fait précéder les fondants salins, on donna, le 5 novembre, un vomitif composé de 2 scrupules d'ipécacuanha et d'un grain de tartre stibié, qui firent rendre une si énorme quantité de pituite filante, que personne n'aurait soupçonné aisément que l'estomac seul et les premiers intestins pouvaient en contenir autant. Il y eut trois déjections. Tous les accidents diminuèrent alors sensiblement; la malade respira plus librement: elle dormit. — Le 6, la respiration s'embarrassa de nouveau. La malade eut encore des nausées, et vomit spontanément un peu de pituite. Du reste elle fut bien. Elle prit des fondants salins. — Le 7, on donna un vomitif. La quantité des matières rejetées fut la même; les déjections furent fréquentes, copieuses, et soulagèrent beaucoup la malade. — Le 8 et le 9, la liberté du ventre s'étant soutenue, la malade se trouva fort bien. — Le 14, elle eut de nouvelles envies de vomir; mais elle respirait bien, et la chaleur et le pouls étaient dans l'état naturel. Je lui donnai le soir un peu d'opium, pour calmer l'irritation de l'estomac. Mais, le lendemain, je la trouvai ayant plus de fièvre qu'elle n'en avait jamais eu; la tête était embarrassée, la langue sèche et retirée, la respiration laborieuse. Ayant fait usage pendant quelques jours d'une décoction de chiendent et de dent-de-lion, avec de l'oxymel et un sel neutre, et ensuite de légers amers, elle fut soulagée de manière qu'elle ne se plaignait d'aucune incommodité. Le jour suivant, je lui donnai une tisane moins chargée. —Le 17, elle recommença à respirer plus difficilement. Elle vomit une fois spontanément un peu de pituite, ce qui soulagea sa poitrine. On reprit l'usage de la tisane incisive. — Deux jours après, comme elle avait des nausées, je prescrivis l'ipécacuanha sans tartre stibié. Depuis cette époque, les doux fortifiants (car ceux qui avaient trop d'activité l'incommodaient), un régime convenable et la précaution de tenir le ventre libre raffermirent sa santé; et je n'eus plus à craindre pour elle de rechute, l'ayant gardée long-temps exprès dans l'hôpital pour m'en assurer.

Quoique cette malade ait eu besoin de plusieurs vomitifs, et qu'il m'ait paru dans beaucoup d'autres cas très-nécessaire de les répéter ainsi, cependant je me donnais bien garde d'insister sur cette espèce d'évacuant, toutes les fois que la langue était chargée, ou la bouche pâteuse, ou l'estomac douloureux, si la malade avait déjà fait usage de plusieurs vomitifs ou éméticо-cathartiques. En effet, si, dans le commencement de la maladie ou dans son progrès, on a répété les évacuations, il sera facile d'attribuer l'état de la bouche, l'anorexie et le dégoût de l'estomac, à la subversion du mouvement des humeurs, à la trop grande affluence des sucs gastriques et à la faiblesse de l'estomac, accidents que l'on corrigera par l'usage des toniques. C'est ce qui m'a réussi un grand nombre de fois.

Assez souvent j'ai suspendu avec fruit les fortifiants pour donner un vomitif doux, principalement lorsque le malade avait commis des erreurs de régime, ou si le caractère de la maladie était tel que, de temps en temps, la matière morbifique se portât des autres parties du corps sur l'estomac et sur les intestins. — J'ai souvent observé de ces crises partielles sur la fin des maladies, ou même pendant la convalescence. C'étaient, ou des sueurs qui soulageaient les malades, ou une diarrhée qui survenait spontanément dans la convalescence et qui était avantageuse, ou un vomissement spontané également utile.— Mais si, tout-à-coup, un convalescent souffrait de l'estomac ou du ventre, sans qu'on pût en trouver la cause dans les erreurs de régime, la maladie ayant été du genre des gastrites ou telle qu'elle se fût dissipée soit d'elle-même, soit par des évacuations gastriques artificielles, je soupçonnai aussitôt qu'un reste de la matière morbifique avait été déposé, par l'effet de cette crise, dans les premières voies; et si la nature négligeait de l'expulser elle-même, je l'en débarrassais ou par le vomissement,

ou par les déjections, ou par l'un et l'autre à la fois. — Je n'ai point tiré d'une simple spéculation cette manière de me conduire et ces règles de traitement, mais d'une expérience multipliée, journalière et certaine. — Mais je pense qu'il est très-difficile de donner une description exacte de ces choses, qui ne peuvent s'apprendre que par des observations sans nombre, recueillies en différents temps et sur différents malades, et que l'usage presque seul fera connaître aux autres comme à moi. — J'ai remarqué très-souvent que le traitement confirmatif n'était jamais impunément négligé ou interrompu trop tôt, surtout dans ces maladies qu'une véritable inertie de la fibre ou produit ou accompagne, je veux parler des maladies gastriques, bilieuses, pituiteuses, putrides, malignes. — J'eus pendant ce mois un grand nombre de phthisies, de douleurs opiniâtres des articulations, de maladies cutanées rebelles, de pâles couleurs, de fleurs blanches, d'œdèmes froids, de flux de ventre qui se prolongeaient, et toute cette cohorte de maladies froides qui sont au-dessus de toute ressource de l'art. Elles devaient souvent leur naissance à un traitement incomplet de la fièvre d'été, mais plus ordinairement encore à l'omission du *traitement confirmatif.* — Je pense qu'on ne doit pas facilement cesser de soigner les femmes convalescentes, à moins que leurs règles ne soient revenues comme avant la maladie.

NEUVIÈME MALADE.

Un jeune homme de dix-huit ans, ravaudeur, qui avait toujours joui d'une bonne santé, eut par intervalles, au commencement d'octobre, des frissons et des mouvements de chaleur suivis de sueurs abondantes. Il n'avait point d'appétit, et se plaignait d'une tension douloureuse vers la nuque. Sa tête était penchée en avant, de manière que le menton touchait au haut du sternum, et qu'il ne pouvait la porter ailleurs. Il resta couché les quatre premiers jours, ayant une fièvre continuelle, mais supportable. — Au bout de huit jours, la fièvre paraissant calmée, et l'appétit revenant, il survint à la nuque une tumeur douloureuse, large, ayant la couleur naturelle. La tête restait toujours penchée et immobile. Une douleur peu considérable, et comme rhumatismale, occupait aussi le bras gauche. Ce malade ne fit autre chose que des frictions aromatiques sur les parties douloureuses, et il n'en retira aucun avantage.

Il entra à l'hôpital le 11 novembre, ayant, comme je l'ai dit, le menton déprimé sur le sternum, et la tête pesante et embarrassée. La tumeur s'élevait de la grosseur du poing sur les vertèbres du cou. La poitrine et le bas-ventre étaient libres; la langue chargée; il n'y avait point de fièvre; le bras gauche était toujours douloureux. Le malade prit des fondants salins.—Le 12, il prit un émético-cathartique, qui lui fit vomir quelques matières pituiteuses et bilieuses, et procura plusieurs déjections. Il sua la nuit et eut du sommeil. — Le 13, la tête était moins pesante, moins déprimée ; le rhumatisme du bras avait disparu. On continua les fondants salins. — Le 14, un émético-cathartique fit rendre des matières pituiteuses moins amères, et procura des selles. La tête se trouva dégagée, et la faculté de la redresser plus grande. — La liberté du ventre entretenue et des frictions dissipèrent bientôt les restes de la tumeur. La tête se releva, et put se mouvoir comme auparavant.

CHAPITRE XVI.

Décembre. Les deux premiers jours de ce mois furent humides. Les hauteurs étaient couvertes d'un peu de neige, mais il n'y en avait point dans la plaine; le ciel était nébuleux et la température très-douce, le vent du midi dominant.— Le 3, il y eut une aurore boréale ; depuis, le temps fut serein, sec, avec de la gelée. — Le 6, il tomba un peu de neige sur les endroits élevés ; mais, dans les fonds, elle était mêlée avec la pluie. — Le 7, il gela de nouveau : le temps fut sec et froid. — Le 13, où l'eau était prise à sa surface, les neiges commencèrent à fondre, et il y eut une pluie douce et chaude. — Mais bientôt un froid léger reprit, le vent du nord soufflant par intervalles, jusqu'à ce que, le 17, le vent du midi adoucit le temps de nouveau, et les pluies balayèrent la neige des coteaux voisins. — Le 18, la neige fut très-abondante, et les vents ne se firent point entendre. Depuis cette époque, la neige resta, et le temps fut doux. — Il dura ainsi jusqu'au 26. Les jours suivants, il tomba de la neige dans certains endroits, et de temps en temps. Mais il y eut à

peine du froid et point de glace.—Ainsi le temps fut presque toujours doux et humide.

Le moindre froid fut de six degrés et demi au-dessus de 0, le premier du mois. — Le plus grand froid fut de cinq degrés au dessous de 0, le 25. — Ainsi la chaleur moyenne, pour tout le mois, fut d'un tiers de degré au-dessus de 0. — La plus grande hauteur du baromètre fut de vingt-huit pouces six lignes, le 11 et le 12. — Son plus grand abaissement fut de vingt-sept pouces trois lignes, le 5. — Ce mois produisit très-peu de maladies; mais il en reçut beaucoup qui lui furent transmises par l'été et l'automne précédents, maladies lentes et pernicieuses.— Je reçus un grand nombre de malades qui avaient eu d'une manière fort grave la fièvre d'été, et qui ressemblaient à des soldats qui se retirent blessés du champ de bataille pour se faire panser. — Quoique cette partie de l'année ait été remarquable par sa grande salubrité, cependant elle a été funeste aux phthisiques, et à eux presque uniquement. La phthisie causa la plus grande partie des morts dans cet hôpital. — J'ai recueilli, avec toute l'exactitude dont j'étais capable, les histoires de phthisiques, afin de reconnaître l'espèce et la cause de leur maladie, et de comparer ce que je savais avec ce que les ouvertures de cadavres m'apprendraient. — La fièvre bilieuse (1) donna naissance à cette phthisie, parce qu'elle eut lieu dans un temps où la bile est très-abondante, et qu'une partie de cette humeur bilieuse se fixa sur les poumons, d'où on ne put pas la déloger. Cette métastase occasionna des toux continuelles, très-importunes, très-nuisibles à un viscère mollasse, et qui faisaient quelquefois cracher le sang. L'abord non interrompu de mauvais sucs vers un organe sans cesse ébranlé, l'engorgement de cet organe, la solution de continuité, l'ulcération en précipitèrent la ruine : celle de l'individu s'ensuivit. — Chez quelques malades, la matière morbifique de la fièvre bilieuse ne se porta point sur les poumons, qui furent affectés par sympathie seulement : l'estomac étant le siége de la cause du mal. — Cette toux de l'estomac, qui accompagne la fièvre bilieuse, lorsqu'on la néglige ou qu'on la traite mal (par des saignées, des émollients, des huileux), affaiblit le poumon en le secouant sans relâche, et le ruine enfin comme aurait fait une métastase bilieuse. — Les fièvres intermittentes, ou abandonnées à elles-mêmes, ou mal traitées, ont souvent dégénéré en phthisie.

Il n'était pas nécessaire qu'une fièvre fût violente pour passer à la phthisie : une fièvre bilieuse médiocre, ou même une disposition de ce genre suffisait. — J'ai vu bien certainement ces catarrhes bilieux, avec ou sans fièvre, dégénérer très-fréquemment en phthisie incurable. — Les ouvertures de cadavres me firent voir des altérations multipliées du poumon, des adhérences, des tubercules de différente grandeur et durs, qui faisaient que ce viscère se précipitait au fond de l'eau. Toute sa substance était parsemée de grains blanchâtres, ressemblant pour la forme à des grains de millet, durs en totalité, ou rendant, quand on les ouvrait, une matière puriforme. Quelques-uns avaient les poumons très-pesants et d'un volume considérable, en sorte qu'on jugeait qu'ils n'avaient pu tenir que très-difficilement dans la cavité du thorax :

(1) La lecture attentive des écrits de Stoll fait sans cesse reconnaître en lui deux objets très-distinctifs, le talent supérieur d'observer et de décrire les maladies, et en même temps certaines opinions qu'il a adoptées sur parole dans le cours de ses études, qu'il répète sans cesse sans les soumettre à un examen ultérieur, sans chercher à les analyser : on doit mettre du nombre de ces dernières le rôle actif qu'il fait sans cesse jouer à la bile, et l'idée de retrouver l'origine d'une certaine phthisie dans la fièvre bilieuse. Sur quel fondement admet-il une métastase bilieuse dans les poumons? L'ouverture des corps a-t-elle manifesté de semblables amas bilieux dans ces viscères? Point du tout, puisque Stoll, en rapportant le résultat de ces ouvertures, ne nous parle que *de grains blanchâtres dont la substance des poumons était parsemée*, *d'une matière puriforme trouvée dans ces viscères*, *de glandes du mésentère tuméfiées*, etc. Aucune analyse chimique n'a servi de fondement à la même opinion : c'est donc un simple jeu d'imagination que cette prétendue métastase, puisqu'elle n'est fondée sur aucun caractère extérieur, sur aucun fait soit anatomique, soit chimique. L'exemple même qu'il donne (premier malade) ne doit-il point être rapporté à une phthisie primitive ou originaire? et quel rapport a-t-elle avec la fièvre bilieuse?

ces malades périrent suffoqués. — On trouvait dans certains poumons des poches, les unes pleines d'une matière puriforme, les autres vides et affaissées ; elles communiquaient avec des rameaux de la trachée-artère, qui semblaient avoir été coupés. Ces derniers malades mouraient de consomption, épuisés par des déjections continuelles, ou par des sueurs nocturnes très-abondantes. Il y en avait aussi qui maigrissaient et se consumaient peu à peu, sans rien perdre sensiblement, soit par les déjections, soit par les sueurs. —La plupart avaient les glandes du mésentère tuméfiées, quoique flasques. On rencontrait aussi les viscères du bas-ventre émaciés et fondus, le foie surtout et la rate.—J'eus souvent le bonheur de réprimer le mal dans son origine, en prescrivant d'abord une forte tisane de chiendent et de dent-de-lion, ensuite une décoction de lichen d'Islande. Je doute que je l'eusse guéri déjà avancé et confirmé ; mais je ne l'ai jamais vaincu quand il était invétéré, quoique j'eusse employé plus d'une méthode de traitement. — Je n'ai jamais mis mes phthisiques à la diète lactée ; d'autres l'ont fait, mais n'ont pas réussi, et, l'état des malades empirant bientôt, il fallait abandonner ce régime. — J'eus, vers le milieu du mois quelques pleurésies inflammatoires, dont une ou deux furent des plus graves. — Il fallait des saignées répétées, et ensuite évacuer avec le vomitif ou l'émético-cathartique. Quelquefois on faisait saigner et vomir alternativement. — On péchait rarement en répétant trop la saignée (1), quoiqu'il fût très-difficile de déterminer jusqu'où l'on pouvait le faire. La méthode anti-phlogistique seule rendait la maladie ou maligne ou chronique. Quelquefois elle ne faisait que l'adoucir et changer la fièvre en une sorte de *disposition fébrile*, qui, à la moindre occasion, éclatait de nouveau avec force et avec un très-grand danger.

Mais le vomitif lui-même, donné trop tôt et avant d'avoir saigné, était nuisible. Il aurait fallu rechercher si l'inflammation était plus forte ou plus faible que ne l'était le vice bilieux, quel était le degré d'intensité de tous les deux, et lequel rendait le danger plus pressant. — Mais cette recherche de causes qui n'agissent ni avec la même force ni avec le même résultat, demande une attention extraordinaire et quelquefois très-fatigante, même de la part des meilleurs esprits. Elle est dangereuse, sujette à erreur : aucun maître n'apprend à la faire, si ce n'est l'expérience, et une expérience longue et pleine de patience. — Lorsque l'hiver (1), approchant, commence à af-

(1) Il faut convenir que des préceptes aussi vagues que ceux que donne Stoll sur l'usage de la saignée dans la pleurésie inflammatoire montrent l'indécision la plus marquée sur un objet capital, et que rien n'est plus propre à confirmer l'opinion vulgaire qu'on a de la médecine, regardée comme science purement conjecturale ; il indique la nécessité des saignées répétées, et il avoue en même temps *qu'il fut très-difficile de déterminer jusqu'à quel point on pouvait le faire ;* d'un autre côté il attribue à leur trop grande répétition la dégénération de la maladie en maligne ou chronique : voilà l'éternelle vacillation où on se réduit lorsqu'on ne compte pour rien les efforts salutaires de la nature, et qu'on fait tout consister dans les moyens subsidiaires de la médecine. Pour fixer les vrais principes, il ne s'agit que de rappeler l'histoire de la péripneumonie et la voie la plus ordinaire que prend la nature pour la terminer ; or on sait que c'est par l'expectoration. Toutes les fois donc que cette excrétion procède avec régularité, et que les autres symptômes, tels que l'oppression, la douleur de côté, le mouvement fébrile, sont à un degré modéré, je me borne à des boissons pectorales et aux préceptes rigoureux du régime, pour faciliter à la nature le développement de ses ressources naturelles ; et l'expérience dégagée de toute prévention apprend que cela suffit pour amener une terminaison favorable de la maladie : il paraît même que dans ce cas une saignée faite inconsidérément suspend souvent la marche de l'expectoration, et peut entraîner des suites funestes. Le symptôme principal qui me dirige dans l'emploi de la saignée est donc l'oppression très-forte de la poitrine avec une expectoration difficile et une douleur très-vive ; dans ce cas même j'ai très-rarement recours à plus de deux saignées, et il ne m'est arrivé qu'une fois, sur un très-grand nombre de cas, de faire pratiquer une troisième saignée. En général, mon but est de modérer les symptômes, mais point du tout de les entraver en affaiblissant trop le malade ; et c'est ainsi qu'on évite de rendre la *maladie*, comme le dit l'auteur, *ou maligne, ou chronique*.

(1) L'auteur remarque judicieusement

faiblir les maladies de l'été, ou que les maladies de l'hiver se modifient en celles de l'été, aux époques où deux constitutions si différentes l'une de l'autre se touchent, l'erreur est facile, et la pratique de l'art pleine de difficultés; car il arrive quelquefois que, séduit par l'analogie, vous prenez une forte inflammation pour une fièvre bilieuse simple, ou celle-ci pour l'autre, le grand nombre des individus tous attaqués de la même maladie vous induisant en erreur.— Et que l'on ne dise pas que les signes diagnostics de ces deux fièvres sont clairement distincts et indubitables ; car j'ai appris, par un grand nombre d'observations, qu'il y a des inflammations dangereuses qui exigent la première attention du médecin et le traitement antiphlogistique le plus complet, quoiqu'il se manifeste beaucoup de symptômes d'affection bilieuse; qu'il y a également des fièvres bilieuses et putrides qui ne présentent point leurs signes ordinaires, et qui paraissent des inflammations; qu'il y a même quelquefois des complications des unes avec les autres. — Ces erreurs n'ont guère lieu dans le *fort* d'une constitution quelconque, mais lorsqu'elle finit ou qu'elle commence, et plus souvent encore lors du passage de l'une à l'autre. — C'est donc dans les temps moyens entre deux constitutions qu'il faut faire une attention particulière, agir avec plus de précaution, temporiser quelquefois, et n'avoir recours aux moyens énergiques et décisifs qu'autant que les circonstances l'exigeront évidemment. On insistera plus long-temps sur la méthode antiphlogistique, et c'est par elle que l'on commencera le traitement. On fera une saignée légère, comme pour sonder la nature de la maladie; et si le malade la supporte bien, s'il en est soulagé, on la répétera. Les doux incisifs seront employés abondamment et long-temps;

---

que, dans le passage de la constitution de l'été à celle de l'hiver, il est facile de se méprendre sur le caractère bilieux ou inflammatoire d'une maladie, et en cela il provoque avec prudence toute l'attention du médecin pour en bien saisir les traits distinctifs. Mais est-il bien vrai que les signes diagnostics de l'une et de l'autre ne puissent être bien saisis, surtout en procédant avec méthode, et en portant directement sa vue sur les symptômes capitaux propres à diriger le jugement qu'on doit porter? Les hospices offrent des exemples fréquents de ce qu'on appelle *péripneumonie bilieuse*, et j'avoue qu'en y portant un esprit d'analyse et en considérant séparément les symptômes qui appartiennent à la péripneumonie, et ceux qui caractérisent la fièvre gastrique, on parvient en général à distinguer les uns et les autres, et à juger de leur intensité respective. Mais pour bien faire cette application, il faut déjà posséder une méthode de classification, et s'être fortement exercé à en faire usage : car sans cela on n'a que des preuves négatives du contraire. Je puis même assurer que les procédés en sont si simples, que les élèves un peu distingués qui ont suivi quelque temps mes leçons particulières de clinique sont parvenus au point de ne pas se méprendre sur de pareils objets, surtout en suivant pendant quelques jours la marche de la maladie. Parmi les exemples nombreux de ce genre que j'ai recueillis, je joindrai ici le suivant : Une femme de soixante-un ans, d'une constitution robuste, avait éprouvé depuis une quinzaine de jours, à la suite de longues fatigues, des malaises, des lassitudes spontanées et un dégoût pour les aliments. Le 24 brumaire an 8, frisson violent pendant trois heures, douleur vive dans le côté gauche de la poitrine, toux incommode, gêne dans la respiration ; après le frisson, chaleur vive, mal de tête violent, amertume de la bouche, soif intense, sentiment de pesanteur à l'épigastre; nausées ; mêmes symptômes les trois jours suivants; le quatrième jour, diminution de la douleur, mais crachats muqueux avec des stries sanguines; le cinquième jour, époque de son entrée à l'infirmerie, vomissement abondant de matière jaunâtre par l'administration d'un grain de tartrate antimonié de potasse; le sixième jour, diminution des symptômes gastriques, continuation des boissons pectorales; le septième jour, l'oppression de la poitrine très-diminuée, la douleur, au lieu d'être fixe, s'étend jusque sur l'omoplate; crachats entièrement muqueux, détente générale, sommeil, moiteur pendant la nuit; le huitième jour, exacerbation des symptômes de la poitrine, retour de la douleur fixe, toux vive, nuit laborieuse, crachats mêlés de sang; le neuvième jour, les symptômes gastriques se renouvellent et rendent encore l'usage de l'émétique nécessaire; les jours suivants, il y eut encore quelques retours alternatifs des signes distinctifs soit de la fièvre gastrique, soit de la péripneumonie, et la maladie a été complètement jugée le quatorzième jour par le changement progressif de la matière de l'expectoration.

les vomitifs, avec ménagement et plus tard, et on préférera les plus doux. — Il faut souvent se méfier de soi-même, et prendre garde que des cures promptes et heureuses, qu'une certaine prestesse dans le discernement, acquise par une pratique heureuse, ne nous fassent errer dans ce passage dangereux d'une constitution à l'autre, et ne nous portent à agir avec trop de précipitation et tumultueusement.

J'ai perdu un malade qui avait une fièvre bilieuse inflammatoire; je l'aurais peut-être conservé si j'avais fait précéder un plus grand nombre de saignées (il y en eut trois de faites) et donné le vomitif plus tard; mais les succès de ma méthode anti-bilieuse m'avaient rendu moins attentif à la complication de l'inflammation, ou, malgré mon attention, m'avaient fait illusion: tant il faut se tenir en garde et contre soi-même et contre ses succès. — Celui qui commence à pratiquer dans un pays agira prudemment en évitant les extrémités contiguës des constitutions, et leurs passages de l'une à l'autre; et il n'exposera jamais moins sa réputation, en choisissant le temps de l'année qui produira des maladies simples, complètes, et par cela même d'une nature facile à connaître.—La fièvre érysipélateuse parut quelquefois pendant ce mois, et l'éruption avait lieu ordinairement sur le visage. Le traitement anti-bilieux, savoir: des fondants salins et un émético-cathartique, firent disparaître promptement et sûrement, sans aucun remède externe, et la fièvre et les exanthèmes.—J'ai guéri de la même manière la fièvre scarlatine, et je ne lui ai point trouvé cette malignité que d'autres ont aperçue dans cette saison, mais en employant un traitement différent du mien. C'est pourquoi la fièvre érysipélateuse et la scarlatine m'ont paru être, ce mois-ci, des maladies congénères et d'origine bilieuse. — J'ai guéri, par la méthode dont j'ai parlé, une jeune fille qui, depuis cinq ans, était sujette à de fréquents érysipèles de la face; et ayant, par le moyen du quinquina, fortifié le système gastrique et bilifère, elle fut par la suite exempte des retours de cette maladie.—Les femmes en couches n'éprouvèrent point, pour la plupart, dans ce mois, la fièvre qui les affligea presque toutes l'été et l'automne précédents; il n'y en eut qu'une ou deux qui en furent atteintes légèrement.—La saignée devint plus nécessaire dans les derniers jours de décembre, car presque tous les malades qui entraient à l'hôpital avaient la respiration difficile, comme dans la péripneumonie: et en effet, quoique la maladie principale ne fût pas toujours inflammatoire, il existait une légère inflammation du poumon. J'attribuais la phlogose de ce viscère à un air un peu froid, dont il est le premier de tous nos organes à ressentir l'action. La circulation des humeurs en était gênée, et ce qui s'arrêtait de mauvais sucs était contenu avec peine dans la poitrine resserrée par le froid, et embarrassait la respiration. — J'ai vu un hydropique, que son mal refroidissait singulièrement et qui était enflé de tout le corps, pris d'une douleur pleurétique et d'une fièvre violente. La couenne de son sang était pleurétique, et la saignée diminua beaucoup l'oppression, la difficulté de respirer et la toux.

Il vint ce mois-ci à l'hôpital un ouvrier qui, pendant huit jours, avait eu chez lui une fièvre irrégulière, avec un mal de tête continuel, un saignement de nez tous les jours, et même une hémorrhagie, des douleurs vagues dans les membres, et continuelles dans la cuisse droite. L'appétit était diminué, la bouche amère. Il ne s'alita point. — Lorsqu'il fut à l'hôpital, il nous fit voir sa cuisse droite, qui était très-enflée et très-douloureuse. La douleur fut continuelle les premiers jours, ensuite rémittente, s'exaspérant vers le soir et pendant la nuit, ne pouvant supporter le toucher, et faisant pousser des cris au malade; enfin, au point du jour elle s'adoucissait. Il y avait une légère rougeur, une éruption comme ortiée, et une douleur étendue et courant dans tout le membre, laquelle était presque insupportable la nuit. La fièvre, plus modérée dans le jour, avait pendant la nuit plus d'intensité. Le saignement de nez continuait, et dégénérait quelquefois en hémorrhagie. — On lui prescrivit les sels neutres, l'oxycrat et le miel, ensuite un émético-cathartique. Immédiatement après le vomissement, la douleur, de continue qu'elle était, devint rémittente; et l'hémorrhagie, que l'action du vomitif avait rappelée, se calma spontanément lorsqu'il eut produit son effet, et ne reparut pas davantage. Après un second émético-cathartique, la *rémittence* de la douleur se changea en *intermittence*. Ayant continué alors l'usage des sels, et ensuite employé les amers, la douleur et la fièvre disparurent

en même temps. — L'œdème froid et indolent qui restait à la cuisse fut dissipé au moyen des frictions, et en prolongeant l'usage des toniques.—Les vomissements, chez ce malade, furent bilieux, pituiteux, et ils le soulagèrent sur-le-champ. — J'ai déjà dit que les fièvres bilieuses, négligées ou mal traitées, avaient dégénéré quelquefois en phthisie ; mais ce ne fut pas la seule maladie qui les remplaça: elles furent la source de douleurs très-opiniâtres dans les articulations, dans les parties intermédiaires et quelquefois dans la substance des os. Ces douleurs s'agravaient pendant la nuit, et le membre qu'elles affectaient plus particulièrement éprouvait un certain engourdissement et une diminution considérable dans la force musculaire. Cette infirmité lassa souvent ma patience et celle des malades, et elle résista à tous les remèdes. — Je pensai enfin qu'il fallait abandonner la chose au temps, et regarder comme un secours plus efficace la chaleur de l'été, qui fondrait la matière morbifique, l'attirerait vers la superficie du corps, surtout si son action était secondée par des bains d'eaux thermales.—Cependant, j'ai guéri quelques malades en employant les vésicatoires, l'aconit, la clématite droite, les préparations antimoniales, et autres remèdes connus pour produire les mêmes effets. — Voici quelques ouvertures de cadavres et quelques histoires de maladies que j'ai observées pendant ce mois, et même plus tard (en janvier). Le mode de la constitution et des maladies fut le même pendant ces deux mois.

PREMIER MALADE.

Un étudiant en médecine, âgé de 23 ans, ayant la poitrine étroite, le cou long, la taille mince et grêle, les épaules ailées, né d'une mère hémoptysique, depuis long-temps déjà respirait avec difficulté quand il avait fait un exercice forcé, et même, le reste du temps, cette difficulté avait lieu jusqu'à un certain point. — Il se portait mieux l'hiver que l'été. — Un an auparavant, dans un accès de colère, il rendit par les crachats un peu de sang vermeil. — Dès le commencement de juin de cette année (1777), il lui survint une grande oppression de poitrine ; il toussait, et rendait des crachats *puriformes*, mêlés de filets de sang le matin, et, pendant le jour, d'un blanc jaune. Il se couchait avec une égale facilité dans tous les sens. Dans une inspiration profonde, ou quand il toussait, une douleur pongitive, forte, se faisait sentir vers la pointe du sternum. La nuit, il suait fréquemment, mais peu. Il était souvent relâché du ventre; et cela lui faisait du bien. Le matin, quand il se réveillait, il était très-altéré, et avait en même temps la bouche un peu amère ; elle le fut davantage cet été. Il éprouvait des frissons vagues. Depuis plusieurs années sa langue était très-bilieuse, et couverte d'un velu jaune, comme si c'eût été du lin de cette couleur ; les aliments lui paraissaient bons quelquefois, et il les désirait. Il se sentait les membres faibles. — Au mois d'août, il se fit tirer dix onces de sang, ce qui le soulagea peu, et pour quelques jours seulement. — Le 30 septembre, étant à se promener, il rendit sans difficulté, en toussant, environ une demi-livre de sang, dans l'espace de quatre heures ; les accidents de la poitrine augmentèrent. Il se fit faire de nouveau une légère saignée, qui ne le soulagea point. — On le transporta à l'hôpital le même jour, sur les quatre heures du soir. Son pouls était vibrant, et l'artère était raide. Je m'efforçai de lui dégager les premières voies avec plusieurs lavements, et de lui lâcher doucement le ventre avec de la manne et autres eccoprotiques. Il paraissait mieux, et ses crachats étaient moins et plus rarement teints de sang. Mais le 2 octobre, sur le soir, il survint une nouvelle hémorrhagie de poitrine et de la chaleur dans cette partie ; la fièvre augmenta.

Je lui donnai sur-le-champ deux scrupules d'ipécacuanha avec un grain de tartre stibié. Il vomit beaucoup de matières bilieuses et pituiteuses très-amères. Il ne rendit pas une goutte de sang en vomissant, et, après le vomissement, il avait à peine de la fièvre; l'ardeur de poitrine était disparue, la respiration bonne, la toux très-légère; et la nuit suivante, où il dormit, à peine parut-il un filet de sang. — Le lendemain, qui était le 3 octobre, vers neuf heures du matin, il rendit pour la dernière fois, en toussant, un peu de sang grumelé et non vermeil. Tous les accidents avaient beaucoup diminué. On reprit les eccoprotiques, la manne, les sels neutres. — On les continua le 4. La toux, qui était rare, chassa un peu de matière glutineuse, et très-peu qui ressemblaient à du pus. Du reste, la poitrine ne souffrait aucunement. Le soir, au moyen d'un demi-grain d'opium, j'assurai le repos du pou-

mon contre la toux de la nuit, qui était un peu trop fréquente et qui interrompait le sommeil.—Le 5 au matin, le malade cracha une fois encore très-peu de sang noirâtre mêlé avec une matière glutineuse; le reste du jour, il ne parut point de sang. La nuit, il y eut du sommeil qui ne fut point troublé par la toux, quoique le malade n'eût point pris de calmant. La langue, cependant, continuait d'être très-bilieuse. On prescrivit ce jour-là de légers toniques, des amers, et on pourvut à la liberté du ventre. — Le 6, il n'y eut point de sang; les crachats étaient muqueux et n'étaient plus puriformes; le malade était bien. — Il fut de même le 7. Après midi, il parut une fois un peu de sang dans les crachats muqueux. On continua les mêmes remèdes; les nuits furent bonnes. — Depuis cette époque, le malade ne rendit plus de sang par les crachats. Il n'avait ni toux ni fièvre, et se sentait bien de la poitrine. Il faisait usage de lichen, de polygala, et d'autres amers et fortifiants, et se tenait toujours le ventre libre et facile.—Sur la fin d'octobre, quoiqu'on l'invitât avec instance à prolonger son traitement confirmatif pour détruire entièrement ce caractère imprimé en lui, il s'y refusa, en nous assurant qu'il mènerait à l'avenir un genre de vie tel qu'il ne l'avait pas mené depuis longtemps, c'est-à-dire très-sain.

Vers la fin de décembre, il revint à l'hôpital, et nous raconta que, depuis quatorze jours, il éprouvait parfois de légers frissons, des chaleurs vagues, de la toux, surtout la nuit, et qu'il expectorait des matières puriformes; que, dans ces derniers jours, il avait peu craché, mais avec du sang; qu'on l'avait saigné sans le soulager; qu'il n'avait point d'appétit. Il se couchait sur l'un et l'autre côté sans éprouver d'incommodité, n'avait de douleur nulle part dans la poitrine, ne ressentait aucune difficulté à respirer, à moins qu'il ne marchât vite, ne pouvant faire alors d'assez grandes inspirations. Il suait souvent les nuits, et toussait fortement. Il n'avait la diarrhée que rarement, et légèrement. Une dose d'opium le soir le tranquillisa pour la nuit, sans augmenter les sueurs: elles étaient même plus fortes quand il n'en prenait pas. Sa voix fut toujours un peu rauque.—Le dernier jour de janvier 1778, comme il était sur son séant, sa respiration devint très-difficile; il suffoquait comme si on lui eût serré le cou avec une corde.—Le jour suivant, il nous assurait qu'il respirait commodément; qu'il restait facilement couché, et qu'il se trouvait bien. Mais, au milieu de la nuit, il expira en parlant, et jouissant encore de tous ses sens. — A l'ouverture du cadavre, on trouva les poumons remplis de tubercules gros comme une aveline, une fève, un pois, une lentille. Les uns étaient durs et blanchâtres; les autres rendaient, quand on les ouvrait, une petite quantité de pus. Le poumon droit était plus dur, plus pesant, et rempli d'un plus grand nombre de tubercules; il était en outre très-adhérent à la plèvre. On découvrit dans sa partie supérieure deux poches fort dures, de la grandeur d'un œuf de pigeon, l'une vide, l'autre pleine d'une matière ichoreuse. Le poumon gauche regorgeait d'un sang noir, et paraissait avoir suppléé presque en entier dans ses fonctions le droit, qui était beaucoup plus vicié que lui. Les deux poumons, séparés du cœur, pesaient quatre livres quatre onces, poids de Vienne. Des portions de ce viscère, jetées dans l'eau, flottaient au-dessous de la surface. — Le péricarde contenait une bonne livre de sérosité jaune. — Dans l'abdomen, plusieurs glandes du mésentère parurent augmentées de volume, molles et flasques. Le pancréas était plus gros et beaucoup plus mou que de coutume. — L'intestin jéjunum était enflammé; les autres intestins avaient une couleur de plomb.

Ce malade avait fait usage de la décoction de chiendent, de dent-de-lion, de chicorée, ainsi que de celle de lichen d'Islande et de quinquina. —Il avait naturellement le poumon faible, incapable de résister au mouvement trop vif des humeurs, et de se débarrasser de matières étrangères qui auraient afflué vers lui en leur en imprimant un. — La disposition bilieuse du système gastrique, et la fièvre qui en résulte, produisent souvent des hémorrhagies du nez, des hémoptysies, des pertes, que l'on réprime promptement en nettoyant l'estomac et les intestins. — C'est ce qui arriva à ce malade. De doux purgatifs lui furent avantageux; mais le vomissement lui procura un soulagement plus décidé, et arrêta sur-le-champ l'hémorrhagie. — Cette phthisie par ulcères et par tubercules était due au dépôt d'une humeur dépravée sur un poumon sans énergie. On prévient souvent une phthisie de ce genre, en attirant doucement les humeurs vers le ventre, en sorte qu'une matière ex-

crémentitielle quelconque qui se jetterait d'habitude sur le poumon est portée vers ce couloir plus convenable, que l'on stimule pendant long-temps, mais avec modération. Cependant, même alors le traitement n'est pas encore complet; il faut fortifier le corps en général, augmenter l'énergie de l'estomac, et resserrer l'organe pulmonaire trop lâche.

SECOND MALADE.

Le 17 janvier 1778, un musicien, âgé de cinquante-deux ans, maigre, d'une taille allongée et d'une couleur bilieuse, fut transporté à l'hôpital. Il nous dit que depuis vingt ans il s'était très-bien porté; que le 11 de ce mois, ou sept jours auparavant, se portant encore très-bien, il avait été à une noce, qu'il avait animée par son talent. — Le 12, après midi, il vomit ce qu'il avait pris, et, en outre, des matières bilieuses; il y eut des frissons, de la chaleur. Il se coucha. Il avait une toux continuelle, la respiration laborieuse, une douleur pongitive au côté gauche et au sternum, laquelle s'étendait jusqu'au côté droit. Il ne pouvait se coucher ni sur le dos, ni sur aucun côté. Il frissonnait perpétuellement. — Le 13 et le 14, les accidents étaient les mêmes.— Le 15, il survint une diarrhée spontanée; les frissons étaient continuels, la bouche toujours très-amère.—Le 16, il n'y avait aucun amendement; les nuits étaient agitées et sans sommeil. — Le 17, entré à l'hôpital, il nous fit ce récit de sa maladie, lequel nous fut confirmé par ceux qui l'accompagnaient. Nous le trouvâmes ayant une forte jaunisse, respirant avec peine, bruit et sifflement; n'ayant pas toujours sa tête, et marmotant des choses sans raison; ne toussant pas fort, mais continuellement, et crachant un peu de sang. La langue était très-bilieuse, l'abdomen un peu boursouflé, et cependant insensible; le pouls plein, fort, et comme en parfaite santé; la chaleur du corps comme à l'ordinaire. Il n'était point altéré, et il n'éprouvait ce jour-là aucune douleur de côté. Le soir, les lypothymies furent fréquentes, et la perte de la raison fut, dans les derniers moments de sa vie, accompagnée de beaucoup de taciturnité. Son sang présenta une croûte épaisse, *pleurétique*, d'une forte couleur jaune; la sérosité était d'un jaune verdâtre. Il mourut dans les convulsions, au milieu de la nuit.

A l'ouverture du crâne, on trouva la pie-mère enflammée, mais plus du côté gauche que du côté droit; une sérosité rougeâtre entre cette membrane et le cerveau, surtout dans les anfractuosités. Les ventricules latéraux en contenaient aussi plus qu'à l'ordinaire. Les plexus choroïdes étaient très-rouges, et parsemés de varices comme de nœuds de couleur bleue.—Le poumon droit était enflammé en totalité, à l'exception de la partie inférieure qui regarde le diaphragme. Il était enveloppé d'une fausse membrane, pareille à celle que forme pour l'ordinaire le sérum du sang en se coagulant, ancienne, tenant fortement à la plèvre, et parsemée d'un grand nombre de vaisseaux sanguins qu'on apercevait à l'œil nu. La graisse de tout le corps paraissait pénétrée entièrement d'une couleur jaune. Le poumon droit était parfaitement sain, si on en excepte quelques tubercules durs, disséminés çà et là. La plèvre était aussi très-saine. — Les intestins grêles étaient enflammés, surtout le jéjunum; le duodénum était livide. Les vaisseaux de l'estomac, ainsi que ceux du mésentère près le tube intestinal, étaient dilatés, et gorgés d'un sang noir. La vésicule du fiel renfermait deux calculs de la grosseur d'une aveline. Le reste était dans l'état naturel.

Il est facile de voir que la maladie de ce musicien était bilieuse et inflammatoire; mais l'inflammation prévalut de beaucoup, et devint bientôt mortelle. Un stimulus bilieux, putride, âcre, enflamma le sang. — Voilà une douleur pongitive, surtout au côté gauche, avec inflammation du poumon droit, la plèvre restant parfaitement saine; un entéritis sans douleur et avec diarrhée; une inflammation de la pie-mère sans frénésie, si on en excepte le délire de quelques heures qui précéda la mort. — Un changement fatal de la pleurésie en péripneumonie eut lieu, lorsque le malade, ayant le cerveau affecté, ne sentait plus la douleur de côté, quoique la cause de cette douleur subsistât toujours.—J'ai souvent observé, et fait observer aux élèves, de ces fausses membranes formées par un sérum inflammatoire, et parsemées de vaisseaux innombrables très-rouges. Je les avais confondues une fois avec l'épaississement de la plèvre.

TROISIÈME MALADE.

Une femme, âgée de quarante ans, ayant la figure atrabilaire, mère autrefois de

plusieurs enfants, eut par intervalles, au commencement de décembre, des frissons et de la chaleur, des nausées, la bouche amère, et quelquefois des vomissements de bile. Ayant pris des fondants et un vomitif, elle se trouva bien en fort peu de temps. — Elle parut pendant quatre jours convalescente, lorsque tout-à-coup elle fut saisie d'une douleur de côté aiguë, avec une petite toux, beaucoup de fièvre, et un pouls dur et vibrant. Elle était agitée, avait la respiration bruyante, la tête peu assurée. Long-temps avant et pendant la maladie, ses jambes étaient œdématiées, très-douloureuses au toucher, et elles conservaient l'empreinte du doigt. La langue était très-aride, raide comme du bois et retirée.—La malade refusait opiniâtrément tous les remèdes et toute espèce de boisson. Son sang forma une couenne pleurétique très-épaisse et extrêmement jaune. Les saignées ne lui procurèrent aucun soulagement. Elle mourut en peu de jours.

On trouva dans la cavité droite de la poitrine une livre de sérosité de couleur de paille, et dix onces dans la gauche. Les deux poumons étaient horriblement enflammés, le droit surtout. Des portions de l'un et de l'autre, dans quelque région qu'on les prît, gagnaient le fond de l'eau. La région supérieure de cet organe était plus enflammée que l'inférieure qui regarde le diaphragme. La plèvre était saine dans toute son étendue. — La vésicule du fiel contenait une bile tenace et foncée en couleur. La superficie du foie était inégale dans certains endroits, et comme si ce viscère eût été cuit. L'épiploon était un peu enflammé. Il y avait dans l'abdomen deux livres d'une sérosité jaune.—La face postérieure et externe de la matrice avait près de son fond un corps du volume d'une grosse châtaigne, suspendu par un pédicule charnu peu épais; ce corps ressemblait à du lard, et toute sa substance était parsemée de parties dures, osseuses, cartilagineuses. — La matrice elle-même n'était pas placée au milieu du bassin, mais vers le côté gauche; ses ligaments de ce côté étaient très-courts, et ceux du côté opposé très-longs.—Nous avons vu beaucoup de malades affectés depuis long-temps d'enflures aux jambes, toussant un peu, respirant avec peine, ayant le corps lâche et comme pâteux, qui périssaient d'inflammation du poumon, sans qu'on pût y apporter de remède. On trouvait beaucoup de sérosité épanchée dans la poitrine.

Je crois avoir guéri cet hydrothorax inflammatoire chez quelques-uns, par le moyen des saignées répétées, du nitre, de la terre foliée de tartre, et une tisane de mauve et de guimauve avec beaucoup de réglisse. Le sang formait une couenne pleurétique. — Il fallut quelquefois saigner, mais modérément, des hydropiques, savoir, lorsqu'il leur survenait une inflammation de poitrine, excitée, chez ces individus très-refroidis, ou par une constitution de l'année favorable à la production des maladies inflammatoires, ou par une sérosité âcre et brûlante, ou par un traitement trop échauffant. — Lorsque la quantité de l'eau dans l'hydrothorax menaçait d'une prompte suffocation, une légère saignée dégageait la respiration, et retardait la mort pour un peu de temps.

QUATRIÈME MALADE.

Le 19 janvier, un homme, âgé de trente-huit ans, célibataire, écrivain public, entra à l'hôpital ayant une forte fièvre, la démarche chancelante, l'esprit mal assuré, et du tremblement. Il répondit avec beaucoup de peine, et incomplètement, à toutes les questions qu'on lui fit: — que le 5 du même mois, il n'avait point eu d'appétit; — que le jour suivant, il eut chaud et froid par intervalles, la tête lourde et embarrassée, et l'esprit peu présent dans certains moments; — que le troisième jour de la maladie, il lui survint en outre une douleur déchirante à l'épigastre, et qu'il eut la bouche très-pâteuse; — que le quatrième jour, pressé par le besoin, il se leva et se traîna avec peine hors de chez lui; mais qu'il fut tout-à-coup saisi au bas-ventre d'une douleur lancinante et cruelle, et qu'en rentrant il vomit ce qu'il avait pris et en même temps beaucoup de choses amères; — que le cinquième jour, ayant pris, par le conseil de je ne sais qui, un purgatif, qui, selon toute apparence, était très-actif, il avait eu vingt déjections, et que sa douleur de ventre avait augmenté. — Depuis cette époque, la fièvre, la douleur de ventre et la vacillation de l'esprit avaient continué jusqu'au douzième jour de la maladie, où il se fit saigner; et son sang, disait-il, était inflammatoire. La saignée fut répétée le lendemain. Le malade n'éprouva aucun soulagement.—Le quinzième jour de sa maladie (19 janvier),

étant entré à l'hôpital, il nous assura que depuis trois jours il éprouvait à peine quelque douleur dans l'abdomen, mais qu'il lui semblait avoir l'épigastre comprimé, et que ce sentiment d'oppression s'étendait jusqu'au milieu du thorax. Il supportait facilement le toucher à l'abdomen. La respiration était laborieuse, la langue blanche et pâteuse. Il s'était à peine écoulé quelques heures, qu'il commença à s'agiter, à crier, à délirer ; il avait des aphthes dans la bouche; du hoquet; le pouls plein, développé, fort; de la chaleur; un vomissement spontané et sans effet. On le saigna. La couenne du sang était bleuâtre, étendue, tremblotante, gélatineuse, peu cohérente. On lui appliqua des cataplasmes sur l'abdomen ; on lui donna des boissons émollientes, et des lavements de même nature. Il ne fut point soulagé. Sa tête était absolument perdue. Les urines étaient naturelles, chargées, muqueuses, blanchâtres.

Le 21 janvier, il n'y avait aucun amendement. On répéta la saignée. La couenne était de couleur plombée, verdâtre, étendue, mince, gélatineuse. Le délire continuait. Les vomissements étaient fréquents et sans effet. Le soir on donna l'ipécacuanha, qui évacua un peu de pituite et de bile. Le pouls était faible; la tête toujours perdue.—Le 21, au matin, les extrémités se refroidirent. La présence d'esprit revint ; il reconnut ceux qui l'entouraient ; il parla de bon sens : il ne souffrait point ; le pouls était accéléré, très-petit, se perdant sous le doigt. La mort arriva le soir. — Tous les organes contenus dans la poitrine parurent très-sains.—Dans l'abdomen, l'épiploon était fort enflammé ; l'iléum et le jéjunum l'étaient horriblement. Toute la substance du foie était pénétrée d'une couleur jaune. — Cet homme périt d'une inflammation de bas-ventre occasionnée par un foyer putride, ancien, agité, exaspéré par son séjour même et par le purgatif qui ne l'évacua pas. — Il aurait fallu donner d'abord beaucoup de boissons incisives, ensuite saigner, et alors faire vomir. — On a souvent le bonheur de prévenir une *inflammation putride ;* mais quand elle existe et qu'elle s'est emparée des viscères, elle tue le plus souvent.

CINQUIÈME MALADE.

Le 20 janvier, un cordonnier âgé de quarante-deux ans, qui se portait bien depuis long-temps, éprouva du froid et ensuite de la chaleur, et fut saisi d'une douleur déchirante du côté gauche qui s'étendait depuis l'épigastre jusqu'à la mamelle, et augmentait au toucher. Il ne pouvait se coucher sur le côté affecté, et respirait difficilement. Il y avait cardialgie, amertume de la bouche, défaut d'appétit, altération. Il s'alita.— Le mercredi, le jeudi, le vendredi tous les accidents augmentèrent d'un jour à l'autre. La douleur s'étendait au-delà du sternum, et occupait aussi le côté droit. Il était forcé de rester couché sur le dos, et se sentait très-oppressé. Une saignée, dont le sang était pleurétique, lui procura quelque soulagement. Ayant pris un purgatif, il eut cinq déjections.—La fièvre, qui était continue, eut tous les jours, à la même heure, un redoublement qui commençait par un frisson. — Le samedi (24 janvier) il vint à l'hôpital. Sa tête était un peu troublée. Il avait la langue rude au toucher, très-sèche, très-rouge; la respiration très-difficile, laborieuse, avec douleur sourde et déchirante dans l'un et dans l'autre côté ; l'oppression de poitrine était extrême depuis le bas du sternum jusqu'à son milieu. La cardialgie augmentait au toucher. L'abdomen était tuméfié, enflé; la chaleur naturelle ; le pouls accéléré, faible, rémittent, intermittent, tremblotant ; les extrémités froides. — Sur les dix heures de la nuit, il éprouva une chaleur violente. Le pouls était plein, dur. On fit une saignée : le sang était pleurétique. — Le dimanche, la tête se perdit ; le pouls était fréquent ; il y avait de la chaleur. Le malade mourut après-midi.

On trouva, à l'ouverture de la poitrine, le poumon droit enflammé en totalité. Dans sa substance, sa couleur était cendrée et rouge. La portion supérieure était plus enflammée que le reste. Ce poumon adhérait presque partout à la plèvre; et ces adhérences étaient les unes anciennes et fortes, les autres récentes et formées par de fausses membranes produites par un sang coagulé. La plèvre était saine de ce côté.— Le poumon gauche tenait en plusieurs endroits à la plèvre par d'anciennes adhérences de nature membraneuse. Il n'était point enflammé, mais gorgé d'un sang noir. Entre ce poumon et la plèvre, de même qu'entre lui et le diaphragme, il y avait une fausse membrane considérable, épaisse, formée récemment. — La portion de la plèvre qui revêt la dernière vraie côte et les trois

premières des fausses, était enflammée. — Le péricarde contenait une matière *puriforme* et des lambeaux d'une espèce de fausse membrane. L'aorte était enflammée à sa sortie du cœur; mais l'inflammation n'occupait que sa tunique externe, qui l'abandonne aussitôt pour former la lame interne du péricarde qui était aussi elle-même enflammée. L'oreillette droite et le sinus du même côté étaient gorgés d'un sang noir. Les deux ventricules étaient pleins de polypes formés par un sang inflammatoire coagulé. — Le diaphragme, surtout dans sa partie tendineuse, était très-enflammé. — Dans l'abdomen, l'épiploon fut trouvé très-court, replié sur le colon transverse, et légèrement enflammé. Le commencement de la portion ascendante du colon était enflammé dans un trajet de deux pouces. Le jéjunum était enflammé. Les vaisseaux sanguins du mésentère, et particulièrement du côté auquel les intestins sont attachés, étaient partout très-distendus et remplis par un sang noir. On apercevait en différents endroits de cet organe de larges taches, comme celles que produit l'inflammation. Quelques glandes ressemblaient plutôt à des grumeaux d'un sang noir. Le colon, vers sa fin et avant de former le rectum, faisait en deux endroits un repli sur lui-même. — Tout le corps et la graisse avaient une couleur presque ictérique. Les fausses membranes, formées d'un sérum coagulable, étaient aussi en grande partie jaunâtres. — Le rein gauche était un peu plus gros qu'à l'ordinaire. Mais le droit, avec sa glande surrénale, ses vaisseaux sanguins et son uretère, manquait absolument. — C'est pour la seconde fois que je trouve un rein de moins, originairement. La première fois c'était aussi le rein droit; mais le gauche ne se trouva pas excéder la grandeur ordinaire. — J'ai observé dans ce cadavre, pour la première fois, la plèvre enflammée dans l'endroit de la douleur pongitive. Mais l'inflammation n'était pas violente, et le poumon n'était pas enflammé dans la région correspondante. Peut-être qu'une crise défavorable aura, par une transsudation de la sérosité inflammatoire, dissipé, avant la mort, l'inflammation des poumons.

SIXIÈME MALADE.

Un tailleur, âgé de vingt-sept ans, eut, l'été dernier, une fièvre tierce qui dura cinq semaines, qu'il négligea, et qui se termina d'elle-même. Depuis il s'était toujours, disait-il, bien porté. — Le 12 décembre 1777, il éprouva, dans l'après-midi, un frisson extraordinaire, qui fut bientôt suivi de chaleur. — L'épigastre était douloureux, et la douleur, qui était pongitive, s'élevait jusqu'à la mamelle droite. — Le 13, il se fit saigner, et ne fut point soulagé. — Le 14 au soir, il se trouva un peu mieux. — Le 15, tous les accidents reprirent. S'étant purgé, ils diminuèrent un peu de nouveau. — Le 16, il entra à l'hôpital. Il avait, à des intervalles irréguliers, du frisson et de la chaleur, sans altération. La portion de l'hypochondre droit située entre le bord des côtes et le nombril, était prise d'une douleur aiguë et pongitive. Le malade éprouvait de la pesanteur de tête, et un sentiment fort incommode de chaleur considérable au front et aux yeux, chaleur que nous ne lui sentions pas en le touchant. Il avait la bouche amère, la langue très-sale, l'arrière-bouche pleine de mucus, l'appétit perdu, de mauvais rapports, la respiration laborieuse et accélérée, une petite toux sèche qui quelquefois faisait sortir des crachats filants, le pouls fréquent et un peu dur, une douleur au creux de l'estomac, qui ne supportait pas le toucher, le ventre libre, de l'anxiété qui augmentait le soir. On le saigna : la couenne du sang était inflammatoire, verdâtre et jaunâtre, étendue, épaisse, tenace. Le sommeil fut mauvais.

Ces accidents continuèrent le 17. La bouche était amère; la langue sale, villeuse, jaunâtre à sa base, un peu sèche. Le malade n'était pas altéré, mais il avait une chaleur qui brûlait la main. La respiration était petite, courte, fréquente; la douleur de l'épigastre et du côté droit moindre; le malade restait couché sur le dos, ne pouvant se tenir ni sur l'un ni sur l'autre côté. Les urines étaient d'un jaune saturé, presque noirâtres; elles teignaient le papier comme dans l'ictère. Le pouls était fort, plein, un peu dur; la figure bilieuse. — Je pensai qu'un stimulus bilieux, putride ou âcre, avait allumé dans les viscères une inflammation, que je n'avais pu jusqu'à ce moment adoucir par tous les moyens anti-phlogistiques. Mon dessein fut donc, après avoir chassé avec un vomitif la saburre âcre, de reprendre le même traitement anti-phlogistique par lequel j'avais débuté; mais ce remède ne provoqua ni le vomissement ni les déjec-

tions. — Dans le jour, rien ne changea, mais la nuit le malade fut très-mal. On lui donna beaucoup de boissons rafraîchissantes, plusieurs lavements, afin d'émousser l'impression du médicament, qui n'avait pas rempli son but, et qui, par sa propriété altérante, avait accru la maladie, et pour qu'il ne devînt purgatif qu'avec le moins d'inconvénient possible. On ne réussit point : le ventre se lâcha à peine.

Le 18, la chaleur et la tension douloureuse de l'épigastre augmentèrent. Le malade passa la nuit sans dormir, dans l'agitation et dans des frayeurs. — Dans la matinée du jour suivant, le trouble des sens était très-considérable par intervalles ; l'amertume de la bouche continuelle ; la langue un peu sèche ; la douleur s'était emparée aussi de la partie molle de l'hypochondre gauche, et elle s'étendait jusqu'à la mamelle du même côté ; les urines étaient d'un jaune foncé ; le pouls très-mou et accéléré. On tenta de nouveau le vomitif, mais le malade ne vomit qu'une fois et un peu de matière verdâtre seulement, sans aucunes déjections. Un lavement en procura quatre, qui étaient muqueuses, vertes, dysentériques, et ne le soulagèrent point. — Après midi, il fut très-mal; la douleur de l'hypochondre gauche était devenue plus aiguë. On fit une saignée; le sang était couvert d'une couenne verte, jaune, épaisse et non retirée. On appliqua des cataplasmes émollients ; et comme ils ne faisaient aucun bien, on eut recours à un vésicatoire sur l'endroit douloureux, ce qui ne réussit pas davantage. — Le 20, la respiration était laborieuse, avec sifflement orthopnoïque. La raison était entière ; la face hippocratique ; le pouls très vite, tremblotant, inégal de toute manière ; les urines d'un jaune très-foncé. Il y eut huit déjections spontanées. Le malade mourut le soir.— Le corps avait une couleur ictérique ; l'abdomen était proéminent et tuméfié. La partie antérieure du thorax rentrait presque en dedans, et celle qui répond à la pointe du cœur, qui est ordinairement convexe, était ici aplatie. — La peau, et toute la graisse, et la membrane qui revêt les cartilages des côtés, étaient teintes d'une couleur jaune. — Le sternum, enlevé, laissa voir une fausse membrane qui recouvrait la plèvre antérieure et latérale de l'une et de l'autre cavité du thorax; elle était jaunâtre, molle; elle s'écorchait, se rompait facilement, et paraissait avoir été récemment formée. On trouva, au-dessous des poumons vers le diaphragme, une autre membrane parfaitement semblable à la première, et qui faisait adhérer légèrement la base des poumons avec le diaphragme.—Une autre membrane, très-tenace, ayant dans certains endroits six lignes d'épaisseur, composée en quelque sorte de plusieurs lames, qui ne pouvait se déchirer qu'avec beaucoup de peine et de grands efforts, recouvrait la face antérieure du péricarde et la région voisine du diaphragme ; et elle adhérait fortement à l'une et à l'autre, de manière cependant qu'on pouvait l'en détacher sans les offenser. Cette membrane était d'un blanc-jaunâtre, et on y distinguait *très-clairement*, à l'œil nu, *un grand nombre* de vaisseaux sanguins qui, se subdivisant en d'autres plus petits, se répandaient dans toute sa substance. Déjà ancienne, elle était recouverte par une autre formée récemment, facile à déchirer, dépourvue de vaisseaux, et d'une couleur jaune.

La cavité gauche de la poitrine contenait une livre de sérosité jaunâtre, qui teignait en couleur safranée le papier et le linge, qui filait modérément, comme on l'observe assez souvent dans les vins, et qui ressemblait parfaitement à de l'eau à laquelle on aurait mêlé un peu de bile cystique pure et épaisse. — La cavité droite contenait au moins une livre et demie de la même sérosité. Il y en avait dix onces dans le péricarde, qui était distendu et légèrement enflammé, et en outre un sédiment plus épais, d'un blanc jaunâtre, à peine lié, et qui s'était déposé sur la face interne du sac. — Le ventricule antérieur du cœur était un peu enflammé. — La portion supérieure du poumon droit, qui était enflammée, gagna le fond de l'eau dans laquelle on la jeta. Le reste de ce poumon et le gauche tout entier furent trouvés exempts d'inflammation. L'épiploon était enflammé superficiellement et légèrement. Le foie était entièrement sain ; son lobe droit descendait un peu plus bas qu'à l'ordinaire ; la vésicule du fiel contenait beaucoup de bile fort épaisse et d'un jaune presque noir. L'estomac était beaucoup plus ample qu'il n'a coutume de l'être, et gonflé de vents. Les intestins grêles et le colon transverse étaient distendus par une grande quantité d'air; le jéjunum et la partie du mésentère à laquelle il est attaché, légèrement enflam-

més; la courbure gauche du colon et sa portion descendante jusqu'au rectum, semblables à un canal étroit et resserré, ou plutôt à une corde tordue. — J'ai souvent observé des inflammations graves de poitrine, occasionnées par un stimulus bilieux, putride ou âcre, éluder le traitement le plus anti-phlogistique seul, ainsi que les saignées les plus copieuses, et faire périr le malade. — D'après ces observations, lorsque je rencontrais des maladies de cette espèce composées d'inflammation et d'affection bilieuse, j'employais un traitement également composé, c'est-à-dire *anti-phlogistique* et *anti-bilieux*; et je parvins par ce moyen à sauver presque tous mes malades. Chez celui-ci, le vomitif n'agit pas en chassant le stimulus putride, mais en l'excitant et en l'exaspérant. Cela arrive rarement, mais cela arrive; et alors, l'état du malade empirant, j'ai su arrêter les progrès du mal, en émoussant l'énergie du remède devenu altérant, et en déterminant son action vers les évacuations alvines. Cette fois, ma pratique ordinaire se montra insuffisante. — Je joindrai ici l'histoire d'une maladie pareille, c'est-à-dire bilieuse et inflammatoire, dans laquelle le vomissement réussit et chassa le stimulus bilieux qui occasionnait l'inflammation. Mais l'inflammation n'était pas encore assez avancée pour ne pouvoir plus céder aux moyens convenables, après que la saburre âcre et inflammatoire avait été évacuée. — Cette observation me paraît très-intéressante, et digne de terminer la marche de celles que j'ai rapportées jusqu'à présent.

SEPTIÈME MALADE.

Une femme mariée, âgée de vingt ans, fut malade, dans notre hôpital, au mois de juin de l'été dernier, d'une fièvre tierce. Elle se porta bien depuis, et ses règles venaient régulièrement. — Sur la fin de décembre, et jusqu'au 14 janvier suivant, elle éprouva presque continuellement un pincement à l'orifice supérieur de l'estomac. — Ce jour (14 janvier) elle se trouva mal en soupant, et eut des convulsions comme épileptiques. Après un demi-quart d'heure, elle reprit ses sens. Elle passa presque la moitié de la nuit dans des alternatives de frisson et de chaleur. Elle avait rejeté alors du sang très-vermeil et écumeux, autant qu'il en pourrait tenir dans le creux de la main. Elle eut mal à la tête, à l'estomac, des chaleurs entremêlées de frissons, une douleur au côté droit du thorax, pongitive, continuelle, augmentant dans l'inspiration. Elle ne dormit point. — Le 15, elle eut des nausées sans vomissements, et la bouche amère. La fièvre et la douleur augmentèrent. Elle n'eut point de convulsions, et ne cracha point de sang. Elle rendit quelques selles ténues et bilieuses.

On la transporta à l'hôpital le 16. Elle avait beaucoup de chaleur, une douleur aiguë dans tout le côté droit; la face jaune, verdâtre; les yeux de même; l'épigastre très-douloureux, et fuyant le toucher le plus léger; une soif inextinguible; le pouls très-vite, disparaissant sous le doigt, et quelquefois manquant absolument; des défaillances continuelles; la langue blanchâtre; une toux sèche. L'après-midi, la face et les yeux devinrent rouges; le pouls vite, élevé, sans dureté; la malade éprouva beaucoup d'agitation, et ne goûta aucun repos. Elle vomit spontanément un peu de matière rouillée, ce qui la soulagea. Elle prit abondamment d'une tisane miellée, acidulée, où il entrait un peu d'arcanum duplicatum. Le sommeil fut de peu de durée et mauvais. — Le 17, l'oppression de poitrine et la douleur pongitive étaient plus fortes; la respiration laborieuse; la position sur le côté affecté impossible; la bouche amère; la fièvre violente; il y avait des nausées. On fit une saignée de cinq onces; la couenne était jaune, épaisse, tenace, étendue. Les mêmes boissons furent continuées. — L'après-midi, ayant pris un vomitif, elle rendit des matières amères, rouillées, pituiteuses, et eut des déjections fréquentes. Après le vomissement, il y avait à peine de la fièvre, et plus de chaleur que dans l'état naturel; la respiration était bonne, l'oppression avait disparu; le coucher sur l'un et l'autre côté était facile; le soulagement fut subit, considérable, surprenant. La bouche continua d'être amère.

A dix heures du soir, quoiqu'elle se trouvât bien, comme je trouvai le pouls plein et vibrant, plus qu'il ne l'avait encore été, et plutôt pour prévenir une nouvelle inflammation, qui aurait pu avoir lieu faute d'une saignée, je fis tirer huit onces de sang. La couenne fut la même que la première fois. La malade dormit peu la nuit, quoiqu'elle ne se plaignît plus d'aucune incommodité. — Le 18, elle ressentit un peu de douleur à la

tête et à l'épigastre. Elle eut la bouche amère ; il y avait à peine un vestige de fièvre ; le reste était bien. Les urines avaient été jusqu'alors ou safranées ou très-rouges. — Le 19, il y en eut qui déposèrent un sédiment furfuracé. Le reste fut comme la veille. — Le 20, le mal de tête et la cardialgie augmentèrent ; la douleur poignante du côté droit se renouvela, et fut cruelle ; la fièvre, le coucher, l'altération furent comme au commencement de la maladie. La malade toussait, ne crachait point, avait la langue sèche, la bouche plus amère. On lui donna un vomitif. Elle vomit huit fois des matières amères, collantes, et eut dix déjections. Alors l'état de la poitrine devint bon ; la douleur de côté disparut ; la fièvre était très-légère ; la malade se trouva soulagée sur-le-champ et d'une manière étonnante. — Le 21, tout était amélioré : elle dormit. — Le 22, les urines déposèrent un sédiment briqueté. Il restait encore un peu de toux ; le reste allait bien. La malade eut de l'appétit, et se leva.

Le 23, elle commença à faire usage de lichen d'Islande. Depuis cette époque, la toux n'eut plus lieu, les forces revinrent, et peu de jours après elle quitta l'hôpital bien guérie. — Nous avons un grand nombre d'observations de pleurésies compliquées, ou *bilieuses inflammatoires*, d'hémoptysies *bilieuses*, et de convulsions guéries promptement et sûrement par la méthode que je viens d'exposer. Elles se renouvelaient tous les jours sous les yeux d'un grand nombre d'élèves qui fréquentent l'hôpital de la Très-Sainte-Trinité. Ainsi je ne les rapporterai point. — Il me reste à dire quelque chose à mes lecteurs sur le fréquent usage que je fais des vomitifs, et surtout à ceux qui pourraient en mal penser, soit qu'ils aient été élevés dans une opinion contraire, soit qu'ils aient manqué d'occasions de consulter l'expérience. — J'ai connu leur utilité par mes propres observations et par celles des autres, observations multipliées et bien faites ; par mes propres malheurs, et comme malgré moi, ou lorsque, pensant bien différemment d'aujourd'hui, j'essayais différentes méthodes, et je recherchais, dans mon anxiété, et sans m'embarrasser du système tombé et de celui à la mode, comment je pourrais me satisfaire moi-même.

J'entendais souvent avec surprise le nom de Sydenham retentir de toutes parts avec éloges dans les écoles de médecine, tandis qu'un petit nombre seulement s'attachait à la doctrine de ce grand homme, et surtout à celle qui prouve l'excellence des vomitifs. J'étais étonné que leur usage, tant et si souvent recommandé par cet ami de l'humanité, fût cependant présenté par un grand nombre comme s'écartant totalement de la médecine rationnelle. Je voyais avec étonnement la pratique sanguinaire de Botal reparaître, et prendre de nouveau avec tant de force, qu'on l'appliquait sans distinction, sans exception, à toute espèce de mouvement et de maladie fébrile, quelle qu'en fût la cause, quelles que fussent la saison et la constitution de l'année, soit que la chaleur de l'été brûlât les corps et que le vent du midi les énervât, soit que le froid de l'hiver et que le souffle du vent du nord leur communiquassent de la sécheresse et de la rigidité.

CHAPITRE XVII.

SUJETS DIVERS.

Dissection de parties génitales affectées de gonorrhée.

Le 25 février 1777, je disséquai les parties génitales d'un homme. Une matière d'un jaune verdâtre qui coulait du canal de l'urètre, une légère inflammation autour de l'orifice de ce même canal et qui s'étendait vers le frein, des taches rouges sur le gland, et un léger gonflement des glandes inguinales annonçaient évidemment que cet homme était mort ayant la gonorrhée. J'ignore absolument quelle maladie termina ses jours, parce que son cadavre nous fut apporté d'un autre hôpital, pour exercer les élèves aux opérations de chirurgie. — On observait un grand nombre de tophus aux clavicules et au corps des vertèbres lombaires. Les chairs des muscles étaient très-corrompues, et quand on les touchait un peu rudement, elles quittaient. — Ayant ouvert l'urètre, nous le trouvâmes légèrement enflammé ; la phlogose s'étendait depuis l'orifice jusqu'à un doigt et demi dans le canal. Il y avait encore une petite inflammation un peu avant le bulbe. Je n'aperçus aucun des sinus muqueux de Morgagni, mais à leur place un grand nombre de petites lignes blanches, semblables à des cordes tendi-

neuses. L'orifice gauche du canal éjaculateur était plus ouvert que de coutume. Mais il n'y avait d'excroissances, de rétrécissements, d'ulcérations nulle part. Toutes les autres parties de l'urètre étaient saines, de même que les testicules et les vésicules séminales. — L'état du corps de cet homme, tel que je l'ai décrit plus haut, semble prouver qu'il avait eu plusieurs gonorrhées. — Il est néanmoins surprenant qu'il n'y eût dans l'urètre aucune affection plus grave produite par elles, ou même par celle qui existait et qui certainement était très-considérable.

Le sentiment de Morgagni, qui place le siége des gonorrhées légères dans ce grand nombre de sinus muqueux de l'urètre qui s'enflamment, paraît acquérir ici une nouvelle preuve. Il y avait, à la vérité, une inflammation dans toute la membrane de l'urètre ; mais la contraction des sinus muqueux, qui les faisait ressembler à des cordes tendineuses, paraît démontrer qu'elle était plus vive à leurs orifices. — Mais d'où provenait cette matière d'un jaune verdâtre qui, même après la mort, sortait du canal en si grande abondance ? Est-ce de ces sinus muqueux irrités par l'âcre syphilitique, et versant un mucus plus copieux et altéré ? Mais je viens de dire que ces sinus muqueux étaient effacés. N'est-il pas possible que quelques-uns, et même un grand nombre d'entre eux, n'aient été que resserrés par l'inflammation, de manière à n'être pas sensibles à l'œil nu ? Nous sommes forcés de regarder la chose comme certaine, puisque nous ne trouvâmes nulle part la moindre trace d'ulcération.

Fièvre pétéchiale et ouverture de cadavre.

Pétéchies des viscères de l'intérieur. — Une fille, âgée de vingt ans, se plaignait depuis deux mois de lassitudes ; elle était devenue morose, paresseuse, triste. Elle était bien réglée ; et même, dans ces deux derniers mois, ses règles furent plus abondantes qu'à l'ordinaire. — Le 3 avril, elle eut un violent accès de colère, et bientôt après de la fièvre, et un grand mal de tête, surtout du côté gauche. Le même jour, il lui survint un saignement de nez. La fièvre n'était pas forte, mais continuelle ; la bouche muqueuse, quelquefois amère. La malade fut dans cet état jusqu'au 16. — Pendant tout le temps qu'elle passa chez elle, elle prit différents remèdes, du nitre, des yeux d'écrevisses, du castoréum, etc. Elle se fit saigner une fois, et appliquer les sangsues aux tempes. — Le soir du 16, elle entra à l'hôpital. Le pouls était assez plein, fort, à peine plus fréquent que dans l'état naturel ; la chaleur n'excédait guère non plus ce degré. Mais le mal de tête du côté gauche était violent ; il n'y avait point d'appétit, tout au plus un peu d'altération. Les urines étaient ou naturelles, ou un peu plus foncées en couleur. Après avoir fait précéder les délayants, la tisane de chiendent, de dent-de-lion et de chicorée, avec l'arcanum duplicatum, on lui donna un vomitif. Elle se trouva mieux pendant quelques jours, où elle fit usage de la même tisane sans addition de sel. Mais durant ce temps, il suinta de ses gencives du côté gauche environ trois ou quatre onces de sang. La bouche, l'arrière-bouche, et surtout la voûte du palais, étaient comme peintes d'un grand nombre de taches très-rouges. On réprima l'hémorrhagie et les progrès de ces taches avec l'eau de sauge alumineuse. — Les 22, 23, 24 et 25, elle prenait une décoction de quinquina. La fièvre augmenta ; elle éprouva de l'agitation, de l'inquiétude, de la chaleur. Le pouls se soutint. Il y eut peu de sommeil. On observa sur la poitrine, les mamelles, les deux bras et la figure, un petit nombre de pétéchies assez larges, d'une couleur violette, rouge, bleue. — Pendant tout le temps de la maladie, le corps en totalité, la face toute entière et les lèvres furent d'une pâleur cadavéreuse, en sorte qu'on n'apercevait de rougeur nulle part. Tout semblait vide de sang ; les dents étaient noirâtres ; les gencives et le fond de la bouche très-pâles. (Cette fille était placée dans un endroit bas, très-humide, où le soleil ne pénétrait jamais.) La tête se perdait un peu dans la nuit. — Le 26, dans la matinée, elle eut des convulsions par intervalles, et fut dans un état soporeux. Sa respiration était lente et profonde. Elle mourut le soir.

Je fis l'ouverture de son cadavre. La plèvre, la face interne et externe du péricarde et du diaphragme, la substance graisseuse qui est derrière le cœur, étaient couvertes d'un grand nombre de taches pétéchiales rouges, noires, bleues, de la largeur d'une lentille, d'un pois, d'une fève, qui ressemblaient à autant d'ecchymoses, et répandaient un sang

fluide quand on les ouvrait. Le sang des gros vaisseaux était noirâtre et fluide comme de l'eau. Le cœur lui-même était marqué de pétéchies. — Il y en avait fort peu sur le péritoine et sur les intestins. — La membrane externe du rectum était très-noire, très-putréfiée, et comme de l'encre. L'épiploon semblait couvert d'une poussière de charbon très-noire. La matrice présentait en plusieurs endroits de sa surface externe des espèces de verrues blanches. Mais les œufs contenus dans les ovaires étaient couverts d'un sang noir, et plus volumineux qu'à l'ordinaire. — Le crâne, ouvert, je trouvai les deux méninges, surtout à gauche, marquées de plusieurs taches larges, rouges, bleues, noires : il y en avait également dans les anfractuosités du cerveau, du même côté principalement ; elles ressemblaient à des caillots de sang extravasé, de la grosseur d'une lentille, d'une fève ; quelques unes étaient beaucoup plus grandes. L'état du cerveau et des méninges de ce côté était le même que si une violence extérieure y eût occasionné une forte ecchymose. Le ventricule latéral gauche était très-distendu par une eau jaunâtre. Les parois des deux ventricules et leur superficie étaient couvertes de taches pétéchiales. — Le cervelet était parsemé, tant à sa surface que dans sa substance, de taches et de points innombrables, rouges, noirs, que l'on ne pouvait confondre soit avec l'inflammation du système vasculaire, soit avec ces petits points rouges que l'on trouve dans un cervelet sain d'ailleurs. — Les pétéchies de la superficie du corps pénétraient dans toute la substance du corps graisseux, sans altérer à peine son tissu, ou même point du tout.

Inflammation des intestins et ouverture du cadavre.

Un jeune homme de treize ans, apprenti cordonnier, avait eu, six mois auparavant, une colique accompagnée de vomissements fréquents et de diarrhée, qu'il apaisa avec des fomentations sèches et chaudes. — Il y a quatorze jours, couchant avec une autre personne, ses couvertures tombèrent pendant la nuit ; il reste découvert, se refroidit, et le matin il eut de la colique et de la diarrhée. La douleur était continuelle ; il se joignit ensuite un vomissement, qui d'un jour à l'autre devint plus fréquent, en sorte que les derniers jours il eut lieu dix-sept fois et plus. Le nombre des déjections n'augmenta pas de même, puisque dans l'espace de vingt-quatre heures le malade n'allait ordinairement que cinq fois, avec des tranchées. — Il ne fut point alité pendant tout ce temps : il venait même chaque jour, faisant un trajet assez long, pour lequel une heure lui suffisait à peine, afin de demander des médicaments aux médecins établis en faveur des indigents. — Le douzième jour, il se rendit à pied pour la dernière fois à l'hôpital, et demanda avec les plus vives instances à y être reçu. Il paraissait dispos, et n'avoir rien perdu de ses forces ; il avait la voix assurée, et la mémoire fidèle et ferme jusque dans les plus petits détails. Il nous dit que le bas du ventre, entre le pubis et le nombril, lui faisait beaucoup de mal ; que tout l'abdomen était tendu, et ne pouvait supporter le toucher le plus léger ; que pendant la nuit dernière, et jusqu'à ce moment, il n'avait pu uriner ; qu'il vomissait très-fréquemment. — Il avait la figure abattue, les tempes creuses, et les yeux rentrants dans leurs orbites. Le pouls était très-vif et très-petit. Les membres se couvraient d'une sueur froide. Il n'y eut pendant toute la journée, de même que la nuit précédente, ni selles, ni urines. — Le soir, peu de temps après avoir raconté exactement, à ceux qui l'interrogèrent, toute sa maladie, comme je viens de la rapporter, il expira pour ainsi dire en parlant.

On l'ouvrit le lendemain matin. — Les poumons tenaient à la plèvre en plusieurs endroits par des adhérences longues et fortes. Du reste ils étaient sains, quoique inondés de beaucoup de matière écumeuse d'un blanc jaunâtre. — A l'ouverture de l'abdomen, une odeur très-forte, pareille à celle de la gangrène, et mêlée d'une odeur d'excréments, frappa notre odorat. Il s'écoula une grande quantité d'eau légèrement sanguinolente, dans laquelle nageaient des matières stercorales liquides. Tous les intestins étaient amples et dilatés. — Le jéjunum, l'iléon, tout le colon, tout l'épiploon, presque tout le mésentère étaient enflammés, et en partie gangrénés, surtout l'iléon. — Dans cet intestin, et à la distance d'un empan de son insertion dans le cœcum, se trouva un trou par lequel une aveline aurait passé aisément, qui ne provenait point d'érosion, mais, comme nous le jugeâmes tous, d'une rupture récente, cet endroit étant plus gangréné que tout le reste. — Les glandes du mésentère

étaient très-gonflées, molles au toucher, et plus lâches qu'à l'ordinaire dans leur tissu. — La vessie était petite, retirée et vide, et on n'y aperçut d'autre vice qu'une tache légèrement rougeâtre et peu considérable. — On trouva deux ou trois vers qui étaient morts. — Aurait-on présumé tant de ravages dans les viscères, en voyant ce jeune homme faire tous les jours une si longue course, et conserver jusqu'au dernier moment l'usage entier et libre de ses forces musculaires ? — Sa présence d'esprit et la faculté entière de s'en servir ne sont-elles pas également faites pour étonner avec un tel délabrement ?

Autre inflammation des intestins et ouverture de cadavre.

Un tailleur, âgé de vingt ans, commença, dans la seconde quinzaine de décembre 1777, à respirer avec peine, à être oppressé de la poitrine, et à expectorer en toussant quelques crachats muqueux. Il ne s'alita point. Quelquefois, pour respirer plus librement, il était obligé de s'arrêter, surtout quand il avait marché un peu vite. Il assurait s'être toujours bien porté jusqu'à cette époque, et depuis avoir eu la respiration plus facile, quoique jamais aussi entièrement libre qu'auparavant. — Le 30 mars 1778, il vint à pied à l'hôpital du faubourg Joseph, qui n'en est pas loin, et il ajouta à ce que je viens de rapporter : que dix-sept jours avant, il avait éprouvé pendant quarante-huit heures, à l'hypogastre, une douleur considérable, qui ensuite s'adoucit un peu, et continua cependant d'être ardente et pongitive : ce qui ne l'avait pas empêché d'aller ; qu'il y a sept à huit jours, cette douleur avait commencé à augmenter, et à s'étendre jusqu'à l'estomac; qu'il avait vomi fréquemment, par intervalles, spontanément, surtout après avoir mangé, des matières acides, austères, amères, pituiteuses, en petite quantité; qu'il avait le goût continuellement dépravé, analogue aux matières qu'il rejetait, même hors le temps des vomissements; que dans les derniers huit jours, sa respiration avait été plus souvent très-laborieuse et très-courte, comme celle d'un homme prêt à suffoquer; que la tête lui faisait un peu mal de temps en temps; qu'il sentait comme un frisson continuel; qu'il ne pouvait souffrir qu'on le touchât, même légèrement, sur le ventre, qui était un peu météorisé; que les urines étaient dans l'état naturel; qu'il n'éprouvait point de chaleurs extraordinaires. — J'ai déjà dit que le 30 mars au matin, il était venu à pied assez lestement à l'hôpital. Il avait un léger mal de tête; la langue blanche, un peu sèche; l'appétit entièrement perdu, un goût d'amertume dans la bouche, des rapports de ce qu'il mangeait; des serrements, des vomissements de matières âcres, acides et austères, amères, très-fétides, muqueuses, vertes. Il toussait, ne pouvait supporter le moindre toucher sur le ventre, qui était un peu tuméfié, et où il éprouvait les douleurs les plus aiguës, non quand il se tenait tranquille, mais au moindre mouvement, lorsqu'il se tournait sur l'un ou l'autre côté, ou qu'il se mettait sur son séant. Les selles, les urines, la chaleur du corps étaient encore comme dans l'état de santé.

Pendant ces huit jours, tantôt il se leva et sortit même assez souvent de sa maison, tantôt il resta couché. Hier il se coucha dans l'après-midi, et ne se leva que pour se rendre à l'hôpital. — Quand il y arriva, il avait le pouls à peine plus faible et plus accéléré que dans l'état naturel. — L'après-midi du 30 mars, le ventre, qui jusqu'alors avait fait ses fonctions spontanément, fut en vain sollicité par des lavements de toute espèce. Vers le soir, on ne sentait plus le pouls. La respiration était très-difficile, coupée, courte. Le malade se rappelait le passé exactement et même dans les plus petits détails; son esprit conservait toute sa vigueur; il ne pouvait plus rester couché sur le dos; mais il se tenait sur son séant, ou sur l'un des côtés. — Il expira le soir très-tard, ayant conservé tous ses sens jusqu'au dernier moment, et sans avoir éprouvé la moindre interruption ni le moindre soulagement dans ses douleurs. — A l'ouverture du cadavre, on trouva le poumon gauche en entier, de même que le péricarde, comme incrusté et enveloppé d'une membrane tenace, lardacée, épaisse dans plusieurs endroits de trois, quatre et cinq lignes, composée de lames, et sillonnée de vaisseaux sanguins très-apparents, soit du côté par lequel elle adhérait au poumon, dont on pouvait la détacher, soit du côté de la plèvre, ainsi que dans toute sa substance. — Ce poumon, ainsi contenu dans un sac épais et membraneux, était beaucoup moins fort que le droit, et d'ailleurs sain et exempt de tout autre vice. La cavité

gauche du thorax contenait un peu de sérosité trouble. — Le poumon droit, surtout dans sa portion supérieure, était rempli de tubercules et de nodosités de la grosseur d'une fève, d'une aveline, d'une noix, et qui étaient d'une extrême dureté. — L'épiploon, qui descendait jusque dans le bassin, était épais, très-enflammé et noirâtre dans sa totalité. — Les intestins, principalement les grêles, étaient rouges, livides, noirâtres. — La cavité abdominale contenait une livre et demie d'une espèce d'eau ichoreuse. — J'ai souvent rencontré dans des cadavres de pareilles membranes, qui variaient d'épaisseur et de ténacité, et que je pouvais détacher facilement des viscères voisins, sans que ceux-ci en fussent endommagés. Plusieurs de ces membranes, et particulièrement les plus tenaces et qui paraissaient formées le plus anciennement, présentaient des vaisseaux rouges, sensibles même à l'œil nu. — Coupées transversalement, elles laissaient voir comme différentes couches ou lames, placées les unes sur les autres, difficiles à désunir, et de consistance différente. — On rencontrait plus ordinairement ces membranes chez des sujets qui avaient été souvent attaqués d'inflammation de poitrine. — Provenaient-elles de la sérosité inflammatoire qui avait transsudé, et résous l'inflammation par une crise qui n'était pas la plus favorable? Doit-on compter le nombre des inflammations qui ont précédé par celui des lames qui composent ces membranes? Mais comment s'est-il formé de nouveaux vaisseaux.

Paralysie de plomb.

J'ai eu rarement occasion de traiter cette paralysie, parce que dans le nombre de nos malades de la colique de plomb, quelque considérable qu'il fût, aucun de ceux qui vinrent à l'hôpital ayant le libre usage de leurs membres ne le perdit. — J'ai tenté l'électricité sur cinq malades seulement, dont deux me furent confiés ayant encore la colique fortement, mais leurs membres étant déjà paralysés et pendants. Les trois autres me furent envoyés par leurs médecins, après avoir été délivrés chez eux de leurs tranchées. Et même ces derniers, dont les bras avaient déjà pris un peu de force par l'usage des remèdes nervins et commençaient à se mouvoir (le volume des muscles se formant), ne furent électrisés, à une heure réglée tous les jours, que pour achever leur guérison. — Ils avaient reçu à peine pendant huit jours l'étincelle électrique, n'ayant point interrompu l'usage des nervins chez eux, que l'on vit leurs bras s'émacier de nouveau et perdre de leur ressort; la force motrice qu'ils avaient déjà disparut, et même les douleurs cruelles et déchirantes des membres se renouvelèrent. — Je me trouvai donc forcé de renoncer à mon entreprise, et d'insister uniquement sur les nervins, le camphre, les férulacées et le castoréum, ainsi que sur des frictions spiritueuses et aromatiques sur les membres. Ces moyens, le temps lui-même, qui souvent est un grand médecin des maladies chroniques, et l'abandon des ouvrages où entre le plomb, procurèrent beaucoup d'amélioration dans l'état des malades, mais non pas une guérison complète. Ils purent se servir de leurs membres, mais avec difficulté. — J'en ai vu un ou deux se trouver plus mal de l'électricité, et retirer peu d'avantage des nervins. Mais les eaux sulfureuses de Bade les soulagèrent plus sensiblement et plus promptement, et les mirent en état de se servir de leurs membres pour travailler. — Je connais, il est vrai, un grand nombre d'observations sur l'action de l'électricité qui sont contraires aux miennes: mais je n'ai point présenté celles-ci pour infirmer celles des autres. — Je n'ai pu taire ce que j'ai vu moi-même, quoique ce ne soit que sur cinq malades seulement. Peut-être que d'autres reprendront, et que je reprendrai moi-même ces expériences, pour constater si l'électricité guérit aussi cette espèce de paralysie.

Les paralysies de plomb observées par d'autres médecins ne furent-elles pas, peut-être, guéries plutôt par l'action d'autres nervins, et de manière que l'électricité appliquée en même temps *ait seulement moins nui*, son effet ayant été compensé par celui des autres remèdes? — Chez mes deux malades affectés en même temps de paralysie et de colique, après que j'eus calmé les tranchées, je tentai l'électricité, en m'abstenant alors de tout autre remède. Mais ils en furent incommodés plus sensiblement que les trois autres que leurs médecins m'avaient envoyés, et qui employèrent simultanémen l'électricité et d'autres remèdes nervins. — Des observations multipliées et bien faites termineront ce procès. Il conviendra d'attaquer la maladie avec l'é-

lectricité seule et non appuyée par d'autres moyens. — L'électricité diminua beaucoup une paralysie différente, c'est-à-dire qui provenait d'une autre cause. Un homme d'un âge mûr, qui était saisi d'un froid vif, étant entré dans une pièce fort échauffée, et s'étant approché du feu, commença bientôt à sentir ses sens se troubler, ce qui ne dura pas long-temps; mais les deux extrémités du côté gauche et les muscles de la face du même côté se paralysèrent complètement. Après lui avoir fait faire usage long-temps et vainement de différents remèdes, même des plus vantés, son épaule étant à demi-luxée par l'atonie des muscles et des ligaments, je le soumis tous les jours à l'électricité, d'abord faible, puis graduellement plus forte. — Dans l'espace de trois mois, cet homme, qui auparavant ne pouvait pas remuer le pied, marchait seul en assurant son talon et ne boitant que très-peu; l'épaule se remit, les ligaments ayant repris leur élasticité. Mais il lui était tout-à-fait impossible de mouvoir le bras, qui cependant était moins émacié. — Il finit par s'ennuyer de la longueur du traitement, quoiqu'il s'en trouvât bien, et il ne revint plus. — Mais je reviens à la paralysie de plomb, et à cette même colique que la paralysie des membres ou accompagne souvent, ou suit, ou même précède. J'étais étonné bien des fois qu'il y eût des médecins qui doutassent que le plomb pût être la cause d'une certaine espèce particulière de colique et de paralysie, et qui fissent en quelque sorte l'apologie de ce poison.

A la vérité beaucoup d'individus manient les préparations de plomb impunément, et pendant un grand nombre d'années. Mais, comme ils ne sont pas continuellement occupés à ce travail, que par conséquent ils n'absorbent pas par la bouche une quantité suffisante de plomb, qu'ils se tiennent le ventre libre et suivent un régime inviscant, que peut-être ils ont les nerfs moins sensibles, il est vraisemblable que, s'ils demeurent long-temps exempts des fureurs de la maladie, ils ne le sont pas de toute disposition à les éprouver. — On a coutume aussi d'attribuer à d'autres causes bien des incommodités qui devraient l'être au plomb. Des flatuosités incommodes et fréquentes, une douleur d'estomac avec sentiment de pression, des difficultés d'uriner légères et momentanées, un asthme passager, mais qui revient souvent, cette multitude variée et prodigieuse d'affections hypochondriaques et hystériques, cette misanthropie, cette timidité de l'esprit, ces vertiges, cet état de la figure et des yeux qu'on ne saurait exprimer, etc., sont assurément dus le plus souvent au plomb chez cette classe d'hommes. — Les teinturiers étrangers, qui dans leur pays natal exercent impunément leur art, ne le font pas long-temps à Vienne sans être attaqués de la maladie. J'ai trouvé la cause de ce phénomène, en ce que l'usage des préparations est plus fréquent et plus répandu ici que dans tout autre endroit de l'Europe. Tous les étrangers que j'ai traités en convenaient unanimement. — La fréquence de cette colique et de cette paralysie, dont le plomb est la cause, est connue même parmi le peuple. — Je conclus qu'il est plus sage de s'en rapporter aux yeux du grand nombre, qu'à une opinion de quelques individus.

Vertu anti-septique de la racine d'arnica.

Les expériences du docteur Colin, homme rempli de sagacité, auquel nous sommes redevables de l'emploi rationnel de cet excellent remède, celles faites par d'autres médecins, et enfin les miennes prouvent sa grande efficacité pour réprimer les dysenteries les plus putrides. — Certainement je ne connais aucun médicament qui puisse revendiquer à plus juste titre le titre de *spécifique anti-dysentérique*. — Les médecins des armées auront à l'avenir, pour combattre cette peste des camps, un moyen plus efficace qu'aucune des méthodes connues jusqu'à présent. — Dans ce flux de ventre pernicieux qui accompagne assez souvent les fièvres malignes, et qui continue même après l'évacuation de la saburre, à raison de l'atonie des intestins; en général, dans toute diarrhée absolument qui provient de la faiblesse des vaisseaux abdominaux, la racine d'arnica est préférable à tout autre remède, comme je l'ai démontré ailleurs (1). — Cette racine est aussi, et toute seule, le moyen par lequel on a sauvé des individus qui, ayant reçu une énorme blessure même externe, sont consumés par la grande quantité de pus ou de matière ichoreuse qu'elle jette. — J'ai guéri avec cette racine seule des malades réduits à la dernière extrémité par

(1) Voyez la première et la seconde partie.

l'abondance du pus, la fièvre colliquative, les sueurs nocturnes et la diarrhée; tandis qu'auparavant ils avaient pris inutilement du quinquina à de très-hautes doses. — Mon expérience m'a inspiré une telle confiance dans ce remède, que, *dans cette espèce de consomption*, je ne désespère pas encore, lorsque tout paraît désespéré. — Si le mal presse, je donne toutes les deux heures un gros de racine d'arnica en poudre; ce qui fait une once et demie dans les vingt-quatre heures. — Elle excite rarement le vomissement, et seulement dans le commencement. Ce vomissement n'exige aucun remède, parce qu'il s'arrête de lui-même. — Quel avantage ne serait-ce pas pour la médecine des armées, si les vertus précieuses d'un remède si puissamment anti-septique étaient plus connues!

Lésions de la tête.

Une fille, âgée de vingt-quatre ans, fut transportée à l'hôpital. Ceux qui la confièrent à nos soins nous dirent que trois semaines auparavant, le pied lui ayant manqué, elle était tombée, et avait roulé sur les marches de l'escalier, depuis le premier étage; qu'elle s'était fait vers le sinus frontal gauche une blessure légère et superficielle, qui au bout de quatre jours était déjà cicatrisée; que depuis cette chute, elle avait vomi fréquemment, et avait éprouvé tous les jours, à différentes fois, des chaleurs et de légers frissons; que la nuit elle avait eu le plus souvent un délire obscur; que le jour elle avait ressenti une douleur dans toute la région de l'occiput et le côté gauche de la tête; qu'on l'avait saignée une fois du pied. — Elle entra à l'hôpital le 14 octobre 1777. Il y avait à peine un vestige de fièvre, à en juger par la chaleur du corps et le pouls, qui étaient tout-à-fait dans l'état naturel. La langue était très-rouge, brûlante, gluti-neuse; le délire modéré et momentané. — On lui donna dans tout le jour de l'eau avec du miel, du vinaigre, et un peu de quelque sel neutre. Le délire fut tranquille, mais constant. — Le soir du second jour, ayant pris un vomitif, elle rendit un peu de matière verte. Le délire diminua et n'eut lieu que par intervalles.

Le 16, la raison fut encore plus assurée. On continua les fondants et les salins. — Le 17, on administra un vomitif plus puissant, composé de deux scrupules d'ipécacuanha et de deux grains de tartre stibié, qui fit rendre beaucoup de matières amères, pultacées. La tête revint complètement. — Alors elle fit usage d'une tisane faite avec le chiendent, le pissenlit et la chicorée. Mais, comme il lui survint une diarrhée très-incommode et qui l'affaiblissait, je lui donnai de la racine d'arnica, que je savais être très-avantageuse dans le flux de ventre qui provient de l'atonie du tube intestinal: cette espèce tourmenta la plupart de nos malades pendant l'été et au commencement de l'automne.

Vers la déclinaison de la maladie, il survint une toux nocturne, avec douleur à l'épigastre, surtout en toussant, sans expectoration, ou avec quelques crachats muqueux. — Cette toux diminuait à mesure que l'estomac et les intestins recouvraient leur vigueur. — Le 11 novembre, la malade ne toussait plus. Elle se leva, et entra en convalescence. — J'ai un grand nombre d'exemples de fièvres bilieuses de nature maligne, venues à la suite de chutes. Le trouble notable des fonctions intellectuelles fut rétabli par les mêmes moyens avec lesquels on combattit la fièvre bilieuse; et on chassa la saburre précordiale par le vomissement et les déjections. — J'ai appris que dans un cas semblable on avait pratiqué l'opération du trépan, le malade ayant eu après sa chute une fièvre d'abord légère, et au bout de quelques jours considérable, avec dérangement de la raison. On avait trépané à l'endroit de la blessure: on ne trouva rien qui ne fût dans l'état naturel. Le malade mourut peu de jours après dans le délire. — On ne trouva absolument rien de vicié dans la tête; mais un grand désordre dans les viscères de l'abdomen, le foie pénétré de bile, les intestins livides et gangrénés: accidents qui ont lieu dans une fièvre bilieuse, que la négligence et un traitement contraire à sa nature ont rendue maligne. — J'en ai guéri plusieurs qui, à la suite d'une chute, avaient perdu la raison, par le repos seul, des lavements fréquents et des saignées répétées. — D'autres, au contraire, dont les blessures examinées avec soin paraissaient être de peu d'importance, qui étaient peu affectés en apparence, avaient le crâne fêlé et fracturé dans un endroit que l'on ne soupçonnait pas de l'être, et un épanchement de sang à la base du crâne et dans les anfractuosités du cerveau: ils périrent. — Tant il est difficile de distinguer si, après une

chute, le cerveau est affecté idiopathiquement, et de quel vice, ou s'il est troublé sympathiquement à raison du désordre où se trouve le système gastrique et bilifère !

Conclusion de la seconde partie.

J'ai rempli la tâche que je m'étais prescrite pour cette année; et ma plus douce récompense, sans doute, sera de faire passer plus heureusement au petit nombre de ceux auxquels elle sera utile, quelques-uns des moments qu'ils ont à parcourir. — Si ma carrière se prolonge, et que j'aie de la santé, je ferai encore mes efforts pour offrir le tableau fidèle des constitutions et des maladies, et pour contribuer à établir la véritable doctrine des maladies épidémiques et des fièvres.

C'est ainsi qu'il faut faire, si nous voulons bâtir sur des fondements durables l'édifice de la santé, et ne pas le voir s'écrouler sur lui-même et s'anéantir.

PRÉFACE.

Ayant vu que mon travail n'avait pas déplu aux gens instruits, je me suis proposé de donner encore au public cette troisième partie, qui comprend les constitutions de deux années, et ce qui s'est passé dans mes deux hôpitaux (celui de la Sainte-Trinité, et l'autre destiné à l'enseignement clinique).

Je n'ai à prévenir mes lecteurs que d'une chose, qui est de ne pas s'attendre à trouver davantage, dans ce troisième recueil de mes observations, des choses inouïes absolument, et que personne n'a encore vues dans aucun temps et dans aucun lieu : car je ne me suis point proposé ce but, et je n'ai pas cru que je dusse le faire.

En effet, il y a en médecine bien des choses qui, avant de devenir des préceptes et des règles invariables de traitement, ont besoin d'être vues et observées un très-grand nombre de fois. De cette manière, il résultera, de choses connues, avouées et comparées entre elles, des vérités ignorées jusqu'alors.

J'ai encore d'autres raisons pour croire que je n'aurai pas pris une peine tout-à-fait perdue, et sans utilité pour personne.

Car, de même qu'on n'exige pas d'un précepteur de morale de proposer de nouvelles règles de conduite et de nouveaux devoirs à remplir, mais que l'on croit qu'il a parfaitement rempli sa tâche, s'il a présenté les préceptes les plus communs de manière à persuader de s'y conformer, s'il a ajouté de nouveaux motifs à ceux déjà connus, afin que ces préceptes, qu'il n'a pas trouvés suffisamment inculqués, fructifient davantage ; de même, je pense que j'aurai atteint le but que je me suis moi-même proposé, et que je n'aurai pas travaillé inutilement, si j'ai ajouté à certaines choses anciennes, et peut-être connues depuis long-temps, une certaine grâce que donne la nouveauté, et si je les ai confirmées par de nouvelles observations.

Je voudrais seulement que mes lecteurs comprissent que je n'ai donné que quelques *fragments*, et non pas des traités complets, sur des sujets dont je m'étais proposé de parler ; afin qu'ils n'exigent pas plus que ce que j'ai eu l'intention de faire.

Il se trouve, pêle-mêle, dans les Éphémérides des deux années 1778 et 1779, beaucoup de choses qui ne sont que légèrement esquissées, selon que le hasard et l'ordre des saisons me les présentaient; mais on verra à quoi elles appartiennent, et pour quelle fin elles ont été dites, si on connaît ces méthodes de traitement usitées, et ces hypothèses de médecine, quelquefois trop promptement reçues en thèses, et élevées à la dignité de vérités pratiques (ce qui ne tourne ni aux progrès de l'art, ni au soulagement des malades).

Ce que je dirai de la dysenterie étant le résultat d'un grand nombre d'observations exactes qui m'appartiennent, remplira peut-être quelques lacunes de cette partie de la science qui a pour objet une maladie souvent épidémique et funeste à un très-grand nombre d'individus, et nous rapprochera du moins un peu de ce but auquel jusqu'à présent nous n'avons encore fait qu'aspirer.

Au reste, ce n'est pas à moi, mais aux lecteurs impartiaux et instruits, de juger de cet échantillon de mon travail.

MÉDECINE PRATIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

ÉPHÉMÉRIDES DE L'ANNÉE 1778.

Janvier. La température du commencement de l'année fut molle et humide ; il tomba de temps en temps un peu de neige, qui fondait tout de suite. — Le 4, il y eut des brouillards et de la neige, sans beaucoup de froid : ce temps dura trois jours, pendant lesquels la terre fut légèrement couverte. — Depuis le 7 jusqu'au 12, la neige, les brouillards, les pluies légères se succédèrent réciproquement, sans qu'il parût de glace presque nulle part. Ce dernier jour, un vent du midi, chaud, et donnant de la pluie de temps en temps, fit disparaître la neige qui avait résisté jusqu'alors : en sorte qu'à la douceur continuelle du temps, à l'humidité, aux pluies momentanées, et aux fréquentes apparitions du soleil, on se serait cru plutôt dans un mois de printemps que dans un mois d'hiver. — Le 26 et le 27 il y eut de la gelée blanche et un froid de vent du nord, pénétrant, qui s'adoucit de nouveau à la fin du mois.— On vit alors, pour la première fois depuis le milieu du mois, la neige disparaître d'abord de la plaine, ensuite des collines et des sommets arides des montagnes voisines. — La plus grande hauteur du baromètre, pendant tout le mois, fut (les 7, 8 et 31) de vingt-huit pouces trois lignes (mesure de Vienne). — Son plus grand abaissement (le 15) de vingt-sept pouces trois lignes. — Le plus grand froid fut (le 15) de six degrés au-dessous du terme de la congélation. — Le moindre froid fut (le 14) de sept degrés au-dessus. — Ainsi la chaleur moyenne fut d'un degré deux tiers. — La fièvre bilieuse, qui avait dominé pendant l'été et une partie de l'automne de 1777, parut expirer dans les deux derniers mois de cette même année. Cependant elle ne disparut pas tellement, qu'au commencement de 1778 je ne la visse reprendre quelquefois de nouvelles forces, et attaquer les malades à l'improviste, tantôt seule, tantôt de concert avec l'inflammation. Il est certain que pendant tout ce temps il ne se présentait aucune fièvre que l'on pût appeler simple et purement inflammatoire, et qui ne fût pas compliquée de putridité et de bile. — Je crains que cette température molle et australe de l'hiver ne suffise pas pour détruire complètement la diathèse bilieuse de l'été, qui, si elle échappe à l'action du froid, recommencera ses ravages avec de nouvelles forces, immolera des victimes sans nombre, et ne se retirera que quand elle y sera forcée par le froid d'un nouvel hiver.

Les maladies du mois de janvier furent des pleurésies et des péripneumonies mixtes, c'est-à-dire *bilieuses et inflammatoires* ; et le nombre des malades fut un peu plus considérable que sur la fin de l'année dernière : mais il en mourut très-peu. — On observa aussi certaines

fièvres scarlatines, presque toujours sans inflammation, chez les femmes particulièrement. Elles cédèrent aux seuls délayants et à un vomitif administré plus tard qu'à l'ordinaire ; et elles ne présentèrent point, en suivant cette méthode, la malignité qui les accompagnait quand on leur en opposait une différente. Je présumai que ces exanthèmes avaient également leur cause dans l'estomac, sur ce que les malades rendaient des matières bilieuses, pituiteuses, putrides, avec un soulagement prompt et marqué, et beaucoup d'avantage. Par le même moyen, j'ai détergé des aphthes, prévenu la gangrène de l'arrière-bouche, et l'hydropisie qui n'aurait pas tardé à suivre. — Ceux qui n'étaient attaqués que d'aphthes, ou de gonflement des amygdales et d'angine, furent soulagés sur-le-champ par les délayants, et par l'émético-cathartique qui nettoyait les premières voies surchargées et distendues. Je pensai que la cause du mal avait son siége dans le bas-ventre, et que son action s'étendait même jusques aux parties du corps qui en étaient éloignées. Quelquefois il fallait tirer un peu de sang, et, par des boissons délayantes données sans interruption, préparer la matière morbifique à céder à l'action des évacuants. — J'ai guéri dans ce mois un grand nombre de fièvres quartes l'année dernière, en employant d'abord les sels neutres, ensuite le vomitif. De cette manière le paroxysme fébrile était diminué sensiblement ; et si les malades ressentaient de la douleur aux hypochondres et de la difficulté à respirer, s'ils avaient une toux nocturne, le vomissement les soulageait singulièrement. Je préférais ce moyen à tout autre remède fondant, altérant, expectorant. Alors je parvenais constamment à détruire les restes de la fièvre, avec des décoctions saturées de racines de chiendent, de pied-de-lion et de chicorée : ou bien, lorsque la fièvre avait jeté de trop profondes racines, j'administrais le quinquina, seul ou avec les fleurs martiales de sel ammoniac.

Février. Les quinze premiers jours de ce mois, à l'exception du 3, qui fut couvert de brouillards épais, furent sereins, secs, froids. Mais il y eut des vents de nord fréquents, quelquefois furieux, et des gelées blanches les nuits. — Le 15, le ciel se couvrit de nuages épais, et le vent augmenta ainsi que le froid. On n'avait point encore vu de neige. — Mais le 16, et pendant huit jours sans interruption, il en tomba prodigieusement, le vent de nord étant très-impétueux et très-froid. Cette neige fondit tout-à-coup le 22, le vent étant devenu du midi et très-doux. Le temps redevint, dans les derniers jours du mois, et plus net et plus sec. — La plus grande hauteur du baromètre fut (les 3 et 4) de vingt-huit pouces cinq lignes et demie. — Son plus grand abaissement (les 16 et 17) de vingt-sept pouces une ligne. — Le plus grand froid fut (le 14) de six degrés au-dessous du terme de la congélation. — Le moindre froid fut (le 23) de six degrés au-dessus. — Ainsi la chaleur moyenne fut d'un degré un sixième. — Le 25, il y eut une aurore boréale remarquable. — Le nombre des maladies ne fut pas plus considérable ce mois-ci que le précédent, et le caractère ne différa pas beaucoup. — La plupart des fièvres de cette saison avaient cela de particulier qu'elles affectaient le poumon comme des pleurésies ou des péripneumonies, quoique moins gravement que ne le font pour l'ordinaire ces maladies elles-mêmes, et sans aucun danger pour la vie des malades, à moins qu'on ne les traitât d'une manière folle. — Je n'ai point vu de fièvre inflammatoire simple et sans complication d'aucun autre vice : mais j'ai vu un grand nombre de pleurésies *fausses* ou *pituiteuses*, les unes *simples*, les autres avec mélange de phlogose. — Le pouls était chez la plupart comme dans l'état naturel, et la chaleur du corps n'était guère plus forte. — Les urines étaient tout-à-fait ou presque naturelles, et un peu colorées ; mais elles n'étaient ni ténues, ni de couleur de flamme, double caractère qui les distingue dans les inflammations. La marche de la fièvre fut telle, que les malades éprouvaient ordinairement à midi, ou sur le soir, un accès plus considérable qu'on ne l'éprouve dans une véritable fièvre inflammatoire, et moindre que celui qui accompagne une fièvre bilieuse ; et ces accès n'étaient précédés d'aucun frisson, ou ne l'étaient que d'un très-léger seulement.

La première invasion de la maladie n'était pas non plus violente, inopinée, insidieuse. Une certaine pesanteur de tout le corps, et principalement de la tête, le goût émoussé, les dents sales, une sensation dans la bouche comme si elle contenait de la pâte de farine insipide, de la diminution dans l'agilité des membres, précédaient la maladie de plusieurs jours. Elle était prête à se décla-

rer, lorsque le ventre commençait à se resserrer et à ne plus faire ses fonctions pendant quelques jours. Je n'ai vu aucun de ces malades dont, peu de temps avant la maladie, et vers son commencement, les déjections n'aient été supprimées ; souvent pendant plusieurs jours.

Et même tous les malades sans distinction furent, ce mois-ci, plus resserrés du ventre que dans aucun autre temps. D'après cette disposition, l'épigastre devenait tendu, douloureux ; l'appétit diminuait, et il y avait un sentiment d'amertume dans la bouche. Enfin les malades commençaient à tousser pendant le jour, plus fréquemment la nuit, et à éprouver une fièvre plus marquée. Dans les premiers jours, la toux ne fut point accompagnée de douleur de poitrine et d'expectoration, mais d'un sentiment très-incommode dans tout l'épigastre, qui augmentait beaucoup en toussant. Enfin les malades rendaient un peu de gluten, et quelques-uns même du sang pur. Au commencement du mois, l'hémoptysie était très-peu de chose ; mais ceux qui après ce temps eurent la maladie, expectorèrent, pour la plupart, du sang en très-grande quantité. Il est certain qu'alors les hémorrhagies du poumon furent fréquentes, non-seulement chez les personnes qui y étaient déjà sujettes, mais encore chez les individus qui, ayant la poitrine très-forte, étaient moins exposés d'ailleurs à ce genre de maladie. — Avant et pendant l'hémoptysie, il y avait ou oppression de poitrine, ou douleur pongitive dans quelque endroit de cet organe : mais, après avoir rendu de cette manière une demi-livre ou une livre d'un sang brillant et écumeux, les malades se trouvaient mieux et leur poitrine paraissait soulagée. La toux n'avait pas cette violence capable de briser les obstacles que les vaisseaux opposent au sang, puisque très-souvent le sang coulait au milieu d'une toux qui n'avait rien de pénible.

Quoique cette maladie attaquât plusieurs classes d'hommes, cependant certains ouvriers en furent affectés plus particulièrement, comme les tisserands, les tailleurs d'habits et les cordonniers; j'en ai vu, parmi ces derniers, avoir la santé la plus misérable, et le poumon d'une extrême faiblesse. — Ils ont la face d'une couleur jaune-noirâtre comme de la poix, l'haleine courte, une petite toux; et s'ils ont été mis en apprentissage de bonne heure, on observe qu'ils ont la poitrine étroite, et le sternum non pas légèrement protubérant, comme chez les individus bien conformés, mais très-concave et rentrant en dedans. Leur corps est, comme celui de ce Furius dont parle Catulle, *plus sec que de la corne ; ils vont à peine dix fois à la selle dans toute une année, et les matières qu'ils rendent sont plus dures que des fèves et des cailloux.* — La portion abdominale du tronc a fort peu de contour, étant très-serrée ; mais les muscles droits sont très-gros, et les organes soumis à leur action l'éprouvent d'une manière plus forte qu'il ne convient pour la santé. — De là il est facile d'expliquer pourquoi, chez les cordonniers surtout, il se fait dans les parties moyennes et inférieures du bas-ventre une distribution inégale de sucs, ou bons ou mauvais, et pourquoi une quantité trop considérable de ces mêmes sucs se porte sur la poitrine, y étant poussée de l'abdomen. — Selon que les autres individus approchaient de cette diathèse des cordonniers, ils en éprouvaient les maladies dans la même proportion. — J'exposerai quel parti je pris pour les traiter, lorsque j'aurai d'abord parlé succinctement de plusieurs espèces d'hémoptysies que j'ai observées dans d'autres occasions et à d'autres époques. Je crois que je répandrai par-là plus de clarté sur ce que j'ai à dire relativement à la méthode de traitement. — J'appelle *inflammatoire* la première espèce d'hémoptysie, que j'observai fréquemment autrefois dans un hiver très-rigoureux, lorsque dans le même temps des pleurésies violentes faisaient périr les hommes les plus robustes. — Je regardais cette hémoptysie comme étant une même maladie que la pleurésie; attendu que l'une et l'autre choisissaient la même saison, présentaient les mêmes symptômes, attaquaient les mêmes individus.

La pleurésie était souvent accompagnée de quelques crachats jaunâtres, sanguinolents ; et toutes les fois que les malades rejetaient en crachant un peu de sang, la maladie était désignée sous le nom de *pleurésie :* mais quand ils rendaient en toussant un sang plus pur et en quantité remarquable, elle changeait de nom et s'appelait *hémoptysie*, quoique ce fût toujours, quant au fond, la même maladie. — En conséquence, je traitais la pleurésie et l'hémoptysie par la même méthode, par les saignées répétées, les émulsions nitrées, les lavements

émollients multipliés, et tout l'appareil anti-phlogistique — L'opium, l'extrait de jusquiame, les astringents, l'eau très-froide, auxquels on a accordé tant d'éloges, et que plusieurs médecins emploient dans tous les cas d'hémoptysie, sans faire aucune recherche exacte de la nature et des causes du mal, furent écartés avec soin dans les circonstances dont je parle, et réservés pour des occasions plus convenables. — Il existe une espèce de pleurésie *latente* et chronique qui affecte tous ceux qui ont la poitrine étroite, le cou allongé et mince, la taille grêle et effilée, les épaules ailées, la face d'un beau blanc avec des joues couleur de rose, un esprit prompt et vif, la fibre délicate et très-irritable : dons de la nature plutôt funestes qu'avantageux ! — Ces individus sont souvent sujets à l'*hémoptysie inflammatoire* dont je parle. J'ai vu celle-ci s'exaspérer chez un jeune homme, et se changer très-promptement en phthisie par l'usage du quinquina ; tandis que chez un autre, si elle ne fut pas guérie complètement par des saignées légères, mais très-souvent répétées, et par un régime éminemment anti-phlogistique, elle devint au moins supportable, et ne se changea point, pendant plusieurs années, en phthisie pulmonaire, danger qui était toujours imminent. Enfin, le médecin, à la sagesse et à la sagacité duquel ce malade devait sa conservation, fut remplacé par un autre, qui, moins éclairé, prescrivit des remèdes dans la vue de fortifier le poumon, et précipita bientôt le jeune homme dans une phthisie incurable.

Il y a une autre espèce d'hémoptysie que j'appelle *pléthorique*. Elle a lieu lorsque le sang, trop abondant pour pouvoir être contenu et circuler commodément dans le système vasculaire, fait effort sur les poumons peut-être naturellement faibles, et rompant leurs vaisseaux, se débarrasse ainsi de sa quantité excédante; ou bien lorsque, n'étant pas réellement trop abondant, mais soulevé par divers stimulants, raréfié, mis dans un état d'orgasme par une agitation violente ou du corps ou de l'ame, il cherche également à s'échapper de l'organe pulmonaire. — Cette seconde espèce est moins dangereuse que la première, dans la proportion que la seule surabondance d'un sang d'ailleurs de bonne qualité est elle-même moins dangereuse que l'état inflammatoire de ce fluide et d'un organe aussi essentiel à la vie. — La connaissance de la maladie et de ses causes indiquait elle-même la méthode de traitement. — L'hémoptysie *périodique* est une troisième espèce. Elle a lieu, soit lorsque le sang menstruel se porte aux poumons, et que ceux-ci font dans ce cas l'office de la matrice; soit lorsque celui qui avait coutume de fluer par des hémorrhoïdes, trouvant cette issue fermée, se rejette sur le poumon, où il s'en fait une. — *L'hémoptysie provenant d'une matière corrosive*, vénérienne, psorique, ichoreuse, herpétique, scorbutique, se traite soit avec les moyens communs à toutes les hémoptysies en général, soit avec ceux qui conviennent spécifiquement à la cause qui la produit. — *L'hémoptysie dans les fièvres putrides* n'admet d'autre traitement, si on excepte les remèdes usités dans toute perte de sang immodérée, que celui qu'exigent la ténuité putride des humeurs, le relâchement et l'inertie des solides, et une dissolution imminente : c'est le traitement éminemment anti-septique, astringent, avec le quinquina, le petit-lait aluminé, les sucs astringents, l'eau très-froide, les acides minéraux, etc. — L'hémoptysie par plaie est souvent due à une toux violente qui blesse le poumon et qui provient de causes très-différentes et par leur nature et par leur siége. Il est étonnant combien il fallait varier le traitement, en le conformant à ces différences. J'ai guéri fréquemment l'hémoptysie par plaie, lorsqu'elle provenait d'une chute grave ou d'un coup porté sur la poitrine, par la saignée et la méthode anti-phlogistique ; et je m'attachais tout entier à diminuer et à rendre bénigne, le plus qu'il était possible, l'inflammation qui survenait aux blessures, à prévenir ou à réprimer une suppuration dangereuse.

C'est d'après une théorie insensée et funeste aux malades que l'on cherche à consolider les vaisseaux rompus dans le poumon, par l'usage interne des balsamiques stimulants, c'est-à-dire à éteindre un incendie en y jetant de l'huile. — *L'hémoptysie qui accompagne la péripneumonie fausse* ou *pituiteuse* a lieu parce que la circulation est moins libre dans les poumons surchargés de pituite, tandis qu'en même temps le sang, chassé avec force par le ventricule droit, rompt les vaisseaux pulmonaires. Cette hémorrhagie ne peut certainement être réprimée qu'en faisant d'abord une saignée moyenne, et ensuite en débarrassant le

plus promptement et le plus énergiquement possible la poitrine de la pituite qui l'accable. C'est à quoi je suis parvenu bien des fois en administrant promptement un vomitif, après avoir fait précéder une saignée et dégagé le ventre par un lavement. Lorsqu'il n'y avait pas de danger à différer le vomitif, je faisais boire auparavant une tisane faite avec le miel et un sel. Dans le vomissement, il ne paraissait pas un filet de sang; il en sortait très-peu lorsqu'il était terminé, et plus du tout quelque temps après. Je terminais le traitement par des tisanes délayantes faites avec les racines de chiendent, de pied-de-lion et de chicorée, et en entretenant long-temps la liberté du ventre. — La pleurésie bilieuse était quelquefois accompagnée d'un crachement de sang, et même d'une hémorrhagie assez considérable : j'ai vu quelquefois les fièvres qui provenaient d'une saburre bilieuse des premières voies, accompagnées d'hémorrhagie du nez, du poumon, ou de la matrice. — Cette espèce d'hémoptysie *bilieuse* et gastrique, et toute autre hémorrhagie qui avait la même origine, cédaient plus certainement à un vomitif qu'à tout autre moyen : les remèdes propres à fortifier les viscères de l'abdomen, surtout l'estomac et les intestins, et par suite le reste du corps, prévenaient les rechutes, d'ailleurs très-faciles et dangereuses. — J'ai des exemples multipliés de cures heureuses dues à cette méthode : mais vouloir produire des témoins en si grand nombre, ce serait abuser de la complaisance du lecteur.

J'ai vu quelquefois, à la vérité, de légères hémorrhagies *bilieuses* calmées par un autre moyen, savoir, par des saignées répétées et abondantes. Mais il en résultait une longue infirmité, un affaiblissement de la constitution, et des rechutes fréquentes d'hémorrhagies, si par hasard, ou par la moindre cause, la circulation du sang se trouvait accélérée. — Néanmoins l'observation la plus commune m'a appris que ces hémorrhagies *bilieuses*, bien loin d'être arrêtées par les saignées seules et le régime anti-phlogistique, en devenaient plus abondantes, ruinaient bientôt les forces vitales, et produisaient un épuisement de sang et un froid glacial, signes d'une mort prochaine. — C'était, dans notre langage, une guérison *perfide* que celle que l'on obtenait ainsi par les saignées et les boissons anti-phlogistiques, parce qu'elle abattait les forces; qu'elle produisait dans le viscère d'où partait le sang une atonie qui l'exposait à des rechutes plus fréquentes; qu'elle n'émoussait que pour un temps très-court seulement, et ne détruisait pas le stimulus de l'hémorrhagie, c'est-à-dire la saburre bilieuse, qui, après avoir repris de l'activité, devait agir avec plus de force sur la machine affaiblie. J'ai connu plusieurs individus attaqués fréquemment de fièvres bilieuses légères, qui, par une saignée abondante et par des boissons anti-phlogistiques, avaient en partie énervé, en partie distribué dans presque tout le système vasculaire le stimulus bilieux qui existait dans l'estomac; et cette matière morbifique étant peu considérable, ou noyée dans beaucoup de boissons, ou disséminée dans beaucoup de parties, et par cela même moins active, ils guérirent. Mais après la convalescence, leurs humeurs se trouvèrent moins pures, leur corps moins robuste; d'où résultait une grande disposition à cette même fièvre, qui, si elle tentait de se relever de nouveau, était encore repoussée et contenue par les mêmes moyens plutôt que détruite, et devait reparaître plus fréquemment et d'une manière plus grave. — L'éruption du sang par les poumons était due aussi à plusieurs causes situées dans l'abdomen, qui y gênaient la liberté de la circulation, et en comprimant les vaisseaux ou diminuant de manière ou d'autre leur capacité, empêchaient les humeurs d'y aborder en quantité convenable, et les faisaient refluer vers les poumons trop faibles pour résister.

Je comptais parmi ces causes les spasmes, quelle que fût leur origine, et toutes les espèces de tumeurs, si elles étaient d'un volume considérable, et que surtout elles se fussent formées promptement. — C'est d'après ces motifs que, pour l'ordinaire, le traitement n'est pas le même dans cette hémoptysie abdominale : et je me conduisais en conséquence. — J'ai arrêté sur-le-champ une forte hémoptysie, en donnant un lavement et une dissolution de sel amer qui lâcha promptement le ventre resserré depuis long-temps : j'en ai également arrêté plusieurs autres en bouleversant l'estomac par un vomitif. — Des émético-cathartiques répétés dissipèrent tout à la fois, chez un individu attaqué de fièvre bilieuse, et les hémorrhagies du nez qui l'affaiblissaient, et la maladie principale elle-même. — Un malade paraissait devoir périr plutôt

par des hémorrhagies du nez et du poumon, que par une hydropisie à laquelle on ne voyait aucune ressource. Je différai sa perte en lui faisant faire la ponction, le sang s'étant arrêté lorsque les eaux furent évacuées, et l'hémorrhagie n'ayant repris que lorsqu'il y eut une nouvelle collection d'eau. — L'hémoptysie de ceux dont je croyais les poumons tuberculeux, hémoptysie que j'ai observée quelquefois, est toujours difficile à guérir, ou même incurable. Il y a en effet deux indications auxquelles je pense qu'il faut avoir égard : l'une, de diminuer la masse du sang qui passe par les poumons, afin qu'elle n'excède pas la capacité des vaisseaux ; l'autre, de rendre plus libres ces vaisseaux eux-mêmes, qui sont comprimés et rétrécis par les tubercules. — Je remplissais bien la première en saignant ; mais la seconde était à peu près au-dessus de tous mes moyens. — La plupart de ceux dans les cadavres desquels on trouva les poumons tuberculeux avaient eu autrefois ou des toux d'estomac, chroniques, négligées, mal traitées, ou une péripneumonie fausse ou pituiteuse, changée par un mauvais traitement en une affection tuberculeuse des poumons. — Ceux que je croyais hémoptoïques par tubercules, c'était en les saignant modérément, en leur donnant des tisanes de chiendent, de pissenlit et de chicorée, aiguisées avec un sel neutre en petite quantité, ou avec du tartre stibié par très-petites doses, en entretenant la liberté du ventre, en les faisant vomir doucement quelquefois, particulièrement lorsque la toux ou l'oppression de poitrine reparaissait, que je les guérissais.

Je certifie n'avoir tiré aucun avantage des seuls fondants, lorsque la toux, surtout la toux nocturne, empêchait tout sommeil, et que la respiration était laborieuse au moindre mouvement du corps. — Je finissais par combiner les toniques doux aux fondants, parce qu'il ne suffisait pas de détruire l'engorgement, mais qu'il fallait encore prévenir son retour. — Je ne parlerai point des hémorrhagies du poumon par un vice du cœur, ou un anévrysme de l'aorte, ou par toute autre cause; mon intention n'étant pas de présenter ici un tableau complet de toutes les hémoptysies. — Je dirai seulement quelque chose de celle des hydropiques. — J'ai eu à traiter des hommes travaillant et fatiguant beaucoup, par exemple, des cochers, des forgerons, des bûcherons, qui avaient une hydropisie anasarque, sans qu'on pût en accuser quelque cause manifeste et une de celles qui produisent le plus communément l'hydropisie. — Ils paraissaient engraisser, dans le commencement, au visage, au cou, et surtout à la poitrine. L'augmentation de volume finissait par être générale, et l'état morbifique devenait sensible. Les battements des artères étaient vifs, lents, forts ; et le reste était comme dans l'état de santé. Le traitement fut long et très-difficile, et il ne s'opéra qu'au moyen des remèdes les plus doux, pris parmi ceux qui provoquaient les déjections et les urines. Les sels peu actifs, le nitre, la terre foliée de tartre, dans des tisanes de mauve, de guimauve et de réglisse, furent seuls avantageux : ce ne fut que tard et sur la fin que l'on pouvait leur associer l'oxymel scillitique. — Une douleur fixe à la poitrine, de la chaleur et des urines enflammées m'obligèrent de saigner, modérément, un ou deux de ces malades. — Un cocher, entre autres, outre l'œdématie générale, avait tantôt le scrotum, tantôt une partie du sternum, ou le cou, tuméfié d'une manière particulière. La tumeur paraissait subitement ; elle avait une forme ronde, bien pleine, comme si elle eût contenu de l'air et de l'eau : elle disparaissait bientôt après, lorsqu'il survenait des sueurs. Cet homme avait par intervalles et tout-à-coup une oppression de poitrine, qui quelquefois menaçait de le suffoquer : il survint une hémoptysie considérable ; et alors je n'observai cette tumeur singulière, vague, aqueuse, aérienne, sur aucune partie du corps ; d'où je conjecturai que la matière qui la formait, parcourant le corps, s'était portée dans ce moment sur les poumons. Mon diagnostic ainsi établi, j'appliquai un vésicatoire sur le côté, et ayant bien couvert le malade, je lui donnai des boissons diaphorétiques : lorsque la sueur parut, l'hémorrhagie du poumon s'arrêta.

J'observe presque toujours que les vésicatoires excitent une abondante transpiration, et même des sueurs considérables, si l'on fait concourir les autres circonstances favorables à cette excrétion. — Voilà donc une hémoptysie arrêtée par un vésicatoire ! — J'ai observé quelquefois des hémorrhagies énormes du nez, des accès épileptiques, et la mort par apoplexie, chez les hommes attaqués d'hydropisies peu considérables ; tandis que les femmes guérissaient sûrement

d'hydropisies même graves. — Je vais exposer maintenant l'espèce d'hémoptysie que j'eus à traiter pendant ce mois, les moyens que j'employai, et leur résultat. — Il faut se rappeler d'abord que j'ai distingué une hémoptysie *inflammatoire*, une autre qui accompagne la péripneumonie fausse ou pituiteuse, et enfin une troisième espèce qui provient de la saburre bilieuse de l'estomac, d'une sécheresse et d'une constipation du ventre trop anciennes. — Lorsque ces causes, dont chacune séparément est capable de produire l'hémoptysie, réunissent leur activité, il en résultera un effet bien plus marqué et un plus grand danger pour le malade. — Et ce concours de plusieurs des causes de l'hémoptysie, nous l'avons observé ce mois-ci : il était tel cependant que souvent l'inflammation du poumon n'était que légère et comme superficielle; mais l'autre affection, c'est-à-dire la péripneumonie fausse, était plus grave et la principale. J'ajoute encore que la plupart des malades avaient en même temps de la saburre bilieuse dans l'estomac, et le ventre resserré depuis très-long-temps. — Par cet exposé des causes de l'hémoptysie que j'avais à combattre, on voit clairement quelle était sa nature, et ce que j'avais à faire.

En effet, je lâchais sur-le-champ le ventre par un lavement; et ce moyen, peu actif en apparence, diminuait beaucoup et la pesanteur de tête, et la chaleur, et les accidents de la poitrine. Ensuite je faisais boire de l'eau avec l'oxymel et quelque sel neutre fort doux. Le lendemain, je faisais tirer quelques onces de sang, et par ce moyen l'hémorrhagie du poumon se réduisait ordinairement à un léger crachement de sang. Mais, soit que l'hémorrhagie continuât, soit qu'il n'y eût plus qu'une hémoptysie, quand il n'y avait point d'inflammation, ou qu'elle n'était que très-légère, je donnais un vomitif. Le vomissement et les déjections soulageaient beaucoup les malades, arrêtaient le sang, et surtout rendaient la respiration plus libre. Je n'ai fait vomir quelques malades qu'au bout de plusieurs jours, parce que chez ceux-ci l'inflammation du poumon était trop forte ou trop opiniâtre. Mais je les faisais saigner plusieurs fois et largement, et j'évacuais les premières voies au moyen des eccoprotiques et des lavements. Je persistais dans cette méthode des saignées, des eccoprotiques et des lavements fréquents, jusqu'à ce que les urines, auparavant couleur de flamme et sans dépôt, commençassent à devenir plus jaunes, moins rouges, à se troubler peu de temps après leur émission, et à déposer un sédiment briqueté, furfuracé, d'un blanc un peu rouge. Je regardais cela comme un signe que l'inflammation était tombée, quoique la chaleur et le malaise de la poitrine continuassent; et je remédiais promptement et sûrement à ces derniers symptômes, en donnant un vomitif. — Après le vomissement, je faisais boire abondamment d'une tisane de chiendent, de pied-de-lion et de chicorée, aiguisée avec un sel neutre en petite quantité, ou avec le tartre stibié à très-petites doses. — Par cette méthode, la toux nocturne se calmait de jour en jour, et les crachats, qui ressemblaient à du blanc d'œuf, commençaient à diminuer, le malade vomissant quelquefois de la pituite, et ses déjections étant plus fréquentes que de coutume. — Les amers et les stomachiques terminaient le traitement. — L'émétique n'était pas nécessaire à quelques-uns : il suffisait de leur lâcher le ventre avec la manne, les tamarins et un sel neutre. — Le sang des saignées avait ordinairement une couenne verdâtre, jaunâtre, étendue, épaisse, tenace.

Ce ne fut point ce caractère de la couenne qui m'engagea à faire des saignées très-fréquentes et copieuses, mais les autres signes d'une inflammation véritable et prédominante. — Ainsi les affections de poitrine pendant ce mois furent des pleurésies inflammatoires et pituiteuses, inflammatoires et bilieuses, ou, quand la phlogose prédominait, pituiteuses et inflammatoires; en outre des hémoptysies mixtes comme ces pleurésies, et n'en différant pas essentiellement. — Je me rappelai alors les pleurésies observées par l'illustre Cléghorn. On pourrait les qualifier avec raison de putrides et inflammatoires, puisqu'il y avait une véritable inflammation dans le poumon, et en même temps un foyer de matières putrides et acrimonieuses irritantes dans l'abdomen, foyer qu'il fallait d'abord émousser et délayer, pour le chasser ensuite soit par le vomissement, soit par les déjections. — Au reste, j'observai que, dans tout le mois de février, le vomitif provoqua plus souvent le vomissement, et moins souvent les déjections que dans l'été dernier, au milieu et vers la fin duquel, de même que pendant tout l'automne, le ventre fut très-relâché, et

de lui-même et beaucoup plus encore par le purgatif le plus doux. — Les malades ne vomissaient ordinairement, cette fois-ci, qu'un peu de pituite ; mais le soulagement qu'ils éprouvaient surpassait beaucoup la quantité de la matière. — On avait partout à combattre peu de bile, beaucoup de phlogose, et plus encore de pituite : c'est cette dernière humeur qui l'emportait sur les autres. — Quoique je n'aie vu aucune maladie purement inflammatoire, et qu'elles fussent toutes mixtes de la manière que je l'ai dit, cependant il ne manquait pas de fièvres produites par la pituite, ou seule, ou jointe à la bile : elles étaient putrides, mais cette putridité n'était point accompagnée de symptômes graves.

Mars. Un temps doux, un air pur et serein, favorisèrent les premiers jours de ce mois. — Il n'y eut de neige nulle part, excepté dans les endroits où les derniers vents en avaient formé des tas qui devaient fondre plus tard que le reste. — Le 4, un vent du midi très-doux et qui rendait la tête lourde, couvrit le ciel de nuages et menaça de pluie. Ensuite du soleil, des brouillards, des nuages, des pluies très-fines se succédèrent comme par tour (la température restant toujours douce et humide), jusqu'au 9 où le froid se joignit à l'humidité. — Le 12, un vent du nord très-froid sécha le temps. Il y eut du soleil, de la gelée, quelques flocons de neige, une grêle très-fine, et par intervalles des vents du nord. — Le 19, un vent du midi très-violent remplaça l'aquilon qui avait régné jusqu'alors, et ayant rassemblé les nuages, excita une pluie considérable.— Depuis cette époque, le temps fut inconstant, brouillé, agité par le vent du midi, et de petites pluies tombèrent dans quelques endroits. — Il plut pendant tout l'avant-dernier jour du mois; et le dernier jour fut couvert de nuages, un vent du midi abattant les corps et les esprits. — La plus grande hauteur du mercure fut (le 12 et le 13) de vingt-huit pouces quatre lignes. — La moindre fut (le 4 et le 5) de vingt-sept pouces deux lignes. — Le plus grand froid se fit sentir le 13, et fut de quatre degrés au-dessous de 0. — La plus grande chaleur eut lieu le 30, et fut de douze degrés au-dessus de 0. — Ainsi la chaleur moyenne fut de deux degrés deux tiers au-dessus de 0. — Il y eut plus de malades ce mois-ci que les mois précédents, et plus de femmes que d'hommes le furent; mais les maladies étaient et plus douces et de plus longue durée. Il mourut peu de monde. — On vit, comme sur la fin de février, beaucoup de lumbago et de sciatiques, qui cédaient à l'usage long-temps continué des purgatifs les plus doux. Ceux qui avaient cette maladie comme par habitude, une ou deux fois chaque année, en furent débarrassés tard, et de manière que de temps en temps, soit le retour d'un peu de douleur, soit la pesanteur extraordinaire ou l'engourdissement de quelque membre la rappelait à leur souvenir. Il y en eut quelques-uns parmi eux dont la jambe ou le bras s'atrophia.

Ce furent surtout ceux dont les rhumatismes d'*origine gastrique* n'avaient pas été traités en secouant par un vomitif leur estomac surchargé de beaucoup de saburre, et en raffermissant ensuite les forces digestives, mais chez lesquels on avait, par des saignées, des scarifications, beaucoup de boissons tièdes, sudorifiques, affaiblissantes, fait passer la matière morbifique dans les plus petits vaisseaux, où elle était engagée si profondément qu'on ne l'en pouvait plus dégager. — Ce mois-ci engendra beaucoup de pituite, et moins de phlogose. — En effet, la phlogose qui se manifesta en janvier et en février, et qui même alors ne fut que rarement, ou jamais, seule ou simple, ou intense, diminua sensiblement ce mois-ci, et devint une *affection pituiteuse* de tout le corps, et principalement de l'abdomen et des poumons. — Tel était le caractère de ces rhumatismes, qu'ils occupaient ou la région lombaire, ou les cuisses, ou toute autre partie; que les malades en étaient tourmentés le soir et pendant la nuit, et n'en souffraient point ordinairement dans le jour. Ils étaient seuls, ou accompagnés soit d'un catarrhe, soit d'une péripneumonie fausse. — Ils se fixaient de préférence sur une partie qui en avait été affectée antérieurement, ou qui se trouvait affaiblie. Par exemple, celui qui avait eu un membre contus, ou un œil irrité par une paille, un grain de sable, ou de la poussière quelconque, commençait, quelques jours après, par avoir une fièvre peu décidée, les nuits agitées, de la sueur, des pesanteurs d'estomac, des nausées. Ensuite la partie auparavant lésée, soit que ce fût un œil, soit que ce fût un membre quelconque, éprouvait sur le soir et pendant la nuit des douleurs cruelles et déchirantes. — La violence qu'avait souf-

ferte ou l'œil ou une autre partie semblait avoir provoqué ce rhumatisme gastrique. Ces ophthalmies se changèrent promptement en une opacité de couleur cendrée de la cornée transparente. — Je voyais deux indications à remplir, de guérir la fièvre rhumatismale elle-même, et après l'avoir guérie et extirpé ses racines de l'estomac, de remédier à la faiblesse locale qui restait encore dans l'organe affecté. — J'ai déja dit qu'on réussissait ordinairement à dissiper cette fièvre rhumatismale au moyen des fondants, du vomitif, de l'émético-cathartique, ou même des seuls purgatifs doux et long-temps continués, et sur la fin, des fortifiants. — Un vésicatoire ou un rubéfiant, ou des frictions aromatiques faisaient disparaître l'infirmité locale (telle que l'engourdissement du membre, ou une légère douleur se faisant sentir par intervalles), qui persistait long-temps après que la fièvre avait disparu.

La résolution des métastases produites par les fièvres de cette saison était beaucoup plus difficile et plus lente à s'opérer que celles qui avaient lieu par les fièvres d'été. En général les dépôts qui se font dans les saisons de l'hiver, du printemps et de l'automne, sont ordinairement fort longs, quoique la fièvre qui les a produits soit déjà guérie, et ils forment une maladie particulière, qui exige un traitement particulier. Au contraire, toute affection locale qui naît dans une fièvre d'été se soutient, se traite et se guérit comme la fièvre principale elle-même. — La péripneumonie *fausse* ou *pituiteuse* se montra beaucoup aussi dans le même temps, tantôt seule, tantôt avec une inflammation vraie de l'organe, quoique légère le plus souvent et facile à dissiper. Quelques-uns furent attaqués d'une inflammation grave et dangereuse des poumons, les hommes robustes surtout et les jeunes gens. — Ils éprouvaient la plupart, dans l'un ou dans l'autre côté de la poitrine, une douleur pongitive, déchirante, étendue, et gagnant depuis l'épaule jusqu'à l'os des îles. — Chez quelques-uns même, les membres du côté affecté étaient irrités comme par une sérosité âcre qui s'y serait portée. Ils ne pouvaient pas non plus se coucher sur la partie du corps qui souffrait. — Cette péripneumonie, ou pleurésie fausse, fut rarement accompagnée ce mois-ci d'hémorrhagie du poumon, quoiqu'une légère hémoptysie eût lieu chez presque tous les malades. — Ils rendirent tous des crachats semblables à du blanc d'œuf, d'abord en petite quantité, ensuite en abondance. — Quelques-uns eurent des crachats collants, filants, et d'une couleur herbacée. — Il y avait beaucoup d'anxiété, de la cardialgie, surtout après avoir bu; la fièvre était médiocre, paraissait le soir, et avait des accès peu caractérisés.

Des crachats abondants ne jugeaient point la maladie; ainsi je ne les provoquais jamais. Il était plus avantageux de préparer tellement la matière morbifique par des fondants salins, qu'après s'être précautionné contre la phlogose, en pratiquant une ou deux saignées, on pût l'évacuer avec un vomitif. Bientôt après, la toux si incommode se calmait, et les crachats diminuaient beaucoup et avec un soulagement notable. — L'usage continué des eccoprotiques fut avantageux dans les péripneumonies fausses légères, mais très-insuffisant dans celles qui étaient graves. — Après le vomissement, qu'il fallait quelquefois réitérer au bout de quelques jours, je donnais la décoction de pied-de-lion avec un sel neutre en petite quantité, ou le tartre stibié à très-petite dose, jusqu'à ce que, à l'exception de la faiblesse, tout fût rétabli dans l'état de santé. Je renvoyais les malades, après avoir assuré leur guérison avec la décoction de racine de chicorée et de lichen d'Islande. — Il y eut encore dans ce même temps d'autres maladies qui accompagnèrent la péripneumonie fausse, savoir : des asthmes, des catarrhes, des avortements fréquents et des hémorrhagies de matrice qui eurent lieu, soit au moment de l'avortement, soit à l'époque des règles. — En employant dans tous ces cas et avec un succès égal le même traitement, je prouvai que ces maladies, quoique se montrant sous différentes formes, avaient la même origine, et étaient entretenues par la même cause. — J'ignore comment une même matière morbifique produisait le catarrhe chez les uns, et chez les autres ou l'avortement ou une perte. Mais j'atteste que j'ai guéri sans retour, par la même méthode, des maladies fébriles très-différentes en apparence, mais qui avaient lieu dans la même constitution, et ne devaient point leur naissance à une de ces causes évidentes qui agissent dans toutes les saisons indifféremment; que cette méthode de traitement, calquée sur la constitution de l'année, m'a paru préférable à toutes les autres et plus expéditive. —

Certes, celui-là se trompe lui-même, et se joue en même temps de l'art et de ses malades, qui entreprend de traiter les maladies fébriles, sans être conduit comme par la main par ce guide fidèle, je veux dire la connaissance de la constitution de l'année. Dépourvu de ce flambeau, il sera égaré par mille formes, mille variétés, qu'une même cause agissant partout peut affecter. — Si on n'est dirigé par cette connaissance des constitutions, on ne sera utile ni dans le service des armées, ni dans celui de cette nombreuse classe d'individus qui se réfugient dans les hôpitaux civils. — Une pareille médecine est versatile, dépourvue de bases solides, inutile, dérisoire, si elle n'emploie aucun remède important ou héroïque; mais lorsque, appuyée sur des fondements aussi peu solides, elle prodigue les moyens puissants et énergiques, je la mets au nombre des poisons les plus terribles, et je crois qu'elle fait plus de ravages que l'épidémie la plus meurtrière.

Celui qui a scruté la nature des épidémies, et qui, sans se laisser séduire par aucune variété accidentelle, saisit et combat la cause générale, je le demande, de combien de mortels ne sera-t-il pas le sauveur et le génie tutélaire? — Je traitais de la même manière, comme je l'ai déjà dit, et la péripneumonie fausse, et le catarrhe, et l'asthme, et les hémorrhagies, c'est-à-dire par les fondants et l'émético-cathartique. Je ne faisais aucune différence, si on excepte une ou même plusieurs saignées, qui étaient quelquefois nécessaires dans la péripneumonie fausse, et qui devaient précéder l'émético-cathartique. Les catarrhes cédèrent quelquefois aux seuls fondants salins, et souvent à ces mêmes remèdes suivis un peu tard du vomitif. L'asthme fut traité comme le catarrhe, mais on fit vomir plus souvent. — On a débité de tous côtés beaucoup de propos sur ces catarrhes, que j'ai dit avoir été communs dans ce mois-ci, savoir, qu'ils étaient plus rebelles qu'à l'ordinaire, qu'ils se changeaient assez souvent en une fièvre d'une nature maligne, qu'on appelait par cette raison *catarrhale maligne*. Je ne leur ai jamais trouvé cette malignité-là, que j'avais le bonheur de prévenir en employant la méthode décrite ci-dessus. — Je vois que l'on se trompe beaucoup dans le traitement des catarrhes, quand on s'arrête uniquement aux apparences du mal, qui sont presque toujours les mêmes, quoique la maladie, qui se cache sous le même masque, soit absolument différente, et quand on ne cherche pas à découvrir quelle est sa nature. — Ainsi, on appelle *catarrhe* une toux qui secoue les poumons, le soir principalement et pendant la nuit, de manière que ce symptôme est le seul remarquable qui attire l'attention de l'homme qui ignore son art, surtout s'il y a en même temps une irritation continuelle de la gorge, et la sensation d'une matière âcre qui y découle.

Je dirai en peu de mots quelles espèces de catarrhes j'ai vues et guéries, et à quels signes je reconnaissais chacune d'elles. — Je ne croirai pas avoir pris une peine inutile, en désignant avec exactitude les diverses espèces de cette maladie, qui sont toutes communes, et qui au premier abord paraissent avoir la même origine, ce qui les fait ordinairement confondre, et traiter de la même manière; d'où résulte une foule de maladies chroniques qui deviennent l'opprobre de l'art. — Le catarrhe bénin et la *fièvre catarrhale bénigne* qu'il fait naître, et qui est accompagnée de coryza, d'enchifrenement, d'enrouement et d'ophthalmie séreuse, ont coutume de paraître fréquemment dans les temps où l'air est très-chaud et excite des sueurs abondantes, que le souffle d'un vent de nord piquant vient à supprimer tout-à-coup. Ceux-là sont également atteints de ce catarrhe simple, qui, s'échauffant par la marche, ou par un exercice quelconque et violent, et qui provoque la sueur, ont l'imprudence de s'exposer sans se couvrir à un air froid, ou de le respirer. — Je rappelais la transpiration supprimée qui s'était jetée sur les poumons, et je la déterminais vers les intestins, les reins et la vessie, comme étant ses couloirs les plus favorables. Je donnais sur la fin un peu d'opium pour calmer les poumons ébranlés et rétablir les fonctions cutanées. — La manne, le nitre, la guimauve, l'opium étaient les remèdes indiqués, et seuls ils suffisaient presque. — J'appelais *inflammatoire* une autre espèce de catarrhe, et je la regardais comme le germe de la pleurésie ou de la péripneumonie, et comme un commencement de l'une ou de l'autre. — Ces catarrhes inflammatoires précèdent l'épidémie des vraies inflammations de poitrine, et semblent escarmoucher avant que celles-ci paraissent pour exercer leurs ravages. Ensuite, lorsque l'épidé-

mie commence à se ralentir, le catarrhe soutient encore quelque temps le combat et ne s'en retire que le dernier. Dans la plus grande force de la constitution pleurétique, des individus ne s'en ressentent point, ou ne sont atteints que du catarrhe, et ce sont ceux que la constitution épidémique trouve le moins disposés. — C'est la même méthode anti-phlogistique qui convient aux uns et aux autres. — On entend prononcer partout le nom de *fièvre catarrhale maligne*, mais on n'entend pas partout sous cette dénomination absolument la même maladie. — Le catarrhe précède ordinairement, ou accompagne, ou suit, la péripneumonie fausse que j'ai décrite plus haut, et on l'accuse de *malignité*, parce qu'il résiste tout-à-fait au traitement du catarrhe bénin, la manne, le nitre, les émollients et les calmants du soir, et que la saignée, surtout si elle est réitérée, le fait dégénérer en fièvre maligne. Mais il fallait ne pas faire de différence entre ce catarrhe et la péripneumonie fausse elle-même, au-dessous de laquelle il est placé; il fallait opposer le même traitement à l'un comme à l'autre. — C'est l'ordinaire des fièvres bilieuses d'été et d'automne, quand elles ont été négligées ou exaspérées, soit par un régime échauffant, soit par un grand nombre de saignées, et que la saburre bilieuse n'a pas été évacuée, de porter leur action sur les poumons. On les appelle alors *catarrhales malignes*, et on attend des exanthèmes qui doivent juger la maladie. — Chez quelques malades, la fièvre bilieuse se jette tout de suite sur la poitrine, et ils paraissent alors attaqués d'une pleurésie ou d'une péripneumonie. Chez d'autres, elle agit moins vivement, et les accidents de la poitrine sont moindres, en sorte que l'on croit n'avoir qu'un catarrhe.

Celui qui entreprend de traiter ces catarrhes échouera honteusement, s'il ne fait pas attention à leur origine *gastrique*, et s'il méconnaît en eux comme des tentatives et des préludes d'une pleurésie ou d'une péripneumonie, ou comme des modifications et des déguisements d'une fièvre bilieuse mitigée. — Ces catarrhes bilieux exigent absolument le même traitement que j'ai décrit fort au long dans différents endroits de cet ouvrage; c'est le traitement anti-bilieux, qui consiste principalement à exciter le vomissement. — Ceux qui commencent à surmonter une fièvre maligne et à entrer en convalescence, ont souvent alors une sorte de toux catarrhale qui les tourmente, la nuit principalement; cependant cette toux n'a pas toujours lieu, soit dans le commencement, soit dans la force de la maladie. — J'observais presque toujours ces catarrhes chez ceux qui relèvent de fièvres malignes, lorsqu'on nous confiait les malades, la maladie ayant déjà fait beaucoup de progrès, ou ayant été négligée, et la saburre des premières voies n'ayant pas été évacuée. — Mais chez ceux qui étaient transportés à temps à l'hôpital, je n'ai presque pas observé cette toux, particulièrement depuis que j'ai connu de plus en plus les véritables moyens de détourner la malignité, non d'après quelques hypothèses malheureusement trop fameuses, ou une prédilection aveugle pour un système de pure imagination, mais d'après une expérience multipliée, constante et toujours plus éclairée, et que j'ai su apprécier la vertu admirable des vomitifs, soit dans ces fièvres, soit dans un grand nombre d'autres maladies. — Lorsque les secours que la maladie principale exige avaient été administrés de bonne heure et avec intelligence, et que le malade commençait à entrer en convalescence, le temps lui-même, des remèdes fortifiants et des stomachiques dissipèrent cette toux nocturne, et cette dureté de l'ouïe qui avait lieu ordinairement.

Je n'attendais jamais aucun bien, mais beaucoup de désavantage, des boissons tièdes, émollientes, pectorales. — Lorsque la toux persistait, de manière que chaque nuit elle était plus forte, ou que sa violence était continuelle, je ne croyais plus que le temps seul, ou la méthode fortifiante, ou un bon régime pût suffire contre elle. — Je pensais qu'une nouvelle saburre s'était amassée sur les derniers temps de la maladie dans l'estomac affaibli du convalescent, et qu'elle était trop considérable pour subir le travail de la coction. Je l'expulsais avec un vomitif ou un purgatif; et pour prévenir une nouvelle congestion, j'animais les forces digestives.

Dans l'été de l'année dernière (1777), les rougeoles furent suivies d'un catarrhe, que je ne combattis qu'avec beaucoup de peine, tant que j'ignorai qu'il tirait son origine de l'estomac. — Je ne parlerai point d'autres espèces de catarrhes, très-communes surtout chez les enfants voraces, sujets à la pituite, aux vers, digérant mal, remplis de crudités;

ces espèces étant connues même parmi le peuple.

Dans les étés de 1776 et 1777, une toux catarrhale faisait périr les chiens. Ils avaient le nez affecté d'un coryza qui leur faisait rendre une grande quantité de mucus verdâtre, les yeux ternes et pleins de chassie, du dégoût pour la nourriture, une toux laborieuse, des vomissements spontanés de matières putrescentes; ils devenaient extrêmement maigres, et finissaient par être comme paralysés de quelques-uns de leurs membres, et par mourir. — J'ai guéri un chien qui avait cette maladie, en lui ayant fait prendre une solution de tartre stibié, lui ayant fait rejeter ainsi beaucoup de matière très-fétide. Mais quelques semaines après, cet animal, très-gourmand, s'étant gorgé de nouveau d'une grande quantité de viande, la même maladie lui revint; et comme, au lieu de le faire vomir, on lui fit avaler, d'après les conseils des commères, de l'huile d'amandes douces et de la graisse de chien, il périt dans les convulsions. — Lorsqu'un catarrhe était répandu épidémiquement, soit parmi les adultes, soit parmi les enfants, je portais toute mon attention à reconnaître la nature et le caractère de la fièvre aiguë qui dominait dans la saison. En effet, les catarrhes, quelle que soit leur origine, n'ont point ordinairement de signes certains de leur caractère spécifique; ils n'en présentent que de douteux et de communs à tous les catarrhes en général, quoique très-différents entre eux, et ils ne doivent être considérés que comme des maladies *ébauchées* et point encore assez formées pour pouvoir toujours et sûrement être distinguées entre elles. Mais la fièvre aiguë dominante, sous laquelle sert la constitution catarrhale, étant accompagnée ordinairement de symptômes bien apparents et nullement douteux, nous indique les causes morbifiques, le siége qu'elles occupent, et la méthode qui leur convient; et en faisant ainsi connaître son propre caractère, elle ne permet pas de douter de la nature du catarrhe son congénère. — J'avais coutume d'examiner aussi dans quelle espèce de fièvre aiguë se transformait le catarrhe épidémique, soit de lui-même quelquefois, soit irrité par un mauvais traitement.

J'ai vu en effet les catarrhes *inflammatoires* devenir de véritables inflammations du poumon, et les *bilieux* des péripneumonies et des pleurésies fausses bilieuses. — Après m'être assuré de la tendance du catarrhe, dont je recherchais en moi-même la nature et le mode de traitement, vers une certaine maladie aiguë qui m'était bien connue d'ailleurs, et avoir découvert ainsi l'affinité de l'un et de l'autre, je parvenais à connaître et le catarrhe lui-même et les moyens de le guérir. — Quelqu'un sera peut-être surpris de me voir insister si scrupuleusement sur la recherche d'une maladie aussi légère, et aussi connue partout et de tout temps, et discuter la matière avec ce détail et cette sollicitude. Mais je crains que la fréquence même de la maladie ne contribue à nous induire en erreur, de manière à nous faire croire à tort que nous en connaissons la nature, tandis que nous n'en avons encore vu que l'écorce. Et cependant, qui ignore que le catarrhe est quelquefois une maladie grave, et la cause d'autres maladies plus graves encore? Confondra-t-on impunément les espèces du catarrhe, qui sont si différentes entre elles?

Avril. Des vents impétueux, des pluies chaudes, restes de la fin de mars, continuèrent pendant le premier jour de celui-ci. — Ensuite le calme revint dans l'atmosphère, qui se trouva échauffée par un soleil fort et étouffant. — La nuit du 5 fut agitée par des éclairs, des tonnerres fréquents, et une grande pluie. — Le jour suivant fut pur, tranquille : le temps continua à être calme et chaud. — Le 9, le ciel se troubla, le soleil fut caché de temps en temps par des nuages; il fit moins chaud, et enfin le 12 il tomba de la pluie. — Ensuite il y eut du froid, du vent, et en général une humidité désagréable. Tous les jours sans exception, ou bien il pleuvait, ou bien on était menacé de pluie. Cela dura jusqu'au 17. — Mais ce jour, la douceur du printemps reparut, et rendit agréable tout le reste du mois, n'ayant été interrompue que le 28 par quelques pluies accompagnées d'éclairs. — La chaleur fut plus forte et plus hâtive que la saison ne le comporte à Vienne, en sorte que la végétation s'annonça toute entière beaucoup plus tôt que dans les autres années. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 8) de vingt-huit pouces deux lignes. — La moindre fut (le 28) de vingt-sept pouces trois lignes et demie. — La plus grande chaleur (qui se fit sentir le 5) fut de seize degrés et demi au-dessus de 0. — La moindre (qui se fit sentir le 16) fut de deux degrés et demi

également au-dessus. — Ainsi la chaleur moyenne fut de douze degrés deux tiers. — Les pertes furent très-fréquentes parmi les femmes, ainsi que les fausses couches.

Les règles ne duraient pas quelques jours seulement, comme c'est l'ordinaire, mais bien davantage, et jusqu'à plusieurs semaines. Chez les femmes enceintes, les pertes se déclaraient à l'époque précise où les règles avaient coutume de venir avant la grossesse, et avec des mouvements de fièvre et des efforts comme pour accoucher, suivis de l'avortement. — Le repos et la saignée furent utiles, ainsi que le vomissement provoqué avec l'ipécacuanha, après la saignée, lorsqu'il y avait surcharge de bile. — Ainsi j'employai, pour réprimer des flux de sang de la matrice, un moyen qui les excite ordinairement, mais les circonstances et les causes étaient différentes. — Ce mois s'annonça pour produire beaucoup de pleurésies bilieuses inflammatoires. Parmi les hommes, quelques-uns étant restés chez eux et ayant négligé leur maladie, périrent de suffocation, lorsqu'à peine ils étaient entrés dans l'hôpital. Ils avaient un des poumons très-enflammé, semblable à de la chair de muscle, criant sous le scalpel, très-pesant, et si volumineux que l'autre poumon, quoique sain, ne pouvait remplir ses fonctions, étant comprimé par le poids et le volume du poumon malade. — Il y eut ce mois-ci et le précédent plus de morts que pendant l'hiver. — Je vais présenter deux exemples d'inflammation de poitrine suivie de la mort. — Un homme âgé de cinquante-cinq ans, brun de couleur, ayant la fibre très-serrée, et qui, disait-il, n'avait jamais été malade, était depuis dix jours arrivé d'Italie. — Le 21 avril, ayant fortement travaillé, et mangé beaucoup de cochon salé enfumé, il fut saisi au côté droit d'une douleur qui s'étendait depuis la crête de l'os des îles jusqu'à la mamelle. L'anorexie était complète; il avait la bouche amère et éprouvait des vertiges. — Le 23, la douleur de côté, auparavant aiguë et pongitive, devint obtuse, et fut bientôt accompagnée d'une grande oppression de poitrine, d'une respiration difficile et laborieuse, et d'une toux qui n'arrachait que des crachats muqueux, très-légèrement jaunes; il y avait chaleur et altération, du malaise la nuit, et beaucoup de sueurs. — Il faisait chaque jour trois ou quatre petites selles ténues et fétides. — Le 28, on le transporta à l'hôpital. Il avait la respiration très-prompte, laborieuse, stertoreuse, et il rendait en toussant beaucoup de crachats d'un jaune-verdâtre, tenaces et très-fétides. La région du cardia était douloureuse au toucher; les extrémités étaient froides; le pouls à peine plus fréquent que le naturel, se soutenant néanmoins, mais les forces musculaires étaient abattues. — Il assura n'avoir fait usage que de thé.

Reçu à l'hôpital, on avait à peine examiné sa maladie, qu'il mourut ayant toute sa présence d'esprit. — Le poumon droit fut trouvé très-enflammé : il offrait au scalpel la dureté d'un muscle, et sa couleur était d'un jaune de rouille. — Une petite portion seulement, regardant le diaphragme, était exempte d'inflammation. — La plèvre était enflammée, et le diaphragme encore plus. — Le poumon gauche était sain, mais réduit par l'autre à n'occuper qu'un petit espace. — Les veines du cœur étaient très-distendues. — L'estomac était très-ample, de même que le pylore, qui demeurait ouvert. Le duodénum était très-dilaté. — Le jéjunum et l'iléum étaient un peu enflammés et contenaient beaucoup de vers lombrics. — Le second exemple est celui d'un ouvrier âgé de quarante-deux ans, qui depuis long-temps se portait bien. Le 19 avril, sur le soir, il eut mal à la tête, et la nuit suivante de la chaleur et de la sueur. Le lendemain il éprouva des frissons vagues entremêlés de chaleur. Une douleur poignante se fit sentir alors des deux côtés, depuis la portion molle des hypochondres jusqu'aux mamelles, avec une toux sèche. Le troisième et le quatrième jour de la maladie, il n'y avait aucun amendement. Il survint des lipothymies et des crachats glutineux. — Le 5, il vint à pied à l'hôpital. Il fut saigné, et prit des anti-phlogistiques. La douleur des côtés devint à peine sensible, et le pouls était presque comme en santé, de même que la chaleur du corps, qui augmentait un peu vers le soir et pendant la nuit. — Le huitième jour de la maladie, le pouls, d'ailleurs naturel, fut très-intermittent. Le malade se plaignait d'une légère oppression de poitrine qu'il n'avait pas sentie depuis quelques jours, quoique de temps en temps il respirât avec peine. Il restait peu de chose de la douleur pongitive, et la toux n'était pas fort incommode. La nuit fut très-agitée; le malade craignait

de suffoquer, toussait, rendait des crachats glutineux, sanguinolents; la respiration se faisait avec bouillonnement et sifflement, et le pouls présentait diverses inégalités. Le 29 au soir, ce malade mourut.

Les urines avaient toujours été safranées, et les selles peu abondantes. La fièvre paraissait fort médiocre; le pouls et la chaleur à peu près comme en santé. Mais la respiration était coupée, courte, accélérée, et la figure abattue. Ses paroles étaient souvent coupées, par le besoin qu'il avait de reprendre souvent haleine. Il passa les premiers jours de sa maladie debout, marchant et s'occupant de son travail ordinaire. — A l'ouverture de la poitrine, on trouva le poumon droit d'une grandeur énorme, enflammé dans sa totalité, et dur. Disséqué, sa substance parut d'un blanc verdâtre. — Le poumon gauche était sain, mais tous les deux adhéraient à la plèvre par des liens anciennement formés et fermes. Cette membrane était parfaitement saine. On trouva quatre onces d'une eau jaunâtre dans le péricarde. — Le jéjunum et l'iléum étaient fort enflammés, et la vésicule du fiel extraordinairement distendue par une grande quantité de bile tenace. — J'ai vu assez souvent cet état presque naturel du pouls et de la chaleur dans des péripneumonies mortelles, et j'ai observé que « le bruit qui se fait entendre dans la poitrine du malade quand il se couche, et le désir qu'il a de se tenir sur son séant, sont des signes d'une mort certaine. » — C'est ici le lieu de présenter les terminaisons les plus fréquentes de l'inflammation de poitrine, en faveur de celui qui voudra un jour donner une histoire complète des maladies de cet organe, entreprise assurément pleine de difficultés. — J'ai vu un grand nombre de pleurésies *se terminer fort heureusement par résolution*, fort peu *se juger par expectoration*, et très-peu *tourner en suppuration*. Mais je ne dirai rien de ces terminaisons de pleurésies et des péripneumonies, qui sont connues, et dont on a déjà traité suffisamment. — Je parlerai d'abord de la mort et des différentes manières dont elle a lieu dans l'inflammation de poitrine; ensuite des maladies chroniques de ceux qui, ayant eu une pleurésie ou une péripneumonie (car ces deux maladies agissent de la même manière), ont échappé à la mort.

1° Plusieurs périrent *suffoqués* dans la force de la maladie, absolument comme les deux malades dont je donnais tout-à-l'heure l'histoire. L'inflammation du poumon qui refuse le passage au sang, et qui comprime l'autre poumon par sa masse, est la cause de la mort. Les malades ont la respiration très-courte, avec bouillonnement, sifflement, immobilité du thorax, et des efforts ordinairement inutiles pour se relever et se tenir sur leur séant, car ils retombent bientôt sur le dos. Le pouls et la chaleur diffèrent à peine le plus souvent de l'état naturel. La présence d'esprit se soutient quelquefois; le plus souvent il y a un léger délire. — Quelquefois ils essaient de se lever, et quand ils sont debout, leur respiration n'est que peu ou point stertoreuse; et ce bruit se fait plutôt dans l'arrière-bouche et le trajet de la gorge que dans le thorax même. Le danger ne vient pas subitement, mais par degrés. — L'inflammation de poitrine en étouffe quelques-uns d'une autre manière. L'inflammation se résout tout-à-coup, une lymphe coagulable transsudant *subitement et en quantité énorme* du viscère enflammé dans la cavité de la poitrine ou le sac du péricarde.

Cette métastase funeste de la lymphe inflammatoire avait lieu quelquefois tout-à-coup chez des malades qui étaient traités avec soin, et qui concevaient quelque espérance de guérir. Je devinais qu'elle s'opérait, lorsque, chez un malade qui n'allait pas très-mal et dont on prenait grand soin, la respiration devenait inopinément très-difficile et très-accélérée, et ne pouvait se faire que le malade étant debout ou assis, et ayant le corps penché en avant; lorsqu'en même temps le pouls était petit et fréquent, les extrémités froides, et la face hippocratique. Le malade périssait bientôt après par ce faux empyème. — Peut-être pourrait-on sauver ces malades, en faisant tout de suite la paracentèse de la poitrine, et en évacuant la lymphe avant qu'elle se coagulât.

2° D'autres périrent d'une hydropisie de poitrine, ou de celle du péricarde, après avoir été guéris de l'inflammation de poitrine. En effet, de nombreuses observations ont appris que, quand le poumon est enflammé, il s'amasse de la sérosité dans la cavité du thorax ou dans le péricarde; que, si la quantité en est petite, elle sera reprise par le poumon guéri et les vaisseaux absorbants des autres parties environnantes, et rentrera

dans la masse des humeurs ; mais que, si l'amas de sérosité est considérable, il formera un hydrothorax qui suffoquera bientôt le malade, ou traînera en longueur. — Je donnerai plus bas un exemple d'un hydrothorax joint à une péripneumonie, où les eaux qui étouffaient le malade furent évacuées par la paracentèse.

3° L'inflammation de poitrine est suivie aussi de maladies chroniques de différentes espèces, la plupart incurables. — Assez souvent le poumon est adhérent à la plèvre. J'ai rencontré dans les cadavres beaucoup de ces adhérences ; les unes lâches, les autres serrées, sans que les individus se fussent jamais plaints pendant leur vie d'avoir la respiration gênée. — Quelques-uns paraissaient avoir souffert de ces adhérences du poumon aux parties voisines, peut-être parce qu'elles étaient récentes, et qu'ils n'y étaient pas encore accoutumés. — Plus souvent on trouve le poumon comme enveloppé dans un sac semblable à du cuir, épais, et formé de membranes appliquées les unes sur les autres ; et il est réduit quelquefois à n'occuper qu'un espace très-étroit. Ce sac adhère d'un côté à la plèvre, de l'autre au poumon lui-même ; en sorte qu'il est difficile de l'en séparer. Il a quelquefois un pouce d'épaisseur et même davantage. Sa substance est tenace, coriace, quelquefois presque cartilagineuse, et, dans des occasions, on l'a pris pour la plèvre épaissie. — Les vaisseaux sanguins, soit du poumon voisin, soit de la plèvre, semblent s'être propagés jusque dans la substance même du sac. Je pense que cette espèce de cuir était formée d'une lymphe coagulable qui avait transsudé de la manière que j'ai exposée précédemment, mais en trop petite quantité pour avoir pu étouffer le malade. — Les membranes appliquées les unes sur les autres n'avaient pas la même ténacité. Celles placées plus intérieurement en avaient davantage ; les extérieures moins, et celles qui provenaient de la dernière maladie étaient encore gélatineuses. On pouvait, par le nombre des couches, calculer celui des pleurésies qui avaient précédé. — Ce sac membraneux ne pouvait que nuire beaucoup au développement du poumon, surtout dans les grandes inspirations. De là, ce sentiment de gêne et de resserrement dans l'un ou dans l'autre côté de la poitrine, joint à celui d'une certaine douleur obtuse dans tout ce même côté, lorsque le mouvement des humeurs était accéléré, soit par un exercice extraordinaire, soit par la fièvre. C'est à raison d'une telle prédisposition que toute espèce de maladie fébrile commençait par une douleur dans ce côté. De là aussi cette plus grande tendance à la pleurésie, parce que le poumon de ce côté était moins perméable et pouvait moins se développer.

Je conseillais à ces individus le régime anti-phlogistique, même quand ils se portaient bien, afin d'éviter les attaques fréquentes et imprévues de la maladie ; et, lorsqu'elle commençait à se déclarer, je la réprimais au moyen de la saignée. — J'ai dit plus haut que l'hydrothorax qui accompagnait les inflammations de poitrine était quelquefois la cause de la mort ; mais qu'ordinairement il disparaissait peu à peu, lorsque l'inflammation était guérie. Je l'ai vu cependant persister très-long-temps, et se manifester par les signes ordinaires d'une collection d'eau dans la poitrine.

4° J'ai disséqué un grand nombre de poumons qui se trouvaient tuberculeux. Les tubercules étaient petits, miliaires, blancs, ayant la consistance du lard ou d'un cartilage mou, quelquefois creux et contenant un peu d'humeur aqueuse, disséminés en grand nombre dans toute la substance du viscère, et presque contigus. Le poumon était plus pesant, se coupait difficilement, et criait sous le couteau. De toutes les altérations des poumons c'était la plus fréquente, et elle indiquait qu'autrefois une pleurésie ou une péripneumonie avait été mal jugée. — Voici comment je concevais que ces tubercules s'étaient formés. La lymphe coagulable n'avait point transsudé avec impétuosité dans la cavité du thorax, comme j'ai dit ci-dessus que cela arrivait quelquefois ; mais, sortant de ses vaisseaux, elle s'était répandue dans toute la substance des poumons, en sorte qu'il s'était formé une infinité de petites collections de cette liqueur coagulable, dont chacune était devenue un petit corps solide assez semblable à un grain de millet, en se coagulant de la même manière que ce grand amas de lymphe qui s'épanche dans la cavité du thorax. — Ces individus, ainsi affectés, étaient sujets à la toux, à l'asthme, et surtout à de nouvelles inflammations ; et ils n'éprouvaient de soulagement que de la seule méthode anti-phlogistique.

Mai. On éprouva au commencement de mai une chaleur très-agréable, tem-

pérée de temps en temps par de petites pluies et ensuite par des vents. — La pluie de la nuit du 18 abattit l'énorme chaleur de la journée précédente. Le temps redevint sec et serein, avec une chaleur modérée. — Il plut beaucoup dans la journée du 23, qui fut suivie d'une nuit très-humide et très-froide. Depuis, le temps fut variable, et attristé par du vent et des pluies un peu froides, jusqu'au dernier jour du mois, où on jouit d'un soleil de printemps très-agréable, l'air n'étant un peu froid que le matin et le soir seulement. — La plus grande hauteur du baromètre fut, le 20, de vingt-huit pouces deux lignes. — La moindre, le 1er, de vingt sept pouces quatre lignes un quart.—La plus grande chaleur eut lieu le 28, et fut de vingt degrés et demi au-dessus de 0. — La moindre eut lieu les 2, 8, 23, 24, 29 et 30, et fut de neuf degrés au-dessus de 0. — Ainsi la chaleur moyenne de tout le mois fut de quinze degrés un cinquième au-dessus de 0.

Il y eut encore dans ce mois des fausses couches et des pertes, mais beaucoup moins que dans le précédent.— Il parut, vers la fin du mois d'avril et au commencement de celui-ci, beaucoup de fluxions sur la gorge, les lombes, l'articulation du fémur et des cuisses. Elles cédaient facilement, étaient accompagnées quelquefois d'un peu d'inflammation, et se trouvaient le plus souvent provenir d'un vice des premières voies. — Il y eut quelques fièvres scarlatines *inflammatoires-gastriques* et des pleurésies *inflammatoires-bilieuses*, en petit nombre, mais beaucoup de catarrhes; ces maladies difficiles à guérir pour plusieurs ne l'étaient pas pour nous. — On observa pendant tout ce mois un grand nombre de fièvres tierces, dont on doit rapporter la naissance vers le milieu du mois précédent.

Juin. Les premiers jours furent chauds, le temps lourd, l'atmosphère n'étant agitée quelquefois que par un vent du midi fort doux. — Le 5, dans l'après-midi, une pluie, très-forte, très-douce, amenée par le vent du sud, abattit la grande poussière qui s'élevait de la terre desséchée, et qui couvrait la ville et ses environs. — Ensuite, on eut de la sécheresse, du calme, et toujours du soleil jusqu'au 17, à l'exception du 11 et du 12, qui furent un peu froids, le soleil se cachant de temps en temps. Le 10, il tonna. Le temps changea le reste du mois : la pluie presque continuelle et un vent froid le rendirent très-désagréable.— Les deux derniers jours furent sereins : il y eut du vent et du tonnerre. — La plus grande hauteur du baromètre fut, le 9, de vingt-huit pouces une ligne et demie. — La moindre fut, le 16 et le 30, de vingt-sept pouces huit lignes et demie. — La plus grande chaleur eut lieu le 8, et fut de vingt-deux degrés au-dessus de 0. — La moindre eut lieu le 17 et le 21, et fut de neuf degrés au-dessus de 0. — Ainsi, la chaleur moyenne, pour tout le mois, fut de dix-sept degrés trois dixièmes au-dessus de 0.

Nous observâmes beaucoup de fièvres scarlatines, qui ne furent point mauvaises chez nos malades. — Il y eut quelques fièvres bilieuses, ou simples, ou avec érysipèle, pétéchies, et même rhumatisme dans les membres. — Les intermittentes furent et en plus grand nombre et un peu plus tenaces : cependant on n'eut pas besoin d'employer le quinquina. — Vers la fin du mois, les fièvres tierces, simples jusqu'alors, devinrent double-tierces, et cependant elles cédèrent aux fondants et au vomitif; le quinquina ne fut pas nécessaire. — En général, les maladies ne furent pas multipliées, ni différentes de celles des autres étés. — Elles se bornèrent *le plus souvent à des diathèses morbifiques.* — Les synoques putrides furent très-rares, sporadiques, et longues dans leur cours. Je n'observai qu'un choléra-morbus et une dysenterie.

Juillet. La terre, après avoir été arrosée pendant deux jours par des pluies, fut ensuite brûlée par des chaleurs d'été. — Le 12, le soleil se cacha, il plut un peu, et l'air fut rafraîchi. — Ensuite le calme vint, la chaleur augmenta d'un jour à l'autre, et l'affaissement et la langueur qui en résultèrent furent à peine mitigés par un léger souffle du vent du midi.— Le 18, une grande pluie dissipa cet état de mollesse, en diminuant un peu la chaleur. — Les deux derniers jours du mois, la chaleur fut encore moindre, un temps d'orage ayant donné de la pluie la veille. — La plus grande hauteur du baromètre fut, le 6 et le 13, de vingt-huit pouces une ligne.— La moindre fut, le 20, de vingt-sept pouces huit lignes et demie. — La plus grande chaleur eut lieu les 25, 26, 28, et fut de vingt-sept degrés au-dessus de 0. — La moindre eut lieu le 12, et fut de treize degrés et demi au-dessus de 0.

—Ainsi la chaleur moyenne fut de vingt-un degrés un dixième.

Il parut quelques fièvres rémittentes ortiées, qui peu de jours après devinrent intermittentes. — Les fièvres tierces furent encore plus nombreuses ce mois-ci. Quelques-unes d'entre elles eurent, au lieu de l'accès, un vomissement qui revenait tous les deux jours. D'autres se déguisaient sous une violente douleur à l'occiput, qui revenait de même de deux jours l'un. — Elles cédèrent, pour la plupart, aux fondants suivis d'un vomitif. D'autres, en petit nombre, affaiblies déjà par ces moyens, ne se terminèrent qu'à l'aide du quinquina. — Il y eut beaucoup de scarlatines qui ne furent pas dangereuses pour nos malades. — Des rougeoles sporadiques étaient fréquemment anomales par leur complication avec la fièvre d'été; mais elles ne devenaient pas mortelles, et cédaient à un traitement convenable. — Il y eut çà et là quelques dysenteries, point encore graves, et peu de choléra, qui furent très-faciles à guérir, puisqu'ils se guérissaient presque d'eux-mêmes. Je regardais cette dernière affection comme le préservatif de la plupart des maladies d'été, comme l'effet d'un émético-cathartique administré par la nature elle-même. — Après les premiers jours du mois, on vit quelques fièvres bilieuses simples, *semi-aiguës*. — Je traitai dans le même temps un grand nombre de coliques de plomb, compliquées avec le caractère épidémique de la saison. Aussi avais-je rarement besoin d'employer l'opium, plus souvent le vomitif ou le purgatif, très-souvent ces deux moyens, d'abord les évacuants, ensuite les narcotiques. — En général, le nombre des malades ne fut pas considérable pendant ce mois.

Août. Le premier jour de ce mois, qui fut pluvieux et froid, fut suivi de plusieurs autres couverts de nuages, et qu'un vent vif et froid rendit désagréables.— A compter du 6, un soleil ardent commença à brûler la terre, qui, d'un jour à l'autre, devenait plus altérée, et était à peine quelquefois légèrement arrosée par de petites pluies du midi. L'air était calme, les corps languissants; un vent du sud très-chaud, affaiblissant, ne soufflant que par intervalles et légèrement, donnait des pesanteurs de tête. Une chaleur triste se faisait sentir partout.—Depuis le 16, le ciel commença à se troubler, et des vents modérèrent la chaleur, qui diminua même considérablement, la sécheresse continuant néanmoins d'avoir lieu. — Depuis le 21, la chaleur reprit de nouveau fortement dans le milieu du jour, les matinées et les soirées étant très-froides. — La terre desséchée s'entr'ouvrait de toutes parts, lorsque les quatre derniers jours du mois, attristés par des nuages et par un vent très-froid, qui soufflait les matins, finirent par des pluies et par un brouillard humide. — Ainsi ce mois offrit des changements marqués et subits d'une chaleur énorme et très-sèche en un froid d'abord sec, ensuite pluvieux. — La plus grande hauteur du baromètre fut, le 18 et le 19, de vingt-huit pouces trois lignes et demie. — La moindre fut, le 31, de vingt-sept pouces huit lignes. — La plus grande fut, le 14 et le 15, de vingt-six degrés au-dessus de 0. — La moindre fut, le 29, de dix degrés au-dessus de 0.— La chaleur moyenne, pour tout le mois, fut de dix-neuf degrés et demi.

Au commencement de ce mois, les choléra et les dysenteries furent plus multipliés que durant le précédent. En général, néanmoins, ces affections ne parurent pas en grand nombre; mais elles menacèrent de l'être. — Ensuite la dysenterie commença à devenir plus fréquente; et, sur la fin du mois, plusieurs en furent très-malades. Il y eut dans le même temps des *tranchées sèches*, qui étaient aussi dangereuses que la dysenterie elle-même. — Je donnerai plus bas la description de la dysenterie de cette année. — Je traitai aussi un grand nombre de fièvres inflammatoires putrides. Elles furent, pour la plupart, fort longues, et vexaient les malades par un cours de ventre. Elles se montrèrent continues plus décidément, et rémittentes d'une manière plus obscure. Les malades que l'on faisait vomir rendaient des matières pituiteuses en petite quantité, avec fatigue et sans un grand avantage. Ils étaient gisants, dans un état de stupidité; le pouls et la chaleur du corps s'éloignant peu à peu, et beaucoup moins que dans les fièvres des mois précédents, quand on ne cherchait à s'en assurer que par le toucher, les malades assurant de leur côté qu'ils éprouvaient une chaleur violente.

Il y avait une grande prostration de forces; la langue était sèche, retirée, noire, comme un morceau de bois, tremblotante, et les malades ne pouvaient la tirer. Les dents, les gencives, les lèvres,

étaient enduites d'un mucus brun-noirâtre et filant. Il y avait ou douleur, ou tension, ou poids dans tout l'abdomen. — Les urines étaient aqueuses, muqueuses, avec un dépôt considérable et muqueux. La peau était sèche, et il ne s'y faisait point de transpiration. — Il y avait plus d'hommes que de femmes affectés de cette maladie, et ils en guérissaient plus difficilement. — Dans les derniers jours du mois, certaines parties du corps étaient entreprises de préférence, le poumon surtout, en sorte que la maladie commençait comme une péripneumonie. Après le poumon, c'étaient les glandes sous-maxillaires, thyroïdes, parotides, enfin les bras et leurs extrémités. Ces parties éprouvaient souvent une douleur très-vive avec gonflement. On adoucissait d'abord cette douleur avec des émollients, et on la dissipait ensuite avec des discussifs.—Sur la fin du mois, les femmes furent affectées aussi fréquemment que les hommes, avec le même danger, et de la même manière absolument. — Vers le milieu du mois, il parut beaucoup de fièvres intermittentes, surtout des tierces, simples et doubles, dont les accès se prolongeaient considérablement, et qui portaient au cerveau, produisant alors l'apoplexie, l'épilepsie, la frénésie.— Les fondants, les anti-phlogistiques, et même la saignée devenaient nécessaires *dans ces fièvres intermittentes*, lorsque, ce qui arrivait souvent, elles commençaient à se changer en *rémittentes*, ou même en *continues*, ou qu'elles attaquaient des sujets vigoureux. Mais ordinairement il fallait enfin leur associer le quinquina, et bien plus fréquemment cet été que dans ceux de certaines années précédentes. — On observa que cette année le vomitif, quoique indiqué, procurait un moindre soulagement.

Septembre. Des nuages, des pluies, des vents froids, des brouillards très-humides rendirent, pendant les douze premiers jours de ce mois, le temps fort triste. Enfin, le 13, il commença à s'éclairer, le vent et le froid continuant toujours avec un brouillard plus léger. — Depuis le 20, l'air fut plus pur, et le soleil plus fort pendant huit jours. — La fin du mois ressemblait au commencement. — Le froid domina; en sorte que la plupart de ceux qui avaient l'habitude de passer l'été à la campagne revinrent plus tôt cette année à la ville. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 20 et le 21) de vingt-huit pouces quatre lignes et demie. — La moindre fut (le 8 et le 27) de vingt-sept pouces six lignes et demie. — La plus forte chaleur fut (le 27) de vingt-sept degrés et demi au-dessus de 0. — La moindre fut (le 30) de huit degrés au-dessus de 0. — Ainsi la chaleur moyenne fut de quatorze degrés trois dixièmes au-dessus de 0 — Il y eut une aurore boréale le 15 et le 21. — Les maladies de ce mois furent absolument les mêmes que celles du milieu et de la fin du précédent. Seulement leur caractère fut plus inflammatoire.—Cette année, les dysenteries furent plus nombreuses et plus graves que l'année dernière, où les diarrhées étaient plus multipliées, en sorte qu'il y avait à peine une fièvre sans flux de ventre. — Cette année aussi, la tête était affectée chez un grand nombre de fébricitants, et plus dangereusement; ce qui produisait des fièvres *soporeuses*, *maniaques*, *apoplectiques* et *cataleptiques*. Mais l'année dernière, c'était le poumon qui recevait le plus souvent le choc de la maladie; ce qui multiplia chez les fébricitants les toux péripneumoniques, et surtout la phthisie. — Cette année, la saignée ne nuisit pas, et fut même nécessaire, non-seulement dans les fièvres continues et dans les rémittentes, mais encore dans les intermittentes. Ce fut le contraire du vomitif, qu'il fallait administrer plus tard, et qui adoucissait seulement la maladie, mais ne la détruisait point entièrement. —Les continues ne furent pas nombreuses pendant ce mois et le précédent; mais il y eut davantage de rémittentes, de quotidiennes, de tierces. Ordinairement, l'accès ne commençait pas par le frisson, et ne finissait pas par des sueurs. Il ne consistait souvent que dans la chaleur seule. — Les rémittentes se changeaient plus rarement cet été en intermittentes, et, malgré cette conversion, elles étaient difficiles à guérir. — Le traitement des autres fièvres intermittentes donna aussi plus de peine que dans les autres années, et il était rare qu'on en vînt à bout sans employer le spécifique.

Mais quoique, pour la plupart des intermittentes, il fallût du quinquina, cependant elles ne cédaient à son usage que lentement et difficilement; en sorte que, même à de très-hautes doses, il ne put sauver deux malades, dont l'un avait une fièvre *soporeuse* quotidienne, et l'autre une fièvre *cataleptique* tierce. Le premier était une femme grosse de huit

mois; le second était un jardinier. — Chez quelques-uns, la fièvre intermittente redevenait, après l'usage du quinquina, d'abord rémittente, et ensuite continue. Alors, il fallait employer les fondants, le vomitif, et la racine d'arnica en infusion et en décoction. — Les accès de fièvres rémittentes et des intermittentes se déguisaient sous un symptôme qui leur était étranger et reparaissait périodiquement; et, *masquées* ainsi de différentes manières, elles étaient *régulières*, *irrégulières*, *rhumatismales*, *dysentériques*, *ophthalmiques*, *colériques*, *soporeuses*, *apoplectiques*, *frénétiques*, etc. — Je disais précédemment que cette année la tête et les parties voisines étaient affectées de préférence. C'est ce qui fit que l'on observa des parotides d'espèces différentes, *inflammatoires*, *érysipélateuses*, *œdémateuses*, ou *aqueuses* (qui conservaient l'impression du doigt), *difficiles à résoudre*, *venant souvent à suppuration*, et rendant alors une matière ichoreuse, abondante, ténue et verdâtre, qui, laissée long-temps sur le linge, le teignait en noir comme de l'encre. On vit aussi fréquemment, cette année, des gonflements des joues et des glandes sous-maxillaires, des érysypèles des paupières, des ophthalmies, des migraines, des douleurs de gorge, de la nuque, du cou, etc. — Dans cette saison, où la tête était ainsi affectée de préférence aux autres parties, c'est-à-dire dans les mois d'août et de septembre, deux malades seulement subirent l'opération de la cataracte. Quelques-uns de ceux à qui on l'avait faite avec succès dans les mois de juin et de juillet jouirent par la suite d'une très-bonne vue, tandis que les autres, quoique parfaitement guéris, éprouvèrent, dans les mois d'août et de septembre, des fluxions longues et difficiles à guérir, quelques-uns même des gonflements des joues, des migraines, des ophthalmies et de la fièvre, et perdirent de nouveau la vue, qu'ils avaient cependant recouvrée tout-à-fait depuis long-temps. L'iris jaunissait, la pupille se resserrait, la cornée s'obscurcissait, et il se formait une cataracte secondaire : on eût dit que la fièvre qui survenait se fixait particulièrement sur l'œil encore faible de l'opération qu'il venait de subir.

Les anthrax furent beaucoup plus rares cet été que l'année précédente. — La couenne du sang des saignées était bleuâtre, gélatineuse; mais, sur la fin du mois, elle devint retirée, tenace et frangée, suivant ainsi les symptômes des maladies pleurétiques. — Sur la fin du mois, les dysenteries ne furent que sporadiques. — Des morts multipliées rendirent cet été malheureux. Les petites véroles, surtout, furent si funestes, qu'elles causèrent, calcul fait, un dixième de la mortalité. Dans l'été précédent, au contraire, il mourut peu de monde, et seulement de maladies chroniques et de celles qui ont lieu dans tous les temps.

Octobre. La première journée d'octobre fut sereine et froide; le soir, il se forma des nuages, qui donnèrent de la pluie au milieu des tonnerres. Ensuite, jusqu'au 5, le temps fut continuellement troublé par des nuages, des pluies et du vent. — Ce jour, le soleil se dégagea, et chassant les brouillards du matin, il rendit le milieu de chacun des jours suivants très-agréable. — Le 9, un vent du midi tempéra beaucoup le temps. Il y eut pendant deux jours quelques pluies légères et douces. — Le 12, il survint un froid de nord sec, vif, qui dura jusqu'au 21; alors un vent de sud doux et lourd souffla alternativement avec un vent du nord; l'air devint humide, et il plut un peu de temps en temps. — Le 28 et le 29, il fit un brouillard fort clair, avec de la gelée blanche. Une humidité considérable et froide marqua les derniers jours du mois. — L'humidité, qui, presque toujours, fut légèrement froide, prévalut un peu pendant ce mois, de manière qu'elle et la sécheresse, le froid et la chaleur se succédèrent en variant, et se tempérèrent réciproquement, sans changements très-marqués et subits. — Cependant, toute compensation faite, l'humidité froide parut avoir prédominé. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 30 et le 31) de vingt-huit pouces et une ligne. — La moindre fut (le 25) de vingt-sept pouces trois lignes. — La plus grande chaleur fut (le 8) de quatorze degrés. — La moindre fut (les 17, 18, 28) d'un degré et demi. — La chaleur moyenne, de neuf degrés deux tiers. — Vers le commencement et le milieu du mois, j'eus à traiter beaucoup de fièvres quartes, une ou deux quintes, et quelques tierces; elles avaient commencé depuis les premiers jours de septembre. — Des fièvres putrides inflammatoires attaquèrent aussi les femmes; mais elles ne furent pas en très-grand nombre, ni extrêmement dangereuses; en outre, elles affectaient la tête plus *rarement* et plus *doucement* que dans le

mois dernier.—Lorsqu'à la fin d'octobre, les flux de ventre cessèrent, il y eut beaucoup de coliques qui provenaient d'une sabure inflammatoire, et des tranchées sèches. — A la fin du mois, on vit à peine quelques maladies aiguës, qui ne furent point graves. — Durant ces deux mois d'automne, le froid domina, sec d'abord, ensuite un peu humide. Nous n'eûmes aucun changement brusque, que peu de malades, que très-peu de fièvres aiguës, que rarement des morts. Presque toutes les maladies furent des fièvres quartes, simples, doubles, triples.

Novembre. Pendant six jours consécutifs, il fit un froid sec et médiocre. — Le 7, il tomba une pluie abondante ; ensuite, un froid léger, quelques pluies légères, du soleil et un temps serein alternèrent jusqu'au milieu du mois. — Depuis cette époque, des nuages épais et humides dérobèrent le ciel à nos regards. — Le soleil reparut le 25, et, avec lui, une température agréable, douce, et qui fut de durée. — Le 30, les brouillards se formèrent en pluies.—La plus grande hauteur du baromètre fut (le 2) de vingt-huit pouces quatre lignes. — La moindre fut (le 12) de vingt-sept pouces cinq lignes.—La plus grande chaleur fut (le 26) de onze degrés au-dessus de 0.—Le moindre ou le plus grand froid fut (le 22 et le 23) d'un degré au-dessous.—La chaleur moyenne fut de six degrés au-dessus. — Au commencement du mois, je traitai quelques pleurésies.—Les crachats étaient sanguinolents. D'abord, la douleur de côté n'occupait qu'un petit espace, ensuite elle s'étendit sur un très-grand. Les crachats étaient tenaces, filants, en grande quantité, avec des filets de sang, quelquefois verdâtres, porracés; la couenne du sang des saignées était épaisse, tenace, verdâtre, jaune, étendue, non frangée. Tous avaient la bouche amère; tous vomissaient spontanément, avec de la bile, ce qu'ils avaient pris. Le ventre était resserré; la langue sale, blanche; la bouche comme remplie d'une écume de savon fondu et battu; la fièvre forte, avec un paroxysme marqué chaque jour; une chaleur brûlante au toucher ; des urines qui, dès le commencement de la maladie, déposèrent un sédiment furfuracé, briqueté. — C'étaient des pleurésies vraiment inflammatoires, mais avec un léger mélange d'affection bilieuse. Les saignées et l'usage des émollients adoucirent, abattirent le mal. Cependant, lorsque la maladie était déjà avancée et l'inflammation abattue, comme l'affection bilieuse prenait alors des forces, il était très-avantageux de faire vomir les malades. — Quelques-unes de ces pleurésies, ainsi traitées, se terminèrent en intermittentes. — Des malades, conduits à l'hôpital le quatorzième jour de leur maladie, pour laquelle ils n'avaient fait encore aucun remède, rendaient beaucoup de crachats épais, purulents. Ils conservaient à peine de la fièvre ; mais ils avaient la bouche amère, et quelquefois des vomissements bilieux, spontanés ; la nuit, une toux incommode et des sueurs légères. Ils étaient menacés de phthisie. — Ils se trouvèrent bien d'une petite saignée, et de boissons émollientes, nitrées, acidules, que l'on faisait suivre d'un doux vomitif, à moins qu'il n'y eût un vomissement spontané. — Je terminais le traitement par la décoction de lichen d'Islande, de polygala, ou même par celle du quinquina. Ils furent bientôt rétablis tous, à l'exception d'une vieille blanchisseuse, maigre, mince de taille, qui expectorait, la nuit surtout, une énorme quantité de crachats, ce qui l'épuisa et la fit périr.

Quelques femmes chlorotiques furent attaquées, pendant ce mois, de la fièvre continue. Elles devenaient sourdes, hébêtées, incapables de mouvement, taciturnes, et comme toujours assoupies. Le pouls et les urines n'étaient point du tout ou presque point changés. Les joues étaient rouges, ou au moins une des deux, tandis que l'autre était verdâtre; et ces deux couleurs étaient sujettes à changer. Le tour des narines était aussi verdâtre. La langue était humide, souvent très-rouge, rarement sèche, jamais ligneuse. Ces fièvres étaient continues, sans accès. Toutes ces malades, à leur arrivée, sentaient une odeur de très-fort vinaigre, qui frappait l'odorat même de loin. — Il me fut impossible d'observer de quelle manière et par quelle crise ces fièvres se jugèrent. — Elles guérirent toutes en quatorze et en vingt jours. — Il survenait, vers la fin de la maladie, une toux sèche, nocturne, qui ne rendait la respiration ni facile ni dangereuse. — Les stimulants ne convinrent que rarement et fort tard dans cette fièvre, et encore ce furent les plus doux. J'ai fait faire quelquefois dans le commencement une très-légère saignée ; c'était surtout lorsque je remarquais que la circulation était gênée dans le poumon.

J'ai donné l'ipécacuanha à la plupart de ces femmes, au moins une fois.—Je combattais les symptômes les plus urgents ; et la fièvre ainsi affaiblie finissait spontanément. La décoction de fleurs d'arnica fut très-utile à un grand nombre. —Trois femmes se plaignaient d'une petite fièvre vague, ou qui les prenait le soir, d'amertume à la bouche, de perte d'appétit. Elles parurent soulagées, à l'apparition subite d'exanthèmes psoriques. Un vomitif lui fit rendre des matières bilieuses. Alors, la fièvre disparut complètement, et les exanthèmes se séchèrent.

Dans le milieu du mois, on observa quelques angines, et des rhumatismes au bras. — Dans les derniers jours, la poitrine était très-affectée par une toux considérable qui arrachait une espèce de gluten. C'est par cette raison que les fièvres putrides continues, quoiqu'il y en eût très-peu alors, pareillement les rémittentes et les intermittentes, furent tôt ou tard accompagnées d'une toux qui dura long-temps, même pendant la convalescence, et fit mal-à-propos appréhender la phthisie. — Cette toux fut particulièrement nuisible, et quelquefois funeste, aux individus dont le poumon était mou, aux femmes, aux blanchisseuses, à ceux qui avaient autrefois craché le sang. — Dans ces mêmes derniers jours du mois, les catarrhes, les fausses péripneumonies, les asthmes, les phthisies pituiteuses parurent assez communément — Les malades toussaient pendant tout le temps de la nuit. — Il y eut un grand nombre de rhumatismes, qui prenaient le soir, pendant la nuit, comme ceux de nature syphilitique. Les angines eurent le même caractère. — Ces maladies cédèrent à la saignée, suivie de doux purgatifs et souvent d'un vomitif.

Quelques-unes s'étant montrées rebelles à ces moyens et à beaucoup d'autres, furent guéries par l'usage des conserves de plantes anti-scorbutiques. — Chez un ou deux fébricitants, le bras affecté de rhumatisme ayant suppuré, le pus fut très-abondant, fluide et verdâtre : ces malades guérirent. — Quelques-uns eurent une expectoration de même nature, rendant des matières ténues, verdâtres, et pendant long-temps. C'était en quelque sorte une phthisie commençante, dont le lichen d'Islande fut le remède. — En général cependant, les maladies ne furent ni très-multipliées ni mortelles. — Quelques-hommes qui étaient phthisiques depuis long-temps déjà, moururent.

Décembre. Il fit dans les quatre premiers jours un froid nébuleux — Le 5, il tomba de la neige sans discontinuer. Elle ne resta que deux jours, un temps doux l'ayant fait fondre. Ensuite un froid modéré et sec se fit sentir jusqu'au 18, qui fut obscurci par des pluies et par des brouillards. — Depuis ce jour jusqu'à la fin du mois, le froid fut médiocre, sec, serein et accompagné de vents. Le 24 et le 31, il tomba de la neige qui ne dura pas même vingt-quatre heures. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 25) de vingt-huit pouces sept lignes. — La moindre fut (le 30) de vingt-sept pouces trois lignes. — La plus grande chaleur fut (le 10) de onze degrés au dessus de 0. — Le plus grand froid fut (le 4 et le 25) d'un demi-degré au-dessous de 0. — La chaleur moyenne fut de cinq degrés au-dessus. — Les mêmes maladies qui avaient paru sporadiquement vers la fin de novembre se montrèrent aussi dans ce mois-ci. Elles furent peu nombreuses et rarement funestes. Il y eut à peine quelques fièvres continues (elles furent très-inflammatoires), mais un grand nombre de rhumatismes, dont quelques-uns se montrèrent extraordinairement rebelles, et cédèrent moins aux secours de l'art qu'au laps du temps et au changement de saison. Il y eut encore beaucoup d'érysipèles. — Nous eûmes un grand nombre de chlorotiques. Elles vomissaient avec leurs aliments de la pituite acide. Ces femmes se trouvèrent plus mal ce mois-ci. — Elles éprouvaient une petite fièvre, de la cardialgie, des palpitations de cœur, et quand elles faisaient quelque mouvement, de la difficulté à respirer. — On leur donnait des remèdes fondants, salins, ensuite l'ipécacuanha ; et enfin les conserves de trèfle d'eau et de cochléaria, avec un peu de rhubarbe, la racine de gentiane, les fleurs martiales de sel ammoniac firent disparaître chez ces filles cette couleur dépravée qui les rendait désagréables.

Plusieurs malades de fièvres quartes qui avaient commencé sur la fin de l'été ou au commencement de l'automne, n'entrèrent à l'hôpital que ce mois-ci. Ils ne purent jamais supporter le quinquina, ou que long-temps après avoir beaucoup employé les remèdes fondants salins, et provoqué le vomissement. Alors enfin on

pouvait l'administrer à quelques-uns, de manière cependant qu'il fallait l'abandonner quand les accès manquaient, à cause du gonflement de la région précordiale, de la toux, etc., et reprendre l'usage des fondants et des apéritifs. Il y en eut dont la fièvre quarte se changea en continue, après qu'ils eurent pris du quinquina. — Il était avantageux d'éteindre peu à peu la fièvre, au moyen d'un électuaire composé avec les conserves de cresson de fontaine et de trèfle d'eau, le sel ammoniac ou les fleurs martiales de ce même sel, et l'extrait d'absinthe. Il aurait mieux valu employer les fleurs d'arnica : mais cette année, je n'y avais pas encore eu recours contre les fièvres quartes. — Ce mois nous offrit un grand nombre de phthisies non encore confirmées, qui provenaient de catarrhes d'été et d'automne négligés. — Des catarrhes prolongés de ce genre occasionnèrent des hémoptysies. Une ou même deux saignées d'abord, et ensuite un long usage des fondants et des émollients convinrent dans ces cas, et même suffirent dans la plupart d'entre eux. Chez un petit nombre seulement, et fort tard, c'est-à-dire, après avoir dissipé l'inflammation des poumons, atténué et délayé les humeurs épaissies pendant l'automne, un doux vomitif donné quelquefois fit cesser et la toux et l'hémoptysie tout à la fois. On prévenait les rechutes avec le lichen d'Islande et le polygala.

ÉPHÉMÉRIDES

DE L'ANNÉE 1779.

CHAPITRE II.

Janvier. Le premier jour de l'an, il tomba de la neige, qui se conserva et s'accrut par celle qui survint de temps en temps. Le froid fut continuellement vif et sec, et le temps le plus souvent serein, jusqu'aux derniers jours du mois, qui furent un peu obscurcis par des brouillards et des nuages. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 23) de vingt-huit pouces sept lignes. — La moindre fut (le 1er) de vingt-sept pouces deux lignes. — Le plus grand froid fut (le 9 et le 24) de dix degrés au-dessous de 0. — La plus grande chaleur fut (le 1er et le 11) de trois degrés au-dessus. — La chaleur moyenne fut de deux degrés au-dessous. — Nous reçûmes, pendant ce mois, quelques malades qui avaient des fièvres quartes invétérées. J'avais fait un usage fréquent d'un remède composé de deux onces de conserves de cresson de fontaine, autant de celles de trèfle d'eau, deux gros de racine de gentiane en poudre, autant de fleurs martiales de sel ammoniac. Il me réussissait pour plusieurs; mais chez d'autres la fièvre ne lui ayant pas cédé ni au quinquina, je donnai à ceux-ci les pilules suivantes : — Pr. Savon de Venise, demi-once; gomme ammoniaque, trois gros; de la masse des pilules de Rufus, demi-gros; élixir de propriété, quantité suffisante. Faites des pilules de trois grains chaque. Le malade en prendra quatre par jour. — Je résolus d'employer, pour les femmes principalement, la méthode de de Haën, qu'il suivit dans *presque toutes* les maladies du sexe, c'est-à-dire, dans celles qui sont dues à la diminution de mouvement des humeurs épaissies. (Et combien de leurs maladies ne sont pas dues à cette cause!) Cet homme, d'une sagacité prodigieuse dans la recherche des causes des maladies chroniques, et beaucoup plus heureux dans leur traitement que dans celui des maladies aiguës, donna ces remèdes avec un très-grand succès. — J'ai observé quelquefois, pendant ce mois, combien la respiration influe puissamment pour la conservation ou la perte des malades, et combien son évaluation précise contribue à assurer le pronostic. La respiration courte et en même temps accélérée, tellement que les inspirations et les expirations sont très-petites et se suivent de près, est très-mauvaise, quand même tout serait bien d'ailleurs. Tant qu'elle n'a pas lieu, soit dans les fièvres putrides et malignes, soit même dans les maladies inflammatoires de la poitrine, je ne perds point l'espérance; mais je n'ai vu guérir aucun de ceux chez qui elle se rencontrait. — Lorsqu'elle est ainsi courte et précipitée, quoique le pouls soit bon et à peine plus fréquent que dans l'état naturel, il n'y a rien à espérer.

Si dans une péripneumonie ou une pleurésie inflammatoire, et même dans l'inflammation d'un viscère quelconque, la respiration devient subitement courte

et accélérée (dans le temps où le pouls a coutume de s'améliorer beaucoup, de devenir moins fréquent et d'une souplesse convenable), *la mort va saisir sa proie.* — On trouve dans les cadavres la résolution de l'inflammation faite en grande partie ; la sérosité transsudant en grande quantité et promptement dans une cavité quelconque, soit du thorax, soit du péricarde, soit de l'abdomen. C'est en quoi consiste ce changement subit et funeste que l'on observe de la pleurésie en péripneumonie : d'où résulte la mort par suffocation. — J'ai vu une jeune paysanne, qui avait une fièvre maligne, être pendant près de deux jours avec un pouls qui se perdait : mais la respiration était douce. Les vésicatoires et de grandes doses de camphre la guérirent. — Un jeune layetier (couché au nº 12) eut pendant trois jours un froid glacial dans tous les membres ; son visage était abattu et vraiment hippocratique ; le pouls ne battait plus ; on sentait à peine encore quelquefois l'artère, qui disparaissait bientôt, et le mouvement extrêmement languissant du cœur ; tantôt il se levait pour rendre ses matières, tantôt il ne le pouvait pas ; sa respiration était *douce et comme en pleine santé;* sa langue était très-sèche, petite, et semblable à un morceau de bois arrondi, tant elle était retirée et raide ; l'ouïe était très-dure : cependant ses forces et sa santé lui revinrent *peu à peu*, quoique lentement, par le moyen des médicaments préparés avec le vin, des vésicatoires, du camphre et de l'angélique. Je n'ai jamais vu guérir un malade qui ait été aussi près de la mort. — Vers le milieu du mois, il nous vint un grand nombre de pleurétiques. La pleurésie, qui n'était pas très-grave, était rhumatismale et inflammatoire. La douleur de côté occupait beaucoup d'étendue : souvent il s'y joignait des douleurs des extrémités, soit supérieures, soit inférieures, qui répondaient au côté souffrant. Les crachats étaient fort rarement ensanglantés. La résolution se faisait facilement. On employa les émollients, la saignée.

J'ai observé quelquefois *dans cette pleurésie* que le pouls, qui était très-faible, devenait plus fort *après la saignée ;* sans doute à proportion que la douleur diminuait. Lorsque certaines femmes, d'un tempérament lâche, presque chlorotiques, réglées trop fréquemment et trop abondamment, étaient saisies d'une pareille douleur pleurétique, et avaient le pouls très-mou et très-faible, j'appréhendais de les saigner : je ne le faisais d'abord qu'avec timidité et le plus grand ménagement, pour voir comment elles le supporteraient : devenu bientôt plus hardi, je fis les saignées plus copieuses : le pouls devenait plus fort, et le soulagement ne tardait pas à suivre. — Ces pleurésies se jugeaient de toutes les manières, par les sueurs, par les urines, par les selles, plus rarement par les crachats; le plus souvent par les sueurs, lorsqu'elles étaient spontanées et tardives. — Je crois encore avoir observé cette année, ce que je n'avais point vu les années précédentes, que les femmes étaient plus sujettes que les hommes à cette espèce de pleurésie. J'en ai reçu plusieurs très-faibles, très-délicates, épuisées par des évacuations sanguines, c'est-à-dire par des règles excessives, et reparaissant trop souvent, qui furent attaquées de préférence. Je les traitais par les saignées, les émollients, etc. : leur sang se trouva pleurétique. — Apparemment que l'énergie ordinaire aux hommes, et celle qu'ont certaines femmes, semblaient avoir résisté jusqu'alors au stimulus inflammatoire de l'air de la saison froide, tandis que la fibre plus délicate et plus irritable des autres femmes lui avait cédé. — Ces malades avaient la langue limoneuse ; quelques-unes même l'eurent sèche avec le goût dépravé : mais cette aridité était corrigée par les boissons émollientes, qui même, en énervant et en délayant ce qu'il pouvait y avoir de putride, rétablirent le goût. — Ceux qui furent affectés d'inflammation dans ce temps vomirent spontanément et avec soulagement, au commencement de la maladie et quelquefois même dans son progrès, des matières bilieuses et pituiteuses.

Les pleurétiques expectoraient très-rarement des crachats sanguinolents ; mais leur poitrine était secouée par une toux sèche très-fréquente, qui enfin leur faisait rendre un peu de mucosité. — Ils se tenaient couchés assez facilement sur le côté sain ; mais ils ne le pouvaient en aucune manière sur le côté douloureux. — On trouvait toujours le pouls beaucoup plus petit, plus faible, plus resserré, au poignet du côté affecté. La douleur ne restait pas long-temps ni opiniâtrement au même endroit, si on y appliquait quelque remède : mais elle gagnait les parties situées au-dessus, ou l'extré-

mité des membres ; reprenant ainsi la position qu'elle avait souvent occupée dans le commencement. — J'ai vu ordinairement la couenne du sang d'un jaune pâle et de différente couleur, jaune, verte, cendrée, livide, ou tachetée. Ordinairement aussi elle ne se contractait point, mais restait fort étendue et cependant très-tenace. — On apaisait la douleur de côté par des fomentations, ou même par un vésicatoire, après avoir fait précéder la saignée. — J'ai vu les fomentations émollientes rendre la douleur tellement extérieure chez quelques malades, qu'ils ne pouvaient supporter le toucher. — Chez d'autres, elle cédait promptement aux fomentations ou au vésicatoire : et cependant la fièvre persistait encore pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la maladie se fût dissipée peu à peu par les selles, par les urines, par les sueurs. — Cependant il ne fallait point forcer ces excrétions, mais les seconder lorsqu'elles se déclaraient spontanément. — Mais chez quelques-uns, dont le traitement avait été trop antiphlogistique, surtout par rapport aux saignées très-multipliées, la maladie rentra dans la classe des putrides. — Toutes les maladies fébriles exigeaient presque le même traitement que la pleurésie, savoir : d'abondantes boissons émollientes, nitrées, l'emploi modéré de la saignée: et lors même qu'elles paraissaient traîner en longueur et devenir opiniâtres, il ne fallait point agir avec force et précipitation. Le médecin devait se dire à lui-même sans cesse : *Hâte-toi lentement.* Cette observation est d'une grande importance dans le traitement des phthisiques, puisqu'il ne laisse pas que d'être différent dans l'hiver, surtout si cette saison est sèche et froide, que dans l'été et dans l'automne.

En effet, quelques-uns d'eux qui avaient été très-soulagés dans ces deux dernières saisons par le quinquina, le lichen d'Islande et la racine de polygala, furent tout-à-coup repris par la fièvre et la douleur de côté. Ils moururent pour la plupart, et on leur trouva des abcès au poumon, grands, petits, ouverts, fermés, et la substance intermédiaire semblable à de la chair endurcie, et horriblement enflammée. Chez d'autres, qui n'avaient encore qu'une phthisie commençante, et auxquels le lichen d'Islande, le polygala, le quinquina avaient paru d'abord avantageux, ensuite nuisibles, l'inflammation qui survint fut promptement dissipée, et ils évitèrent un danger très-pressant pour se voir livrés de nouveau à une longue maladie. Je les faisais saigner, mais modérément ; et j'adoucissais une toux cruelle et la douleur de côté avec une tisane émolliente d'althæa, à laquelle j'ajoutais quelquefois un peu de gomme arabique : ce qui parut les soulager beaucoup. — Le sang était toujours couenneux ; mais chez ces malades, comme chez tous ceux qui furent attaqués d'inflammations dans cette saison, la couenne était de diverses couleurs, plombée, jaune, verte, et malgré cela épaisse quelquefois, contractée et frangée : le sang était pareillement tenace. — Les odontalgies furent très-fréquentes ce mois-ci. D'abord elles étaient continues ; ensuite elles eurent des rémittences, de telle sorte que le jour elles se faisaient sentir à peine, ou très-doucement et par intervalles, et que la nuit elles tourmentaient cruellement les malades, s'adoucissant de nouveau vers le point du jour. Tout fut inutile, excepté les remèdes fondants et salins, suivis du quinquina, qui dissipa ces odontalgies plus promptement qu'il ne chasse ordinairement les fièvres intermittentes, et employé à moindre dose. — J'ai vu aussi dans ce mois des douleurs nocturnes de membres, qui ne guérissaient que par le quinquina, que je donnais tard, à des doses modérées, et durant un temps assez court : néanmoins les malades n'éprouvaient point de rechutes. J'avais fait précéder les sels et l'antimoine diaphorétique non lavé, qui seuls suffisaient quelquefois pour dissiper le mal. — Une jeune fille avait des douleurs de colique accompagnées d'une fièvre légère, de frissons, et surtout de chaleurs et ensuite de sueurs. Elles commençaient tous les jours à trois heures après midi, et finissaient à six. Elles résistaient à tous les remèdes. Croyant que c'était une fièvre masquée, je donnai le quinquina à larges doses et pendant long-temps, mais inutilement. Enfin, la malade m'ayant montré à la grande lèvre droite une tumeur, qui était fort douloureuse la nuit, je lui administrai le sublimé corrosif. Elle ne tarda pas à être guérie. — J'ai vu d'autres douleurs vénériennes *ne se faire sentir que le jour*, et jamais la nuit.

J'ai appris combien, même dans les maladies chroniques (en y comprenant celles que l'on appelle et qui sont en ef-

fet de toutes les saisons), il était nécessaire d'avoir égard à la constitution de l'année, et d'apprendre d'elle, comme d'un oracle, ce qu'il convient de faire dans les cas douteux. — Les pleurésies étaient, sur la fin du mois, plus multipliées et même d'un caractère plus inflammatoire. Cependant je n'en vis aucune de mortelle; mais toutes se terminèrent heureusement et doucement par résolution, au moyen des boissons émollientes, nitrées, et bues tièdes continuellement, de cataplasmes sur le côté douloureux, et d'une, de deux, et même de trois saignées. — J'ai guéri une dysenterie uniquement avec des boissons émollientes et mucilagineuses, des fomentations tièdes sur le ventre, et la saignée. Il y eut dans ce mois très-peu de fièvres putrides, quoiqu'un grand nombre de fièvres inflammatoires, et principalement celles qui n'étaient accompagnées d'aucune inflammation locale, ou seulement d'une très-faible, eussent des apparences de putridité. En effet, le goût, l'état de la langue, des dents sales, des nausées, des envies de vomir, des vomissements, des flux de ventre spontanés eurent lieu comme dans les fièvres putrides : et néanmoins il existait un état général d'inflammation, un épaississement phlogistique des humeurs, que l'on ne pouvait dissiper que par la saignée et par les boissons émollientes et nitrées. — Celui qui avait guéri *ces* fièvres par *cette* méthode s'imaginait avoir guéri des *fièvres putrides* uniquement avec la méthode anti-phlogistique. Je crois qu'il avait bien traité ses malades, mais qu'il avait mal raisonné, et donné à la maladie un nom qui n'était pas le sien. — En effet, il avait guéri des fièvres *inflammatoires* et non putrides, mais qui avaient cependant une légère teinte de putridité, qui se trouva facilement dissipée par les boissons anti-phlogistiques et en tenant le ventre libre. — Une autre chose m'apprenait que cela était ainsi : c'est que cette fièvre n'attaquait pas les individus les plus robustes et les mieux portants, qui sont d'ailleurs le plus aisément susceptibles d'inflammation, mais les plus faibles, et les femmes de préférence aux hommes. — Ces malades ne supportaient pas impunément de trop fortes saignées, ni un traitement plus anti-phlogistique que la maladie elle-même. Car c'était alors que la fièvre inflammatoire se changeait en vraie fièvre putride. — Je regardais cette fièvre comme *salutaire*, comme un instrument dont se servait la nature pour dompter et changer l'humeur prédominante de l'été et de l'automne, en même temps que l'état de la saison changeait. Mais il fallait contenir dans de justes bornes les efforts violents de la fièvre, quoiqu'elle fût médicatrice. — Certains médecins ayant traité ces fièvres putrides *en apparence*, inflammatoires *en réalité*, par la méthode anti-septique et stimulante, par les vomitifs, le quinquina, les vésicatoires, le camphre, le musc, etc., les accusaient d'être beaucoup plus malignes que pendant l'été dernier. Leurs malades mouraient. L'erreur dans le diagnostic était la cause de leur perte : tant il importe, pour bien connaître les maladies, de ne s'en pas laisser imposer par l'écorce, mais de scruter profondément la nature des choses.

Février. Dans les premiers jours, le temps commença à s'adoucir, et à se charger de brouillards épais ; la rigueur de l'hiver s'amollissait, et hâtait le moment de la fonte des neiges, qui, le 5 du mois, disparurent tout-à-fait, à la faveur d'une pluie chaude du midi. — Depuis le 8 jusqu'à la fin du mois, il fit un temps doux et agréable de printemps, en sorte que, dans les quinze derniers jours, les efforts de la végétation furent très-sensibles en différents endroits. — La plus grande hauteur du baromètre fut (les 17, 18, 27, 28) de vingt-huit pouces six lignes. — La moindre fut (le 7) de vingt-sept pouces onze lignes. — Le plus grand froid fut (le 1er et le 2) de trois degrés et demi au-dessous de 0. — La plus grande chaleur fut (le 25 et le 28) de dix degrés au-dessus de 0. — La chaleur moyenne fut de cinq degrés et demi au-dessus de 0. — Le 9, le 12 et le 13, il y eut une aurore boréale. On observa dans le mois beaucoup de rhumatismes, en sorte qu'il arrivait chaque jour à l'hôpital un grand nombre de malades. — Ces fluxions présentèrent beaucoup de variétés et de différences, résultant de la fièvre principalement et de la partie du corps qui était affectée. — En effet, le plus souvent la fièvre n'était pas considérable, surtout dans le jour ; mais elle prenait plus d'intensité le soir et pendant la nuit, s'annonçant alors par un frisson : et enfin, après un petit nombre de jours non déterminé, elle disparaissait peu à peu. — La plupart se plaignaient d'avoir la bouche pâteuse, muqueuse surtout et sans goût. Quelques-

uns l'eurent amère. — Il y en eut qui n'éprouvèrent aucun symptôme fébrile. — La douleur du rhumatisme était déchirante, augmentait le soir et dans la nuit, cessait ou diminuait le jour. Chez quelques-uns les genoux et les poignets se tuméfièrent : le gonflement était très-douloureux, cependant peu durable, et il disparaissait dans les vingt-quatre heures d'un autre gonflement ou de douleurs dans une partie différente. Les douleurs des articulations ou des parties intermédiaires continuaient quelquefois très-longtemps après que la fièvre était terminée.

La maladie était d'une variété prodigieuse, eu égard à son siége. — Ainsi il y eut des douleurs qui prenaient le soir à l'occiput, au sinciput, à l'un ou à l'autre côté de la tête; des ophthalmies, des fluxions sur les dents, sur la gorge, etc. — On nous confia une femme à la fleur de l'âge, qui avait en même temps les deux glandes sous-maxillaires et les deux parotides tuméfiées. On ne pouvait toucher ces endroits sans lui occasionner une vive douleur. Il y avait rhumatisme entre les deux épaules : la fièvre était légère. Le troisième jour de la maladie, elle avalait difficilement, et se plaignait d'un obstacle un peu au-dessus du sternum : sa respiration était laborieuse, à cause d'une douleur qui s'étendait tout le long de la trachée-artère, et qui affectait particulièrement sa partie supérieure; cette douleur était pongitive et augmentait dans l'inspiration. Le gosier était aussi plus douloureux quand on le touchait. — La nuit qui suivit le quatrième jour, la respiration devint très-difficile, à raison de la douleur pongitive de tout le gosier ; et la malade était menacée de suffocation. — Le cinquième jour, elle vint à l'hôpital ayant les glandes sous-maxillaires et les parotides tuméfiées, la respiration très-laborieuse et douloureuse, comme je viens de le dire. Sa voix altérée ressemblait au gloussement d'un dindon en colère. On ne voyait rien d'extraordinaire dans le fond de la bouche ; toutes les extrémités, jusqu'au bout des doigts, étaient affectées de rhumatisme ; le pouls était naturel : mais jusqu'alors les frissons avaient été continuels. — Cette malade fut guérie en peu de temps, au moyen d'une saignée; de fomentations émollientes à la gorge, au cou, aux parotides; de boissons émollientes, nitrées et tièdes ; enfin de l'antimoine diaphorétique non lavé.

Quelques malades éprouvèrent de continuelles douleurs dans l'abdomen, après que celles des membres eurent cessé, ou même les unes et les autres en même temps. J'ai regardé ces douleurs comme produites par un rhumatisme interne. — Ceux qui eurent ainsi le ventre douloureux, eurent en même temps un flux de ventre, et rendaient fréquemment, avec des tranchées et du ténesme, un mucus filant, semblable à du frai de grenouilles, ou comme on en trouve dans les urines des pierreux. Ils rendaient aussi des matières stercorales. Le mucus était quelquefois teint de sang. Cette maladie ressemblait à la dysenterie : cependant je la traitai comme un rhumatisme inflammatoire des intestins, et avec succès, par les saignées qui donnaient un sang couenneux, par les cataplasmes, les fomentations émollientes sur l'abdomen, les boissons tièdes rendues mucilagineuses, particulièrement avec la gomme arabique. — Après avoir dissipé entièrement la douleur, on pouvait avec sécurité, et même on devait expulser par le vomissement la saburre qui existait d'abord et qui s'était accrue. Si pour avoir trop lubréfié le canal intestinal, il restait de la diarrhée, on l'arrêtait avec la décoction de racine d'arnica, les amers, les vins austères, et de temps en temps les parégoriques. — Il y en avait qui urinaient difficilement et ressentaient des ardeurs : cet accident leur survint quelquefois subitement après la disparition de la douleur qui existait dans une autre partie quelconque : nous le nommions *rhumatisme de la vessie*. Des boissons émollientes tièdes, l'application d'un cataplasme ayant les mêmes qualités sur le pubis et au périnée, procurèrent du soulagement.

Mars. Le temps fut aussi doux dans le commencement de ce mois qu'il l'avait été pendant la plus grande partie de février. Cependant au bout de deux jours, un vent de nord froid et dur le fit changer. — Depuis le milieu du mois jusqu'au 25, il fut lui-même chassé par le printemps et le zéphir qui revinrent; et les efforts précoces de la végétation, qui avaient été un peu suspendus par la rigueur du froid, recommencèrent, jusqu'à ce qu'une nouvelle gelée vint refroidir les derniers jours du mois. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 5) de vingt-huit pouces six lignes. — La moindre fut (les 15, 18 et 19) de vingt-sept pouces neuf lignes. — Le plus

grand froid fut (le 6) de deux degrés et demi au-dessous de 0. — La plus grande chaleur fut (les 26 et 28) de treize degrés au-dessus. — La chaleur moyenne, de huit degrés deux tiers au-dessus. — Au commencement de ce mois, on observait, surtout parmi les hommes, non pas cependant chez un grand nombre, une espèce de fièvre putride qui commençait comme une péripneumonie. Le sang avait une couenne gélatineuse, étendue, de couleur cendrée. De petites saignées répétées, faites dès le commencement, furent avantageuses, en dissipant l'inflammation locale du poumon; mais ensuite des décoctions de chiendent, etc., avec de l'oxymel ou de l'oxysaccharum furent d'une utilité singulière. Le vomissement convenait *rarement*, et *quelquefois* seulement *lorsque la maladie était plus avancée*. Car ce n'étaient pas des *fièvres saburrales primitivement putrides*, mais seulement *secondairement putrides*, et *quelquefois* seulement. — Cette condition contre nature et d'une nature inconnue, que l'on désigne sous le nom de *putridité*, paraissait s'être formée primitivement dans les secondes voies, de quelque manière que ce fût, et n'avoir point passé des premières dans les secondes. — La fièvre suivait son cours sans interruption, sans symptômes violents, sans redoublements, ou avec des redoublements très-légers, et qui avaient lieu les nuits. Les malades éprouvaient une somnolence continuelle, avaient la langue muqueuse, rarement la bouche amère. Le quinquina, l'arnica, les aromatiques et les stimulants de toute espèce devaient être exclus du traitement. Les anti-phlogistiques furent avantageux. La maladie n'avait point une durée déterminée. Il n'y avait point de crise bien sensible. — Un froid sec accompagné d'un vent de nord s'étant fait sentir le 4 du mois, il survint beaucoup de pleurésies dont la douleur était très-vive. On saigna plusieurs fois : la couenne se trouva considérable, épaisse, étendue, non retirée, et telle qu'on l'observe ordinairement dans le rhumatisme inflammatoire. On employa des boissons tièdes, des cataplasmes émollients sur le côté affecté. C'étaient des inflammations vraies et graves. Cependant le vomitif, administré tard, et après que l'inflammation eut été abattue, fut utile dans certains cas, la maladie passant de l'état inflammatoire à l'état saburral. — Ceux qui étaient sujets aux hémorrhoïdes en ressentirent des atteintes, quelquefois même très-graves, éprouvant même du ténesme, des douleurs de colique, et une fièvre inflammatoire. La méthode anti-phlogistique, consistant en saignées, en boissons convenables, dans l'application des sangsues, enfin dans les eccoprotiques, leur donna du soulagement.

Plusieurs femmes grosses de quatre à sept mois furent menacées d'avorter. Elles avaient des douleurs comme pour accoucher, de la fièvre. La saignée, les émulsions nitrées, le repos les guérirent. Une d'elles, dont ces moyens ne faisaient que diminuer les douleurs, ayant vomi de la pituite, d'abord spontanément, ensuite avec les secours de l'art, s'en trouva si bien, qu'elle fut délivrée entièrement et de la douleur dans les lombes et des efforts de l'accouchement. L'application des sangsues produisit le même effet sur une autre qui avait eu quelquefois antérieurement un flux hémorrhoïdal. — Après le milieu du mois, on vit fréquemment une espèce de fièvre putride, dans laquelle les malades avaient toute la tête affectée, embarrassée, stupide, les sens hébêtés, une somnolence particulière, et enfin, pendant la nuit surtout, un délire taciturne. — Il y avait beaucoup de signes de saburre; cependant les évacuants, soit que le vomissement, soit que les selles en fussent l'effet, ne procurèrent aucun soulagement, ou il fut très-léger et même de peu de durée. Quelques jours après, la langue se sécha; la disposition au sommeil augmenta, devint continuelle et comateuse. Plusieurs avaient la bouche comme de la suie. Souvent, et contre leur habitude, les yeux étaient entr'ouverts dans le sommeil. Quand ils ne l'étaient pas également, je jugeais que le danger était plus grand. En effet, je n'ai jamais vu guérir, soit cette année, soit les autres, aucun malade dont les yeux présentaient ce dernier phénomène, quoique les autres signes ne fussent pas mauvais, quoiqu'ils fussent même favorables. — Quelquefois, à des jours indéterminés, il paraissait des pétéchies dont l'éruption n'était ni utile ni nuisible, qui ressemblaient parfaitement, pour la grandeur et pour la forme, à la rougeole, qui étaient d'un beau rose, excepté dans certains cas où leur couleur était cendrée ou légèrement jaune. Je les appelais *pétéchies de rougeole*. Les *pétéchies* lenticulaires furent plus rares. —

Le pouls était plein, fort, dur, seulement un peu plus vite que dans l'état naturel. J'ai vu la dureté et la vibration de l'artère augmenter quelquefois après des saignées répétées. — Il y avait chez quelques-uns saignement de nez, sans aucun soulagement sensible. — Le sang des saignées avait ordinairement une couenne rosacée, et formait un gâteau très-tenace qu'aucune sérosité n'environnait. Cependant dans quelques cas cette couenne était plombée, cendrée, d'un jaune sale, étendue, tenace, non frangée.

Les urines étaient plus jaunes que dans l'état naturel, et couleur d'or; mais jamais elles ne furent de couleur de flamme ou tout-à-fait inflammatoires. — Cette fièvre avait chaque jour dans le commencement une légère rémission, et un léger paroxysme précédé d'un léger frisson, ensuite on ne remarqua ni rémissions, ni paroxysmes; elle était devenue continue. — La durée de la maladie variait: elle s'étendait jusqu'à deux ou trois semaines. Ses crises variaient également; mais aucune ne fut bien sensible, considérable, tumultueuse. La plupart de ces maladies semblaient se dissiper peu à peu sans leur secours. — Les malades avaient tous la poitrine plus ou moins entreprise, comme dans la pleurésie ou dans la péripneumonie. — Ils guérirent pour la majeure partie. — Les anti-phlogistiques seuls furent avantageux; savoir : les saignées réitérées, et les décoctions de chiendent et de pied-de-lion, avec l'oxymel et le nitre. — Il fut également utile au plus grand nombre d'entretenir la liberté du ventre par de fréquents lavements. — Il était très-important de tirer les malades de leurs lits et de les placer sur des siéges, afin que cette position droite les empêchât de dormir. Personne ne connaît, à moins de l'avoir éprouvé, combien le sommeil allume la fièvre, et combien au contraire les veilles et une abstinence forcée du sommeil la modèrent, et préservent du délire. Les vomitifs et les purgatifs ne furent d'aucune utilité, si ce n'est *rarement, lorsque l'inflammation était abattue, et la maladie très-avancée*, c'est-à-dire différente de ce qu'elle avait été d'abord, et changée en fièvre putride saburrale. Les vésicatoires, le camphre, la serpentaire, le contra-yerva, le vin, etc., dont les malades faisaient usage avant d'entrer à l'hôpital, leur furent nuisibles. Les ouvertures de cadavres faisaient découvrir des inflammations cachées quelque part, le plus souvent dans la poitrine, quelquefois aussi dans l'abdomen. — Nous appellions cette fièvre avec exanthèmes *putride-sanguine*, pour la distinguer de la *putride-saburrale*, telle qu'elle est produite ordinairement par la saburre putride qui a passé du système gastrique dans le sang; tandis que dans la *putride-sanguine* dont il est question, le vice paraissait s'être formé *originairement* dans le système sanguin. — Cette putride-sanguine était en même temps de nature inflammatoire. Voilà des pétéchies non *artificielles*, mais nées *spontanément*.

Voilà aussi une espèce de fièvre pétéchiale, et une *certaine* fièvre putride, qui ne cède ni à la méthode *échauffante*, ni à celle par les *émético-cathartiques*, et qui n'est combattue avec avantage que par la méthode rafraîchissante et anti-phlogistique. Mais celui qui prétendait que *toutes* les fièvres putrides, ou au moins *la plupart* (dont il y a des différences multipliées et essentielles, quoiqu'elles soient comprises sous la même dénomination), doivent être traitées par la méthode anti-phlogistique et rafraîchissante, et qui proscrirait les autres méthodes dans les autres espèces de fièvres putrides, ne s'écarterait-il pas infiniment du vrai et de l'observation des médecins de tous les siècles? — Cette fièvre *putride et inflammatoire* a paru préférer les hivers moins froids et tempérés, ainsi que les mois de printemps, fuyant aux approches de la constitution inflammatoire d'un hiver rigoureux. Quelquefois aussi cette même fièvre précède, sur la fin de l'automne, les maladies inflammatoires de l'hiver.

Avril. Ce mois commença par un temps rude et froid. Mais depuis le 4, la nature entière commença à s'échauffer puissamment jusqu'au 17, qu'un vent froid réprima pendant quatre jours ces chaleurs de printemps; cependant le ciel restait toujours serein, et la sécheresse se prolongea. — Le 21, il fit une chaleur d'été plutôt que de printemps, et le lendemain cette forte chaleur fut accompagnée de tonnerres. — Le 23, il tomba de la pluie, que la grande sécheresse faisait extrêmement désirer, et qu'on avait demandée long-temps à l'Être suprême sans l'obtenir. — La fin du mois fut modérément chaude, et l'on eut des pluies bienfaisantes. — La plus grande hauteur du baromètre fût (le 2) de vingt-

huit pouces six lignes. — La moindre fut (le 9) de vingt-sept pouces huit lignes. — La plus grande chaleur fut (le 15 et le 16) de dix-neuf degrés et demi au-dessus de 0. — La moindre fut (le 17 et le 18) de quatre degrés. — La chaleur moyenne fut de quatorze degrés trois dixièmes. — Dès les premiers jours du mois, il y eut un grand nombre de péripneumonies, surtout parmi les hommes : la douleur était très-étendue ; la fièvre très-forte ; le sang était inflammatoire dans sa totalité, en sorte qu'il y avait peu de partie rouge. Elles exigeaient des saignées abondantes, et des cataplasplasmes émollients sur le thorax. — Il y eut aussi des inflammations du foie, seules ou accompagnées de pleuro-péripneumonie. Quelquefois toute la région hypochondriaque était affectée ; quelquefois le thorax l'était en même temps qu'elle. L'ictère se joignait chez quelques-uns à l'hépatitis, et alors la maladie était très-grave. — Outre ces maladies inflammatoires, on continua d'observer un grand nombre de fièvres putrides sanguines. — La plupart des péripneumonies ou des pleurésies avaient quelque chose de saburral et de bilieux : c'est ce qui rendit avantageux un léger cours de ventre. Il n'était pas sûr de faire vomir, à moins que ce ne fût *tard*, la fièvre étant déjà diminuée, ou entièrement dissipée, la douleur cependant existant encore ou ayant reparu de nouveau. — Il mourut partout beaucoup de malades. — Les matières fécales étaient chez la plupart d'un vert foncé. — Nous reçûmes vers le milieu du mois quelques malades couverts de pétéchies. Ils avaient une saburre particulière, c'est-à-dire *rouillée*, non *tenace*, mais *délayée* et *très-liquide*, peu abondante, dont il s'exhalait une odeur qui tenait de l'acide, de l'austère et du doux, comme celle du vinaigre auquel on a ajouté un peu de litharge. L'haleine, la sueur, la transpiration insensible des malades, et particulièrement la saburre qu'ils vomissaient, avaient cette odeur.

Les vomitifs étaient souvent nécessaires dans ce cas ; cependant ils ne soulagèrent pas autant que dans les autres affections bilieuses, à cause de l'inflammation d'une partie quelconque, de la poitrine surtout, qui avait lieu conjointement. Une saignée était nécessaire, ou même plusieurs, principalement chez les hommes, auxquels les seuls anti-phlogistiques, prescrits avant et après le vomissement, furent aussi très-avantageux. Je donnai à d'autres, et surtout à des femmes, sur la fin de la maladie, à raison de la faiblesse ou d'un flux de ventre incommode, l'infusion et décoction de racine d'arnica. — Sur la fin du mois, je traitai un grand nombre de quotidiennes, ou plutôt de double-tierces qui se montraient à la suite de fièvres continues. — Ces intermittentes ne cédèrent pas à l'usage des fondants : il fallut le quinquina et les amers.

Mai. Le temps fut très-chaud et étouffant dans les premiers jours. — Le 5, il y eut du tonnerre, et le soir un vent très-violent amena subitement un froid rude. La nuit, le vent ayant cessé, il tomba de la pluie. — Le 6 et le 7, le temps devint serein et chaud. — Le 8, quelques pluies légères, mais douces, furent de nouveau suivies d'une grande chaleur qui dura jusqu'au 20, où l'air commença à se refroidir un peu, ce que l'on eut de la peine à supporter à la suite de chaleurs aussi fortes, et d'une si grande vicissitude de chaud et de froid, la sécheresse restant toujours la même. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 23) de vingt-huit pouces quatre lignes. — La moindre fut (le 3, le 4 et le 13) de vingt-sept pouces sept lignes et demie. — La plus grande chaleur fut (le 11) de vingt-trois degrés au-dessus de 0. — La moindre fut (le 5) de six degrés. — La chaleur moyenne fut de seize degrés et demi. — Il y eut, au commencement du mois, plusieurs fièvres tierces, qui dataient de la fin du précédent. Ces tierces furent d'abord simples, et ensuite elles devinrent doubles. On les traitait avec la tisane de chiendent, de pied-de-lion, de chicorée, aiguisée d'un sel neutre, et suivie du vomitif. Lorsque, par ces moyens, les paroxismes cessaient d'avoir lieu, on donnait à la plupart des malades, pour les empêcher de retomber, l'électuaire fébrifuge de la pharmacopée de Vienne. — Après les premiers jours de mai, outre les fièvres tierces dont je viens de parler, on observa des angines, avec gonflement des amygdales, qui interceptaient le passage en se touchant. Ces angines étaient inflammatoires bilieuses. On devait commencer par la saignée, dont le sang était inflammatoire. Mais il en résultait très-peu de soulagement : le vomitif, au contraire, administré un peu plus tard qu'on n'a coutume de le faire, en procurait beaucoup. Car aussitôt après

le vomissement, la déglutition se rétablissait. Alors on donnait des laxatifs et des gargarismes dans lesquels entrait le sel ammoniac. Le vésicatoire ne fut pas utile comme il l'est dans l'angine rhumatismale, ni le cataplasme autour du cou, ni les fomentations émollientes de la gorge. — Outre ces fièvres tierces et ces angines, on observa encore des pleurésies et des péripneumonies, qui étaient absolument de la même nature que les angines. En effet, il y avait inflammation, ce qui exigeait d'abord des boissons abondantes, ensuite, mais plus tard, un vomitif et des eccoprotiques. Ce qui chez certains malades arrivait à la gorge arrivait chez d'autres aux poumons. C'était la même maladie, dont le siége seulement était différent; il fallait employer le même traitement. Vers le milieu de mai nous eûmes plusieurs fièvres bilieuses simples. Dans les fièvres tierces, après les fondants et le vomitif, je donnai avec succès les fleurs martiales de sel ammoniac dans un véhicule amer. — Dans la seconde quinzaine de mai, les fièvres bilieuses furent plus caractérisées, la bile plus jaune et plus abondante. Les formes de la fièvre étaient aussi plus diverses. Déjà le sang était rarement couenneux; cependant, avant de donner le vomitif, je faisais faire une ou deux saignées. Quelques-unes de ces fièvres étaient plutôt putrides.

Juin. Ce mois presque entier fut plus froid et moins beau qu'il n'a coutume de l'être dans la plupart des autres années. Les vents étaient fréquents, les pluies rares et très-peu abondantes. Les derniers jours furent beaux et chauds.— La plus grande hauteur du baromètre fut (le 21, le 22, le 29 et le 30) de vingt-huit pouces. — La moindre fut (le 12) de vingt-sept pouces six lignes.—La plus grande chaleur fut (le 12) de vingt-trois degrés au-dessus de 0.—La moindre fut (le 21) de sept degrés et demi. — La chaleur moyenne fut de seize degrés et demi. — On voyait, après le commencement du mois, un grand nombre de fièvres rhumatismales, où la bile et l'inflammation formaient complication. L'humeur rhumatisante abandonnait les membres subitement et au moment où on s'y attendait le moins; et elle se portait sur la poitrine, où elle occasionnait la dyspnée et l'orthopnée, avec une toux très-violente, de l'oppression, et des crachats quelquefois sanguinolents. Une jeune fille ressentit tout-à-coup un froid extrême, le rhumatisme s'étant porté des membres sur les poumons. Elle ne pouvait respirer que dans une position droite; une sueur froide se ramassait en gouttes; on ne sentait pas le pouls au poignet; le cœur battait d'une manière très irrégulière et avec beaucoup de fréquence. Je rappelai les forces au moyen des vésicatoires, du camphre, des épispastiques, des frictions, des fomentations sur les membres. Chez d'autres, où la métastase s'était faite également, et dont le pouls était très-fort, j'employai avec succès la saignée, ensuite les vésicatoires avec les fomentations tièdes. — La couenne du sang s'observa de nouveau très-fréquemment. On observait aussi des érysipèles phlegmoneux. Les convalescents se ressentirent encore de l'influence du refroidissement de l'air, car il leur survenait des catarrhes inflammatoires. — Après le milieu du mois, la température étant un peu froide, il y eut un grand nombre de fièvres rhumatismales, de l'espèce en même temps inflammatoire et bilieuse. Les malades avaient aux genoux, au dos de la main, des gonflements vagues, très-douloureux; la saignée, les doux purgatifs furent employés avec succès. — Ce mois ayant été en général plus froid qu'à l'ordinaire, et sec, la bile, qui, sur la fin de mai, paraissait déjà commencer les maladies d'été, se trouva réprimée de nouveau, ou se joignit à l'inflammation.

Juillet. Des pluies considérables tombèrent au commencement du mois. Ensuite, jusqu'au 16, le temps changea continuellement, subitement, souvent plusieurs fois le même jour, du chaud au froid, du sec à l'humide, du beau au couvert. — Le 16 et le 17 furent sereins et chauds. Ensuite, de grandes chaleurs alternèrent avec les pluies; en sorte qu'il y eut des vicissitudes marquées et sans ordre de grandes chaleurs, de pluies, de vent et de froid. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 15) de vingt-huit pouces trois lignes. — La moindre fut (le 5 et le 7) de vingt-sept pouces sept lignes. — La plus grande chaleur fut (le 21 et le 31) de vingt-trois degrés au-dessus de 0.—La moindre fut (le 13, le 14 et le 15) de onze degrés. — La chaleur moyenne fut de dix-sept degrés et demi. — Après le commencement du mois, les dysenteries furent communes partout. Leur nature était bilieuse inflammatoire, comme celle de la plupart

des fièvres qui régnaient alors. — Chez les jeunes gens et les sujets robustes, la *continuité* de la douleur, et son augmentation, quand on touchait l'abdomen, exigèrent d'abord la saignée et les émollients tièdes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; ensuite, mais tard et quelquefois seulement, on pouvait donner un émético-cathartique , ou seulement un purgatif, ou un simple laxatif.

On guérissait un grand nombre de ces dysenteries seulement avec la saignée, des fomentations émollientes sur l'abdomen, et des boissons tièdes. — Mais je traiterai dans la suite plus au long de la dysenterie de cette année et de plusieurs autres. — Il y eut dans ce mois des fièvres rhumatismales d'un caractère bilieux et inflammatoire ; — beaucoup de fièvres érysipélateuses, qui se jetaient sur la face principalement, les gencives et toute la gorge; les gencives rendant une matière ichoreuse ; — un assez grand nombre de fièvres bilieuses simples ; — des fièvres bilieuses putrides avec des exanthèmes *de forme* lenticulaire ;— des fièvres de cette dernière espèce, avec des pétéchies qui ressemblaient à la rougeole, genre de pétéchies qui fut très-commun dans le printemps et dans l'été de cette année; — des fièvres intermittentes tierces ; — quelques coliques inflammatoires bilieuses ; — des fluxions en grand nombre, et variées ; en sorte que presque toutes les maladies de ce mois, dont je viens de faire l'énumération, tenaient quelque chose du rhumatisme, ou fluxion bilieuse, inflammatoire, putride, mixte. — Presque toutes ces maladies étaient *congénères* et de la même famille : c'était la *même matière morbifique* ; elles ne variaient que *par la forme*.—Cette matière était *bilieuse*, *bilieuse putride* , mais toujours avec quelque mélange de *phlogose*. — La saison fournissait la matière ; la forme était due au genre de vie , à une prédisposition du sujet. — Le traitement devait toujours être d'abord anti-phlogistique, à cause de l'inflammation soit déjà existante, soit menaçant d'avoir lieu si on ne la prévenait par la saignée et les anti-phlogistiques. Mais ensuite, le vice bilieux se déclarant, le vomitif devenait utile. Les boissons anti-phlogistiques suffirent seules pour ôter à la saburre toute son activité quand elle n'était pas abondante.

Août. Le temps varia encore singulièrement ce mois-ci, et fut plus humide, surtout vers son milieu que dans le précédent, par les pluies fréquentes et subites qui tombèrent. Il devint ensuite plus constant et plus sec. Mais, peu de jours après, survinrent de nouveau des vicissitudes singulières d'humidité, de froid, de chaleur et de sécheresse. — Il fit un froid vif tous les soirs jusqu'à la fin du mois. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 28) de vingt-huit pouces deux lignes et demie. — La moindre fut (le 11) de vingt-sept pouces huit lignes. — La plus grande chaleur fut (le 7) de vingt-trois degrés au-dessus de 0. — La moindre fut (le 27) de 11 degrés. — La chaleur moyenne fut de 18 degrés. — Il y eut un très-grand nombre de dysenteries, souvent difficiles , et même mortelles, surtout pour les vieillards et les enfants. Aucun âge, aucun sexe n'en exemptaient. — Des fièvres *rhumatismales* putrides, *érysipélateuses* putrides, *pétéchiales* putrides, furent épidémiques dans différents endroits, surtout vers le milieu du mois. Les pétéchies étaient ou lenticulaires, ou ressemblantes à la rougeole. — Après les quinze premiers jours, les dysenteries pernicieuses continuant à être très-communes, on vit paraître beaucoup de pleurésies, soit *rhumatismales simples*, soit *rhumatismales bilieuses*, et du même caractère que *les dysenteries elles-mêmes*, dont elles ne différaient *que par la forme*. — Il y eut, pendant tout le reste du mois, une quantité innombrable de rhumatismes cruels, rebelles, errant dans toutes les parties du corps, attaquant tantôt l'une , tantôt l'autre, ou les articulations, ou les poumons, ou les muscles de la poitrine, ou les intestins ; ce qui multiplia encore plus les dysenteries , qui étaient souvent difficiles à guérir. — Il y avait aussi des toux violentes , difficiles , qui arrachaient quelquefois des crachats puriformes, et ulcéraient les poumons. Elles étaient avec quelque mélange d'inflammation, tout-à-fait inflammatoires, péripneumoniques, pleurétiques. Il y avait des rhumatismes très-douloureux et avec gonflement des muscles du thorax, contre lesquels l'application de cataplasmes émollients ne faisait que peu ou point d'effet. Quelquefois ce gonflement rhumatismal venait à suppurer et à abcéder.—Il fallait se vêtir avec précaution, et prendre garde d'être frappé dans un moment de sueur par l'air froid, qui , dans cette saison, était et plus nuisible et plus sceptique.

Dans les derniers jours du mois, le nombre des dysenteries fut le même, et souvent il se joignit une inflammation de bas-ventre assez violente. Le sang des saignées était comme celui des pleurétiques. Je fis faire quelquefois *plusieurs* saignées avec un avantage *marqué*, et je donnai en abondance des boissons tièdes. — Dans le même temps que la dysenterie régnait, on observa un assez grand nombre de *coliques*, ainsi que des *difficultés d'uriner*, le ventre restant toujours réglé. On traitait avec succès ces maladies par la même méthode que les dysenteries. Quelques-uns allaient rarement à la selle, cinq ou six fois seulement en vingt-quatre heures; mais leurs déjections avaient le caractère dysentérique, étant très-sanguinolentes, muqueuses, et rendues avec des tranchées. — Les maladies varièrent, quant à la forme, d'une manière étonnante, à ne considérer que les parties du corps qui en furent le siége. Car c'était toujours la même matière morbifique, et le même traitement convenait à toutes. Ce traitement était le traitement anti-phlogistique, celui qui consiste, non pas dans des saignées copieuses et répétées, mais dans des saignées ménagées, dans beaucoup de boissons tièdes, et dans des fomentations continuelles sur les parties douloureuses. La phlogose, par laquelle j'ai vu presque toutes les maladies de cet été comme défigurées, se trouvant dissipée, ou le malade entrait en convalescence si la saburre bilieuse, étant en petite quantité, avait été noyée et comme perdue dans les boissons; ou la maladie simplifiée, et devenue uniquement saburrale, se guérissait en nettoyant les premières voies. — Les maladies ne se guérissaient pas promptement cette année, comme nous l'observions avec étonnement dans les précédentes, qui étaient plus bilieuses et exemptes de phlogose. — Il fallait ne pas ignorer que cette lenteur dans la guérison était propre et particulière à *cette* année, afin d'éviter d'employer des moyens trop énergiques contre des maladies auxquelles un traitement plus doux et le temps devaient suffire. — Il fut souvent avantageux de s'être contenté d'avoir calmé la violence d'une maladie, et après l'avoir rendue chronique, d'aiguë qu'elle était, de la soumettre à un traitement convenable et de temporiser. J'ai éprouvé combien cela était vrai, surtout à l'égard de certaines dysenteries très-graves.

Septembre. On essuya, dans les quinze premiers jours, de très-grandes chaleurs, qui furent tout-à-coup remplacées par du froid, du vent, et en général par beaucoup de sécheresse. — Le 12, il revint une chaleur fort agréable, et qui ne provoquait point les sueurs; elle dura jusqu'au 16, où il tomba une pluie considérable, suivie d'un vent impétueux qui souffla pendant plusieurs jours. — Ensuite la chaleur et le froid se succédèrent, de manière que deux jours de chaleur étaient remplacés par deux jours d'un froid vif et piquant. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 17 et le 18) de vingt-huit pouces deux lignes. — La moindre fut (le 5 et le 20) de vingt-sept pouces huit lignes et demie. — La plus grande chaleur fut (le 4) de vingt-un degrés. — La moindre fut (le 21) de huit degrés. — La chaleur moyenne fut de quinze degrés deux tiers. — Les dysenteries continuèrent, conservant en partie ou en totalité leur caractère inflammatoire. Le vomitif convint rarement, tard, et il ne procura point ou que très-peu de soulagement. Les cataplasmes, les boissons émollientes tièdes, les émulsions, les saignées, furent utiles. Sur la fin du mois, la maladie fut beaucoup plus rare. — Les rhumatismes furent très-nombreux et variés. — Une jeune fille eut les deux jambes attaquées alternativement d'érysipèles qui disparurent d'eux-mêmes. — Après quelques jours, il se fit tout-à-coup dans l'articulation du genou droit une collection d'eau considérable, et dont la fluctuation était manifeste. Je donnai des sels pour lâcher le ventre; j'appliquai sur le lieu un vin aromatique aiguisé de sel ammoniac; la malade ne tarda pas à entrer en convalescence. Mais ensuite elle eût une fièvre lente et nerveuse, que je traitai avec la décoction de fleurs d'arnica, et qui fut jugée par une éruption miliaire. —Vers le milieu du mois, j'observai des douleurs abdominales *absolument pareilles* à celles des dysentériques, le ventre restant réglé cependant, ou même plus resserré. Je nommais ces douleurs *une dysenterie sèche*. Le traitement consistait dans les émollients tièdes, les saignées, les cataplasmes, le vomitif donné tard, etc.

Vers la même époque, les fièvres bilieuses et les putrides étaient compliquées jusqu'à un certain degré de péripneumonie, ce qui nécessitait une ou deux saignées; elles n'étaient ni bilieu-

ses, ni putrides simples, mais avec inflammation.—Le besoin de saigner dans toute espèce de maladie était souvent plus pressant, et l'emploi des vomitifs plus rare. On voyait des pleurésies légères, des péripneumonies entièrement ou en partie inflammatoires, putrides, mixtes, rhumatismales. — Après cette époque, les maladies rhumatismales, qui étaient assez fréquemment d'un caractère inflammatoire, se multiplièrent considérablement, et restèrent presque seules de toutes les autres maladies, les dysenteries étant déjà beaucoup plus rares. — Le siége de ces rhumatismes était fixé dans la poitrine, le cou, la tête, dans les extrémités tant supérieures qu'inférieures, mais rarement dans l'abdomen. Comme ils avaient accompagné la constitution dysentérique dans sa vigueur, et qu'ils régnaient encore épidémiquement lorsque celle-ci tirait à sa fin, je me fortifiai dans mon opinion qu'il existait une certaine affinité entre elle et eux, une certaine identité d'origine. — En effet, ces maladies qui attaquent l'espèce humaine en nombre égal et dans le même temps, et qui semblent réunir contre elle leurs forces, ne prouvent-elles pas par là même qu'elles sont les rejetons d'une même famille, et qu'elles ont le même caractère? — Dans les derniers jours du mois, les maladies abandonnèrent presque en totalité leur siége, pour se porter vers la poitrine et vers la tête.—La température de ce mois imitait celle du printemps lorsqu'elle était boréale, et on observait généralement les maladies qui sont ordinaires dans cette saison. — La constitution fut plus inflammatoire, et la même que celle de l'été précédent et des trois automnes derniers. — Le nombre des malades fut très-considérable; en sorte qu'il s'en présentait tous les jours plus qu'on ne pouvait en recevoir. — Cependant, il n'y eut pas beaucoup de morts.—Les maladies se terminaient difficilement, partiellement, lentement. Les convalescences étaient longues, les rechutes faciles. — Le type des fièvres était tel, qu'elles avaient leurs redoublements les soirs, surtout avec frisson. C'étaient des continues rémittentes.—Il n'y eut qu'un très-petit nombre de fièvres intermittentes pendant l'été et au commencement de l'automne. — La matière morbifique, pendant ce mois, était composée, c'est-à-dire inflammatoire, muqueuse, bilieuse, âcre, tantôt l'une, tantôt l'autre de ces qualités étant prédominante. — Sur la fin du mois, les fièvres, qui avaient commencé par une phlogose considérable, devenaient souvent néanmoins putrides en avançant, et nous en eûmes même plusieurs de *rhumatismales putrides*, surtout parmi les femmes. Beaucoup d'entre elles présentèrent, dans leurs progrès, des éruptions ou *lenticulaires* ou *morbilleuses*. — Ces dernières étaient *jaunes*, brunes, d'un d'un beau rouge; mais les lenticulaires étaient d'un *rouge obscur*, *de couleur de châtaignes*, *livides*, *rosacées*.—Une femme, qui avait des pétéchies livides, d'un rouge obscur, mourut, quoiqu'on lui eût administré les acides minéraux à grandes doses. — On guérit les autres en employant *d'abord* la méthode anti-phlogistique (*de petites saignées* qui donnaient un sang inflammatoire dont la couenne était jaune et la sérosité verdâtre); ensuite la méthode fondante, consistant dans une décoction de chiendent, de pied-de-lion, de chicorée, avec le sirop de groseilles; enfin le vomitif, mais fort tard, à quelques-uns seulement, et lorsque *la phlogose était abattue*. S'il y avait somnolence, engourdissement; si le pouls était presque naturel ou plus languissant, j'ajoutais les fleurs d'arnica. — Je ne donnai plus les acides minéraux. — Je faisais lever souvent les malades.—Ces fièvres étaient longues, n'avaient aucune crise sensible, et se terminaient lentement ou insensiblement. — Je ne faisais usage ni du quinquina, ni d'autres remèdes vantés d'ailleurs dans la fièvre putride, ni des vésicatoires, ni du camphre. — Je m'étonnais moi-même que des succès si marqués ne fussent dus qu'à une juste évaluation des forces de la nature, pour les diminuer quand elles étaient excessives, pour les relever quand elles étaient abattues, en employant des moyens doux, et non pas trop actifs et trop stimulants, et qu'à la précaution que les excrétions ne fussent ni supprimées ni trop abondantes. Tenant ainsi les forces dans ce juste milieu, qui est nécessaire et qui suffit pour soumettre la maladie, il fallait donner à l'humeur morbifique un véhicule convenable, au moyen de la tisane de chiendent, de pied-de-lion, de chicorée avec le sirop de groseilles, etc. Un traitement modérément anti-phlogistique se trouva donc préférable à tous les autres, même lorsqu'il y avait des pétéchies *livides*: je les ai vues conjointement avec l'inflammation. — Il y avait moins d'hommes ma-

lades que de femmes, et ils l'étaient moins gravement, et sans pétéchies. Une saignée seulement, et ensuite des boissons anti-phlogistiques, les guérissaient en peu de temps. Les femmes furent malades en beaucoup plus grand nombre, très-long-temps, avec des accidents qui tiennent à la putridité, et des pétéchies de différente espèce. Leur convalescence était longue.

Je rapporterai quelques exemples les plus notables des fluxions qui furent alors si fréquentes. — La fluxion qui se faisait sur les yeux produisait l'ophthalmie séreuse, qui fut très-commune dans les derniers jours du mois. — Quelquefois l'humeur rhumatisante se glissait entre les lames de la cornée, et rendait ainsi cette membrane épaisse, blanchâtre, imperméable à la lumière. — Chez une certaine fille, une matière séreuse augmenta tellement l'humeur aqueuse, qu'il y avait protubérance de la cornée comme dans le staphylome; les deux yeux rendaient continuellement une grande quantité de larmes âcres, et le nez était affecté de coryza. — Je me servis des moyens que je croyais convenir au rhumatisme, et, pour que la cornée s'affaissât, je la faisais percer de temps en temps. Je ne pus empêcher la protubérance de se former de nouveau, quoique j'employasse la dissolution de plomb et des fomentations fortifiantes. — J'ai vu des cataractes provenir d'un rhumatisme qui se portait sur le cristallin, un amas de matière puriforme dans la chambre antérieure de l'œil être l'effet d'une fluxion. — Une autre fille avait des douleurs déchirantes dans presque toute la tête, et tous les soirs une petite fièvre. Elle voyait obscurément de l'œil droit, le gauche était un peu tourné et louche, et elle voyait double. Je lui donnai une mixture saline, qui lâcha un peu le ventre; ensuite, on lui appliqua un vésicatoire à la nuque, et je lui fis prendre dans l'eau simple, avec le rob de sureau, de l'antimoine diaphorétique non lavé: elle ne tarda pas à guérir. — J'ai vu, chez une troisième femme, cette vue double provenir de la même cause et guérir de la même manière.

Un homme fut pris d'une sciatique rhumatismale du côté droit. Peu de jours après, le testicule du même côté devint enflé tout-à-coup de la grosseur des deux poingts; en sorte que le malade se plaignait d'une douleur avec tension: et la tumeur parut, à tous ceux qui l'examinèrent, provenir d'une eau épanchée entre les tuniques du testicule. On appliqua des discussifs; on donna ce qui pouvait provoquer les déjections, les urines, et même ensuite les sueurs. Ces remèdes guérirent la sciatique, mais la tumeur du testicule ne céda qu'à la ponction. — Chez une autre fille, le genou se tuméfia en une seule nuit, de sorte que le lendemain on y sentait une fluctuation *manifeste*. Cette malade fut bientôt guérie au moyen d'une saignée, de doux purgatifs, et de fomentations vineuses avec addition de sel ammoniac. Elle avait en même temps une fièvre rhumatismale. — Un homme, attaqué depuis quatorze jours d'une pareille fièvre, délira tout-à-coup, et finit par mourir quelques jours après dans un sommeil apoplectique. On trouva beaucoup de sérosité entre les deux méninges, et de cette même sérosité mêlée de sang au dessous de la tente du cervelet. — Une femme, qui avait gagné du froid ayant très-chaud, fut prise d'un coryza violent. Le coryza disparut peu d'heures après, et bientôt la respiration devint forcée comme celle des asthmatiques, avec des signes d'hydrothorax. Je la soulageai d'abord avec une saignée, ensuite en provoquant doucement les déjections et les urines. Je lui donnai aussi les férulacées. Elle fut long-temps à guérir. — Mais les fluxions de ce genre sur les organes essentiels furent rares. On en observa un très-grand nombre qui affectaient les lombes et les extrémités.

Octobre. Les vicissitudes de froid et de chaud furent moindres pendant ce mois; les changements moins grands; l'état de la température, quel qu'il fût, moins intense; l'arrivée des changements ne fut pas aussi subite, ni leur fin aussi précipitée. Le sec et l'humide, le chaud et le froid furent tellement modérés, et se balancèrent tellement, qu'on ne pouvait reprocher à aucun de prédominer. Le temps, un peu froid en général, était celui de la saison. Les vents se turent pendant tout le mois. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 24) de vingt-huit pouces quatre lignes. — La moindre dre fut (le 29 et 30) de vingt-sept pouces neuf lignes. — La plus grande chaleur fut (le 2) de seize degrés au dessus de 0. — La moindre fut (le 27) de deux degrés. — La moyenne fut de onze degrés un tiers. — Les dysenteries furent très-rares, plus ou moins inflammatoires. — Elle se terminèrent, de même que celles de la fin de septembre, par un ténesme qui fut plus fréquent et plus opi-

niâtre qu'il ne l'était ordinairement dans la dysenterie des mois précédents. — Les femmes furent encore fréquemment attaquées d'une certaine espèce de fièvre putride, qui dans son principe avait quelque chose d'inflammatoire, et était ensuite putride, de manière cependant qu'elle ne supportait pas les stimulants trop actifs. Elles se trouvèrent fort bien, lorsque la maladie fut avancée, de la décoction de fleurs d'arnica, de racines de chiendent, de pied-de-lion, de chicorée, etc. La plupart avaient la langue sèche, le pouls nullement analogue aux autres symptômes, principalement à la lassitude qu'elles éprouvaient et à l'engourdissement des sens. — Il n'y avait que peu ou point d'altération. L'indifférence d'esprit était étonnante : les malades ne s'inquiétaient de rien, semblables à ceux qui hésitent entre le sommeil et la veille, ou qui ayant pris de l'opium sont au moment de s'endormir. — Quelques-unes de ces femmes conservaient la chaleur naturelle, le pouls naturel aussi, quant à sa fréquence et à sa force; cependant elle lâchaient sous elles sans s'en apercevoir. D'autres, au commencement de la maladie, ou au moins lorsqu'elle était avancée, furent prises d'une toux et d'une oppression de poitrine. Ces fièvres se terminaient environ au bout de quatorze jours, et même plus tard. Les malades restaient étendues négligemment et immobiles; leur délire n'était point furieux, mais tranquille; et soit en dormant, soit même en veillant, elles marmottaient des choses sans suite. Les urines étaient comme en santé, quelquefois safranées, quelquefois ictériques.

J'ai vu souvent ce mois-ci, et pendant d'autres, survenir des pétéchies sans que les malades s'en trouvassent mieux. Mais des pustules, miliaires, qui parurent au milieu d'une sueur abondante, dissipèrent entièrement la fièvre, en sorte que cette crise, quoique n'ayant pas lieu à une époque déterminée, fut complète et absolue. — Il survint à une femme, dont la maladie s'était terminée d'une manière insensible et sans aucune crise manifeste, deux parotides lymphatiques, mais douloureuses, d'un volume considérable, avec grande tuméfaction du cou; il y avait anesthésie. Cependant la malade avalait, et elle montrait sa langue quand on la lui demandait. Je lui donnai un purgatif composé de manne et d'un sel, et j'appliquai un vésicatoire à la nuque. Les parotides diminuèrent un peu, ensuite davantage. Je prescrivis la décoction de fleurs d'arnica, qui n'excita point de cardialgie. Les parotides augmentant de nouveau, on posa un vésicatoire entre les deux épaules. La malade mourut. — La sérosité, pendant ce mois encore, et surtout vers son commencement, se portait sur toutes les parties du corps sans règle et sans frein, attaquant quelquefois subitement ou l'estomac, ou la plèvre, etc., de manière à faire jeter les hauts cris aux malades. Des boissons tièdes, des fomentations, les vésicatoires, l'antimoine diaphorétique non lavé, adoucirent et même domptèrent, mais à la longue, cette matière morbifique, peu abondante, à ce qu'il paraissait, mais très-dangereuse par sa mobilité et son acrimonie. — Il y eut vers le milieu d'octobre quelques inflammations d'estomac cruelles, et beaucoup de pleurésies accompagnées de peu de fièvre, mais d'une douleur insupportable et qui ne permettait pas même le plus léger toucher. La saignée donnait un sang extrêmement inflammatoire, et les fomentations adoucissaient la douleur, qui cependant ne cédait que très-tard et avec la plus grande peine. C'est ainsi que la matière rhumatisante se porta de l'abdomen à la poitrine, où elle se montrait plus inflammatoire. — La saburre fut pendant ce mois rare et de nature pituiteuse : elle ne fut ni bilieuse, ni abondante. — C'est anssi ce qui rendit rare l'emploi des vomitifs, et fréquent celui des saignées modérées (dans le commencement des maladies), des boissons émollientes, tièdes, diaphorétiques, etc. — On trouva, en faisant l'ouverture de la femme qui mourut ayant des parotides, beaucoup de sérosité sanguinolente entre les méninges, dans tous les ventricules du cerveau, et dans la partie inférieure de la boîte osseuse qui contient la moelle allongée. En écartant avec précaution les lobes du cerveau, on trouva aussi un écartement long de trois travers de doigt, qui pénétrait dans le ventricule droit; il fut produit peut-être par la sérosité qui se fit jour par force dans ce ventricule. Le corps strié du même côté était comprimé et aplati.

Ces sortes de collections simplement séreuses et séreuses sanguinolentes se faisaient tout-à-coup dans le cerveau, ou dans la poitrine des malades attaqués de fièvres putrides, et de cette espèce de fièvres appelées par quelques-uns *lentes*

nerveuses, par d'autres *lymphatiques*, par ceux-ci *catarrhales malignes*, par ceux-là *rhumatismales malignes.* — Ainsi, lorsque la métastase se faisait au cerveau, il survenait d'abord du délire, ensuite de la stupeur avec une espèce de grognement répété, un pouls vibrant, dur, plein: enfin les yeux *connivaient*(1), et les malades mourraient apoplectiques. — La vie de ceux à qui il survenait des parotides pendant cette fièvre me paraissait en danger, parce que cette matière pouvait se porter plus aisément sur le cerveau, à cause du voisinage, et occasionner ainsi la mort. — Si la respiration devenait tout-à-coup péripneumonique, la fièvre étant déjà très-avancée, elle annonçait une métastase d'une humeur aqueuse ou sanguinolente dans la cavité de la poitrine. — Ces métastases funestes peuvent ordinairement se prévenir, si pendant tout le temps de la maladie on tient le ventre *un peu plus libre*, non pas seulement par des lavements, qui ne dégagent que le dernier des intestins, mais par des remèdes pris par la bouche, qui s'ouvrent aisément le passage à eux-mêmes, et chassent vers l'anus, comme vers l'égout général, toutes les humeurs qu'ils rencontrent ou qu'ils attirent. Je ne dis pas que ces moyens doivent agir avec l'impétuosité d'un purgatif (quoique cela soit nécessaire quelquefois, par exemple dans les fièvres putrides qui proviennent de saburre des gros intestins); mais la tendance et la pente des humeurs vers le canal doit être en même temps et légère et continuelle. — La métastase déjà existante se dissipe quelquefois par la saignée soit ordinaire, soit des sangsues, soit des scarifications. Il convient ensuite de lâcher le ventre, et d'attirer au dehors la sérosité épanchée au moyen des vésicatoires. — Les fièvres de ce mois que je viens de décrire peuvent être appelées *lentes nerveuses;* et de même que les fièvres d'été sont pour la plupart produites par *une matière bilieuse*, de même celles d'automne le sont par *une matière pituiteuse* ou par un *mucus abondant.* — Ordinairement ces fièvres muqueuses paraissent entre la constitution d'été et celle d'hiver (en supposant que ces deux constitutions observent leur marche ordinaire), en sorte qu'elles tiennent par une extrémité aux maladies bilieuses de l'été, et par l'autre aux maladies inflammatoires de l'hiver.

Il est certain que, toutes les fois que les saisons de l'année observent leur marche ordinaire, la phlogose de l'hiver dégénère en pituite du printemps, qui produit à son tour beaucoup de maladies : jusqu'à ce qu'enfin celle-ci soit domptée elle-même par l'influence des saisons; où que prenant de l'activité sous celle de l'ardente canicule, et se jetant sur les entrailles, elle ne soit plus alors une pituite inerte, mais une nouvelle humeur mordicante, troublant l'économie animale, indocile à ses lois, et connue sous le nom de *bile* qu'on lui donne communément. — Aux approches du froid de l'automne, cette bile s'adoucit et se métamorphose : alors naît de nouveau la pituite qui se répand dans tout le système des vaisseaux. De là cette variété de fièvres pituiteuses, telle à peu près que nous l'avons observée pendant ce mois. — Outre la dysenterie qui parut de temps en temps relever la tête, on observa beaucoup de catarrhes et quelques angines. — Après le milieu du mois, la fièvre que j'ai décrite précédemment affectait la poitrine plus fréquemment, et comme une péripneumonie. — La toux fut violente; les crachats, d'abord en petite quantité, devinrent ensuite abondants, filants, transparents, semblables à du blanc d'œuf. Le besoin de saigner était plus fréquent au commencement de la maladie. Les remèdes tièdes, émollients, dépourvus de tout stimulus, furent d'une utilité très-sensible. — Il y avait ces différences entre la fièvre pituiteuse et la fièvre bilieuse. Dans la première, l'humeur qui abondait était une pituite insipide dont la bouche et l'arrière-bouche étaient remplies, et qui s'évacuait par expectoration. Cette

(1) Les yeux *connivaient* (*conniventibus oculis*). Stoll emploie cette expression en plusieurs endroits. Elle répond au mot grec σχαρδαμυσσω, et au mot latin *nictare* ou *nictari.* Ce n'est point, comme quelques-uns l'ont pensé, ouvrir et fermer alternativement les yeux avec vivacité, faire ce qu'on appelle en un seul mot *clignoter* : c'est bien plutôt tenir les yeux à demi-fermés. Ce signe est des plus funestes, parce qu'il annonce l'affaiblissement des muscles les plus actifs du corps humain, et par conséquent cet affaiblissement général qui précède la mort. En comparant entre eux différents passages de Stoll, on voit clairement que c'est là le sens qu'il attache aux mots *conniventibus oculis.* (*Note du trad.*)

fièvre n'était gastrique-saburrale qu'accidentellement, et partiellement. Car la pituite paraissait éparse dans tout le corps; tandis que la bile présentait une masse plus considérable, et avait son siége primitif dans les premières voies. — Une diarrhée abondante fut moins utile *dans la fièvre pituiteuse* qu'elle n'avait paru l'être *dans la fièvre bilieuse*. Cependant il était très-avantageux pour les malades d'avoir deux ou trois déjections par jour. Ceux dont le ventre resta serré pendant presque tout le temps de la maladie éprouvèrent des accidents du côté de la tête ou de la poitrine, et même leur vie fut en danger. — Le vomissement artificiel ne les soulageait point dans le commencement, et plus tard il n'était que d'un secours léger et nullement décisif; tandis qu'au contraire un vomitif donné d'abord dissipe souvent tout-à-coup une fièvre bilieuse. — Des sueurs non forcées (1), et qui survenaient la maladie étant avancée, furent avantageuses. La sécheresse opiniâtre et soutenue de la peau était d'un mauvais présage. On ne pouvait provoquer l'expectoration, sans craindre de stases inflammatoires, qu'avec des boissons tièdes et émollientes.

Une éruption miliaire blanche, spontanée, se faisant jour au milieu d'une sueur abondante naturelle, dissipait souvent cette fièvre sans crainte d'aucun danger: tandis que dans la fièvre bilieuse, cette éruption est presque toujours factice et dangereuse, provenant ou de l'omission d'un émético-cathartique dans le commencement de la maladie, ou d'un régime échauffant qui l'aura forcée à paraître. — Les symptômes des fièvres pituiteuses sont plus doux en apparence; leur marche est moins vive et moins tumultueuse; certaines fonctions s'écartent moins de l'état de santé, comme le pouls, la chaleur, les urines qui changent peu : tandis que la fièvre bilieuse est plus violente, plus orageuse, et trouble plus manifestement presque toutes les fonctions. — La lésion des fonctions animales principalement est, sous une apparence de douceur, plus grande et plus dangereuse dans les fièvres pituiteuses; par exemple l'engourdissement des sens, la stupeur, l'assoupissement; un délire doux, taciturne, les malades marmottant tout bas; la surdité, l'insensibilité : dans la fièvre bilieuse, le cerveau est affecté plus vivement; il y a un violent mal de tête, de l'agitation, un délire souvent furieux. — Les fièvres *pituiteuses* sont continues; les *bilieuses* sont le plus souvent rémittentes. — On observe également dans les unes et dans les autres des formes et des variétés accidentelles sans nombre. En effet, selon que telle ou telle partie du corps est plus particulièrement affectée, le tableau de la lésion des fonctions varie, quoique la matière morbifique ne cesse pas d'être la même. — De là cette fièvre a reçu différents noms : on l'appelle fièvre rhumatismale, arthritique, lente-nerveuse, frénésie, angine, catarrhe simple, péripneumonie fausse, catarrhe suffoquant,

(1) Rien n'est plus sage et ne porte autant le caractère des connaissances profondes de l'auteur, que ce qu'il dit sur la réserve qu'il faut mettre en général en médecine pour l'usage des médicaments; il vaut sans doute bien mieux s'en abstenir que d'en employer sans ordre, sans suite, sans aucun rapport direct avec la nature de la maladie, ou même d'en administrer qui puissent contrarier les efforts salutaires de la nature. Combien ces préceptes sont méconnus, surtout dans l'exercice de la médecine populaire ou domestique! Rien n'est plus ordinaire dans les campagnes que de recourir aux remèdes les plus violents, pour se défendre d'un prétendu venin qu'on regarde comme la cause universelle des maladies. C'est ainsi que, dans une épidémie de dysenterie qui a fait de grands ravages dans le département de Melun, les hommes qui en étaient frappés recouraient promptement à des boissons alcoolisées, comme du vin chaud avec de la cannelle, ou du girofle; le mal et surtout les douleurs violentes de l'abdomen en étaient tellement exaspérés, que bientôt après les malades périssaient avec tous les caractères d'une inflammation des intestins; ceux au contraire qui par le conseil du médecin étaient d'abord traités par l'usage des mucilagineux, et puis par de légers évacuants, ont été exempts de ces symptômes formidables. Cette épidémie, pour laquelle l'Ecole de médecine a été consultée, et dont j'ai été chargé d'aller sur les lieux constater le vrai caractère, n'était devenue très-meurtrière que par les préjugés des gens de la campagne, et leur coutume perfide de recourir, au commencement des maladies, aux remèdes les plus violents. (*Note de M. Pinel.*)

asthme, toux convulsive, sciatique, lombago, etc.

La fièvre pituiteuse est ou simple et sans mélange, ou compliquée avec quelque autre fièvre, par exemple avec *la bilieuse* ou avec *l'inflammatoire :* c'est selon que le malade a plus de disposition à la bile ou à la phlogose, selon que la constitution est *bilieuse* ou inflammatoire. — On observe des fièvres *pituiteuses* de différents degrés : les unes étant accusées de *malignité*, et perdant leur nom pour s'appeler *lentes-nerveuses ;* les autres étant très-bénignes. — Quelquefois la fièvre n'existe point formellement et explicitement : mais il y a une disposition fébrile, et comme le germe de la fièvre pituiteuse qui va se développer. J'ai observé les mêmes différences par rapport aux fièvres bilieuses.—Comme dans la fièvre pituiteuse la matière fébrile est dispersée partout le corps, quoiqu'en même temps une partie considérable surcharge les premières voies, il est évident que les remèdes n'agissent sur elle qu'*indirectement*, et qu'on ne peut expulser directement et énergiquement que ce qui est contenu dans l'estomac et dans les intestins; mais que tout ce qui est ailleurs doit être séparé des autres humeurs, dompté, expulsé de différentes manières et non sans beaucoup de peine. Ce travail ne peut être que celui de la nature, dont il faut proportionner les forces médicatrices à la grandeur de la maladie et à la quantité de sa matière, les augmentant, les diminuant, les dirigeant, et écartant tous les obstacles qui peuvent s'opposer à ses efforts salutaires. — Mais dans les fièvres *bilieuses*, l'action des remèdes sur la matière fébrile est plus forte, plus certaine; elle est directe puisqu'on peut évacuer cette matière par un émético-cathartique. — La méthode *indirecte* trompe souvent, puisqu'elle ne frappe qu'obliquement sur la cause de la fièvre. C'est ce qui rend le traitement des fièvres *pituiteuses* plus difficile et plus lent, et le pronostic plus incertain. Les erreurs des crises elles-mêmes sont plus marquées dans ces fièvres que dans les bilieuses. — Dans la fièvre pituiteuse, surtout si elle est avancée et s'il n'y a point de phlogose, un remède apéritif, résolutif, altérant, légèrement émetique sera très-utile. On trouve toutes ces qualités réunies dans la fleur d'arnica, comme je le ferai voir bientôt en détail. — Il y eut, sur la fin du mois, beaucoup d'angines inflammatoires-rhumatisantes, des asthmes, des péripneumonies avec une respiration asthmatique et de l'orthopnée pendant la nuit : des catarrhes opiniâtres, souvent avec inflammation ; des toux convulsives chez les enfants ; des rhumatismes sur les articulations, plus rebelles et plus longs que ceux des semaines précédentes, et accompagnés quelquefois de convulsions momentanées, ou de tout le corps, ou de la mâchoire, et même de frénésie, selon que cette humeur vague de la fluxion se jetait sur telle ou telle partie.

Une jeune fille avait un rhumatisme long, rebelle, nocturne et vague. Il se forma peu à peu à l'aine droite une tumeur douloureuse, qui se dissipa de la même manière. J'administrai le mercure, soupçonnant une affection vénérienne ; mais ce fut sans succès. Je m'aperçus enfin que c'était un rhumatisme de cette constitution, qui, quelquefois, excitait un gonflement dans quelque partie. J'avais été induit en erreur par le siége de la tumeur, l'opiniâtreté des douleurs et leur intensité pendant les nuits. — On nous amena le 10 octobre, et le neuvième jour de sa maladie, une fille de vingt ans, qui présentait les symptômes d'une fièvre composée de la *lente-nerveuse*, de la *bilieuse* et de l'*inflammatoire*. On observait aussi des signes d'une légère péripneumonie du côté gauche. J'employai les émollients tièdes. Deux saignées donnèrent un sang couvert d'une couenne inflammatoire. Elle vomit aussi une espèce de lie, après que la phlogose eut été dissipée ou abattue. Elle se trouvait bien, et paraissait convalescente. Mais le 20 octobre, le pouls devint accéléré; elle commença à tousser avec violence et presque continuellement. Elle rendait des crachats abondants et filants : mais ensuite, la toux persistant, les crachats se supprimèrent. Le pouls était quelquefois vibrant : il y avait stupeur, et le son de la voix ressemblait à un grognement. Pendant tout le temps de la maladie, le ventre avait été paresseux, la peau sans transpiration, rude et sèche. La malade disait avoir la respiration libre, et elle nous paraissait telle, si ce n'est qu'elle était un peu accélérée. La stupeur augmenta, et la tête se perdit. Le grognement était continuel, ainsi que les efforts pour tousser qui ne produisaient rien. Les urines ne furent jamais enflammées; elles étaient le plus souvent naturelles, troublées quel-

quefois, et peu abondantes. La malade mourut le 24.

J'augurais mal de la paresse du ventre et de la sécheresse de la peau, que j'avais observées durant toute la maladie, ainsi que de la rareté des urines, quoique la malade parût d'abord se trouver bien et entrer en convalescence. Je savais d'ailleurs que les humeurs se portent vers la tête et vers la poitrine quand le ventre, la peau et les urines se comportent comme chez cette fille.— Il sortit par la bouche et les narines du cadavre une sérosité jaunâtre et d'une odeur très-forte. On trouva les vaisseaux du cerveau très-gorgés, les ventricules vides; mais il y avait sous la tente du cervelet trois onces d'une sérosité d'un jaune un peu verdâtre. — Plusieurs filles attaquées de la même maladie furent guéries par la même méthode des boissons tièdes, émollientes, et de plusieurs saignées toujours médiocres. Elles rendaient beaucoup de crachats tenaces, muqueux, sans le secours d'aucun remède expectorant actif, dont ces maladies de poitrine s'accommodèrent très-mal. — Au milieu du mois, il y eut encore quelques dysenteries, produites par la matière rhumatisante, qui, attaquant le plus souvent les parties supérieures, et principalement la poitrine, se détournait aussi quelquefois vers la région abdominale.

Une fille âgée de seize ans avait eu, au printemps dernier, les pâles couleurs, dont elle avait été guérie par l'usage des martiaux et des amers. Au mois de septembre, elle fut attaquée d'une petite fièvre vague, pour laquelle elle ne fit aucun remède, et se contenta d'observer un régime exact. — Le 13 octobre, elle m'appela et me dit que depuis sept jours elle avait des déjections fréquentes, sanguinolentes, avec des tranchées, de manière qu'elle allait quatorze fois à la selle dans l'espace de vingt-quatre heures, de la fièvre, de l'altération, et cependant de l'appétit. Les tranchées n'étaient pas fortes, et avaient lieu seulement un peu avant et pendant les selles. Je lui fis appliquer sur l'abdomen un cataplasme de fleurs de camomille et de sureau dans du lait. Je lui prescrivis une potion composée de cinq onces d'eau de camomille, une once d'huile d'amandes douces, une once et demie de sirop de guimauve et autant de celui diacode. Tout changea de face dans les vingt-quatre heures; les déjections devinrent rares, sans tranchées; les matières en étaient jaunes, pultacées. La malade guérit. — Après le milieu du mois, comme il faisait fort chaud à midi, et que le matin et le soir il soufflait un vent froid et cuisant, les dysenteries parurent revenir de nouveau. Les vomitifs ne convinrent pas, ni les purgatifs, quels qu'ils fussent. L'opium leur était tellement contraire, même fort tard, qu'il occasionnait un asthme sur-le-champ, et durant la nuit suivante une suffocation très-alarmante. La méthode anti-phlogistique seule, savoir les saignées, les émulsions tièdes, les fomentations sur l'abdomen, fut utile aux malades.

Novembre. — Le temps fut d'abord serein, sec et un peu froid. Mais à compter du 6, il tomba des pluies continuelles, qui, au milieu du mois, furent suivies de neige, qui fondit au bout de deux jours. Ensuite le temps resta froid, chargé de neige, et nébuleux jusqu'à la fin du mois. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 1er) de vingt-huit pouces trois lignes. — La moindre fut (le 21 et le 29) de vingt-sept pouces deux lignes. — La plus grande chaleur fut (le 29) de douze degrés au-dessus de 0. — La chaleur moyenne fut de cinq degrés et demi au-dessus de 0. — Le plus grand froid fut (le 24 et le 26) d'un degré et demi au-dessous de 0. Il mourut peu de monde pendant ce mois, et seulement de maladies chroniques et de consomption.— Lorsque, le 6, il eut commencé à pleuvoir sans interruption, nous reçûmes à l'hôpital beaucoup de malades ayant un genou, même les deux à la fois, et les poignets tuméfiés et très-douloureux, en sorte qu'ils étaient obligés de rester couchés dans la position où le hasard les avait placés, tant la douleur devenait cruelle au moindre mouvement, car elle était moins vive quand ils ne remuaient pas. Les nuits étaient fâcheuses, et au milieu de sueurs abondantes il y avait une fièvre continue et sans frissons. Les endroits tuméfiés conservaient, lorsque la douleur avait commencé à se calmer un peu, l'impression du doigt. — La cause matérielle de ces fièvres rhumatismales n'était pas simple. Elle avait toujours quelque chose d'inflammatoire, ce qui nécessitait l'usage de la boisson émolliente et tiède. Mais après que les pluies furent devenues presque continuelles, des signes de saburre bilieuse se manifestèrent bien plus clairement que pendant les mois précédents qui avaient été plus secs, et les vomitifs, qui n'avaient

été que très-peu employés auparavant, commencèrent à être de nouveau plus indiqués.

J'avais pensé qu'un temps humide et froid nuisait aux fonctions de la peau, et que la matière qui devait s'évacuer par la superficie des corps y était arrêtée et repoussée par l'humidité froide qui les environnait en ce moment; que cette matière se portait sur les membres chez quelques-uns, et que chez d'autres, gagnant par les surfaces des entrailles la région précordiale, elle inondait le système gastrique, empruntant de la bile son nom, sa couleur et sa saveur. — Un malade asthmatique, qui avait de la fièvre, de l'altération, et le pouls très-dur, fut saigné plusieurs fois, parce qu'il en éprouvait du soulagement, et que son sang formait la couenne. Il avait aussi la plupart des symptômes qui annoncent une hydropisie de poitrine. On lui donna d'abord des anti-phlogistiques, et ensuite de légers diurétiques. Les jambes et les cuisses commencèrent à enfler, et enfin l'abdomen enfla lui-même légèrement. Il mourut de son asthme. On lui trouva les poumons parfaitement sains. — Depuis, plusieurs autres malades qui avaient également de l'oppression de poitrine, et qui respiraient avec difficulté et sifflement, eurent plus de bonheur, ayant été traités différemment. On les saigna d'abord, puis on les fit vomir, et aussitôt leur respiration asthmatique s'améliora. — Il parut vers le milieu de novembre un assez grand nombre d'ictères d'un jaune verdâtre. La gomme ammoniaque dissoute dans du vinaigre scillitique et des sels neutres furent avantageux. — Il régna dans Vienne des toux convulsives, dont je n'ai rien autre chose à dire, si ce n'est que les enfants qui vomissaient en toussant étaient moins malades et plus tôt guéris que les autres. — Un de mes amis m'a assuré que le sel ammoniac réussissait à quelques-uns, à d'autres la gomme ammoniaque, à d'autres enfin le savon de Venise. — Il y en eut qui guérirent par l'usage de l'hydromel purgatif des enfants du dispensaire de Vienne, donné de deux jours l'un.

Cet ami me disait encore que l'un d'eux, auquel rien ne réussissait, se trouva bien de la décoction de fleurs d'arnica, et en même temps de celle des herbes et racines émollientes animée avec un sel neutre; que l'opium était mortel, et qu'on avait trouvé dans les cadavres les bronches engorgées par du gluten.

Une fille avait un point comme dans la pleurésie, et la douleur était répandue dans tout le côté. Nous appelions cette maladie une *pleurésie rhumatismale inflammatoire*. Le troisième jour (21 octobre), elle fut reçue à l'hôpital. Plusieurs jours après, la douleur commença à s'adoucir; elle cessa ensuite tout-à-fait, et la malade ayant expectoré des crachats cuits, parut entrer en convalescence. Mais après le commencement de novembre, la respiration redevint difficile, sans douleur à la vérité, mais avec un sentiment de pesanteur. Le pouls était légèrement fébrile pendant le jour, le soir et dans la nuit il était dur et plus accéléré. Il y avait des sueurs nocturnes très-abondantes au cou, vers les clavicules et surtout à la poitrine. La toux du soir et de la nuit, humide dans le commencement, devint ensuite sèche et sans expectoration. La malade respirait facilement assise et penchée en devant, dificilement couchée sur le dos; elle ne pouvait le faire, et craignait d'étouffer si elle se posait sur le côté gauche. Quand elle était assise, l'épaule gauche paraissait plus élevée, peut-être parce que la cavité droite de la poitrine étant actuellement plus pesante, le centre de gravité se portait davantage à gauche. La partie postérieure du côté qui forme la région droite du dos, paraissait être plus convexe et protubérante. Le thorax du côté droit s'élevait à peine dans l'inspiration, presque tout le travail de la respiration s'opérant par le poumon gauche, et ce n'était que par sa connexion avec le thorax du côté gauche qu'il faisait ce léger mouvement. Cette différence d'élévation des deux côtés du thorax s'apercevait même à la vue, et en posant les deux mains sur l'un et sur l'autre.

Vers le 8 novembre, il se forma tout-à-coup sur le bras gauche une tumeur dure et douloureuse qui, ayant été ramollie un peu par l'application de cataplasmes émollients, et ensuite ouverte, fournit un pus louable, mais en petite quantité. Le 12, la mamelle droite se tuméfia subitement pendant la nuit, devenant d'un rouge livide et très-douloureuse; depuis quelques jours déjà, on avait aperçu par intervalles de la rougeur aux joues, un gonflement lymphatique sous l'œil droit et au carpe du même côté, de la lividité aux lèvres et aux ongles. — Si on frappait, suivant la méthode d'Aven-

brugger (1), sur la partie droite du thorax, elle ne rendait point ce son que rendent les cavités de la poitrine quand elles sont saines. Je n'ai point éprouvé si la chaleur était plus grande du côté rempli de pus, et si un liquide dont on l'oindrait se sécherait plus promptement que sur le côté sain. — Le 15 au matin, je fis faire la paracentèse au côté droit entre la quatrième et la cinquième des vraies côtes, en comptant de la partie supérieure, et plus près du sternum que de l'épine du dos (ce point avait été autrefois le foyer et le centre des douleurs); il sortit avec impétuosité une grande quantité d'un pus ténu, un peu sanguinolent, et d'une mauvaise couleur. On appliqua l'appareil, lorsqu'il coulait encore beaucoup de cette matière, qui pénétrait à travers les linges. La malade parut soulagée. Cependant elle mourut le soir même du jour où on avait pratiqué l'opération.— Ayant été ouverte, on trouva le poumon gauche fort sain, mais le droit était resserré dans un petit espace, et enveloppé par une membrane épaisse, fibreuse, formée anciennement; du reste il était sain. La plèvre était aussi doublée d'une membrane absolument pareille, et comme formée de plusieurs membranes appliquées les unes sur les autres, et adhérant très-fortement. L'abcès paraissait s'être formé entre le poumon et la plèvre, de manière cependant que j'ignore s'il appartenait plutôt à celui-là qu'à celle-ci.

Il y avait un peu de pus entre les muscles intercostaux du côté gauche; mais il était facile de reconnaître qu'il ne s'y était pas formé, et qu'il y avait fusé. — La substance du foie était d'un jaune clair, très-molle et très-friable. — Avenbrugger, qui a le plus guéri d'empyèmes par la paracentèse, assure que les pleurésies rhumatismales-inflammatoires dégénèrent plus facilement que les autres en empyèmes que l'opération guérira; que la plupart des malades se trouvent guéris six semaines après qu'elle a été pratiquée; que quelques-uns cependant sont morts peu de temps après, ce qu'il attribuait à une sorte de péripneumonie, le sang se portant avec force dans le poumon, qui cessait d'être comprimé.— C'est par cette raison qu'il ne tirait pas tout le pus à la fois, mais qu'il appliquait l'appareil, lorsqu'il n'y en avait encore qu'une petite portion évacuée. Le pus ensuite, coulant lentement et à travers l'appareil, ne permet au poumon comprimé de se dilater que lentement et graduellement, et oppose ainsi une résistance à l'abord impétueux du sang. — Nous trouvâmes dans ce cadavre le poumon non encore entièrement développé, mais n'étant pas non plus gorgé de sang. — Ne pourrait-on pas attribuer la mort qui suit si promptement l'opération de l'empyème, lorsqu'on évacue tout le pus, au trouble et au dérangement des fonctions du cœur? En effet le cœur, déplacé et comprimé par une grande quantité de pus, ne supportera pas d'en être débarrassé ainsi subitement. Je crois cette cause de mort plus conforme au raisonnement et plus probable. — C'est pour la même raison qu'Hippocrate voulait que, dans les cas d'hydropisie de poitrine, on n'évacuât que très-peu d'eau. — Je pouvais aussi prédire la mort d'après l'état du pus, instruit par l'oracle de Cos, que l'on guérit d'une collection de pus à laquelle on ouvre une issue par le moyen du feu ou de l'instrument tranchant, si ce pus est blanc et sans mélange; et qu'on en meurt, s'il est sanguinolent, bourbeux et fétide.

Il nous vint, après le milieu du mois, un grand nombre de malades, surtout des femmes, qui se plaignaient de douleurs cruelles des articulations, douleurs souvent vagues, et plus fortes le soir et pendant la nuit. Quelques-uns avaient une fièvre assez considérable pour qu'on fût obligé de les saigner deux fois: leur sang était absolument comme celui des

(1) Voici en quoi consiste la méthode d'Avenbrugger. On fait placer le malade sur son séant, les bras élevés le plus possible. Dans cette position, on frappe les différentes régions du thorax avec la pointe des doigts réunis. S'il n'y a point d'eau dans la cavité, on l'entend résonner partout; mais elle ne rend point de son quand on frappe sur une région qui en contient. Avec un peu d'habitude, on parvient ainsi non-seulement à distinguer s'il y a hydropisie de poitrine, mais encore à reconnaître précisément quel est son siége, et même à évaluer la quantité du liquide épanché. J'observerai cependant que le foie, en refoulant dans le thorax, empêcherait le son de se manifester dans la partie qu'il occuperait, et de cette manière induirait en erreur. L'inflammation du poumon, ou péripneumonie, et aussi celle du cœur ou du péricarde, peuvent encore produire le même effet qui tromperait dans le diagnostic de l'hydrothorax. (*Note du traducteur.*)

pleurétiques. Mais la plupart n'en avaient point, quoiqu'ils eussent commencé par en avoir un peu. J'employai les antimoniaux, les vésicatoires, la décoction des tiges de douce-amère, des racines de bardane, de pied-de-lion, de patience, de réglisse, l'infusion de clématite droite, et l'extrait d'aconit. Un petit nombre furent rétablis promptement par une décoction eccoprotique, dans laquelle il entrait beaucoup de crème de tartre; principalement ceux qui avaient la bouche un peu amère. Tous les autres guérirent lentement, de quelques remèdes qu'ils fissent usage. Il y en eut qui étaient sans fièvre, et dont les douleurs étaient très-opiniâtres, qui furent guéris par la décoction de fleurs d'arnica. — Je dois rapporter ici ce que mes tentatives et mes observations m'ont appris cette année touchant les fleurs d'arnica. Mais je ne le dirai que dans l'espoir que ce qui, à ma grande satisfaction, a été utile à mes malades, qui traités d'abord par une autre méthode se trouvaient déjà abandonnés et désespérés, le sera également à d'autres. Je ne suis conduit ni par l'amour de la nouveauté, ni par l'espérance, ni par la crainte, ni par l'animosité et la jalousie, sentiments qui me sont tout-à-fait étrangers. — Je ne pense pas qu'il me suffise d'affirmer que les fleurs d'arnica ont été éminemment utiles dans la fièvre putride; la notion que l'on a de cette fièvre étant vague et indéterminée, et aucune méthode de traitement fixe et invariable ne pouvant lui être appliquée, puisqu'on est obligé d'en établir un pour chaque cas particulier qui se présente, et pour l'ordinaire de prendre son parti sur-le-champ.

Je donnais la décoction de fleurs d'arnica dans les fièvres putrides; 1° lorsqu'aucun viscère n'était enflammé, ou après que l'inflammation avait été dissipée; 2° lorsque le pouls était naturel, ou presque dans cet état, et que cependant le malade était très-faible, et les fonctions animales abattues; 3° lorsque la langue était sèche, ou bien couverte d'un mucus abondant et sale; 4° lorsque surtout le malade était stupide, lent, avait l'ouïe dure, de la pente au sommeil, un léger délire, et marmottait tout bas; 5° dans la fièvre *putride-pituiteuse*, dans la lente-nerveuse, ou celle qui lui est analogue, dans la fièvre putride de printemps et d'automne, parce que pendant ces deux saisons la viscosité des humeurs est ordinairement plus considérable, la marche des fièvres putrides moins rapide et moins tumultueuse que dans celles qui ont lieu au fort de l'été, et qui, d'abord bilieuses, sont ensuite devenues putrides (les fleurs d'arnica, ou seules ou avec les racines de la même plante, sont aussi fort utiles dans ces mêmes fièvres); 6° lorsque j'avais d'abord évacué les premières voies par haut et par bas, dans les cas où la matière morbifique y semblait disposée (et ces cas étaient les plus ordinaires), soit qu'il existât ou non des pétéchies, du millet, ou tout autre espèce d'exanthèmes. — Voici à peu près les changements que j'ai vu s'opérer chez les malades par l'effet de ce remède: 1° Leur estomac était plus ou moins douloureux; ou bien ils étaient tourmentés de vents et de borborygmes. Ceux qui éprouvaient de la somnolence, de l'engourdissement dans les sens et de la stupeur, en supportaient des doses très-considérables; mais à mesure que ces accidents diminuaient et qu'ils se sentaient mieux, ils se plaignaient d'avoir mal à l'estomac, et en accusaient ce remède. Au reste ils étaient alors déjà hors de danger. Des cardialgies même fort graves s'adoucissaient ou se dissipaient en totalité, lorsqu'on le leur donnait à des doses moindres et plus rapprochées, en sorte que la dose prescrite de décoction saturée fût prise dans les vingt-quatre heures. — J'y ajoutais souvent des carminatifs. — La cardialgie même la plus grave, et telle que, si elle eût été excitée par tout autre remède, j'eusse appréhendé qu'elle ne fût l'effet de l'inflammation, n'occasionnait à nos malades d'autre inconvénient, lorsqu'elle était produite par ce remède, que le sentiment désagréable de la douleur qu'ils éprouvaient. — Les fleurs d'arnica me paraissaient toujours exercer sur l'estomac leur action spécifique, et, par cette action-là même, être un remède si puissamment efficace contre la fièvre putride, qui prend ordinairement naissance dans le système gastrique. 2° La décoction de ces fleurs excitait chez quelques-uns des vomissements modérés, non tumultueux, et ne revenant qu'après des intervalles fort longs. Du moins était-ce ainsi dans le commencement, et jusqu'à ce que l'estomac fût capable de la supporter. — La plupart des malades avaient en aversion le goût désagréable de ce remède, et éprouvaient des nausées continuelles, quoiqu'ils ne vomissent pas. — Je ne réprimais point ces vomissements, les jugeant sans dan-

ger ou même salutaires. 3° Chez un très-petit nombre, ce remède relâchait le ventre, qui au reste chez tous les autres était facile et un peu plus libre que dans l'état naturel. 4° Tout ce qui se passait chez les malades démontrait la vertu altérante, puissamment résolutive, et légèrement émétique de ces fleurs. 5° Ils se rétablirent pour la plupart, sans éprouver de crise sensible, et par degrés. — Je datais le commencement de l'amélioration de leur état, du jour où ils répondaient à mes questions avec plus de vivacité et de promptitude. 6° J'ai observé chez un grand nombre des urines safranées et presque ictériques, qui procuraient du soulagement. 7° Quelques-uns eurent une légère jaunisse, que l'on apercevait plutôt dans le blanc des yeux que dans le reste de la superficie du corps.

Je vais dire maintenant en peu de mots à quelles doses et sous quelle forme j'administrais ce remède. — Je faisais bouillir ordinairement une demi-once, quelquefois une once, rarement une once et demie (j'ai employé une seule fois deux onces) de fleurs d'arnica dans une quantité d'eau suffisante pour avoir deux livres de décoction, à laquelle j'ajoutais un sirop convenable. Le malade prenait toutes les deux heures une tasse de cette décoction. — Ceux qui avaient peine à la supporter de cette manière prenaient d'heure en heure la moitié de cette dose. — J'ai rarement associé le quinquina aux fleurs d'arnica, et seulement lorsque, soit par la longueur de la maladie, soit par des saignées trop fortes, les solides commençaient à se relâcher et à s'affaisser, ou bien lorsque la fièvre, qui avait toujours été continue, devenait rémittente, et augmentait et diminuait régulièrement. — J'ai très-rarement aussi ajouté la racine d'arnica aux fleurs, et seulement lorsque les malades avaient un dévoiement qui, loin de les soulager, les épuisait et les affaiblissait. Alors je jetais dans la décoction de fleurs d'arnica, lorsqu'elle était presque faite, une once et même une once et demie de la racine, qui ne bouillait qu'un moment à vaisseau fermé, laissant ensuite reposer le tout pendant quelque temps jusqu'à ce que la décoction fût refroidie. — La racine d'arnica n'a besoin que d'une légère ébullition, tandis que les fleurs l'exigent assez soutenue; si bien qu'il n'y a rien à espérer de la décoction ou de l'extrait de la racine, tandis que sous ces deux manières les fleurs sont avantageuses. — C'est peu d'avoir prouvé que tel remède a été utile, puisque nous sommes plutôt surchargés que dénués de médicaments; il faut donc prouver de plus que ce remède est plus efficace que les autres, et qu'il satisfait mieux qu'aucun d'eux aux indications curatives.

Je tentais presque toutes les méthodes vantées, et toutes les modifications de ces méthodes, pour trouver enfin un traitement fixe et déterminé de la fièvre putride : soit parce que ceux qui en sont atteints forment la classe la plus nombreuse des malades que je traite, soit parce que je voyais sur ce sujet une diversité d'opinions et de méthodes que je ne pouvais concilier. — Très-souvent, en traitant telle ou telle maladie, je n'éprouvais pas le même sort que plusieurs médecins célèbres; et il me semblait avoir découvert que bien des choses reçues précairement comme vraies, quoiqu'elles fussent fausses, avaient engendré des opinions également fausses et des méthodes de traitement qui leur étaient analogues. — Mais je ne publierai mes recherches sur la nature et le traitement des fièvres putrides que lorsque je les aurai mûries par de nouvelles observations; et cela afin de ne pas dégoûter mes lecteurs, en ne leur offrant que des fruits précoces et qui ne sont pas encore parvenus à une pleine maturité. — En attendant, je déclare qu'aucun remède quelconque ne m'a aussi bien réussi, à beaucoup près, que les fleurs d'arnica. Mais il fallait distinguer le temps et l'état de la maladie convenables à l'administration de ce remède; ce que je crois avoir expliqué jusqu'à présent avec assez de détail. Sans cette connaissance de l'à-propos, toute méthode de traitement est mauvaise, non par la faute des remèdes, mais par l'ignorance du médecin.

Décembre. Pendant tout ce mois, le temps fut mou, un peu chaud; le vent du midi souffla seul; il y avait ou de la pluie, ou du brouillard; il ne gelait que très-rarement, et très-peu; et ce n'était que la nuit et par fois seulement que l'eau se prenait un peu à sa surface dans les rues. — Le 7, il tomba de la neige, qui ne resta qu'un jour; le 10 et le 11, il en tomba très-abondamment, qui fut également de peu de durée. — Le 15, un vent impétueux dispersa les nuages; et le lendemain, le calme s'étant rétabli, il vint de nouveau beaucoup de neige, qu'une température chaude ne tarda pas

à faire disparaître. — La plus grande hauteur du baromètre fut (le 3) de vingt-huit pouces cinq lignes et demie. — La moindre fut (le 22) de vingt-sept pouces. — Le plus grand froid fut (le 31) de quatre degrés. — La plus grande chaleur fut (le 3) de treize degrés. — La chaleur moyenne fut de quatre degrés deux tiers. — Nous eûmes encore ce mois des douleurs aux articulations et des rhumatismes, et en si grand nombre, que je n'ai jamais vu, ni ouï dire, que les maladies de ce genre eussent été plus communes et épidémiques, ou plus cruelles, ou plus opiniâtres. — Quelques-unes de ces maladies étaient accompagnées de fièvre; ce qui exigeait la saignée et l'usage des boissons tièdes et émollientes. Le vésicatoire appliqué tard et sur la fin leur fut utile; et en général quelque méthode qu'on employât à leur égard, on les guérissait néanmoins plus promptement que celles qui furent sans fièvre. — La variété des symptômes était prodigieuse. Chez les uns la poitrine était affectée subitement d'une douleur pleurétique, ou d'une respiration asthmatique. D'autres éprouvaient une paralysie du bras, le tétanos de la mâchoire, l'emprosthotonos, des choléra que rien n'annonçait, des tranchées, des difficultés d'uriner, des lombago, des sciatiques, des vertiges, et une infinité d'autres accidents dépendant d'une humeur rhumatisante indomptable et vague, qui se jetait tantôt sur une partie tantôt sur une autre.

Les évacuants, quels qu'ils fussent, les altérants pris parmi les préparations antimoniales, l'ipécacuanha par petites doses, la bardane, les tiges de douce-amère, l'aconit, la clématite droite, tous remèdes dont chacun avait été singulièrement utile dans d'autres cas, ne le furent qu'à un très-petit nombre dans cette maladie rebelle. Le mercure lui-même ne procura aucun soulagement. — L'application répétée d'un vésicatoire sur le même endroit fut également inutile. — J'eus l'occasion alors d'éprouver quelle dose d'extrait d'aconit un homme peut supporter. Je commençai par une très-petite, et l'augmentai chaque jour, en sorte que le malade en prenait en plusieurs fois, sans aucun accident, sept scrupules dans l'espace de vingt-quatre heures. — Je combattais certaines fièvres quartes, d'abord avec des fondants en abondance, savoir : la décoction de chiendent, de pied-de-lion, et les sels neutres; et ensuite avec le quinquina, lorsqu'elles prenaient de l'intensité, et que les malades étaient menacés d'hydropisie. Je les arrêtais par ce dernier remède : mais elles revenaient au bout de quinze jours, si je ne continuais pas d'en donner de fortes doses tous les jours pendant longtemps. — Pendant ce traitement, quelques malades virent leur fièvre se changer en continue, inflammatoire et putride. — Je résolus donc d'opposer une autre méthode aux fièvres quartes que j'eus à traiter depuis, et qui étaient doubles et triples, et d'éprouver contre elles les forces des fleurs d'arnica. Voici le résultat de mes observations : Je fis faire un électuaire un peu épais avec ces fleurs réduites en poudre et le sirop d'écorce d'oranges; et j'en prescrivais gros comme une muscade quatre fois par jour. A cette dose on éprouvait une cardialgie venteuse, supportable cependant. Mais ceux qui en prenaient davantage avaient bientôt après des douleurs cruelles d'estomac, qui leur faisaient jeter les hauts cris, et des sueurs très-abondantes, froides, grasses, tenaces, avec un pouls grand, plein et très-lent. Ils étaient très-resserrés, et n'allaient à la selle qu'avec le secours des lavements.

Cette cardialgie était calmée, et par ce même moyen, et par différents carminatifs, par l'opium surtout, d'une manière aussi sûre que prompte. — Cette méthode changeait en peu de jours les triples quartes en doubles, et celles-ci en simples : enfin elles disparaissaient avec toute la cohorte de leurs symptômes, sans qu'on eût à craindre leur retour. — Quand on prenait la dose plus considérable, on souffrait davantage de l'estomac ; mais on était beaucoup plutôt guéri de la fièvre : comme si cette affection si pénible de l'estomac, excitée par les fleurs d'arnica, eût elle-même émoussé les paroxysmes fébriles; en sorte qu'une fièvre très-grave et très-opiniâtre ne cédait qu'autant que ce remède agissait sur les nerfs de l'estomac d'une manière forte et proportionnée à la maladie. — Il n'était point indifférent d'employer les fleurs d'arnica en nature, ou seulement en décoction. Celle-ci nous parut préférable dans les fièvres putrides, comme l'autre manière dans les fièvres intermittentes. La décoction excitait plus souvent le vomissement; mais plus rarement, et à un degré plus léger, la cardialgie. D'ailleurs le ventre était fort libre sous l'usage de la décoction, tandis qu'il devenait paresseux et rare

sous celui des fleurs en nature. — Cette action des fleurs d'arnica sur les nerfs gastriques peut expliquer jusqu'à un certain point comment ce remède guérit, dans une des précédentes années, la toux convulsive qui avait résisté à tout autre moyen. Ce serait sans doute un travail fort utile que de faire des recherches exactes sur les propriétés énergiques de cette fleur, et d'opposer comme un remède à certaines affections morbifiques l'action *cardialgique* qu'elle a en quelque sorte *spécifiquement*. — Pourquoi ne l'essaierait-on pas dans plusieurs maladies nerveuses très-graves, telles que l'épilepsie, le tétanos de la mâchoire, et autres, contre lesquelles les ressources de la médecine ne sont souvent que trop bornées?

Nous reçûmes, au commencement de ce mois, plusieurs malades attaqués de scorbut. Ils avaient les gencives corrompues, surtout à la mâchoire inférieure, les dents noirâtres et déchaussées, l'haleine fétide, des douleurs vagues qui augmentaient le soir et pendant la nuit. Une jeune fille en fut plus affectée qu'aucune autre. Elle avait eu auparavant pendant long-temps une fièvre intermittente; elle était bouffie, pâteuse; et depuis trois mois elle avait sur les jambes et sur les cuisses des taches larges et livides, tandis que les bras et tout le tronc étaient parsemés d'un grand nombre de pétéchies scorbutiques, c'est-à-dire rondes, d'un rouge sale, et du diamètre d'un gros pois. Elle rendait du sang avec ses urines; ses gencives étaient très-pâles et presque détruites; son haleine était d'une puanteur particulière. Ayant fait usage de petit-lait préparé avec la crème de tartre et de conserves de plantes anti-scorbutiques, elle se trouva guérie à la fin de ce mois. — Cette affection scorbutique paraissait être un peu épidémique, à raison de l'humidité continuelle de l'atmosphère. — Je guéris un tisserand d'une phthisie commençante par des saignées répétées, en les faisant successivement moins fortes, et par un régime végétal et des boissons tièdes et émollientes. — Je distinguais cette espèce de phthisie de toutes les autres; car c'était plutôt une *pleurésie* ou *péripneumonie chronique et latente prête à passer à l'état de suppuration, ou y étant déjà peut-être dans une petite étendue, et encore susceptible de guérison*. — J'ai guéri moi-même des inflammations de poitrine de ce genre, sous le nom de *phthisie commençante*, par cette méthode anti-phlogistique; et je sais que d'autres ont également réussi de la même manière. — Je n'ai eu à traiter pendant ce mois que quelques fièvres inflammatoires-putrides. Elles duraient long-temps; leur marche n'était point tumultueuse; le pouls changeait à peine; toute la peau et la langue étaient sèches; il y avait une petite toux, une légère péripneumonie; on n'observait point de crises. De légères saignées répétées, des boissons émollientes, tièdes, humectantes, le soin de tenir les malades levés, enfin la décoction de fleurs d'arnica produisirent l'effet qu'on attendait de ces remèdes.

DE LA CAUSE ET DU SIÉGE

DE LA FRÉNÉSIE.

CHAPITRE III.

Nous recevions un grand nombre de malades qui arrivaient avec un délire furieux. La fièvre n'était pas considérable chez la plupart, à en juger par le pouls; elle était très-peu sensible chez quelques-uns, plus marquée chez un petit nombre; tous en avaient cependant, mais à un degré différent d'intensité. La bouche et la langue étaient chez quelques-uns dans l'état naturel, dont elles s'éloignaient fort peu chez un petit nombre, qui avaient seulement la langue légèrement blanchâtre ou jaunâtre. — Jusqu'à ce que la tête s'affectât, la maladie ne consista chez tous que dans des frissons vagues qui revenaient par intervalles, et semblaient n'effleurer que la peau, dans une douleur de tête obtuse, dans des mouvements de chaleur inaccoutumés, dans des lassitudes dans les membres, dans une diminution d'appétit. Les malades se trouvaient moins bien les soirs et pendant la nuit: du reste, ils allaient et venaient et vaquaient à leurs affaires. — Enfin, la tête commença à s'affecter, mais de différentes manières. Les uns tombaient tout-à-coup dans un transport furieux; les autres, éprouvant d'abord des convulsions épileptiques, ou une perte de connaissance grave, déliraient après que ces accidents avaient cessé. Très-peu tombaient dans le délire par

degrés et par intervalles : il était chez la plupart en même temps inopiné, grave et furieux.

Je remarquais que le délire n'avait pas la même intensité le jour et la nuit, qu'il y avait certaines rémittences qui n'étaient assujetties à aucune période régulière d'heures, mais qui cependant revenaient quelquefois à un temps déterminé, le délire étant plus doux au milieu du jour, plus fort le soir, furieux la nuit et accompagné de cris, d'une force dans les muscles énorme, de craquement de dents, de convulsions, ou des mâchoires seulement ou même de tout le corps. La plupart des malades étaient couverts de sueurs, avaient des soubresauts continuels dans les tendons ou une espèce de tremblotement. Ils refusaient opiniâtrement ce qu'on leur offrait. Le ventre était resserré, les urines rares et en petite quantité ; ce qu'on pouvait en recueillir avait une couleur safranée et ictérique. —Le pouls était plus ou moins accéléré, et je l'ai trouvé chez trois hommes vibrant comme une corde tendue. — Je rapporterai les observations de quelques frénétiques, afin que l'on juge, non pas d'après mon opinion, quels furent alors la nature et le siége de la maladie, et quels ils sont ordinairement, mais d'après ces différentes terminaisons ; car je suivais un traitement également différent. —Je ne parlerai donc ici de la frénésie qu'en prenant çà et là mes matériaux.

Je traitai, il y a trois ans, une jeune fille dont les règles avaient toujours été peu abondantes, tardives et d'un sang trop aqueux ; qui, depuis quelques jours déjà, avait un peu de fièvre, l'humeur fâcheuse, des lassitudes, moins d'appétit ; qui, contre sa coutume, disait beaucoup de choses hors de propos. On aurait pu prédire une fièvre intermittente. Tels furent les commencements de la maladie. La malade allait et venait, mais avec peine. — Enfin la fièvre et le délire étant moins équivoques, on la confia à mes soins. C'est ma mémoire seule qui me fournit tous ces détails, que je ne consignai point dans mon journal, en ayant été détourné alors par la multiplicité de mes affaires. Mais je m'en souviens parfaitement, parce que la maladie eut une terminaison fâcheuse, en ce que je ne pus la guérir. — Je me chargeai donc de cette malade, qui avait de la fièvre et un délire tranquille. Mais, après deux saignées, et l'usage prolongé de doux laxatifs, le délire devint furieux. La fièvre, qui d'abord n'était pas considérable, parut alors ne plus avoir lieu ; et si quelque chose l'annonçait, je croyais devoir l'attribuer à la privation continuelle du sommeil, à l'agitation, aux cris et à l'accélération de la circulation qu'ils occasionnaient. — Jugeant donc la malade sans fièvre, et voyant un délire continuel, furieux, durer plusieurs semaines, j'employai un grand nombre de remèdes usités contre la manie, et même presque tous, à l'exception de l'émético-cathartique. Elle avait déjà fait usage inutilement des purgatifs ; et même ce fut alors que son délire devint furieux de doux qu'il était. Ainsi je n'espérais rien du vomitif, puisqu'un évacuant beaucoup plus doux avait si fort empiré son état. — Neuf semaines se passèrent ainsi dans un transport continuel. On la transféra alors dans un autre hôpital, celui destiné aux fous, où elle guérit, je ne sais par quelle méthode. Je conjecture, d'après ce qui m'a été rapporté, qu'elle prit une ou deux fois de la gratiole. Mais je me hâte de passer à d'autres observations analogues.

Dans le courant de l'été de 1776, on transporta à l'hôpital une autre jeune fille qui avait également du délire, mais sans fureur ; et on me raconta que, depuis quelques jours, elle se plaignait de légers frissons entremêlés de chaleurs, de courbature, de dégoût et d'amertume dans la bouche ; que, de deux jours l'un, le soir, elle avait une fièvre plus marquée ; qu'elle était le plus souvent debout, se trouvant auprès d'une femme difficile, souvent incommodée, et qui exigeait des soins même la nuit. Dans le temps des accès, sa raison vacillait et même s'égarait. Le médecin qui avait été appelé disait que c'était une fièvre bilieuse ; et il prescrivit un scrupule d'ipécacuanha, qui fit vomir un peu de pituite sans obtenir de soulagement. — Quand elle entra à l'hôpital, elle tenait beaucoup de propos sans suite ; mais son délire n'était point furieux. La fièvre, qui était continuelle, redoublait de temps en temps, et le délire augmentait avec les redoublements. — Elle fut saignée plusieurs fois du bras, du pied, de la gorge : le sang était tantôt bon, tantôt couvert d'une couenne inflammatoire épaisse. On lui appliqua des sangsues aux tempes, des vésicatoires à la nuque : on lui baignait la tête avec de l'oxycrat. Mais, pendant l'usage de ces remèdes, le

délire devint furieux sans discontinuer, la fièvre considérable ; il y avait des soubresauts dans les tendons, et de temps en temps il s'y joignait un spasme de la mâchoire. — Ne gagnant rien avec cette méthode, je tentai de détourner de la tête les humeurs qui s'y portaient avec force, et j'employai les purgatifs doux. Je ne réussis pas davantage. Le délire était toujours furieux ; il y avait cependant moins de fièvre, mais la mollesse du pouls annonçait la perte des forces. Je changeai de plan. J'eus recours aux nervins ; et je donnai le camphre à fortes doses : l'efficacité de ce remède, dans des maladies à peu près semblables, m'étant attestée par des auteurs d'un mérite reconnu.

Après en avoir fait un long usage, le délire devint moins féroce; il y eut même des intervalles lucides ; enfin la malade mit de l'ordre et de l'à-propos dans ses discours, mais elle avait un babil immodéré, et, quand on la laissait parler long-temps, sa raison recommençait à s'égarer, et elle se portait à des extravagances. Cependant elle allait et venait tranquillement, et toutes ses autres actions étaient conformes aux règles de la modestie. Elle resta ainsi fort long-temps dans un état moyen entre la *fatuité* et la raison. Je finis par lui prescrire du quinquina et des feuilles d'oranger. — Trois mois s'étant passés, et l'enflure des jambes, qui était survenue vers les derniers temps de la maladie, ayant disparu, elle sortit de l'hôpital guérie, mais me laissant dans le doute si elle en avait l'obligation à la médecine ou au bienfait de la nature.

Je rapporterai encore trois observations seulement, quoique j'en aie un grand nombre d'analogues : et même c'est à raison de cette ressemblance que je les supprime. Des observations nombreuses, faites avec soin, présentant des différences dans l'événement, quoiqu'il n'y en ait point dans la chose elle-même, jetteront peut-être quelque lumière sur la nature de cette affection de l'ame ; et nous parcourrons ensuite plus sûrement la route obscure où il est si facile de s'égarer. — Le forgeron qui couchait au numéro 11 nous a fourni sur ce sujet une belle observation. Cet homme, âgé de quarante-quatre ans, fortement musclé, d'une taille courte, mais épaisse et ramassée, entra à l'hôpital le 13 de juin 1778. Il nous dit que, depuis six jours, il se sentait des lassitudes, moins d'appétit, de légers frissons qui le prenaient par intervalles et surtout le soir; que, trois jours auparavant, d'après le conseil d'un médecin, il s'était fait saigner à raison de ces incommodités ; qu'elles n'avaient point diminué ; qu'il lui était même survenu depuis un tremblement général (il tremblait en me racontant ces circonstances, comme s'il eût été dans un accès de fièvre) ; qu'il n'avait point encore gardé le lit, et qu'il avait continué de travailler, quoique avec assez de difficulté. — Le pouls était à peine différent de l'état naturel, un peu vibrant et très-peu accéléré ; le goût n'était nullement altéré; la langue était légèrement blanche vers sa racine, l'esprit assuré, la parole nette et tous les membres dispos. Cet homme nous dit que, depuis qu'il se portait mal, il avait de la disposition à suer, et que ses urines étaient un peu plus colorées qu'à l'ordinaire. — Je dis aux assistants que ce n'était qu'une fièvre très-légère, un germe de fièvre bilieuse; qu'il suffirait de donner quelques sels pour lâcher doucement le ventre, une boisson miellée, acidulée. — Toute la journée, jusqu'au soir très-tard, se passa comme je viens de le dire. — Le lendemain, 14 juin, comme je gagnais les salles de l'hôpital, j'entendis des cris qui retentissaient au loin, et bientôt j'aperçois ce malade, saisi d'un délire furieux, et qu'on pouvait à peine tenir assujetti par des liens, à cause de sa force extraordinaire. Les gardes me rapportèrent que son délire avait commencé subitement vers le milieu de la nuit ; que, depuis, il n'avait cessé de jeter des cris ; qu'il avait rompu quelquefois ses liens, quoiqu'ils fussent d'une bonne force ; qu'alors plusieurs personnes réunies avaient eu bien de la peine à le contenir ; que, depuis long-temps, ils n'avaient vu un malade aussi fort et aussi furieux. Il était couvert d'une sueur abondante, continuelle, générale ; son pouls était vibrant; je ne pus juger de ses urines, qu'il laissait aller dans son lit.

Je lui donnai sur-le-champ trois grains de tartre stibié, qui ne procurèrent ni vomissement, ni déjections, et ne parurent pas même affecter aucunement le malade. — Une heure après, je prescrivis une potion dans laquelle il en entrait huit grains, à prendre moitié sur-le-champ, et le reste une demi-heure après, si la première partie n'avait encore rien produit. La garde présenta au malade la potion, qui était sous un petit volume ;

et celui-ci, s'écriant que c'était du vin, en prit avec tant d'avidité qu'on évalua à près de sept grains cette première dose. J'avais ordonné de partager la potion en deux doses égales; mais la garde voulut profiter des bonnes dispositions du malade, et, « comme dans beaucoup de » cas, un ignorant a souvent fait plus de » bien qu'un homme instruit, » dans cette circonstance, l'erreur fut heureuse. En effet, le malade vomit trois fois des matières bilieuses, et alla trois fois à la selle. Il suait abondamment. Bientôt sa fureur diminua : ensuite elle se calma, et il délirait en marmottant. Vers le soir, il dormit par intervalles ; et enfin il eut, jusque bien avant dans la nuit, un sommeil non interrompu et tranquille de plusieurs heures. Le 15, au point du jour, il se réveilla avec une connaissance entière et assurée.—Ayant fait usage, depuis cette époque, de la décoction de tamarins, de chiendent, de pied-de-lion, de chicorée, avec la crème de tartre, il ne tarda pas à rentrer dans sa famille, jouissant d'une bonne santé, qui s'est toujours soutenue.

Dans le courant de l'automne de 1778, nous reçûmes un domestique qui était dans un transport furieux. Quatre ou cinq jours auparavant, s'étant échauffé en faisant plusieurs courses, et ayant bu beaucoup de bière pour calmer sa soif. il avait été pris tout-à-coup d'un mal de tête, et avait éprouvé par intervalles des frissons extraordinaires. Il ressentit aussi, vers les fausses côtes droites, une douleur pongitive peu intense et sans toux. Il ne s'alita point.—Une saignée, dont le sang se trouva couenneux, ne le soulagea point. La langue et le goût étaient dans l'état naturel. Le soir du jour où on le saigna, il tomba dans le délire. Son regard était menaçant ; ses yeux, comme proéminents, roulaient avec vivacité ; il poussait des cris ; il était furieux ; une sueur abondante coulait de tout son corps ; le pouls était à peine accéléré, mais vibrant. On pratiqua le même soir une seconde saignée, dont le sang parut favorable, mais qui n'apporta aucun soulagement. Il passa la nuit dans un transport furieux, qui, le jour, avait été moins violent. — Il entra à l'hôpital le lendemain, vers l'heure de midi. Dans le temps qu'on l'amenait, il revint un peu à lui-même, en sorte qu'à son arrivée il parla fort bien, et nous raconta très-exactement tout ce qui s'était passé jusqu'au moment où sa tête se perdit. Il s'était écoulé à peine une heure depuis sa réception, qu'il tomba dans un nouveau transport ; son pouls était fort, vibrant, sans presque être plus accéléré qu'à l'ordinaire ; les soubresauts des tendons étaient continuels, la sueur abondante.

Je fis faire, le soir, une très-petite saignée, pour voir comment il la supporterait, et quel serait l'état du sang. Je vis qu'il n'était pas couenneux, et que sa superficie était d'un beau rouge. — Je lui fis prendre souvent et copieusement de l'eau miellée, acidulée et aiguisée d'un sel neutre fort doux ; et je tentai de lâcher le ventre par le moyen d'un lavement. — Comme le transport ne diminuait pas à l'heure où la veille il avait été moins féroce, c'est-à-dire à midi, et qu'au contraire il devenait encore plus furieux, je prescrivis cinq grains de tartre stibié dans quatre onces d'eau. Il y eut trois vomissements précédés de nausées et six déjections. La bile rejetée était jaune et semblable à de la lie, mais en quantité peu considérable ; celle des déjections était beaucoup plus abondante : cette bile était la cause et le stimulus de la maladie. Bientôt après, le malade se calma, devint plus traitable, et enfin dormit d'un sommeil qui se prolongea le soir et bien avant dans la nuit, au milieu de quelques mouvements légers et assez rares des tendons et des doigts. Quand il s'éveilla, il se trouva en pleine et entière connaissance. — Depuis, sa raison se soutint parfaitement, les sueurs diminuèrent, et enfin disparurent. — Il fit usage d'une décoction de racines de chiendent, de pied-de-lion, de tamarins ; et, peu de temps après, il quitta l'hôpital. Au moment même où j'extrais de mon journal son observation, je sais qu'il jouit de la meilleure santé. — J'ajouterai que, quelques années auparavant, cet homme avait eu une grande frayeur qui lui avait occasionné des convulsions ; mais qu'avant et depuis cet événement, il s'était bien porté.

Un autre domestique, âgé de trente-sept ans, éprouva, le 17 de décembre au matin, des lassitudes, du mal de tête et des frissons coupés de temps en temps par des bouffées de chaleur : il vomit spontanément de la pituite. L'après-midi, il paraissait se trouver mieux, allait et venait, ne se plaignait point d'avoir le goût dépravé, mais seulement de manquer d'appétit. — Ses camarades

m'assurèrent qu'il aimait la bière forte, et qu'il en buvait jusqu'à la crapule.

Les accidents dont je viens de parler étant revenus les jours suivants, il consulta, le 21 décembre, le médecin de la maison où il servait; celui-ci lui prescrivit une poudre composée de rhubarbe et d'un sel neutre, à prendre par intervalles. — Le 23 décembre après-midi, le même médecin fut appelé auprès de ce malade, qui tremblait de tous ses membres, avait de l'altération, une grande douleur de tête, le pouls dur, plein et accéléré. La poudre prescrite lui avait lâché le ventre plusieurs fois : il n'avait ni la bouche amère, ni nausées. On le saigna tout de suite: le sang devint couenneux. On donna une boisson rafraîchissante et nitrée. Le mal s'étant aggravé le soir sensiblement, on fit dans la nuit une seconde saignée, dont le sang se couvrit également d'une couenne inflammatoire : on prescrivit de la limonade pour boisson. Le malade passa la nuit sans dormir et dans le délire. — Le 24, au matin, il eut des convulsions. On appliqua des vésicatoires aux jambes, et on administra une mixture composée d'un gros d'esprit de sel ammoniac saturé de vinaigre, de sirop de pavot blanc, et d'une eau distillée convenable. Son délire était continuel et furieux, et ne diminuait qu'à la vue de sa maîtresse, dont les avis ou les réprimandes le faisaient rentrer en lui-même pour un instant. La nuit se passa sans sommeil et dans le transport. — Le 25, à midi, il fut reçu à l'hôpital. Interrogé sur sa maladie, il raconta avec exactitude tout ce qui avait eu lieu jusqu'au moment où il commença à perdre la raison; et il ajouta, en tremblant encore, que pendant tout le temps de sa maladie il avait tremblé de tous ses membres, que maintenant les genoux lui manquaient comme s'il allait tomber. L'état de la langue et de toute la bouche était comme en santé : mais il avait le pouls fort, plein, vibrant, un peu accéléré, et il suait considérablement. — Quoiqu'il nous racontât toutes ces choses convenablement et dans l'ordre où elles s'étaient passées, cependant son regard, la vivacité extraordinaire avec laquelle il parlait, annonçaient un certain dérangement, un certain étonnement de l'esprit, et même de l'indifférence pour son état. — A peine avait-il achevé cette courte exposition de sa maladie, comme je voulais lui faire des questions plus exactes sur certains points, il fut saisi d'un délire furieux, qui augmenta le soir et pendant la nuit. J'avais eu soin dès son arrivée qu'on lui ôtât ses vésicatoires.

Le 26, je trouvai le malade toujours dans le transport; mais il était moins furieux, et il buvait volontiers, ce qu'auparavant il refusait de faire. Il avait eu deux selles pendant la nuit. Ses urines, recueillies avec soin et gardées, déposaient un sédiment couleur de brique ou plutôt de cinnabre. Le pouls et les sueurs étaient comme la veille. — Je lui donnai dans la matinée, en une seule dose, cinq grains de tartre stibié fondus dans quatre onces d'eau. Il en résulta six vomissements d'une pituite peu abondante, mêlée d'un peu de bile, et quatre déjections bilieuses considérables. Le délire devint alors plus doux et taciturne, et le malade donna quelques signes que sa raison était prête à revenir. Au lieu de laisser aller sous lui, il demandait au besoin le bassin et l'urinal. Ses urines étaient tantôt blanches et troubles, tantôt presque entièrement naturelles, tantôt un peu plus jaunes seulement. La langue se séchait quelquefois. Il n'y avait encore aucun changement dans les sueurs et dans le pouls. Il buvait beaucoup d'eau miellée et acidulée. Il passa la nuit sans dormir, mais dans un délire tranquille. — Le 27, au matin, il eut des nausées, et vomit un peu de pituite. Il était plus calme et plus tranquille, tellement qu'on pouvait quelquefois lui laisser la liberté de ses mains; et même il faisait des réponses à propos, quoique de temps en temps le délire reparût. Les urines et le pouls n'avaient point changé. — On continua la même boisson, à laquelle on ajouta du nitre et de la crème de tartre. Le soir, comme il paraissait de nouveau plus agité, et même furieux, que le pouls était très-plein et vibrant, on lui tira onze onces de sang, qui fournit une couenne plombée, mince, un peu retirée, et une sérosité très-abondante et d'un bleu verdâtre. Dans la nuit, chaque fois qu'il prenait de sa boisson rafraîchissante, il vomissait beaucoup de pituite légèrement teinte en vert. Il ne dormit point; il tenait des propos sans raison : mais il n'eut point de transport. — Le 28, dans la matinée, il dormit, ne fut point attaché, avait sa tête à lui, se plaignait d'une grande lassitude, d'altération, de mauvais goût. Quelquefois il paraissait en suspens, comme prêt à retomber dans

le délire. On lui donna, à midi, un vomitif composé de deux scrupules d'ipécacuanha et d'un grain de tartre stibié. Il en résulta dix vomissements bilieux considérables et des déjections. Alors sa tête fut parfaitement libre; il avait à peine de la fièvre, un léger tremblement dans les membres, très-peu de sueur.

Le 29, il se trouva sans fièvre, sans douleur, ayant toute sa raison; la langue était humide, un peu blanche, les urines safranées. On lui donna une décoction de racines de chiendent, de pied-de-lion et de tamarins, avec du jus de citron et du sucre. — Le 30, la nuit fut bonne, et l'apyrexie complète. On continua les mêmes remèdes. Le malade se levait de temps en temps.

Quel est le siége de la frénésie, et comment traiter cette maladie? Voilà sans doute un grand sujet pour la discussion, et il a été traité déjà par bien des auteurs. Quelques-uns voyaient la frénésie dans l'inflammation du cerveau, tandis que d'autres ont souvent constaté l'état inflammatoire de cet organe dans les cadavres de gens qui n'avaient jamais déliré. Souvent, quoique la frénésie eût causé la mort, on ne trouvait dans le cerveau rien à quoi on pût l'attribuer, ou du moins rien qu'on n'eût vu plus souvent encore dans d'autres cas, sans que la frénésie eût précédé. — Je pense que la frénésie n'est pas une, et la même partout et toujours; c'est-à-dire que la cause et le siége de cette maladie varient. — Je pense que les fièvres accompagnées de frénésie diffèrent entre elles, comme celles qui le sont d'ophthalmie, d'angine, de pleurésie, de péripneumonie, etc.; et j'ai suffisamment prouvé ailleurs combien celles-ci différaient, et par leur origine, et à raison du traitement qui leur convenait. En effet, je le demande! quand on voit une ophthalmie, c'est-à-dire de la rougeur et de la douleur à l'œil, avec un mouvement fébrile, est-ce toujours la même maladie? Cette fièvre *ophthalmique* (si je puis l'appeler ainsi) ne peut-elle pas avoir une origine, une cause différentes, et par-là même exiger un traitement différent? La fièvre ophthalmique est communément *inflammatoire*: chez d'autres elle sera *séreuse*, *rhumatismale*, *gastrique ou saburrale*, etc., etc. — Il en est de même aussi de la frénésie, maladie très-souvent différente. — Si nous avons à traiter une fièvre qui trouble l'esprit comme ferait cette maladie, c'est à tort que nous ne faisons attention le plus souvent qu'au délire, comme s'il formait la maladie principale, et qu'il ne fût pas plutôt un symptôme accidentel de quelque fièvre.

Je crois qu'on peut prouver par l'événement que les fièvres de frénétiques que j'ai observées étaient ou *bilieuses*, ou inflammatoires-bilieuses; et même que cette espèce de frénésie est beaucoup plus fréquente que les autres, puisque la fièvre principale, la fièvre gastrique, est la plus commune de toutes les fièvres, tous les ans et dans tous les pays. — En plaçant dans l'abdomen surchargé de saburre le siége de la frénésie dont je viens de rapporter des exemples (car je ne parle que de cette espèce), je ne dis pas pour cela que je connaisse la manière dont cette saburre abdominale peut troubler le cerveau. En effet, peut-être qu'aucune partie de la matière morbifique n'est portée vers cet organe: mais, l'estomac étant affecté, le cerveau s'affecte lui-même par une certaine sympathie inexplicable. Peut-être aussi qu'il arrive alors ce que nous voyons souvent avoir lieu dans l'ophthalmie bilieuse et saburrale; ce qui a coutume d'arriver aussi dans l'érysipèle, maladie qui provient de la saburre de l'estomac. Car dans ces maladies, qui toutes les deux tirent leur origine de l'estomac, une portion de la matière, détachée du foyer, se jette sur les yeux, ou sur l'endroit affecté d'érysipèle: la rougeur des yeux, l'abondance des larmes âcres, l'aspect lui-même de l'érysipèle, nous montrent assez qu'une matière étrangère s'est fixée sur la partie malade. — Nous pourrions donc peut-être concevoir deux siéges de cette frénésie: le premier dans les premières voies, qui se trouvent surchargées d'une humeur bilieuse, putride, ou de tout autre nature; le second dans le cerveau lui-même, qui, pour employer les expressions des anciens, a attiré une portion de cette même matière capable de troubler la raison. — On trouvera donc souvent dans les cadavres les vaisseaux du cerveau engorgés, des rougeurs extraordinaires, des épanchements, quoique la maladie ait eu, comme dans l'érysipèle et dans l'ophthalmie saburrale, sa source et son aliment dans le bas-ventre. — Le vomissement provoqué à propos, et après avoir fait précéder ce qui convient, chassera la saburre abdominale, empêchera qu'une nouvelle métastase ne

se forme, ou que la première ne soit entretenue, déplacera peut-être cette matière qui s'est portée des premières voies sur une autre partie à laquelle elle adhère fortement, en excitant une secousse salutaire de tout le corps, ou ces sueurs abondantes qui ont coutume de suivre l'action de l'émétique.

Mais quelque explication qu'on admette, il restera toujours cette règle, de laquelle on ne pourra s'écarter impunément : « qu'il faut tâcher de découvrir » le caractère des fièvres, et de les combattre directement, sans s'inquiéter » d'un symptôme non nécessaire. » — Je crois même qu'on doit se conduire ainsi, non-seulement dans les fièvres avec frénésie, mais encore dans tout autre espèce de fièvre qu'accompagne une affection locale bien marquée, telle qu'une angine, une pleurésie, etc. — Un symptôme quelçonque, par son importance apparente, détourne quelquefois, malheureusement, le médecin de la recherche de la nature de la fièvre, et l'occupe tout entier, parce qu'il est frappé de son énormité comme d'un prodige. — C'est ainsi qu'une frénésie, la même en apparence, mais bien différente en effet, sera le plus souvent soumise à la même méthode, qui se trouvera peu convenable et sujette à égarer, comme toutes celles qui ne sont point dirigées par une connaissance déterminée de la maladie. Moi-même je n'ai point traité de la même manière les cinq frénétiques dont j'ai donné l'histoire : je l'aurais dû cependant, puisque la maladie se présentait comme étant de la même nature. — Chez la première malade, je me fiai à l'usage long-temps continué des doux purgatifs, dans l'idée où j'étais que ce que l'on faisait avec le vomitif, on pouvait aussi bien et aussi sûrement le faire avec un purgatif répété plusieurs fois. — J'ai vu des maladies évidemment saburrales s'aggraver souvent par les purgatifs même anti-phlogistiques ; tandis que, si on peut en juger par un très-grand nombre de cas très-ressemblants, le vomissement les aurait emportées sur-le-champ. — Mais j'ai vu aussi quelques autres fièvres, produites également par une saburre abdominale, céder à un purgatif doux qui lâchait le ventre pendant plusieurs jours de suite. — C'est pourquoi je ne regarde point comme indifférent d'employer contre une fièvre saburrale le vomitif ou le purgatif, et je ne crois point qu'ils puissent être remplacés l'un par l'autre. — Il faudra donc examiner si la matière est disposée à sortir par *en haut* ou par *en bas*.

A l'égard de cette malade, j'aurais dû laisser de côté le délire, et rechercher la maladie principale, la fièvre saburrale, pour la combattre de front. Car ce n'est point une loi controuvée et contraire aux principes des anciens : « qu'il » faut prendre sur-le-champ la maladie » à la gorge, sans s'amuser à des détours; » mais qu'il faut être aussi bien attentif, » pour ne pas se tromper, et en saisir » ou le pied ou la main, au lieu de la » gorge. » — Lorsque la fièvre de cette malade fut abattue, la frénésie se changea en manie, qui est un délire sans fièvre. — Un médecin, qui autrefois traitait beaucoup de maniaques, me racontait des faits, desquels j'ai conclu que la plupart de ces malades sont d'abord frénétiques, quoique dès le commencement de la maladie on les déclare maniaques, et sans fièvre, à cause de son obscurité, si on n'apprécie la fièvre que d'après l'état du pouls. — Il m'assurait aussi qu'il avait guéri beaucoup de manies, et même presque toutes, lorsqu'elles étaient récentes, en chassant de l'estomac le foyer de la maladie, après avoir fait précéder beaucoup de boissons délayantes et une ou plusieurs saignées. Sa pratique était conforme à celle des anciens, qui traitaient les différentes espèces de la folie avec l'ellébore. — L'autre jeune fille avait une fièvre décidément bilieuse, soit qu'on s'en rapporte au jugement du médecin qui la vit d'abord, et qui est un homme expérimenté; soit que l'on considère que cette fièvre augmentait et diminuait à certains temps déterminés. — On cessera d'être surpris que le vomissement que ce même médecin provoqua ait été insuffisant, quand on saura qu'il fut très-médiocre, qu'il fut déterminé par un léger vomitif, que la malade n'y avait pas été préparée; qu'ainsi il n'était pas proportionné à la grandeur du mal. — Dans l'hôpital, elle subit un traitement dangereux. Car, si on délaya la matière morbifique dans des boissons abondantes et convenables, on ne fit rien pour l'expulser par la voie la plus courte et la plus sûre. — Comme le système artériel et veineux avait été épuisé par des saignées considérables, cette matière ainsi délayée passa dans le torrent de la circulation, et se répandit dans tout le corps, jusqu'à ce que, portée dans sa course vagabonde vers diffé-

rents couloirs, et poursuivie ou par la nature ou par l'art, elle effectuât sa fuite par diverses issues, d'une manière pénible, tardive, et dangereuse pour le poste qu'on la forçait à abandonner. — Voilà donc une crise difficile, souvent incomplète, et accompagnée de mille périls!

Le traitement expéditif et heureux des trois autres frénétiques fait voir quelle était l'espèce de leur frénésie.—Cela seul est difficile à déterminer avec précision, savoir: si la frénésie est vraie et inflammatoire, ou si elle est sympathique, ou même si elle provient de tout autre cause. — En effet, quoique dans les écoles on donne des définitions exactes des frénésies, cependant leur diagnostic est souvent embarrassant, quand on est auprès du lit des malades. — Car bien des choses que l'on dit indiquer la présence de l'inflammation, et principalement celle du cerveau, ont paru induire fréquemment en erreur. — Et, pour commencer par le pouls, on l'a trouvé souvent dur et vibrant, quoiqu'il n'existât point d'inflammation; et faible et mou dans d'autres cas où le cerveau était profondément enflammé. — Personne ne révoquera en doute que la force de l'âge et l'usage des échauffants, quand ils se rencontrent chez un individu qui a de la fièvre et le transport au cerveau, indiquent une frénésie inflammatoire. Cependant, tous nos malades étaient à la fleur de leur âge; un d'eux se livrait habituellement à des excès de bière et de vin: et pas un n'eut une inflammation au cerveau. — On assure que de violents maux de tête précèdent la *vraie* frénésie. Je conviens que cela arrive fréquemment: mais je nie en même temps que cela ait toujours lieu. Je suis certain du contraire. La céphalalgie qui accompagne les fièvres bilieuses, putrides, malignes, est ordinairement plus cruelle que les autres; et c'est même à cette intensité que je reconnais que son caractère et sa cause ne sont nullement inflammatoires. — J'ai vu deux fois les veilles excessives, que Boerhaave compte au nombre des causes de la *vraie* frénésie, en produire une *fausse*. — La rougeur et le gonflement de la face, la conjonctive gorgée de sang, dénotent souvent la pléthore et l'inflammation: mais je puis assurer avec confiance avoir observé ces mêmes accidents dans un très grand nombre de fièvres bilieuses, putrides, malignes. — J'ajouterai même qu'il n'y a quelquefois alors aucun des signes qui annoncent communément la présence d'une bile corrompue et âcre dans les premières voies. — Je ne dis point tout cela pour que l'on néglige ces accidents dans la recherche du caractère de la frénésie, mais pour qu'on ne se fie pas à eux seuls dans la formation d'un diagnostic extrêmement difficile.

La saison de l'année, les maladies congénères; la connaissance exacte de tout ce qui a précédé le délire; les rémissions par intervalles de la maladie; l'observation de ce qui est utile et de ce qui nuit, de ces choses et des maladies qui ont lieu *çà et là et plus fréquemment* que les autres; enfin ce coup-d'œil que donne l'expérience et qu'on ne saurait décrire, qui fait reconnaître ce qui se cache le plus: voilà ce qui instruira mieux le médecin que tous les préceptes des écoles. —Je pense qu'on ne peut établir aucune division assez exacte de la frénésie, pour embrassser toutes les espèces du délire fébrile; de même que nous n'avons, ni ne pouvons avoir aucune division complète des fièvres. — En effet, eu égard à ce nombre infini des causes de la fièvre, à chacune desquelles doit correspondre un vice particulier dans les solides et dans les fluides, *sa fièvre*, il est impossible que les fièvres ne soient pas non-seulement innombrables, mais encore extrêmement différentes les unes des autres. — Or, je pense qu'il n'y a peut-être pas une seule espèce de fièvre qui quelquefois n'affecte le cerveau d'une manière quelconque, soit par la douleur, qui elle-même varie, soit par telle ou telle lésion de ses fonctions, soit même sous certaines conditions telles que le malade doit être réputé frénétique. — La frénésie sera donc un symptôme commun à un grand nombre de fièvres, qui cependant différeront beaucoup les unes des autres: comme nous le disons de la chaleur, du froid, de la céphalalgie, de la sueur, et d'autres accidents non essentiels communs à toutes les fièvres. — Ainsi, comme, dans la division des fièvres, nous ne les embrassons pas toutes absolument, et que nous ne le pouvons faire par la raison que je viens de dire, comme nous en établissons seulement *quelques-unes*, *les principales et les plus marquantes*, et que nous rapportons toutes les autres qui n'ont pas été spécifiées dans la division à la fièvre principale avec laquelle elles ont une certaine analogie par leurs causes, leur

marche, et surtout le traitement qui leur convient, je pense qu'on doit se comporter de même dans la division des frénésies.

Je ne prétends pas pour cela donner ici une division de cette maladie; mais je veux faire voir ce qui la rend difficile à établir, et ce qu'on doit observer pour y parvenir. — Ainsi, ceux qui ont cherché la cause de la frénésie uniquement dans l'inflammation du cerveau ont circonscrit une maladie très-étendue dans des limites trop étroites. Il en est de même de ceux qui, en supposant le cerveau sain, ont placé cette cause dans les premières voies. Mais ceux-là même qui ont admis les deux espèces de frénésie, n'ont pas embrassé tout le terrain que cette maladie peut occuper, puisque la cause du délire frénétique peut exister dans un plus grand nombre d'organes, être elle-même d'un caractère très-varié, et troubler l'esprit de diverses manières. — Les frénésies doivent donc différer entre elles, à raison du siége, du caractère et de la manière d'agir de la cause qui les produit. — Comme on négligeait ces différences, et qu'on ne voyait jamais partout que la même espèce, lorsque le dérangement de la tête d'un fiévreux durait un certain temps, il arriva que les sentiments des médecins furent partagés sur le siége, les causes et les accidents de cette maladie, ainsi que sur son traitement, et qu'ils proposèrent des moyens diamétralement opposés, chacun invoquant ses observations, et s'appuyant quelquefois sur des ouvertures de cadavres. — J'accorderai volontiers que la plupart d'entre eux ont rapporté des faits réels et non controuvés. Mais ils se sont trompés, selon moi, en ce qu'ils ont voulu étendre à beaucoup d'autres, et même à tous ceux qui déliraient avec fièvre, ce qu'ils avaient observé sur un très-petit nombre seulement. — On n'était pas plus d'accord sur la définition de la frénésie; attendu que ne connaissant ni la cause, ni le siége de la maladie, il avait été plus facile de se forger une notion d'après les symptômes qui se présentent constamment chez tous les frénétiques. — Cependant les médecins préférèrent, pour la plupart, de définir la maladie d'après quelque hypothèse favorite, ou d'après un petit nombre d'observations. — J'appellerais la frénésie une *fièvre aiguë avec délire*. — Peu importe de quelle espèce soit la fièvre qui produit la frénésie. Des observations de frénésies nous ont appris qu'il n'était pas toujours nécessaire qu'elle fût maligne, quoique quelques médecins adoptent volontiers cette opinion. — On ne peut pas dire non plus que la fièvre soit toujours inflammatoire, ni le cerveau dans un état d'inflammation, chez tous ceux qui sont attaqués de la frénésie.

En effet, je ne connais point de fièvre aiguë, que je n'aie vue quelquefois accompagnée de délire. — J'ai observé le délire frénétique chez des malades qui n'avaient que la poitrine seulement dans un état d'inflammation, ou bien l'estomac et les intestins, mais dont le cerveau n'était point du tout enflammé. — J'ai observé aussi des inflammations de cerveau avec et sans délire. — Je puis prouver ce que j'avance par des ouvertures de cadavres. — Je ne veux un délire ni *continuel*, ni *furieux*, ni tel qu'il commence la maladie, pour pouvoir l'appeler *frénésie*, quoique personne ne doute qu'il n'y ait frénésie en pareil cas. — Je ne croirai pas d'après *le plus* ou *le moins*, que la frénésie existe ou n'existe pas, mais seulement qu'elle est *plus ou moins urgente, qu'elle augmente, qu'elle diminue*. — Les fièvres aiguës approchent *plus ou moins* de cet état qui constitue la frénésie. Ainsi quelques-unes seront *plus ou moins frénétiques*, *légèrement frénétiques*, ou *para-frénétiques*, ou même *frénétiques par excellence*. — Il n'importe point que le malade délire au milieu des cris, qu'il se débatte de toutes ses forces; ou que ce délire se borne soit à des propos sans raison tenus tranquillement, ou à un simple marmottement. — Si le délire arrive tard, et lorsque la maladie sera déjà avancée, ce ne sera pas moins une frénésie. — Quoique ces distinctions puissent être de quelque utilité pour le pronostic de la maladie et pour en indiquer le danger, cependant elles ne servent de rien pour distinguer la maladie qui se présente de toutes ses autres espèces. — La frénésie est donc une maladie très-étendue, et autant que la notion de la fièvre aiguë elle-même. — Et comme celle-ci varie, ainsi que ses périodes, et le traitement qui peut convenir à chacune d'elles: de même l'espèce de la frénésie et son traitement varieront. Ainsi le traitement de la frénésie se tirera de celui des fièvres. — Cælius Aurelianus appelle la frénésie une *aliénation de l'esprit avec fièvre aiguë*, *pouls petit et fréquent*, *carphologie*, *et crocidisme*. — Mais il est cer-

tain que l'état du pouls est quelquefois différent chez les frénétiques ; que la *carphologie* ou action de rassembler des fétus, et le *crocidisme* ou action de tirer les fils qui passent des couvertures, ne peuvent entrer dans la définition de la frénésie, puisque ce ne sont point des symptômes essentiels et qui se rencontrent chez tous les frénétiques.

Néanmoins cet auteur a si bien recueilli la plupart des symptômes de la frénésie, et les sentiments des anciens sur le siége de cette maladie (quoiqu'en très-mauvais style et en injuriant les médecins dont il rapporte les opinions), que l'on se trouve récompensé de la patience qu'il faut avoir pour le lire. — Mais j'aime mieux présenter d'autres observations sur la frénésie, que m'arrêter à réfuter les opinions des autres. — J'ai observé le délire et une fièvre aiguë chez beaucoup de malades qui s'étaient frappé la tête en tombant. Le sang tiré de la veine était couenneux. — Ayant ouvert le crâne après la mort, je trouvai le cerveau extraordinairement meurtri dans beaucoup d'endroits. — Mais j'ai guéri d'autres frénésies, provenant également de lésions de la tête, par les saignées et la méthode anti-phlogistique, c'est-à-dire de la même manière que l'on guérit une contusion considérable de toute autre partie qui aurait contracté une inflammation dangereuse. — Le 9 avril 1779, un domestique, âgé de trente-sept ans, tomba, la nuit, du haut d'une échelle de dix-huit degrés, et se frappa la tête contre le pavé. Il resta pendant quelques minutes privé de tous ses sens. Mais, en ayant recouvré l'usage peu de temps après, il se tint deux jours chez lui, se plaignant d'une légère pesanteur de tête, et d'une blessure d'un pouce de longueur, au côté droit de la tête, au milieu de l'os pariétal ; il avait perdu beaucoup de sang par cette blessure. — Le troisième jour après sa chute, il commença à trembler plus fortement de ses membres (il tremblait déjà depuis plusieurs années, parce que autrefois, étant teinturier, il avait manié beaucoup de couleur où entrait le plomb), à ressentir des chaleurs continuelles, de la fièvre, et à délirer. Transporté à l'hôpital, son délire devint furieux. On sonda la blessure, qui ne pénétrait pas jusqu'à l'os. — Il fut saigné deux fois de suite : le sang se forma en une couenne épaisse, tenace, et d'un jaune sale. On lui lâcha le ventre avec un lavement, et on lui donna une émulsion dans laquelle il entrait de la manne et du sel cathartique amer. Le pouls était fort, dur, accéléré ; la chaleur fébrile. — Le quatrième jour, comme le délire furieux et la fièvre augmentaient, on incisa la blessure plus profondément et jusqu'à l'os que l'on trouva légèrement et superficiellement fendu. On appliqua le trépan à l'endroit de cette fêlure, qui ne pénétrait pas au-delà du diploé. Il n'y avait aucun épanchement de fluide. Le délire furieux et la fièvre continuèrent pendant la nuit.

Le cinquième jour, on appliqua une seconde fois le trépan, pour agrandir l'ouverture de l'os. On ne trouva rien d'étranger. Le délire fut continuel, furieux, avec fièvre. — Le sixième jour, au matin, ayant recouvré sa raison, il répondait convenablement aux questions qu'on lui faisait ; sa fièvre fut très-modérée. — Le septième et le huitième jour, la tête était parfaitement remise ; à peine y avait-il de la fièvre. On entretint, pendant ces deux jours, la liberté du ventre avec de fréquents lavements. — Le neuvième jour, la chaleur, la fièvre et le délire recommencèrent. On fit une saignée : la couenne était pleurétique. Le malade ne se trouva pas soulagé. — Il mourut le lendemain. — Quand on eut enlevé la calotte du crâne, on trouva entre les deux membranes, dans le pourtour, une quantité considérable de sérosité aqueuse. Le reste était sain ; le cerveau ne présenta nulle part de ces meurtrissures que j'ai rencontrées si souvent chez d'autres individus qui étaient morts à la suite de blessures à la tête. — On aurait peut-être espéré de sauver celui-ci, si dans le commencement ou eût ouvert la dure-mère, soit pour empêcher la sérosité de s'accumuler, soit pour faciliter sa sortie. — Si c'est un caractère pathognomonique de la frénésie que le malade, ayant une fièvre aiguë, délire presque continuellement, quel que soit le mode de ce délire fébrile, on ne sera pas surpris, je crois, que j'aie rangé dans la classe des frénésies ces délires et cette fièvre que produit un violent choc contre la tête. — Un homme plus que septuagénaire, mais encore vigoureux et jouissant d'une verte vieillesse, tomba d'une échelle de douze échelons. Il délira sur-le-champ. Il s'était fait à l'occiput, un peu au-dessous de la suture lambdoïde, à gauche, une blessure d'un pouce de longueur, et l'os était à découvert. Un peu de sang sortait par l'oreille gauche

et par le nez. Ce malade passa le reste du jour chez lui sans recevoir de secours, et toujours délirant.

Le lendemain on l'apporta à l'hôpital, poussant des cris et faisant des mouvements désordonnés. Le pouls était fort, dur, vibrant, mais à peine plus vite que dans l'état de santé. La chaleur était plus qu'ordinaire. Le malade éprouvait de l'anxiété, et sautait souvent hors de son lit. — On examina la blessure, et on n'aperçut d'abord aucune lésion au crâne. Plusieurs saignées furent faites : on tâcha de lâcher le ventre par le moyen d'un lavement et d'un purgatif anti-phlogistique; mais on n'obtint que très-peu de matières et avec beaucoup de peine. — Ce jour-là et le suivant, rien ne s'améliora ; le malade se trouva même plus mal, et la fièvre augmenta. — On dilata la plaie, et on découvrit une fêlure au crâne. — Le malade étant mort, on trouva que cette fêlure commençait un peu au-dessous du bord supérieur de l'os occipital, s'étendait à gauche jusqu'au grand trou, qui lui-même était fendu.

Entre le crâne et la dure-mère, le long de cette fêlure, se trouvait un peu de sang épanché et grumelé, représentant une espèce de bande; mais au trou occipital même il y avait un peu plus de sang encore liquide. — Les vaisseaux du cervelet étaient partout dilatés et gorgés d'un sang noir; et ses anfractuosités, à mesure qu'on les développait, laissaient apercevoir un sang épanché, noir, grumelé, tellement retenu entre la substance cérébrale et la pie-mère, qu'il n'était point ramassé en plus grande quantité dans un endroit que dans l'autre, mais que, répandu dans toutes les sinuosités, il paraissait former plutôt une meurtrissure très-considérable, commune et à la membrane et à la surface de l'organe. — L'hémisphère gauche du cerveau tout entier était couvert de meurtrissures noires et étendues, et de vaisseaux gorgés d'un sang noir. — Son lobe antérieur présenta cette meurtrissure dont j'ai déjà parlé, beaucoup plus forte que dans aucun autre endroit. — Toutes ses anfractuosités, quand on les écartait, se trouvaient remplies d'un sang coagulé, retenu entre la pie-mère et la substance du cerveau. — L'hémisphère droit présentait, dans sa partie qui répond au milieu du sinciput, une meurtrissure de forme ronde, d'un pouce de diamètre, et noire : il y avait aussi un sang noir épanché dans les anfractuosités de cette portion du cerveau.

Un domestique, âgé d'environ quarante ans, va trouver un médecin, et se plaint de lassitude et d'une diminution d'appétit depuis quelques jours. Celui-ci lui conseille de se purger avec le sel cathartique amer : il se trouve mieux. Huit jours après il revient, et dit que son appétit recommence à diminuer, qu'il vomit quelquefois spontanément un peu de bile, et qu'il se sent fatigué comme après avoir beaucoup travaillé. On lui prescrivit une mixture fondante, saline ; il vomit plusieurs fois. Comme il revenait des commodités dans sa chambre, il tomba sur le seuil de la porte; et s'étant heurté la tête contre un morceau de fer aigu, il se fit à la région temporale gauche une blessure de la longueur du doigt, qui ne pénétrait pas au-delà des téguments, qui étaient fendus comme avec un couteau. Le fond et les environs de la plaie paraissaient sains, et furent reconnus tels après la mort. Cet homme resta quelques moments étendu par terre sans connaissance, rejetant fréquemment par en haut un peu de matière rouillée, et répandant beaucoup de sang par sa blessure. Le médecin qui l'avait déjà vu, ayant été appelé, arrêta ce vomissement à l'aide d'une certaine potion. Peu de temps après, la connaissance revint parfaitement; la blessure fut sondée et pansée : on fit une saignée du bras. Le malade parut se trouver mieux. — Le soir, au moment où il disait qu'il se portait bien et que le lendemain il reprendrait son service ordinaire, il éprouva tout-à-coup une convulsion universelle. On le saigna fortement, et on lui donna un lavement. La convulsion fut suivie de délire, de transport, et d'efforts continuels et violents pour sortir de son lit. Il fut saigné de nouveau avant minuit. Le transport furieux et la même agitation continuèrent.

Le jour suivant (c'était le douzième depuis qu'il était allé pour la première fois trouver le médecin, se plaignant de manquer d'appétit), vers midi, on le transporta à l'hôpital, où, après avoir passé vingt-quatre heures dans un transport furieux et avec une grande fièvre, d'abord éprouvant des convulsions, ensuite devenant raide de tout le corps, il expira. — Le crâne ayant été ouvert circulairement, il s'écoula un peu d'humeur séreuse, qui nous parut avoir été contenue entre les méninges, que la scie avait

entamées. — Le crâne étant enlevé, on ne trouva aucune altération, si ce n'est que les gros vaisseaux des membranes étaient un peu distendus par un sang noir, et les petits comme injectés en rouge. Il y avait un peu de sérosité dans les ventricules latéraux. — La poitrine était parfaitement saine. — Le foie était très-jaune, sa surface un peu inégale et moins polie qu'elle ne l'est ordinairement dans l'état de santé : il paraissait au toucher plus dur et comme s'il eût été cuit. Une bile très-semblable à de la lie remplissait la vésicule. L'estomac, qui était volumineux, et tout le canal intestinal, étaient profondément teints d'une couleur jaune sale très-foncée; et beaucoup de bile de la même couleur et fort gluante enduisait la cavité de ces organes. — Les autres viscères de l'abdomen étaient dans leur état ordinaire. — L'altération du système de la bile, telle que nous l'observâmes dans le foie, était d'ancienne date chez cet homme, que ceux qui l'avaient connu nous assurèrent s'être depuis un grand nombre d'années fort adonné au vin. — Les premières incommodités qu'il ressentit à l'estomac provenaient vraisemblablement de cette matière bilieuse et tenace. Le sel cathartique amer les soulagea un peu. — Sa frénésie me parut être plutôt *sympathique* qu'*idiopathique*. En effet, la saburre bilieuse, qui existait déjà auparavant, ayant été augmentée et étant devenue plus active par la chute même, se jeta sur la tête, que le coup avait rendue moins capable de résistance et plus disposée à la maladie.

J'ai vu ces affections sympathiques du cerveau, le mal de tête, le délire, etc., survenir avec la fièvre ordinairement plus tard et quelques jours après la chute : tandis que les affections idiopathiques de cet organe éclataient principalement aussitôt que le coup avait été porté. — Mais j'ai vu aussi le contraire arriver quelquefois; et d'autres l'ont observé comme moi. — Cette influence de l'humeur bilieuse n'a point échappé à la pénétration d'Hippocrate, qui s'exprime ainsi (L. des blessures de la tête) : « Si » dans une blessure de la tête, où l'os est » dénudé, soit qu'on ait appliqué le tré» pan ou qu'on ne l'ait pas fait, il sur» vient un gonflement rouge et érysipé» lateux sur la face et sur les yeux, ou » sur l'un des deux seulement; si ce » gonflement est douloureux au toucher, » et que le malade soit pris de fièvre et » de frisson ; si d'ailleurs la blessure, » relativement aux chairs et à l'os, ainsi » qu'aux parties environnantes, à l'ex» ception de ce gonflement de la face, » est en bon état; enfin, si on n'a com» mis aucune faute de régime, il faut » purger le malade avec un médicament » qui entraîne la bile par les selles. Car, » après cette purgation, la fièvre se » calme, le gonflement disparaît et la » santé se rétablit ». — Tous ceux qui savent combien cette bile est douée d'un génie versatile, et combien elle attire de maladies très-différentes en apparence, ne douteront point que cette même humeur, que le témoignage d'Hippocrate et l'observation nous ont fait connaître pour s'irriter par les blessures de la tête, et affecter alors d'un érysipèle la face et les yeux, ne puisse, par la même influence dans les lésions de la tête, produire chez les uns des frénésies cruelles, chez les autres des léthargies, ou des apoplexies, ou toute espèce de convulsions, et que le même remède pour toutes ces maladies, qui dérivent de la même source, ne soit le purgatif qui entraînera la bile. — Mais je suspends pour un instant cette discussion sur la frénésie, pour la reprendre bientôt : et je vais rapporter quelques exemples de lésions de la tête, qui, bien qu'ils n'appartiennent pas au sujet présent, cependant étant comparés avec ceux que j'ai cités et avec les observations des autres, pourront jeter quelque lumière sur cette matière encore obscure.

Première observation.

Un homme, âgé de trente-huit ans, fortement constitué et très-bien portant, tomba, le 25 janvier, d'un second étage très-élevé ; et sa tête porta avec tant de force contre une chèvre, qu'une pièce de traverse de cette machine, quoiqu'assez forte, fut mise en pièces. — La blessure s'étendait au bord supérieur du pariétal droit, le long et près de la suture sagittale. Elle avait environ deux pouces de longueur, et laissait l'os à découvert, mais intact. — Il resta pendant plusieurs heures privé de l'usage de tous ses sens. On se dépêcha de le saigner du bras. — Le lendemain, on l'apporta à l'hôpital. Il était dans un état soporeux, de manière cependant que, quand on lui parlait très-haut, il répondait convenablement. Il éprouvait une douleur de tension dans le dos et dans les lombes, ainsi

qu'au genou droit, qu'on ne pouvait ni remuer ni toucher sans lui faire mal, quoiqu'on n'y aperçût aucune espèce de lésion. Il se plaignait peu de la tête. Il y avait chaleur fébrile, une force remarquable dans le pouls, avec dureté et plénitude, sans fréquence bien sensible. On lui fit une saignée copieuse du bras. Le sang se couvrit d'une couenne pleurétique. Il but beaucoup d'une tisane rafraîchissante nitrée. — Ce demi-état soporeux dura jusqu'au cinquième jour ; mais les douleurs des lombes et du dos, après avoir augmenté d'abord, s'adoucirent par degrés, et se portèrent vers la nuque et vers les épaules. — Ces douleurs et la fièvre commencèrent vers le huitième jour à céder à l'usage des boissons, des doux purgatifs et des lavements rafraîchissants. — Des fomentations discussives sur le genou furent utiles. On mit sur l'os découvert d'abord l'eau vulnéraire pure de la pharmacopée de Vienne, ensuite cette même eau avec addition d'un peu de teinture de mastic : on appliqua sur la blessure même du baume d'Arcéus. Nous n'observâmes point d'exfoliation. La plaie se ferma en peu de temps. Le malade sortit bien guéri, dans les premiers jours de mars.

Seconde observation.

Un tailleur, âgé de cinquante-trois ans, digne suppôt de Bacchus, s'était blessé à la tête, un an auparavant, en faisant une chute : il fut guéri ; mais, depuis ce temps, il avait, à des intervalles fort longs, un délire tranquille et sans fièvre. —Le 7 février 1778, ayant beaucoup bu le soir, il roula, en se frappant la tête, du haut en bas d'un escalier de douze marches. Le sang coulait abondamment de la bouche et du nez. Transporté chez lui, il se plaignait de douleurs à la tête et surtout à l'hypochondre droit. Il avait l'esprit très-présent. — Le 8, l'hypochondre fut plus douloureux. Il survint de l'oppression de poitrine, de l'altération, de l'agitation. Le blessé dormit la nuit, mais en cherchant continuellement à ramasser des flocons. La raison se soutint. — Le 9, les symptômes s'accrurent : il y eut de la toux, de l'éternuement qui lui faisait ressentir plus vivement la douleur de l'hypochondre. Le thorax devint aussi douloureux. — Le 10, au matin, ayant été reçu à l'hôpital, il se plaignait de douleurs dans tout l'épigastre, et principalement dans l'hypochondre gauche, d'oppression de poitrine, de toux et de difficulté à expectorer une matière tenace. Il assurait ne pas beaucoup souffrir de la tête. Il était resté couché chez lui sans faire de remèdes ; les fonctions des sens n'avaient encore souffert aucune altération ; la fièvre était considérable. Il fut saigné deux fois dans le jour. Le soir, il survint par intervalles des attaques d'épilepsie, dans lesquelles l'œil gauche faisait des mouvements très-fréquents, et les lèvres avaient des mouvements convulsifs, ainsi que les muscles de la face, principalement à gauche. Il mâchait presque continuellement, même hors le temps des convulsions. En l'absence des attaques d'épilepsie, il avait complètement sa raison, et ne se plaignait que de douleur à l'épigastre, à l'hypochondre droit et même à la région inférieure de l'abdomen. Je cherchai à provoquer des selles par le moyen des laxatifs doux et de beaucoup de lavements. Dans la nuit, les convulsions furent très-fréquentes. — Le 11, on fit une nouvelle saignée. Le sang se couvrit encore d'une couenne pleurétique, épaisse, verdâtre. La présence d'esprit était interrompue par de fréquentes attaques d'épilepsie. Le malade mourut dans la nuit suivante.— La partie supérieure de la tête, à l'endroit où elle se termine en sommet par la rencontre des deux pariétaux, était fort protubérante et inégale, ce que nous regardâmes tous comme un défaut de conformation originaire. Un peu au-dessous de cette tubérosité osseuse, était une blessure transversale, longue d'environ six lignes, qui n'intéressait que les téguments externes de la tête sans entamer le muscle qui était dessous. — On examina la tête avant que de l'ouvrir ; et, à l'exception de cette blessure légère, il ne se présenta aux yeux aucune altération.

Le crâne enlevé, nous vîmes le plus grand ravage qu'il soit possible de concevoir: l'os pariétal gauche était tellement fracturé, qu'il était très-entr'ouvert, et que la fracture, s'étendant au-delà de la suture lambdoïde sur l'occipital, se partageait sur le côté gauche de cet os en quatre divisions, dont l'une, qui était faible, gagnait le trou occipital, et les trois autres, qui étaient très-ouvertes, se dirigeaient d'un autre côté. — Une fêlure, longue d'un pouce et demi, descendait du pariétal droit sur l'os temporal voisin. — On trouva beaucoup de sang

en grumeaux, épanché sur toute la base du crâne, et surtout entre ses deux cavités latérales, entre les deux méninges. — On en trouva aussi une grande quantité au-dessus et au-dessous de la tente du cervelet, et tout autour de cette partie du cerveau, entre les deux mêmes membranes. — La dure-mère s'était séparée de l'occipital à peu près au centre de cet os, et il y avait dans l'espace intermédiaire beaucoup de sang épanché. — Il y avait du sang coagulé sur le corps calleux. — Les intestins étaient teints dans tout leur trajet d'un jaune très-foncé. — Nous ne trouvâmes chez ce malade aucune de ces meurtrissures du cerveau que nous avions observées chez d'autres, mais des amas considérables de sang grumelé.

L'été dernier, un ouvrier, âgé de quarante-huit ans, ayant fini sa journée, entra dans un cabaret, et, après y avoir bu, mais modérément, il s'en retourna chez lui. Là, il tomba d'une échelle de cinq échelons, se frappa la tête, et resta étendu sans connaissance. Le côté droit s'était paralysé, de manière néanmoins que, de temps en temps, il remuait un peu et le bras et la jambe. On le saigna deux fois. — Le lendemain, il fut transporté à l'hôpital. Il respirait avec râlement, sifflement et difficulté ; il avait de la fièvre, le pouls grand, plein, dur, accéléré, et une grande chaleur. Vers l'angle postérieur et inférieur du pariétal, on voyait, par l'ouverture de la blessure qu'il s'était faite, l'os découvert d'environ six lignes et fêlé en forme de croix. On appliqua le trépan, et ayant ensuite percé la membrane, on fit sortir beaucoup de sang. L'état du malade ne s'améliora point. Les saignées, les lavements, les doux laxatifs n'opérèrent rien. La fièvre augmenta. Il mourut le troisième jour après son accident.

Les téguments, vers le milieu de l'occipital, étaient légèrement contus. Toute la pie-mère était ecchymosé, surtout à gauche et en avant de la substance cérébrale. — Il y avait entre les anfractuosités du cerveau des ecchymoses considérables, et dans quelques endroits du sang épanché. Il y en avait beaucoup d'extravasé entre les deux méninges, à la partie gauche de la base du crâne.

Maintenant je vais rapporter d'autres observations de frénésies, et reprendre ma dissertation que j'avais interrompue. — Un homme dans la force de l'âge, qui, pendant le temps des plus grandes chaleurs de l'été, exerçait le dur métier de forgeron, et s'échauffait ainsi doublement, commença à sentir du mal de tête et à trembler de tous ses membres. Il éprouvait des lassitudes, des vertiges ; il avait le pouls élevé, grand et accéléré. Malgré cela, il buvait du vin avec excès. — A peine eut-il été reçu dans l'hôpital, qu'il tomba dans un délire furieux. Je calmai l'orgasme du sang par le moyen de deux saignées, de l'oxycrat, et en plaçant le malade dans un lieu sombre. Son délire se dissipa en peu de jours, et il recouvra la santé.

Un maçon, âgé de quarante-quatre ans, grand et fort, entra à l'hôpital le 6 d'avril 1779. Il nous dit que, depuis quatre semaines, il avait un catarrhe, que, depuis neuf jours, son mal avait augmenté, en ce qu'il était survenu une douleur lancinante un peu au-dessous du téton gauche ; qu'il avait supporté son mal sans s'aliter et se promenant. — Il paraissait mépriser sa maladie, et il nous la racontait comme s'il n'eût été que très-légèrement affecté. Sa parole était prompte ; il parlait sans retenue. Son pouls était plein, fort, peu accéléré ; il toussait peu ; et, comme je l'ai déjà dit, il éprouvait en toussant de la douleur au côté. — On le fit coucher ; on le saigna ; on lui donna beaucoup de boissons émollientes, tièdes, nitrées. — Mais, peu de temps après qu'il eut fini le récit de sa maladie, il commença à entrer dans un délire furieux, à trembler, à pousser des cris. — Les jours suivants, il fut saigné plusieurs fois : le sang formait la couenne pleurétique. Son transport fut continuel ; l'abdomen était un peu tuméfié ; et, quand on le touchait, le malade, quoique furieux, donnait des signes de douleur. — Le 8 d'avril, sur la fin du jour, la respiration devint stertoreuse ; le malade tomba dans l'assoupissement ; et, pendant ce mauvais sommeil, ses yeux ne se fermaient pas tout-à-fait (1). Le pouls était dur, vibrant, cédant difficilement sous la pression du doigt, et cependant à peine plus fréquent que dans l'état naturel. — La mort arriva le 9, au matin. — Je fis exhumer son cadavre, que l'on avait enterré trop tôt par méprise, pour faire des recherches sur l'état des organes et de la tête particulièrement. — Les vaisseaux de la pie-mère paraissaient di-

(1) Voy. la note sur le mot *conniventibus*, pag. 256.

latés et plus remplis de sang que de coutume. L'état de cette enveloppe du cerveau était tel, que l'on douta si elle était atteinte de quelque inflammation, même vraie, ou si ce n'était qu'une certaine dilatation non inflammatoire des vaisseaux, produite par la congestion du sang, et semblable à celle que j'ai observée assez souvent chez des sujets morts dans le délire, mais nullement de quelque maladie de la tête. On trouva entre les deux méninges du cerveau et du cervelet une sérosité couleur de paille. Les deux ventricules latéraux étaient tellement remplis de la même sérosité, qu'ils ressemblaient à des abcès gorgés de pus, et qu'on y sentait une fluctuation.— La moitié du poumon gauche était enflammée. Presque tous les intestins grêles l'étaient considérablement. L'estomac était très-ample, la vésicule du fiel vide; le reste en bon état.

Le 29 d'avril, un jeune homme robuste, âgé de vingt-six ans, entra à l'hôpital, et nous dit que, depuis deux jours, il éprouvait un grand mal de tête, surtout vers l'occiput, des tintements d'oreilles, une douleur très-violente du cou, qui revenait par intervalles, de la perte d'appétit, de l'altération et de la chaleur. — Quelques personnes présentes nous rapportèrent que, pendant la guerre actuelle, cet homme avait servi dans les troupes légères, et que ces derniers jours, qui furent très-chauds et tels qu'on n'en éprouvait de semblables les autres années que dans le fort de l'été, il était venu de la Hongrie à Vienne déjà extrêmement languissant; que, deux jours auparavant, il était tombé sans connaissance dans une des places de la ville.—Il nous assurait que, depuis un an et demi, il souffrait très-fréquemment et presque continuellement de la tête, mais beaucoup moins que depuis ces deux derniers jours. — Il y a quatre ans, il avait eu une gonorrhée. — Il ne répondit que confusément à d'autres questions plus précises qui lui furent faites. Il avait le pouls fort, accéléré, dur et vibrant, comme je l'observe ordinairement dans la colique de plomb, de l'altération, de la chaleur ; la langue un peu sale et blanchâtre. Sa douleur à l'occiput et au cou était si forte dans certains moments, qu'il jetait les hauts cris ; mais elle ne tardait pas à s'adoucir. — Deux jours après, il survint un délire qui était continuel, mais doux ; le malade ramassait des flocons. Des boissons abondantes, rafraîchissantes et nitrées et une saignée ne lui procurèrent aucun soulagement. — Il fut saigné sept fois pendant le cours de sa maladie; et le sang se couvrait tout de suite d'une couenne pleurétique. La vibration et la fréquence du pouls augmentaient après chaque saignée : le délire était le même. — On donna une fois l'émétique, et on appliqua un vésicatoire à la nuque; mais ce fut sans aucun avantage. — Ayant été mis, quatre jours de suite, dans un bain tiède, pendant une ou deux heures, pour tâcher de dissiper ce spasme du système artériel, le malade commença à revenir à lui-même et l'artère s'assouplit. Mais la dureté du pouls et le délire ne tardèrent pas à reprendre, et les bains ne furent plus d'aucun secours. L'urine était ordinairement d'une couleur safranée.— La veille de la mort, les yeux étaient de temps en temps à demi-fermés ; il y avait comme un commencement d'opisthotonos : le pouls était très-dur et très-vibrant. On fit la septième saignée. A peine était-elle finie, que le malade expira. C'était le 11 mai. — On trouva du pus entre la pie-mère et l'arachnoïde, dans le trajet des gros vaisseaux du cerveau ; mais il n'y en avait point dans la profondeur des anfractuosités.

Il y avait un petit ulcère du cervelet, avec érosion de la pie-mère, des deux côtés, à l'origine de la portion dure du nerf auditif. Il y avait aussi beaucoup de pus, et derrière les nerfs auditifs, et vers la réunion des nerfs optiques, et au trou occipital entre les deux méninges. —La tente était en différents points, du côté droit surtout, très-rouge, et comme ecchymosée. — Les ventricules latéraux du cerveau étaient remplis de sérosité. — On trouva quatre onces d'un sang noirâtre et très-liquide dans la cavité gauche de la poitrine, et six dans la droite — Tous les intestins étaient couverts en entier d'une bile très-jaune. Le reste fut trouvé en bon état. — Quelle était l'origine de l'ulcère du cervelet? Une connaissance exacte de ce qui avait précédé, que le récit embrouillé et tronqué fait par le malade ne put nous fournir, aurait peut-être répandu quelque lumière au milieu de ces ténèbres. Les douleurs de tête, qui étaient anciennes, font présumer que l'ulcère était lui-même d'ancienne date. — J'ai souvent observé, dans les maladies aiguës, que le pouls était dur et vibrant comme un fil de fer fortement tendu. Dans ce cas, il se faisait une mé-

tastase vers la tête, et cette métastase était toujours funeste. Je trouvais alors, en ouvrant les cadavres, les ventricules latéraux du cerveau remplis de sérosité. La maladie qui avait précédé était ordinairement une fièvre composée, c'est-à-dire putride et inflammatoire.— C'est ce qui me fait conjecturer un épanchement de sérosité dans les cavités du cerveau, lorsque, dans les fièvres de cette espèce, déjà avancées, le délire survient ou augmente, avec les yeux à demi fermés, un pouls très-dur, accéléré et vibrant, surtout si tous ces accidents, ou la plupart d'entre eux, surviennent ensemble et presque subitement. — Mais quand on a conjecturé avec assez de probabilité, d'après ces signes, qu'il s'est fait au cerveau une métastase pareille, quel est le traitement convenable? D'où venait cet épanchement d'un sang noirâtre et très-liquide? Dernièrement encore, j'ai observé le même phénomène chez un autre individu : la maladie qu'il avait et l'ouverture du cadavre seront exposées dans un moment. — De même, comment expliquer cette extravasation et cet amas du sang dans la double cavité de la poitrine? On n'en accusera pas un traitement échauffant, qui aurait poussé ce fluide dans des lieux qu'il ne doit pas occuper; car aucun traitement semblable ne fut employé dans le cas dont il s'agit. On n'accusera pas davantage la dissolution putride du sang, puisque dans toutes les saignées que l'on fit on observa la couenne pleurétique. Ce phénomène aurait-il été produit par le spasme des artères, suffisamment indiqué par le pouls dur et vibrant, spasme qui aurait exprimé le sang de ses vaisseaux? — Voici une autre ouverture de cadavre, que je rapporterai à cause de la ressemblance de la lésion trouvée dans le cerveau, quoique les accidents de la maladie et le genre de mort aient été différents.

Une fille, âgée de vingt-deux ans, s'était toujours bien portée, si ce n'est que, douze ans auparavant, elle avait eu la gale, qu'elle fit passer en se frottant seulement, et sans employer de remèdes internes. Depuis six ans environ, elle éprouvait une douleur à l'occiput, qui tantôt disparaissait totalement, tantôt revenait, mais ne surpassa jamais la patience de la malade. Depuis la même époque, il lui sortait de temps en temps par l'oreille gauche une matière ichoreuse verdâtre, et elle était alors un peu sourde de ce côté.— Elle avait toujours été bien réglée, excepté les deux dernières époques qui avaient avancé. — Après le carnaval de 1779, elle avait eu des vertiges presque continuels, en sorte que, pendant quatorze jours entiers, elle ne put sortir de chez elle. Durant cet intervalle, elle vomissait spontanément, tantôt un peu de bile, tantôt ses aliments, et elle se plaignait d'avoir le goût amer. Enfin les vertiges commencèrent à se calmer peu à peu, et l'amertume de la bouche à se corriger; mais la douleur à l'occiput, qui avait été continuelle pendant les quatorze jours, ne l'abandonna pas. — Le 19 d'avril, cette douleur, jusqu'alors supportable, s'aggrava; et elle augmentait à tous les mouvements de la malade, quoiqu'ils ne fussent pas considérables. Le sentiment d'amertume dans la bouche et de plénitude dans l'estomac reparut. Elle disait éprouver chaque jour, vers le soir, un léger frisson suivi de chaleur. — Le 21, elle entra à l'hôpital. Depuis midi, il lui était survenu une douleur très-cruelle dans le côté gauche de l'occiput; elle criait, et se roulait continuellement dans son lit, la nuit principalement. Un pus verdâtre sortait par son oreille. Elle avait la bouche amère.— Le 22, la douleur à l'occiput, qui était considérable le jour, le devint encore plus le soir et pendant la nuit. Elle vomit un peu de bile. — Le 23, le 24 et le 25, les choses ne changèrent point. Pendant tout le temps que nous la gardâmes, nous ne lui trouvâmes jamais de fièvre, quoiqu'elle nous assurât en avoir éprouvé tous les jours chez elle, les soirs. Le pouls était plutôt moins fréquent, moins élevé, et la chaleur était naturelle. — La nuit du 25, la douleur à l'occiput disparut presque entièrement : ou plutôt, changeant de siége, elle se porta à la nuque, où elle devint encore plus insupportable. — Le 26, au matin, la langue était couverte d'un mucus verdâtre, et l'arrière-bouche remplie d'un pus verdâtre et filant. Les gargarismes et les injections ne furent d'aucune utilité. La malade mourut vers le milieu du jour, cette pituite ou ce pus très-verdâtre ayant inondé de plus en plus la gorge, et la respiration étant devenue difficile, très-courte et fréquente, et se faisant avec bruit. — Il y avait dans le lobe gauche du cervelet un abcès de la grandeur d'une noix, rempli d'un pus verdâtre et filant. Une espèce de canal de la grandeur d'une plume s'étendait de ce sac jusqu'à l'os du rocher, qui était tellement rongé

que le pus pouvait pénétrer dans l'oreille interne, et de là se frayer une issue au dehors. Tout le reste était sain. — Cette fille nia avoir jamais eu la gonorrhée, quoiqu'elle convînt en avoir souvent couru les risques, ayant eu affaire à plusieurs hommes. — Nous doutâmes si son mal était l'effet d'un vice vénérien ou de la gale, dont elle n'avait pas été traitée régulièrement.

Un apprenti tailleur, âgé de seize ans, fut conduit à l'hôpital le 28 d'octobre 1779. A l'âge de trois ans, il fut jeté du haut d'une voiture, qui allait très-vite, sur une pierre qui faisait éminence et qui était pointue. Ses yeux en tournèrent, et il lui sortit beaucoup de sang par les oreilles. La saignée et des cataplasmes discussifs sur la tête le soulagèrent; mais l'œil gauche resta tourné vers la racine du nez. Il avait mal à la tête par intervalles, et l'ouïe dure continuellement. A six ans, il eut une douleur de tête très-violente, jusqu'à lui donner des convulsions; mais une saignée et un écoulement de pus par l'oreille droite calmèrent cet accident. Depuis cette époque jusqu'au moment actuel, il sortit de temps en temps du même côté un pus sanguinolent en petite quantité, et la dureté de l'ouïe continua. — Pendant cet intervalle il eut une petite vérole très-bénigne.

Le 23 d'octobre 1779, au matin, il fut renversé sur le pavé par une voiture. Il y avait quatre semaines que sa douleur de tête était plus forte et l'écoulement du pus par l'oreille plus abondant. La fièvre et une douleur de tête très-violente, principalement au vertex et vers le front, survinrent tout-à-coup; il s'y joignit du délire et du transport. Ce malade mourut, deux jours étant à peine écoulés depuis son entrée à l'hôpital. — Les ventricules latéraux du cerveau, le droit surtout, étaient remplis d'un pus vert et très-fétide. Le quatrième ventricule, corrodé et ouvert, en laissait fuser une grande quantité, qui se répandait tout autour du cervelet, et remplissait le canal des vertèbres cervicales. L'hémisphère droit du cerveau adhérait fortement dans un point à l'os du rocher: cette adhérence détruite, on aperçut un canal formé par carie, et qui s'ouvrait dans le tuyau de l'oreille, où il partait, d'un petit ulcère du cerveau, un pus de mauvaise qualité et très-fétide. — Voici maintenant l'histoire de la maladie et de l'ouverture que j'ai annoncées, comme appartenant au sujet que je traite, c'est-à-dire à la frénésie.

Un domestique, âgé de vingt-huit ans, ayant rendu les derniers devoirs à son frère (mort d'une fièvre putride), auquel il était fort attaché, commença par devenir triste; et, pendant les quatorze premiers jours, on le vit fâcheux et taciturne. Alors, il lui survint de la fièvre, avec une légère oppression de poitrine. Il avait la langue d'un blanc jaunâtre, et d'autres signes d'une saburre bilieuse-putride. — Il ne s'alita point, se fit saigner chez lui, prit d'abord des fondants, et ensuite un vomitif. Il ne fut point soulagé. — Le cinquième jour de sa maladie, il vint à l'hôpital. La fièvre était continuelle. Il avait la langue chargée d'une mucosité jaune, et il sentait une légère oppression au côté droit de la poitrine. — Sa tête était parfaitement saine; ses forces n'étaient point abattues; son pouls était un peu dur et plein. — Deux jours après son entrée, on aperçut sur toute la surface de son corps des pétéchies d'un rose clair, qui la faisaient ressembler à un marbre tacheté. — Peu de jours après, il survint un délire continuel, avec une dureté spasmodique soutenue des artères, qui vibraient avec vivacité; cette dureté augmenta après chacune des six saignées qui furent pratiquées, et qui fournirent toutes un sang pleurétique et d'un jaune très-terne.

Dans les derniers jours, il suait abondamment; les yeux se fermaient à demi; il ramassait des flocons. — Il mourut le dix-septième jour de sa maladie. — Les saignées, les boissons rafraîchissantes, nitrées, et autres moyens que je croyais convenables, ne faisant aucun bien, on appliqua aux jambes deux vésicatoires, qui parurent avoir fait du mal. Les urines avaient été tantôt de couleur de safran foncée, tantôt naturelles. — A l'ouverture du crâne, on trouva beaucoup de sérosité entre les deux méninges et entre les anfractuosités du cerveau. — Chacun des ventricules latéraux en contenait une once. — Toute la plèvre, surtout dans la cavité droite du thorax, et une grande portion du diaphragme, à l'endroit où passe l'œsophage, paraissaient enflammées. — Il y avait dans chacune de ces deux cavités de la poitrine plus d'une demi-livre de sérosité sanguinolente, ou plutôt d'un sang très-délayé. — Une petite portion du poumon droit était enflammée, et les intestins grêles commençaient à s'enflammer un peu dans

quelques points. — Un ouvrier, âgé de quarante-deux ans, fut porté à l'hôpital le 9 juin 1779, ayant la jambe droite cassée en plusieurs endroits. Ces différentes plaies étaient considérables, et il y avait contusion et déchirement des chairs. Il fut assez bien ce jour-là et le jour suivant. — Le 11, vers midi, il délira par intervalles; il s'échappait de son lit; le pouls était plein, un peu accéléré, sans dureté; il eut de la chaleur; il sua.—Le soir et pendant la nuit, le délire fut continuel et furieux.—Le 12, le délire persévérait; le pied devint froid et livide. — C'est pourquoi le jour suivant on lui fit l'amputation, pendant laquelle, et vers midi, la raison parut revenir de temps en temps. Mais l'après-midi, il délira de nouveau avec fureur, avec fièvre, et des sueurs continuelles. — Il mourut au milieu de la nuit qui suivit le 14, qu'il avait passé dans un délire continuel et furieux. — On trouva en tout cinq onces d'une sérosité limpide entre les deux méninges, au-dessous de la tente du cervelet, et dans les deux ventricules latéraux. Le reste du cerveau était dans l'état naturel. — Toute la substance du foie, dans quelque endroit qu'on portât le scalpel, était d'une couleur de rouille très-foncée. La vésicule du fiel était presque vide, et tous les canaux qui conduisent la bile dans le duodénum parfaitement libres. La plaie était en bon état. Un spasme produit par la frayeur, lorsqu'une poutre blessa cet homme, aurait-il fait refouler la bile de la vésicule dans le foie? — Le foie n'est-il affecté sympathiquement que dans les blessures de la tête seulement? Ne peut-il pas l'être aussi dans celles d'autres parties du corps? plus fréquemment, à la vérité, dans les premières, plus rarement dans les autres? Est-ce que, dans ce dernier cas, le système hépatique n'est affecté que par la frayeur qui suit le coup? Quels accidents en résultent? Quel en sera l'événement? Quelle est l'influence du système de la bile, ainsi affecté, sur la maladie externe? — D'où provenait cet amas de sérosité, et la frénésie qui en fut la suite?

Une jeune fille a un accès de colère, parce que sa maîtresse lui refuse son salaire; elle devient bientôt frénétique, éprouve des convulsions fréquentes, et meurt le quatrième jour. On l'ouvre, on examine avec attention, on trouve tout dans l'état naturel.—D. L*** eut une fièvre miliaire accompagnée de frénésie; le délire était continuel, et l'opisthotonos avait fréquemment lieu. Comme, dans sa santé, il se livrait presque tout entier à la lecture des poètes, qu'il était lui-même un poète assez agréable, quelqu'un des assistants ayant nommé Klopstock, il revint tout-à-coup à lui-même, et ce changement complet dura tout le temps que l'on parla des chefs-d'œuvre de ce poète sublime. Lorsqu'on eut changé de conversation, sa tête se perdit de nouveau totalement, et elle revenait toutes les fois qu'on récitait quelqu'un de ces vers divins. Le malade guérit. — Comme il se présente tous les jours des exemples de frénésies, surtout de celles qui sont symptomatiques, mon dessein était de m'étendre davantage sur leur traitement; mais je m'aperçois que ce sujet est très-vaste, et que si je voulais traiter dans tous ses points, même légèrement, ce serait comme si j'entreprenais de traiter en détail de la chaleur fébrile, ou du mal de tête, ou de tout autre symptôme. En effet, ne faudrait-il pas traiter des fièvres et en particulier et en général, et de leurs différentes marches, matière assurément très-étendue et au-dessus de mes forces? — « Car » il y a une infinité de choses, dit Gorter, » qui, se communiquant au corps, soit » à la manière des aliments, soit par ap» plication, soit par morsure, troublent » l'esprit. Elles ne produisent pas la » même démence chez les différents in» dividus, et leur variété même multi» plie aussi les espèces de démence. » (Joann. de Gorther, *in Medicina dogmatica.*) — Je terminerai donc ici ma course, rentrant dans le port après avoir seulement côtoyé le rivage. Pour vous, homme illustre (1), qui avez un bon vaisseau, qui êtes favorisé des vents, qui connaissez les routes à suivre et celles à éviter, vous ne craindrez point de vous confier à la vaste mer, et vous affronterez de nouveau cet océan immense que vous avez déjà traversé sous les plus heureux auspices (2).

---

(1) Guillaume Grant, médecin de Londres, auquel Stoll avait envoyé sa dissertation.

(2) Tout le monde connaît l'excellent ouvrage de ce médecin anglais (sur la nature des fièvres, et la manière de les traiter) qui, traduit dans plusieurs langues de l'Europe, a mérité les plus grands éloges à son auteur.

DE LA NATURE ET DU CARACTÈRE DE LA DYSENTERIE.

CHAPITRE PREMIER.

§ I[er]. *Motifs qui ont déterminé l'auteur à traiter de la dysenterie.*

Je n'ignore point que plusieurs médecins ont très-bien écrit sur le caractère et le traitement de la dysenterie; en sorte qu'il semble ne plus rien rester, ou ne rester que fort peu de chose à désirer, pour connaître soit la nature de cette maladie, soit la meilleure méthode de la traiter. — Cependant, comme, depuis quelques années, j'ai scruté avec une attention particulière la nature de la dysenterie, comparé entre elles les constitutions de différentes années, et, qui plus est, les dysenteries de la même année; observé non-seulement entre les premières, mais aussi entre les secondes, de grandes différences, non pas de ces différences accidentelles, et qui n'obligent point à changer le traitement, mais de celles qui constituent en quelque sorte une autre maladie, qu'il faut combattre avec d'autres moyens; j'ai douté que toutes les recherches sur la dysenterie fussent épuisées, et qu'il ne restât plus rien à faire à l'avenir. — Et certes, j'étais bien persuadé que cette maladie n'avait point cette simplicité et cette nature non compliquées, qui semblent s'offrir d'abord à ceux qui ne considèrent point ou que légèrement ses différences, et, par une conséquence nécessaire, que les règles de traitement n'étaient pas si faciles, que mon travail sur cette matière n'eût aucune utilité. — Je voulais donc donner une notion plus claire de la dysenterie, et analyser, pour ainsi dire, cette maladie, simple en apparence, mais, pour l'ordinaire, réellement composée et formée de plusieurs autres, afin qu'il en résultât des idées lumineuses propres à diriger d'une manière sûre le traitement anti-dysentérique, traitement versatile et variable, tel que l'exige le caractère d'une maladie compliquée. — Je paraîtrai peut-être, au très-grand nombre de mes lecteurs, faire ce qui a déjà été fait, et ne rien offrir de neuf. Mais, si j'en conviens volontiers avec ceux qui ont plus et mieux vu que moi (car j'avoue la faiblesse de mes moyens), je crains aussi que quelques autres n'aient l'idée *du mot*, si fréquemment prononcé, et usité même parmi le peuple, plutôt que l'idée *de la chose elle-même* désignée par ce mot. C'est ce que je vois arriver à un grand nombre, qui, ayant entendu nommer, par exemple, la *fièvre putride*, s'imaginent tenir *la chose*, et non pas *seulement sa dénomination*, que l'on a coutume d'appliquer à des fièvres très-différentes (quelque ressemblance qu'il y ait entre leurs symptômes), et ne croient pas qu'il faille rechercher ultérieurement quelle est cette dégénérescence qu'ils appellent *putridité* ou *fièvre putride*, mot qui embrasse souvent beaucoup de choses et différentes et opposées. — Il y a d'ailleurs un assez grand mérite à confirmer les belles observations des autres par les siennes propres, et à souscrire ainsi à leurs préceptes. — Je n'embrasserai point ici tout le sujet de la dysenterie; je ne rapporterai ni les observations des autres, ni leurs préceptes quant au traitement; mais j'exposerai ce que j'ai vu moi-même, le sort que j'ai éprouvé en traitant des dysenteries, quelle notion je me suis formée de la maladie d'après mes seules observations, et je soumettrai le tout au jugement des autres, afin qu'ils comparent mes idées avec les leurs, et qu'ils les rectifient. — Je parlerai de cette espèce de dysenterie, qui paraît plus ou moins tous les étés, quoiqu'elle ait lieu aussi quelquefois dans d'autres saisons, et que tout le monde sait distinguer, quelque définition qu'on en donne.

§ II. *Complication et division de la dysenterie.* — J'ai dit que cette maladie était rarement simple, qu'elle était ordinairement compliquée de différentes manières. — Je l'appelais simple lorsque les malades avaient des selles très-fréquentes, aqueuses, souvent mêlées de sang (surtout lorsque la maladie durait déjà depuis quelque temps), et abondantes, muqueuses quelquefois dans le commencement, toujours accompagnées de tranchées, lorsque la fièvre était légère, que le goût n'était point du tout ou que peu altéré, et que la douleur de ventre ne se faisait point sentir hors le temps des déjections. — Souvent la dysenterie était précédée ou accompagnée soit d'un coryza, soit d'une angine, soit de toute autre fluxion, qui se portait ou vers la poitrine, et y formait un catarrhe, ou vers les membres, et les affectait de douleurs déchirantes. — Lorsqu'on négli-

geait la dysenterie, ou qu'on la traitait mal, les tranchées augmentaient, et même elles continuaient après les déjections, qui devenaient plus fréquentes, plus muqueuses, plus sanguinolentes; le ténesme était aussi plus considérable qu'à l'ordinaire. — Je n'ai jamais vu cette maladie (1) avoir lieu sans que les malades eussent à se reprocher de s'être exposés au froid étant en sueur. Ce refroidissement affectait de préférence telle ou telle partie du corps, selon les différentes saisons : l'hiver, les parties supérieures; le printemps, le milieu du tronc; sur la fin de l'été et en automne, le bas-ventre. L'estomac et les intestins étant effectivement plus faibles alors que dans tout autre temps de l'année, l'humeur de la transpiration répercutée se jette plutôt sur ces viscères que sur aucun autre. Ainsi cette matière, au lieu d'occasionner, comme dans une autre saison, ou des odontalgies, ou des coryza, des angines, des catarrhes, etc., qui sont des maladies séreuses, en produisit, se portant sur les membranes des intestins, un *coryza ventral*, ou un *catarrhe des intestins*, ou un *rhumatisme de cet organe*, maladie qui ne diffère que par son siége des affections également séreuses qu'on observe dans les autres parties de l'année.

Il arrive en outre que le caractère de la matière de la fluxion n'est pas le même dans toutes les saisons de l'année, qu'il est tantôt bénin et presque sans qualités nuisibles, tantôt âcre et putride: ce dernier cas a lieu ordinairement dans le temps des chaleurs de l'été.—Au mois d'août de l'année 1778, on observa quelquefois cette espèce de dysenterie, qui est pour moi la *première* et que j'appelle *simple*. J'en fus moi-même atteint, ayant gagné du froid dans ce temps-là. — Des boissons abondantes tièdes et la chaleur du lit furent utiles : quelquefois j'aromatisais légèrement ces boissons. Je donnais le soir une poudre composée de noix muscade et d'un peu d'opium. Les sueurs excitées pendant la nuit arrêtaient le cours de ventre; les malades se trouvaient bien, et n'avaient à appréhender aucune autre maladie. — Toute autre méthode réussissait mal, soit celle par les eccoprotiques, soit celle par les vomitifs, soit celle par la racine d'arnica : elles augmentaient le nombre des déjections, les tranchées, le sang, les raclures de boyaux, etc.— Avec la méthode indiquée, la maladie était guérie en vingt-quatre heures d'une manière sûre, pourvu qu'elle ne fût pas encore trop avancée, ou qu'elle n'eût pas déjà été mal traitée. — Je comprends aujourd'hui facilement quelles étaient ces

(1) Les observations et les remarques de Stoll sur la dysenterie portent un caractère rare de sagacité et de pénétration; mais je pense qu'elles auraient eu encore plus d'unité et d'ensemble, s'il s'était élevé à la considération de la nature même de la dysenterie considérée comme phlegmasie des membranes muqueuses, surtout du colon et du rectum, et s'il avait distingué les diverses périodes de cette phlegmasie, comme je l'ai fait dans la description d'une épidémie de dysenterie (*Nosogr. philosoph.*) La *première époque* était marquée par une sorte de commotion dans l'arcade du colon, comme s'il s'en était détaché une matière portée ensuite dans le conduit intestinal; fièvre peu sensible, langue couverte d'un enduit blanchâtre ou jaunâtre, dégoût pour les aliments, constipation opiniâtre, d'autres fois diarrhée pendant un ou deux jours, et ensuite vaines et fréquentes envies d'aller à la selle, tranchées, resserrement extrême du rectum, avec le sentiment d'une chaleur âcre et mordicante dans cette partie. *Seconde époque* qui commence ordinairement du septième au dixième jour : déjections plus ou moins troubles, et quelquefois semblables à de la lavure de viande, avec quelques mucosités entremêlées; d'autres fois les malades ne rendaient qu'avec des efforts extrêmes des glaires ou mucosités avec des stries de sang; point de tension au ventre ni de douleur au contact, à moins de quelque imprudence dans le régime, ou d'une complication avec une fièvre gastrique ou adynamique, ou bien avec une affection vermineuse; mais quoique le ventre ne fût point douloureux au contact, les malades éprouvaient un sentiment de constriction dans le trajet du colon. *Troisième époque* : elle était distinguée par une cessation ou au moins une grande diminution de douleur, une plus grande liberté du ventre, ou plutôt le changement de la dysenterie en une diarrhée simple avec quelques retours vagues de tranchées. Cette période, ainsi que les deux autres, offraient ensuite des symptômes variés suivant la constitution plus ou moins saine de la malade, ou la complication de la dysenterie avec une autre fièvre primitive ou essentielle. (*Note de M. Pinel.*)

dysenteries, que les auteurs disent avoir guéries uniquement avec beaucoup d'eau chaude, ou de thé léger, ou de bouillon gras très-coupé, et une diète sévère. — Je pense que celles qu'ils assurent avoir aussi traitées heureusement, et sans qu'il y eut de récidive, avec l'infusion de fleurs de sureau, l'antimoine diaphorétique non lavé, l'opium, avec de légers carminatifs, avec des bains tièdes, des fomentations sur les jambes, l'abdomen, etc., ou par tout autre moyen analogue, étaient pareillement de ce caractère séreux ou catarrhal, simple, sans complication. — J'ai encore lu qu'un vésicatoire sur l'abdomen avait été utile à quelques dysentériques, et je trouve la raison de ce succès dans ce qui a été dit jusqu'à présent. En effet, le vésicatoire attirait vers la peau l'humeur portée sur les intestins, en excitant des sueurs abondantes (comme on l'observe constamment après l'application des cantharides sur une partie quelconque); et le ventre se resserrait. — Ceux qui guérissent des dysenteries avec des altérants composés de petites doses d'opium et d'ipécacuanha, qui provoquent la transpiration, ne guérissent certainement que les dysenteries dont je parle, c'est-à-dire les rhumatismales, et ils trouvent ici la raison de leurs succès. — Des auteurs ont reproché à Sydenham (eh! quel homme!) d'avoir trop fait usage de son laudanum dans un grand nombre de maladies, et surtout dans le traitement de la dysenterie. Mais n'aurait-il pas été juste de dire aussi qu'il n'employait pas la même méthode contre toutes les dysenteries, ni dans toutes les constitutions dysentériques.

En effet, est-ce qu'il ne variait pas son traitement selon que le caractère de la dysenterie, qui n'échappait pas à sa pénétration, variait lui-même? N'a-t-il pas souvent conseillé les purgatifs? Ne dit-il pas avoir guéri, uniquement par des saignées, une femme attaquée d'une dysenterie ancienne? Et même il combinait ces différents moyens, lorsqu'une dysenterie était de nature à exiger un traitement composé. — Quand Sydenham assure qu'on peut guérir des dysenteries sans le secours des purgatifs avec le laudanum tout seul, je ne puis douter qu'il ne parle d'après son expérience, et que ces dysenteries, qui cédaient à ce médicament, avaient la même origine que celles dont j'ai parlé jusqu'à présent. — Peut-être me chicanera-t-on sur le nom de la maladie, et me dira-t-on que j'ai appelé dysenterie ce qui n'en avait que l'apparence, et qu'on pourrait la désigner plus convenablement par un autre nom, par exemple celui de rhumatisme intestinal, ou de colique, ou de diarrhée avec tranchées, provenant de refroidissement, etc. Mais j'ai bien des raisons en faveur de la dénomination que j'ai adoptée, et je pourrais prouver de bien des manières que celle-là est la vraie dysenterie, ou plutôt une des espèces du genre nombreux des dysenteries, l'espèce simple, non compliquée et la plus bénigne de toutes.

En effet, pour en citer quelques-unes, 1° elle a présenté les mêmes caractères que nous voyons dans cette maladie, que tous, d'un commun accord, appellent dysenterie, savoir des déjections fréquentes, avec tranchées, de matières muqueuses et même aussi aqueuses dans le principe, et bientôt après sanguinolentes. — 2° Elle est circonscrite dans les mêmes limites que la dysenterie : ses progrès sont les mêmes, ainsi que sa terminaison, soit qu'on la néglige, soit qu'on la traite mal. — 3° Il est certain que plusieurs auteurs ont observé cette maladie, l'ont regardée comme une dysenterie, et l'ont traitée de la même manière que moi. — 4° J'ai reconnu chez tous les dysentériques que j'ai traités (et j'en ai traité un grand nombre), ce catarrhe intestinal, que j'appelle dysenterie simple, quelque compliqué et déguisé qu'il fût, et quoiqu'il exigeât un traitement très-différent. — Quelquefois ce catarrhe intestinal se fixe de manière que les sueurs ne peuvent le dissiper. Alors il faut l'attaquer à plusieurs reprises par des boissons adoucissantes, anodines, tièdes, et par quelque dose de laudanum. Mais, si on néglige ou qu'on traite mal cette dysenterie séreuse, elle se change en une dysenterie vraie et opiniâtre, en une fièvre rhumatismale des intestins, longue et difficile, comme nous le voyons arriver aux fièvres rhumatismales des membres, dans lesquelles les poignets et les genoux sont tuméfiés et très-douloureux. — Il y a une seconde espèce de dysenterie, qui paraît dans la même saison que la précédente, mais qui est plus composée, et formée, pour ainsi dire, de deux éléments. Voici son origine, son caractère, par où elle tient à la première, par où elle s'en éloigne. — Sur la fin de l'été et au commencement de l'automne, l'estomac et les intestins sont

plus faibles que de coutume, et surchargés de saburre bilieuse plus souvent et plus fréquemment que dans tout autre temps de l'année. Cela est connu même parmi le peuple.

Cette saburre (1), par un effet du changement de la saison et de l'approche du froid de l'hiver, qui donnent de l'énergie au système gastrique, se trouve chez la plupart élaborée, changée, expulsée par différentes voies et de diverses manières. —Mais il y a des individus chez lesquels la bile abonde davantage, et dont l'estomac est plus faible. Cette matière surabondante, avant que le changement favorable de la saison soit arrivée, excite chez ceux-là une maladie *bilieuse*, par exemple, une fièvre *bilieuse*, un *choléra*, etc. Mais ce n'est pas encore une dysenterie. — Supposé maintenant qu'un homme chez lequel il existe une saburre bilieuse qui n'est point encore en mouvement, et qui serait restée dans sa nullité jusqu'à ce qu'elle eût été changée par la révolution annuelle, si aucune cause occasionnelle ne l'eût tirée de cet état; supposé, dis-je, que cet homme a gagné du froid, et qu'il est attaqué de cette dysenterie que j'ai déjà décrite, et que j'ai nommée *fluctionnaire*, il sera malade, et de ce rhume des intestins provenant du refroidissement (seul il forme la première espèce de dysenterie), et de la saburre bilieuse que le rhume aura rendue plus considérable et plus âcre, et que le système gastrique, irrité et devenu sensible par la fluxion séreuse, supportera très-difficilement.—Telle est l'origine de cette autre espèce de dysenterie, composée 1° de la première, qui est la simple; 2° d'une matière bilieuse mise en mouvement; ce sont les deux éléments dont j'ai parlé.

Les remèdes indiqués précédemment ne convenaient nullement dans cette seconde dysenterie, à moins qu'on ne commençât par chasser la bile en mouvement, et qu'ainsi d'une maladie composée on n'en fît une maladie simple. C'est cette espèce de dysenterie qui cédait à un évacuant suivi d'un traitement calmant et diaphorétique. — La même manière d'évacuer ne convient pas à tous indifféremment. Le vomitif est plus favorable au plus grand nombre; un doux purgatif, avec des sels, de la manne, des tamarins, de la rhubarbe, etc., l'est aux autres. — J'employais ces deux moyens dans l'espèce de dysenterie composée dont je parle, mais plus souvent

(1) La plupart des malades que j'ai traités durant une épidémie dysentérique, dont j'ai parlé dans ma *Nosographie*, offraient la complication d'une phlegmasie des membranes muqueuses du colon et du rectum avec tous les autres signes d'un embarras gastrique, ainsi que dans la dysenterie dont parle Stoll dans cet article; je débutais aussi, non par le fameux anti-dysentérique (l'ipécacuanha), mais par un grain d'émétique (*tartre de potasse antimonié*) dans quatre onces d'une boisson mucilagineuse, comme l'eau d'orge, et je ne puis assez exprimer combien les malades en étaient d'abord soulagés. Mais en général dans le traitement je me suis dirigé d'après la distinction de la dysenterie en ses diverses périodes; l'état d'irritation qui avait lieu durant la première époque me faisait insister sur l'usage des boissons mucilagineuses, comme de l'eau d'orge gommée, de l'eau de lin nitrée, du bouillon aux herbes, d'une décoction de pruneaux, etc. Dans la deuxième époque les mêmes boissons étaient entremêlées avec l'usage de quelque laxatif, comme la manne, le miel ou le sirop de chicorée, parce qu'alors le conduit intestinal éprouvait moins d'irritation, et qu'il importait de le débarrasser de la matière des déjections propres à produire un surcroît de mal. Je n'employais qu'avec une extrême réserve quelque narcotique, et seulement lorsqu'il s'agissait de calmer quelque symptôme très-violent, comme des douleurs intolérables, des tranchées vives, une insomnie opiniâtre. Le sentiment d'une chaleur âcre et mordicante au rectum, à la seconde ou troisième époque de la dysenterie, est devenu quelquefois un symptôme très-incommode, et dans ce cas j'ai substitué avec succès à l'usage de l'ipécacuanha un grain d'émétique avec quinze ou vingt grains de rhubarbe; je partais alors de la nature même et de la marche du catarrhe intestinal; la membrane muqueuse du colon et du rectum avait été affaiblie par l'usage antérieur des boissons mucilagineuses et des évacuants; je pensais donc qu'en continuant d'évacuer légèrement, il fallait employer un purgatif tonique et légèrement astringent. J'ai suivi avec un grand soin et sur plusieurs malades l'effet de ce remède, surtout dans la dernière époque de la maladie, et je pourrais joindre ici une nombreuse suite de faits en sa faveur, si je ne craignais d'outre-passer les bornes d'une simple note. (*Note de M. Pinel.*)

encore et avec plus de succès le vomitif ou l'émético-cathartique. — Lorsque l'estomac avait été ainsi secoué, le narcotique n'était nullement nécessaire, et le calme revenait ordinairement de lui-même ; les malades se laissaient aller à un sommeil tranquille, au milieu duquel ils suaient. — Ainsi la bile était dissipée par le remède évacuant, et le rhume des intestins par les sueurs. — J'ai traité de cette manière et avec le succès le plus prompt toutes les dysenteries de l'été de 1776, de même que la plupart de celles que j'observai en Hongrie dans les années 1773 et 1774. — J'avais ordinairement pour règle d'attirer doucement par les selles la saburre qui occupait le bas-ventre et les gros intestins, mais je chassais par le vomissement celle qui s'agitait pour sortir par les voies supérieures.

Je pense que c'était aussi ces dysenteries que Sydenham guérissait, non avec le laudanum seul, comme quelques autres, mais avec des purgatifs répétés, et l'opium aussitôt après, en continuant de l'employer jusqu'à parfaite guérison. — J'ai guéri avec le suc exprimé des raisins une dysenterie de la seconde espèce fort bénigne, et dans laquelle la saburre n'était pas très-abondante. Ce suc, bu en grande quantité, lâcha le ventre du malade (qui refusait de prendre tout autre remède), et, ayant détaché la bile, l'entraîna comme aurait fait un purgatif. La dysenterie se changea ainsi en une diarrhée salutaire et facile à guérir. J'accordai à un autre des pruneaux nouveaux dont on ôtait la peau, qui est indigeste, j'ordonnai moi-même ou je permis volontiers d'autres fruits des plus succulents de la saison, en recommandant cependant d'en rejeter les parties fibreuses et dures. — Les sucs de ces fruits fondaient la matière saburrale, et la disposaient à subir efficacement l'action, soit du vomitif, soit du purgatif, ou même ils faisaient l'office de ce dernier. — Cependant je les interdisais aux convalescents, du moins en grande quantité : parce qu'alors il fallait plutôt raffermir et réveiller les forces languissantes de l'estomac. — Cette seconde espèce de dysenterie se distinguait de celle que j'ai appelée *rhumatisante* par certains signes, et surtout par les suivants. Ceux qui devaient avoir la dysenterie éprouvaient, quelque temps avant qu'elle se déclarât, un poids à l'estomac, ou, le matin, de l'amertume dans la bouche, ou des sueurs nocturnes qui sentaient mauvais, et un sommeil agité. Quelques-uns eurent auparavant le ventre relâché, sans tranchées, et la maladie ne parut que lorsqu'il se resserra, soit spontanément, soit par des remèdes hors de saison. — D'autres ressentaient par intervalles une douleur légère et fugitive dans l'abdomen, ou bien ils rendaient fréquemment des vents. Le ventre continuait cependant d'être réglé ; mais, quelques jours après, la dysenterie se déclarait. Plusieurs enfin eurent d'autres indices de la maladie dont ils étaient menacés. — La maladie déjà existante était accompagnée de tous les symptômes qui indiquent la présence d'une saburre bilieuse dans les premières voies. Ils sont assez connus d'ailleurs. — La dysenterie rhumatismale bilieuse était exempte à la vérité de fièvre *marquée*, mais non pas cependant de tout *mouvement fébrile* ; et, en général, quoique je n'ignore pas que les dysenteries se décrivent comme exemptes de fièvres, je ne me rappelle pas en avoir vu une seule qui le fût entièrement. Mais peut-être que, cette fièvre étant *extrêmement légère*, on l'aura regardée comme étant absolument *nulle*. — La maladie que j'appelle *fièvre bilieuse* dysentérique ne différait de la dysenterie que je viens de décrire que par une plus grande intensité. En effet, la bile était plus abondante et plus âcre ; elle se mettait en mouvement de manière à produire la fièvre bilieuse, lorsqu'il s'y joignait ce rhume du canal intestinal que j'ai dit précédemment être nécessaire pour la formation de notre dysenterie. Cette fièvre bilieuse prenait alors un surnom, et c'était la fièvre *bilieuse* dysentérique. — On sait d'ailleurs à quels signes reconnaître les fièvres bilieuses. Ce sont ceux qui indiquent la présence, dans les premières voies, d'une matière bilieuse, dont une portion cependant a déjà changé de siége, pour se porter dans le torrent de la circulation. On observe aussi bien distinctement, dans cette fièvre, à des époques fixes d'heures ou de jours, des redoublements et des rémittences. — Les déjections de ceux qui furent attaqués de cette fièvre bilieuse dysentérique n'eurent pas lieu tous les jours, ni dans tous les temps de chaque jour, d'une manière uniforme ; mais elles observèrent leurs périodes, étant plus fréquentes lorsque la fièvre elle-même était plus forte, et donnant du relâche lorsque la fièvre l'était moins. — Cette troisième

espèce de dysenterie pouvait faire périr les malades, ce que les deux autres n'auraient jamais fait, à moins qu'un traitement insensé n'eût transformé une maladie très-bénigne en une maladie dangereuse.

Voici quelle fut la marche des tranchées dans cette fièvre dysentérique. — Dans le temps des déjections, et un peu auparavant, le ventre était souvent très-douloureux ; il l'était moins, et même il ne l'était point du tout, le premier moment qui les suivait. Mais, quoiqu'un malade éprouvât souvent de violentes tranchées, son ventre n'était pas plus douloureux lorsqu'on le pressait même fortement, ni moins lorsque la main était ôtée. — C'est ce qui me faisait conjecturer qu'il n'y avait point d'inflammation, et que le vomitif n'était pas contre-indiqué. — Mais la tuméfaction et une certaine tension de l'abdomen, et l'augmentation des douleurs au toucher me faisaient reconnaître la phlogose des intestins, et j'aurai bientôt occasion de parler de ce dernier état. — Le traitement de ces fièvres bilieuses dysentériques (je parle de celles qui n'étaient point compliquées d'inflammation) consistait presque tout entier à combattre la fièvre bilieuse elle-même, comme la maladie la plus marquante. Je l'ai exposé d'une manière assez détaillée dans la seconde partie de ma Médecine pratique. — Car il se bornait à l'usage des savonneux, des fondants, des acides légers ; on faisait suivre ou on entremêlait l'émético-cathartique.— Il ne fallait, dans ce cas, donner l'opium que fort tard, avec ménagement, et lorsque la fièvre bilieuse était presque entièrement dissipée. En effet, on verra facilement que ce remède et la fièvre bilieuse s'accordent mal, si on fait attention à la nature de l'un et de l'autre, et si on les compare ensemble. — On guérissait rarement la fièvre bilieuse dysentérique avec les seuls purgatifs, à moins qu'elle ne fût considérable, et qu'on n'employât que des purgatifs très-doux, anti-bilieux, simplement eccoprotiques, tels que les tamarins, la casse, etc. — En effet, la rhubarbe, de quelque manière qu'on la donnât, ou bien les myrobolans et autres purgatifs analogues, trompèrent mes espérances, à moins que la fièvre ne fût déjà bien abattue, et que l'émético-cathartique n'eût précédé. — Ordinairement cette espèce de dysenterie n'exigeait pas d'autres moyens. — Voici maintenant les différentes manières dont se termina la *fièvre bilieuse* dysentérique. — Les uns, et c'était le plus grand nombre, se rétablirent à peu près dans le même temps, et de la même manière que s'ils eussent été attaqués d'autres fièvres bilieuses. — J'ai vu une fois, en suivant la méthode exposée ci-dessus, la fièvre dysentérique se changer en intermittente ; le ventre se resserrant hors le temps des paroxismes fébriles, et les déjections dysentériques revenant avec ces mêmes paroxismes. Vous eussiez dit que c'était une *fièvre* intermittente dysentérique. La décoction de quinquina termina cette fièvre. —Un individu était attaqué d'une fièvre bilieuse dysentérique : cette fièvre se changea en tierce sans aucun symptôme de dysenterie. — Quoiqu'on eût combattu cette fièvre dysentérique avec les moyens convenables, le ventre cependant, sans être douloureux, se relâchait quelquefois immodérément et pendant long-temps ; la dysenterie s'étant changée en une diarrhée, qui aurait été favorable si elle n'eût pas été trop longue, qui était difficile à arrêter à cause de l'atonie des intestins, et qui mettait obstacle à la convalescence.— Dans ces cas, la racine d'arnica, en poudre ou en infusion, fut constamment utile, et plus qu'aucun autre remède tonique. — Assez souvent la *fièvre bilieuse dysentérique* se changeait en maladie putride, en sorte que, changeant de nom, elle s'appelait alors *fièvre putride dysentérique*.

Ce changement s'opérait de différentes manières. J'entrerai dans quelques détails à ce sujet, parce qu'il doit en résulter des notions d'une application très-étendue, et qu'on ne peut ignorer sans crime quand on traite des dysenteries.— La fièvre bilieuse dysentérique se changeait en putride : — 1° Par la *négligence*. En effet, chez ceux qui négligèrent de se traiter, ou qui se traitèrent mal, cette fièvre ne parut plus avoir des rémittences et des exacerbations réglées, mais elle se soutenait toujours avec la même violence. Elle devenait donc continue, et était accompagnée des symptômes dont l'ensemble caractérise la fièvre *putride*. Alors l'usage long-temps soutenu des fondants, des émollients, des boissons tièdes, assez souvent aussi la saignée, furent utiles ; enfin, mais fort tard, on donnait un émético-cathartique, c'est-à-dire, lorsqu'on avait dissipé l'inflammation que la longueur et la violence de la fièvre avaient imprimée aux intestins.—

2° Par un *mauvais traitement*. En effet, on a employé les saignées réitérées contre la fièvre bilieuse dysentérique. Mais les malades n'ayant pas la force de soutenir la perte d'une si grande quantité de sang, la matière bilieuse commença à se dénaturer davantage, s'insinua partout, et souilla les autres humeurs du corps par son mélange funeste. — L'état de ces malades n'était point inflammatoire. Mais, dévorés par des ardeurs très-vives, leur pouls étant petit, faible, accéléré, ils avaient une fièvre continue, et cette fièvre était putride.

Dans ces circonstances, la racine d'arnica, à la dose d'un demi-gros toutes les deux ou trois heures, leur était plus utile qu'aucun autre remède. — Ils ne pouvaient supporter un émético-cathartique; car, quoique les premières voies fussent surchargées de saburre, une telle évacuation d'humeurs, même dépravées, achevait d'abattre le reste des forces vitales. Mais plus tard, et lorsque ces forces se trouvaient rétablies par l'usage de la racine d'arnica, l'évacuation par le vomitif leur devenait avantageuse. Ils reprenaient ensuite de la poudre d'arnica. — 3° Des *vomitifs réitérés mal à propos*, ou même des *purgatifs trop long-temps continués*, ont rendu les fièvres bilieuses dysentériques, opiniâtres et même dangereuses, à cause de l'épuisement des forces vitales. — Alors la racine d'arnica rétablissait des malades dont l'état était presque désespéré. Si les remèdes échauffants, astringents, narcotiques, étaient très-contraires dans la *fièvre bilieuse simple*, et la faisaient dégénérer en *inflammatoire putride*, leur usage aggravait singulièrement la fièvre bilieuse dysentérique. Il fallait alors, avant tout, apaiser avec des boissons, des fomentations, des saignées, la phlogose qu'un mauvais traitement avait occasionnée; ensuite, on terminait la cure par la méthode déjà exposée. — Quelquefois la fièvre est *originairement putride*; mais elle diffère peu de celle que j'ai dit plus haut devenir *secondairement putride*, venant à la suite d'une *fièvre bilieuse*. Il faudrait maintenant traiter de la *synoque putride*, avant de parler de sa complication avec la dysenterie. Mais depuis long-temps j'ai le projet de profiter d'autres circonstances pour traiter du caractère de ces fièvres si différentes les unes des autres, que l'on embrasse sous le même nom de *fièvre putride*, comme si elles étaient de la même nature (quelle erreur, et quel danger il en résulte pour les malades!), et pour exposer le traitement qui convient à chacune d'elles. — Lorsqu'à la synoque putride se joignait un rhumatisme des intestins, avec les conditions requises pour produire la dysenterie, je l'appelais *fièvre putride dysentérique*. Alors je m'occupais entièrement à m'assurer s'il n'y avait aucune inflammation; et, si elle existait, je l'abattais par des fomentations sur le bas-ventre, par des boissons émollientes et mucilagineuses, et même par des saignées. Ce n'était qu'après cela que j'employais le vomitif, même répété, ou des purgatifs doux; selon que la matière était disposée à céder à l'une ou à l'autre espèce d'évacuant. La racine d'arnica complétait le traitement. Ce médicament, donné dès le commencement, a suffi seul pour guérir des dysenteries putrides de cette nature, mais sans saburre notable, et exemptes de toute inflammation. Presque dans tous les cas, elle resserra le ventre, et apaisa par degrés les tranchées; elle excita le vomissement chez très-peu de malades : chez quelques-uns elle changea la dysenterie en diarrhée.

§ III. *Fièvre inflammatoire dysentérique, ou dysenterie inflammatoire bénigne, maligne.* — Le rhumatisme des intestins, sans lequel je ne puis concevoir de dysenterie, se compliquait assez souvent avec une fièvre inflammatoire : soit que la matière rhumatisante eût de l'acrimonie et la faculté d'enflammer; soit que les sujets fussent particulièrement disposés à la phlogose; soit enfin que la constitution de l'année, qui était inflammatoire, fît tendre à l'inflammation toutes les maladies qui eurent lieu alors. Souvent aussi, ce qu'on ne pouvait attribuer ni à la constitution de l'année, ni au tempérament du malade, ni à une certaine âcreté de l'humeur rhumatisante, était dû à un traitement inepte et hors de saison, à l'usage du vin, des aromatiques, des narcotiques, des astringents, etc. — Les dysenteries du printemps, de l'automne, de l'hiver, celles qui attaquaient les gens pléthoriques, robustes, étaient *inflammatoires*, ou *entièrement* ou *partiellement*, plus ou moins. Celles de l'été tenaient quelquefois beaucoup de ce caractère, et quelquefois aussi point du tout. Dans l'année 1776, je n'en observai qu'une seule, sur un très-grand nombre, qui participât de l'inflammation. — En cela

la dysenterie imitait la nature de la *fièvre dominante*, de sorte que, si l'*une* s'éloignait beaucoup ou peu de l'inflammation, l'*autre* s'en écartait ou s'en rapprochait dans la même proportion. — Il fallait être bien clairvoyant et bien sur ses gardes, pour ne pas méconnaître l'état de phlogose des intestins. On était trompé par le pouls, par des vomissements de matière saburrale, rouillée, par des vers rendus par la bouche ; et on prenait pour un effet de la matière morbifique en mouvement ce qui ne provenait que de l'état inflammatoire des intestins. Une douleur continuelle et fixée de préférence dans un endroit qui ne pouvait supporter le toucher, l'agitation et d'autres symptômes ordinaires dans l'entéritis, avertissaient le médecin du danger.

J'employai contre cette dysenterie le même traitement que je savais réussir contre l'entéritis, c'est-à-dire le plus anti-phlogistique. — D'abord la saignée, quelquefois répétée, ensuite des bains ou des cataplasmes, des émulsions tièdes en boissons et en lavements, des bouillons légers dépouillés de leur graisse et dans lesquels on faisait dissoudre de la gomme arabique, calmèrent la violence des tranchées et diminuèrent la fréquence des déjections. Tout autre remède, c'est-à-dire ayant des vertus différentes, fut nuisible. — Des dysenteries différentes se réunissaient quelquefois. Plus que toutes les autres, l'*inflammatoire* et la *bilieuse* avaient coutume de se combiner en une seule maladie, lorsque la constitution de l'année était sèche et froide, que les individus étaient robustes, pléthoriques, ou qu'ils avaient employé mal à propos l'opium, le vin, la rhubarbe, les myrobolans, les aromatiques, les astringents. — Quelquefois des dysenteries qui, chez certains malades, avaient existé isolées ou compliquées, se succédaient chez d'autres, de manière qu'il fallait approprier le genre de traitement à cette succession de dysenteries différentes.

§ IV. *Essai d'une nouvelle division de la maladie dysentérique, d'après son affinité avec les divers rhumatismes.* — La division de la dysenterie que j'ai donnée jusqu'à ce moment embrasse la plupart de ses espèces et les moins difficiles à guérir. — Mais il en reste quelques autres qu'il n'est pas si aisé de rapporter à celles déjà mentionnées, et dont on aurait peine à reconnaître le caractère d'après ce qui a déjà été dit. — Je vais donc prendre une autre route, par laquelle j'espère parvenir à une connaissance plus intime de la nature de cette maladie. — Je pose en principe que la dysenterie qui a eu lieu pendant ces années-ci fut un *rhumatisme des intestins*, engendré de la même cause qui a coutume de produire les rhumatismes sur la fin de l'été et dans l'automne. — Ainsi la fièvre rhumatismale d'été, et les rhumatismes d'une partie quelconque des membres, de la face, etc., eurent alors *la même cause matérielle* que les dysenteries, et ne différaient d'elles que par la *forme*. — En effet, 1° on a vu, la dysenterie survenant, des rhumatismes des membres disparaître subitement. — 2° Quelquefois un même individu était attaqué en même temps et d'un rhumatisme et de la dysenterie. — 3° La dysenterie cessait tout-à-coup aussi du moment que les poignets ou les genoux s'enflaient et devenaient douloureux, comme lorsque la fièvre rhumatismale se jette sur les membres. — 4° L'une et l'autre de ces maladies étaient également communes dans la même saison, les uns étant affligés de rhumatismes, les autres de la dysenterie. — 5° Le même traitement convenait aux deux maladies. Le tableau des symptômes était le même, aux différences près qu'occasionnait celle des parties affectées. — 6° La dysenterie se jugeait et se terminait fréquemment par des sueurs, ou par des efflorescences miliaires, ou des deux manières à la fois ; et c'est ce que l'on observait souvent aussi à l'égard des rhumatismes.

Assurément la bile très-âcre, seule et sans le concours du rhumatisme, ne produit point la dysenterie. Il m'arriva un jour à moi-même, étant attaqué d'une fièvre bilieuse, de vomir une saburre d'une âcreté extrême, et qui me brûla tellement la gorge, que pendant deux jours entiers les boissons les plus douces me semblèrent comme du feu qui aurait traversé mon gosier dépouillé. Cependant, malgré la présence de cette bile excessivement âcre, je n'éprouvai aucune douleur et à l'estomac et aux intestins, ni aucun symptôme de dysenterie. — En outre, les dysentériques ne vomissent souvent que très-peu de matières, dont la couleur et le goût ne sont nullement dépravés, et qui ne présentent aucune autre de leurs qualités viciée sensiblement. Cependant, pour

l'ordinaire, ce vomissement les soulage beaucoup. — Ainsi la dysenterie ne me paraît pas être produite par une bile âcre, retenue dans la cavité du tube intestinal et non encore résorbée, quoique la présence de cette bile puisse la rendre plus dangereuse. D'ailleurs le vomitif a souvent paru utile comme sudorifique : car on n'ignore pas que son action finit par provoquer les sueurs. On peut donc appeler la dysenterie *un rhumatisme des intestins*, non d'après une certaine analogie éloignée et par métaphore, mais dans le sens propre et naturel de ces expressions, et regarder ces deux maladies comme congénères et filles de la même mère. — Par conséquent le traitement des rhumatismes d'été peut être rectifié et corrigé d'après celui que nous adoptons aux dysenteries, et réciproquement. — Maintenant je vais passer en revue les différences de rhumatismes que j'ai observées dans les saisons dysentériques, afin qu'on ne puisse douter de l'analogie qui existe entre les rhumatismes et les dysenteries. — On voyait affectés de rhumatismes des hommes bien portants d'ailleurs, pour s'être exposés, dans un état de sueur, à un air froid. Ces rhumatismes furent bénins, sans fièvre, et on les dissipait facilement à l'aide de boissons tièdes et diaphorétiques.

J'ai observé une dysenterie séreuse, de la même nature absolument, bénigne, susceptible d'une guérison aussi prompte et par les mêmes moyens. C'est celle que j'ai dit plus haut former la *première espèce de dysenterie.*

La seconde espèce de rhumatisme était ce rhumatisme opiniâtre et chronique des extrémités, d'abord avec fièvre et un gonflement de la partie affectée ; ensuite, quoique la fièvre eût été dissipée, restant long-temps douloureux. S'il n'était pas traité convenablement, les articulations ne cessaient qu'à la longue d'être douloureuses : il les laissait moins propres au mouvement, raides, pleines de nodosités, tuméfiées, et pour toujours comme à demi-contournés. — Nous rencontrions une dysenterie semblable à ce rhumatisme, rebelle comme lui aux lois du traitement connu, et suivant tout-à-fait la marche de cette fluxion opiniâtre des articulations. Les douleurs des intestins durèrent fort long-temps, surtout celles du rectum, duquel, lorsque tout le reste du bas-ventre était rétabli, un ténesme continuel exprimait un mucus gélatineux parsemé de filets de sang. J'ai vu ce ténesme, qui durait depuis très-long-temps, disparaître dans une seule nuit, et un gonflement de la cuisse droite et du poignet du même côté survenir aussitôt après, avec une douleur rhumatismale, qui céda au petit-lait et aux frictions. — Il n'y eut cependant que très-peu de malades qui s'en tirèrent si doucement. Car quelquefois, quoique les tranchées ne cessassent que fort tard, le ventre coulait sans interruption pendant plusieurs semaines. On tenta inutilement différents moyens : les malades périrent, soit d'hydropisie, soit de consomption, par des déjections continuelles de sérum ou de chymus. — On trouvait alors les intestins, surtout les gros, beaucoup plus épais que dans l'état ordinaire, raides, coriaces, et cependant sans aucune ulcération. — Le rhumatisme invétéré produisait ici sur les intestins ce que j'ai dit avoir eu lieu par la même cause pour les articulations, qui restaient tuméfiées, noueuses, raides, et inhabiles au mouvement. — En effet, cette rigidité et cet endurcissement des intestins occasionnant l'oblitération des vaisseaux absorbants, un dévoiement continuel et sans douleur attira l'hydropisie et la consomption. — Quelques-uns d'entre eux, et seulement les plus forts et en même temps les plus jeunes, après avoir été réduits presque à l'extrémité par la longueur de la maladie, reprirent peu à peu leurs forces épuisées ; la matière rhumatismale perdait peut-être elle-même alors son énergie, et abandonnait les intestins. Mais le long séjour du mal laissa après lui le souvenir de son existence, par la langueur des forces de l'estomac et la perte de la vigueur de la jeunesse.

Il y avait un troisième genre de fluxions fort commun en été et au commencement de l'automne. Ces fluxions étaient de nature érysipélateuse, très-caustique ; elles faisaient pousser des cris au malade lorsqu'on le touchait avec le doigt, même très-légèrement ; elles étaient plus douloureuses vers le soir et pendant la nuit, et susceptibles de septicité. — Je traitai, en 1777, deux jeunes filles, dont l'une eut la main et l'autre le pied affectés d'un pareil rhumatisme. Je pensai que la maladie avait été plutôt adoucie par le temps que domptée par mes soins, qui, quoique très-multipliés et diversifiés, ne purent l'emporter sur le caractère opiniâtre de la

maladie. — Chez quelques malades, ces rhumatismes, après les avoir fait souffrir long-temps, se tournèrent en suppuration. Ceux qui, avant la maladie, faisaient des mauvaises humeurs, furent sujets plus que les autres à cette espèce de rhumatisme. J'ai observé aussi des dysenteries semblables chez des individus cacochymes. Elles étaient très-graves, mortelles. Heureusement qu'elles furent très-rares, et qu'on n'en vit aucune dans l'année 1776. — Ces dysentériques éprouvèrent, dès les premiers jours de la maladie, une *ardeur de bas-ventre* très-violente, continuelle, qui ne permettait pas le plus léger toucher; une anxiété extraordinaire, et de l'agitation; des déjections très-fréquentes d'un sang pur, mais d'un rouge sale; leur pouls était souvent grand et vibrant, mais jamais très-accéléré; quelquefois aussi il était très-petit. La saignée donnait un sang louable, sans couenne inflammatoire, et elle ne soulageait point. Lors même que leurs extrémités étaient d'un froid glacial et plus que cadavéreux, ils se plaignaient d'une chaleur interne qui les dévorait. Ils avaient un désir insatiable de boissons froides, la langue sèche, rude et froide aussi; l'esprit présent; le sentiment des douleurs jusqu'au dernier jour de leur vie. Les boissons mucilagineuses, tièdes, répétées, et les fomentations continuelles sur l'abdomen furent rarement avantageuses. C'était le troisième ou le quatrième jour, pour l'ordinaire, que ce froid de marbre et humide se répandait sur tous les membres; une sueur froide coulait abondamment et à grosses gouttes, principalement du visage.

Le septième et le huitième jour, les déjections devenant plus rares, de meilleure qualité, et ayant lieu sans tranchées, les malades paraissaient quelquefois reprendre de la chaleur. Mais restant la bouche ouverte, les yeux demi-fermés, avec un délire sourd, et une position négligée dans leur lit, ils périssaient le 9 ou le 10. — Les membranes du cœcum, du colon, surtout de sa portion transversale et descendante gauche, et celles du rectum étaient épaisses, charnues, dures et tuméfiées : la couleur en était plombée ou d'un rouge pâle. — On voyait sur le mésentère et sur l'épiploon une couleur rouge sale très-étendue, et pénétrant çà et là profondément dans la substance de ces organes. Le canal intestinal ayant été ouvert, on trouva sa membrane veloutée fortement imbue d'un vert obscur, que ni l'eau ni l'éponge ne purent enlever. — Cette couleur verte n'existait pas dans certains cadavres dont les intestins étaient toutefois d'un rouge sale, et répandaient un sang de même couleur. Quelques glandes du mésentère étaient tuméfiées par inflammation, et ressemblaient à des grumeaux de sang. Les intestins grêles étaient plus rarement et plus légèrement altérés, ou même ils ne l'étaient point du tout. C'était ici une inflammation du mésentère, des intestins et de l'épiploon, non *bénigne*, mais septique, érysipélateuse, et que tout l'appareil anti-phlogistique ne pouvait dissiper. — On ne réussissait pas plus avec les adoucissants et les incrassants, qu'avec les vomitifs ou les purgatifs. En effet, on ne pouvait adoucir l'inflammation par les anti-phlogistiques seuls, quand on n'évacuait pas la bile âcre et inflammatoire qu'il pouvait y avoir; et on ne pouvait évacuer cette bile lorsqu'il existait une inflammation aussi considérable du mésentère, des intestins et de l'épiploon. D'ailleurs, la cause de la maladie ne résidait pas toute entière dans la cavité du tube intestinal, comme on l'observe ordinairement chez ceux dont l'estomac est chargé de crudités résultantes d'un repas de la veille : une portion considérable de la matière dysentérique s'était fixée dans les membranes des intestins, dans le mésentère et dans l'épiploon, et il fut souvent très-difficile et très-dangereux de chercher à les en débarrasser. La fièvre elle-même était de cette famille nombreuse et variée des *fièvres septiques*, ou plutôt inflammatoires septiques et érysipélateuses.

L'observation journalière nous apprend qu'il existe des rhumatismes gastriques. Ces rhumatismes sont très-variés, et très-différents de ceux que j'ai décrits jusqu'à présent. Ce n'est point une chose nouvelle et découverte depuis peu : depuis long-temps les hommes même les moins instruits en sont convaincus. En effet, les noms d'ophthalmies gastriques et d'odontalgies saburrales, de céphalalgie gastrique, de rhumatisme bilieux des extrémités, et d'autres fluxions sur différentes parties qui proviennent de la saburre de l'estomac, ne sont-ils pas déjà devenus vulgaires, et pris dans l'essence même des choses et des causes ? — Toutes ces fluxions ont lieu sans fièvre, ou avec une fièvre lé-

gère seulement. On s'imagine plutôt être incommodé que réellement malade. Une bile âcre agit sur leur estomac, mais elle ne se fixe pas en totalité dans cet organe. Sa portion la plus ténue, celle qui en est comme la vapeur, reçue dans le torrent de la circulation, ou se porte vers différents émonctoires et se dissipe ainsi, ou s'égarant dans la route, se fixe quelque part. — Si c'est sur les poumons, et que ceux-ci ne s'en débarrassent pas sur-le-champ, il en résultera un catarrhe provenant des premières voies; si c'est sur la membrane pituitaire, ce sera un coryza, etc. Supposé maintenant que cette vapeur bilieuse, introduite dans le torrent des humeurs, s'égare dans sa course, de manière qu'elle n'aborde pas à un couloir convenable, ou que, cherchant peut-être à sortir par les pores de la peau, elle soit repoussée par du froid, et qu'au lieu de se porter alors, comme je le disais tout à l'heure, ou sur les poumons ou sur la membrane pituitaire, elle se jette sur les intestins, sur le mésentère, etc., il en résultera un catarrhe ou coryza intestinal, en un mot une *dysenterie*, et de l'espèce que j'ai appelée au commencement de cette dissertation, *bilieuse simple*.

La seule saburre bilieuse de l'estomac et des intestins, non compliquée avec ce rhumatisme, et ayant son siége uniquement dans la cavité intestinale, aurait peut-être produit un cours de ventre sans tranchées ou avec des tranchées, si la matière morbifique eût eu de l'âcreté. Mais une pareille *diarrhée*, quoique peut-être accompagnée de tranchées dans la supposition qu'il y a âcreté de l'humeur, est bien différente de la *dysenterie*, dans laquelle les déjections sont, il est vrai, très-fréquentes et avec douleurs, mais ne produisent presque rien, c'est-à-dire point d'excréments, et seulement du sang et du mucus exprimés par force. — Telle est certainement la véritable dysenterie, qu'on doit plutôt la ranger parmi les maladies qui resserrent le ventre, au milieu d'efforts continuels, mais inutiles, pour aller; et que souvent la diarrhée elle-même guérit la dysenterie. — Cependant la dysenterie n'est pas tellement opposée à la diarrhée, que, celle-ci survenant spontanément ou par l'effet des remèdes, il soit nécessaire que l'autre disparaisse toujours, et d'une manière certaine. Ainsi, une jeune fille qui s'était échauffée à danser et à boire du vin pur, et qui se refroidit ensuite dans la nuit, eut le lendemain une dysenterie extrêmement cruelle, avec une anxiété insupportable, le pouls petit, des défaillances Au bout de trois jours, elle vint à l'hôpital. Elle avait des déjections presque continuelles d'une matière comme laiteuse, avec une légère teinte verdâtre çà et là, qui sortait avec autant d'impétuosité que d'abondance. Je la fis saigner, présumant qu'il y avait inflammation de bas-ventre; j'employai les boissons tièdes mucilagineuses, et des fomentations sur l'abdomen, afin que les humeurs qui se portaient sur les intestins prissent une autre direction; enfin j'essayai de suspendre, au moins pour quelque temps, les évacuations en donnant de l'opium. Rien ne me réussit. La malade périt dans une agitation continuelle, et se plaignant d'un poids énorme à la région précordiale, lorsque ses tranchées diminuaient.

Je trouvai l'estomac et tout le canal intestinal d'une couleur rose intense, souples, et n'ayant point leurs membranes tuméfiées, telles que je les avais observées dans les autres sujets morts de la dysenterie. L'épiploon et le mésentère présentèrent la même couleur. Mais je crois devoir revenir à la *dysenterie bilieuse*. C'est de toutes les espèces celle que j'ai observée être la plus fréquente et épidémique; elle fut presque la seule, en 1773, dans certaines parties de la Hongrie, et pendant l'été de 1776 dans tout le territoire de Vienne. — Quoique cette dysenterie soit très-souvent populaire, et que la mort moissonne un grand nombre d'individus pendant qu'elle règne, cependant ce serait à tort qu'on accuserait de malignité le caractère de cette espèce, et qu'on la regarderait comme coupable de leur perte. On doit plutôt s'en prendre aux malades qui négligent le mal dans son origine, ou qui, voulant y porter remède, ne le font pas d'une manière convenable :

» Ils sont les victimes de leurs pro-
» pres sottises, les imbécilles !

HOM. ODYSS. A.

Je ne décrirai point ici la forme et les signes de la maladie, l'ayant déjà fait lorsque j'ai parlé de la *dysenterie bilieuse*. — J'ai aussi exposé alors la méthode de traitement, qui consiste dans l'emploi des vomitifs ou des émético-cathartiques, et de l'opium après le vomissement. —

Les émético-cathartiques me semblèrent préférables aux purgatifs seuls, quels qu'ils fussent, parce qu'ils évacuaient tout ce qu'ils rencontraient d'étranger dans le tube intestinal, et par toutes les issues. — Je comptais aussi sur cette vertu qu'ont les vomitifs d'exciter les sueurs lorsque leur opération est terminée. Je pensais qu'on pouvait alors les provoquer avec sûreté, et que cette excrétion dissiperait en même temps le rhumatisme des intestins. — En conséquence je prescrivais l'opium, le plus puissant des diaphorétiques, le calmant le plus certain, et en même temps le plus doux, de toutes les douleurs. Si la maladie présentait cet état que j'ai appelé fièvre bilieuse dysentérique, je donnais l'opium avec plus de ménagement, et plus tard lorsque la fièvre était déjà sur son déclin. On a vu plus haut pourquoi je me conduisais ainsi. Ordinairement un seul émético-cathartique suffisait pour terrasser la maladie. Quelques-uns en prirent deux : un seul malade tout au plus eut besoin d'un troisième. Je mettais un jour d'intervalle de l'un à l'autre; et dans ce jour, je donnais de temps en temps une décoction de chiendent et de pied-de-lion, avec du sirop de groseilles ou tout autre semblable, et un narcotique le soir. Une autre raison encore qui me faisait préférer le vomitif à tout autre moyen d'évacuation, c'était l'action même et les efforts du vomissement, qui attirent les particules irritantes, et les chassent alors par toutes les voies. — Nous recevions un grand nombre de malades qui avaient déjà fait usage pendant longtemps, mais inutilement, de rhubarbe, de myrobolans, de tamarins, de manne, de différents sels neutres. J'atteste que je les ai guéris plus difficilement, toutes choses égales d'ailleurs, que ceux qui n'avaient encore fait aucun remède.

Je connais les éloges qu'on prodigue à ces médicaments. Peut-être ont-ils guéri, plus tard, des dysenteries que les nôtres auraient guéries plus tôt. Mais ces remèdes m'ont même paru nuisibles lorsque la saburre était très-abondante, ou qu'elle avait son siége dans l'estomac et le premier intestin. — J'ai observé qu'il en était des dysenteries comme de la plupart des autres maladies : on les dit guéries par tel ou tel remède, lorsque les malades ont eu le bonheur d'échapper après en avoir fait usage. C'est ainsi qu'on peut expliquer les éloges donnés mal à propos à certains traitements. — Celui qui essaiera différentes méthodes, et qui les comparera, soit entre elles, soit avec les seules forces de la nature, parviendra à connaître laquelle est préférable, et ce que peut ou ne peut pas faire la nature. Nous avons fait toutes ces observations dans notre hôpital. On pouvait observer des rhumatismes inflammatoires, qui même se compliquaient les uns avec les autres, ou différentes espèces de rhumatismes qui se succédaient réciproquement, dans le même temps où il y avait beaucoup de dysenteries du même caractère : et on les guérissait de la même manière que la maladie épidémique des intestins.

§ V. *Différentes terminaisons de la dysenterie.* — Je vais dire maintenant quelles terminaisons différentes eut cette dysenterie. Assez fréquemment un émético-cathartique emporta la maladie entièrement, tout de suite et sans retour. — Or, nous voyons, et avec admiration, ce soulagement subit obtenu par le vomissement dans les rhumatismes gastriques, par exemple dans la frénésie gastrique, l'ophthalmie, le coryza, le catarrhe, et d'autres maladies, lorsqu'elles provenaient de saburre dans l'estomac. Car le vomitif non-seulement débarrassa cet organe de la matière récrémentitielle, mais encore déplaça avec une égale promptitude la portion absorbée de cette matière qui s'était fixée dans un endroit du corps même très-éloigné. La ténuité et la mobilité de cette portion absorbée de la saburre gastrique, qui affectait le cerveau, ou les yeux, le nez, la poitrine, les extrémités, les membranes des intestins, étaient vraisemblablement telles (surtout dans un corps déjà préparé, dont les fibres étaient déjà un peu assouplies et au moment de se prêter, en un mot *lorsque la coction était faite*) que dans le même temps, et avec le même remède, l'estomac pût être évacué, et ce qui en était sorti pour se jeter sur quelque viscère être déplacé, ramené dans le torrent de la circulation, et porté vers quelque émonctoire. — Quelquefois la maladie s'adoucit, et céda plus tard, après une nouvelle coction de la matière morbifique, une préparation ultérieure du corps, et enfin un second ou même un troisième vomitif. D'autres fois le vomitif ne procurait aucun soulagement, la violence des douleurs et la fréquence des tranchées restant toujours les mêmes. Dans ce cas,

je fis saigner du bras; et d'après le conseil d'Hippocrate, *j'humectais avec beaucoup d'eau tiède les parties situées au-dessous de l'ombilic*, en même temps que je donnais beaucoup de boissons tièdes et émollientes. J'ai ainsi été utile, de bonne heure, à un grand nombre de mes malades, un peu plus tard à d'autres, mais toujours d'une manière certaine.— Le sang des saignées ressemblait souvent à celui des pleurétiques; je réunissais donc la méthode anti-phlogistique à celle que l'on appelle évacuante. — Au commencement de l'automne, ou lorsqu'un temps plus rude que ne le comportait la saison et un air froid saisissaient des individus vêtus trop légèrement, ou suant soit par un soleil chaud de midi, soit par l'exercice, et leur donnaient la dysenterie; assez souvent alors la saignée seule les guérit, aidée de beaucoup de boissons émollientes et de fomentations sur l'abdomen.

Après que les tranchées avaient été apaisées par la méthode soit évacuante, soit anti-phlogistique, le ventre coulait quelquefois sans discontinuer pendant plusieurs jours, et même plusieurs semaines. On donnait alors avec avantage la racine d'arnica en substance ou en infusion. Les vésicatoires arrêtèrent cette diarrhée dans une ou deux occasions. — Les stomachiques, les fortifiants, les frictions, le seul laps du temps, dissipèrent l'enflure des jambes qui suivit ce flux de ventre prolongé. Mais l'expérience m'avait appris qu'il fallait employer ces toniques avec précaution, de peur qu'en voulant fortifier l'estomac, on ne le chargeât de choses qui péchassent par excès ou de quantité ou d'énergie. Car les toniques les plus légers seulement refont un estomac très-languissant et très-débile, tandis que de plus forts l'offenseraient. Un régime conforme aux principes de la médecine et le temps lui-même furent les secours les plus utiles pour ceux qui étaient attaqués de ce flux de ventre, et pendant leur convalescence. Je crois avoir parlé avec assez de clarté et de détail de la dysenterie qui ne s'adoucissait pas même après l'émético-cathartique, de la raison de ce phénomène, de son traitement, et de la conversion de la dysenterie en une longue diarrhée.

J'ai vu un troisième état de la maladie, bien rare à la vérité, mais par cela même plus difficile à guérir. La dysenterie se relâchait beaucoup, de manière que les déjections devenaient moins fréquentes et à peine douloureuses : elles l'étaient cependant, et pendant plusieurs semaines.—Je craignais plus que la dysenterie la plus aiguë, et plus que la longue diarrhée de laquelle je parlais tout à l'heure, cette dysenterie chronique, quoiqu'elle ne fût accompagnée que d'une douleur très-légère, de très-peu de durée, et sensible seulement au moment même des déjections. Le plus souvent elle éluda l'effet de nos remèdes, trompa nos espérances, et dévoua les malades à une mort lente et inévitable. — On trouvait dans les cadavres une inflammation chronique avec une dureté et une rigidité des intestins, des gros principalement. — Je comparais cet état de la dysenterie avec la matière rhumatismale ou arthritique qui se fixait opiniâtrement dans les articulations tuméfiées, et qu'on ne pouvait en déplacer; et je pensais que c'était la même maladie et la même cause matérielle, dont le siége était différent.— Ceux qui n'étaient plus à la fleur de l'âge succombèrent plutôt à la longueur qu'à la violence du mal. — Un petit nombre de dysenteries se terminèrent cette année (1779) par le ténesme, qui, au reste, est ordinairement le dernier des symptômes de la dysenterie, et en ferme la marche. Il y en eut cependant qui, après la disparition totale des douleurs, éprouvèrent, pendant quelques jours, de vains efforts pour aller, ne rendant que du mucus et quelquefois aussi un peu de sang. Une fois seulement j'observai un ténesme qui dura plus long-temps, et résista à tous les moyens que j'employai. C'était tantôt avec la rhubarbe et les myrobolans, tantôt avec des clystères mucilagineux, tantôt (changeant de méthode) avec l'opium, que j'essayai, mais en vain, de le dissiper. Une nuit, il disparut tout-à-coup, et il survint presque aussitôt, dans la même nuit, un gonflement douloureux au carpe droit et une sciatique du côté gauche. Peu de temps après, le malade fut délivré de ses douleurs par l'usage du petit lait.

Je regarde le ténesme comme la même maladie que la dysenterie, dont seulement le siége varie et occupe moins d'espace. En effet, si la majeure partie des gros intestins, et surtout du colon, qui est le siége principal et le plus ordinaire de la dysenterie, est affectée de ce rhumatisme, et l'est de la manière que je disais précédemment être nécessaire pour constituer cette maladie des intestins, il

est convenu qu'il y aura dysenterie. Mais, si ce rhumatisme dysentérique, abandonnant une grande partie de l'espace qu'il occupe, se renferme dans les limites étroites du rectum ou même de son extrémité, ce ne sera plus qu'une dysenterie de cet intestin, ou autrement dit un *ténesme*. Je ne connaissais point d'autre traitement de ce ténesme ou de cette dysenterie partielle que celui de la maladie entière et principale. — Il résultait de là que je le combattais par les vomitifs, par les purgatifs, par les lavements émollients, par les boissons de même nature et par la saignée ; quelquefois aussi avec l'opium, et même avec un vésicatoire sur le sacrum : c'est-à-dire que je variais mes moyens selon l'idée que je m'étais faite de cette dysenterie locale. — Quelquefois on pouvait sans danger confier au temps la guérison du ténesme. — Une jeune fille, relevant de la dysenterie, était tourmentée par un ténesme, mais que je croyais être d'un autre caractère ; car elle avait eu autrefois un gonflement hémorrhoïdal douloureux, avec ténesme ; et alors elle paraissait ressentir les mêmes incommodités des tubercules des hémorrhoïdes irritées. — J'observai, plus fréquemment depuis, ce ténesme hémorrhoïdal chez des hommes robustes, et plutôt dans les dysenteries d'automne que dans celles d'été. — Les émulsions et les lavements purement émollients guérissaient le ténesme hémorrhoïdal ; mais les opiatiques l'aggravaient. — Chez quelques-uns, la dysenterie se changea en rhumatisme de quelqu'autre partie. Par exemple, les épaules chez les uns, la nuque chez les autres, ou l'occiput, ou les poignets, ou les genoux, etc., furent en proie à une douleur déchirante, les tranchées et les déjections n'ayant plus lieu. — Je désirais quelquefois ce changement de la dysenterie en une maladie articulaire, quoiqu'un grand nombre d'observateurs le redoutent. Mais j'aimais mieux avoir à traiter les articulations, qui supportent la violence du mal plus facilement et avec moins d'inconvénients que les intestins. J'ai dit quelquefois, c'est-à-dire dans les dysenteries graves, difficiles, ou presque impossibles à guérir, mais non pas dans les dysenteries simples bilieuses, pouvant guérir celles-ci en peu de temps et beaucoup plus facilement qu'une maladie des articulations.

Quelquefois les poumons commençaient à s'affecter comme d'un catarrhe, du moment que la dysenterie s'adoucissait, ou que les malades en relevaient. — Quelques-uns avaient, après la dysenterie, un tintement d'oreilles avec un peu de surdité. — Chez un très-petit nombre, la maladie des intestins étant déjà domptée, le mal se portait vers l'estomac, où un poids énorme se faisait sentir. — Quelquefois, lorsque les symptômes dysentériques étaient calmés, la poitrine était très-oppressée, ou le côté affecté d'une douleur comme pleurétique, sans qu'il y eût cependant une fièvre forte et bien marquée. Le rhumatisme s'était porté alors sur la plèvre ou sur les muscles intercostaux. — Quelquefois ce rhumatisme restait fixé à un seul endroit, quelquefois aussi il errait vaguement, attaquant tantôt une partie, tantôt une autre. — Mais, sur quelque partie qu'il se jetât, il se dissipait en peu de jours, soit spontanément, soit au moyen de remèdes convenables. — Pour produire cet effet, j'excitais la transpiration avec une infusion de fleurs de sureau tiède et l'antimoine diaphorétique non lavé. La tisane de bardane, etc., fut utile aussi. Quelques-uns furent délivrés de cette fluxion par le petit-lait, d'autres par de la rhubarbe, d'autres enfin par un vésicatoire. — Une femme fut saisie d'une douleur pleurétique qui, abandonnant la poitrine, se jeta dans la partie molle de l'hypochondre droit, et se reportant ensuite aux poumons, occasionnait une toux comme catarrhale très-incommode, surtout la nuit. Cette toux ayant cessé tout-à-coup, il survint une dysenterie, qui s'arrêta subitement aussi avant les vingt-quatre heures ; et alors la région droite et supérieure du thorax, derrière la clavicule, fut affectée d'une douleur violente. Je provoquai la diaphorèse au moyen d'une abondante infusion de sureau tiède, et je plaçai un vésicatoire entre les deux épaules : la malade fut guérie. — J'ai observé plusieurs exemples de ce rhumatisme errant de l'été et de l'automne. Ils font voir si clairement son affinité avec la dysenterie, qu'il ne doit pas rester le moindre doute sur ce sujet, même aux plus récalcitrants. — Chez quelques-uns, la maladie se jetait sur la vessie, en sorte que la dysenterie s'arrêtant tout-à-coup, il survenait une grande difficulté d'uriner, ou même une ischurie complète. D'autres éprouvèrent seulement un grand poids à la région du pubis, après la disparition de la dysenterie. Il y en avait qui urinaient diffici-

lement, quoique la dysenterie fût encore dans toute sa force. Les émulsions d'amandes, avec addition de sirop d'althæa, et des cataplasmes émollients sur le pubis dissipèrent cette dysurie qui venait à la suite de la dysenterie. — Pendant cette année (1779), quoique le nombre des dysenteries fût beaucoup plus considérable que dans l'été de 1776, j'en observai bien moins que dans cette saison avec complication de dysurie. — On vit très-peu de malades attaqués de strangurie, avec un sentiment de pesanteur vers le pubis, et sans dysenterie.

§ VI. *Terminaison de la dysenterie en hydropisie. — Digression sur l'hydropisie par pléthore.* — La dysenterie se termine aussi en hydropisie, surtout chez les femmes que la longueur de la maladie épuisa davantage. — Sur les derniers jours de la dysenterie, et lorsqu'elle se terminait en un flux de ventre indolent, la plupart eurent les jambes et quelquefois les cuisses gonflées par un flegme blanc: chez quelques-unes, le gonflement gagna l'abdomen et tout le reste du corps. — Ceux dont les pieds seulement et les cuisses furent tuméfiés éprouvèrent du soulagement au moyen des toniques doux, des cordiaux agréables, des amers, etc., des frictions aromatiques sur les jambes, du temps lui-même. — Mais, lorsque tout le corps était tuméfié, ce qui n'avait lieu que très-rarement, le traitement devenait plus difficile, et on en variait les moyens. Moins de sommeil, de l'exercice, la tisane de pied-de-lion et de chicorée avec la terre foliée de tartre, l'extrait de Collin, que je faisais préparer avec le suc de laitue vireuse fraîche, rétablirent ces malades sur la fin de l'automne et au commencement de l'hiver. — Je ne parlerai point de beaucoup d'autres hydropisies qui provenaient de causes différentes, et qui furent guéries par les moyens et les méthodes que tout le monde connaît. Cependant je ne puis manquer cette occasion de m'écarter un peu de mon sujet, et de traiter, en forme de conférence, de cette maladie (de l'hydropisie), le hasard m'y ayant en quelque sorte conduit.

Je reprendrai donc ma dissertation sur la dysenterie, lorsque, ranimé par une certaine variété d'objets, je sentirai se dissiper le dégoût que produit tout récit un peu prolongé. — Outre les autres hydropisies plus ordinaires, mais dont je ne parlerai point, non plus que de leurs causes, j'en observais une certaine espèce qui a bien été décrite par-ci par-là, mais qui est peu connue, selon moi, dans la pratique, et que, par cette raison, on traite quelquefois fort mal. — Voici ce que j'appelais *hydropisie pléthorique*, ou *causée par la pléthore*. — Ses causes étaient presque l'opposé de celles des autres espèces d'hydropisies, c'est-à-dire la pléthore, et l'embarras dans la circulation des fluides, qui d'ailleurs étaient de bonne qualité : d'où il arrivait que les vaisseaux sanguins, trop distendus, laissaient échapper facilement la partie aqueuse, qu'ils avaient ensuite peine à reprendre. Alors les eaux, ramassées dans le tissu cellulaire ou dans certaines cavités, formaient l'espèce d'hydropisie nommée par moi *pléthorique*. — J'essayai de me rendre claire à moi-même, par quelque exemple, la formation de cette maladie. De même, en effet, que, dans les derniers temps de la grossesse, la compression des veines iliaques occasionne une surabondance d'humeurs dans les extrémités inférieures, ou une pléthore locale, d'ou résulte une hydropisie des jambes, des cuisses et des parties externes de la génération ; de même, chez les pléthoriques, la colonne du sang, trop considérable pour être contenue sans gêne dans les vaisseaux et ramenée facilement vers le cœur, produit l'hydropisie. — Cette maladie, d'après mes observations, a lieu seulement chez les sujets robustes, dans la fleur de leur âge, et usant d'une nourriture succulente.

C'est de cet état du corps, de l'âge, du genre de vie, ainsi que de l'absence des causes qui ont coutume de produire les autres espèces d'hydropisie opposées à l'espèce que j'appelle pléthorique, que je tirai la notion exacte et du caractère de celle-ci et du traitement qui lui convient. — J'ai vu, entre autres, le cuisinier du comte de***, homme d'une corpulence carrée, un bûcheron, un forgeron, un domestique, hommes d'une très-forte constitution, enfin deux femmes d'une complexion vraiment virile, attaqués de cette espèce d'hydropisie, avec des résultats différents, comme je le rapporterai dans la suite. — Ordinairement cette hydropisie est entre cuir et chair et répandue dans tout le corps. Quelquefois elle n'occupe que les jambes et les cuisses. Je n'ai point encore vu d'*ascite pléthorique*. Quelquefois elle présentait les accidents de l'hydrothorax : difficulté de

respirer quand on marche, impossibilité de se coucher sur le dos, réveil en sursaut pendant le premier sommeil, avec crainte de suffocation, etc. — Il était difficile de distinguer l'hydrothorax par pléthore des autres espèces d'hydrothorax qui proviennent d'autres causes, et qui exigent un traitement différent. — J'ai observé aussi des *chloroses par pléthore*, très-distinctes des autres espèces. C'était chez des filles de la campagne, habituées à de rudes travaux. — Dans cette hydropisie et cette chlorose par pléthore, les remèdes qui conviennent dans les autres espèces étaient la plupart nuisibles. — On employa avec avantage des saignées médiocres, mais que l'on répétait quelquefois ; un régime anti-phlogistique, des tisanes émollientes, nitrées, acidulées, le petit-lait avec la terre foliée de tartre. — J'ai opéré quelques cures de cette hydropisie par l'usage soutenu de la crème de tartre. — Quelquefois cette hydropisie et cette chlorose acquéraient un caractère inflammatoire. Alors, ayant recours au traitement le plus anti-phlogistique, je pratiquai plusieurs saignées, dont le sang se trouvait comme celui des pleurétiques. — Voici quelques exemples de cette hydropisie dont l'événement a été moins heureux.

Le cuisinier du comte de***, d'une corpulence carrée, musculeux, ayant la poitrine large, le cou court et gros, eut une pleurésie chez lui dans le fort de l'hiver. Ayant échappé avec peine à cette maladie, il se plaignait d'une difficulté de respirer quand il marchait, et la nuit quand il était couché sur le dos ; il se réveillait dans son premier sommeil comme s'il eût été au moment de suffoquer, et se jetait hors de son lit pour prendre l'air. Il passa beaucoup de nuits sur son séant ; ses jambes étaient très-œdémateuses ; les carpes étaient aussi tuméfiés, mais médiocrement. Le pouls était développé, lent, et l'artère frappait le doigt comme un fil de fer. Pendant qu'il était encore chez lui, il se fit faire quelques saignées dont le sang était pleurétique. Il éprouva quelque soulagement, mais de peu de durée. Cependant, il se nourrissait comme il avait coutume, mangeant de la viande, buvant du vin, et le plus souvent pur, parce qu'il s'échauffait par le travail et à être près du feu. — On me le confia sur la fin du printemps. L'usage de la scille et des autres moyens qui portent puissamment aux urines, des frictions sur les jambes lui procurèrent en peu de temps l'avantage de n'être plus réveillé dans son premier sommeil, et au moins de ne plus être obligé de quitter son lit. Dans l'espace de quelques semaines, le gonflement des jambes et des mains disparut, de même que les accidents de la poitrine. Devant sortir de l'hôpital le lendemain, il avait ramassé ce qui lui appartenait, et s'était couché gaîment et en se félicitant du rétablissement de sa santé. Mais, après minuit, il tomba dans des convulsions épileptiques en poussant de grands cris, et ensuite dans un sommeil apoplectique. dans lequel il mourut sur le soir. — Son cœur fut trouvé d'une grosseur demesurée et trois fois plus considérable qu'il n'a coutume de l'être. Ce n'était point l'effet d'une dilatation morbifique, puisque toutes ses parties étaient bien proportionnées. — Les poumons adhéraient de toutes parts au thorax par un tissu lâche qui les enveloppait. — Les vaisseaux du cerveau étaient très-grands et distendus par beaucoup de sang. Il y avait un peu de sérosité épanchée entre les méninges. — Les diurétiques, les purgatifs, les frictions, avaient dissipé les effets de la pléthore, c'est-à-dire les amas de sérosité ; mais la cause n'avait pas été détruite : elle avait même augmenté. — J'ai lu une observation semblable dans le journal de Van-Swieten, dont je ferai paraître les articles les plus intéressants, aussitôt que mes occupations me le permettront. — Le malade dont il fait l'histoire, hydropique *de la même manière* que le mien, traité *de la même manière*, mourut *de la même manière*.

Un domestique, vigoureusement constitué et très-robuste, vomissait fréquemment depuis plus d'un an, surtout dans la matinée : il était toujours altéré. Enfin, une anasarque se déclara. Il se purgea inutilement chez lui : les diurétiques ne lui furent d'aucun avantage, au contraire ses urines devinrent plus rares. Tous ceux qui l'avaient connu étaient surpris de voir cet homme passer ainsi tout-à-coup d'une habitude athlétique à un état de cacochymie aqueuse, sans qu'aucune maladie précédente eût épuisé ses forces. — A son entrée dans l'hôpital, je lui trouvai le pouls plein, dur, très-vibrant. Tout son corps, ses cuisses et ses jambes étaient horriblement tuméfiés. On tenta de nouveau les diurétiques, et on les varia, parce qu'il est certain, d'après l'ex-

périence, que le même remède n'excite pas toujours les urines dans une hydropisie de la même espèce. — Enfin, ne produisant aucun bien, je fis appliquer des vésicatoires aux jambes; moyen par lequel j'avais déjà guéri certaines hydropisies très-graves et qui avaient résisté à toutes les espèces de remèdes internes. — Les eaux coulèrent abondamment jour et nuit par les plaies des vésicatoires, en sorte qu'en très-peu de jours le malade fut désenflé presque entièrement. — J'augurai mal, dès le commencement, de cette hydropisie, parce qu'elle provenait d'une cause inconnue chez ce jeune homme, chez lequel je ne pensais pas qu'il y eût de la disposition à l'hydropisie, et parce que je trouvais certains rapports entre ce domestique et le cuisinier. — J'annonçai une terminaison fâcheuse, une mort convulsive, apoplectique, peu éloignée. Tous ceux qui voyaient le malade en espéraient cependant bien ; mais moi, je ne savais comment écarter la tempête qui le menaçait prochainement. Peu de jours après, lorsque l'eau était déjà presque entièrement évacuée, il tomba tout-à-coup dans des convulsions, et mourut apoplectique. — Le cerveau était environné de sérosité : ses vaisseaux étaient gorgés de sang. On trouva une livre de cette même sérosité dans la cavité droite de la poitrine, et neuf onces dans la gauche. Le péricarde en contenait six. — La vésicule du fiel était vide. Le foi paraissait sain par sa consistance ; mais il était d'une couleur très-verte dans toute sa substance. — Je soupçonnai que cette couleur verte et l'absence de la bile de la vésicule étaient dues aux convulsions qui survinrent quelque temps avant la mort. — Je connaissais déjà depuis long-temps cette espèce d'hydropisie, et même j'en avais guéri quelques malades. Mais je ne sais ce qui obscurcit mon diagnostic à l'égard de ces deux malades, au point de me faire attribuer à leur maladie une cause qui n'était pas la vraie. — Je fus trompé par le succès apparent du traitement, quelque mal indiqué qu'il fût, et je me confirmai ainsi dans l'idée fausse que je m'étais faite sur la nature de la maladie. —Les eaux s'écoulèrent, à la vérité, très-abondamment; mais ce fut par des remèdes qui n'atteignaient pas la cause du mal, ou qui même augmentaient ses forces. Je me suis bien gardé depuis d'employer les vésicatoires dans l'hydropisie *par pléthore*; j'ai préféré des scarifications au bas des jambes, et d'évacuer ainsi les eaux qui étaient attirées vers les plaies. Cette pratique accélérait la guérison d'une manière à étonner.

Un maçon, âgé de trente-huit ans, disait avoir été dans un hôpital un an et demi auparavant, pour une affection catarrhale de la poitrine, avec une toux fréquente et sèche, une respiration laborieuse et fréquente, et une crainte de suffoquer, particulièrement la nuit. Sa poitrine était oppressée. Il fut guéri par des saignées et d'autres remèdes, de manière cependant que ces mêmes accidents menaçaient assez souvent de reparaître, et qu'il les prévenait par de nouvelles saignées. — Depuis onze semaines déjà, son moyen ordinaire ne le soulageait plus d'une oppression qui se faisait sentir vers le bas de la poitrine, et d'un embarras dans la respiration. Il rendait des crachats muqueux. Cependant son appétit se soutenait, et il continuait toujours de travailler. — Depuis huit jours, il était survenu une toux catarrhale continuelle, plus forte la nuit, et presque suffoquante alors, parce que l'oppression et la difficulté de respirer augmentaient à un tel point qu'il était obligé de se lever et de se promener dans sa chambre, dans la crainte d'étouffer en restant couché et tranquille. — Il se couchait aussi facilement, ou pour mieux dire aussi difficilement, sur tous les côtés ; son appétit était perdu ; il ne pouvait se soutenir ; l'anasarque était générale ; les pieds surtout, les jambes et les cuisses étaient tuméfiés. Le pouls était fort, plein et vibrant. —La respiration devint de plus en plus laborieuse, asthmatique, accompagnée de sifflement ; le corps se tuméfia encore davantage ; le malade rendait depuis plusieurs nuits des crachats briquetés et mêlés de beaucoup de mucus; il quittait fréquemment son lit ; et, sur les derniers temps, il délirait par intervalles. Il mourut au commencement du treizième jour, à dater de son entrée. — J'ai noté seulement dans mon journal qu'à l'ouverture du cadavre on avait trouvé une hydropisie dans les deux cavités de la poitrine et dans le péricarde, avec une inflammation considérable du poumon droit. — Soit oubli, soit distraction occasionnée par d'autres affaires, je n'ai point spécifié la quantité d'eau. — Voilà une hydropisie que l'on doit rapporter à l'espèce dont il est ici question, guérie dans le principe par des saignées, ensuite souvent adoucie par le

même moyen, enfin devenant plus forte et faisant périr le malade.

Un forgeron, âgé de quarante-huit ans, nous racontait que, depuis sa jeunesse, il avait eu la respiration difficile, et même, de temps en temps, presque asthmatique; qu'au reste, il n'avait jamais été gravement malade, si ce n'est dans l'hiver de 1768, où il fut attaqué d'une maladie aiguë de poitrine qui dura huit jours. — Depuis le commencement de décembre 1778, son ventre commença à se tuméfier un peu, ainsi que les jambes vers les malléoles. Depuis cette époque-là aussi, sa respiration fut plus laborieuse, surtout après le repas, et lorsqu'il était couché. — Mais, à dater de la fin de ce même mois, il était obligé fréquemment, les nuits, de sortir du lit, dans la crainte d'étouffer s'il y fût resté.— Depuis dix-sept jours, il ne pouvait, par la même raison, se coucher sur le côté gauche; et il ne le faisait même avant qu'avec peine. — Les gens de sa connaissance nous avaient assuré que c'était un grand ivrogne.—Une toux modérée lui faisait rendre parfois un peu de matière glutineuse. — Ce fut le 15 janvier 1779 qu'il vint à l'hôpital : il avait les jambes et les cuisses tuméfiées, ainsi que le ventre, qui ne l'était pas beaucoup.— Il se trouva très-soulagé par l'usage de la terre foliée de tartre et de l'oxymel scillitique dans l'eau de persil ; les urines coulèrent, et le ventre s'ouvrit. Au bout de quatre jours, il nous quitta malgré nous, respirant beaucoup plus librement, non pas cependant avec une liberté entière. Il avait les extrémités inférieures et le ventre encore un peu enflés. Il disoit qu'il était content du mieux qu'il éprouvait, et qu'il ne voulait pas acheter une santé parfaite à un si haut prix, c'est-à-dire par une diète sévère et en buvant de l'eau, manière de vivre qui lui semblait plus insupportable que la maladie elle-même. — Le 24 de janvier, au matin, on nous le ramena dans une voiture. Il avait le visage bouffi, de couleur pourprée, livide; les lèvres plombées; les yeux protubérants : il respirait d'une manière entrecoupée et avec sifflement, comme s'il eût été au moment de rendre l'âme. On le déposa dans cet état à la porte de l'hôpital.

On lui fit une petite saignée ; ensuite on le plaça dans un lit. La voix et l'usage de ses sens lui revinrent; mais la respiration s'améliora à peine. — Lorsqu'il se fut reposé près d'une heure, il put répondre aux questions qu'on lui fit, et il nous dit que la veille même et les autres jours, depuis qu'il nous avait quittés, il s'était livré à des travaux extraordinaires de son état, ce qui l'avait obligé de boire plus de vin que de coutume. — On lui fit une seconde saignée, qui fut de dix onces. Le sang forma une couenne inflammatoire fort mince, gélatineuse et de couleur plombée. Après la saignée, je fis pratiquer la paracentèse au côté droit de la poitrine, d'où il sortit, avec force, cinq onces d'une sérosité jaunâtre. Le chirurgien assura qu'il avait senti avec son doigt, introduit par la plaie, que les poumons étaient aussi durs qu'on les trouve souvent en ouvrant les cadavres après des maladies inflammatoires. — On observait la plupart des signes qui annonçaient que cet homme, outre l'hydropisie, avait une péripneumonie considérable. — Replacé dans son lit, il respirait beaucoup plus aisément à la vérité, mais encore cependant avec un certain sifflement. Il but de l'eau de persil avec la terre foliée de tartre et de l'oxymel scillitique en petite quantité : ce qui lui fit vomir par deux fois une matière semblable à de l'eau de savon des blanchisseuses, blanchâtre, écumeuse, un peu tenace et très-amère.—Le lendemain, comme la chaleur était considérable, que la respiration se faisait difficilement et avec sifflement, on lui prescrivit pendant plusieurs jours des boissons purement émollientes, tièdes et nitrées. Deux nouvelles saignées donnèrent un sang toujours pleurétique et apportèrent du soulagement, en sorte que le 1er février, le malade respirait librement, pouvait se coucher sur le dos et sur l'un et l'autre côté, et ne toussait que très-rarement. Pendant tous ces jours, il s'écoula une grande quantité d'eau de la cavité de la poitrine et du tissu cellulaire des muscles de cette région. Mais le gonflement des jambes et des cuisses restait toujours aqueux et considérable. — Depuis ce temps le malade se levait et se promenait dans sa salle. Il commença à faire usage d'oxymel scillitique et d'autres remèdes, par le moyen desquels j'espérais provoquer les urines. — Mais, après le milieu du mois de février, le gonflement des jambes et des cuisses augmenta tellement, qu'il fut de nouveau obligé de garder le lit. La toux reparut, le soir surtout et pendant la nuit. La chaleur et la fièvre devinrent continuelles, mais avec plus d'intensité vers le soir. La plaie de la

paracentèse rendit un pus ténu, aqueux et très-abondant. — Pendant que les extrémités inférieures étaient extraordinairement tuméfiées, les muscles des bras se fondaient en quelque sorte, ainsi que ceux qui garnissent le thorax. — Il mourut le 18 de mars. Le poumon du côté ouvert était très-enflammé dans sa totalité, et il adhérait fortement par toute sa surface à la plèvre, qui était également enflammée. On ne trouva nulle part ailleurs de collection de pus, ni d'ulcération. Le reste était comme dans l'état naturel. — Nous fûmes étonnés de voir une péripneumonie fort grave jointe à un hydrothorax et à une hydropisie très-considérable des extrémités inférieures, ainsi que des crachats purulents, et non simplement puriformes, sans aucun vestige d'ulcère ni dans le poumon, ni ailleurs. — Quoique, dans le commencement de février, ce malade n'eût point de fièvre sensible, et qu'il pût se lever, cependant, à ce qu'il paraît, l'inflammation du poumon, qu'il avait lors de son entrée à l'hôpital, n'avait pas été totalement dissipée.

L'adhérence du poumon à la plèvre eut lieu plus tard, et après l'opération : car les eaux sortirent librement; et le chirurgien, ayant introduit son doigt par la plaie aussitôt qu'elle eut été faite, ne rencontra aucun point d'adhérence. — Quoique la plèvre fût enflammée, cependant le malade ne s'était jamais plaint d'un point de côté. — J'ai rencontré assez souvent cette complication de l'hydrothorax avec la péripneumonie (soit que ces deux maladies se trouvent réunies par hasard seulement, soit qu'elles naissent toutes deux d'une cause commune, ou (ce que j'ai prouvé être le plus ordinaire) que l'une dépende de l'autre comme un effet dépend de sa cause); j'ai même guéri quelques malades de ce genre par des saignées modérées mais répétées fréquemment, et par la tisane de guimauve avec le nitre. Tout ce qu'on a dit sur l'usage des sels les plus doux, acides, neutres, du sel d'oseille, de la crème de tartre, de la terre foliée de tartre, du nitre lui-même pour la cure de l'hydropisie, appartiendra principalement à cette espèce d'hydropisie *pléthorique* ou inflammatoire, si les autres secours à employer tendent au même but, comme le régime, les boissons, et de temps en temps aussi la saignée. — Mais je ne crois pas qu'il faille combattre les autres hydropisies, *quelles qu'elles soient*, par le moyen cruel de l'abstinence de la boisson : pratique dont les effets pernicieux me sont démontrés et par ma propre expérience et par ce qu'en a dit le célèbre Millman (1).

§ VII. *Des différents remèdes et méthodes anti-dysentériques. Certaines particularités de la dysenterie.* — Je me suis étendu peut-être plus que je ne me l'étais proposé d'abord sur l'hydropisie *par pléthore*, cette matière étant étrangère à mon sujet. Je ne le pardonnerais pas à un autre, et je ne réclamerais pas pour moi-même, s'il n'était à peu près indifférent dans quel ordre on raconte, quand ce n'est pas une histoire complète, mais seulement des fragments et des morceaux détachés. — Que celui qui veut construire l'édifice s'occupe d'un ordre et d'une distribution; mais moi qui ne suis qu'au service de l'architecte, je crois avoir rempli ma tâche, si j'ai placé çà et là quelques matériaux dont il puisse faire usage. — Je vais donc reprendre mon sujet, et rapporter, sans y mettre aucun ordre déterminé, ce que j'ai trouvé épars, soit dans mon journal, soit dans ma mémoire, sur la dysenterie. — Celui qui sait combien les différences de cette maladie sont multipliées ne pourra pas douter de la nécessité de varier les moyens de la traiter. Je ne crois pas cependant avoir jamais employé les astringents, excepté une seule fois, dans l'été de 1776, contre un cours de ventre ancien et indolent, qui eut lieu à la suite d'une dysenterie. Ils ne réussirent point. Le ventre continuant de couler, l'hydropisie survint, et ensuite la mort eut lieu sur la fin de l'hiver. — Ce genre de remèdes s'accorde mal avec la notion que je me suis formée de la nature de la dysenterie. — Ceux qui font prendre le bol d'Arménie à des dysentériques, pour resserrer le ventre quand il est trop relâché, et qui croient parvenir à ce but en prescrivant un gros de cette terre inerte, ne se trompent-ils pas assez plaisamment pour le bonheur de leurs malades? — J'ai vu une dysenterie *ancienne et sans fièvre*, qu'aucun remède ne pouvait arrêter, guérie par le baume dit

---

(1) « Animadversiones de natura hydropis, ejusque curatione, auctore Francisco Millman, M. D. colleg. reg. med. Cons. et regiæ societatis Lond. Socio. Viennæ et Londini, apud Rudolphum Græfferum. »

de Saxe. — Une autre dysenterie pareille céda à un vésicatoire appliqué sur le ventre, et une troisième à un sinapisme appliqué sur la même région. — Je n'ai presque pas fait usage des huileux, si ce n'est des plus doux, et combinés avec beaucoup de mucilage, tels qu'on les trouve dans les émulsions faites avec les quatre semences *froides*. Ces émulsions tièdes, avec les autres moyens anti-phlogistiques, tenaient le premier rang dans le traitement de la dysenterie non bilieuse, mais plus ou moins compliquée avec l'inflammation des intestins. Les dysenteries de ce caractère ont lieu au commencement du printemps, ou même dans un automne plus froid qu'à l'ordinaire : mais elles ne règnent pas long-temps, la constitution de l'année étant alors sur son déclin, et près de se terminer.

Dans cette année même que nous finissons (1779), l'automne ayant été rigoureux, on ne vit que très-peu de ces dysenteries auxquelles l'opium ne fût pas contraire, quoiqu'on eût fait précéder les précautions nécessaires. Si on l'administrait pour procurer au malade du repos et les douceurs du sommeil, on observait le lendemain une fièvre aiguë, des selles plus fréquentes, et quelquefois un commencement de péripneumonie, qui exigeaient le secours de la saignée, des émulsions tièdes, et des fomentations sur l'abdomen. — Les dysenteries d'automne étaient pour la plupart *bilieuses inflammatoires* ou *inflammatoires*, comme celles que nous observâmes au printemps : mais il y en eut peu, et elles cédèrent facilement à un traitement purement anti-phlogistique. — Vers la fin du mois d'août, et pendant l'automne de l'année 1779, j'arrêtai des dysenteries récentes, qui n'avaient point fait encore de progrès considérables, par un régime sévère et des boissons émollientes tièdes. Il n'y eut point de rechute. — On ne saurait m'objecter que ce n'étaient que des diarrhées légères, accompagnées de quelques tranchées, et non pas de véritables dysenteries déjà commençantes, que j'ai ainsi guéries avec tant de facilité. Car il est certain que le début de la maladie fut le même que chez ceux qui, de l'aveu de tout le monde, eurent la dysenterie. — Il y avait donc certaines dysenteries qui étaient comme les préludes et les essais de maladies plus graves, et qui seraient devenues telles si on ne se fût opposé à leurs commencements. — Dans le mois de septembre de la même année, je repoussai de la même manière des dysenteries déjà dissipées, mais qui quelques jours après menaçaient de reparaître. Si le malade trop vorace avait surchargé son estomac encore languissant, un vomitif lui devenait nécessaire. — En général, la méthode de traitement dans les dysenteries épidémiques pouvait être déterminée par celle qu'exigeait « la » fièvre dominante de la saison; la dy- » senterie épidémique s'approchant de » très-près de la nature de la fièvre épi- » démique. » — Dans l'année 1776, la fièvre d'été fut très-bilieuse, sans être toutefois d'un mauvais caractère, à moins qu'on ne l'irritât par un traitement mal entendu : elle était simple et presque toujours entièrement exempte de phlogose. Or, les dysenteries furent, cette même année, d'un caractère absolument semblable, c'est-à-dire très-bilieuses, simples, et sans aucun mélange d'inflammation : elles cédèrent à la même méthode de traitement, et avec la même promptitude.

Dans les années 1777, 1778, et dans celle-ci où j'écris (1779), la fièvre d'été, qui fut bilieuse, bilieuse putride, assez souvent opiniâtre, compliquée de phlogose, et accompagnée de différents exanthèmes de mauvais caractère, fit périr beaucoup de ceux qu'elle attaqua. Nous fûmes étonnés de trouver absolument le même caractère dans la dysenterie qui régnait alors. — Cependant nous n'observions pas que, dans l'année où il y avait le plus de fièvres d'été, il y eût aussi un plus grand nombre de dysenteries : en sorte que, malgré cette affinité entre la fièvre dominante et la dysenterie, l'une et l'autre n'avaient pas un domaine également étendu, et le nombre des individus qu'elles attaquaient n'était point égal de part et d'autre. — Quoique cette maladie, quand elle s'étend considérablement, moissonne partout beaucoup de monde, et ne se retire jamais qu'après avoir fait un immense butin, cependant ses ravages pourraient le plus souvent être réprimés, si l'on s'y opposait dès leur origine; et si l'on était bien persuadé généralement qu'il n'y a peut-être pas une seule maladie, du nombre de celles qu'on appelle *épidémiques*, dont les progrès soient susceptibles d'être arrêtés plus promptement, et qui, étant négligée, dévaste autant les villes, les campagnes, les armées, tellement que ce fléau des camps y fait plus de ravages que le fer de l'ennemi. — Certaines dy-

senteries ne cédaient à aucun remède connu : mais, pourvu qu'elles ne fussent pas très-graves, et qu'on ne les attaquât pas avec des remèdes trop actifs, elles ne devinrent point funestes, à moins que ce ne fût à des individus affaiblis antérieurement. Des boissons mucilagineuses tièdes, des fomentations sur l'abdomen, et surtout le laps du temps rendirent la santé aux malades. — La même chose avait lieu dans le traitement de certains rhumatismes, qu'il ne fallait pas trop tourmenter. Car on aurait détruit le reste de la santé avant de dompter le rhumatisme rebelle. Le changement de constitution et la patience furent seuls utiles. — En général j'étais convaincu qu'il ne fallait pas trop presser certaines maladies; qu'il suffisait qu'elles n'empirassent pas et que chaque jour vît diminuer un peu le mal, quoique de cette manière la maladie fût fort longue. Car, si la médecine agissante peut faire du bien, elle peut aussi faire du mal.

La dysenterie n'épargnait ni l'âge, ni le sexe, ni aucune condition humaine, ni un état quelconque des solides et des fluides, ni aucune habitude de la santé. Seulement le danger était différent. On n'en était pas plus exempt, soit en ne buvant que de l'eau, soit en buvant du vin. — La privation absolue des fruits, leur usage ou même leur abus étaient ou n'étaient pas suivis de la dysenterie, de manière qu'aucune probabilité ne pouvait servir à déterminer ce qu'on avait à faire. — Il en était de même, soit qu'on se réduisît presqu'à la nourriture animale, soit qu'on s'astreignît à un régime purement végétal. — Néanmoins le danger n'était pas le même dans tous les cas. Les femmes, par exemple, étaient plus maltraitées, ayant à lutter plus longtemps contre la maladie elle-même et contre ses suites. — Il y avait du danger pour la vie des cacochymes, des vieillards, de ceux qui avaient essuyé auparavant des maladies des articulations; et parmi ceux-ci les femmes couraient plus de risques encore que les hommes. — Car ce fut chez des femmes dysentériques que la langue devint sèche, que les extrémités se glacèrent, qu'une sueur froide coula en grosses gouttes de tout le corps avec le sentiment d'une chaleur continuelle et insupportable qui dévorait les entrailles, une soif inextinguible, un désir insatiable d'eau froide et de vin, l'esprit restant toutefois présent, et l'usage de tous les sens n'éprouvant aucune altération. — Je n'ai jamais trouvé de plaies avec suppuration dans les cadavres des dysentériques, ce qui me fait croire que les ulcérations des intestins provenant de la dysenterie sont extrêmement rares.

§ VIII. *Deux opinions erronées sur le caractère et le siége de la matière de la dysenterie, et sur sa contagion.* — Je crois avoir découvert deux sources de cette dysenterie *maligne* (à moins qu'on n'aime mieux l'appeler *inflammatoire avec malignité*), que j'ai dit plus haut être funeste principalement aux femmes. Ce sont le caractère malin de la constitution elle-même, et une disposition particulière du corps à cette maladie. — J'ai aussi remarqué qu'il y avait deux opinions très-répandues sur la nature de la dysenterie. L'une, accréditée parmi le peuple, attribue cette maladie à l'abondance des humeurs qui se jettent sur les intestins et à la faiblesse de cet organe; l'autre, appuyée par des *médecins assez distingués*, et qui a quelque chose de vraie, consiste à rapporter toutes les espèces de la dysenterie aux maladies saburrales, et leur naissance à l'agacement et à l'irritation du canal intestinal par une matière, ou *bilieuse*, ou *putride*, et en même temps *âcre*, qui y aborde. — Ceux qui pensent ainsi se servent de plusieurs exemples pour appuyer leur assertion. Les personnes (disent-ils) qui ont pris une résine purgative mal combinée et qui s'attache fortement aux plis de l'intestin, éprouvent une espèce de dysenterie analogue à la dysenterie d'été. Ils pensent que la même chose arrive ordinairement quand les intestins sont irrités par une matière âcre quelconque, ou même par des vers : d'où résultent des tranchées, du ténesme, des déjections fréquentes, muqueuses, sanguinolentes, etc. — Mais je crois qu'on devrait plutôt nommer ces dysenteries *fausses dysenteries*, ou *diarrhées avec tranchées*, parce qu'elles n'ont rien de commun avec le *rhumatisme des intestins*, ou la *dysenterie* vraie. — L'opinion *populaire* a infiniment perdu parmi les médecins par sa seule vétusté, et c'est un bien pour l'humanité. Mais on enlèverait plutôt à Hercule sa massue, qu'on ne détruirait cette opinion dans certains esprits grossiers. — C'est elle qui a fait trouver et inventer tant de mauvaises pratiques, qui moissonnent chaque année un si grand nombre de victimes. — En effet ses prôneurs cherchent à arrêter les

déjections avec l'opium et les astringents. — L'autre opinion, qui est moins éloignée de la vérité, tend à chasser par des vomitifs, des purgatifs et autres moyens analogues, la matière qui corrode le canal intestinal dans lequel elle est fixée, et c'est en cela qu'elle fait consister le point principal du traitement.

Mais les dysenteries n'admettent point toutes sans exception les vomitifs ou les purgatifs. Car quelques-unes, en petit nombre il est vrai, cèdent sur-le-champ à l'opium et à l'action des sudorifiques : c'est Sydenham qui nous l'atteste. Quelques autres, lorsqu'elles n'ont pas encore fait de grands progrès, sont réprimées par des boissons émollientes tièdes, tandis que des remèdes évacuants les auraient augmentées. Il y en a même que l'on guérit par la saignée répétée. C'est ce qui prouve que la dysenterie épidémique n'est point une maladie du canal des intestins, comme contenant une matière âcre, mais bien de leurs membranes elles-mêmes, qui sont affectées d'un rhumatisme, et quelquefois aussi du mésentère, de l'épiploon, et de la vessie urinaire. — A la vérité, un vomitif ou un purgatif dissipe *très-souvent* ce rhumatisme des intestins, comme l'expérience l'a prouvé. — De là est venue l'opinion de ceux qui pensent que toute espèce de dysenterie n'est absolument qu'une *maladie saburrale*.—Quoique ceux qui embrassent l'autre opinion n'aient pas non plus une notion exacte de la dysenterie, cependant leur méthode de traitement convient dans la plupart des épidémies dysentériques. — Car le plus grand nombre de ces épidémies est de l'espèce que j'ai appelée *bilieuse*. — Il est des cas cependant où des erreurs graves dans la pratique deviennent une conséquence de cette opinion. — Mais je pense que, si on a bien réfléchi sur ce que j'ai dit précédemment de la nature de la dysenterie et de ses différentes espèces, on distinguera ceux où une méthode de traitement peut convenir, quoiqu'appuyée sur une opinion fausse, de ceux où au contraire elle pourrait occasionner des erreurs dans la pratique, et quelles sont les raisons de cette différence. — Peu de personnes doutent de la contagion de la dysenterie, et la plupart sont persuadées que des émanations de la maladie passent du malade à ceux qui l'entourent. Mais certes je suis étonné comment dans notre hôpital, pendant toutes les années dernières, nous leur avons échappé, médecins, aides et infirmiers. Cependant tous les jours, le matin, nous examinions toutes les déjections de la nuit précédente, et nous étions forcés de recevoir les exhalaisons les plus fétides. — Je n'ignore pas que les déjections dysentériques corrompent l'air que tout le monde respire par une puanteur abominable, et provoquent ainsi les maladies putrides, appelées par excellence maladies d'hôpital. Mais que les émanations des dysentériques produisent la maladie chez ceux qui ne l'ont pas, c'est ce que je crois contraire aux observations. — Je pense qu'il importe beaucoup qu'on n'ignore pas que la dysenterie n'est point contagieuse. Car avec quel courage un médecin soignera-t-il des dysentériques, et surtout ceux qui sont pauvres, s'il croit à la contagion de cette maladie? Combien donc il est important d'être exempt soi-même de cette crainte mal fondée, et de pouvoir en guérir les autres! — Je désire qu'on pense de même sur la contagion du millet, des pétéchies et de la scarlatine, qui n'existe point. Mes observations, des expériences multipliées m'ont constamment prouvé que cette prétendue contagion ne peut produire la maladie chez les autres, ni par le toucher, ni par la respiration, ni par la déglutition, ni par aucune espèce d'inoculation. — Ainsi nous aurons de moins un ou deux épouvantails qui ne sont pas des moindres, parmi tant de craintes soit vaines, soit fondées.

§ IX. *Moyens préservatifs de la dysenterie.* — On a cherché en vain un préservatif de la dysenterie dans l'usage fréquent des purgatifs : je les crois même plutôt nuisibles, à moins que la présence de la saburre ne les nécessite. En effet, les fréquentes purgations abattent davantage les forces de l'estomac déjà affaiblies par les chaleurs de l'été, et elles y attirent le rhumatisme comme vers la partie la plus faible. — Les observations ont également confirmé l'inutilité de ce moyen prophylactique. — On ne se préserve pas plus de la dysenterie, en se bouleversant fréquemment l'estomac par des vomitifs lorsqu'elle règne, à moins qu'il n'existe des matières saburrales qu'il faille évacuer. — Mais alors ce ne serait plus un moyen prophylactique, mais curatif. — J'ai déjà dit qu'aucun genre de vie n'était un préservatif de la dysenterie. — Je n'en connais pas de plus assuré que d'éviter le refroidissement subit et l'impression d'un air froid, lorsque le

corps est échauffé et transpire abondamment. — J'ai vu souvent la dysenterie survenir tout-à-coup, lorsque, ayant le ventre mal couvert, on se le refroidissait subitement après des sueurs abondantes. — Quand on s'est garanti d'un pareil refroidissement, il faut encore éviter les crudités et les vices de saburre, qui, quoiqu'ils ne produisent pas seuls la dysenterie, l'attirent cependant en affaiblissant le corps, ou l'aggravent si elle existe déjà. — Après avoir évité le refroidissement et les crudités, il conviendra en outre de soutenir les forces des premières voies par de doux toniques. — Je regarde comme certaine l'observation de Mohrlin (dans Zimmermann) (1), que ceux-là principalement s'étaient préservés de la dysenterie qui, ayant d'ailleurs évité les erreurs de régime, s'étaient abstenus de boire abondamment, surtout de l'eau froide, lorsqu'ils avaient très-chaud, et avaient soin en tout temps d'entretenir la transpiration. Une chose qui rend le traitement fort difficile, c'est que les malades, en se levant presque continuellement, peu couverts, les pieds nus, et dans les nuits le plus ordinairement froides, renouvellent de temps en temps la cause de leur maladie, je veux dire le refroidissement. — De là vient aussi qu'ils éprouvent tant de soulagement, lorsque, restant constamment dans leurs lits, ils rendent leurs selles dans un bassin qu'on glisse sous eux, et qu'on leur réchauffe le ventre (qui est douloureux) avec des cataplasmes doux et chauds. — C'est par ces moyens que je me préservai de la dysenterie, moi et les miens.

§ X. *Quelles instructions il convient de donner au peuple, lorsqu'il y a une épidémie dysentérique.* — Il est d'usage que les colléges de médecins publient des avis pour se préserver, et même pour se traiter, de la dysenterie, s'il survient quelque épidémie dysentérique funeste, surtout aux habitants des campagnes. — Autant cette espèce d'institution est louable, autant elle est difficile à remplir. Car on a à craindre de nuire en instruisant, lorsqu'on s'efforce d'être utile. J'aimerais mieux certainement qu'on s'abstînt de tout traitement, que d'en faire un déplacé et qui ne serait point analogue à la maladie, qui dès-lors même deviendrait pernicieux, et troublerait les efforts salutaires de la nature. Or, dans une maladie aussi versatile et qui exerce la sagacité des meilleurs médecins, le peuple n'adoptera-t-il pas le plus souvent un traitement dangereux? Nous pouvons, à la vérité, lui fournir des armes, c'est-à-dire des remèdes excellents, mais jamais la science des indications et l'adresse de saisir les occasions de s'en servir. — Il faut examiner cependant jusqu'à quel point le peuple peut être instruit, afin que dans des constitutions dysentériques, il se préserve lui-même de la maladie, ou la guérisse si elle existe déjà, ou du moins ne nuise pas au travail salutaire de la nature. La première partie de l'instruction pourrait être remplie par des avis, et surtout par ceux que je viens de donner sur les moyens préservatifs, et sur la précaution d'éviter le refroidissement lorsque le corps est échauffé. L'autre partie apprendrait à traiter la maladie elle-même, et elle ne présenterait que deux méthodes, déjà proposées depuis longtemps par Hippocrate (*de Affect. t.* II, *sect.* I, *c.* VII, *edit.* HALLERI): car il en conseille deux, l'une et l'autre *faciles dans leurs moyens et dans l'application de ces moyens*, et dont le peuple le plus grossier peut apprendre à saisir les *indications* et les *temps convenables* pour en faire usage.

Ces deux méthodes anti-dysentériques sont l'une *évacuante*, l'autre *anti-phlogistique.* Je sais bien que le traitement de la dysenterie comprend autre chose que ces deux méthodes : mais je sais aussi que quiconque les emploiera convenablement se rendra utile au plus grand nombre des malades, à plusieurs *directement*, à d'autres *indirectement*, et qu'il ne nuira à aucun, ce qui dans la pratique de la médecine est toujours de la plus grande importance. — Les autres variétés de la maladie sont au-dessus de la portée du peuple ; et il est impossible de lui prescrire pour ces cas aucune méthode directe, sans l'exposer

(1) Qui est-ce qui ne connaît pas l'excellent traité de la dysenterie de Zimmermann, où ce médecin a disposé convenablement et philosophiquement toutes les observations faites jusqu'à lui sur cette maladie, les a comparées avec les siennes, et a établi ensuite les règles de traitement? Le chapitre X, qu'on devrait lire sans cesse, est plein de cet esprit de pratique, que l'on ne comprend bien que quand, après avoir beaucoup vu de malades, on en voit encore après avoir lu cet ouvrage, et qu'on revient une seconde fois à la lecture de ce dixième chapitre.

à se nuire à lui-même en se traitant mal. Hippocrate (*loc. cit.*) guérissait certaines dysenteries par les *évacuants*, et donnait des remèdes *pour chasser la pituite par le vomissement*. Mais dans d'autres dysenteries, où il y avait douleur, *il humectait avec beaucoup d'eau tiède les parties voisines de l'ombilic*. Cette double pratique du père de la médecine suppose clairement la connaissance des deux méthodes, l'évacuante et l'anti-phlogistique. — Ainsi ceux qui sont obligés de se soigner eux-mêmes doivent toujours commencer le traitement par des boissons émollientes tièdes et par des fomentations sur l'abdomen. Si la douleur diminue, ou si elle cesse entièrement hors le temps des déjections ; si en même temps les forces ne sont point abattues, et qu'il n'y ait point de fièvre trop marquée, ou si cette fièvre ne prend de la force qu'à des heures déterminées, donnez alors *le médicament qui purge par haut*, et continuez cependant les fomentations sur le bas-ventre.

J'ai vu un très-grand nombre de dysenteries apaisées heureusement par cette méthode *évacuante* seule. Mais il faut y joindre un régime léger, la chaleur du lit, et les boissons émollientes, que l'on continuera long-temps après l'usage du vomitif, en ajoutant de la camomille.

On peut se passer d'opium dans ces cas ; à moins qu'*après le vomissement, lorsqu'il n'y a plus de douleur et point de fièvre*, on ne veuille, en l'employant modérément, soutenir une sueur salutaire et qui sèche le ventre. — Mais, *si la douleur est continuelle*, *si elle se fait sentir même hors le temps des déjections*, *si le malade ne supporte pas le toucher*, alors, d'après le conseil d'Hippocrate, *humectez beaucoup avec de l'eau tiède les parties situées au-dessous de l'ombilic*. Car en pareille circonstance le vomitif serait non-seulement peu sûr, mais même pernicieux. La saignée serait avantageuse, ainsi que des fomentations sur l'abdomen, et d'abondantes boissons émollientes faites avec la mauve, la guimauve, la graine de lin, etc. C'est la méthode *anti-phlogistique seule* qui procurera du soulagement. — Si des enfants sont attaqués de la dysenterie, il faudra, surtout s'ils supportent difficilement les douleurs, et qu'il y ait des menaces de convulsions, leur faire beaucoup de fomentations, ou les mettre dans un bain tiède. — Celui qui possédera bien ces règles de traitement (et elles ne sont pas difficiles à saisir, étant fondées principalement sur des signes très-manifestes, particulièrement sur la continuïté ou l'intermittence des douleurs), celui-là, dis je, guérira les espèces les plus communes de la dysenterie, savoir : la *bilieuse*, l'*inflammatoire*, et celle qui est composée de l'une et de l'autre. — Une chose encore devrait se trouver dans une instruction de ce genre : c'est l'indication des méthodes, et des remèdes que l'on doit rejeter comme nuisibles et pernicieux. — Mais, quelque salutaires que soient les conseils que l'on donnerait, il serait à craindre que l'on n'en retirât aucun fruit, ou que très-peu. Car le peuple suit ordinairement ses préjugés plutôt que les préceptes de la saine raison ; et par cela même il s'attire (disait Homère) des maux qui ne lui étaient pas destinés.

§ XI. *Ce qu'ont eu de particulier, ou même de commun entre elles, les dysenteries des quatre étés précédents.* — Je décrirai en abrégé les constitutions dysentériques de ces quatre étés, et je dirai ce qu'elles eurent de semblable et de différent. Tout l'été de l'année 1776, et d'un coté une grande partie du printemps, de l'autre une partie non moins considérable de l'automne, présentèrent des maladies de la même nature et ayant la même origine, c'est-à-dire produites par la bile, mais une bile pure, non inflammatoire, non sceptique, et d'un *caractère* bénin, à moins que la maladie ne fût mal traitée. — Les dysenteries furent aussi du même caractère, et de l'espèce que j'ai appelée *rhumatismale-bilieuse*, et *fièvre bilieuse dysentérique*. Elles furent *très-nombreuses* à la vérité ; mais elles cédèrent avec une promptitude étonnante et sans retour aux seuls vomitifs, et parmi ceux-ci au tartre stibié principalement. J'ai vu quelques dysenteries de cette année guéries avec les tamarins, la manne, le sel cathartique amer, la crème de tartre, le tartre vitriolé, enfin avec la rhubarbe et les myrobolans. Ces remèdes étaient prescrits par ceux qui rejettent la méthode du vomitif, malgré sa grande efficacité quand on l'emploie à propos, parce qu'ils en ignorent l'excellence. Ils avaient à traiter des gens pusillanimes, des femmes, des personnages de qualité, *auxquels les docteurs doucereux ne donnent que des bonbons*. Leur traitement fut plus long que celui par le vomi-

tif. Néanmoins les malades guérissaient, à moins que la bile ne fût en trop grande quantité, et en mouvement pour sortir par le vomissement. — Mais, dans l'été de l'année suivante (1777), la dysenterie ne se montra que très-rarement chez les particuliers, tandis qu'elle fut très-fréquente dans les prisons, où elle fit périr beaucoup de monde. Elle fut ordinairement, partout où elle parut, difficile et longue; elle ne céda ni aux vomitifs, ni aux purgatifs, qui pouvaient à peine l'adoucir. — Je crus que quelques dysenteries de cet été avaient été calmées plutôt par le changement de saison que par l'action des remèdes, surtout chez les jeunes gens, et chez ceux qui étaient les plus capables de supporter la maladie. Cette maladie des intestins n'était pas purement *bilieuse*, mais, à ce qu'il paraissait, un peu *inflammatoire*, sans être cependant exempte de putridité. Elle avait un certain caractère inexprimable, qui ne laissait apercevoir clairement que sa *seule* opiniâtreté. Ce même caractère marqua également les autres maladies qui parurent sur la fin du printemps, en été et en automme. — Les sels neutres furent à peine de quelque utilité, soit dans les dysenteries, soit dans les autres maladies de cette année. C'est ce qui fit que les malades éprouvèrent de longues diarrhées, que rien ne pouvait arrêter. — La racine d'arnica fut d'un grand secours, soit dans ces dysenteries (l'inflammation étant préalablement dissipée), soit, et encore plus, dans les autres fièvres non dysentériques.

En 1778, le nombre des dysentériques fut un peu plus grand que dans l'été précédent, mais cependant bien moindre qu'en 1776. — Les dysenteries se rapprochaient beaucoup de celles de 1777, si ce n'est qu'elles étaient plus inflammatoires. La matière des déjections, chez le plus grand nombre des malades, était entièrement muqueuse, et semblable à du frai de grenouilles. Ils rendaient une quantité considérable d'un mucus très-filant et tremblant, qu'on pouvait à peine détacher du bassin, tel à peu près qu'ont coutume d'en rendre les calculeux ou ceux dont la vessie est irritée par un stimulus quelconque; seulement celui-ci adhérait au vase plus fortement et comme du gluten. — Chez les autres dysentériques, les matières étaient porracées, écumeuses, représentant de petits morceaux de graisse, teintes de filets de sang, semblables à des parties ou à de la lavure de chair. — Il est étonnant combien cette excrétion de mucus maigrissait les malades, et comment en peu de jours, quoiqu'ils parussent soutenir assez bien la maladie, elle les réduisait à la dernière extrémité et même les faisait périr. Ceux qui étaient ainsi affectés ne guérissaient point en employant la méthode *évacuante*, soit par les vomitifs, soit par les laxatifs, qui avaient si bien réussi en 1776. Il fallut établir un traitement *composé*, tel que celui que subit avec succès une jeune fille (c'est un exemple que je veux donner) qui rendait de ce mucus tremblant en grande quantité et pur, et qui se plaignait de douleur dans tout le bas-ventre comme s'il eût été ulcéré. Je lui fis prendre beaucoup d'émollients tièdes en boissons et en lavements. Je lui humectai l'abdomen avec un cataplasme, et je la tins couverte soigneusement. Je l'aurais fait saigner, si elle ne l'eût pas été déjà chez elle. Quelques jours après, comme les douleurs avaient un peu diminué, et que la langue était devenue plus sale, elle prit un vomitif qui lui fit grand bien. Elle se rétablit peu de temps après, et plus promptement que tous les autres dysentériques. — Après la mi-septembre, une femme de soixante ans entra à l'hôpital. Trois semaines auparavant, elle avait eu une diarrhée de huit jours, qui se termina spontanément, et après laquelle elle se trouva bien. Mais depuis quatre jours, elle avait des selles très-fréquentes, peu copieuses, sanguinolentes, avec du ténesme et des tranchées. La douleur de l'abdomen était continuelle, modérée; mais elle augmentait au moment des déjections. La bouche était muqueuse : il y avait un peu de fièvre. J'employai le même traitement que pour cette jeune fille dont je viens de parler. Je prescrivis une saignée dont le sang était pleurétique. Il n'y eut la nuit suivante que cinq déjections qui furent abondantes et formées de crottins. Le lendemain il n'y en eut que trois. La malade se trouva rétablie.

La même année (1778) je guéris quelques dysenteries sans beaucoup d'efforts, et d'autres avec beaucoup de difficulté. Deux malades succombèrent, mais plus tard, à un cours de ventre qui les épuisait, et dans lequel ils rendaient un mucus tremblant, d'abord avec des tranchées, ensuite sans douleur. Deux femmes périrent de la dysenterie en peu de

jours. — Je crois que je ne fis pas assez d'attention à la complication de la phlogose dans cette constitution, m'étant laissé séduire par les observations que j'avais faites en 1776, où les dysenteries, qui étaient *purement bilieuses*, se guérissaient promptement et constamment en très-peu de jours par l'émético-cathartique. — Mais ce sera au lecteur à décider, lorsque j'aurai donné l'histoire succincte de ces malades, s'il faut en accuser ou l'impuissance de l'art ou ma propre incapacité. — Un homme, plus que septuagénaire, avait eu long temps pendant l'été une fièvre intermittente. Je n'ai point marqué sur mon journal par quelle méthode il fut traité. Le 4 du mois d'août 1778, il vint à l'hôpital, et nous dit que depuis quatorze jours il était attaqué d'une dysenterie fort grave. Quatorze jours auparavant, il avait éprouvé un défaut d'appétit, de l'amertume dans la bouche, et les soirs un peu de fièvre. Un émético-cathartique, et ensuite l'usage de l'arnica, dissipèrent entièrement la douleur en très-peu de jours. Mais le ventre continua de couler le jour et la nuit; le malade rendait des matières muqueuses, aqueuses, sans aucunes tranchées. La diarrhée ne put être arrêtée par aucun moyen, ni même suspendue avec de l'opium. L'amaigrissement était comme au dernier degré de la phthisie. La peau était pendante, rude, très-sèche. Il mourut à la fin de septembre. Je trouvai les gros intestins très-enflammés, durs, rigides, et très-difficiles à couper. — Une femme célibataire, âgée de trente ans, entra à l'hôpital le 13 du mois d'août; elle avait la dysenterie depuis quatre jours; son corps était maigre, décharné, sec comme du bois, et, quoiqu'elle assurât avoir été bien portante auparavant, elle offrait bien peu de marques de cette santé, ayant, à cet âge, déjà perdu ses dents. Elle rendait, au milieu de tranchées continuelles, une matière filante, blanche, pareille à celle qui sort de la vessie des calculeux. — Cette femme, d'une humeur très-fâcheuse, ou ne prit aucun remède, ou les rendait après les avoir pris, s'excitant elle-même à vomir en mettant ses doigts dans sa bouche. Elle gardait un peu de la boisson émolliente. Les vomissements qu'elle provoquait lui firent rendre un peu de matières aqueuses et muqueuses : ce qui d'abord diminua ses douleurs, et ensuite les fit cesser totalement. Il resta un flux de ventre muqueux, et qui la faisait maigrir beaucoup plus qu'en proportion de la quantité de ce qu'elle rendait. — Elle mourut le 17 de septembre; elle ressemblait beaucoup plus à un squelette qu'à un cadavre. L'épiploon était très-rouge; les gros intestins avaient leurs parois dures et plus épaisses que dans l'état naturel. Il y avait différents endroits enflammés; leur surface interne était d'un rouge pâle, et couverte d'un mucus sanguinolent. Il n'y avait point d'érosion.

Une fille accoucha secrètement, sur la fin du mois de juillet. Ayant ensuite repris son travail ordinaire, mais trop tôt, elle éprouva des douleurs continuelles dans les lombes. Le 28 du mois d'août, elle entra à l'hôpital, ayant la dysenterie depuis cinq jours; ses déjections étaient très-multipliées, aqueuses, mêlées de sang; mais chacune était infiniment petite. La douleur du ventre était continuelle, et lui faisait éviter le toucher. Elle était arrivée très-mal vêtue et presque nue, par un temps extrêmement froid qui durait déjà depuis plusieurs jours. Elle était dans une grande agitation, se lamentait continuellement, ne prenait aucun sommeil. Son goût n'était nullement dépravé, et, à en juger par le pouls et par la chaleur de son corps, elle n'avait point de fièvre. Son visage était pâle et jaunâtre. Une teinture aqueuse de rhubarbe diminua ses douleurs, qui, ensuite, se dissipèrent tout-à-fait. Mais elle continua à rendre des matières aqueuses, souvent mêlées de sang. Le 3 de septembre, au soir, on lui donna un calmant; la nuit, la respiration devint difficile, et le jour suivant elle se fit avec bouillonnement et bruit. La malade mourut le même jour.--L'épiploon était légèrement enflammé; les intestins grêles, de même que le mésentère, l'étaient aussi en quelques endroits. Mais tout le colon, et principalement sa portion gauche descendante, était considérablement enflammé, livide çà et là; les parois en étaient très-épaisses, et si dures, même dans les endroits livides, qu'on pouvait à peine les couper, Le rectum était dans le même état, et ses glandes, comme celles du colon, étaient extrêmement tuméfiées, volumineuses et enflammées. — Nous reçûmes, le 30 du mois d'août, une autre fille âgée de dix-huit ans. Ses règles n'avaient pas paru depuis cinq mois. A huit ans, elle avait eu une fièvre aiguë continue. Depuis cette époque, elle fut très-sujette aux vers : elle nous dit avoir

la dysenterie depuis trois jours. Le visage était d'une vilaine couleur, le pouls très-petit, difficile à saisir et très-fréquent; la douleur continuelle, et quelquefois si forte, que la malade poussait les hauts cris, se roulait dans son lit, faisait craquer ses dents, avait les extrémités froides, et le visage misérable et annonçant le désespoir. Elle rendait des vers lombrics par la bouche et par le fondement. Elle passa la majeure partie de la nuit, qui fut très-froide, hors de son lit, placée sur son bassin, dont elle ne pouvait se servir couchée. Elle avait le goût mauvais. De la teinture aqueuse de rhubarbe et le vomissement la soulagèrent, mais infiniment peu. Peu de temps après, tous les accidents reprirent avec la même violence. Des émollients tièdes, des mucilagineux, des cataplasmes, etc., adoucirent les douleurs et rendirent les déjections plus rares et à peine douloureuses. Cependant, la malade mourut le 7 septembre, au moment où, le pouls étant devenu plus fort et à peine accéléré, elle paraissait aller mieux. — L'épiploon était très-enflammé; tous les intestins grêles avaient une couleur rouge foncée; tout le colon et le rectum étaient profondément enflammés, avec des taches livides çà et là. Les membranes des gros intestins étaient très-épaisses; l'inflammation avait augmenté le volume de leurs glandes; un mucus sanguinolent tapissait la surface interne de tout le canal.

Il aurait fallu ici un traitement éminemment anti-phlogistique, et ce fut mal à propos que l'on commença par la teinture aqueuse de rhubarbe et par le vomitif. Le soulagement qui en résulta était trompeur; mais on fut induit en erreur par l'habitude du corps de la malade, sa disposition vermineuse, les vers qu'elle rendait, et surtout par les succès que l'on avait eus avec cette méthode dans d'autres dysenteries. — Cette année, un grand nombre de dysentériques rendirent des vers comme cette fille dont je viens de parler, et ces malades étaient pour la plupart des individus de son sexe, des femmes pâles, et qui avaient été autrefois sujettes aux vers. On ne pouvait pas commencer le traitement par les anthelmintiques, les vomitifs, les purgatifs, à cause de la continuité et de l'intensité des douleurs provenant de l'inflammation; et cette inflammation était quelquefois d'*un mauvais caractère*, tellement que la saignée et les autres moyens anti-phlogistiques ne faisaient aucun bien, et que le sang n'avait point cette couenne inflammatoire que l'on y observe ordinairement dans les *inflammations qui ne sont pas d'un mauvais genre*.—Tous les dysentériques de cette année eurent, les soirs, une petite fièvre avec un peu de froid, et ensuite une chaleur peu considérable; les selles devenaient alors plus fréquentes, et les tranchées plus fortes. Le pouls était à peine accéléré, la langue sèche et aride; les urines en petite quantité, quelquefois cependant plus abondantes, mais toujours peu colorées, ordinairement sales, muqueuses, non diaphanes. Elles déposèrent tard un mucus blanc, abondant, d'un doigt d'épaisseur. Enfin, lorsque l'état du malade s'améliorait, elles devenaient transparentes, sans sédiment, et comme elles ont coutume d'être dans l'état de santé. La plupart des malades eurent des ténesmes cruels, et qui continuaient long-temps encore après qu'il n'y avait plus de dysenterie; ce qui était bien différent en 1776, où le plus souvent un émético-cathartique enlevait et la dysenterie et les ténesmes. Je ne craignais point le hoquet qui survenait dans le progrès de la maladie et plus tard, pourvu que les autres symptômes n'augmentassent pas d'intensité. — En peu de jours, cette maladie amaigrissait des individus très-chargés d'embonpoint, bien au-delà de la proportion indiquée par la quantité des excrétions. — Les malades mouraient ayant toute leur tête, au milieu de déjections continuelles, le pouls étant très-petit et se perdant sous le doigt.

La mort avait lieu plus tôt ou plus tard, et après un nombre indéterminé de jours et de semaines. — Je trouvais dans les cadavres une inflammation *crue*; et quoiqu'il y eût quelquefois çà et là des taches livides, cependant les autres signes de la gangrène manquaient, tels que la friabilité de la partie affectée et le peu de cohérence de la portion gangrénée. Je remarquai aussi que les endroits livides étaient très-difficiles à entamer avec le scalpel. — Cette maladie attaqua plus particulièrement et d'une manière plus grave le menu peuple, et surtout les femmes pauvres, mal nourries et encore plus mal vêtues.—Aucun de nos garde-malades, aucun chirurgien, aucun élève n'en fut attaqué. Un individu, qui était placé aux convalescents, où il n'y avait aucun dysentérique, en

attendant qu'on l'opérât de la cataracte, le fut, mais très-légèrement, et pour s'être promené, n'étant pas assez couvert, dans une galerie très-froide. — Je passe maintenant à la dysenterie qui régna pendant l'été et une partie de l'automne de 1719, dysenterie qui se montra sous des formes très-variées, et devint funeste à beaucoup de monde. — Il y eut très-peu de dysenteries au mois de juin, davantage le mois suivant, un très-grand nombre dans les mois d'août et de septembre; enfin elles diminuèrent en octobre. — J'ai passé plus haut en revue les différentes espèces de cette maladie qui parurent cette année. Cette constitution dysentérique fut telle, qu'elle semblait en quelque sorte composée des constitutions des années précédentes, tantôt mêlée, tantôt alternant avec elles. En effet, ce seul été présenta la collection de toutes les dysenteries qui avaient paru dans les étés et les automnes antécédents.—La saburre était moins bilieuse cette année, et les malades vomissaient peu de matière, et sans fruit, à moins qu'on n'eût fait précéder beaucoup d'émollients tièdes, et même souvent la saignée. — Les dysenteries de cette constitution ne supportèrent pas non plus l'usage des sels neutres, qui, même seuls, guérirent quelquefois les dysenteries bilieuses de 1776. — Je n'ai point observé cette année ces déjections absolument blanches, tremblantes et visqueuses, qui étaient si fréquentes l'année dernière; mais, à leur place, c'étaient des matières semblables à de la lavure ou à des morceaux de chair, légèrement vertes, d'un rouge sale. — Il mourut beaucoup de malades, et dans la ville et à la campagne, soit par la nature du mal, que l'art ne put vaincre, soit parce que la maladie, qui était d'un caractère douteux et variable, parut toujours *la même* aux ignorants et les induisit en erreur, parce qu'elle se présentait à eux *toujours sous les mêmes formes*. — La constitution de cette année montre clairement combien on s'égare quand on prend les *mots* pour les choses, et qu'on suit toujours la même méthode dans toutes les espèces de dysenteries; combien est vaine l'espérance de trouver un *anti-dysentérique universel!*

§ XII. *De quelques petites choses d'une grande importance.* — Je ne crois pas avoir tiré des conclusions et établi des distinctions plutôt subtiles que claires et utiles; ou, si j'ai décrit une forme de madie tout-à-fait différente, si j'ai présenté des distinctions en apparence minutieuses, elles ne seront jugées telles en réalité que par ceux qui ignorent que les grands effets viennent souvent des petites causes.

> Duntaxat rerum magnarum parva potest res
> Exemplare dare, et vestigia notitiaï.

disait Lucrèce.

Je n'ignore pas que les sectateurs de cette manière de traiter les malades la préfèrent, parce qu'elle dispense d'une recherche aussi pénible des choses cachées, qu'elle évite des détours aussi considérables, qu'elle s'inquiète moins de découvrir les causes des maladies et d'examiner leurs diverses complications. Je sais encore qu'on dispute beaucoup contre cette science scrupuleuse et si soigneuse d'établir des différences. La difficulté et la peine qu'il y aurait à s'instruire rendent diserte la négligence de ces adversaires, qui aiment mieux soutenir qu'il n'y a rien dans cette médecine qui s'occupe de rechercher philosophiquement, que d'apprendre péniblement ce qu'elle a de réel. — Mais je conviendrai en même temps que je suis encore jusqu'à présent très-éloigné de l'idée que j'ai conçue de la dysenterie, et que je n'ai pas complètement rempli ma propre intention en décrivant, comme je l'ai fait, cette maladie : et quand même j'aurais pu le faire, je ne pense pas pour cela que celui qui serait instruit de mes préceptes fût en état de traiter sûrement la dysenterie, sachant parfaitement d'ailleurs combien, avec la description la plus fidèle et la connaissance de la maladie tirée de cette description, on est encore loin de cette science qu'on acquiert par l'exercice de l'art. Car, comme dit Lancisi dans sa lettre à Cocchi, « la » médecine est une sorte de prudence » d'expérience qu'il est presque impos» sible d'acquérir autrement que par soi» même, et qui doit être découverte » presque toute entière et mise en œuvre » sur le lieu même de l'action par l'artiste » observateur et instruit. » — Voilà tout ce que mon travail m'a pu fournir. On le comparera avec les observations que d'autres auront faites, et de cette manière, celui qui aura vu davantage, et qui aura plus fortement conçu son sujet, établira des règles plus sûres pour repousser ce fléau annuel, et arracher plus de victimes à un même genre de mort.

DE CERTAINES MALADIES DU SYSTÈME HÉPATIQUE, PRINCIPALEMENT DE L'ICTÈRE.

CHAPITRE V.

Première observation.

Un homme, âgé de trente-neuf ans, avait eu, huit ans auparavant, une fièvre tierce d'automne qui fut traitée avec le quinquina : elle reparut plusieurs fois. Depuis cette époque, il se plaignait souvent de cardialgie, et d'un sentiment incommode dans l'épigastre droit. Tous les ans, au printemps et à l'automne, il avait dans la bouche des aphthes graves et difficiles à guérir. Il était d'une pâleur continuelle, et d'une maigreur qui ne lui était pas ordinaire; il avait de l'appétit; ses yeux étaient quelquefois légèrement jaunes. Depuis le printemps de l'année 1777, l'hypochondre droit se tuméfiait souvent, et devenait très-douloureux dans sa partie molle vers l'estomac; l'appétit diminua, et le ventre fut moins libre. Le malade prit des pilules de gommes férulacées, d'aloès, etc. Il alla pour lors plus aisément à la selle, et éprouva du soulagement. Cependant ses yeux devenaient plus souvent jaunes, et d'un jaune plus chargé. Il continuait de vaquer à ses occupations, et montait beaucoup à cheval. Depuis le mois d'août il éprouvait tantôt tous les jours, tantôt tous les deux ou tous les quatre jours, une fièvre erratique légère : il gardait la maison, et souvent même le lit, lorsque toutes les incommodités déjà détaillées augmentaient, surtout la diminution des forces, le défaut d'appétit, et cette paresse du ventre, qui était telle que ce n'était que par le moyen des lavements qu'il rendait des matières, en petite quantité, dures, et semblables à des crottins de chèvre. Vers le milieu d'octobre il commença à vomir fréquemment, quelques heures après son repas, de la pituite. Ces vomissements cessaient pendant un jour, deux jours, et même plus; et ils reparaissaient bientôt après. Tout empira : le ventre devint plus resserré, les vomissements plus fréquents. Enfin les selles se supprimèrent totalement, même avec les lavements, et les vomissements devinrent beaucoup plus fréquents. Il mourut le 5 de novembre de la même année. — Je pronostiquai, lorsque vers le milieu d'octobre je fus consulté pour lui, que telle serait la terminaison de la maladie. J'ajoutai même que je soupçonnais plus que toute autre chose un vice au pylore et un resserrement par endurcissement cartilagineux; que je l'avais observé ainsi dans d'autres occasions.

Ouverture du cadavre. L'estomac était d'une grandeur tout-à-fait extraordinaire, descendait jusqu'à l'ombilic, et avait une forme presque carrée. Le pylore et le commencement du duodénum étaient très-durs au toucher, squirrheux, noueux, avec des appendices épais et durs, dont un, plus considérable que les autres, paraissait être l'extrémité du pancréas. La surface interne du pylore présentait un rétrécissement, des inégalités, de légères érosions dans quelques points, et un tubercule athéromateux de la grosseur au moins d'une noix muscade, et qui, ouvert avec l'instrument, fournit une matière pultacée d'un gris jaunâtre et d'une odeur fétide. — La couleur des intestins était d'un jaune pâle. — Le cœcum était considérablement distendu et noirâtre.

Le foie, la vésicule du fiel, la rate, le mésentère et ses glandes étaient comme dans l'état sain. — Il y avait dans l'estomac beaucoup de matières noires; mais les intestins grêles et les vaisseaux du mésentère étaient vides. — Outre ces matières contenues dans l'estomac, on y trouva une assez grande quantité de mercure coulant que le malade avait pris avant sa mort (on me dit qu'on lui en avait donné sept doses avec de l'huile d'amandes douces, et chacune d'elles était de trois onces). Toutes mes recherches ne m'en firent point trouver dans les intestins grêles. Le cœcum et le colon droit étaient engorgés par des crottins fort durs; mais le colon transverse n'était gonflé que par de l'air, et sa couleur était d'un rouge obscur. — On n'ouvrit point la poitrine : ainsi je n'en parlerai point. — Je ne pus assister à l'ouverture, qui se fit à la campagne. Si je m'y fusse trouvé, j'aurais examiné soigneusement le foie, les canaux de la bile, la liberté, ou la difficulté, ou l'interruption totale de sa marche vers le canal intestinal. Il est très-probable, au reste, que cette humeur passa d'abord très-difficilement par ses conduits rétré-

cis, et enfin ne parvint plus jusque dans l'intestin.

Seconde observation.

Un jeune homme, âgé de vingt-six ans, se plaignait depuis près de deux mois de diminution d'appétit et de lassitude : il était triste, pensif, et plongé dans un chagrin profond, parce que dernièrement son maître, dans un moment de colère, l'avait congédié, et qu'il ne savait où se réfugier dans son dénuement. Du reste il ne ressentait aucune incommodité. Il lui survint de l'oppression à la partie inférieure et antérieure de la poitrine, et par intervalles des douleurs vagues dans les membres. Ces deux symptômes disparurent d'eux-mêmes après quatorze jours, et furent remplacés par un ictère très-foncé et général. Le malade éprouvait de la lassitude : il se promenait cependant ; l'appétit était perdu ; il sentait mauvais de la bouche, dont le fond était rempli de beaucoup de mucus. — L'ictère existait déjà depuis trois semaines, lorsque ce jeune homme entra à l'hôpital. Il était absolument sans fièvre. Ses excréments étaient blancs et semblables à ceux des chiens. On lui donna des fondants salins, une tisane de chiendent et de dent-de-lion, ensuite un vomitif. La couleur de l'ictère resta également foncée. Il continua les fondants et les apéritifs ; ses matières parurent alors teintes de la bile. — Enfin il survint de la fièvre avec une extrême sécheresse de la langue, des terreurs, de la taciturnité, et un délire tranquille. Dans les derniers jours, le bras droit enfla extraordinairement ; la tumeur n'était ni rouge, ni fort douloureuse. Il mourut peu de jours après son entrée.

Ouverture du cadavre. Tous les organes contenus dans l'abdomen étaient pénétrés d'une bile jaune. La vésicule du fiel était gorgée d'une bile verte. Le foie était tacheté en plusieurs endroits d'une bile semblable à du jaune d'œuf. — Le passage de la bile par les canaux cystique, hépatique, cholédoque dans le duodénum était libre, et ces canaux étaient assez amples. Tous les viscères étaient beaucoup plus flasques que dans l'état naturel. — Le bras tuméfié, ayant été incisé, fournit une humeur ténue, biliforme, qui s'était ramassée en grande quantité dans le tissu cellulaire. — Le chagrin a une force étonnante pour troubler les fonctions de l'estomac, des intestins et du foie. On a vu souvent la fièvre lente-nerveuse provenir uniquement d'un long chagrin. — J'ai observé que les ictères *fébriles* étaient, pour la plupart, ou mortels ou au moins extrêmement dangereux. J'en fais la remarque, afin que les autres médecins puissent prévoir et pronostiquer en pareil cas combien il y a de danger, et peu d'espérance. — Il m'est arrivé quelquefois de voir des *métastases bilieuses*, ou un amas considérable d'une bile très-ténue. Cette humeur bilieuse qui s'écoula du tissu cellulaire du bras tuméfié provenait de la résorption et du dépôt de la bile elle-même. — Le raisonnement et l'expérience s'accordent à prouver que le transport de cette humeur bilieuse peut varier et se faire sur différentes parties. La matière bilieuse portée au cerveau produira les diverses maladies analogues aux fonctions de cet organe. Son transport et son séjour sur les yeux, sur la gorge, sur la poitrine, etc., donneront lieu à ces variétés singulières de la fièvre bilieuse, que j'ai décrites en détail dans ce volume de ma Médecine pratique. — Quelle nombreuse famille de maladies provenant d'une seule et même matière, comme d'une mère commune ! — Un ictère aussi saturé a-t-il pu exister du vivant de cet homme, les conduits par lesquels la bile est portée dans le duodénum étant supposés libres et dilatés tels qu'on les trouva après sa mort ? Ou bien était-il formé par un spasme que la mort détruisit ? — Les observations nous apprennent que les ictères peuvent se former, quoique ces conduits soient très-perméables ; et je conviendrais sans peine que cela aurait eu lieu dans le cas présent, si la blancheur des excréments n'eût attesté l'absence de la bile.

Troisième observation.

Un tisserand, âgé de trente-neuf ans, était attaqué, depuis près de vingt ans, à la fin de chaque automne, d'une fièvre rhumatismale qui durait quelques semaines. Il y a actuellement trois ans qu'aux approches du printemps il se rétablit d'une fièvre quarte qui durait depuis neuf mois, sans autres remèdes que ceux qu'il employa contre une toux violente qui lui faisait rendre des crachats abondants, et qui le tourmenta pendant six mois en même temps que la fièvre elle-même. Ces remèdes consistaient, d'après son rapport, en plantes pectorales. —

Depuis cette époque il s'était toujours bien porté. — Le 22 de janvier 1779, ayant soupé et bu la veille plus qu'à son ordinaire, il éprouva le matin de légers frissons et de la chaleur alternativement. Bientôt il survint une chaleur continuelle et sèche, qui dura tout le temps de la maladie. Il ne gardait pas le lit ; mais il traînait ses membres languissants, sans pouvoir se livrer à son travail ordinaire. Il avait des douleurs rhumatismales dans tous les membres. — Il s'alita le 24, et de son propre mouvement prit de la myrrhe dans de l'eau. Son état empira. — Le 27, la toux, qui d'abord avait été légère, devint forte, incommode, surtout pendant la nuit, et lui faisait expectorer avec peine des crachats glutineux. Il disait ce jour-là ressentir dans les deux hypochondres une douleur pongitive, mais peu considérable, et seulement quand il faisait une inspiration profonde ou qu'il toussait fortement. — Le 28, il se fit faire chez lui une saignée que l'on répéta le soir. — Le 29, on le transporta à l'hôpital. Les douleurs rhumatisantes des membres disparurent ce jour-là. La voix était rauque depuis le commencement ; la soif fut toujours considérable ; il avait une douleur de tête obtuse ; le goût était diminué sans être dépravé ; l'appétit était perdu ; la langue était humide, légèrement blanche ; il se couchait facilement sur l'un et l'autre côtés ; il ne ressentait aucune douleur, aucune oppression de poitrine ; ses hypochondres étaient alors indolents ; il avait une anxiété précordiale très-forte ; le pouls plein, fort. On lui donna beaucoup de boissons émollientes, nitrées et tièdes.

Le 30, on le saigna. Le sang forma une couenne très-épaisse, non compacte, tenace, de couleur de rouille. Les urines étaient jaunes. On continua les mêmes remèdes : on mit un cataplasme sur la région de l'estomac. Le ventre fut plus libre ; le malade n'éprouva aucun soulagement ; le pouls resta le même ; l'anxiété était considérable. — Le 31, il n'y avait aucune amélioration. On fit une saignée. La couenne inflammatoire était considérable, tenace, étendue, jaunâtre. On continua les mêmes remèdes. (A son arrivée, son visage nous parut légèrement jaune, à l'exception des yeux, qui étaient d'un blanc très-net ; le reste du corps était aussi dans l'état naturel.) Ce jour (31) nous aperçûmes un léger ictère sur tout le corps. Le pouls n'avait pas changé, ni le reste non plus. Il y eut la nuit une toux très-tourmentante, continuelle, et presque sans crachats. Les urines étaient jaunes ; hors les moments de toux, la respiration se faisait facilement et sans douleur. — Le 1er de février, l'ictère augmenta ; la respiration devint bruyante, bouillonnante, accompagnée de toux. Le pouls était toujours plein, vibrant et dur. On fit une forte saignée : le sang présenta une couenne plus considérable, mais ayant les mêmes qualités que celle des saignées précédentes. Les urines étaient d'un jaune très-foncé. Il y avait une anxiété précordiale inexprimable, mais point de douleur. Le malade se couchait facilement de tous sens ; la voix continuait d'être rauque ; il invoquait souvent la mort à cause de l'anxiété ; le ventre était libre. — Le 2, au matin, le pouls restant toujours fort et dur, la voix étant presque entièrement éteinte, et les extrémités froides depuis quelques heures, il expira, au onzième jour de sa maladie. La tête s'était constamment soutenue, et les déjections avaient toujours été libres et de nature *bilieuse*.

Ouverture du cadavre. Tout le poumon droit était très-enflammé, dur, pesant, et semblable à de la chair. Il adhérait de toutes parts très-étroitement à la plèvre et au diaphragme. Il était revêtu dans toute sa surface d'une membrane d'une demi-ligne d'épaisseur, très-solide, et où l'on apercevait un grand nombre de vaisseaux sanguins ; elle était formée de deux lames que l'on pouvait aisément séparer l'une de l'autre ; et chacune de ces lames présentait une membrane ferme et sillonnée par beaucoup de vaisseaux très-rouges. — Il faut observer que la plèvre d'une part, et la membrane externe du poumon de l'autre étaient parfaitement distinctes de ces deux lames, qui ne pouvaient pas en être regardées comme une production dégénérée. — La plèvre qui revêt la partie supérieure et postérieure de la cavité droite du thorax se trouva très-enflammée. — La substance du poumon enflammé était dans son intérieur d'une couleur cendrée-rougeâtre. — La surface interne de la trachée-artère était, ainsi que celle des bronches et de leurs premières ramifications, très-rouge et enflammée. — Le poumon gauche était sain, et adhérait à la plèvre de toutes parts par des attaches un peu allongées et cependant fortes. — Le foie était très-gros, d'un rouge jaune, très-pesant, et opposant au scalpel plus de résistance qu'à l'ordinaire ; il s'avançait

jusqu'à l'hypochondre gauche, et remplissait tout l'épigastre. — La vésicule du fiel ne contenait qu'un peu de bile filante, très-tenace et très-jaune. Les canaux cystique, hépatique et cholédoque étaient parfaitement libres ; et on pouvait, avec la moindre pression, pousser la bile jusque dans l'intestin.

Observons, 1° que le malade avait toujours conservé la liberté de se coucher sur le côté qu'il voulait; 2° qu'il n'y eut point de douleur vraiment pleurétique ; qu'il n'y en eut même aucune dans les derniers jours, quoique l'inflammation de la plèvre fût très-forte ; 3° que l'ictère se forma, quoique les canaux qui versent la bile dans le duodénum fussent très-libres, et parussent l'avoir été même pendant la maladie, puisque les matières fécales furent constamment teintes par la bile.

Quatrième observation.

Un maçon, âgé de quarante ans, ayant toujours joui jusqu'alors d'une bonne santé, soutenait, le mardi au matin, avec beaucoup d'effort, une échelle sur laquelle un autre était monté. Il sentit alors une douleur, comme si quelque chose se fût déchiré à l'intérieur du corps vers le cardia. La douleur augmenta, remonta par tout le côté gauche jusqu'au milieu du sternum, et redescendit vers l'ombilic. Des frissons et de la chaleur se succédèrent par intervalles; la respiration devint difficile.

Le mercredi, rien n'avait changé : sa respiration était bruyante, bouillonnante ; il marchait. — Le jeudi, il fut saigné du bras. Depuis, les crachats devinrent sanguinolents. Il n'était pas mieux. — Le vendredi, le samedi et le dimanche, son état empira. Jusqu'alors, il ne s'était point alité; il continuait de travailler, quoiqu'avec peine; il buvait tous les jours du vin et de la bière, espérant surmonter son mal par cette boisson, par le travail et par son courage. Il eut pendant ces trois jours des alternatives de frisson et de chaleur. — Le lundi, il entra à l'hôpital, ayant un ictère qui durait depuis je ne sais combien de jours. Au toucher, la chaleur paraissait naturelle, la tête était saine; il se sentait de la force; les crachats étaient sanguinolents; il toussait; la respiration était bouillonnante; la douleur comme précédemment; le pouls inégal de toutes les manières. — On lui fit sur-le-champ une saignée; la couenne du sang était inflammatoire, étendue, épaisse. Il prit une boisson émolliente tiède. — Le mardi matin, il mourut en parlant.

Ouverture du cadavre. Une jaunisse très-foncée était répandue sur tout le corps. — Le poumon droit était légèrement enflammé dans sa partie moyenne vers le dos, mais le gauche l'était extraordinairement dans toute son étendue, et il était entièrement enveloppé d'un sac que l'on pouvait détacher de la plèvre et de l'organe lui-même. — Ce sac était formé d'une membrane parsemée d'un grand nombre de vaisseaux gros, très-apparents, tenant visiblement du poumon, ou en provenant. On trouva dans le péricarde trois onces d'une eau jaune. — L'estomac était volumineux et parsemé de vaisseaux variqueux fort gros. — La vésicule du fiel était médiocrement remplie d'une bile tenace, et ses trois canaux étaient très-ouverts, en sorte que la bile avait un libre passage vers le duodénum. On apercevait en quelques endroits des intestins grêles des taches rougeâtres, comme s'ils eussent commencé à s'enflammer.—L'abdomen contenait environ deux livres d'une sérosité jaunâtre. Le foie était très-jaune, mou et friable.

Cinquième observation.

Un tabletier, âgé de trente-cinq ans, s'était toujours bien porté, si ce n'est qu'au carnaval dernier il avait eu un rhume qui ne fut pas de longue durée. Le 6 mars au matin, il éprouva, contre son ordinaire, une chaleur avec des frissons vagues et un mal de tête considérable. Une douleur aiguë se fit sentir depuis la mamelle droite jusqu'à la crète de l'os des îles. — On lui fit ce jour-là deux saignées sans le soulager; la couenne était inflammatoire, comme celle des pleurétiques. Le même jour il vomit spontanément des matières aqueuses, vertes, amères. Le ventre était resserré. Il prit le même jour encore une mixture que je soupçonne avoir été nitrée. — Le 7, on le transporta à l'hôpital. Il avait les mêmes symptômes que la veille, vomissait spontanément, et très-fréquemment, beaucoup de matières amères et rouillées. Le ventre était toujours resserré; on donna des lavements.— Le 8, le mal de tête était diminué; la langue très-blanche et comme velue, mais humide; la bouche amère, la respiration

difficile, et avec sentiment d'oppression à la poitrine; une douleur pongitive s'étendait depuis la dernière fausse côte jusqu'à la mamelle droite et vers le scrobicule; elle se modérait lorsque le malade restait couché tranquille. Il se tenait aisément sur le dos, mais fort difficilement sur le côté affecté. La toux était modérée, les crachats en petite quantité, tenaces, et teints çà et là d'une couleur verte herbacée. Il prit beaucoup d'une boisson émolliente, nitrée, tiède. Ses urines étaient safranées. On le saigna. Le sang était inflammatoire, et en même temps jaunâtre. Il ne résulta aucun soulagement de la saignée. — Le 9, il se manifesta un peu d'ictère; il y eut des vomissements spontanés, abondants, de matières rouillées. Le soir, ces vomissements cessèrent, et le malade parut un peu soulagé.

Le 10, qui était le cinquième jour de la maladie, l'ictère fut plus sensible; il n'y eut point de vomissement, les urines furent très-safranées, la chaleur forte, la douleur pongitive légère. On continua les boissons émollientes, nitrées tièdes; on appliqua un cataplasme sur tout le côté droit de la poitrine et sur l'hypochondre du même côté; on fit une saignée considérable. Le sixième jour de la maladie, il y eut des crachats de couleur herbacée et un peu sanguinolents; la respiration fut gênée et courte. Les urines, l'ictère et la chaleur parurent être comme la veille. Le pouls était un peu plus accéléré que dans l'état naturel, et un peu dur. On fit une saignée; la couenne fut toujours de même. On continua les mêmes remèdes. — Le sept, mêmes accidents. Les crachats étaient abondants, quelquefois sanguinolents, et quelquefois aussi très-verts. Depuis deux jours déjà, le malade buvait beaucoup de petit-lait tiède. On le saigna; la couenne fut considérable et inflammatoire. Les urines étaient presque noires. La respiration était accélérée, coupée, se faisait par le mouvement du bas-ventre. Le malade pouvait se coucher sur l'un et l'autre côtés. Le pouls était plein et fort; la chaleur intense et continuelle; l'ictère toujours le même. — Le huit, les crachats, la chaleur, le coucher et la respiration furent comme le jour précédent. Le malade vomit une seule fois spontanément un peu de matières couleur de rouille. Il éprouvait une grande anxiété. Le ventre, qui jusqu'alors n'avait obéi qu'à des lavements, donna ce jour-là trois selles *copieuses*, *très-blanches et liquides*. La respiration fut plus mauvaise que la veille. On fit une saignée de dix onces, le sang fut le même que celui des précédentes.

Le neuf, tout était dans le même état. Il y eut des selles spontanées, mais *très-vertes* et *de couleur de rouille*.—Le dix, on n'observa aucun amendement. — Le onze, la fièvre ayant augmenté, et la respiration étant très-difficile, on fit une saignée. — On la répéta le douze au matin. Les matières avaient toujours été rouillées. Depuis cette époque la fièvre commença à s'adoucir dans la journée, et ce n'était que le soir qu'elle redoublait. — Le dix-sept, il y eut des crachats tenaces, en partie puriformes, en partie purulents. Il y avait de la fièvre les soirs. — Le dix-huit et le dix-neuf, il y eut beaucoup de crachats. — Le vingt, il y avait à peine de la fièvre; les crachats furent les mêmes. Depuis trois jours, il se levait quelquefois. — Depuis ce temps, il commença à maigrir, à être tourmenté par la toux, surtout la nuit, et à expectorer une énorme quantité de crachats purulents. On employa la plupart des moyens recommandés dans les ulcérations des viscères, le quinquina, le lichen, le lait, les incrassants. Rien ne réussit. Il survint dans les derniers jours une diarrhée colliquative; et cet homme, d'une force d'esprit au-dessus de son état, jouissant d'une pleine connaissance et de l'usage complet de tous ses sens, expira très-paisiblement le 17 de mars 1779. L'ictère persévéra jusqu'à la fin.

Ouverture du cadavre. Le poumon gauche adhérait très-étroitement et très-fortement, dans toute son étendue, à la plèvre et au diaphragme. — On trouva, dans la cavité droite de la poitrine, trois livres d'une eau claire et transparente. La substance entière des deux poumons était remplie d'une quantité innombrable de petits abcès, formés de manière que l'un s'ouvrait dans l'autre, et qu'ils contenaient du pus. — La vésicule du fiel était retirée, absolument vide et très-étroite. Les canaux cystique, hépatique et cholédoque étaient entièrement obstrués et fermés par une matière solide qui ressemblait à du suc de réglisse épaissi, était dure comme un calcul, et cependant se dissolvait peu à peu dans l'eau en l'y agitant. Cette dissolution était noire, et comme de l'encre.

Le foie était moins ferme et moins vo-

lumineux qu'à l'ordinaire. — On trouva dans la tunique vaginale du testicule gauche quatorze onces d'une eau limpide. L'hydrocèle existait depuis neuf ans. — Il y avait en même temps chez ce malade pleuro-péripneumonie des deux côtés et hépatitis. — Chacune de ces maladies, sans le concours de l'autre, est souvent mortelle. On découvrit en outre un amas énorme de saburre bilieuse. — On peut expliquer par là pourquoi la seule méthode anti-phlogistique était insuffisante pour abattre l'inflammation, puisqu'elle laissait toujours le stimulus de cette saburre âcre et de couleur de rouille. — Mais l'évacuation de cette saburre n'eût pas répondu davantage à nos vœux. Car l'inflammation était trop grave et trop avancée pour qu'elle n'eût pas dû être augmentée par le vomissement, quoique celui-ci eût emporté ce qui irritait l'inflammation. — Le ventre fut en général paresseux et les matières d'abord jaunes : elles devinrent ensuite et pendant long-temps très-rouillées. Cependant nous trouvâmes les canaux qui conduisent la bile dans l'intestin obstrués, imperméables.

Sixième observation.

Un garçon marchand de vin, âgé de vingt ans, assez replet et assez robuste, jouissait depuis deux ans d'une santé non interrompue. — Le 5 de mai, au moment de se coucher, il éprouva des frissons suivis de chaleur. Il se sentit de la courbature, de l'altération, du mal à la tête, la bouche amère, de l'anxiété, de l'oppression de poitrine, de la difficulté à respirer. — Le 6, la chaleur et le mal de tête augmentèrent : l'amertume de la bouche resta la même. Le sentiment pénible d'oppression de poitrine s'accrut et s'étendit à tout l'épigastre : le malade eut des nausées ; il se couchait avec peine sur l'un et l'autre côtés. Il toussait et crachait du sang. On le saigna : la couenne du sang était très-pleurétique. Il ne fut point soulagé. — Le 7 et le 8, jour de son entrée à l'hôpital, son corps était d'une couleur ictérique. Les accidents étaient les mêmes. On fit deux saignées : le sang en était pleurétique et ictérique. Elles ne procurèrent aucun soulagement. — Le 9, tout avait empiré. La toux et les crachats sanguinolents persistaient. Deux nouvelles saignées ne produisirent pas un soulagement bien sensible. La couenne du sang était pleurétique et ictérique. — Le 10 mai, le mal de tête était moindre. L'ictère était général et plus fort. La bouche continuait d'être amère. La langue était hérissée et enduite d'un mucus jaune. Il y avait des nausées. La respiration était précipitée, laborieuse. Toute la poitrine était oppressée. Il y avait une anxiété considérable vers la région précordiale. Il éprouvait comme un sentiment de contraction du cardia et de tout l'abdomen, accompagné d'une grande anxiété. Il lui semblait que l'hypochondre droit principalement était tiré en dedans. Le pouls était vif, grand, plein, et cependant sans dureté. Le ventre était libre, et il rendait des matières bilieuses. Le malade ne se couchait que sur le dos. Ses crachats étaient sanguinolents. On fit une saignée le soir : le sang fut comme celui des jours précédents. Jusqu'alors la fièvre avait augmenté chaque jour. — Le 11, on donna un vomitif, qui fit rendre des matières très-jaunes en grande quantité. Tous les accidents diminuèrent alors. Il n'y eut plus de toux, ni de crachats sanguinolents. Le soir, l'ictère était moins fort. — Le lendemain, il était dissipé. — Depuis cette époque, à l'aide d'une tisane de chiendent, de pied-de-lion et de chicorée, et ensuite de l'élixir-stomachique moyen, il se rétablit, de manière que, le 20 du même mois, il se trouvait fort bien, excepté que ses jambes étaient un peu enflées. — L'histoire de la maladie fait voir qu'il y avait péripneumonie bilieuse-inflammatoire, avec crachement de sang et inflammation du foie. Il fallut remédier d'abord à l'inflammation, comme effet très-menaçant d'une saburre bilieuse épaisse qui enflammait le sang. Mais cela ne suffisait pas : il fallait encore chasser par le vomissement cette saburre stimulante, après l'avoir délayée, énervée et rendue immobile. — Le vomitif, donné dans le commencement, eût mal réussi ; car alors la matière était moins disposée à être évacuée ; et quand même elle l'eût pu être, le malade serait mort de l'inflammation qui aurait continué et même augmenté.

Septième observation.

Un charron, âgé de soixante-six ans, jouissait depuis six d'une bonne santé. — Il mangeait peu ; mais il buvait beaucoup de liqueurs spiritueuses. — Pendant tout le mois de janvier, il eut la bouche continuellement amère, fut sans

appétit, vomit spontanément et fréquemment des matières amères, verdâtres. Il souffrait de tout le bas-ventre; mais il était sans fièvre. — Etant venu à l'hôpital au commencement de février, il retourna quatorze jours après dans sa famille, ne se plaignant plus d'aucune incommodité. Il ne voulut pas rester plus long-temps, quoiqu'en si peu de temps il eût déjà éprouvé de bons effets de la décoction de chiendent de dent-de-lion et de chicorée. — Vers le 8 de mars, ses premiers accidents se renouvelèrent. Il s'y joignit une sciatique et une douleur dans les membres, dont il fut tourmenté chez lui pendant trois semaines. Ayant été guéri une seconde fois à l'hôpital, en peu de jours, par la méthode déjà employée, et en outre par l'application d'un vésicatoire sur le siége de la douleur, il retourna encore au milieu des siens. — A peu près vers le milieu d'avril, tous ses anciens maux l'ayant repris plus gravement, il resta d'abord quatre semaines chez lui. Ensuite il vint à l'hôpital, où il prit un vomitif qui le soulagea; et il nous quitta. — Le 17 de mai, il revint maigre, sec, ayant la démarche chancelante et un ictère jaune-vert, répandu dans tout le corps. La bouche était amère, la langue hérissée et enduite d'un mucus jaunâtre. Une douleur se faisait sentir par intervalles dans l'abdomen, mais légèrement, et de manière à permettre de palper : elle s'étendait vers l'hypochondre droit, et ensuite remontait par le même côté jusqu'à l'épaule. Il y avait, surtout après avoir pris quelque chose, des vomissements spontanés et fréquents de matières vertes semblables à de la lie; le ventre était libre, quelquefois relâché; le pouls petit, accéléré; les forces très-abattues, et, par l'effet d'une maigreur extrême, la peau, très-desséchée, tenait à peine aux os qu'elle recouvrait. — Les derniers jours de sa maladie, il tomba dans un délire tranquille, et mourut le 5 juin.

Ouverture du cadavre. Le foie était d'un jaune verdâtre, mou, et parsemé dans toute sa substance d'un grand nombre de corps ronds, de la grosseur d'une noix, blancs, avec une légère teinte jaunâtre, comme sébacés, et disséminés partout. — La vésicule du fiel contenait une lie bilieuse, que l'on put faire passer dans le duodénum. — Le canal cholédoque était très-rétréci, et obstrué dans toute son étendue par de petits corps ronds de la grosseur d'une fève, et qui ressemblaient à des glandes endurcies et presque cartilagineuses. Tout le canal lui-même était endurci. — Le pylore (de même que la portion voisine de l'estomac et le commencement du duodénnm) était dur, épais, et surchargé de ces corps durs et comme glanduleux que nous avions remarqués dans le canal cholédoque. — Tous les viscères contenus dans la poitrine et dans l'abdomen étaient d'une couleur jaune très-foncée. — La substance des os était jaune aussi, mais moins que les chairs des muscles. — Les cartilages l'étaient également dans toute leur substance, mais à un degré encore moindre que les os. Les méninges étaient jaunes, tandis que le cerveau lui-même et les humeurs de l'œil avaient leur couleur naturelle.

Huitième observation.

Un manœuvre âgé de soixante-deux ans, un peu adonné au vin, comme le sont ordinairement les gens de cette classe, avait eu, un an auparavant, une fièvre continue qui se changea bientôt en tierce, dont il fut guéri dans l'espace de quatorze semaines, et depuis il s'était bien porté. — Il y a quatorze jours, il eut des frissons et des mouvements de chaleur qui le prenaient irrégulièrement. Un chirurgien lui donna un remède qui lui fit rendre beaucoup de saburres par haut et par bas; ce qui le soulagea un peu. — Il lui resta cependant depuis un sentiment de pesanteur dans l'épigastre, une diminution d'appétit, et de la dureté à la région de l'estomac. Il avait une petite toux qui lui faisait cracher un peu de mucus. L'hypogastre était souple; le visage et les yeux furent, pendant ces quatorze jours teints d'une couleur jaune; il vomissait souvent, et spontanément, ce qu'il prenait. — Il fut reçu à l'hôpital le 18 de novembre. Il était maigre, décharné, avait le ventre paresseux; ses selles étaient cependant colorées en jaune. Il n'avait point de fièvre. — Il mourut le 19 au soir. Dès le matin, ses extrémités étaient déjà froides, et le pouls si faible, qu'il disparaissait sous le doigt. La présence d'esprit et la parole se soutinrent parfaitement jusqu'au dernier moment.

Ouverture du cadavre. On trouva la dure-mère colorée en jaune. La substance corticale du cerveau était d'une couleur un peu plus terne qu'à l'ordinaire, et elle était extérieurement plus

dure : du reste elle ne présenta aucune altération. — Il y avait un peu d'eau entre les deux méninges et dans les deux ventricules, plus dans le droit que dans le gauche. Celui-ci nous fit voir le plexus choroïde rempli de petites hydatides. Mais ce plexus était très-rouge des deux côtés. — Les deux artères vertébrales, à leur entrée dans le crâne, étaient remarquables par de petites lames osseuses, et même elles étaient totalement ossifiées dans un trajet de quelques lignes, la droite cependant plus que la gauche. — Les poumons présentaient de petits grains blancs et durs, disséminés çà et là, et un commencement d'inflammation dans presque leur totalité. Ils étaient plus fermes, plus rouges et plus pesants que dans l'état sain, et tenaient en quelques endroits à la plèvre et au diaphragme par de légères adhérences. — L'estomac était volumineux, et sa face postérieure était affectée plus fortement par l'inflammation qui occupait la totalité de cet organe, qui était adhérent au foie par un lien membraneux, épais et très-solide, dans l'endroit où il se termine en formant le pylore. — Le foie était fort gros, proéminent beaucoup en dessous des côtes, et il s'étendait dans la région épigastrique. Sa couleur était décidément ictérique. — La vésicule du fiel, qui était enflammée, contenait une once, ou un peu plus, d'un pus blanc, mais plus consistant que le pus ordinaire : elle ne renfermait point de bile. Le canal cystique était entièrement bouché par l'adhérence de ses parois, surtout à son origine. Le canal hépatique était au contraire dilaté, au point d'admettre le pouce d'un homme ; et les canaux partant du foie, comme autant de racines pour le former, étaient aussi très-gros. Ils contenaient une bile très-jaune et ductile. Mais ce canal hépatique, si large d'abord, se terminait en un petit canal extrêmement étroit (c'était le canal cholédoque) dont les parois étaient fort dures et avaient presque six lignes d'épaisseur. Le duodénum, à l'endroit où il reçoit ce canal, était beaucoup plus épais et plus dur qu'ailleurs.

Les intestins étaient pour la plupart livides, et tous retirés comme une espèce de corde. L'épiploon était affecté de gangrène. Tout le mésentère était teint d'une couleur ictérique, et l'on y remarquait des taches rouges, plus larges les unes que les autres et comme provenant d'une inflammation. — J'ai trouvé dans ce sujet et dans un grand nombre d'autres les poumons *granuleux*. Ces petits grains étaient innombrables, ressemblaient par leur couleur et leur grosseur à du millet, et avaient la dureté d'un cartilage très-ferme. — Voilà encore ici un estomac enflammé, sans les symptômes ordinaires et les plus sensibles de l'inflammation ! — Chez cet homme, comme chez plusieurs autres, on touchait le foie en touchant la région de l'estomac. Car ce viscère eut alors, et il a fréquemment cette position et ce volume. — Le passage de la bile du foie dans le duodénum était seulement difficile, mais non entièrement intercepté. — Ou la lividité des intestins eut lieu sans inflammation préalable, ou l'inflammation les affecta sans qu'il s'en offrît des signes. — J'ai vu quelquefois les ictères chroniques chez les hommes, surtout chez les buveurs, devenir mortels en peu de temps, lorsque le malade, ne se bornant pas à diminuer son mal par une méthode douce et émolliente, faisait usage de remèdes *trop fortement résolutifs*. — J'ai aussi vu dans cet hôpital, et quelquefois ailleurs, des malades vomir pendant long-temps ce qu'ils prenaient, d'abord rarement, et quelque temps après le repas, ensuite plus souvent, et après toute espèce d'aliments ou trop solides ou trop copieux. Leur estomac ne gardait que du lait coupé, ou un peu de bouillon : il finissait par ne rien retenir, et ces malades périssaient consumés de maigreur. — On trouvait alors chez eux le pylore très-étroit, et une grande partie de l'estomac, celle qui l'avoisine, dure et à demi-cartilagineuse.

Neuvième observation.

Un tailleur âgé de cinquante-neuf ans, et depuis dix-huit, bedeau d'une église, était sujet depuis long-temps à des vomissements fréquents : il avait des rapports amers, surtout le matin, et assez souvent des défaillances presque totales. Il se livrait tous les jours à la boisson, soit du vin, soit des liqueurs spiritueuses, et mangeait fort peu. — Il y a quatre semaines, la bouche devint plus amère : il s'y joignit un dégoût des aliments ; des douleurs rhumatismales dans les membres, qui prenaient par intervalles et augmentaient la nuit ; de la soif. — Le troisième jour de la maladie, ayant pris trois pilules, il eut un vomissement et plusieurs déjections de matiè-

res bilieuses. Alors il commença à maigrir, à éprouver dans l'abdomen des douleurs déchirantes, et à jaunir par tout le corps. Il prit encore quelquefois une poudre composée de jalap et de scammonée. Mais son état empira de jour en jour. Il fut pendant un mois presque toujours alité. — Le 7 de décembre, jour de son entrée, il était extrêmement maigre; sa peau collée sur les os était jaune, rude, imperspirable; l'abdomen supportait avec peine un toucher un peu fort, était élevé comme dans la tympanite; la langue était sale, et la bouche amère; il n'avait point d'appétit. Les forces étaient épuisées, et le pouls petit et accéléré. Ayant pris des délayants pendant quelques jours, il lui survint une diarrhée colliquative, et il mourut le 17.

Ouverture du cadavre. Ayant enlevé les téguments de la partie antérieure de la poitrine, nous vîmes d'abord les cartilages qui unissent les côtes au sternum teints d'une couleur jaune, faible à la vérité, mais pénétrant intimement toute leur substance. Le péricarde était jaune aussi, de même que la superficie du cœur. Les poumons différaient à peine de l'état sain. La face supérieure du diaphragme était saine; mais l'inférieure était jaune, et présentait des nodosités et des lames cartilagineuses plus ou moins grandes. La couleur du foie était d'un jaune obscur tirant sur le vert, et sa substance était très-compacte et très-dure. — La vésicule du fiel contenait une bile roussâtre et muqueuse. L'estomac, beaucoup plus petit qu'à l'ordinaire, était jaunâtre. Le pancréas, gros comme le poing et en ayant presque la forme, était noueux et dur, et il se laissait couper difficilement. Les intestins n'offrirent rien contre nature, excepté le cœcum, qui était gonflé par des vents, et l'extrémité du colon (du côté du rectum), qui se portait de gauche à droite, transversalement, devant la dernière vertèbre des lombes; de là le rectum descendait par le bassin vers l'anus, le long du côté droit du sacrum. Le bord inférieur et pendant de l'épiploon présentait plusieurs séries de nœuds, dont la grandeur et la forme variaient, qui ressemblaient les uns à des fèves, les autres à de gros pois, et même à des avelines : ils étaient tous, en général, d'une couleur roussâtre et durs comme du cartilage. — Les glandes du mésentère étaient endurcies; la face interne du péritoine était jaune dans toute son étendue, et parsemée en quelques endroits de croûtes et de nodosités cartilagineuses. La cavité abdominale contenait environ trois mesures d'une eau jaunâtre qui teignait le papier de sa couleur. La plupart des membranes du corps et le périoste étaient jaunes; les os, eux-mêmes, l'étaient aussi, de même que la substance du cerveau, mais légèrement. — L'obstacle, à l'abord de la bile dans l'intestin, était formé par des tubercules durs disséminés aux environs des canaux bilifères.

Dixième observation.

Une femme de quarante-cinq ans, attaquée d'un ictère très-jaune ou plutôt roussâtre, avait fait usage, sans succès, de fondants de toute espèce. Elle avait le goût amer et des rapports de bile. Ayant pris un vomitif, elle rendit une quantité énorme de saburre bilieuse, et la couleur de son visage parut alors moins foncée. Depuis, on la fit vomir de nouveau toutes les semaines, parce que, quelques jours après le vomissement, elle éprouvait de nouveau des rapports de bile, et que chaque vomitif emportait une partie de l'ictère. — Après le sixième vomitif, elle se trouva entièrement guérie. — J'ai observé que les vomitifs convenaient très-rarement dans l'ictère, quoique dans le cas présent et dans un fort petit nombre d'autres ils aient seuls réussi. — En effet, le vomitif augmentait souvent l'ictère, ou bien il excitait des mouvements fébriles qui n'existaient pas auparavant. C'est pourquoi je n'employai le vomitif avec avantage que dans l'ictère non fébrile, récent, après avoir fait précéder beaucoup de fondants et des fomentations émollientes sur l'abdomen, et chez des individus dont j'estimais qu'avant l'apparition de l'ictère les viscères avaient toujours été sains et intègres.

Onzième observation.

L'automne dernier, il survint chez trois ictériques, après quelques jours de remèdes, des efflorescences scarlatines bien caractérisées, et même du millet rouge, sur les bras principalement et sur les jambes. Aussitôt que ces exanthèmes parurent, on observa quelque diminution dans l'ictère, qui céda tout-à-fait à l'usage suivi des mêmes remèdes. — Est-ce que l'éruption scarlatine et la miliaire proviendraient de la bile dans les

fièvres de ce nom, comme cela a lieu ordinairement pour l'érysipèle?

Douzième observation.

J'ai toujours trouvé, dans les cadavres de ceux qui, attaqués de la colique de plomb, moururent d'épilepsie, la vésicule du fiel très-distendue par une espèce de lie bilieuse et verte; il n'y avait point eu, ou n'y avait point ordinairement d'ictère, ou bien cet ictère fut très-léger et rare.

Treizième observation.

Un cordonnier eut une fièvre putride. La maladie déjà avancée, il survint un ictère. La fièvre, auparavant continue, se changea alors en rémittente. Le pouls était faible et accéléré, et la langue très-sèche. Le malade était épuisé. La fièvre et l'ictère cédèrent au quinquina en décoction.

Quatorzième observation.

Une fille de vingt ans n'avait pas eu ses règles depuis cinq mois. Depuis huit semaines, elle se plaignait de douleurs à l'estomac; elle éprouvait des chaleurs passagères et vagues, de la diminution d'appétit, des lassitudes. Sur la fin de juillet, elle prit un drastique violent, qui lui fit vomir, plusieurs fois et avec de grands efforts, beaucoup de matières rouillées, et aller fortement à la selle.— Il survint alors des tranchées, de la fièvre, une jaunisse intense; et le 6 du mois d'août, jour de son entrée à l'hôpital, elle avait la langue très-rouge, et le pouls fort et accéléré. — La fièvre et la jaunisse augmentèrent; le ventre se resserra; elle vomissait spontanément, et avec des douleurs à l'épigastre, tout ce qu'elle prenait; les remèdes ne la soulageaient point. — Le 13, devenue de plus mauvaise humeur, elle refusa tout ce qu'on lui présentait; des douleurs de lombes, qui la prenaient de temps en temps, lui faisaient jeter les hauts cris. Enfin, sa tête se perdit, sa jaunisse prit une teinte de rouille; et le 15, elle mourut presque aussitôt après être accouchée d'un enfant mort. — Il paraît que, dans le dessein de se faire avorter, elle avait avalé du vitriol de cuivre : moyen connu dans le peuple, et qui est la cause de beaucoup d'accidents de cette espèce.

Ouverture du cadavre. La vésicule du fiel était remplie d'une bile jaune-verdâtre, à laquelle les canaux laissaient un libre passage vers le duodénum. La substance du foie fut trouvée aussi molle qu'a coutume de l'être ordinairement celle des poumons. Les intestins étaient vides, et un peu gonflés de vents. Le mésentère était en beaucoup d'endroits très-rouge et comme meurtri.

Quinzième observation.

Une femme, âgée de trente-huit ans, n'avait pas eu ses règles depuis le mois de novembre, et son ventre grossissait par degrés. Elle assurait n'être pas grosse. — Le 9 de mars, pendant la nuit, elle commença à vomir tout-à-coup et à plusieurs reprises, d'abord ce qu'elle avait pris, ensuite des matières bilieuses, verdâtres. Le ventre était resserré depuis cinq jours; elle éprouvait des frissons, du froid et de la chaleur alternativement, elle avait de l'oppression de poitrine, une grande altération, et des douleurs de ventre violentes. — Ayant été reçue à l'hôpital le 10 au matin, elle fit dans le jour, spontanément, une selle considérable. Le soir, on la saigna : les symptômes furent les mêmes. — Le 11, au matin, une seconde saignée fournit un sang très-compact, et légèrement inflammatoire. La langue était sèche avec une croûte d'un blanc jaunâtre. Les urines étaient supprimées depuis trois jours: on les évacua avec la sonde. Les douleurs de ventre étaient continuelles, rendaient le toucher insupportable, augmentaient par intervalles, surtout dans l'hypochondre droit. La peau était un peu jaune et perspirable; le pouls fort, fréquent, plein et dur. On fit une troisième saignée: on donna des mucilagineux, des huileux; on appliqua sur l'abdomen des fomentations émollientes; on administra des lavements. — Le 12, pendant la nuit, il y eut encore quelques vomissements spontanés de beaucoup de matières rouillées, ensuite pituiteuses et noirâtres. Le lendemain, de grand matin, éprouvant des douleurs comme pour accoucher, et une hémorrhagie considérable qui avait lieu par intervalles, elle demanda le bassin, dans lequel elle se délivra d'un fœtus de cinq mois, qui vécut pendant une heure. La mère expira trois heures après l'accouchement.

Ouverture du cadavre. On ne trouva rien de vicié dans la poitrine. — Il y avait une livre d'une bile jaune et mu-

queuse répandue dans la cavité abdominale. Tous les intestins étaient légèrement enflammés dans quelques endroits, et livides dans beaucoup d'autres. Le foie était d'une couleur plus claire qu'à l'ordinaire, et d'une consistance moins ferme. La vésicule du fiel affaissée présenta une tache d'un rouge pâle, grande comme une petite pièce de monnaie, et percée d'un petit trou à son centre, ce que l'on découvrit par un peu de bile qui sortait quand on pressait la vésicule, et en y injectant de l'eau. A l'endroit directement opposé à cette tache, on observait un tubercule enflammé, de la grosseur d'un pois. Il y avait dans la cavité de la vésicule deux calculs du volume d'une petite aveline, et dont les angles étaient mousses. L'estomac contenait beaucoup d'une matière noire, un peu muqueuse, qui ressemblait à peu près à du rob de sureau délayé dans de l'eau, et telle que la malade en avait rendu, en grande quantité, dans ses derniers vomissements. On mettait aisément le pouce dans le pylore. Le duodénum était livide, et tellement dilaté, qu'il avait plutôt l'air du colon. — Les canaux cystique, hépatique et cholédoque étaient libres. On reconnut, en ouvrant la matrice, que le placenta était, avant l'accouchement, placé sur l'orifice. — J'ai appris depuis que cette femme avait cherché à perdre le fruit d'un amour furtif en buvant de la décoction de sabine.

Seizième observation.

Une femme âgée de quarante ans fut deux ans sans avoir ses règles; elle se portait bien d'ailleurs. Un an auparavant, elle avait fait une chute, dont elle disait ne s'être aucunement ressentie; mais elle commença, il y a six mois, à éprouver après ses repas, surtout quand elle avait bien mangé, un sentiment de pression vers le creux de l'estomac. Du reste, aucune douleur ne se manifestait. Par le conseil de ses amis, elle prit, pendant quelques jours, un vin amer. Alors elle vomit par intervalles des matières muqueuses et tenaces, et même ses aliments. Elle ne vomissait point quand elle avait l'estomac vide. Les vomissements continuant d'avoir lieu par intervalles, la pression au creux de l'estomac se fit sentir plus fortement. — Il y a environ sept semaines que, sans avoir rien ressenti qui lui indiquât la rupture d'un abcès, elle vomit une matière que son médecin déclara être purulente, qui sortit d'abord pure, et ensuite mêlée de filets sanguins. La quantité de cette matière, rejetée en différentes fois, fut de quatre, cinq mesures. La pression diminua alors, et la malade fut soulagée. Mais cette femme, auparavant forte et épaisse, maigrissait beaucoup d'un jour à l'autre. Ce fut dans cet état qu'elle entra à l'hôpital, le 1er de mars 1777. Trois semaines après, toutes ses forces se trouvaient épuisées; elle n'avait plus ni appétit, ni chaleur, ni altération; elle vomissait de temps en temps, surtout après avoir pris quelque chose; le goût de ce qu'elle rejetait était aigre; la couleur en était cendrée, brune, noire et teignant le linge comme de l'encre; le vomissement la soulageait; elle éprouvait une ardeur vers l'estomac, et le long de l'œsophage jusqu'à l'arrière-bouche; le ventre était paresseux; le pouls serré, assez fort, à peine plus fréquent que dans l'état sain; elle ne suait point les nuits; la position sur le côté droit lui peinait, et provoquait le vomissement; il y avait une tumeur de la largeur de la main à la région de l'estomac, vers l'hypochondre gauche, et cette tumeur était dure et douloureuse au toucher. Vers le 27 du mois, son corps était d'une paleur extrême; la tumeur était à peine sensible depuis deux semaines; le pouls était petit et faible; la face et les extrémités étaient un peu œdématiées; la respiration était courte; la malade restait constamment couchée sur le côté affecté; elle ne perdait jamais sa présence d'esprit. Elle mourut le matin du 28.

Ouverture du cadavre. Elle fut faite le lendemain. La cavité gauche de la poitrine contenait deux livres et demie d'une eau légèrement jaunâtre: il y en avait à peine une once dans la cavité droite. On trouva dans le poumon droit une hydatide de la grosseur d'une aveline, suspendue par un pédicule mince. Les poumons, d'ailleurs sains, étaient marqués de petites taches noires. Le cœur était petit. Il n'y avait point d'eau dans le péricarde, et que peu dans l'abdomen. La surface convexe du foie tenait au diaphragme par un appareil membraneux que l'on pouvait détacher avec les doigts. Le lobe gauche de ce viscère, qui occupait la région de l'estomac, se terminait à deux travers de doigt au-dessus de l'ombilic, et formait cette dureté que nous croyions, l'ayant sentie tant de fois avec la main, être diminuée dans les

derniers temps de la maladie. Cette portion du foie, où est placée la vésicule du fiel, adhérait fortement, dans une étendue de près de trois travers de doigt, au duodénum à sa sortie de l'estomac, et au pylore lui-même. Le colon était aussi très-adhérent au duodénum. — Le foie et l'estomac ayant été séparés l'un de l'autre avec le scalpel, on découvrit un ulcère large d'un travers de doigt et demi, formé par l'érosion du duodénum près le pylore d'une part, et du lobe du foie de l'autre part. Les parois de cet ulcère étaient épaisses. La matière qui s'en écoula était noire, d'une odeur très-pénétrante, très-âcre, et comme de nature acide. On ne trouva aucuns vestiges de la vésicule du fiel, ni des canaux de la bile, et il semblait que le réservoir de cette humeur, comprimé et corrodé ainsi que ses canaux, avait formé l'ulcère. L'estomac, très-volumineux, remplissait tout l'hypochondre gauche; il était plein de cette même matière noire que la malade vomissait. La rate était petite et très-adhérente à l'estomac. La portion transverse du colon, après avoir formé une adhérence étroite avec le duodénum et le pylore, descendait à trois travers de doigt au-dessous de l'ombilic, et, remontant ensuite à gauche, formait, l'angle de la rate. L'épiploon et le mésentère étaient sains; les intestins livides. Le rectum se repliait sur lui-même au-dessus du fond de la matrice; et dans l'endroit où la matrice et le vagin sont appliqués sur lui, il ne descendait pas en ligne droite à travers le bassin, mais se rendait à l'anus en faisant différentes courbures. Toute la face postérieure de la matrice adhérait très-fortement à la partie du rectum qui lui était adossée, ainsi que les ovaires, qui étaient petits et desséchés. Les deux trompes, qui avaient l'épaisseur du doigt, contenaient une sérosité jaune et mucilagineuse. Les franges des trompes qui embrassaient les ovaires, et les trompes elles-mêmes, étaient unies entre elles et avec le rectum par une adhérence prolongée et membraneuse, qu'on avait peine à détruire avec le scalpel, étant très-difficile à distinguer de ces organes eux-mêmes. La matrice était fort petite, et contenait dans sa paroi gauche une tumeur ronde et dure de la grosseur d'une noix. Cette tumeur opposa au scalpel la même résistance qu'un cartilage un peu ramolli : elle était blanche, et on pouvait la retirer avec les doigts de la substance de la paroi comme d'un sac. Deux excroissances blanchâtres, longues de quatre lignes, et larges d'une seule, partaient de la surface interne et inférieure du col de la matrice.

La glande thyroïde, qui avait la grosseur du poing, fournit dans sa dissection un mucilage contenu dans une substance qui paraissait celluleuse; des cloisons cartilagineuses formaient dans son intérieur diverses cavités remplies d'un mucus peu épais et de cellules membraneuses. — La malade n'avait point de suffocation, même pendant la nuit, et se tenait toujours couchée la tête basse, dans une position presque horizontale. — Pourquoi vomissait-elle quand elle se couchait sur le côté droit? — Les muscles de l'abdomen, les droits surtout, présentent de la dureté, et font paraître les viscères comme endurcis dans les sujets qui les ont forts et exercés. De même le foie proéminent en impose pour une induration de l'estomac. — Je regrette de n'avoir pas recherché avec plus de soin quelle était la nature de ce pus ichoreux qui répandait une odeur acide très-pénétrante. — Il n'y eut jamais de fièvre, quoique cette suppuration fût d'un très-mauvais caractère.

Dix-septième observation.

Le 5 de décembre 1779, on transporta à l'hôpital une femme qui était dans le délire depuis quatre jours, et dont le corps était d'une maigreur et d'une sécheresse extrêmes. Elle avait trente-quatre ans, et était mariée depuis dix. — Son mari nous raconta que, depuis le commencement de juillet, elle avait eu de fréquentes cardialgies, et avait commencé alors à maigrir; qu'il était ensuite survenu des tranchées fréquentes, et depuis les quinze dernières semaines, des vomissements de ce qu'elle prenait, d'abord assez rares, et dans la suite plus multipliés et même chaque jour; que depuis deux mois, le ventre, qui avait toujours été paresseux, était tellement resserré, que quelques matières moulées ne sortaient plus qu'à l'aide de lavements âcres; qu'elle se livrait à la boisson, souvent même jusqu'à la crapule; qu'elle n'avait eu qu'un enfant et plusieurs années auparavant. Cette femme mourut le jour de son entrée.

Ouverture du cadavre. On trouva le pylore plus étroit et plus dur qu'à l'ordinaire : un tuyau de plume y aurait à pei-

ne passé. Le pylore et le duodénum étaient embarrassés par plusieurs corps (comme glanduleux) durs et volumineux. De petits calculs, ou plutôt un sable biliaire remplissait la vésicule du fiel, qui s'était rétrécie et avait la grosseur et le volume d'une fève. Le canal cystique était bouché et détruit; mais les canaux hépatique et cholédoque se trouvèrent libres. Le foie était en bon état; les gros intestins étaient remplis d'excréments. L'orifice de la matrice était très-dur et cartilagineux.—Nous avons trouvé, dans d'autres cadavres de sujets adonnés au vin, des altérations semblables des systèmes gastrique et bilieux.

Dix-huitième observation.

Nous observions souvent des *métastases bilieuses*, qui variaient, soit entre elles, soit par les parties du corps sur lesquelles elles se faisaient. Nous voyions assez fréquemment chez des péripneumoniques des crachats très-verts et même absolument rouillés; et la langue chez eux se trouvait teinte d'une couleur rouillée ou d'un vert de porreau. Les poumons étaient en même temps affectés d'une inflammation grave, allumée peut-être par l'âcreté de la bile elle-même. — J'ai rencontré chez quelques-uns une bile délayée, safranée, qui teignait de la même couleur le linge ou le papier, qui filait un peu, comme le vin dans certains cas, et qui ressemblait, dans toutes les épreuves que je lui faisais subir, à de la bile de la vésicule délayée dans de l'eau: je l'ai rencontrée, dis-je, dans différentes régions du corps, par exemple dans la cavité de la poitrine, et cela par l'effet d'une métastase. Le passage de la bile dans le duodénum était cependant libre.

Dix-neuvième observation.

J'ai guéri cet automne une femme ictérique avec la décoction de fleurs d'arnica; et une autre avec le fiel de taureau, à la dose d'abord d'un gros, ensuite de deux gros, chaque jour. — Un autre individu attaqué d'un ictère verdâtre se trouva bien de l'usage de la gomme ammoniaque dissoute dans l'esprit-de-vin, d'abord à la dose de deux gros, ensuite à celle de trois, chaque jour. — Pendant le fort de l'hiver, et dans une constitution inflammatoire, l'ictère n'admettait souvent que la saignée et les boissons anti-phlogistiques, tandis que les dissolvants lui étaient contraires.

Vingtième observation.

Lorsque je cherchais à découvrir l'origine et la cause de la cataracte, quelques individus affligés de cette maladie m'assurèrent qu'ils avaient été tout-à-coup privés de la vue, dans le temps qu'ils étaient attaqués d'une fièvre aiguë, que mes recherches me prouvaient avoir été de nature *bilieuse*. — Mais j'ai observé beaucoup d'autres causes, et très-variées, de la cataracte.

DE CERTAINES AFFECTIONS NERVEUSES.

CHAPITRE VI.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Danse de Saint-Weith.

Une petite fille de cinq ans, qui s'était toujours bien portée jusqu'alors, fut saisie d'une grande peur vers le milieu du mois de novembre 1778, la voiture où elle était avec ses parents s'étant renversée. Il ne parut de marque d'aucun coup : elle ne ressentit de douleur nulle part. — Aussitôt après sa chute, tous les mouvements de son corps s'exécutèrent avec plus de promptitude et de vivacité qu'à l'ordinaire, et comme à la hâte, continuant néanmoins à être réguliers. Huit jours après, elle commença à faire des mouvements désordonnés et des gesticulations, à n'être plus ferme sur ses pieds, et à ne plus prononcer tous les mots, comme elle avait coutume de le faire auparavant. — Elle finit par ne pouvoir plus absolument, debout ou assise, se tenir le corps droit. Les mouvements de toutes ses articulations étaient variés, rapides, avec gesticulation. Elle ne pouvait rien prononcer. Sa bouche et ses lèvres remuaient continuellement, avec des contorsions ridicules. La nuit, elle dormait très-paisiblement, et son corps restait alors en repos. Elle avait bon appétit. — Elle fut transportée à l'hôpital le dix-huitième jour de sa maladie. — Je lui prescrivis d'abord les substances salines et eccoprotiques, ensuite un vomitif, que je répétai après un in-

tervalle de quelques jours. Elle ne fut pas mieux. Je la mis alors à l'usage des fleurs de zinc, que j'employai très-pures ; elle en prenait deux grains seulement toutes les deux heures. Il n'en résulta aucun changement. Je les abandonnai au bout de sept jours : peut-être aurais-je dû les continuer ; mais je ne voulus pas perdre de temps, dans la crainte que le mal ne s'enracinât davantage, et que les nerfs ne s'accoutumassent à la maladie. — Je donnai l'extrait de racine d'ellébore récente, à la dose d'un grain par jour, de manière qu'elle en prenait la sixième partie toutes les quatre heures. Au bout de deux jours de son usage, il parut un peu d'amendement. J'en prescrivis alors un grain et demi, délayé dans de l'eau commune. Six jours après, la malade pouvait se lever sur son lit, et se tenir assise seule. Après huit autres jours, elle commençait à se tenir debout, même seule, et enfin à former quelques pas. — Sur la fin de décembre, elle se promenait dans sa salle et dans les promenoirs ; elle courait même, et assez vite. Mais les bras n'étaient pas encore guéris tout-à-fait : car elle ne pouvait pas prendre elle-même sa nourriture, son bras droit et sa main s'égarant en s'avançant vers l'objet qu'on lui présentait. Elle prononçait tous ses mots, parlait exactement, quoique avec quelque peine encore et avec répugnance. On observait aussi quelquefois des mouvements désordonnés de ses lèvres. On lui donna pendant quelques jours deux grains d'extrait que l'on divisait en six doses. — Le 30 décembre, elle eut une fièvre quotidienne, mais qui fut légère. On lui prescrivit de légers incisifs, et ensuite le quinquina. — Tant que la fièvre eut lieu, son état convulsif fut stationnaire. — Le 6 de janvier 1779, elle n'eut plus d'accès. Je lui prescrivis le même jour le remède suivant :

Prenez, *esprit de serpolet*, deux onces ; — *essence de castoreum*, id. ; — *camphre*, demi-gros.

Mêlez, pour en bien frotter, chaque matin, tout le dos, les lombes, les épaules, les bras. — Les 9, 10 et 11 janvier, elle se servait avec aisance de l'un et de l'autre bras, pour prendre sa nourriture. Elle était alerte et gaie. Je la déclarai guérie.

SECONDE OBSERVATION.

Convulsion chronique.

Une jeune fille, âgée de onze ans, fut confiée à nos soins dans le printemps de l'année 1778. Depuis trois ans, si je ne me trompe, elle éprouvait fréquemment un léger frisson de tout le corps, comme si on lui eût jeté inopinément de l'eau froide, et une convulsion momentanée et infiniment rapide de tous ses membres. Cette convulsion passagère la prenait tous les jours très-souvent, sans que l'usage de ses sens fût aucunement altéré. Il arrivait très-rarement qu'elle la fît tomber. Je lui avais donné, sans succès, le quinquina, la valériane sauvage, les feuilles d'oranger, l'assa-fœtida, le camphre, les fleurs de zinc, etc. Enfin j'employai l'extrait de belladone, d'abord à la dose d'un grain par jour, en six fois. J'augmentai la dose jusqu'à deux grains en vingt-quatre heures. Dans peu de jours, les convulsions commencèrent à devenir plus rares ; après quatorze jours elles disparurent entièrement. Nous manquâmes d'extrait, et ne trouvâmes cette année aucun moyen de nous en procurer. — Cette enfant alla en Hongrie, où elle éprouva de nouveau, par intervalles, de légères convulsions, mais beaucoup plus rares et plus passagères que la première fois. — Quand elle quitta l'hôpital, elle était grasse et très-bien portante.

TROISIÈME OBSERVATION.

Épilepsie.

Une autre jeune fille, très-pauvre, orpheline, âgée de treize ans, épileptique depuis trois, fit usage du même extrait, à une dose d'abord très-petite, ensuite plus forte, si bien qu'elle en prenait chaque jour dix-huit grains en six doses. Auparavant, elle tombait plusieurs fois par jour dans les convulsions : elle avait déjà gagné d'être des jours entiers sans éprouver de paroxysmes. Le mal fut une fois dix-huit jours sans paraître : il revint ensuite, mais moins fréquemment. J'ai cru observer que le paroxysme était d'autant plus fort, qu'il était plus éloigné du précédent. Je ne pus continuer mes expériences, la jeune fille ayant été emmenée par un de ses parents.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Action de l'extrait de belladone sur le corps humain.

L'illustre de Wasserberg, homme distingué par ses connaissances en tous genres, à qui j'avais remis de l'extrait de belladone, pour faire des expériences lorsque l'occasion s'en présenterait,

éprouva sur lui-même l'action de ce remède, et m'écrivit ce qui suit, et qui est parfaitement d'accord avec mes propres observations,

« L'usage des pillules d'extrait de belladone, dont j'ai fait l'expérience sur moi-» même, me fit éprouver une grande sé-» cheresse de la bouche et de l'œsophage, » et par suite de l'altération; puis une » sécheresse des narines et des yeux, avec » un certain sentiment d'ardeur dans ce » dernier organe et dans les paupières. » Lorsque je prenais quatre pilules par » jour, et plus encore lorsque j'augmentai » la dose, j'eus du mal de tête; j'avais » de la peine à lire à la lumière d'une » bougie, les lignes se confondaient, et » il fallait approcher de mes yeux ce que » je voulais lire; j'avais dans la bouche » un goût légèrement vineux; mon pouls » était plus mou et un peu plus lent qu'à » l'ordinaire; je ressentais quelquefois » une ardeur vers le cardia : l'augmen-» tation de la dose fut constamment » suivie de mal de tête, accompagné » d'une certaine stupeur et de moins d'ac-» tivité dans les facultés intellectuelles. »

CINQUIÈME OBSERVATION.

Epilepsie.

Le fils du conseiller S. Z***, parvenu à la quatrième année de son âge, commença par être frappé souvent d'une espèce de terreur momentanée, et d'une convulsion très-légère et momentanée dans les bras. On en ignorait la cause. Cette affection devint plus fréquente, plus longue et plus forte, de sorte qu'à la fin c'était une véritable épilepsie, dont les accès prenaient souvent tous les jours, et même plusieurs fois le même jour. Quelquefois, et sans aucune cause manifeste, l'enfant était quatorze jours, et même davantage, sans éprouver de paroxysmes. Une infinité de médicaments furent mis en usage pendant toutes ces années, sans autre effet sinon que chacun d'eux, presque sans exception (les divers anthelmintiques, le musc, le camphre, le castoréum, la valériane, l'assa-fœtida, le fer, les feuilles d'oranger, le quinquina, même le sang des règles donné à boire), parut aigrir le mal et le rendre plus fréquent. — Cet enfant avait treize ans lorsqu'on le confia à mes soins. Je lui donnai, à la fin de l'été de 1779, l'extrait de belladone, d'abord à une très-petite dose, que j'augmentai peu à peu, en sorte que sur la fin de l'année il en prenait dans les vingt-quatre heures vingt grains divisés en cinq doses. — Ce remède rendit d'abord les accès moins forts; ensuite il les éloignait pendant des semaines entières; et quand ils reparaissaient, ce n'était qu'imparfaitement. Le malade alors n'était point renversé par terre, ni privé de sa raison; et ils se dissipaient promptement, surtout si on parlait avec force au malade qui tremblait. Mais, dans la nuit et pendant le sommeil, il revint quelquefois des attaques complètes d'épilepsie. — Je lui prescrivis une dose de belladone lorsqu'il irait se coucher, et une autre vers le milieu de la nuit. — Il ne reparut plus d'accès pendant la nuit, et ils furent rares et incomplets pendant le jour. — J'espère que le remède qui a affaibli le mal le détruira entièrement. Dans ce moment-ci, ce malade est électrisé tous les jours. Voilà déjà plusieurs semaines que l'on emploie ces deux moyens, et l'on n'a encore observé aucun paroxysme, même incomplet.

SIXIÈME OBSERVATION.

Convulsion produite par une peur.

Un enfant de huit ans, qui s'était toujours bien porté jusqu'alors, fut effrayé, la veille de la Saint-Nicolas, par le simulacre d'un spectre. Vingt-quatre heures après, croyant qu'on allait encore lui faire peur (quoique personne n'y songeât alors), il se jeta sur son père, en criant que le spectre allait le saisir. Cette crainte, avec ces cris et ce recours à la première personne qui se trouvait le plus près de lui, revenait fréquemment lorsqu'on s'y attendait le moins, et presque chaque jour, quelquefois cependant après un intervalle de plusieurs jours. — Cela lui arriva quelquefois à l'hôpital. Il courait, criait, saisissait fortement la première chose qui s'offrait à lui, et pendant quelques minutes sa raison s'égarait. — On lui donna chaque jour un grain d'extrait de belladone. Le lendemain qu'il eut commencé à faire usage de ce remède, il délira toute la journée, et ne dormit point la nuit. Depuis, il n'éprouva point de paroxysme, jusqu'au 2 novembre où il en eut un qui dura quelques minutes. Le jour suivant il prit deux grains d'extrait. — Le paroxysme revint le 9. On prescrivit trois grains d'extrait. — Comme les accès de la maladie revenaient plus fréquemment, qu'ils étaient accompagnés de la perte de la raison, et de convulsions tantôt dans un bras ou

dans une jambe, tantôt dans les deux bras ou dans les deux jambes ; qu'ils se terminaient par un assoupissement, fort court à la vérité ; et que, depuis l'usage de la belladone, la maladie ressemblait davantage à l'épilepsie, je pensai que cet enfant, qui était de la campagne, très-pauvre, maigre et d'une couleur terreuse, pouvait avoir des vers. Je le purgeai avec des anthelmintiques. Les paroxysmes en devinrent plus fréquents. Je lui donne maintenant le camphre et l'extrait de camomille : mais je n'en ai encore obtenu aucun bon effet. Maintenant on l'électrise ; et il commence à avoir meilleure couleur, et des paroxysmes moins forts et qui reviennent moins fréquemment.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Danse de Saint-Weith.

Un jeune garçon marchand de vin, âgé de seize ans, bien portant d'ailleurs, se plaignit, le 23 mai 1779, d'avoir la tête embarrassée. — Le lendemain cet accident s'accrut : il éprouvait une ardeur avec un sentiment d'oppression au creux de l'estomac, un gonflement dans les deux hypochondres, des rots qui sentaient un peu l'aigre, des nausées, des efforts pour vomir, une petite fièvre vague, une douleur comme rhumatismale au bras gauche, avec un sentiment d'urtication, et quelquefois de légères contractions de ce membre, et même des convulsions momentanées. Les nuits étaient agitées. — Le 26, ce même bras commença à faire des gesticulations et des mouvements de plus en plus désordonnés ; il obéissait moins aux volontés de l'ame. Les autres accidents continuèrent. — Le 27, le malade eut un accès de colère. Tous les symptômes s'aggravèrent; il survint des mouvements désordonnés de la cuisse gauche. — Le 28, la langue était couverte de petites pustules : il se fit une distorsion de la bouche vers le côté gauche. — Le 30, il survint aussi à la face quelques pustules. Les premiers symptômes empirèrent. On fit une saignée, qui fut répétée le lendemain. Il n'en résulta aucun soulagement. Les nuits étaient très-agitées. — Ce fut le 1er de juin qu'il entra à l'hôpital. Outre les symptômes dejà exposés, il avait la langue blanche. Il alla toujours difficilement et rarement à la selle. — Après avoir fait précéder les fondants salins, on lui donna un vomitif : il vomit des matières amères. La petite fièvre disparut, ainsi que le sentiment d'oppression au creux de l'estomac. Les membres furent beaucoup plus tranquilles. — Après le vomitif, on donna des eccoprotiques ; et l'amendement fut tel, que, le 7 de juillet, le malade ne se plaignait presque plus que de la douleur rhumatisante du bras et de l'épaule gauches. Alors on appliqua un vésicatoire entre les deux omoplates, et on prescrivit une boisson diaphorétique. Mais, le jour suivant (8 juillet), sans aucune cause manifeste, il commença à pleurer, à gesticuler de tous ses membres, du corps, de la tête, de tous les muscles de la face, et, par intervalles, à débiter beaucoup de choses hors de sens. — Il se trouva plus mal de l'usage des férulacées, plus encore de celui du camphre. Il se plaignait continuellement d'un gluten dans la bouche et sur les dents. Les eccoprotiques salins le soulagèrent de nouveau, mais ne le guérirent pas. — L'extrait de belladone produisit des vertiges, des maux de tête, du délire qui alla jusqu'à la fureur ; en sorte qu'on l'abandonna, et qu'on purgea de nouveau le malade avec de la rhubarbe, des sels neutres et beauconp d'oxymel scillitique. Il rendit alors un ver (il nous assura en avoir rendu beaucoup autrefois à plusieurs reprises) et de la pituite. Les selles n'étaient pas considérables, mais il y en avait chaque jour. Le gluten de la bouche, les convulsions des membres et tous les autres accidents se dissipèrent si complètement, que, sur la fin de ce mois, il retourna guéri dans sa famille.

HUITIÈME OBSERVATION.

Danse de Saint-Weith semblable à la précédente.

J'ai guéri, chez une jeune fille, cette maladie, qui provenait d'une pituite amère amassée dans les premières voies. J'employai les fondants, les eccoprotiques, la rhubarbe, l'arcanum duplicatum et l'oxymel scillitique. La malade avait eu d'abord un rhumatisme fort long, qui fut négligé, et qui finit par dégénérer spontanément en danse de Saint-Weith. Les stimulants, de même que l'extrait de belladone, les fleurs de zinc et l'étincelle électrique furent nuisibles dans cette espèce de danse produite par des vers et de la pituite dans le canal intestinal.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Tétanos de la mâchoire, à la suite de fracture et de contusion, mortel

Madeleine Kaningerin fut blessée d'une manière fort extraordinaire, le 26 de juin, par l'explosion d'un magasin à poudre. Le bras droit était fracassé en deux endroits. Le pied gauche n'avait qu'une blessure superficielle au-dessous de la malléole externe. La jambe et la cuisse du même côté, ainsi que les fesses, étaient fortement ecchymosées. Ayant été pansée convenablement, elle se trouva bien, et même beaucoup mieux que tous ceux qui avaient été blessés en même temps qu'elle. On la saigna. — Le troisième jour, il survint une légère douleur pongitive au côté gauche et un peu de fièvre. Une saignée et des boissons émollientes tièdes firent disparaître la douleur dans le même jour. — Cependant, ce même jour, la blessure des téguments du pied commença à devenir gangréneuse. On scarifia la partie gangrenée, et on la pansa avec l'esprit de térébenthine, le camphre, l'onguent de styrax, etc. — Les parties gangrenées se détachèrent le septième jour. Le tendon se trouva à nu: sa couleur était bonne, et il n'était point endommagé. La malade n'éprouvait de douleur nulle part. — Le 9 au soir, fort tard, on observa par intervalles un tétanos dans la mâchoire, qui continua d'avoir lieu pendant la nuit, en sorte qu'on avait peine à introduire le bout du petit doigt entre les deux mâchoires. Cette même nuit, la déglutition eut quelquefois peine à se faire. Le ventre ne cédait qu'aux lavements, et encore avec difficulté. La bouche était toujours amère, et les aliments paraissaient avoir le même goût. La malade se plaignait de temps en temps d'une tension douloureuse de la nuque, qui tiraillait fortement la tête en arrière. — Le 10, au matin, les symptômes étaient les mêmes. On prescrivit un bain entier, un cataplasme émollient et anodin sur la mâchoire, des lavements, quatre grains d'opium en six doses dans une mixture nervine. La malade se trouva soulagée après son bain. Cette espèce d'opisthotonos revenait plus rarement et moins vivement. La mâchoire s'écartait un peu davantage. Mais, pendant la nuit, elle se rapprocha beaucoup plus qu'auparavant, en sorte qu'il y avait à peine une demi-ligne d'intervalle entre les deux. — Le 11, au matin, les choses étaient dans le même état que pendant la nuit. Des commencements d'opisthotonos se manifestaient fréquemment. On donna, en douze heures, cinq grains d'opium dans une mixture nervine. La malade prit ce jour-là deux bains, plusieurs lavements; on lui appliqua des cataplasmes de feuilles de jusquiame, de fleurs de camomille et de crottin de cheval. Elle ne fut point soulagée. Je prescrivis de petites doses de tartre stibié, non pas comme vomitif, mais comme altérant, comme anti-spasmodique : elle eut des nausées inutilement et sans éprouver de soulagement. Elle ne dormit point de la nuit. — Le matin du 12, on lui donna la mixture suivante :

Pr. *Camphre* (*dissous dans le mucilage de gomme arabique*, demi-gros; *opium pur*, sept grains; *sirop diacode*, une once et demie; *eau de camomille*, cinq onces.

Mêlez. La dose est de deux cuillerées toutes les deux heures.

La malade prit deux bains ce jour-là. Elle ne fut point soulagée. — Le tétanos survint dans le temps de la maladie où elle ne se plaignait d'aucune douleur nulle part, et se trouvait très-bien. — Une grande partie de l'ecchymose se dissipa. Il se fit, à la partie inférieure et externe de la cuisse gauche une petite ouverture, par laquelle il sortit une humeur rouge fort abondante. Il s'était formé, dès le commencement, à la fesse gauche, un ulcère large et sordide. — La nuit du 12 se passa sans pouvoir dormir: les attaques d'opisthotonos se multiplièrent. On continua la mixture de la veille, en augmentant la quantité d'opium. Le soulagement fut nul. — Le 13, les mêmes attaques furent plus fréquentes et plus fortes. La déglutition devenait plus difficile de jour en jour et même d'heure en heure. La malade se trouvait mieux sur son séant, mieux encore si, quand l'opisthotonos la prenait, quelqu'un lui pressait fortement le devant de la tête. Le pouls, qui avait toujours été fréquent, était ce jour-là plus faible qu'à l'ordinaire. L'opisthotonos était toujours accompagné de crainte de suffocation et d'étranglement. Le ventre ne rendait qu'avec peine, et sollicité par des lavements, une très-petite quantité de matières. Il y avait des sueurs; les ulcères étaient d'une couleur légèrement plombée, et plus secs ce jour-là. Le soir, la

malade délira un peu par moments ; la raison lui revint ensuite parfaitement. Elle mourut vers le milieu de la nuit. — Outre les remèdes déjà mentionnés, elle avait pris, dans le courant de sa maladie, la décoction de quinquina, avec addition, sur la fin, de la racine de valériane sauvage, de la liqueur minérale anodine d'Hoffmann et du sirop de camomille.

Ouverture du cadavre. La cavité droite de la poitrine contenait environ trois onces d'un sang grumelé. Il n'y avait rien contre nature du côté gauche, où une douleur pleurétique se délara dans les premiers jours. — On trouva, dans le tissu cellulaire de la cuisse gauche, qui avait été contuse, du sang épanché çà et là en petite quantité, et sans former aucune collection considérable. Il semblait que ce sang aurait pu encore être résorbé si la malade eût vécu. — Peut-être ai-je eu tort de ne pas prescrire un plus grand nombre de saignées : il n'y en eut que trois de faites, une dans le commencement, une autre quand la douleur pleurétique se déclara, la troisième à la première invasion du tétanos. Mais, jusqu'à ce que cet accident se déclarât, elle paraissait se bien trouver ; voilà pourquoi la malade ne fut pas saignée davantage avant son apparition.

DIXIÈME OBSERVATION.

Tétanos de la mâchoire, à la suite d'une blessure, guéri.

Je fus appelé en consultation, le 18 juillet 1779, auprès d'une femme de condition, âgée de vingt ans, et grosse de huit mois. Bégontina le jeune, son médecin, homme de mérite, nous fit ainsi l'histoire de la maladie. — Seize jours auparavant (le 2 du même mois), elle tomba d'environ quatorze pieds de haut. La jambe droite se fracassa, un peu au-dessus des malléoles, en plusieurs morceaux, dont quelques-uns furent extraits de la plaie, qui était fort grande. Le calcanéum était fracturé, et le talon offrait une plaie considérable. — On fit la réduction. Les plaies fournissaient un pus ténu. Les nuits étaient agitées. On donna le quinquina, et les soirs un calmant. — Le quatorzième jour après la chute, la malade éprouva, à l'articulation de la mâchoire des deux côtés, un sentiment de constriction, qui augmenta successivement, au point que, le seizième jour de la chute, où je fus appelé, on pouvait à peine passer le doigt entre les dents. Elle tenait fortement serré un petit morceau de bois pour empêcher la réunion complète des deux mâchoires. Ce jour-là, le pus était plus louable. La malade avait reposé ; elle ne sentait de douleur nulle part. — Je portai un pronostic défavorable, et cependant je proposai ce qui suit :

Prenez : *Quinquina en poudre*, demi-gros. — *Racine de valériane sauvage*, id. — *Musc*, deux grains. — *Camphre*, id. — *Sirop de camomille*, quantité suffisante.

Pour un bol. On en fera huit semblables, et on en donnera un toutes les trois heures. Elle prendra le soir une mixture opiatique, et on appliquera sur les mâchoires un cataplasme de feuilles de jusquiame, bouillies dans du lait, et de camphre.

Le premier du mois d'août, il survint par intervalles un léger opisthotonos, qui reparut fréquemment dans la suite, jusqu'au 6. — Le 2, au matin, des douleurs comme pour accoucher se firent sentir ; mais elles étaient légères, et elles disparurent promptement. Elles revinrent tous les jours dans la matinée, et elles disparaissaient bientôt. Les nuits étaient tranquilles : il y avait seulement, de temps en temps, pendant le sommeil, de légers mouvements convulsifs des membres. La douleur de la partie blessée était très-légère : à peine même se fit-elle sentir pendant tout le cours de la maladie. Bien plus, la douleur de la plaie fut beaucoup moindre pendant tout le temps que dura le tétanos, qu'avant son apparition. — Les mâchoires s'écartaient spontanément pendant le sommeil, de manière que le petit bâton, interposé pour les empêcher de se joindre complètement, s'échappait souvent parce qu'elles ne le serraient plus assez pour le retenir. — On supprima le camphre et le musc, qui répugnaient beaucoup à la malade, et l'on se borna au quinquina et à la valériane, avec l'opium pour le soir. — Le 9, à huit heures du matin, elle accoucha facilement d'un enfant à terme et bien portant. — Le pus fut louable pendant tout ce temps : on tira à plusieurs reprises des esquilles de la plaie. — Le 26, le mari m'apprit que, depuis quatorze jours, sa femme n'avait plus besoin de tenir le petit bâton entre ses dents ; qu'elle pouvait écarter un peu les mâchoires ; que du reste elle était bien. — Elle avait continué l'usage du quinquina

et de la valériane sauvage. Elle se rétablit.—Après l'accouchement, la fracture se consolida.

ONZIÈME OBSERVATION.

Tétanos, opisthotonos, épilepsie, provenant vraisemblablement des vers, et ouverture du cadavre.

Un cordonnier, âgé de dix-huit ans, qui, jusque-là, s'était toujours bien porté, se plaignit, le 3 mai au matin, d'une douleur à la nuque continuelle, pressive, qui descendait le long du dos, et d'une oppression de poitrine, depuis la gorge jusqu'au creux de l'estomac. Il sua abondamment pendant la nuit. — Le 6, tout était dans le même état. Il survint un tétanos de la mâchoire fort léger, et qui ne dura que quelques minutes. La nuit fut agitée, et la sueur coula abondamment. — Le 7, jour de son entrée à l'hôpital, il éprouvait un sentiment de chaleur très-forte aux deux tempes; sa langue était très-sale, un peu jaunâtre; il avait eu une certaine amertume dans la bouche depuis qu'il était malade; son haleine avait une odeur acide; la douleur pressive de la nuque continuait, ainsi que l'oppression de poitrine; le ventre était resserré; le pouls plus fréquent que dans l'état sain.

On lui donna des boissons aiguisées avec un sel. — Le 8, tout était dans le même état : il y avait une raideur de tout le corps et de tous les muscles presque continuelle, augmentant souvent, ne se dissipant jamais entièrement, en sorte qu'il semblait y avoir tantôt un tétanos universel, tantôt un opisthotonos. La fièvre était plus forte : les urines étaient jaunes, troubles, déposant à demi un sédiment. Le malade avait de l'altération, la langue très-chargée, la bouche amère, l'haleine sentant l'aigre. — Le ventre, qui était opiniâtrément resserré, fut lâché d'abord par un lavement huileux, ensuite par un autre irritant. Une potion purgative, composée de manne et de sel cathartique amer, prise en deux doses, produisit trois selles copieuses. — Pendant la nuit, il tomba deux fois dans des convulsions épileptiques : il se mordit plusieurs fois la langue, ne dormit point, fut agité; et lorsque l'accès épileptique le quittait, il se roulait, poussait des cris et comme des mugissements. — Le 9, il y avait de la fièvre, de l'altération. La poitrine était libre, la langue très-sale. Il paraissait, pendant tout ce temps, répondre avec un visage riant à ceux qui lui parlaient. — Le pouls fut aussi un peu plus fréquent que dans l'état sain, sans être dur. La chaleur était à peine plus forte. Les urines ressemblaient à de la bière, devenaient bientôt troubles, et peu de temps après laissaient échapper à demi un sédiment d'un blanc rougeâtre, et surnager beaucoup de matière muqueuse qui adhérait aux parois du vase. — Ce jour, l'agitation et les convulsions des muscles du cou et du thorax furent plus modérées; mais l'abdomen était dur comme du bois et ne l'avait jamais été autant. La raideur des bras avait diminué, et leurs mouvements convulsifs étaient plus rares. Le malade fit trois selles. Il survint de la douleur aux deux aines, et de temps en temps des érections. — Il survint aussi vers l'ombilic une douleur pongitive, qui prit tout-à-coup, et revint par intervalles et souvent. Lorsqu'elle revenait, le malade était convulsé en arrière, et cet état convulsif cessait bientôt, mais non pas entièrement. — Vers midi, il tomba tout-à-coup dans des convulsions où la respiration restait long-temps suspendue. Enfin, livide, jetant de l'écume par la bouche, ne respirant plus, tous ses membres s'agitant légèrement, ou plutôt se raidissant, il expira en un quart-d'heure. — J'examinais le pouls dans le temps de l'accès épileptique. Il était très-petit, à peine sensible, un peu fréquent; enfin il s'affaiblissait davantage de temps en temps, conservant le même degré de fréquence, jusqu'à ce qu'il disparût entièrement.

Ouverture du cadavre. Les poumons étaient sains; le gauche plus engorgé que dans l'état ordinaire.—Tous les intestins étaient distendus par des flatuosités. Le jéjunum était d'une couleur rouge-livide légère, et on y trouva quelques vers lombrics. — Le colon, avant de former le rectum, présentait, dans la longueur d'un empan, des vaisseaux très-rouges, plus grands et plus nombreux qu'à l'ordinaire, dont quelques-uns étaient livides : une grande portion du mésentère, auquel cet intestin est fixé, était également rouge. — Était-ce inflammation, meurtrissure, ou congestion sanguine non inflammatoire produite par le spasme? Je l'ignore. — L'épiploon était plus rouge que de coutume; les glandes du mésentère paraissaient plus volumineuses qu'à l'ordinaire et engorgées : le foie était plus mou. —Les vers

furent-ils la cause du mal? ou bien était-ce quelqu'autre matière âcre logée dans les intestins, ou ailleurs? Tout est ici obscurité.

CHAPITRE VII.

SUJETS DIVERS ET DÉTACHÉS.

Verge fendue. Hernie de la vessie.

Le 19 de juin 1779, on nous présenta un enfant âgé de quinze mois, chez lequel nous observâmes ce qui suit : 1° une hernie inguinale de chaque côté, toutes deux considérables, la droite cependant plus que la gauche; la première était de naissance, la seconde ne commença à paraître que le troisième mois, et à la suite de cris violents et continuels ; 2° une tumeur au-dessus du pubis, grosse comme la moitié d'un œuf de poule, presque ronde, qu'un examen attentif nous fit reconnaître pour la vessie urinaire, au moins en partie, qui sortait au-dessus des os pubis, par l'écartement des muscles droits de l'abdomen. — Cette hernie de la vessie était pareillement de naissance. — La verge était fendue postérieurement, tant qu'on pouvait la suivre des yeux.

Hydropiques morts subitement.

Plusieurs malades mouraient subitement, lorsqu'ils relevaient d'une fièvre aiguë, et qu'ils avaient les jambes encore enflées, s'ils se livraient trop au sommeil. L'eau se portait tout-à-coup des parties inférieures vers le cerveau.— Quelques-uns, devenus hydropiques d'une autre manière, périssaient aussi de suffocation subite si les eaux se jetaient sur la poitrine, ou d'apoplexie si c'était sur le cerveau.

Tendon insensible.

Nous avons vu cette année un tendon mis à nu, qui, touché de différentes manières avec les pinces, ne produisait aucune douleur.

Décoction des feuilles ou de l'écorce de saule blanc, anti-septique.

Je me suis assuré que l'usage externe de la décoction des feuilles ou de l'écorce de saule blanc, est d'une grande efficacité dans la gangrène produite par la situation prolongée sur la même partie ; et dans les bubons gangréneux. — Aucun malade ne contracta la gangrène de cette manière dans notre hôpital : mais, quand ils y arrivaient l'ayant déjà, je la guérissais par le moyen dont je parle.

Fièvre syphilitique masquée.

Il était survenu, depuis neuf semaines, à une jeune fille de dix-huit ans, qui s'était toujours bien portée jusqu'alors, une tumeur osseuse au milieu du sternum, accompagnée de douleurs qui prenaient irrégulièrement le jour, la nuit, qui s'étendirent jusque dans les mamelles et dans les bras, et qui quelquefois s'apaisaient entièrement. Il n'y eut jamais aucun autre signe de vice vénérien. Elle fut mise à l'usage d'un électuaire composé de trois onces de rob de sureau, de trois gros d'extrait de gratiole, et trois grains de sublimé-corrosif. La tumeur et la douleur disparurent. La malade se rétablit. — (A ce sujet appartient l'histoire de cette jeune fille attaquée d'une *fièvre quotidienne vénérienne*, dont j'ai déjà rapporté l'observation.) Le sublimé-corrosif a souvent guéri la maladie vénérienne, après que d'autres préparations mercurielles avaient échoué. Je le donnais ou seul dans du rob de sureau, ou avec l'extrait soit d'aconit, soit de gratiole. — C'est de cette manière que je guéris une dartre située sur le cou, derrière l'oreille droite, chez une jeune fille très-bien portante d'ailleurs, et qui ne présentait aucun signe de vérole. Cette dartre avait résisté à différents traitements ; quoiqu'on l'eût attaquée profondément avec les caustiques et un vésicatoire, elle était revenue à plusieurs reprises. Enfin je lui soupçonnai une origine vénérienne. Mais ni les frictions, ni toute autre préparation mercurielle ne réussirent. Elle céda enfin au sublimé-corrosif et à l'extrait d'aconit incorporés dans du rob de sureau, et ne reparut pas davantage. — Nous avons eu sous les yeux beaucoup d'exemples de maladies vénériennes guéries complètement au moyen du sublimé-corrosif. Mais je ne veux pas m'arrêter plus long-temps sur une chose journalière, certaine, et qui n'est révoquée en doute que par un ou deux médecins contre l'autorité de tant d'autres du plus grand mérite. — Cependant nous avons vu aussi quelques maladies vénériennes qui,

après avoir résisté au sublimé-corrosif, ont cédé à d'autres préparations mercurielles, et de préférence à quelques-unes d'entre elles. — Ainsi, je pense qu'on ne doit point prôner toujours, partout, dans *toute* et dans *chaque* maladie vénérienne, une préparation mercurielle quelconque, comme si c'était un remède anti-vénérien universel. — D'après ces principes j'employais tantôt l'une, tantôt l'autre, selon le tempérament du malade, ou la modification propre ou relative de la maladie, ou ses différentes complications avec d'autres maladies ou dispositions morbifiques. — C'est donc à tort que quelques-uns ont voulu bannir entièrement, du traitement anti-syphilitique, le sublimé-corrosif comme manquant son effet, ou même comme dangereux. Mais on aurait également tort de le recommander comme un médicament qui méritât toujours et partout la préférence sur tous les autres. — Ceux donc qui assuraient que la vérole se guérissait souvent et d'une manière sûre par son moyen n'auraient pas dû être taxés de crédulité ou même de mauvaise foi ; puisque des observations très-multipliées, exactes, faites dans différents pays, présentées sans aucun motif de crainte ou d'espérance, justifient complètement leur assertion. — Et certes il ne convenait pas d'outrager les manes du grand Van-Swieten, en l'accusant d'avoir été trop crédule, et de s'être laissé tromper par d'autres. Cet illustre médecin avait constaté souvent lui-même les avantages du sublimé-corrosif ; et ses observations personnelles sont confirmées par celles que l'on fait tous les jours. — Qu'il me soit permis de répondre ici à ceux qui, circonvenus par la malveillance, révoquent en doute certaines observations et expériences faites à Vienne, comme s'il était reconnu qu'on leur refuse véritablement toute espèce de croyance. — Tous les essais que l'on a tentés à Vienne sur la vertu de certains médicaments, nous apprennent, d'après le témoignage des auteurs eux-mêmes, que tel ou tel a souvent été plus utile qu'aucun autre, même dans des cas désespérés ; que cependant il n'a pas réussi quelquefois, et que même il a été nuisible. — Mais voici un fait presque incroyable : le rapport, depuis long-temps convaincu de fausseté, fait par des hommes sans mérite et dicté par la jalousie, a triomphé de cette assertion si modeste des hommes les plus recommandables. — Au reste, le temps lui-même et les expériences multipliées des hommes les plus célèbres dans toute l'Europe confondront ces calomnies avancées avec autant de témérité que d'imprudence.

Exacerbation quotidienne, sur le milieu du jour, des douleurs vénériennes.

Une femme vérolée, qui avait des taches vénériennes et des tophus sur le tibia, éprouvait tous les jours un redoublement de douleurs qui revenait sur le midi exactement. Ses nuits étaient bonnes. Elle fut guérie avec le sublimé-corrosif. Un rhumatisme vénérien dans les jambes revenait de deux jours l'un, pendant le jour, à des heures fixes, et ne se faisait point sentir les nuits. Les jambes nues et exposées à l'air froid étaient alors beaucoup moins douloureuses. — Nous avons vu des douleurs vénériennes tourmenter les malades jour et nuit sans relâche. Chez un malade elles furent ainsi continuelles dans une certaine partie du bras, tandis qu'une autre partie de ce même bras n'était douloureuse que la nuit seulement.

Angine produite par le mercure.

Il fallait distinguer soigneusement l'angine et les ulcères de la gorge produits par le mercure, de l'angine et des ulcères vénériens de cette partie. Car l'ulcère vénérien de la gorge se guérissait par le mercure, tandis que celui qui provenait d'avoir trop pris de mercure cédait aux purgatifs, tels que la rhubarbe et les myrobolans donnés à des doses modérées, mais répétées, et à des gargarismes astringents. — L'angine produite par le mercure était plus intense le soir et pendant la nuit : ce qui lui donnait l'apparence d'une angine vénérienne. — Quelquefois l'ulcère de la gorge, qui d'abord était dû à l'action du virus, ne se consolidait point, parce qu'on donnait le mercure avec trop de précipitation et en trop grande quantité. En effet l'ulcère, qui d'abord était vénérien, devenait un ulcère *mercuriel* après que le virus avait été détruit.

Nous pensions qu'on devait évaluer la difficulté du traitement de la vérole plutôt par l'ancienneté de cette maladie que par la gravité des symptômes. Lorsqu'elle était invétérée, qu'elle existait depuis plusieurs années, qu'elle avait été

palliée quelquefois par un traitement palliatif, elle cédait difficilement, lentement, et seulement aux préparations mercurielles les plus actives, dont on aidait l'effet par les autres moyens auxquels on a recours dans les cas de complication. Mais une vérole récente, quoiqu'elle fût accompagnée d'une foule de symptômes graves, si elle n'était compliquée d'aucune autre maladie ou disposition morbifique, je la guérissais très-promptement avec les préparations mercurielles les plus douces, et sans aucuns remèdes auxiliaires. — Assez souvent une vérole paraissait d'abord légère, et quelquefois je doutais de son existence, à raison du petit nombre et de l'incertitude de ses symptômes. Dans ces cas, j'administrais un peu de mercure. Bientôt se manifestaient des signes non équivoques de la maladie, qui, sortant de sa retraite profonde, se montrait pour ce qu'elle était (1). — J'ai guéri avec le mercure deux sœurs, l'une âgée de dix ans, l'autre de onze, toutes les deux affectées d'un rhumatisme vénérien et de tophus. Elles s'étaient bien portées jusqu'alors, et avaient été élevées sagement et avec beaucoup de surveillance. Aucun signe de vérole n'avait précédé ou n'accompagnait ceux-ci. Le père nous déclara qu'avant d'être marié, il avait eu une gonorrhée qui dura fort longtemps, qu'il négligea, et qui disparut enfin d'elle-même ; que la santé de sa femme avait toujours été et était actuellement excellente. Après la guérison de ses deux enfants, et même pendant que leur traitement durait encore, le père se plaignit d'un mal de gorge qui augmentait pendant la nuit; il en avait éprouvé plusieurs fois déjà, depuis quelques années, des attaques légères et momentanées. Son front avait aussi été couvert de boutons pareils à ceux qu'on observe chez les vérolés; et sa lèvre supérieure ainsi que sa gorge s'ulcéraient. Il fut guéri avec la décoction de gaïac et d'antimoine, le mercure sublimé-corrosif et l'extrait d'aconit. Cependant la lèvre supérieure s'ulcérait encore de temps en temps, jusqu'à ce qu'on eut cicatrisé parfaitement l'ulcère en y appliquant directement les mercuriaux. Il y a trois ans que cet homme jouit d'une santé non interrompue.

Une jeune fille de onze ans avait sur les deux jambes des tophus, et des douleurs vénériennes dans les membres. Elle s'était toujours bien portée jusqu'alors, et n'avait pas d'autres signes de vérole. Je ne soupconnai aucunement qu'elle eût gagné la maladie par un commerce impur. Sa mère éprouvait depuis un grand nombre d'années une douleur au coude gauche, qui augmentait pendant la nuit, même avant qu'elle accouchât de cette enfant. Sa douleur ayant augmenté extraordinairement cette année, elle vint me trouver avec sa fille. Je les guéris si complètement toutes les deux avec le sublimé-corrosif, que depuis un an elles ne ressentent plus leurs anciennes douleurs, et n'éprouvent aucune incommodité. — Il paraît qu'il existait chez ces jeunes filles un foyer de vérole héréditaire, qui, aux approches de la puberté, éclata comme ayant brisé ses barrières, et acquis des forces par l'âge. — Un homme âgé de trente-quatre ans, avait, quelques années auparavant, attrapé la chaude-pisse plusieurs fois, si je ne me trompe. Après qu'il eut beaucoup bu d'une décoction de bois sudorifiques, la chaude-pisse disparut; mais il survint une douleur de membres opiniâtre et qui troublait son sommeil, une angine nocturne causée par une ulcération, des taches syphilitiques au visage, et un ulcère sordide à la partie supérieure et chevelue de la tête près le front. Les bords de l'ulcère étaient élevés par le gonflement du tissu cellulaire qui était extraordinairement baveux. Le malade fit usage, pendant six mois consécutifs, de différentes décoctions d'antimoine, et en même temps de frictions et de plusieurs préparations

(1) Les médecins qui ont le plus d'habitude de traiter des maladies vénériennes sont quelquefois embarrassés pour décider si la maladie existe ou n'existe pas : état de perplexité vraiment cruel et pour eux et pour leurs malades ! Ce que dit ici Stoll de l'effet des premières doses de mercure mérite sans doute d'être approfondi et vérifié. Mais il ne paraît pas jusqu'à présent que l'expérience des autres praticiens l'ait confirmé. On s'accorde plus généralement à espérer que l'on tirera plus de secours, dans les cas douteux, des préparations martiales, fournies soit par la nature, soit par l'art. Il y a, dit-on, à Spa, une source que l'on a appelée *fontaine de vérité*, à raison de la propriété qu'on lui attribue de découvrir le virus syphilitique caché dans le corps, en lui faisant faire une sorte d'explosion. (*Note du trad.*)

mercurielles. L'angine diminua : les douleurs de membres s'adoucirent, de manière cependant que le soir et pendant la nuit, devenant vagues, elles affectaient tantôt une partie du corps et tantôt l'autre. L'ulcère refusait opiniâtrement de se cicatriser, quoiqu'il rendît un pus assez louable ; du reste, le visage était celui d'un homme qui se portait bien, et l'habitude du corps était replète et athlétique.

Comme le malade salivait de temps en temps, quoique modérément, qu'il avait le visage haut en couleur et un peu trop plein, je pris le parti de rendre le ventre libre au moyen de quelques eccoprotiques, et je prescrivis en même temps un régime léger. Je voulais détourner les humeurs, qui, par l'effet d'un trop long usage du mercure, se portaient avec trop de force vers la tête, et priver ainsi de son aliment cet ulcère opiniâtre, afin qu'ensuite, au moyen des dessicatifs et d'une légère compression mécanique sur ses bords relâchés et fongueux, je pusse tarir cet écoulement intarissable de pus. — L'usage prolongé des eccoprotiques sécha l'ulcère. Mais il resta au malade ce rhumatisme vague qui revenait par intervalles, principalement la nuit; et il parut sur le milieu de la clavicule gauche un gonflement osseux, de la grosseur de la moitié d'une noisette, douloureux pendant la nuit et quand on le touchait un peu rudement. Quelques semaines après, l'ulcère lui-même, dont la cicatrice récente supportait avec peine un faux toupet, et à laquelle de la sueur survenue sous ce toupet avait occasionné une forte démangeaison, se rouvrit, et refusa de se cicatriser de nouveau, quelque moyen qu'on employât. On faisait des frictions mercurielles sur l'exostose, et dans les intervalles on la recouvrait d'un emplâtre mercuriel.

La cure n'avança point pendant quatre mois, à la fin desquels il se déclara tout-à-coup une fièvre violente avec érysipèle sur toute la face. On saigna le malade ; on lui donna des boissons rafraîchissantes, et même un vomitif. Cette fièvre ayant été dissipée dans un intervalle de quatorze jours, l'ulcère se cicatrisa ; l'exostose et les douleurs vagues des membres se dissipèrent également. — Quatorze semaines après, il survint tout-à-coup à cet homme une céphalalgie, et la douleur était plus forte au siége de la cicatrice. Une saignée et un régime anti-phlogistique le rétablirent en peu de jours. Un mois après, la même céphalalgie revint, et fut dissipée de la même manière. Depuis cette époque il n'a cessé de jouir d'une santé ferme et robuste. — Le mercure ne faisait que pallier l'exostose, et les douleurs vagues dans les membres, et l'ulcère rebelle ; mais il ne les guérissait point complètement. Une fièvre violente paraît avoir été utile contre cette maladie invétérée (1) : et plût au ciel que nous pussions quelquefois l'exciter dans les maux anciens et rebelles, de manière à la porter jusqu'au degré où elle serait salutaire, et à l'empêcher de passer les bornes en deçà desquelles elle deviendrait un moyen de guérison. J'ai vu chez d'autres malades des douleurs nocturnes des membres et des tophus qui avaient résisté à toute espèce de traitement, être dissipés par une fièvre quelconque, quelle qu'en fût l'origine. — « Les fièvres elles-» mêmes, au rapport de Sénèque, sou-» lagent certaines maladies ; et la fièvre, » ce qui peut paraître étonnant, est sou-» vent avantageuse. » CELSE.

Jusqu'à quel point il faut insister sur le traitement anti-syphilitique.

On conviendra unanimement qu'il faut insister sur le traitement anti-syphilitique, jusqu'à ce que le virus ait été entièrement détruit. Mais quels sont les signes de cette destruction complète ? Est-ce la disparition totale des symptômes? Mais on ne saurait douter que quelquefois le virus, qui paraît absolument anéanti, n'est seulement qu'affaibli, et qu'il reparaît de nouveau, même

(1) Une fièvre violente me paraît produire, dans les circonstances dont parle Stoll, les mêmes effets qu'on attribue aux décoctions plus ou moins saturées de certains végétaux, que l'on administre dans les maladies syphilitiques rebelles. Ces décoctions ont pour vertu principale de mettre en mouvement le mercure que les malades ont déjà pris en plus ou moins grande quantité; et la différence qu'il y a entre toutes ces décoctions, sans exception, se réduit, sous ce point de vue, à très-peu de chose. Je n'en connais point qui, dans notre climat, fasse céder seule et sans addition de mercure une vérole rebelle, à moins que celui-ci n'ait précédé son usage. (*Note du traducteur.*)

long-temps après, sans qu'on se soit exposé à une nouvelle contagion.

Substance des squirrhes.

Nous avons examiné quelquefois les squirrhes douloureux des mamelles, en les disséquant. Leur substance était dure, et avait la consistance et la couleur d'un cartilage mou ; il n'y avait aucune organisation, et le tout paraissait un corps homogène et cartilagineux.

Os fracturés non réunis.

Nous avons eu dans notre hôpital deux individus qui avaient des fractures. Le premier dérangea souvent dans le commencement son bras fracturé et réduit. La réunion ne s'opéra point, quoique, au bout de quelques jours, il fût plus tranquille, et permît aux parties de l'os de rester en position. L'autre avait eu un bras et une cuisse cassés. Le bras seul se consolida : cependant, il ne remuait point ses membres fracturés.

Ouverture d'une femme hydrophobe.

L'examen le plus scrupuleux du cadavre d'une femme morte hydrophobe, après avoir été mordue par un chien enragé, ne nous fit découvrir absolument aucune espèce d'altération.

De la cataracte, etc.

Plusieurs individus, cette année, recouvrèrent la vue par notre secours, au moyen tantôt de l'*extraction*, tantôt de la *dépression* de la cataracte. — L'une et l'autre méthode ne nous étaient point indifférentes. Nous préférions souvent l'*extraction*, et quelquefois la *dépression*. Nous ne faisions jamais l'opération par *extraction* lorsque le malade était sujet à des douleurs rhumatismales ou arthritiques dans quelque partie du corps, à des maux de tête, à la migraine, à des douleurs vers les tempes, à des ophthalmies fréquentes ou à des érysipèles sujets à récidive, à une toux chronique, à des boutons sur la figure, lorsqu'il avait les dents ou les gencives en mauvais état ; enfin lorsque la cornée d'un des yeux commençait à s'obscurcir, ou que l'on apercevait sur l'œil des vaisseaux augmentés de volume ou variqueux. La méthode par *extraction* réussissait mal ordinairement dans ces circonstances ; l'œil s'enflammait après l'opération, et la vue diminuait ou même se perdait entièrement. C'était alors le cas de la dépression seulement. — Nous la faisions avec une aiguille d'argent, terminée, non en forme de pique, mais en cône allongé et mince, et dont le manche était gros comme une plume à écrire, de forme cylindrique, et long de sept pouces. — J'ai dit que cet instrument était d'argent, mais avec un amalgame considérable de cuivre, pour donner de la fermeté et de la force à sa pointe fine et conique. On tenait ce stylet avec deux doigts, et on l'enfonçait dans l'œil en tournant lentement, de manière qu'il y pénétrait presque avec la seule force que lui donnait sa masse. L'œil supportait la dépression faite de cette manière avec tant de facilité, qu'il avait à peine besoin d'être bandé, qu'il ne s'ensuivait aucun accident, et que le malade n'était pas obligé de se coucher. Le mieux cependant était de couvrir l'œil, parce que souvent il soutenait très-difficilement l'impression de la lumière. On faisait une saignée aux plus robustes, avant ou après l'opération. Un seul vomit, à plusieurs reprises et avec difficulté, après qu'elle fut faite. Mais il n'en résulta aucun mal, et le cristallin abaissé, et caché au fond du corps vitré, ne remonta point à sa place naturelle. Il fallait préparer ceux que l'on opérait par la méthode de l'extraction. On leur faisait observer quelques jours auparavant un régime léger, et on les saignait. — Nous n'étions pas également heureux dans toutes les saisons de l'année. Nous redoutions les constitutions rhumatismales, celles surtout où les régions supérieures sont attaquées de préférence aux inférieures. Il fut très-avantageux d'avoir le ventre libre après l'opération ; et nous aimions mieux le tenir dans cet état par des lavements que par des purgatifs, même les plus doux.

Après une opération chirurgicale quelconque, la douleur de la plaie augmentait, si le malade n'allait pas à la selle tous les jours avec facilité. Il fallait avoir un soin particulier de la salubrité de l'air, et tenir par conséquent dans des chambres particulières ceux que l'on opérait de la cataracte. Car dans les salles communes l'air n'est pas assez pur ; et ils étaient plus exposés aux fièvres épidémiques, ou au moins à des mouvements fébriles dangereux. Or, une fièvre, quelque légère qu'elle soit, et même seulement éphémère, fera fixer la ma-

tière morbifique sur la partie qui est douloureuse et d'avance affaiblie, c'est-à-dire sur l'œil opéré. — Nous avons appris le besoin de ces précautions de l'expérience, et de certains résultats peu favorables, que nous avons su éviter par la suite. — Une heure après l'opération, après avoir examiné l'œil de nouveau pour nous assurer que tout allait selon nos désirs, nous appliquions un cataplasme fait avec la mie de pain et la pulpe de pommes aigres-douces bouillies dans de l'eau ; on ajoute un peu de fleurs de sureau. En se hâtant d'employer ce cataplasme, on prévenait l'inflammation, qui avait lieu quelquefois avant que nous eussions eu recours à ce moyen, et diminuait ou même faisait perdre totalement la vue. C'est ce qui nous engagea à l'appliquer presque indistinctement à tous nos malades, après l'opération. — Tous n'étaient pas également sujets à cette inflammation. Car j'ai vu, dans l'extraction d'une cataracte secondaire, l'œil long-temps et fortement tourmenté avec plusieurs instruments, sans qu'il s'ensuivît aucune inflammation ; tandis que, dans un autre individu, l'extraction de la cataracte, faite avec promptitude, adresse, et sans avoir fatigué sensiblement l'œil, fut suivie d'une inflammation très-grave. Il me semble avoir observé que ceux qui perdaient une portion de l'humeur vitrée dans l'opération furent plus à l'abri de cette inflammation si redoutable, et de l'absence de laquelle dépend presque tout le succès. Une fois, la majeure partie de l'humeur vitrée était sortie, et l'œil à demi affaissé ; vingt-quatre heures après, je le trouvai de nouveau comme dans l'état sain, entièrement plein, et la plaie fermée. Chez un autre malade, l'humeur aqueuse écoulée fut refournie de nouveau en une demi-heure.

DISSERTATION

SUR

LA MATIÈRE MÉDICALE PRATIQUE.

PLAN.

Cette Dissertation est divisée en quatre paragraphes. Le premier contient quelques généralités ; le second enseigne la manière de prescrire, et les régles à observer sur la forme ; le troisiéme présente un choix de remèdes ; et le quatrième offre quelques modèles de formules. Ces formules sont moins faites pour être adoptées dans la pratique, que pour servir à en comparer un plus grand nombre.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES REMÈDES (1).

§ Ier. Il faut observer, à l'égard des remèdes, qu'ils doivent être proportionnés à la maladie, faciles à trouver, simples, appropriés à l'âge, à l'idiosyncrasie, au goût et à l'habitude. — Les remèdes doivent être *proportionnés à la maladie*, c'est-à-dire qu'il ne doivent être ni au-dessous, ni au-dessus d'elle. Car il y a des médecins qui prescrivent des remèdes excellents à la vérité, mais à si petite dose qu'un homme instruit n'en peut espérer aucun effet : par exemple, si dans une maladie aiguë on ajoutait à une mixture une si petite quantité de nitre qu'il n'en entrât que quelques grains dans chaque dose.

Faciles à trouver : dans les grandes villes on se procure tout facilement ; mais dans les campagnes, un médecin ne doit choisir et prescrire, autant qu'il lui est possible, que les choses que l'on a sous la main.

Simples : on a beaucoup péché contre la simplicité des remèdes, non du temps d'Hippocrate, qui prescrivait les plus simples, mais dans le commencement de ce siècle et dans le siècle précédent. Et de nos jours encore on voit quelques médecins qui s'efforcent mal à propos de rassembler dans une seule et même formules les substances opposées à tous les symptômes d'une maladie; car on rencontre souvent des formules où l'on compte plus de vingt substances différentes. Assurément celui-là ne connaît pas la maladie, qui compose une formule qui va au-delà du besoin.

Appropriés à l'âge : tout remède ne

(1) On trouvera à la fin de la dissertation un tableau comparatif de l'ancienne et de la nouvelle nomenclature des remèdes que l'auteur emploie.

convient pas à tout âge, ni toute espèce de formule. Ainsi l'enfance et l'âge suivant rebutent les poudres et les décoctions, et s'accommodent mieux des mixtures, des sirops et des substances que l'on peut administrer sous forme sirupeuse. Autre chose convient au jeune homme, autre chose à l'homme fait.

A l'idiosyncrasie : il y a surtout des hypochondriaques ou des femmes hystériques qui ne peuvent supporter l'assa-fœtida, le castoréum, etc. On rencontre même des individus qui ont pour le quinquina une répugnance très-réelle, dont on ne peut rendre raison.

Au goût, s'il est possible : car il importe à l'honneur du médecin, et souvent aussi au bien du malade, de flatter le palais des personnes délicates.

A l'habitude : car il n'est presque point d'endroit où l'on n'aime de préférence certaines formules et certains médicaments, dont le jeune médecin particulièrement doit se procurer avec soin la connaissance, sans même en excepter les choses qui seules seraient insuffisantes, et demandent à être unies à d'autres pour pouvoir vaincre le mal. Par exemple, il est d'usage dans les maladies aiguës de prescrire des mixtures, quoique le traitement consiste principalement dans beaucoup de boissons délayantes et émollientes. Cependant, puisque c'est l'usage, nous ne devons pas les négliger.

A ces observations générales sur les remèdes appartiennent aussi les avis suivants : — 1° Ce que les malades conservent de leur manière de vivre et de se nourrir doit concourir avec l'action des médicaments. Qu'elle soit donc en opposition avec la nature du mal : autrement on sera trompé dans les effets. Par exemple, si on emploie des délayants, que le régime le soit aussi et non pas trop nourrissant; si ce sont des calmants, qu'on les seconde par la manière de vivre, c'est-à-dire par le repos. — 2° Il ne faut pas avoir recours aux remèdes pour toute espèce d'incommodité légère, parce que souvent le repos seul, une manière de vivre et une diète convenables la feront disparaître. — 3° Ne donnez pas des remèdes qui soient plus forts que la maladie : car, si, dans une diarrhée légère, un mal de tête, une douleur de membre, etc., vous recourez aussitôt à de violents purgatifs, etc., vous ferez plutôt du mal que du bien. — 4° Ne donnez point de remèdes dans les maladies imaginaires. On voit surtout des hypochondriaques qui se croient toujours malades. D'autres le sont en effet; mais ils voudraient se porter mieux que leur âge et leurs forces ne le permettent : il faut leur conseiller, au lieu de médicaments, le régime de vie qui convient à leur âge et à leurs forces. Enfin, il y en a qui, parce qu'ils ont été infectés jadis de quelque virus, s'imaginent toujours en conserver encore quelque reste : on ne leur prescrira aucun remède, mais on cherchera à les désabuser, ou seulement, si les circonstances l'exigent, on ne leur permettra que les plus doux. — 5° Il ne faut jamais donner de remèdes curatifs dans des cas de maladies incurables, par exemple, dans le cancer, dans les scrofules, dans le squirrhe invétéré, etc., ou du moins que ce ne soient pas des remèdes énergiques : car le traitement doit être tel que, s'il ne réussit point, au moins il ne nuise pas. Les jeunes médecins surtout doivent être sur leurs gardes, pour ne pas se charger de malades desquels des médecins expérimentés ont déjà désespéré; ou, s'ils s'en chargent, pour ne pas trop promettre : car ils pourraient par là compromettre beaucoup leur réputation. Celui-là réussira certainement le mieux, qui sera le plus sincère; et quoique la prudence lui défende quelquefois de dire la vérité aux malades, il doit la déclarer aux parents à qui il importe de la savoir : c'est ce qui a lieu surtout pour les phthisiques. — 6° Les remèdes ne doivent pas être non plus moins puissants que la maladie. En effet, il y a des médecins, même fort instruits, qui, par défaut d'expérience auprès du lit des malades, ne connaissent pas les forces de la nature, sont si timides dans la prescription des doses, que les meilleurs remèdes ne produisent aucun effet.

7° On ne doit pas changer les remèdes, ni les augmenter sans nécessité. Certains médecins changent de médicaments, ou en augmentent la dose tous les jours, et quelquefois deux fois par jour, afin, disent-ils, de produire un effet. Ignorent-ils donc que l'état de la plupart des maladies change à des époques et dans des périodes déterminées? Un bon médecin doit connaître la nature des maladies, et les périodes de leur changement d'état, afin de savoir à quelle époque il peut espérer que le malade sera soulagé. — 8° Préférez les médicaments communs aux médicaments précieux, ceux qu'on trouve chez soi à ceux

des pharmacies, à moins que les malades n'aient plus de confiance dans les uns que dans les autres. — 9° Préférez aussi les médicaments agréables à ceux qui déplaisent, ceux qui sont éprouvés à ceux d'une vertu encore incertaine. Attachez-vous à plaire au goût, surtout pour l'enfance, l'âge suivant et les personnes délicates : par exemple, combinez le quinquina avec d'autres substances, afin qu'on le prenne volontiers, ou du moins sans beaucoup de répugnance. — 10° Bannissez entièrement de vos formules les substances qui ne sont plus en usage, comme la poudre de corne de cerf, le bézoard, les pierres précieuses, les momies, la fiente, etc. On voit encore des gens recommander le crottin de cheval contre le tétanos ; et pourquoi, si tous les émollients produisent le même effet ? D'autres recommandent les excréments humains contre la goutte; l'or fulminant contre la rage, l'iléus, les obstructions opiniâtres, etc. ; quoique ce ne soit qu'une matière inerte, ou qui ne purge qu'à raison d'une substance saline qui lui est simplement adhérente. D'autres vantent le clou de saint Ruppert comme un préservatif universel, différentes amulettes, et une infinité de folies de ce genre. — 11° Il faut prendre garde de pécher contre les lois de la chimie : ce dont nous parlerons plus bas.

§ II. *Manière de prescrire, et règles à observer sur la forme.* — La manière de prescrire varie à raison de la dose et de la forme, qui elles-mêmes varient à raison de la maladie, de l'organe affecté, de l'âge, du sexe, etc.

POUDRES.

Commençons par les *poudres.* Elles se prennent à l'intérieur, ou bien on les emploie extérieurement pour les sachets, les fumigations, les bains, les dentifrices, ou tout autre but chirurgical.

La *matière* d'une poudre est toute substance qui, seule ou avec addition d'une autre, est susceptible d'être pulvérisée : ainsi les huiles distillées, le camphre, le musc, le castoréum, les extraits se réduisent en poudre en leur joignant une autre substance ; il faut au savon médicinal une dose quadruple pour qu'il se pulvérise bien, et même pour les enfants on le prescrit avec une dose sextuple d'yeux d'écrevisses.

La *dose* des poudres à prendre intérieurement ne doit pas être au-dessous de huit ou dix grains, ni excéder un gros. Ainsi les feuilles et les fleurs ne se prescrivent même pas à cette dernière quantité, parce qu'elles feraient un trop grand volume : mais on ne doit pas non plus prescrire des substances en poudre à une dose moindre, à moins qu'elles ne soient très-légères ou combinées avec un autre constituant. Par exemple, l'extrait d'aconit se donne à la dose d'un grain avec addition de huit grains d'yeux d'écrevisses oude sucre ; le mercure doux avec un peu de sucre ; mais il est plus prudent de n'administrer les préparations mercurielles que sous forme de pilules. Dernièrement dans notre hôpital nous avons porté jusqu'à un gros la dose des fleurs de zinc, que l'on ne donnait au commencement que par demi-grain avec le sucre, la magnésie, les yeux d'écrevisses. Le kermès minéral se donne toujours à la dose d'un demi-grain ; car à la dose d'un grain il excite souvent le vomissement. Le soufre doré d'antimoine et le tartre émétique se prescrivent de la même manière. On commence par arroser le camphre d'un peu d'esprit-de-vin, et ensuite on le réduit en poudre à l'aide du sucre. L'ipécacuanha, comme sudorifique, se donne par demi-grain avec du sucre, de même que le musc, le castoréum et l'opium avec les yeux d'écrevisses.

La forme est une poudre très-fine, ou une poudre moins fine, ou une poudre grossière. Cette dernière s'emploie pour les fumigations, les sachets, les décoctions, les infusions, les cataplasmes, les vins médicinaux.

La dose des poudres à appliquer extérieurement varie : ainsi pour un vin médicinal, ce sera depuis une once jusqu'à deux; pour des fumigations, depuis demi-once jusqu'à une once; pour un cataplasme, suivant l'endroit sur lequel on l'appliquera ; par exemple, si c'est sur tout l'abdomen, alors une livre suffira ; pour des bains artificiels il en faudra depuis une livre jusqu'à trois. Exemple :

Pr. *Foie de soufre* une livre. — Bon pour trois fois.

On détermine la dose de la poudre, ou avec précision, au poids, pour les substances qui agissent fortement à petite dose; ou moins exactement, comme avec la pointe d'un couteau ou une cuiller à café, si c'est une poudre absorbante ou fortifiante.

DÉCOCTION.

La décoction est un médicament interne, liquide, préparé par la coction dans un menstrue liquide.

La matière servant aux décoctions est très-variée. Ce sont premièrement tous les végétaux, racines, écorces, bois, herbes, feuilles, tiges, fleurs, fruits, semences : secondement les parties solides des animaux, comme la râpure de corne de cerf et celle d'ivoire, les tortues, les vipères, les limaçons. L'illustre de Haën employait pour la toux convulsive qui provenait d'une acrimonie acide la formule suivante :

Pr. *Limaçons de jardin*, nº XX. — *Faites bouillir pendant* $\frac{1}{8}$ *d'heure dans une demi-livre de bière.*

On fait aussi pour les phthisiques des décoctions de pieds de veau et de mouton : mais on a tort, parce qu'elles chargent l'estomac, et qu'elles augmentent la toux. Troisièmement, dans le règne minéral, on emploie aussi pour des décoctions l'antimoine, le mercure et des sels. On renferme l'antimoine dans un nouet, et on le fait bouillir pendant quatre heures : sur la fin on ajoute les espèces de bois. Le mercure, comme anthelmintique, doit subir une ébullition de deux heures. Les sels s'ajoutent souvent aux décoctions fondantes eccoprotiques. Exemple :

Pr. *Racines de chiendent*, *Tamarins*, *de chaque* une once. — *Faites bouillir pendant une heure et ajoutez sur la fin crème de tartre*, deux gros.

La matière qui sert d'excipient n'est pas toujours la même ; c'est de l'eau simple ou distillée, du lait, du petit-lait, du vinaigre, du vin : cependant ces deux derniers servent plus souvent pour des infusions.

La proportion entre l'ingrédient et l'excipient d'une décoction sera d'une once ou d'une demi-once pour une livre du liquide qui sert d'excipient, à moins qu'une raison particulière ne la fasse déterminer différemment ; par exemple, si on prescrivait de la racine de salep ou des fleurs d'arnica. En effet l'arnica excite, quand on le donne à plus de deux gros, des nausées et des cardialgies très-cruelles, à moins qu'on ne l'emploie contre un état soporeux ou un état de putridité ; et dans ces cas nous le portions dans notre hôpital jusqu'à une once. J'ai dit qu'en général *la proportion* était d'une once par livre : quelquefois cependant, quand on veut avoir plutôt un extrait liquide qu'une décoction, on augmente la proportion, et on la fait aller jusqu'à une demi-livre. Exemple :

Pr. *Racines de chiendent*, une demi-livre. — *Faites bouillir pendant une heure et demie dans une suffisante quantité d'eau. Passez en exprimant fortement*, *et ajoutez à la décoction*, *qui doit être d'une livre :* — *Terre foliée de tartre en liqueur*, deux gros. — *Sirop des cinq racines apéritives*, une once et demie.

La quantité s'évalue pour les racines et les semences par le poids, pour les herbes par poignées, pour les fleurs par pincées. Pour une livre de liquide on mettra une ou deux poignées d'herbes, ou deux pincées de fleurs, ou un gros et demi de semences. La manière de déterminer la quantité d'une décoction varie, et il y en a deux principales : ou le médecin indique la quantité de liquide à employer, et prescrit de faire bouillir jusqu'à réduction à moitié ou au tiers ; ou bien il laisse au pharmacien le soin de doser l'excipient, et ne fixe que le temps que doit durer la coction et la quantité de la décoction faite. Quant au temps que doit durer la coction, on fera bouillir l'antimoine quatre heures, le quinquina deux, des racines et autres parties de végétaux une demi-heure ou un quart-d'heure. La quantité de la décoction doit être telle qu'on puisse la prendre en vingt-quatre heures : elle n'excédera donc pas alors une livre et demie, ou quatre livres si elle doit tenir lieu de boisson ordinaire.

La dose à prendre à chaque fois est déterminée de manière que le malade boive deux, trois, quatre fois par jour, ou toutes les deux heures, plein une tasse ou une demi-tasse à café, ou, ce qui revient au même, deux, trois, et jusqu'à quatre onces. On spécifiera non-seulement la dose de l'ingrédient, mais encore sa préparation préliminaire, comme la râpure, la contusion, la macération. Exemple :

Pr. *Bois de gaïac râpé*, une once. — *Versez dessus une suffisante quantité d'eau, bouchez le vase, laissez infuser à chaud pendant vingt-quatre heures, et ensuite faites bouillir pendant une heure.*

On spécifiera aussi la manière de faire bouillir, à vaisseau fermé ou à vaisseau ouvert, s'il faut couler la liqueur, l'exprimer plus ou moins, se servir de la presse, clarifier. Je donne pour exemple le petit-lait clarifié selon les règles. — On donne les décoctions ou seules, ou avec d'autres substances, comme un sirop, un sel, du savon, du rob; ainsi dans une livre et demie de décoction passée on mettra deux onces de sirop ou même trois; on mettra plus ou moins d'un sel, selon sa nature. — Il y a encore quelques autres espèces de décoctions. Telles sont les *tisanes* dont les grains forment l'ingrédient, et le *pochet* ou la seconde décoction (pour servir de boisson ordinaire) des mêmes espèces qui ont servi pour faire la première destinée à être prise à des temps déterminés. Tels sont encore les *bouillons*, si on a employé des parties d'animaux; si on a fait de la gelée, ces *bouillons* s'appellent alors des *restaurants*.

INFUSION.

L'infusion est un médicament interne, liquide, préparé par simple infusion dans un menstrue liquide. — L'infusion se fait à froid ou à chaud. Une infusion de fleurs ou d'herbes dans l'eau bouillante s'appelle *thé*; on la fait pour l'ordinaire chez les malades, le pharmacien fournissant seulement les plantes prescrites. Souvent il y a dans la même formule décoction et infusion, quand le médecin prescrit des substances dont les unes exigent la première préparation, et les autres la seconde seulement. Exemple :

Pr. *Feuilles de guimauve*, une poignée. — id. *de mauve*, id. — *Faites bouillir pendant un quart d'heure dans une s.q d'eau.*—Ajoutez sur la fin, *Fleurs de bouillon blanc*, une pincée. — *Laissez infuser pendant un autre quart d'heure.*

L'infusion se fait à froid de préférence, quand on veut extraire quelque principe par le moyen du vin ou de la bière; alors c'est une infusion vineuse ou un vin médicinal, ou une bière médicamenteuse. — L'infusion à froid du quinquina et de plusieurs autres amers est peut-être aussi préférable : du moins la saveur du quinquina se fait-elle beaucoup plus sentir de cette manière que dans une décoction. Voici une formule :

Pr. *Quinquina en poudre*, une once. — *Broyez dans un mortier de marbre, en versant dessus peu à peu quelques onces d'eau. Ajoutez ensuite une livre et demie d'eau, remuez souvent, et laissez infuser à froid pendant vingt-quatre heures. On passe la liqueur avant d'en faire usage.*

Stoll.

On prépare aussi les infusions à froid, en tenant dans l'eau ordinaire, ou dans le vin, ou dans la bière, les substances enfermées dans un linge. — On emploie en *infusion* des herbes, des fleurs, des racines, et toutes les substances dont la vertu réside dans un principe volatil. Il y a des substances dont les propriétés ne résident point dans un principe volatil, mais fixe, et qui cependant n'ont besoin que d'être infusées, parce qu'elles se dépouillent facilement de ce principe. Telles sont les fleurs de mauve, de guimauve, etc. (1). — L'infusion, de même que la décoction, ne doit être faite qu'à une *quantité* telle qu'elle puisse être prise dans les vingt-quatre heures, et même en dix heures dans la saison de l'été, parce qu'elle se corrompt alors facilement.

La dose, pour chaque fois, est depuis deux onces jusqu'à quatre, ou depuis une demi-tasse jusqu'à une tasse entière, toutes les deux ou trois heures, ou même toutes les heures. Quand une infusion doit être bue tout entière en une seule fois, on l'appelle potion; et ordinairement c'est pour les purgatifs qu'on emploie cette forme, qui ne doit pas excéder quatre onces. Les plus connues sont l'eau laxative du dispensaire de Vienne, à trois ou quatre onces de laquelle on ajoute deux ou trois gros de sel; ensuite l'hydromel des enfants, qui est de trois ou quatre onces, dont on fait prendre toutes les heures ou toutes les deux heures une demi-tasse jusqu'à ce qu'il commence à purger.

CLAIRET.

Le clairet (claretum) est une infusion qui doit être d'un goût, d'une odeur et d'une couleur agréables. Des fleurs de roses rouges ou de grenades, etc., avec quelque sirop agréable, font un clairet,

(1) La rhubarbe perd par la décoction ses propriétés fondantes, et en acquiert de stimulantes : les feuilles de séné doivent toujours seulement infuser et jamais bouillir.

de même que des conserves mises en infusion.

JULEP.

Le *julep* est un médicament interne, liquide, transparent, d'un goût, d'une odeur et d'une couleur agréables, fortifiant, et le plus souvent fait pour tromper la soif. — On prend de l'eau distillée simple, ou quelque autre eau amie des nerfs, et on y mêle des sirops agréables, ou un oléo-saccharum, ou des jus récents acides et doux. Je donnerai pour exemple de l'eau de fraises ou de cerises avec du sirop de groseilles ou de mûres, etc.

La quantité d'un julep s'étend depuis une livre jusqu'à deux.

SUCS EXPRIMÉS.

Les sucs exprimés des végétaux sont un médicament interne liquide, tiré par expression des plantes, des feuilles et des racines. — Toute espèce de plante n'est pas propre à remplir le but que l'on se propose, mais seulement celles qui sont succulentes, savonneuses, antiscorbutiques (ces dernières seulement quand elles sont fraîches). Telles sont la racine de dent-de-lion (et même cette plante toute entière), les racines de chicorée, d'endive, de laitue, de pourpier, le bécabunga, le cresson de fontaine, le cerfeuil, l'oseille de l'une et de l'autre espèces. On ne prescrit pas ces sucs en tout temps indifféremment, mais au printemps seulement; dans les autres saisons on les remplace par des conserves des mêmes plantes.

La dose ordinaire des sucs est de trois ou quatre onces; on ne doit pas excéder. On les donne seuls, ou avec d'autres substances également indiquées, comme un sel neutre, le sirop des cinq racines apéritives, de cannelle, de menthe, de camomille, ou avec un oléo-saccharum.

La manière la meilleure de les prescrire consiste à faire prendre des racines ou des plantes en quantité suffisante pour en obtenir tant d'onces de sucs. Il y en a qui spécifient la quantité de laquelle on doit exprimer une ou deux doses de sucs.

Les précautions à prendre relativement à ce genre de remèdes, sont : — 1° De ne pas les prescrire à ceux qui ont l'estomac débile, au moins à jeun, mais après le déjeûner ordinaire et en divisant les doses. — 2° Les malades qui ne supportent pas les sucs des plantes fraîches supportent quelquefois les conserves de ces plantes en infusion, ou même en décoction dans du petit-lait. Exemple :

Pr. *Conserve d'oseille*, une once. — *Faites infuser dans une livre de petit-lait, passez avec expression et ajoutez, etc.*

3° Quand ils ne supportent pas même l'infusion, alors on fait cuire ces plantes fraîches dans du bouillon gras: mais il faut auparavant les exprimer, à moins que ce ne soient des plantes potagères ordinaires, pour lesquelles l'expression devient inutile.

MIXTURE.

La mixture est un médicament interne, liquide, que l'on prépare par le seul mélange de diverses substances. — On distingue la mixture en simple et en concentrée.

La matière de la mixture, ou les substances que l'on mêle à l'excipient, sont 1° celles qui se pulvérisent aisément et agissent à petite dose; 2° celles qui sont molles comme les électuaires, les robs, les pulpes, certaines confections, les sirops, les baumes; 3° des liquides concentrés, tels que les élixirs, les essences, les teintures, les esprits, les huiles essentielles, les sucs, les baumes liquides.

L'excipient est de l'eau de fontaine, de l'eau distillée, simple, aromatique, une infusion, une décoction. — La totalité d'une mixture va depuis cinq onces jusqu'à huit ou dix, et jamais elle n'excède une livre. Le malade en boit une tasse de deux onces jusqu'à quatre, toutes les deux ou trois heures, et même toutes les heures.

La quantité de la mixture doit être telle, qu'on puisse la consommer en vingt-quatre heures, soit parce qu'elle pourrait s'altérer, soit parce que les changements qui surviendraient dans l'état du malade obligeraient à y ajouter ou à en retrancher quelque chose. C'est par cette raison que l'on change si souvent les mixtures, et dans les maladies aiguës et dans les maladies chroniques. — On ne prescrit pas des mixtures à toute espèce de malades, mais principalement aux enfants, aux sujets faibles et délicats qui prennent difficilement les remèdes : car les liquides s'avalent plus aisément que les solides. Enfin on doit éviter d'y faire entrer des substances

inertes, ou celles qui sont d'un trop haut prix. Elles admettent les sels ; mais il est contraire aux lois de la chimie de vouloir en masquer le mauvais goût par l'addition des acides minéraux, tels que l'esprit de nitre dulcifié, l'esprit de vitriol.

Une mixture concentrée s'appelle aussi quelquefois *gouttes*. La quantité pour une seule prescription est ordinairement d'une demi-once jusqu'à une once. La dose n'excédera jamais cent gouttes : communément c'est vingt, trente gouttes, deux ou trois fois par jour. La matière des gouttes se trouve presque toujours toute préparée dans les pharmacies : par exemple les esprits, les essences, les teintures, les huiles, les baumes ; mais on peut aussi employer d'autres substances que l'on dissout pour cet effet dans de l'esprit de vin ; tels sont les résines, les gommes-résines, le camphre, etc.

ÉMULSION.

L'émulsion est un médicament interne, liquide, que l'on extrait, par la trituration, à l'aide d'un menstrue liquide, des substances oléoso-mucilagineuses. — On prescrit des émulsions pour rafraîchir, adoucir, ramollir. L'excipient est ou de l'eau simple, ou une infusion, ou une décoction, ou du petit-lait : la *matière* proprement dite, des amandes et des graines oléoso-mucilagineuses. — On y ajoute d'autres quelquefois, par exemple des sirops ; mais parmi les sels, il n'y a guère que le nitre dont on fasse usage. En général, il ne faut rien mettre dans une émulsion qui en altère le goût ou la couleur. La quantité est depuis quatre onces jusqu'à une livre : on ne les garde pas plus de vingt-quatre heures dans les temps ordinaires, et moins en été.

ÉLECTUAIRE.

L'électuaire est un médicament interne, d'une consistance épaisse ou de celle du miel, composé de différentes substances, excepté de sirops. — La consistance d'un électuaire peut être ou molle ou épaisse. Dans le premier cas, on lui donne aussi le nom de conserve (*conditum*), parce qu'on y fait entrer des choses conservées (*condita*), comme les thériaques, etc.

La quantité est depuis deux onces jusqu'à quatre. La dose varie selon la nature des composants : ou une cuillerée à café, ou une cuillerée ordinaire ; gros comme une aveline, comme une muscade, comme un gland. Si la consistance est épaisse, c'est presque toujours gros comme une fève, deux ou trois fois par jour.

La matière propre de l'électuaire est une poudre, un extrait, une pulpe, des essences, des huiles, des baumes. C'est le pharmacien qui juge de la quantité de sirop nécessaire, et on se contente d'écrire sur la formule, *en quantité suffisante* pour faire un électuaire de telle ou telle consistance. — Il est très-rare que l'on donne des électuaires dans les maladies aiguës ; mais ils sont très-usités dans les maladies chroniques, comme toniques, stomachiques, emménagogues, vermifuges, fébrifuges, anti-spasmodiques, etc.

BOL.

Le bol est un électuaire épais que l'on doit prendre en une seule dose. La *quantité* d'un bol est d'un demi-gros, d'un gros, et tout au plus d'un gros et demi : cette dernière dose convient rarement. — C'est sous cette forme que l'on donne les opiatiques, certains purgatifs, et tout médicament mou ou en poudre qui, pris seul, serait âcre ou exciterait des nausées, ou offenserait les voies de la déglutition. On prescrit le bol une fois ou deux dans un même jour. La forme de bol ne convient ni aux personnes délicates, ni aux fébricitants, ni à ceux dont l'esprit est aliéné, ni à ceux qui y répugnent faute d'habitude, ni aux enfants.

LOOCH OU ECLEGME.

Le looch est un électuaire de consistance molle, un peu plus épais que le sirop.

La dose en est arbitraire ; on en prend dans les maladies de la bouche et de la gorge une petite cuillerée plus ou moins souvent, on la retient dans la bouche, et on l'avale peu à peu. Quelques médecins prescrivent les loochs dans les maladies de la poitrine et de la trachée-artère ; mais certainement c'est un moyen nul ou nuisible. — Les composants du looch sont tous les mucilagineux, les huiles, les sirops, mais jamais les poudres.

La conserve (et aussi la confection) est une substance végétale, et particulièrement des racines confites dans du miel ou du sucre. Dans la *confection*, ce sont

des baies que l'on prépare ainsi, et dans la *conserve*, des fleurs et des feuilles.

OLÉO-SACCHARUM.

L'oleo-saccharum est formé d'une huile essentielle que l'on reçoit à la dose de quelques gouttes sur un morceau de sucre.

PILULES.

Les pilules sont un médicament interne dont on fait de petits globules du volume d'un pois. — On en prescrit de purgatives, d'emménagogues, de fortifiantes, de calmantes, d'anti-spasmodiques. Elles ne sont point d'usage dans les maladies aiguës, mais seulement dans les chroniques. On les compose de toutes les substances qui sont efficaces à petite dose, et susceptibles d'être réduites en globules : ce qui exclut les sels, si ce n'est quelques-uns qui ont ces propriétés, par exemple, les fleurs de sel ammoniac. Elles agissent mal pour procurer le vomissement. On n'en donne point aux enfants; et en général, il faut demander aux malades si cette forme de médicament leur conviendra : car un grand nombre ne peuvent s'en accommoder, si ce n'est quand il s'agit de faciliter le sommeil.

La matière des pilules se trouve toute préparée dans les masses officinales : savoir, les savons, les résines, les extraits résineux solides, les sucs épaissis, les poudres actives à petite dose, les mercuriaux, les amers fétides. — L'excipient varie selon la nature de la matière elle-même, et selon sa consistance. Ainsi ce sera un sirop, du miel, un baume, de la térébenthine, des essences, des teintures et des esprits.

La masse de chaque pilule est depuis un demi-grain jusqu'à trois grains.

Le nombre est depuis une pilule jusqu'à six, rarement jusqu'à huit.

La masse totale des pilules ne doit pas excéder une once, elle ne doit pas non plus être trop petite, parce que dans les maladies chroniques, où elles sont le plus ordinairement usitées, on ne doit attendre un changement, et par conséquent une nouvelle indication, qu'au bout d'un temps assez long. — On est dans l'usage d'envelopper les pilules avec des feuilles d'or ou d'argent; mais c'est mal à propos, puisque cette enveloppe ne facilite point l'action du médicament, et que souvent même ces pilules, ne se dissolvant point dans l'estomac, sont rendues par les selles comme on les avait prises. C'est ce que nous observâmes à l'égard des pilules d'Hoffmann, sur un malade qui en avait pris vingt-quatre, que l'on retrouva dans ses matières sans aucune altération.

TROCHISQUES.

Les trochisques ou pastilles sont un médicament solide, sec, composé d'une matière sèche réduite en poudre, dont on forme une pâte avec un liquide quelconque : on divise cette pâte en petites parties de toute sorte de figures, excepté la figure ronde, en sorte qu'on pourrait les appeler des pilules non rondes. — On les prescrit dans certaines maladies de la bouche, du gosier, de la tête, de la trachée-artère; dans la toux gutturale; contre la fétidité de la bouche, provenant de la carie des dents, du scorbut, de la phthisie, de la vérole, quand il y a salivation, et même quand elle n'existe pas, si elle est près d'avoir lieu, ou qu'il y ait des ulcères vénériens. On les emploie encore comme stomachiques, pour purger les enfants, pour chasser les vers. A l'extérieur, on s'en sert pour des fumigations. — L'excipient est un mucilage, un baume, rarement un sirop, jamais le miel. La quantité de chaque trochisque est depuis trois grains jusqu'à un demi-gros, et la quantité totale depuis deux onces jusqu'à quatre.

MORSULES.

Les morsules sont un médicament interne, sous forme sèche. On les fait le plus ordinairement carrés. Il entre dans leur composition différentes espèces; plus, du sucre cuit en consistance de tablette. — Les tablettes et les rolutes n'en diffèrent que par la forme; elles ont les mêmes propriétés : il faut qu'elles soient cassantes, d'une odeur et d'une saveur agréables, et qu'elles fondent dans la bouche.

La dose est depuis vingt-quatre grains jusqu'à un ou deux gros. On en prescrit aux enfants, et souvent à des adultes, dans des cas de gale ou de maladie syphilitique.

REMÈDES EXTERNES.

On appelle *remèdes externes* ceux que l'on applique à l'extérieur du corps, sous forme de bain, de lavement, d'as-

persion, d'épithème, de cataplasme, de fumigation, d'emplâtre, de cérat, d'onguent, de baume odorant, de liniment, etc.

BAIN.

Le bain est un médicament externe qui, sous la forme d'un liquide ou d'une vapeur humide, sans l'intermède d'aucun véhicule ni d'aucune injection, produit son effet en mouillant la superficie externe du corps. — Il y a le bain chaud, le bain froid, le bain simple d'eau douce, le bain d'eau minérale, le bain de vin, le bain composé d'une manière quelconque, le bain de vapeurs, la douche (et celle-ci est ou chaude, ou froide, ou simple, ou médicamenteuse), le bain de sable, celui de cendres gravelées, celui de sel marin, celui de boues thermales.

BAIN CHAUD.

Le bain chaud n'est quelquefois qu'un demi-bain, un bain de siége à l'eau simple, ou coupée avec un huitième de lait, ou rendue médicamenteuse par le moyen de certaines plantes. — Les précautions à prendre pour qu'un bain chaud fasse du bien, sont: 1° qu'il ne soit pas très-chaud, à moins qu'on n'ait l'intention d'exciter la sueur; 2° de l'interdire à ceux qui ont de la saburre dans l'estomac ou dans les intestins; 3° à ceux qui ont la fièvre; 4° aux pléthoriques, à cause du stimulus de la chaleur et de la raréfaction des humeurs; 5° à ceux qui éprouvent une perte de sang non naturelle : ce qui ne comprend point l'évacuation menstruelle; 6° de ne les point prendre aussitôt après le repas, lorsque l'estomac est plein, mais le matin ou le soir, lorsque la digestion est faite. L'oubli de cette précaution a souvent occasionné l'apoplexie. C'est par cette raison que presque tous les ans on compte un assez grand nombre de personnes mortes apoplectiques parmi les malades qui fréquentent les eaux thermales voisines de Vienne. — Observez qu'on est dans l'usage de purger d'abord et de saigner ceux à qui on veut faire prendre les bains. Quoiqu'il convienne de purger ceux qui ont des humeurs à évacuer, et de saigner les pléthoriques, cependant cette coutume est mauvaise et nuisible comme règle générale.

Le *pédiluve* ou bain des pieds et des jambes est communément employé dans les cas de céphalalgie; mais quand la céphalalgie est un symptôme de la fièvre ou de la pléthore, non-seulement il ne produit aucun bien, mais même il devient nuisible en augmentant la fièvre et en raréfiant les fluides. Le bain de pieds est également inutile dans la céphalalgie nerveuse. Mais il est très-avantageux dans celle que produisent les humeurs quand elles se portent vers la tête, dans la rigidité du corps. On le prend tiède, et le relâchement qu'il procure fait disparaître la trop grande résistance que les parties inférieures opposent à l'abord du sang. C'est souvent le seul et le meilleur remède dans les hernies étranglées, dans l'inflammation et dans l'entéritis : mais il faut avoir l'attention de l'employer tiède et non pas chaud.

Les bains froids sont un excellent tonique; on les a toujours à sa disposition, quand les autres toniques sont impraticables. En effet, il y a des cas où, l'irritabilité se trouvant jointe à la faiblesse, les doux fortifiants qui n'irritent point et n'ont aucune acrimonie sont singulièrement indiqués, et tels sont les bains froids. — Ces bains sont utiles après des hémorrhagies considérables; pour les femmes, après des règles trop abondantes, quand elles sont sujettes aux fausses couches par trop de relâchement et de faiblesse des vaisseaux de la matrice; dans les suppressions des règles, dans la maladie hypochondriaque et dans l'hystéricisme *sine materie*, dans la faiblesse qui suit les longues maladies ou les évacuations excessives de sang, dans la disposition aux fluxions, dans le rachitis dont ils deviennent souvent le remède unique, les enfants se refusant à toute autre, ou n'en faisant aucun de la manière convenable. Enfin ils sont très-avantageux contre le catarrhe, dans les toux catarrhales, séreuses ou bilieuses. Mais il faut les éviter soigneusement dans toute espèce d'inflammation. — Indépendamment de l'usage qu'on en fait dans un si grand nombre de maladies, on les emploie encore localement avec beaucoup de succès dans les contusions. Ils préviennent la meurtrissure, ou la dissipent lorsqu'elle existe déjà, et qu'elle n'est pas trop considérable. C'est même une coutume, parmi le peuple, d'appliquer des substances froides sur les parties qui ont été contuses chez les enfants. Dans les contusions à la tête, et ce qu'on appelle commotion du cerveau, l'usage de l'eau froide est très-efficace pour empêcher les humeurs d'affluer en trop grande abondance, soit qu'il y ait bles-

sure ou non, dans l'état soporeux, dans les cas d'apoplexie, et même lorsqu'il faut appliquer le trépan. — On l'applique alors de la manière suivante : on saupoudre de sel ammoniac et de nitre un morceau d'étoffe proportionné au besoin et à la grandeur de l'endroit contus ; on l'applique sur la tête, et ensuite on l'asperge d'eau froide, afin que la dissolution du sel se fasse sur l'endroit même, et lui imprime ce sentiment particulier de froid que nous éprouvons lorsque ces sels se dissolvent dans la bouche par la salive. On retire de ce moyen un grand secours, sans cependant négliger les autres qui seraient indiqués. On s'en sert encore avec avantage dans la frénésie et dans la manie produite par les veilles.

Il y a trois manières de faire usage des bains. La première consiste dans la friction et dans l'ablution. On l'emploie pour les personnes délicates, les enfants du premier et du second âge, et ceux qui, faute d'habitude, ne peuvent supporter le froid dans le premier moment. La seconde est le bain de siége. Le malade, après avoir été lavé et frictionné pendant un quart-d'heure ou une demi-heure, se place dans un bain dont la chaleur excède à peine la chaleur naturelle : il laisse écouler successivement cette eau, et la remplace à mesure, jusqu'à ce que le bain, de tiède qu'il était, soit devenu froid. On emploie plus communément encore une autre espèce de bain de siége, qui consiste à se frotter d'abord tout le corps, ensuite à entrer dans l'eau froide lentement et successivement, et enfin, quand on y est tout entier, à s'y mouvoir continuellement, soit en nageant, soit de toute autre manière. — La troisième manière de faire usage du bain est l'immersion totale, dans laquelle on réunit le mouvement à l'impression du froid : c'est certainement la meilleure de toutes. Seulement on doit éviter que la poitrine touche l'eau la première. En général il ne faut se baigner qu'à jeun, et quand on n'est ni pléthorique ni hémoptysique. — L'eau froide ou à la glace, bue en grande quantité, est aussi d'un usage excellent dans les fièvres bilieuses ; car elle excite le vomissement et les selles, et ensuite des sueurs abondantes. Elle empêche ainsi ces fièvres de dégénérer en putrides, et même dans les deux espèces de fièvres putrides, elle est utile par sa vertu tonique. Elle est également avantageuse dans les cas où la faiblesse est jointe à l'irritabilité, comme chez les hypochondriaques, chez ceux qui sont épuisés par les travaux de l'esprit ou par la masturbation, et auxquels le quinquina et les martiaux, quoique très-indiqués d'ailleurs, nuisent à raison de leur stimulus. Alors presque tout espoir de sauver ces malades est fondé sur l'usage de l'eau froide, qui quelquefois, en détruisant par degrés cette excessive irritabilité, fait que les malades supportent même les remèdes dont nous avons parlé. Elle agit en fortifiant et en resserrant les solides, et par là même en détruisant les embarras. Aussi les gens gras s'en trouvent-ils bien, surtout en y joignant l'exercice. En sortant d'un pareil bain, on éprouve toujours une certaine agilité, de la facilité dans les mouvements, et une augmentation de la chaleur du corps.

Le bain de vapeurs agit plus puissamment que le bain chaud et que le bain tiède. Sa propriété d'amollir se manifeste principalement dans les cas de rigidité et d'immobilité des muscles, dans la fièvre rhumatisante, lorsque l'humeur s'est fixée sur une articulation dont le gonflement, après avoir résisté à tous les autres moyens, cède quelquefois complètement aux bains de vapeurs. Ils produisent le même effet dans le raccourcissement des tendons et dans l'immobilité causée par un trop long repos. Ils résolvent puissamment les tumeurs des glandes du sein qui proviennent d'une congestion laiteuse, et font évanouir cette crispation des vaisseaux qui s'oppose à la sécrétion et à l'excrétion du lait. Ils sont aussi très-utiles dans les maladies de la gorge, de l'œsophage et des poumons, et surtout dans l'angine, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'une fièvre générale, parce qu'alors ils nuiraient en l'augmentant. On les emploie également avec succès contre les exostoses rebelles, pourvu qu'on ne néglige pas les autres remèdes, par exemple, les mercuriaux. Ce bain se prépare, 1° avec l'eau simple, dont on reçoit la vapeur en couvrant avec un linge la partie malade ; 2° avec l'eau et le vinaigre ; 3° avec l'eau et les plantes aromatiques ; 4° avec l'eau à laquelle on ajoute à différentes reprises du sel ammoniac, ou de la chaux vive, ou de l'esprit de sel ammoniac, ou un mélange de cette dernière substance avec le vinaigre. — L'embrocation s'emploie plutôt pour résoudre que pour ramollir, et même pour provoquer la sueur. Elle s'applique en laissant tomber l'eau d'une certaine hauteur sur la partie affec-

tée. Cette hauteur varie ; et plus elle est considérable, plus on doit en attendre d'effet. — La matière de l'embrocation est ou de l'eau simple, ou une eau thermale, ou une eau médicamenteuse, froide ou chaude, selon le but que l'on se propose. Pour discuter, on emploie une eau thermale, ou de l'eau simple, que l'on rend médicamenteuse; et pour ramollir beaucoup, de l'huile ou de l'eau simple tiède ; pour fortifier, de l'eau froide.

L'embrocation est utile contre la rigidité des membres, de quelque cause qu'elle provienne, soit d'une blessure, soit d'une contusion, soit d'une situation trop long-temps gardée, soit d'une lymphe épaissie ; contre les tumeurs arthritiques et l'immobilité qui survient à une fièvre vague; après l'apoplexie, s'il en résulte la paralysie d'un membre. Les auteurs attestent encore que la manie a cédé à des embrocations froides. — On rend l'embrocation médicamenteuse de différentes manières. On peut faire dissoudre dans l'eau des boules de mars, de l'esprit de soufre, du foie de soufre, du sel ammoniac, de l'esprit de ce sel, du savon de Venise. On peut y faire infuser ou bouillir des plantes, selon le but que l'on se propose, de fortifier, de discuter, de résoudre, d'amollir. — Lorsqu'on veut employer les embrocations, il faut préparer la partie, en la frottant auparavant avec un onguent dont la vertu soit analogue au but que l'on se propose : par exemple, si l'embrocation doit être résolutive, on frottera la partie avec un onguent également résolutif, tel que celui qui serait fait avec de l'huile et l'esprit de sel ammoniac. — Les bains artificiels sont ceux dont on rend l'eau médicamenteuse par l'addition de certaines substances. On les rend tels, 1° en éteignant à différentes reprises, dans l'eau, un fer rouge, ou en se servant de l'eau des forgerons. — 2° En imprégnant l'eau de dissolutions de soufre et de chaux, ce qui forme une sorte de bain sulfureux. — 3° Si on emploie le foie de soufre tout seul. Par exemple, prenez une livre de cette substance, faites-la dissoudre dans trois livres d'eau, et mêlez au reste du bain. Mais ce procédé est plus dispendieux que les bains de Bade préparés par la main de la nature. — 4° Si on fait une décoction ou une infusion de plantes médicamenteuses, par exemple, de celles qui sont céphaliques, ou discussives, ou émollientes. — 5° En ajoutant du lait à l'eau : pour l'ordinaire, la proportion est d'un huitième. Mais ce bain n'a d'autre vertu que celle de ramollir. 6° On fait encore, et très-souvent, un bain artificiel avec le dépôt des eaux thermales. On frotte la partie avec ce sédiment, on l'expose au soleil, et quand le sédiment est sec, on le mouille de nouveau, et on l'expose au soleil comme la première fois. Ce sédiment est de diverse nature; ou il est de nature argileuse et grasse, ou il est de nature martiale; mais il est toujours résolutif, parce qu'il fortifie et resserre. C'est par cette raison qu'on l'emploie dans l'hydropisie, dans la leucophlegmatie, dans les varices des jambes, dans les ulcères sordides, si toutefois l'hydropisie est locale, comme celle des jambes ou des pieds, ce relâchement partiel des extrémites inférieures étant un reste d'une hydropisie générale.

Notez qu'après l'application de ce sédiment il faut contenir les varices des jambes par un bandage approprié. On ne parvient souvent que par l'usage de ce sédiment thermal à guérir les ulcères qui coulent comme des cautères. 7° Le bain de sable chaud, dans lequel on met les pieds, produit à peu près les mêmes effets que le sédiment des bains dans l'hydropisie et dans la leucophlegmatie locale. — 8° Le bain de cendres chaudes a les mêmes propriétés que ceux dont nous avons parlé. — 9° Il en est de même de celui de sel marin. — 10° Le bain de terre s'administre en plaçant le malade dans une fosse, et en le couvrant jusqu'à la tête de terre récemment remuée. Van-Swieten en fait un grand éloge, et il l'employa trois fois pour le même individu avec un succès complet; mais assurément il administra en même temps d'autres remèdes qui auront eu la plus grande part dans la guérison. On rapporte que certaines fièvres hectiques ont été guéries par cette méthode, qui agit peut-être par le froid et par l'humidité. — 11° Le bain d'air consiste à exposer à l'action de ce fluide le malade nu en entier ou en partie. C'est une espèce de bain froid qui n'est utile que par le seul sentiment du froid. — 12° Le bain de vin s'emploie à peu près dans les mêmes circonstances que le bain de sable. — 13° Celui de marc de raisin sert pour fortifier et résoudre. — 14° Le bain mercuriel se compose avec une demi-once de sublimé-corrosif sur trente-deux mesures d'eau. Un médecin très-célèbre guérit par ce moyen un domestique de tophus

fort anciens qui avaient résisté à tout autre remède. — 15° Le bain de fumier, ou le séjour dans les étables au milieu du fumier. Ce remède dégoûtant vaut tout au plus la peine d'en faire mention. On dit cependant en avoir fait usage dans des cas de tétanos, mais quel fut son effet? c'est ce qu'on n'explique pas. Le peuple emploie encore la bouse de vache, mais certainement nous connaissons des émollients qui lui sont bien préférables.

DU LAVEMENT.

On appelle lavement tout ce qui s'injecte par le fondement, sous forme de liquide, ou de vapeur, ou de fumée. — On prescrit des lavements pour purger, ramollir, nourrir, fortifier, chasser les vers, la fièvre; calmer; comme moyen chirurgical. — 1° Les lavements eccoprotiques se composent avec des dissolutions de manne, de miel commun, de miel mercurial, de sucre rouge, de sel ordinaire ou d'un sel amer; on y ajoute de l'huile d'olives, de lin, etc. L'excipient est une décoction d'orge, de guimauve, de son, ou un bouillon, ou de l'eau tiède. — Ces lavements se préparent aisément chez les malades, et presque jamais chez le pharmacien. La quantité pour un adulte est depuis dix onces jusqu'à une livre, et jamais au-delà. — 2° Quand on veut purger, on emploie les mêmes substances dont nous venons de parler, mais à plus haute dose, ou on leur en associe de plus actives. Mais quand il s'agit de procurer plusieurs selles, on se sert de médicaments composés, tels que l'électuaire *hiera piera*, dans lequel entre la racine d'asarum et d'aloès, l'électuaire purgatif, etc. : seulement la dose doit être quadruple de celle que l'on prendrait par la bouche. On fait même souvent dissoudre dans un lavement jusqu'à dix ou douze grains de tartre stibié, quand le canal intestinal est obstrué par des matières fécales endurcies, et qu'on a déjà essayé inutilement les émollients; car dans les hernies étranglés qui sont récentes et peu volumineuses, on ne doit faire usage que des lavements émollients et des cataplasmes sur l'abdomen, indépendamment des anti-phlogistiques internes. — C'est ici le lieu de parler des lavements de fumée de tabac, que l'on a souvent préconisés dans les hernies étranglées, mais qu'il ne convient presque jamais d'employer, si ce n'est dans celles qui sont anciennes. Leur usage le plus ordinaire, comme excitants, est dans les apoplexies et les morts apparentes.

3° Pour ramollir, on prend des bouillons non salés, de l'huile d'amandes douces, d'olives, de lin, des émulsions d'amandes, la décoction de guimauve, celle de salep, etc., des dissolutions de gomme arabique, de gomme adragant, de mucilage de semences de coing. La quantité ne doit pas excéder une demi-livre, et on répète le lavement toutes les deux heures, pour qu'il serve de fomentation. — 4° Les lavements nourrissants ne se font point avec le lait, qui forme beaucoup de matières fécales, mais avec des bouillons, soit simples, soit unis avec un jaune d'œuf. Ils sont indiqués pour les apoplectiques qui ne peuvent pas avaler, dans les cas d'angine, de squirrhe à l'estomac, d'endurcissement cartilagineux du pylore, etc. On en donne un d'une demi-livre toutes les deux heures. — 5° On donne en lavement une eau de camomille pour calmer les douleurs qui ont lieu dans certaines maladies, tant internes qu'externes, par exemple, dans le ténesme qui termine la dysenterie. Dans ces circonstances, c'est une mauvaise méthode de faire entrer dans un lavement une once et demie de thériaque d'Andromaque, et de la térébenthine combinée avec un jaune d'œuf, ces deux substances étant évidemment irritantes; il vaut mieux, à la place de ce lavement, en prescrire un avec une dose quadruple de laudanum liquide de Sydenham. — 6° Les lavements anthelmintiques doivent contenir une dose quadruple des substances dont on ne prend par la bouche qu'une dose simple. Plusieurs d'entre elles sont d'abord soumises à l'infusion ou à la décoction; mais il est évident que ces lavements ne peuvent agir que contre les vers ascarides. On en prépare aussi avec de l'huile; mais ceux avec l'infusion de tabac doivent être proscrits, parce qu'ils excitent, comme le tartre stibié, la superpurgation. — 7° On administre la décoction de quinquina en lavement ou sous forme de cataplasme, à ceux qui, par faiblesse ou par idiosyncrasie, ne peuvent la boire ou prendre de l'écorce en poudre. La dose ne doit pas excéder une demi-livre. On observera encore, à l'égard des lavements, qu'ils conviennent à tous les âges, et particulièrement aux enfants, dont les maladies ont, pour la plupart, leur siége dans l'abdomen. La quantité

sera proportionnée au but qu'on se propose. Un lavement destiné à être gardé long-temps n'excédera pas une demi-livre. Les lavements émollients sont préférables à tous les autres dans les fièvres inflammatoires et dans les hernies étranglées, où il ne faut prendre par la bouche que très-peu de médicaments. Les lavements à froid conviennent dans les chutes de rectum, les hémorrhoïdes internes avec relâchement, l'hypochondriacisme et la trop grande irritabilité ; on donne aussi alors, avec beaucoup de fruit, des gelées froides.

DE L'ÉPITHÈME.

Tout ce que l'on applique extérieurement au corps, soit fomentation, cataplasme, etc., soit emplâtre, onguent, sinapisme, etc., est un épithème. 1° La fomentation est ou sèche ou humide. La première consiste dans des sachets remplis de farine de fèves, d'ers, etc. ; de fleurs de roses, de sureau, de camomille : on ajoute du sel commun, du nitre, des cendres, du camphre. Quelquefois, après avoir rempli les sachets de cendres seulement, on frotte leur superficie externe avec du camphre. Quand on veut opérer une résolution, on ne les charge souvent que de sel commun. A la fomentation sèche appartient aussi la cucuphe, qui s'applique à la tête, et est formée ou de plantes, telles que la lavande, la sauge, le romarin, etc., ou de fleurs. On l'emploie communément dans le rachitis, dans l'hydrocéphale, etc. Dans l'hydropisie on en prépare quelquefois des lits entiers. — La fomentation humide est une liqueur chaude, ou émolliente ou discussive, et qu'on applique de différentes manières, avec une flanelle, ou un linge plié en quatre, ou une éponge, ou enfin une vessie de bœuf à demi-remplie. La matière est de l'eau chaude simple, du lait chaud, du lait rendu médicamenteux avec des plantes, ou du savon, quand on se propose en même temps de ramollir et de résoudre. Pour ramollir, on se sert des espèces émollientes, de mie de pain bien pénétrée d'huile de lin ; pour résoudre, ce sera de la saumure, du vin, de l'oxycrat, etc.— La fomentation de vapeurs consiste à rassembler et à appliquer sur la partie malade l'eau réduite en vapeurs. Ce serait inutilement que l'on ferait bouillir des substances émollientes dans cette eau, puisque le principe qui ramollit n'est point volatil. Il est encore absurde de conseiller la vapeur de l'eau reçue par la bouche dans les pleurésies et les péripneumonies ; car les malades ne pourraient la supporter.

DU CATAPLASME.

Le cataplasme est un épithème mou, pultiforme, et qu'on applique de différentes manières. On le prépare avec des plantes, des fleurs, de la farine, par exemple celle de graine de lin, et aussi avec de la mie de pain. On fait bouillir ces substances dans de l'eau simple, dans du lait, dans une lessive, dans de l'oxycrat. Le cataplasme sert le plus ordinairement comme émollient, pour opérer une résolution bénigne dans une partie enflammée, et aussi comme maturatif, lorsque l'inflammation est trop considérable et qu'il y a un commencement de suppuration. On l'emploie encore comme discussif, en le composant de légers irritants, lorsqu'une inflammation étant abattue, le relâchement des vaisseaux continue d'avoir lieu ; par exemple, si, dans une inflammation des yeux, la douleur, la tension, le prurit ont cessé, et qu'il reste encore de la rougeur, le cataplasme discussif est alors indiqué. — Son usage est fréquent dans la pleurésie et dans la péripneumonie, et il convient mieux que le sinapisme ou le vésicatoire. Il est très-indiqué dans l'hépatitis, pour lequel d'autres ont vanté les frictions mercurielles, mais très-mal à propos ; car, si un pareil moyen réussit, c'est qu'il n'y avait point d'hépatitis, mais un engorgement chronique du foie, sans fièvre, et le malade n'étant point alité.— Les précautions à prendre sont les suivantes : 1° le cataplasme ne sera point trop chaud, car la chaleur augmente la fièvre ; 2° il ne sera point sec ou presque sec, mais humide, et comme exhalant une vapeur qui fonde la partie malade; 3° il doit rester continuellement appliqué, en sorte qu'on remplacera aussitôt par un autre celui qu'on ôtera. Un cataplasme peut durer une heure et même deux, s'il a l'épaisseur du doigt ; 4° les espèces qu'on y fait entrer doivent être réduites en poudre.

L'épispastique est une sorte de cataplasme composé de substances stimulantes et attirantes. On l'appelle *sinapisme* quand il est fait avec la farine de moutarde, qui excite l'inflammation. — On emploie les épispastiques, 1° comme excitants, quand les forces vitales sont lan-

guisantes; 2° comme dérivatifs et attirants, et leur effet est alors très-borné, quoiqu'on en abuse beaucoup dans toutes les maladies fébriles, dans la céphalalgie, etc. — Le lieu où on les applique est ordinairement la plante des pieds; mais il vaudrait mieux choisir la partie interne de la jambe ou de la cuisse. — Les ingrédients sont : le levain de pâte, le sel commun, la farine de sinapi : on en compose une pâte avec du vinaigre, et on applique cette pâte sur la partie nue. On peut aussi l'envelopper d'abord dans un linge fin; mais la première manière est préférable, parce qu'elle opère plus promptement. Au reste, elle se sèche en peu de temps, et on a de la peine à l'enlever : il faut, dans ce cas, la ramollir avec du lait tiède.

Le frontal est un épithème qui se place à froid sur le front : il est composé de substances rafraîchissantes. On l'emploie fréquemment contre la céphalalgie occasionnée par la fièvre bilieuse ardente. On forme une espèce de gâteau avec les roses et le vinaigre. On peut en composer sur-le-champ avec la mie de pain et du vinaigre, et mieux encore avec de l'eau froide et du nitre ou du sel ammoniac.

Le collyre est un remède usité dans certaines maladies des yeux, et que l'on applique sous différentes formes : 1° sous forme de liquide et goutte à goutte, telles sont les eaux dites ophthalmiques. Il faut remarquer, à l'égard de ces eaux, d'abord qu'elles sont nuisibles pour la plupart, parce qu'elles sont âcres et corrosives; ensuite, qu'il n'y faut faire entrer aucune poudre, à moins qu'elle ne soit parfaitement soluble, parce qu'autrement elle incommoderait mécaniquement; si cependant on voulait que ces eaux picotassent l'œil, on aurait soin que la poudre fût très-fine. On place le malade sur le dos. 2° Sous forme de liquide et en lotion; par exemple, lorsqu'après qu'une inflammation est dissipée, il reste de la rougeur occasionnée par le relâchement des vaisseaux, on se sert d'une solution de litharge. 3° Sous forme de bain; lequel peut varier beaucoup. 4° Sous forme d'onction, quand on veut enlever des taches de l'œil, par exemple, avec un onguent dans lequel il entre du précipité rouge. 5° Sous forme de cataplasme, ou émollient ou discussif. 5° Sous forme de poudre, dite ophthalmique, que l'on souffle dans l'œil, et qui, par conséquent, doit être très-fine.

§ III. *Choix et division des médicaments.* — Les remèdes peuvent se diviser en six classes générales. — La première contiendra les *anti-phlogistiques*, qui se subdiviseront en anti-phlogistiques émollients et anti-phlogistiques fondants. Les premiers se donnent tièdes, les seconds froids. Par exemple, la mauve appartient à la première partie de la subdivision, et la scorsonère à la seconde. — La seconde comprendra les *fondants*. Ceux-ci se subdivisent, 1° en résolutifs simplement dits; 2° en altérants; 3° en mercuriaux; 4° en spécifiques, comme la ciguë et l'aconit. — La troisième sera formée des *anti-septiques*, savoir, 1° les acides végétaux; 2° les acides minéraux, reconnus comme plus anti-septiques; 3° les toniques; 4° les astringents; 5° les stimulants; 6° les médicaments anti-septiques composés des précédents. — La quatrième renfermera les *évacuants* : 1° les vomitifs plus ou moins énergiques; 2° les purgatifs, qui se subdivisent en purgatifs anti-phlogistiques, en purgatifs proprement dits et en drastiques; 3° les sudorifiques; 4° les diurétiques, soit émollients, soit âcres; 6° les sialagogues.

N. B. Nous parlerons séparément des remèdes emménagogues, abortifs, expectorants.

La cinquième classe fournira les nervins, qui sont ou *fortifiants* ou *calmants*. A la sixième se rapportent les spécifiques: par exemple les *anti-septiques*, les *anthelmintiques*, etc.

§ IV. *Modèles de formules.* — Voici quelques modèles de formules dont on pourra faire usage dans les cas indiqués, ou du moins d'après lesquels on pourra composer d'autres formules. Nous les présentons sans ordre, laissant à chacun le soin de les arranger comme il le jugera convenable.

FORMULES.

BOISSON ANTI-PHLOGISTIQUE.

Pr. *Orge mondé*, deux onces.

Faites-le bouillir dans suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce qu'il soit crevé; passez la liqueur qui fera deux livres, et ajoutez-y :

Nitre purifié, un gros et demi. — *Sirop de citron acide, ou de vinaigre, ou de groseilles*, deux onces.

Le malade en boira une tasse toutes les deux heures.

N. B. On ne doit jamais omettre la signature, ni la date de la prescription : la raison en est évidente. En outre, il faut écrire lisiblement, et employer le moins possible les signes et les abréviations.

BOISSON ANTI-BILIEUSE-ECCOPROTIQUE.

Pr. *Orge mondé*, deux onces. — *Pulpe de tamarins*, id.

Faites bouillir dans suffisante quantité d'eau jusqu'à ce que l'orge soit crevé; passez la liqueur qui fera deux livres, et ajoutez-y ;

Sel de Glauber, demi-once. — *Sirop de groseilles*, deux onces.

Le malade en boira une tasse toutes les deux heures.

BOISSON ANALEPTIQUE A PRENDRE DANS LA PROSTRATION DES FORCES.

Pr. *Eau d'orge*, une livre et demie. — *Vin du Rhin ou d'Autriche*, six onces. — *Sucre*, quantité suffisante pour que la boisson ait un goût acide et doux.

Donnez-en quatre onces toutes les deux heures.

N. B. Excepté pour la boisson ordinaire, la quantité des autres boissons et le temps où il convient de les prendre ne doivent jamais être abandonnés à la volonté des malades; mais il faut les exprimer dans la formule.

MIXTURE ANTI-PHLOGISTIQUE.

Pr. *Eau commune*, cinq onces. — *Nitre purifié*, un gros et demi. — *Sirop de citron acide*, une once.

Une tasse toutes les deux heures, en buvant par dessus deux coups de la boisson ordinaire.

N. B. On blâmera peut-être la modicité de la dose du nitre, d'après l'idée que quelques-uns ont de sa vertu rafraîchissante ; mais ceux-ci sont dans l'erreur : le nitre est un sel, et il stimule, moins à la vérité que les autres sels. Le sel le plus doux après lui, c'est la terre foliée de tartre.

ÉMULSION.

Pr. *Amandes douces pelées*, une once.

Faites, selon l'art, avec suffisante quantité d'eau, une livre et demie d'émulsion, à laquelle vous ajouterez :

Nitre purifié, un gros. — *Sirop de guimauve*, une once et demie.

Si l'on veut une émulsion camphrée, on ajoute, après le nitre, six, dix, quinze grains de camphre.

ÉMULSION EXTEMPORANÉE.

Pr. *Gomme arabique en poudre*, une once.

Faites fondre dans une livre et demie d'eau; ajoutez ensuite :

Huile d'olives, une once et demie. — *Sirop diacode*, id.

L'émulsion se fera en agitant.

BOISSON APÉRITIVE DANS L'ENGORGEMENT DU FOIE.

Pr. *Cerises nouvelles*, deux livres.

Faites bouillir pendant un demi-quart d'heure dans suffisante quantité de petit-lait; passez et ajoutez :

Tartre tartarisé, six gros. — *Sirop de groseilles*, trois onces.

Un verre toutes les deux heures.

N. B. On peut employer des groseilles au lieu de cerises.

BOISSON ANTI-SEPTIQUE DANS LA FIÈVRE PUTRIDE.

Pr. *Décoction d'orge*, une livre et demie. — *Esprit de vitriol*, six gros. — *Sirop de violettes*, trois onces.

Deux onces toutes les deux heures.

N. B. Il me semble qu'on devrait con

seiller aux jeunes médecins de ne donner d'abord l'esprit de vitriol qu'à une moindre dose, et d'arriver progressivement à une dose considérable, par exemple, six gros ou une once.

BOISSON APÉRITIVE DANS UNE FIÈVRE QUARTE REBELLE.

Pr. *Racines de chiendent*, une demi-livre. — *Racines de dent-de-lion*, id.
Après les avoir coupées menu et écrasées, faites-les bouillir pendant une heure dans une suffisante quantité d'eau; passez en exprimant fortement la liqueur, qui devra être d'une livre, et ajoutez :
Tartre soluble, trois gros. — *Sirop des cinq racines apéritives*, deux onces.
Une tasse toutes les deux heures.

ÉLECTUAIRE CONTRE LA FIÈVRE QUARTE.

Pr. *Extrait de chiendent*, trois onces. — *Terre foliée de tartre*, trois gros.— *Sirop de fumeterre*, quantité suffisante pour faire un électuaire de consistance molle.

PILULES PUISSAMMENT RÉSOLUTIVES DANS LA MÊME MALADIE.

Pr. *Extrait de fleurs d'arnica*, une demi-once. — *Soufre doré d'antimoine de la seconde précipitation*, deux gros. — *Elixir stomachique tempérant*, suffisante quantité pour former des pilules de trois grains.
Deux pilules deux fois par jour.
N. B. On ne commence jamais par une dose entière l'usage des remèdes altérants.

AUTRES PILULES DANS LE MÊME CAS.

Pr. *Extrait amer*, six gros.— *Kermès minéral*, un demi-gros. — *Sirop de fumeterre*, suffisante quantité pour faire des pilules de trois grains.
Quatre pilules chaque fois.

PILULES TONIQUES DANS LES PALES COULEURS.

Pr. *Limaille de fer non rouillée*, deux gros.—*Extrait de petite centaurée*, id. — *Gomme ammoniaque*, id. — *Sirop de fumeterre*, suffisante quantité pour former des pilules.

AUTRES.

Pr. *Extrait de scille*, un gros. — *Gomme ammoniaque*, trois gros. — *Oxymel scillitique*, suffisante quantité pour former des pilules.

PLULES DANS LA VÉROLE, LES ÉCROUELLES, ETC.

Pr. *Résine de gaïac*, demi-once. — *Extrait d'aconit*, un gros. — *Mercure doux*, un demi-gros. — *Essence des bois*, suffisante quantité pour former des pilules.
Le malade en prendra d'abord trois, ensuite quatre, enfin cinq.

AUTRES.

Pr. *Extrait de ciguë*, demi-once. — *Extrait d'aconit*, un gros. — *Mercure sublimé-corrosif*, quinze grains. — *Sirop de cannelle*, suffisante quantité pour former des pilules. Il y en aura trois cents.
La dose est de quatre pilules par jour.

AUTRES.

Pr. *Mie de pain blanc*, dix gros. — *Oléo-saccharum de menthe*, deux gros.— *Mercure sublimé-corrosif dissous dans de l'eau de menthe*, un gros.
Mêlez exactement dans un mortier de verre, et faites six cents pilules.

DANS LE MÊME CAS.

Pr. *Teinture de gaïac préparée avec le tafia*, demi-livre. — *Mercure sublimé-corrosif*, trois grains.
On en donne une cuillerée matin et soir, faisant boire par-dessus une tasse d'eau d'orge.
N. B. Le mercure sublimé-corrosif est contr'indiqué par la faiblesse et par la disposition à inflammation de la poitrine, par le crachement de sang, la pléthore, la première jeunesse et l'enfance à qui la panacée mercurielle, ou le mercure gommeux de Plenck convient davantage; et même si l'enfant tette encore, c'est à la nourrice qu'il faut faire prendre du mercure. Le sublimé-corrosif ne doit donc pas s'employer indifféremment; on doit avoir égard au degré de la maladie, à la partie affectée et à la constitution de l'individu.

SOLUTION AQUEUSE MERCURIELLE.

Pr. *Eau de cerises noires*, six onces. — *Sirop de kermès*, une once, — *Mercure sublimé-corrosif*, trois grains.
On en prend une cuillerée le matin et

le soir, en buvant par-dessus du lait, ou une décoction d'orge, ou du chocolat léger.

N. B. Cette solution convient à ceux qui ne peuvent supporter le tafia. On ajoute du sirop de kermès ou de menthe pour prévenir la douleur d'estomac.

PILULES DE PLENK.

Pr. *Mercure bien purifié*, un gros. — *Gomme arabique en poudre*, deux gros.

Triturez bien le tout dans un mortier de verre, en y versant :

Sirop de violettes, une cuillerée.

Tout étant mêlé très-exactement, ajoutez :

Extrait de ciguë, un gros.

Mêlez, et faites des pilules de deux grains, que vous couvrirez de poudre de réglisse. — On en prend une le matin et autant le soir.

VOMITIF.

Pr. *Racine d'ipécacuanha en poudre*, vingt-quatre grains. — *Crême de tartre*, idem.

Mêlez. Cette poudre est pour une dose.

N. B. On ne doit pas boire beaucoup par-dessus, mais seulement autant qu'il est nécessaire pour faciliter la déglutition. Mais, après chaque vomissement, on prendra une tasse d'une boisson théiforme, par exemple, d'une infusion de fleurs de sureau, ou d'acacia, ou de tilleul. Trop de liquide énerverait l'action de la poudre. Le malade aura à sa portée l'infusion prescrite.

INFUSION ÉMÉTIQUE.

Pr. *Racine d'ipécacuanha en poudre*, un gros. — *Crême de tartre*, idem.

Faites infuser dans suffisante quantité d'eau, et dans un vaisseau bien fermé, pendant une heure. Passez, ajoutez aux quatre onces d'infusion :

Oxymel scillitique, demi-once, pour une dose.

INFUSION VINEUSE ÉMÉTIQUE.

Pr. *Racine d'ipécacuanha en poudre*, deux gros.

Faites infuser à chaud, pendant la nuit, dans suffisante quantité de vin blanc. — Les quatre onces de la liqueur décantée formeront la dose.

N. B. On peut édulcorer cette infusion avec du sucre, mais jamais avec un oléo-saccharum qui empêcherait le vomissement.

AUTRE.

Pr. *Tartre stibié*, quatre grains. — *Eau distillée simple*, une demi-livre.

Divisez en quatre parts que vous donnerez de quart-d'heure en quart-d'heure.

POUR UN SUJET ROBUSTE.

Pr. *Racine d'ipécacuanha en poudre*, vingt-quatre grains. — *Tartre stibié*, un grain.

Mêlez : faites-en une poudre pour une dose.

POUR UN ENFANT D'UN AN.

Pr. *Tartre stibié*, demi-grain. — *Eau distillée simple*, quatre onces — *Sirop de groseilles*, demi-once.

On lui fera prendre ce remède par quart, jusqu'à ce qu'il vomisse.

POUDRE ALTÉRANTE, RÉSOLUTIVE, EMMÉNAGOGUE, SUDORIFIQUE, RÉVULSIVE.

Pr. *Racine d'ipécacuanha en poudre*, deux grains. — *Sucre blanc*, deux gros.

Triturez et mêlez exactement ensemble : alors divisez en huit doses. — Le malade en prendra une toutes les trois heures.

POUDRE ALTÉRANTE ET SUDORIFIQUE.

Pr. *Racine d'ipécacuanha en poudre*, deux grains. — *Opium pur*, un grain. — *Yeux d'écrevisses*, vingt-quatre grains. — *Sucre blanc*, idem.

Mêlez, et partagez en six doses. — On en donnera une toutes les deux ou trois heures.

N. B. On fait entrer dans la poudre du sucre et des yeux d'écrevisses, afin que l'opium, qui est une substance onctueuse, s'unisse mieux.

PURGATIFS DOUX, APPELÉS ECCOPROTIQUES, MINORATIFS PAR LES ANCIENS.

Pr. *Sel amer*, une once *ou* dix gros.

Faites fondre dans une livre et demie d'eau commune. — Le malade en boira une tasse, à froid, toutes les demi-heures.

N. B. Ces potions salines doivent être prises froides, parce qu'autrement elles exciteraient des envies de dormir. Quelques-uns conseillent de les édulcorer avec un sirop ; mais elles en deviennent encore plus nauséabondes.

AUTRE.

Pr. *Sel de Glauber*, six gros.

Faites dissoudre dans une demi-livre d'eau commune.

AUTRE POUR UNE CONSTIPATOIN OPINIATRE.

Pr. *Sel amer*, une once et demie.

Faites dissoudre dans une livre de bouillon à la viande. -- Le malade en prendra une tasse d'heure en heure.

PURGATIF ANTI-PHLOGISTIQUE.

Pr. *Pulpe de casse*, une once et demie. — *Tamarins*, idem. — *Crême de tartre*, trois gros.

Faites fondre dans suffisante quantité d'eau, passez, et ajoutez aux dix onces de liqueur :

Sirop de roses pâles composé, une once et demie.

Le malade en prendra une tasse toutes les heures.

AUTRE ANTI-PHLOGISTIQUE ANTI-BILIEUX.

Pr. *Pulpe de tamarins*, deux onces. — *Racine de chiendent*, idem. — *Crême de tartre*, trois gros.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure dans suffisante quantité d'eau, passez, et ajoutez à la livre de liqueur :

Sirop de manne, une once et demie.

Le malade en prendra une tasse toutes les heures.

AUTRE POUR CEUX QUI SONT PRESQUE TOUJOURS RESSERRÉS, ET AUXQUELS, EN MÊME TEMPS, LES REMÈDES ÉCHAUFFANTS SONT CONTRAIRES.

Pr. *Pulpe de tamarins*, deux onces et demie. — *Feuilles de séné en poudre*, un gros et demi. — *Crême de tartre*, trois gros. — *Sirop de groseilles*, une once.

Mêlez, et formez un électuaire. — Le malade en prendra toutes les deux heures une grande cuillerée.

N. B. On pourrait prescrire à ces mêmes individus l'électuaire lénitif seul. Il est principalement utile à ceux qui sont affligés d'hémorrhoïdes, de même qu'à ceux qui, par un long usage des pilules aloétiques, ont contracté l'habitude de n'aller à la selle qu'avec le secours de ces pilules. On guérit ces derniers 1° par une diète rafraîchissante; 2° en cessant l'usage des pilules; 3° en prescrivant pendant long-temps les tamarins, la casse et la manne.

AUTRE.

Pr. *Manne de Calabre*, trois onces.— *Crême de tartre*, trois gros.

Faites fondre dans suffisante quantité d'eau chaude, passez, et ajoutez aux dix onces de liqueur.

Sirop de citron, une once et demie.

Dose. Une tasse toutes les deux heures.

N. B. La manne seule est nauséabonde, et en outre elle purge rarement. C'est par cette raison qu'on lui joint des sels et des sirops agréables. Nous observerons encore que pour l'enfance et l'âge qui la suit on la fait fondre dans du lait ou dans du bouillon, mais que pour les adultes elle ne suffit jamais toute seule.

LA RHUBARBE.

On fait mâcher de la rhubarbe et pour fortifier l'estomac, et pour, en même temps, lâcher doucement le ventre. Si on la prescrit en poudre pour purger, ce doit être à la dose d'un gros : mais dans le premier cas quinze ou vingt grains suffisent. On la donne donc de cette manière dans les pâles couleurs et dans les cas de fleurs blanches. Ainsi :

Pr. *Rhubarbe en poudre*, un gros. — *Myrobolans*, idem. — *Fleurs de sel ammoniac martial*, un gros. — *Sirop de chicorée composé*, suffisante quantité pour réduire en pilules de trois grains chacune.

On en prendra quatre toutes les deux heures.

OU BIEN.

Pr. *Extrait de rhubarbe*, un gros. — *Rhubarbe en poudre*, idem. -- *Fleurs de sel ammoniac martial*, un gros. — *Sirop de chicorée composé*, suffisante quantité pour réduire en pilules de trois grains.

On en prend trois deux fois par jour.

OU BIEN.

Pr. *Teinture de rhubarbe à l'eau simple*, ou *de menthe*, *de camomille*, *de fenouil*, quatre onces.

On en prend toutes les deux heures une grande cuillerée.

OU BIEN.

Pr. *Teinture aqueuse de rhubarbe préparée avec le double de rhubarbe*, quatre onces.

Ou bien on ajoute un peu de magné-

sie, du nitre, ce qui convient surtout à ceux qui ont l'estomac faible et en même temps chargé d'acides.

PURGATIF ALOÉTIQUE.

Pr. *Aloès succotrin*, vingt-quatre grains — *Elixir de propriété doux*, suffisante quantité pour former huit pilules qu'on prendra en une seule dose.

OU BIEN.

Pr. *Aloès succotrin*, vingt grains. — *Sucre blanc*, quarante-huit grains.

Triturez et mêlez ensemble pour une dose.

N. B. L'usage de l'aloès ne doit pas être continué long-temps, surtout pour les personnes sédentaires, parce qu'il provoque les hémorrhoïdes et le flux menstruel. S'il convient jamais, c'est aux individus empâtés et aux leucophlegmatiques.

AUTRE PURGATIF.

Pr. *Jalap en poudre*, un demi-gros. — *Crême de tartre*, id.

Mêlez et triturez ensemble pour une dose.

AUTRE.

Pr. *Résine de jalap*, dix grains.

Faites dissoudre dans deux gros d'esprit d'anis. Pour une dose.

N. B. On prescrit la résine de scammonée comme celle de jalap.

AUTRE.

Pr. *Résine de jalap*, dix, quinze grains.

Faites dissoudre (en triturant) dans deux onces d'émulsion d'amandes, et ajoutez ce qu'il faudra de sucre pour rendre agréable au goût. Pour une dose.

AUTRE.

Pr. *Résine de jalap dissoute avec des pignons*, dix, quinze grains — *Sucre blanc*, quarante-huit grains.

Mêlez en triturant exactement pour une dose.

ANTI-SEPTIQUES.

Pr. *Décoction d'orge*, une livre. — *Esprit acide de sel*, deux gros. — *Sirop de kermès*, deux onces.

Une petite tasse toutes les heures.

AUTRE.

Pr. *Sirop de citron*, deux onces. — *Esprit de vitriol*, deux gros. Mêlez.

AUTRE.

Pr. *Quinquina en poudre*, une once et demie.

Faites bouillir dans quantité suffisante d'eau pendant un quart-d'heure et même beaucoup davantage. Passez, et ajoutez à quatorze onces de liqueur :

Sirop de kermès, une once et demie.

Une tasse toutes les deux heures.

N. B. On pourrait y ajouter deux gros d'esprit de vitriol ou d'esprit acide de sel.

AUTRE.

Pr. *Quinquina alcoolisé en poudre*, une once.

Faites infuser à froid, pendant un quart-d'heure, en triturant continuellement dans un mortier de marbre. Versez de nouvelle eau, et laissez encore infuser à froid pendant vingt-quatre heures. Décantez la liqueur, qui sera de quatorze onces, et ajoutez :

Sirop de kermès, deux onces.

Une tasse toutes les deux heures.

N. B. Cette infusion de quinquina à froid convient souvent dans les cas où trop d'irritabilité en ferait rejeter la décoction par le vomissement ou par les selles. On ne peut douter de son efficacité, puisqu'elle est plus amère que la décoction.

AUTRE.

Pr. *Racine d'arnica en poudre*, vingt-quatre, trente-six, quarante-huit grains.

Faites douze prises pareilles.

N. B. La racine d'arnica est bien certainement anti-septique. Un malade de notre hôpital (de la Sainte-Trinité à Vienne), qui était devenu hétique par une suppuration excessive, et qui avait pris inutilement le quinquina, fut parfaitement rétabli avec cette racine à la dose d'une once et demie par jour.

Elle convient, 1° contre la vraie prostration des forces vitales dans la fièvre putride; 2° contre la diarrhée de cette même fièvre, et d'autant mieux qu'elle ne l'arrête pas tout-à-coup, mais que d'abord elle la modère, et qu'elle la supprime ensuite par degrés; 3° contre la consomption par excès de suppuration; 4° contre les dysenteries putrides.

AUTRE.

Pr. *Racine d'arnica*, une once.

Faites infuser dans suffisante quantité d'eau pendant une demi-heure, sur la fin de laquelle vous ferez bouillir un peu ; passez et ajoutez à quatorze onces de liqueur :

Sirop de contrayerva, deux onces.

Une tasse toutes les deux heures.

AUTRE.

Pr. *Fleurs d'arnica*, un gros.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure dans suffisante quantité d'eau : passez et ajoutez aux quatorze onces de liqueur

Sirop d'écorce d'orange, une once et demie.

On commence par une tasse.

N. B. Les fleurs d'arnica, soit en infusion, soit en décoction, excitent la cardialgie et le vomissement, de même que leur extrait, si on les donne à trop haute dose. Ainsi, quand on les emploie comme résolutives dans la fièvre quarte et dans la paralysie, on doit commencer par une petite dose, et ne donner toutes les deux heures qu'une demi-tasse. Les doses seront plus fortes dans les cas où il y aura assoupissement, et on commencera par une demi-once pour aller jusqu'à une once et même une once et demie. Si les malades commencent à éprouver de la cardialgie, on diminuera les doses successivement.

SUCS.

Pr. *Oseille*, quantité suffisante. — *Beccabunga*, id. — *Exprimez-en*, quatre onces. Après que le suc se sera clarifié par dépôt, ajoutez :

Sirop d'oseille sauvage, une once et demie.

N. B. Quelquefois on ajoute un sel neutre.

On prescrit de la même manière les sucs de cerfeuil, d'endives, de pourpier, de chicorée et de dent-de-lion. Exemple :

Pr. *Racine de dent-de-lion avec le reste de la plante.*

Il faut observer qu'on ne doit jamais prescrire les sucs aux malades dont l'estomac est faible. On leur substituera les conserves.

BIÈRE MÉDICAMENTEUSE.

Pr. *Raifort sauvage ratissé*, deux onces. — *Cresson de fontaine*, id. — *Chou rouge coupé menu*, id. — *Semences de carotte légèrement contuses*, trois gros.

Renfermez-les dans un nouet, et mettez-les avec le reste infuser à froid pendant la nuit dans deux livres de bière ordinaire.

AUTRE.

Sommités de petite centaurée, une poignée. — *D'absinthe*, id. — *Ecorces d'oranges*, trois gros.

Renfermez dans un nouet, et faites infuser à froid pendant une nuit dans trois livres de bière ou de vin.

VIN MÉDICINAL.

Pr. *Quinquina en poudre*, deux onces. — *Cassia lignea*, demi-once. — *Ecorce de Winter*, id.

Mêlez, et faites infuser à froid, pendant plusieurs jours, dans quatre livres de bon vin d'Autriche ou de Bourgogne. — On en prend trois onces, trois fois le jour, en le décantant à chaque fois. — C'est un excellent remède après les fièvres opiniâtres qui ont été traitées par le quinquina.

AUTRE.

Pr. *Scille nouvelle coupée par rouelles*, trois gros. — *Ecorce de Winter en poudre*, deux gros. — *Sel de tartre*, une once et demie.

Faites infuser à froid pendant vingt-quatre heures dans deux livres de vin du Rhin. — On l'emploie comme le précédent. — Ce remède est un excellent diurétique dans l'hydropisie, et un stimulant d'un usage très-commode.

AUTRE DANS LA CHLOROSE, etc.

Pr. *Limaille de fer non rouillée*, demi-once. — *Quinquina en poudre*, une once et demie. — *Cannelle en poudre*, deux gros.

Faites infuser de même dans deux livres de vin du Rhin.

ESPÈCES.

Comme prophylactique dans les affections pituiteuses des poumons déjà guéries, on est dans l'usage de prescrire au lieu de thé les espèces suivantes :

Pr. *Véronique*, une poignée. — *Sauge*, id. — *Hyssope*, id. — *Mille-feuilles*, id.

Coupez menu et employez comme du thé.

BOISSON ANTI-PHLOGISTIQUE DE TISSOT.

Pr. *Orge mondé*, deux onces. — *Crême de tartre*, trois gros.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure dans suffisante quantité d'eau. Passez la liqueur, qui devra être de six livres. — Cette boisson, si facile à préparer partout, est excellente prise tiède dans les maladies aiguës, et à froid dans les maladies bilieuses et saburrales.

DÉCOCTION BLANCHE DE SYDENHAM.

Pr. *Mie de pain*, deux onces. — *Râpure de corne de cerf*, deux gros.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure dans suffisante quantité d'eau. Ajoutez vers la fin :

Ecorce de cannelle en poudre, vingt-quatre grains.

Laissez infuser un peu de temps, et passez les deux livres de liqueur.

DÉCOCTION ANTI-DYSENTÉRIQUE DE DEGNER.

Pr. *Ecorce de simarouba*, demi-once.

Faites bouillir dans une livre et demie d'eau jusqu'à réduction à une livre. — On en prendra un tiers toutes les trois heures.

BOISSON ORDINAIRE DANS LA MALADIE SYPHILITIQUE.

Pr. *Bois de gaïac râpé*, — une once. — *Racine de salsepareille*, id. — *Squine*, id. — *Réglisse ratissée*, demi-once. — *Semence de fenouil en poudre*, un gros.

Mêlez, et faites-en bouillir une poignée dans deux livres d'eau pendant une demi-heure.

N. B. On doit employer en même temps le mercure à l'intérieur.

REMÈDE CAMPHRÉ DANS LES FIÈVRES EXANTHÉMATIQUES.

Pr. *Camphre arrosé d'un peu d'esprit-de-vin*, un grain. — *Sucre blanc*, vingt-quatre grains.

Mêlez en triturant, et préparez ainsi huit doses pareilles. — On en prendra une toutes les deux heures.

N. B. On se sert aussi des yeux d'écrevisses et du sucre pour réduire le camphre en poudre : mais il s'y mêle plus facilement, étant d'abord arrosé d'un peu d'esprit-de-vin.

Stoll.

AUTRE.

Pr. *Camphre trituré avec du mucilage de gomme arabique*, dix grains. — *Sirop de contrayerva*, une once et demie. — *Eau de cerises noires*, cinq onces.

Mêlez pour l'usage.

GOMMES FÉRULACÉES.

On les emploie ordinairement en pilules, ou dans les mixtures, après les avoir triturées avec le jaune d'œuf, ou dissoutes dans l'oxymel scillitique. Exemple :

Pr. *Gomme ammoniaque*, un gros et demi. — *Myrrhe*, id. — *Assa fœtida*, id. — *Essence de myrrhe*, suffisante quantité pour faire des pilules de trois grains.

EXPECTORANT.

Pr. *Gomme ammoniaque triturée avec le jaune d'œuf*, un gros et demi. — *Eau de pouliot*, cinq onces. — *Sirop d'hyssope*, une once.

Mêlez, et donnez-en une cuillerée toutes les deux heures.

GOMME-LACQUE.

Les scorbutiques et les vénériens, particulièrement ceux d'entre ces derniers qui ont pris pendant long-temps du mercure, ont l'haleine fétide et les gencives gorgées et ulcérées. On leur fait prendre des pastilles pour corriger la fétidité de la bouche, et un remède préparé avec la gomme-lacque pour raffermir les gencives. Exemple :

Pr. *Teinture de gomme-lacque alumineuse*, une once et demie. — *Sirop de myrrhe*, id.

Mêlez et administrez.

EXTRAIT DE MYRRHE AQUEUX.

On le prescrit souvent dans les maladies du poumon, et particulièrement dans la phthisie.

Pr. *Extrait de myrrhe aqueux*, un gros. — *Sucre candi*, une once.

Mêlez et faites une poudre, dont on prendra une cuillerée toutes les deux heures. — Il faut observer que ce remède ne convient point dans la vraie phthisie purulente, mais seulement dans la fausse ou engorgement pituiteux des poumons,

AUTRE POUR DES CAS DE CHIRURGIE.

Pr. *Poudre de myrrhe*, une once. — *Mastic*, id.

Mêlez. On s'en sert pour mettre sur des os cariés.

AUTRE POUR DÉTERGER DES ULCÈRES.

Pr. *Essence de myrrhe*, une once et demie. — *Miel rosat*, id. — *Infusion de sommités d'absinthe*, une livre.

Mêlez pour l'usage.

ÉPISPASTIQUES.

On ne doit employer les épispastiques que pour exciter, et lorsqu'on emploie en même temps le reste de la méthode excitante anti-septique. Ils ne conviennent donc point dans les cas où les forces vitales surabondent. — L'endroit le meilleur pour les appliquer c'est la jambe, ou la partie interne de la cuisse; et on doit les renouveler toutes les six ou huit heures.

Pr. *Levain de pain*, demi-livre. — *Farine de semences de moutarde*, une once et demie. — *Sel marin*, id. — *Vinaigre très-fort*, suffisante quantité pour réduire en consistance convenable.

Il faut éviter les épispastiques pour les sujets lâches attaqués de scorbut, surchargés d'embonpoint : parce qu'ils excitent chez eux des ulcères incurables ou très-difficiles à guérir.

FUMIGATIONS.

On prescrit pour les fumigations une ou deux onces d'une substance en poudre grossière. Elles sont d'usage dans les gonflements des extrémités sans chaleur et avec relâchement, venant à la suite de maladies aiguës, ou d'hydropisies guéries, qui cependant laissent après elles une enflure des pieds par atonie. La meilleure manière d'appliquer les fumigations, consiste à couvrir d'une flanelle les pieds, de sorte qu'ils reçoivent la fumée; ensuite à les bien frotter avec cette flanelle, et enfin à faire tenir le malade au lit pendant une ou deux heures. — On emploie encore les fumigations pour purifier l'air. Mais le plus grand nombre ne le corrigent point : elles ne font seulement que tromper notre odorat. Pour purifier véritablement l'air, il faut l'agiter, le renouveler : ce que l'on obtient 1° par une flamme vive; 2° en ouvrant les fenêtres et les portes; 3° avec le secours d'un ventilateur; 4° en faisant que l'air extérieur soit pur. — Le meilleur moyen serait de remplir la chambre d'air déphlogistiqué. Il est donc avantageux d'y faire fuser du nitre.

EXEMPLE DE FUMIGATOIRES.

Pr. *Fleurs de benjoin*, un gros et demi. — *Nitre purifié*, idem. — *Sel ammoniac*, idem. — *Baies de genièvre en poudre*, une once.

Mêlez pour l'usage.

AUTRE.

Pr. *Bois de Rhodes en poudre*, une once et demie. — *Nitre purifié*, demi-once. — *Mastic*, deux gros. — *Oliban*, idem.

Mêlez pour faire un fumigatoire.

POTION DE RIVIÈRE.

Pr. *Eau commune*, cinq onces. — *Esprit de vitriol*, deux gros.

Tenez cette liqueur toute prête dans une fiole. Mettez dans une autre :

Eau commune, cinq onces. — *Sel de tartre*, deux gros.

On donne de l'une et de l'autre, ou l'une tout de suite après l'autre, ou dans le moment de l'effervescence, une once toutes les deux heures, aux malades qui ont un vomissement hystérique ou même bilieux, mais sans effet par la trop grande tenacité des matières; cette potion ayant la propriété de les dissoudre et ensuite d'exciter les évacuations par les selles. — On pourrait la remplacer par des yeux d'écrevisses que l'on combinerait avec du jus de citron, ou du vinaigre, ou de l'eau de Seltz, et que l'on ferait prendre au moment de l'effervescence.

DANS LA LEUCOPHLEGMATIE.

Pr. *Thériaque diatessarion*, demi-gros. — *Fleurs de sel ammoniac martial*, dix grains. — *Conserve d'absinthe*, quantité suffisante pour former un bol.

Faites-en six semblables. Le malade en prendra trois par jour. — Nous observerons que dans la cure de la leucophlegmatie, de la chlorose et de la suppression des règles qui en résulte, il faut s'abstenir, dans le commencement, des stimulants trop actifs, parce qu'ils exciteraient une fièvre extrêmement dangereuse. On donnera donc d'abord les sels neutres auxquels on joindra la rhubarbe; ensuite on passera à l'usage de la thé-

riaque diatessaron ou à des pilules composées d'extraits amers; enfin on pourra employer les aloétiques, la myrrhe, les martiaux. Il convient d'éviter également les emménagogues : mais recherchons plutôt les causes et la maladie qui empêchent les règles d'avoir lieu; guérissons cette maladie, et le flux périodique reparaîtra. — Il en est de même des lochies. — La classe des médicaments destinés à expulser le fœtus de la matrice doit être entièrement bannie de la médecine.

BAUMES.

Leur usage est fréquent et bon en lui-même : mais leur abus dans la phthisie et dans la gonorrhée est encore plus fréquent et plus préjudiciable. En effet, les cadavres de ceux qui meurent d'une vraie phthisie nous font voir non-seulement des ulcères (susceptibles peut-être d'être consolidés avec des baumes), mais les bords de ces mêmes ulcères enflammés dans différents points, et un état par conséquent en quelque sorte péripneumonique, que les baumes, comme stimulants, doivent augmenter. — Il en est de même de l'usage des baumes dans la gonorrhée, qui est une véritable inflammation de l'urètre irrité par le virus vénérien. La méthode de traiter cette maladie par une diète légère et rafraîchissante, par des médicaments émollients et qui lâchent doucement le ventre (par exemple l'électuaire lénitif), est bien plus heureuse et bien plus confirmée par l'expérience.

Voici les différentes manières d'administrer les baumes : 1° avec des robs et des sirops indiqués, en électuaires; 2° avec suffisante quantité de poudre de réglisse, en pilules; 3° en poudre avec du sucre : par exemple, quatre gouttes d'un baume reçues sur un gros de sucre; 4° en mêlant cet (3) oléo-saccharum avec du lait; 5° en les dissolvant dans une liqueur anodyne minérale, en gouttes; 6° mêlés avec du miel, pour déterger, dans les maladies chirurgicales; 7° triturés avec un mucilage ou un sirop, mêlés avec des eaux; en mixtures; 8° sous forme de lavement; par exemple le suivant, qu'employait Van-Swieten dans la diarrhée colliquative :

Pr. *Térébenthine triturée avec le jaune d'œuf*, deux gros. — *Thériaque d'Andromaque*, une once. — *Lait de vache*, demi-livre.

On le répétera toutes les deux heures.

N. B. On donne aussi ce lavement dans le ténesme dysentérique; mais c'est mal à propos, parce qu'il stimule trop fortement, et je préférerais, si l'opium était indiqué, de le donner seul en dissolution.

DIURÉTIQUES.

Les principaux diurétiques sont ceux que fournissent la scille, les cloportes, et l'extrait de laitue vireuse. Mais avant de présenter quelques exemples de formules, faisons quelques observations pratiques. 1° Dans l'hydropisie, les diurétiques doivent différer selon les individus. 2° On fait mal à propos tous ses efforts pour évacuer les eaux. En effet, quand la cause de l'hydropisie est détruite, les diurétiques les moins actifs suffisent pour en débarrasser les malades. Il faut donc mettre tous ses soins à découvrir cette cause. 3° Il faut éviter les purgatifs drastiques, parce que, la cure de l'hydropisie devant être longue, aucun malade ne peut supporter si long-temps leur action sans s'affaiblir extrêmement. 4° On ne doit point donner les diurétiques les plus violents, mais seulement les doux; car le vrai médecin tentera toujours de détruire la cause du mal, s'il est possible. 5° On aura égard à la soif, mais la boisson que l'on accordera sera appropriée à la cause du mal. 6° On tâchera de prévenir la fièvre continue. 7° La fièvre intermittente n'est point à redouter : on peut même la faire servir de moyen curatif. 8° Ne vous pressez point trop, et ne variez point continuellement les remèdes : car ce traitement exige des mois entiers. — Je ferai aussi mention de deux moyens auxiliaires qui ne contribuent pas peu à la guérison de l'hydropisie : je veux parler de l'incision et des ligatures. — On peut pratiquer l'incision lorsque la maladie est déjà parvenue à un tel degré, que l'on a à craindre la suffocation. On la fera aux malléoles internes avec une lancette très-fine; l'ouverture sera faite très-petite, et jamais aux deux pieds en même temps. — Les compresses et ligatures ne doivent être employées que dans une hydropisie locale, lorsque, la cause de l'hydropisie générale étant détruite, l'enflure des jambes persiste. On les appliquera à cette partie, le matin, avec une bande sans ourlet; et on assurera leur effet par l'usage de doux eccoprotiques, tels que les tamarins, qui empêcheront que l'eau ne se rassemble autre part. — Un autre

moyen auquel nous avons recours quelquefois pour éviter la suffocation, c'est de faire dormir assis les hydropiques.

REMÈDES LES PLUS USITÉS.

Pr. *Extrait de scille*, un grain. — *Nitre purifié*, quinze grains. — *Sucre*, idem.

Mêlez : on fera huit doses semblables ; et le malade en prendra quatre fois par jour.

AUTRE.

Pr. *Eau de persil*, cinq onces. — *Liqueur de terre foliée de tartre*, quatre gros. — *Extrait de scille*, six grains. — *Sirop de fenouil*, une once.

Mêlez : une tasse toutes les deux heures.

AUTRE.

Pr. *Extrait de scille*, demi-gros, — *de rhubarbe*, un gros et demi.

Mêlez : formez des pilules de deux grains. — Le malade en prendra trois, quatre fois par jour.

AUTRE.

P. *Poudre de scille préparée*, un gros. — *Extrait de réglisse*, deux gros.

Mêlez : faites des pilules de trois grains. — Le malade en prendra trois, quatre fois par jour.

N. B. Ceux pour lesquels la scille est indiquée ne ressentent point la cardialgie : par conséquent, ceux chez qui elle a lieu ou sont déjà guéris, ou prennent de la scille sans qu'elle soit indiquée, ou, ce qui revient au même, n'en éprouvent point la vertu diurétiqne. — D'autres qui ne retirent aucun soulagement des préparations de scille, sont souvent très-soulagés par l'usage de l'oxymel colchique. On leur en donne une cuillerée à bouche toutes les deux heures. — On a coutume d'administrer les cloportes, soit séchés et en poudre, soit vivans, en les exprimant pour en avoir le suc. La première manière est ordinairement sans effet : on doit donc préférer la seconde.

Pr. *Cloportes vivants*, cent ou deux cents.

Exprimez leur suc dans suffisante quantité de vin blanc. Passez, et ajoutez à la liqueur qui sera d'une livre :

Sirop des cinq racines, deux onces. — *Liqueur minérale anodyne d'Hoffmann*, quinze gouttes.

On en donnera deux onces toutes les deux heures.

AUTRE DIURÉTIQUE.

Pr. *Sel de tartre*, deux gros. — *Vinaigre scillitique*, ce qu'il faut pour une saturation complète : ajoutez

Rob de genièvre, une once et demie. — *Eau de persil*, cinq onces.

Mêlez pour l'usage.

N. B. Quand on prescrit les cloportes au poids, la dose est d'une once pour en exprimer le suc.

AUTRE.

L'extrait de laitue vireuse est un excellent fondant salin qui détruit les causes de l'hydropisie, savoir, les obstructions qui viennent après des fièvres opiniâtres. On le prescrit avec d'autres snbstances également coindiquées, surtout avec un sel neutre et avec la scille, d'abord à la dose de deux gros, ensuite de trois, et enfin d'une demi-once dans l'espace de vingt-quatre heures.

Pr. *Extrait de laitue vireuse*, deux gros. — *Liqueur de terre foliée de tartre*, idem. — *Oxymel scillitique*, une once et demie. — *Eau de persil*, cinq onces.

Mêlez pour l'usage.

AUTRE.

Comme le relâchement et la faiblesse sont souvent la cause de l'hydropisie, pour combattre cette cause on donne le quinquina ; mais pour détruire l'effet, ou la collection d'eau qui doit être évacuée, on le combine avec la scille et la terre foliée de tartre.

Pr. *Décoction de quinquina*, une livre et demie. — *Oxymel scillitique*, deux onces. — *Terre foliée de tartre*, trois gros.

Mêlez. On en prendra deux onces toutes les deux heures. — L'hydropisie étant jointe quelquefois à une disposition inflammatoire, on associe aux diurétiques la décoction de guimauve, qui s'administre tiède.

Pr. *Décoction de guimauve*, deux livres, *de chiendent*, idem. — *Nitre purifié*, trois gros. — *Oxymel scillitique*, deux onces.

Mêlez pour l'usage.

CANTHARIDES.

La teinture de cantharides est aussi mise au nombre des diurétiques : mais elle augmente rarement la quantité des urines ; seulement elle donne de fré-

quentes envies d'uriner, sans que l'excrétion en soit plus abondante. On l'emploie avec plus d'avantage contre la rage, à la dose de dix gouttes par jour, dans une décoction émolliente. Cependant il y a des exemples d'hydropisies guéries par l'usage de cette teinture.

DIÈTE BLANCHE.

On conseille différents laits pour la diète blanche, ceux de vache, d'ânesse, de chèvre, d'une nourrice ; mais quel qu'il soit, il doit être récent. D'abord le malade en prendra une demi-livre ou une livre par jour, jusqu'à ce qu'il y soit accoutumé; ensuite il passera successivement à une plus haute dose. Le reste du régime doit être anti-acide : cependant on permettra des viandes tendres et des légumes. On réglera le régime, autant qu'il sera possible, de manière que tous les aliments soient préparés avec du lait frais. C'est surtout au printemps et en été que l'on prescrit la diète blanche, dans les cas d'une trop grande irritabilité produite par des études immodérées, d'une énorme déperdition de semence, d'hystéricisme, d'hypochondriacisme *sine materie*; dans les maladies convulsives par le plomb : dans ces cas principalement, le lait uni au quinquina produit des effets étonnants. On a encore vanté la diète lactée dans la phthisie; mais mal à propos, parce qu'elle nourrit trop, et que par là elle augmente la fièvre et l'inflammation.

Quand le lait est indiqué avec le quinquina, on prescrit les deux tiers de décoction de cette écorce contre un tiers de lait bouilli séparément. — On vante l'eau de chaux comme lithontriptique; on la vante pareillement contre la gale, le cancer et la phthisie rénale : mais dans tous ces cas, on a coutume de la couper avec le lait. Le malade commence par en prendre chaque jour trois onces avec autant de lait, et il passe progressivement jusqu'à une livre de l'un et une livre de l'autre.

ANTI-SPASMODIQUES.

Les principaux anti-spasmodiques sont le castoréum, le musc, la valériane sauvage, l'huile animale de Dippel, l'esprit de corne de cerf, l'opium. — 1° On donne le castoréum dans l'affection hystérique, l'hypochondriacisme *sine materie*, et avant l'invasion du paroxysme, pour le prévenir. Mais il faut s'assurer si les malades peuvent le supporter.

Pr. *Essence de castoréum*, deux gros. — *Liqueur minérale anodyne d'Hoffmann*, id.

Mêlez. On en donnera vingt gouttes à l'approche du paroxysme.

2° Le musc se donne dans les maladies convulsives, dans l'épilepsie, le tétanos, l'opisthotonos, la danse de Saint-Guy, la manie nerveuse produite par l'hystéricisme, la toux convulsive, la fièvre lente-nerveuse, avec des symptômes convulsifs, comme révulsif; dans la fièvre miliaire, pétéchiale, dans la rage, comme sudorifique et excitant.

Pr. *Musc de choix*, de trois, à dix grains. — *Yeux d'écrevisses*, quinze grains. — *Sucre blanc*, id.

Triturez et réduisez en poudre.

On formera douze doses semblables.

Le malade en prendra une toutes les deux heures.

3° La racine de *valériane sauvage* est usitée dans les maladies de nerfs, l'hystéricisme, l'épilepsie, la danse de Saint-Guy, les fièvres lentes-nerveuses, et les fièvres putrides, comme révulsive et excitante.

Pr. *Valériane sauvage* en poudre, depuis un scrupule jusqu'à un demi-gros.

Faites douze doses semblables.

Une dose toutes les trois heures.

AUTRE FORMULE.

Pr. *Racine de valériane sauvage*, une once.

Faites infuser pendant une demi-heure dans suffisante quantité d'eau très-chaude. — Faites prendre sur la fin quelques bouillons, et ensuite laissez encore infuser pendant une demi-heure. Passez et ajoutez, aux quatre onces de liqueur; *Sirop de contrayerva*, une once et demie.

C'est un excellent remède dans les fièvres lentes-nerveuses, dans les soubresauts et les tremblements.

AUTRE.

Pr. *Racine de valériane en poudre*, demi-once. — *Extrait amer*, deux gros. — *Sirop de pivoine*, quantité suffisante pour former des pilules de trois grains.

Le malade en prendra huit par jour.

4° L'opium est éminemment anti-spasmodique, quand on le donne en substance avec trois fois son poids de sucre ou d'yeux d'écrevisses. Mais on doit toujours s'en abstenir dans les cas de pléthore et des effets qui en dépendent, dans

l'inflammation et dans les maladies essentiellement bilieuses, à moins qu'on ne veuille suspendre l'irritabilité.

ANTHELMINTIQUES.

De ce nombre sont le quinquina, la limaille de fer, le camphre, l'assa-fœtida, la racine de valériane sauvage, les mercuriaux, la solution de Plenk, la santoline, la racine de fougère mâle, le jalap.

Pr. *Semences de santoline en poudre*, trois gros. — *Racine de jalap*, un gros. — *Vitriol de mars factice*, id. — *Conserve de cresson aquatique*, demi-once. — *Oxymel scillitique*, id.

Mêlez. Le malade en prendra une petite cuillerée à café toutes les deux heures.

On vante comme anthelmintique également l'extrait d'ellébore noir. On le donne depuis six grains jusqu'à dix. On en met aussi depuis un gros jusqu'à trois dans une livre et demie d'eau de rue; ce qui forme un médicament très-recommandé.

Pr. *Extrait d'ellébore noir*, deux gros.

Délayez dans une livre et demie d'eau de rue. — Ajoutez :

Sirop d'absinthe, une once.

Le malade en prendra une cuillerée trois fois par jour.

Tissot fait un grand éloge de l'extrait de noix non mûres, ayant le degré de consistance qui permettrait à une aiguille de pénétrer à travers le brou jusqu'à la coque sans éprouver la résistance que fait un corps dur. Il y ajoute de l'eau de cannelle ou du vin.

Pr. *Extrait d'écorce verte de noix*, un gros. — *Eau de cannelle*, demi-once.

Mêlez. On en donne trente gouttes à un enfant.

OU BIEN,

Pr. *Extrait d'écorce verte de noix*, deux gros. — *Eau de cannelle ou de tanaisie*, quatre onces. — *Sirop d'absinthe*, une once.

Mêlez. On en prendra une cuillerée toutes les deux heures.

OU BIEN,

Pr. *Extrait de noix non mûres*, deux gros.

Délayez dans une once et demie de Tokay. — La dose est de quarante gouttes.

L'infusion d'ail dans du lait est d'un usage très-répandu, et un très-bon remède, surtout lorsque le mouvement que font les vers lombrics ou le tænia est la cause des convulsions.

Pr. *Ail*, deux gros. — *Lait*, une livre.

Faites infuser à chaud.

Pr. *Huile d'olives*, six gros. — *Suc de citron*, id.

Mêlez pour une dose.

OU BIEN,

Pr. *Huile de noix*, demi-once. — *Vin de Tokay*, id.

Pour prévenir le tænia, ou même pour le chasser, on donne ordinairement aux chiens de l'empereur de la résine de jalap dissoute dans de l'huile d'olives.

AUTRE.

Pr. *Limaille d'étain d'Angleterre*, demi-gros. — *Conserve de cresson*, quantité suffisante pour former un bol.

La pétrole empêche souvent les vers de percer l'intestin, si on en frotte le nombril, et quand même temps on en donne à l'intérieur quinze ou vingt gouttes dissoutes dans un sirop ou dans un jaune d'œuf.

AUTRE.

Pr. *Mercure*, une once. — *Eau commune*, une livre.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure, décantez et ajoutez :

Oxymel scillitique, une once.

AUTRE.

Pr. *Racine de chiendent*, quatre onces. — *Ecorce d'orange sèche*, deux gros. — id. *de cannelle*, huit grains.

Faites bouillir pendant une demi-heure dans suffisante quantité d'eau; passez, et ajoutez aux deux livres de liqueur :

Mercure, deux onces.

Laissez le tout dans un endroit chaud, et dans un vaisseau fermé, pendant vingt-quatre heures. Alors décantez, et ajoutez :

Miel rosat, trois onces.

A l'égard de la fièvre vermineuse, il faut remarquer que souvent, sans qu'elle ait lieu, les malades qui le sont d'autres maladies rendent aussi des vers lombrics.

ONGUENT CONTRE LES POUX.

Pr. *Semences de persil en poudre*, une once. — *Beurre frais*, quantité suffisante pour former un onguent.

ONGUENT CONTRE LA GALE.

Pr. *Soufre en poudre*, une once. — *Racine d'ellébore blanc en poudre*, deux gros. — *Esprit de sel ammoniac*, id. — *Axonge de porc*, quantité suffisante pour former un onguent. — *Huile d'olives*, une once. — *Esprit de sel ammoniac*, deux gros.

Faites un onguent en agitant ensemble.

Cet onguent est excellent dans les tumeurs rhumatismales des articulations, particulièrement de celle de l'épaule, en y ajoutant de la teinture de cantharides.

VÉSICATOIRE.

On fait un emplâtre vésicatoire, en mêlant un gros de poudre de cantharides à trois gros d'emplâtre de mélilot. Quelques-uns y ajoutent du camphre pour empêcher la suppression d'urine. Examinons l'effet des vésicatoires sur un homme bien portant, pour pouvoir déterminer les cas où leur usage est indiqué : car on en abuse beaucoup, ainsi que de la saignée. — 1° Chez un homme sain, ils rendent les urines d'abord plus fréquentes, mais non plus abondantes; ils diminuent la quantité de cette évacuation, causent des stranguries, et enfin les urines deviennent sanguinolentes. — 2° Ils resserrent le ventre, et ensuite suppriment les selles, ce qui occasionne des tranchées. — 3° Au bout d'une heure ou deux, ils provoquent une diaphorèse très-abondante, en sorte qu'après l'opium, ils doivent être regardés comme un des plus puissants diaphorétiques. — 4° Ils occasionnent de la soif, de la chaleur, de la céphalalgie, de l'ivresse, de la fièvre. — 5° Après l'application des vésicatoires, le pouls est non-seulement plus fréquent, mais plus serré, et en apparence plus faible. Il faut donc prendre garde d'attribuer à de la fièvre cette faiblesse apparente du pouls. — Il résulte que les vésicatoires ne conviennent pas dans les maladies où il y a pléthore, quand les humeurs commencent à être en mouvement; ni s'il y a saburre dans les premières voies, puisqu'ils suppriment et les urines et les selles. On doit donc les rejeter dans l'apoplexie sanguine, dans l'angine inflammatoire, dans la pleurésie vraie, dans l'entéritis. Mais on en fera usage dans les angines rhumatismales, dans la fausse pleurésie ou pleurésie rhumatismale qui doit se juger par une sueur copieuse, après qu'on a fait une large saignée, ou même, selon les cas, sans qu'on l'ait pratiquée. — Les vésicatoires sont nuisibles dans une maladie saburrale; ils sont avantageux quand les forces sont languissantes, quand on attend une éruption à la peau, dans la gale répercutée spontanément, ou par un mauvais traitement, dans les maladies produites par un amas de sérosité, dans la paralysie, la sciatique, la goutte, l'ophthalmie séreuse chronique, l'incontinence d'urine qui provient du relâchement et de l'atonie de la vessie. — Les émulsions nitrées et camphrées préviennent à la vérité la difficulté d'uriner. Mais il faut d'ailleurs observer qu'il est extrêmement rare que les vésicatoires suppriment les urines, quand ils sont indiqués. — On les applique aux jambes, à la partie interne des cuisses, aux bras, entre les épaules, derrière les oreilles, à la nuque, à l'angle de la mâchoire, sur l'endroit quelconque de la douleur, à la tête du péroné, etc. — On est dans l'usage d'appliquer à plusieurs reprises les vésicatoires sur le même endroit, en enlevant l'épiderme : mais, si on n'a pas le dessein formel d'exciter fortement, on doit rejeter cette méthode, même dans les fièvres éminemment putrides. — Les inconvénients des vésicatoires sont des suppurations abondantes; l'accélération de la gangrène, des ulcères; surtout, si le lieu de l'application se trouve comprimé à raison de la position que garde le malade.

TABLEAU COMPARATIF

De l'ancienne et de la nouvelle nomenclature des substances que Stoll prend pour exemple dans sa Dissertation.

NOMS ANCIENS.	NOMS NOUVEAUX.
Crême de tartre.	Tartrite acidule de potasse.
Esprit acide de sel.	Acide muriatique étendu d'eau.
Esprit de sel ammoniac.	Ammoniaque.
Esprit de soufre.	Acide sulfurique étendu d'eau.
Esprit-de-vin.	Alcool.
Esprit de vitriol.	Acide sulfurique étendu d'eau.
Fleurs de sel ammoniac.	Muriate ammoniacal sublimé.
Fleurs de sel ammoniac martiales.	Muriate ammoniacal de fer sublimé.
Foie de soufre.	Sulfure alcalin.
Kermès minéral.	Oxyde d'antimoine sulfuré rouge.
Mars.	Fer.
Mercure doux.	Muriate de mercure sublimé doux.
Mercure doux (Scheele).	Muriate de mercure précipité.
Mercure sublimé corrosif.	Muriate de mercure oxygéné.
Nitre.	Nitrate de potasse.
Sel amer.	Sulfate magnésien. — de magnésie.
Sel ammoniac.	Muriate ammoniacal. — d'ammoniaque.
Sel de Glauber.	Sulfate de soude.
Sel marin.	Muriate de soude.
Sel de tartre.	Carbonate de potasse.
Soufre doré d'antimoine.	Oxyde d'antimoine sulfuré orangé.
Tartre émétique.	Tartrite de potasse antimonié.
Tartre soluble.	Tartrite de potasse.
Tartre stibié.	Tartrite de potasse antimonié.
Tartre tartarisé.	Tartrite de potasse.
Terre foliée de tartre.	Acétite de potasse.
Vitriol de Mars.	Sulfate de fer.
Zinc.	Zinc.

APHORISMES

SUR

LA CONNAISSANCE ET LA CURATION DES FIÈVRES.

PRÉFACE.

Le style aphoristique de Boerhaave, renfermant beaucoup de choses en peu de mots, m'a toujours plu singulièrement.

Car j'aime des faits observés fidèlement et purement, et les règles qu'on en forme ensuite par une induction naturelle, énoncées avec force et clarté. C'est là le mérite des aphorismes de Boerhaave; je les ai pris pour modèle : si je ne l'ai pas atteint, d'autres feront mieux, mais alors seulement qu'ils suivront Boerhaave, *en tâchant d'en approcher*. Mais autant j'approuve cette manière, autant ce bavardage boursouflé d'aujourd'hui, qui sous un grand volume de mots ne contient rien de solide, me déplaît : je déteste cette instabilité d'opinions, fatigante pour l'art, et qui fait que toujours une hypothèse en chasse une autre.

Voilà ce qui m'a engagé à joindre mes aphorismes, qui sont en assez grand nombre, à ceux de ce grand homme : et certes ce n'a pas été sans beaucoup de travail. Car j'ai été obligé d'en écarter quelques-uns, ou de les refaire; d'en coordonner d'autres différemment : ce que cet homme immortel aurait fait sans doute lui-même, mais d'une manière bien plus parfaite, d'après l'étonnante supériorité de son génie, s'il eût pu profiter des observations qui n'ont été faites que depuis lui. Car un examen plus approfondi des fièvres est devenu l'exercice habituel d'un grand nombre d'hommes distingués dans l'art, et ce n'a pas été sans fruit : de là s'est accrue la

masse des observations, desquelles il m'a fallu faire un choix et ensuite former des axiomes à intercaler parmi ceux de Boerhaave.

Je conviendrai volontiers que je devrais au lecteur un compte plus circonstancié de mon travail, surtout à l'égard des aphorismes que j'ai omis, changés ou ajoutés. Mais ne le pouvant rendre pour tous, à cause des bornes étroites de cet abrégé, et ne le voulant pas faire pour quelques-uns seulement, je l'ai renvoyé au temps de mes leçons. Au reste, même de cette manière, le lecteur instruit connaîtra ce que j'ai fait, et il saura apprécier mes efforts.

(AVERTISSEMENT. — Nous avons pensé que même ceux qui ne lisent point Boerhaave et Stoll dans la langue dans laquelle ils ont écrit, seraient bien aises de pouvoir distinguer le travail de l'un de celui de l'autre. C'est par cette raison que nous avons marqué par des guillemets les aphorismes de Boerhaave que Stoll a jugé à propos de conserver dans leur entier. Il nous a même paru convenable d'étendre cette distinction aux portions d'aphorismes, et jusqu'aux mots isolés, de Boerhaave, qui entrent dans la composition de plusieurs des aphorismes de Stoll; quoique souvent, en les prenant séparément, on ne puisse leur faire former aucun sens.

Et cela nous avons imité celui qui nous avait précédés dans la carrière; et il est aisé de voir que la peine considérable qu'il a prise pour les deux textes latins, nous l'a épargnée presque toute entière pour celui de notre traduction.)

LA FIÈVRE EN GÉNÉRAL.

1. « La fièvre, maladie très-fréquente », ou commence, ou accompagne, ou termine la plupart « des maladies » ; elle en est aussi « une cause très-puissante », ainsi que « de la mort et de la guérison : je dois donc la développer » avec le plus grand soin.

2. « Comme on convient que sa nature est cachée, il faut, en la recherchant, éviter autant que l'on peut, toute espèce d'erreur. »

3. « Cependant le grand nombre des symptômes dont la fièvre est ordinairement accompagnée, et sans lesquels elle peut exister, fournit aisément ici l'occasion de se tromper. »

4. « Pour l'éviter, il faudra, d'une infinité de phénomènes, ne choisir que ceux qui sont toujours présents dans toute espèce de fièvre, et dont la présence reconnue instruit tous les médecins de celle de la fièvre ; par l'absence desquels ils jugent qu'un homme » ne l'a pas.

5. « C'est d'après ces phénomènes ainsi choisis et convenablement évalués, qu'il faudra trouver la nature individuelle de la fièvre ».

6. Il y a dans toute fièvre chaleur contre nature, altération de l'état naturel du pouls, lésion d'une autre fonction quelconque ou même de plusieurs ; mais à des époques, à un degré, et dans une succession qui varient.

7. Or, ces phénomènes doivent être déduits de l'irritabilité du cœur et des artères, augmentée et stimulée; enfin de l'action d'un stimulus quelconque, et de la résistance de la vie ainsi irritée au stimulus nuisible. — « La fièvre est donc une affection de la vie qui s'efforce d'écarter la mort. »

8. Par conséquent la notion de la fièvre ne doit être tirée, en général, ni de la fermentation, ni de la dissolution des humeurs, ni de leur coagulation, ou de leur densité, dans la crainte de prendre certaines causes éloignées de la fièvre elle-même, ou ses effets, pour sa cause prochaine.

9. Il faut encore conclure de là, que la fièvre est une maladie, non pas de telle ou telle humeur seulement, mais de toute la substance.

10. Lorsque cette irritation est si grande, que la maladie « marche rapidement et avec danger », la fièvre s'appelle *aiguë*.

11. « Si la maladie marche lentement, avec, ou » même « sans danger, elle s'appelle *lente*. »

12. « L'une et l'autre est *générale* ou épidémique, ou bien *particulière* à tel ou tel individu. »

13. « On appelle *maladies fébriles-aiguës* celles avec la fièvre » désignée (10), « et fébriles-chroniques celles avec la fièvre (11). »

14. « Le développement de toutes ces maladies dépend donc de la connaissance préliminaire de la nature de la fièvre. »

15. Or, comme je l'ai placée dans l'irritabilité augmentée du cœur et des artères, et que celle-ci peut être accrue et excitée « par des causes dont le nombre et la variété sont infinis, il est clair que la cause prochaine de la fièvre reconnaît elle-même une infinité de causes prochaines. »

16. De ces causes, deux doivent toujours se réunir pour produire la fièvre : l'une comme *prédisposante*, l'autre comme *excitante* ; car aucune d'elles ne suffirait seule.

17. Le nombre des causes excitantes est presque infini; puisque tout ce qui peut stimuler trop le cœur et les artères appartient aux causes de la fièvre, et que le seul défaut de proportion entre le corps et les choses environnantes devient une cause de fièvre.

18. Les causes excitantes sont presque les seules connues, et le plus souvent susceptibles d'être déterminées : les prédisposantes sont presque toujours inconnues.

19. La cause prédisposante est détruite par la fièvre elle-même, soit pour toujours, comme, par exemple, dans la petite-vérole et dans la rougeole, soit pour un temps, comme dans la plupart des autres fièvres.

20. Quelquefois elle n'est enlevée que partiellement : de là les rechutes.

21. Les causes excitantes, quoique innombrables (17), peuvent cependant se réduire à certaines classes : car quelques-unes sont *particulières*, et d'autres sont *générales*.

22. Les *particulières* appartiennent

si exclusivement à tel ou tel individu, qu'elles ne se trouvent pas dans le même temps chez un plus grand nombre. Les *générales* ou *populaires*, au contraire, sont communes à plusieurs, qu'elles affectent dans la même saison, à peu près de la même manière.

23. « Les causes singulières les plus prochaines (22) peuvent se rapporter à quelques chefs : »

A. « Les âcres, introduits dans le corps comme aliment, boisson, assaisonnement, médicament, ou poison, et doués d'une propriété telle qu'ils ne puissent être digérés, circuler, devenir le produit d'une excrétion ; ou pris en telle quantité qu'ils irritent, qu'ils suffoquent, qu'ils obstruent, qu'ils se corrompent. »

B. « Ce qui avait coutume de sortir par une excrétion, et qui est retenu par le froid, par des onctions, des affections tristes de l'âme, des aliments, des boissons, des médicaments, des poisons, un air nébuleux épais, le repos, la cessation d'exercices accoutumés, des obstructions, des compressions occasionnées par des choses contenues ou environnantes. »

C. « Ce qu'on a fait, comme l'agitation excessive de l'âme ou du corps, la chaleur, l'ardeur. »

D. « Les corps appliqués extérieurement, et qui sont âcres, piquants, rongeants, déchirants, brûlants, enflammants. »

E. « Ce qui change beaucoup les humeurs et leurs mouvements, comme beaucoup de choses internes ou externes, la faim, une évacuation, le pus, l'eau, l'ichor dans des hydropisies et des empyèmes, une sérosité âcre, amassée quelque part, une bile enflammée, l'inflammation, la suppuration, la gangrène, le cancer, des veilles excessives, une étude trop ardente, quel qu'en soit l'objet, les excès vénériens, etc. ».

24. Les causes *générales* (21) sont dues ou à une certaine constitution des années qui revient périodiquement, ou au changement annuel, ou à certain miasme général intercurrent.

25. De là naît une division importante des fièvres : attendu que les causes *particulières* fournissent les fièvres *sporadiques*, ainsi que les *individuelles* ; et que les *générales* produisent les *stationnaires*, les *annuelles*, et celles qui sont *intercurrentes épidémiquement*.

26. La fièvre sporadique dépend d'un certain vice local et individuel, qui n'a point de rapport avec la saison de l'année ou la constitution épidémique, quoiqu'elle se convertisse ordinairement en la maladie épidémique ou qu'elle s'y joigne, comme, par exemple, la petite vérole, etc.

LA FIÈVRE STATIONNAIRE.

27. La (fièvre) *stationnaire* est renfermée dans le cours d'un certain nombre d'années : elle s'accroît peu à peu, se trouve dans sa force, et décroît ensuite, cédant à une autre (*stationnaire*) d'un caractère différent, qui s'insinue à sa place.

28. Les *mêmes* (fièvres) stationnaires reviennent-elles dans un ordre stable et certain après des périodes d'années déterminées ? leur nombre est-il limité, ou s'en produit-il parfois de nouvelles ? On ne peut le décider, à cause du défaut d'observations faites pendant beaucoup d'années, par des médecins intelligents, dans un même lieu, et comparées avec d'autres faites ailleurs.

29. Ainsi on ne connaît pas encore la nature, le nombre, l'étendue, la période des fièvres stationnaires.

30. Seulement il est constaté, par les observations de Sydenham et par les miennes, que la fièvre stationnaire influe fortement sur toutes les fièvres et maladies fébriles sans exception, soit qu'elles dépendent des changements de saison, soit qu'elles soient produites par quelque cause singulière, et qu'elle les soumette à son pouvoir.

31. Que son pouvoir est aussi fort grand sur les maladies chroniques, fébriles ou non fébriles.

32. la fièvre stationnaire se déguise souvent et diversement, et elle imite différentes maladies, quoique le caractère de la maladie et la méthode de traitement soient les mêmes dans tous les cas.

33. Mais la nature de la (fièvre) stationnaire peut être connue, 1° par la terminaison spontanée de la maladie abandonnée à elle-même, opérée entièrement par les seules forces de la nature, et par son issue diverse, spontanée ; 2° en remarquant quels moyens, employés à l'aventure, ont été utiles ou nuisibles ; 3° par son analogie avec d'autres fièvres connues d'ailleurs.

34. On comprend par là ce qu'il y a à faire dans le début d'une fièvre nouvelle.

35. Comme sous les mêmes qualités sensibles de l'air on n'en a pas moins observé quelquefois des fièvres stationnaires différentes, il est clair que les fièvres

populaires ont aussi d'autres causes inconnues jusqu'à présent.

FIÈVRES ANNUELLES.

36. On appelle fièvres annuelles celles qui reviennent chaque année dans un certain ordre constant, et se succèdent de même, à moins que quelque irrégularité des saisons, et des variations désordonnées de l'atmosphère, arrivant à la traverse, ne troublent cette succession des fièvres annuelles.

37. Ces annuelles sont : la fièvre inflammatoire, la bilieuse, la pituiteuse, que l'on peut regarder comme les fièvres principales et cardinales. Il y a aussi l'intermittente.

38. Chacune desquelles a tant d'extension, qu'une infinité d'autres fièvres peuvent se rapporter à une d'entre elles; c'est-à-dire, à celle avec laquelle elles ont plus d'affinité et d'analogie.

39. Chacune de ces fièvres cardinales répond à une saison particulière de l'année : l'inflammatoire, au fort de l'hiver et au commencement du printemps; la bilieuse, au cœur de l'été et au commencement de l'automne; la pituiteuse, à la fin de cette dernière saison, et au commencement de l'hiver, et aussi au passage du printemps à l'été. L'intermittente a lieu au printemps et à l'automne.

40. Si les saisons de l'année n'observent pas leur marche ordinaire, l'ordre des fièvres par rapport aux saisons sera aussi changé.

41. La durée de ces fièvres cardinales, leur intensité, leurs modifications, leurs déguisements, leur succession, leurs dégénérations, leurs complications, soit entre elles, soit avec les autres maladies, varieront : toutes ces choses demandent une extrême attention de la part du médecin.

42. Ces fièvres, de même que les stationnaires, augmentent peu à peu, sont dans toute leur force, décroissent ensuite graduellement, par rapport, soit au nombre des malades, soit à la violence de la maladie.

43. En outre, on observe, vers le commencement et la fin des constitutions annuelles, un certain genre de fièvre mixte et composé.

44. Chacune de ces fièvres cardinales a ses maladies subordonnées : par exemple, les maux de tête, les maux d'yeux, les angines, les toux, les flux de ventre, etc., suivent en cette qualité la fièvre principale ou cardinale, et doivent être traités de la même manière que la fièvre dominante.

45. Pareillement les autres maladies observées pendant que l'annuelle règne, ou sont de la même nature qu'elle, ou, quoique produites par des causes particulières, ne lui sont pas moins assujetties : tels sont les apoplexies, les avortements, la goutte, l'hypochondriacisme, l'hydropisie, la phthisie, et beaucoup d'autres.

46. De là ce précepte très-important : ne traitez pas de même la même maladie en apparence, si la fièvre annuelle qui règne n'est pas la même.

47. Les fièvres annuelles tirent souvent leur dénomination de quelque symptôme prédominant : de là, le nom de constitution pleurétique, péripneumonique, rhumatismale, miliaire, pétéchiale, variolique, morbilleuse, scarlatine, érysipélateuse, dysentérique, etc.

48. Néanmoins, la connaissance pratique et faite pour diriger ne doit pas tant être prise d'un symptôme ainsi éminent, que de la nature de la fièvre annuelle comparée avec la fièvre stationnaire.

49. Et en général, celui qui traite une fièvre doit avoir égard en même temps et à la fièvre *annuelle* et à la *stationnaire*; attendu que celle-ci, quoique la même, est différemment modifiée, dans les différentes saisons de l'année, quand la fièvre annuelle est différente.

50. Les fièvres annuelles dépassent-elles quelquefois leurs limites, n'étant pas supprimées par la succession des saisons? S'étendent-elles alors à d'autres saisons de l'année consacrées à d'autres fièvres, et n'obtiennent-elles pas ainsi une station prolongée, se transformant en stationnaires?

LA FIÈVRE INFLAMMATOIRE.

51. La fièvre inflammatoire, ou la synoque non putride, appartient aux fièvres principales (27).

52. Elle saisit souvent ceux qui se portent très-bien, sans signes avant-coureurs, ou avec un peu de ces signes, qui même sont de courte durée. Elle commence par un froid considérable. Il est suivi d'une chaleur soutenue, qui n'augmente pas, qui, au contraire, semble s'adoucir par le toucher. Le pouls est plein, fort, dur, accéléré; quelquefois, au contraire, il est concentré et d'une mollesse trompeuse, surtout si une douleur forte

se fait sentir quelque part ; la face est rouge, vultueuse ; les yeux sont brillants, et il y a tension et douleur des paupières ; l'odorat est perdu ; la langue blanchâtre ou très-rouge, humectée cependant, à moins que la maladie ne soit très-grave, et ne dure depuis du temps. Il y a sécheresse de la bouche et des lèvres, soif, mal de tête, douleur des lombes et lassitude. Le sommeil est entrecoupé, et avec des rêves ; ou bien, il y a chez les petits enfants une somnolence habituelle, et chez les plus grands, il est accompagné de craintes et de terreurs passagères. Chez ces derniers aussi, et de même chez les personnes irritables, on observe des soubresauts dans les tendons, et de légers mouvements convulsifs dans les membres. Il y a quelquefois du délire, et un délire furieux. Les évacuations alvines n'ont point lieu, ou elles sont rares et sèches ; les urines sont en petite quantité et enflammées. La fièvre a une marche uniforme, augmentant un peu le soir et dans la nuit, sans froid cependant, et s'adoucissant un peu vers l'aurore.

53. Cette fièvre aime surtout les temps froids ou secs, le fort de l'hiver, le commencement du printemps, les lieux élevés et ceux exposés au nord, la jeunesse, l'âge viril, les individus dont la fibre est exercée, ceux qui usent de boissons spiritueuses, de viandes, et aussi les femmes grosses.

54. De telle sorte cependant que les petits enfants et ceux d'un âge au-dessus, les chlorotiques, ainsi que les phthisiques, n'en sont point exempts. On l'observe quelquefois aussi chez les hydropiques : c'est l'hydropisie inflammatoire, par pléthore.

55. Son cours est, sans interruption et sans période, de quatorze jours ordinairement ; quelquefois il est moindre, de sorte que la plus légère se termine en vingt-quatre heures.

56. Néanmoins, on observe aussi des fièvres inflammatoires *chroniques*, de plusieurs mois, de plusieurs années, surtout chez les sujets hémoptoïques, qui ont le corps grêle, le cou allongé, les joues rosées, la poitrine étroite, les omoplates ailées, saillantes, une fibre irritable, l'esprit précoce et pénétrant.

57. Ses causes sont la suppression des évacuations habituelles de sang par le nez, les règles, etc. ; le refroidissement, le corps étant échauffé, le travail forcé du corps et de l'esprit, l'insolation, une diète trop spiritueuse, les médicaments âcres, un froid de nord violent, la grossesse, l'accouchement, les plaies, etc.

58. Des causes moins énergiques, des symptômes modérés, un corps auparavant sain, font présager la guérison ; et des circonstances opposées, le danger.

59. Il y a fièvre inflammatoire simple, et il y a la composée, dans laquelle une autre fièvre, compagne, effet, cause de la première, se joint à elle. La composée est la plus fréquente : elle mérite une attention extrême à cause de la variété de ses symptômes, de son danger et de la difficulté de la guérir.

60. La fièvre inflammatoire se complique le plus fréquemment avec la bilieuse, la varioleuse, la morbilleuse, la miliaire, la pétéchiale, la scarlatine, l'érysipélateuse, etc. C'est ce qui termine les disputes des médecins, au sujet de la méthode anti-phlogistique dans ces fièvres, et dans leurs différentes périodes.

61. La fièvre inflammatoire se cache aussi plus souvent qu'on ne le pense communément sous la forme de la fièvre putride, et se complique avec elle. De là les inflammations cachées, pernicieuses du poumon, des viscères abdominaux, dans la fièvre putride elle-même. Un diagnostic exact est alors extrêmement nécessaire ; mais il est très-difficile.

62. La fièvre inflammatoire simple, de même que la composée, est universelle, sans inflammation locale de quelque partie, ou cette inflammation existe en même temps.

63. De là une nouvelle division comprenant les variétés de la fièvre inflammatoire, soit simple, soit composée, telles que la frénésie, les diverses angines, le gastritis, l'entéritis, etc., dont il sera question après.

64. La fièvre inflammatoire, si elle est simple, se termine 1° par la guérison, due (*a*) à une résolution bénigne, (*b*) à une bonne crise, qui se fait le plus souvent par les sueurs, par une hémorrhagie, par les urines, plus rarement par un flux de ventre, (*c*) par un abcès qui s'ouvre à temps au-dehors ; 2° par la mort, à raison de la grandeur de l'inflammation, d'une crise dont la matière s'égare, d'un abcès interne qui n'a point d'issue, qu'on ne peut ouvrir, d'une gangrène ; 3° en une autre maladie qui varie comme la lésion des différents viscères que la fièvre a occasionnée.

65. Si elle est composée, elle se ter-

mine aussi des manières ci-dessus, et d'autres propres à la fièvre compliquée.

66. La composée est plus fâcheuse que la simple.

67. Le traitement s'opère en relâchant ce qui est serré, en diminuant la quantité des fluides à mouvoir, savoir, par des saignées fortes et répétées, par des fomentations émollientes; par des boissons de même nature, savonneuses, acidules, rafraîchissantes; par une diète analogue, par le repos du corps et de l'esprit, et par tous les moyens connus sous le nom de régime anti-phlogistique.

LA FIÈVRE INFLAMMATOIRE AVEC DES INFLAMMATIONS LOCALES.

68. Il faut maintenant considérer la fièvre inflammatoire « unie à une inflammation particulière de tel ou tel organe, dont la fonction lésée donne le nom à toute la maladie : telle est la frénésie, le coma, le carus, l'angine, la péripneumonie, l'hémoptysie, la pleurésie; l'inflammation des mamelles, du diaphragme, de l'estomac, du foie, de la rate, du mésentère, des intestins, des reins, des uretères, de la vessie, de la matrice, des articulations, etc. »

LA FRÉNÉSIE.

69. « Un délire non interrompu, souvent féroce, dépendant d'une affection primitive du cerveau, accompagné d'une fièvre aiguë continue inflammatoire, s'appelle frénésie vraie. » On doit la distinguer d'une autre dont les causes et dont le siége de ces causes ne sont pas les mêmes.— « Si elle vient d'un mal transporté d'ailleurs sur le cerveau, dans une fièvre, dans une inflammation, etc., on l'appelle frénésie symptomatique, délire, *παραφρόσυνη*. »

70. Les causes sont toutes celles de la fièvre et des autres inflammations; en outre, celles qui poussent plus fortement le sang au cerveau, la colère, l'insolation, l'opium, les débauches ou le travail de nuit, une violence externe faite à la tête, etc.

71. « Précèdent la frénésie vraie, de la chaleur et une douleur interne de la tête forte et inflammatoire, la pléthore sanguine, une disposition inflammatoire, la rougeur des yeux, de la face, le sommeil troublé, un délire léger, l'adolescence, l'usage des spiritueux, l'insolation, les veilles, la colère, le chagrin, l'emportement ou la férocité, la perte subite de la mémoire, une sécheresse générale, celle surtout » de la bouche, de son fond, du gosier; les yeux qui ne peuvent supporter le jour, brillants, larmoyants involontairement, chassieux; « l'action de ramasser des flocons. » — « Précèdent l'autre frénésie et presque toutes les espèces de maladies aiguës avec fièvre : des douleurs de membres et de côté, » comme celles d'une pleurésie rhumatismale, et peu fixes, « avec un léger dérangement dans l'esprit, l'inflammation de la plèvre, du poumon, du diaphragme, et celle-ci est la plus mauvaise. Cette frénésie est annoncée par une langue noire, de la constipation, des urines » ou formées en très-petite quantité, « ou retenues » dans la vessie, « ou » évacuées peu abondamment, « pâles, décolorées, légères », quand le contraire avait lieu auparavant; « des urines ayant un nuage noir, le défaut de soif, de la férocité, la rougeur, » la veille continuelle, la peau sèche, ridée, imperspirable; « les excréments blancs (ce signe est toujours mortel). » La respiration pressée, dans une maladie qui n'est point une maladie de poitrine, et ne répondant point au pouls, la déglutition troublée, la boisson revenant par les narines, sans qu'il y ait angine, « sont les signes d'une inflammation qui menace la tête. »

72. « Ces frénésies (71), quand elles existent, présentent l'une et l'autre les symptômes suivants : 1° la dépravation des idées sensibles, ainsi que des sens internes, de la raison et des affections; 2° une férocité croissante, intraitable, sans relâche, ou souvent un sommeil turbulent; 3° le pouls dur, la respiration peu fréquente et très-développée; 4° le visage ordinairement très-rouge, vultueux, effrayant à voir, les yeux saillants et hagards, l'écoulement des narines. »

73. « Le pronostic est à peu près renfermé dans ce qui suit : » — « La frénésie vraie est une maladie très-aiguë; elle fait périr au troisième, au quatrième et au septième jour : elle passe rarement ce dernier. »—Les malades meurent dans les convulsions, ou apoplectiques, par la violence de l'inflammation, une lymphe coagulable transsudant entre les méninges, une sérosité abondante s'amassant dans les ventricules, comprimant les parties voisines. — « Ou elle dégénère

en folie » incurable, par l'endurcissement, l'épaississement, l'adhérence des méninges. — « Augmentant peu à peu, elle devient extrême. » — « Elle se termine souvent par la léthargie, le coma, la catalepsie. » — « Le vomissement érugineux à cause de l'inflammation du cerveau, le crachotement fréquent et sans retenue sur les assistants, le tremblement, les matières fécales et les urines supprimées ou de couleur blanche, les urines crues, les convulsions ; chercher des flocons comme s'il en voltigeait ; les yeux pulvérulents, » fixes, regardant de travers, louches, un œil plus grand que l'autre, le blanc bombant, la pupille dilatée, immobile à la lumière ; un mâchotement continuel, avec écume à la bouche ; la déglutition laborieuse, bruyante, suffocante ; « le grincement de dents, le défaut de soif, qui annonce ordinairement les convulsions ; un changement perpétuel dans les symptômes, l'affaissement d'un ulcère gorgé, sont les présages fréquents du plus grand danger et de la mort. » — « La frénésie qui vient de la péripneumonie est mortelle ; celle qui vient de la petite vérole est très-mauvaise ; celle qui vient de l'iléus est mortelle. » — « Une inflammation de peu de durée et l'âpreté de la gorge qui gagne les parties supérieures donnent naissance à une frénésie mortelle. Ces malades tâtonnent continuellement, et s'occupent laborieusememt d'une seule idée. » — « Celle qui roule sur des choses nécessaires est la plus mauvaise. »

74. « L'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts de la frénésie a fait voir : « l'inflammation du cerveau, la gangrène, l'abcès, le sphacèle de ce viscère, ou des ichors âcres et rongeants. »

75. « La cause prochaine de la frénésie vraie se déduit de tout ce qui précède : c'est l'inflammation vraie » du cerveau « qui s'y est formée primitivement. Quant à celle de la frénésie symptomatique, c'est une inflammation semblable, née du transport subit de la matière inflammatoire « sur le cerveau. »

76. « Tout ce qui peut produire les deux espèces pourra faire l'office de cause prochaine (71). »

77. « De plus, on tire de là le vrai diagnostic de l'une et de l'autre. »

78. « Le traitement exige qu'on fasse attention à ce qui suit : » — « Les varices ou les hémorrhoïdes qui fluent sont utiles aux frénétiques. Un flux de ventre est avantageux. » — Une douleur qui survient à la poitrine » et aux extrémités « ou même une toux violente, résout souvent le mal. » — « Une hémorrhagie produit le même effet. »

79. « La frénésie vraie exige au plus tôt les secours les plus puissants pour détruire l'inflammation produite dans le cerveau. »

80. Ils doivent être pris principalement du traitement général de l'inflammation, en observant ceci : » — « Il faut saigner fortement, par une grande ouverture, plusieurs fois, « au pied », au bras, à la gorge, au front; » ensuite appliquer des sangsues aux tempes, derrière les oreilles, et scarifier la nuque, faire boire « abondamment des décoctions délayantes, anti-phlogistiques, nitrées ; donner des lavements anti-phlogistiques et même les rendre laxatifs, poser des sangsues au fondement, » surtout s'il y a eu autrefois gonflement aux hémorrhoïdes ; faire un usage fréquent des collutoires, des gargarismes adoucissants ; fomenter les narines, les yeux, les oreilles, raser la tête, mettre les pieds dans l'eau, appliquer des épispastiques, des ventouses sur les parties inférieures; soulager le corps par un froid modéré, et le tenir sur son séant. »

81. « Mais si la frénésie provient d'une autre maladie inflammatoire, il faut avant tout prendre garde si le caractère de cette maladie permet d'employer les moyens qui viennent d'être exposés; s'il s'y oppose, alors il faut la traiter par la méthode qui convient à cette maladie, en lui joignant toujours les remèdes dérivatifs et topiques. »

82. Le camphre avec le nitre convient-il dans la frénésie vraie, ou n'est-ce pas plutôt dans le délire dépendant d'une trop forte irritation du système nerveux par la fièvre? Le musc convient-il, et quand? Peut-on donner l'opium après la saignée et les autres rafraîchissants ? Ne vaudrait-il pas mieux l'employer plus tard, quand la fièvre cesse, et qu'il reste un délire léger, de l'absence, de la faiblesse d'esprit, à cause du vide des vaisseaux ? Certainement il sera nuisible dans le fort de la vraie frénésie.

83. On doit rapporter ici la frénésie des femmes en couches, de celles qui n'allaitent point, ou pas suffisamment. Elle prend ordinairement après le troisième jour depuis l'accouchement, sans époque marquée cependant, par un effet de la pléthore qui se porte au cerveau.

Elle dégénère assez souvent en une espèce de manie que l'on guérit fréquemment.

84. Ici se rapporte également la frénésie par cause externe agissant sur la tête. On emploie pour la guérir les saignées comme dans la vraie, les purgatifs anti-phlogistiques, les substances d'une température actuellement froide, telles que la neige, la glace, les compresses pénétrées de sel ammoniac, de nitre, appliquées sur toute la tête, et ensuite humectées avec de l'eau froide.

85. Les rechutes sont faciles: la convalescence est lente.

L'ANGINE.

86. « Un grand empêchement, beaucoup de douleur, ou à la fois de l'empêchement et de la douleur dans la déglutition et dans la respiration, par l'action d'une cause morbifique sur les organes servant à ces deux fonctions, placés au-dessus des poumons et de l'estomac, s'appelle *angine.* »

87. On en observe deux espèces: la première se montre sans aucun signe de tumeur externe, ou même interne ; l'autre s'observe toujours avec quelque tuméfaction dans une partie quelconque des organes désignés (86). »

88. « La première arrive à la fin des longues maladies, surtout après des évacuations énormes et souvent répétées : elle est accompagnée de la pâleur, de la sécheresse et de l'affaissement du gosier; c'est pourquoi il y a ordinairement paralysie des nerfs et des muscles. On la guérit rarement, et seulement en employant les remèdes qui remplissent les vaisseaux vides d'un bon suc vital, les échauffants, les fortifiants. Dans la phthisie, elle est presque toujours le signe d'une mort prochaine.

89. « Cette même première espèce paraît quelquefois subitement, sans signes manifestes d'aucune maladie antécédente. Il n'y a guère de remède, et presque toujours, après la mort, on trouve le poumon en suppuration. »

90. « Celle accompagnée de tuméfaction reçoit différents noms, soit de la nature, soit du siége de la tumeur. Ainsi, c'est l'angine catarrhale, l'inflammatoire, la purulente, la squirrheuse, la cancéreuse, la gangréneuse, la putride, la maligne, la pituiteuse, la bilieuse, l'érysipélateuse, la scarlatine, la miliaire, l'aphtheuse, la morbilleuse, la varioleuse, la vénérienne, la convulsive. »

91. « Ces tumeurs (90) occupent la langue, ses muscles, le palais, les amygdales; la luette, ses muscles; les sinus frontaux, maxillaires, sphénoïdaux, un polype s'y formant, y prenant racine, s'y développant, bouchant les narines, abaissant le voile du palais, rétrécissant la gorge, fermant le pharynx et le larynx, les muscles de l'os hyoïde en totalité ou en partie; les muscles externes, internes, communs, propres, du larynx; la membrane musculaire interne, de la trachée-artère; les muscles supérieurs du pharynx et l'œsophagien ; le muscle même de l'œsophage; les glandes assez voisines de la trachée-artère et de l'œsophage, pour que leur gonflement puisse comprimer ces conduits, telles que toutes les salivaires et celles qui n'ont point de siége fixe autour de ces parties, et enfin les glandes thyroïdes elles-mêmes. »

92. « Ce tableau (depuis 88 jusqu'à 92) fait voir clairement pourquoi ce mal a une terminaison si multipliée, si inopinée, et souvent si funeste. »

93. « Mais cette maladie étant si diversifiée, produisant des effets si variés, et exigeant qu'on varie également les remèdes et le traitement, la brièveté à laquelle nous sommes assujettis ne nous permet pas de ne rien omettre. » Ainsi il ne sera question particulièrement que de l'angine inflammatoire et de quelques autres espèces.

L'ANGINE INFLAMMATOIRE.

94. « Quand les glandes (91) ou les muscles (*ib.*) sont enflammés, il en résulte la maladie » que je vais décrire ici avec le plus grand soin, « à cause de son extrême intensité qui la rend funeste, et de la violence et la rapidité presque insurmontables de sa marche. »

95. « La cause de cette maladie (94) est, premièrement, toute cause, en général, capable de produire une inflammation quelconque; secondement, toute cause qui détermine particulièrement les causes de l'inflammation vers les parties décrites (91), surtout vers le larynx, le pharynx, l'os hyoïde et leurs muscles, et aussi vers le haut de la trachée-artère. Tels sont une disposition particulière aux jeunes gens, aux sanguins, aux roux; un exercice fréquent et fort de ces parties ; une déclamation oratoire, le chant, des cris, la course rapide à cheval contre le vent lorsqu'il est froid, le jeu des instruments à vent, un travail pénible à l'air froid, une chaleur brûlante après

un grand froid, au printemps; la sécheresse du gosier par la chaleur de l'air inspiré et expiré à l'ardeur du soleil ou dans une fièvre inflammatoire. »

96. « L'angine produite par ces causes donne lieu à divers symptômes, dont quelques-uns sont effrayants, selon la différence de la partie qu'elle occupe. »

97. « Si la seule trachée-artère est affectée dans sa membrane interne, les autres parties restant intactes, alors il y survient de la tuméfaction, de la chaleur, de la douleur, une fièvre aiguë brûlante, et d'ailleurs aucuns signes extérieurs; la voix est aiguë, glapissante, sifflante; l'inspiration se fait avec une douleur aiguë; la respiration est petite, fréquente, le malade se tenant droit et faisant de très-grands efforts; de là la difficulté de la respiration pulmonaire; le pouls bientôt est étonnamment vacillant, des angoisses extrêmes; une mort précipitée. Cette angine est une de celles qui sont les plus funestes, sans donner de signes extérieurs. Plus d'ailleurs le mal est voisin de la glotte et de l'épiglotte, plus assurément il est mortel. » Quelques-uns l'appellent angine polypeuse, membraneuse, trachéale; c'est la première espèce d'angine inflammatoire.

98. « Si c'est surtout le larynx qu'occupe une inflammation aiguë, et que le siége du mal soit dans le muscle blanc de la glotte et en même temps dans les parties charnues qui servent à la fermer, il en résulte l'angine la plus cruelle, et qui étouffe subitement. Les signes sont comme les précédents; la douleur, quand le larynx s'élève pour la déglutition, est grande; elle augmente en parlant et en criant; la voix est très aiguë et aigre; la mort arrive très-promptement, au milieu d'angoisses extrêmes. Cette angine est, sans signes extérieurs, la pire de toutes. » C'est la seconde espèce.

99. « Si les muscles seuls qui servent à élever l'os hyoïde et le larynx sont fortement enflammés, les signes spécifiques sont ceux-ci : la respiration est assez facile; la déglutition extrêmement douloureuse dans son premier temps; il y a en même temps les signes de l'inflammation en général, et ces signes s'observent dans les muscles que l'on peut apercevoir. » C'est la troisième espèce.

100. « Mais quand le pharynx seul est enflammé, il y a des signes spécifiques qu'on aperçoit en regardant la gorge; la respiration est assez facile; la déglutition douloureuse, impossible; ce qu'on veut avaler revient par les narines, ou est poussé dans la trachée-artère, et excite une toux violente; de là le manque d'aliments et de boissons; le dessèchement et l'exaltation de toutes les humeurs du corps; la fièvre est moins intense; la mort termine plus tard la maladie. » C'est la quatrième espèce.

101. « Mais si les amygdales, la luette, le voile mobile du palais, ses quatre muscles ptérygoïdiens sont fortement enflammés, des accidents à peu près les mêmes que dans l'espèce précédente (100) se manifestent; la respiration gênée, difficile, ne se fait point ou qu'à peine par les narines, et le passage à l'air vers la gorge est fort resserré; ce qu'on veut avaler revient par la bouche, à cause du resserrement et des douleurs excessives; il y a un crachotement continuel; les amygdales laissent suinter sans interruption de leurs follicules une pituite abondante, on ressent une douleur aiguë dans l'oreille interne et dans le conduit qui s'y rend de la gorge; on entend une crépitation dans l'oreille pendant la déglutition; il y a souvent surdité complète. » C'est la cinquième espèce; elle est la plus commune, et plus aisée à guérir que les autres.

102. « Que si toutes ces espèces (97 à 102) de l'angine inflammatoire, concourant plus ou moins, attaquent à la fois le malade, on conclut facilement que la maladie sera d'autant plus cruelle qu'un plus grand nombre d'entre elles se réuniront, et que les symptômes seront alors et plus multipliés et plus fâcheux. »

103. « Car le retour du sang dans les veines jugulaires étant alors empêché, et elles-mêmes se trouvant comprimées, il y a enflure de la gorge, des lèvres, de la langue, du visage; saillie de la langue hors de la bouche, sa torsion, son inflammation; rougeur des yeux, gonflement et saillie horrible de ces organes; compression forte du cerveau par les mêmes causes : de là, la vue, l'ouïe, le tact émoussés; le délire, la bouche béante, le râle, l'impossibilité de se coucher dans la crainte de suffoquer; la rougeur, la tumeur, la douleur, la pulsation souvent visibles au cou, à la poitrine, à la région cervicale, d'où résulte le gonflement variqueux des veines jugulaires, frontales, ranines. »

104. « Toute angine suit la marche ordinaire d'une inflammation générale,

produit et subit les mêmes changements. »

La première espèce (97) se termine premièrement, par une résolution bénigne; secondement, par une fausse crise, la transsudation subite d'une lymphe coagulable, d'où suit ordinairement une mort subite par suffocation; on guérit rarement par l'expulsion, en toussant, d'une fausse membrane; troisièmement, par un abcès et la phthisie qui en résulte. La seconde espèce (98) d'angine se termine premièrement, par résolution; secondement, par suppuration, laquelle, ou cède aux émollients, aux balsamiques, etc., ou amène la phthisic trachéale, et enfin la phthisie pulmonaire; troisièmement, par la transsudation subite d'une lymphe coagulable, et l'issue varie; quatrièment, en suffoquant dès les premières heures ou les premiers jours, l'ouverture de la glotte se trouvant effacée; cinquièmement, par la gangrène. — Les troisième et quatrième espèces (99 et 100) d'angine subissent les terminaisons ordinaires aux parties musculeuses enflammées. — La cinquième espèce enfin se termine premièrement par résolution; secondement, par une crise subite, la transsudation d'une lymphe inflammatoire; troisièmement, par un abcès qui s'ouvre très-communément à l'intérieur, très-rarement à l'extérieur, soit spontanément, soit à l'aide du pharyngotome; quatrièmement, « par une tumeur d'apparence squirrheuse; cinquièmement, en suffoquant par son trop grand volume; sixièmement, par une métastase soudaine au cerveau, au poumon, etc.; septièmement, par la gangrène.

105. « Si donc les signes font connaître qu'il existe une angine de la première et de la seconde espèce, il faut examiner sur-le-champ s'il n'y a encore qu'une simple inflammation, et dans ce cas tenter le plus promptement possible la résolution par les remèdes les plus efficaces. C'est pourquoi d'abord on fera tout de suite une ample saignée, que l'on répétera jusqu'à ce que la faiblesse, la pâleur, le refroidissement, l'affaissement des vaisseaux apprennent que l'action de ce qui reste de sang ne peut pas augmenter la tumeur et la rigidité des petits vaisseaux; » on appliquera des sangsues à l'extérieur, dans le voisinage; on saignera à la jugulaire plutôt qu'à la ranine; « deuxièmement, » on donnera « fréquemment » des lavements émollients, laxatifs; « troisièmement, la nourriture sera très-légère et très-douce, et il en sera de même des boissons; quatrièmement, les médicaments seront nitrés et acidulés; cinquièmement, on emploiera constamment des fumigations de vapeurs humides, émollientes, tièdes, des fomentations à l'extérieur, des épispastiques dérivatifs, des ventouses » scarifiées et des sèches; « des sinapismes appliqués au cou et à la poitrine. »

106. « La troisième espèce, rarement aussi dangereuse que la première et la seconde, exige les mêmes remèdes, (105) mais moins énergiques. Les cataplasmes anodins, relâchants, les émollients à l'extérieur sont surtout nécessaires dans ce cas. »

107. « Enfin, quand l'angine (100, 101, 102), encore inflammatoire a lieu, elle exige la réunion des mêmes remèdes (105, 106), mais il faut y ajouter l'humectation continuelle de la bouche et du gosier, au moyen des atténuants nitreux très-doux, des délayants aqueux tièdes, des relâchants onctueux, qu'on peut garder dans la bouche sans les agiter, appliquer en gargarisant doucement, injecter avec une seringue; on ne discontinuera point l'usage de ces moyens, de peur que les parties ne se dessèchent. »

108. « Si tous ces moyens n'ont pas été tentés, ou l'ont été trop tard, ou l'ont été inutilement (105, 106, 107); si la maladie est très-récente et suffocante; si le siége de la cause est au-dessus du lieu propre à l'incision; si les symptômes sont très-fâcheux, et que cependant la gangrène n'ait pas encore lieu, sur-le-champ, après avoir porté un pronostic très-défavorable, il faut pratiquer la bronchotomie. »

109. « On la fera, après avoir disposé convenablement le corps du malade, sur la trachée-artère, à un pouce au-dessous du larynx, en incisant la peau et les téguments, en écartant les muscles, en coupant un intervalle entre les anneaux de la trachée-artère, en y plaçant une canule d'argent, ensuite, lorsque la cause qui avait nécessité cette opération est détruite, en guérissant la plaie. Pendant ce temps, si la déglutition est impossible, on donnera des lavements nourrissants. »

110. Il y a chez certains sujets une disposition particulière à l'angine.

111. Après une forte inflammation des amygdales, le corps de la glande, sain d'ailleurs, reste assez souvent plus volumineux qu'il ne doit l'être.

112. Quelquefois aussi la tumeur de l'amygdale reste comme squirrheuse, indolente, sans nuire, mais incurable ; elle est occasionnée par l'extravasation d'une lymphe inflammatoire, qui s'est répandue et endurcie dans la glande. Elle diffère du vrai squirrhe.

113. Elle diminue un peu par le seul laps du temps, et devient plus dure.

L'ANGINE SUPPURATOIRE.

114. « Si le mal est déjà avancé au point qu'un commencement de suppuration du lieu affecté se fasse connaître par ses signes, on préparera une issue à l'abcès par les moyens médicinaux, et par les remèdes généraux que fournit la chirurgie, mais surtout par un gargarisme émollient dont on fera usage continuellement, par un large cataplasme relâchant, en perçant l'endroit, si on peut l'apercevoir, par la bronchotomie (108, 109). »

115. « Mais l'espèce d'angine décrite ci-dessus (97, 98) peut rarement croître jusque-là, car, ou elle se résout auparavant (105), ou elle fait périr. »

L'ANGINE GANGRÉNEUSE.

116. « Si, enfin, les causes de l'angine (95) vont en augmentant, et qu'elles se fixent sur les parties les plus essentielles (97, 98), ou en même temps sur les parties externes (100, 101), elle finit souvent par une gangrène mortelle, ce qu'on reconnaît : 1° aux signes généraux de la gangrène, qui sont exposés ailleurs, en en faisant l'application aux parties affectées et dont la fonction est lésée ; 2° aux signes particuliers ; si la tumeur et la rougeur, remarquables auparavant, ont disparu subitement, sans cause favorable ; si la douleur a disparu de la même manière ; si le fond de la bouche devient subitement lisse et uni, sec, poli, livide ; la grandeur du mal, ses progrès, le rendent absolument incurable. »

117. « L'angine des amygdales, de la luette, du palais, dégénère en squirrhe autour de ces parties, d'après les causes connues des squirrhes. On le reconnaît donc aisément, mais on le guérit difficilement, lorsque déjà il est dégénéré en cancer (118). »

L'ANGINE SQUIRRHEUSE.

118. « Si une tumeur squirrheuse, et prenant beaucoup d'accroissement occupe les glandes dont on a parlé (91), on le reconnaît aux signes du squirrhe, et par la connaissance de son siége on prévoit l'angine qui doit avoir lieu, ou on s'assure de son existence quand elle est formée : alors si l'extirpation peut s'en faire, c'est le seul remède sûr, ou bien, dans les parties internes, aux environs de la gorge, on tentera avec beaucoup de réserve l'application du caustique. »

L'ANGINE CONVULSIVE.

119. « Si les nerfs moteurs des organes de la déglutition ou de la respiration ne peuvent plus exercer leur action sur ces organes, il en résultera l'angine paralytique ; telle est celle qu'on dit avoir lieu par la luxation de l'apophyse odontoïde de la seconde vertèbre, ou d'une autre vertèbre cervicale. Si une cause quelconque de convulsions occupe les muscles du pharynx ou du larynx, elle produit une angine subite, suffocante : telle est celle qui, souvent, chez les sujets épileptiques, spasmodiques, hystériques, hypochondriaques, paraît, disparaît, reparaît. On la guérit surtout par les moyens propres au traitement de ces maladies.

L'ANGINE AQUEUSE.

120. « L'angine aqueuse, œdémateuse, provenant d'un catarrhe d'humeurs ténues, consiste dans l'empêchement ou la douleur de respirer ou d'avaler, avec tuméfaction lymphatique des organes de ces fonctions ou des parties voisines. »

121. « Elle a donc son siége, comme les autres amas aqueux, dans cette partie des glandes où se dépose et se tient en réserve la lymphe fournie par les artères. »

122. « Elle reconnaît donc pour cause tout ce qui empêche la sortie libre de la lymphe ; or, le nombre et la diversité de ces causes sont considérables. Une compression quelconque des veines dans lesquelles, peut-être, les conduits excréteurs de ces glandes se dégorgent ; une obstruction formée dans le follicule même de la glande par une concrétion gypseuse, de la pituite, un calcul, un fongus, et autres choses semblables qui s'y engendrent ; une obstruction produite dans les conduits eux-mêmes par les mêmes causes ; la compression de ces parties ; le froid appliqué aux extrémités des conduits excrétoires ; la circulation plus faible des humeurs. »

123. « Les effets de ce mal sont un gonflement aqueux, blanc, froid ; la compression des parties voisines ; l'empêchement des fonctions qui dépendaient de ces parties non comprimées. »

124. « De là, les signes diagnostics (120, 121, 122) et pronostics (123) s'aperçoivent très-facilement. »

125. « Or, dans ce cas, le traitement s'opérera 1° par les moyens qui résolvent, déplacent les causes obstruantes, ou les enlèvent, soit par la corrosion, soit par l'incision. Ici se rapportent les émollients, les apéritifs, les relâchants, appliqués sous forme de fomentation, de cataplasme, de gargarisme, d'injection, de collutoire, de vapeur, ainsi que les frictions, les caustiques, l'instrument tranchant ; 2° par ceux qui diminuent l'abondance de la lymphe, en évacuant par les lieux opposés, ce qu'on obtient par les apophlegmatisants, les vésicatoires, les sudorifiques secs, internes et externes, les diurétiques analogues, les hydragogues purgatifs ; 3° par l'abstinence des boissons, par une nourriture échauffante, desséchante ; 4° en augmentant la force de la circulation par les remèdes connus. »

126. « Ce tableau de l'angine (de 86 à 126) fait comprendre la raison de ces observations d'Hippocrate : — Une angine sans aucun signe bien apparent, qui ne se fait connaître que par la suffocation orthopnoïque, avec fièvre aiguë, grande douleur de tête ou de jambes, sans signes favorables, est promptement mortelle, c'est-à-dire le premier, le second ou le troisième jour. — Une angine qui est due et qui survient à d'autres maladies inflammatoires, ou les espèces d'angine (97, 98), si elles naissent de celles (99, 100, 101), sont mortelles. Une angine dans laquelle l'écume sort de la bouche ; une sérosité ténue est exprimée ; le malade rend ses matières fécales sans le sentir ; la fièvre est très-aiguë ; aucun signe sensible ne se manifeste ; la tumeur, la rougeur, la pulsation dans la gorge ou dans la langue disparaissent, la suffocation ayant lieu cependant, est toujours et promptement mortelle. »

127. Il y a plusieurs autres espèces d'angine *symptomatiques* d'autres maladies : on connaît par celles-ci et leur nature et leur traitement.

LA PLEURÉSIE HUMIDE, OU ANGINE BRONCHIALE.

128. L'inflammation s'empare quelquefois des bronches et de leurs ramifications : ce qui donne lieu à une fièvre aiguë-continue, avec douleur de côté intérieure, inflammatoire, qui augmente pour la toux et dans l'inspiration, avec des crachats safranés, sanguinolents. — C'est ce qu'on appelle *pleurésie humide*.

129. Elle diffère par son siége de la pleurésie sèche, qui affecte la plèvre : différence que n'ont pas observée ceux qui ont disputé sur le siége de la pleurésie.

130. Ses causes sont les causes générales des inflammations, et celles aussi qui produisent les angines, surtout l'angine trachéale et la péripneumonie.

131. Ses terminaisons sont aussi les mêmes que celles de ces maladies, ayant d'ailleurs égard à la partie affectée, savoir : par la santé, par d'autres maladies, par la mort.

132. Ses terminaisons par la santé sont : 1° une résolution bénigne, quand la maladie est légère, produite par des causes légères ; 2° une crise par les crachats, par les sueurs, par les urines, par les selles, arrivant après la coction, et aux jours critiques, qui sont pour l'ordinaire les quatrième, cinquième, septième, neuvième, onzième jours.

133. Elle se termine aussi par le dépôt subit de la matière de l'inflammation dans les cavités aériennes, la coction ayant précédé, et à l'approche d'un jour critique. L'événement varie.

134. La maladie exige la méthode antiphlogistique, proportionnée à la grandeur de l'inflammation : savoir des saignées, des boissons tièdes, émollientes, nitrées, des bains du poumon, en respirant la vapeur de l'eau.

135. Les autres terminaisons doivent être présumées soit de la connaissance de l'inflammation en général, soit de ce qui a été dit de l'angine inflammatoire.

136. On voit par tout ce qui a été dit jusqu'à présent, pourquoi les crachats purulents, après une *pleurésie humide*, dénotent une maladie difficile à guérir, et une maladie incurable après une pleurésie sèche. On voit clairement aussi qu'une grande partie de ce qui a été dit par les anciens et même par les modernes, sur la pleurésie, se rapporte surtout à *celle-ci*, à la *pleurésie humide* ou à *l'an-*

gine bronchiale. — On comprend aussi pourquoi cette maladie se joint si fréquemment avec la maladie dont il va être question, et forme avec elle la pleuro-péripneumonie.

LA PÉRIPNEUMONIE VRAIE.

137. « Si une inflammation vraie se forme » dans le poumon, « la maladie s'appelle péripneumonie. »

138. « Les signes sont, 1° ceux de la fièvre inflammatoire ; 2° ceux qui sont particuliers au poumon enflammé : un sentiment continuel d'oppression, et de là, ainsi qu'à raison d'une toux sèche, humide, avec crachats sanguinolents, la difficulté de faire des inspirations un peu profondes. »

139. « Le plus grand nombre des causes peut être rappelé, 1° aux causes générales de toutes les inflammations par tout le corps ; 2° à celles qui affectent de préférence le poumon : tels sont un air humide, sec, chaud, froid, pesant, léger, chargé d'exhalaisons caustiques, astringentes, coagulantes, et péchant de ces diverses manières ; un chyle formé de principes épais, secs, visqueux, mêlés ou non mêlés avec des âcres ; les exercices violents des poumons, par la course, la lutte, les efforts, le chant, les cris, l'équitation rapide contre le vent ; les poisons coagulants, caustiques, resserrants, introduits dans les veines qui vont au cœur ; les fortes agitations de l'ame ; une angine avec oppression de poitrine et orthopnée ; une pleurésie forte ; une grande parafrénésie ; » l'hépatitis ; une prédisposition particulière, souvent héréditaire.

140. « Dès que » ces causes ont produit la maladie, et qu'une portion un peu considérable de l'un des poumons est enflammée, le sang séjourne ; les vaisseaux se distendent ; la partie la plus liquide est exprimée comme par transsudation, et la plus épaisse s'accumule ; le sang qui peut encore circuler se rassemble presque tout entier entre les cavités droites du cœur et les extrémités des artères pulmonaires : de là, le poumon pesant, incapable de se développer, livide ; les cavités gauches du cœur privées de sang ; la faiblesse extrême, le pouls grêle, mou, inégal, de toute manière, la respiration petite, fréquente, difficile, droite, avec une petite toux, chaude ; la stagnation du sang devant l'oreillette et le ventricule droit ; une rougeur extraordinaire de la face, des yeux, de la bouche, du gosier, de la langue, des lèvres ; » une physionomie hébétée, soporeuse, demi-apoplectique ; « enfin la mort par suffocation, avec une anxiété inexplicable et du délire. »

141. « Si un tel mal (140) affecte tout à la fois et fortement les deux poumons, une mort prompte et inévitable s'ensuivra ; car aucun remède anti-phlogistique ne peut alors aider la nature. »

142. « Mais s'il n'occupe qu'une petite portion dans un poumon, et que ses causes ne soient pas trop fortes, il y a quelque espoir, incertain pourtant, de le pouvoir bien guérir. »

143. « On peut tirer jusqu'à un certain point de ce qui a été dit (138 à 143), les signes diagnostics et pronostics, surtout si nous considérons que ses terminaisons sont comme celles de l'inflammation : c'est ce qui fait aussi qu'il passe à certains états dans les différents temps de sa durée, de telle manière qu'il se termine par la santé, par une autre maladie, par la mort. »

144. « Il se guérit, 1° par résolution bénigne, le quatrième ou le cinquième jour si le tempérament est lâche, » les humeurs douces, l'inflammation peu considérable, non compliquée soit avec une autre maladie des poumons, soit avec une autre fièvre, et s'il n'y a pas une disposition héréditaire à cette maladie ; 2° par crise, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième jour, savoir : « (*a*) par une expectoration prompte, facile, abondante, de crachats jaunes, mêlés d'un peu de sang, assez épais, apaisant la douleur, amendant la respiration, rendant le pouls plus développé et plus plein, et devenant bientôt blancs et doux ; cela a lieu ainsi lorsque le siége du mal n'est pas très-étendu ; (*b*) par un flux de ventre bilieux, soulageant le malade et évacuant des matières presque semblables aux crachats déjà décrits ; (*c*) par des urines copieuses, épaisses avec dépôt, soulageant le malade, le dépôt étant d'abord rouge, et blanchissant par degrés, » commençant à couler « avant le septième jour », et continuant ensuite. « Et alors la respiration est facile, la fièvre douce et de bon caractère ; le malade n'est point altéré ; la chaleur, l'humidité, le relâchement, la souplesse sont uniformes par tout le corps. »

145. « La péripneumonie vraie se termine en une autre maladie, dépendante de la nature de l'inflammation, ou du

poumon lui-même, selon qu'il est privé par là de son action particulière. »

146. « Ainsi, premièrement, elle se termine par suppuration, qui a lieu lorsque la matière inflammatoire, que la nature elle-même ne peut résoudre, que l'art n'a point amendée, douce cependant, stagnante, chaude, poussée, rompt les petits vaisseaux, les résout en pus, et étendant ou rongeant les parois qui la retiennent, forme un abcès, ou une vomique, dans l'espace de quatorze jours. »

147. « On est assuré que cela (146) arrivera, par les observations suivantes : premièrement, si les signes certains d'une péripneumonie assez forte, sans être cependant très-violente, ont d'abord existé ; secondement, si la résolution et ses signes (144) n'ont pas paru assez promptement ; troisièmement, si les symptômes (140) n'ont cédé ni à des crachats cuits et expectorés à des jours critiques, aux » quatrième, « cinquième, septième, neuvième, onzième, quatorzième jours, dans l'ordre qui, par le changement successif de l'excrétion, annonce la guérison ; ni aux saignées ; ni aux médicaments ; ni à une diète convenable ; quatrièmement, si, au contraire, des symptômes, non pas des plus mauvais, opiniâtres, persistent avec un délire continuel, un pouls ondulent et mou. »

148. « On reconnaît que la suppuration s'opère effectivement, premièrement, à l'existence des signes (147) : secondement, à des frissons légers, vagues, fréquents, sans cause manifeste ; à la rémission de la douleur ; à la continuation de la dyspnée ; à la rougeur des joues et des lèvres ; à la soif ; à une petite fièvre, surtout le soir ; à un pouls faible et mou. »

149. « Mais la suppuration déjà faite se reconnaît premièrement, aux signes précédents (147, 148) : secondement, à une toux opiniâtre, sèche, augmentant après le repas ou le mouvement ; à une respiration difficile, petite, avec essoufflement, avec bruit, augmentant après le repas ou le mouvement ; au coucher, qui n'est supportable que sur un seul côté, le côté affecté ; à une petite fièvre continue, périodique, que les aliments, les boissons, le mouvement font redoubler, accompagnée de la rougeur des joues et des lèvres, au défaut d'appétit ; à une grande soif ; à des sueurs nocturnes, surtout vers le cou et le front ; à une urine écumeuse ; à la pâleur ; à la maigreur ; à une faiblesse extrême. »

150. « Cet abcès formé se termine de diverses manières : premièrement, il suffoque, la tumeur occupant tout le poumon, ou, par sa compression, empêchant l'action de ce qui est resté libre dans l'organe ; deuxièmement, il suffoque, par la sortie subite du pus, la vomique se déchargeant d'un seul coup dans la trachée-artère ; troisièmement, il se vide par des crachats purulents, qui soulagent, qui consument ; quatrièmement, il se vide par l'épanchement du pus dans la cavité de la poitrine, ou dans les écartements du médiastin ; de là, la consomption, différentes phthisies, l'empyème presque mortel. »

151. « Une autre maladie provient de la péripneumonie, lorsque la matière inflammatoire (146, 147, 148) est résorbée dans les petites veines du poumon, et déposée dans certains endroits : par là, le poumon est débarrassé et une autre partie est surchargée ; si cette partie est moins nécessaire à la vie, la transposition est favorable ; mais si elle a flué sur le foie, la rate, le cerveau, et autres parties de la même importance, la métastase sera le plus souvent très-fâcheuse. De là surviennent, » chez les péripneumoniques, « des abcès vers les oreilles, les extrémités inférieures, les hypochondres. »

152. « On reconnaît que de tels abcès auront lieu, premièrement, par l'observation des signes d'une péripneumonie pas très-mauvaise (147, 148, 149), avec une fièvre modérée, point maligne, continue cependant ; avec douleur de poitrine, anxiété, pesanteur, dyspnée, non excessives ; sans signes de résolution (144) : secondement, si, avec ces symptômes, le pouls vacille beaucoup, de toute manière, continuellement : troisièmement, s'il y a des douleurs, des rougeurs, des chaleurs, des tensions aux environs des parties désignées (151). »

153. « On sait que ces abcès auront lieu vers les extrémités inférieures, 1° si les signes que des abcès auront lieu (152) existent ; 2° si avec ces signes il y a en outre ceux d'une légère inflammation vers les hypochondres. »

154. « On sait qu'ils auront lieu vers les oreilles, 1° si les signes (152) existent ; 2° si en même temps les hypochondres sont mous. »

155. « On sait qu'ils se dirigent vers le foie, 1° si les signes (152) existent ; 2° par une douleur constante au foie, les urines étant jaunâtres, et la peau de la même teinte. De là souvent » un hépatitis secondaire, les maux les plus terribles,

une vomique se formant au foie. »

156. « Ces abcès (153, 154), s'ils soulagent le poumon ; s'ils enlèvent la fièvre ; s'ils sont purulents ; s'ils restent ouverts ; s'ils arrivent assez tôt, avant le neuvième jour, sont alors toujours salutaires ; mais s'ils se produisent, les crachats étant déjà purulents et n'étant pas plus jaunes, sans que le soulagement spécifié ait lieu, ils sont mauvais ; si déjà formés ils disparaissaient dans la crudité de la maladie, la péripneumonie revenant, ils sont absolument mortels. »

157. « Cette maladie dégénère aussi en tumeur » comme squirrheuse du poumon, si la matière inflammatoire, » exprimée hors des vaisseaux par une crise qui l'égare, se répand dans la substance du viscère, et s'épaissit en tumeurs et en tubercules indissolubles : « de là, la respiration reste toute la vie difficile, droite, avec une petite toux, accidents qui augmentent après les repas ou le mouvement, sans qu'il existe de signes de vomique cachée décrits (149) : » il reste en outre une tendance particulière à de nouvelles péripneumonies originaires et symptomatiques.

158. On observe à peu près les mêmes choses, si la matière inflammatoire, à raison d'une crise semblable qui l'égare, s'épanche dans la cavité du thorax : à moins que la grande abondance de la matière épanchée par une crise soudaine ne suffoque subitement le malade. — Une petite quantité de matière inflammatoire, dans une crise faite peu à peu, dégénérera en une fausse membrane, qui deviendra avec le temps étonnament vasculeuse, tenace, coriacée, demi-cartilagineuse, environnera les poumons, les serrera étroitement, adhérera fortement à la plèvre : ce qui produit les inconvénients énoncés.

159. Quelquefois, vers un jour critique, après la coction, et sans signe de suppuration future ou déjà faite, la lymphe inflammatoire se dépose tout à coup dans les vésicules et dans les ramifications bronchiques : d'où résulte, ou la guérison du malade, si la matière est en petite quantité, et rejetée avec facilité ; ou la mort par une suffocation inopinée, si elle s'épanche tout d'un coup.

160. L'hydropisie accompagne ou suit aussi assez fréquemment la péripneumonie.

161. « Enfin si » le poumon « est saisi d'une inflammation très-violente, de cause soit interne, soit externe (139), la gangrène naît en peu de temps, et de là bientôt le sphacèle à raison de l'abondance et du mouvement du sang » qui est embarrassé dans ce viscère excessivement enflammé, « ainsi que du mouvement continuel d'un organe très-délicat. On reconnaît que cela arrivera, 1° par les signes d'une très-violente péripneumonie (140) qu'aucun évènement spontané, aucun secours de l'art n'aura apaisée ; 2° par une faiblesse extrême, rapide, qui se manifeste surtout par le pouls ; 3° par le froid des extrémités. On connait que cela est arrivé, si ces symptômes ont précédé, et aux crachats qui sont ichoreux, sans consistance, cendrés, livides, noirs, fétides. De là une mort prompte. »

162. « L'observation de l'histoire de la maladie et l'ouverture des cadavres de ceux qui en sont morts, confirment ce qui a été dit jusqu'ici : car on trouve le poumon des péripneumoniques augmenté en poids, en volume, en dureté ; attaché à la plèvre par une membrane épaisse, blanchâtre, quelquefois faiblement, fortement, très-fortement adhérente, formée de différentes lames d'une consistance variée, qui le renferme, et qui est attachée par différents points au poumon et à la plèvre. Il y a de la sérosité épanchée en quantité indéterminée dans la cavité du thorax où est contenu le poumon enflammé.

163. « D'où il est évident que la maladie que les anciens ont décrite sous ce nom est la vraie inflammation des poumons. »

164. « Et ce pronostic sera honorable, qui déclarera que cette maladie est toujours très-dangereuse, à raison de l'extrême nécessité des fonctions du poumon pour la vie, et pour guérir la matière inflammatoire ; à raison de la quantité et de l'impétuosité du sang qui y est continuellement apporté ; à raison du mouvement perpétuel du viscère ; à raison de sa situation, qui se refuse à l'application des remèdes, de l'extrême délicatesse des vaisseaux qui se rompraient facilement ; de l'impossibilité d'opérer une révulsion, ce qui est si important dans le traitement de l'inflammation. »

165. « De là (164), on voit évidemment quand, pourquoi, et avec quels symptômes elle se termine par la mort : savoir, quand tout le poumon, conjointement avec le cœur, est enflammé ; quand le cœur tombe de côté ; quand le malade est frappé de paraplégie, froid,

sans sentiment; il meurt alors le second ou le troisième jour. Si les urines, bonnes et cuites au commencement de la maladie, deviennent ténues après le quatrième jour; si, dans la vigueur de la maladie, le malade est forcé de se tenir sur son séant; s'il y a du pus dans les selles; si la péripneumonie est sèche, avec un bouillonnement bruyant dans la gorge par la réplétion du poumon; si elle est violente, chez un sujet fort sec, dur, calleux, exercé; si elle est mauvaise, avec des gouttes d'un sang très-rouge tombant des narines; si elle est sèche, avec des taches rouges éparses sur la poitrine; si le coryza ou un éternuement fréquent l'a précédée ou suivie; si elle doit son origine à une fièvre lente; si des crachats bilieux mêlés de pus commencent à paraître aussitôt après le sixième jour; si, dès le commencement, les crachats sont fort sanguinolents, jaunes sans mélange, blancs et arrondis, très-écumeux; s'ils n'apaisent point la douleur; s'ils sont bruns, couleur de boue, de lie, livides, variables, verdâtres; si, ni la fièvre, ni la difficulté de respirer ne diminuent, le malade meurt le septième ou le neuvième jour. Et la mort survient lorsque le pouls manque, que tout est froid, que la poitrine seule, la tête et le cou sont brûlants, les joues rouges et livides. »

166. « Le traitement doit varier selon les différences dans l'état de la maladie et des symptômes, en sorte que, dans la même maladie, ce qui est utile dans un temps nuit cependant si on le donne dans un autre. »

167. « Si donc, dans une péripneumonie, tous les signes décrits (144, nº 1) existent, il faut employer le repos du corps et de l'esprit; un air tiède, humide; le bain de vapeurs d'eau douce dirigées vers les poumons, les narines, la bouche, les pieds, les jambes; une diète ténue, une boisson légère; des médicaments aqueux, nitreux, farineux, miellés. »

168. « Si c'est l'état décrit (144, nº 2, *a*) qui a lieu, il faut employer les mêmes moyens (167) et des médicaments émollients, dépuratifs, provoquant l'expectoration, doucement restaurants, les vapeurs : il faut éviter alors la saignée, la purgation, les sudorifiques, et tout ce qui troublerait l'excrétion indiquée. »

169. « Si c'est l'état décrit (144, nº 2, *b*), les doux lavements émollients, les fomentations douces sur le ventre, les décoctions émollientes, les relâchants au plus petit degré sont utiles, en faisant en même temps ce qui est prescrit (167, 168). »

170. « Dans l'état (144, nº 2, c), on fera comme il est dit (167, 168, 169), et on ajoutera les bains de pieds, les fomentations des reins par les lavements émollients au dedans, les liniments au dehors, et des décoctions diurétiques » émollientes « en boisson. »

171. « Si l'on reconnaît aux signes (140) une inflammation récente, considérable, sèche, chez un sujet robuste, bien portant peu auparavant, exercé, il faut recourir aussitôt, premièrement, à une saignée prompte, copieuse, que l'on modérera, ou que l'on répétera, selon le degré du mal, afin de diminuer la quantité de ce qui est épaissi, et procurer de la place aux délayants; secondement, à des bains de vapeurs émollientes que l'on appliquera sans discontinuer au poumon, souvent au reste du corps; troisièmement, à des décoctions délayantes, résolutives, émollientes, laxatives, anti-phlogistiques, nitreuses, anodines, à prendre très-chaudes, par petites doses, répétées continuellement; quatrièmement, à des lavements très-doux anti-phlogistiques; cinquièmement, à une diète très-légère prise parmi les substances anti-phlogistiques. »

172. « Si une inflammation considérable, avec une fièvre et d'autres symptômes violents, a duré » trop long-temps, « et qu'il y ait des signes d'une inflammation qui déjà tende à la suppuration (147, 148, 149), il y a toujours beaucoup de danger, quoiqu'alors la maladie doive durer plus long-temps, et donner de la marge pour le traitement. Dans ce cas, premièrement, on ne saignera point; ou si » un reste d'inflammation crue « l'exige on saignera » en proportion; « secondement, on prescrira une diète douce, mais tant soit peu incrassante, et composée de maturatifs; troisièmement, on emploiera des bains de poumon émollients et maturatifs, » jusqu'à la formation de l'abcès.

173. « Si les signes apprennent qu'il y a un abcès formé dans le poumon (149), il faut accélérer sa rupture dans la trachée-artère. » Ainsi, « on se servira des mêmes moyens (172), en y ajoutant des potions qui provoquent doucement la toux, et qui en même temps remplissent, afin que le foyer de l'abcès puisse être débarrassé du pus bien formé, les vaisseaux étant atténués, la vie soutenue. La rupture étant faite, » on s'efforcera

d'opérer « la dépuration prompte et sûre du lieu ulcéré. »

174. « On tente la rupture, si, après avoir fait prendre des aliments en grande quantité, doux, un peu gras, et boire du vin faible, on agite le poumon où l'abcès est formé (150), et qui est préparé par des vapeurs chaudes, des cris, de la toux, des expectorants, la secousse d'un navire ou d'une voiture. »

175. « Ensuite, aussitôt que les signes auront appris que l'abcès est rompu, il faudra employer la diète lactée, la diète végétale très-adoucissante et difficilement putrescente; én outre, dans le jour, des apéritifs, des détersifs; le soir, des opiatiques légers; les vapeurs émollientes. »

176. « Mais si les signes (152) apprennent que l'état (151) existe déjà, sans qu'il y ait cependant jusque-là aucun pronostic certain du lieu où la matière se portera : alors il faut employer » des émulsions légèrement camphrées, « une diète légère, fluide, doucement aromatique, ún peu vineuse; que le corps soit en repos; que les médicaments soient émollients, du genre des apéritifs légers; qu'on soigne l'état du poumon par l'usage des émollients : par ces moyens, ou la matière de la maladie sera déterminée à se porter quelque part; ou, dissoute davantage, elle sortira par un excrétoire. »

177. « Mais si, outre les signes (152), il y a encore ceux (153, 154) qui indiquent la détermination, on fera ce qui vient d'être prescrit (176), et en même temps on agira sur l'endroit connu d'avance (153, 154), par la succion, le relâchement, les stimulants, les apéritifs, de telle sorte qu'il résiste moins, qu'il attire davantage. »

178. « Si l'état (155) a lieu, on fera les choses comme (176, 177); mais on y ajoutera en même temps les apéritifs un peu plus actifs, les savonneux, ainsi que des lavements et des fomentations de même nature. »

179. « Le mal décrit (157) se guérit rarement, à moins qu'il ne cède un peu, peut-être aux émollients internes, externes, et au mouvement du cheval ou de la voiture. »

180. « Quand déjà il a dégénéré en gangrène (161), il n'y a pas de remède. »

181. « Mais si, la péripneumonie ayant déjà commencé à se purger par les crachats, l'expectoration vient à se supprimer, il faut sur-le-champ faire tous ses efforts pour la rétablir. Les causes qui suppriment les crachats, sont souvent un grand froid, subitement éprouvé; une grande sécheresse, quelle qu'en soit la cause; une fièvre chaude qui survient; des médicaments échauffants; un flux de ventre qui n'est pas critique; une sueur considérable; une trop forte affection de l'ame; » ou bien une vraie prostration des forces vitales.

182. « Aussitôt alors il s'élève une inflammation nouvelle dans les parties voisines par l'accumulation et l'augmentation de la matière supprimée; d'où renaissent sur-le-champ les mêmes symptômes que dans la péripneumonie primitive (140) : mais, comme ils surviennent dans un corps déjà affaibli, ils deviennent ordinairement promptement mortels. »

183. « On obvie à ce mal (181) et à ses suites (182) par des vapeurs chaudes, humides, émollientes, continuellement attirées par les narines et par la bouche, reçues par les poumons; en rendant artificiellement l'air semblable à ces vapeurs : l'usage abondant et simultané de boissons analogues, surtout avec addition de miel et de vinaigre, est aussi très-utile; de même que les médicaments anti-phlogistiques, comme doux résolutifs; les doux opiatiques; d'éviter la sueur; et surtout de procurer un grand calme de l'esprit; » et quand les forces vitales manquent, de donner des cordiaux.

184. Les péripneumonies symptomatiques, qui surviennent dans les fièvres et les maladies fébriles quelconques, à différentes époques de la maladie, souvent très-difficiles à connaître, et à cause de cela très-souvent méconnues et funestes (surtout dans les fièvres putrides), exigent une méthode de traitement indiquée tant par l'inflammation particulière des poumons, que par la fièvre principale.

185. D'après ce qui a été dit, on conçoit la raison pourquoi, dans le commencement de la péripneumonie, les malades périssent parfois apoplectiques; pourquoi, dans la péripneumonie, le pouls, quelquefois faible, est plus fort après la saignée; pourquoi, dans la péripneumonie, il est tantôt dur et tantôt mou, et ce que cela nous apprend; pourquoi, quand cette maladie est très-grave, la respiration étant courte, abdominale, les paroles entrecoupées de petites inspirations répétées, le malade assure qu'il

respire facilement, et dans ce cas quel est le pronostic; pourquoi quelques-uns, dont la maladie n'est pas très-grave, faisant les remèdes convenables, leur état paraissant meilleur, périssent subitement suffoqués ; pourquoi une vomique semble se rompre chez quelques malades, sans signes antécédents ou subséquents de suppuration, et pourquoi ces malades ne meurent pas ; pourquoi les abcès des poumons se guérissent si rarement, et lesquels guérissent; pourquoi l'empyème, à la suite de la péripneumonie est toujours mortel; pourquoi le diagnostic de la péripneumonie est si difficile chez les enfants, dans le bas âge, chez ceux qui ont l'esprit aliéné, de même que de la péripneumonie symptomatique dans les fièvres putrides; pourquoi il est si important dans toute maladie aiguë de faire attention à la respiration : le malade respire-t-il de tout le thorax, en le soulevant fortement et également, et tenant les côtes élevées et bien écartées? pourquoi la région de la poitrine qui contient la portion enflammée du poumon, étant frappée, ne donne point ou donne moins de son que l'autre qui lui correspond ; et ce qu'apprend en général la percussion du thorax; pourquoi presque les deux tiers des hommes ont les poumons adhérents à la plèvre, soit sans lien intermédiaire, soit par le moyen d'un tissu cellulaire interposé, ou d'une membrane contre nature, épaisse, dure, composée de diverses couches de densité différente.

LA PLEURÉSIE, ET LA PÉRIPNEUMONIE LATENTE, CHRONIQUE.

186. Une maladie telle que (128, 137), si elle est douce en apparence, et que le malade la supporte sans s'aliter, s'appelle alors pleurésie ou péripneumonie *latente*. Elle doit être examinée ici avec un soin particulier, à cause de sa fréquence, de sa trompeuse douceur, ce qui la fait négliger, et en rend par conséquent le danger certain.

187. Une petite fièvre de temps en temps, ou même continuelle, très-légère, ou seulement une diathèse fébrile, que souvent le médecin, et très-souvent le malade, n'aperçoit pas, attendu qu'il va et vient; une douleur de côté très-peu considérable, fixe pourtant, excitée par une forte inspiration, dénotent une *pleurésie latente*; mais c'est une *péripneumonie latente*, s'il y a en même temps une oppression de poitrine continuelle, quelque faible qu'elle soit.

188. Elle est souvent chronique, fréquemment héréditaire, et se termine alors par la phthisie.

189. Elle a pour causes : premièrement, celles qui sont propres à produire la pleurésie ou la péripneumonie, mais plus douces; secondement, d'autres particulières, et celle-ci sont plus fréquentes. Elle provient en effet d'une pleurésie qui a précédé, et dont la résolution n'a pas été complète ; d'un catarrhe devenu inflammatoire par le genre de vie, par les médicaments, par négligence, par la saison; d'un tubercule enflammé par une cause fébrile quelconque ; d'une disposition particulière à cette maladie, originaire ou acquise, que décèlent un corps grêle et effilé, dont la crue a été trop grande, rapide et prématurée; une mauvaise conformation du thorax par cause de rachitisme ; la charpente osseuse de cette cavité trop délicate et trop étroite par suite du même vice dès le bas âge, comparativement au reste du corps, et contenant un poumon trop petit et affaibli; des épaules ailées; un cou mince et allongé; une figure aimable ; des joues constamment colorées; un esprit précoce, fin ; une fibre délicate, extrêmement irritable; un sang inflammatoire; une acrimonie arthritique.

190. Ceux qui sont ainsi prédisposés éprouvent, à l'occasion d'une fièvre, d'un exercice, d'avoir bu, dansé, fait des efforts, de s'être refroidis étant en sueur, de pléthore, de l'apparition de la puberté, etc., une *pleurésie* ou une *péripneumonie latente*, avec un crachement de sang quelquefois considérable. Le mal s'adoucit le plus souvent, revient de temps en temps, pendant des années, jusqu'à ce que, avant l'âge de trente-six ans, les malades tombent dans une phthisie incurable.

191. Le sang qu'on tire est toujours couvert de la croûte pleurétique; une petite saignée, mais fréquemment répétée, allège le mal; un genre de vie absolument anti-phlogistique est le seul avantageux, et on a guéri quelquefois par ce moyen. Les vomiques des poumons, d'ailleurs fortement enflammé, et la longue durée de la maladie, indiquent clairement la pleurésie, la péripneumonie, la pleuro-péripneumonie *latente et chronique*.

192. On voit par là pourquoi tant de morts du catarrhe négligé, et quels sont ceux qui encourent le plus de dangers ;

quelle est la manière de le traiter ; quel crachement de sang est le plus dangereux, et pour qui ; si, dans ce cas, il faut espérer du soulagement des choses de température froide, des toniques, des astringents, ou plutôt des antiphlogistiques; par quelle raison ce mal héréditaire peut plutôt être prévenu et détourné chez l'enfant et dans le bas âge, que guéri dans l'adulte : pourquoi la goutte qui survient, ou celle qui attaque régulièrement les pieds, ou un flux hémorrhoïdal fréquent, délivre ceux qui sont attaqués de cette maladie; pourquoi, d'après cela, les phthisiques se trouvent si mal de l'équitation, du quinquina, du lichen d'Islande, du polygala amara, des baumes, et en général de tout ce qui augmente l'énergie, et quelle était l'idée de Sydenham lorsqu'il recommandait l'exercice du cheval dans la colliquation.

LA PLEURÉSIE SÈCHE.

193. « On dit qu'il y a pleurésie quand un malade a une fièvre aiguë, continue (10, 13), avec un pouls dur; avec une douleur aiguë, poignante, inflammatoire, augmentant fortement dans l'inspiration, plus douce dans l'expiration ou quand il retient son haleine, plus douce également quand la respiration se fait par le mouvement de l'abdomen, le thorax restant immobile; avec une toux » de temps en temps, « occasionnant beaucoup de douleur, et à cause de cela suffoquée. »

194. « Toutes les fois qu'avec ces symptômes il sort du poumon des crachats symptomatiques, la pleurésie s'appelle *humide;* quand il n'y en a pas, on l'appelle sèche : » distinction qui n'est point indifférente. — On a déjà (128) parlé de la première : il s'agit maintenant de la pleurésie sèche.

195. On la distingue de la pleurésie *humide* ou *angine bronchiale*, en ce que la toux, les crachats souvent sanguinolents, accompagnent celle-ci; tandis que, dans la pleurésie sèche, il n'y a point de toux, ou qu'elle est rare et sèche.

196. « Il n'y a aucune partie des téguments internes du thorax qu'elle n'attaque. Ainsi toute la plèvre et tout le médiastin, et par conséquent la portion antérieure, la postérieure, la droite, la gauche, la supérieure, l'inférieure, l'extérieure, la profonde, peuvent être également le siége du mal : mais les côtés surtout, » le sont de la pleurésie sèche.

197. « Lorsque la membrane même qui revêt intérieurement les côtes est le siége de la douleur, ou bien cette partie des muscles intercostaux internes, c'est la *pleurésie vraie* ; si les muscles intercostaux sont affectés plus profondément, surtout les externes, ou les parties plus supérieures encore, on l'appelle *fausse*. »

198. « La pleurésie attaque *primitivement* les adultes, les gens sanguins, ceux qui boivent ou mangent beaucoup, qui s'exercent fortement, qui ont rarement des rapports acides, qui ont de la tendance aux maladies inflammatoires; au printemps, surtout si une température très-chaude remplace subitement une gelée piquante; ou en hiver, par un vent excessivement froid : on l'appelle alors idiopathique. »

199. « Mais celle qui survient, par le déplacement de la matière d'une maladie inflammatoire qui a précédé, et son transport sur les endroits décrits (196, 197), s'appellera symptomatique. »

200. « Elle a pour cause antécédente, premièrement, tout ce qui est capable de produire une inflammation quelconque; secondement, ce qui détermine particulièrement cette cause générale sur la plèvre, à quoi se rapportent la nature du malade, » ayant une disposition héréditaire à cette maladie; « une maladie précédente, qui a laissé une disposition analogue, » comme un épaississement de la plèvre par une inflammation bien antérieure dont la résolution n'aura pas été complète, de fausses membranes qui la recouvriront, son adhérence au poumon; « la nature de la maladie épidémique régnante, un air froid porté avec violence, par une ouverture étroite, sur le corps nu, fortement échauffé auparavant par le travail ou par le feu; une boisson très-froide, prise sans attendre et à grands coups dans cet état du corps; le vent de nord très-froid, en hiver; troisièmement, le transport d'une matière inflammatoire, rhumatisante, arthritique, bilieuse, ichoreuse, purulente, qui, auparavant, prédominait dans tout le corps ou dans quelque partie, et se dépose ensuite là par une cause quelconque, comme dans la rougeole, dans la petite vérole, dans les tumeurs ulcérées, dans les ulcères grands et étendus qui disparaissent subitement, la matière étant absorbée par les veines. »

201. « Cette histoire (193 à 201) de la maladie; sa marche, qui va être exposée (202 à 207); l'ouverture des cadavres des pleurétiques, apprennent clai-

rement qu'elle est une inflammation sanguine, provenant ordinairement d'une fièvre aiguë qui a précédé. »

202. « On déduit clairement de là (200, 201) la description du mal : il commence par un désir de manger souvent considérable, du froid, un frisson, de la faiblesse, de la lassitude, de la fièvre ; il avance avec de la chaleur, qui peu à peu devient excessive ; de la soif ; la perte absolue de l'appétit, une douleur de douce devenant très-forte, la respiration très-lésée ; elle est accompagnée dans sa force d'une fièvre violente, mais moins manifeste, parce que la respiration est comprimée et étouffée par le sentiment d'une douleur extrême. » Le pouls du côté affecté est souvent mou, d'une fausse faiblesse, obscur ; « ce qui fait que souvent le médecin se trompe lourdement ; ensuite, elle se termine de différentes manières, dépendantes de plusieurs causes, mais principalement de la diversité des changements de l'inflammation, de la nature du lieu qui est le siége du mal (196, 197), et de la considération des circonstances suivantes. Selon que plus de parties (196, 197) sont affectées à la fois, que l'impétuosité du cours des liquides est plus violente, ou la malignité de la maladie principale elle-même (10, 13) plus grande, plus tous les symptômes sont mauvais, surtout les altérations de la respiration et du pouls, qui s'écartent davantage de l'état naturel, ainsi que celle des excrétions. »

203. « La maladie se termine par la guérison, par d'autres maladies, ou par la mort. »

204. « Par la guérison, avec le secours de la nature ou celui de l'art, dans le commencement, lorsqu'elle est encore simple. »

205. « Avec le secours de la nature, soit par une résolution bénigne, soit par la coction et l'excrétion (de la matière) du mal. »

206. « Par résolution, si ce sont toutes causes d'une inflammation légère ; et alors la bénignité des symptômes apprend qu'il n'y a rien à faire, sinon d'alléger le mal, par une diète légère, des apéritifs très-doux, des fomentations très-adoucissantes. »

207. « Par la coction et l'excrétion de la cause, surtout quand on observe ce qui suit : 1° Toutes les fois que les hémorrhoïdes rendent, dans le temps convenable, un liquide tel qu'il faut, en quantité requise ; 2° toutes les fois qu'une urine copieuse, épaisse, hypostatique, strangurieuse, rougeâtre avec un sédiment blanc, a coulé, avec allégement des symptômes, avant le quatrième jour ; 3° si, avant cette même époque, il y a eu des selles d'une matière jaune bilieuse abondante, avec soulagement ; 4° si des abcès ichoreux, purulents, fistuleux, coulant long-temps, commencés avant le sixième jour, ont paru derrière les oreilles ou aux extrémités inférieures (d'après ce qui a été dit 151 à 157) ; 5° si la douleur de côté passe à l'épaule, à la main, au dos, avec engourdissement, douleur, pesanteur de ces parties ; 6° si des crachats (qui parfois guérissent la pleurésie sèche) venant de la partie affectée, avec facilité, soulagement, sans coryza, abondamment, d'abord puriformes, blancs, aussitôt après, paraissent avant le quatrième jour, et continuent, ou, s'étant supprimés, reparaissent aussitôt ; car, par là, le malade est sauvé le neuvième ou le onzième jour. »

208. « Quand les signes, observés avec soin, apprennent que l'état de la pleurésie (193) est tel qu'il vient d'être décrit, alors le médecin n'a rien à changer, mais il doit tout continuer. Ainsi il ne doit ni saigner, ni évacuer, ni effectuer aucun autre changement. 1° Il faut employer une diète douce et légère ; le repos du corps et de l'esprit ; un air tempéré, chaud et humide ; un sommeil spontané ou attiré par des adoucissants ; des médicaments doux, légers, très-légèrement apéritifs. 2° Il faut pourvoir ensuite à chaque évacuation particulière qui pourrait être avantageuse. Ainsi, dans l'état (207, n° 1), on fera sur l'anus des fomentations douces, relâchantes, apéritives ; ou, si on n'obtient rien par ce moyen, on posera des sangsues. Dans l'état (207, n° 2), on appliquera aussitôt des fomentations semblables sur les reins, le périnée, l'hypogastre ; on donnera à l'intérieur de doux diurétiques, » émollients tels qu'on en prépare avec la guimauve tout entière ; « on tiendra l'air un peu moins chaud ; on évitera la sueur et d'autres évacuations. Les lavements adoucissants sont utiles. Dans le cas (207, n° 3), on enveloppera tout l'abdomen de fomentations émollientes semblables ; on donnera des lavements laxatifs ; on prescrira une diète relâchante. Dès que le quatrième état (207, n° 4) existe, ayant été prévu (152), et qu'en même temps le lieu

(153, 154, 155) est connu, alors il faut employer ce qui a été dit (176, 177, 178), et lorsque la rupture est faite, les suppuratifs pour tenir la plaie ouverte pendant quelque temps. Ensuite, dans le cas (207, nº 5), outre les moyens généraux, on appliquera sur les parties sur lesquelles la douleur se porte des fomentations douces et chaudes; on les frottera légèrement; on les stimulera par des emplâtres un peu attirants, par des sinapismes. Enfin, dans le dernier cas (207, nº 6), on fera absolument comme dans la péripneumonie bénigne: ainsi, il faut se rappeler ici ce qui est dit (167, 168), et l'exécuter.

209. « La pleurésie, sans autre maladie, se guérit par les secours de l'art, surtout en suivant cette méthode : si la pleurésie (193) est récente, considérable, avec des symptômes violents (193, 202), sèche (164); chez un sujet robuste, endurci à la fatigue, sec, sans l'espoir ou la présence de (206, 207); alors, 1º il faut faire promptement une saignée ample, rapide, en accélérant la partie du sang d'un gros vaisseau, par une grande ouverture », au bras du côté douloureux, « le malade étant tranquille, couché à la renverse, et en accélérant, pendant qu'elle coule, la respiration, par la toux, les soupirs, en fomentant en même temps et en frottant doucement le lieu affecté; on doit la continuer jusqu'à une rémission assez remarquable de la douleur; on doit la répéter à raison du retour des symptômes pour lesquels elle a été faite la première fois : la liberté de la respiration détermine la fin des saignées. 2º Il faut sur-le-champ employer les fomentations, les bains, les liquides tièdes, les liniments, les emplâtres, qui peuvent être utiles en relâchant, en opérant une résolution, en adoucissant, en détournant; les scarifications du côté affecté, ou les sangsues. 3º En même temps il faut donner les médicaments délayants, résolutifs, relâchants, adoucissants, rafraîchissants qui tempèrent la douleur ou qui l'engourdissent; qui, pris chauds, humides, à grande dose, et déterminés vers le lieu affecté, soulagent, et doivent être variés selon que les symptômes changent, ayant toujours soin de préférer les plus émollients. « 4º La nourriture doit être légère, douce, rafraîchissante, anti-phlogistique. 5º Enfin, il faut éviter tout ce qui sèche, échauffe, tout ce qui augmente l'*impetus*, comme la chaleur de l'air, du soleil, du feu, du lit, des aliments, des médicaments. »

210. « L'opiniâtreté de la maladie, sa rémission et son changement vers la guérison (207), apprennent combien de temps ces moyens (209) doivent être continués ou répétés. »

211. « Elle se termine en d'autres maladies quand, 1º le lieu enflammé suppure; ce que l'on sait devoir arriver (*A*) par les signes généraux de la suppuration naissante; (*B*) par l'opiniâtreté des douleurs, de la toux, de la fièvre, par-delà le onzième jour; (*C*) par l'absence des signes de la résolution (206), et de la guérison (207); (*D*) parce qu'on a négligé le traitement requis (209). »

212. « On connaît que l'abcès se forme déjà aux signes ordinaires de la suppuration déjà faite, et surtout ici au frisson qui revient souvent sans cause, et aux signes donnés (148, 149) dans la péripneumonie, ainsi qu'à l'époque de la maladie. On connaît aussi par là que l'abcès est formé. »

113. En effet, la fièvre n'étant pas entièrement abattue le quatorzième jour de la maladie, mais cependant étant très-mitigée; la douleur n'étant plus aiguë, mais obstuse; les redoublements fébriles ayant lieu bientôt après le repas; les soirs, des sueurs nocturnes, abondantes, pendant peu d'heures seulement, se dissipant tout-à-fait le matin; une des joues ou les deux à la fois devenant légèrement rouges l'après-midi; la soif étant continuelle; y ayant la chaleur aux joues, au front et à la paume des mains, il est constant que le lieu auparavant enflammé est en suppuration.

214. Ces signes existant, le siége de la suppuration est encore fermé; mais bientôt après, vers le vingtième jour, s'élève de nouveau une douleur très-aiguë, qu'on prendrait à tort pour une nouvelle pleurésie. Alors les membranes tiraillées, tendues, près de se rompre, font une douleur aiguë.

215. « Mais cet abcès se rompt par l'action de son propre pus, lequel en conséquence coule dans la cavité de la poitrine », la douleur cessant à la vérité, mais la respiration devenant plus altérée. « L'ulcère, par le nouveau pus qu'il produit et qui s'accumule, remplit toute la cavité, consume tout le corps. On sait que cela se fait ainsi par les signes qui ont précédé (211, 212), par la durée du mal jusqu'au » vingtième « jour, par la rémission subite et le retour soudain des symptômes. De là la phthisie. ».

216. En effet, la *fièvre purulente* s'accroît, elle est quotidienne, venant les soirs, demi-tierce, quarte-rémittente; le coucher est très-difficile sur le dos ou sur le côté affecté, suffocant sur le côté sain; il y a une chaleur plus grande de tout le côté affecté, un léger gonflement douloureux au toucher; la mamelle de ce côté est plus volumineuse, un peu enflammée, un peu œdémateuse, tirant sur le pourpre, vergetée; il y a une toux sèche; la respiration est plus profonde, et ne se fait presque que par le côté sain, les côtes de celui qui est malade s'écartant ou s'élevant à peine, la partie antérieure du thorax vers le lieu affecté se remuant, s'élevant à peine, le malade, quand il est assis, a l'omoplate de ce même côté plus basse, et l'épine du dos courbée et faisant bosse sur le côté sain; le son de la poitrine, ou du dos au-dessous de l'omoplate, quand on les frappe, après une grande inspiration, est nul du côté affecté, ou tel que celui que rendrait la cuisse.

217. « Lors donc que, par les signes (211, 212), on connaît que ce qui était enflammé abcède, il faut inciser à peu près jusqu'à la plèvre le lieu où l'on sait qu'était auparavant la douleur, et le tenir ouvert par des suppuratifs, afin que la matière portée au dehors par le jeu des poumons soit détournée de la plèvre, pour éviter l'empyème : il faut ensuite l'amollir jusqu'à ce qu'il soit modifié. »

218. « Mais s'il est constant, par les signes (215), que, l'abcès étant crévé, le pus a formé une empyème, il faut aussitôt ouvrir le thorax, évacuer le pus, et traiter la plaie par le régime et les médicaments. »

219. Le thorax étant ouvert, il y a espérance de guérison si le pus est bon, le poumon sain, l'âge florissant, le malade bien constitué, sans aucune prédisposition à la phthisie; avec les forces de la vie non encore abattues; la fièvre de consomption à peine commencée, et cessant presqu'aussitôt, après l'évacuation du pus.

220. « La pleurésie se termine aussi en une autre maladie, le lieu affecté devenant squirrheux ou calleux, et encore le poumon adhérent à la plèvre. Lorsque ces effets ont lieu, surviennent l'asthme, la dyspnée, une petite toux sèche, surtout après avoir mangé, ou avoir pris du mouvement; ce qu'on reconnaît si ces accidents ont lieu sans les signes de l'abcès (212), ou de l'empyème (218), et surtout s'ils durent long-temps, sans un grand accroissement du mal. »

221. « Ce mal (220), étant connu, ne cédera à aucun remède, ou seulement à un genre de vie dur, au travail, au grand air, à la campagne, à l'exercice du cheval pris fortement et très-répété. »

222. Uue mort subite, par suffocation, la termine, quand la matière inflammatoire se dépose tout-à-coup, en grande abondance, à l'approche d'un jour critique, de la plèvre enflammée dans la cavité du thorax : la respiration étant petite, accélérée, laborieuse; le pouls très-fréquent, très-faible; les extrémités froides. Pourrait-on détourner la mort en pratiquant tout de suite la paracentèse du thorax avant que la lymphe se coagule?

223. A moins que, cette même matière (222) étant peu abondante, et ne se déposant que successivement dans la cavité du thorax, le malade ne soit ainsi conservé.

224. Comme cette lymphe inflammatoire ne reste pas long-temps fluide, mais qu'elle se prend en une membrane qui devient plus dure à la longue, lardacée, demi-cartilagineuse, elle renfermera le poumon comme dans un sac étroit, le liera fortement à la plèvre, se faisant remarquer par des vaisseaux qui se rendent dans le poumon et dans la plèvre.

225. De là un asthme incurable, qui est excité surtout par le mouvement, par la pléthore, par la fièvre.

226. De là, dans une maladie fébrile quelconque, la pleurésie symptomatique, et les fréquentes rechutes dans des pleurésies nouvelles, que l'on prévient par un genre de vie anti-phlogistique et des saignées de précaution.

227. « Cette inflammation dégénère aussi en gangrène d'abord du côté, et bientôt à raison de la proximité du poumon (161). »

228. « Lequel mal (227) naît ou de la violence de l'inflammation, ou en même temps d'une matière âcre ou putride qui l'accompagne. »

229. « On prévoit qu'elle aura lieu, et que déjà elle commence, par différents signes : si les crachats sont purulents et un peu bilieux, ronds, purulents et un peu sanguinolents, noirs, couleur de suie, de boue, fétides; s'il y a beaucoup de bruit dans la poitrine, avec un visage triste, des yeux d'un rouge jaune, pulvérulents, ternes; si les crachats ont va-

rié dans le commencement; alors souvent les malades meurent le troisième ou le cinquième jour ; s'il y a du râle, point de crachats ou difficilement ; si le pouls est languissant, l'urine enflammée ; si les déjections sont liquides, fétides, putrides, symptomatiques; s'il survient une grande péripneumonie ; si une nouvelle pleurésie succède à la première ; si un sang de très-belle couleur ne produit point de croûte inflammatoire, quoique sorti de la veine par une grande ouverture, à plein jet, et reçu dans un vaisseau convenable ; si les crachats se suppriment, la dyspnée continuant ou même augmentant avec douleur, poids dans la poitrine, pouls dur, petit, prompt, chaleur considérable; car ces symptômes, exaspérés le cinquième jour, apportent la mort le septième ; si l'urine est très-rouge, louche, avec un dépôt varié qui se sépare mal, le malade périt dans les quatorze jours ; si le dépôt est noir, furfuracé, la mort arrive plus tôt; si la maladie, d'abord douce, s'exaspère le cinquième ou le sixième jour, il y a du danger pour le septième ou le douzième jour, et on ne guérit guère que passé le quatorzième jour ; si le dos, le côté, les épaules s'animent avec rougeur, avec une angoisse très-grande, les déjections étant verdâtres et très-fétides. »

230. « Si la pleurésie est sèche par défaut de forces, par l'énormité de la douleur, parce que la matière n'est point propre à être évacuée, parce que les vaisseaux sont trop resserrés et froncés par l'abus des échauffants, la douleur gagnant en même temps les parties supérieures ; si la langue devient bientôt sèche, sale, livide, noire, avec des phlyctènes noires; si un ou plusieurs ensemble de ces signes ont lieu, ordinairement la maladie est mortelle de sa nature, difficile à guérir; mais le plus souvent elle tue par gangrène locale au côté même et dans le poumon voisin. »

231. « Mais quand ces signes (229, 230) indiquent que ce mal (227) menace déjà », il faut « sur-le-champ et simultanément employer les remèdes les plus énergiques, et ne compter ni sur le secours de la nature, ni sur une méthode peu active, pourvu qu'il reste quelques forces. »

232. « Ainsi, dans ce cas (231) », on appliquera « sur-le-champ » un vésicatoire au côté douloureux; « on fera boire à large dose de puissants délayants, apéritifs, anti-septiques sudorifiques; ces remèdes seuls, s'il y en a, adouciront la rigueur du mal. »

233. « Mais si une cause inflammatoire très-violente a produit les symptômes pleurétiques les plus violents ; qui ne cèdent ni aux efforts de la nature (206, 207), ni à aucun des remèdes anti-pleurétiques (209, 232), et qui disparaissent ensuite subitement et sans cause, en tant qu'ils dépendaient de l'inflammation, le pouls demeurant petit, fréquent, intermittent, la respiration précipitée et petite, la sueur froide ; il est certain que la gangrène s'est déjà emparée des parties enflammées. Le délire survient bientôt, et tout de suite la mort; surtout si en même temps la poitrine est d'une couleur livide : l'issue est la même si un malade qui expectore des crachats un peu bilieux se trouve, sans raison, soulagé de sa douleur; car alors il y a de même un délire mortel, avant-coureur d'une mort par gangrène. »

234. « La pleurésie se termine immédiatement par la mort lorsque ses causes sont si violentes, que la douleur qu'elles produisent, supprimant tout mouvement du thorax, donne bientôt naissance, en empêchant le passage du sang, à une péripneumonie mortelle. »

235. « De là on voit clairement pourquoi la péripneumonie survient à toute pleurésie violente; pourquoi la pleurésie, est ordinairement mortelle chez les vieillards, les femmes grosses et celles en couche ; pourquoi le serrement du thorax, par le moyen d'un bandage, soulage la douleur de manière à rendre la maladie supportable. » On voit également bien ce que c'est que la pleurésie ascendante, descendante, dorsale, simple, doublée, aiguë, chronique, latente ou occulte; et aussi pourquoi la pleurésie, chez les enfants, est très-difficile à connaître, et pourquoi elle commence souvent par une convulsion universelle; une inspiration qui s'arrête avec des cris, qui ne se fait que par un côté, l'autre étant tiré en dedans ; de la fièvre, des causes antécédentes capables de produire cette maladie, fournissent alors le diagnostique : pourquoi l'opium n'enlève pas la douleur pleurétique, et pourquoi il y a rarement lieu (207, n° 6) aux expectorants; quand et où il faut appliquer le vésicatoire, savoir : dans la pleurésie rhumatismale, la phlogose étant abattue, la matière rendue mobile, ou enfin comme cordial, les forces vitales étant affaissées; pourquoi l'empyème après la pé-

ripneumonie est mortel : quels sont les différents états trompeurs du pouls chez les pleurétiques ; si la maladie est plus fréquente du côté droit de la poitrine, mais plus bénigne ; plus rare et plus dangereuse du côté gauche : est-ce parce que le péricarde quelquefois, quelquefois le cœur lui-même est enflammé en même temps ? Pourquoi elle est plus rare aussi chez les femmes, de même que dans les deux sexes avant l'âge de la puberté, mais d'autant plus dangereuse.

LA PARAFRÉNESIE.

236. « Si une maladie semblable à la pleurésie occupe cette partie de la plèvre qui recouvre le diaphragme, ou le diaphragme lui-même, il en résulte une maladie cruelle que l'on appelle la parafrénésie. »

237. « Laquelle est beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit communément : cependant on la méconnaît souvent quand elle a lieu, on la néglige, ou on la traite sous le nom d'une autre maladie. »

238. « On la reconnaît à une fièvre très-aiguë, continue ; à une douleur locale inflammatoire, insupportable à cause des membranes nerveuses, laquelle douleur augmente énormément dans l'inspiration, la toux, l'éternument, la réplétion de l'estomac, les nausées, le vomissement, la compression de l'abdomen pour rendre les excréments ou les urines ; à une respiration qui en conséquence est haute, petite, précipitée, avec sentiment de suffocation, se fait par le mouvement du thorax seulement, l'abdomen restant immobile ; par un délire continuel ; la réaction en dedans et en haut des hypochondres ; un rire sardonien ; des convulsions, de la fureur, la gangrène. »

239. « Elle se termine comme la pleurésie (203, 211, 218, 220, 227) ; mais à cause du mouvement étendu et perpétuel de la partie, de sa nécessité pour la vie, de la tension des membranes nerveuses, tout est plus prompt et plus funeste ; et de là l'ascite purulente. »

240. « Le traitement exige donc les mêmes distinctions et précautions, et presque aussi les mêmes remèdes, à l'exception de ceux auxquels la situation du siége du mal se refuse. Des lavements adoucissants sont souvent utiles à raison de son voisinage. »

241. « Mais lorsque le diaphragme, auparavant enflammé, étant ensuite entré en suppuration, l'abcès rompu, évacue son pus dans l'abdomen, ce pus s'y amasse, s'y accumule, s'y putréfie, produit la tuméfaction, l'érosion des viscères, la comsomption la plus déplorable, la mort. »

242. « Et ce mal, quoique connu, est absolument insurmontable. »

243. « Cette maladie est-elle plus fréquente du côté droit avec ou sans hépatitis ? Le délire l'accompagne-t-il toujours, ou quand a-t-il lieu ? Prenez garde de prendre pour saburral un vomissement de matières verdâtres, ou des choses qu'on prend, ou sans produit. »

L'INFLAMMATION DU MÉDIASTIN, DU PÉRICARDE, DU COEUR.

244. On reconnaît l'inflammation du médiastin à une fièvre aiguë, continue, inflammatoire, avec une grande chaleur vers le milieu du thorax, une douleur obtuse dans cette région, et une toux sèche.

245. Si à cette fièvre se joignent la syncope et un pouls troublé, la région du cœur étant brûlante et obtusément douloureuse, ce sera une inflammation du péricarde plus dangereuse que la précédente (244).

246. Les terminaisons de ces deux maladies sont les mêmes que celles de la pleurésie sèche, ainsi que le traitement, ayant égard à la différence de la partie affectée.

247. L'inflammation du cœur lui-même reconnaît les mêmes causes que celles du médiastin, du péricarde, de la plèvre (200) et des poumons (139).

248. On la reconnaît, 1° aux signes généraux de la fièvre inflammatoire ; 2° à une grande chaleur et à une douleur obtuse, de pression aux environs du cœur, avec anxiété, agitation, syncope ; pouls très-faible, accéléré, vacillant, étonnamment changeant. Maladie rapide, que j'ai vue quelquefois avec la précédente (245), et que j'ai démontrée par l'ouverture du cadavre.

249. On explique par là une collection de pus, de sérosité, de matière inflammatoire dans le péricarde, l'adhérence de ce sac avec le cœur, et son manque apparent : j'ai vu ces faits.

L'HÉPATITIS ET LES DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ICTÈRE.

250. « De même que les viscères et les

parties dont il a été question jusqu'ici, le foie aussi est susceptible d'inflammation » : maladie fréquente « tant » originaire que symptomatique, « quoiqu'on y pense rarement ; » que l'on n'aperçoit souvent pas, et que l'on prend pour une autre, par une erreur fréquemment pernicieuse.

251. L'inflammation de la partie convexe du foie en impose souvent au médecin sous la forme d'une pleuro-péripneumonie, à raison de la gêne de la respiration, et de la douleur du côté droit, qui s'étend jusqu'à la gorge, douleur aiguë, poignante, qui augmente dans la toux et dans l'inspiration ; de même que l'inflammation de sa partie concave simule la fièvre bilieuse par des nausées, le vomissement de ce qu'on prend et d'une bile variée, quand surtout, au lieu d'une douleur aiguë, il n'y a seulement que de l'anxiété.

252. « Des causes semblables les précèdent l'une et l'autre, savoir : les causes générales d'une inflammation quelconque, déterminée surtout vers ces parties ; » la métastase de la lymphe inflammatoire d'un endroit auparavant enflammé sur le foie, ainsi que d'une matière fébrile quelconque, cuite, assimilée à l'humeur biliforme, renvoyée vers le foie, s'y attachant, y pénétrant, l'enflammant par sa quantité, par la force qui l'y pousse, par son âcrimonie, par sa consistance, une constitution d'année plus favorable à cette maladie ; « ensuite certaines causes plus spécialement propres à cette région, et dont beaucoup peuvent être spécifiées ici : l'épiploon chargé de graisse, le caractère atrabilieux du sang ou de la bile, l'acrimonie d'une matière purulente, ichoreuse, scorbutique, stagnante quelque part ; si, à ces choses, survient de la chaleur, de la fièvre, un exercice, une nourriture, un médicament, un poison qui fonde, qui agite, qui porte vers le foie ; une bile grasse, âcre, brûlée, remuée par des causes qui lui soient particulières ; une concrétion calculeuse, gypseuse ; un squirrhe, une callosité, une coalition, un stéatôme, un apostème, un cancer, un ver, qui occupe, qui presse, qui comprime, qui agace quelque endroit du foie, de la vésicule du fiel, du conduit biliaire ; s'il survient alors une cause excitante semblable à celle dont on a fait l'énumération, une subite et forte application du froid par l'air, par une boisson, par la natation, sur le foie actuellement très-échauffé ; une soif prolongée dans un grand exercice, une grande chaleur, une grande sueur, une fièvre ardente avec trop d'abstinence et défaut de boissons, des agitations de l'âme très-violentes, de très-grandes secousses excitées par des vomitifs, des maux hypochondriaques invétérés. »

253. « L'inflammation née de ces causes (252) si multipliées produit des effets différents, selon la différence de la disposition qui existait dans le foie, de la matière mue et enflammante, enfin de la cause qui l'y pousse. »

254. « Mais, quand elle suit le caractère ordinaire de l'inflammation, elle obstrue les vaisseaux, arrête les fluides, forme tumeur, comprime les parties voisines, y produit les mêmes phénomènes que dans son propre siége, s'accroît ainsi peu à peu, occupe presque tout le viscère, gêne l'estomac, dont la plénitude lui occasionne de la douleur, ainsi que le diaphragme, barre tout le sang qui revient de l'artère cœliaque et des mésentériques et l'arrête vers le foie, empêche ainsi complètement toute circulation veineuse, artérielle, lymphatique dans les principaux viscères abdominaux, intervertit la formation, la sécrétion, la circulation et l'action de la bile, produit l'ictère et ses effets, la putréfaction de toutes les liqueurs et des viscères de l'abdomen : d'où résultent des maux infinis. »

255. Ainsi, le foie étant enflammé, on a un poids, une douleur le plus souvent obtuse, rarement aiguë, qui ne permet pas le toucher ; plus de facilité à se coucher sur le dos et sur le côté droit, plus de difficulté sur le côté gauche ; la respiration qui ne se fait qu'à l'aide du thorax, et surtout de sa partie gauche ; l'inspiration pénible, l'expiration facile, la bouche amère, de petits vomissements, le vomissement d'une bile variée et de ce qu'on prend ; la cardialgie, l'anxiété, l'agitation, le ventre paresseux, les urines en petite quantité, safranées, huileuses, avec un sédiment briqueté ; l'inflammation, par communication, des viscères voisins, et les maux variés qui leur sont propres ; les hémorrhoïdes à l'anus, à la vessie, à son col, à l'urètre ; les différents ictères, et leurs effets multipliés.

256. « L'hépatitis se termine également par la santé, par d'autres maladies, par la mort. »

257. « La santé, par un bienfait de la nature ou de l'art.»

258. « Celui de la nature, par une résolution bénigne, ou par la coction et l'excrétion de la matière morbifique. »

259. « Par résolution, si la matière est récente, douce, et quand les autres conditions d'une inflammation bénigne existent; alors l'art, en délayant, en fondant, en mettant doucement en mouvement, par des épithèmes, des boissons, des lavements, avance la chose. »

260. « Par coction et excrétion, quand, dans cette maladie connue par ces signes (252, 253, 254), 1° il y a, avant le quatrième jour, des déjections bilieuses mêlées d'un peu de sang; ou 2° on rend des urines copieuses, âcres, épaisses, rouges avec un sédiment blanc, pendant long-temps, avant le quatrième jour; 3° il survient une douleur légère de la rate avant les signes de suppuration; 4° une hémorrhagie considérable par la narine droite; 5° des sueurs bonnes quant à la matière, à la région du corps, à l'époque, à la durée et à leurs effets. »

261. « Dans le premier cas (260, n. 1), il faut sur-le-champ employer en épithèmes, en lavements, en fomentations, en boissons, en nourriture, en médicaments, les moyens propres à délayer, résoudre, mettre en mouvement, absterger, évacuer doucement, et surtout mettre obstacle à la putridité bilieuse. »

262. « Dans le second cas (260, n. 2), il faut mettre en usage ce qui a été recommandé (208) pour le traitement (207, n. 2), en y ajoutant quelques détersifs. »

263. « Dans le troisième cas (260, n. 3), il faut faire comme (261, 262); mais en même temps appliquer des fomentations analogues sur la région de la rate et le trajet de cet organe au foie. ».

264. « Dans le quatrième cas (260, n. 4), on fomentera les narines, intérieurement et extérieurement, avec des émollients tièdes, jusqu'à ce que le sang ait coulé suffisamment pour alléger les symptômes; mais alors, s'il coule trop, on l'apaisera par degrés au moyen des styptiques et de la diète : ne vous pressez pas trop. »

265. « Enfin, dans le cinquième cas (260, n. 5), il faut faire un grand usage de délayants et de détersifs. »

266. « Dans tous ces cas (261 jusqu'à 266), on prendra garde surtout qu'il ne reste dans le foie quelque chose de la matière morbifique, qu'on aurait ensuite de la peine à dompter : et c'est ainsi que la première espèce d'ictère, qui est bénigne, se guérit. »

267. « Si l'inflammation est récente, forte, sans les signes ni l'espoir de (259, 260), il faut la traiter avec les mêmes précautions, les mêmes remèdes, la même méthode que la pleurésie (209), la parafrénésie (240) et les maladies semblables; avec cette différence que les remèdes qui relâchent doucement le ventre par leurs qualités anti-phlogistique et émolliente, administrés en boissons et en lavements, sont surtout utiles dans ce cas. »

268. Il faut surtout avoir soin qu'il ne reste rien de l'inflammation, ou que, durant trop long-temps, et se propageant jusqu'à la vésicule du fiel et aux canaux hépatique, cystique, cholédoque, elle ne leur fasse contracter des adhérences, soit dans leurs propres cavités, soit avec les parties voisines. De là, les ictères universels, partiels, constants, périodiques; les calculs de la vésicule du fiel, des canaux hépatique, cystique, cholédoque, du foie lui-même, et une infinité d'autres maux incurables.

269. « Or, les signes d'une guérison parfaite sont la disparition absolue de toute couleur ictérique dans les yeux, le visage, les urines, les excréments, et l'absence des symptômes (254). »

270. « Ainsi on connaît l'origine, la nature, les effets, le traitement de la seconde espèce d'ictère plus grave que l'autre. »

271. L'hépatitis se juge aussi par une crise erronée, la matière inflammatoire transsudant tout-à-coup. De là le gonflement du ventre, les adhérences des intestins, soit entre eux, soit avec les parties voisines; les douleurs de colique fréquentes, incurables, à l'occasion des vents, pour s'être exercé, pour avoir pris quelque chose; la paresse du ventre, qui n'obéit à la fin qu'à des lavements ou à des purgatifs; des excréments endurcis et semblables à des crotins de chèvre; le vomissement, quelques heures après le repas, d'abord des aliments plus solides, ensuite des liquides; le volvulus, un iléus mortel.

272. « Mais si, dans l'inflammation du foie (258, 251), les remèdes (259 jusqu'à 269) n'ont pas été appliqués, l'ont été tard ou inutilement; si la cause a été trop forte, alors la suppuration du foie aura lieu, semblable à celle qui se fait ailleurs, si ce n'est qu'à cause de l'abondance du liquide sanguin et bilieux

qui y stagne, il se forme rarement un bon pus, excepté dans les inflammations petites et extérieures, mais ordinairement une putréfaction funeste. »

273. « On connaît que cela arrivera, 1° par les signes d'une inflammation antécédente dans la région, par la douleur inflammatoire, par l'ictère jaune qui paraît dans les yeux, la peau, l'urine, les excréments, par la fièvre aiguë ; 2° par l'absence de la résolution (259), de l'excrétion de la matière changée par la coction (270), ou de la guérison (261 jusqu'à 272) ; 3° par le changement des symptômes, la rémission de la vivacité de la douleur, la pulsation s'ensuivant, l'ictère persistant, des douleurs vagues ; 4° par la durée au-delà des trois jours de l'inflammation qui n'est point très-mauvaise. »

274. « On sait que cela est fait, 1° par les signes antécédents (273) ; 2° par la tumeur du lieu ; 3° par le changement des symptômes, la pesanteur de la partie succédant à la douleur, l'ictère persistant ; 4° par une grande faiblesse, une petite fièvre hectique, une soif considérable. »

275. « Un tel abcès, ou 1° ronge tout le foie, ou 2° s'ouvre et verse dans la cavité abdominale un pus sanieux, ou 3° pénètre par les vaisseaux biliaires dans les intestins ; 4° par la veine cave dans la masse du sang ; ou 5° s'élèvant en tumeur, s'attache au péricarde, et forme là un abcès du foie externe et apparent. »

276. « Quand le foie se détruit, alors le malade meurt, après avoir combattu long-temps, d'une consomption lente, ictérique, accompagnée d'une petite fièvre continuelle, d'une soif intolérable, d'une faiblesse extrême, d'une anxiété inexplicable, avec l'urine presque noire, la tympanite, les déjections sanieuses, très-fétides. »

277. « Cet état (276), quand il est autant avancé, ne peut se guérir, peut à peine se pallier : il fournit une nouvelle idée de l'ictère. »

278. « Si les ulcères formés du foie, et déjà rompus, versent leur matière dans la cavité abdominale, ils ajoutent constamment un nouveau pus à celui qui y est amassé ; ils convertissent tout l'humide et toute la nourriture du corps en un nouveau pus ; ils putréfient tous les viscères ; ils donnent ainsi naissance à l'ascite en simulant la tympanite ; d'où suit la mort, après une consomption lente et affreuse, accompagnée de tous ses symptômes. Cette espèce de jaunisse, presque semblable à la précédente (277), est absolument incurable. »

279. « Mais, toutes les fois que la matière en suppuration et l'ichor, ayant rongé les extrémités des canaux biliaires, coulent dans leur capacité et de là dans les intestins, ils produisent, selon la route qu'ils ont prise, des vomissements d'une matière fétide, putréfiée, purulente, ichoreuse, d'une couleur blanche, cendrée, brune, jaune, noire, ou des déjections alvines semblables, avec une perte absolue des forces, bientôt mortelles, ce que l'on appelle flux colliquatif. Voilà encore une nouvelle terminaison de l'ictère extrêmement à craindre. »

280. « Mais si ces mêmes humeurs (279) se répandent dans les extrémités rongées de la veine cave, de là, dans cette veine même, enfin dans la masse du sang, et qu'elles s'y mêlent, les symptômes les plus terribles et bientôt mortels se manifestent : d'énormes et fréquentes défaillances, des faiblesses extrêmes, un pouls mauvais de toute manière, le trouble de toutes les fonctions à la fois, la mort inopinée. Encore une autre espèce d'ictère. »

281. « Il n'y a point dans ce cas (280), de traitement qui réussisse ; seulement un grand usage des choses qui raniment les forces, résistent à la putridité, restituent de l'humide aux liqueurs, est de quelque utilité. »

282. « Mais si c'est la dernière espèce (275, n. 5) de la maladie qui a lieu, alors on ouvre la tumeur reconnue avec le moxa, le caustique, la lancette ; ensuite, au moyen des corrosifs et des suppuratifs, on prolonge la plaie par degrés assez profondément pour parvenir jusqu'à la vomique. »

283. « Si alors il sort au dehors un pus blanc, égal, uniforme, inodore, qui ne colore point la sonde, il y a de l'espérance : il faut en effet faire le traitement de l'ulcère, et employer en même temps à l'intérieur des médicaments dépuratifs. »

284. « Mais s'il sort un ichor jaune, brun, livide, noir, fétide, qui teigne la sonde d'une couleur d'iris, sanieux, ressemblant à de la lie, le foie se détruira peu à peu, le malade s'épuisera, et à peu près les mêmes symptômes que (280) auront lieu. »

285. « Et encore si » la matière inflammatoire, la fièvre cessant, reste embarrassée dans le foie, « il s'y formera

un squirrhe, lequel, par son volume, sa dureté, son accroissement, blesse la portion de l'organe qu'il occupe et ce qui l'avoisine, et produit par conséquent des maux semblables, mais lents, ne cède point aux moyens doux, se change par les moyens actifs en un cancer affreux, dont on comprend les terribles effets par la comparaison du caractère de ce mal avec la partie affectée. Les principaux effets d'un tel squirrhe sont un ictère perpétuel, » la consomption ictérique, une hydropisie incurable.

286. « D'où il résulte clairement que ce mal, reconnu à ces signes, doit être traité très-doucement, et n'est presque jamais guérissable. »

287. « Mais si une légère inflammation semblable s'est fixée dans une petite portion seulement du foie, elle donnera naissance à un calcul, à un squirrhe de peu d'étendue, à une pustule, à un petit abcès, qui, peu de chose par eux-mêmes, produisent bien des maux s'il survient de la fièvre (200). »

288. « Enfin l'inflammation du foie se termine subitement aussi par la mort, si les causes de l'inflammation sont si fortes que rien ne puisse passer par le foie, tandis qu'en même temps une fièvre intense pressera ; alors le foie, crispé vers les extrémités de ses vaisseaux dilatés, ne fait plus ses fonctions ; il se fait tout-à-coup un ictère considérable ; les vaisseaux se brisent ; le sang et la bile s'épanchent ; le malade meurt sur-le-champ. Ce qui annonce que ceci aura lieu, c'est, 1° l'intensité de la maladie dans le foie ; » 2° une inflammation érysipélateuse vers l'hypochondre droit, chez un homme cacochyme ; « 3° la perte subite et extrême des forces vers le commencement de la maladie. Mais on reconnaît que le mal se fait déjà » à une grande anxiété, à l'agitation, à ce que la région du foie ne peut supporter même le plus léger attouchement, « à des vomissements ou à des déjections de sang, de bile, d'un marc semblable à la lie d'huile, verdâtre, noirâtre, très-fétide, cadavéreux ; à un hoquet considérable, continuel ; à une fièvre très-intense, » à une chaleur intolérable, avec une sueur froide qui s'amasse en grosses gouttes, la langue et les extrémités étant froides ; « à une soif inextinguible, à une pâleur tout-à-fait subite, » à un pouls très-faible, très-fréquent, formicant ; au météorisme, à la face hippocratique.

289. « D'après tout ce qui a été exposé (250 jusqu'à 289), on peut concevoir une infinité de symptômes qui se rencontrent dans les maladies aiguës, dont la raison inconnue a donné naissance à ces vaines histoires de malignité, car, du foie dépendent tous les viscères de l'abdomen, et par conséquent toutes leurs fonctions, digestion, assimilation, nutrition, réparation du sang, excrétion alvine. Il y a dans le foie trois humeurs faciles à se putréfier dans la chaleur : un sang abondant et dissous, la bile de la vésicule et celle du foie ; le foie est très-voisin du diaphragme et du cœur ; les extrémités des pores biliaires étant obstruées, la liqueur bilieuse de la veine porte passe facilement dans la veine cave. De ces seules considérations, on voit encore combien est variée et multipliée l'idée qu'on peut se faire de l'ictère ; pourquoi on la guérit facilement quelquefois, et quand ; pourquoi elle est souvent très-opiniâtre ; pourquoi elle fait périr souvent promptement, souvent très-tard ; pourquoi elle vient, reste, s'en va, revient, par intervalles ; pourquoi elle paraît, se repose, revient, précédée d'anxiété, de vomissements, de douleurs, de convulsions si considérables, et ce que cela dénote ; pourquoi, dans les maladies aiguës, elle est si fâcheuse avant le septième jour ; pourquoi dans ces mêmes maladies elle est si » difficile à guérir « après le septième jour ; » pourquoi l'ictère est quelquefois la cause, quelquefois aussi l'effet de l'hépatitis ; « pourquoi il se guérit si bien par une dysenterie considérable, qui cesse promptement ; » quand « la saignée est avantageuse dans ces maladies ; » quand les purgatifs, les vomitifs, les fondants, les résolutifs, les frictions mercurielles, les huileux, les jaunes d'œufs sont utiles ; « pourquoi dans toute maladie aiguë il faut faire tant d'attention aux douleurs des hypochondres, à leurs tumeurs, à leur élévation en haut et en arrière ; » pourquoi l'hépatitis est si souvent prise pour la cardialgie, et ce qui en arrive ; pourquoi l'inflammation du foie en impose si souvent aux médecins pour une fièvre bilieuse et une saburrale, et combien quelquefois le diagnostique est ambigu, et l'erreur dangereuse ; pourquoi dans l'hépatitis l'ictère a lieu quelquefois, quelquefois non ; « pourquoi la couleur des yeux et de l'urine désigne si promptement la présence de l'ictère et sa disparition ; pourquoi les affections inflammatoires, suppuratoires, gangré-

neuses, squirrheuses, cancéreuses, de la rate, de l'estomac, de l'épiploon, du mésentère, des intestins, agissent toujours si violemment sur le foie lui-même; pourquoi, réciproquement, les affections inflammatoires, squirrheuses, du foie agissent si fortement sur ces viscères; pourquoi le foie est susceptible d'augmenter énormément, de se tuméfier, et ensuite de se racornir; pourquoi l'hydropisie et la tympanite, provenant d'affection du foie, sont d'autant plus cruelles; pourquoi l'hydropisie cause le rapetissement et le racornissement du foie, et en même temps un grand gonflement de la rate; quelle est la dysenterie hépatique, etc. Car il y a une infinité de choses qui ont rapport à ceci. »

L'INFLAMMATION DE L'ESTOMAC.

290. « Comme les autres parties, l'estomac peut aussi être attaqué d'une inflammation vraie, dont les signes et les effets sont à peu près ceux-ci : une douleur ardente, fixe, poignante dans la région même de l'estomac; l'augmentation de cette douleur dans l'instant qu'on prend quelque chose; un vomissement très-douloureux aussitôt après, avec un hoquet douloureux; une anxiété extrême et continuelle vers la région précordiale, une fièvre aiguë-continue. Ses causes sont les causes générales de l'inflammation, ou le voisinage d'autres organes enflammés; des âcres avalés, » ou formés au dedans; divers poisons, divers médicaments; l'âcre érysipélateux, variolique, arthritique, putride; celui des aphthes, de l'anthrax, de la peste.

291. « Ordinairement elle devient bientôt mortelle, à moins qu'on ne la traite sur-le-champ, à cause de la lésion d'une fonction nécessaire et des nerfs innombrables qui tiennent à l'organe. »

292. « Elle a coutume de se terminer, comme toutes les autres maladies, par la santé, par suppuration, squirrhe, cancer, gangrène; ou par une mort très-prompte, accélérée par les convulsions. »

293. « Dès qu'on connaît à ces signes (290) qu'elle existe, aussitôt il faut prescrire une forte saignée, que l'on répétera en cas de besoin; des boissons très-adoucissantes, nutritives, émollientes, anti-phlogistiques, opposées à la cause; des lavements et des fomentations analogues. Il faut éviter très-soigneusement toute espèce d'âcre, et plus que toute chose le vomissement. »

294. A la manière de toutes les autres inflammations, il se fait ou une résolution bénigne, ou une évacuation critique, la maladie se terminant par la santé.

295. « Si elle se termine par la suppuration, beaucoup de maux ont alors lieu, qui souvent paraissent étonnants, surtout la nausée, le vomissement, la douleur : la cause en étant ignorée, on les guérit rarement; si elle est connue, ils demandent à être traités comme les abcès. »

296. Le squirrhe produira le vomissement de ce qu'on prend, d'abord des solides, pris abondamment, ensuite même des liquides, quoique pris en petite quantité; la faiblesse, l'atrophie, et enfin une mort lente, très-malheureuse, après avoir long-temps souffert la faim. Dans ces cas l'estomac, surtout vers le pylore, est endurci, tuberculeux, demi-cartilagineux, le pylore lui-même se trouvant affecté de même et très-rétréci. On pallie ce mal, on ne le guérit pas. — Cette maladie a lieu fréquemment aussi, quoique l'inflammation ne l'ait pas toujours précédée, par diverses causes obstruantes qui agissent primitivement sur l'estomac.

297. « Quand elle a produit le cancer, alors elle excite ces énormes vomissements » sanieux, ichoreux, très-fétides; « des douleurs insupportables qui augmentent à la moindre chose qu'on prend, fixes, de longue durée, » rongeantes, brûlantes, « se renouvelant par toute espèce de médicament irritant. »

298. Ces maux incurables peuvent être adoucis seulement par des liquides très-doux, très-nourrissants, donnés à petites doses et fréquemment.

299. « L'origine, la nature, les effets, la connaissance, la prévision, la curation, la palliation de l'inflammation de la rate, du pancréas, de l'épiploon, » sa résolution bénigne, sa crise, soit bonne, soit mauvaise, les adhérences de ces organes aux parties voisines, « la terminaison par suppuration, » induration, « gangrène, squirrhe, cancer, peuvent se déterminer d'après ce que l'on sait de l'inflammation en général, et de celle de l'estomac en particulier. »

300. De là aussi et en même temps d'après la structure, la position, la fonction de l'estomac, on conçoit pourquoi son inflammation se guérit si difficilement; pourquoi le vomissement, la diarrhée, la cardialgie qui persiste après l'é-

ruption de la petite vérole, même d'un bon caractère, est d'un si funeste présage ; pourquoi l'inflammation de la rate est plus rare, tandis que son obstruction lente est plus fréquente ; quel mal en résulte, le traitement qui convient et ses effets ; pourquoi on croit quelquefois à l'inflammation de la rate, tandis qu'elle est du foie, et pourquoi le *lienetis* en impose parfois au médecin comme étant une pleurésie ; pourquoi on prend pour affection de la rate ce qui n'est qu'une distension par des vents, des matières, ou une inflammation du colon ; quels maux résultent d'une inflammation de l'épiploon quand il n'y a pas de résolution, et qu'elle forme des brides, des tumeurs, des adhérences avec les parties voisines.

L'INFLAMMATION DES INTESTINS.

301. « Les intestins, surtout et très-fréquemment les grêles, sont, comme l'estomac, souvent affectés dans leurs membranes d'une inflammation aiguë, par les causes ordinaires de l'inflammation qui se portent là ; ou par la matière âcre d'une boisson, d'un aliment, d'un assaisonnement, d'un médicament, d'un poison, avalée, parvenue là, retenue et fixée dans les plis des valvules ; ou bien encore par une matière âcre » quelconque, « bilieuse, putride, purulente, ichoreuse, gangréneuse, » rhumatisante, arthritique, « atrabilaire, » érysipélateuse, variolique, « venant de l'œsophage, de l'estomac, du foie, de la rate, du pancréas, de l'épiploon à ce canal, s'y fixant, le corrodant ; enfin par une convulsion considérable qui a précédé, » long-temps continuée, « produit des vents, arrêté le mouvement, et donné ainsi naissance à l'inflammation, » par leurs divers étranglements.

302. Or, cette inflammation est ou *originaire* ou *symptomatique*.

303. « Formée dans ces parties, elle resserre les intestins, ferme leur cavité, empêche ce qui se présente de passer, gonfle énormément la portion du canal au-dessus de l'endroit obstrué, et l'estomac lui-même, les distend, les dilacère, les enflamme ; produit par là une douleur très-aiguë, brûlante, fixe, » qui s'augmente par le toucher, par les vents, par ce qu'on prend, « et la répand dans tout le trajet enflammé, excite, quand elle est irritée par ce qui y aborde, de violentes convulsions dans le diaphragme et dans les muscles abdominaux ; constipe le ventre ; provoque le vomissement des choses avalées et qui arrive plus tôt ou plus tard après qu'on les a prises, suivant que son siége est plus haut ou plus bas ; produit des vents douloureux, des tranchées très-aiguës ; avec des borborygmes ; l'iléus, le volvulus, l'abcès, la gangrène, le squirrhe, le cancer, une fièvre très-aiguë, une faiblesse extrême par l'atrocité de la douleur ; » des convulsions générales, funestes surtout aux sujets fort irritables ; le météorisme, une mort très-prompte, ou, le mal étant plus doux, des maladies longues, difficiles à guérir, incurables.

304. Le commencement de la maladie « en impose » souvent « à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes : on l'attribue, avec un succès hasardeux, à du froid, à des vents, » à la saburre, au spasme : « on la traite avec les échauffants, les carminatifs, » les purgatifs ; « et l'issue en est funeste. »

305. « Or, on la reconnaît pour une vraie inflammation, 1° à une fièvre aiguë, continue, inflammatoire ; « 2° à une douleur » continuelle, fixe, qui ne supporte pas le toucher.

306. « Si elle occupe l'arc du colon (301), elle produit la douleur qu'on appelle de colique ; » si c'est l'intestin rectum, « alors on la prend ordinairement » ou pour un lombago, ou « pour des hémorrhoïdes internes, » ou pour une dysenterie qui, étant douce, un peu sanguinolente, bilieuse, résout quelquefois la maladie.

307. « Sitôt que sa présence est reconnue par les signes (301, 303), dans cet état il faut sur-le-champ, et de toutes ses forces, tenter sa guérison, qui s'obtient 1° par la saignée forte et répétée, comme dans la pleurésie, » et par l'application des sangsues au fondement ; 2° par l'usage assidu de lavements relâchants, délayants, anti-phlogistiques, souvent répétés, jusqu'à trois fois, quatre fois, et plus dans un jour ; 3° par des boissons continuelles, tièdes, ayant les mêmes vertus, en ajoutant ce qui est opposé à une cause particulière découverte ; 4° par des fomentations analogues sur tout l'abdomen, et 5° en s'abstenant toujours avec précaution de tout ce qui est âcre, augmente l'activité, échauffe, boisson, aliment, médicament, mouvement, affection de l'âme ; 6° en persistant dans l'usage de ces moyens

jusqu'à ce que tout le mal soit apaisé, et n'ait pas reparu de trois jours. »

308. « Ce mal (301, 303) ayant eu lieu, n'ayant pas été traité par les moyens convenables, et subsistant toujours avec force au-delà de trois jours; » les causes morbifiques n'étant pas très-violentes, et le sujet étant d'ailleurs sain, « si, à la place de la douleur, de l'ardeur, de la distension, il survient un frisson vague par tout le corps, sans cause, une douleur obtuse avec pesanteur dans la région, ce sera le signe qu'il s'y forme un abcès, d'où, par sa rupture, le pus s'écoulera dans les quatorze jours; s'il se répand dans la cavité de l'abdomen, ce sera » une hydropisie purulente, « avec beaucoup de maux comme 278; mais s'il s'écoule dans la cavité de l'intestin, ce sera une dysenterie de même nature, abondante ou non, de longue ou de courte durée, à raison de la nature de l'ulcère existant : de là suit » ou une convalescence lente, ou la mort par consomption.

309. « Du moment que l'on connaît que l'état (308) a lieu, aussitôt il faut interdire tout aliment qui peut fournir des matières stercorales abondantes, dures, épaisses, âcres; il faut nourrir le malade seulement de bouillons où auront cuit des racines légèrement détersives, lui faire boire abondamment des » décoctions « balsamiques, détersives, et lui en administrer en lavement; ou bien lui faire prendre les eaux minérales à grande dose, » avec le lait, « ou » pures : « il faut continuer ces remèdes jusqu'à parfaite guérison. »

310. Quelquefois toute douleur cesse absolument, une membrane, qui a l'air en quelque sorte de la tunique villeuse des intestins, sortant par l'anus, et le malade guérit; elle cesse aussi, le ventre cependant se distendant davantage; terminaison douteuse, une lymphe phlogistique étant déposée, soit dans la cavité de l'abdomen, soit dans celle de l'intestin.

311. Les malades périssent aussi en convulsion dans la force d'une inflammation extrême, avant que la maladie se termine d'aucune manière connue et commune aux autres inflammations; si c'est un enfant, ou une femme, ou encore un homme fort irritable, et si l'irritation est grande.

312. « Mais si la maladie a eu des causes très-violentes (301), et a produit les symptômes les plus terribles, » surtout chez un sujet cacochyme, « elle pourra aisément produire dans ce lieu (301, 306) une gangrène suivie d'une mort misérable » : et cela arrivera certainement et promptement, si l'inflammation était érysipélateuse, et surtout d'un érysipèle phlycténeux.

313. « On prévoit facilement que la gangrène aura lieu, les mêmes circonstances observées ayant précédé (312), si en même temps il ne paraît aucun signe d'une résolution bénigne (306), ou des effets du traitement (307). »

314. « Les signes précédents (313) apprennent qu'elle a lieu. Alors il y a une rémission, subite et sans cause, de la douleur qui était extrême, le pouls demeurant faible, intermittent, » très-fréquent; « avec une sueur froide; le froid » des extrémités, du bout du nez, de la langue; la face hippocratique; la pénétration de l'esprit restant cependant ce qu'elle était, ou même augmentant, ou bien y ayant un délire doux, taciturne; avec atonie des intestins, météorisme, «dysenterie fétide,» cendrée, «ichoreuse, livide, noire, » cadavéreuse, « sans que le malade s'en aperçoive. D'où suit bientôt une mort paisible : le mal, arrivé à ce point, n'étant pas susceptible de guérison. »

315. « Mais si l'inflammation, durant long-temps dans les intestins désignés (301, 306), et ne s'élevant pas à la plus grande force (303), ne se termine ni par résolution (306), ni par l'effet des remèdes (307), ni par suppuration (308), et laisse ensuite, dans le lieu affecté, de la stupeur, de la pesanteur, du tiraillement, continuellement, il faut penser qu'un squirrhe » ou une dureté squirrheuse « s'y forme », les membranes des intestins devenant tuméfiées, dures, demi-cartilagineuses; la cavité étant par là rétrécie, détruite.

316. « D'où il résultera dans ce lieu beaucoup de maux graves, opiniâtres : tels que, surtout, de l'engourdissement, de la pesanteur, de l'augmentation de volume, allant toujours en croissant; de là, le rétablissement de la cavité intestinale; la stagnation des matières fécales et du chyle, leur action sur le lieu qui s'oppose à leur passage, surtout la matière devenant putride par son séjour; de là, l'occlusion de l'intestin « et son énorme dilatation au-dessus de l'endroit rétréci; « de là, l'entortillement, le retard des aliments, l'iléus, le volvulus; ou, par l'impression d'un âcre irritant,

une dysenterie sèche, la convulsion, le hoquet, le vomissement, une douleur constante, la fièvre, la maigreur, l'atrophie, la mort. »

317. « Les médicaments, quels qu'ils soient, font peu de chose : que la nourriture soit d'aliments liquides, nourrissants, » donnés « à petite dose et fréquemment, soit par la bouche, » soit en lavement, soit par bain. On supporte ainsi long-temps la maladie sans grands accidents. »

318. « Mais si ce squirrhe formé dans cette partie dégénère en cancer, on voit alors un état de choses très-déplorable et sans remède, dont on peut se former une idée d'après l'histoire du cancer comparée avec la nature, la fonction, la texture nerveuse de l'intestin. Il en résulte surtout une dysenterie très-âcre, continuelle, rebelle, qui brûle, ronge, consume toutes les parties qu'elle parcourt, occasionnant des convulsions horribles, des douleurs au-dessus de toute patience, fixes, longues, jusqu'à ce que la mort, le seul soulagement à tant de maux, arrive enfin. »

319. « Si, aussitôt qu'on connaît l'existence du squirrhe, on le traite par la méthode (317), on se garantit beaucoup du mal (318). Mais si, pour le surmonter, on applique des médicaments âcres, et surtout de forts purgatifs, alors le cancer s'y déclare, et y exerce ses ravages. Dans ce cas, il ne faut donner pour boisson que du petit-lait récent; pour nourriture, que des bouillons farineux ou de viande avec des jaunes d'œufs; des lavements très-doux, qu'avec la décoction de graine de lin, de feuilles de morelle ou de têtes de pavot blanc : on emploiera des médicaments extrêmement adoucissants, calmants, combinés avec un peu d'opium, et qui ne deviennent pas facilement âcres. »

320. « Enfin, on voit clairement de là pourquoi les praticiens rencontrent si souvent des douleurs de l'œsophage, de l'orifice supérieur de l'estomac, du foie, de la rate, du pancréas, de l'iléon, du colon, si cruelles, fixes, opiniâtres, insupportables, supérieures aux efforts de l'art; que dans toute affection iliaque vraie il y a toujours une cause physique, quelle qu'elle puisse être, qui empêche absolument le passage des matières dans le canal, que ce soit ou le dérangement de l'organisation de l'intestin, ou quelque matière qui remplit sa cavité (et cette matière, on l'a trouvée très-variée), » ou quelque partie voisine qui comprime, qui resserre l'intestin; si, et quand, il est bon, ou quand il est mortel, d'employer dans l'iléus les substances froides, en boisson, en épithème, en lavement, en bain, en douche, en friction; « de plus, combien la dysenterie est variée, et étonnante sous toutes ses formes; de quelle prudence a besoin le médecin qui veut donner un purgatif, » un vomitif, un carminatif, un narcotique, « dans les grandes douleurs de ces parties; quelle est souvent cette superpurgation incurable qui, chez quelques malades, suit l'usage de ces remèdes; combien il est nécessaire de varier les remèdes et la méthode curative pour guérir les dysenteries; combien il est léger, trompeur et pernicieux de ne recommander, pour les guérir toutes, qu'un médicament particulier, quel qu'il puisse être, ou une seule méthode générale; » pourquoi, d'après cela, la saignée et les émollients sont quelquefois utiles aux dysentériques, et les évacuants nuisibles; pourquoi la dysenterie des enfants est plus mauvaise, et la convulsion qui lui survient mortelle; pourquoi dans toute colique un peu grave, quelle qu'en soit l'origine, les anti-phlogistiques et les émollients conviennent presque toujours; pourquoi dans toute douleur de ventre avec constipation, il faut rechercher s'il y a hernie, peut-être étranglée; pourquoi on confond si aisément l'inflammation des intestins avec la colique bilieuse; pourquoi la saignée arrête quelquefois les diarrhées symptomatiques des fébricitants; pourquoi, dans l'entéritis, le ventre est quelquefois très-libre, quelquefois très-constipé; pourquoi, dans l'entérocèle, surtout s'il est récent et peu considérable, une méthode fortement antiphlogistique est presque la seule convenable, avec les tentatives pour la réduction; et pourquoi, la réduction étant opérée, il faut encore insister long-temps sur cette même méthode; pourquoi les purgatifs, les opiacés, la fumée de tabac, le mercure avalé augmentent plutôt souvent l'iléus qu'ils ne le guérissent; et quand il y a lieu à les employer; pourquoi il est si important de bien examiner si le ventre des malades de fièvre putride est douloureux au toucher; ce que c'est que le météorisme inflammatoire et la tympanite inflammatoire; quelle est la mort la plus fréquente dans la fièvre putride; pourquoi, dans une très-grande douleur de ventre, le pouls est

mou, obscur, et quels sont les phénomènes trompeurs dans cette circonstance; pourquoi, dans la colique des enfants à la mamelle et dans les convulsions qui en sont les suites, les fomentations et les boissons émollientes sont assez fréquemment préférables aux absorbants, à la rhubarbe, aux carminatifs, aux anti-spasmodiques ; « et une infinité d'autres choses semblables. »

LE NÉPHRITIS.

321. « On reconnaît que les reins sont attaqués d'une vraie inflammation, à une douleur ardente, pongitive, forte, inflammatoire de la région où ils sont situés; à une fièvre aiguë, continue, qui l'accompagne; à des urines peu abondantes, rendues souvent en petite quantité chaque fois, très-rouges et enflammées, ou, quand le mal est extrême, aqueuses; en outre » (surtout quand le mal s'étend au bassinet du rein, aux uretères, à la vessie), « à l'engourdissement de la cuisse voisine, à la douleur de l'aine et du testicule du même côté, à une douleur iliaque, au vomissement d'une bile variée, à des rots perpétuels. »

322. « Toutes les causes générales de l'inflammation, appliquées aux reins, produisent cette maladie (321); ainsi donc 1° tout ce qui intercepte le passage aux extrémités des artères, une plaie, une contusion, un abcès, une tumeur, rester long-temps couché, un effort considérable du corps, un petit calcul; 2° tout ce qui empêche l'urine de passer dans le bassinet, l'uretère, la vessie, par exemple, des causes semblables à celles qui viennent d'être détaillées, appliquées à ces parties; 3° tout ce qui pousse par force les parties les plus épaisses du sang dans les canaux urinifères, comme la course, » la danse, « une équitation longue et violente, » la voiture sur un chemin raboteux, « la grande chaleur, les efforts, la pléthore, les diurétiques âcres, les poisons; 4° la contraction spasmodique et long-temps permanente de tous ces vaisseaux. »

323. « Si une inflammation extrême s'est emparée de ces vaisseaux, ils sont souvent tellement resserrés, qu'on ne rend point d'urine; qu'on n'en rend quelquefois que très-peu, qui est transparente, ténue, aqueuse, ce qui est très-mauvais. Souvent les nerfs qui tiennent aux reins et ceux du voisinage, étant irrités, elle occasionne des douleurs et des convulsions à l'estomac, au mésentère, aux intestins, aux uretères : ce qui produit des rots, des nausées, des vomissements, des évacuations alvines, l'iléus, l'ischurie, l'engourdissement des cuisses, leur immobilité, l'ardeur des lombes. »

324. « L'inflammation des reins se guérit par les doux efforts de la nature et la douceur de la maladie, 1° par résolution; 2° par un flux d'urines abondantes, rousses, épaisses, rendues, sans interruption, avant le septième jour de la maladie, ou au plus tard avant le quatorzième; 3° par des hémorrhoïdes fluant largement au commencement de la maladie. »

325. « Quand les signes qui lui sont propres la font raconnaître dans l'état d'inflammation (321, 323), on la guérit, 1° par les remèdes généraux applicables à toute inflammation, la saignée par la lancette, » par les sangsues à l'anus, « les révulsifs, les délayants; 2° par les décoctions adoucissantes, émollientes, anti-phlogistiques, données à grande dose; 3° par les lavements, les fomentations, les bains composés avec les mêmes substances; 4° par une nourriture humectante, douce; par le repos, en évitant un lit échauffant, surtout de se tenir couché sur le dos. »

326. « Il est utile d'adoucir un trop fort vomissement s'il est symptôme de la maladie, en buvant fréquemment » d'une décoction tiède de graines céréales, ou du bouillon de viandes.

327. « Et par cette seule méthode, on guérit même le néphritis produit par un calcul fixé dans les reins ou dans les uretères, et qui se déplace. »

328. « Si dans le cas (327) ces moyens ne suffisent pas, l'opium est utile, en calmant les spasmes, en relâchant les parties crispées, la phlogose étant préalablement abattue. »

329. « Si les causes du néphritis sont grandes, s'il n'y a point de résolution (324), et que le mal ne se guérisse point (325), mais se prolonge au-delà du septième jour, l'abcès est à craindre. On connaît qu'il se forme par la rémission de la douleur, son changement en pulsative, un frisson qui revient souvent, la pesanteur et l'engourdissement de la partie. On connaît qu'il est formé quand les symptômes décrits ont précédé, qu'il y a abattement, chaleur, tension dans l'endroit, et que le malade rend des urines purulentes, fétides, semblables à des urines salées, putréfiées. Aussitôt que l'on sait que l'abcès est formé, il faut

employer d'abord les maturatifs puissants et les émolliens ; ensuite, lorsque l'urine paraît purulente, » les détersifs « purs, tels que les eaux minérales » bues avec ou sans le lait, « le petit-lait et autres semblables, auxquels on associera les balsamiques. »

330. « Mais si cette suppuration (329) dure long-temps, le rein consumé en entier forme un sac qui ne sert à rien, et il existe une consomption rénale, » qu'on supporte souvent long-temps.

331. Quelquefois l'abcès fait saillie au dehors, et s'ouvre spontanément, ou par le secours de l'art : il guérit rarement, l'ulcère ordinairement restant fistuleux. Très-rarement le pus se fait une issue par la partie du colon qui lui est contiguë ; l'évènement en est douteux.

332. « S'il se forme là un squirrhe, il en résulte ou une paralysie de la cuisse, ou la claudication du même côté; mal incurable : d'où suit souvent une consomption lente, l'hydropisie, etc. »

333. « Mais si une petite quantité de la matière inflammatoire, étant coagulée, s'arrête dans un petit follicule de l'urine, elle forme une base à laquelle la matière sablonneuse de l'urine s'appliquant par couches successives, produit un calcul rénal, et continue ainsi à l'augmenter.

334. « Le néphritis se termine aussi quelquefois par gangrène : ce que l'on reconnaît à la violence de la cause (322), à celle des symptômes (323), au défaut de soulagement par les remèdes (325), à la rémission subite de la douleur, sans cause, avec une sueur froide, un pouls faible, intermittent ; par le hoquet, des urines nulles, ou livides, noires, filamenteuses, puantes, salies par des caroncules brunes ou noires, l'absence subite et totale des forces. Alors rien ne réussit. »

335. « D'où il est clair qu'il y a une infinité d'espèces et de causes du néphritis, dont une est le calcul ; que cependant le traitement est le même pour toutes ; pourquoi, dans les fièvres, le néphritis (321), et sa crise (324), ont lieu si souvent : bien plus, on comprend par là, et on guérit l'ischurie qui provient d'un vice des reins ou des uretères. »

L'INFLAMMATION DE LA VESSIE URINAIRE.

336. On connaît que la vessie urinaire est enflammée, à une douleur continuelle, ardente, poignante, dans la région qu'elle occupe ; à une fièvre aiguë, continue, inflammatoire ; à l'urine rendue fréquemment, mais en petite quantité, avec strangurie, enflammée, contenant en suspension un mucus, qui bientôt gagne le fond du vase ; au vomissement de ce qu'on prend, d'une bile jaune, ou verte.

337. Les causes générales de l'inflammation, déterminées vers la vessie, produisent cette maladie, ainsi que les diurétiques âcres ; l'âcre rhumatismal, arthritique, érisipélateux, vénérien ; les hémorrhoïdes, le calcul, l'inflammation des parties voisines, les diverses maladies de l'urètre et de l'intestin rectum.

338. Le traitement, la terminaison, doivent être pris de ce qui a été exposé sur l'inflammation en général, et sur celle des reins en particulier, ayant égard à la différence des parties affectées.

339. De là aussi on emprunte le traitement de l'inflammation de la matrice, maladie peu fréquente peut-être par elle-même, mais qui a souvent lieu par suite d'un accouchement laborieux, terminé par la main, avec les ferrements, par l'abus des emménagogues, des aristolochiques, des ecboliques.

LA FIÈVRE BILIEUSE.

340. Si les éléments de la bile, ou l'humeur biliforme, abondent dans le sang, il en résulte la *pléthore bilieuse*, appelée *polycholie*.

341. Celle-ci se dissipe *spontanément* par le vomissement, par les selles, par un choléra, par une sueur abondante, nidoreuse ; par des urines bilieuses qui deviennent bientôt jumenteuses, avec un sédiment jaune, briqueté ; ou bien elle se guérit par un *traitement*, le régime, l'exercice, des médicaments émétiques, purgatifs, diaphorétiques, toniques.

342. La polycholie, quand elle n'est pas dissipée de cette manière, produit, par son abondance, par sa consistance, par son âcreté variée, par métastase, une infinité de maladies, différentes en apparence, selon la différence de l'altération de la polycholie, et de la nature de la partie affectée.

343. Mais si, à raison de sa quantité, de son acrimonie, elle commence à être turgescente, et la fièvre survenant, à se mettre en mouvement, et ainsi mise en mouvement, à être chassée du corps par différentes voies et de diverses manières, c'est ce qu'on nomme *fièvre bilieuse*. — Laquelle règne tous les ans dans le fort de

l'été, et tient presque le premier rang parmi les fièvres annuelles, attendu que de tout temps, dans tous les pays, on l'a observée beaucoup plus fréquemment que les autres.

344. Elle suit la marche de la continue-rémittente, de la quotidienne, de la tierce simple ou double, dont les accès se terminent ordinairement par un vomissement, par une diarrhée, par une sueur abondante et nidoreuse, par des urines bilieuses, abondantes, jumenteuses, hypostatiques.

345. Elle parcourt deux périodes : la première, lorsque la matière morbifique, encore mêlée aux humeurs, circule avec elles au milieu des mouvements fébriles: c'est celle de *crudité*. L'autre est celle de *coction*, lorsque, étant assimilée par les forces de la vie à une humeur excrémentielle, cette même matière se présente partiellement, sur la fin des exacerbations, à différents couloirs, pour être évacuée.

346. Mais si toute la matière biliforme à peu près, un jour décrétoire, la coction étant faite, l'exacerbation ordinaire, souvent plus forte que les autres, ayant précédé, se porte à l'estomac et aux intestins, et cherche à sortir par haut ou par bas, on dit qu'il y a *turgescence*.

347. Une nourriture grasse, huileuse, terrestre, austère, farineuse, vappide, et de substances qui se pourrissent aisément; une habitation basse, l'hôpital, la prison, le vaisseau ; un ciel chargé de beaucoup de phlogistiques, humide et chaud en même temps (ce qui rend ces fièvres extrêmement aiguës), ou humide et froid, disposent à cette fièvre; beaucoup de choses l'excitent, et surtout un travail excessif à l'ardeur du soleil, le refroidissement quand on a très-chaud, l'effroi, la colère, le chagrin, la honte, la gloutonnerie, une chute de haut, une plaie, une hémorrhagie, la suite de couches, une autre fièvre quelconque qui met en mouvement la polycholie.

348. Cette fièvre, si elle est simple, commence par de l'horripilation et de la chaleur alternativement ; par la céphalalgie, et la sensation d'une grande chaleur à la tête ; il s'y joint la chaleur des lombes et du dos, un pouls plein, sans dureté, accéléré; des yeux rouges, ou d'un jaune très-délayé, ou verdâtres avec une petite teinte jaune ; la sueur de la face et de toute la tête ; la rougeur foncée des joues, avec une pâleur jaunâtre ou verdâtre vers les narines et les lèvres; la langue jaune, couverte de filets jaunâtres, comme du lin ; un afflux au gosier d'une salive insipide, amarescente, d'un goût nauséabond; la sécheresse des lèvres; la saveur de ce qu'on prend altérée, amère ; une salive blanche, écumeuse, semblable à une dissolution de savon qu'on fait mousser; le crachement d'une matière gluante, quelquefois d'une couleur herbacée et de vert-de-gris ; l'anorexie, des rots amers, brûlants, austères, douceâtres, avec nausées ; des envies de vomir, et des vomissements d'une matière qui varie, porracée, érugineuse, comme du jaune d'œuf, noire, brûlant la gorge, agaçant les dents, d'une saveur acerbe, métallique; l'anxiété, et une sensation de plénitude à la région précordiale; l'agitation; le désir de l'eau froide rendue aigrelette, de l'air frais et courant, et le soulagement momentané obtenu par là, du mal de tête et de la chaleur ; des sueurs fortes, nidoreuses ; des selles d'un jaune foncé, comme quand on a pris de la rhubarbe, très-puantes, en petite quantité, avec des vents très-fétides; des urines presque dès le commencement jaunes, safranées, écumeuses, grasses : le sang des saignées, ou est d'un beau rouge, ou forme une croûte inflammatoire d'un jaune foncé; le sérum est vert, d'un jaune-verdâtre, amer ; les symptômes moins fréquents sont les pétéchies lenticulaires, morbilleuses, le millet rouge, les charbons, les bubons, etc.

349. Elle a un caractère parasite ; c'est pourquoi elle s'associe très-facilement aux autres maladies quelconques, qu'elle détourne de leur génie et de leur caractère ordinaires, qu'elle rend irrégulières et mauvaises, ou qu'elle soumet à son empire : sa complication avec la petite vérole ne doit pas être oubliée.

350. Il n'y a peut-être pas une autre fièvre qui se plaise à des variations aussi multipliées, qui se modifie d'autant de manières différentes, étant d'un caractère vraiment prothéiforme, non-seulement dans les diverses années, mais encore la même constitution régnant.

351. Souvent elle excède les bornes de l'été et s'étend fort avant dans l'automne, et jusque dans l'hiver, quand par hasard il est trop mou ; et n'ayant pas cédé entièrement, elle se ranime au printemps, et rassemblant ses forces, elle domine de nouveau l'été suivant ; alors d'annuelle elle devient stationnaire.

352. On l'appelle continue-rémittente, demi-tierce ou *hémitritée*, et aussi *tri-*

tœophie, continente, dénomination non caractéristique : les anciens l'appelaient indistinctement typhode (τυφώδης), asode (ἀσώδης), épiale (ἠπίαλος), lipyrie (λειπυριας), lyngode (λυγγώδης), fièvre ardente, ou causus (κᾶυσος καυσώδης), et aussi πυρ, ou feu, etc. : noms empruntés de quelques symptômes marquant de cette fièvre, mais qui ne conviennent pas à toute et à chaque fièvre bilieuse, et que l'on a coutume de transporter aussi à d'autres genres de fièvres. Elle est appelée plus convenablement *bilieuse* par les modernes.

353. Il arrive de temps en temps que l'humeur biliforme qui doit, sur la fin d'une exacerbation, se dissiper par les sueurs, rencontre, dans sa circulation dans les vaisseaux, un obstacle, et se fixe dans quelque partie du corps, soit à cause de l'excès de la fièvre et de la turgescence des humeurs, soit à cause de quelque partie trop faible ou imperméable à l'humeur qui circule, soit par d'autres raisons qui nous sont encore inconnues.

354. De là les divers dépôts de l'humeur biliforme, en différents endroits et avec des effets variés.

355. Ainsi se forme la première division de la fièvre bilieuse : 1° en *bilieuse universelle*; 2° en bilieuse avec métastase ou dépôt.

356. Une portion de l'humeur bilieuse détermine, portée au cerveau, les délires, les frénésies, les apoplexies, tous les genres de convulsions; aux yeux, les cécités, les cataractes subites, les ophthalmies, les opacités de la cornée, les taches, etc.; à la gorge, l'angine; à la poitrine, les toux, la pleurésie, la péripneumonie, l'hémoptysie, etc.; à l'abdomen, les vomissements, les choléras, les dysenteries, les coliques, les diarrhées, les attaques d'hémorrhoïdes, les difficultés d'uriner, les hémorrhagies de matrice et les avortements; aux articulations et aux membres, les hérysipèles, le millet rouge, certaine espèce de dartre et de gale, les pétéchies, l'exanthème ortié, etc.

357. On voit clairement, d'après cela, quelle est la notion de la frénésie *bilieuse*, de la pleurésie *bilieuse*, de l'hémoptysie *bilieuse*, de la fièvre érysipélateuse, quelquefois de l'ortiée et très-souvent de la pétéchiale; ainsi que d'autres maladies auxquelles l'épithète de bilieuses conviendrait très-bien, et qu'elle distinguerait suffisamment d'autres d'origine différente; car ce ne sont que diverses manières d'être de la même fièvre bilieuse.

358. Il y a aussi une autre fièvre bilieuse *simple*, *pure*, *sans mélange*; et une autre *compliquée* avec une maladie quelconque, fébrile ou non fébrile. — Ce qui forme une nouvelle et importante division.

359. Elle se complique plus souvent avec la fièvre inflammatoire au commencement d'une épidémie bilieuse, et sur la fin, avec la fièvre pituiteuse, soit seule, soit mêlée de phlogose : elle se marie avec les suites de couches, la rougeole, et surtout la petite vérole.

360. Elle se termine : 1° par la mort; 2° par la santé; 3° par d'autres maladies.

361. Elle se termine par la mort : 1° par la métastase de l'humeur bilieuse sur une partie noble, le cerveau surtout, et les poumons, et aussi dans les cavités du thorax, dans le péricarde, comme on le sait par les ouvertures de cadavres; 2° par un érysipèle interne qui tourne promptement en gangrène; 3° par l'anthrax des intestins; 4° par une dégénérescence putride, spontanée, ou due à un mauvais traitement.

362. Elle se termine par la santé : 1° la saburre bilieuse se trouvant peu abondante, bénigne, énervée par beaucoup de boissons aqueuses, acidules, savonneuses; 2° cette saburre, plus abondante et plus âcre, étant épuisée par des vomissements et des selles venus spontanément ou provoqués par l'art lors d'une exacerbation; ensuite aussi par des urines et des sueurs, après que le système gastrique aura été nettoyé; quelquefois même par une hémorrhagie du nez, de la matrice, par un flux hémorrhoïdal, par une éruption miliaire, par la salivation, par des aphthes.

363. Elle se change en d'autres maladies, savoir : en fièvre *bilieuse-inflammatoire*, *ardente*, *bilieuse-putride*, putride, quand la matière biliforme, plus abondante, plus âcre, mêlée plus intimement au sang, plus difficile à en être débarrassée, n'est pas évacuée par les couloirs convenables devenus imperméables par obstruction, par spasme, par inflammation; mais que, retenue dans le sang, ou elle l'enflamme, ou elle se l'assimile et le dissout. Elle se change aussi en fièvre intermittente, conversion favorable, par un traitement convenable; par négligence au contraire, ou par un mauvais traitement, en langueurs chroniques, en dérangements multipliés de

la première coction, en hypochondriacisme, en cacochymie et cachexie bilieuse, en goutte de longue durée, etc.

364. Le traitement s'opère, quand la maladie est légère, par les acides végétaux, les sucs savonneux, apéritifs, eccoprotiques des fruits de l'été, et la diète anti-bilieuse toute entière; par les altérants, les demi-émétiques, les émétiques, qui portent l'humeur biliforme vers différents couloirs, surtout vers le foie et les premières voies; par les purgatifs doux. Quand la maladie est plus forte, on emploie les mêmes moyens dans le premier stade. — Et de plus dans le second, un ou plusieurs émético-cathartiques, le corps ayant été préalablement disposé à subir cette évacuation, et la matière rendue mobile; un air frais et libre, en en jugeant, non d'après le thermomètre, mais d'après la sensation agréable qu'éprouvera le malade; la boisson d'eau froide, la situation du corps élevée, surtout dans le mal de tête violent, et aux approches de la frénésie.

365. On dispose le malade à prendre l'émético-cathartique, 1° par la saignée, et le traitement anti-phlogistique, s'il est jeune, dans l'âge viril, s'il a la fibre raide, de la pléthore, si le temps dispose à l'inflammation, si en outre une diète et une médecine échauffante ont été employées; 2° en enlevant par les moyens appropriés les diverses affections qui empêchent ou contr'indiquent le vomissement.

366. On dispose la matière à sortir par une boisson fondante, savonneuse, saline, miellée; par l'oxymel, etc.

367. Les malades doivent surtout être préparés à l'émético-cathartique, si, outre les raisons alléguées (365), qui exigent la saignée, la fièvre bilieuse a produit une métastase sur quelque partie essentielle, c'est-à-dire, dans la frénésie bilieuse, dans l'hémoptysie bilieuse, dans la pleurésie bilieuse, dans la colique bilieuse. En effet, une ou plusieurs saignées étant faites, suivant que l'auront exigé les raisons exposées (365), et la matière étant délayée, l'émético-cathartique chassera la saburre du système gastrique, donnera une secousse utile aux viscères qui ont supporté la métastase, déplacera la matière qui s'y est fixée, la ramènera dans le torrent de la circulation, la poussera vers les pores de la peau, pour être expulsée par les sueurs que le vomissement a toujours coutume de produire.

368. Les premières voies étant nettoyées, un vésicatoire détournera les métastases dangereuses que cette méthode (367) n'aurait pu dissiper; lequel pourtant ne convient pas d'ailleurs à la maladie principale, en ce qu'il rend les urines et les évacuations alvines moins abondantes, et que l'humeur biliforme sort principalement par ces deux voies.

369. La fièvre étant détruite, ou très-adoucie par l'action de l'émético-cathartique, le malade commence à entrer peu à peu en convalescence, ayant des sueurs nocturnes, douces qui le soulagent, et par l'usage des fondants, des savonneux, des eccoprotiques, des acescents, le maladie n'excédant pas les quatorze jours.

370. Il guérit tout-à-fait, soit spontanément, soit si la maladie, parce qu'elle était grave, le traitement ou toute autre cause l'ont trop affaibli, par l'usage des analeptiques, des stomachiques, des amers, le vin d'absinthe, les viandes légères, l'équitation, le séjour de la campagne, etc., le ventre se maintenant toujours libre.

371. La convalescence est plus lente que celle de la fièvre inflammatoire, plus prompte que celle de la pituiteuse; mais les rechutes sont plus faciles que dans ces deux autres fièvres.

372. Les cordiaux, les échauffants, le quinquina, les vésicatoires, l'opium, les acides minéraux, etc., sont par eux-mêmes nuisibles dans cette fièvre.

373. Les paysans qui, brûlés par les ardeurs de l'été, sont couverts d'une sueur abondante, et ainsi trempés se laissent refroidir très-souvent sans précaution, étant plus que qui que ce soit attaqués de cette fièvre, quoiqu'ils vivent presque uniquement de végétaux; et ceux, au contraire, qui font le plus grand usage de viande et de vin, en étant pour la plupart exempts, pourvu qu'ils évitent le trop grand soleil, ou qu'ils ne se refroidissent pas sur-le-champ quand ils sont tout en sueur: on voit clairement en quoi consiste principalement la manière de se préserver.

374. Après le soin d'éviter le refroidissement subit du corps en sueur, dans la constitution bilieuse, on aura encore un grand moyen d'écarter cette fièvre dans l'usage des fruits d'été, acescents, savonneux, eccoprotiques, et dans la fuite des excès de table.

375. On voit clairement d'après tout ceci, combien la famille des maladies bilieuses est étendue, combien leurs varia-

tions et leurs complications avec d'autres sont multipliées; — quand le vomitif, ou le purgatif, ou l'émético-cathartique est indiqué, dans quel temps de la maladie il faut le donner, combien de fois il faut le répéter; — pourquoi il peut y avoir saburre bilieuse sans fièvre bilieuse, et réciproquement; — quelle est l'affinité, la variation, la dégénération successive des humeurs quand elles forment la fièvre bilieuse, la putride, les pétéchies, l'érysipèle, les fièvres intermittentes, surtout la tierce et la quarte, la dysenterie, les aphthes, la péripneumonie fausse, l'asthme humoral et le convulsif, la phthisie pituiteuse, la tuberculeuse, la maladie hypochondriaque, la goutte, le très-grand nombre des maladies spasmodiques, le squirrhe, le cancer, etc.

LA FIÈVRE PITUITEUSE.

376. La fièvre qui attaque de préférence, surtout dans un temps humide et froid, et dans les lieux trop bas, les sujets mous, menant une vie sédentaire, gras, déjà âgés, épuisés par les plaisirs de l'amour, l'étude, les veilles, le chagrin, la maladie, les remèdes, le besoin, qui ont usé d'aliments aqueux, farineux, gras, austères, les femmes chlorotiques, les accouchées; les enfants atrophiques, attaqués de vers, s'appelle *putride*.

377. Les symptômes qui la caractérisent sont, de la lassitude, des horripilations vagues, la langue blanche, muqueuse, les dents et les gencives sales, la salive visqueuse, le défaut d'appétit, les nausées, l'oppression de la région précordiale, sa plénitude, le vertige, la tristesse involontaire, les vents, les borborygmes, une fièvre continuelle, douce en apparence, le pouls étant presque naturel, des rémissions obscures, les urines crues, pâles, ayant à peine de l'odeur, avec un sédiment quelquefois muqueux : sa marche est lente, elle s'étend à plusieurs semaines.

378. Au printemps, elle se mêle souvent à la synoque non putride, se transforme en celle-ci, en prend naissance, par la faute de la saison, du traitement, du malade; tandis qu'en automne, elle accompagne, suit souvent la fièvre bilieuse : de là l'explication de la constitution atrabilaire, de la fièvre atrabilaire.

379. On appelle quelquefois la constitution pituiteuse rhumatisante, catarrhale, asthmatique, angineuse, toux convulsive épidémique, scorbutique, apoplectique, etc., noms empruntés de la forme ou du symptôme le plus fréquent.

380. Il y a, dans le même temps, beaucoup d'indispositions subalternes, des dartres, la gale, les ophthalmies, les aphthes, les toux, la pituite de la gorge, le défaut d'appétit, les vomissements de pituite légers, spontanés, du matin; les cardialgies, les vents, les borborygmes, les hémorrhoïdes, les couleurs pâles, sales, l'obésité morbifique, la paresse des sens, l'impuissance à concevoir, la chute du germe, le volume augmenté de la rate, les ictères, les chagrins, l'hypochondriacisme, l'hystéricisme, les chloroses, l'irrégularité des règles, les manies, les distensions des nerfs, les convulsions générales, les tétanos, les opisthotonos, la danse de St-Guy, les apoplexies, la goutte, l'hydropisie, dont le traitement, ainsi que celui de la maladie syphilitique, est souvent très-difficile « tant que dure la constitution pituiteuse automnale. »

381. La pituite, tant des premières voies que des secondes, produit cette maladie, le lien des solides étant affaibli.

382. Les seules forces de la nature la guérissent par un vomissement spontané, fréquent, facile, par une diarrhée peu forte qui revient souvent, ensuite par des sueurs qui viennent spontanément, de nuit, avec soulagement, lorsque la maladie décroît, et aussi par une éruption miliaire, la coction ayant précédé, par une expectoration pituiteuse, par le ptyalisme, par une fièvre intermittente, quotidienne.

383. C'est ce qui nous apprend la méthode de la traiter, qui consiste à résoudre les obstructions, fondre les humeurs épaissies, évacuer celles qui sont fondues, raffermir les parties relâchées par l'usage de remèdes salins, incisifs, résolutifs, par un émétique doux, donné de temps en temps en lavage, par un demi-vomitif, altérant, par un purgatif analogue; ensuite par les amers légers, les amers et les toniques.

384. Une méthode échauffante produit les inflammations des viscères, les éruptions miliaires non critiques, les fièvres ardentes, pernicieuses; une méthode plus anti-phlogistique qu'il ne faut, produit, au contraire, les fièvres lentes, nerveuses, les langueurs chroniques, les maladies des articulations, l'un et l'autre hypochondriacisme, la phthisie pituiteuse, et autant de fièvres diverses qu'on aura employé de mauvaises méthodes.

385. C'est pourquoi il faut être réservé sur les stimulants trop âcres, dans le commencement surtout; et, en général, c'est le cas de se hâter lentement.

386. On voit évidemment, d'après cela, pourquoi cette fièvre est plus rare, mais plus dangereuse, chez les sujets exercés, qui ont la peau épaisse, imperspirable; pourquoi le contraire a lieu chez les sujets lâches, et ceux qui suent facilement; pourquoi elle est quelquefois épidémique parmi les femmes, tandis qu'elle épargne les hommes; ce qui fait qu'on l'appelle quelquefois « lente, lente-nerveuse, miliaire, maladie des femmes en couches; » pourquoi elle n'abandonne jamais les endroits bas, marécageux; pourquoi le diagnostic de cette maladie est si difficile, de même que son traitement; à quoi s'appliquent ces paroles de Baglivi : « Dans aucun genre de maladies, on n'a besoin d'autant de patience, d'expectation et de temporisation, pour les traiter convenablement et heureusement, que pour bien traiter les fièvres mésentériques. »

LA PÉRIPNEUMONIE FAUSSE.

387. « Je dois placer ici la péripneumonie » fausse, » qui arrive souvent l'hiver par le froid, au printemps par la chaleur qui survient, née d'une pituite lente, qui se forme dans tout le sang et qui engorge peu à peu les poumons, jusqu'à ce qu'elle se termine par cette maladie très-fâcheuse et souvent mortelle inopinément. »

388. « Lorsque le mal s'est un peu accru, il a déjà produit dans tout le corps la plupart des effets qui ont coutume de naître de la qualité glutineuse spontanée, et en outre ceux qui sont propres à la péripneumonie lente (140). C'est ce qui le rend très-difficile à traiter. »

389. « En effet, la saignée, pratiquée autant que cette maladie l'exige (171), nuit extrêmement par la trop grande faiblesse des viscères, et parce que les liquides sont trop visqueux et trop dégénérés : aussi, après avoir paru d'abord soulager, augmente-t-elle les accidents. »

390. « Et les atténuants, si vantés dans ce cas, en augmentant l'afflux impétueux vers les vaisseaux pulmonaires, augmentent souvent la densité et l'engouement de la matière obstruante, et rendent en même temps la maladie promptement mortelle. »

391. « Cette maladie, fréquente chez les vieillards, chez les sujets pituiteux, froids, catarrheux, affectés de coryza, a coutume de suivre toutes les causes qui, en mettant promptement en mouvement les humeurs stagnantes, les portent vers le poumon; par exemple, la course, la déclamation, le chant, l'ivresse, surtout celle qui est produite par des choses fort échauffantes, la débauche de la table, la chaleur du feu, du bain, du soleil, surtout si un froid considérable succède tout-à-coup à l'ardeur qu'elles auront fait naître. »

392. « D'abord, par sa trompeuse douceur, elle accable ceux qui y pensent le moins. En effet, commençant par une lassitude légère, de la faiblesse, l'anéantissement presque total des mouvements de l'ame, l'essoufflement, l'oppression de poitrine, elle excite des mouvements si légers qu'à peine des indices de chaleur ou de fièvre avertissent du danger. Bientôt des horripilations vagues, de légers accès de fièvre se manifestent, et alors, l'essoufflement et la faiblesse augmentent tout-à-coup, la mort, que rien n'annonçait ni dans les urines ni dans le pouls, emporte le malade. »

393. « On la traite par cette méthode très-circonspecte : 1° saigner, en faisant une large ouverture; 2° aussitôt après, débarrasser le ventre par un lavement, que l'on répétera tous les jours, jusqu'à ce que les signes apprennent que le poumon est dégagé; 3° réduire le malade à une nourriture très-légère de bouillons de viande, surtout avec un léger acide, à une boisson légère d'eau et de miel; 4° employer les vapeurs et les fumigations décrites (183), faire boire continuellement des décoctions délayantes, détersives et très doucement apéritives, et en même temps prescrire des bains de jambes et de pieds et de larges vésicatoires. »

394. « D'après tout ce qui précède, on rend raison pourquoi cette maladie est plus rare chez les enfants et chez les femmes, et pourquoi elle attaque à peine ceux dont les solides sont d'une structure lâche, » quoiqu'ils soient d'abord plus disposés à la fièvre pituiteuse simple; « pourquoi elle se guérit plus facilement chez eux; pourquoi le contraire a lieu chez les sujets denses et bien nourris. » — « On voit encore clairement de là que cette maladie peut être produite par toute autre humeur » analogue à la pituite, la pituitoso-bilieuse, l'atrabilieuse, l'arthritique, la goutteuse aux pieds, quand elle

est abondante, mise en mouvement, déterminée vers les poumons par les causes (391), s'y amassant; quel est le rapport de l'asthme humoral, de la phthisie pituiteuse avec cette maladie.

LA FIÈVRE INTERMITTENTE.

395. « La fièvre qui, par intervalles, se relâche de sa violence, de telle sorte qu'il y ait apyrexie complète entre un paroxysme et l'autre, s'appelle intermittente. »

396. « Ainsi son diagnostic est évident par lui-même; sa distinction en diverses classes est facile, puisqu'elle est fondée uniquement sur la seule différence du temps. »

397. La quotidienne, la tierce, la quarte sont les plus fréquentes. J'ai vu quelquefois la quinte, qui est analogue à la quarte, qui alterne avec elle, et est un produit de l'automne; j'ai vu deux fois la sextaire. La septénaire exquise arrive quelquefois: Boerhaave l'a vue. Il y en a qui ont observé de plus longues périodes.

398. Les fièvres de même période se compliquent assez souvent, comme, par exemple, la double-tierce, la double-quarte, etc. Celles de période différente s'unissent plus rarement.

399. La quotidienne est plus rare, plus familière aux enfants et aux sujets glutineux: elle dure plus long-temps, se guérit plus difficilement: il faut la distinguer soigneusement de la double-tierce, de la triple-quarte, au moyen des accès comparés entre eux. — Ici se classent la diurne et la nocturne d'Hippocrate.

400. La tierce est plus courte, plus fréquente, plus aiguë, plus facile à guérir. Elle attaque les bilieux, les adultes; elle se double fréquemment; elle se juge au cinquième, septième, neuvième accès.

401. La quarte est de longue durée, opiniâtre, se supporte long-temps. L'atrabile et l'automne lui donnent naissance: elle se double, se triple.

402. Celles qui ont des accès plus éloignés suivent la manière d'être des fièvres quartes.

403. « Il faut cependant savoir que l'intermittente qui domine de février en août est en général vernale, et celle qui domine d'août en février, automnale: distinction nécessaire, » à cause de la diathèse différente des corps au printemps et dans l'automne, et des différentes maladies régnantes; « d'où dérive la différence des caractères, des symptômes, de l'issue, de la durée, du traitement de la fièvre; bien plus, l'une chasse l'autre. »

404. La vernale, le plus ordinairement plus courte, un peu inflammatoire, analogue à la synoque non putride, régulière, se guérit spontanément ou avec peu de moyens, se terminant directement par la santé. Elle est quelquefois le remède « de maux invétérés, » de la mélancolie, de la manie, de l'épilepsie, de la goutte, de la paralysie; elle dissipe les restes des fièvres automnales; elle favorise la crue; « elle dispose à la longévité. »

405. L'automnale est ordinairement longue, rémittente, sub-intrante, bilieuse, atrabilieuse, septique, anomale, accompagnée de quelque symptôme pernicieux. Elle finit souvent par des rates volumineuses, des engorgements « des autres viscères, » surtout du foie, « par des squirrhes, des ictères, des hydropisies, de la leucophlegmatie, le scorbut, » diverses cachexies et cacochymies, « et tous les maux qui en dérivent. »

406. « Bien plus elle imite souvent exactement le caractère des continues, par ses paroxysmes prolongés et doublés, tandis que cependant sa nature et son traitement sont tout-à-fait différents. »

407. Quelquefois pourtant la manière d'être des vernales et des automnales est inverse.

408. De temps en temps, la fièvre intermittente se manifeste isolée: c'est la sporadique. Souvent elle attaque un grand nombre d'individus: c'est alors l'épidémique, lorsque des vents mous du midi, soufflant long-temps, et une grande humidité froide donnent des forces à cette maladie.

409. L'endémique a fixé son siége constant aux environs des étangs et dans les lieux bas: on ne la guérit quelquefois qu'en changeant de climat.

410. Le paroxysme régulier d'une fièvre intermittente s'accomplit par du froid, de la chaleur, de la sueur, parcourant ainsi trois périodes.

411. Et il revient exactement à la même heure, ou plus tôt, ou plus tard, ou à un temps incertain. — On a ainsi l'idée de la fièvre fixe, de celle qui avance, de celle qui retarde, de celle qui est vague et erratique.

412. Ou bien aussi elle se cache sous

le masque d'une autre maladie, qu'elle imite pendant la durée du paroxysme régulier : c'est l'intermittente masquée ; elle est plus fréquemment automnale, épidémique.

413. Ainsi la fièvre intermittente paraît sous la forme de mal de tête, de délire, de coma, d'apoplexie, de catalepsie, d'épilepsie et autres affections convulsives, de migraine, de goutte-sereine, d'ophthalmie, de coryza, d'odontalgie, de rhumatisme, de goutte, de vomissement, de diarrhée, de choléra, de colique, etc. A peine existe-t-il une maladie que la fièvre intermittente ne simule pas quelquefois.

414. Quelquefois elle représente une syncope bientôt mortelle, et l'image véritable d'un mourant ; on l'appelle *syncopale*, *maligne*, *de mort*.

415. L'intermittente masquée parcourt quelquefois en même temps les trois périodes ordinaires ; quelquefois elle offre seulement l'apparence d'une autre maladie.

416. L'intermittente manifeste se change en masquée, et celle-ci en la première.

417. « Celle qui est régulière et manifeste commence par des bâillements, des pandiculations, de la lassitude, de la faiblesse, du froid, des frissonnements, du frisson, du tremblement, la pâleur, la lividité des extrémités, la respiration très-difficile, l'anxiété, les nausées, le vomissement ; le pouls fréquent », parfois plus lent, « faible, petit ; une soif très-grande », la peau d'oie (*chair de poule*), comme couverte quelquefois de boutons miliaires, ou d'une teinte livide ou tirant sur le pourpre. Chez les enfants on observe souvent des cris, des convulsions et les extrémités livides. — « Plus ces symptômes sont intenses et nombreux, plus la fièvre est mauvaise et plus aussi, dans la période suivante, la chaleur et les autres symptômes seront mauvais : c'est là le premier degré de cette fièvre, lequel répond au temps d'accroissement des continues et est bien plus dangereux que ceux qui le suivent. L'urine alors est pour l'ordinaire crue et ténue. — L'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts dans ce premier temps de la fièvre intermittente, après l'essoufflement, les soupirs, l'abattement, a présenté un sang épais engorgé dans les poumons ; le pouls, dans ce cas, avait toujours été petit, fréquent, irrégulier (*Harvée, exercit. anatom. cap.* 16). »

418. « Un autre état suit celui-ci, commençant avec de la chaleur, de la rougeur, une respiration forte, grande, plus libre, moins d'anxiété, le pouls plus grand et plus fort, une grande soif, une grande douleur de tête et de membres, des urines ordinairement rouges. Il répond à l'*état*, ακμη, des fièvres continues. »

419. « Enfin, ordinairement, arrive une forte sueur ; la rémission de tous les symptômes ; une urine épaisse, avec un sédiment semblable à de la brique pilée » ; des déjections liquides et puantes ; « du sommeil ; il y a apyrexie, lassitude, faiblesse. »

420. A moins, peut-être, que le paroxysme ne se prolonge tellement, qu'un nouvel accès saisisse l'autre qui n'est pas encore fini : ce sera une *continue-rémittente*, une *sub-intrante*. — Cela arrive par l'effet du caractère de l'épidémie, d'une autre fièvre co-régnante, compliquée ; de la trop grande violence de l'intermittente ; du traitement négligé ou mauvais ; de la constitution du malade, qui n'est pas capable de supporter la maladie.

421. Quelquefois la fièvre ne parcourt pas ses trois temps, l'un d'eux manquant ; ou bien elle change leur ordre ordinaire.

422. Quelquefois l'invasion est imparfaite, obscure, légère, revenant sans ordre constant.

423. Cette intermittente *non formée*, *latente*, *vague* et *erratique*, est plus fréquente chez les enfants qui ont un engouement glutineux, vermineux, des viscères de l'abdomen, un gros ventre, de la voracité ; et en automne. — La *régulière* et *manifeste* se change aussi en *imparfaite* et en *vague*, par un mauvais régime ; par un mauvais traitement ; par la négligence à en employer ; en donnant le quinquina trop tôt, en trop petite quantité, pas assez long-temps ; et sans les remèdes co-indiqués ; en donnant mal à propos des astringents.

424. Ce qui décèle l'intermittente *non formée*, *latente*, *erratique*, c'est la connaissance des causes (423) ; en outre, de légers paroxysmes de temps en temps, des pandiculations, des lassitudes et des sueurs, surtout la nuit, nidoreuses, puantes, sentant le musc ; la pâleur verdâtre, jaunâtre, de la face ; l'anorexie, ou même la boulimie avec bradypepsie ; le gonflement ; la tension de la région

précordiale; de la chaleur, de l'anxiété, surtout après le repas; des urines en petite quantité, safranées, jumenteuses, briquetées, furfuracées; un aspect triste; les yeux d'un jaune délayé; la mauvaise humeur, les selles irrégulières, d'une odeur très-forte; et enfin tous les symptômes, à peu près, de dérangement, de réplétion, d'engouement du système gastrique, le malade cependant n'étant point alité, et allant encore.

425. La marche des temps exposée (de 417 à 419), la violence de la maladie qui parvient à son *état*, ἀκμη, et qui décroît ensuite en peu d'heures; l'épidémie connue; la période constante des mêmes symptômes; chez les enfants, de la lividité, le frissonnement, les cris, les convulsions qui reviennent à des heures marquées, font d'abord naître le soupçon d'une fièvre intermittente; mais leur continuation en assure le diagnostic.

426. « Les fièvres intermittentes dégénèrent souvent en aiguës, dangereuses: ce qui est dû le plus ordinairement à trop de chaleur, à un mouvement trop violent, » ou au caractère de l'épidémie, ou au mauvais traitement.

427. On conçoit les effets de la fièvre intermittente (de 413 à 424) quand on considère son action. « Car elle fait éprouver une grande violence aux fibrilles des vaisseaux et des viscères, en mettant en stagnation, en obstruant, en coagulant, en poussant, en fondant, en atténuant: de là les vaisseaux sont affaiblis, les humeurs cessent d'être saines, par ce genre d'altération surtout dans lequel leurs parties sont moins assimilées et inégalement mêlées, d'où résulte en même temps une acrimonie; toutes causes d'une tendance extrême et très-affaiblissante à la sueur, le plastique même du sang transsudant; alors l'urine est étonnamment épaisse, trouble, jumenteuse, grasse; la salive est de même: de là le sang est appauvri, dissous, à peine lié, dépouillé de ses meilleurs principes, âcre et épais tout à la fois dans les autres. »

428. La cause *prédisposante* est ignorée: elle paraît cependant tenir plus particulièrement aux nerfs, affectés d'une manière inexplicable. — Les remèdes anti-fébriles nervins, le quinquina, le fer, l'opium; en outre, la frayeur, la colère, la joie, la contention d'esprit, la musique, la confiance dans un remède anti-fébrile, vain en soi, mais efficace sur les gens crédules; quelques symptômes, quelques causes, quelques effets de la fièvre elle-même, rendent cette opinion vraisemblable. — « Il est difficile cependant de distinguer, parmi une infinité de causes possibles, celle à l'aide de laquelle on pourrait rendre raison des périodes, d'après les lois de notre économie. »

429. Mais une infinité d'autres causes *excitent* cette cause *prédisposante*: les aliments trop abondants, difficiles à digérer, farineux, gras, putrides, relâchant l'estomac et les intestins; l'atmosphère humide; le séjour dans un lieu bas, où le soleil ne donne point, ombragé, couvert de bois, marécageux; un amas de bile, d'atrabile, de pituite, de vers; des humeurs tenaces, ichoreuses, purulentes, scorbutiques, galeuses, vénériennes; des écoulements de sang supprimés; le système hépatique troublé par la colère, la frayeur, la honte, le chagrin; une excrétion cutanée supprimée; un très-grand nombre d'autres causes. Y a-t-il aussi une contagion particulière?

430. Autre est le traitement dans l'accès même, autre hors de l'accès.

431. Dans le temps du froid, il faut donner une boisson doucement diaphorétique, tiède, souvent et peu à la fois; par ce moyen, aidé de la chaleur du lit, et en s'abstenant de nourriture quelques heures avant l'invasion, on prévient un vomissement incommode dans l'accès. — La chaleur ayant succédé, le repos, les couvertures du lit plus légères, la limonade conviennent; et si elle est exorbitante, que le sujet soit pléthorique, disposé à l'apoplexie chaude, la saignée elle-même, pratiquée avec précaution. — La sueur commencée doit être entretenue doucement, en restant au lit, par des boissons tièdes, l'infusion de fleurs de sureau, le petit-lait fait au vin; il ne la faut pas provoquer par force: après la sueur, le repos, le sommeil, la nourriture conviennent.

432. Le paroxysme étant fini, il faut traiter 1° la fièvre; 2° ensuite les effets de cette fièvre, trop forte, trop longue, mal soignée, maligne, lesquels souvent forment des maladies particulières, graves et longues.

433. Il faut enlever avant tout la cause *occasionnelle*, si elle est connue, si elle est grande, et soumise à la puissance des remèdes; et ensuite la prédisposante; à moins que, la première étant enlevée, la seconde ne le soit aussi en même temps.

434. Les diverses méthodes de traite-

ment, et le nombre presque infini des remèdes contre la fièvre, peuvent se ranger en peu de classes; car toute méthode anti-fébrile est *anti-phlogistique*, *résolutive*, *vomitive*, *purgative*, *prévenante*, *perturbatrice*, *nervine*.

435. Les quatre premières ont pour objet d'enlever les causes excitantes; et les trois dernières, la cause prédisposante.

436. On emploie souvent diverses méthodes dans la *même* fièvre intermittente, dans *différents* temps; ou bien plusieurs sont nécessaires *ensemble*, ce qui fait une *huitième* méthode, *composée* diversement des précédentes.

437. La méthode *anti-phlogistique* convient aux intermittentes de printemps, des sujets pléthoriques, des athlétiques, et lorsque l'excès de la santé est cause de la fièvre; à celles des individus disposés aux inflammations, à l'apoplexie, qui sont dans un léger état de péripneumonie, de pleurésie, qui crachent le sang; dans une fièvre dégénérant très-facilement, par la nature de l'épidémie, en continue-inflammatoire; quand les paroxysmes se prolongent, et que l'apyrexie n'est pas complète; quand il y a un mal de tête violent et inflammatoire, un délire fort, furieux.

438. Alors conviennent aussi les sels neutres les plus doux, étendus dans un véhicule aqueux abondant, les eccoprotiques, et quelquefois la saignée elle-même.

439. La méthode *fondante*, résolutive, apéritive, guérit et la fièvre et ses effets, en atténuant les humeurs épaissies, en excitant l'inertie des solides, en dégageant les parties obstruées, en rétablissant les sécrétions et les excrétions.

440. Or, les remèdes réputés les plus propres à atteindre ce but sont les sels alcalins, acides, neutres, volatils, demi-volatils, donnés dans un véhicule convenable ou fondus dans les humeurs gastriques; les savons végétaux, animaux, artificiels; les sucs férulacés; les plantes plus ou moins amères; les chicoracées, leurs extraits, leurs décoctions saturées, aiguisées avec des sels; les martiaux, les antimoniaux, les mercuriaux.

441. Ils sont utiles aux malades cachectiques, cacochymiques; dans la viscosité froide, la bile étant inerte, muqueuse, vappide; vers le retour de l'âge; aux sujets gras; aux femmes; dans la constitution automnale, humide, froide; dans une fièvre longue, quotidienne, quarte, récidivante, des enfants; celle de continue devenue périodique, opiniâtre, rebelle au quinquina, accompagnée d'ictère, d'hydropisie.

442. Ils nuisent dans les fièvres (437), de même que dans la ténuité aqueuse des humeurs, jointe au relâchement des solides; dans les sueurs abondantes, maigrissantes, nocturnes.

443. Au reste cette même méthode embrasse beaucoup plus de cas que les autres, étant seule, ou bien conjointement avec d'autres, convenable, du moins dans le commencement, à la plupart des intermittentes.

444. La saburre en orgasme pour sortir par en haut, qu'elle soit cause ou effet de l'intermittente ou qu'elle coïncide seulement avec elle, demande la méthode vomitive. « On la reconnaît à la nourriture, aux maladies et aux symptômes qui ont précédé; aux nausées, aux vomissements, aux rots, au gonflement, à l'haleine; à la saleté de la langue, du gosier, du palais; à l'anorexie; à l'amertume de la bouche; aux vertiges avec obscurcissement de la vue. » Ce n'est pas que les vomitifs n'aient aussi d'autres vertus, sialagogues, diaphorétiques, cathartiques, diurétiques, nervines, altérantes, puisamment résolutives.

445. Il faut donner le vomitif, ou quand l'accès est fini, et que le temps de la sueur est terminé; « ou avant le paroxysme, à une distance telle qu'il ait produit son effet avant qu'il commence. Son opération étant terminée, il faut, avant la fièvre, apaiser le trouble au moyen d'un opiacé. »

446. La matière étant en orgasme pour sortir par en bas, il faut, peu après le paroxysme, donner un purgatif qui opère promptement, un fondant salin.

447. Le paroxysme qui menace est prévenu 1° par tout ce qui excite la sueur, la matière fébrile étant éliminée, avant le temps ordinaire de l'accès, par un paroxysme artificiel; 2° par les choses qui affectent fortement l'esprit, le système nerveux, dans la disposition particulière duquel paraît résider la cause prédisposante des fièvres, étant changé avec violence.

448. Or, on fait suer dans cette intention, « en donnant abondamment au malade, quelques heures avant le temps où l'on sait que le paroxysme commencera, d'une boisson apéritive, délayante, légèrement narcotique; ensuite, une heure avant seulement, on excite la sueur

et on l'entretient jusqu'à ce que deux heures se soient écoulées au-delà de l'époque du commencement de l'accès. » On peut aussi employer un opiacé, un altérant, un vomitif, un bain, des couvertures, la course, la danse, la lutte, des sinapismes, un vésicatoire, divers épithèmes, des onctions de la colonne épinière.

449. Diverses affections de l'ame : la frayeur, la colère, une grande attention, l'excès de la confiance, etc., impriment aux nerfs une autre disposition opposée à la fièvre. — On explique ainsi certaines guérisons de fièvres opérées par la musique, par des amulettes, par de vaines superstitions.

450. Cette méthode *prévenante* est utile, employée avec prudence, dans les intermittentes très-régulières, qui durent trop long-temps, surtout dans les quartes ; les autres méthodes ayant déjà été mises en usage et sans succès ; les premières voies étant pures ou nettoyées ; quand il n'y a pas d'engouement lent et phlogistique des viscères ; quand il n'y a ni cacochymie, ni cachexie.

451. Les mêmes remèdes qui *préviennent* un paroxysme imminent en sont *perturbateurs*, subversifs, destructifs, quand il existe, si on les emploie de manière à ce que leur action coïncide avec le temps du froid. La méthode *perturbatrice* n'est admissible que dans les mêmes circonstances que la prévenante.

452. La méthode *nervine*, particulièrement dirigée contre la cause prédisposante, emploie des *nervins astringents*, *des fortifiants*, *des narcotiques*, *le quinquina*.

453. « Ainsi, si la fièvre est automnale, violente, le corps affaibli par la maladie ; » s'il y a ténuité aqueuse des humeurs, relâchement des solides, et sueur colliquative ; s'il y a un symptôme dangereux ; la crainte d'un mal plus grand par l'existence de la fièvre ; des obstructions que les fondants semblent plutôt augmenter ; « si la maladie a déjà duré quelque temps », et que, la cause excitante étant enlevée, le paroxysme n'en revienne pas moins, comme par habitude ; « et s'il n'y a pas de signes d'une inflammation interne, ni d'une collection de pus en quelqu'endroit, ni que tel ou tel viscère soit très-obstrué, » ni de saburre gastrique, les méthodes fondante et évacuante ayant précédé, on la chassera par les astringents, les fortifiants, et surtout « par le quinquina » (spécifique anti-fébrile), « sous forme de poudre, d'infusion, d'extrait, de décoction, de sirop », d'épithème, de lavement, « lui associant les moyens particuliers requis, » les sels, la rhubarbe, les martiaux, les opiacés, les résolutifs, les diurétiques, etc. ; « le faisant prendre dans le temps de l'apyrexie ; dans l'ordre, à la dose et avec le régime convenables ; » le continuant long-temps.

454. C'est ici qu'il faut placer l'opium recommandé, dans l'intermittente *maligne*, *syncopale*, *qui tuerait le malade*.

455. Il faut surtout continuer long-temps le quinquina, à moindres doses, quand le caractère fébrile est profondément imprimé à raison de la longueur de la fièvre, des rechutes fréquentes ; dans la fièvre endémique ; quand la constitution des intermittentes dure encore : chez les petits enfants, les enfants, les femmes.

456. Mais ces remèdes ne doivent pas être donnés, la fièvre étant crue encore, commençante, douce, médicatrice, rémittente, à cause de la phlogose ou de la saburre ; les viscères étant obstrués.

457. Car, donnés prématurément, ils changent l'intermittente en rémittente, en continue, en bilieuse, en ardente ; ils amènent les engorgements des viscères, les hydropisies, les jaunisses, les gouttes, l'hypochondrie, et beaucoup d'autres maux qui ne peuvent être guéris que par une nouvelle fièvre prudemment dirigée.

458. Pendant l'usage du quinquina, le ventre doit être facile ; la région précordiale libre et indolente ; le goût bon ; la respiration bonne ; il faut éviter les causes excitantes, et surtout l'excès dans le manger ; il est avantageux aux convalescents de transpirer très-abondamment.

459. Remarque générale : la totalité de l'accès et la fièvre elle-même sont proportionnées à la grandeur et à la durée du frisson.

460. Plus la fièvre est ancienne, la propension aux rechutes grande, plus la cure confirmative doit être prolongée long-temps.

461. Plus les rechutes sont nombreuses, plus il faut prendre garde qu'il ne survienne des engorgements de viscères, ou que ces embarras déjà formés et cachés n'entretiennent le foyer fébrile.

462. Les fièvres quartes, revenant exactement à l'heure marquée, dont cependant le paroxysme est court, sont extrêmement longues et rebelles.

463. Le temps du froid prolongé avec un fort frisson est dangereux, l'apoplexie peut survenir, surtout chez les vieillards; s'ils y échappent, la crainte est la même pour le temps de la chaleur.

464. La fièvre dans laquelle l'un ou l'autre des temps manque est plus opiniâtre, et se change aisément en irrégulière, en rémittente, en continue : si l'abcès ne se termine pas par la sueur, ou qu'elle soit très-peu abondante, on a à craindre une continue, ou une rémittente, dont le jugement sera difficile.

465. Un double traitement a lieu dans la fièvre *masquée* dangereuse; dans le paroxysme, on fait le traitement approprié au symptôme dangereux; dans l'intervalle des accès, on doit traiter la fièvre elle-même d'après les règles tracées jusqu'à ce moment. Ainsi, dans la fièvre *masquée* apoplectique, il faut, pendant le paroxysme, employer les anti-apoplectiques; dans la *syncopale*, dans celle *qui tuerait les malades*, on donnera, dès l'invasion même, les cordiaux stimulants.

466. « Il faut d'ailleurs obvier à un symptôme urgent quelconque, d'après les règles » qui seront tracées dans la méthode générale, symptomatique (595 à 768).

467. On connaîtra certainement, d'après ceci, dans quels cas le quinquina ne guérit point des fièvres rebelles, qu'on détruira ensuite par une décoction de chiendent, de pissenlit, de chicorée, avec addition de quelque sel neutre; — en quoi consiste l'abus des purgatifs, des vomitifs, dans la guérison des intermittentes; ainsi que celui d'un purgatif donné après le quinquina; si, et quand, il faut purger, la fièvre étant supprimée par le quinquina; d'où viennent les récidives après l'usage du quinquina; d'où les continues, aussi après l'avoir employé; — si, et quand il convient dans les obstructions des viscères abdominaux; — sur quel fondement l'antiquité a attribué la quotidienne à la pituite, la tierce à la bile, la quarte à l'humeur atrabilaire; — quelle intermittente ne cède qu'au mercure; pourquoi il vaut mieux être pris de l'accès à jeun et dans son lit; pourquoi la solution de la fièvre a lieu souvent après un accès très-grave; — comment une apoplexie *périodique* peut être distinguée d'une *vraie*; savoir, s'il y a épidémie de fièvres, surtout de fièvres masquées; si le malade n'a pas d'ailleurs de la disposition à l'apoplexie, et si l'apoplexie se dissipe d'elle-même après huit ou douze heures; si en même temps les trois temps des fièvres intermittentes ont lieu; s'il y a des avant-coureurs de ce genre de fièvres; si l'urine, sur la fin de l'accès, est d'un jaune foncé, bientôt après jumenteuse, enfin briquetée; — quand la saignée convient dans l'invasion même d'une apoplexie périodique; quand elle ne convient pas; — quelles maladies sont guéries par l'arrivée d'une fièvre intermittente; quelles sont celles qui en deviennent plus graves, ou qui n'en éprouvent aucun changement. — Reste à rechercher si, après un certain nombre d'années, les intermittentes épidémiques reviennent dans un certain ordre stable dans la nature.

FIÈVRES CONTINUES RÉMITTENTES.

468. Ayant donné d'abord une connaissance des fièvres continues, surtout de celles qui sont regardées comme les principales ou cardinales, et ensuite le développement des intermittentes, l'explication des *continues-rémittentes* sera facile.

469. Or, on dit qu'il existe une *continue-rémittente* quand le malade a la fièvre *continuellement*, de telle sorte cependant que par intervalles elle se relâche et s'augmente manifestement.

470. Laquelle exacerbation revient tous les jours, ou tous les deux jours, ou tous les trois jours, à la manière d'un paroxysme, complet ou incomplet, de fièvre intermittente.

471. La continue-rémittente doit être considérée comme composée de deux fièvres, dans lesquelles elle doit être décomposée, comme en ses deux éléments, la *continue* et l'*intermittente*; dont chacune, produite chez le même homme, dans le même temps, par la même cause ou par des causes différentes, par la nature de l'épidémie, par la méthode de traiter, par la *rémittente*.

472. Comme il est clair, par ce qui a précédé, que la *continue* est absolument de plusieurs sortes, et que l'intermittente n'est pas toujours la même, il résultera de ces divers assemblages des *rémittentes* tout-à-fait différentes, par leur nature, par leur traitement, par leur danger, quoiqu'elles ne diffèrent pas par leur manière d'être extérieure.

473. Ainsi l'intermittente a coutume de s'unir avec la synoque non-putride, avec une inflammation quelconque, avec une fièvre bilieuse, putride, maligne : elle compose, avec les deux premières,

les bénignes; avec les autres, les tritéophies (τριταίοφυεῖς), les hémitritées (ἡμιτριταιους), les graves, les malignes, les pernicieuses.

474. La connaissance, la curation, le pronostic des rémittentes doivent donc se prendre en entier de ce qui a été dit plus haut des fièvres simples, dans lesquelles il faut les décomposer.

475. Par conséquent, celui qui s'attachera uniquement au nom de fièvre rémittente fera une médecine basée sur un fondement peu solide.

476. Ainsi, dans le traitement des rémittentes, il faut déterminer, 1° la fièvre *continue*, saisissant les indications d'après ce qui a été dit jusqu'à présent, et dans la plus grande rémission ; ensuite, 2° il faut chercher à connaître l'*intermittente* ; 3° on réunira les indications des deux fièvres, à moins que l'une ne détruise l'autre.

477. En tout cas, il faut avoir plus d'égard à la *continue*, à cause de sa marche prompte, et de son plus grand danger. — A moins que l'intermittente même ne soit une *pernicieuse*, et ne presse davantage.

478. On voit clairement, d'après cela, qu'il n'y a pas qu'une seule et même méthode de traiter dans les rémittentes : — quand le quinquina doit être donné sur-le-champ; quand il nuit, et d'une rémittente fait une continue, d'une fièvre grave, une ardente ; — quand la saignée, quand les évacuants conviennent, et lesquels ; et ce qu'il faut faire dans le traitement des rémittentes ; — pourquoi la fièvre de *lait*, la *purulente*, la *vénérienne*, la *rhumatismale*, l'*arthritique*, quoiqu'elles aient souvent des exacerbations marquées et régulières, n'ont aucun rapport ici.

LA FIÈVRE ARDENTE OU CAUSUS.

479. Si la cause excitante de la fièvre bilieuse précédemment décrite est plus grave, plus long-temps appliquée; si la polycholie est plus abondante, plus âcre par son séjour, par sa nature; si, outre les symptômes (348), elle a produit une inflammation générale, ou même une inflammation locale quelconque, très-aiguë pourtant : ce sera *la fièvre ardente* qui, parmi les continues-rémittentes, mérite d'être traitée en particulier, à cause de sa fréquence, de son danger, de la difficulté de la guérir.

480. Elle doit donc être considérée comme composée de plusieurs fièvres, savoir : de la *bilieuse* et de l'*inflammatoire;* l'une et l'autre plus fortes, plus aiguës qu'à l'ordinaire, auxquelles est jointe une tierce dans laquelle manque le temps du froid.

481. « Ses symptômes principaux sont : une chaleur presque brûlante au toucher, inégale dans les différentes régions du corps, très-ardente vers les régions vitales (souvent plus faible vers les extrémités, même quelquefois allant jusqu'au froid), enflammant l'air même qui sort du poumon ; la sécheresse de toute la peau, des narines, de la bouche, de la langue ; une respiration dense, essoufflée, précipitée ; la langue sèche, jaune, noire, brûlée, âpre; une soif inextinguible, disparaissant quelquefois tout-à-coup ; le dégoût des aliments, les nausées, le vomissement, l'anxiété, l'agitation, une lassitude extrême, une petite toux, une voix glapissante, le délire, la frénésie, la veille continuelle, le coma, les convulsions, des exacerbations les jours impairs. »

482. « La cause est un travail excessif, une longue route, l'ardeur du soleil, la soif long-temps soufferte, l'usage des échauffants, des substances fermentées, des aromatiques âcres, l'excès dans les plaisirs de l'amour, une trop grande fatigue, surtout en été, etc. »

483. « Voici sa marche : faisant souvent périr au troisième et au quatrième jour, elle passe rarement le septième si elle est parfaite; sa solution a souvent lieu par une hémorrhagie qui, si elle est très-peu considérable le troisième ou le quatrième jour, est mortelle ; l'hémorrhagie s'annonce par la douleur du cou, la pesanteur des tempes, la vue obscurcie et trouble, la tension de la région précordiale sans sentiment de douleur, des larmes involontaires, sans autre signe mortel, la rougeur de la face, la démangeaison des narines : la plus favorable arrive un jour critique. La solution a lieu aussi un jour critique, par le vomissement, par les évacuations alvines, par les sueurs, par les urines, par des crachats épais. » — « Un accès dans un jour pair est très-mauvais, si c'est avant le sixième jour : des urines noires, en petite quantité, ténues, sont mortelles dans cette maladie; le crachement de sang est mortel ; le pissement de sang est mortel; la déglutition lésée est mauvaise; le refroidissement des extrémités est très-mauvais; le visage rouge et suant est

mauvais; une parotide qui ne suppure pas est mortelle; le flux de ventre trop fréquent est mortel. » — « Quand il y a tremblement, elle passe au délire, de là à la mort. » — « Elle se transforme souvent en péripneumonie, avec délire : celle qui survient après de violentes tranchées est très-mauvaise. » — « Une solution critique a lieu avec un froid saisissant. »

484. « D'après ces développements, on reconnaît sans peine la maladie quand elle existe; et il n'y a pas de doute sur sa cause prochaine et très-prochaine; car elle dépend d'un sang privé de sa partie la plus douce, la plus liquide; » corrompu par une polycholie trop abondante et devenue extrêmement âcre; « de l'inflammation par tout le corps, les forces étant trop considérables. Et même on tirera de là des pronostics assez certains. »

485. « Le traitement exige un air pur, frais, renouvelé très-souvent; que le corps ne soit point étouffé ou surchargé par des couvertures; qu'il garde souvent une position droite; des boissons abondantes, douces, adoucissantes, légèrement acides, aqueuses, chaudes; une diète légère, composée de farineux, d'orge, d'avoine, de fruits acidules; la saignée, si c'est le commencement de la maladie, si des indices de pléthore, des signes d'une inflammation particulière, une chaleur insupportable, une trop grande raréfaction, la nécessité d'une révulsion, des symptômes urgents et difficiles à surmonter par un autre remède, le commandent; l'application des lavements doux, délayants, relâchants, antiphlogistiques, rafraîchissants, répétés à proportion de la force de l'ardeur, de la sécheresse du ventre, du besoin d'opérer une révulsion; l'humectation de tout le corps, en respirant par les narines un air adouci par la vapeur de l'eau chaude, en se gargarisant la bouche et l'arrière-bouche, en fomentant avec des éponges imbibées d'eau tiède les endroits où il y a beaucoup de vaisseaux plus exposés à leur contact; les médicaments aqueux, doux, nitreux, d'une saveur agréablement acide, relâchant très-doucement le ventre, fournissant matière à l'urine, la suppléant, présentant un véhicule à la sueur par leur quantité, non par leur acrimonie, agissant sur toute espèce de contraction des fibres, d'épaississement ou d'acrimonie des liquides, comme fondants, délayants, tempérants. »

486. « Celui qui joindra à ceci ce qui sera dit dans les règles générales sur la cure des fièvres aiguës et de leurs symptômes, et ce qui suivra sur les aiguës qui menacent de détruire des viscères en particulier, connaîtra clairement les remèdes de quelque fièvre ardente que ce soit. »

LA FIÈVRE PUTRIDE.

487. « On a appelé synoque-putride la fièvre qui est due à des causes » plus grandes que celles des autres fièvres quelconques, et plus long-temps appliquées; à une dégénération des solides et des fluides plus grande, plus générale, plus prompte, analogue à la putridité, « souvent tout-à-fait singulière. On la connaît » à la marche suivante.

488. Une ivresse de tête long-temps avant, l'anorexie, la bouche insipide, amère, surtout le matin; un sentiment de plénitude, même avant le repas; une chaleur contre nature du front, avec une douleur obtuse de cette partie; du soulagement par des évacuations alvines, par un courant d'air frais; des douleurs vagues dans les membres; un froid presque continuel, de petites sueurs nocturnes, nidoreuses; un sommeil troublé, qui ne répare point; une lassitude spontanée; la pesanteur de tout le corps, les urines, les déjections d'une odeur plus forte, de la mauvaise humeur : voilà ce qui précède, la fièvre jusque-là n'étant pas encore sensible.

489. Une chaleur, ou un froid plus intense qui s'élève, et les autres symptômes qui augmentent, annoncent la *présence* de la fièvre, continue ou rémittente, quelquefois douce en apparence, le pouls étant faible et fréquent en même temps, ou bien *naturel*, les autres fonctions étant cependant fort dérangées; — des douleur rhumatisantes, de coliques, comme pleurétiques, fortes dans les membres, vagues; — une courbature plus sensible, un mal de tête plus doux que dans les autres fièvres, mais une ivresse plus grande, la stupeur, un délire doux, nocturne, l'ouïe difficile, de la lenteur à répondre, le coma; — les yeux rougeâtres, légèrement jaunes ou verdâtres, larmoyants, chassieux, pulvérulents, tournés avec un danger extrême pour la vie, la sclérotique bombant; — le sang, si on en tire par la saignée, dissous, d'un rouge foncé, noirâtre, couvert d'une croûte verte, muqueuse, plombée; — le visage triste, jaunâtre, terreux, comme d'un homme étonné,

méditant profondément; le marmottement; — les narines sèches, comme enduites de suie; les lèvres sèches, les dents sales et les gencives salies d'un gluten brun; la langue couverte d'un mucus brun, jaune, vert, très-rouge et humide, très-rouge et sèche, aride, encroûtée, fuligineuse, ligneuse, gercée, crispée, tremblotante, ne pouvant s'avancer; — l'anorexie très-grande; la soif, ou nulle quoique la fièvre soit considérable, ou inextinguible; la cardialgie, les déjections très-fétides, les urines jaunes, ictériques, brunes, noires, avec un sédiment sanguin, d'un rouge terne, ou bien naturelles; l'haleine puante et presque cadavéreuse; — une chaleur mordicante au toucher; la peau sèche, aride, imperspirable, bigarrée de pétéchies d'un rouge varié, brunes, jaunes, cendrées, lenticulaires, de forme de rougeole; des taches livides, noirâtres; des vergetures pourprées, livides; du millet blanc, rouge; des aphthes, des parotides, des bubons, des anthrax, la couleur du corps un peu ictérique; — des soubresauts de tendons, des contractions de membres quand on les touche; le coucher toujours sur le dos, abandonné, le corps se laissant aller vers les pieds; la bouche béante avec aphonie ou grognement; la déglutition difficile, avec bruit, avec suffocation; — une diarrhée continuelle, sans que le malade s'en aperçoive, vermineuse, très-fétide, cadavéreuse; chercher des flocons; — diverses hémorrhagies des narines, des poumons, des intestins, des gencives, des yeux, de la peau, du système des urines, des anciens ulcères, de la matrice, etc.; et aussi à l'intérieur, le sang tenu, dissous, s'épanchant dans les différentes cavités; des vers sortant par la bouche; — les endroits du corps pressés à raison de la position dans le lit, vers le coccyx, les trochanters, les coudes, et le malade se gangrénant facilement, promptement, s'étendant au large; le météorisme; — des sueurs gluantes, goutte à goutte, grasses, froides; les extrémités étant très-froides, le pouls auparavant très-petit, étant alors nul, la connaissance revenue chez quelques-uns pour peu d'heures, la mort a lieu.

490. La force de la vie trop languissante; non proportionnée à la gravité, au nombre, à l'intensité des symptômes détaillés (488 et 489); insuffisante par elle-même pour compléter la coction, qu'il faut évaluer par le battement du cœur et des artères, est le caractère le plus constant et le plus vrai de la *synoque putride légitime* formée. — Une grande prostration de forces, existante dès le commencement, s'appelle *malignité* (670).

491. Ainsi les divers degrés des fièvres putrides, l'approximation variée des autres fièvres vers elles, leur complication avec d'autres, leur succession, exigent une méthode tout-à-fait variée et la plus grande attention de la part du médecin. —Celle qui est décrite (363) est la plus fréquente.

492. Tout ce qui abat la force de la vie, déprave les humeurs, relâche absolument les solides; l'air humide et chaud, renfermé, sans ressort, d'un vaisseau, d'une prison, d'un hôpital, d'une cave, d'une chaumière, des camps, d'une ville assiégée, des étangs, etc., corrompu par les émanations des animaux, des végétaux, surtout en putréfaction; un été suffocant, et l'excès de nourriture dans un pays bas; des vents du midi mous et humides, ou une humidité froide; la disette, et une mauvaise nourriture composée d'aliments putrides, faciles à se corrompre, vappides, indigestes; la soif, et un travail prolongé, à un soleil ardent; les affections de l'âme graves, tristes, prolongées, les excès vénériens, des études trop fortes, de nuit; toute autre espèce de fièvre négligée, mal traitée, dans un sujet déjà disposé, et son changement en putride, l'abus des aromates; des spiritueux, des sels quelconques (et surtout des volatils), des alcalins, des mercuriaux, des absorbants, des évacuants quelconques, du pus renfermé, résorbé, l'ichor, la corruption des eaux chez les hydropiques, etc.: telles sont les causes de la fièvre putride.

493. Elle se termine, 1° en guérissant, par la force de la vie augmentée, par des évacuations gastriques, spontanées, artificielles; par des sueurs, par des exanthèmes miliaires, par des aphthes, par une salivation, par des urines critiques quant à l'époque, au mode, au soulagement. — 2° En d'autres maladies, par différentes métastases, l'inflammatoire, la purulente, l'érysipélateuse, la séreuse, la gangréneuse, vers les parties externes, surtout les parotides, les glandes sous-maxillaires, les sub-axillaires, les aînes, les testicules, la hanche, ou vers diverses parties internes, l'événement variant. De là ces maladies du cerveau tout-à-coup funestes, des péri-

pneumonies semblables, des surdités passagères, perpétuelles, des gouttes sereines, des membres sphacélés, des langueurs chroniques, etc. — 3° Par la mort *(A)*, par une gangrène partielle, universelle : de là, la puanteur quelquefois vraiment cadavéreuse même trois jours avant la mort, le météorisme, la rougeur pourprée, la lividité, l'anthrax des parties légèrement pressées *(B)*; par l'inflammation des intestins, latente, grande, maligne, promptement septique *(C)*, par un dépôt séreux à la tête, dans le canal vertébral, à la poitrine, que l'on connaît instant ou déjà existant, à la respiration difficile et courte, à un pouls vibrant, très-prompt; à des yeux fixes, regardant de travers, le ventre et les urines étant en même temps supprimés, la peau sèche : de là, une mort convulsive, apoplectique.

494. L'indication doit être tirée, 1° de ce qui sera dit plus bas (595 à 768), 2° de la connaissance de la maladie, qui a dégénéré en fièvre putride, et 3° de la manière dont cela est arrivé.

495. On satisfait à cette indication en éloignant les causes capables d'exciter, d'entretenir la fièvre ; en plaçant le malade dans un lieu élevé, dans une grande chambre, dans un lit propre, dans un air sec, purifié par un feu de bois aromatique, par la vapeur du vinaigre, renouvelé, déphlogistiqué; par une nourriture anti-fébrile, et cependant cordiale, par des remèdes résolutifs, anti-septiques, excitants, stimulants à différents degrés, nervins, toniques, proportionnés à la perte des forces, à la dégénération des humeurs, à la faiblesse des solides.

496. Ainsi, après avoir nettoyé, s'il en est besoin, les premières voies, il faut donner le quinquina sous forme de poudre, de décoction, d'extrait, d'infusion, de lavement, d'épithème, seul ou avec les remèdes co-indiqués, dans les fièvres putrides longues des femmes, des hommes faibles; dans un été humide et chaud en même temps; dans une texture lâche des solides et des liquides; après des évacuations trop fortes quelconques, gastriques, sanguines, cutanées; dans un défaut de forces qui retarde les crises, le pouls étant mou, faible, la chaleur peu considérable; dans la synoque putride rémittente, ou même quand de rémittente, d'intermittente, elle est devenue continue; si la constitution des fièvres intermittentes règne en même temps; quand la gangrène menace.

497. Mais il nuit dans le commencement de la fièvre, dans la constitution humide et froide en même temps ; quand il y a saburre, pléthore, inflammation, chaleur âcre, brûlante, respiration difficile, météorisme.

498. Les fleurs d'arnica, en infusion, en décoction, en extrait, à grande dose, conviennent comme apéritives, résolutives, excitantes, doucement émétiques, dans le défaut d'irritabilité ; ainsi on les emploie dans l'engourdissement des sens internes et externes, la lenteur, l'anesthésie, les urines, la chaleur, le pouls étant dans l'état naturel.

Ici se rapportent les épispastiques, les rubéfiants, les vésicatoires.

499. Ces derniers, par leur stimulus dolorifique, secouent l'énergie des forces vitales, résolvent puissamment les embarras, excitent la transpiration, augmentent d'abord les urines et les diminuent ensuite, les faisant rendre avec ténesme, resserrent le ventre relâché, rendent le pouls serré, petit, obscur : appliqués avec excès, ils enflamment le tube intestinal et le système urinaire.

500. Ainsi ils nuisent quand la force de la vie est trop augmentée ; le ventre sec, difficile ; les urines peu abondantes; la stase inflammatoire imminente, existante dans le cerveau, dans la poitrine, dans l'abdomen, dans la turgescence saburrale.

501. La racine d'arnica, en poudre ou en infusion, convient quand le pouls est accéléré, mou et faible, à cause d'une diarrhée putride, symptomatique, colliquative, le malade ne se sentant pas aller.

Le camphre et ses analogues, le vin, les esprits minéraux dulcifiés, les décoctions, les infusions aromatiques, unis aux précédents moyens, conviennent quand les extrémités sont froides, la figure pâle, affaissée, le pouls petit, mou, dans le délire taciturne. — Les acides minéraux, à grandes doses, conviennent dans la fièvre putride, bilieuse-putride, d'été; dans la chaleur forte, brûlante; le pouls étant plein, accéléré et sans dureté; la face rouge, le délire furieux; quand il n'y a pas d'inflammation. Ils conviennent surtout dans la fièvre de suppuration de la petite vérole, dans le fort de l'été, en tempérant la chaleur, en facilitant les déjections et les urines, en écartant la putridité. Les choses froides, *actu*, la glace, l'oxycrat (de l'eau avec du vinaigre, *posca*), froid, sous forme de

boisson, de lotion, d'épithème, l'air froid, agité par le vent, apaisent étonnamment les fièvres putrides, bilieuses-putrides, d'été, accompagnées de chaleur énorme, de délire féroce, exemptes d'inflammation, rendent la connaissance, calment les céphalalgies cruelles.

502. La nourriture, pendant ce temps-là, doit être médicamenteuse, de la classe des rafraîchissants, des acescents, des savonneux, des atténuants, des eccoprotiques, des analeptiques, des cordiaux, etc.

503. « Plus le pouls est faible, fréquent, inégal dans sa force, irrégulier dans sa marche, intermittent dans ses battements, plus la respiration est difficile, fréquente, avec essoufflement, mouvement plus marqué des ailes du nez ; plus elle est douloureuse autour de la région précordiale, plus elle est irrégulière ; plus la lassitude est considérable, la faiblesse grande, l'agitation du corps fréquente ; plus le malade se tient souvent sur le dos, les membres abandonnés, plus l'usage de la raison, des affections est troublé ; l'appétit plus abattu, la digestion plus pénible ; l'urine plus rouge, plus épaisse, plus trouble, avec moins de sédiment, ou bien ténue, aqueuse, en petite quantité, difficile à retenir ; plus les mouvements sont tremblotants, fuyant le toucher, déréglés, cherchant à saisir ; plus les yeux sont tristes, humectés de larmes involontaires ; plus cette maladie (487) est fâcheuse, mortelle. » — Les hémorrhagies des poumons sont fâcheuses ; celles des intestins et les déjections sanguinolentes le sont aussi ; celle du système des urines est la plus mauvaise ; l'hémorrhagie interne est certainement mortelle, le sang s'épanchant dans la boîte du crâne, le thorax, l'abdomen.

504. « Lorsque le sommeil est difficile et ne soulage point, quand des pustules pourprées ou livides altèrent la superficie du corps, quand les hypochondres sont tendus et gonflés, la mort est presque inévitable. »

505. Une parôtide considérable, augmentant rapidement, ne soulageant point, à droite et à gauche, avec tumeur œdémateuse, érysipélateuse, très-volumineuse, très-douloureuse de la face, du cou, devient funeste par la compression des veines jugulaires, du larynx, du pharynx, du cerveau : de là le coma, les convulsions, l'apoplexie, les angines, les péripneumonies que la mort suit.

506. Mais une petite, d'un seul côté, augmentant lentement, de nature inflammatoire, lorsque la coction a précédé et que les autres circonstances sont favorables, est souvent critique.

507. Celle-ci (506) se termine par résolution bénigne, s'il survient un ptyalisme, un cours de ventre, des urines sédimenteuses, des sueurs, un abcès qui se rompt en dehors ou en dedans ; par une évacuation spontanée du pus par le conduit de Sténon ou par l'oreille, ou par sa transposition ailleurs ; par un ulcère fistuleux, cancéreux, un squirrhe ; la gangrène.

508. Quand elle existe, il faut la résoudre, ou, si cela est impossible, l'amener à suppuration, l'ouvrir, en employant les moyens chirurgicaux.

509. Cette fièvre laisse après elle la dureté de l'ouïe, l'imbécillité, un délire tranquille, la fréquence du pouls sans fièvre, des sueurs nocturnes ; colliquatives pendant le sommeil ; l'hypochondriasie nerveuse, la faim canine ; l'œdème des jambes ; chez les jeunes sujets une croissance rapide, trop forte, inégale, en ce qu'ils s'allongent et s'amincissent ; le rachitis, l'irrégularité des règles. Le remède consiste dans des aliments faciles à digérer, nourrissants, analeptiques ; des médicaments fortifiants, stomachiques, nervins ; un exercice du corps agréable, restaurant ; le séjour à la campagne.

510. On voit clairement de là quelles fièvres sont vraiment putrides, ou lesquelles imitent seulement la putride, étant réellement ou inflammatoires, ou bilieuses, ou autres quelconques, et pourquoi cela a lieu ; pourquoi il ne faut pas rapporter à un seul modèle toutes celles qu'ordinairement on appelle *putrides*.— Combien est nécessaire la science, qui ne peut s'acquérir que par un long exercice, d'estimer au juste les forces, et une espèce d'échelle à laquelle on puisse rapporter la vertu des cordiaux, des antiseptiques, des stimulants. Pourquoi beaucoup de ces fièvres se guérissent, après avoir nettoyé le canal intestinal, seulement par les fondants, les résolutifs, les apéritifs ; et pourquoi on pèche beaucoup plus fréquemment et beaucoup plus gravement en employant un traitement alexipharmaque, stimulant, échauffant, fortifiant, quoiqu'il soit souvent utile, que par la méthode évacuante, apéritive, etc. ; pourquoi il faut examiner si soigneusement l'état de la respiration, et pourquoi il importe si fort pour la guérison, dans la fièvre putride, de bien res-

pirer ; pourquoi il faut examiner chaque jour, chez les malades soporeux, stupides, en délire, la région de l'épigastre, de l'os sacrum, du coccyx, de l'hypogastre, des fesses, des trochanters ; pourquoi la complication de la fièvre putride avec l'inflammation d'un viscère important est très-mauvaise, et pourquoi elle est si fréquente, comme le prouvent les ouvertures de cadavres ; pourquoi la dégénération des fièvres bilieuses en putrides se rencontre de préférence et plus souvent que d'autres ; et pourquoi, dans les épidémies bilieuses, pituiteuses, la synoque putride coïncide plus souvent aussi. — On comprend encore ce que c'est que l'angine putride, la pleurésie, la péripneumonie, la dysenterie, la petite vérole, la rougeole, etc., putrides. — Existe-t-il dans la synoque putride une vraie putridité, ou une dissolution putride des humeurs ? Cette fièvre n'en est-elle seulement qu'un effet non nécessaire ? Nous servons-nous seulement, comme d'une mauvaise expression, du mot *putridité*, pour désigner l'état (489, 490) ? Est-elle contagieuse, et de quelle manière ?

LES FIÈVRES ÉPIDÉMIQUEMENT INTERCURRENTES.

511. Quelques fièvres, quoique produites par un miasme particulier, passant d'un sujet à un autre, comme de main en main, et se *mêlant* ainsi avec les annuelles et les stationnaires, empruntant quelquefois cependant des forces de la constitution, se répandent de tous côtés parmi le peuple, étant appelées alors *épidémiquement intercurrentes.*

LA PETITE VÉROLE.

512. « Ici (511) se rapporte » plus qu'aucune autre, « une maladie fréquente parmi les enfants, et qu'on appelle *la petite vérole.* » Elle n'a commencé à être décrite qu'au temps des Arabes mahométans, n'attaque que l'homme une seule fois en la vie, maladie spécifique, bien différente pourtant d'elle-même dans les différentes constitutions, par sa durée, la forme et le nombre des pustules, son danger, les autres symptômes, et les maladies qui la suivent. — « Sa description par Sydenham est si exacte, qu'on ne saurait trop la lire, et que j'ai bien peu de chose à y ajouter, pour faire voir clairement que cette maladie peut en partie être ramenée à la même simplicité que les fièvres dont j'ai déjà parlé ; » qu'elle a cependant en outre quelque chose qui lui est tout-à-fait particulier, « et que, » par cela même, « il manque encore quelque chose dans la méthode de la traiter. »

513. « Elle est le plus souvent épidémique, paraissant au commencement du printemps, augmentant l'été, languissant l'automne, disparaissant presque l'hiver suivant, pour recommencer de nouveau dans le même ordre au printemps. — Plus elle commence de bonne heure dans l'hiver, plus la nature de la maladie sera violente ; plus elle commence tard, plus elle sera douce ; on voit par-là dans quel temps de l'année elle est plus dangereuse. » — Au reste, elle est tantôt régulière, tantôt irrégulière, bénigne, maligne, funeste comme la peste, d'un caractère absolument prothéiforme.

514. Elle diffère d'une autre espèce de petite vérole, non contagieuse quoique populaire quelquefois ; on appelle celle-ci *fausse* ; elle est quelquefois très-ressemblante à la véritable ; d'où viennent peut-être les histoires de petite vérole qu'on a eue deux fois.

515. « Elle attaque à tout âge l'un et l'autre sexe, mais surtout les enfants, et ceux qui ne l'ont pas encore eue. Plus l'âge a dissipé l'humide, resserré les solides, plus la maladie est violente ; ainsi elle est plus aisée à traiter chez les enfants, les femmes, les sujets mous, lâches ; plus difficile chez les sujets endurcis par l'exercice, chez les adultes, chez les vieillards. »

516. « Cette maladie, quoique épidémique, se gagne par un miasme contagieux communiqué par un homme qui en a été affecté auparavant ; qui, inhérent à l'air, paraît se transmettre d'abord aux poumons, à la bouche, aux narines, à l'œsophage, à l'estomac, aux intestins, et par conséquent, à cette époque, avoir extrêmement peu de matière vénéneuse. »

517. Et ainsi communiqué, quoique le même, il n'engendre cependant pas la même petite vérole, mais des petites véroles différentes, et dont le danger varie selon que les corps sont diversement prédisposés, soit par la constitution, soit par des causes singulières. La petite vérole suit la disposition du corps et de l'année.

518. Le miasme contagieux réside dans la matière de la transpiration sortie du corps de celui qui a la petite vérole ; dans l'air expiré ; dans la sérosité ténue de la pustule à peine sensible ; ensuite aussi

dans le pus de celle qui mûrit, et dans la croûte de celle qui est desséchée, si ces substances sont appliquées aux vaisseaux absorbants, quelque part que ce soit. — Le miasme contagieux existe-t-il dans le sang, la salive, l'urine, les déjections d'un varioleux ?

519. Toute la maladie de la petite vérole est renfermée dans six périodes, dont la première est celle de la *contagion*, depuis le moment où le venin a été reçu jusqu'au commencement de la fièvre : elle est communément de six ou sept jours, et ignorée du sujet, qui en apparence est sain.

520. La seconde période est la *fébrile*, ou celle de l'ébullition ; elle est de trois jours dans la petite vérole régulière, « pendant lesquels la matière contagieuse mêlée aux humeurs produit certains effets qui se succèdent mutuellement avec ordre, savoir : le frisson, une fièvre aiguë, » vaguement rémittente ; « une chaleur très-forte, continuelle ; les yeux brillants par une humeur ténue et chaude qui s'y répand ; » la face un peu gonflée ; « une grande douleur de tête, du dos, des membres, surtout vers les parties situées au-dessus du scrobicule du cœur, » et qui fuient le toucher ; une mauvaise odeur particulière de la bouche ; « des nausées, le vomissement ; une grande agitation ; la stupeur, la somnolence, » des sueurs, « et, chez les enfants, des attaques d'épilepsie. »

521. Jusqu'à présent la maladie est analogue à toute fièvre aiguë, surtout à celle qui règne alors, « et on l'en distingue difficilement dans cet état. La connaissance de l'épidémie » intercurrente « du malade en tant que susceptible de cette maladie (515), de la contagion qui a précédé, et des symptômes (520) qui s'en sont suivis, apprend qu'elle existe, et que les boutons eux-mêmes paraîtront » dans la troisième période « qui va tout à l'heure être décrite. »

522. Or, cette fièvre est spécifique, faisant seule la maladie de la petite vérole, puisque l'inflammation et la suppuration qui ont lieu ensuite en sont les effets.

523. Cette fièvre, quoique très-petite fort souvent, et jugée sans apparition de pustules ou à peine par quelques-unes, garantit pourtant de la maladie.

524. Elle se joint très-facilement aux autres fièvres, aux populaires surtout, et par cette union seule elle offre souvent du danger.

525. « Cet état (520) de la maladie connu, l'indication est celle-ci : d'abord, en enlevant ou en émoussant, le stimulus » spécifique, « de guérir l'état actuel, et d'empêcher ses progrès ultérieurs, et par conséquent de détourner » l'inflammation « à venir, la suppuration, la gangrène, etc. »

526. « Le stimulus paraît pouvoir être enlevé par les spécifiques proprement dits, » ou au moins être émoussé par la méthode indirecte, que les travaux des modernes ont perfectionnée.

527. « La correction spécifique tient à la découverte d'un remède opposé à ce venin contagieux, qui, reçu en si petite quantité, produit tout le reste comme effets (516-520). »

528. « Le parallèle de l'histoire des antidotes et le caractère de ce mal font espérer qu'on peut trouver ce remède (527), et l'extrême utilité dont il serait pour le genre humain excite fortement à cette recherche. »

529. « L'espèce de succès obtenu quelquefois de l'antimoine et du mercure, » diversement préparés ; de la purgation douce et répétée ; du vomissement, de la saignée, du quinquina, de l'eau de goudron, des acides minéraux dulcifiés, des gommes férulacées, plus certainement peut-être du musc et du camphre, « invite à y chercher » un préservatif temporaire de la petite vérole. »

530. L'effet prophylactique de ces moyens serait d'une grande utilité dans une épidémie de petite vérole maligne.

531. « La méthode indirecte qu'on emploie dans ce cas, et qu'il faut perfectionner par des essais ultérieurs, est celle qu'on a reconnue très-propre » à diminuer cette fièvre, afin qu'elle soit *la plus douce* et jugée par *le moins* de pustules qu'il serait « possible, de peur qu'une » grande « inflammation ne se termine par » une grande quantité « de pus », de mauvais caractère, et par les effets de ce « pus, et par la gangrène. »

532. Elle consiste 1° dans le régime convenable à ceux qui ont une fièvre aiguë ; — 2° dans l'usage des choses qui réveillent l'engourdissement des forces animales, apaisent les mouvements des forces vitales, telle que l'occupation variée des divers sens, un peu soutenue, agréable surtout, en plein air, dans un air libre, pur, frais, au printemps (la mesure de la fraîcheur estimée non au thermomètre, mais par la sensation agréable du malade) ; l'abstinence du sommeil

pendant le jour, d'un sommeil non prolongé pendant la nuit, sous des habits légers ou peu de couvertures : ces moyens ont tant de vertu lors de la fièvre, et quand ses symptômes sont les plus graves, pour prévenir ou modérer l'ardeur, le délire, les convulsions, qu'on ne le croira pas facilement à moins que de l'avoir expérimenté ; — 3° à empêcher le mélange d'une autre fièvre quelconque, surtout de la fièvre dominante avec la fièvre varioleuse, par la méthode que dicte la connaissance du vice épidémique.

533. C'est pour cela que très-souvent on n'a besoin d'aucuns remèdes, autres que ceux indiqués (532, n°s 1 et 2) ; et que, s'il est nécessaire d'en employer, ils sont tout-à-fait différents, dans les différentes années, selon le caractère de l'épidémie qui règne en même temps.

534. Voici ce qu'il y a de principal à l'égard de cette période : — Sa durée a quelque variété, suivant la différence de l'épidémie, la véhémence de la maladie, le tempérament du malade : plus elle est courte de sa nature, plus la maladie est grave ; elle est grave aussi si la période passe trois jours. — Une douleur de côté pleurétique, dans la fièvre d'invasion, est mauvaise. — Les douleurs de membres rhumatisantes, continuelles, fortes, présagent un mauvais genre de petite vérole. — Cependant la céphalalgie, la cardialgie, la douleur du dos et des lombes existent aussi dans la petite vérole bénigne.

535. « Cette maladie, quand elle a parcouru la période précédente (520), entre dans la troisième, » que j'appelle d'*éruption*, « qui se comporte ainsi :

» La peau de la tête et de la face d'abord, puis celle des mains et des bras, ensuite celle du tronc et des extrémités inférieures, est marquée de petits points rouges, semblables à des morsures de puces ; et pendant cette apparition la sueur est continuelle : cependant les « symptômes s'apaisent ; » il arrive même quelquefois une apyrexie complète, à moins que l'éruption ne se fasse à plusieurs reprises, et que les premières pustules ne commencent à s'enflammer lorsque les dernières sortent. — Cela se passe en deux ou trois jours.

536. Ici se rapporte ce qui suit, quant au diagnostique et quant au pronostic : — Plus la fièvre varioleuse est douce, plus l'éruption est en petite quantité, » et plus aussi l'état de l'inflammation, de la suppuration, « est modéré. — Plus les pustules sortent lentement », et plus elles suivent exactement l'ordre indiqué (535), « plus la maladie est légère. » — L'éruption qui se fait à la fois tumultueusement, dans un ordre insolite, est mauvaise. — Plus la rémission est manifeste, ou l'apyrexie complète, après la première éruption, mieux cela vaut. — Plus la peau est souple, plus la petite vérole sort facilement : c'est ce qui fait que les enfants et les jeunes filles supportent la maladie mieux que les jeunes gens et les hommes faits. — La cardialgie que l'éruption ne fait pas disparaître est mauvaise. — Le vomissement, la diarrhée, avec douleur de ventre, après l'éruption, sont de très-mauvais signes. — Les pétéchies avec la petite vérole sont très-mauvaises.

537. Ce qui est indiqué dans la fièvre varioleuse se rapporte également ici : il faut jouir d'un air renouvelé de temps en temps, qui ne soit point vicié par les exhalaisons du malade, que l'on placera dans une chambre vaste, à l'air libre.

538. Et la maladie serait terminée ainsi si les furoncles varioleux pouvaient se résoudre bénignement. — « Mais les pustules s'augmentent à toute heure, quant à la grandeur et au nombre. Elles rougissent fortement, s'élèvent continuellement de plus en plus, s'enflamment ; la peau se tend ; il y a chaleur, douleur, empêchement de circulation, de transpiration : de là la fièvre, un refoulement des humeurs au dedans, » leur afflux vers les parties supérieures, les pustules s'y trouvant en plus grand nombre qu'ailleurs, et, comme un stimulus, y appelant les liquides ; l'enflure du visage souvent monstrueuse, comme un emphysème ; le délire, le coma, les convulsions, l'apoplexie. — Les yeux fermés par la tuméfaction des paupières, des ophthalmies inflammatoires, pustuleuses ; la salivation par un afflux général vers les parties supérieures, les pustules de la gorge extrêmement douloureuses, excitant, comme un masticatoire âcre, la salive, qui, chez les enfants et chez les sujets irritables, par un stimulus plus grand d'un plus grand nombre de pustules de la bouche, par une irritation propagée vers l'œsophage, l'estomac, les intestins, ou avalée, produit la diarrhée ; diverses « angines, l'anxiété, la dyspnée, » la pleurésie, la péripneumonie, « la dysenterie, le pissement de sang, l'hémoptysie, l'inflammation avec rougeur, douleur, chaleur

de la peau libre entre les pustules, lesquelles pustules, quand elles ont duré quatre, cinq ou six jours » depuis leur première apparition, « sont tout-à-fait suppurées et converties en autant de petits abcès. —J'appelle cette période celle de l'*inflammation*, jusqu'à l'abcès : sa durée varie selon la diversité de l'épidémie, du tempérament, de la force, du régime ; elle est ordinairement de quatre ou cinq jours, en sorte que le huitième jour depuis le commencement, la *suppuration* est faite. — Voici notre quatrième période, la *fièvre de maturation* :

539. Laquelle est absolument la même que celle qui accompagne l'inflammation et ensuite la suppuration d'une partie quelconque.

540. Le nombre des petites inflammations, des petits abcès, est la mesure de cette fièvre, et leur qualité celle de son danger.

541. « Car si la maladie de la contagion (520) a été grande; si les pustules sont nombreuses, très-rapprochées les unes des autres et comme confondues; s'il y a eu tous les grands signes d'inflammation, un tempérament bilieux, la force de l'âge, une vie auparavant très-splendide, des remèdes et un régime augmentant beaucoup l'activité, un été très-chaud; alors, sur la fin de l'inflammation, il paraît des vésicules distendues par une lymphe rougeâtre, indices d'un caractère gangréneux : ce qui rend la peau inhabile à la circulation et à la transpiration, fait refouler les humeurs dans l'intérieur, produit une salivation énorme, un grand gonflement des mains et des pieds. »

542. « Ces observations fournissent le diagnostique et le pronostic du quatrième état, ainsi que la mesure de la maladie et de tous ses symptômes, à peu près circonscrite dans les règles suivantes. — Plus les pustules, dans cette période, sont grandes, arrondies, élevées en pointe, distantes les unes des autres, semblables entre elles, meilleur est ce signe. — Plus la matière des pustules ressemble à un pus blanc et parfait, mieux cela vaut. — Plus les pustules sont en petite quantité, isolées, grossissant promptement, éloignées du visage, blanches, ensuite jaunes, et plus elles avancent lentement, meilleures elles sont. — Plus elles sont nombreuses, entremêlées, petites chacune en particulier, abondantes au visage, jaunes ou noires, et plus elles marchent rapidement, pires elles sont. — Plus la matière des pustules ressemble à un ichor gangréneux, pire c'est. — Plus l'espace entre les pustules est rouge, chaud, tendu, gonflé, vers le temps de l'abcès, meilleure est l'espérance, parce que la circulation continue de s'y faire. — Plus ce même espace est pâle ou devient brun, pire c'est : suit une angine mortelle ou une péripneumonie ; à moins qu'il ne survienne une salivation liquide, ou un énorme gonflement des mains ou des pieds : la raison en est l'empêchement de la circulation dans cette partie, et par conséquent son augmentation à l'intérieur. — S'il y a des taches pourpres dans les espaces libres entre les pustules, c'est le signe d'une gangrène mortelle. »

543. On conçoit de là à quoi sert, pour le diagnostique et le pronostic de la petite vérole, la distinction des pustules, prise d'abord : — 1° de leur situation, en *discrètes, cohérentes* ou en *grappes, confluentes, mixtes* ; — 2° de leur figure, en *pointues, aplaties, siliqueuses, verruqueuses* ; —3° de la liqueur qu'elles contiennent, en *purulentes, ichoreuses, crystallines* ou *lymphatiques, sanguines* ; — 4° de leur couleur, en *blanc-jaunes, très-blanches, ressemblant à des écailles sans matière, contenue, plombées, noires* ; — 5° d'un autre exanthème qui les accompagne, *pétéchial, miliaire, érysipélateux*, en *simples, composées*. — De là on connaît aussi la bénignité, la malignité, la régularité, l'irrégularité de la maladie, et son différent danger.

544. « L'indication est différente dans cet état (538), suivant le différent degré de la maladie existante; car, dans le premier commencement de l'apparition de l'inflammation externe, la précaution à prendre est qu'elle ne tourne pas en suppuration : il en a déjà été question (531, 532) » ; par ces moyens, souvent des pustules sans nombre à peine levées disparaissent, par une prompte résolution, ou, comme cela ne peut avoir lieu entièrement, « il faut avoir soin qu'elle soit la moindre possible, loin de la tête, et lente ; ce qu'on obtient : » — 1° par une nourriture très-ténue, résistant à la putréfaction ; 2° par une boisson délayante, douce, aigrelette; 3° par un médicament anti-pyique, apéritif, délayant, pris continuellement, à grande dose ; 4° par un régime un peu frais, surtout par l'admission de l'air pur et froid (et ces cho-

ses doivent être aussi employées dès le commencement). » — 5° Mais l'inflammation étant plus grande, laissant de côté ce qui est froid *actuellement*, « on l'obtient par des bains de pieds, de jambes, de cuisses, répétés deux fois par jour, et par des fomentations tièdes continuelles sur ces parties. » — 6° Mais si la maladie marche avec trop d'impétuosité, si elle est purement et fortement inflammatoire, avec ou sans inflammation locale de quelque viscère, un appareil anti-phlogistique proportionné à la force de la maladie, convient, en faisant d'ailleurs en même temps ce qui a été prescrit pour le traitement de chacune des inflammations. — 7° Si une maladie épidémique est jointe à la petite vérole, il faut en tenir un très-grand compte, d'après la connaissance qu'on aura de l'épidémie.

545. « Après cette période (528) de la maladie, vient la cinquième, celle de la suppuration, qui, une fois commencée, croît et s'achève. Pendant son cours, les pustules déjà purulentes augmentent tous les jours, mûrissent ensuite, blanchissent, jaunissent; et le troisième ou le quatrième jour de cette période, » le onzième depuis le commencement de la première fièvre, « elles se rompent, » et se dessèchent jusqu'au quatorzième : c'est la sixième période. — Dans la confluente, ou dans celle de mauvais caractère, « toute la graisse et la peau sont pleines d'un pus mobile; celle-ci est desséchée extérieurement, et enflammée dans les endroits libres : de là, par l'empêchement de la transpiration et de la circulation, par l'irritation du genre membraneux et nerveux, par l'absorption du pus dans les veines, il se fait une fièvre du plus mauvais caractère, accompagnée des plus mauvais symptômes. Si cette matière purulente mêlée au sang circule long-temps avec lui, il se corrompt; » de là, des hémorrhagies putrides, pernicieuses, des narines, des poumons, des intestins, et ce pissement de sang si redouté par Sydenham : « de là » aussi, « suivant qu'elle se porte sur les diverses parties du corps, les effets terribles, et presque insurmontables, qu'elle produit : les délires, les frénésies, les angines, les péripneumonies, les pleurésies, les vomissements, les dysenteries, l'hépatitis, les aposthèmes, les anthrax, les tumeurs des articulations, leurs abcès, leur immobilité, » la perte de différents sens, particulièrement les diverses maladies des yeux, les fistules, les taies, les hypopions, les gouttes sereines, etc., « la consomption, la phthisie et une infinité d'autres maux semblables. »

546. « Mais, si alors la matière est trop ténue, trop âcre, et la maladie trop violente, la peau, la graisse, les chairs, se détruisent : il se forme des ulcères *cacoëthes*, larges, très-mauvais, pénétrant souvent jusqu'au os, des cicatrices hideuses. »

547. « Dans cet état (545), il faut avoir soin que le pus sorte au dehors, soit expulsé de l'intérieur : ce qu'on obtient en relâchant la peau par des fomentations relâchantes, tièdes, continuellement et soigneusement renouvelées; par l'ouverture des pustules; en faisant laver et gargariser sans discontinuer la bouche et la gorge; par une boisson abondante, chaude, cordiale, détersive, apéritive; résistant à la putrescence, » telle que la fournissent les acides minéraux donnés largement dans un véhicule convenable; « par un lavement doux, délayant, émollient, relâchant, pris tous les jours, retenu long-temps; » par un purgatif doux, donné en lavage, répété souvent; « par une nourriture de bouillons de viande assaisonnés avec le sel et les acides; par l'usage modéré, de temps en temps, d'un vin très-généreux; » par les acides minéraux à grandes doses; par le quinquina; par le camphre à l'intérieur, combiné avec un jaune d'œuf, et étendu sur les plaies qui gagnent très en avant par la gangrène; « en prescrivant en même temps l'opium contre les mouvements désordonnés. »

548. « Si la maladie est la plus violente possible; si, au lieu de pus, c'est un *ichor* gangréneux; si presque toute la peau est couverte par les pustules, on voit facilement pourquoi cette maladie amène une fin si malheureuse et si inévitable; mais cela paraîtra évident à celui qui connaîtra par l'anatomie que, de même que la peau, les yeux, toutes les membranes des narines, toutes celles de la bouche, la trachée-artère, les bronches, l'œsophage, l'estomac, les intestins, le foie, la rate, les poumons, sont couverts de ces pustules. » — « Il comprendra, par la même raison, ce qui précède, et il verra ce qui est requis pour le traitement, et si la grandeur de la maladie, la perte de tant de malades, après l'application toujours inutile des remèdes connus, ne doivent pas exciter un médecin honnête et instruit à tenter les plus grands moyens dès l'invasion de la ma-

ladie : car, par la méthode ordinaire, personne n'échappe, si ce n'est par la grâce de la nature. » — « Le préservatif, par l'inoculation, » qui va être décrit, « est assez certain et assez sûr. »

L'INOCULATION DE LA PETITE VÉROLE.

549. Les épidémies varioleuses étant tantôt funestes dans les divers pays, et tantôt douces, on communique, de dessein prémédité, le miasme contagieux, qui n'épargne que très-peu d'individus, choisissant la saison, la santé et le mode de communication. Cette pratique s'appelle *inoculation.*

550. On inocule dans une saison contraire à la petite vérole, ou quand celle-ci est épidémique et cependant bonne, et lorsqu'il ne règne en même temps aucune autre maladie.—Le milieu du printemps convient le mieux : — Quoique cependant la petite vérole inoculée soit toujours préférable à la naturelle, en quelque temps de l'année que ce soit, même dans une mauvaise constitution.

551. Celui qui veut inoculer doit éviter la dentition, la grossesse, le temps des couches, la première apparition des règles, une maladie fébrile quelconque, ou toute espèce de maladie que la fièvre qui surviendrait rendrait pire. — Il ne faut pas craindre les maladies sans fièvre qui dépendent d'une fibre lâche, faible, ou que la fièvre elle-même guérit.

552. Les sujets sains n'ont pas besoin d'être préparés pour subir heureusement l'inoculation; la santé elle-même est la meilleure condition.

553. Celui-là seul en a besoin, qui a quelque indisposition qui pourrait déranger ensuite la maladie varioleuse.

554. Cette préparation consiste à détruire cette indisposition.

555. Comme elle peut être variée, le mode de préparation variera aussi : le même n'est pas applicable à tous.

556. C'est pourquoi il n'y a pas toujours, et dans tous les cas, lieu ni à la saignée, ni à la purgation, ni au mercure, ni à l'antimoine, ni au quinquina, ni à la diète soit lactée, soit purement végétale.

557. Que le lieu destiné à l'inoculation soit à la campagne, élevé, ombragé, agréable, avec jardin et promenades, écarté des habitations (quoiqu'on ne puisse occasionner une épidémie quand la saison s'y oppose); que les chambres soient vastes, bien aérées,

558. Parmi plusieurs méthodes d'inoculer, celle qui est préférable consiste (ayant donné la veille un purgatif doux) à introduire un pus ténu, aqueux, chargé sur la pointe d'une lancette, avec laquelle on fait une piqûre non sanglante, vers l'insertion du deltoïde, aux deux bras, sous l'épiderme que la lancette soulève étant portée obliquement, séjournant un peu, et sur la fin étant retournée. On ne fait point de ligature; et pendant ce temps-là on empêche le miasme contagieux de s'insinuer par la bouche et par les narines.

559. Cet endroit étant plus commode que tous les autres, on observera la naissance, l'inflammation, la suppuration de *la variole mère*, et le cours de la *maladie locale.*

560. Laquelle n'est point proportionnée à la maladie *générale*, qui ne tarde pas à commencer; mais elle suffit cependant pour garantir d'une seconde petite vérole.

561. La marche de toute la maladie est celle-ci : — Le second jour après l'insertion, à peine voit-on une trace rouge de la piqûre, et ensuite une tache rougeâtre et jaune. — A la fin du troisième jour, le lieu piqué est un peu dur, comme s'il y avait sous la peau une petite lentille qui, — Le quatrième jour, s'élève un peu, avec de la démangeaison autour : il y a dureté et aspérité, rougeur plus intense : on découvre, à l'aide du microscope, des pustules ou plutôt des vésicules qui contiennent une lymphe ténue. — Le cinquième jour, la pustule s'accroît; son sommet est luisant et blanchâtre, son pourtour rouge, étendu: il y a plusieurs vésicules, dont l'ensemble constitue la *variole mère;* douleur sous l'aisselle; changement fréquent de la couleur du visage d'un rose foncé en pâle et réciproquement; par moments, fréquence dans le pouls, bientôt ensuite état naturel, surtout pendant le sommeil; bon appétit; tantôt plus de gaîté, tantôt plus d'humeur, par moments, que de coutume; quelquefois, ce jour-là, l'haleine est mauvaise et la langue sale. — Le sixième jour, il y a une lymphe ténue dans la pustule qui est fort grande; plusieurs petits points à peine sensibles s'aperçoivent çà et là dans le voisinage de la *pustule mère*, qui est manifestement élevée au-dessus de la peau, pointue, avec un bord rouge, de l'ardeur, de la démangeaison; la douleur sous l'aisselle plus forte et la difficulté de lever

le bras annoncent que la *fièvre varioleuse première* est très-proche. — Le septième jour, la *variole mère* est augmentée, la lymphe s'épaississant déjà, n'étant plus transparente ; son pourtour est plus ample, plus rouge, d'un rouge de rose, étendu ; il y a de la lassitude, de légers frissons, des chaleurs, de la pesanteur de tête, de la somnolence, quelquefois de la cardialgie; l'appétit est moindre, le pouls souvent plus vite, et les efforts de la *fièvre varioleuse première* se déclarent. — Le huitième jour, la *variole mère* est en maturité de suppuration ; la fièvre varioleuse est augmentée ; le reste est comme la veille : la somnolence est cependant plus forte ; point de repos la nuit ; des réveils subits et des frayeurs. — Le neuvième jour, la même fièvre continue, vaguement rémittente, les symptômes précédents augmentant : il survient quelquefois une convulsion universelle, de l'extase. — Le dixième et le onzième jour, l'éruption se fait ou *totale* ou *par parties*, la fièvre cessant ou s'adoucissant beaucoup. — Le douzième, le treizième, le quatorzième jour, une nouvelle fièvre de *maturation* a lieu, avec horripilation par l'élévation, l'inflammation, la suppuration des pustules ; point de repos la nuit, de l'agitation, une petite toux, de l'enrouement, à moins qu'il n'y ait que très-peu de pustules, et qu'elles aient disparu à peine sorties, ou qu'elles se soient desséchées avant la suppuration. — Le quinzième jour, les mouvements fébriles commencent à s'apaiser, et les pustules à se sécher.

562. Quelquefois tout ceci se passe en vingt-quatre heures, plus tôt ou plus tard.

563. Il y a donc une double maladie, la *locale* et la *générale* : car, de même que la pustule *mère*, qui naît, s'enflamme, suppure dans l'espace de sept jours; la maladie générale, la locale étant finie, marche dans le même ordre, en autant de jours, les pustules naissant, s'enflammant, suppurant dans le reste du corps.

564. Plus il y a de pustules, plus la fièvre *de suppuration* est forte. — Plus il y a de pustules au visage, plus sa tuméfaction est grande. — Plus il y en a dans la bouche, dans le gosier, plus les incommodités de l'angine, de la salivation, sont considérables. — La fièvre varioleuse première n'est pas proportionnée au nombre des pustules. — Entre la fièvre varioleuse première et celle de *maturation* il y a apyrexie, si l'éruption se fait en une fois ; et rémission seulement, si elle se fait successivement et d'une manière interrompue. — Il y a plus de pustules du côté du visage sur lequel le malade se sera couché plus long-temps et plus souvent pendant son sommeil.

565. Le virus étant communiqué par l'insertion, que dans les quatre premiers jours la nourriture soit peu différente de celle accoutumée, seulement un peu moindre, plus liquide, facile à digérer. Le cinquième jour, point de viande ; des légumes, des fruits mûrs ; passer tout son temps dans des exercices du corps modérés et agréables, le jour en plein air, dans un air pur, libre, frais, selon la sensation de l'inoculé ; point rude ; il ne faut point accorder de sommeil pendant le jour, si ce n'est aux petits enfants ; il faut qu'il soit pris fort avant dans la soirée, après une légère fatigue pendant le jour, sur des matelas de crin ou des paillasses, sous des couvertures légères, sans plumes, les écartant, les retournant, les ventilant souvent dès que le malade a chaud et est agité ; le matin, on se levera de bonne heure.

566. Cependant il faut écarter les maladies étrangères ; et s'il en survient, les guérir par ce qui leur est propre.

567. Les symptômes *plus graves* de la fièvre primaire, la courbature extrême, une somnolence particulière, des ardeurs fébriles violentes, etc., demandent un air libre, restaurant ; la promenade ; de secouer cet engourdissement à l'aide du mouvement, d'une danse modérée, de différents jeux qui affectent d'une manière variée et vive les organes des sens : tous ces moyens apaisent merveilleusement et promptement la fièvre et les symptômes qui l'accompagnent. — La convulsion présente exige les choses *actuellement* froides, l'eau, l'air, cet air vif en même temps et agité par le vent ; les divers excitants, les frictions, les odeurs, le malade étant légèrement vêtu et hors du lit.

568. L'éruption se faisant, il faut tenir, dans le jour, le malade hors du lit, et continuer ce qui a été dit ci-dessus.

569. Les pustules très-nombreuses, paraissant devoir être confluentes, disparaissent fréquemment à leur naissance, l'inoculé se tenant hors du lit ; respirant de temps en temps un air renouvelé, point encore infecté ; étant légèrement vêtu ; prenant du mouvement.

570. Les pustules enflammées mûrissant, il y a démangeaison, ardeur; de là, l'agitation pendant la nuit, l'angine, l'ophthalmie. Le remède est l'air renouvelé de temps en temps, agréablement frais; de sortir souvent du lit; de changer les couvertures échauffées. — On oppose aux maux de gorge les fomentations à l'extérieur, et celles dans le fond de la bouche.

571. La maladie étant finie, un doux purgatif, répété tous les huit jours, pendant un mois, et la campagne pendant l'été, soustrait la matière des furoncles, des abcès, des ophthalmies qui ont coutume de suivre les petites véroles quelconques.

LA ROUGEOLE.

572. Ici trouve également sa place une autre maladie qui attaque les enfants et ceux qui ne l'ont point encore eue, qu'on appelle *la rougeole*, qui ne se communique qu'une fois en la vie au même individu, par une contagion souvent épidémique, et qui est aussi ancienne, à ce qu'il paraît, que la petite vérole.

573. Naissant avec l'année commençante, étant dans sa force vers l'équinoxe de printemps, elle disparaît peu à peu en été.

574. Voici ses périodes et sa marche : — Le premier jour, du frisson, du frissonnement, du froid et de la chalenr alternativement. — Le second jour, une fièvre continuelle; la soif, l'anorexie, la langue blanche, humide; la pesanteur de tête, des yeux; une somnolence continuelle; l'écoulement (goutte à goutte) d'une humeur âcre par les yeux, avec gonflement, ardeur, rougeur, démangeaison des paupières; le coryza, et un éternument fréquent; une légère douleur de la gorge, comme d'une fluxion, avec une toux comme catarrhale. — Peu avant l'éruption, il y a quelquefois vomissement et flux de ventre, verdâtre chez ceux qui font des dents. — L'augmentation de tous ces symptômes a lieu jusqu'au quatrième jour, quelquefois jusqu'au cinquième. C'est ce qu'on appelle l'*état de la contagion*.

575. Mais, ce jour-là, paraît, d'abord au front et au visage, une éruption de taches très-petites, rouges, semblables à des morsures de puces, augmentant peu à peu en nombre et en étendue, réunies en grappes, formées d'une quantité innombrable de petits boutons très-peu élevés sur la peau, avec aspérité sensible au toucher, mais point à la vue. — Ces taches descendent du visage à la poitrine, au ventre, aux cuisses, aux jambes, ne s'élevant pas, mais devenant plus larges, et séparées les unes des autres. — L'éruption étant finie, le vomissement cesse; les autres symptômes continuent, la toux et la difficulté de respirer allant en augmentant. C'est l'*état de l'éruption*.

576. Le sixième jour, il y a au front de l'aspérité, par la déchirure de l'épiderme, sur le reste du corps des taches plus larges, d'un rouge plus foncé, jusqu'à ce que, le huitième jour, elles pâlissent, d'abord au visage, ensuite au tronc et aux extrémités, et que, le neuvième, elles disparaissent avec la chute de l'épiderme, comme de la farine et du son. C'est l'*état de la dessication.*

577. Pendant toutes ces périodes, la même fièvre subsiste, comme catarrhale, analogue à la péripneumonie, se changeant souvent en cette maladie, cessant le neuvième jour, quand la maladie est douce.

578. Voici ce qu'il y a de certain sur la rougeole : — Plus l'éruption est tardive, mieux c'est. — La rentrée subite des taches avec délire est presque mortelle. — La trop grande rougeur des taches est mauvaise, mais leur lividité est pire. — La couleur des taches, d'abord livide, puis noire, à la suite d'un régime échauffant, est mortelle. — Le vomissement qui persiste après l'éruption est dangereux. — La fièvre, le neuvième jour et plus tard, est mauvaise, car elle est péripneumonique. — Une petite toux, après la maladie, se prolongeant, revenant le soir, la nuit, avec enrouement et fièvre légère, indique une péripneumonie latente et la phthisie à la suite, à moins qu'on n'y apporte un secours prompt et puissant, par les anti-phlogistiques. — S'il meurt plus de monde dans la petite vérole que par ses suites, il en meurt davantage des suites de la rougeole que dans cette maladie elle-même, et peut-être autant dans celle-ci que dans l'autre. — Cette maladie est dangereuse pour ceux qui ont de la disposition à la péripneumonie, à la pleurésie, pour ceux qui sont sujets à l'hémoptysie, à la toux, à l'asthme. — Prenez garde de prendre la disparition ordinaire de l'exanthème pour une rentrée morbifique.

579. Le traitement est à peu près le

même que dans l'angine, la péripneumonie, la pleurésie, c'est-à-dire l'appareil anti-phlogistique tout entier, quelquefois énergique, pendant toute la maladie, et dirigé vers les poumons, surtout le malade restant au lit, couvert légèrement, dans un air tiède et humide; prenant une nourriture ténue, farineuse; une boisson répétée de guimauve, de mauve, de salep, d'orge, de riz, leurs crêmes; des émulsions nitrées, données fréquemment et tièdes; recevant des fumigations de vapeurs par la bouche en détournant la fièvre co-régnante.

580. La péripneumonie, après l'éruption, est un symptôme grave : il faut rapporter ici ce qui a été dit de la péripneumonie.

581. Une toux longue, qui fait maigrir le malade, une petite fièvre, la diarrhée, après la rougeole, exigent la décoction de salep et la saignée.

582. On détermine, d'après ce qui a précédé, la différence du régime dans la petite vérole et dans la rougeole; à qui celle-ci est funeste, et par quelle raison; pourquoi et à qui son inoculation doit être recommandée.

583. Elle s'inocule par le moyen du sang venant d'un homme qui a la rougeole, et communiqué à un autre, de la même manière que le serait le virus varioleux. — Le sixième jour de l'infection, survient une petite fièvre, très-peu de toux, sans péripneumonie, sans les effets qui ont coutume de suivre la rougeole naturelle.

LA SCARLATINE.

584. On doit joindre à la petite vérole et à la rougeole la fièvre scarlatine, fréquemment épidémique, surtout en automne, en hiver et au commencement du printemps; se propageant, à ce qu'il paraît, par une contagion particulière, dans l'âge tendre, chez les femmes, et, parmi les hommes, chez ceux qui ont la fibre lâche et chez ceux qui, n'ayant pas encore eu cette maladie, vivent dans la même habitation.

585. C'est une fièvre aiguë, continue, commençant par le froid, la chaleur, un vomissement bilieux; elle n'est pas encore assez connue, se rapprochant cependant de celles qui le sont, telles que l'inflammatoire, la bilieuse, la putride, qui peuvent règner dans la même saison. c'est pourquoi elle doit être traitée selon les mêmes principes, puisque le traitement qui lui est propre manque encore.

586. Elle est quelquefois très-douce; quelquefois elle est funeste par localité : sa durée varie, même dans la même constitution; tantôt ne durant que peu de jours, tantôt s'étendant à plusieurs semaines.

587. A un jour indéterminé de la fièvre, on aperçoit d'abord des taches, ensuite des plaques plus étendues, rouges, d'une couleur écarlate, plus foncées que la rougeole, rarement d'un rouge très-pâle, avec gonflement très-léger, chaleur, demangeaison, ardeur de la partie affectée, entremêlées de pustules blanches qui ressemblent à des miliaires; cette fièvre n'étant point jugée par ces efflorescences, s'apaisant pourtant en peu de jours, si la maladie est d'un bon caractère, l'épiderme s'en allant en farine.

588. Mais, quand la maladie est plus grave, surviennent le coma-vigil, le soporeux, des convulsions universelles, la frénésie, l'apoplexie : d'où résulte une mort précipitée, imprévue, dès le commencement de la maladie. — Ainsi que les tumeurs inflammatoires des glandes du cou, des sous-maxillaires, des parotides; les différentes angines, inflammatoire, suppurative, gangréneuse, putride, maligne, des amygdales, du voile du palais, du pharynx, du larynx : d'où résulte la mort subite, de suffocation, par l'esquinancie dans l'accès de la maladie, avec délire, orthopnée, rire sardonien, tétanos, opisthotonos, épilepsie. — Mais, quand le mal descend, d'un côté, dans la poitrine, de l'autre, dans tout le tube alimentaire et dans les viscères de l'abdomen, il s'ensuit une infinité de symptômes très-graves et de maladies secondaires, par la matière de la scarlatine qui agace, ronge, enflamme, corrompt, selon la nature et la fonction du viscère affecté, et la manière d'agir du miasme contagieux.

589. Dans le temps où la fièvre scarlatine se répand parmi les jeunes sujets, souvent l'angine seule se manifeste parmi les adultes.

590. La fièvre cessant peu à peu, l'épiderme se détache des mains et des pieds, par lambeaux entiers; dans le reste du corps, comme du son, des écailles, de la farine.

591. Si la maladie est grave, quelquefois même quand elle est légère, par l'impression d'un air trop rude auquel on

s'est exposé trop tôt ; les vaisseaux cutanés étant obstrués et incapables de servir à la transpiration ; la sécrétion de l'urine déjà très-peu abondante, et quelquefois un peu mêlée de sang et noirâtre, étant diminuée, ou totalement suspendue ; la chute de l'épiderme est suivie d'une hydropisie froide, chaude, anasarque, enfin des diverses cavités, qui est fort difficile à traiter.

592. La nature de la maladie n'étant point encore suffisamment connue, on est obligé de la traiter selon la méthode exposée (595 à 768), qui consiste à modérer la fièvre et à adoucir ses symptômes. Dans cette fièvre, souvent trop forte, inflammatoire, dans l'angine qui lui ressemble, l'abolition de la déglutition en étant la suite, le cerveau étant affecté d'une manière inflammatoire, on emploie les sangsues aux tempes, derrière les oreilles, les scarifications sanglantes à la nuque ; les rubéfiants à la gorge, aux jambes, à la plante des pieds ; les boissons émollientes, nitrées, de sureau ; lorsque la maladie est adoucie par ces moyens, le camphre administré prudemment.

593. On détourne l'hydropisie, on traite celle qui existe, en évitant le froid dans la convalescence ; en déterminant les humeurs, par le régime et les médicaments vers le système des urines ; en sollicitant les évacuations qui suppléent les urines, les alvines surtout ; en prévenant les rechutes par les toniques, sous forme de remède, d'aliment ; par des exercices du corps, variés, pris le matin, prolongés jusqu'au commencement de la sueur ; par le séjour de la campagne dans un endroit élevé. — La saignée dissipe l'hydropisie chaude.

594. Y a-t-il un virus contagieux de la scarlatine, comme il y en a de la petite vérole et de la rougeole ? — Ce virus, toujours le même en soi, agit-il pourtant diversement, acquérant des forces différentes, selon la constitution de l'année et la disposition du malade ? — Chaque individu n'a-t-il la faculté de le prendre qu'une fois en sa vie ? — La fièvre de la scarlatine, sans scarlatine, est-elle également fréquente, tant avec que sans l'angine ? et l'angine putride, maligne, contagieuse, dépend-elle du même miasme, comme la scarlatine ? — Est-ce pour cela que l'on croit que peu de sujets ont cette maladie, quoiqu'elle n'en épargne peut-être que très-peu, se cachant sous diverses formes ? — Les choses paraissent être ainsi. — Si elles le sont en effet, peut-on l'inoculer avec sécurité, et le doit-on, surtout puisqu'elle est si funeste ?

Fièvre indéterminée, inconnue, nouvelle.

Méthode indirecte, générale, symptomatique.

595. Une fièvre indéterminée, nouvelle, anonyme, soit sporadique, soit épidémique, demande au commencement un traitement *indirect*, qui, consistant seulement dans l'application générale des remèdes anti-fébriles, s'appelle *général* ; ou, dirigé contre les symptômes les plus urgents, s'appelle *symptomatique* ; méthode toujours nécessaire dans l'invasion d'une nouvelle fièvre ; ou dans une fièvre connue, mais médicatrice ; ou toutes les fois qu'une fièvre est modérée à un degré convenable, le médecin n'étant alors que simple spectateur.

596. Il faut toujours l'employer toutes les fois qu'on manque d'indications claires, ou que, malgré qu'elles le soient, on ne peut y satisfaire.

597. Cependant il faut faire ses efforts pour découvrir la nature de la fièvre inconnue ; 1° par sa terminaison, abandonnée aux seules forces de la nature ; 2° en observant ce qui sert et ce qui nuit ; 3° par la connaissance des maladies co-régnantes.

598. La méthode indirecte ; 1° corrige, expulse l'âcre irritant ; 2° porte son attention (*A*) sur les forces naturelles par la diète convenable dans les maladies aiguës ; sur les forces vitales, pour les tenir dans un juste degré, en les diminuant quand elles sont excessives, en les relevant quand elles sont abattues, en les ramenant quand elles s'égarent ; sur les unes et les autres, ainsi que sur les forces animales, par le traitement des symptômes les plus graves (612).

599. De ces symptômes, celui qui en écartera le plus grand nombre et les plus graves, selon les règles qui seront prescrites (617 à 700), aura traité la plus grande partie de la maladie.

600. « L'âcre irritant fixé extérieurement (par exemple, des fragments aigus de verre, de métal, de bois, de pierre, d'os ; ou l'application de corps stimulants, rubéfiants, rongeants, vésicants, caustiques, septiques, empoisonnés), étant connu, doit être enlevé le plus tôt

possible : ensuite le lieu où ils ont adhéré, et qui en est altéré, doit être fomenté avec des médicaments visqueux, muqueux, huileux, doux, anodins, doucement apéritifs. »

601. « L'âcre irritant fixé intérieurement (par exemple, l'acrimonie d'une inflammation, d'une suppuration, d'une gangrène, d'un sphacèle, d'un cancer, de la carie d'un os, d'un ichor, du pus, d'une lymphe âcre et stagnante), doit être enlevé ou corrigé, selon les lois connues par l'histoire de ces maladies. »

602. « L'âcre irritant, introduit dans les liquides eux-mêmes, peut et doit être enlevé ou corrigé, par l'usage des six choses non naturelles, par différents moyens, selon son différent caractère connu.— 1° Si c'est l'excès de mouvement qui l'a produit : par le repos du corps et de l'esprit, par les humectants, les délayants, les doux tempérants. — 2° Si c'est un air trop chaud : en le tempérant par l'aspersion d'eau froide, par une boisson d'eau acidulée, légèrement nitrée, avec un peu de vin acidule ; par une nourriture un peu acide, légèrement adoucissante, peu salée, par des médicaments semblables. — 3° Si c'est un air trop humide : en faisant un grand feu avec du bois aromatique et résineux; par l'évaporation d'aromates. — 4° Si c'est un air âcre, putréfiant : en brûlant du nitre, de la poudre à canon ; par la vapeur du vinaigre ; par du sel jeté sur des charbons ardents. — 5° Si ce sont les affections de l'ame : en les calmant par la raison ; par des affections opposées ; par la variété des objets; par les anodins, les préparations d'opium. — 6° Si ce sont des nourritures âcres acides : en délayant cet âcre, en l'adoucissant, en l'absorbant, en le changeant en un sel composé; les principes aqueux, les gélatineux des animaux, les huileux, les cétacés, les coquilles d'huîtres, les pierres des animaux, les terres grasses, les sels alcalins fixes, volatils, simples, composés, produisent ces effets. — 7° Si ce sont des aliments âcres salés : en délayant cet âcre par les aqueux et en l'évacuant en même temps, en l'adoucissant par de l'eau de chaux. — 8° Si ce sont des aliments âcres aromatiques échauffants : en délayant par des aqueux ; en corrigeant par des acides, en résolvant et détergeant par les savonneux acides; en adoucissant par les doux gélatineux. Comme les alcalescents âcres se rapportent à ceux-ci, on voit ce qui leur convient. — 9° Si ce sont des aliments tirés des parties alcalescentes des animaux : » par des aliments et des boissons tournant promptement à l'acescence; par des acides soit végétaux, soit minéraux ; par des farineux, des savonneux détersifs ; des acides tenant un peu de la nature huileuse. — 10° « Si ce sont des aliments pris en trop grande quantité, resserrant l'estomac : par le délaiement, la diète, le vomissement, le relâchement du ventre. — 11° L'acrimonie introduite par une boisson âcre fermentée ou fermentante, acide, huileuse, aromatique, distillée ou simple, se traite par les mêmes remèdes indiqués (nos 6, 7, 8 de cet aphorisme). — 12° Par une veille excessive : on la traite par les mêmes moyens que (dans les nos 1, 2, 5). — 13° Si une acrimonie alcaline, acide, huileuse, savonneuse, putride, provient d'excréments retenus dans le corps, il faut les rendre coulants; lubrifier les voies; ouvrir » les couloirs « et les émonctoires; stimuler, augmenter les forces expultrices. On emploiera les moyens internes et externes. »

603. « On ouvre » les couloirs « et les émonctoires » aptes à recevoir, à transmettre, à évacuer ce qui est morbifique : ainsi, le ventre, le principal émonctoire, qui supplée les autres dans leurs fonctions, doit être entretenu ouvert par un médicament lubrifiant, eccoprotique, pris par la bouche, injecté dans le rectum ; il faut exciter les urines par une boisson un peu froide, aqueuse, copieuse, acescente, en sortant le malade du lit et le promenant dans la chambre ; il faut, non forcer, mais faciliter la transpiration, « en fomentant, baignant, lavant la peau » sale, sèche, ridée, flétrie, imperspirable, « en rasant les poils, etc. »

604. « Le régime convenable dans les maladies aiguës consiste en des aliments et des boissons qui coulent, faciles à digérer, contraires à la putridité, empêchant la soif, propres à exciter l'appétit, opposés à la cause connue de la maladie. »

605. « Il faut donner la nourriture dans le temps qu'il n'y a pas de fièvre, ou au moins quand sa force est la moindre. »

606. « Et d'ailleurs en petite quantité, souvent répétée, de peur que les viscères ne soient trop forcés de travail ou trop changés. »

607. « La quantité et la force de la nourriture se déterminent, 1° par la durée prévue de la fièvre à 1, 4, 7, 9, 11,

14, 21, 30, 40, 60 jours : car on doit en donner pour que les forces puissent se soutenir, afin de suffire à la coction et à la crise. Plus la maladie est courte, moins il en faut donner, et plus elle doit être faible, et au contraire ; or elle sera d'autant plus courte qu'elle sera plus violente ; 2° par l'âge connu du malade ; car plus les animaux sont près de leur naissance ou de l'extrême vieillesse, plus ils supportent difficilement l'abstinence ; 3° l'état et la violence de la maladie, si on les connaît, demandent que l'on varie la quantité et la force de la nourriture, dans son plus haut degré (ακμη), il faut donner la plus ténue et en petite quantité ; quand elle augmente ou qu'elle décroît, on doit en donner d'autant plus et de plus forte, qu'elle est plus loin de ce haut degré ; 4° par le lieu qu'habite le malade ; car ceux qui sont près de l'équateur supportent facilement une nourriture ténue ; ceux qui sont plus près des pôles la supportent difficilement ; 5° par la saison de l'année, attendu que l'été demande les aliments les plus légers et l'hiver de plus forts ; 6° par l'habitude du malade et par son tempérament naturel ; car celui qui, en santé, vivant des aliments les plus succulents, les dissipe aisément, a besoin, étant malade, de plus d'aliments, parce que ses vaisseaux et ses viscères y sont habitués ; 7° par la sensation de légèreté ou de pesanteur qui suit ce qu'on a pris. »

608. Ensuite il faut pourvoir aux forces de la vie, afin que ce qui est arrêté ou mêlé aux humeurs en circulation, soit dégagé et éliminé par différents couloirs, « au moyen de divers remèdes dont le principal est l'énergie de la fièvre même, tellement modérée, qu'elle puisse opérer cela complètement. Ainsi il convient dans ce cas de tempérer tellement son activité, (*A*) qu'elle ne puisse produire ni inflammation, ni suppuration, ni gangrène ou sphacèle ; dont on connaît que le danger menace, par la véhémence des symptômes, surtout de la chaleur, comparée avec la force des vaisseaux ; (*B*) que par un mouvement excessif les liquides ne soient pas dissipés ; ce dont on est averti par la sécheresse des narines, des yeux, du gosier, de la langue ; par l'enrouement ; par l'aridité de la peau ; par la petite quantité des urines ; par la petitesse, la fréquence, l'inégalité du pouls : (*C*) mais aussi qu'avant la coction, elle ne languisse pas trop, au point qu'elle ne puisse dompter, mouvoir, *secerner*, *excerner* la matière de la maladie ; ce qu'on connaît, si les actions vitales languissent tout-à-fait, sans qu'il paraisse encore de signe de coction. »

609. « Si donc on s'aperçoit qu'elle est exorbitante, on la modère par l'abstinence, par une nourriture ténue, l'eau pour boisson, l'air frais, de douces affections de l'ame ; par la saignée, des lavements rafraîchissants, des médicaments doux, aqueux, glutineux, rafraîchissants, anodins. »

610. Si elle est trop languissante, on l'excitera au moyen de cordiaux pris parmi les aliments et les boissons qui ont plus de force ; d'un air un peu plus chaud ; des affections de l'ame plus excitées ; de médicaments plus âcres, volatils, aromatiques, fermentés ; des frictions, de la chaleur, du mouvement musculaire, des bains, des fomentations. »

611. Il faut aussi ramener et réprimer les forces de la vie déviées et s'égarant, si elles se portent trop fortement sur un viscère important ; ce qui s'effectue par diverses fomentations, émollientes, discussives, répercussives, chaudes, froides ; des scarifications sèches, sanglantes ; la saignée, les sangsues, la situation droite du corps, les révulsifs, les sinapismes, les vésicatoires, la section, la brûlure, les lavements, les purgatifs, le vomitif ; et par d'autres moyens, selon la nature de la partie affectée et de la matière qui l'affecte.

612. « Les symptômes qui naissent d'une fièvre aiguë-particulière sont surtout ceux-ci : le froid, le tremblement, l'anxiété, la soif, la nausée, les rots et les vents, le vomissement, la débilité, la malignité, la chaleur, le délire, le coma, l'insomnie, » l'état nerveux, « la convulsion, la sueur, la diarrhée, » les exanthèmes, les aphthes.

613. « Qui tous, nés de la fièvre, comme de leur cause, cesseront quand elle sera enlevée ; et ainsi, s'ils peuvent être supportés autant qu'elle, sans danger pour la vie, ils exigent à peine un traitement particulier. »

614. « Bien plus, ils proviennent souvent de l'effort de la vie qui se dispose à une crise, ou à l'excrétion de la matière critique ; et alors ils la précèdent, l'accompagnent, la suivent, et ne doivent pas être troublés. »

615. « Mais s'ils sont hors de saison, trop violents pour pouvoir être supportés par la vie ou par la patience du ma-

lade, ou s'ils doivent produire un autre mal plus grave, alors il faut les adoucir par les remèdes propres à chacun d'eux, ayant toujours égard à la cause, et à l'état de la maladie elle-même. »

616. « Mais ayez pour règle principale : qu'il faut remédier à un symptôme, sans que ce soit aux dépens des forces vitales, à moins qu'il ne dépende de leur excès, comme un effet dépend de sa cause. »

LE FROID FÉBRILE.

617. « Le froid, au commencement des fièvres aiguës, suppose un moindre frottement des liquides entre eux et sur les vaisseaux; le mouvement circulatoire diminué; la stagnation du liquide aux extrémités; que le cœur se contracte moins, s'évacue moins; » le spasme de la surface cutanée et des extrémités des vaisseaux.

618. « Il occasionne, s'il reste longtemps violent, des concrétions polypeuses dans les gros vaisseaux, près le cœur, » et des congestions dans le cerveau, comprimé par l'afflux des liquides : « de là des maux multipliés et graves dans les deux organes. »

619. Le froid avec frisson est fréquent dans le principe des maladies aiguës, surtout des pleurésies, des péripneumonies; dans le commencement des intermittentes, des rémittentes; à l'approche d'un accouchement, d'une crise; quand une inflammation se tourne en abcès, en gangrène. — Avoir froid long-temps, presque toujours dans le jour, pendant des semaines et des mois, comme par un vent un peu trop froid, avec de la mauvaise humeur, l'irritabilité de l'esprit augmentée, et la nuit être agité, avoir chaud, l'appétit étant cependant bon, présage qu'une fièvre grave, putride, nerveuse, aura lieu. — Un froid, que le médecin trouve au malade, mais que celui-ci ne sent pas, violent, comme du marbre; avec une sueur froide, comme en rosée, principalement au visage, au cou, vers le sternum; avec le pouls très-petit, très-faible, très-fréquent; avec la face hippocratique; avec insensibilité à la douleur; après les douleurs, présence d'esprit et même gaîté; avec la réponse brève, l'espérance ferme de guérir, est bientôt et certainement mortel. — Le même froid, avec sueur universelle, la maladie n'étant point inflammatoire, chez un malade irritable, la crise étant faite, et le reste étant bien, est purement spasmodique, et effraie mal à propos les assistants. — Un froid qui revient à un temps déterminé désigne une intermittente cachée ou compliquée, ou un abcès quelque part. — Un froid violent, ébranlant jusqu'aux os, long dans les fièvres quartes, est très-dangereux, surtout pour les vieillards, pour ceux qui ont une disposition à l'apoplexie. — Le froid, le frisson, qui précède la fièvre chez les petits enfants, chez les enfants, chez les adultes très-irritables, dégénère souvent en convulsion universelle. — Les horripilations vagues, le soir, suivies de chaleur, de sueur, et d'une très-grande rémission vers l'aurore, après des douleurs, sans solution bénigne, ou sans crise, indiquent un lieu de suppuration.

620. « On voit par ce qui précède, ce que le froid désigne, ce qu'il présage; et pourquoi plus le froid est grand au commencement, plus la fièvre est dangereuse. »

621. « Ce froid, attaqué par tout ce qui stimule fortement, sous quelque titre que ce soit, a souvent produit ensuite une inflammation incurable; ainsi les salins âcres, les aromatiques, les huileux, les vésicants, et autres moyens semblables, sont préjudiciables. »

622. « On le traite très-efficacement, au contraire, par la boisson d'eau chaude, nitrée, avec addition d'un peu de miel et de vin; par le bain, les vapeurs, les fomentations, les lotions avec un liquide semblable; par une douce friction. »

623. « En employant de bonne heure ces remèdes, souvent les plus grands maux sont guéris tout-à-coup.

LE TREMBLEMENT FÉBRILE.

624. « Le tremblement suppose la vacillation des muscles : les causes contractantes et relâchantes se succédant promptement et involontairement tour à tour, et les mouvements spastiques tantôt présents, tantôt absents. »

625. Ainsi le diagnostic est clair; le pronostic au contraire est différent selon la nature, la grandeur, le nombre, la variété des causes.

626. Par exemple, le tremblement de la main prise par un assistant dans une fièvre aiguë, malgré le malade, ou sans qu'il s'en aperçoive, si ce malade ne tremblait point auparavant par vieillesse, par l'abus des spiritueux, s'il n'est ni en

colère, ni effrayé, est très-mauvais. — Le tremblement des mains, ou de la langue qui ne peut avancer, surtout avec du délire, est très-mauvais. — Le tremblement de la lèvre inférieure marque ou de la pusillanimité, ou de la saburre de l'estomac en mouvement, ou une inflammation cachée et légère du système gastrique, ou de l'hépatique.

627. On évalue aussi d'après cela le tremblement dans le début des aiguës et des intermittentes; ainsi que celui qui vient d'une trop grande perte de sang, d'un dévoiement, d'un vomissement, d'un choléra, de pléthore, d'une menace d'apoplexie, d'un reste de maladies graves du cerveau; par défaut de liquides, après des pertes énormes, pendant la durée de la maladie.

628. La curation doit être tirée de la connaissance des causes.

L'ANXIÉTÉ FÉBRILE.

629. « L'anxiété a pour cause la gêne du sang à sa sortie du cœur, et par conséquent l'impossibilité de son passage par les extrémités pulmonaires, ou de l'aorte; et ce qui y donne lieu, c'est le spasme des vaisseaux contractés; ou une matière qui ne peut passer; » ou l'imperméabilité des poumons par une inflammation; une induration, des vomiques; leur compression par de l'eau, du pus, un ichor, une matière inflammatoire, extravasée, qui les environne; ou l'impossibilité de se dilater par un vice inflammatoire, rhumatisant, de la plèvre, des muscles intercostaux, qui rend le thorax immobile. — « La même chose arrive par l'empêchement du passage du sang par la veine porte, à raison des mêmes causes: d'où, tout le sang veineux apporté par les artères cœliaques et mésentériques ne pouvant revenir, stagnant, étendant les vaisseaux, résistant au flot artériel, et produisant tous les maux qui en sont et en doivent être la suite, il est clair que ces deux causes d'anxiété doivent être très-soigneusement observées et traitées, dans toute espèce de fièvre aiguë. »

630. « Si donc une telle anxiété persiste long-temps, elle produira autour des organes vitaux des concrétions polypeuses, des inflammations, des gangrènes subites, avec une angoisse insupportable, et la mort qui suivra promptement. — Mais si elle est fixée dans les hypochondres, alors c'est vers l'estomac qu'elle produira un sentiment de malaise très-fort, les autres viscères ayant une sensibilité moins aiguë; et par suite des putréfactions subites du sang dans ses vaisseaux amples et moins forts; d'où les gangrènes, la putréfaction du foie, la dysenterie mortelle qui la suit. »

631. « De là le médecin connaît très-bien ce qu'une telle anxiété a pour sa cause, quelle est sa nature, et ce qu'il en faut présager; et il distinguera en même temps » ces deux espèces de l'anxiété, de celle qui dépend, soit d'une affection triste de l'ame, soit des premières voies affectées par une saburre très en mouvement, ou par des vents; en convulsion; enflammées, gangrenées: d'une crise prochaine quelconque; de la rentrée subite d'exanthèmes, d'abcès; d'une douleur inflammatoire interne cessant subitement, soit par gangrène, soit par une crise erronée; de l'anxiété des moribonds qui est accompagnée d'un pouls très-petit, battant très-faiblement, vacillant, inégal de toutes les manières; d'une respiration laborieuse, serrée, prompte, avec soupirs, avec sifflement, position droite du corps.

632. L'oppression de la poitrine, l'orthopnée, le pouls faible, irrégulier, annoncent l'anxiété qui dépend du vice des poumons ou du thorax. — La réplétion de la région précordiale, sa constriction, principalement vers le scrobicule, le pouls étant fort, plein, dur, vibrant, annonce celle qui provient de l'engouement du système de la veine porte.

633. « De là, on voit clairement aussi quel traitement varié est nécessaire pour adoucir la cruauté de ce mal : mais quand on connaît d'abord le caractère du symptôme, ce traitement est lui-même bien connu et appliqué. — Lorsqu'on s'aperçoit donc qu'une affection spasmodique en est la cause, on la dissipe, en adoucissant l'âcre irritant (600, 601, 602); en l'expulsant par les vomitifs, les purgatifs, les sudorifiques, les diurétiques, les détersifs; en le délayant par des boissons aqueuses chaudes; en apaisant l'affection de l'ame; en relâchant les fibres, les vaisseaux, les viscères; en calmant » les nerfs irrités « par les anodins et les narcotiques. — Si l'anxiété dépend d'une humeur inflammatoire épaisse, on la dissipe, en fondant, en délayant cette humeur, en relâchant ses vaisseaux; enfin en modérant l'impétuosité du liquide vital; ce que produisent surtout une boisson abondante chaude;

l'eau miellée, farineuse, nitrée, un peu acidulée, très-légèrement aromatique; une fomentation, un cataplasme, un épithème, des emplâtres, que l'on applique sur les endroits affectés, et que l'on prépare avec des délayants, des relâchants, des émollients, des anodins; les lavements répétés souvent, à petite dose chaque fois, retenus long-temps s'il est possible, composés des mêmes remèdes; la vapeur de l'eau chaude, mêlée à des émollients, dirigée constamment, par les narines et par la bouche, dans les poumons. »

634. « Et si l'atrocité du mal exige jamais une curation prompte et sûre, c'est assurément dans ce cas. »

LA SOIF FÉBRILE.

635. « La soif a pour cause la sécheresse, l'imméabilité des liqueurs, une acrimonie salée, alcaline, bilieuse, huileuse, les excréments putrides des premières voies. »

636. « Aussi indique-t-elle, presque toujours, la présence de quelqu'une de ces choses. »

637. « Et par conséquent elle désigne, comme devant arriver, les maux qui peuvent être produits par les causes dont elle atteste la présence (635, 636). »

638. « C'est pourquoi il faut y remédier sur-le-champ, surtout dans les maladies aiguës. »

639. « Ce qu'on fait, 1° par des boissons aqueuses, un peu acides, nitrées, adoucissantes, prises chaudes, souvent, en petite quantité à la fois; 2° en fomentant, en rinçant, en gargarisant les narines, la bouche, le gosier, avec un semblable liquide; 3° en enveloppant les hypochondres de fomentations, d'épithèmes, de cataplasmes préparés avec des substances semblables; 4° par des lavements semblables, gardés. »

640. « Mais, si une forte soif accompagne une extrême faiblesse, alors il faut mêler aux boissons précédentes les vineux et même souvent des liquides encore plus riches en esprits : on les donnera en toute sûreté. »

641. La soif qu'aucune boisson ne peut vaincre, la bouche, la langue, la gorge, la trachée-artère demeurant sèches, la voix étant rauque, aigre, annonce le plus grand danger. — Mais aussi, n'avoir pas soif du tout, ou cesser de l'avoir, quoique ses causes existent et soient grandes, la langue et la gorge étant arides, fuligineuses, gercées, dans une fièvre aiguë quelconque, surtout dans une fièvre ardente, putride, maligne, désigne ou que le cerveau est affecté de frénésie, de coma, ou que des convulsions menacent, ou que la force de la vie est vaincue par la maladie; qu'il y a gangrène, que la mort est proche.

LA NAUSÉE FÉBRILE.

642. « La nausée signifie un vain effort pour vomir, avec une idée de répugnance; elle a donc pour cause prochaine la convulsion légère des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, des muscles abdominaux : celle-ci est occasionnée : » — 1° « par un âcre putride, bilieux, porté dans l'estomac vide, remontant dans le gosier, agaçant et irritant l'un et l'autre; et alors les autres parties suivent les mêmes mouvements; on le reconnaît au défaut de faim, à l'haleine putride, à la bouche, la langue, l'arrière-bouche sâles; ou » — 2° « elle provient d'une matière épaisse, gluante, flottante, qui, en se balançant dans ces mêmes parties, les agace; on la reconnaît aux signes d'un état glutineux qui a précédé, ou bien » — « 3° de l'inflammation légère de l'estomac, de l'œsophage, des intestins et des viscères voisins, surtout du foie; ce qu'on reconnaît aux signes qui leur sont propres; » — « 4° enfin elle a lieu aussi par le souvenir d'une chose qui, prise autrefois, avait excité de semblables nausées: » — « 5° elle a lieu encore par le mouvement désordonné du système nerveux, excité par une cause quelconque; on le reconnaît au délire, au spasme, au vertige, au tremblement. »

643. « Si elle persiste long-temps, elle produit le défaut de faim, l'abstinence de la boisson et des médicaments, ensuite les vomissements, et les maux très-multipliés qui peuvent en dériver, dont les principaux sont : la débilité, l'acrimonie alcaline putride, la sécheresse. »

644. On arrête celle qui provient de la première cause (642, n. 1) par des boissons, aliments, médicaments salés, aqueux, ensuite par des purgatifs doux semblables, et par des acides austères qui fortifient les fibres, ou, si elle ne cède pas à ces moyens, en donnant un vomitif. » — « Celle qui est due à la seconde cause (642, n. 2), en délayant, en atténuant, en purgeant, en excitant le vomissement. » — « Mais si elle est due à

la troisième cause (642, n. 3), alors elle ne cède qu'au traitement de ces maladies, selon la description » qui en a été donnée précédemment. — « On détruit la quatrième espèce en oubliant et en évitant les choses semblables. » — « La cinquième par les austères, le repos, les narcotiques, l'eau froide. »

645. « On comprend de là, pourquoi, dans les maladies aiguës où il y a nausée, une purgation donnée dans le commencement, et un émétique pareillement, sont si utiles, et dans quel genre d'aiguës ; » — « pourquoi les malades attaqués de fièvres aiguës ont tant de répugnance pour les choses grasses, les viandes, les œufs, les poissons ; et désirent, au contraire, l'eau, les acides, les fruits d'été, les choses froides ; » — « pourquoi, à moins que la nausée ne soit surmontée, les médicaments ne profitent point au malade ; » — « pourquoi ce symptôme devient souvent incurable ; » — « pourquoi de telles maladies s'en vont enfin, et presque avec un appétit subit, inaccoutumé, étonnant ; » — « pourquoi le vomitif quelquefois dissipe la nausée, quelquefois au contraire l'attire,, et qu'alors la saignée en est le remède. »

LES ROTS ET LES VENTS.

646. Le rot a pour cause une matière élastique, dilatable par la chaleur, l'effervescence, la fermentation qui tantôt est contenue, tantôt, la prison qui la renfermait étant ouverte, fait explosion avec bruit et impétuosité. »

647. « Ainsi l'air, les sels de nature opposée, les fruits d'été, les humeurs putrescentes, les végétaux fermentants, fournissent aux rots et aux vents une matière dont l'effort et la fétidité varient comme sa nature. »

648. « Cependant toutes ces substances (647), si elles peuvent s'exhaler librement, ne produiront aucun effort ; d'où il est clair que les spasmes du sphincter œsophagien, de l'orifice supérieur et inférieur de l'estomac et des intestins, concourent toujours ensemble et se relâchent ensuite ; de là, les rots, les vents, les pets, les borborygmes renfermés. »

649. « Si ces deux causes concourent ensemble (647, 648), elles agissent fortement et durent long-temps ; alors la matière élastique, excitée à la dilatation par la chaleur, le mouvement, sa propre force, resserrée dans une cavité dont les fibres sont crispées par la convulsion, dilate les membranes qui la renferment, les tend, les rend douloureuses, comprime les parties environnantes ; d'où naissent des douleurs et des anxiétés intolérables, qui cessent aussitôt que les vents sont rendus. »

650. « On traite ce mal : » — « 1° En enlevant la matière (647) par les délayants, les aqueux chauds, les dissipants légèrement aromatiques, les substances qui ôtent l'équilibre des sels, pour opérer une prépondérance convenable, celles qui corrigent la putrescence, celles qui apaisent la fermentation. » — » 2° Il faut rapporter ici les remèdes qui apaisent les convulsions, ceux qui adoucissent les âcres, ceux qui calment les esprits, dont le premier est l'opium et les doux antihystériques. » — 3° « Par les lavements, les fomentations, les épithèmes, les relâchants chauds, les anodins, les légers aromatiques, ainsi que par les ventouses non scarifiées, appliquées à l'abdomen. »

651. « D'après ce qui précède, on répond à ces questions, qui autrement ne sauraient être éclaircies : quels aliments, quelles boissons, quels poisons, quels médicaments sont flatulents ; pourquoi les vents se forment quand les premières voies sont vides ; chez les blessés ; si le bas-ventre est étroitement serré ; chez les hypochondriaques, chez les hystériques, chez ceux qui sont sujets aux convulsions et aux coliques. »

LE VOMISSEMENT FÉBRILE.

652. « Le vomissement, c'est-à-dire l'expulsion violente de ce qui est contenu dans l'estomac d'abord, ensuite dans les intestins eux-mêmes, et enfin dans les viscères qui s'y évacuent, reconnaît pour cause prochaine la convulsion des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, des intestins, du diaphragme, des muscles abdominaux ; pour cause éloignée tout ce qui agace en irritant ces fibres, ou les viscères faciles à entrer en convulsion. »

653. « Donc il arrive quelquefois que la lésion de l'estomac » chargé de crudités, de saburre diverse, de là, « en convulsion, enflammé, en suppuration, squirrheux, » cancéreux, « cartilagineux, variqueux, une fièvre aiguë survenant ; il est opiniâtre ; on le reconnaît par l'idée du mal qu'il présente ; et on le guérit enfin en enlevant ce mal. Nous en parlerons ci-après. »

654. « Ce vomissement, occasionné par la lésion des viscères (ainsi que des

parties environnantes) semblablement affectés, irrités par l'estomac distendu par ce qu'on a pris, devient bien souvent très-opiniâtre, la cause en étant ignorée, la fièvre survenant. »

655. « Par la lésion des parties éloignées, surtout du cerveau ébranlé, légèrement comprimé par de la sérosité, du sang, une matière morbifique quelconque qui y aborde; légèrement enflammé. — Ici se rapporte le vomissement provenant de la dentition.

656. « Par le vice de toute cause des nausées plus fortes que (642); d'où on le connaît, on le traite, on le guérit. »

657. « S'il persévère, il produit l'atrophie, l'iléus, les convulsions et les effets d'une nausée plus forte et opiniâtre (643). »

658. « S'il arrive par le vice de la cause (653-656), le traitement doit être pris de l'histoire de ces maladies. »

659. « S'il provient de la cause (642-656), les mêmes remèdes doivent être employés ici avec soin, surtout les opiacés et les épithèmes fortifiants, qui attirent, qui dissipent. »

660. On voit clairement de là le diagnostic, le pronostic, le traitement du vomissement dans la parafrénésie; dans le commencement des pleurésies, des péripneumonies, des fièvres intermittentes; celui dû à la vésicule du fiel irritée par beaucoup de bile, par un calcul, par l'inflammation; à un calcul des reins, des uretères, de la vessie; à l'inflammation de ces parties; à des hémorrhoïdes gonflées de l'intestin rectum, de l'anus, de la vessie; à une hernie étranglée, petite, indolente à cause de l'étranglement, de là inconnue, ou cachée par pudeur; à un vice du canal intestinal obstrué par diverses causes, rétréci, étranglé par un lien contre nature. — On voit clairement aussi ce que désigne un vomissement long, dans un sujet sain en apparence, qui a coutume de revenir d'abord après des aliments solides, copieux; ensuite même après des aliments liquides pris en petite quantité, avec atrophie, déjections très-rares, matières fécales en petite quantité, durcies comme celles d'une chèvre.

661. « On voit clairement aussi la raison de la difficulté d'arrêter le vomissement dans beaucoup de fièvres aiguës; ainsi que la fausseté et le danger de la règle, *le vomissement se guérit par le vomissement*: » — pourquoi, dans tout vomissement, il faut si soigneusement rechercher sa cause; — « pourquoi les sudorifiques enlèvent souvent le vomissement; » — « pourquoi il s'arrête souvent quand la crise est faite, comme dans la petite vérole; et pourquoi, quand il persiste quoique l'éruption soit faite, il est si mauvais; » — « pourquoi la saignée l'arrête souvent, comme dans les maladies inflammatoires; » — « pourquoi la diarrhée sert de crise à ceux qui, dans le commencement d'une fièvre aiguë, ont eu un vomissement perpétuel sans cause inflammatoire, qu'on préviendrait en donnant un vomitif dans le commencement de la maladie; » — « pourquoi le vomissement de tout ce que l'on prend, aussitôt qu'il est dans l'estomac, est très-mauvais dans les maladies aiguës; » — pourquoi aussi les vomissements immodérés, purs, rouges, noirs, livides, verts, porracés, de diverse couleur, purulents, ichoreux, sales, avec mal de tête, écoulement par les narines, dureté de l'ouïe, anxiété perpétuelle, agitation, hoquet, insomnie, délire, sont d'un très-mauvais présage.

662. « Le hoquet peut naître des mêmes causes, être reconnu et guéri d'après ce qui a été dit. »

LA FAIBLESSE FÉBRILE.

663. Si cette partie des actions animales qui comprend les mouvements volontaires languit tellement à raison de la fièvre, que ces mouvements s'exercent avec un sentiment de pesanteur non ordinaire et d'impuissance, on dit qu'il y a faiblesse de la fonction animale.

664. Avec la sensation comme d'un travail ou d'une marche où l'on s'est forcé, on l'appelle lassitude; avec celle comme si le corps eût été meurtri à coups de bâton, on l'appelle courbature.

665. Si l'action musculaire du cœur, des artères, des poumons, et la circulation des humeurs qu'ils meuvent sont diminuées au-delà du point auquel la santé se soutient communément, il y aura faiblesse vitale, qui varie pour le degré, la durée, le danger.

666. — La première (663) est occasionnée par l'abondance du sang, de la sérosité, de la pituite, surtout si la fièvre, les médicaments, la boisson, l'agitation, les aromates, le soleil les remuent; par les affections tristes de l'ame, par la plénitude des premières voies, par la saburre en mouvement, en turgescence; ensuite par toutes les causes affaiblissantes qui seront détaillées plus bas (676).

667. L'une et l'autre se trouvent réunies fréquemment (surtout à la fin de la vie) dans le même sujet, dépendant des mêmes causes éloignées et prochaines.

668. Mais dans le commencement et dans le progrès des aiguës, ordinairement quand la première existe, la force de la vie pèche par excès : quelquefois cependant les forces *vitales* et *animales* sont en même temps excessives.

669. De là, un traitement varié, et souvent opposé, est indiqué contre un symptôme *en apparence* le même.

LA MALIGNITÉ FÉBRILE.

670. La faiblesse vitale, au commencement d'une fièvre, née spontanément, sans causes affaiblissantes connues, comme pléthore, inflammation, surtout de bas-ventre, gangrène, saburre en turgescence, perte d'humeurs gastriques par le vomissement, les selles, perte de sang, hystérie, hypochondriasie, etc., s'appelle *malignité*; laquelle s'associe à toute espèce de fièvre, plus fréquemment cependant à la putride. On l'a cherchée mal à propos dans un concours de symptômes graves, multipliés, insolites, dans la marche irrégulière de la maladie rebelle aux meilleurs remèdes, et dans son grand danger.

671. Ainsi la synoque putride qui prend avec cette faiblesse de la vie sera *la fièvre maligne par excellence.*

672. Les symptômes de la fièvre maligne et des putrides sont donc communs ; et le caractère pathognomonique est *la prostration vraie des forces vitales.*

673. Ce qui la fait reconnaître, c'est une faiblesse subite et imprévue, la lassitude, la courbature, avec vertige, pesanteur de tête ; les sens internes et externes étant lents, obtus, troublés ; l'aspect lugubre, larmoyant, du désespoir, ou indifférent par indolence morbifique (d'où s'observe fréquemment cette douceur trompeuse d'une maladie pernicieuse), le pouls mou, mince, faible, petit, accéléré, rémittent, intermittent, inégal de toutes les manières ; l'impuissance de se tenir droit, par la crainte d'une lipothymie mortelle.

674. Quand ces phénomènes existent dans le commencement de la maladie, c'est la *malignité vraie*, *première :* maladie rare. — Mais quand ils surviennent plus tard dans la synoque putride, spontanément, par un mauvais traitement, c'est la *malignité secondaire*, soit *spontanée*, soit *factice :* l'une et l'autre ne sont pas rares.

675. La cause prochaine de la *malignité protopathique*, inconnue et sans nom, ne se manifestant que par son effet énervant, mortifiant, attaque directement l'irritabilité du cœur et des vaisseaux artériels, et par conséquent la vie même.

676. Mais ces causes éloignées, de même que celles de la *deutéropathique*, sont les évacuations précédentes et actuelles, grandes, répétées, long-temps continuées, spontanées, artificielles, de sang, de sérosité, de bile, de semence, d'esprits ; la sueur, le diabétès, la salivation, la diarrhée, le défaut de nourriture prise, retenue, digérée, assimilée ; les humeurs en circulation infectées d'un âcre quelconque ; leur mauvais état, quelle qu'en soit la cause ; les causes des fièvres bilieuses, putrides, plus multipliées, plus graves, plus long-temps appliquées ; un vice épidémique, endémique.

677. De cette idée de la malignité naît la connaissance pratique, directrice, d'où l'on déduit ce qu'il faut faire et les raisons de le faire.

678. Tout ce qui, dans une classe très-nombreuse, est désigné comme cordial, convient donc, surtout les vineux, les spiritueux, les fortifiants, les astringents, les acides minéraux dulcifiés, les sels, volatils, acides, alcalins, neutres, le quinquina, la serpentaire de Virginie, le contrayerva, l'angélique et beaucoup d'autres semblables, donnés par la bouche, introduits en lavement, appliqués aux narines, sous les aisselles, au scrobicule, sur l'abdomen ; sous forme de boisson, de parfum, de lavement, d'épithème, de friction, de cataplasme, d'épispastique, de rubéfiant, de vésicant.

679. La faiblesse non fébrile des forces animales et vitales, dans les convalescents, se dissipe au moyen d'aliments liquides, analogues au sang, digérés par l'art, gélatineux, doux, tirés des animaux et des végétaux ; des vineux et des aromatiques, combinés selon l'art, donnés souvent, à petite dose, accompagnés de légères frictions sur les parties externes ; ils réparent sans incommoder, surtout s'ils sont pris de substances opposées au caractère de la maladie guérie, si on y joint un exercice convenable, une habitation et une saison favorables.

680. On voit clairement de tout ceci,

pourquoi la fièvre maligne ne se guérit point sans le secours de l'art, et pourquoi avec ce secours elle se guérit si difficilement; que même celle qui est convenablement traitée tue le plus souvent : — Pourquoi on l'observe plus fréquemment sous une constitution putride, que sous le règne des autres fièvres. — Ayant établi la différence de l'une et de l'autre faiblesse (663 et 665), on peut comprendre plus facilement comment, la force de la vie étant augmentée, les actions animales sont très-souvent affaiblies : pourquoi dans l'extrême faiblesse des forces vitales, la gangrène existant, le pouls étant très-fréquent, très-faible, à peine sensible, les membres froids, couverts d'une sueur froide, la face hippocratique, il y a néanmoins une intégrité et une facilité étonnantes des fonctions animales, et même quelquefois une force d'esprit plus grande jusqu'à la mort absolument. — On voit aussi combien il importe de distinguer soigneusement les deux espèces de faiblesse (663 et 665), puisque ce qui est utile dans l'une nuit ordinairement dans l'autre; et attendu que le médecin ne peut mesurer les forces avec aucun instrument, combien il doit fortement travailler, afin d'apprendre, par un exercice multiplié, à estimer au juste la quantité des forces : combien il est rare de faire dans les aiguës un usage intelligent des cordiaux : combien la faiblesse dans les fièvres est souvent un mal insurmontable : pourquoi une lassitude, existante depuis long-temps avant la maladie, annonce que celle-ci sera grave : pourquoi elle persiste très-long-temps après les putrides, les malignes, et ne dure pas après les inflammatoires. — Y a-t-il aussi une autre fièvre maligne qui doive sa naissance à un miasme volatil et contagieux, comme quelques-uns le veulent, que l'on guérit en excitant et en entretenant long-temps les sueurs? Les fièvres guéries par cette méthode étaient elles vraiment malignes?

LA CHALEUR FÉBRILE.

681. « La chaleur fébrile se connaît au toucher, par le sentiment du malade, par le thermomètre; » et elle varie selon la partie qui est affectée, et selon la manière dont elle l'est.

682. Ainsi il y a une chaleur douce, universelle, égale, répandue, humide, dans le temps de la coction, de la crise, de la rémission, de l'apyréxie, et celle-là est bonne; il y en a une, au contraire, mordicante, âcre, brûlant la main qui touche, et sentie par le malade, accompagnant la fièvre ardente : il y en a une partielle, dans un endroit enflammé, ou qui est en suppuration : il y a celle de la consomption, sèche après le repas, dans la paume de la main, à la plante des pieds, aux joues, qui sont très-chaudes et d'un rouge foncé. — Il y a encore celle qui dépend de la raréfaction, de la pléthore diverse, dans les maladies inflammatoires, bilieuses, putrides, varioleuses, etc.

683. La chaleur, quelque cause prochaine que les physiciens aient établie, en a beaucoup de plus où moins éloignées, qui diffèrent par leur nature, et par ce qu'elles signifient, quant au diagnostic, au pronostic, au traitement.

684. « Si la raréfaction, ou la seule vélocité augmentée produit la chaleur, tout ce qui la diminue en sera le remède : le repos des muscles et de l'esprit; la saignée, une application interne et externe, lente et douce des substances froides; » l'usage des émulsions « sont les premiers moyens. »

685. « Si c'est la pléthore, on la dissipe facilement par les mêmes moyens (684), et par la saignée. Si c'est une pléthore par *cacochymie*, en évacuant lentement et par intervalles, en corrigeant : il y a une très-grande difficulté dans les cas de dissolution de graisses auparavant stagnantes; alors les aqueux, les acides unis au miel, les jaunes d'œufs; » les médicaments avec la manne, « avec le sucre; » les seuls neutres doux, les eaux minérales, le chiendent, le pissenlit, et autres semblables, sous forme de suc exprimé, d'extrait, de décoction très-saturée, sont d'un excellent usage, en prenant en même temps assidûment des évacuants. »

686. Si elle dépend d'une inflammation, « on la traite par les moyens qui diminuent » la pléthore; « et aussi en buvant de l'eau, » surtout si elle est acidulée, acide-douce, émolliente, tiède, et par tout ce qui relâche les vaisseaux.

687. Un air libre, un peu frais, froid, modéré (non au thermomètre, mais d'après la sensation agréable du malade), agité; les couvertures légères, sans plumes; se placer sur le lit, sous des vêtements légers, sur son séant, ou sur une chaise; un léger mouvement du corps; une boisson acide, un peu austè-

re, à froid, à la glace; des lotions et des épithèmes semblables, ou d'une dissolution de sel ammoniac, ou marin, ou de nitre, appliqués à froid, principalement sur le front, rafraîchissent les bilieux.

688. On abat la chaleur dans la synoque putride par les mêmes moyens (687); et en outre par les acides minéraux étendus dans l'eau froide.

689. Les moyens (687) apaisent comme par enchantement la chaleur varioleuse qui quelquefois, avant l'éruption des pustules, est énorme, dégénère en coma somnolent, en convulsions, ainsi que ses effets.

690. De là, la vérité des axiomes suivants : où il y a inflammation ou pus, il y a chaleur plus grande, que l'on connaît par ce qui a été dit ci-dessus (681), et en étendant sur le lieu enflammé de l'argile ou un mucilage, qui se dessèchent plus vite. — La chaleur autour de la région précordiale, dans le ventre, brûlante au sentiment du malade, ardente, continue, fixe, interne, avec anxiété, agitation, les extrémités étant modérément chaudes, signifie qu'il y a phlogose de mauvais caractère, érysipèle interne, qui deviendra bientôt gangréneux, mortel. — La chaleur naturelle au toucher, quand elle ne répond pas à la malignité de la maladie, est maligne. — Une grande chaleur, aperçue seulement par le médecin, et non par le malade, précède le délire. — La tête fort chaude, et plus que le reste du corps, est un grand mal et un avant-coureur du délire, du coma, de la convulsion, de l'apoplexie.

691. « On peut bien concevoir d'après cela, ce qui est exigé pour apaiser la chaleur, et combien de remèdes différents tendent à ce but. »

692. « On comprend aussi pourquoi une fièvre très-chaude est aiguë, rapide, et, quand la chaleur est extrême, pestilentielle; » — pourquoi la chaleur du lit, d'un air renfermé, de la nourriture, des médicaments, est si nuisible dans ces maladies »; — pourquoi une chaleur ardente autour du cœur et des hypochondres est si mauvaise. La chaleur putréfie, la pourriture formée n'échauffe pas par elle-même. »

693. « De là, on voit encore l'origine, la nature, l'efficacité de la sécheresse, et on dirige le traitement qui s'opère avec la boisson, la fomentation, le bain, le lavement, le gargarisme, que l'on prépare avec des aqueux, des acides légers, des substances miellées, des laxatifs. »

LE DÉLIRE FÉBRILE.

694. « Le délire est un développement d'idées qui n'a point de rapport aux causes externes, mais à la disposition intérieure du cerveau, avec le jugement qui suit de ces idées, et l'affection de l'âme, et le mouvement du corps qui en dérive; et de tous ces phénomènes, augmentés par degrés, isolés, combinés, résultent les différents genres de délires. »

695. De là, le délire tranquille, féroce, continu, périodique, presque toujours mauvais, quel qu'il soit, comme signe et comme cause, cependant avec un danger différent.

696. Ce qu'on apprend à évaluer convenablement par ce qui suit : — 1° un délire léger, en s'éveillant, et aussi pendant la nuit, l'esprit étant sain dans le jour, est moins mauvais; — 2° un délire périodique, dans l'accès, dans la force des fièvres intermittentes ou des rémittentes, est moins mauvais aussi; — 3° le délire des sujets irritables, ou à cause de l'idiosyncrasie, le reste étant bien, est sans danger; 4° mais celui qui est constant et féroce, les urines étant en petite quantité, pâles, sans rien charrier, les déjections difficiles, rares, blanches, la peau sèche, imperspirable, aride, y ayant soubresaut dans les tendons, tremblement des membres, leur inflexion, même violente, si le médecin s'efforce de les étendre; contraction des mâchoires quand il faut prendre quelque chose, signifie un épanchement de sérosité dans les ventricules du cerveau, au-dessous de la tente du cervelet et dans le canal vertébral, et une mort certaine; — 5° un délire continuel, avec un pouls fréquent et mou, ou fréquent et serré en même temps, et vibrant, la respiration étant petite et accélérée, est mortel, car l'épanchement est fait au cerveau, et ne peut être dissipé; — 6° celui qui est furieux, continu, avec cris, efforts violents, le malade s'échappant, ayant une aversion complète pour ce qu'il doit prendre, méconnaissant ses meilleurs amis et les personnes qu'il connaissait le mieux, est très-dangereux; — 7° celui qui est taciturne, avec marmottement, ou l'indifférence morbifique de l'esprit, sans douleur, avec un pouls très-faible, et l'action de *ramasser des fétus*, est très-mauvais : car il y a malignité; — 8° celui qui est taciturne, avec une respiration grande, élevée, présage une convulsion universelle, et l'apoplexie par

métastase; — 9° le délire continuel avec une ardeur constante, une veille opiniâtre, la pulsation forte des carotides et des temporales, la sueur du cou, la respiration grande, élevée, entrecoupée, anxiété, agitation, grognement, le malade ne pouvant supporter les couvertures, les roulant, chassant aux flocons, ayant les yeux demi-fermés, fixes, ou la pupille immobile à la lumière, les extrémités étant froides, livides, les déjections supprimées, les urines en petite quantité, aqueuses, la peau sèche, le ventre élevé, tendu, donnant des marques de douleur si on le palpe, est le signe d'une inflammation interne, septique, maligne, et d'une mort certaine qui approche.

697. Ce qui suit présage le délire imminent : — un sommeil court, troublé par des rêves, interrompu par des frayeurs ; la tête perdue en s'éveillant, un mal de tête violent, avec pulsation, sans relâche; l'insomnie; — les yeux vifs, étincelants, rouges, pleurants, chassieux, hagards, incertains, abaissés, regardant de travers, enflammés, l'un plus ouvert que l'autre; — un bourdonnement d'oreilles considérable, continuel, la surdité par le progrès de la maladie ; — le grincement de dents de temps en temps sans dormir, chez ceux qui n'en ont pas l'habitude, chez les adultes; mâcher sans rien avoir dans la bouche, un crachotement, l'écume de la bouche, un petit mouvement désagréable des lèvres, parfois leur configuration en manière de trompe; — ne pas répondre quand on est interrogé, converser avec un absent, faire une réponse non demandée; — la sécheresse de la peau avec flétrissure, l'urine étant tantôt en petite quantité, tantôt sans *nuage ;* — une respiration fréquente, petite, ne répondant point à un pouls lent, sans maladie de poitrine ; — le pouls subitement accéléré, serré, vibrant à la manière d'une corde de métal pincée, battant vivement; — des manières, des propos, des gestes insolites; — ne pas avaler la boisson, mais la cracher, ou, l'ayant retenue, s'en rincer la bouche; — n'avoir pas soif dans une fièvre très-chaude, n'être pas oppressé dans une péripneumonie, ne pas sentir de douleur quand il y a inflammation.

698. L'étiologie de ce symptôme se trouve dans tout ce qui peut troubler l'action du cerveau au moyen des nerfs, de la manière qui a été dite (694) ; soit que cela soit fixé dans le cerveau, y ayant pris naissance, ou y ayant été transporté d'ailleurs, soit qu'il soit situé hors de lui, dans toute autre partie, savoir : — 1° le sang mu avec trop de vitesse, raréfié par la chaleur, se portant impétueusement en plus grande abondance vers la tête, et revenant en trop petite quantité, par diverves causes; (*A*) les poumons imperméables de toutes parts, (*B*) les viscères de l'abdomen engoués, enflammés, gangréneux; le canal alimentaire, surtout, affecté de la même manière, stimulé, en convulsion, par beaucoup de saburre diversement âcre, vermineuse ; — 2° une humeur étrangère quelconque, produite par la fièvre, ou l'occasionnant, bilieuse, séreuse, lymphatique, purulente, laiteuse, atrabilaire, etc. — 3° un léger mouvement fébrile, à cause de l'idiosyncrasie du malade, et l'excès de l'irritabilité; — 4° le caractère particulier de la constitution dominante.

699. On voit clairement, d'après tout cela, quels délires sont d'un mauvais augure; ceux qui le sont moins et ceux auxquels il est nécessaire de porter remède : — pourquoi, dans le délire, les uns sont soulagés par la lumière, les autres par les ténèbres; ceux-ci en conversant sur des sujets agréables qui leur sont familiers depuis long-temps; ceux-là par la musique : — pourquoi quelques-uns, échappés aux mains de leurs surveillants, sont revenus sur-le-champ à eux-mêmes dehors : — pourquoi, quelquefois, ayant repris leur raison, ils paraissent cependant aux assistants délirer encore : — quelle est la raison du délire tranquille ou de la stupidité, chez les convalescents, et quel est le remède ; et en général par combien de causes multipliées et différentes « le délire peut être produit, à la recherche desquelles il faut s'appliquer soigneusement, pour en opérer la guérison. »

700. « Car, selon leur diversité (690), on doit choisir une méthode de traitement et des remèdes différents : les pédiluves et les épispastiques aux pieds et aux jarrets; les frictions sur ces parties; les lavements délayants souvent administrés; une nourriture ténue; une boisson sédative, désobstruante, délayante; » raser la tête; des sangsues aux tempes, derrière les oreilles, la scarification sanglante de la nuque, la saignée de la jugulaire ; un vésicatoire sur la tête, à la nuque, entre les épaules; « des médica-

ments sur la tête, émollients, » attirants, en quelques circonstances actuellement froids, qu'on devra appliquer avec précaution et prudence; « les émétiques quelquefois, les purgatifs, les légers anodins; » le camphre, le musc, le castoréum; « la saignée du pied, l'écoulement des hémorrhoïdes, celui des menstrues, » et tout ce qui apaise la trop grande chaleur, laquelle dégénère souvent en délire, « sont regardés comme les principaux remèdes. »

LE COMA FÉBRILE.

701. « Le coma est, dans la fièvre, un assoupissement perpétuel, avec ou sans effet; il suppose, dans tous les cas, cet état dans le cerveau qui empêche l'exercice des sens et des mouvements animaux : il peut naître » des causes du délire (698) qui l'a précédé ou qui le suit.

702. « Ainsi beaucoup de causes diverses et souvent contraires produisent cette affection dans la fièvre : telles sont toutes les évacuations ou les réplétions considérables; toutes les causes qui compriment le cerveau même, quelles qu'elles soient; et ces mêmes causes, si elles agissent sur les nerfs, font à peu près le même effet. »

703. « D'où il est clair encore que le médecin doit d'abord rechercher par ses signes cette cause particulière, avant qu'il puisse déterminer ce qu'il faut lui opposer, et comment; car souvent les moyens contraires doivent être employés; et souvent un coma long-temps opiniâtre cesse enfin de lui-même après qu'on a tout tenté inutilement, la coction de la fièvre étant terminée. »

704. Il est clair aussi, d'après cette diversité de causes, que le pronostic varie; — le coma doit être évalué d'après les causes du délire; — dans le commencement des maladies aiguës, il annonce une maladie très-grave, si ce n'est avant l'éruption de la petite vérole, ou chez des enfants; — dans la fièvre scarlatine il est presque pernicieux; — il est aussi d'un mauvais augure dans les cours des maladies aiguës, à moins qu'il ne dépende de la distension de la vessie par l'urine, d'une trop longue constipation, d'une parotide qui va avoir lieu, ou d'un exanthème miliaire qui menace, et que, ces causes étant enlevées, il ne cesse spontanément. — Quand il a lieu avec les yeux demi-fermés, l'une et l'autre, ou seulement l'une des deux paupières pendante, la déglutition difficile, avec crainte de suffocation bruyante, impossible; dans une maladie qui auparavant n'était point *angineuse*, il désigne une métastase au cerveau qu'on dissipe rarement; par les sangsues aux tempes, derrière les oreilles, par les scarifications sanglantes de la nuque, en provoquant les selles et les urines. — Quand il survient au délire, avec un pouls très-faible, les extrémités froides, il est mortel.

705. « Au reste, ce qui convient dans le délire (700) convient ici, surtout les fomentations appliquées à la tête et au cou. »

L'INSOMNIE FÉBRILE.

706. « L'insomnie est un mal opposé en apparence à celui (701); ainsi on comprend ce que c'est. » — « Ses causes sont » celles du délire, du coma seulement plus faibles, et « la plupart du temps les premiers commencements d'une légère inflammation du cerveau; ces causes augmentant, elle se change souvent en coma. » — Chez les convalescents, elle dépend de l'irritabilité, du vide des vaisseaux.

707. « On la traite » par les mêmes moyens que le délire, le coma; de plus, « par le repos des muscles du corps, la tranquillité de l'esprit; par l'absence des objets qui excitent les sens; par un peu de froid, un air humide; par une nourriture douce, émolliente; une boisson farineuse, adoucissante, émolliente; par un murmure doux, continuel, agréable, clair sans être mordant; par des médicaments farineux, un peu huileux, humectants, adoucissants; par l'usage des anodins, des parégoriques, des somnifères, des narcotiques, faisant toujours précéder ce qui est propre au traitement de l'inflammation, et à reprimer ses progrès. »

L'ÉTAT NERVEUX.

708. Les symptômes du système nerveux irrité, de la partie surtout qui préside aux actions animales, particuliers, nombreux, durant long-temps, variés pendant le cours de la fièvre (et de là aussi les dérangements des fonctions vitales et animales qui en dépendent), forment l'*état nerveux*. La fièvre elle-même, que cet état accompagne, s'appelle *nerveuse* : elle est peut-être plus fréquente aujourd'hui qu'autrefois.

709. Ces symptômes sont : les tremble-

ments, les frissons irréguliers, les spasmes, la palpitation du cœur, l'anxiété souvent accompagnée d'effroi, l'imagination dérangée de beaucoup de manières, diverses affections de l'âme, le plus souvent tristes et énergiques; le désespoir. — Un délire de diverses espèces, les ris, les pleurs, les frayeurs, les soubresauts des tendons; les convulsions de temps en temps, universelles, partielles, temporaires; l'opisthotonos. — Les paralysies, les demi-paralysies, les engourdissements, les aphonies, s'évanouissant promptement, alternant avec les autres symptômes. — Les variations perpétuelles du pouls, en mou, dur, fréquent, lent, petit, grand, rémittent, intermittent, et variable de toutes les manières, etc.

710. La cause *prédisposante* de ces phénomènes est une mobilité morbifique (*facilité à changer*), excédante, manquante, déréglée, du système nerveux, surtout de la faculté animale. — Ce qui la produit, c'est une mauvaise disposition de famille; une éducation trop délicate; des exercices de l'esprit précoces, excessifs, de nuit, qui affectent la sensibilité; le vin, l'amour, les soucis rongeurs, etc.

711. Une fièvre qui survient, quelle qu'elle soit, quelle que soit son origine, agit à la manière d'un stimulus étranger, faisant fonction de cause *occasionnelle*.

712. Ainsi la fièvre inflammatoire, la bilieuse, la putride, la pituiteuse, et celle-ci plus fréquemment que toutes les autres, quelquefois même l'intermittente, deviennent *nerveuses*.

713. Les convalescents eux-mêmes n'en sont pas toujours exempts, parce que la fièvre a duré long-temps, que de grandes évacuations ont eu lieu, qu'on a négligé la cure confirmative, qu'on a repris trop tôt les occupations de l'esprit.

714. Les fièvres irrégulières, l'empêchement de la coction, les crises laborieuses, imparfaites, qui se suppriment, qui se font par les lieux non convenables, métastatiques, dangereuses; la convalescence lente, difficile; les rechutes; les maux de nerfs sont dûs à l'état nerveux.

715. Il faut donc y remédier promptement et efficacement; le premier des remèdes est le traitement convenable de la fièvre elle-même. — Du reste, les vireux, les doux narcotiques, les égayants, les toniques, le castoréum, le musc, le camphre, le quinquina, la valériane sauvage, l'opium prudemment administré, etc., sont utiles, *si en même temps la nature de la fièvre demande ou permet leur emploi.* — L'espoir de guérir et la confiance dans le médecin sont souvent alors le meilleur cordial nervin.

716. On voit clairement, d'après cela, quelle est l'idée la plus vraie, la plus utile dans la pratique de la fièvre nerveuse; — pourquoi la fièvre n'est pas spécifique et d'un genre particulier, mais qu'elle doit être rappelée à celles décrites jusqu'à présent, et guérie d'après les préceptes qui leur sont propres; — comment on peut concilier les observateurs qui pensent si diversement sur cet article; quelle est la différence entre la *malignité* et l'*état nerveux*, et pourquoi la réunion de l'un avec l'autre est très-mauvaise; — pourquoi la fièvre *nerveuse* est plus fréquente par un temps froid et humide, parmi les femmes, dans les villes; — et encore, combien il est important, tant dans ce cas que dans les autres maux de nerfs, de faire une différence exacte entre la *mobilité* avec atonie des fibres, et celle qui a lieu avec leur trop grande élasticité et raideur; et pourquoi, dans l'une, les remèdes indiqués (715) sont *nervins*, tandis que dans l'autre, ce sont les doux farineux, les émulsions; les choses tièdes en boisson, en fomentation, en lavement.

LA CONVULSION FÉBRILE.

717. « Une contraction des muscles violente, involontaire et qui se répète alternativement, s'appelle *convulsion* : » elle est partielle, universelle, en avant, en arrière, sur le côté, continue, périodique.

718. « Elle dépend toujours du vice du cerveau, qui est affecté, soit par les parties subjacentes qui, par le moyen des nerfs, agacent le cerveau, » soit que ce vice, contenu dans le cerveau même, dérange son action.

719. « Ce vice peut provenir de toute cause capable de donner naissance » aux symptômes des fièvres exposés jusqu'à présent, surtout « au délire, au coma, à l'insomnie, si leurs causes ont été fortes, » ou si le malade est plus irritable qu'on ne l'est ordinairement. — « C'est pourquoi il y a encore ici une grande variété dans l'étiologie et dans la curation. »

720. « Si elle dure long-temps, elle affecte facilement, par la communication

des nerfs, tout le genre nerveux ; d'où résultent des maux fâcheux, » tels que ceux indiqués aux paragraphes 706, 714.

721. « Si la convulsion suit de près les signes de l'inflammation du cerveau, elle est presque mortelle. » — Si, après l'évacuation d'une urine épaisse, il en sort bientôt une aqueuse, transparente, et que la convulsion survienne ensuite, elle est très-mauvaise. » — Si, dans une fièvre, après de grandes évacuations, il survient des convulsions, elles sont aussi presque mortelles, ainsi que celles qui existent avec un délire perpétuel. » — La convulsion qui survient à un mal de tête violent, continu, à l'insomnie, aux soubresauts des tendons, au délire, au coma, est très-mauvaise. — Celle qui survient aux dysentériques est mortelle. — Celle qui provient d'un exanthème rentré est fort mauvaise, à moins qu'il ne ressorte promptement. — Elle est moins dangereuse dans les hypochondriaques, les hystériques, à l'approche de la crise ; — ainsi qu'au commencement des intermittentes, ou d'une inflammation hors du cerveau, chez un sujet délicat, un petit enfant, un enfant, quand elle ne dure pas long-temps. — Elle n'est pas mauvaise non plus avant l'éruption de la petite vérole, les autres symptômes étant favorables.

722. « Dans le traitement, il faut d'abord rechercher la cause particulière, et le lieu primitivement affecté d'où la convulsion tire sa naissance ; ensuite employer sans différer les médicaments par lesquels on peut adoucir l'âcre, résoudre ce qui est engorgé, relâcher ce qui est grippé. » — « C'est pourquoi, délayer, relâcher, faire révulsion, adoucir, voilà presque toujours le remède de ces convulsions ; et il ne faut jamais se fier aux noms pompeux des anti-spasmodiques. »

LA SUEUR FÉBRILE.

723. « La sueur, dans le commencement d'une fièvre aiguë, dont la cause est un peu opiniâtre, a pour cause la faiblesse et le relâchement des extrémités des vaisseaux, la circulation forcée du sang, le dégagement facile de l'eau d'avec les autres principes du sang. »

724. « Si elle continue, elle prive le sang de son liquide délayant, épaissit le reste, cause des obstructions mortelles, le sang ne cédant ensuite qu'à peine aux délayants ou aux résolutifs ; ce qui est capable de produire presque toutes les maladies aiguës. »

725. « Il faut donc toujours l'arrêter au commencement, à moins qu'il ne soit certain que la matière de la maladie est assez ténue pour pouvoir être évaporée avec la première sueur. »

726. « On l'empêche en sortant du lit, en restant assis, en ne laissant pas le corps trop découvert, en s'abstenant des choses chaudes et échauffantes ; en usant souvent et abondamment d'une boisson adoucissante, douce, un peu froide, pour réparer promptement ce qu'on a perdu ; en modérant la circulation trop rapide. »

727. La sueur est d'ailleurs de beaucoup d'espèces, spontanée, factice, symptomatique, décrétoire, soulageante, colliquative, pernicieuse, universelle, égale, inégale, partielle, abondante, petite (on l'appelle moiteur, *sudatiunculum*, ἐφιδρωσιν), ténue, aqueuse, gluante, huileuse, en forme de rosée, de vapeur, rassemblée en gouttes, chaude, froide ; excitant le prurit, sentant l'aigre, nidoreuse, ayant l'odeur cadavéreuse.

728. Sa séméiotique est aussi de plusieurs espèces : — une sueur partielle indique que la partie est opprimée et presque abattue ; — ainsi il est très-mauvais dans le coma, dans la frénésie, dans l'apoplexie, que la tête, le front, les joues, le cou suent ; — il est très-mauvais que le thorax sue dans la péripneumonie ; car alors cette maladie est très-grave et occupe les deux poumons : il est mortel que la sueur soit en même temps abondante, froide, rassemblée en gouttes. — Une sueur copieuse, dans le commencement des aiguës, est mauvaise ; mais elle l'est davantage dans leur progrès, quand les forces sont abattues ; c'est le signe d'un danger extrême et de la dissolution. — Une sueur douce, en vapeurs, produite par degré, égale, universelle, chaude, abondante, durable, soulageant le malade, plus abondante du lieu affecté, après un frisson, la coction ayant précédé, est décrétoire ; mais elle est mauvaise dans les circonstances opposées. — Une sueur qui sent le vinaigre vappide, avec démangeaison à la peau, précède les éruptions miliaires ; celle qui a une odeur acide avec fétidité précède la petite vérole. Où il y a un âcre bilieux, il y a une sueur nidoreuse. Une sueur avec puanteur cadavéreuse précède quelquefois la mort de trois jours entiers. — Mais une sueur froide, à moins qu'elle ne dépende de l'état nerveux

(708), est un signe de gangrène, et que la mort est très-prochaine. (*Gruner*, p. 11, *semeiotices pathologicæ.*)

729. De là on comprend aussi ce que c'est que la sécheresse, l'aridité, la flétrissure; ce qu'elles signifient; quel en est le remède. — Une sécheresse constante, universelle, avec chaleur, indique une inflammation grande, générale, difficile à juger. — Si la sécheresse est partielle, avec chaleur de la partie, il y a inflammation de cette partie. La peau aride est pire; celle qui est à la fois flétrie et brûlante est la plus mauvaise; car elle indique une maladie très-aiguë; mais celle qui est flétrie et modérément chaude annonce une fièvre de longue durée, et qui n'est aucunement susceptible de crise.

730. On la corrige par les humectants à l'intérieur, les farineux, les émulsifs, employés tièdes, et par l'atmosphère humide et chaude de la chambre; par les fomentations, les épithèmes, les lotions émollientes, en lavant fréquemment le corps avec une éponge imbibée d'eau chaude.

LA DIARRHÉE FÉBRILE.

731. « La diarrhée a pour matière le mucus, la lymphe, le gluten, le pus, la sanie, le sang, des narines, de la bouche, de la gorge, de l'œsophage, de l'estomac, du foie, de la vésicule du fiel, du pancréas, des intestins, du mésentère; pour cause, des forces puissantes qui poussent dans les intestins, tandis que celles qui resserrent dans les intestins mêmes sont faibles, ou quand il y a dans les vaisseaux absorbants des intestins des obstacles à ce qu'ils admettent. »

732. « C'est pourquoi il est clair que le flux du ventre, dans les fièvres, est de plusieurs sortes quant à la matière, à la cause, au mode, aux effets, à l'événement; et que par conséquent il est souvent tout-à-fait incurable, rarement colliquatif, et celui-ci presque jamais curable. »

733. « S'il continue long-temps, il dispose de plus en plus les viscères abdominaux à la même maladie; il les affaiblit, les excorie, les enflamme; d'ailleurs il suce, il épuise le reste des vaisseaux et des viscères : de là l'atrophie, la maigreur, la faiblesse, la dysenterie, l'épaississement des fluides dans toute l'habitude du corps, le relâchement des solides, la perte des fluides, la leucophlegmatie, l'hydropisie, la consomption. »

734. « La cure s'en fait en adoucissant l'âcre irritant; en l'expulsant par les vomitifs, les purgatifs, les lavements; en fortifiant ce qui est relâché; en calmant l'effort par les narcotiques; en déterminant ailleurs par les sueurs ou par les urines; en soutirant la matière morbifique, après avoir purgé son principal foyer. »

735. Au reste, le flux de ventre qui dépend de l'irritation inflammatoire d'un viscère abdominal quelconque, propagée jusqu'aux intestins, de même que celui qui survient à une inflammation récente et considérable de la poitrine, s'arrête par la saignée. — La diarrhée dans la dentition et dans la petite vérole confluente des enfants est bonne, si elle est modérée. — Il vaut mieux, dans les maladies aiguës, avoir un léger cours de ventre. — Un cours de ventre fort et continué empêche les crises; il est mauvais quand le malade ne s'en aperçoit pas; très-mauvais, avec météorisme.

736. D'un autre côté, le ventre toujours serré, cédant seulement et mal aux lavements, avec sécheresse de la peau et les urines en petite quantité, est très-mauvais; car la maladie se porte vers la tête.

LES EXANTHÈMES FÉBRILES.

737. Les efflorescences fébriles, autant les taches que les pustules ou les mixtes, « ont le plus ordinairement pour matière quelque chose qui ne peut pas passer par les plus petits vaisseaux cutanés, mais qui s'y arrête; pour cause, la force de la vie circulatoire, sécrétoire, excrétoire; ainsi, d'après ces causes variées, elles sont très-multipliées, et les fièvres en reçoivent ensuite les noms de » miliaires, « pétéchiales, érysipélateuses, varioleuses, morbilleuses, scarlatines. »

738. « On a coutume de traiter à part les trois dernières. Le diagnostic et le pronostic des trois autres peuvent se former aisément d'après ce qui suit : »

739. Ces exanthèmes sont spontanés, factices, symptomatiques, jugeant la maladie, contagieux, non contagieux, épidémiques, endémiques.

740. « Leur traitement n'est pas difficile, puisque rarement ils exigent « autre chose que la fièvre principale elle-même, qui, étant connue, fournira des indications directes; étant indéterminée, en

présentera d'indirectes; « savoir : que la matière soit tenue mobile par une quantité assez abondante d'un liquide léger, et que la force de la vie s'entretienne constamment dans une juste modération : car alors, » ou elles disparaissent bientôt, « ou elles s'en vont avec la desquammation de l'épiderme. »

741. L'exanthème miliaire, l'âpreté qu'il fait sentir, rappellent l'idée de la graine de millet. — On le divise de plus d'une manière : en blanc, rouge, mélangé; en fébrile, non fébrile; en aigu chronique; en bénin, malin; en symptomatique (tel est le plus souvent celui qui paraît avant le septième jour), jugeant la maladie en partie ou en totalité, s'il paraît plus tard, à un jour critique, la fièvre s'adoucissant, précédé, accompagné d'une sueur universelle, sentant le vinaigre vappide, avec démangeaison, ardeur à la peau; en épidémique, sporadique, endémique; en petit, grand, vésiculeux, aqueux, laiteux, purulent.

Il se manifeste sur toute la superficie externe et interne, surtout dans toute la la bouche, dans la gorge, la trachée-artère, les poumons, l'œsophage, l'estomac, le tube intestinal, l'anus, les parties génitales externes, comme font les aphthes; et aussi, et cela beaucoup plus fréquemment, au cou, sur le corps, particulièrement tout le ventre, les cuisses, etc.

742. Il s'unit à toute espèce de fièvre, principalement à la saburrale négligée, traitée par les échauffants; à la pituiteuse lente, à la laiteuse prolongée, à la puerpérale, à la vermineuse, à la rhumatisante, à la purulente, etc., dans un automne et dans un sol humides.

743. Cependant une fièvre très-peu considérable, douce en apparence, pituiteuse, longue, nerveuse, accompagnée d'une toux comme catarrhale, ou d'une pleurésie rhumatisante, avec oppression de poitrine marquée par des soupirs, non péripneumonique, une sueur générale, sentant le vinaigre vappide, ayant précédé et accompagnant, produit, plus que les autres fièvres, l'éruption miliaire, qui est le plus souvent critique.

744. La rentrée subite de l'éruption miliaire est dangereuse.

745. On voit clairement de là la diversité de traitement dans la fièvre miliaire, laquelle tient à celle de la fièvre elle-même : on voit clairement aussi la raison de la différence d'opinion entre les praticiens, touchant la nature et le traitement de la fièvre miliaire.

746. Les taches pétéchiales varient pour la forme, la grandeur, la couleur, sortant à un jour indéterminé, ordinairement sans soulager, ressemblant à des morsures de puces; étant petites, grandes; paraissant comme de la rougeole, comme des vergetures; d'un beau rouge, d'un rouge foncé, pourpres, cendrées, verdâtres, plombées, noires. — On les observe sur toute la superficie externe et interne, rarement à la face, plus souvent au cou, à la poitrine, au dos, aux bras, au ventre, aux cuisses, aux jambes, au panicule adipeux, aux muscles, au périoste, pénétrant toutes ces parties, comme autant de meurtrissures, ou d'extravasations, ou de petites gangrènes. — J'en ai vu aussi dans le cerveau, les poumons, le péricarde, le cœur, l'estomac, les intestins, le mésentère, le péritoine, etc.

747. Les taches larges, brunes, livides, noires, sont mortelles, excepté chez les scorbutiques. Celles qui sont cendrées, verdâtres, sont également mortelles : les vergetures sont très-mauvaises. Plus la couleur est d'un beau rouge, mieux cela vaut.

748. Elles s'associent à diverses fièvres, ordinairement pourtant à la bilieuse, à la saburrale, quand on a mal à propos employé les alexipharmaques, négligé d'évacuer les premières voies; à la putride, à la maligne, à la pestilentielle; même à l'inflammatoire simple, par suite d'un traitement échauffant, ou à raison du caractère de là constitution.

749. On voit clairement de là, pourquoi tantôt les vomissements, les évacuations alvines, tantôt les saignées, tantôt les anti-septiques ont été utiles; et quelle règle pratique doit être établie dans le traitement d'une fièvre avec pétéchies.

750. L'érysipèle est un exanthème répandu, un peu élevé, ayant son siége ordinairement dans une seule partie du corps, souvent fort étendue; rouge, brillant, pourpré, jaunâtre, tirant sur le livide, démangeant, brûlant, pâle quand on le presse avec le doigt; tantôt vésiculeux, paraissant être une brûlure; tantôt œdémateux, chaud et froid, phlegmoneux, suppurant, gangréneux, fixe, vague, symptomatique, critique, sporadique, épidémique, périodique; rentrant, précédé et suivi du gonflement des glandes cervicales, axillaires, si l'érysipèle est aux extrémités supérieures; de celui des glandes inguinales, s'il a lieu aux extrémités inférieures. — On

les observe sur toutes les parties du corps, plus fréquemment à la face, au cou, aux seins et aux extrémités. — La fièvre précède, accompagne, suit l'éruption, varie totalement : elle est reconnaissable par ce qui a été dit, mais le plus fréquemment bilieuse, inflammatoire-bilieuse. — Le danger est différent, selon que la fièvre varie de caractère ; selon la nature, la fonction de la partie affectée.

751. De là on explique comment a lieu une mort souvent imprévue, peu d'heures après le commencement de la maladie, apoplectique, suffocante, ou comme si on avait pris un caustique; savoir : par un érysipèle ample, vésiculeux, se tournant promptement en gangrène, s'emparant de toute la tête, du cou, des organes de la respiration, du ventre inférieur; en comprimant le cerveau, les jugulaires ; en écorchant la gorge, les poumons ; en détruisant rapidement, par un phlegmon malin, qui se gangrène aussitôt, les viscères de l'abdomen, principalement le tube alimentaire.

752. On explique aussi par là pourquoi un érysipèle survient par la colère, la frayeur, les aliments gras, la suppression d'une sueur d'été; par le souffle d'un vent froid, par l'application d'un onctueux sur la peau, etc. — Quand les simples émollients, les émollients discussifs, les discussifs, les fortifiants, les antiseptiques, les substances chaudes froides, humides, sèches, doivent être appliquées à la partie affectée.

LES APHTHES.

753. « Comme dans beaucoup de maladies aiguës, il survient des aphthes, » symptôme grave, « je dois en traiter ici en peu de mots. »

754. « Ce sont des ulcères petits, ronds, superficiels, qui occupent l'intérieur de la bouche. »

755. « Examinés avec soin, ils paraissent être des ulcérations du dernier émissaire par lequel la liqueur salivaire et muqueuse est versée, après sa sécrétion, dans la bouche, qui proviennent de l'obturation de l'extrémité de ce même canal par une humeur lente et visqueuse qui y est portée. »

756. « Ainsi on les observe dans tous les endroits où s'ouvrent de tels émissaires; par conséquent aux lèvres, aux gencives, à l'intérieur des joues, à la langue, au palais, au gosier, aux amygdales, à la luette, à l'œsophage, à l'estomac, aux intestins, ayant presque partout la même apparence. »

757. « Ils sont fréquents chez les nations du Nord, qui habitent des pays marécageux ; dans une saison chaude, pluvieuse, parmi les enfants et les vieillards. »

758. « Les aphthes qui doivent paraître dans la bouche sont ordinairement précédés par une fièvre continue ; » souvent la bilieuse, l'atrabilieuse, plus souvent la bilieuse-putride, « la putride, ou l'intermittente devenue continue, qui commence avec la diarrhée ou la dysenterie; de continuelles et grandes nausées, le vomissement, l'appétit perdu, une grande anxiété, reprenant souvent, autour de la région précordiale; une grande faiblesse, une grande évacuation quelconque d'humeurs, la stupeur et l'hébétement, un assoupissement léger, inégal, continuel ; des plaintes sans relâche de pesanteur et de douleur vers l'estomac.»

759. « Quelquefois on a coutume d'apercevoir, dans le commencement, des pustules isolées çà et là, d'abord à la langue, à la commissure des lèvres, au gosier et ailleurs, sans se fixer constamment à leur premier siége, et celles-ci sont presque toujours d'un bon caractère ; quelquefois elles paraissent d'abord au fond du gosier, comme s'il montait de l'œsophage une croûte blanche, épaisse, reluisante, comme de lard frais, adhérente avec beaucoup de ténacité, montant lentement : celles-ci sont presque les plus mauvaises, et, le plus ordinairement, certainement mortelles ; quelquefois elles tiennent toute la cavité de la bouche, jusqu'au bord des lèvres, par des croûtes dures, épaisses, denses, tenaces, qui couvrent toutes les parties d'une seule pièce, et rarement les malades reviennent de ces dernières. »

760. « Leur couleur varie : d'un blanc transparent comme celui des perles, d'un blanc foncé, à raison de leur grande densité ; brune, jaune, livide, noire. Leur malignité est selon l'ordre où elles sont rangées ici ; de sorte que la première est la meilleure espèce, la dernière la plus mauvaise. »

761. « Ordinairement, après avoir resté quelque temps attachées, elles se détachent par en bas, se relâchent, tombent par morceaux ; et ainsi, peu à peu et successivement, toutes les parties auparavant affectées en sont débarrassées.» — « Quelques-unes aussi tombent de bonne heure, les autres tard.» — «Quel-

ques-unes renaissent sur-le-champ, quelques-unes tard, d'autres point du tout; elles renaissent quelquefois aussi épaisses que les premières, et quelquefois même encore plus. Ce qui fait encore voir clairement et la diversité du danger et quand il y en a. »

762. « On peut déterminer quelque chose sur le caractère de la maladie, d'après le siége (756), la nature (754, 755), la cause (755, 758), les symptômes de ce mal (759 à 762), et de là déduire facilement ses effets. »

763. « Car, lorsqu'une pareille croûte aphtheuse couvre toute la superficie des parties décrites (756), alors il enlève le sentiment qui doit être imprimé aux nerfs, d'où toute saveur est ôtée. » — « Elle empêche la sortie des liquides par leurs émissaires, d'où la sécheresse, la dilatation des vaisseaux situés dessous, la putréfaction des liqueurs qui stagnent au-dessous, l'inflammation des parties elles-mêmes. » — « Elle ferme les cavités des vaisseaux absorbants, d'où elle empêche l'entrée d'un nouveau chyle, de la boisson, des médicaments; elle produit les maux qui naissent du défaut de réparation du corps; d'où enfin s'ensuit la mort. » — « Les croûtes étant tombées, un écoulement plus grand d'humeurs a lieu par les vaisseaux dilatés, alors débouchés; d'où la salivation, la diarrhée, qui sont avantageuses, s'il ne renaît pas de croûtes aphtheuses; mauvaises, s'il s'en forme de nouvelles. » — « Les croûtes étant tombées, il en résulte la douleur des parties enflammées, et actuellement dépouillées, qui laissent souvent échapper le sang tout pur; d'où une salive sanguinolente et une dysenterie semblable. » — « Or, si l'on applique tous ces effets à l'estomac, aux conduits excréteurs du foie, du pancréas, des intestins, on a l'idée des maux infinis qui peuvent naître de cette seule maladie; de sorte qu'il n'est pas besoin d'énoncer un autre pronostic. »

764. « Mais, si ces croûtes ulcéreuses sont extrêmement souples, épaisses, larges, compactes, alors souvent la chair qui se trouve dessous, étouffée, dans un état d'inflammation, de suppuration, de gangrène, se change en de mauvais ulcères, son enveloppe étant rongée quelquefois jusqu'à l'os du palais. Or, on voit clairement quels maux résultent de là dans l'estomanc et dans les intestins. »

765. « Pour traiter ce mal le mieux possible, il faut: » — « 1° exciter, tempérer l'impulsion interne des humeurs vitales vers les parties affectées, de sorte qu'en fournissant un liquide en dessous, on procure le relâchement, le détachement, la chute de la croûte ulcéreuse; ce que l'on fait par une boisson abondante, chaude, délayante, résolutive, détersive. Et comme, dans la mauvaise espèce de cette maladie, les vaisseaux lactés, bloqués, ne permettent pas une entrée facile, les fomentations, les vapeurs, les bains composés de même sont en conséquence ici d'un usage merveilleux. La meilleure nourriture sera avec de l'eau, du pain, cuits ensemble, auxquels on mêle ensuite du vin et du miel; » — « 2° disposer la croûte à une chute facile et prompte; ce que l'on fait par les fomentations, les gargarismes, les lavements qui doivent être composés d'un liquide chaud, relâchant, émollient, détersif, et, par une application assez prolongée, humectant, résistant à la putréfaction; » — « 3° aussitôt que la chute est obtenue, employer un médicament analogue, qui soit anodin, adoucissant, et en même temps un peu fortifiant; » — « 4° aussitôt que la fièvre est apaisée de nouveau, que l'urine est hypostatique, le pouls plus libre, alors une boisson fortifiante est utile; » — « 5° sur la fin de la maladie, il faut donner un purgatif tonique. » — Cependant le meilleur traitement des aphthes, prophylactique et curatif, est celui-là même qui convient à la fièvre principale, traitée de bonne heure et convenablement, d'après les règles tracées jusqu'à présent.

766. « D'après cette histoire et ce traitement des aphthes, beaucoup de problèmes obscurs de pratique sont résolus. » — « On voit en effet pourquoi, dans les fièvres avec diarrhée et dysenterie, il y a des aphthes à la fin de la maladie; pourquoi cela arrive principalement chez les enfants et les vieillards; pourquoi surtout, si on a employé dans le commencement de la maladie des médicaments, des aliments, un régime échauffant ou astringent; » — « pourquoi on prévient fréquemment de semblables aphthes, si on donne un purgatif dans le commencement d'une telle maladie; » — « pourquoi, dans les aphthes très-mauvais, le hoquet est fatigant et funeste; » — « pourquoi les bouches aphtheuses, les ventres dérangés, les appétits perdus sont mis ensemble par Hippocrate; » — « pourquoi la tunique aphtheuse de l'estomac donne naissance à la lienterie; »

— « pourquoi les aphthes noirs sont regardés comme pestilentiels ; » — « pourquoi la bouche aphtheuse d'une femme grosse est l'annonce de l'avortement ; » — « pourquoi dans les poumons, le foie, etc., corrompus, il y a des aphthes ; » — « pourquoi les aphthes refroidis occasionnent tumeur, chaleur, suffocation, angine ; » — « pourquoi le délire, l'agitation, l'insomnie, la sueur froide sont ici si funestes. »

767. « C'est donc une règle que — les aphthes transparents, blancs, peu épais, épars, mous, tombant facilement, renaissant peu, superficiels, sont bons ; » — « qu'au contraire, ceux d'un blanc opaque, jaunes, bruns, noirs, denses, épais, réunis, durs, tenaces, perpétuellement remplacés par d'autres, rongeants, sont mauvais. »

768. « Les autres symptômes de la fièvre, semblables ou analogues à ceux-ci, demandent à être traités comme les maladies elles-mêmes. »

LES FIÈVRES SPORADIQUES ET PARTICULIÈRES.

769. Les fièvres annuelles et les stationnaires paraissent quelquefois *isolées*, hors les temps de leur domination, par des causes particulières propres à les faire naître : on les appelle *sporadiques*.

770. Mais celui qui connaîtra exactement les annuelles et les stationnaires répandues populairement ne manquera pas de les apercevoir, quoique paraissant isolément, et dans un temps qui n'est pas le leur.

771. On rencontre aussi quelquefois d'autres fièvres, qui sont de tous les temps, qui ne sont attachées à aucune saison déterminée ; ayant une origine individuelle, particulière, appelées à cause de cela *particulières*. — Ici se rapportent la fièvre de lait, celle des femmes en couches, celle des blessures, etc.

772. Mais celles-ci (771), quoiqu'ayant une origine et une nature propres, n'en éprouvent pas moins l'influence de celle qui est épidémique, se transformant en elle, s'y associant. De là quelquefois, dans la même fièvre en apparence, ce traitement si différent.

773. C'est pourquoi, dans la curation des fièvres *particulières*, il faut rechercher, 1° avec laquelle des *cardinales* elle a une plus grande analogie ; et 2° quelle est l'influence de l'*épidémique* sur la *particulière*.

774. De cette comparaison de la fièvre *particulière* avec quelque *cardinale*, et en même temps du caractère connu de la maladie populaire, on tire, comme d'une double source, la connaissance pratique de la *fièvre particulière* que l'on a à traiter : d'où dérivent les indications et les choses indiquées. La fièvre de lait et celle des femmes en couches en seront un exemple.

LA FIÈVRE DE LAIT.

775. Le fœtus étant dehors, et la matrice contractée, la distribution des humeurs en circulation change, et celles qui sont exclues de la matrice se portent avec plus d'impétuosité aux mamelles.

776. De là une fièvre plus ou moins forte, bornée quelquefois à peu d'heures, excédant à peine un jour entier, se terminant comme par une crise, le lait étant rejeté aux mamelles. C'est l'*éphémère laiteuse* ;

777. Qui ne doit point revenir, à moins que la métastase qui a eu lieu ne soit imparfaite, par le défaut d'aptitude de l'organe qui reçoit, ou par le trop d'abondance de ce qui doit être reçu.

778. Quelquefois aussi les mamelles ne pouvant recevoir tout le lait, parce qu'on leur a appliqué des bandages, des corps trop étroits, à cause de beaucoup de graisse, de tumeurs, de cicatrices, par un vice de conformation, ou héréditaire ou de naissance, par la trop grande impétuosité de l'humeur qui y est apportée trop rapidement, il leur survient une turgescence, une pléthore laiteuse, laiteuse-inflammatoire, et ses divers effets, dont le principal est la *fièvre de lait prolongée* ou *secondaire*.

779. Et elle est aiguë chez celles qui n'allaitent point, ou pas suffisamment ; continue-rémittente, avec redoublement tous les jours, un long frisson, de la chaleur ensuite, et des sueurs abondantes long-temps prolongées.

780. Elle est dangereuse : traitée maladroitement, ou associée à une autre qui peut régner alors épidémiquement.

781. Elle se termine, 1° par des sueurs, sur la fin des accès ; 2° par un écoulement spontané ou artificiel du lait par les mamelles ; 3° par des lochies plus abondantes, semblables à du lait ; 4° par des urines ; 5° par des selles ; 6° par une éruption miliaire, crise douteuse ; 7° par une métastase laiteuse, inflammatoire, au cerveau, à la poitrine, au bas-ventre, au haut de la cuisse, etc., l'issue n'étant pas la même. — De là les délires, les convulsions, les apoplexies, les péri-

pneumonies, les asthmes, les hydropisies laiteuses, purulentes, et les abcès dans différents endroits.

782. Elle dégénère quelquefois en des maladies chroniques, telles que la manie, la fièvre hectique, la goutte, les fleurs blanches; l'impuissance de concevoir, à cause du relâchement de la matrice; l'émission du germe, la disposition à l'avortement.

783. La fièvre laiteuse prolongée a des rapports avec celle des pléthoriques, l'inflammatoire, la synoque non-putride, et on la rapporte d'ailleurs à celle avec laquelle elle a le plus de ressemblance, comme à la fièvre *principale ;* c'est donc de là qu'on prendra les indications et toute la méthode du traitement.

784. La première (776) n'a pas besoin de traitement; la seconde se guérit : — 1° en évitant les choses froides, les aromatiques, les vineux, la trop grande chaleur du feu et du lit, les médicaments chauds, malgré leur titre pompeux d'*aristoloches ;* les violentes affections de l'âme, surtout la colère, la frayeur; en procurant le calme du corps et de l'esprit; 2° en diminuant la pléthore ; (*a*) par une diète ténue, anti-fébrile ; (*b*) en provoquant diverses excrétions, savoir : (*A*) l'écoulement du lait des mamelles, par une succion faite à propos, sans douleur; par des fomentations ou un épithème relâchant sur cet organe ; (*B*) la matière transpirable, par la chaleur douce du lit et d'une boisson émolliente, préparée avec le sureau, prise abondamment ; (*C*) les déjections alvines, au moyen des lavements, des sels neutres, de la magnésie, etc. ; (*D*) les lochies, non par des aristoloches, mais par des fomentations émollientes sur l'hypogastre, les parties sexuelles externes, dans le vagin, dans la matrice, par des injections de même genre. Il faut surtout diriger où tend la nature; (*c*) en saignant, en fomentant la partie douloureuse, dans un mouvement fébrile trop violent, trop long, inflammatoire, quand il y a quelque part une douleur fixe et inflammatoire.

785. Il faut remédier aussi aux mamelles trop remplies, gorgées, tendues, douloureuses, enflammées, par une succion faite à propos, sans forcer, avant que l'inflammation soit survenue; on ne la fera pas si elles sont douloureuses, mais on préférera des fomentations ou des cataplasmes émollients; enfin, quand l'inflammation est très-apaisée, par des émollients discussifs.

786. Il faut d'ailleurs (ceci est très-important) rechercher en même temps, pendant tout le traitement, s'il ne se serait pas mêlé quelque chose, et jusqu'à quel point, de la maladie populaire, soit annuelle, soit aussi stationnaire; et on tire aussi de là les motifs de ce que l'on doit faire.

LA FIÈVRE RUEPPÉRALE.

787. Il n'y a point de fièvre qui n'attaque quelquefois une femme en couches, et de préférence *celle qui préside à la constitution.*

788. Et ce qui l'excite, chez un sujet faible, à quelque époque de la couche que ce soit, quelquefois dans les derniers jours de la grossesse, c'est surtout l'accouchement lui-même, quand il a été laborieux, terminé par une main rude, ou avec les instruments; des matières fécales anciennes, amassées pendant la grossesse, âcres, mises en mouvement; l'abus des huileux, des opiacés, des absorbants, des aristolochiques, des couvertures, des erreurs dans la diète; l'air qui n'est pas renouvelé, la fièvre de lait trop forte, trop longue, mal traitée.

789. Il est clair de là qu'on a tort d'assigner toujours pour cause de cette fièvre, l'inflammation de la matrice, de ses appendices, des intestins, du mésentère, de l'épiploon, du péritoine, et qu'elle n'est pas non plus dans tous les cas ou saburrale ou putride, et qu'en général la fièvre des femmes en couches n'est pas *spécifique, mais la même que la régnante, modifiée seulement par l'accouchement.* — On voit aussi de là pourquoi les praticiens sont divisés d'opinion.

790. Cependant les femmes pauvres, et à cause de cela peu ou mal nourries, ou même d'autres affaiblies par une cause antécédente quelconque, par un vent du midi mou ou pluvieux, un peu froid; celles qui habitent des lieux bas, éprouvent souvent dans leurs couches une fièvre pituiteuse, longue, miliaire.

791. On soumet à l'examen des praticiens la question de savoir : si la matière laiteuse qui parcourt si souvent le corps, se dépose, comme ils le pensent, sur diverses parties du corps; — ou bien si, plus souvent, par l'augmentation de la fièvre, divers endroits, les glanduleux surtout, ou ceux obstrués auparavant, s'enflamment, suppurent, ou laissent échapper, par une crise erronée, dans

les cavités voisines, une lymphe phlogistique; de manière que, ou le pus ou la matière inflammatoire en aurait imposé pour du lait à demi caillé. — Je sais par expérience que cela est arrivé fréquemment.

LA FIÈVRE LENTE HECTIQUE.

792. Une fièvre qui passe le terme ordinaire des maladies aiguës, qui se prolonge pendant des mois, et même pendant des années, douce en apparence, facile à supporter le plus ordinairement, pourtant pernicieuse à la fin, s'appelle lente; — et si le corps en est très-exténué, presque toute la graisse se consumant, on l'appelle *hectique*, *tabifique*, *de consomption*.

793. On la distingue de la lente-pituiteuse (376) par là (792), et principalement à l'augmentation de la chaleur fébrile que l'on observe toujours après le repas, à une moindre lésion des fonctions animales et naturelles, et à une plus grande des fonctions vitales, à plus de facilité à supporter la maladie.

794. Elle prend insensiblement, n'étant pas sentie par le malade dans le commencement; le pouls est peu accéléré, serré, un peu dur, vibrant, surtout après le repas et le soir; la chaleur plus grande que de coutume, permanente, brûlant presque la main qui est longtemps appliquée, à peine cependant incommode au malade, si ce n'est après avoir mangé, à la paume des mains et à la plante des pieds; la peau épaisse, desséchée, flétrie; l'urine en petite quantité, d'une couleur plus intense, avec un énéorème gras, de diverses couleurs; surnageant, ou avec un sédiment blanc, muqueux, puriforme, rougeâtre; le ventre rare dans le commencement, ou sec, enfin coulant et avec colliquation, des sueurs nocturnes, copieuses, inégales, très-abondantes surtout au cou, au sternum, au scrobicule, au front et à la partie chevelue de la tête, amenant à la vérité la rémission de la fièvre vers l'aurore, mais en même temps la faiblesse, la maigreur, le marasme; l'envie de manger à peine diminuée, le gosier constamment sec, altéré, brûlant; la respiration beaucoup plus accélérée après le moindre mouvement; une petite toux sèche, avec anxiété, mauvaise humeur, surtout après le repas; une lassitude continuelle, plus grande le soir, quoique le malade se lève et se traîne un peu; la couleur du visage ou un peu jaune, terreuse, sale, ou remarquable, après avoir mangé, par la rougeur des joues, tandis que le reste est pâle; le sommeil troublé par des rêves, par l'insomnie de temps en temps, ne délassant point. — Les tempes se cavent, les yeux s'enfoncent, les chairs s'affaissent, surtout aux cuisses, aux jambes, aux bras; les mamelles, les fesses sont tombantes; les cheveux tombent.

De là la fonte de toute la graisse, la maigreur, l'atrophie, le marasme; — enfin la diarrhée, d'abord par intervalles, ensuite continuelle, affaiblissant beaucoup; le malade alors garde ordinairement le lit; le bas des jambes et les pieds s'enflent par une infiltration aqueuse. — Cependant l'imagination du malade, ordinairement d'une sécurité étonnante, ou satisfait de sa position, ou se nourrissant d'une vaine espérance de guérir, fait des projets pour le temps à venir. — Enfin, la peau étant presque collée sur les os, très-affaibli par la diarrhée, ayant la respiration très-courte; souvent on meurt sans y penser et paisiblement, en s'efforçant d'aller à la selle, en se couchant, en parlant.

795. Quelquefois, après avoir paru convalescent, pendant l'été, au moyen d'un traitement convenable, on périt en automne; ou, ayant passé l'hiver, au commencement du printemps.

796. Quelquefois, après avoir commencé comme une fièvre aiguë, continue, rémittente, elle se tourne en fièvre hectique, dans l'ordre et avec les symptômes décrits (794).

797. Cette maladie est plus fréquente, plus mortelle chez les jeunes gens et chez ceux qui ne sont pas encore à la fleur de l'âge; et parmi ceux-ci, chez les sujets les plus secs, les plus délicats, les plus chauds; ou chez ceux qui ont une irritabilité plus grande, une faculté de sentir plus exquise, héréditaire ou acquise.

798. Elle naît, 1° d'une cause irritante, rongeante, enflammante, constamment appliquée, qui est diverse, par exemple, le pus, l'ichor, les vers, l'âcre arthritique, le syphilitique, le scrofuleux, le cancéreux, le métallique, ainsi que de la métastase des *achores*, de la teigne, de la gale, des dartres, enfin d'un ulcère jadis de mauvais caractère, et actuellement mal à propos desséché;

799. 2° D'une cause obstruante, épaississant, coagulant les liquides, crispant

les solides; sous forme d'aliment, de boisson, de maladie, de médicament, de poison;

800. 3° D'une cause comprimant les poumons, le foie, l'estomac et le pylore, le pancréas, la rate, les glandes du mésentère, les ovaires, le système de la veine porte; savoir: un tubercule, un squirrhe, un stéatôme, un gypse, un petit os, un cartilage, un cal, un calcul, une hydatide: de là l'action des viscères troublée, empêchée; l'élaboration des humeurs dépravée, imparfaite; leurs dégénérations multipliées, et leur acrimonie; d'où la fièvre, la maigreur, l'atrophie, le marasme;

801. 4° D'une cause agissant long-temps et fortement sur le système nerveux, par une affection de l'âme, triste surtout, la colère, le chagrin, l'envie, la haine, la jalousie, la nostalgie, les inquiétudes qui ôtent le sommeil, les études excessives de nuit: d'où les mêmes maux que (800), en augmentant l'irritabilité, en diminuant les forces digestives de l'estomac;

802. 5° D'une trop grande perte:

(*A*) De sang: par diverses hémorrhagies, chroniques, répétées; par l'accouchement, l'avortement, des hémorrhoïdes; par le vomissement et des déjections de sang; par la saignée;

(*B*) De sérosité, de lymphe: par des sueurs abondantes, le diabétès, la diarrhée, la leucorrhée; par un abcès, un ulcère qui rend trop, une tumeur lymphatique ouverte, le spina bifida ouvert;

(*C*) Du suc salivaire, œsophagien, gastrique, intestinal;

(*D*) De la semence: par les splaisirs vénériens immodérés, prématurés, solitaires;

(*E*) Du chyle: par la passion cœliaque, le diabétès chyleux, la blessure des vaisseaux chyleux;

(*F*) Du lait: d'où la chaleur, une petite fièvre, le serrement et l'ardeur de poitrine; une douleur entre les épaules, comme d'un rhumatisme; une petite toux, quelquefois avec du sang; la palpitation de cœur, l'hystéricisme; le pouls étant vibrant, dur, concentré, les joues couleur de rose.

803. Elle est donc occasionnée par une fièvre aiguë jugée imparfaitement, savoir:

(*a*) Par une fièvre inflammatoire étouffée, point guérie tout-à-fait: de là une petite fièvre continuelle, chronique; l'intempérie chaude des poumons, la péripneumonie latente, l'hémoptysie peu considérable, fréquente cependant; enfin la vomique, et une phthisie (810) mortelle;

(*b*) Par une fièvre bilieuse mal traitée, mal jugée: d'où une petite fièvre vague, rémittente, qui dure des années, reconnaissable à des urines safranées, jumenteuses, à des déjections irrégulières, à une figure d'un jaune clair, ainsi que les yeux; à l'amertume de la bouche, à de mauvaises digestions, à beaucoup de vents, à de petites sueurs nocturnes, ayant de l'odeur, nidoreuses, âcres; à des pustules rouges et de la démangeaison par tout le corps, à la maigreur, à la mobilité de l'esprit;

(*c*) Des maux assez semblables ont lieu après des fièvres putrides mal traitées, mal terminées;

(*d*) On observe une fièvre érysipélateuse, rhumatisante, arthritique; de petites fièvres qui durent long-temps, qui consument, accompagnées d'une mobilité étonnante et variée du système nerveux;

(*e*) A la suite de la fièvre varioleuse, une petite fièvre chronique, avec maigreur, toux, lippitude, douleurs vagues des membres, carie dans quelques endroits;

(*f*) A la suite de la rougeole, de petits mouvements fébriles, continuels, avec une toux catarrhale, tenace, susceptible de se terminer en phthisie;

(*g*) A la suite d'une fièvre intermittente négligée, longue, traitée par les astringents, l'obstruction des viscères abdominaux, surtout celle du foie et de tout le système de la veine porte; de là une petite fièvre longue qui consume.

804. Le pronostic est renfermé à peu près dans ce qui suit:

L'intégrité des viscères, un âge capable de supporter la maladie, la force de la vie non encore abattue; l'absence actuelle des causes qui ont produit la maladie, le malade lui-même docile aux conseils d'un médecin intelligent, promettent la guérison; les circonstances opposées, la mort; — et celle-ci certainement, si le pus est amassé dans un viscère important, et qu'on ne puisse l'en évacuer; s'il y a dans un semblable viscère un squirrhe étendu qui empêche sa fonction; si les forces sont abattues par la maladie, le traitement, la vieillesse; — un embonpoint considérable qui a diminué beaucoup et promptement; la diarrhée qui revient fréquemment, qui

consume; la dysenterie, la lienterie; la consomption des extrémités supérieures, l'hydropisie des inférieures, indiquent le plus haut degré de la maladie et une mort certaine.

805. La méthode de traiter sera : 1° la générale, celle-là même qui est tracée (595 à 769); l'indirecte, la symptomatique, qui y est exposée; toutes les fois que l'origine, la nature, les causes matérielles de la fièvre sont ignorées, ou que, quoique connues, elles ne peuvent être enlevées directement.

806. Ou bien, 2° la particulière; d'après la nature de la fièvre elle-même connue, ou d'après son affinité avec une autre fièvre connue d'ailleurs, fièvre principale à laquelle on ramène celle-ci.

807. Ou, 3° celle qui est propre, comme spécifique; par un remède particulier, comme spécifique, éprouvé par une expérience sûre.

808. De là (805 à 808) les règles suivantes ont lieu, savoir :

(*A*) Si l'état (803, *a*) existe; un genre de vie et un traitement anti-phlogistique, continué, guérit une fièvre inflammatoire dont la résolution n'a pas été entière, qui cependant en est toujours très-près, légère, réprimée en partie, latente ou devenue chronique.

(*B*) Si c'est l'état (803, *b*, *c*, *d*, *g*), les sels acides, neutres, sont utiles, ainsi que les tamarins, la manne, les fruits d'été très-savoureux, les eaux acidules; celles de Spa ensuite, et l'infusion à froid de quinquina, et beaucoup d'autres moyens analogues à ceux-ci. — La guérison a lieu aussi s'il survient une fièvre intermittente, ou une aiguë, qui soit dépuratoire; ou une diarrhée fétide; une dysenterie, une éruption à la peau, pustuleuse, ulcéreuse, dartreuse. Elle se résout aussi peu à peu, d'une manière comme insensible.

(*C*) Si c'est (803, *e*) une fièvre hectique produite par l'âcre varioleux, la prompte émission du pus, peut-être déjà amassé quelque part, soulagera; ou bien sa dérivation à l'extérieur, qu'il soit amassé ou répandu, par un cautère, un rubéfiant, un vésicatoire. — L'usage du lait mêlé avec des eaux minérales, du petit-lait simple ou rendu médicamenteux par des plantes convenables, du lait coupé avec de l'eau, enfin les restaurants, dont la classe très-étendue offre un choix à faire.

(*D*) Les moyens indiqués (581) remédient à la fièvre lente due à la cause (803, *f*).

(*E*) La fièvre hectique produite par les causes (801) se guérit : 1° en éloignant les causes des affections de l'ame, par l'oubli, par des affections opposées; conséquemment en voyageant chez l'étranger; par la persuasion; 2° en corrigeant la diathèse bilieuse qu'une affection triste aura introduite, par des eaux minérales chargées d'un sel abondant et d'air fixe, par la manne, la casse, les tamarins; par les sels neutres et les acides; par le petit-lait fait au vin, où des tamarins auront bouilli; par du lait dépouillé de son beurre; 3° en donnant en même temps des aliments opposés à la maladie, anti-bilieux, faciles à digérer; la crême d'orge, de riz; les fruits d'été acides, acides doux; les viandes tendres, un vin léger vieux, pris en petite quantité; 4° en raffermissant le système gastrique et le nerveux trop irritable par des remèdes toniques, amers, aromatiques, vineux; en donnant le quinquina en infusion, en décoction, en extrait; et encore par les choses actuellement froides, prises par la bouche, en lavement, appliquées à l'extérieur du corps, sous forme de bain, de friction, de frontal; ensuite par le séjour à la campagne et par l'exercice du corps à cheval, en voiture, en dansant, etc. — Celle qui naît des causes (802) demande les remèdes (808 *E*, 3, 4).

809. On explique par ce qui vient d'être dit pourquoi le lait de vache, de chèvre, d'ânesse, d'une nourrice, pur, mêlé à de l'eau de fontaine ou à une eau minérale, pris tiède, à petites doses, mais fréquentes, l'estomac étant débarrassé d'aliments, de bile, de glaires, est si utile à ceux qui ont une grande maigreur, une petite fièvre très-légère, et en même temps une trop grande irritabilité, ayant été gravement affectés par l'âcre du plomb, l'arsenical, le syphilitique, par un flux de ventre opiniâtre, par une dysenterie; pourquoi il peut être remplacé par un jaune d'œuf frais, délayé dans de l'eau, avec un peu de sucre; — pourquoi la décoction de racine de salep tient lieu du lait lorsque, à cause d'une fièvre trop forte, on ne peut donner celui-ci; pourquoi la même décoction, ainsi que les bouillons de limaçons, d'huîtres, sont souvent un si bon remède pour la fièvre lente qui reste après une toux convulsive; — pourquoi le quinquina guérit la fièvre lente qui suit une

dentition difficile ; — pourquoi, dans la fièvre lente produite par un âcre psorique, achoreux, dartreux, muriatique, les bouillons de vipères, de grenouilles, de tortues conviennent. — On sait aussi très-bien quelle est la force avec laquelle la constitution agit sur ces fièvres, et combien cette observation est importante dans leur traitement.

LA PHTHISIE PULMONAIRE.

810. La fièvre hectique qui provient d'un ulcère des poumons est très-fréquente et très-funeste; et par conséquent elle doit être mûrement considérée.

811. « Si un ulcère ronge les poumons, de telle sorte que toute l'habitude du corps en soit consumée, on dit que le malade est attaqué de la *phthisie pulmonaire*.

812. « L'origine de cet ulcère se déduit de toute cause qui peut arrêter tellement le sang dans les poumons qu'il soit forcé de dégénérer en matière purulente. »

813. « Ces causes peuvent se rapporter : 1° à cette complexion même du corps, par laquelle ils tournent à l'hémoptysie d'abord, et ensuite à l'ulcération du lieu rongé. Cette complexion consiste : »

(*A*) « Dans la délicatesse des vaisseaux artériels et dans l'impétuosité du sang affecté d'une acrimonie quelconque ; on la reconnaît à l'aspect des vaisseaux délicats ainsi que de tout le corps, à un cou long, à une poitrine aplatie et étroite, à des omoplates déprimées ; un sang fort brillant, ténu, dissous, âcre, chaud; à un teint très-blanc et d'un beau rose, à une peau transparente, à la gaîté et à la finesse précoce de l'esprit. » Cette disposition, souvent héréditaire, ayant lieu, « et dans cet âge où les vaisseaux, ayant acquis tout leur accroissement, résistent à un développement ultérieur, par conséquent de seize ans à trente-six, le sang augmente en quantité, en acrimonie, en vivacité ; »

(*B*) « Dans cette faiblesse des viscères, qui fait que les choses prises, trop tenaces de leur nature, développent des obstructions, des acrimonies, des putréfactions, et que les vaisseaux, rongés ensuite par ces altérations, après l'hémoptysie, déterminent l'ulcération ; on la connaît à une petite fièvre légère, une petite toux sèche, une chaleur plus forte, la rougeur des lèvres, de la bouche, des joues, qui augmentent et qui s'élèvent dans le temps où du nouveau chyle entre dans le sang ; à la facilité de suer en dormant, à la faiblesse, à un grand essoufflement au moindre mouvement ; »

(*C*) Dans cet état des viscères du bas-ventre, où le sang de la veine porte se meut plus difficilement, s'amasse davantage, soit à cause de son abondance, de sa viscosité atrabiliaire ; soit parce que des causes d'obstruction antécédentes ont rendu ces viscères imperméables ; d'où la pléthore abdominale ; de là l'effort plus considérable du sang vers les parties supérieures ; « son passage plus pénible par les vaisseaux pulmonaires, son action plus violente sur eux, leur distension, leur rupture ; de là l'hémoptysie et les maux qui la suivent. » — On distingue cet état : 1° par la connaissance des causes obstruantes qui ont eu lieu autrefois, et par les signes de l'obstruction des viscères ; 2° par l'habitude du corps, qui est bien charnu, ventru, bien nourri, paresseux et sujet par réplétion à l'hypochondriacisme et aux hémorrhoïdes.

814. « L'hémoptysie, effet de cet état, est accélérée : 1° par l'interception de toutes les excrétions habituelles, surtout des sanguines, telles que les hémorrhoïdes, les règles ou même les lochies, l'hémorrhagie du nez, une saignée d'habitude, surtout chez les pléthoriques ou chez ceux qui ont perdu quelque membre ; 2° par une grande violence quelconque faite aux poumons, par la toux, les cris, le chant, la course, un effort considérable du corps, la colère, une blessure quelconque, quelle qu'en soit la cause ; 3° par une nourriture âcre, saline, aromatique ; par une boisson semblable, par le genre de vie ; une autre maladie, par laquelle l'abondance, l'acrimonie, la vitesse, la raréfaction, la chaleur du sang est augmentée : c'est ce qui fait qu'elle a lieu si souvent dans les fièvres aiguës, la peste, la petite vérole, le scorbut. »

815. « Elle survient alors (814) avec une légère douleur, une petite chaleur, un resserrement et une oppression de poitrine ; un sang ordinairement brillant, écarlate, écumeux, sort avec toux, bruit dans le poumon, accompagné de filets, de petites membranes » qui ressemblent à de petits vaisseaux, à de petits morceaux de chair ; « le pouls étant mou, petit, onduleux ; y ayant essoufflement ; un goût salé dans la bouche ayant précédé. »

816. « On la traite : 1° par une forte saignée, qu'on répète tous les trois jours jusqu'à la quatrième fois, » ou jusqu'à ce que les signes, soit de pléthore, soit de péripneumonie occulte, aient entièrement disparu ; « 2° par les médicaments rafraîchissants, incrassants, » tempérants, mucilagineux, « adoucissants, long-temps employés, entremêlant quelquefois de très-doux » calmants; « 3° par l'usage tellement dirigé des six choses non naturelles, qu'elles s'opposent le plus possible aux causes (813, 814); surtout d'une nourriture et d'un genre de vie très-doux et toujours continués, ce à quoi contribue principalement la diète » végétale ; « 4° en corrigeant la nature spécifique de la cause ou de la maladie particulière (813, *A*, *B*, *C*). »

817. « Quand l'hémoptysie a eu lieu une fois et qu'elle est apaisée (816), il faut saigner tous les six mois, pendant quelques années, » ou même plus souvent, « en tirant cependant moins de sang. »

818. « Mais si, à cause de la grandeur du mal (815), des astringents ayant été mal à propos employés, ou la vraie méthode de traitement (816) négligée, il survient, après le crachement de sang, de la dyspnée toujours croissante, un frisson vague, de la chaleur et de la rougeur aux joues, une petite toux sèche, une petite fièvre hectique, une soif plus grande, de la faiblesse, un sentiment de pesanteur dans la poitrine ; c'est le signe que la plaie de l'hémoptysie convertit en pus la matière amassée autour de ses bords et sous la croûte du sang séchée, que l'amas dégénère en vomique cachée, laquelle, étant crevée, devient un ulcère ouvert du poumon. »

819. « Cet amas de pus naît aussi, indépendamment des causes rapportées (813, 814), d'une pleurésie et d'une péripneumonie quelconque, terminée par abcès (146 à 150); on le reconnaît par les mêmes signes (146 à 150). »

820. « 3° L'empyème (150) formé peut aussi ronger, fondre, consumer le poumon ; de sorte qu'il arrive la même maladie que si le poumon était consumé par un ulcère qui lui fût propre (215 à 218. 150, n° 4) ; et on le reconnaît par les signes relatés dans ce titre. »

821. « D'où l'on voit clairement quels sont les signes pour reconnaître l'ulcère du poumon, même caché; combien il a de causes différentes, combien ses espèces le sont, et combien la phthisie est variée dans les siennes. »

822. « Tels sont, d'ailleurs, les effets remarquables de l'ulcère du poumon déjà formé, mais caché, appelé vomique; l'acrimonie, la quantité, la putrescence du pus augmentant chaque jour; la membrane qui le renferme se dilatant, se corrodant, se macérant; la conversion des vaisseaux sanguins et bronchiques en pus ; la consomption purulente de tout le poumon, ou de l'un de ses lobes ; une toux presque continuelle, sèche, ou ne produisant que des crachats détachés par les secousses de la toux ; la conversion en pus du sang qui aborde à l'ulcère, l'extension de la vomique dans le poumon ; la rupture de cette vomique dans les divisions du larynx; la sortie suffocante quelquefois, ou journalière avec toux, d'un pus très-abondant, se précipitant dans l'eau, compacte, doux, gras, fétide, blanc, rouge, jaune, livide, cendré, strié, sentant la chair brûlée, puant quand on le jette sur du feu ; la rupture de la vomique dans la cavité de la poitrine, d'où la respiration très-difficile et les phénomènes de l'empyème (150, n°s 4, 5). Alors une respiration très-mauvaise ; la consomption de tout le sang et du chyle en pus ; la préparation de la substance nutritive anéantie; la consomption presque entière des solides; la fièvre hectique, avec un pouls petit, languissant ; avec une chaleur âcre vers les parties supérieures ; avec rougeur des joues; avec la face hippocratique ; une anxiété insurmontable, vers le soir ordinairement; une grande soif; une sueur énorme la nuit ; des pustules rouges ; l'enflure des pieds et des mains du côté affecté; une faiblesse extrême ; la voix rauque ; la chute des cheveux ; une démangeaison partout le corps, avec des pustules aqueuses ; une diarrhée jaune, fétide, purulente, cadavéreuse, fréquente, avec ténesme, débilitante; la suppression des crachats, la mort. D'où résultent clairement les règles suivantes : »

823. « 1° La phthisie héréditaire est la plus mauvaise de toutes, et ne peut être guérie qu'en prévenant l'hémoptysie. »

2° « La phthisie provenant d'hémoptysie par violence externe, sans vice interne préexistant, est la plus légère, toutes choses égales d'ailleurs. »

3° « La phthisie (2) dans laquelle la vomique se rompt tout-à-coup, et où l'on crache un pus blanc, cuit, égal,

répondant par sa quantité à l'ulcère ; où le malade est sans soif, a de l'appétit, les digestions, les sécrétions et excrétions bonnes, peut bien se guérir, mais difficilement. »

4° « La phthisie par empyème est incurable. »

5° « Les crachats pesants, denses, ayant de l'odeur, doux, avec les derniers des signes (822), ne laissent aucun espoir. »

824. « Quand la vomique est déjà formée dans le poumon, l'indication médicale qui se présente est de la mûrir sur-le-champ, de la rompre ; ce qu'on obtient par la diète lactée, en inspirant la vapeur de l'eau tiède, par les expectorants. »

« Quand elle est rompue, alors »

Il faut : 1° enlever au sang cette diathèse phlogistique qui reste presque toujours après l'hémoptysie qui a eu pour cause (813, *a*) ;

2° « Consolider l'ulcère le plus promptement possible ; »

3° « N'introduire dans le corps que des choses qui exigent le moindre effort possible pour pouvoir passer par les poumons et y être atténuées ; qui sont propres cependant à nourrir, et incapables d'entretenir » l'inflammation autour de l'ulcère, et « par conséquent la reproduction du pus. »

825. « On satisfait à la première indication par le moyen de médicaments » rafraîchissants, nitrés, émollients ; d'émulsifs légers préparés avec les amandes douces et les semences froides, pris pendant long-temps et tièdes, « sous toutes les formes, en grande quantité, » à petits coups cependant chaque fois.

826. « On satisfait à la seconde : »

1° En proscrivant les médicaments échauffants, ceux qui raréfient le sang, qui le portent au poumon, qui en augmentent le mouvement, la quantité, l'acrimonie, sous quelque titre spécieux que ce soit, de déterger, de dépurer, de consolider, comme remèdes vulnéraires, balsamiques, anti-pyiques, anti-septiques ; « ceux qui excitent la toux, internes ou externes ; le mouvement, l'équitation ; »

2° En procurant le plus grand repos à la partie ulcérée : ce qu'on obtient par le calme de l'âme et celui du corps ; par conséquent en restant toujours couché, en s'abstenant de tout exercice volontaire du poumon ; en sorte que, n'étant agité que par les plus petites inspirations, il permette la guérison de l'ulcère.

827. « Quant à la troisième indication, les tisanes, » les crêmes, le petit-lait, le lait de beurre, le lait coupé avec de l'eau et une nourriture tirée des végétaux « la rempliront. »

828. « La cure palliative de cette maladie est relative principalement à la toux, aux anxiétés, au dévoiement. »

829. « A quoi on remédie par la diète (827), par les opiacés employés avec précaution, par les liquides chauds. »

830. On voit clairement, d'après ce qui précède, quelle est la valeur des remèdes et des méthodes que la pratique recommande dans la phthisie pulmonaire ; — si, et quand, il y a lieu au quinquina, et pourquoi il nuit le plus souvent ; — pourquoi le printemps et l'automne sont funestes aux phthisiques, et par quel genre de mort, ce que les ouvertures apprennent alors ; — d'où vient la difficulté du traitement dans la curation de l'ulcère des poumons ; — pourquoi cette maladie est plus perfide dans les villes, et dans lesquelles ; et à quelle classe d'hommes, à quel sexe, à quel âge ; — quelle est la prophylactique dans les familles sujettes à la phthisie héréditaire ; — quand le séton, le cautère, les rubéfiants constamment appliqués aux bras, pendant l'usage du lait d'ânesse, du lait coupé avec l'eau, de la décoction des céréales, de la racine de salep et de l'eau de Seltz coupée avec du lait, remédient à la phthisie pulmonaire, et de quelle cause il faut qu'elle provienne ; — ce que signifie ce passage d'Hippocrate : cracher le sang des poumons, ou le cracher du foie ; — pourquoi une hémoptysie abondante, venue subitement, chez un sujet qui n'y a pas de disposition, sans fièvre, ou la fièvre cessant promptement après le crachement, dégénère rarement en phthisie, et se guérit le plus souvent d'une manière solide ; et pourquoi le contraire a lieu dans le cas opposé.

LES AUTRES PHTHISIES.

831. « La phthisie peut être produite par l'ulcère du foie, de la rate, du pancréas, du mésentère, des reins, de la vessie, de la matrice, etc., comme elle l'est par celui du poumon. Le diagnostic, le pronostic, les effets, le traitement, la palliation, se déduisent facilement alors des mêmes sources, par celui qui connaît bien les effets naturels de chaque viscère. » *Sur ce qui a été dit* (de 791 à 831) ;

(*Voyez* Trnka, *Histoire de la fièvre hectique*, etc.)

AVIS ET PRÉCEPTES.

832. Quand une fièvre n'est pas encore déterminée, abstenez-vous de remèdes héroïques ; servez-vous seulement de la méthode indirecte, générale pour combattre les symptômes généraux les plus saillants d'une fièvre inconnue (595 à 769). — L'indication étant douteuse, renfermez-vous dans les moyens généraux. Ne faites jamais rien de considérable d'après une pure hypothèse ou une opinion.

833. Par cette méthode on fait beaucoup de bien ; il est d'une grande importance de ne pas nuire soi-même et de ne pas souffrir que les assistants nuisent au malade, ou le malade à lui-même. Il n'est quelquefois permis de se servir que de ce traitement négatif.

834. N'opposez pas non plus à une fièvre tout-à-fait *commençante* et *légère* de grands remèdes, plus grands que la maladie elle-même.

835. Les mêmes symptômes d'une maladie ne signifient pas tout-à-fait la même chose, si ce n'est pas la même constitution de saison.

836. Car celui qui ne regardera que l'extérieur seulement des maladies et leurs apparences s'imaginera voir les mêmes, en quelque année et en quelque saison de l'année que ce soit ; et il en soumettra mal à propos à la même méthode de réellement différentes (46).

837. C'est pourquoi, connaissant déjà le sexe du malade, son âge, sa profession, son genre de vie, ses maladies antécédentes, et en outre la marche de la fièvre actuelle, ne formez pas encore cependant le diagnostic, à moins que vous n'ayez considéré aussi la fièvre stationnaire et celle de l'année ; ces trois choses vous donneront la notion complète de la maladie (49).

838. Ainsi, il faut toujours examiner très-attentivement les saisons.

839. Cette étude négligée des constitutions stationnaires et des annuelles, de leur passage, de leur succession, de leur mélange, a fait que les descriptions de la plupart des épidémies sont tronquées.

840. Car il manque une histoire naturelle synchroniste des diverses constitutions observées d'une manière suivie pendant un grand nombre d'années, en différents pays, d'après les mêmes principes, en prenant pour guide la nature, qui est toujours vraie.

841. Soyez réservé à donner des vomitifs et des purgatifs, et à les répéter, de peur de prendre pour *vrais* (251) des signes *trompeurs* de saburre.

842. L'emploi continué des vomitifs, des purgatifs, augmente souvent les ordures, le mucus, l'inappétence, etc., à cause de la sécrétion plus abondante des humeurs salivaire, œsophagienne, gastrique, intestinale, bilieuse, qui résulte du stimulus appliqué aux organes de ces sécrétions et de ces excrétions.

843. Si vous doutez qu'il faille évacuer, remarquez bien qu'ordinairement une évacuation nuit davantage faite mal à propos, qu'omise quand elle était indiquée.

844. Mais si vous êtes incertain sur l'évacuation à opérer, faites-en qui ne soient qu'exploratoires, par des lavements, des eccoprotiques, des saignées légères, etc. ; car on découvre souvent ainsi de quoi assurer des indications.

845. Ne vous renfermez pas tout entier dans l'idée d'une fièvre *seule*, de manière à oublier sa complication ou son passage.

846. Mais soyez très-attentif et en garde sur le mélange de diverses fièvres qui exigent différentes méthodes.

847. Il est utile, ou du moins sans inconvénient, dans presque toutes les fièvres (la maligne exceptée), de commencer le traitement par une méthode plus ou moins anti-phlogistique.

848. Et dans tout concours de phlogose avec d'autres maux, quels qu'ils soient, le premier soin qu'on doit avoir, c'est de l'inflammation.

849. Qu'un médecin fasse une étude continuelle des maladies populaires, soit afin de bien guérir les fièvres existantes, soit afin d'opposer à celles qui menacent, la prophylactique convenable.

850. Car les fièvres populaires tuent plus souvent à raison de la mauvaise méthode de les traiter, qu'à raison d'un caractère délétère particulier.

851. Ne soyez pas étonné du petit nombre des fièvres bien expliquées jusqu'à présent, attendu qu'elles peuvent s'unir, se succéder, augmenter de mille manières, et que chacune d'elles peut se jouer sous mille formes, de sorte que le nombre des différentes fièvres paraisse en conséquence presque infini, tandis que vous les ramèneriez toutes à un

petit nombre d'essentielles, et comme *élémentaires* (32).

852. En effet, de nouvelles fièvres semblent paraître le plus souvent où il n'y a seulement qu'une forme nouvelle de quelque fièvre connue, une modification, une complication, une tendance, une succession, une augmentation, un jeu nouveau.

853. Or, les fièvres intermédiaires doivent être rapportées à ces *élémentaires* ou *principales*.

854. C'est pour cette raison, et en même temps à cause des variations innombrables indiquées (851), qu'il n'est besoin que des fièvres principales, quoiqu'en petit nombre, pour un médecin plein de sagacité dans le traitement des fièvres, très-habile, très-attentif, constant, et ne se hâtant point imprudemment; ne s'attachant qu'aux indications certaines; n'employant que les remèdes les plus simples; ne s'écartant jamais de la ligne, ni par espérance, ni par crainte, ni par entêtement, ni par présomption, ni par distraction, ni par amour pour la nouveauté.

FIN DE LA MÉDECINE PRATIQUE DE STOLL.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

